Un acteur de la scène professionnelle des Trente Glorieuses, de la Reconstruction aux grands ensembles : l'architecte alsacien Charles Stoskopf (1907-2004)

Gauthier Bolle

▶ **To cite this version:**

Gauthier Bolle. Un acteur de la scène professionnelle des Trente Glorieuses, de la Reconstruction aux grands ensembles : l'architecte alsacien Charles Stoskopf (1907-2004). Architecture, aménagement de l'espace. Université de Strasbourg, 2014. Français. NNT : 2014STRAG022 . tel-01599234v1

HAL Id: tel-01599234

https://theses.hal.science/tel-01599234v1

Submitted on 2 Oct 2017 (v1), last revised 2 Oct 2017 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

ÉCOLE DOCTORALE 519 Sciences Humaines et Sociales - Perspectives européennes

EA 3400 ARCHE - Arts, civilisation et histoire de l'Europe

THÈSE présentée par :

Gauthier BOLLE

soutenue le : **25 septembre 2014**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'Université de Strasbourg**

Discipline/ Spécialité : histoire de l'architecture

Un acteur de la scène professionnelle des Trente Glorieuses, de la Reconstruction aux grands ensembles :

l'architecte alsacien Charles-Gustave Stoskopf (1907-2004)

THÈSE dirigée par :

M^me^ CHÂTELET Anne-Marie	Professeure, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg

RAPPORTEURS :

M. TEXIER Simon	Professeur, Université de Picardie
M. UYTTENHOVE Pieter	Professeur, Université de Gand

AUTRES MEMBRES DU JURY :

M. IGERSHEIM François	Professeur émérite, Université de Strasbourg
M. DARIN Michaël	Professeur, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg
M. LANDAUER Paul	Maître-assistant, École d'architecture, de la ville et des territoires de Marne-la-Vallée

Recherche effectuée avec le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication

REMERCIEMENTS

Je souhaite adresser mes remerciements sincères à Anne-Marie Châtelet pour m'avoir accompagné, avec confiance, tout au long de ces recherches. Son regard a constamment enrichi et élargi le cadre de mes interrogations. Ce travail doit aussi beaucoup à l'accueil de Nicolas Stoskopf, qui m'a ouvert les portes des archives familiales et m'a confié de précieux témoignages.

J'exprime également toute ma gratitude au personnel des archives départementales du Bas-Rhin, du Haut-Rhin, du Centre d'archives d'architecture du XX^{e} siècle et des archives de la Caisse des Dépôts, pour leur accompagnement au cours de mes longues périodes de dépouillement. J'adresse aussi des remerciements chaleureux à l'ensemble des personnes qui m'ont soutenu, aidé ou conseillé de même qu'à celles qui m'ont accordé temps et attention.

Je tiens aussi à exprimer ma reconnaissance à ceux qui ont suscité mon engagement dans ces recherches de doctorat et transmis une passion pour l'histoire et pour l'architecture, notamment Danièle Pauly, Diego Peverelli, Pierre Wavasseur et Pascale Richter.

Ce parcours, je le dois également au soutien des miens, à mes parents, pour leur patience et leurs encouragements. Que tous mes amis soient ici salués chaleureusement pour leur compréhension et leur aide, sans lesquelles ce travail n'aurait pu aboutir.

Je remercie enfin, pour son soutien financier, la Direction Générale des Patrimoines ainsi que, pour son soutien matériel, l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg.

Sommaire analytique

Introduction **10**
I. Charles-Gustave Stoskopf, quelle place dans l'histoire ? 14
1) La scène architecturale des Trente Glorieuses à Strasbourg 14
2) Une apparition progressive 18
II. Sources de la recherche 26
1) Sources archivistiques principales 27
2) Sources complémentaires 31
III. Méthodes et objectifs de la recherche 38
1) Quelle biographie pour l'architecte ? 38
2) Méthodes d'investigation et problématique 43

Partie 1. Formation, réseaux et carrière (1907-2004) **49**
I. Enfance et débuts : de l'Alsace à Paris (1907-1955) 50
1) Jeunesse et scolarité : le milieu alsacien (1907-1931) 50
2) Épanouissement scolaire et débuts professionnels (1931-1939) 61
3) Reconstructions (1939-1955) 71
II. Réseaux et cumul de responsabilités : une double légitimité (1945-1973) 82
1) Un architecte de l'administration centrale : le contrôle de la construction 82
2) L'engagement à l'École régionale d'architecture de Strasbourg (1945-1967) 93
3) Un nom et des équipes à Paris et en Alsace 103
III. Inventer et construire les grands ensembles (1954-1974) 117
1) La SCIC un maître d'ouvrage précurseur (1954-1975) 117
2) Une production portée par le développement de la SCIC (1954-1974) 126
3) Réception de l'œuvre (1953-1971) 134
IV. Fin d'une trajectoire, entre crises et fulgurances (1971-2007) 148
1) Le repli (1971-1981) 149
2) Après (1981-2004) 153

Partie 2. Jalons d'une production **169**
V. Réinvention du modèle alsacien 172
1) Première incursion régionaliste : le Pavillon d'Alsace (1935-1937) 172
2) Ode à la durée alsacienne : la reconstruction d'Ammerschwihr (1945-1961) 189
VI. Entre héritages et modernisation 207
1) Un nouveau modèle : la cité du quai des Belges (1950-1952) 207
2) Reconstruire et innover : l'opération « grande percée » à Strasbourg (1952-1956) 223
VII. Essor d'une production de masse 239
1) Mise en place du « hard french » : la cité du Parc à Vernouillet (1956-1959) 239
2) Entre tenue et dispersion, le quartier de l'Esplanade à Strasbourg (1958-1974) 261
3) Grands « gestes » bâtisseurs : Créteil Mont-Mesly et Créteil Montaigut (1955-1978) 284

Partie 3. Conceptions et caractères d'une production 306
VIII. Composer et construire : l'urbanisme et le logement 307
1) Reconstruire des villes et construire du logement 307
2) L'urbanisme entre innovations et « principes éprouvés » 316
3) Permanences et inflexions : poursuite d'un art de composer 324
IX. Entre reconductions et transformations : concevoir des équipements 333
1) L'équipement des villes et des cités 333
2) Les églises d'un architecte 355
X. Diversité d'une production : registres constructifs et stylistiques 373
1) La dimension constructive : au prisme d'influences diverses 373
2) La dimension esthétique et stylistique : une architecture de « l'épuration » 385

Conclusion 405

Dictionnaire des personnalites 419
Sommaire general 429
Sources de la recherche 437

PROPOS LIMINAIRES

En me penchant sur la production architecturale de la seconde moitié du XX^e^ siècle en Alsace, lors des mes études d'architecture, son nom est apparu, omniprésent. J'ai réalisé alors que je connaissais depuis bien longtemps certain de ses projets, sans le savoir, comme un paysage familier.

Je me suis souvenu d'abord que dans mon enfance, pour les grandes occasions, mes grands-parents emmenaient toute ma famille déjeuner dans un bon restaurant, situé à Ammerschwihr. Depuis ma Lorraine natale, la route devenait un petit voyage pour notre tribu, au cœur de l'Alsace. J'ignorais alors que la cité d'Ammerschwihr avait été dévastée en 1944 par les bombardements et les combats et reconstruite, après 1945, par un certain Charles-Gustave Stoskopf, fils du célèbre peintre et auteur Gustave Stoskopf.

Plus tard, lorsque j'ai démarré mes études à Strasbourg, j'ai vécu dans le quartier de l'Esplanade, appréciant son urbanisme monumental et aéré mais ignorant là encore que le même architecte en était à l'origine. Puis, j'ai appris que mon père, alsacien d'origine, avait vécu son enfance, dans les années 1950, quai des Alpes à Strasbourg, et grandit juste à proximité des premiers chantiers d'envergure de cet architecte en matière de logement social.

Lorsque j'ai entamé mes recherches sur ce personnage, j'ai appris qu'il avait été le directeur, pendant de très nombreuses années, de l'École régionale d'architecture de Strasbourg, ancêtre de l'École Nationale Supérieure d'Architecture où j'ai étudié pour devenir architecte et où j'enseigne maintenant depuis 2006.

Ces liens personnels et anodins avec la production de cet architecte soulignent avant tout l'empreinte architecturale, urbaine et historique laissée en Alsace par ce personnage, qui voit son nom attaché à tant de réalisations, sur une période de près de quarante ans.

INTRODUCTION

L'architecture et l'urbanisme de la Reconstruction et des Trente Glorieuses en France sont rejetés, dans les années 1970, par une génération d'architectes et d'intellectuels qui cherchent à se démarquer de leurs pères. En 1991, Michel Ragon, militant impliqué dans le renouvellement de la doctrine moderne[1], décrit l'architecture d'après-guerre comme « brimée par la tradition, par le poids d'une bureaucratie tyrannique, par le jeu des spéculateurs, par une concentration parisienne monstrueuse»[2]. Depuis 30 ans, un mouvement de reconnaissance scientifique vient nuancer cette vision en s'emparant de l'architecture et de l'urbanisme de cette période comme champ d'études. Des historiens se sont attachés à sortir du purgatoire les architectures de la seconde moitié du XX[e] siècle, dévoilant de nouveaux objets d'investigation. Dans leurs publications, Jacques Lucan[3], Joseph Abram et Gérard Monnier[4] ont dressé un tableau général de cette production architecturale et urbaine, jusque-là inexistant. Bruno Vayssière[5] et d'autres chercheurs, dans son sillage[6], se sont intéressés plus spécifiquement aux architectures de la croissance et du grand nombre. Anatole Kopp et Danièle Pauly[7] puis Danièle Voldmann[8], ont livré des ouvrages fondateurs sur la période de la Reconstruction. D'autres démarches, comme des approches typologiques ou centrées sur un thème particulier, permettent de parcourir la période de façon transversale, en inscrivant sa production bâtie dans une plus longue visée historique. C'est le cas des travaux des historiens du logement comme Christian Moley[9], des travaux effectués sur les églises notamment par Pierre Lebrun[10].

Concernant les ouvrages bâtis des Trente Glorieuses, le phénomène de patrimonialisation est récent. Si une première liste de protections d'édifices du XX[e] siècle est établie en 1965 sous l'égide d'André Malraux, il faut attendre les années 1980 pour une prise en compte du patrimoine architectural dans toute sa diversité. Lors du colloque « Les enjeux du patrimoine architectural du

[1] Voir Richard LEEMAN et Hélène JANNIERE, *Michel Ragon: critique d'art et d'architecture*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, 312 p.

[2] Michel. RAGON, *De Brasilia au post-modernisme, 1940-1991.*, Paris, Casterman, 1991, p. 117.

[3] Jacques LUCAN, *Architecture en France, 1940-2000 : histoire et théories*, Paris, Le Moniteur, 2001, 375 p.

[4] Joseph ABRAM et Gérard MONNIER, *L'architecture moderne en France. Tome 2, Du chaos à la croissance, 1940-1966*, Paris, Picard, coll. « Librairie de l'architecture et de la ville », 1999, 327 p.

[5] Bruno VAYSSIERE, *Reconstruction, déconstruction : le hard french ou l'architecture française des Trente Glorieuses*, Paris, Picard, coll. « Villes&Sociétés », 1988, 327 p.

[6] Gérard MONNIER et Richard KLEIN (éds.), *Les années ZUP : architectures de la croissance 1960-1973*, Paris, Picard, coll. « Librairie de l'architecture et de la ville », 2002, vol. 1/, 301 p.

[7] Anatole KOPP, Frédérique BOUCHER et Danièle PAULY, *L'Architecture de la Reconstruction en France : 1945-1953*, Paris, Éditions du Moniteur, 1982, 188 p.

[8] Danièle VOLDMAN, *La reconstruction des villes françaises de 1940 à 1954 : histoire d'une politique*, Paris, l'Harmattan, coll. « Villes », 1997, 487 p.

[9] Christian MOLEY, *L'architecture du logement : culture et logiques d'une norme héritée*, Paris, Anthropos, 1998, 334 p.

[10] Pierre LEBRUN, *Le temps des églises mobiles : l'architecture religieuse des Trente Glorieuses*, Paris, Infolio, 2011, 345 p.

XX^e siècle », tenu au couvent de La Tourette en 1987, l'historien Jean-Louis Cohen sonne l'alarme concernant une architecture singulière, alors en train d'être dénaturée par des campagnes successives de rénovation et de transformation, sans qu'aucune investigation ou débat ne soient menés préalablement. Plus qu'une étape dans l'histoire de l'architecture, Cohen voit dans la période des grands ensembles « un moment unique dans la constitution d'une culture de la production industrielle »[11], en insistant sur la fragilité d'un patrimoine spécifique.

Depuis 30 ans, des initiatives variées concourent également à une reconnaissance publique grâce à une amplification des procédures de classement et des chantiers de restauration importants. Les travaux menés par Bernard Toulier[12], en lien avec les procédures de classement au titre des Monuments historiques et le travail d'inventaire des édifices modernes, participent de cette reconnaissance. La publication en 1997 de *Mille monuments du XX^e siècle*[13] et celle, en 1999, de l'ouvrage *Architecture et patrimoine du XX^e siècle en France*[14] marquent la reconnaissance éditoriale de ce patrimoine. Les travaux parallèles de Gérard Monnier, à l'initiative de la création de Docomomo France, s'inscrivent également dans ce mouvement[15]. Le travail de Joseph Abram pour la constitution du dossier UNESCO de la Ville du Havre qui aboutit à une inscription sur la liste du patrimoine mondial poursuit cette lancée, illustrant la reconnaissance particulière attribuée à l'architecture de la Reconstruction.

Néanmoins, les phénomènes de patrimonialisation relèguent certains parcours ou projets qui ne remplissent pas l'ensemble des critères d'éligibilité aux statuts et aux labels officiels. S'appuyant sur l'historiographie, ces processus prolongent certaines discriminations établies initialement par les historiens militants du Mouvement Moderne. Même si cette discrimination n'est pas, en soi, un nouveau gage ou critère de sélection automatique, comme le rappelle Jean-Claude Vigato, l'histoire, lorsqu'elle est militante, pose problème : « Elle a aussi créé un système de places, fondé sur une conception progressiste du développement historique dont architectes et édifices n'arrivent pas facilement à se dépêtrer »[16].

---

[11] Jean-Louis COHEN, « Une modernité vulnérable, l'architecture de l'après-guerre », *in Les Enjeux du patrimoine architectural du XXe siècle, couvent de La Tourette, Eveux, Juin 1987*, Paris, Ministère de la culture et de la communication, coll. « Actes des colloques de la Direction du patrimoine », 1988, p. 93.

[12] Bernard Toulier est conservateur général du patrimoine pour la direction générale du patrimoine au Ministère de la culture et de la communication.

[13] Bernard TOULIER, Paul SMITH, Fabienne CHAUDESAIGUES, Christophe BATARDY et FRANCE. MISSION DU PATRIMOINE ARCHITECTURAL DES XIXE ET XXE SIECLES, *Mille monuments du XXe siècle en France : le patrimoine protégé au titre des monuments historiques*, Paris, Éd. du patrimoine, 1997, vol. 1/, 416 p.

[14] Bernard TOULIER et François LOYER, *Architecture et patrimoine du XXe siècle en France*, Paris, Ed. du Patrimoine, 1999, 356 p.

[15] Délégation française instituée en 1991 de Docomomo International, groupe de travail pour la DOcumentation et la COnservation des bâtiments du MOuvement MOderne. Voir Gérard MONNIER, Chantal LAVIGNE, Paul CHEMETOV et Jean-Louis LANGROGNET, *L'architecture du XXe siècle, un patrimoine*, Paris, SCEREN-CNDP, coll. « Patrimoine références », 2004, 234 p.

[16] Jean-Claude VIGATO, « L'histoire de la critique : un critère pour le patrimoine », *in Les Enjeux du patrimoine architectural du XXe siècle, couvent de La Tourette, Eveux, Juin 1987*, Paris, Ministère de la culture et de la communication, coll. « Actes des colloques de la Direction du patrimoine », 1988, pp. 71- 75.

Les regards sur cette période, particulièrement sur celle des grands ensembles, sont aussi liés aux politiques successives de rénovations urbaines : « La patrimonialisation des grands ensembles demeure marginale, voire menacée »[17]. Néanmoins, les éléments architecturaux majeurs de la période commencent à être étudiés. L'architecture, fragile dans ses constituants et souvent menacée dans son intégrité formelle, est lentement reconnue[18]. Si la patrimonialisation des grands ensembles peut être problématique, il nous paraît essentiel d'en éclairer préalablement l'histoire, comme Emmanuel Amougou l'a proposé : « Les mécanismes qui concourent à la reconnaissance patrimoniale au sein des territoires urbains devraient s'accompagner d'une véritable lecture critique des conditions historiques [...] au travers desquelles se sont construits ces espaces »[19]. Cette lucidité critique, condition importante de l'étude et de l'appropriation publique des patrimoines singuliers de la Reconstruction et des grands ensembles[20], guide notre démarche, cherchant à se distancier des frontières doctrinales établies par l'historiographie du XX^{e} siècle.

À ce titre, l'itinéraire de Charles-Gustave Stoskopf (1907-2004) est digne d'intérêt. Cet architecte alsacien, né à Strasbourg en 1907, est le fils du célèbre artiste peintre régionaliste Gustave Stoskopf (1869-1944)[21], figure incontournable de la scène culturelle alsacienne au début du XX^{e} siècle. Formé à l'École régionale d'architecture de Strasbourg (Eras) puis à l'École nationale supérieure des beaux-arts (Ensba), où il obtient, en 1933, le deuxième second grand prix de Rome, Charles-Gustave Stoskopf ne fait son entrée véritable sur la scène professionnelle qu'au moment de la Reconstruction. Nommé architecte en chef de la Reconstruction par le ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme (MRU), il est chargé de rebâtir des villages autour de Colmar, particulièrement meurtris par les combats de l'hiver 1944. Il développe une production et un discours marquant une volonté de restituer les silhouettes du passé. Conjointement à ces chantiers, il participe à l'avènement des grands ensembles. Aux côtés de l'architecte Jacques-Henri Labourdette (1915-2003), il devient l'un des maîtres d'œuvre privilégiés de la Société Centrale Immobilière de la Caisse des dépôts (SCIC), filiale privée créée en 1954. À partir de 1955 et jusqu'au milieu des années 1970, l'essor de sa production, principalement orientée vers la construction d'ensembles de logement, est considérable, à tel point que l'architecte répartit son activité dans plusieurs bureaux à Colmar, Strasbourg et Paris[22]. Au plus fort de son activité, il

[17] « La patrimonialisation des grands ensembles (...) a récemment rencontré un obstacle avec la création, en juin 2003, de l'Agence nationale de la rénovation urbaine. L'ANRU a en effet préconisé une relance très vigoureuse du renouvellement urbain, recourant massivement à la démolition de logements sociaux. » Jean GAUTIER, *Faut-il protéger les grands ensembles ?*, Paris, Ministère de la culture et de la communication, Direction de l'architecture et du patrimoine, 2008.

[18] *Les grands ensembles: une architecture du XX^{e} siècle*, Paris, Carré, 2011, 255 p.

[19] Emmanuel AMOUGOU, *Les grands ensembles : un patrimoine paradoxal*, Paris, l'Harmattan, 2006, p. 150.

[20] Se référer aussi à Benoît Pouvreau, Faut-il « patrimonialiser » les grands ensembles ? - Métropolitiques, http://www.metropolitiques.eu/Faut-il-patrimonialiser-les-grands.html, consulté le 31 mars 2013.

[21] Charles-Gustave. STOSKOPF et Nicolas STOSKOPF, *Gustave Stoskopf, le peintre : 1869-1944*, Colmar, Éditions Alsatia, 1976, 217 p.

[22] Pour avoir un premier aperçu de la production de l'architecte en Alsace et en région parisienne, se référer à la cartographie en annexes (vol.2), page 59 à 63.

compte jusqu'à 80 collaborateurs répartis dans ses différents bureaux[23]. Ce grand patron de la scène architecturale des Trente Glorieuses signe, entre autres, la construction du grand ensemble de Créteil Mont-Mesly et ses 5000 logements et également, une série de grands équipements privés en Alsace au fil des années 1960 et 1970. Cumulant la direction de ses trois agences à des postes institutionnels, Stoskopf occupe une position hégémonique durant les Trente Glorieuses en Alsace. Alors qu'il met un terme à sa carrière, l'architecte, soucieux de sa postérité, dépose ses archives dans les différents centres d'archives de ses territoires d'activités[24]. Il remet également aux archives du Bas-Rhin une série de textes, des pages de souvenirs, constituant un matériau riche pour l'historien.

Stoskopf est une figure de lien entre des périodes encore trop peu souvent réunies par les historiens de l'architecture, celle de la Reconstruction et celle des grands ensembles. Sa production affiche aussi des expressions architecturales présumées antagonistes, le régionalisme et l'architecture de la période de croissance. Il occupe une place dans l'histoire urbaine en France, étant à l'origine de la construction de plusieurs dizaines de milliers de logements. Nous souhaitons explorer, par notre travail, la diversité induite par cette position particulière.

Dans cette introduction, nous évoquerons en premier lieu, la réception de sa production dans son époque de même que sa place dans l'historiographie du XX^{e} siècle, la position de cet architecte dans l'histoire établie étant à la source de nos questionnements. Puis, nous présenterons la diversité et les caractéristiques des sources exploitées dans le cadre de nos investigations ; et enfin, en exposant les questions de méthode, seront définis l'objectif, la problématique et le plan de notre étude.

[23] ALLEGRET, JACQUES et ACCORSI, FLORENCE, « Gustave Stoskopf », *in Trajectoires professionnelles : douze témoignages d'architectes*, Paris, Bureau de la recherche architecturale, 1992, pp. 127-157.

[24] Voir la description des sources archivistiques à partir de la page 26.

I. Charles-Gustave Stoskopf, quelle place dans l'histoire ?

1) La scène architecturale des Trente Glorieuses à Strasbourg

En premier lieu, nous souhaitons éclairer la première réception de l'œuvre de Stoskopf afin de comprendre sa répercussion sur l'historiographie qui a relativement ignoré son parcours jusqu'à présent. Révéler cette première réception est aussi un moyen de relire l'historiographie existante, comme le relève Fabienne Chevallier, puisque l'étude de la réception « relativise les interprétations en révélant leur lien avec leur temps »[25] .

a. Un corpus d'études : les revues

Dans un premier temps, nous examinerons l'évolution de la production architecturale strasbourgeoise, à travers les revues et durant les Trente Glorieuses[26]. Les sources mobilisées sont l'occasion d'observer comment s'inscrivent l'œuvre et l'apport de Stoskopf sur la scène professionnelle locale. Le corpus envisagé est tout d'abord restreint aux articles concernant des projets strasbourgeois présentés dans des périodiques entre 1945 et 1978[27]. Toutes situées entre presse d'art, presse technique ou professionnelle, les revues d'architecture de ce corpus présentent des ambitions et des modalités de publications diverses[28]. Ces variations s'établissent principalement entre la volonté d'illustrer les applications vertueuses d'une doctrine – c'est par exemple le cas dans les colonnes sélectives de *l'Architecture d'Aujourd'hui*[29] – ou de valoriser davantage l'information technique ou professionnelle, ce qui est l'apanage des articles publiés dans *La Construction Moderne*[30] ou dans *Urbanisme*[31]. Les autres titres retenus sont le fruit de l'évolution du paysage architectural en France face aux enjeux de la période des Trente Glorieuses. Certaines naissent à cette période, comme *L'Architecture Française*, diffusée entre

[25] Antoine PICON, « Histoire de l'architecture, histoire des sciences et des techniques », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, 2002, Numéro spécial : Méthodes en histoire de l'architecture, n° 9-10, pp. 151-160.

[26] L'évolution de la production architecturale strasbourgeoise, à travers les revues et durant les Trente Glorieuses, a été l'objet d'un article dont nous prolongeons ici certains aspects. Voir Gauthier BOLLE, « Les Trente Glorieuses à Strasbourg dans les revues d'architecture et d'urbanisme », *Source(s), cahier de l'équipe de recherche ARCHE (Arts, civilisation et histoire de l'Europe)*, 2013, n° 3, pp. 65-86.

[27] La base de données en ligne *ArchiRès* a permis de collecter 11 références. Par ailleurs, 10 références ont été collectées grâce à une base de données établie dans le cadre d'un programme de recherche de la Maison interuniversitaire des sciences de l'homme d'Alsace intitulé «*Genèse et réception de l'architecture et des formes urbaines dans une région frontalière (1850-1950). Une histoire croisée franco-allemande* », mené par Anne-Marie Châtelet, professeure d'Histoire de l'architecture à l'ENSAS, et Hervé Doucet, maître de conférences en Histoire de l'art contemporain à l'Université de Strasbourg.

[28] Voir Jean-Michel LENIAUD et Béatrice BOUVIER (dir.), *Les périodiques d'architecture, XVIIIe-XXe siècle : recherche d'une méthode critique d'analyse*, Paris, École nationale des Chartes, 2001, p. 215-297.

[29] L'Architecture d'Aujourd'hui est fondée en 1930 et dirigée par l'architecte André Bloc (1896-1966), proche des théories de Le Corbusier.Pour une étude approfondie qui relativise l'engagement moderne de cette publication se référer à Hélène JANNIERE, *Politiques éditoriales et architecture moderne: l'émergence de nouvelles revues en France et Italie (1923-1939)*, Paris, Ed. Arguments, 2002, 377 p.

[30] *La Construction Moderne* est fondée en 1885 par l'ingénieur Paul Planat (1839-1911), relaie un modernisme classique et tempéré pendant l'entre-deux-guerres puis devient, après 1945, une revue professionnelle moins attachée à une école particulière.

[31] *Urbanisme* est fondée en 1931 sous l'égide de la Société Française des Urbanistes. Voir, à ce propos, Jean-Pierre FREY, Annie FOURCAUT, « L'Urbanisme en quête de revues », dans *La Belle Époque des revues, 1880-1914*, *actes du colloque tenu à l'abbaye d'Ardenne*, Caen, éditions de l'IMEC, 2002, p. 285-304.

1940 et 1975 ou *Bâtir*, publiée par la Fédération nationale du bâtiment et diffusée entre 1950 et 1975. La revue *Techniques et Architecture*[32] est la mieux représentée dans ce corpus : elle accompagne cette période puisqu'elle naît, sous l'occupation, en 1941, en même temps qu'une série d'institutions qui préfigurent le MRU[33].

Le texte et les illustrations des articles retenus recourent à des modes d'expression qui participent d'une idéologie prônant l'efficience technique comme critère principal de consécration. Les descriptifs des projets, anonymes ou signés par les architectes eux-mêmes, ont souvent une portée critique limitée. L'architecture produite à Strasbourg s'appréhende surtout grâce aux photographies et régulièrement, grâce à l'objectif d'Alice Bommer (1923-2004)[34]. Les images participent d'une esthétique, où la technique et le chantier semblent être les paradigmes principaux d'une forme de modernité.

Le corpus défini compte sept titres de revues différents[35]. La surface éditoriale consacrée aux réalisations strasbourgeoises dans ces revues apparaît assez restreinte vis-à-vis de l'intense production de la période[36] : on y dénombre toutefois 80 œuvres et 70 concepteurs différents. Le poids donné au logement est considérable ; parmi ces 80 projets, comprenant seulement quatre opérations non réalisées, on dénombre 50 projets relatifs à la construction de logements collectifs et d'ensembles urbains auxquels s'ajoutent 21 équipements, dont 11 programmes scolaires ou universitaires.

b. L'hégémonie de quelques figures

Notre dépouillement des revues fait apparaître 70 noms d'architectes différents œuvrant à Strasbourg entre 1945 et 1980. Ce groupe est relativement limité si l'on considère que les architectes exercent la plupart par groupement de deux, trois ou quatre. Seulement un petit nombre d'entre eux monopolise la scène médiatique. Stoskopf et son associé Walter Oehler (1917-2003) sont parmi les plus cités (8 projets, 16 articles), ainsi que leur confrère alsacien François Herrenschmidt (7 projets, 8 articles). À leurs côtés, on retrouve les Parisiens comme Bertrand Monnet (7 projets, 10 articles) ou encore Eugène Beaudouin (5 articles consacrés à la cité

[32] Elle est fondée notamment par l'architecte André Hermant (1908-1978), qui y diffuse les théories de son maître Auguste Perret.

[33] Voir Danièle VOLDMAN, *La reconstruction des villes françaises de 1940 à 1954*, *op. cit.*

[34] Cette photographe œuvre pour de nombreuses institutions et de nombreux constructeurs alsaciens tout en menant parallèlement une carrière d'enseignante à l'école des Arts Décoratifs de Strasbourg. Elle va souvent photographier les opérations de Stoskopf à partir des années 1950 et réaliser plusieurs portraits de l'architecte. Voir sa biographie en page 422.

[35] On trouve : un numéro de Architecture Mouvement Continuité (AMC), un de Bâtir, cinq de la Construction Moderne, un de L'Architecture Française, neuf de L'Architecture d'Aujourd'hui, dix de Techniques et Architecture et enfin, cinq numéros d' Urbanisme. Par ailleurs, trois numéros de la revue Saisons d'Alsace complètent cette sélection.

[36] A titre d'indication, entre 1945 et 1956, plus de 7 000 logements sont réalisés dont plus de 4 000 logements neufs à Strasbourg grâce à des programmes collectifs encore relativement réduits. Se référer à F. LEHERRE, « Reconstruction et construction dans le Bas-Rhin », *Bâtir*, mai 1957, pp. 5-8.

Rotterdam)[37]. L'hégémonie de ces architectes – tous formés durant l'entre-deux-guerres à l'Ensba – se répercute sur les publications professionnelles des années d'après-guerre.

Outre Stoskopf et ses associés alsaciens, François Herrenschmidt, fils d'une famille d'industriels, est l'autre architecte du cru, dont les projets affichent une esthétique moderne. En 1957, la presse salue sa cité universitaire[38], située au sud du quartier de l'Esplanade, dont le plan d'ensemble est signé par Stoskopf. Deux barres, reposant sur pilotis, sont reliées entre elles par une galerie à la structure légère ; l'article reconnaît ici de « sages innovations » ainsi que l'aspect prometteur du projet. Herrenschmidt conçoit par ailleurs le lycée de jeunes filles dans le quartier du Neudorf – composition orthogonale de volumes à la structure rationnelle et aux plans normalisés – construit en 1963[39]. Dans les années 1970, certaines de ses œuvres marquent le paysage urbain strasbourgeois grâce à une esthétique moins austère. Assisté notamment de son fils Antoine Herrenschmidt (1941-2011), il signe les plans du monumental centre administratif de la place de l'Étoile en 1976 ; et il livre, en 1978, le centre commercial Maison Rouge, sur la place Kléber à Strasbourg. Ce volume original réinterprète, avec une certaine liberté, la tradition alsacienne en dupliquant des lucarnes modernisées sur l'ensemble du volume. Dans les colonnes de la revue *Architecture Mouvement Continuité* – dont il est alors rédacteur en chef – Jacques Lucan remet en question la stratégie de ce projet[40] (pl.71 ill.d).

Les revues reflètent aussi une certaine polarité parisienne qui structure le milieu professionnel de cette période. Le parisien Bertrand Monnet (1910-1989), qui a étudié à l'Ensba, est nommé architecte en chef des Monuments historiques en Alsace en 1944. Outre des chantiers délicats lors de la reconstruction de Strasbourg, il devient progressivement un mandarin de la scène locale, en portant à son actif la construction de 68 groupes scolaires et de 115 écoles maternelles dans l'Est[41]. Les revues reflètent surtout son action comme bâtisseur d'importantes institutions, notamment le premier Conseil de l'Europe, salué par l'*Architecture d'Aujourd'hui*[42]. Les réalisations blanches, cubiques et soignées de l'architecte sont publiées dans différentes revues, comme l'élégant siège de l'union charbonnière rhénane à Strasbourg en 1955[43] ou le centre de recherches sur les macromolécules en 1956[44].

[37] Voir les biographies de ces divers protagonistes en page 419.

[38] « La cité universitaire », *Bâtir*, mai 1957, nº 67, pp. 28-30.

[39] « Lycée de jeunes filles de Strasbourg Neudorf », *Techniques et Architecture*, février 1963, nº 53-55, p. 43.

[40] Jacques LUCAN, « Strasbourg, dossier », *AMC*, décembre 1978, nº 47, pp. 65-84.

[41] Bertrand MONNET, « Groupe scolaires, Écoles Maternelles et Enfantines en Alsace et en Moselle », *Techniques et Architecture*, 1955, nº 3, pp. 60-63.

[42] « Les bâtiments semi-permanents du Conseil de l'Europe à Strasbourg », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, décembre 1951, nº 38, pp. 86-89.

[43] « Siège de l'union charbonnière rhénane à Strasbourg », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, novembre 1955, nº 62, p. 93.

[44] « Le centre de recherches sur les macromolécules à Strasbourg », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, avril 1956, nº 6, pp. 62-63.

L'architecte Pierre Vivien (1909-1999), qui porte à son actif la reconstruction de Boulogne-sur-Mer, est chargé par Pierre Pflimlin de l'élaboration du plan d'urbanisme directeur de la ville. Il s'implique dans les grands projets de la municipalité, en devenant le maître d'œuvre de certains édifices comme la faculté des Lettres, implantée sur le campus de l'Esplanade[45]. Assisté d'architectes strasbourgeois, Vivien dirige l'étude de l'importante opération de la place des Halles[46]. Soutenue par Pflimlin, l'œuvre majeure de Vivien est la conception de la zone à urbaniser en priorité à Hautepierre, située entre les faubourgs ouest de Cronenbourg et de Kœnigshoffen[47], au nord de Strasbourg. Assisté de l'architecte Jean Dick (1927-2007), Vivien y développe une conception novatrice basée sur l'établissement de 11 mailles hexagonales devant initialement accueillir plus de 30 000 habitants sur une surface de 230 hectares, le triple de l'étendue du quartier de l'Esplanade, conçu par Stoskopf. Cependant, le projet de Vivien est finalement réduit à sa première tranche de réalisation en 1977.

c. L'ombre persistante de la Cité Rotterdam

D'autres architectes, de notoriété nationale, passent aussi par Strasbourg le temps d'un ou plusieurs projets que la presse relaie. Claude Lecoeur (1906-1999), nommé à la Libération architecte en chef de la Reconstruction à Strasbourg, est chargé d'étudier la construction de logements à Cronenbourg : son projet est publié en 1949[48] et en 1950[49]. Mais il quitte rapidement l'Alsace. On peut citer aussi l'architecte Maurice Novarina (1907-2002)[50] ou d'autres confrères qui viennent pour l'occasion d'un concours ou pour la construction d'un équipement exemplaire. Deuxième second grand prix de Rome en 1928, Roger Hummel[51] signe la réalisation de l'hôtel Sofitel, situé place Saint Pierre-le-Jeune[52], où les volumes, à l'expression fonctionnaliste rigide, s'articulent autour d'un grand patio. Par ailleurs, l'architecte Paul Tournon (1881-1964), second grand prix de Rome en 1911, livre en 1961 un projet raffiné pour la Maison de la Radio[53], dont l'imposant décor mural en céramique est réalisé d'après des dessins du peintre Jean Lurçat (1892-1966). Dans le sillage de ces mandarins locaux ou parisiens, architectes en chef de vastes projets, toute une génération d'architectes locaux accède à la commande à partir du début des années 1950 en devenant les architectes d'opération de ces mandarins.

---

[45] « Faculté des Lettres de Strasbourg. P.Vivien architecte », *Techniques et Architecture*, février 1963, nº 2, p. 156.

[46] « Strasbourg Opération Place des Halles », *Urbanisme*, 1970, nº 120-121, p. 120.

[47] « Un urbanisme nouveau à Strasbourg : Hautepierre ; la place des Halles », *Saisons d'Alsace*, 1970, nº 35, pp. 320-331.

[48] Claude LECOEUR, « Etude d'un nouveau quartier d'habitation à Strasbourg », *Techniques et Architecture*, 1949, nº 53-55, p. 43.

[49] Claude LECOEUR, « Strasbourg », *L'Architecture d'aujourd'hui*, novembre 1950, nº 32, pp. 86-88.

[50] « Concours pour un stade nautique à Strasbourg », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, 1961, nº 97, p. 42.

[51] « Université de Strasbourg R.Hummel architecte en chef », *Techniques et Architecture*, février 1963, nº 2, pp. 153-155.

[52] « A Strasbourg : le Sofitel », *La Construction Moderne*, 1964, nº 4-5, pp. 42-51.

[53] « La Maison de la Radio », *La Construction Moderne*, 1960, nº 1, pp. 27-37.

L'audience du seul et unique projet de Beaudouin à Strasbourg, la cité Rotterdam, est nettement supérieure puisque pas moins de six articles lui sont uniquement consacrés, dont trois dans les colonnes sélectives de *L'Architecture d'Aujourd'hui*. Si on ajoute à ces références l'écho donné à l'opération par les média audiovisuels[54], l'impact du projet dans son époque est considérable. Concernant la cité Rotterdam – comme toute la production de l'époque – l'emphase des commentaires des *Actualités Françaises* dépasse largement celle des articles imprimés : « Les nouvelles maisons, à l'abri de la flèche de Strasbourg, portent déjà la même marque d'éternité »[55]. Mais les reportages des actualités prennent aussi le soin de montrer d'autres réalisations, dont certaines dues à Stoskopf. L'impact de cette première réception est amplifié par l'historiographie qui s'empare de la réalisation de Beaudouin comme point de départ principal d'une politique d'industrialisation du secteur de la construction qui finit par laisser dans l'ombre un certain nombre d'autres réalisations, jugées moins décisives par les historiens. La cité Rotterdam est d'ailleurs le seul projet alsacien de cette période présent dans le guide d'architecture du XX^e^ siècle publié en 2000[56].

L'audience et la réception nationales des œuvres de Stoskopf sont, en grande partie, liées aux stratégies de diffusion de la SCIC, son principal commanditaire et nous étudierons plus loin les répercussions importantes de ce lien[57]. Nul doute en tout cas que l'architecte se voit bannir durant un certain temps des rangs de l'historiographie de même qu'en sont exclus les grands ensembles auxquels sa production est fortement attachée.

2) Une apparition progressive

a. Reconnaissances locales

Stoskopf est, de son vivant, fêté régulièrement par la ville de Brumath grâce à des expositions anniversaires qui donnent lieu à l'édition de petits dossiers en 1987[58] et 1997[59], où les auteurs sont les premiers concernés puisqu'il s'agit de l'architecte et de ses fils, Jean-Léonard et Nicolas Stoskopf. Ces moments de célébrations lui permettent de présenter son travail d'architecte et celui de peintre et d'écrivain, l'homme se positionnant dans le sillage de l'œuvre paternelle. Après sa disparition, les thuriféraires sont plus nombreux du côté local que dans le milieu des historiens de

[54] Actualités Françaises, « Reconstruction de l'Alsace », diffusé le 13/11/1952, durée 00:01:08. INA, notice AFE85004819. Mais aussi « Strasbourg grandit », diffusé le 09/09/1954, durée 00:01:12. INA, notice AFE85005814.

[55] Actualités Françaises, « Maisons d'Alsace », diffusé le 01/01/1954, durée 00:12:55. INA, notice AFE04002066.

[56] Bertrand LEMOINE, *Guide d'architecture : France*, Paris, Picard, 2000.

[57] Voir nos développements sur la stratégie de communication de la SCIC en page 138.

[58] Voir notamment *Trois générations de Stoskopf, une grande famille brumathoise, 16 octobre - 3 novembre 1987, Brumath (exposition, soirées théâtrales, conférences)*., Brumath, Ville, 1987, 16 p. p.

[59] *Charles-Gustave Stoskopf, l'architecte, le peintre, l'écrivain*, Brumath, 1997, 24 p.

l'architecture. Les défenseurs de la culture régionale[60], ou parfois un ami[61], rendent régulièrement hommage à ses multiples talents. Certains, comme Christiane Roederer, n'hésitent pas à rassembler l'œuvre familiale comme un seul et unique legs en faveur de la défense de l'identité alsacienne :

Sans tomber dans la flagornerie, on peut dire que Gustave et Charles-Gustave Stoskopf incarnent ce que l'Alsace a de plus précieux : la fidélité à leurs racines. On retrouve dans l'œuvre des Stoskopf cette double appartenance assumée sans complexe. Leur histoire est exemplaire en ce qu'elle résume le génie créateur et l'amour de l'Alsace, la conscience d'une responsabilité face à l'histoire.[62]

L'histoire locale restitue sa place à Stoskopf en s'attachant principalement à son rôle dans la Reconstruction des villages autour de Colmar après 1945. À la fin des années 1990 et au début des années 2000, Francis Lichtlé, un érudit et élu local de la commune d'Ammerschwihr, a livré plusieurs ouvrages sur l'histoire de ces villages, dans lesquels il mentionne l'architecte[63]. Ces publications s'attachent principalement à développer le récit des batailles, évoquer les édifices disparus et l'histoire de la reconstruction de ces communes.

La reconnaissance du milieu universitaire, particulièrement des historiens de l'Alsace, est également amorcée depuis quelques années. Des travaux abordent la période de la Reconstruction et l'itinéraire de certains des maîtres d'œuvre de cette période. Sous la direction de l'historien François Igersheim, François Metz a étudié le parcours de Charles Treiber[64]. Mathias Treffot est, de son côté, un des rares à avoir exploité les fonds d'archives de Stoskopf déposés aux archives départementales du Haut-Rhin[65]. Il explore en effet la période de la Reconstruction à travers les exemples de trois localités : Ammerschwihr, Mittelwihr et Sigolsheim. Son dépouillement systématique permet d'explorer de manière détaillée l'histoire de ces chantiers dans leurs aspects politiques, administratifs et techniques. Certains des thèmes développés dans ce mémoire sont repris, en 2012, par Marie-Noëlle Denis dans un article synthétique[66]. Cependant, ces approches historiques n'abordent pas tous les enjeux architecturaux et urbanistiques portés par ce patrimoine,

---

[60] Maryse STRAIBER, « Hommage à Charles-Gustave Stoskopf », *Revue alsacienne de littérrature*, 1998, nº 61, pp. 81- 82.

[61] Gabriel ANDRES, « In mémoriam : mon ami Charles-Gustave Stoskopf », *Almanach Saint-Joseph*, 2013, pp. 85- 88.

[62] Christiane ROEDERER, « In memoriam : Charles-Gustave Stoskopf (1904-2004) », *L'écrivain d'Alsace, de Lorraine et du territoire de Belfort*, 2004, nº 82, pp. 7- 8.

[63] Voir Francis LICHTLE, *44-45, l'hiver de la désolation: aux portes de Colmar*, Strasbourg, Contades, 1988, 157 p. ; « La reconstruction d'Ammerschwihr de 1945 à 1956 », *Annuaire - 4 sociétés d'histoire de la vallée de la Weiss*, 1995, nº 11, pp. 3- 13 ; « Il y a 50 ans... : un aspect de la reconstruction d'Ammerschwihr : La société coopérative de reconstruction 1948-1961 », *Annuaire - 4 sociétés d'histoire de la vallée de la Weiss*, 1998, nº 14, pp. 57- 60. ; *Et elle renaît de ses cendres... La reconstruction d'Amerschwihr : 1945-1961*, Editions J.D. Reber, 2005, 103 p.

[64] François METZ, *Charles Treiber (1899-1963)*, mémoire de Master, sous la direction de François Igersheim, Université de Strasbourg, Strasbourg, 2007, 230 p.

[65] Mathias TREFFOT, *Unis pour rebâtir, communes et particuliers, urbanistes, architectes et entrepreneurs. La reconstruction des villages détruits de la Poche de Colmar, Ammerschwihr, Mittelwihr et Sigolsheim (1945-1958)*, mémoire de Master, sous la direction de François Igersheim, Université de Strasbourg, Strasbourg, 2007.

[66] Marie-Noëlle DENIS, « La reconstruction des villages alsaciens: après la Seconde Guerre mondiale », *Revue des sciences sociales*, 2012, nº 47, pp. 174- 179.

notamment les aspects liés à la construction de masse qui se développe à partir des années 1950, notamment à Strasbourg et Colmar.

Un numéro spécial de la revue *Monuments historiques*, en 1984, permet à Christian Enjolras et Philippe Revault, enseignants à l'École d'architecture de Strasbourg, d'aborder l'histoire du logement social à Strasbourg au XX^{e} siècle[67]. Ils ignorent alors encore la production des Trente glorieuses, et donc de fait celle de Stoskopf, en passant directement des HBM de l'entre-deux-guerres aux recherches alternatives à la production de masse des années 1970. Danièle Voldmann se focalise sur la cité Rotterdam, laissent tout un pan de la production de l'époque également dans l'ombre[68].

Cette période de purgatoire concernant l'apport de Stoskopf aux grands ensembles s'achève progressivement. À l'École nationale supérieure d'architecture de Strasbourg, des travaux d'étudiants abordent régulièrement l'œuvre de l'architecte dans toute sa diversité : la reconstruction des villages fait l'objet d'une étude dès 1991[69] et puis, plus récemment, la cité de la Canardière à Strasbourg[70] ou la reconstruction de la place de l'Homme-de-Fer[71]. Des travaux d'étudiants éclairent également des réalisations contemporaines de celle de Stoskopf encore mal connues comme, par exemple, celles de François Spoerry dans le Haut-Rhin[72] ou celles de Jean Dubuisson en Lorraine[73].

b. Une présence en pointillé dans l'histoire de l'architecture

L'historiographie, en s'emparant de l'architecture et de l'urbanisme de la Reconstruction, a dessiné un paysage doctrinal composé d'attitudes diverses dosant toujours trois paramètres : classicisme, modernité et régionalisme, comme l'a résumé Gilles Plum[74]. Du côté des « classiques », les projets d'Auguste Perret (1874-1954) pour Le Havre ou pour la Gare d'Amiens incarnent la première tendance, tout comme le travail de Pierre Patout (1879-1965) à Tours. Le projet de Le Corbusier, non réalisé, pour la commune de Saint-Dié illustre généralement une modernité radicale, plus rare, même si l'on peut également citer d'autres exemples comme la

---

[67] Danièle VOLDMAN, « La cité Rotterdam : le début des grands ensembles », *Monuments Historiques*, 1984, n° 135, pp. 64- 67.

[68] Gauthier BOLLE, « Les Trente Glorieuses à Strasbourg dans les revues d'architecture et d'urbanisme », *op. cit.*

[69] Carine ROHMER, *La réduction de la poche de Colmar durant l'hiver 44-45 et la reconstruction à « l'identique » des villages du vignoble alsacien*, mémoire, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg, Strasbourg, 1991, np p.

[70] Marie-Laure PERROS, *La cité de la Canardière, exemple d'un grand ensemble en évolution*, mémoire, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg, Strasbourg, 2011, 63 p.

[71] Aubin GASTINEAU, *La reconstruction dans le centre urbain de Strasbourg : l'ensemble place de l'Homme-de-Fer*, mémoire, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg, Strasbourg, 2013, 78 p.

[72] Marie-Hélène LANOIX, *Les quartiers de François Spoerry à Mulhouse, des (grands) ensembles hors normes ?*, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg, 2014.

[73] Xavier OSTER, *La première ZAC de France, de la maison à la tour : Jean Dubuisson et les Hauts de Vallière*, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg, 2014.

[74] Gilles PLUM, *L'architecture de la reconstruction*, Paris, N. Chaudun, 2011, 287 p.

reconstruction de Royan où sont intervenus les architectes Louis Simon (1901-1965) ou Guillaume Gillet (1912-1987). Les reconstructions régionalistes de Gien par André Laborie et celle de Saint-Malo par l'architecte Louis Arretche (1905-1991) illustrent une tendance répandue qui se traduit alors par un compromis entre une volonté de respect de la forme et du caractère des lieux et la nécessité de modernisation. De façon générale, la notion d'îlot marque encore fortement cette époque qu'Anatole Kopp et Danièle Pauly avaient définie en son temps comme une période de « modernisation raisonnable »[75]. Stoskopf, peut-être parce qu'il pourrait être inscrit simultanément dans ces trois catégories, est absent des premiers ouvrages sur la Reconstruction, comme celui de Kopp[76], celui de Voldmann[77] ou même celui, plus récemment publié par Abram[78]. Il n'est pas non plus mentionné dans les ouvrages consacrés au régionalisme, comme celui de Jean-Claude Vigato[79]. Dans le cadre de l'exposition *Interférences* présentée en 2013 au Musée d'Art Moderne et Contemporain de Strasbourg, l'historien Wolfgang Voigt, après avoir longuement présenté les développements parallèles du mouvement régionaliste alsacien et du *Heimatschutz* allemand, évoque la Reconstruction. Alors qu'il mentionne pourtant la figure de Gustave Stoskopf père, l'auteur ignore Stoskopf fils et ne retient, de sa génération, que l'architecte Charles Treiber (1899-1963)[80] : « Après la guerre et le retour de l'administration française, la reconstruction des villages détruits doit attendre la fin des années 1940. Un rôle éminent est alors confié à un enfant du pays, en la personne de Charles Treiber »[81]. Les reconstructions régionalistes de Stoskopf sont d'ailleurs également absentes des cimaises de l'exposition elle-même.

La reconnaissance du milieu universitaire envers l'architecture des Trente Glorieuses, et particulièrement l'architecture liée à la croissance, s'inscrit, elle, dans le sillage d'un mouvement amorcé depuis les années 1980 par des chercheurs et particulièrement par Bruno Vayssière. Les travaux pionniers, qu'il mène, visent à jeter un regard neuf sur la période dénigrée des années 1950. En regardant les objets produits à cette époque comme porteurs d'une esthétique singulière, fortement liés à l'évolution politique et à l'histoire des techniques, il inaugure un domaine de recherche[82]. Plusieurs clichés de l'opération de Poissy signée Stoskopf illustrent son ouvrage.

---

[75] Anatole KOPP, Frédérique BOUCHER et Danièle PAULY, *L'Architecture de la reconstruction en France*, *op. cit.*

[76] *Ibid.*

[77] Danièle VOLDMAN, *La reconstruction des villes françaises de 1940 à 1954*, *op. cit.*

[78] Joseph ABRAM et Gérard MONNIER, *L'architecture moderne en France. Tome 2, Du chaos à la croissance, 1940-1966*, *op. cit.*

[79] Jean-Claude VIGATO, *L'architecture régionaliste : France, 1890-1950*, Paris, Norma éd, coll. « Essais », 1994, 390 p.

[80] François METZ, *Charles Treiber (1899-1963)*, *op. cit.*

[81] Wolfgang VOIGT, « Régionalisme et « Heimatschutz » en Alsace », *in Interférences / Interferenzen, catalogue d'exposition*, Musées De Strasbourg, 2013, pp. 42-51.

[82] Bruno VAYSSIERE, *Reconstruction, déconstruction : le hard french ou l'architecture française des trente glorieuses*, Paris, Picard, coll. « Villes&Sociétés », 1988.

Cette histoire est, depuis, régulièrement approfondie en regard de processus de transformation des grands ensembles[83]. Dans le champ de l'histoire urbaine, Danièle Voldmann et Annie Fourcault[84] ont dessiné le contexte politique et administratif de la période. Dans les années 2000, de nombreux chercheurs poursuivent le chemin de Bruno Vayssière. L'architecte Jean-Patrick Fortin a jeté un regard précis sur les caractéristiques esthétiques et formelles de certains grands ensembles ; il analyse notamment l'exemple du quartier des Mureaux conçu par Stoskopf[85]. François Tomas met à jour, de son côté, le consensus politique et social qui se cristallise au fil des années 1950 et 1960 autour des grands ensembles ; certaines opérations de Stoskopf intègrent son ouvrage[86]. Plus récemment, l'architecture des grands ensembles a été éclairée par une publication qui s'attache à en restituer toute la diversité[87], l'architecte en est à cette fois-ci absent.

La place de celui-ci dans l'histoire des grands ensembles apparaît, à bien des égards, encore problématique, sa production relevant d'une double discrimination. Tout d'abord, son action est profondément liée à l'histoire de son principal commanditaire, la SCIC[88], promoteur qui a fait l'objet de critiques virulentes, notamment de la part de Françoise Choay[89] ou dans les colonnes de *L'Architecture d'Aujourd'hui*[90]. Par ailleurs, Stoskopf est titulaire du prix de Rome, atout incontestable dans sa carrière et en même temps, handicap pour sa reconnaissance. L'architecte Pierre Dufau, formé lui aussi à l'Ensba et premier second grand prix en 1938, confesse d'ailleurs à ce sujet : « Le prix de Rome était très contesté à l'extérieur, […] nous nous faisions un certain nombre d'ennemis automatiques »[91]. L'histoire de l'architecture est longtemps marquée par cette empreinte idéologique. Dans son ouvrage militant, engagé dans la défense du Mouvement moderne et de l'œuvre de ses rénovateurs, notamment les protagonistes du Team X[92], Maurice Besset résume d'ailleurs la situation en fustigeant les architectes issus de l'Ensba :

Le procès de l'école des Beaux-Arts, de ses méthodes et du monopole de fait qu'elle détient dans le domaine de l 'enseignement de l 'architecture, n'est plus à faire. […] Le monopole de l 'enseignement se prolonge en effet par un vastes système de domaines réservés. Tout au long de sa carrière, l 'architecte a à compter avec

[83] Voir Emmanuel AMOUGOU, *Les grands ensembles : un patrimoine paradoxal*, *op. cit.*

[84] Annie FOURCAUT, « Trois discours, une politique ? », *Urbanisme*, février 2002, nº 322, pp. 39-44.

[85] Jean-Patrick FORTIN, *Grands ensembles, l'espace et ses raisons*, Paris, Plan Urbanisme Construction Architecture, coll. « Recherches », n° 125, 2001, 112 p.

[86] François TOMAS, Jean-Noël BLANC et Mario BONILLA, *Les grands ensembles : une histoire qui continue...*, Saint-Étienne, Université de Saint-Etienne, 2003, 260 p.

[87] *Les grands ensembles*, *op. cit.*

[88] *Société Centrale Immobilière de la Caisse des dépôts.*

[89] Françoise CHOAY, « Cité jardin ou cage à lapin? », *France-Observateur*, 4 juin 1959.

[90] « Les « grandes réalisations » : dispersion, médiocrité », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, mars 1960, nº 88, p. 7.

[91] Pierre DUFAU, *Un architecte qui voulait être architecte*, Paris, Londreys, 1989, p. 41.

[92] Le Team X est le nom d'un groupe de jeunes architectes (les néerlandais Jacob Bakema et Aldo van Eyck, l'italien Giancarlo De Carlo, les français Georges Candilis et Shadrach Woods, les anglais Alison et Peter Smithson), réunis dans une volonté de critique du Mouvement moderne, symbolisé par les CIAM. Max RISSELADA et Dirk van den HEUVEL, *Team 10: 1953-1981*, Rotterdam, NAi Publishers, 2005, 368 p.

l'influence, officielle ou occulte, des patrons de l'école et de ses plus purs produits, les prix de Rome. Un petit nombre d'agences monstrueusement gonflées, dont les patrons chargés d'honneurs et de fonctions rémunératrices ne se soucient guère de risquer leur situation dans l'aventure d'une quelconque recherche, drainent la quasi-totalité des programmes importants. Ainsi menace de se prolonger la fatale situation de l'entre-deux-guerres alors que l'architecture officielle continue imperturbablement de traiter les problèmes d'aujourd'hui suivant les recettes d'hier ou d'avant-hier.[93]

Cette vision – au sein de laquelle les coupures institutionnelles et doctrinales se superposeraient parfaitement – se poursuit à travers l'historiographie concernant cette période, d'autres auteurs perpétuant le jugement porté par Besset. Néanmoins, à mesure qu'avance l'éclairage historique sur la période, ces frontières se nuancent, faisant émerger des lignes de force transversales et poreuses, comme l'ont souligné Jacques Lucan[94] ou encore l'historien Jean-Pierre Épron : « Il est possible de lire l'histoire de l'architecture au-delà de toutes les coupures doctrinales, fusent-elles données comme radicales et définitives, à travers de grandes continuités problématiques »[95]. Ainsi, en 1992, deux chercheurs du Bureau de la Recherche Architecturale, Jacques Allégret et Florence Accorsi, s'intéressent au parcours de 12 architectes de la même génération[96], tous nés entre 1905 et 1916 et diplômés au milieu des 1930[97]. Leur rapport se fonde sur des entretiens avec ces architectes et restitue de petites biographies, dont celle de Stoskopf. Si le rapport ne livre pas l'entretien dans son intégrité, il se fonde sur un dialogue fouillé avec l'architecte qui jette ici un regard rétrospectif sur son parcours, ses succès et ses échecs. De son côté, Jacques Lucan mentionne, lui aussi, à plusieurs reprises la production de Stoskopf. Dès 1978, pour la revue *Architecture Mouvement Continuité*, il interroge la diversité de la production architecturale à Strasbourg. L'historien a rencontré Stoskopf et le cite à plusieurs reprises au fil de son article. Il souligne la prééminence de cette figure dans le milieu local jusqu'à la fin des années 1970, au moment où une nouvelle génération commence à émerger ;

Des années de la reconstruction aux années soixante-dix, quelques architectes ont dominé la scène strasbourgeoise : Gustave Stoskopf d'abord, grand prix de Rome, architecte en chef de nombreux grands

[93] Maurice BESSET, *New French Architecture = Nouvelle architecture française*, Teufen, A. Niggli, 1967, 236 p.

[94] Voir à ce sujet Jacques LUCAN, « Quatre points de méthode », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, 2002, Numéro spécial : Méthodes en histoire de l'architecture, nº 9-10, pp. 179- 181.

[95] Jean-Pierre ÉPRON et INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHITECTURE, *Comprendre l'éclectisme*, Paris, Norma éditions, coll. « Essais », 1997, vol. 1/, p. 267.

[96] ALLEGRET, JACQUES et ACCORSI, FLORENCE, « Gustave Stoskopf », *op. cit.*

[97] Il s'agit des architectes : Maurice Berry, Pierre Bourlier, André Bruyère, Paul Duclos, André Gonnot, René Hulot, Pierre Kopf, Jean Lauffray, Claude Le Coeur, René Lisch, Jean Tournier et Charles-Gustave Stoskopf.

ensembles, architecte en chef de l'Esplanade, mais aussi architecte qui reconstruit à l'identique certains villages alsaciens […], en particulier, Ammerschwihr.[98]

Plus récemment, en 2001, dans son ouvrage *Architecture en France (1940-2000),* Lucan évoque à nouveau l'architecte alsacien. Il souligne, la dualité de sa production, tiraillée entre d'une part, ses reconstructions, notamment celle d'Ammerschwihr, soucieuses du pittoresque et d'autre part, ses grands ensembles qu'il juge « parmi les plus rigides »[99]. Le projet d'Ammerschwihr prend place dans l'ouvrage et illustre la section consacrée à l'histoire de la Reconstruction. L'illustration - un schéma présentant l'état antérieur et l'état reconstruit d'un îlot - est une reprise de celui publié initialement par Stoskopf dans *Saisons d'Alsace*[100] ou dans *Techniques et Architecture*[101] (vol.2 ill.65). En 2010, l'historien et architecte Paul Landauer livre une première étude fournie se focalisant sur la stratégie de développement de la SCIC, en tant que commanditaire de premier plan[102]. L'auteur resitue alors le rôle joué par Stoskopf[103] auprès cet organisme parmi d'autres architectes de renom, comme Jacques-Henri Labourdette (1915-2003), Jean Duthilleul (1913-2010) ou Jean Dubuisson (1914-2011). Paul Landauer[104] et Jacques Lucan[105] pointent ce qu'ils jugent être l'ambiguïté de l'œuvre de Stoskopf qui oscille entre régionalisme et modernité. Landauer voit en Stoskopf « un véritable intercesseur entre la tradition régionale et les tendances modernes »[106]. Mais la position singulière de Stoskopf dans l'histoire de la Reconstruction reste peu explorée, comme les sources de ce double registre d'expression architecturale.

Ainsi, depuis 30 ans, Stoskopf apparaît en pointillé dans l'historiographie de la période. Mentionné tantôt pour son apport dans la Reconstruction, tantôt dans l'histoire des grands ensembles, il est peu cité et rarement convoqué pour la diversité de sa production. Celle-ci ne fait d'ailleurs pas l'objet, mis à part des travaux d'étudiants non publiés, d'une caractérisation précise. Si les sources d'études sont accessibles, elles n'ont été que peu exploitées et n'ont pas encore permis de restituer la trajectoire de l'architecte dans toute sa diversité. La réception scientifique de l'œuvre se fait donc attendre, le parcours singulier de l'architecte échappant aux délimitations historiques traditionnelles. Sa production se situe probablement dans d'autres champs que ceux de l'histoire articulée autour d'œuvres iconiques ou de trajectoires « héroïques ».

---

[98] Jacques LUCAN, « Strasbourg, dossier », *op. cit.*, p. 78.

[99] LUCAN JACQUES*, Architecture en France (1940-2000),* Paris, Le Moniteur, 2001, page 46.

[100] Charles-Gustave STOSKOPF, « Reconstruire », *Saisons d'Alsace*, 1949, vol. 4, pp. 369-371.

[101] Charles-Gustave STOSKOPF, « Ammerschwihr, de la cité détruite à la ville de demain », *Techniques et Architecture*, 1949, nº 3-4, p. 56.

[102] Paul LANDAUER, *L'invention du grand ensemble : la caisse des dépôts maître d'ouvrage*, Paris, Picard, 2010, 288 p.

[103] *Ibid.*

[104] *Ibid.*

[105] Jacques LUCAN, *Architecture en France, 1940-2000*, *op. cit.*

[106] Paul LANDAUER, *L'invention du grand ensemble*, *op. cit.*

c. Un milieu se dessine…

Pour traiter de la production relative aux périodes de la Reconstruction et des Trente Glorieuses, de nouvelles figures commencent à être explorées. À côté des approches monographiques consacrées à l'étude d'un quartier ou d'une réalisation exceptionnelle[107], les approches biographiques se multiplient, intégrant les multiples dimensions relatives à l'étude d'une production architecturale. La fin du XX^e^ siècle voit, après une période de rejet, le retour de la biographie, comme moyen d'étude historique. En 1985, Jean-Louis Cohen, en introduction de son travail de thèse – une biographie consacrée à l'architecte André Lurçat (1894-1970) – rappelle combien sont rares les travaux biographiques sur des architectes du XX^e^ siècle. Il souligne que même certains grands noms de la modernité ne bénéficient alors que de travaux lacunaires, les chercheurs préférant se concentrer sur l'histoire des doctrines et des controverses, selon Cohen[108]. Depuis, la tendance biographique concernant des acteurs du XX^e^ siècle s'est nettement amplifiée avec, entre autres, la thèse de Simon Texier sur Georges-Henri Pingusson en 1998[109], celle de Nathalie Roulleau sur André Hermant (1999). La biographie de Marcel Lods par Pieter Uyttenhove[110], préparée à l'EHESS sous la direction d'Hubert Damisch (1999), est un travail fouillé en matière de biographie d'architecte, accompagné d'une véritable réflexion sur le genre lui-même[111]. De son côté, Danièle Voldmann, directrice de recherche au CNRS, a retracé la trajectoire de l'architecte Fernand Pouillon (1912-1986) à travers un récit biographique[112], dans lequel elle dépeint la trajectoire et le milieu professionnel de cet architecte hors norme.

Le processus biographique se répand également comme méthode afin d'éclairer d'autres visages que les seuls maîtres de l'avant-garde. Ainsi, toute diversité de la scène architecturale d'une époque commence à se dessiner. Une thèse, consacrée à l'architecte Jean Bossu (1912-1983) sous la direction de Gérard Monnier, est soutenue par Xavier Dousson en 2011. Signe de l'émergence de ce champ, de nombreuses thèses biographiques sont aujourd'hui en cours d'élaboration. Sous la direction de Jean-Baptiste Minnaert, des doctorants travaillent aujourd'hui à éclairer les figures notables de Claude Parent (1923), Pierre Dufau (1908-1985) et celle d'un de leurs aînés, Pierre Patout (1879-1965). Sous la direction de Claude Massu, sont explorées les figures des frères Jacques (1904-1985) et Michel André (1905-1975), Edouard Albert (1910-1968), Jean Dubuisson

---

[107] Richard KLEIN, « La cité de l'étoile », *in Les grands ensembles - Une architecture du XXe siecle*, Paris, Dominique Carré, 2011, pp. 29- 38.

[108] Jean-Louis COHEN, *L'Architecture d'André Lurçat (1894-1970): autocritique d'un moderne*, Thèse de 3e cycle, École des hautes études en sciences sociales, Paris, France, 1985, p. 33.

[109] Voir la publication issue de son travail de thèse. Simon TEXIER, *Georges-Henri Pingusson : architecte, 1894-1978 : la poétique pour doctrine*, Verdier, 2006, 371 p.

[110] Pieter UYTTENHOVE, *Marcel Lods : action, architecture, histoire*, Paris, Verdier, coll. « Art et architecture », 2009, 490 p.

[111] Pieter UYTTENHOVE, « Qu'importe qui conçoit ? Questionnement sur la monographie d'architecte », *Perspective, Revue de l'INHA*, 2006, n° 4, pp. 585- 605.

[112] Danièle VOLDMAN, *Fernand Pouillon, architecte*, Paris, Payot, 2006, 362 p.

(1914-2011), Claude Prouvé (1929-2012) et aussi de l'architecte décorateur Pierre Guariche (1926-1995). Par ailleurs, un doctorat se prépare, sous la direction de Catherine Maumi, traitant du parcours d'Henry Jacques le Même (1897-1997) à Grenoble[113].

C'est parfois un travail collectif qui permet d'aborder les multiples aspects d'un seul et même parcours. Ainsi, sous la direction de Jean-Yves Andrieux et Simon Letondu, pas moins de 11 auteurs se sont chargés de définir la production de l'architecte Georges Maillol[114]. Formé à l'Ensba dans les années 1930, cette figure, moins célèbre que les grands patrons cités précédemment, a particulièrement marqué le paysage rennais et l'ouvrage participe d'une reconnaissance patrimoniale de son héritage bâti.

C'est dans un double mouvement, précisant mieux les contours d'une époque et explorant un patrimoine singulier, que nous souhaitons inscrire notre étude. Celle-ci a pour objectif d'éclairer la production et la trajectoire professionnelle de l'architecte Charles-Gustave Stoskopf, un des acteurs majeurs de l'arène professionnelle des Trente Glorieuses. Notre travail ambitionne ainsi de nourrir l'histoire de l'architecture, car, comme l'a souligné justement Claude Mignot : « Une pure monographie d'architecte serait aveugle ; mais une histoire de l'architecture sans noms et sans œuvres d'architectes singuliers est vide »[115].

II. Sources de la recherche

Au cours de sa carrière, Stoskopf répartit ses commandes et son activité sur plusieurs bureaux qu'il dirige à Colmar, Strasbourg et Paris. Il les ouvre respectivement en 1945, 1951 et 1955, en fonction d'opportunités professionnelles puis, met un terme à sa carrière en 1981[116]. Chaque bureau fonctionne de manière séparée avec une équipe autonome chapeautée par des associés collaborateurs, salariés de Stoskopf. Ce dernier, architecte libéral, et les importantes commandes qu'il draine constituent le lien entre les différents bureaux. L'architecte partage son temps entre ses différents bureaux, avec une présence plus forte à Paris, où il vit et côtoie certains commanditaires et responsables institutionnels[117].

Les fonds, versés par l'architecte dans les années 1980, se situent à Strasbourg, Colmar et Paris, reflétant ainsi son activité professionnelle. Deux fonds très volumineux – dans le Haut-Rhin et le

[113] À l'Université de Tours, Marie-Luce Fourchet élabore la biographie de Pierre Patout, Hugo Massire celle de Pierre Dufau et Audrey Jeanroy celle de Claude Parent. A Grenoble, Mélanie Manin s'attache à étudier la figure d'Henry Jacques Le Même. À l'Université Paris-1 Panthéon-Sorbonne, Elise Guillerm travaille à éclairer l'œuvre de Jean Dubuisson, Jean-Jacques Clauss celle de Claude Prouvé, Delphine Jacob celle de Pierre Guariche, Sebastien Cherruet celle d'Edouard Albert et enfin, Caroline Bauer celle des frères Jacques et Michel André. Source : fichier central des thèses [http://www.theses.fr/].

[114] Jean-Yves ANDRIEUX et Simon LETONDU (DIR), *Georges Maillols architecte*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, 2013, 247 p.

[115] Claude MIGNOT, « La monographie d'architecte à l'époque moderne en France et en Italie : esquisse d'historiographie comparée », *Perspective, Revue de l'INHA*, 2006, nº 4, p. 633.

[116] Sur la structuration professionnelle de l'architecte et la formation de ses équipes, voir en page 103.

[117] Les entretiens réalisés avec d'anciens collaborateurs (Hoog, Kalk, Masquida, Nowak) ont permis de recomposer cette organisation.

Bas-Rhin – permettent de balayer une grande partie de la production de l'agence en Alsace depuis la Reconstruction jusqu'au début des années 1980. Les fonds situés à Belfort et à l'Institut Français d'Architecture informent l'histoire de sa production de manière plus partielle et complémentaire. En outre, d'autres sources ont été mobilisées afin de compléter ces dépouillements conséquents et à la fois insuffisants pour restituer les dimensions de l'œuvre produite par l'architecte. Nous présentons ici les grandes caractéristiques du matériau archivistique sur lequel nous appuyons notre démarche de recherche et nos questionnements[118].

1) Sources archivistiques principales

a. Archives départementales du Bas-Rhin

Présentation des fonds (60J et 67J)

Les fonds Stoskopf conservés aux archives départementales du Bas-Rhin sont issus d'un dépôt effectué en 1987 par Stoskopf et ses associés. Volumineux, ils sont constitués principalement de boîtes d'archives, représentant en tout 128 ml de stockage. On distingue deux fonds distincts : d'une part, des archives personnelles sont répertoriées sous des cotes allant de 60J1 à 60J8, réparties dans 6 boîtes rassemblant 70 dossiers concernant chacun une thématique, un projet précis ou des épisodes de la carrière de l'architecte. Ces dossiers regroupent des documents divers puisque l'on y trouve des plans, des dessins, des éléments de la correspondance de l'architecte, des coupures de presse et des photographies. Les dossiers, soigneusement triés et classés thématiquement, contiennent pour la plupart une note de quelques pages, rédigée par l'architecte retraçant ses souvenirs sur le thème abordé. Chapitres désordonnés de ses mémoires, fragments de souvenir, ces pages constituent un témoignage précieux. Elles relatent parfois l'histoire d'un projet, un moment singulier de la carrière et souvent, en filigrane, la vie de Stoskopf. On dénombre une cinquantaine de textes, représentant plus de 250 pages, tous rédigés par Stoskopf entre 1977 et 1984[119]. Ce fonds, petit en quantité, est une des sources les plus importantes pour notre étude car il rassemble une série de documents historiques de premier ordre et constitue, en somme, les mémoires de l'architecte. Au sein de ce fonds, deux maquettes importantes sont conservées sous la cote 60J7 et 60J8. Il s'agit de deux versions de projet pour l'implantation du quartier de l'Esplanade à Strasbourg, en 1957 et 1958. C'est un des rares témoignages des travaux de maquette réalisés par l'agence Stoskopf qui ait traversé le temps.

[118] Pour une présentation des sources par projet voir la présentation des sources en page 457.

[119] Voir la liste des textes rédigés par l'architecte en page 462.

D'autre part, un fonds, bien plus important en quantité, regroupe sous les cotes 67J, les archives de l'agence strasbourgeoise. De la cote 67J1 jusqu'à la cote 67J1627, ces archives regroupent d'importants volumes de dossiers sur l'activité des architectes Stoskopf, Fleishmann, Offner et Oehler, entre 1950 et 1981, essentiellement à Strasbourg et dans la plaine de Basse-Alsace. L'intérêt des dossiers est plus variable que dans le fond d'archives 60J. Cependant, pour un même projet, on trouve généralement l'ensemble des documents concernant sa présentation, sa description et son exécution, y compris dans ses composantes techniques. Ce fonds 67J est classé par projet ou par zone géographique, lorsqu'il s'agit d'un grand ensemble, ou par commune. Ce mode de classement et l'indexation précise qui a été faite de ce fonds en permettent une exploration relativement aisée. Les nomenclatures des tables d'index correspondent bien au contenu réel des dossiers. Les projets dénombrés lors du dépouillement de ce fond sont au nombre de 118. Ils sont principalement situés dans l'agglomération strasbourgeoise et sont, en majeure partie, des opérations d'habitations collectives de grande envergure. En dehors de Strasbourg, quelques communes à l'extérieur de l'agglomération sont aussi représentées plusieurs fois : Brumath, Betschdorf et Sélestat.

La production entre 1957 et 1983 est bien représentée. En revanche, celle qui s'étend entre 1950 et 1957 n'est représentée que de manière lacunaire. Les principaux manques concernent des opérations strasbourgeoises : la cité du quai des Belges et la cité du quai des Alpes réalisées entre 1950 et 1957, l'immeuble « La Résidence », construit en 1957, l'immeuble du boulevard d'Anvers réalisé entre 1956 et 1960, qui abritait les bureaux de l'agence Stoskopf. Ces lacunes peuvent être comblées notamment grâce aux archives de la police du bâtiment conservées aux archives municipales.

Types et intérêt des documents trouvés

Dans le fonds 67J, les caractéristiques des documents rencontrés sont généralement les mêmes pour chaque projet, même si leur composition et leur présentation varient en fonction de leur période d'élaboration et d'édition. Une part du fonds est constituée de sources manuscrites et dactylographiées : actes de soumissions des entreprises, devis descriptifs lot par lot, comptes-rendus, correspondance de chantier ainsi que contrats. L'ensemble de ces documents permet de restituer la généalogie des projets, dans leurs aspects administratifs et techniques. Considérés dans leur ensemble, ces documents font apparaître des acteurs récurrents : entreprises majeures du secteur de la construction, commanditaires, collaborateurs de Stoskopf présents sur les chantiers.

L'autre part est constituée de sources graphiques qui peuvent être divisées en deux catégories : d'un côté, d'importants volumes de plans techniques réalisés par les bureaux d'études ou les

entreprises ; de l'autre, les plans d'architecte, sous forme de calques originaux ou de reproductions. Ces documents graphiques sont de grandes dimensions, de format A1, A0 ou plus. Les projets connaissent souvent plusieurs versions et bon nombre de dossiers regroupent des plans portant la mention « annulés », illustrant les nombreuses variantes explorées. La source graphique est aussi, grâce au cartouche de présentation, une mine d'informations relatives à la date et localisation du projet, l'identité du maître d'ouvrage ainsi que celle de l'équipe d'architectes engagés pour l'opération concernée.

Quel que soit le projet, les plans d'architecte comprennent généralement le plan de situation, le plan de masse, les plans des niveaux, les façades, les coupes et des plans de détails (hall, menuiseries, mobilier). Ces représentations sont, la plupart du temps, des dessins géométraux sans effet de rendu, si ce n'est le tracé des ombres en élévation. La représentation perspective est plutôt rare au sein de ces documents à l'expression normalisée. Plus rarement, on peut trouver des esquisses, des ébauches, des essais de couleur et de polychromie en façade, des photographies de chantier ou de maquette.

La récurrence des types de documents que l'on trouve dans ces fonds, dessine de manière nette l'histoire de la production du bureau strasbourgeois de l'architecte, dans ses aspects administratifs, techniques et formels. Cette richesse documentaire est restituée dans le répertoire des œuvres présentant la production de façon quantitative[120].

b. Archives départementales du Haut-Rhin

L'autre fonds, relativement conséquent, exploité pour notre recherche concerne l'activité menée par Stoskopf dans le Haut-Rhin à partir de la Reconstruction et jusque dans les années 1980. Il reflète ainsi, comme les fonds bas-rhinois, une grande variété d'opérations.

Présentation du fonds (34J)

Ce fonds est également volumineux puisqu'il représente 106 ml de boîtes d'archives et 207 rouleaux. Il est le fruit d'un don de l'architecte en 1986. Répertorié sous les cotes allant de 34J1 à 34J2354, il concerne son activité dans le Haut-Rhin et couvre toute son activité dans le département, sans manques importants. Le fond colmarien ne rassemble pas, comme celui du Bas-Rhin, les dossiers par période, projet ou commanditaire. Le classement du fonds suit une logique aléatoire, ne facilitant pas la tâche du chercheur. Pour le parcourir de façon transversale, un index par commune et un second index par projet sont heureusement disponibles. Les nomenclatures

[120] Voir en annexes (vol.2) le répertoire des œuvres précédé de synthèses analytiques en page 58.

sont souvent fausses, et l'intérêt des dossiers, comme leur épaisseur, extrêmement variables ; une cote peut tout aussi bien référencer un seul dessin non daté qu'un épais dossier plus complet.

Implantés dans une commune moins importante que Strasbourg, les bureaux colmariens répartissent leur activité sur 74 communes. Le dépouillement du fonds fait apparaître 348 projets différents, de natures et de tailles beaucoup plus diverses que dans le Bas-Rhin. Néanmoins, les réalisations les plus importantes sont situées à Colmar, comprenant 161 projets de l'agence, allant de l'opération de 500 logements jusqu'à l'aménagement d'un petit commerce.

Types et intérêt des documents trouvés (34J)

Les types de documents consultés, similaires à ceux du Bas-Rhin, se répartissent entre sources écrites et graphiques. Cependant, le fonds présente une plus grande hétérogénéité dans ses supports et ses qualités. Des esquisses, des documents manuscrits, des photographies et des dossiers non triés s'ajoutent à la production documentaire normée de l'agence. Les chantiers de la Reconstruction, comme les commandes liées à la croissance, y sont bien représentés. Les documents, homogènes dans leurs codes de représentation, donnent un aperçu riche du travail de Stoskopf.

Le fonds contient une masse importante de dossiers concernant la construction de logements collectifs à Colmar de la fin des années 1950 jusqu'au début des années 1980. Cette production est plus complexe à appréhender que les projets relevant de la Reconstruction, par la multiplicité des opérateurs concernés. Plusieurs architectes apparaissent et gravitent aux côtés de Stoskopf, qui n'a pas toujours la place centrale. Le dépouillement du fonds met en lumière une organisation particulière, où l'un des associés, Michel Porte, développe parallèlement sa propre activité indépendamment de Stoskopf. Sur les 348 occurrences de projets attachés aux bureaux colmariens, seules 232 portent le nom de Stoskopf. Les projets de Michel Porte sont de moindre envergure mais l'architecte monopolise certains fiefs comme la commune d'Eguisheim, où 9 projets sur les 14 recensés ne portent que son nom ou la commune de Riquewihr, où l'on dénombre 25 projets sur 35 qui lui sont attribués. Cette découverte inédite – un tiers des projets aux archives départementales du Haut-Rhin ne concerne Stoskopf que de manière indirecte – pose évidemment des questions quant aux arrangements professionnels entre les deux architectes.

Le fonds de Colmar bénéficie également d'un don complémentaire de l'architecte, fait en novembre 1989, rassemblant une trentaine de textes de l'architecte et d'articles couvrant une période qui s'étend entre 1945 et 1972. Ces documents, conservés sous la cote 34J1564, complètent le corpus des écrits de l'architecte avec certains textes inédits.

Le fonds regroupe aussi des dossiers purement administratifs, ayant trait à l'organisation professionnelle de Stoskopf rassemblant les journaux de salaires ou les talons des bulletins de paye pour les bureaux de Colmar[121], de Strasbourg[122] et de Paris[123]. De la documentation technique, des revues et de nombreuses séries de photographies relatives surtout à la période de la Reconstruction, complètent le fonds. D'importants dessins et esquisses signés Stoskopf sont également présents. La diversité du fond et les difficultés de manipulation, liées à son mode de classement, illustrent la complexité de l'organisation professionnelle et de la production de Stoskopf à Colmar ainsi que son évolution. La figure de l'architecte, centrale au moment de la Reconstruction, s'estompe au profit de celle de Michel Porte, qui prend le dessus sur les commandes au cours des années 1970.

2) Sources complémentaires

a. Fonds complémentaires exploités

Archives départementales du Territoire de Belfort (44J)

Les archives relatives aux projets réalisés par les bureaux colmariens à Belfort ont été déposées aux archives départementales du territoire de Belfort, même si leur exécution était gérée depuis Colmar. Le fonds Stoskopf à Belfort se rapporte uniquement à l'activité exercée par l'architecte dans ce département de 1947 à 1976. Les dossiers y ont été déposés en 1985 et classés sous la cote 44J. Ce fonds, moins volumineux (1,60 ml), que les deux fonds alsaciens, présente les dossiers de Stoskopf comme architecte conseil auprès des HLM et de la ville de Belfort. Ceux-ci sont en général succincts et ne comportent le plus souvent que l'avis de l'architecte parfois simplement complété d'un plan du projet concerné.

La majorité des dossiers aborde les activités de Stoskopf en tant que maître d'œuvre. Deux chantiers belfortains sont particulièrement intéressants et complets. Les dossier de la cité Béchaud (44J 19 à 50), tout d'abord, illustrent le projet depuis les esquisses préliminaires jusqu'aux phases de chantier entre 1953 et 1957. La reconstruction du centre-ville de Belfort, entre 1964 et 1976, est représentée à travers différents dossiers (cotes 44J 61 à 93).

[121] Les cotes 34J134,136 et 34J1380 concernent les salaires à Colmar entre les années 1953 et 1960.

[122] Les cotes allant de 34J127 à 34J132 concernent les salaires à Strasbourg entre les années 1956 et 1960.

[123] La cote 34J133 concernant les salaires à Paris couvrent les années entre 1956 et 1957.

Centre d'archives d'architecture du XX^e siècle et les archives de l'agence parisienne

Il y a deux fonds Stoskopf au centre d'archives d'architecture du XX^e siècle, assez peu volumineux et hétérogènes, issus de dons de l'architecte en 1989. En premier lieu, le fonds 349 AA rassemble 47 documents qui renseignent la période de formation de l'architecte, son activité de dessinateur, ses travaux au service de la Reconstruction, quelques recherches pour la période des grands ensembles. Ce fonds quantitativement restreint présente l'intérêt d'abriter une majorité de documents originaux, illustrant les capacités plastiques et l'habileté graphique de l'architecte.

Le fonds 127IFA s'apparente aux fonds d'agence de Strasbourg et de Colmar, mais il est bien plus limité, puisqu'il ne contient que six boîtes d'archives. Il concerne principalement des projets situés à Créteil, réalisés entre 1959 et 1976. Les opérations concernent des programmes de logement ou d'équipement. Un dossier illustre un projet inédit : la Maison de la Culture à Créteil datant de 1969 dont Stoskopf juge qu'il a été scandaleusement écarté[124].

Un fonds complémentaire, le fonds 133IFA, abrite 22 tirages photographiques concernant l'ensemble de la production de l'architecte. C'est un dossier d'œuvres rassemblées par la direction de l'Architecture et de l'Urbanisme en 1964, versé plus tard à la Cité de l'Architecture. Les photos sont les mêmes que celles que l'architecte publie dans son ouvrage monographique en 1973[125]

Les dossiers concernant les opérations menées à Créteil Mont-Mesly entre 1957 et 1971 sont conservés sous la cote 1J aux archives municipales de la commune. Mis à part ces dossiers, les archives de l'agence parisienne de Stoskopf ont, en grande partie, disparu et ont été, pour une part, détruites[126]. En effet, la faible dimension du fonds au centre d'archives d'architecture du XX^e siècle ne reflète en rien la production immense de Stoskopf entre 1955 et 1979 en région parisienne. Cependant, cette partie de l'œuvre est restituée, à travers d'autres sources complémentaires, éparses et lacunaires. Ces manques appellent donc à de nouvelles enquêtes et ont suscité un élargissement régulier des sources considérées, au fil de notre travail.

Les archives de la SCIC : une histoire impossible ?

Les archives de la SCIC, devenue en 2003 le groupe Icade, un promoteur privé, n'existent pas à proprement parler. Il n'existe pas de fonds d'archives spécifique, repéré, accessible et regroupant l'ensemble de la production portée par cet organisme. Cela a compliqué l'établissement de l'histoire de cet organisme, même si comme le rappelle, Danièle Voldmann et Annie Fourcault : « Les matériaux existent pour aborder l'histoire sociale des Trente Glorieuses et s'interroger ainsi sur l'existence d'un projet de société chez les responsables de la caisse des dépôts et ses

[124] Voir IFA, fonds Stoskopf, 127 IFA, boîte 1.

[125] Charles-Gustave STOSKOPF, *Gustave Stoskopf et son équipe : un bilan 1947-1972*, Paris, Score S.A., 1973, 47 p.

[126] Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, ancien collaborateur de Stoskopf à Paris, le 30 janvier 2014.

filiales »[127]. C'est en 2010, que Paul Landauer livre une première étude fournie sur le sujet[128]. Exploitant le fonds d'archives de la Caisse des Dépôts et Consignations et interrogeant l'ancien directeur de la SCIC, Léon-Paul Leroy ainsi qu'un de ses architectes vedettes, Charles-Gustave Stoskopf, l'historien met à jour les ambitions portées par un groupe d'hommes qui ont révolutionné les modes d'organisation et de construction des banlieues françaises.

Les fonds d'archives relatifs à la SCIC versés à la Caisse des Dépôts et Consignations sous la cote 201, permettent d'appréhender l'histoire, l'évolution et la gestion administrative de cette filiale. Mais, là non plus, aucune trace de documents graphiques relatifs aux opérations menées par Stoskopf ou ses confrères pour le compte de celle-ci. Cependant, un fonds photographique conséquent donne une bonne vision des caractéristiques initiales de ces réalisations. Les clichés de chantiers, et surtout de réalisations achevées, sont généralement signés par l'un des deux photographes attitrés de la SCIC : Jean Bieaugeaud ou Yves Guillemaut. Ce fonds, bien que relativement restreint, nécessiterait un travail systématique, comme celui mené par Bruno Vayssière à partir des fonds photographiques du MRU[129]. On dénombre environ 500 clichés relatifs à des opérations menées par Stoskopf principalement en région parisienne, qui sont ainsi restituées dans leur état originel.

Par ailleurs, les transcriptions des entretiens menés avec l'ancien directeur de la SCIC, Léon-Paul Leroy, dans le cadre de la préparation d'un documentaire, apportent un témoignage passionnant sur une période et un mode d'organisation inédit de la maîtrise d'ouvrage qui se met en place durant les Trente Glorieuses[130].

[127] Danièle VOLDMAN et Annie FOURCAUT, « La Caisse des dépôts et le logement, Une historiographie en chantier », *Histoire urbaine*, 2008, nº 3, pp. 7- 14.

[128] Paul LANDAUER, *L'invention du grand ensemble*, *op. cit.*

[129] Bruno VAYSSIERE, *Reconstruction, déconstruction*, *op. cit.*

[130] Témoignage de Léon-Paul Leroy sur l'histoire de la SCIC entre 1953 et 1970, transcription des entretiens pour le film "Naissances" 1986-1987, CDC, fonds du groupe SCIC et ses filiales, cotes 201-1.

b. Sources complémentaires

Sources imprimées

Les sources imprimées explorées représentent une sélection d'environ 150 références publiées entre 1932 et 2013. Le dépouillement de revues professionnelles a été l'occasion de reconstituer une iconographie et d'alimenter le catalogue d'œuvres de façon plus complète, particulièrement pour la production parisienne mal documentée par les fonds d'archives. Malgré les dépouillements systématiques des fonds d'archives principaux, et les listes de réalisations retrouvées[131], les dossiers concernant certains projets n'on pas été retrouvés. Tout d'abord, des sources imprimées datant d'avant-guerre publient les travaux de Stoskopf en tant qu'étudiant et les replacent parmi ceux de ses camarades, c'est le cas notamment dans *L'Architecture, L'Architecte, La Construction Moderne* ou *L'Illustration*. Les commentaires de la presse spécialisée sur les rendus du grand prix de Rome ou la publication des registres de concours de l'Ensba renseignent donc ses débuts.

Un certain nombre de publications, par ailleurs, évoque sa production au cours des Trente Glorieuses. Stoskopf est particulièrement présent dans la presse professionnelle – les revues d'architecture et d'urbanisme – et dans la presse régionale entre 1954 et 1962. Les aspects techniques et architecturaux de certaines œuvres sont abordés dans *L'Architecture d'Aujourd'hui, L'Architecture française, Bâtir, La Construction Moderne, Techniques et Architecture* ou encore la revue *Urbanisme*. L'étude de ces publications montre la façon dont les projets sont diffusés, la manière dont ils sont argumentés et valorisés. Ce corpus de sources imprimées brosse aussi l'arrière-plan de la production française et internationale en replaçant Stoskopf parmi ses pairs. Les sources imprimées s'avèrent donc essentielles pour relier la production à son époque d'émergence[132].

Sources orales

Les sources orales ont été principalement mobilisées afin d'éclairer la biographie et le fonctionnement des équipes qui gravitent autour de l'architecte. Ce dernier aspect ne laisse, en effet, que peu de traces dans les sources archivistiques, même si certains indices épars peuvent donner des indications (fréquence de visite sur les chantiers, croquis ou note laissés par Stoskopf à l'attention d'un de ses collaborateurs, etc.).

Divers entretiens ont été menés dans le cadre de cette étude[133]. Plusieurs entrevues entre 2010 et 2013 avec Nicolas Stoskopf, fils de Charles-Gustave Stoskopf, ont permis de recueillir des

[131] Les listes de réalisations sont présentes sur des CV de l'architecte, mais elles sont généralement très sélectives et recèlent assez peu d'informations.

[132] Voir l'étude de la réception de l'œuvre à travers ses sources imprimées à partir de la page 134.

[133] Voir la liste des entretiens réalisés par l'auteur en page 464.

informations importantes sur l'histoire familiale, le caractère et la personnalité de l'architecte. Ces entretiens ont été l'occasion de découvrir la maison familiale de Brumath où l'architecte passe beaucoup de temps dans sa jeunesse et à la fin de sa vie. Un nombre important de documents restent en possession de la famille et sont conservés à Brumath (environ 30 boîtes d'archives, un fonds photographique conséquent et des documents complémentaires). Le dépouillement de ces documents s'est avéré tout a fait fructueux notamment afin de compléter le corpus des écrits de l'architecte.

Un entretien avec le fils de Pierre-Jules Haas (1905-1991), associé colmarien de Stoskopf, a permis de cerner la personnalité et appréhender le parcours de ce compagnon de route de Stoskopf pendant la Reconstruction. La rencontre avec Sabine Bromberger, fille adoptive de Walter Oehler, principal associé strasbourgeois de Stoskopf, a permis de situer l'univers de cet architecte, dans la maison qu'il a bâtie à Obernai. Des entretiens avec d'anciens associés ou employés se sont avérés extrêmement fructueux. Les longues discussions avec Jean-Pierre Masquida, employé des bureaux strasbourgeois pendant les années 1960 – et dont l'épouse fut aussi une des secrétaires du bureau –, avec Jean-Pierre Hoog, associé aux bureaux de Colmar pendant plus de 20 ans, avec François Kalk, associé strasbourgeois à la fin des années 1970 et avec Thaddée Nowak, chef de l'agence parisienne de Stoskopf à la même période, ont permis de mieux comprendre l'organisation professionnelle de Stoskopf. Ils ont permis aussi de cerner les trajectoires de ceux qui ont porté au quotidien et pendant de nombreuses années les bureaux de Stoskopf. Par ailleurs, un entretien avec l'architecte Michel Marot, grand prix de Rome en 1954, a permis d'évoquer le milieu architectural des années 50 et 60 avec beaucoup d'acuité et de recueillir un autre portrait de Stoskopf.

Ces sources orales s'avèrent essentielles pour préciser le mode d'exercice de Stoskopf et de ses équipes. Par ailleurs, d'autres rencontres ont pu éclairer cette recherche sur d'autres aspects, notamment les enjeux de la transformation et de l'évolution de l'énorme patrimoine architectural signé Stoskopf, particulièrement en matière de grands ensembles. L'architecte Jean-Marc Bichat, en charge de l'accompagnement urbanistique des Mureaux depuis plus de dix ans, a évoqué ce patrimoine devant nous, dans ses qualités intrinsèques, ses caractéristiques et ses limites. Plusieurs rencontres avec les opérateurs en charge de la restructuration de la cité de Vernouillet conçue initialement par Stoskopf (architectes, CAUE, programmateur) ont eu pour objet les enjeux et problématiques portés par ce type de patrimoine[134]. Ces entretiens ne sont pas retranscrits in extenso mais sont convoqués, ponctuellement, au fil des pages.

[134] En collaboration avec le CAUE 78, une étude patrimoniale et historique a été présentée aux élus de la commune par l'auteur le 25 avril 2013.

Arpentage

L'arpentage et la visite d'une série d'édifices et d'opérations ont permis, outre la constitution d'une photothèque des projets, de se familiariser avec les projets importants de l'architecte. Ces arpentages ont été l'occasion de questionner et appréhender le devenir et le vieillissement des ouvrages, de mettre en perspective le matériau archivistique face à la réalité bâtie.

Les opérations visitées dans le Haut-Rhin sont les localités reconstruites d'Ammerschwihr (vol.2 ill.63-78), Bennwihr (vol.2 ill.79-81), Mittelwihr (vol.2 ill.82-83) et Sigolsheim (vol.2 ill.88-95). A Colmar, divers sites ont été appréhendés : l'hôpital Pasteur (vol.2 ill.232-236), le quartier de l'avenue de Lattre de Tassigny (vol.2 ill.128-132), le quartier de la ZUP ainsi que diverses opérations réalisées pour des promoteurs privés (vol.2 ill.284-285). Sur le territoire de Belfort, deux sites ont été visités. L'opération de reconstruction de la vieille ville (vol.2 ill.244-246) ainsi que l'opération de la cité Béchaud (vol.2 ill.114-116).

Dans le Bas-Rhin, la majeure des grandes opérations de l'agglomération strasbourgeoise signées par l'architecte ont été visitées, comme les cités du quai des Belges et du quai des Alpes (vol.2 ill.102-112), l'Esplanade (vol.2 ill.193-208), la cité de Cronenbourg (vol.2 ill.257-261), celle de Schiltigheim-Bischheim (vol.2 ill.), celle de La Meinau (vol.2 ill.156-160), ainsi que celle d'Ostwald (vol.2 ill.287). Des opérations plus ponctuelles ou réduites ont également été appréhendées ; l'immeuble de l'Homme-de-Fer (vol.2 ill.123-127), celui de le Résidence et celui du boulevard d'Anvers (vol.2 ill.146-149) ainsi que l'immeuble Casaramona (vol.2 ill.279-280). Concernant les équipements, le grand immeuble du Crédit Mutuel dans le quartier du Wacken (vol.2 ill.271-277), le centre administratif de la Sogenal à Oberhausbergen (vol.2 ill.253-256) et le siège social de la banque, rue du Dôme au centre de Strasbourg (vol.2 ill.290-291), ont été vus. Les églises construites par l'architecte à Bischheim (vol.2 ill.281-283) et à Lingolsheim (vol.2 ill.249-251) ont aussi été examinées. A Brumath, outre la maison familiale, nous avons visité le site du Stephansfeld, et l'église rénovée par Stoskopf (vol.2 ill.172-173). Au nord de Strasbourg, nous avons également visité l'église de Soufflenheim, rénovée par Stoskopf.

Enfin, en région parisienne, nous avons arpenté les sites et équipements de différents grands ensembles, comme Vernouillet (vol.2 ill.166-171), Poissy (vol.2 ill.141-144) ainsi que les opérations menées à Créteil Mont-Mesly (vol.2 ill.174-191) puis Créteil Montaigut (vol.2 ill.294-299).

Bilan des dépouillements

La diversité des sources exploitées a permis de rassembler un grand nombre d'informations, alimentant les différents aspects de notre recherche. Parmi ces sources, l'importance cruciale du matériau visuel – graphique, photographique, bâti – nourrit la démarche. Par ailleurs, des dimensions sont apparues comme primordiale au fil des recherches : la dimension collective de l'œuvre, les mandats institutionnels de Stoskopf en lien avec sa production bâtie et enfin, le permanence d'un certain nombre d'héritages et d'influences manifestes. C'est aussi la variété des registres d'expression d'une production qui apparaît, transcendant les catégorisations stylistiques définitives. Les dépouillements des différents fonds d'archives et de sources imprimées, ont permis d'élaborer un répertoire des œuvres (vol.3). Il fait état de la diversité de cette production de façon synthétique, exhaustive, et constitue un outil pratique pour la recherche. Il rassemble 600 occurrences de projets de tailles et dimensions extrêmement variés, sur une période historique allant de 1925 à 1981. L'ampleur de la production est d'autant plus considérable que seule une petite part des projets recensés semble ne pas avoir été réalisée, c'est à dire, environ, 5% de l'ensemble. Il s'agit, outre les projets d'études pendant la période de formation de l'architecte, d'une quinzaine de projets, parfois ambitieux, qui n'ont pas vu le jour pour des raisons politiques ou des contingences extérieures[135].

Certaines occurrences se réfèrent à la construction d'une maison ou d'une petite boutique alors que d'autres renvoient à des opérations regroupant plusieurs centaines de logement. Le logement individuel et le collectif représentent chacun 25 % des occurrences du catalogue. Mais en réalité, la part du logement collectif dans la production de l'architecte est prédominante. Elle représente, en effet, au total près de 45 000 logements, dont une grande part a été produite pour la SCIC. Nous estimons à 90 % le poids de la SCIC dans les commandes de Stoskopf en matière de logement. La SCIC se prévaut d'avoir construit 414 996 logements entre 1954 et 1981, et c'est donc presque dix pour cent de cet ensemble qui l'a été avec le concours de l'architecte[136]. Outre la moitié des occurrences se référant au logement, on relève 16% d'entre elles pour les projets d'équipements et d'institutions publiques et privées, 10% pour les constructions à caractère commercial et 7% pour les édifices à vocation scolaire, et enfin, 6% pour les édifices à vocation cultuelle. Nous développerons ultérieurement des considérations plus détaillées par type de programme[137]. La dimension collective de la production ainsi que la présence régulière de certains acteurs (associés, confrères, rivaux) nous a également amené à élaborer un dictionnaire des personnalités[138].

[135] Voir les propos concernant certains projets non réalisés en page 329.

[136] Voir nos développements sur la part de Stoskopf dans la production globale de la SCIC en page 120.

[137] Voir la partie consacrée à l'analyse de la conception des divers types d'équipements réalisés en page 333.

[138] Voir le dictionnaire des personnalités en page 419.

III. Méthodes et objectifs de la recherche

1) Quelle biographie pour l'architecte ?

Durant le XX^e siècle, le genre biographique a été remis fondamentalement en question, notamment par Michel Foucault[139] et Pierre Bourdieu[140], dénonçant chacun son manque de scientificité et son caractère réducteur. Ces questionnements autour de la validité des notions d'auteur et d'œuvre ont fini par interroger également la place et la fonction de l'architecte comme créateur autonome : le succès du livre de Bernard Rudofsky illustre bien un mouvement de démystification[141]. Si la biographie comme genre historiographique et, plus spécifiquement la biographie d'architecte, sont en crise au cœur des années 70, elles réapparaissent progressivement, dans des temporalités distinctes, à la fin du XX^e siècle. Le retour du genre signe le retour de la biographie d'architecte, voire même celui de son émergence comme genre autonome.

a. Un genre en question

Les questions posées par le genre biographique en histoire ont été largement parcourues par François Dosse[142] dans le sillage des critiques de Foucault et de Bourdieu, mais aussi du regain d'intérêt pour ce genre à la fin du XX^e siècle. La position surplombante de l'auteur, ses intentions diverses et surtout la manière de lier la trajectoire individuelle à des dimensions collectives ou contextuelles sont autant d'écueils et de difficultés que Dosse recense concernant la biographie. Le biographe doit ainsi se questionner sur sa position, ses ambitions. Veut-il rendre justice, venger ou punir une figure historique ? Le retour aux sources, la remise en situation dans le contexte historique doit permettre d'éviter en partie ce type d'écueils. L'autre risque pointé par l'historien François Dosse est de restituer, grâce à la biographie, une linéarité artificielle et simplificatrice, résultante de la toute puissance du biographe, ou de penser le sujet ou le contexte comme des éléments figés. Il prolonge ainsi les réflexions de Giovanni Levi qui alerte les historiens à ce sujet:

Suivant en cela une tradition biographique établie, et la rhétorique même de notre discipline, nous nous sommes rabattus sur des modèles qui associent une chronologie ordonnée, une personnalité cohérente et stable, des actions sans inertie et des décisions sans incertitudes.[143]

---

[139] Michel FOUCAULT, « Qu'est-ce qu'un auteur », *Bulletin de la Société française de philosophie*, 1969, n° 63/3, pp. 73-104.

[140] Pierre BOURDIEU, *Raisons pratiques : sur la théorie de l'action*, Paris, Éd. du Seuil, 1994, 251 p.

[141] Bernard. RUDOFSKY, *Architecture sans architectes : brève introduction à l'architecture spontanée*, Paris, éditions du chêne, 1977.

[142] François DOSSE, *Le pari biographique : écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005, 480 p.

[143] Giovanni LEVI, « Les usages de la biographie », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1989, vol. 44, n° 6, p. 1326.

Levi juge, par-delà les difficultés et contradictions qu'il engendre, le genre biographique comme un exercice potentiellement fécond. Il voit la biographie comme lieu possible d'interrogation des interstices entre normes et pratiques, entre individuel et collectif. Il nous enjoint ainsi à mettre en réseau l'acteur étudié tout en se préservant, encore une fois, de rendre homogènes les groupes considérés. Comme le souligne Antoine Prost, la biographie « cherche moins à déterminer l'influence de l'individu sur les événements qu'à comprendre, à travers lui, l'interférence de logique et l'articulation de réseaux complémentaires »[144]. Dans cette perspective, notre entreprise n'est ni mémorielle ni hagiographique mais se veut une étude cernant les enjeux d'un parcours et d'une production singulière dans son ensemble : comment, pourquoi et jusqu'où cette œuvre se développe ? Quand l'écrivain Gilles Heuré tente de saisir le parcours de l'homme politique Gustave Hervé (1871-1944), il ne dit pas autre chose :

Les oscillations du personnage entre parcours singulier et constructions collectives - Hervé n'est qu'Hervé mais il reste un produit et une illustration des années pendant lesquelles il a vécu et des tensions qui les ont secouées - soumettent son étude à un compromis permanent entre biographie et étude de contexte d'une part, et entre méthodes biographique - prosopographie ou biographie modale - d'autre part. [145]

b. La biographie d'architecte

La tâche du biographe est encore ici complexifiée puisqu'au-delà d'un unique parcours individuel, c'est une œuvre qui est considérée, démultipliant les questionnements. L'objet architectural et son architecte occupent chacun une place autonome dans le temps et dans l'espace[146]. Les multiples aspects afférents à une production architecturale, qu'ils soient symboliques, sociaux, culturels ou matériels, supposent d'intégrer à l'étude d'autres dimensions que la simple chronologie d'une trajectoire vécue. La dimension collective de la production architecturale, portée par une commande et généralement par une équipe est, par exemple, un aspect généralement peu traité par les historiens, faute de sources. Nous pensons, comme Jean-Louis Cohen l'a affirmé, que la biographie est un maillon tout à fait indispensable à une compréhension historique de l'architecture :

Se priver des ressources de l'investigation biographique, sous prétexte que tant la production que l'usage de l'architecture sont sociaux, pour comprendre le mode de sédimentation des idées et des manières de projeter,

[144] Antoine PROST, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 1996, p. 86.

[145] Gilles HEURE, « Gustave Hervé cas pratique de biographie », *Le Mouvement Social*, janvier 1999, nº 186, p. 15.

[146] Voir à ce sujet Pieter UYTTENHOVE, « Qu'importe qui conçoit ? Questionnement sur la monographie d'architecte », *op. cit.*

pour dessiner le contour des sous-groupes internes à la culture architecturale, dans leur rapports avec certains groupes sociaux serait inconcevable.[147]

Néanmoins, les temporalités distinctes de l'évolution des pratiques, des modes d'exercices, des théories et mouvements d'influences invitent à réfléchir à la manière de structurer une biographie d'architecte. La figure de l'architecte lui-même révèle aussi une grande multiplicité : « À la fois artiste, technicien, intellectuel, homme d'affaires, manager, acteur social… , l'architecte se laisse-t-il saisir facilement ? Une œuvre d'architecture n'est pas, seulement, une œuvre de l'esprit »[148]. Deux questions s'entremêlent ici : l'influence du contexte social sur l'acteur et aussi les liens entre l'acteur et sa production complexifient l'approche. En effet, une tension entre étude des œuvres et celle du parcours individuel se fait jour : comment équilibrer ces deux pôles ? Les œuvres elle-même interrogent la définition de l'auteur ainsi que les valeurs et actions collectives qui y aboutissent. Notre étude porte l'ambition de croiser deux approches traditionnellement opposées en histoire de l'architecture, celle qui ne s'attache qu'aux œuvres, et l'autre qui ne s'attache qu'au contexte. Personnage héroïque ou écho d'un milieu plus vaste ? Cette question tiraille le genre biographique[149]. La focalisation sur un personnage peut parfois relever des deux figures, entre destin exceptionnel ou caractère plus représentatif. Stoskopf relève là aussi d'un double statut : plutôt exceptionnel et hégémonique sur le plan local, il s'inscrit nationalement dans un milieu professionnel, parmi les mandarins, où il est plutôt représentatif.

Les modèles méthodologiques en la matière semblent aussi diversifiés que les figures explorées. Dans certains travaux de référence, l'analyse des œuvres est parfois laissée de côté face à l'importance du récit historique d'une vie ou du développement d'une thèse transversale, qui occupe le premier plan. C'est le cas chez Danièle Voldmann[150] ou Pieter Uyttenhove[151]. Dans l'introduction de son *Fernand Pouillon architecte*, Danièle Voldmann[152] évoque la façon dont le genre biographique s'est imposé à elle. Pensant s'attaquer en premier lieu à un architecte représentatif de son milieu, l'historienne s'est finalement confrontée à la grande singularité de cette figure, entraînant la nécessité biographique, malgré des sources lacunaires. Pour son ouvrage sur Marcel Lods, Pieter Uyttenhove développe le concept d'action afin de relier œuvre et individu :

[147] Jean-Louis COHEN, *L'Architecture d'André Lurçat (1894-1970)*, *op. cit.*

[148] Pieter UYTTENHOVE, « Qu'importe qui conçoit ? Questionnement sur la monographie d'architecte », *op. cit.*, p. 585.

[149] Antoine PROST, *Douze leçons sur l'histoire*, *op. cit.*, p. 158.

[150] Danièle VOLDMAN, *Fernand Pouillon, architecte*, *op. cit.*

[151] Pieter UYTTENHOVE, *Marcel Lods*, *op. cit.*

[152] Danièle VOLDMAN, *Fernand Pouillon, architecte*, *op. cit.*

Le problème dont souffre l'histoire de l'architecture est celui de ne point s'intéresser à l'action même des protagonistes mais de s'occuper de l'œuvre comme objet et résidu intentionnels de leur action. La contribution de Lods a été plus compliquée que celle d'un créateur. S'il demeure difficile à situer, c'est que l'histoire ne lui a pas attribué un rôle d'acteur.[153]

Cette approche transversale aboutit à un ouvrage découpé en parties thématiques ; raison, série, plan, cadre, élan, obstacle, scène. Chaque thème correspond à un approfondissement spécifique tissé autour de l'œuvre et de l'action de son protagoniste principal. L'œuvre et la biographie en elle-même sont présentes mais en annexes, comme pour distancier la réflexion. Les travaux de Jean-Louis Cohen[154] ou de Jean-Baptiste Minnaert[155] semblent être des exemples qui équilibrent individuel et contextuel, vie et œuvre, chronologie et thématisation au sein d'une même étude. Chez Cohen, l'étude de Lurçat est intrinsèquement liée à la présentation d'un arrière-plan politique et culturel tout à fait prédéterminant. Chez Minnaert, le récit est scindé en trois parties dont deux chronologiques et une dernière partie, forme de synthèse thématique, centrée sur les réflexions de l'architecte autour de l'immeuble à gradins.

Une des constantes des études biographiques d'architecte est bien l'élaboration d'un catalogue synthétisant la production, en parallèle d'un récit qui replace l'itinéraire individuel dans son contexte historique. C'est la structuration de ce récit qui diverge selon les approches. Chaque biographie propose un dosage particulier qui laisse plus ou moins la parole aux œuvres architecturales. À travers leur présentation et analyse, elles peuvent renseigner la biographie sans l'étouffer sous le poids du contexte. Comme le souligne Henri Zerner , la méthode demeure artisanale : « J'ai peur qu'il n'y ait pas une bonne doctrine, une méthode, une façon sûre d'écrire l'histoire de l'art, et que nous soyons condamnés au bricolage »[156].

c. Les mots de l'architecte

La difficulté de saisir le personnage de l'architecte tient au phénomène singulier du processus de conception. Même étudié de façon directe, il reste un phénomène insaisissable, comme l'a expérimenté l'anthropologue Sophie Houdart[157]. Les écrits d'architectes constituent, dans cette perspective, une source de questionnement féconde, particulièrement dans la perspective biographique. La relation entre des textes signés par un architecte et sa production interroge le biographe. Les traces écrites révèlent un mode de pensée, une syntaxe et un vocabulaire qui peut

[153] Pieter UYTTENHOVE, *Marcel Lods*, *op. cit.*

[154] Jean-Louis COHEN, *André Lurçat, 1894-1970 : autocritique d'un moderne*, Liège, P. Mardaga, 1995, 309 p.

[155] Jean-Baptiste MINNAERT et Dominique DELAUNAY, *Henri Sauvage ou l'exercice du renouvellement*, Paris, Norma, 2002, 411 p.

[156] Henri ZERNER, *Écrire l'histoire de l'art: figures d'une discipline*, traduit par Jeanne BOUNIORT, Paris, Gallimard, 1997, 169 p.

[157] Sophie HOUDART, « Architecture en trompe-l'oeil », *in Lieux de savoir 2, Les mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel, 2010, vol. 1/ pp. 655- 672.

éclairer la lecture d'un itinéraire. Confronté à la figure de Pingusson, Simon Texier appuie sa démarche biographique sur les questionnements autour de la mise en relation entre les textes de l'architecte et ses archives, reflets de son œuvre :

Georges-Henri Pingusson n'a t-il pas presque tout dit ? Ayant rarement pris la peine de parler de lui-même avant ses dernières années, l'architecte livre là un autoportrait qui n'en a que plus de poids. Faut-il cependant se satisfaire de ces quelques lignes, alors que les archives de Pingusson représentent un exceptionnel ensemble de documents ?[158]

En effet, la pensée, les mots, relient l'architecte à son œuvre. Notre travail a l'opportunité exceptionnelle de pouvoir s'appuyer sur le point de vue de l'architecte lui-même, développé à travers de nombreux écrits théoriques, fictionnels ou autobiographiques[159]. Mais quelle place leur donner ? L'homme de l'art y forge sa légende, établit sa version des faits. Il faut replacer cette parole face à la production en évitant les écueils pointés justement par Dominique Rouillard :

L'histoire qui pose les questions de l'engendrement architectural ne se désintéresse pas de la parole des concepteurs, laquelle a soit tendance à être survalorisée […] soit au contraire est sous-estimée, parole qualifiée de "doctrine", presque une injure au regard des catégories scientifiques de l'analyse.[160]

Homme de plume comme Pingusson ou Pouillon, Stoskopf a tenté d'écrire sa propre histoire, personnifiant sa production. Il convient alors d'examiner ce récit comme une source importante de notre étude. Au cours de sa carrière, Stoskopf vante les mérites de son œuvre par le biais de publications et aussi de discours, toujours rédigés avec grand soin. Ce corpus reflète le rapport de l'architecte à sa production. Par ailleurs, vers la fin de sa carrière, Stoskopf écrit ses mémoires[161] qu'il dépose avec ses archives professionnelles, marquant sa volonté de livrer un matériau aux historiens. A travers les textes, son regard sert un plaidoyer, dans lequel il conviendra que l'on puisse distinguer, au-delà de la formulation d'une éventuelle doctrine, les approximations, les paradoxes, les oublis de l'architecte. L'intérêt du discours de Stoskopf réside aussi dans la distance et la relation qu'il peut entretenir avec son œuvre. Comment le discours s'appuie t-il sur sa production ? Notre étude fait ainsi exister un corpus de textes épars et en donne les premiers éclairages.

Ce corpus dessine la vision que l'architecte a – ou veut donner – de lui-même, la manière dont il défend sa production et renseigne sa volonté d'être reconnu. En confrontant cette forme

[158] Simon TEXIER, *Georges-Henri Pingusson : architecte, 1894-1978 : la poétique pour doctrine*, *op. cit.*, p. 10.

[159] Sur la présentation des écrits de Stoskopf, voir les développements ultérieurs en page 153.

[160] Dominique ROUILLARD, « Histoire immédiate de l'architecture contemporaine et enjeux disciplinaires », *in Discipline, visée disciplinaire*, Villeneuve d'Ascq, Ecole d'architecture de Lille et des Régions-Nord, 2001, p. 149.

[161] Voir les développements concernant ces écrits en page 153.

d'autobiographie à la réception historiographique des œuvres, nous en révélerons la complexité dans l'objectif mis en exergue par Pieter Uyttenhove : « Enfin, la mise à nu d'une certaine mythologie par rapport à son action est nécessaire pour entamer un jour une historiographie de l'architecture autre que celles des grands récits linéaires »[162]. L'œuvre d'écrivain, d'auteur et d'artiste de Stoskopf peut aussi enrichir le regard sur sa production architecturale. En effet, ces traces de son activité et de sa pensée peuvent être confrontées à ses réalisations : comment l'architecte s'appuie-t-il sur son parcours et sa production afin d'établir un discours, qu'il soit historique ou fictionnel ?

2) Méthodes d'investigation et problématique

a. Des méthodes croisées

La masse archivistique envisagée pour notre recherche, au-delà de sa quantité, présente une variété de supports, qui contrarie parfois la volonté d'une recherche systématique. Quand des données comparables sont enfin rassemblées, il faut les relativiser en fonction de leur fiabilité et du type de sources exploitées. Malgré ces difficultés inhérentes au travail de recherche, le vide historiographique entourant Stoskopf et l'absence d'exploitation de ses fonds d'archives jusqu'ici, plaident pour la constitution d'un panorama général de sa vie et de son œuvre. La méthode mise en place pour notre recherche s'appuie sur la richesse des supports archivistiques rencontrés, l'intérêt historique des sources écrites originales et la diversité des sources graphiques. Dans ce but, nous avons choisi, d'un côté, de quantifier la production de l'architecte. L'établissement d'un répertoire exhaustif des œuvres rencontrées au fil des dépouillements constitue un des apports de cette recherche[163]. Au vu de l'aspect massif de cette production, un petit nombre d'informations factuelles ont été recherchées systématiquement : architectes concernés, maîtrise d'ouvrage, localisation, type de programme, dates, nombre de logements pour les opérations d'urbanisme ou l'habitat collectif. Le répertoire matérialise le corpus d'œuvres recensées lors de cette recherche, et peut ainsi fonder un certain nombre de questionnements transversaux, parcourant à la fois des continuités formelles, typologiques comme les pratiques qu'elles sous-tendent. Par ailleurs, nous nous sommes attelés à la périodisation de la trajectoire de Stoskopf. Elle est essentielle afin d'établir les liens, dynamiques et ruptures du récit biographique. Pour construire cette première chronologie de son itinéraire, nous avons croisé notre répertoire des œuvres, les sources imprimées et la littérature savante sur la période. La dimension collective de sa trajectoire, par la reconstitution de l'histoire de ses équipes et de son milieu professionnel est un des aspects

[162] Pieter UYTTENHOVE, *Marcel Lods*, *op. cit.*, p. 359.

[163] Voir en annexes (vol.2) le répertoire des œuvres précédé de synthèses analytiques en page 58.

importants de ce travail biographique, mobilisant des sources diverses. L'objectif est d'appréhender ainsi la multiplicité de ce parcours en lien avec son contexte historique, et le restituer pour la première fois.

Enfin, nous questionnerons la production bâtie de l'architecte : comment articuler l'analyse architecturale avec le récit biographique et le contexte historique ? Cette interrogation récurrente, en histoire de l'architecture, sur le poids et la place de la description et l'analyse architecturale ; en effet, comment assembler ces lectures complémentaires au sein du développement général d'un récit historique ? Nous pensons, que l'enquête historique sur la vie et l'œuvre de l'architecte, basés sur l'étude des sources, peut en effet s'enrichir du regard et des outils de l'architecte, comme le démontre Bruno Reichlin, dans son plaidoyer en faveur de la formation d'un architecte-historien ;

Toujours compte tenu de la nature technique particulière de l'architecture récente, la documentation de l'œuvre par un architecte praticien permet d'évaluer le potentiel matériel, technique et distributif d'un édifice, donc de concevoir des hypothèses et des scénarios alternatifs à partir d'un grand nombre de variables.[164]

L'analyse des œuvres participe ainsi du processus d'historicisation de l'œuvre général en inscrivant la conception et la construction de ses objets au sein d'un vaste champ, qui embrasse des dimensions multiples. L'ambition est de considérer, en effet, les aspects urbains, matériels et techniques, esthétiques, stylistiques, distributifs et sociaux des exemples étudiés. L'objectif est bien de s'appuyer sur les sources de l'historien comme sur les données architecturales elles-mêmes. Le croisement des méthodes de l'historien à travers l'exploitation et le traitement des sources historiques avec les méthodes analytiques de l'architecte fait naître des questionnements et la possibilité d'interprétations nouvelles. Dans ce but, la lecture de l'œuvre de l'architecte se veut exhaustive dans la limite des sources disponibles, afin de révéler un potentiel et de caractériser une production en ouvrant de nouveaux champs de réflexion.

b. Aux sources de l'œuvre

L'examen de la carrière de Stoskopf fait apparaître des sources d'inspiration et des filiations diverses. En premier lieu, l'architecte cultive un attachement à ses racines alsaciennes, à travers ses écrits et sa production. L'objectif de notre recherche est notamment d'explorer la manière dont persiste l'héritage paternel, régulièrement revendiqué. Quel est le poids de cette filiation naturelle avec l'œuvre de son père en faveur de l'Alsace ? Comment cette dimension est-elle intégrée à son

[164] Bernadette BLANCHON et Denis DELABAERE, « La recherche comme projet à rebours », *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, novembre 2012, Numéro spécial : Méthodes en histoire de l'architecture, nº 26-27, pp. 103-111.

œuvre architecturale ? En second lieu, l'importance de sa formation à l'Ensba est aussi une des clés de compréhension de son parcours. À travers quels aspects de l'œuvre perdure une culture académique conjointement à cette identité culturelle forte ? Au-delà de ce double attachement traversant l'œuvre toute entière, quel est le rapport de Stoskopf à la modernité ? Comment l'expression de celle-ci s'articule-t-elle avec le régionalisme au sein de son œuvre ? Quelle vision de l'architecture développe-t-il au fil de sa production et à travers ses écrits ?

L'ambition est aussi de questionner le déroulé historique de cette production et ses liens avec le contexte de production. Face à des commandes d'une échelle et d'une nature inédites, comment l'architecte intervient-il ? L'objet de notre étude est de saisir les bouleversements qui vont intervenir dans les échelles d'intervention des architectes dans la seconde moitié du vingtième siècle. Quelle est la souplesse du discours de l'architecte face à ces bouleversements ? Au vu de la diversité et de l'étendue des prérogatives dévolues à Stoskopf au cours de sa carrière, l'histoire professionnelle constitue une piste importante de questionnement. Le passage du mode artisanal au mode capitaliste moderne caractérise l'évolution de la profession à cette période[165]. Dans ce contexte, comment structure-t-il son organisation professionnelle et quel est son mode d'exercice ? Comment s'inscrit-il dans un milieu professionnel plus vaste ?

Face à la croissance et à la manne de commandes que cela entraîne, Stoskopf recrute des équipes. Dans chaque ville et département d'exercice, il ouvre des bureaux et s'adjoint des associés différents. Cette structuration pyramidale et conséquente caractérise fortement le mode d'exercice de Stoskopf. Retracer, même de manière fragmentaire, les itinéraires individuels des membres de ses équipes permettrait de comprendre le fonctionnement d'une agence – ou des agences dissimulées derrière un nom unique –, thème finalement assez peu retenu par les historiens pour comprendre l'œuvre des architectes lors de cette période. En filigrane de ces questions, quelle figure d'architecte se dessine ? Avec quelle conception de son métier a-t-il œuvré ? En explorant le tissu de l'œuvre construite et aussi celui de l'œuvre fictive, écrite par l'architecte lui-même, nous chercherons à comprendre les sources, les influences, la pratique de cet architecte.

La mise en relation des sources graphiques, écrites et orales brosse ainsi, petit à petit, le portrait d'un homme, trait d'union d'une production considérable, à la tête d'une organisation professionnelle importante. Une figure singulière se profile ainsi, à la fois omniprésente et échappant par bien des aspects à une vision monolithique[166]. Architecte et artiste, affairiste et rêveur, séducteur et sévère, alsacien et parisien, conciliant et rigide, régionaliste et moderne ; les paradoxes du personnage traversent sa vie comme sa production. Au regard des classifications de

[165] Voir à ce sujet Raymonde MOULIN (DIR.), *Les architectes : métamorphose d'une profession libérale*, Paris, Calmann-Lévy, 1973, 311 p.

[166] Sur l'aspect pluriel de l'homme et de son action, voir Bernard LAHIRE, *L'homme pluriel: les ressorts de l'action*, Paris, A. Colin, 2005, 271 p.

l'histoire de l'architecture, il est singulier. Au-delà des éléments en lien avec sa personnalité, notre travail sur un territoire archivistique jusqu'à alors vierge se rattachant à une production bâtie peu reconnue soulève de nombreuses questions quant à la patrimonialisation des objets concernés.

Périodiser la trajectoire d'une part, et envisager la production bâtie d'autre part, au vu de son importance, nous a amené à sélectionner pour l'analyse quelques œuvres clés seulement. Chargées de valeurs historiques, exceptionnelles ou archétypales de la production de l'architecte, l'analyse de ces jalons fait émerger des pistes de réflexion et de compréhension de la production dans sa globalité. Plusieurs éléments nous paraissent devoir être considérés pour chacune de ses analyses : le contexte historique, la genèse du projet et enfin la réception. Notre travail se pose comme objectif principal d'évaluer le patrimoine que constitue potentiellement cette production et donc de, précédemment, la repositionner au sein de l'histoire générale de l'architecture du XX^{e} siècle.

c. Présentation des annexes et du plan de thèse

Le plan de la thèse a été l'objet de remaniements successifs, en lien avec les réflexions menées à propos de la méthodologie. Il a tout d'abord été pensé comme un plan en cinq parties chronologiques et thématiques qui permettaient une exploration relativement large de la trajectoire de l'architecte[167]. En dépit de l'ampleur des thématiques définies, qui chacune traduisait la volonté d'exploration d'une question spécifique, ce plan présentait l'inconvénient de repousser en annexes des nœuds de réflexion importants et particulièrement, l'analyse des œuvres bâties. Ainsi, il ne reflétait pas pleinement la méthode de recherche développée.

Le plan final est tripartite : chaque partie y joue un rôle clé dans le travail de construction biographique et historique, en regard des méthodes employées. Le plan pourrait être résumé en trois aspects fondamentaux qui prennent, tour à tour, le premier plan de notre récit : l'homme, la production et enfin, les conceptions et caractères de celle-ci. La première partie est consacrée à une présentation de la biographie de l'architecte, déconstruite en quatre chapitres majeurs (formation, réseaux, construction de masse, fin d'une trajectoire). Ces thèmes chronologiques permettent d'aborder, outre la trajectoire individuelle de l'architecte, les sources, la dimension collective et les grandes lignes de sa production. Fondée uniquement sur des sources écrites et imprimées, cette présentation chronologique balise cette trajectoire et ouvre ainsi un certain nombre d'interrogations. La seconde partie est consacrée à l'analyse ciblée de dix projets qui, par leur nature, leur place dans l'œuvre, leur caractère emblématique ou exceptionnel, expriment la

[167] Dans le plan initial, élaboré en 2012, les cinq parties initialement définies étaient les suivantes : 1. formation et carrière entre Paris et Strasbourg ; 2. double légitimité entre local et central ; 3. le reconstructeur, régionalisme et modernité ; 4. l'urbaniste : composition et urbanisme de masse ; 5. l'architecte créateur : l'espace sacré moderne. Les deux premières parties de ce plan ont été finalement intégrées à l'intérieur de la première partie biographique de la version finale.

diversité d'une production. Les sources d'étude sont alors élargies aux très nombreux documents graphiques relatifs à cette production ainsi qu'aux édifices eux-mêmes. Sélectionner quelques projets pour en représenter plus de 600 est une gageure : le croisement entre le récit biographique introductif et le répertoire des œuvres[168] a permis d'en sélectionner sept, regroupés en trois chapitres thématiques et chronologiques. L'étude de la réinvention du modèle alsacien, de la construction entre héritages et processus de modernisation, puis de l'essor de la construction de masse permet de dresser un vaste panorama de la production, jalonné par des analyses architecturales plus fouillées. L'objectif est d'explorer, à travers l'étude des jalons, les pistes de réflexion qui ont émergé de la première partie. Au filtre de la biographie exposée préalablement, chaque analyse de projet résonne sur d'autres et alimente des réflexions transversales. La dernière partie de la thèse se fonde sur les questionnements thématiques qui parcourent la trajectoire présentée en première partie, et la production, analysée en deuxième partie. L'ambition est d'articuler ici les méthodes de la biographie et celles de l'étude monographique d'édifices. À cette fin, trois chapitres structurent cette dernière partie de la thèse. La question du logement collectif et de l'urbanisme, celle des équipements et de l'architecture puis enfin, celle des registres d'expression stylistiques et constructifs participe à la caractérisation précise de la production voire de l'œuvre de Stoskopf.

La richesse de son parcours a nécessité la mise en place d'un volume secondaire d'annexes relativement fourni. Il se décompose en trois parties principales. Tout d'abord, la première partie est constitué par le *Personalia*, qui contient une sélection de textes de ce dernier présentés in extenso ainsi qu'une section consacrée à des portraits photographiques. Puis, dans une seconde partie, le répertoire des œuvres issues des dépouillements dans les fonds d'archives visités est présenté sous forme de tableau ; il est précédé d'éléments divers de synthèse, permettant de mieux l'appréhender. La troisième partie de ce volume d'annexes contient le catalogue des œuvres, illustrant le texte de la thèse. Celui-ci permet un parcours chronologique de la production de l'architecte et de ses équipes, en exploitant la grande diversité des sources et supports exploités dans le cadre de notre travail. D'autres illustrations se trouvent, pour faciliter la lecture, dans le corps même de la thèse : elles sont regroupées par planches thématiques numérotées et insérées au fil des chapitres. Dès lors, le renvoi aux illustrations est de deux types, renvoyant le lecteur soit au volume d'annexe (vol.2 ill.x), soit aux planches illustratives (pl.x ill.x). Les légendes des images, sauf indication contraire, se réfèrent toutes à des œuvres de Charles-Gustave Stoskopf.

[168] Voir en annexes (vol.2) le répertoire des œuvres précédé de synthèses analytiques en page 58.

Partie 1. FORMATION, RESEAUX ET CARRIERE (1907-2004)

Dans cette partie, la biographie élaborée suit un déroulement chronologique afin de présenter la trajectoire de Charles-Gustave Stoskopf dans sa diversité et de questionner, au-delà, les réseaux et la production de l'architecte. Quatre périodes à la fois chronologiques et thématiques, dont les temporalités se superposent parfois, ont été dégagées. La première période déterminée, entre 1907 et 1955, aborde le récit de son enfance, sa formation et ses débuts professionnels. La seconde s'étend entre 1945 et 1973 : elle permet d'explorer les réseaux institutionnels et professionnels tissés par Stoskopf. La troisième période présente sa production en matière de grands ensembles, principalement au service de la SCIC, entre 1954 et 1974. La dernière période considérée, entre 1971 et 2007, évoque la fin de carrière puis la longue retraite de l'architecte, durant laquelle il s'adonne à diverses activités artistiques.

La constitution de cette partie biographique recourt à une grande variété de sources. Différents témoignages sont ici exploités. Celui de l'architecte en personne tout d'abord : la conférence qu'il donne en 1987 intitulée *Un architecte se penche sur son passé*[169] est une source abondante, complétée par son témoignage recueilli en 1992 par Florence Accorsi et Jacques Allegret[170] ainsi que par les informations rassemblées dans les nombreuses pages de souvenirs déposées aux Archives Départementales du Bas-Rhin[171]. Les informations ainsi rassemblées ont été croisées à d'autres sources, notamment orales. Des entretiens avec des collaborateurs, des confrères et avec son fils ont permis d'enrichir le récit biographique[172]. Par ailleurs, certaines informations complémentaires sont tirées du *Nouveau dictionnaire de biographies alsaciennes*[173]. Les informations concernant les œuvres mentionnées sont issues en grande partie de nos dépouillements dans les principaux fonds d'archives visités. Les quatre parties proposées incluent chacune, de manière conclusive, un volet concernant la réception des œuvres de la période considérée ou les écrits et publications de l'architecte. Ainsi, la médiatisation de la production comme la teneur du discours de l'architecte sont intégrées à cette biographie, ainsi fondée sur la diversité des sources imprimées, orales et archivistiques.

[169] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, 75 p. (texte de conférence). AFS 26'.

[170] ALLEGRET, JACQUES et ACCORSI, FLORENCE, « Gustave Stoskopf », *op. cit.*

[171] Voir la liste des pages de souvenirs en page 462

[172] Voir la liste des entretiens réalisés en page 464.

[173] Nicolas Stoskopf, « Notice biographique de Gustave Jacques Stoskopf 1869-1944 », « Notice biographique de Gustave Charles Stoskopf 1907- » et « Notice biographique de Marianne, dite Marianne Asel 1910- » *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 2000, vol.35.

I. Enfance et débuts : de l'Alsace à Paris (1907-1955)

Cette première période est fondamentale dans la vie comme dans la carrière de Stoskopf. Période d'influences, de formations, elle est caractérisée par la succession de plusieurs phases déterminantes : une enfance alsacienne dans un milieu artistique et engagé, une formation d'architecte qui s'épanouit pleinement à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts (Ensba) de Paris puis, enfin, une légitimation professionnelle lors de Libération, l'administration confiant à Stoskopf des chantiers d'envergure en Alsace. Stoskopf naît donc en tant qu'architecte entre deux pôles : celui d'un enracinement culturel local puissant et celui d'une polarité parisienne incontournable. Comment le parcours, la production et le discours de l'architecte se nourrissent et se caractérisent par ces aspects ?

1) Jeunesse et scolarité : le milieu alsacien (1907-1931)

a. Enfance

Un père artiste et militant

Gustave Charles Stoskopf, dit Charles-Gustave Stoskopf, est né le 2 septembre 1907 à Strasbourg. Sa mère, Julie Elisabeth Beile (1883-1961) est allemande, issue d'une famille de boulangers. Cette belle jeune femme[174] épouse Gustave Stoskopf (1869-1944) en 1909. Charles-Gustave Stoskopf, né en 1907, est un enfant né hors mariage. En 1910, naît sa sœur, Marianne Stoskopf[175]. A la naissance de Charles-Gustave, sa mère est âgée de 24 ans et son père, âgé de 38 ans, est un artiste accompli. A l'entrée du siècle, Gustave Stoskopf est en effet un homme reconnu, aux talents multiples, à l'origine de nombreux projets relatifs à la culture et à la langue alsacienne.

Gustave Stoskopf père est né à Brumath en 1869 dans une famille de tanneurs (pl.1 ill.a). Il se révèle précocement talentueux pour la peinture et le dessin, comme en atteste le portrait qu'il réalise de sa mère (pl.1 ill.d). Sur les conseils du peintre Louis Schutzenberger (1825-1903), son père l'envoie étudier à Paris, où il fréquente pendant trois ans différentes écoles, notamment la fameuse Académie Julian[176]. Puis, en guise de service militaire, il intègre l'Académie royale de peinture de Bavière à Munich ; il y est sensibilisé au travail en pleine nature (pl.1 ill.c). L'Alsace alors annexée, Stoskopf est amené à étudier de part et d'autre du Rhin, mais c'est à la défense de l'identité alsacienne qu'il s'attelle à l'aune du siècle naissant.

---

[174] Son portrait est fait par le peintre Léon Hornecker. Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, page 13 (texte de conférence). AFS 26'. Les liens avec la famille maternelle sont inexistants, le frère et sa sœur ne l'évoqueront jamais auprès de leurs propres enfants. Au fil de sa vie, l'architecte vouera en revanche un culte à la personnalité de son père dont il cultive et défend l'œuvre avec opiniâtreté.

[175] AMS, fichier domiciliaire, 603MW824.

[176] L'Académie Julian, école privée parisienne de peinture et de sculpture, est fondée en 1867 par le peintre Rodolphe Julian (1839-1907).

a. Maison natale de Gustave Stoskopf à Brumath / Saisons d'Alsace 1954.
b. Maison Stoskopf à Brumath construite par Gustave Oberthür / photo GB.
c. Paysage aux abords de Brumath par Gustave Stoskopf, non daté / Saisons d'Alsace 1954.
d. Portrait de sa mère par Gustave Stoskopf (oeuvre de jeunesse) / Saisons d'Alsace 1954.
e. Page de couverture réalisée par Paul Braunagel pour la pièce *D'r Candidat* de Gustave Stoskopf en 1899 / Saisons d'Alsace 1954.

En 1894, il revient à Strasbourg et se lie avec une génération de jeunes artistes dont Charles Spindler (1865-1938), Léon Hornecker (1885-1952), Paul Braunagel (1873-1954) ou Alfred Marzolff (1867-1936). Ensemble, ils se réunissent régulièrement à Saint-Léonard et fonde le groupe de Saint-Léonard, dont l'impact sur le renouvellement de la vie culturelle alsacienne est considérable, dans un climat moral et politique singulier. L'écrivain et homme politique alsacien Robert Heitz (1895-1984) attribue à cette période particulière les origines de ce groupement, portant leurs œuvres en même temps qu'il en circonscrit les limites : « Sentimentalement fidèles à la Patrie absente, certes, mais sans contact réel et fécond avec elle, ils se sont ménagés une position de repli : celle du passé alsacien »[177].

En dehors des arts plastiques, Gustave Stoskopf devient aussi un animateur important de cette scène culturelle, notamment en tant qu'auteur dramatique. Il fonde le Théâtre alsacien en 1898, véritable outil du réveil de la conscience alsacienne. Sa pièce *D'r Herr Maire* qu'il crée la même année est un succès considérable, qui fait de son auteur une véritable vedette du théâtre alsacien. De multiples versions et adaptations de la pièce sont données dans les années suivantes[178]. Stoskopf rédige d'autres pièces à succès dans les premières années du siècle, comme *D'r Candidat* (pl.1 ill.e). Mais il est aussi un homme de presse puisqu'il fonde en 1909 le *Strassburger Neue Zeitung,* qui prend alors le premier rang de la presse régionale.

Auprès de l'artiste Théodore Knorr (1873-1939) des architectes Gustave Oberthür (1872-1965) et Johan Knauth (1864-1924), Gustave Stoskopf participe à la création en 1910 de la Société pour la conservation du vieux Strasbourg. Cette création fait suite à une campagne de défense d'immeubles du vieux Strasbourg situés rue du Bain-aux-plantes menacés de destruction. Membre de nombreuses associations, syndicats et participant de nombreuses entreprises de défense de l'identité alsacienne, Stoskopf est fait Chevalier de la Légion d'honneur en janvier 1931. Il est notamment à l'origine de la Société pour la conservation du costume paysan alsacien en 1935.

Après avoir travaillé à la défense du théâtre alsacien pendant 20 ans, Stoskopf se consacre davantage à sa carrière de peintre à partir de 1912. Son travail reste un témoignage important de la société rurale alsacienne. A partir des années 1920, ses portraits de paysans alsaciens frappent par la force et l'attitude hiératique des personnages ; la profondeur et la puissance de cette importante galerie de portraits et sa technique rigoureuse ne sont pas sans évoquer la peinture flamande (vol.2 ill.23-24). Gustave Stoskopf, poète touche-à-tout, lègue une œuvre qui fait de lui une des artistes

[177] Robert HEITZ, « Gustave Stoskopf a incarné une génération alsacienne », *Saisons d'Alsace*, 1954, vol. 24, pp. 271-273.

[178] Elle est traduite en français et jouée au théâtre Dejazet en 1902-1903, puis elle est notamment jouée devant Guillaume II en 1908. Une version filmée est réalisée en 1934. Nicolas STOSKOPF, « Notice biographique de Gustave Jacques Stoskopf 1869-1944 », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 2000, vol.35, pp. 3790-3792.

incontournables du XX[e] siècle en Alsace. Il s'éteint quelques jours avant la Libération, en décembre 1944.

Un milieu protestant et artiste, entre deux pays

En 1907, quand Charles-Gustave Stoskopf vient au monde, ses parents vivent dans le quartier de la *Neustadt,* extension récente de la ville de Strasbourg initiée par les autorités allemandes. Après avoir vécu *Brandgasse* (actuelle rue Brûlée) au début du siècle, puis *Schiltigheimerring* (boulevard Gambetta), la famille se stabilise à partir des années 1920 au 30, avenue de la Paix[179]. Enfant, Charles-Gustave retrouve les enfants du quartier dans les parcs des Contades et de l'Orangerie, qui agrémentent le quartier. Son parrain est un notable puisqu'il s'agit de l'architecte strasbourgeois Gustave Oberthür. Cet architecte fameux de la scène strasbourgeoise transforme la bâtisse centrale de la propriété familiale de Brumath en une résidence de campagne avant la Première Guerre mondiale (pl.1 ill.b). L'enfance de Stoskopf est marquée par un milieu culturel prolifique : son père l'emmène régulièrement assister aux représentations du Théâtre Alsacien et le petit garçon visite les coulisses appréciant le monde du théâtre et des acteurs.

En 1914, son père échappe de peu à la conscription. Beaucoup d'artistes proches de lui sont alors mobilisés. Il continue à diriger son journal en dépit d'un contexte difficile. Chaque été, la famille Stoskopf se rend à Brumath et profite de la propriété familiale. Le petit Stoskopf observe son père peindre et travailler dans cette propriété dont le jardin s'étend jusqu'aux bords de la rivière Zorn. C'est un lieu de nature et de création qu'il aime profondément. A l'âge de 9 ans, le jeune Charles-Gustave réchappe de peu à une septicémie. À cette même époque, il suit alors une scolarité allemande, inscrit au Gymnase Protestant Jean Sturm à Strasbourg. Il est alors l'élève d'un certain Monsieur Krauss, professeur qui avait aussi enseigné le dessin à son père, mais il ne manifeste pas de talent particulier en la matière[180]. La pratique du chant est développée dans les écoles allemandes et Stoskopf apprend à chanter sous la direction d'Ernest Munch (1859-1928), organiste de l'église Saint-Guillaume. À cette époque, il connaît aussi ses premiers émois amoureux[181]. Il rédige, pendant sa scolarité au Gymnase, un petit texte retraçant l'histoire d'un pfennig, qui séduit particulièrement les autorités[182] : son goût du récit est déjà manifeste.

En novembre 1918, le jeune Stoskopf assiste, depuis une fenêtre, à l'entrée des troupes françaises dans Strasbourg. Agé de onze ans, il doit par la suite changer ses habitudes, à l'école surtout, où le programme est francisé. Il doit maintenant compter, écrire en français, il connaît longtemps de

[179] Les archives permettent de retrouver les différentes adresses strasbourgeoises où vit alors successivement Gustave Stoskopf père. Voir AMS, annuaires numérisés (cotes 1BA) et le fichier domiciliaire, 603 MW 824.

[180] Charles-Gustave STOSKOPF, *Mes activités parallèles : peinture, littérature*, 1980, 17 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[181] Charles-Gustave STOSKOPF, *Au gymnase Jean Sturm*, s.d., 3 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[182] Charles-Gustave STOSKOPF, *Mes activités parallèles : peinture, littérature*, 1980, 17 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

petites difficultés de calcul et d'écriture suite à ce changement important. Trop mauvais en latin pour pouvoir devenir pasteur comme il le souhaiterait, il se montre en revanche passionné par les matières littéraires et par l'histoire. C'est de cette époque que datent ses premiers dessins, alors qu'il est scout, membre du mouvement des éclaireurs unionistes fondé par Baden Powell (1857-1941)[183]. Il réalise alors de petites caricatures ou portraits de ses camarades. Avec les scouts, il parcourt les Vosges, apprend à connaître les forêts alsaciennes qui le marquent profondément. À quinze ans, il livre sa première œuvre littéraire intitulée *D'Leçon d'Calcul* (La leçon de calcul). Cette petite satire sur l'enseignement est jouée à plusieurs reprises lors de réunions de l'amicale des éclaireurs unionistes ou plus tard, lors de soirées d'anciens élèves du Lycée Kléber. Son père, fier de ce premier essai, tente alors de faire imprimer la pièce.

Dans les années 1920, les dimanches du jeune Stoskopf sont souvent riches en rencontres et en émotions grâce à son père. Le matin, ils se rendent à la maison d'art alsacienne, où le jeune Stoskopf côtoie les artistes de Saint-Léonard. Puis l'après-midi, ils assistent aux représentations du théâtre alsacien où il applaudit les grands comédiens de l'époque. Le spectacle, le dessin et l'écriture semblent être les moyens d'expressions favoris du jeune garçon, qui grandit au sein d'un milieu propice au développement de cette sensibilité artistique. Il observe aussi, enfant, la force de travail comme la multiplicité des talents de son père. Son goût de l'observation, son humour satirique l'influence fortement. Élevé dans la religion et la culture protestante, l'enfance du jeune Stoskopf est également marquée par la découverte et la fréquentation d'un milieu culturel vivant et créatif où gravite son père. À l'âge de 17 ans, en 1924, il quitte le lycée Kléber et entre à l'École régionale d'architecture de Strasbourg (Eras), installée dans l'ancien *Kaiserpalast*[184], en tant qu'admissionniste[185]. L'École régionale est une institution centrale dans la carrière de Stoskopf à plus d'un titre. Il la fréquente tout d'abord en tant qu'élève entre 1924 et 1931 avant d'intégrer l'Ensba au début des années 1930.

[183] Dossier intitulé "éclaireur unioniste". ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.

[184] Cet édifice est l'ancien palais impérial, érigé entre 1884 et 1889 pour l'empereur allemand, se situant au centre du plan d'extension urbaine de la ville de Strasbourg. Il reçoit à partir de 1914 et au fil du XX^{e} siècle différentes affectations.

[185] Les admissionnistes étaient les élèves qui, au sein de l'Ecole des Beaux-Arts ou des écoles régionales, se préparaient à passer le concours d'admission en seconde classe, épreuve comprenant un certain nombre d'épreuves de culture générale et de dessin.

b. L'École régionale d'architecture dans l'entre-deux-guerres

La création d'une antenne de l'Ensba à Strasbourg

La création d'écoles régionales sur le territoire national remonte à 1903, c'est donc après la Première Guerre, le 19 août 1921, que l'Eras est fondée en Alsace. Inaugurée par le directeur des Beaux-Arts, Paul Léon (1874-1962)[186], elle ouvre ses portes en 1922[187]. Elle est installée alors au premier étage de l'ancien *KaiserPalast* dans les anciens espaces de service des appartements de l'empereur[188]. L'inauguration s'accompagne d'une exposition qui ambitionne de faire rayonner la culture architecturale française en Alsace[189].

L'école est une antenne locale de l'Ensba : son organisation pédagogique est entièrement dépendante de l'école parisienne. Plusieurs étapes fondamentales marquent alors le cursus d'un étudiant à l'École des beaux-arts. Tout d'abord, l'élève est aspirant ou admissionniste : il prépare le concours d'admission, comprenant diverses épreuves. Une fois remporté ce concours, il intègre la seconde classe. L'obtention de valeurs au fil des nombreux concours qui rythment alors la vie scolaire de l'école lui permet d'intégrer la première classe et enfin, de devenir « diplômable ». Toute la pédagogie est structurée autour de l'émulation de ces concours. Le principe du jury souverain manifeste l'unité de l'institution ; les écoles régionales doivent d'ailleurs « envoyer » leurs esquisses pour les faire juger à Paris, où elles sont exposées. A l'Eras comme à l'Ensba, c'est bien la pratique du dessin autour des fondements de l'architecture classique qui est alors valorisée :

Un apprentissage du dessin, la constitution d'une culture architecturale classique et un entraînement continu au projet par les concours d'émulation, complétés par une formation scientifique limitée aux premières années, voici en quelques mots, ce qui composait le cursus d'architecture de l'Ecole de Strasbourg dans l'entre-deux-guerres [...][190]

Si le système de l'enseignement de l'architecture est ultra-centralisé, plusieurs spécificités marquent pourtant le fonctionnement de l'antenne strasbourgeoise. L'école n'est pas intégrée à une école municipale des beaux-Arts et, de ce fait, ne reçoit donc aucun subside de la ville de Strasbourg. Le maintien en parallèle d'une école technique à Strasbourg, fondée par les

[186] Une thèse sur le parcours de Paul Léon est en préparation : « Paul Léon (1874-1962) et la Restauration Monumentale en France entre 1905 et 1933, Doctrines, théories et pratiques » par Camille Bidaud ous la direction de Jean-Philippe Garric.

[187] Anne-Marie CHATELET, « L'École régionale d'architecture de Strasbourg (1921-1965) », *in Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, Éditions recherches., Strasbourg, 2013, pp. 23-39.

[188] Marion FREYMANN, « Du palais du Rhin au boulevard Wilson (1922-1987) », *in Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, Éditions recherches., Strasbourg, 2013, pp. 72-81.

[189] Commissariat général de la République à Strasbourg, quatrième exposition (à l'occasion de l'ouverture de l'École régionale d'architecture), catalogue d'exposition *L'Œuvre des architectes de l'Ecole française, du milieu du XVII^e* siècle à nos jours, palais du Rhin, juin-septembre 1922, Dornach, Braun, 1922, 88 p.

[190] Anne-Marie CHATELET, « L'École régionale d'architecture de Strasbourg (1921-1965) », *op. cit.*, p. 29.

Allemands, caractérise aussi le paysage académique strasbourgeois, à la croisée d'influences françaises et allemandes[191].

La figure de Robert Danis

En 1921, l'architecte Robert Danis (1879-1949)[192] prend la direction de l'école jusqu'en 1949. Ancien élève de l'Ensba, dont il a été diplômé en 1905, cet architecte brillant réussit le concours d'architecte des Bâtiments civils et Palais nationaux, et le concours d'architecte en chef des Monuments historiques en 1913. Cette double appartenance caractérise la carrière de Danis. De 1919 à 1937, il dirige les services d'architecture en Alsace-Lorraine[193], il est aussi à l'origine de la création du corps des architectes des Bâtiments de France. Architecte restaurateur passionné par l'architecture monumentale, il est en charge du réaménagement de l'Hôtel d'Andlau à Strasbourg – édifice construit au XVIII^{e} siècle – en siège du Port Autonome entre 1928 et 1932[194]. Sensible au patrimoine alsacien du XVIII^{e}[195], il est aussi un bâtisseur : il signe, entre autres, la construction du monument du Hartmannswillerkopf dans les années 1930. Directeur de l'Eras, il y enseigne par ailleurs l'histoire de l'architecture française et, de 1925 jusqu'à 1939, la composition décorative. Stoskopf décrit ainsi son ancien maître :

Robert Danis était passionné par les XVII^{e} et XVIII^{e} siècles. Son admiration pour Louis XIV, Colbert, Vauban, Turenne et pour les grands architectes était profonde. Toute sa vie, son enseignement et ses actions au Service des Affaires Culturelles étaient marqués par son admiration sans bornes de l'architecture classique.[196]

Les envois des élèves pour les concours sous le mandat de Danis sont marqués par ce goût et cette influence. Alors que la connaissance historique fouillée reste majoritairement plutôt ignorée par la culture architecturale Beaux-Arts qui préfère ériger en modèle des exemples isolés de leur contexte, Danis fait figure de précurseur, soucieux de la conservation du patrimoine à travers son enseignement[197]. Autour de Danis, on retrouve d'autres spécialistes des Monuments historiques comme Paul Gélis (1885-1975), architecte en chef des Monuments historiques en charge de l'enseignement d'archéologie ou Jean Patriarche (1885-1941), qui assiste Danis à la direction de l'architecture et qui est en charge de l'enseignement de la construction. Cette équipe est complétée

[191] Se référer à Christiane WEBER, « Une autre voie: l'École impériale technique de Strasbourg (1895) », *in Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, traduit par Daniel WIECZOREK, Éditions recherches., Strasbourg, 2013, pp. 144-153.

[192] Robert Danis (1879 - 1949) était architecte, inspecteur général des bâtiments civils et des palais nationaux ainsi que directeur fondateur de l'école d'architecture en 1921.

[193] Se référer à Nicolas LEFORT, « Le service des Monuments historiques en Alsace de 1919 à 1959 », *Revue d'Alsace*, 2005, n^{o} 131, pp. 75-104.

[194] Cet édifice est situé au 25 rue de la Nuée-Bleue à Strasbourg.

[195] Robert DANIS, « L'architecture en Alsace », *L'Illustration*, 23 mai 1936.

[196] Charles-Gustave STOSKOPF, *Je sauve les remparts de Neuf-brisach*, février 1979, 4 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[197] C'est ce qu'explicite Antonio Brucculeri dans *Louis Hautecoeur et l'architecture classique en France: du dessein historique à l'action publique*, Paris, France, Picard, 2007, p. 291-292.

par des enseignants du monde universitaire et scolaire strasbourgeois afin d'enseigner les disciplines techniques ou théoriques. Entre sa date de création et l'évacuation de Strasbourg en 1939, l'Eras demeure une structure de taille modeste – mais dans la moyenne des écoles régionales françaises. Elle compte durant cette période seulement 117 inscrits dont seulement 49 admis en seconde classe et 18 diplômés dont cinq diplômés à l'Ensba, à l'instar de Stoskopf[198].

De l'aspirant à la première classe

Le passage de Stoskopf comme élève à l'Eras dure sept années dont deux années préliminaires consacrées à la préparation au concours d'admission[199]. Lorsqu'il intègre l'école en 1924, en tant qu'aspirant, l'école est une jeune et petite structure, subissant sa position éloignée de Paris. Le système traditionnel de l'atelier, où les nouveaux sont parrainés par d'anciens élèves, n'est pas encore bien en place. Stoskopf se souvient de cette singulière période de fondation :

Aucun des élèves candidats ne fit un voyage à Paris pour voir une exposition des dessins présentés au concours d'admission. Les professeurs eux non plus n'étaient pas instruits des orientations à la mode ![200]

Stoskopf ne se démarque pas d'emblée par ses succès scolaires et se représente trois fois au concours d'admission. En février 1926, malgré son élégante esquisse consacrée à l'élévation d'un belvédère, petite rotonde classique (vol.2 ill.27), Stoskopf échoue à l'épreuve d'admission à cause d'une mauvaise note en dessin. En juillet 1926, il dessine un chapiteau ionique, issu de la collection des moulages de l'Eras comme épreuve de dessin dans le cadre du concours d'admission (vol.2 ill.26). Il est reçu en seconde classe, et devient l'élève de Robert Danis[201]. Ses travaux d'étudiants et ses esquisses expriment deux veines. D'une part, il se confronte à l'apprentissage des éléments d'architecture classique. D'autre part, lorsque le sujet le permet, il s'adonne à une expression influencée par le Heimatschutz allemand, ce mouvement du terroir et du patrimoine dans toute sa diversité comprenant un volet architectural[202]. C'est le cas de son esquisse pour une mairie école en juillet 1927 (vol.2 ill.28), où il décroche une première mention. Pour ce projet, le bulletin de la Grande Masse commente le projet: « Stoskopf, élève de Danis et Patriarche de Strasbourg, plan régulier avec les entrées des écoles sur les rues, façade de caractère

[198] Pour ces élèments, se réfèrer à Anne-Marie CHATELET, « L'École régionale d'architecture de Strasbourg (1921-1965) », *op. cit.*

[199] Le concours compte alors trois étapes distinctes (composition d'architecture, épreuves de dessin et de modelage,examens écrits de divers matières. Voir Anne-Marie CHATELET et Franck STORNE (DIR.), *Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, Éditions recherches., Strasbourg, 2013, vol.1, p. 12.

[200] Charles-Gustave STOSKOPF, *Mes activités parallèles : peinture, littérature*, 1980, p.4. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[201] Robert Danis est élève de Deglane à l'Ecole des Beaux-arts, il occupe divers postes institutionnels et fût en particulier en 1921 directeur de l'Ecole régionale d'architecture de Strasbourg jusqu'à sa mort. Il décède en fonction et c'est Stoskopf qui lui succède en 1949.

[202] Anne-Marie CHATELET, « L'École régionale d'architecture de Strasbourg (1921-1965) », *op. cit.*

un peu archaïque, bien composée, bien rendue, projet intéressant. »[203] L'évocation du paysage et du village alsacien montre sa bonne connaissance des traditions régionales. En juillet 1928, après l'obtention des valeurs nécessaires, il entre en première classe[204]. Il obtient dès 1929 ses premières mentions pour différentes esquisses d'architecture et en novembre 1929, il obtient une seconde médaille qui lui rapporte davantage de points[205]. À Strasbourg, l'école que fréquente Stoskopf est principalement masculine, malgré la présence de quelques rares pionnières[206]. L'ambiance d'atelier est frustre et parfois triviale accompagnée de bizutages et d'un folklore particulier (pl.2 ill.a). Stoskopf évoque parfois cette atmosphère avec malice :

J'étais alors profondément humilié d'être obligé de faire des corvées et d'aller chercher pour les nobles anciens (car les anciens sont toujours nobles) de très nombreuses canettes de bière … Je ne comprenais pas à cette époque combien un tel traitement apprenait au nouveau-venu dès son arrivée l'art d'employer des mesures exactes et de savoir faire la part des choses.[207]

De nombreux élèves parmi le petit groupe d'élèves présent à l'Eras dans la seconde moitié des années 1920 sont de futurs confrères, associés ou concurrents des années d'après-guerre et de croissance. Le futur associé de Stoskopf, Pierre-Jules Haas, admis en 1923 à l'Eras, s'engage lui dans une activité libérale sans présenter le diplôme, qui n'est alors pas encore obligatoire pour exercer. Installé à Illkirch-Graffenstaden, il a réalisé un certain nombre de villas et se montre à l'aise dans le maniement d'un langage Art Déco tout aussi bien que dans une veine plus régionaliste (vol.2 ill.317-318)[208]. On retrouve aussi parmi les élèves les futurs architectes Léna Salomon (1909-2008), admise comme aspirante en 1927[209]. A ses côtés, étudient Olivier de Lapparent (1908-1996) et Fernand Guri (1908-1971)[210] admis à l'école respectivement en 1925 et 1927. Certains cursus peuvent être très longs comme celui de Robert Will (1910-1998) : admis en 1926 à l'école, il entre en 1930 en seconde classe et passe son diplôme seulement en 1936.

Durant ses études à Strasbourg, Stoskopf est nourri non seulement de l'enseignement de Robert Danis mais aussi de la complicité et des échanges fréquents avec son père. Ces moments marquent

[203] Bulletin mensuel de l'Association des élèves et anciens élèves de l'École nationale supérieure des beaux-arts ou Grande Masse, octobre 1927, p. 8-10.

[204] Nous n'avons pas retrouvé ses travaux mais son dossier indique qu'il obtient encore six premières mentions à différents concours, en 1929, avant d'intégrer l'Ensba en 1931, où il devient élève de Pontremoli.

[205] Dossier individuel de Charles-Gustave Stoskopf comme élève à l'Ensba. AN, AJ52/1279.

[206] Amandine DIENER, « Les femmes à l'École régionale d'architecture de Strasbourg dans l'entre-deux-guerres », *in Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, Éditions recherches., Strasbourg, 2013, pp. 107-113.

[207] Charles-Gustave STOSKOPF, allocution, remise des insignes d'Officier de la Légion d'Honneur, Palais du Rhin à Strasbourg, 23 mars 1960. AFS18.

[208] Voir la biographie de Haas en page 420.

[209] Sur son parcours voir Marine BERNARD, *Léna Steinlen-Salomon (1909 - 2008)*, Mémoire PFE recherche, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg, Strasbourg, 2013, 168 p.

[210] Ce dernier intègre, après guerre, le service des Monuments historiques, en œuvrant comme architecte des bâtiments de France, aux côtés de Bertrand Monnet.

son éveil artistique, suscitant une inclination pour le dessin, la peinture et la composition plastique :

Mon père aimait me parler longuement de ses projets. Je devins son confident et le tableau à faire était l'objet de nos conversations. Nous discutions l'attitude à imposer aux modèles et la mise en place des menus objets qui devaient entrer dans la composition de l'œuvre.[211]

Au début de l'année 1930, il remporte également une première mention pour une esquisse d'orphelinat[212]. Puis, ses études sont interrompues pendant une période de 18 mois passée sous les drapeaux. Pendant cette période militaire, il réussit à obtenir un brevet de mécanicien d'avion qui lui permet de rester à Strasbourg. Dans un premier temps, il est affecté au Polygone, au sud de Strasbourg puis ensuite muté à un autre bastion, proche de la gare. Affecté au central téléphonique du poste de commandement, l'architecte effectue son service dans une atmosphère à la discipline plutôt relâchée[213]. Echouant à l'examen qui lui aurait permis de devenir officier, il revient en 1931 à la vie civile.

[211] Stoskopf Nicolas et Stoskopf Charles-Gustave, 1976, p. 202.

[212] Dossier individuel de Charles-Gustave Stoskopf comme élève à l'Ensba. AN, AJ52/1279.

[213] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 11 (texte de conférence). AFS 26'.

a. Séance de bizutage à l'École régionale d'architecture de Strasbourg en 1926 / coll. part. Haas.
b. L'atelier de dessin du palais du Rhin vers 1930. Léna Salomon parmi ses camarades / coll. part. Steinlein.
c. L'atelier d'architecture en 1928 / coll. part. Steinlein /1. Léna Salomon, 2. Gustave Stoskopf (massier), 3. Marie Olivier de Lapparent, 4. Fernand Guri.

2) Épanouissement scolaire et débuts professionnels (1931-1939)

En 1931, le soutien financier de son père lui offre l'opportunité de finir ses études à Paris, en intégrant l'Ensba. S'ouvre alors une seconde période de formation pendant laquelle Stoskopf s'épanouit pleinement. Il loge alors à la cité universitaire, boulevard Jourdan, près du parc Montsouris. Il s'inscrit à l'atelier dirigé par Emmanuel Pontremoli (1865-1956)[214], un des patrons à succès de l'époque. Le jeune homme évolue positivement dans ce contexte bien différent de la petite école strasbourgeoise qu'il fréquentait avant son service militaire. L'émulation au sein de ce grand atelier, qui compte environ 150 élèves, le stimule profondément. Dans le sillage de ses succès scolaires, il engage une série d'expériences professionnelles diverses principalement par le biais de concours.

a. L'impact d'une formation

L'enseignement de l'architecture à l'École des Beaux-arts au XX^{e} siècle[215] fait encore l'objet de peu d'études : le contenu des enseignements des chefs d'ateliers, s'appuyant principalement sur des commentaires et des corrections de projet à caractère oral. Néanmoins, deux types de sources nous informent de façon indirecte. La première, déjà exploitée précédemment concernant Stoskopf, est constituée par les rendus des élèves pour les différents concours et particulièrement pour le grand prix de Rome, publiés annuellement dans les registres des concours aux éditions Vincent&Fréal. Par ailleurs, des témoignages rétrospectifs d'architectes, élèves d'Emmanuel Pontremoli, sont ici précieux. Le maître lui-même a publié ses mémoires dans lesquelles il définit l'enseignement de l'architecture à l'École des beaux-arts et le métier d'architecte[216].

Une génération d'élèves à l'École des beaux-arts

En effet, à l'instar de toute une génération d'architectes, l'enseignement et le caractère de Pontremoli impressionnent et stimulent Stoskopf profondément. On peut noter que les architectes Eugène Beaudouin (1898-1983), Robert Camelot (1894-1966), Jean Dubuisson (1914-2011), Guillaume Gillet (1912-1987), André Gutton (1904-2002), Paul Herbé (1903-1963), Claude Lecoeur (1906-1999), André Leconte (1894-1966), Marcel Lods (1891-1978), Bertrand Monnet (1910-1989), Jean Niermans (1897-1989) et Bernard Zehrfuss (1911-1996) sont également tous élèves de son atelier durant l'entre-deux-guerres. Tous ces architectes prennent part à la Reconstruction et occupent le premier plan de la scène professionnelle des Trente Glorieuses.

[214] Voir la biographie de Pontremoli en page 427.

[215] Une thèse sur ce sujet est actuellement en préparation par Amandine Diener, à l'Université de Strasbourg (E.A. ARCHE 3400, Arts, civilisation et l'histoire de l'Europe) sous le titre provisoire « L'histoire de l'enseignement de l'architecture au XXème siècle. L'école nationale supérieure des Beaux-arts.»

[216] Emmanuel PONTREMOLI et Paul LEON, *Propos d'un solitaire... : novembre 1939-août 1941*, Vanves, impr. Kapp, 1959, 132 p.

Parmi eux, certains ont témoigné de leur passage à l'atelier Pontremoli. Ils saluent généralement le « libéralisme » de leur maître : ce personnage ne cherche pas à imposer une doctrine particulière et encourage le développement individuel. Marcel Lods souligne particulièrement cet aspect : « Comme le déclarait très pertinemment mon maître Pontremoli : dans notre métier, il n'y a pas de formule […] à savoir qu'il n'y a pas de solution unique, mais au contraire, une pluralité de solutions toutes plus ou moins valables »[217]. Pontremoli revendique en personne cet posture d'enseignement lorsqu'il écrit : « enseigner c'est guider, ce n'est pas infliger une doctrine, ce n'est pas imposer des formules, notre art est tout entier fondé sur la raison sensible, la raison sans la rigidité, la raison humaine pour mieux dire [...] »[218]. Jacques Carlu, grand prix 1919 et auteur du Palais de Chaillot à Paris avec Boileau et Azema, souligne également le caractère libéral de son enseignement :

Son enseignement fut caractérisé par un profond libéralisme. Ce libéralisme qui fut toujours la manière des très Grands Patrons et qui, il faut bien le reconnaître, constitue la marque de notre Ecole des Beaux-Arts, alors que l'on voit se développer ailleurs une idolâtrie pour certaines conceptions et formes qui conduit inévitablement à un dangereux conformisme.[219]

Cette atmosphère de liberté est aussi vantée par Jean Dubuisson : il se souvient de la particularité de l'enseignement de Pontremoli pour qui l'expression de caractères individuels prime sur des réponses préconçues :

Les projets de l'atelier Pontremoli ont rapidement retenu mon attention car les réponses aux questions posées étaient différentes. Toutes avaient du caractère. […] Le patron était un véritable professeur ; il recherchait les personnalités et s'employait à les développer. Il n'était là que pour guider l'élève vers les réponses qui correspondaient à son tempérament et l'aider à donner la meilleure réponse possible.[220]

Des architectes comme Jean Dubuisson ou Marcel Lods développent des productions architecturales à l'expression moderne très nette tout en restant attaché à la formation académique qu'ils ont reçu à l'Ensba. Lods voit, dans cet enseignement, une émulation bénéfique au projet ainsi qu'une capacité d'expression graphique spécifique[221]. Dubuisson revendique aussi cet héritage, sans le considérer comme antinomique à une possibilité d'ouverture à des idées nouvelles et moins conservatrices :

---

[217] Marcel LODS et Hervé LE BOTERF, *Le métier d'architecte : entretiens avec Hervé Le Boterf*, Paris, Editions France-Empire, 1976, p. 162.

[218] Emmanuel PONTREMOLI et Paul LEON, *Propos d'un solitaire... : novembre 1939-août 1941*, *op. cit.*, p. 42.

[219] Jacques. CARLU, *Notice sur la vie et les travaux de Emmanuel Pontremoli (1865-1956)*, Paris, Palais de l'Institut, 1957, 17 p.

[220] Jean DUBUISSON et Armelle LAVALOU, *Jean Dubuisson par lui-même*, Paris, Éd. du Linteau, 2008, p. 21.

[221] « Le soir, l'élève doit avoir été en mesure, suivant ses connaissances et son talent, de traduire par une expression graphique ce qui n'était auparavant qu'un programme écrit. Voilà, à mon sens, ce qui constitue le travail primordial de l'architecte. » Marcel LODS et Hervé LE BOTERF, *Le métier d'architecte : entretiens avec Hervé Le Boterf*, *op. cit.*, p. 178.

On nous enseignait essentiellement à faire des images, de belles images. Mais pour qui le voulait, cette formation permettait d'aller puiser ailleurs ce qu'il avait envie de recevoir. Nous n'étions pas sourds aux idées nouvelles portées par les CIAM et Le Corbusier, nous cherchions à connaître les autres cultures.[222]

Sans dogme particulier, l'atelier Pontremoli semble davantage marqué par un esprit particulier qu'il ne constitue une véritable école, comme l'avait déjà remarqué Gilles Ragot[223]. Le passage de Stoskopf comme élève à l'atelier d'Emmanuel Pontremoli est relativement court : il intègre son atelier en octobre 1931[224] alors que le maître est appelé à prendre la direction de l'Ensba au courant de l'année 1932. Néanmoins, durant l'hiver 1931, il obtient plusieurs premières mentions et médailles puis surtout, il est admis au premier et au deuxième essai du concours du grand prix de Rome.

Stoskopf : un « Pontremoli » ?

Cette première grande réussite scolaire se fait donc sous le patronage de Pontremoli, qui l'encourage à trouver un mode d'expression personnel : « Il m'a permis de trouver une technique à ma convenance et d'en étudier l'application »[225] se remémore Stoskopf. Concernant l'enseignement de Pontremoli, ses souvenirs sont proches de ceux des ses confrères et des anciens camarades de cet atelier qu'il intègre au début des années 1930 :

C'était l'atelier à succès de l'époque. Sous la direction du maître, travaillaient 120 à 150 élèves. Chaque concours d'émulation opposait environ 40 à 50 jeunes gens, traitant le même sujet, chacun selon sa personnalité. Une totale liberté d'expression était laissée à tous. Quelle merveilleuse ambiance !

L'émulation et la valorisation individuelle, par l'expression d'un caractère personnel, définissent l'enseignement de Pontremoli, selon les souvenirs de ses anciens élèves. Au cœur de l'apprentissage, une notion fondamentale à l'Ensba : la composition. Cette notion fortement ancrée dans la tradition classique n'est pas dénuée de certaines confusions[226]. Elle permet à l'architecte de maîtriser l'ensemble d'un édifice dès sa conception, de fixer les contours d'un « parti », sorte d'hypothèse initiale dont on ne peut se départir, comme l'écrit Pontremoli lui-même :

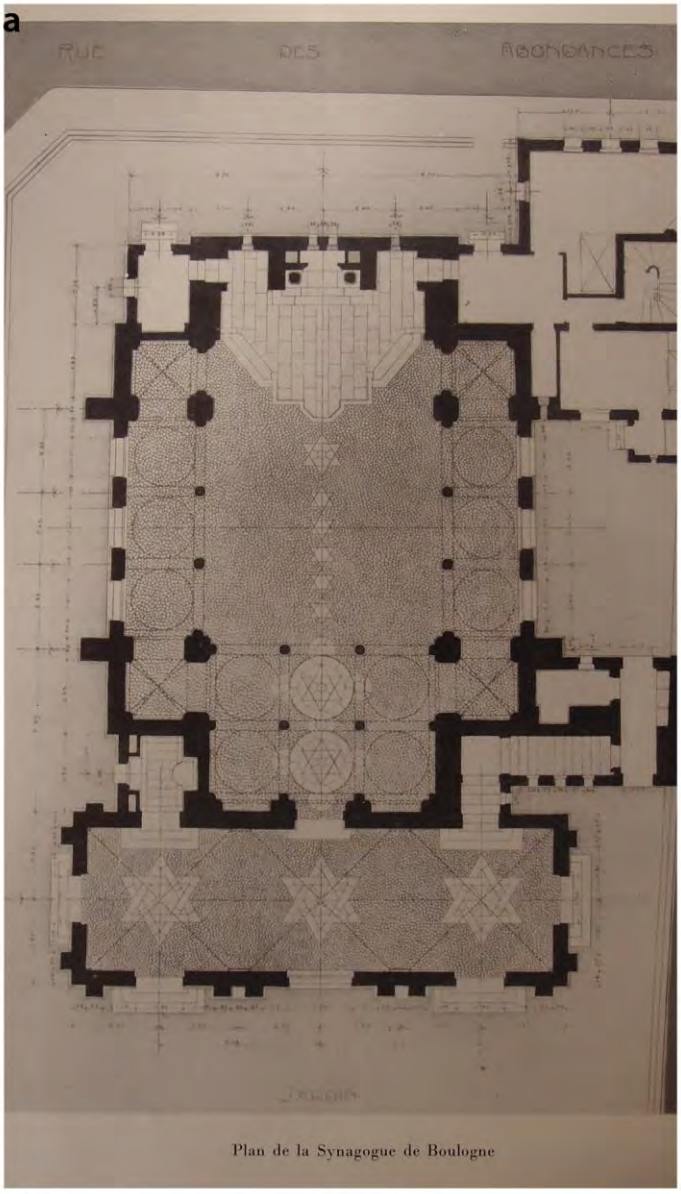
[222] Jean DUBUISSON et Armelle LAVALOU, *Jean Dubuisson par lui-même*, *op. cit.*, p. 109.

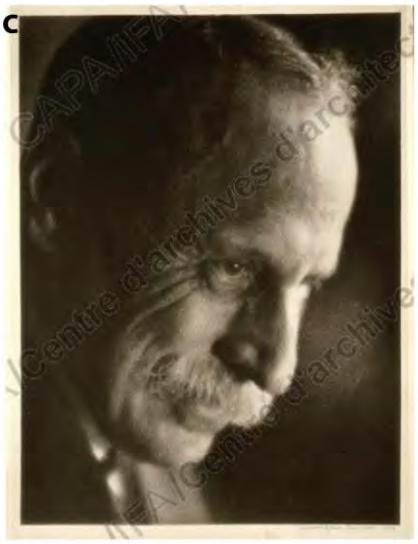
[223] Gilles RAGOT, *Robert Camelot: architecte des Palais de la céramique et du C.N.I.T.*, Liège, 1988, p. 10.

[224] Dossier individuel de Charles-Gustave Stoskopf comme élève à l'Ensba. Voir sa feuille de valeurs, AN, AJ52/1279.

[225] Charles-Gustave STOSKOPF, *Mes activités parallèles : peinture, littérature*, 1980, 17 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[226] Sur cette confusion voir Jean-Claude VIGATO, « Composition, du paradigme à la notion », Cahiers Thématiques École d'Architecture de Lille, 2003, Pratiques du langage : arts, architecture, littérature, pp. 247-256. Et aussi l'important travail ; Jacques LUCAN, *Composition, non-composition : architecture et théories, XIXe-XXe siècles*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2009, 607 p.





a. Plan de la synagogue de Boulogne, 1911, Emmanuel Pontremoli arch.
b. Vue de l'atrium de la villa Kerylos à Beaulieu-sur-Mer, 1908, Emmanuel Pontremoli arch.
c. Portrait d' Emmanuel Pontremoli architecte, n.d. / IFA 341 AA.
d&e. Réalisations de Jacques Debat-Ponsan : centrale téléphonique «Suffren» à Paris et groupe scolaire à Boulogne Billancourt.

Avec de la matière l'architecte bâtit des volumes, il s'empare d'une portion de l'espace et y modèle l'édifice sorti tout entier de son cerveau ; avant de le construire il doit le "voir" dans toutes ses parties, en entendant ce mot "voir" comme une apparition presque tangible.[227]

En dehors de l'atelier, Stoskopf apprécie la vie parisienne, il fréquente le milieu artistique en goûtant à l'émulation intellectuelle de la capitale. Client régulier du restaurant *Le Petit Saint-Benoît*[228], fréquenté alors par de nombreux artistes, Stoskopf se souvient y avoir croisé Le Corbusier (1887-1965), le sculpteur Ossip Zadkine (1890-1967), le peintre Paul Signac (1863-1935), le poète alsacien Maxime Alexandre (1899-1976) ou l'historien d'art hongrois Charles de Tolnay (1899-1981). Il est aussi un spectateur fidèle du poète et amuseur public Ferdinand Lop (1891-1974) ; il suit les nombreuses campagnes électorales et fanfaronnades de ce dernier[229]. Comme se rappelle l'architecte Jacques-Henri Labourdette, formé à l'atelier Expert à la même époque : « A l'époque, le quartier des Beaux-Arts et Saint-Germain-des-Prés constituaient un vrai village. Nous côtoyions quotidiennement écrivains et artistes [...] »[230]. L'ambiance et le milieu de l'Ensba marque Stoskopf comme toute une génération d'architectes qui auront pourtant à pratiquer après la Guerre leur art bien loin des préceptes enseignés à l'école. Mais l'atmosphère libre et chahutée et même l'enseignement quelque peu décalé de la réalité de leurs longues années de formation raisonnent souvent comme une période heureuse. L'architecte Pierre Dufau (1908-1985) par exemple, s'en fait le témoin et dépeint avec nostalgie cette atmosphère positive :

Et si nous nous attardions à l'Ecole, c'était pour quelques bonnes raisons. Nous traversions une crise économique ne nous incitant pas à nous dépêcher et l'atmosphère vivante et joyeuse des ateliers nous invitait à y passer beaucoup de notre temps. […] Ce qu'il y avait de sympathique dans cette école, c'était son aimable esprit d'anarchie, pas celui qui pose de vraies bombes, mais qui envoie des bombes à eau sur la tête des passants.[231]

Pendant ces années d'études, Stoskopf tisse des liens avec des camarades de l'école et au sein des ateliers. Il fréquente notamment l'architecte Pierre Vago[232] (1910-2002) (vol.2 ill.006). À cette époque, le peintre Jean Hurstel, étudiant à l'Ensba, est un ami proche. Ce dernier peint une caricature affectueuse de Stoskopf sur les murs d'un café de la rue Bonaparte. Stoskopf, de santé fragile, y est représenté malade près d'une bouteille d'eau de Vichy qu'il utilise pour soigner ses maux d'estomac (vol.2 ill.042). Stoskopf se rend plusieurs fois en cure à Plombières et en

[227] Emmanuel PONTREMOLI et Paul LEON, *Propos d'un solitaire... : novembre 1939-août 1941*, *op. cit.*, p. 14.

[228] Charles-Gustave Stoskopf, Pour pouvoir travailler il faut bien manger. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[229] Charles-Gustave STOSKOPF, *Mon ami Ferdinand Lop*, s.d., 6 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[230] Jacques HENRI-LABOURDETTE, *Jacques Henri-Labourdette, architecte : une vie, une oeuvre*, Nice, Éd. Gilletta-« Nice-matin », 2002, p. 17.

[231] Pierre DUFAU, *Un architecte qui voulait être architecte*, Paris, Londreys, 1989, p. 41.

[232] Pierre VAGO et Maurice CULOT, *Une vie intense*, Bruxelles, Belgique, Ed. Archives d'Architecture Moderne, 2000, 542 p.

Normandie dans les années 1930, où il entame sa carrière de peintre paysagiste. En 1936, il expose à Strasbourg pour la première fois[233].

La consécration

Porté par cette atmosphère dynamique, Stoskopf se fait remarquer dès 1932. Il tente pour la première fois le concours du grand prix de Rome où il est admis à participer à l'esquisse de douze heures – seconde étape du concours qui en compte trois – sur un sujet d'église de pèlerinage. L'énoncé de cette épreuve enthousiasme le jeune et candide apprenti architecte qu'il est alors :

Près d'un sanctuaire religieux et dans un endroit où les traditions populaires placent un miracle accompli par la Sainte, on désire élever une chapelle où se célébreraient, en plein air, les offices devant les pèlerins assemblés.[234]

Il propose une petite église romane, d'un caractère volontairement germanique, qui prend place dans une forêt qu'il sacralise, en s'inspirant des forêts alsaciennes de son enfance. La façade qu'il propose se caractérise par sa silhouette simple et robuste. Des colonnes trapues soutiennent un fronton orné d'un bas-relief. Stoskopf insiste sur la majesté du contexte, comme si la chapelle prenait place au cœur d'une forêt millénaire et sacrée (vol.2 ill.029). Bien qu'il ne soit pas admis à la dernière épreuve du concours, cette première réussite oriente fortement son cursus : «Le jour de ce succès devait compter dans ma vie d'architecte. J'avais maintenant un style. Tout mon œuvre dessinée trouve son origine dans ce somptueux fusain datant de 1932 »[235]. Avec cette expression graphique enlevée et contrastée, il trouve sa patte et obtient son « premier succès »[236]. Son travail se caractérise effectivement par une habileté graphique et aussi par sa prédilection naissante pour la représentation expressive de la nature. L'architecture devient une évocation poétique, quelque peu évanescente.

En 1933, il se présente à nouveau au concours du grand prix de Rome. Cette fois-ci, le successeur de Pontremoli à la tête de l'atelier, l'architecte Jacques Debat-Ponsan[237] aide et conseille Stoskopf. Sous la houlette de cet architecte qui inscrit sa production dans un modernisme tempéré[238], il développe une veine plus moderne, notamment lors d'un concours sur esquisse en mars 1933 pour lequel il obtient une seconde médaille. Le sujet – un ministère des Affaires étrangères – lui donne

[233] Nicolas Stoskopf, « Notice biographique de Gustave Charles Stoskopf 1907- », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 2000, vol.35, pp. 3792- 3793.

[234] École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, 1931-1932, p. 25.

[235] Charles-Gustave STOSKOPF, *Mes activités parallèles : peinture, littérature*, 1980, 17 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[236] Dossier intitulé "concours de Rome en 1932 ; mon premier grand succès". ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.

[237] Jacques Debat-Ponsan (1882 - 1942), est architecte, grand prix en 1912.

[238] Jacques DEBAT-PONSAN, *Jacques Debat-Ponsan, architecte en chef des bâtiments civils et palais nationaux et de l'administration des postes et télégraphes, S.A.D.G., Paris*, Strasbourg, Edari, s.d., 40 p.

l'occasion d'imaginer une architecture sobre et monumentale. La façade qu'il propose, bien que découlant d'un plan classique et symétrique, offre des alternances de parois opaques et de baies vitrées, qui souligne l'influence de l'architecture de époque, celle de Debat-Ponsan, celle de Pierre Patout ou encore celle de Michel Roux-Spitz (vol.2 ill.35). Stoskopf prend un plaisir particulier à « rendre » ses projets : il imagine et cherche à évoquer, à travers certaines de ses esquisses, les forêts de son enfance[239]. Il s'inscrit dans une tendance, propre à cette période, où la représentation du contexte devient parfois excessive : ce que certains appellent « la sauce »[240] prend alors le pas sur l'expression de l'architecture.

Après s'être qualifié aux deux premières épreuves sur le thème d'un motif d'entrée du musée de la marine puis celui d'un muséum d'histoire naturelle (vol.2 ill.031-032), il réussit à se qualifier pour l'épreuve finale et remporte le deuxième second grand prix de Rome[241] derrière Alexandre Courtois[242] et Robert Camelot[243]. C'est le projet de la consécration sur un programme proche du concours de son esquisse de 1932 : une église de pèlerinage (vol.2 ill.033). Les deux projets rivaux exaltent l'esprit d'une architecture verticale aux accents gothiques, forme de « redécouverte de l'esprit médiéval »[244]. C'est l'inverse qui caractérise le projet de Stoskopf : un volume équilibré et robuste, au milieu d'une nature expressive. Il choisit de disposer son chemin de croix de façon libre, suivant un tracé sinueux qui n'hésite pas à croiser l'axe principal de la composition. Hourlier, dans la *Construction Moderne* note d'ailleurs à ce sujet : « La composition […] de Stoskopf nous charme par sa grâce et sa liberté… Ce projet vaut par son style et son caractère qui reflètent une sensibilité bien marquée de son auteur »[245]. Dans la revue *L'Architecte*, Albert Laprade, non sans relever l'ambiguïté de ces beaux effets, applaudit l'habileté des rendus des trois projets primés :

Les rendus sont jolis, doux, vaporeux à souhait. Notre École a la passion des beaux décors avec des promontoires, des montagnes, de la mer, des forêts, de grands pans de rochers. C'est peut-être là un jeu dangereux. Les architectes risquent de prendre les façades pour de simples décors et les plans pour de simples cartouches avec deux axes qui se coupent et un entourage venant concourir à faire un gros paquet bien ficelé

[239] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 11 (texte de conférence). AFS 26'.

[240] La tendance à représenter de manière vaporeuse l'entourage de l'architecture. Se réfèrer à Jacques LUCAN, *Composition, non-composition*, *op. cit.*

[241] « (...) il y avait un deuxième second Pierre DUFAU, *Un architecte qui voulait être architecte*, *op. cit.*, p. 33.

[242] Alexandre Courtois (1904-1974) est un architecte français engagé fortement dans l'aménagement et la construction de la ville de Casablanca au Maroc à partir de 1944. Dans les années 1960, il réalise d'importants immeubles d'habitation à Grenoble.

[243] Robert Camelot (1903 -1992), architecte et urbaniste français, est chef d'agence chez Pierre Patout puis un associé des deux frères architectes français Jacques et Paul Herbé dans les années 1930. Il participe dans les années 1950 à la conception du quartier de la Défense à Paris et il est un des co-fondateurs du CNIT. Gilles RAGOT, *Robert Camelot*, *op. cit.*

[244] *Ibid.*, p. 21.

[245] J.-B. HOURLIER, « Prix de Rome 1933 - une église de pélerinage », *La Construction Moderne*, octobre 1933, p. 10.

de bandes concentriques. Cette tendance actuelle a, par contre, l'avantage de développer le sentiment très vif de la liaison nécessaire entre l'architecture et le paysage, sans compter le sentiment tout court.[246]

A l'annonce des résultats, les lauréats sont portés en triomphe par leurs camarades. Avec son père et ses amis auprès de lui, Stoskopf fête les résultats du concours aux *Deux Magots*[247]. Son classement ne lui ouvre pas les portes de la Villa Médicis à Rome, privilège unique du premier grand prix, mais il devient une vedette dans son atelier. Les années suivantes, il retente sa chance en vue de la première place[248] sans succès, il s'estime moins bien défendu[249].

b. Premiers pas d'architecte : concours et décors

Le goût de la nature et du beau décor

Depuis son brillant essai au grand prix de Rome en 1932, l'architecte manifeste un intérêt pour les beaux décors. En 1934, son sujet de diplôme est à caractère romantique puisqu'il s'agit d'une folie contemporaine, « située dans un parc et aménagée pour des rencontres galantes »[250]. Le lieu d'implantation et le programme choisis sont idéalisés (vol.2 ill.36). Il s'attache, là aussi, à esquisser avec brio le contexte de sa folie. L'influence de l'architecture Art Déco est plus manifeste que dans ces autres projets scolaires, à la fois dans un programme évoquant les années folles ainsi que dans le vocabulaire des façades : emploi de hublots, fins barreaudages métalliques pour les garde-corps, corniches filantes, toitures plates. Le projet est en concordance avec la production de son temps comme, par exemple, l'élégante villa blanche à Port-Seine signée par l'architecte Paul Furiet en 1932[251].

La symétrie absolue règne sur la composition du plan et des façades de cet édifice, qui revêt un costume Art déco mais continue donc bien de répondre à des principes de composition propres à l'École des beaux-arts[252]. Paroxysme de cette tendance, le plan d'eau introduit une symétrie supplémentaire entre le bâtiment et son propre reflet. Au cœur de la composition du plan et de la façade, un petit arbre fleuri matérialise, lui, l'axe de symétrie vertical de la façade. Cet arbre occupe en plan un patio de forme semi-elliptique qui domine élégamment le centre de la composition. Celle-ci, en plan comme en élévation apparaît hiérarchique, savante et équilibrée. La sensibilité du jeune étudiant s'aiguise encore fortement dans ce projet de diplôme qui obtient la

[246] Albert LAPRADE, « Concours de Rome 1933 », *L'Architecte*, 1933, p. 79.

[247] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, page 13 (texte de conférence). AFS 26'.

[248] Malheureusement, aucune trace des essais ultérieurs de Stoskopf pour le concours postérieurement à 1933 n'a été retrouvée.

[249] « Ses maîtres M. Danis et M. Debat-Ponsan ne sont pas membres de l'institut, ni membres du jury.» ALLEGRET, JACQUES et ACCORSI, FLORENCE, « Gustave Stoskopf », *op. cit.*, p. 30.

[250] Allegret Jacques, Accorsi Florence,1992, p. 129.

[251] Voir « Villa à Seine-Port (Seine-et-Marne, 1932) ; architecte Paul Furiet », *L'Architecte*, juin 1934, pp. 62- 63.

[252] Voir le plan de la folie d'Artois à Bagatelle, publié dans l'ouvrage de théorie de Georges Gromort, professeur à l'Ensba. Georges GROMORT, *Essai sur la théorie de l'architecture : cours professé à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts*, Paris, Vincent, Fréal & Cie, 1942, p. 200.

mention très bien et en 1935, le prix Guadet. Les nombreuses études comprennent outre les dessins géométraux, des recherches d'ambiances, réalisées à la gouache ou au pastel : la folie y est noyée sous la végétation ou éclairée de façon dramaturgique à l'occasion de fêtes nocturnes. La même année, les concours *Paulin* et *Labarre*[253] proposent un programme commun. Il s'agit de concevoir une cité de cheminots, comprenant environ 150 maisons et un ensemble de services publics (crèche, dispensaire, cinéma, etc). L'architecte Pierre Vivien[254] obtient le premier prix de l'édition *Paulin*, devant Stoskopf qui obtient le deuxième prix[255] (vol.2 ill.034).

Parfois le goût du décor se manifeste par le choix du sujet lui-même. Stoskopf choisit, en 1935, de signer ses adieux à l'école, par un ultime projet, en dehors du cycle normal des études. Il choisit d'étudier et de présenter l'ensemble des décors et des costumes de Don Giovanni de Mozart[256]. Il obtient, pour ces dessins le prix Chenavard en 1938, 14 années après son entrée à l'Eras. Ce dernier projet est donc un exercice de style, où l'artiste peut alors pleinement exprimer ses talents en matière de graphisme et de dessin : « Ce fut un ensemble extrêmement important. Quinze décors grand format, leur implantation, le rideau de scène et les costumes de tous les personnages »[257] se souvient Stoskopf (vol.2 ill.37-38). Le travail qu'il fournit est donc à la fois détaillé et créatif. Il reçoit pour ce travail les félicitations de son maître Pontremoli et même celles de Louis Jouvet[258].

Ce passage à l'Ensba laisse de nombreuses traces dans le parcours de l'architecte. Lors d'un discours en 1960, alors qu'il reçoit les insignes d'Officier de la Légion d'honneur, il évoque la personnalité de chacun de ses Patrons. Il attribue à Robert Danis son amour pour « les grandes traditions de l'Architecture française ». Pontremoli serait celui qui l'invita à constamment rechercher la mesure alors que Debat-Ponsan, « homme d'une rare distinction », lui montra la « voie de l'architecture contemporaine »[259].

[253] Les concours dits de fondation sont des concours créés de manière posthume pour rendre hommage à un ancien élève ou professeur de l'Ensba. Voir Anne-Marie CHATELET et Franck STORNE (DIR.), *Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, *op. cit.*, p. 90.

[254] Pierre Vivien (1909-1999) est célèbre pour la reconstruction de Boulogne-sur-Mer après la Seconde Guerre puis il devient architecte et urbaniste de la ville de Strasbourg sous le mandat de Pierre Pflimlin. Il est notamment l'auteur du quartier de Hautepierre.

[255] Vivien bannit la symétrie de son projet. Le parti qu'il adopte est nettement différent de celui de Stoskopf, s'éloignant des canons traditionnels.

[256] Allegret Jacques, Accorsi Florence,1992, p. 128.

[257] Charles-Gustave STOSKOPF, *Mes activités parallèles : peinture, littérature*, 1980, p.4. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[258] Voir Mes décors. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[259] Charles-Gustave STOSKOPF, allocution, remise des insignes d'Officier de la Légion d'Honneur, Palais du Rhin à Strasbourg, 23 mars 1960. AFS18.

Premiers concours d'architecte et de décorateur

Une fois diplômé, Stoskopf continue à participer à des concours. Avec ses camarades architectes François Herrenschmidt[260] (1906-1992) et Maurice Gauthier, il se présente en 1936 à un concours organisé par la revue *L'Architecture d'Aujourd'hui,* dans le cadre de l'exposition de l'habitat. Le thème du concours est une cité de week-end sur la côte d'Azur (ill.039). Leur équipe remporte le premier prix ex-aequo, avec une plan de masse dont la composition souple respecte la topographie du terrain, situé près de Sanary. On retrouve, parmi les lauréats et primés, les architectes Pierre Vago ou André Le Donné (1899-1983). Leur projet est donc publié en 1936[261] et le duo Stoskopf-Herrenschmidt, se pérennise quelque peu. Ils répondent conjointement à d'autres concours avant 1939 : pour l'aérogare de Strasbourg, où l'influence de l'Art Déco sur les jeunes architectes est manifeste[262] et à Haguenau pour la construction d'un groupe scolaire (vol.2 ill.051-052). Les deux fils de notables alsaciens liguent ainsi leurs forces dans ces années d'avant-guerre plutôt difficiles pour les bâtisseurs.

À l'occasion de l'Exposition Internationale des Arts et Techniques de Paris de 1937, une de leurs premières réalisations concrètes est érigée. Stoskopf, Herrenschmidt et Olivier de Lapparent (1908-1996)[263] sont lauréats du concours pour le pavillon de l'Alsace au cœur du centre régional, composé de 17 pavillons qui doivent représenter les provinces françaises. Dans son architecture, le pavillon oscille entre détails régionalistes et Art Déco (vol.2 ill.043-050)[264]. Malgré les difficultés matérielles et les troubles sociaux qui accompagnent la construction du centre, l'opération est un succès populaire. À l'occasion de la préparation de l'exposition, un journaliste de *L'Alsace Française* rencontre l'architecte et nous dépeint son tempérament d'alors :

J'ai devant moi M. Gustave Stoskopf. Il est jeune, souriant, vivant. La table qui nous sépare n'est pas une de ces longues tables où les architectes étalent leurs dessins. […] Il m'apparaît actif sans fièvre, confiant sans illusion, assez ferme pour travailler sans se laisser impressionner par les propos défaitistes qui couvent. [265]

En 1936, l'architecte épouse Marilène Schiepan, une jeune femme originaire de Strasbourg. Leur bénédiction nuptiale a lieu à Strasbourg le 10 novembre 1936, en l'église Saint-Paul[266]. Mais en épousant le fils du célèbre peintre et auteur Gustave Stoskopf, de surcroît jeune architecte titulaire du prix de Rome, la jeune femme espère une situation bien plus brillante. En réalité, il n'a aucun

[260] Voir la biographie de François Herrenschmidt en page 425.

[261] « Une cité de week-end sur la côte d'Azur », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, janvier 1936, nº 1, pp. 8-21.

[262] Leur projet d'aérogare présente une façade très proche de l'aérogare de Lyon-Bron construit en 1930 par les architectes André Chomel et Pierre Verrier, ou encore de celui de Bordeaux Mérignac, construit, entre 1929 et 1935, par l'architecte Cyprien Alfred-Duprat.

[263] Voir la biographie d'Olivier De Lapparent en page 424.

[264] Voir l'analyse plus complète réalisée sur cette opération, dans la seconde partie, à partir de la page 172.

[265] A. LEBERT, « Un entretien avec M. Gustave Stoskopf », *L'Alsace Française*, 10 mai 1937, nº 779, p. 116.

[266] AFS, d21, documents biographiques.

revenu fixe, pas de situation établie et, comme beaucoup d'architectes à cette période, ne construit pas. Leur mariage ne dure pas et quand le pavillon d'Alsace est terminé, à l'été 1937, la jeune femme est déjà partie. L'architecte est à nouveau domicilié à partir de 1937, et pendant une courte période, chez ses parents au 30 avenue de la Paix à Strasbourg[267].

En 1938, il reçoit en récompense de ses différents succès scolaires une bourse de la fondation *George Blumenthal* pour la Pensée et l'Art français. Cette bourse de deux ans, destinée à financer des voyages, lui permet finalement de subsister pendant la guerre mais il ne peut pas, dans ce contexte, effectuer de voyage grâce à elle. L'influence paternelle comme les années passées à l'Ensba ouvrent également à Stoskopf les perspectives d'une carrière d'artiste-peintre. Vivement encouragé par l'artiste-peintre Maurice Guy-Loë (1898-1991)[268] et aussi porté par l'émulation de l'Ensba, il développe sa carrière de peintre et se rend pour cela plusieurs fois en Normandie. Entre 1933 et 1935, il séjourne à l'auberge *Le Vieux Pressoir* à Ablon près de Honfleur[269], et y entame sa carrière de peintre paysagiste. C'est la nature, son mystère, les teintes et les nuances des sous-bois qui l'attirent alors davantage que les traditionnelles scènes portuaires ou maritimes. En 1936, il expose à Strasbourg pour la première fois[270]. En 1942, il est présent au salon d'automne à Paris[271].

3) Reconstructions (1939-1955)

a. D'une reconstruction à l'autre

Mobilisation et première reconstruction

La Guerre est une interruption brève et à la fois intense pour l'architecte, mobilisé en 1939 et démobilisé à l'été 1940[272]. Affecté à la 10e division d'infanterie comme adjudant interprète, il est attaché à l'Etat-Major. Après avoir stationné quelque temps en Lorraine, sa division effectue un long périple battant en retraite face aux avancées allemandes. Arrivé dans le Gers, il apprend par ses camarades que l'armistice est signé[273]. Lors de cette traversée du pays, il est un témoin de la débâcle des armées françaises. Pendant la Guerre proprement dite, il dessine peu, même s'il se livre, comme à son habitude, à quelques caricatures des officiers de son entourage.

---

[267] C'est ce qu'indique sa fiche domiciliaire, AMS, 603 MW.

[268] Charles-Gustave STOSKOPF, *Ce cher monsieur Guy-Loë*, s.d. , 2 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.

[269] Charles-Gustave STOSKOPF, *Le vieux pressoir…* , s.d. , 2 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.

[270] Nicolas STOSKOPF, « Notice biographique de Gustave Charles Stoskopf 1907- », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 2000, vol.35, pp. 3792- 3793.

[271] Charles-Gustave STOSKOPF, *Vous n'êtes pas dans la misère*, février 1979, 3 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.

[272] Charles-Gustave STOSKOPF, *Panzergrenadier (1940), sur le front de l'Aisne,* 17 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[273] Charles-Gustave STOSKOPF, *Panzergrenadier (…),* 17 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

À Noël 1939, il épouse sa seconde femme, Huguette Barthélémy (1909-1980), fille d'un négociant. Sa permission est prolongée de quelques jours pour pouvoir fêter cette union. La bourse de la Fondation étant épuisée, c'est sa belle-famille qui le soutient alors financièrement. Ce mariage est une opportunité pour le jeune architecte mais c'est un moment plus compliqué pour la jeune femme. Issue d'une famille catholique, elle épouse un protestant, de surcroît divorcé.

Une fois démobilisé, Stoskopf regagne Paris et la rejoint. Ils vivent au 55 rue de Babylone et leur premier fils, Jean-Léonard, naît en 1941[274]. Résidant à Paris, il échappe ainsi à une Alsace mise sous la coupe hitlérienne. Sur les conseils avisés de son père, il trouve un poste administratif et devient architecte auxiliaire temporaire à la préfecture de Police de Paris en décembre 1942. Assurant des missions techniques ponctuelles, il poursuit sa carrière de peintre et d'artiste, et s'essaie alors au métier de décorateur pour le théâtre et le cinéma.

En 1942, il participe au concours organisé par une revue, pour la création des décors du film *Le Lit à Colonnes*, adapté d'un roman de Louise de Vilmorin, où il obtient les deux premiers prix. Le jury est prestigieux puisqu'on y trouve notamment Arthur Honegger (1892-1955), Marcel Achard (1899-1974), Francis Poulenc (1899-1963), André Lhote (1885-1962), et surtout, l'architecte Auguste Perret (1874-1954). Ce succès lui permet d'obtenir une carte de décorateur de cinéma. En 1943, il travaille d'ailleurs comme décorateur assistant sur le tournage du film *L'Honorable Catherine* de Marcel L'Herbier. C'est aussi à cette période que sa sœur Marianne, dite Marianne Asel[275], démarre une carrière d'actrice à succès : elle crée notamment le rôle d'Ismène dans *Antigone* de Jean Anouilh en 1944, mis en scène par André Barsacq (1909-1973). Parallèlement, sa carrière de peintre continue et il expose son tableau *Cueillette des pommes* au salon d'automne en 1942. Cet intérêt pour les décors de théâtre et de cinéma se prolonge pendant la guerre et même à la Libération, lorsque Robert Danis demande à Stoskopf d'étudier les décors provisoires de l'aula du palais universitaire à Strasbourg pour la rentrée solennelle de l'université, en novembre 1945. Il est ainsi chargé de mettre en scène la statue de la France, signée par Antoine Bourdelle (1861-1939). Il prolonge cette carrière au sortir de la guerre en concevant des décors pour le Centre Dramatique de l'Est à Colmar à la fin des années 1940.

Sous l'occupation, Stoskopf poursuit, simultanément à ses travaux d'artiste, sa carrière d'architecte par le biais d'une mission officielle. Les destructions de la campagne de 1939-1940 amènent les autorités françaises à engager une première reconstruction. Il est alors chargé de l'étude de la commune Montier-en-Der, en Haute-Marne, par le Commissariat à la reconstruction.

[274] Ils ont en tout quatre enfants entre 1941 et 1951. Le premier est Jean-Léonard (décédé), puis Caroline (M^me^ Roland Klein), Elisabeth (M^me^ Jean de Boishue, décédée), et Nicolas Stoskopf. [http://www.whoswho.fr/decede/biographie-gustave-stoskopf_12086]

[275] Du nom de son époux André Aselmeyer (1900-1984)Nicolas STOSKOPF, « Notice biographique de Marianne, dite Marianne Asel 1910- », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 2000, vol.35, pp. 3793- 3794.

Il n'hérite pas d'une commune importante mais en profite pour se faire connaître dans les services de l'administration centrale. Sa correspondance privée témoigne d'une certaine insatisfaction : l'architecte considère en effet n'avoir pas hérité d'une localité de premier choix[276]. Astreint à des déplacements dans cette petite commune éloignée de Paris, il se familiarise avec cette commune dévastée et croque, dès 1941, les maisons traditionnelles qui ont subsisté s'inspirant de leur esthétique pour dessiner son projet. Pour cette commune, il conçoit un projet sobre et unitaire mettant en valeur les éléments historiques majeurs. Son plan de reconstruction s'appuie sur la création d'une place du marché tout en ménageant une perspective sur le clocher de l'église. Un effet de resserrement urbain vient cadrer la vue. L'architecture de la place est uniformisée par la mise en place d'ordonnances architecturales marquées en façade par une arcade en pierre et un attique (vol.2 ill.53-60).

La fin de la guerre marque un moment difficile pour Stoskopf. L'architecte et sa sœur voient leur père pour la dernière fois pendant l'été 1938, à Brumath. L'artiste est fêté par ses amis à l'occasion de ses soixante-dix ans en 1939, et il reçoit un hommage public au Wacken, à Strasbourg. Quand la guerre éclate, il s'exile d'abord à Saint-Dié en septembre 1939, puis, revient à Brumath en 1940 (vol.2 ill.2). Mais en 1944, il est toujours éloigné de ses deux enfants qui vivent à Paris. Avant sa mort, il confie à ses amis le soin de prolonger son œuvre et les groupements d'arts qu'il a fondés[277]. Souffrant, accablé par la guerre et ses menaces, il s'éteint à l'hôpital civil de Brumath le 6 décembre 1944[278] quelques jours avant la Libération.

La seconde Reconstruction : faire renaître les paysages urbains du passé

Les contacts noués entre Stoskopf et l'administration pendant l'occupation portent leurs fruits à la Libération : il est chargé par le tout nouveau ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme (MRU), héritant de nombreux dispositifs mis en place pendant la guerre[279], de la reconstruction d'un certain nombre de localités autour de Colmar, les villages dits de la poche de Colmar[280]. En tant qu'architecte en chef, il accède à un territoire dont il partage l'histoire et la culture. Il attribue cette nomination à la bienveillance du ministre Raoul Dautry à son égard. Il dresse les plans de

[276] Dans une lettre à son épouse, datée du 07 août 1941, l'architecte raconte son premier voyage dans la commune et s'interroge sur l'attribution de ce site à « un architecte de sa distinction. ». AFS4.

[277] Camille Schneider relate sa dernière entrevue avec Stoskopf, où celui-ci le charge de poursuivre son œuvre en faveur des arts en Alsace. Camille SCHNEIDER, « Gustave Stoskopf, zélateur, fondateur et animateur des arts au seuil du siècle », *Saisons d'Alsace*, 1954, vol. 24, p. 284.

[278] En 1950, son buste accompagné d'une plaque commémorative est apposé sur la façade de la Maison d'Art Alsacienne, située alors au n°6 de la rue Brûlée à Strasbourg. Puis en 1954, dix ans après son décès, une plaque commémorative est installée sur la maison natale de l'artiste à Brumath. Cette plaque lui rend hommage : *« Dans cette maison naquit le 8 juillet 1869 Gustave Stoskopf, poète d'Alsace. Pieusement dévoué aux valeurs du terroir, il fut à l'origine de toutes les initiatives visant à les perpétuer et à les épanouir. Artiste, il fit revivre en sa peinture les traits des gens d'Alsace. Auteur dramatique, il dota la littérature dialectale de ses héros les plus populaires. Il fut, en des temps difficiles, le mainteneur de l'âme alsacienne. »*

[279] Sur la continuité des dispositifs mis en place sous l'occupation au moment de la Reconstruction voir Danièle VOLDMAN, *La reconstruction des villes françaises de 1940 à 1954*, *op. cit.*

[280] Cette poche de résistance allemande est le témoin de violents combats avec les forces alliées à l'hiver 1944. Voir Francis LICHTLE, *44-45, l'hiver de la désolation: aux portes de Colmar*, Strasbourg, Contades, 1988, 157 p.

reconstruction pour les communes sévèrement touchées d'Ammerschwihr, Bennwihr, Mittelwihr, et Sigolsheim entre autres (vol.2 ill.063, 079, 082, 088). Grâce à son habileté graphique mise au service de reconstructions largement inspirées des profils traditionnels des villages alsaciens, il remporte l'adhésion des sinistrés. Parallèlement, il obtient dès 1946 des prérogatives sur le territoire de Belfort qui lui est également attribué par Le MRU[281]. Le climat, spécifique à la Reconstruction et particulièrement à l'Alsace, lui permet d'œuvrer dans des conditions favorables :

Architecte en chef je n'ai guère eu de difficultés pour imposer les orientations qui me parurent salutaires. Elles répondaient aux directives du Gouvernement. Les sinistrés nous accordèrent une très large audience et je crois pouvoir me permettre de dire que nous ne les avons pas trompés.[282]

Le contrat passé en 1951 avec le ministre de la Reconstruction proroge et étend encore considérablement son aire géographique d'autorité en tant qu'architecte en chef. Le ministre lui accorde la supervision de nouvelles localités mais également trois adjoints pour le seconder dans sa tâche. Strasbourg n'est pas alors une commune sous la houlette de Stoskopf en tant qu'architecte en chef de la reconstruction[283]. Les zones concernées alors pour sa mission sont dans le département du Haut-Rhin : les cantons de Ribeauvillé, Sainte-Marie-aux-Mines, La Poutroie, Wintzenheim, Kaysersberg, Colmar, Andolsheim, Neuf-Brisach, Huningue, Habsheim, Mulhouse, Cernay, Thann, Saint-Amarin, Masevaux et Dannemarie ainsi que les communes de Rustenhart, Oberhergheim, Niederhercheim, Wihr-au-Val, Pulversheim, Ensisheim, Munchhouse, Rumersheim et de Kembs. Dans le Bas-Rhin, ce sont les cantons de Sélestat, Marckholsheim, qui dépendent de l'arrondissement de Sélestat[284].

En août 1952, lors d'une réunion devant les architectes du Bas-Rhin, Stoskopf donne quelques éléments sur la ligne de conduite qu'il veut imposer en tant qu'architecte en chef, insistant sur la notion de qualité. Elle doit transparaître, selon lui, à travers les dispositions du plan, les possibilités d'aménagement et aussi à travers la présentation en bonne et due forme du dossier. Pour l'architecte en chef, la qualité de l'exécution finale passe par ces préalables, conditionnant même l'avenir de la profession d'architecte, menacée par la concurrence de divers nouveaux métiers. Quand à l'aspect « alsacien », l'architecte fustige le recours aux décors artificiels et au pastiche :

[281] La mission comprend alors la commune de Belfort mais aussi celles de Cravanche, Valdoie, Offemont, Perouse, Danjoutin, Bavilliers et Essert. Voir ADHR, fonds Stoskopf, 34j770.

[282] Charles-Gustave STOSKOPF, *Le ministre Chalandon à Str*asbourg, s.d.,11 p. ADBR, fonds G. Stoskopf, 60J1.

[283] Dans un premier temps, c'est l'architecte Claude Lecoeur qui a la charge de cette mission. ALLEGRET, JACQUES et ACCORSI, FLORENCE, « Claude Lecoeur », *in Trajectoires professionnelles : douze témoignages d'architectes*, Paris, Bureau de la recherche architecturale, 1992, pp. 127- 157.

[284] Contrat signé le 16 juillet 1951, ADHR, fonds Stoskopf, 34J1396.

L'essentiel de cette architecture alsacienne n'est pas fait d'artifices et de décors – il est dans le volume et dans la proportion. Je trouve que des architectes qui ne sont pas suffisamment au courant des techniques du pan de bois, devraient abandonner ces essais d'architecture[285].

Stoskopf affirme là, par le biais de sa mission officielle, un point central de son discours sur la Reconstruction traduisant son regard sur le patrimoine alsacien : le caractère local peut être atteint par une recherche de proportion.

Les villages de la poche de Colmar

En Alsace, dans le contexte de l'immédiat après-guerre, les responsables administratifs sont en majorité des francophones d'Outre-Vosges[286]. Stoskopf, enfant du pays, adopte une posture située à mi-chemin entre un attachement jugé trop servile au passé et une modernité trop brutale. Il est aussi un lecteur de l'ouvrage de Doyon et Hubrecht, *L'architecture rurale et bourgeoise en France*[287], convaincu qu'il faut ressusciter des ruines un caractère familier. Il affirme à ce sujet : « Nous croyons donc qu'il est possible de faire une œuvre moderne ni passéiste ni futuriste, susceptible d'échapper au reniement de demain »[288]. Pour l'architecte qui cultive et revendique ses racines alsaciennes, ce lancement de carrière constitue une des périodes les plus fécondes de sa trajectoire. Sous sa responsabilité, des architectes locaux interviennent. Stoskopf lui-même est architecte d'opération en charge d'un certain nombre de chantiers dans chaque localité, particulièrement à Ammerschwihr et Mittelwihr. Pour le seconder, il s'adjoint les services de Pierre-Jules Haas, qui s'implique sur les différents chantiers. De manière ponctuelle, Stoskopf s'associe à d'autres architectes. Pour les groupes scolaires d'Ammerschwihr, de Wihr-au-Val et aussi celui de Bischwiller, il travaille notamment avec l'architecte Jean Du Cailar, un ancien camarade également.

Pour chaque commune, l'architecte réalise, comme ses prérogatives l'exigent, une enquête documentaire précise afin de décrire l'état de la commune : données historiques et démographiques, données économiques, circulations et transports, destructions par faits de guerre, architecture et site, équipements publics, hygiène et viabilité[289]. A l'appui de cette enquête, des plans font état des destructions, de leur ampleur et des périmètres de reconstruction. L'architecte établit ensuite un rapport justificatif, un plan de masse et un programme d'aménagement pour

[285] Charles-Gustave STOSKOPF, *Réunion des architectes le 27 août 1952,* 1952, 3 p. (texte de conférence).ADHR, fonds Stoskopf, 34J1564.

[286] Bernard VOGLER, *L'après-guerre à Strasbourg*, Illkirch, Le Verger, 2002, p. 47.

[287] Georges DOYON et Robert HUBRECHT, *L'architecture rurale et bourgeoise en France*, Paris, Ch. Massin et Cie, 1942, 521 p Stoskopf mentionne l'importance de cet ouvrage dans une conférence de 1962. Charles-Gustave STOSKOPF, Études architecturales, (texte d'une conférence donnée devant de jeunes architectes étrangers à Paris), 9 p., mars 1962. ADHR, fonds Stoskopf, 34J1564. .

[288] *Reconstruire*, Saison d'Alsace n°4, 1949.

[289] Voir par exemple les conclusions de l'enquête documentaire sur la commune de Mittelwihr, ADHR, fonds Stoskopf, 34J536.

chaque localité. L'architecte réalise, en complément, des esquisses libres lui permettant d'illustrer le caractère qu'il veut donner à ses projets[290] (pl.23 ill.e).

À Ammerschwihr, outre le plan de reconstruction général et la reconstruction de propriétés privées[291], Stoskopf réalise un certain nombre d'équipements publics[292]. La Fédération Nationale des Combattants prisonniers de guerre joue un rôle important puisqu'elle décide de parrainer la cité et de lancer des campagnes de souscription[293]. Pour l'inauguration de la maison forestière en 1948, 600 anciens combattants, sous la présidence de François Mitterrand, se rendent à Ammerschwihr. Le même jour, ce dernier assiste à la pose de la première pierre du groupe scolaire conçu par Stoskopf, inauguré en 1952 (vol.2 ill.009). L'architecte signe aussi le nouvel hôtel de ville en 1956 et le Monument aux Morts en 1957. Il inscrit fidèlement chacun de ces bâtiments dans les gabarits de l'architecture traditionnelle et du paysage urbain reconstruit.

A Mittelwihr[294], outre un projet d'hôtel de ville assez proche de celui d'Ammerschwihr, l'architecte s'attache à la reconstruction d'une petite église protestante et d'une église catholique plus importante. La tour de l'ancien clocher est transformée en une chapelle du souvenir, en hommage aux morts de la commune (vol.2 ill.076). Outre les plans d'ensembles et quelques édifices publics, l'architecte intervient, dans des proportions moindres, à Sigolsheim[295], Wihr-au-Val[296], Bennwihr[297], Ribeauvillé[298] ou à Riquewihr[299]. Ces chantiers de Reconstruction alimentent, de façon conséquente, l'agence colmarienne. L'effectif réduit à deux personnes augmente progressivement jusqu'à réunir une quinzaine de personnes au milieu des années 1950. L'architecte a deux adresses professionnelles : il partage son activité entre Paris, où ses bureaux se trouvent 55, rue de Babylone, et Colmar, où il occupe des locaux situés 1, rue Bruat à Colmar puis au 11, boulevard du Champ-de-Mars.

En 1949, une visite du ministre Eugène Claudius-Petit (1907-1989)[300] dans la région amène Stoskopf à défendre sa position[301] qui s'écarte nettement des options défendues par le ministre, proche des théories de Le Corbusier et qui fustige, lors de sa visite l'emploi des colombages par

---

[290] Voir les esquisses fournies notamment pour la commune d' Ammerschwihr, ADHR, fonds Stoskopf, 34J272.

[291] Dix-huit propriétés privées reconstruites par l'architecte ont été dénombrées pour la commune d'Ammerschwihr.

[292] Voir l'analyse plus complète réalisée sur les opérations menées dans cette commune, dans la seconde partie, à partir de la page 189.

[293] Pour plus de détails sur le rôle de la Fédération dans la reconstruction d'Ammerschwihr, voir Francis LICHTLE, *Et elle renaît de ses cendres... La reconstruction d'Amerschwihr : 1945-1961*, Editions J.D. Reber, 2005, 103 p.

[294] Cinq propriétés privées reconstruites par l'architecte ont été dénombrées pour la commune de Mittelwihr.

[295] Trois propriétés privées reconstruites par l'architecte ont été dénombrées pour la commune de Sigolsheim.

[296] Il n'y a pas de propriétés privées reconstruites par l'architecte pour la commune de Wihr-au Val. Mais il y reconstruit la mairie et l'école.

[297] Il n'y a pas de propriétés privées reconstruites par l'architecte pour la commune de Bennwihr. Il réalise uniquement le plan d'ensemble.

[298] Il n'y a pas de propriétés privées reconstruites par l'architecte pour la commune de Ribeauvillé. Il réalise uniquement le plan d'ensemble.

[299] Il n'y a pas de propriétés privées reconstruites par l'architecte pour la commune de Riquewihr. Il réalise uniquement le plan d'ensemble et une série de petits édifices publics.

[300] Eugène Claudius-Petit est ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme entre 1948 et 1953.

[301] Charles-Gustave STOSKOPF, *Mon plaidoyer pro-domo*, discours prononcé devant le Ministre Eugène Claudius-Petit , Ammerschwihr, 21 novembre 1949, 5 p. ADHR, 34J1564.

certains confrères alsaciens de Stoskopf, notamment à Lauterbourg[302]. Cependant, soutenu par les responsables et les élus locaux, l'architecte prononce devant lui un discours, manifeste pour une architecture qui prend en compte les réalités de la province reconstruite. Lorsqu'il reçoit à Ammerschwihr, la même année, les insignes de Chevalier de la Légion d'Honneur des mains du préfet, il est un architecte reconnu par l'institution : il est alors âgé de 42 ans.

b. Défense et réinvention du paysage alsacien

Stoskopf publie, à partir de la fin des années 1940, des articles ou tribunes consacrés à la reconstruction des villages de la poche en dehors des cénacles des publications purement professionnelles. Membre du comité de rédaction de *Saisons d'Alsace*[303], il y écrit régulièrement entre 1949 et 1970. L'ancrage local de la publication lui sied parfaitement, qui peut ainsi vanter régulièrement les mérites d'une reconstruction attachée à restituer aux sinistrés des villages du vignoble les silhouettes familières de la tradition alsacienne. Par ailleurs, l'évocation fervente de la figure de son père demeure un autre thème qu'il aborde dans ses publications[304].

A la recherche d'un modèle…

Au fil des publications, l'architecte appuie toujours la défense de son œuvre de reconstructeur à un éloge des charmes du paysage rural alsacien et aux vertus de ses maisons traditionnelles. En 1949, il livre une vision complète sur l'esthétique du village alsacien[305]. En creux, il cherche à déterminer les qualités qu'il faudrait préserver lors des reconstructions :

Il nous semble même permis de dire que ces paysages, construits sans aucun souci de composition, nous donnent une forte impression d'ordre et d'unité. […] Un paysage librement composé peut donc, par l'apport d'un choix d'éléments de même dimensions, donner naissance à des images faites d'ordre et de mesure.[306]

L'architecte définit une position principalement attachée à la survivance d'une structure urbaine, conservant des caractères familiers, mais nécessairement adaptée aux contraintes de son temps. Stoskopf se place dans la lignée de la position défendue par Louis Hautecoeur[307] dans les pages de *L'Architecture française* dès 1942 :

L'architecture régionale doit conserver tout ce qui est logique ; elle peut demeurer fidèle aux formes qui ont une raison d'être ; mais elle ne saurait vivre de pastiche, se plaire au style hôtellerie ou pavillon d'exposition

[302] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, page 20 (texte de conférence). AFS 26'.

[303] Cette revue d'envergure régionale est fondée en 1948 par le journaliste Antoine Fischer (1910-1972), revue dont il est le rédacteur en chef.

[304] Charles-Gustave STOSKOPF, « Ici naquit Gustave Stoskopf... », *Saisons d'Alsace*, 1969, nº 30, pp. 147-158.

[305] Charles-Gustave STOSKOPF, « Charmes du paysage urbain alsacien », *Saisons d'Alsace*, 1949, nº 3, pp. 175-179.

[306] *Ibid.*

[307] Antonio BRUCCULERI, *Louis Hautecoeur et l'architecture classique en France*, *op. cit.*

universelle. Elle ne peut méconnaître les besoins et les matériaux modernes. Elle doit adapter les leçons de la province aux nécessités de la vie changeante.[308]

Stoskopf s'interroge d'ailleurs, sur les compatibilités du modèle vernaculaire alsacien avec les nécessités de son époque. Il s'interroge sur le degré d'adaptabilité d'un modèle caractérisé par sa diversité :

Si l'industrialisation de la maison en vue d'abaisser les coûts de la construction est souhaitable et si certaines réalisations traduisant ces recherches peuvent conquérir les grands centres urbains, elles ne sauraient convenir d'emblée à nos populations rurales. Il paraît donc difficile, sans l'aide du temps, d'adapter des maisons standardisées d'un nombre de type obligatoirement limité, à une économie rurale basée sur la propriété familiale aux besoins si étonnamment divers.[309]

Au-delà de l'esthétique architecturale alsacienne, il clame son amour de l'artisanat et des matériaux de l'architecture alsacienne : la pierre, le pan de bois, le torchis et la tuile plate. Tous ces éléments concourent, selon l'architecte, à une forme d'harmonie en lien étroit avec la présence de l'homme. Les proportions, selon lui, en rapport avec la dimension humaine, tout comme le façonnage des matériaux par sa main participent d'un effet d'intimité, de familiarité et de bonhommie :

Partout on sent la trace de l'outil et l'on devine, en examinant l'ouvrage, le mouvement de l'artisan qui l'a animé. Il en résulte une qualité de facture que nos matériaux, débités et façonnés à la machine ne pourront plus jamais atteindre.[310]

L'architecte cherche ici à déceler les mystères d'un village alsacien « idéal » qu'il ne nomme pas, même si on reconnaît aisément Ammerschwihr : l'article est en fait largement issu d'un discours qu'il a prononcé devant les sinistrés de cette commune à la fin de l'année 1945[311]. Ce discours initial est sans doute le plus ancien des textes de l'architecte consacré à la Reconstruction dans lequel il évoque les grandes lignes directrices pour le projet de relèvement de la commune. Il fournit un second texte important sur l'architecture des villages alsaciens publié en 1959[312], alors que l'on achève les chantiers de reconstruction. Il y évoque les figures qui ont permis la reconnaissance de la valeur de ces villages dès le XIX^{e} siècle, cherchant à s'inscrire personnellement dans cette longue lignée. L'architecte décrit la première génération d'hommes et

[308] Louis HAUTECOEUR, « Régionalisme et architecture », *L'Architecture française*, janvier 1942, n^{o} 15, pp. 3-4.

[309] Charles-Gustave STOSKOPF, « Reconstruire », *op. cit.*, p. 368.

[310] Charles-Gustave STOSKOPF, « Charmes du paysage urbain alsacien », *op. cit.*

[311] Charles-Gustave STOSKOPF, *Reconstruire Ammerschwihr*, discours prononcé devant les sinistrés, 1946, 12 p. ADHR, fonds Stoskopf, 34J1564.

[312] Charles-Gustave STOSKOPF, « Villages et maisons d'Alsace », *Saisons d'Alsace*, 1959, n^{o} 35, pp. 296-300.

d'artistes peintres qui ont porté leurs regards sur les villages alsaciens : Théophile Schuler (1821-1878), Gustave Brion (1824-1877), Frédéric Lix (1830-1897). Selon lui, une seconde génération, constituée d'« explorateurs », a fait revivre les traditions populaires : Charles Spindler, Anselme Laugel (1851-1928) et son père Gustave Stoskopf. Citant de nombreux artistes peintres, il décrit l'intimité propre aux paysages ruraux alsaciens. Il évoque aussi le travail du doyen Robert Redslob (1882-1962) et ses descriptions historiques des villages du Kochersberg. Dans les travaux de ces précurseurs, Stoskopf cherche les racines de son respect pour les silhouettes des villages : « Fils de cette génération d'hommes, élevés dans ce climat de ferveur qu'ils ont créé, notre voie était toute tracée quand l'heure était venue de reconstruire une agglomération détruite »[313].

Cependant, en 1959, l'architecte fait face à de nouveaux problèmes, notamment en tant qu'architecte conseil. Il s'insurge contre l'apparition d'architectures inspirées de styles régionaux divers qui gagne les lotissements et met à mal l'unité qu'il a cherché à préserver pendant la Reconstruction. Selon lui, le paysage alsacien rural est en péril face à la multiplication des constructions médiocres et à une « architecture folklorique d'importation ». L'architecte plaide ici, en refusant également d'enfermer l'Alsace dans une esthétique du pastiche, pour un respect des paysages ruraux en cherchant à lutter contre « l'anarchie et le désordre »[314].

Un savant dosage ?

Dès 1950, Stoskopf assume aussi des responsabilités importantes dans la reconstruction de Strasbourg et élargit ses propos à la question de la construction de nouveaux quartiers urbains. Dès 1951, dans l'article *Images d'une Alsace nouvelle*[315]*,* il se défend de critiques qui jugeraient ses reconstructions trop peu fidèles au passé. Il refuse de jouer « les marchands de souvenirs »[316] et bannit le pastiche. Il évoque aussi plus précisément les caractères fondamentaux qui sont à préserver pour retrouver les émotions visuelles suscitées avant guerre par des villages structurés au fil des siècles. Il définit à nouveau, non sans un certain lyrisme, la notion d'intimité, la présence évidente des constructions, la connaissance du milieu et de l'homme mais aussi la bonhommie comme autant d'ingrédients de la synthèse complexe à laquelle il travaille. En bon chef d'orchestre de la Reconstruction, il cherche aussi à éviter les fausses notes : « Les résultats du dosage ne sont pas toujours heureux. Le jeu est difficile et il faut si peu de choses pour que le ton soit faussé »[317].

[313] *Ibid.*, p. 297.
[314] *Ibid.*, p. 300.
[315] Charles-Gustave STOSKOPF, « Images d'une Alsace nouvelle », *Saisons d'Alsace*, 1951, vol. 4, pp. 321-323.
[316] *Ibid.*, p. 321.
[317] *Ibid.*

Il consacre la seconde moitié de son texte aux chantiers en zone urbaine, qui commence à alimenter aussi sa production : en effet, le chantier de la cité du quai des Belges est en cours. Il y délaisse quelque peu le langage régionaliste en développant une construction plus moderne et rationnelle : « Dans les grandes villes où aucune tradition ne demande à être respectée et où il s'agit au contraire de vaincre les mauvaises habitudes, les bâtisseurs se manifestent avec plus d'audace »[318].

Assumant la dichotomie de son œuvre, Stoskopf décrit l'architecture des opérations urbaines nouvelles comme plus humaine, s'éloignant d'une architecture qu'il juge désastreuse. Il désigne ainsi, comme il le fera souvent, le contre-modèle de la banlieue pavillonnaire qui a envahi la région parisienne à la fin du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^ siècle. Ce rejet est commun à toute une génération de constructeurs[319] et de décideurs[320]. Le Corbusier lui-même évoque le « magma des banlieues » et refuse d'y diffuser son modèle de maison Loucheur[321]. Pour autant, l'architecte se targue aussi de ne pas suivre une doctrine officielle - il est vrai qu'il préserve à sa construction quelques traits plus classiques que la Cité Rotterdam initiée par le MRU. Stoskopf est convaincu des bienfaits de son action, ses réalisations permettant de résorber les taudis et de mettre en « ordre » la banlieue des villes :

L'architecture monstrueuse des années de prospérité laisse place à une architecture plus soucieuse de l'homme, plus soucieuse de vérité et de sincérité que d'éloquence. Il est permis d'affirmer que notre temps laissera dans le domaine de la construction, malgré les heures difficiles, d'incontestables témoignages de grandeur[322].

Le divorce entre régionalisme et modernité qui a lieu dans les années 1920[323] est pleinement assimilé dans l'œuvre de Stoskopf comme un préalable : le régionalisme demeure rural, la modernité[324] est urbaine. Appelé à répondre à des commandes rurales et en banlieue des villes, il s'attache à cette double défense. La volonté de reconstruire en préservant le monde rural alsacien, et de construire en innovant dans le monde urbain constituent des éléments de discours que l'architecte va employer, tout au long de sa carrière, au gré de ses écrits et de ses discours.

---

[318] *Ibid.*

[319] Voir les propos de François Herrenschmidt dans François HERRENSCHMIDT, « Flashes sur mille ans d'architecture en Alsace », *Saisons d'Alsace*, 1970, n° 35, pp. 229-265.

[320] Voir notamment l'interview de Léon-Paul Leroy dans René KAËS et Paul-Henry CHOMBART DE LAUWE, *Vivre dans les grands ensembles*, *op. cit.*, p. 306.

[321] *Les grands ensembles*, *op. cit.*, p. 11.

[322] Charles-Gustave STOSKOPF, « Images d'une Alsace nouvelle », *op. cit.*, p. 322.

[323] François Loyer a retracé l'histoire de ce divorce, qui se fait au moment de la première Reconstruction : « Le régionalisme avait failli sur deux points. Il n'était ni collectif, ni urbain. » écrit-il. François LOYER, « Esprit du lieu, esprit du temps », *in Le régionalisme, architecture et identité*, Paris, Éd. du Patrimoine, coll. « Idées et débats », 2001, pp. 16-27.

[324] La modernité revendiquée ici relève avant tout d'un rationalisme constructif affiché et d'une modernisation que d'une affiliation à un courant ou une doctrine particulière.

Un âge d'or ?

La défense de son œuvre de reconstructeur se prolonge en effet encore jusqu'au milieu des années 1960. Au fil des publications, l'architecte revient toujours sur cette période professionnelle et cette production qu'il ne qualifie jamais à proprement parler de « régionaliste », lui préférant les notions de durée, de caractère, de familiarité et d'intimité. Puis, petit à petit, le lancement heureux de sa carrière pendant la Reconstruction des villages du vignoble devient le récit introductif d'exposés consacrés à un autre sujet. Cette période est ainsi mythifiée : cette vision idyllique des années 1950 est partagée par de nombreux confrères, comme le confirme Raymonde Moulin, à la tête d'un groupe de sociologues, scrutant le milieu professionnel en 1973 :

La période des architectes de la Reconstruction recrutés par Dautry et son entourage n'eût qu'un temps. Elle est bénie, dans les mémoires de ceux qui l'ont connue, parce qu'ils avaient alors des pouvoirs, plus grands qu'aucun architecte français n'en avait jamais connus […] et qu'ils opéraient réellement comme architecte tout en n'ayant pas les chantiers. Les architectes de telle ou telle opération leur étaient de fait soumis.[325]

Les images de fêtes populaires, notamment pour l'inauguration et la fête de la Reconstruction de Sigolsheim en mai 1958[326], montre Stoskopf, parmi le défilé de la population du village et les jeunes filles en costume traditionnel. L'architecte monte à la tribune et prononce une allocution détaillée où il développe à nouveau ses thèmes de prédilection comme la recherche d'une certaine intimité, au-delà de la nécessaire mise en ordre et rationalisation des tracés urbains :

Il nous fut ainsi possible de retrouver dans nos rues et sur nos places cette intimité qui est un des traits les plus typiques de nos paysages d'Alsace. […] Cette réalisation est l'œuvre de la République, œuvre d'une grande unité dans laquelle devait se confondre d'innombrables volontés individuelles.[327]

En 1961 encore, l'architecte évoque à nouveau son expérience de reconstructeur[328]. Il illustre cet article de photographies et de plans des villages de la poche, se plaçant ainsi en vitrine des réalisations alsaciennes, quitte à occulter d'autres réalisations. Face aux critiques naissantes, fier de son œuvre, il s'en remet alors aux jugements des historiens[329]. Stoskopf transcende et modélise ses projets pour les villages de la poche, Ammerschwihr en tête. La période de la Reconstruction inaugure sa carrière et alimente fortement son discours, lui permettant de prolonger certaines des préoccupations qui avaient animé son père et les artistes alsaciens du début du XX^{e} siècle.

---

[325] Raymonde MOULIN (DIR.), *Les architectes*, *op. cit.*, p. 217.

[326] Est magazine actualités, « Inauguration à Sigolsheim », diffusé le 25/05/1958 sur l' ORTF. INA, notice SXC9606181660.

[327] Charles-Gustave Stoskopf, texte de l'allocution lu au cours de la fête de la Reconstruction de Sigolsheim, mai 1958, ADHR, fonds Stoskopf, 34J1564.

[328] Charles-Gustave STOSKOPF, « La Reconstruction en Alsace », *Urbanisme*, 1961, n° 64, p. 72.

[329] *Ibid.*

II. Réseaux et cumul de responsabilités : une double légitimité (1945-1973)

La Libération marque pour Stoskopf un moment fondateur : il est institutionnellement légitimé et cela, sur plusieurs plans. Tout d'abord, sur le plan de la formation et de l'enseignement puisqu'il s'implique dans la refondation de l'École régionale d'architecture de Strasbourg, où il enseigne et qu'il dirige à partir de 1949. Parallèlement, il œuvre pour l'administration centrale et, par-delà les mutations politiques et réglementaires, demeure pendant presque 30 ans, en matière de construction, un acteur incontournable en Alsace. Durant ses différents mandats, comment relie-t-il sa propre production à ses missions institutionnelles et enfin, comment l'homme structure ses réseaux et son équipe afin de répondre à l'afflux des commandes ?

1) Un architecte de l'administration centrale : le contrôle de la construction

C'est tout d'abord le MRU qui légitime l'architecte, comme nous l'avons vu, sur le territoire alsacien. Au gré des responsabilités institutionnelles qui lui sont confiées, quelle vision l'architecte promeut-il ? Quels rapports établit-il avec l'administration comme avec ses confrères ? Que révèlent les avis qu'il émet de sa doctrine personnelle ? Pour cette exploration, notre étude se fonde essentiellement sur les quelques dossiers conservés par l'architecte dans ses archives[330]. Les dossiers contiennent des avis envoyés aux maîtres d'œuvres et confrères de Stoskopf sur des projets que ces derniers lui ont soumis. On retrouve également des comptes-rendus de consultation de Stoskopf comme architecte conseil, qui consigne de façon plus sommaire les avis formulés par l'architecte lors de réunions régulières. Ces documents ne représentent in fine qu'une petite partie de son activité comme architecte conseil[331]. Par ailleurs, la publication d'un dossier sur l'histoire du corps des architectes conseils, en 2000, nous fournit des éléments complémentaires sur les conditions de création et d'évolution des architectes conseils et de leurs attributions[332].

[330] Voir ADBR60J3, 60J2, 67J655. Voir ADHR, fonds Stoskopf, 34J 72, 104, 123, 982. Ces investigations seraient à compléter, notamment dans les archives des ministères concernés.

[331] Voir tableau des dépouillements en annexes (vol.2), page 13.

[332] Stoskopf est cité dans les personnes qui ont témoigné pour élaborer ce document *Le sens d'une mission Le corps des architectes conseils de l'équipement 1950-2000*, http://www.architectes-conseils.fr/publications/le-sens-dune-mission-paris-2000, consulté le 5 novembre 2012.

a. De l'architecte en chef à l'architecte conseil…

L'évolution d'une mission : le contrôle de la qualité architecturale ?

C'est en fait la création d'un nouveau corps qui va permettre à l'architecte d'étendre son autorité et d'intervenir à Strasbourg[333]. La création des architectes conseils de la construction, par arrêté du 24 juin 1950[334], sous l'impulsion d'Eugène Claudius-Petit, introduit l'idée d'un contrôle et d'une évaluation de la qualité architecturale de la construction. Les fonctionnaires proches du ministre étant débordés, l'idée est alors de désigner des conseillers recevant des attributions territoriales. Les architectes conseils sont notamment chargés de superviser les dossiers de permis de construire sur l'ensemble du secteur qui leur est attribué. Le ministre sélectionne ces nouveaux architectes conseils parmi les personnalités reconnues de l'époque et, notamment, parmi les architectes en chef de la Reconstruction dans leur grande diversité:

Il est difficile d'avoir d'eux une image homogène, tant ce groupe est constitué de personnalités diverses aux idées parfois différentes […] Parmi les architectes sollicités, on trouve des grands prix de Rome, qui sont bien souvent ceux qui ont eu accès le plus vite à la commande. Ils sont pour la plupart à la fois classiques dans leur approche de l'urbanisme tout en étant ouverts aux conceptions novatrices en architecture[335].

Les relations cordiales qu'entretient Stoskopf avec Adrien Spinetta (1908-1998), alors directeur de la construction, lui permettent encore une fois d'obtenir une extension de ses prérogatives, au moment où ses principales tâches d'architecte en chef sont en train de s'achever[336]. En décembre 1953, Spinetta offre à Stoskopf un poste de membre titulaire à la commission des plans types pour la région Alsace[337]. Spinetta lui propose aussi, à la même période, d'étendre encore son aire d'influence comme architecte conseil. Sa mission est étendue, dès mars 1954, à tout le Haut-Rhin, le Bas-Rhin et au territoire de Belfort, avec seulement quelques exclusions[338]. Il est ainsi amené à travailler aux côtés des directeurs départementaux de la Construction dans les trois départements où il est affecté. Pour le seconder dans cette tâche importante, les architectes Pierre Keller et

[333] Nous n'avons pas retrouvé dans les archives de l'architecte son premier contrat d'architecte conseil mais une série d'avis qu'il émet, notamment à Strasbourg, atteste de sa nomination dès la création des architectes conseils. Un compte-rendu de la 15ème conférence d'information sur les habitations à loyer modéré, le 17 décembre 1951, stipule sa présence comme architecte conseil auprès de ses nouveaux confrères Arretche, Badani, Beraud, Dubuisson, Guth, Madelain, Le Donné, Sonrel et Vergnaud. En outre, dès janvier 1950, le ministère confie à Stoskopf l'étude du plan de masse du quai des Alpes, quai des Belges et Cronenbourg. Voir ADHR, fonds Stoskopf, 34J104.

[334]« Ces architectes assurent les missions qui leur sont confiées par le ministre de la reconstruction et de l'urbanisme dans le cadre du contrôle général de la construction. », arrêté du 24 juin 1950, http://www.legifrance.gouv.fr.

[335] « Le sens d'une mission Le corps des architectes conseils de l'équipement 1950-2000 », *op. cit.*, p. 13.

[336] Charles-Gustave STOSKOPF*, Le ministre Chalandon à Str*asbourg, s.d., p.3. ADBR, fonds G. Stoskopf, 60J1.

[337] Lettre d'Adrien Spinetta, directeur de la construction à Stoskopf, le 31 décembre 1953. ADHR, fonds Stoskopf, 34j982. Cette nomination est en lien avec la mise en place des Logeco voir en page 117.

[338] En effet, certaines opérations mulhousiennes sont exclues car elles sont déjà supervisées par des architectes coordinateurs (quartier de la gare et carrefour de Bâle). Dans le Bas-Rhin, les arrondissements de Saverne, de Strasbourg et les cantons de Haguenau, Bischwiller et Niederbronn sont exclus. A Strasbourg, Stoskopf est nommé adjoint. Décision du ministre de la reconstruction, mars 1954, ADHR, fonds Stoskopf, 34J982.

Albert Chevin l'assistent dans le Haut-Rhin. À Strasbourg, il est secondé par l'architecte Edouard Kah[339] (1917-1964) et plus tard, par Albert Horn.

Les débuts de Strasbourg : des missions cumulées

Les débuts professionnels de l'architecte à Strasbourg sont caractérisés par des pratiques et des mandats cumulés. Si, en théorie, les architectes conseils ne doivent pas construire dans leur zone d'attribution, la pratique de Stoskopf se double pourtant bien d'une activité libérale. C'est d'ailleurs, paradoxalement, la même administration qui le sollicite pour ses premières missions en tant qu'architecte concepteur à Strasbourg[340]. Cette double pratique aboutit alors à des situations particulières lorsqu'il s'agit, pour l'architecte de juger son propre travail… Diverses solutions sont alors envisagées. Parfois, comme en 1956, l'avis n'est volontairement pas joint au dossier : « Le dossier ayant été établi par l'architecte conseil de la construction, choisi comme architecte en chef du groupe par l'OPHLM de la ville, nous ne joindrons pas son avis »[341]. D'autre fois, un projet signé Stoskopf reçoit un avis favorable de sa propre main, mais l'architecte ne pousse pas la duplicité jusqu'à fournir des arguments détaillés[342]. Cette position singulière n'est d'ailleurs pas vécue par l'architecte comme le signe d'une hégémonie accrue. Au contraire, selon lui, ses prérogatives sont limitées par rapport à ce qu'elles avaient pu être au moment de la Reconstruction. Ses avis, en tant qu'architecte conseil, deviennent consultatifs et leur application demeure à la discrétion des directeurs départementaux.

Actif dès le début des années 1950 comme architecte du ministère de la Reconstruction, Stoskopf est confronté à différents chantiers liés à la Reconstruction de la ville. Aux côtés de Jean Clément, directeur départemental de la construction, il intervient sur différents dossiers importants concernant le centre ville. La place Gutenberg, en partie éventrée par les bombardements, est un lieu de débats[343] : Stoskopf soutient une reconstruction *ante bellum* se positionnant ainsi en soutien de son Maître Robert Danis (pl.4 ill.a)[344]. Stoskopf intervient également à d'autres endroits : il collabore notamment avec Kah au dessin des façades de la rue du Vieil-Hôpital[345].

---

[339] Kah est diplômé de l'Eras en 1948 avec pour sujet « Aménagement de la place de la Sinn à Ammerschwihr ». Voir Anne-Marie CHATELET et Franck STORNE (DIR.), *Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, *op. cit.*, p. 299.

[340] L'administration choisit parfois de « soutenir » ainsi les architectes conseils. C'est aussi le cas de l'architecte Daniel Badani. « Le sens d'une mission Le corps des architectes conseils de l'équipement 1950-2000 », *op. cit.*

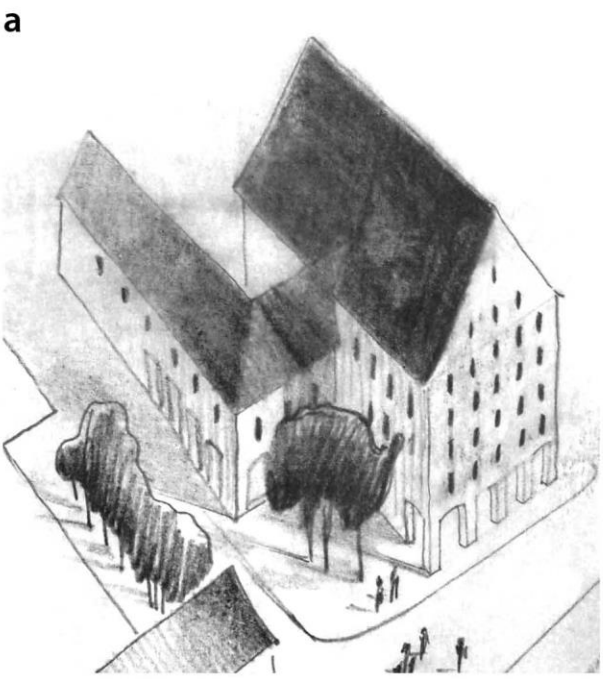
[341] Courrier du 23 avril1956 de la direction des services départementaux du Bas-Rhin adressé au secrétaire d'État à la Reconstruction et au Logement. Archives de Fontainebleau, versement 0019850104, article 4.

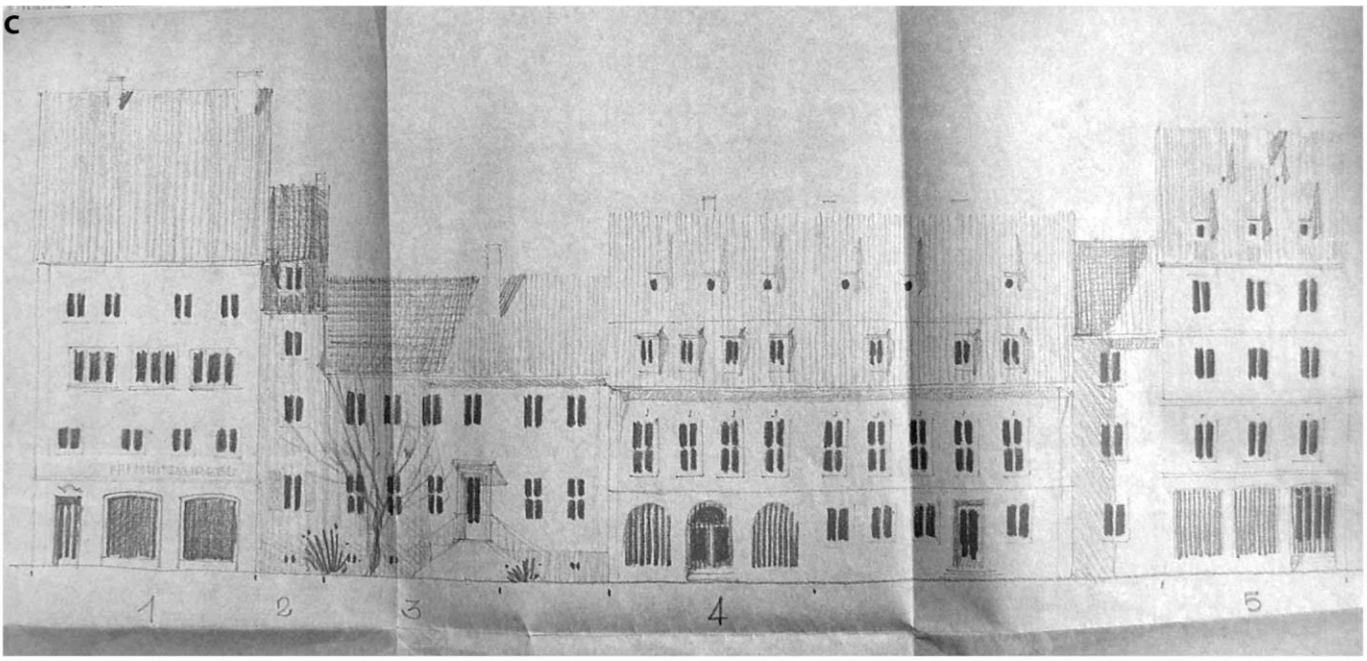
[342] Consultation de M. Stoskopf architecte conseil, séance du 21 février 1964. ADHR, fonds Stoskopf, 34J123.

[343] Voir Charles-Gustave STOSKOPF, *Mes débuts à Strasbourg*, s.d., 4 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[344] DANIS Robert, Conservation dans leur état primitif de monuments protégés et qui ont subi d'importants dommages de guerre, Médiath èque de l'architecture et du patrimoine, cote 81/68/1. Pour plus de détails sur ce projet voir Jean-Philippe DEGOUL, *Une reconstruction en tissu urbain*, mémoire, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg, Strasbourg, 2014, 85 p.

[345] Charles BACHOFEN, « La reconstruction », *in Strasbourg: chroniques d'urbanisme*, La Tour d'Aigues, France, Éd. de l'Aube, 1994, pp. 21- 27.voir en





a. Croquis sur l'immeuble de la quincaillerie centrale, place Gutenberg, 1950 /ADHR104.
b. Débouchement de l'impasse du Paon / ADBR60J6.
c. Elévations de la rue du Vieil-hôpital / ADBR60J3.

Grâce aux brèches taillées par les bombardements, l'ancienne ruelle devient une placette intime près de la cathédrale (pl.4 ill.c). Clément et Stoskopf découvrent également une autre possibilité au centre-ville. En débouchant l'impasse du Paon et en l'ouvrant sur la rue de la Division-Leclerc, les deux hommes permettent de générer là aussi une nouvelle perspective sur la cathédrale et sur une ancienne maison à pignon. Ils imposent alors une échancrure dans le projet que l'architecte Claude Misbach implante le long de la rue de la Division-Leclerc mettant ainsi en scène le paysage urbain le long de la grande percée. Au dos d'un dessin de cette nouvelle configuration urbaine, Stoskopf annote fièrement : « j'ai créé ce paysage qui n'existait pas avant la guerre »[346] (pl.4 ill.b).

Les différentes interventions de l'architecte sur les projets de reconstruction à Strasbourg insistent ainsi sur l'articulation nécessaire entre les interventions neuves et le contexte urbain existant, prolongeant les préoccupations qu'il a développées quelques années auparavant lors de la reconstruction des villages du vignoble.

b. Les avis d'un architecte : le reflet d'une vision ?

Les avis d'un architecte, des critiques étayées ?

Stoskopf affirme avoir fait preuve de modération et de probité dans l'exercice de ses missions en tant que représentant de l'administration centrale. A de nombreuses reprises, il attribue comme raison principale de sa longévité à ce poste son attitude qu'il estime infaillible :

La subjectivité de tout jugement d'une œuvre architecturale m'a toujours conduit à m'exprimer, en ma qualité d'architecte conseil, avec prudence. J'ai souvent formulé des réserves et quand j'ai été contraint à prononcer un refus, je l'ai fait avec beaucoup de modération afin de ne pas provoquer de graves blessures d'amour-propre.[347]

L'appréciation positive de son action est partagée par certains membres de l'administration qui œuvre avec Stoskopf. Encore une fois, son nom et sa personnalité l'aident : le directeur départemental de la construction dans le Bas-Rhin, Jean Clément, avec qui il a travaillé, estime d'ailleurs à son sujet : « Stoskopf, qui avait été choisi par M. Claudius-Petit, Ministre à l'époque, était bien l'homme de la situation, à la fois par ses qualités d'architecte et sa profonde connaissance du pays »[348]. Hugues Delmond, chef du service régional de l'équipement partage également cette vision :

[346] Voir ADBR, fonds Stoskopf, 60J6.

[347] Lettre de Stoskopf au Recteur de l'Académie de Strasbourg, 26 février 1974. AFS 17.

[348] Lettre de Jean Clément à Maria Schimpf, 24 janvier 1980. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

Sur le plan de la région d'Alsace, l'architecte choisi pour remplir cette mission a été Charles-Gustave Stoskopf. Une collaboration fructueuse s'est établie entre lui, les directeurs départementaux et les architectes pour l'examen des projets. Grâce à son exquise urbanité, sa connaissance parfaite des problèmes de la région et son amour de celle-ci, sa qualité et sa compétence, d'excellents rapports se sont établis pour le grand bien des réalisations de la région.[349]

A travers le dépouillement des avis qu'il a émis ou rédigés, comment et sur quels critères l'architecte juge-t-il les projets de ses confrères ? Dans la forme, l'architecte prend généralement le soin d'argumenter et de circonstancier ses avis, qu'il soient favorables ou défavorables. Dans les notes et avis qu'il transmet aux architectes, il critique, en fonction du projet, les dispositions en plan, la composition des façades, la qualité des détails de toiture et propose généralement quelques pistes d'améliorations des projets. Ses avis peuvent être, selon les cas, soit lapidaires, soit beaucoup plus détaillés. Il déplore aussi parfois le peu de consistance des dossiers qui lui sont transmis. Stoskopf est amené, de façon plus ponctuelle, à s'exprimer sur des projets à caractère artistique : monuments ou sculptures urbaines. Il se montre sévère à l'égard du sculpteur Schické, qui présente un projet de monument à la gloire d'Albert Schweitzer (1875-1965) dans sa ville natale de Kaysersberg[350]. Stoskopf trouve que le sculpteur n'a pas su exprimer, en proposant une sculpture à taille humaine, la grandeur et la personnalité du célèbre médecin, cousin éloigné de son père[351] (pl.5 ill.a).

Sur le fond, les notes prises lors des séances de consultation de Stoskopf comme architecte conseil auprès des directions départementales de la construction révèlent de façon plus nette et plus cinglante les jugements émis par l'architecte sur les projets de ses confrères. Ces notes, qui ne sont pas destinées à la diffusion, consignent les commentaires de Stoskopf. Comme dans les jurys de l'Ensba, l'architecte décerne les bons et mauvais points, parfois avec sévérité, et selon des critères souvent personnels et implicites. Par exemple, sur un projet d'HLM à Guebwiller signé par l'architecte Schlegel, Stoskopf donne un accord, tout en déplorant la médiocrité de détails « détestables »[352]. Sur un projet de l'architecte Jean Finiels (1927-2002) pour l'OPHLM de Bollwiller, il est aussi sévère : « Projet très banal sous la main d'un architecte de cette qualité, beaucoup de conformisme, beaucoup de poncifs… »[353]. Sur un autre projet du même architecte à Guebwiller, l'architecte conseil donne son accord mais l'emploi de guillemets souligne son ironie, ou tout du moins une certaine distance, vis-à-vis de certaines expressions architecturales : « Le

[349] Hugues DELMOND, « L'évolution de la construction en Alsace depuis 1945 », *Saisons d'Alsace*, nº 35, 1970, p. 271.

[350] Avis donnés en ma qualité d'architecte conseil, ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.

[351] Albert SCHWEITZER, « Cousin Stoskopf », *Saisons d'Alsace*, 1954, vol. 24, pp. 263-264.

[352] Consultation de M. Stoskopf architecte conseil, séance du 30 septembre 1964. ADHR, fonds Stoskopf, 34J123.

[353] Consultation de M. Stoskopf architecte conseil, séance du 28 novembre 1964. ADHR, fonds Stoskopf, 34J123.

quartier semble permettre la construction d'un "spécimen" d'architecture contemporaine »[354] estime Stoskopf. Sur un projet de ses confrères André Pache et Edouard Risser à Colmar, l'architecte conseil donne son accord mais regrette à nouveau une expression architecturale qui ne tient pas compte selon lui du paysage urbain historique : « La bonne tenue du paysage urbain a été sacrifiée. C'est une entorse à une règle de conduite que j'ai cru toujours devoir adopter au centre du vieux Colmar. Les Monuments historiques ont donné un avis favorable. Je me rallie avec quelques regrets à leur thèse »[355]. Stoskopf exprime ainsi des réserves sans qu'elles n'aboutissent toujours sur un avis défavorable. En effet, il fait ainsi face à Bertrand Monnet : ce dernier soutient des projets à l'esthétique contemporaine affirmée en centre urbain et illustre un article sur le sujet[356] du projet signé par Pache et Risser (ipl.5 ill.d). Leurs discordes régulières illustre une période de tensions fortes entre l'administration des affaires culturelles et celle de la construction. Malraux et son équipe luttent en effet contre la domination des Prix de Rome notamment sur la formation des architectes et en viennent à bout, en 1968 avec l'éclatement des Beaux-Arts[357]. Paradoxalement, le représentants des Monuments historiques, empreints de la même sensibilité moderne que Malraux, défendent des positions parfois moins conservatrices que certains anciens architectes en chef de la Reconstruction comme Stoskopf.

Des réflexions apparaissent, en filigrane de commentaires que Stoskopf fait sur certains projets relevant de domaines familiers, à l'instar de l'architecture du logement ou de l'architecture religieuse. En la matière, il déplore le manque d'une doctrine claire, à l'occasion d'un commentaire sur un projet signé par son confrère Du Cailar[358] pour l'association paroissiale de Pulversheim : « J'estime que les tendances actuelles en matière d'Art Sacré ne permettent plus d'émettre un jugement équitable motivé. L'absence de critères favorise nécessairement toutes les audaces : les responsabilités de l'auteur deviennent démesurées »[359].

Les avis d'un architecte, entre affinités et conflits

En tant qu'architecte conseil, Stoskopf émet également des avis sur les projets des autres architectes « mandarins » de la scène professionnelle. Les avis de Stoskopf reflètent alors les rapports plus ou moins cordiaux qu'il entretient avec ces rivaux. Mais on peut y lire aussi les tensions entre les différentes composantes de l'administration et particulièrement entre les services

[354] Consultation de M. Stoskopf architecte conseil, séance du 18 août 1964. ADHR, fonds Stoskopf, 34J123.

[355] Consultation de M. Stoskopf architecte conseil, séance du 25 août 1964. ADHR, fonds Stoskopf, 34J123.

[356] Bertrand MONNET, « L'architecture contemporaine dans les monuments et ensembles historiques en France », *Monumentum*, 1975, nº 11-12, pp. 35-50.

[357] Dominique HERVIER (DIR.), *André Malraux et l'architecture*, Paris, Le Moniteur, 2008, p. 88.

[358] Stoskopf et Du Cailar ont collaboré pendant la reconstruction, notamment sur des programmes scolaires à Ammerschwihr, Bischwiller et Wihr-au-Val.

[359] Consultation de M. Stoskopf architecte conseil, séance du 21 février 1964. ADHR, fonds Stoskopf, 34J 123.

centraux et locaux concernés par le secteur de la construction. Parfois, les tensions et désaccords avec les services des Monuments historiques sont explicites. L'avis rédigé concernant un projet quai Turckheim permet par exemple à Stoskopf de glisser : « Les balcons, que l'architecte en chef des Monuments historiques a suggéré, paraît-il, à Monsieur Schneider, constituent une adjonction regrettable. Aucun immeuble du quai Turckheim n'est doté de balcons »[360]. En 1958, amené à examiner le projet de maison à Neuf-Brisach, Stoskopf découvre un vaste projet d'implantation d'un lotissement sur le glacis des remparts avec, selon lui, « le consentement des Monuments historiques »[361]. Les désaccords récurrents avec Monnet[362] transparaissent donc aussi dans sa mission d'architecte conseil. Dans une note concernant un projet d'église neuve à Herrlisheim signé Monnet (pl.5 ill.b), Stoskopf note ; « Il faut encourager les recherches. Je ne puis m'empêcher d'exprimer mes appréhensions devant une œuvre qui veut être un défi… et un défi à beaucoup de choses […] Je ne pense pas que le christianisme évoluera dans le sens proposé par la future église d'Herrlisheim. Mais ceci, ce n'est pas à moi de le dire »[363].

Les conceptions personnelles de l'architecte sont heurtées par l'esthétique expressive, teintée de brutalisme, du projet de Monnet[364]. L'architecte conseil insinue même que le déclassement par le service des Monuments historiques des vestiges de l'ancienne église endommagée par les bombardements n'est pas un hasard[365]. Parfois, comme pour le projet de l'Esplanade, que Stoskopf supervise en tant qu'architecte en chef, il déplore à nouveau un excès d'expression dans les façades des immeubles signés par Monnet[366]. D'autres fois, il se montre élogieux comme lorsqu'il rédige une note consacrée à la construction d'une maison de l'Europe, siège du conseil de l'Europe à Strasbourg. La mission est confiée à l'architecte Henry Bernard qui conçoit un projet colossal venant compléter les institutions existantes. Stoskopf apprécie le parti adopté par cet architecte, grand prix de Rome 1938 : « Les dessins des façades traduisent une volonté sans défaillance et la recherche d'une expression plastique solide […] Je pense qu'il est permis de dire que le projet, tel qu'il se présente à nous, affirme une personnalité…et cela me paraît important »[367].

---

[360] Avis du 25 juin 1958, immeuble Hohl-Danner.Avis donnés en ma qualité d'architecte conseil, ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.

[361] STOSKOPF Charles-Gustave , *Je sauve les remparts de Neuf-Brisach*, février 1979, 4 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[362] Ses désaccords sont notamment trcomme nous le verrons vu sur le projet de la rue du Dôme en page 386.

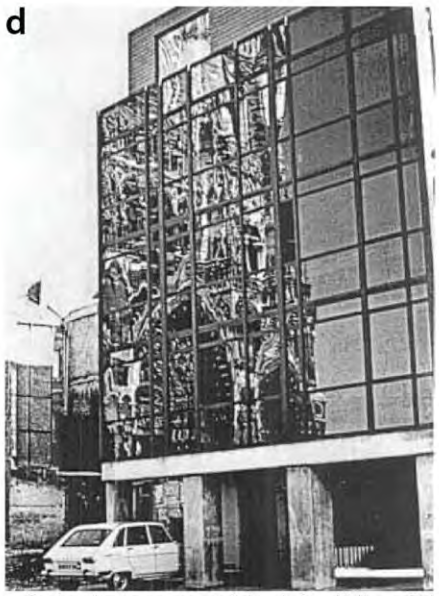
[363] Avis confidentiel, le 20 mai 1963. La nouvelle église d'Herrlisheim, ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

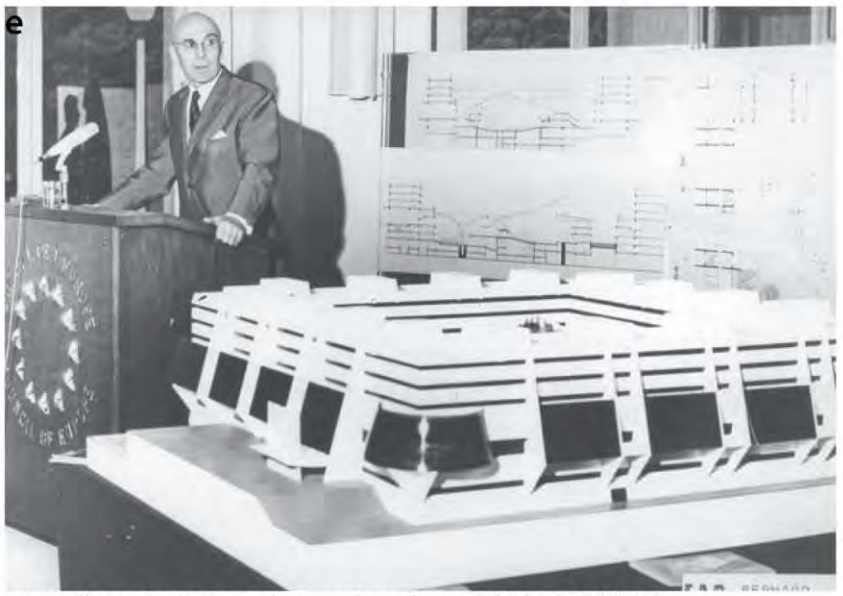
[364] « Dans ce Herrlisheim reconstruit dans le respect des traditions alsaciennes elle est une évidente provocation. Cette cathédrale de béton avait sa place dans un quartier contemporain, dans un grand Ensemble, mais dans cette bourgade alsacienne, elle constitue une erreur et je n'hésite pas à dire, pensant au sacrilège qui se trouve à son origine, une erreur criminelle » écrit Stoskopf. *La nouvelle église d'Herrlisheim*, ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[365] Cette vision acide semble occulter l'histoire et les difficultés liées à ce projet particulier. Pour plus de détails, se référer aux archives de Bertrand Monnet déposées à la Médiathèque du patrimoine, cote 81/67/11.

[366] Avis de l'architecte en chef, 13 juillet 1962. ADBR, fonds Stoskopf, 67J 655.

[367] Le cadre dans lequel cet avis a été formulé reste à éclaircir. Avis de l'architecte rapporteur, le 27 mai 1972. Avis donnés en ma qualité d'architecte conseil, ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.





a. Projet de monument à la gloire d'Albert Schweitzer dans sa ville natale de Kaysersberg par le sculpteur Schické / ADBR60J3.
b. Nouvelle église d'Herlissheim par Bertrand Monnet / ADBR60J2.
c. Plan masse de l'opération de Hautepierre, signé Pierre Vivien / *AMC*, 1978.
d. Un projet des architectes Pache et Risser à Colmar, illustrant un article de Bertrand Monnet en 1975 dans la revue *Monumentum*.
e. L'architecte Henry Bernard commentant la maquette du palais de l'Europe / Cité de l'architecture et du patrimoine/ADAGP 2011.

Limitation puis fin des prérogatives

Les conflits qui transparaissent parfois entre Stoskopf et certains maîtres d'œuvre révèlent des tensions autour de la centralisation du pouvoir. Le volontarisme de Pierre Pflimlin, conforté par une tradition locale d'un pouvoir municipal fort, fait parfois fi du rôle des services départementaux de la construction et donc, de l'avis de l'architecte conseil. En 1966, alors que le projet du quartier de la ZUP de Strasbourg Hautepierre est à l'étude depuis deux ans, l'avis de Stoskopf n'a toujours pas été sollicité : il demande alors à l'administration de l'en dispenser, par dépit[368]. Une rencontre avec Vivien est finalement organisée en juin de la même année, lors de laquelle une maquette de l'opération est présentée[369]. Stoskopf rédige un rapport détaillé en 1966 dans lequel il donne son accord sur cet important projet, soulignant les efforts de Vivien concernant les problèmes de circulation et le dimensionnement des espaces verts, tout en regrettant le caractère expérimental du parti adopté[370]. Il rédige un second avis, en 1967, alors que le projet fait l'objet de modifications. Devant la conception novatrice d'un plan de masse fondé sur de grandes mailles hexagonales (pl.5 ill.c), il donne un nouvel accord, teinté d'appréhension[371]. Puis, un dernier avis rédigé en 1967 résume de manière laconique sa position :

L'adoption du plan de masse de la ZUP de Strasbourg-Hautepierre revêt à l'heure actuelle un caractère d'extrême urgence. Monsieur Vicariot[372], architecte en chef chargé de mission par le Conseil Supérieur d'Architecture et d'Urbanisme plaide en faveur du projet. En ce qui me concerne, je me rallie à son jugement malgré l'extrême rigueur de la composition proposée. L'intransigeance avec laquelle s'exprime Monsieur Vivien ne me laisse pas sans quelques appréhensions.[373]

Lors de la séance du Conseil Supérieur d'Architecture et d'Urbanisme présidée par Henry de Ségogne (1901-1979) du 22 mai 1967, Stoskopf donne un avis favorable, sans avoir l'occasion de développer plus avant ses réticences[374]. En dépit des réserves qu'il a exprimées auparavant en tant qu'architecte conseil, il participe ensuite à la construction des premières tranches de logement de l'opération Hautepierre, œuvrant pour la SCIC et l'OPHLM de la ville[375].

---

[368] « Monsieur Vivien a pris délibérément le parti de m'ignorer. », lettre de Stoskopf à Monsieur Lamare, directeur des services départementaux du secrétariat d'Etat au logement, le 8 mars 1966. ZUP Hautepierre : mes interventions, ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[369] Lettre de Stoskopf à Monsieur Lamare, le 23 août 1966. ZUP Hautepierre : mes interventions, ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[370] Rapport confidentiel de G. Stoskopf architecte conseil, projet d'aménagement de la ZUP Strasbourg Hautepierre, septembre 1966. ZUP Hautepierre : mes interventions, ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[371] « Je ne sais pas si des tentatives semblables ont été faites dans d'autres villes françaises ou étrangères et si ces recherches ont été couronnées de succès. Je suis obligé d'avouer que je suis, à l'heure actuelle, insuffisamment informé […] Il ne m'est donc pas possible de donner à ce projet une adhésion dépourvue d'appréhensions. » Avis de G. Stoskopf architecte conseil, le 29 avril 1967. ZUP Hautepierre : mes interventions, ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[372] Henri Vicariot (1910-1986), est un architecte et ingénieur des Ponts et Chaussées, il est notamment le concepteur de l'aéroport d'Orly.

[373] Avis de G. Stoskopf architecte conseil concernant le projet d'aménagement de la ZUP Strasbourg Hautepierre, le 11 mai 1967. ZUP Hautepierre : mes interventions, ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[374] Stoskopf écrit que le président ne lui aurait pas laissé la parole. Voir *ZUP Hautepierre : mes interventions*, ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[375] Stoskopf va réaliser avec son équipe strasbourgeoise 1831 logements dans le cadre de l'opération de Hautepierre pour le compte de la SCIC mais aussi 352 logements pour le compte de la SIBAR.

Les relations de Stoskopf avec ses administrations de tutelle – affaires culturelles pour son mandat à l'Eras, ministère de la construction puis de l'équipement pour sa mission d'architecte conseil – se tendent au fil des années 1960. Ses divergences de vue avec Max Querrien, directeur de l'architecture au ministère des affaires culturelles entre 1963 et 1968 fermement opposé à la domination des grands prix de Rome et des ACBPN[376], aboutissent en 1967, à l'abandon de son mandat de directeur de l'Eras. Par ailleurs, malgré son mécontentement face à la politique du ministre de l'équipement Edgard Pisani et d'un de ses successeurs, Albin Chalandon[377], il poursuit jusqu'en 1973 sa mission d'architecte conseil[378]. Cette incertitude sur l'avenir de sa fonction d'architecte conseil et plus largement, sur la place de l'architecte dans la société[379], est partagée par ses confrères[380].

En fonction des rapports que Stoskopf entretient avec les directeurs départementaux, les contours précis de sa mission diffèrent. Ainsi, son avis se limite progressivement, en Alsace, aux projets d'envergure ou problématiques, en concordance avec les directives de l'administration. Pour certains projets strasbourgeois - notamment la construction controversée de la Maison rouge place Kléber[381]-, l'avis de l'architecte conseil n'est sollicité que tardivement. Néanmoins, les sources lacunaires comme la nature même de son activité comme architecte conseil ne permettent pas de cerner avec précision son apport sur les projets, comme le souligne Eugène Beaudouin en 1961 à propos de l'activité des architectes conseils en général :

Il est évidemment impossible d'estimer quel fut le gain de cet état de choses ; personne ne pouvant savoir ce qu'aurait été la construction sans la présence et l'action des architectes conseils. Il est probable que selon la qualité de la composition architecturale, où cependant l'amélioration est sensible, notre apport fut important ; plus encore dans le domaine de la composition des plans masse.

Au fil de ses avis, Stoskopf y use du même vocabulaire que celui de l'enseignement reçu à l'Ensba – composition, ordre, hiérarchie sont des thèmes récurrents – lui permettant de distinguer ce qui est à ses yeux médiocre ou ce qui dénote du caractère, de la personnalité. Quand l'architecte commente les projets de ses confrères, son approche révèle une forme d'ambiguïté, qui se dessine

[376] Dominique HERVIER (DIR.), *André Malraux et l'architecture*, *op. cit.*, p. 88.

[377] Stoskopf condamne la politique de libéralisation impulsée par le nouveau ministère de l'équipement qui a, par contrecoup, donné un pouvoir immense sur l'aspect culturel de la production aux services des monuments historiques. Il s'oppose aux visions défendues par Max Querrien : « Je restais, malgré le plaidoyer de M.Querrien, persuadé que les œuvres de qualité ne peuvent être celles dont le « conceptualisation » est dictée par des comités d'irresponsables. C'est encore aujourd'hui ma conviction profonde. » Voir Charles-Gustave STOSKOPF, *Le ministre Chalandon à Str*asbourg, s.d.,11 p. ADBR, fonds G. Stoskopf, 60J1.

[378] Nous ne savons pas dans quels termes cette mission a été stoppée.

[379] Vago publie une tribune extrêmement sévère et dénonce l'anarchie de la politique publique qui se développe à cette même période. Pierre VAGO, « France 1969 », *l'Architecture d'Aujourd'hui*, 1969, nº 144, pp. 5- 8.

[380] Voir « Le temps du doute », p. 36 dans « Le sens d'une mission Le corps des architectes conseils de l'équipement 1950-2000 », *op. cit.*

[381] Ce projet de centre commercial et de bureaux implique la destruction de l'ancien hôtel Maison Rouge, construit à la fin du XIXe siècle. Cette démolition au milieu des années 1970 va engendrer de vives polémiques. Jacques LUCAN, « Strasbourg, dossier », *op. cit.*, p. 75.

entre compliments et critiques[382]. Il fait montre aussi de doutes et de modestie : « La démolition de la Maison Rouge vient de soulever à Strasbourg des controverses. La façade était-elle une œuvre de qualité ? Elle a paru précieuse aux uns et médiocre aux autres. Qui détient la vérité ? »[383] écrit l'architecte.

2) L'engagement à l'École régionale d'architecture de Strasbourg (1945-1967)

Au moment de la Libération, Stoskopf revient à l'Eras, comme enseignant, en succédant à Robert Danis. En 1949, à la mort de ce dernier, il est également nommé directeur de l'école. Il devient ainsi le porte-voix de l'École régionale à Paris. Pour suivre la trace de ses implications, nous convoquons des sources éparses : les archives personnelles de l'architecte concernant l'École régionale[384], les archives de l'école elle-même[385]. Enfin, la publication récente d'un ouvrage sur son histoire[386] enrichit le regard porté sur la période de formation de l'architecte comme sur celle de son engagement pédagogique dans les années 1950 à 1960. Quelle est l'empreinte de ce dernier sur cette école et sur les générations d'architectes qui y ont été formés ? Quels sont les liens tissés entre monde professionnel et la sphère de l'enseignement dans cette succursale de l'Ensba ?

a. Stoskopf enseignant : poursuite d'une tradition (1945-1965)

La renaissance d'une école (1945-1960)

En novembre 1945, l'école rouvre ses portes, dans des conditions précaires comme le rapporte *Les Dernières Nouvelles d'Alsace* du 20 février 1946 : « Les élèves de cette école n'ont pas encore aperçu le moindre professeur et eu aucun cours ». L'école peine effectivement à se reconstruire. Le palais du Rhin a lourdement souffert des bombardements de 1944 et les locaux de l'école sont rassemblés dans les combles d'une des ailes, où se mélange, sans distinction de niveaux, environ quarante élèves. Stoskopf s'attèle à remettre en place l'enseignement :

Jusqu'à la mort de Robert Danis, son fondateur et directeur, je fus avec François Herrenschmidt, Chef d'Atelier. J'enseignais et ce fut là une tâche passionnante. Les jeunes architectes, peu nombreux, inscrits alors

[382] Ce caractère ambigu du discours et des corrections a été confirmé par Nowak. Stoskopf, d'après son ancien collaborateur, entamait généralement les séances de correction des projets de ses confrères par des compliments. Puis, il proposait aimablement des corrections, qui finissait par remettre en cause le projet de façon plus globale. Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 janvier 2014.

[383] Lettre de Stoskopf au Recteur de l'Académie de Strasbourg, 26 février 1974. AFS 17.

[384] Voir AFS22, ADBR60J3.

[385] Voir AENSAS.

[386] Anne-Marie CHATELET et Franck STORNE (DIR.), *Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, *op. cit.*

à l'atelier, avaient presque tous été enrôlés dans l'armée allemande. […] *Parmi eux quelques uns avaient déjà suivi plusieurs semestres à la Technische Hochschule de Karlsruhe.*[387]

En 1945, une réunion du collège des professeurs alerte la direction sur la situation précaire de l'école notamment l'exiguïté et l'état des locaux, la bibliothèque inutilisable, l'absence de nomination d'un secrétaire. Ils soulignent aussi l'urgence de statuer sur le sort de huit élèves qui ont étudié en Allemagne auparavant[388]. Durant ces années d'après-guerre, Stoskopf devient vite l'émissaire naturel de l'école alsacienne à Paris, représentant celle-ci pour les nombreux jurys qui se réunissent dans la salle Melpomène[389] où sont exposés les travaux. Au sortir de la guerre, les résultats du concours sont relativement incertains et Herrenschmidt, professeur de théorie de l'architecture, écrit à ce sujet à Stoskopf en 1946 :

Bravo pour le résultat inespéré des derniers rendus. Je pense que tu as dû batailler ferme pour obtenir quatre mentions sur huit […] *Il est évidemment désagréable pour toi de représenter un atelier médiocre et de défendre à la MELPO des projets indéfendables.* [390]

Stoskopf succède à Danis et Herrenschmidt à Patriarche, décédé en 1941. Ce nouveau duo est scellé par une complicité née entre les deux architectes dans les années 1930 à l'occasion de projets communs. La « reconstruction » de l'école au sortir de la guerre est aussi marquée par ce renouvellement générationnel.

Stoskopf, quel enseignant ? (1945-1955)

Pendant une dizaine d'années, le duo Stoskopf-Herrenschmidt structure l'enseignement à l'École régionale. De 1946 à 1955, Stoskopf enseigne en tant que professeur de composition décorative, en charge des aspirants. Il ne reste cependant que peu de traces du contenu réel de son enseignement, si ce n'est les esquisses d'admission de cette période, dont les sujets sont exclusivement déterminés à Paris. Engagés par ailleurs dans la Reconstruction, les deux enseignants ne viennent que ponctuellement à l'École selon le modèle traditionnel des ateliers d'architecture à l'Ensba : « Une fois par semaine, ils venaient pour l'admission, la seconde classe »[391] se souvient Jean-Paul Treiber, ancien élève à l'école régionale entre 1951 et 1957 et diplômé à l'Ensba en 1965. C'est aussi le souvenir de Jean-Pierre Hoog, qui est alors aspirant sous

[387] Charles-Gustave STOSKOPF, Directeur de l'École régionale d'architecture à Strasbourg : une grande erreur..., oct. 1978, 3 p. ADBR, fonds G. Stoskopf, 60J1.

[388] Les enseignants Herrenschmidt, Ledoux, Koenig et Spinner assistent à la réunion. Quatre étudiants, Cardosi, Haenztler, Kah et Oesterle ont suivi six semestres à Stuttgart et quatre autres, Kessler, Urban, Rish et Rexer n'ont suivi que 2 ou 3 semestres à Stuttgart ou Karlsruhe.

[389] La fameuse "Melpo" était la salle d'expostion Melpomène à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts où se tenaient les jury des différents concours d'émulation.

[390] Lettre de Herrenschmidt à Stoskopf, le 04 mars 1946. AFS22.

[391] Entretien d'Anne-Marie Châtelet avec Jean-Paul Treiber, 08 mars 2012.

l'autorité de son futur associé : « En principe, Stoskopf venait une fois pas semaine. Il donnait des explications sur l'architecture, corrigeait les projets »[392]. Stoskopf reproduit l'enseignement qu'il a lui même reçu et prétend inculquer aux élèves « la théorie modulaire, base essentielle de l'architecture classique »[393].

En plus de ces quelques séances de correction, Stoskopf fait bénéficier les élèves de son expérience professionnelle, notamment par le biais de conférences ou de visites. En juillet 1949, il fait visiter les chantiers du vignoble aux élèves qui sont conquis par la réalisation de leur maître[394]. En 1956, l'architecte expose, lors des journées de Strasbourg, son travail dans le cadre de la Reconstruction[395]. Ses impressions de voyages, souvent initiées par la SCIC, deviennent aussi des supports de communication pour les jeunes générations. En 1957, il donne une conférence au Foyer de l'Etudiant Catholique à Strasbourg sur son voyage aux Etats-Unis. L'architecte en donne une autre à l'Ensba en mai 1961 sur le thème de son voyage en Europe centrale[396]. Les frontières entre son mandat pédagogique et son exercice professionnel ne sont pas étanches, puisque l'architecte entend incarner et porter la voix de l'école grâce à sa notoriété. En 1960, au Palais du Rhin, le directeur est célébré. Une cérémonie est organisée à l'école, pendant laquelle le préfet lui remet les insignes d'Officier de la Légion d'Honneur, suite à une nomination expresse du Ministre Pierre Sudreau en 1959. Il prononce un discours, où il remercie en premier lieu ses maîtres puis ses collaborateurs. Les élèves, représentés par leur massier[397], congratulent leur directeur et soulignent son engagement sans faille en faveur de l'école.

Pendant ces années d'après-guerre, l'ambiance décontractée[398] des ateliers s'accompagne d'un folklore particulier, éloigné des préoccupations architecturales comme, par exemple, la traditionnelle fanfare composée d'élèves de l'atelier. L'école est aussi une instance de recrutement, lieu poreux entre enseignement et monde professionnel. Parmi les élèves de Stoskopf dans cet après-guerre, un certain nombre vont devenir ses associés à l'instar de Walter Oehler[399], Alfred Fleischmann, Michel Mosser, Claude Offner ou Jean-Pierre Hoog, qui commencent à travailler chez lui pendant leurs études. D'autres vont simplement « gratter » chez le patron de

[392] Entretien réalisé par l'auteur avec Jean-Pierre Hoog le 12/02/2013 à Colmar.

[393] Discours inaugural, Gustave Stoskopf, document manuscrit, s. d., vers 1946. AFS22. Voir aussi les développements sur l'architecture classique chez Georges GROMORT, *Essai sur la théorie de l'architecture : cours professé à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts*, *op. cit.*

[394] Lettre de Roland Schweitzer à Stoskopf, le 21 août 1949. AFS22.

[395] Ces journées sont évoquées dans une lettre de Jacques Duvaux, president de la SADG à Stoskopf, le 11 juin 1956. AFS22.

[396] Jean-Louis VIOLEAU, *Les architectes et Mai 68*, Paris, Éditions Recherches, 2005, p. 32.

[397] Le massier est l'élève responsable, désigné par les élèves de l'atelier pour en assurer la gestion.

[398] Entretien réalisé par l'auteur avec Jean-Pierre Hoog le 12/02/2013 à Colmar.

[399] Walter Oehler poursuit en fait ses études après guerre mais est entré comme aspirant dès 1934 à l'Eras.

temps en temps à l'instar de Jean-Paul Treiber[400]. Nos dépouillements ont permis de dénombrer 24 anciens élèves de l'Eras qui sont passés à un moment ou un autre par les bureaux de Stoskopf[401].

Le désengagement ? (1955-1965)

Au milieu des années 1950, l'enseignement de l'école change à nouveau de visage. En effet, François Herrenschmidt démissionne en 1953[402]. Découragé, Stoskopf envisage lui aussi un moment la démission face aux nombreuses difficultés dans la gestion de l'école[403] dont il a pris la direction depuis 1949. La période de l'enseignement structuré autour de deux quadragénaires reconnus ne dure pas et les élèves ressentent cette transition :

Herrenschmidt et Stoskopf sont partis, ça a créé un vide, il y en a un autre qui est venu, il s'appelait Sauer, qui était un gars un peu effacé, mais intelligent, il avait pas mal d'intelligence dans la pédagogie, mais il était rapidement très mal vu par les étudiants, je ne sais pas pourquoi. [404]

Herrenschmidt intervient à l'Eras, au milieu des années 1950, en tant qu'architecte : il a pour mission de remodeler les espaces de l'école en réparant l'aile sud-ouest du Palais endommagée par les bombardements. La situation précaire des locaux dure jusqu'en 1965, avec le regroupement dans l'aile réparée de tous les locaux de l'école, auparavant disséminés en divers endroits de l'édifice. Après un bref passage de l'architecte Félix Madeline[405], c'est Gérard Sacquin (1924-1982), architecte parisien, qui remplace définitivement Herrenschmidt comme chef d'atelier en mars 1959.

A partir de 1955, Stoskopf n'occupe plus que le poste de directeur, en raison de l'essor considérable de sa production et l'ouverture de nouveaux bureaux à Paris. A l'école, l'architecte alsacien François Sauer, son dauphin le remplace. Celui-ci a étudié à l'Eras entre 1945 et 1951 et il œuvre comme architecte au service d'architecture de la Ville de Strasbourg. Stoskopf conserve son mandat de directeur et à partir de 1965, devant l'augmentation des effectifs, reprend en main la formation des aspirants. En mars 1965, dans un discours, l'architecte questionne les élèves de manière provocatrice : « Savez vous regarder ? Je crains que non »[406]. Il leur demande alors de restituer - de mémoire - la façade occidentale de la cathédrale de Strasbourg (pl.5 ill.b,c,d).

---

[400] Entretien d'Anne-Marie Châtelet avec Jean-Paul Treiber, 08 mars 2012.

[401] Voir en annexes l'index des collaborateurs (vol.2), page 12.

[402] Il est engagé pour réaliser le projet de construction de l'école « rivale », l'Ecole Nationale d'Ingénieurs de Strasbourg. A cette période, Stoskopf lui reproche aussi son désintéressement dans les affaires de l'école et ne pas assister au jury de l'Ensba. « Je suis peiné de constater, en regardant les registres, qu'il y a déjà plus de 18 mois que tu n'es plus venu à la Melpo. » écrit Stoskopf à Herrenschmidt en octobre 1953. ADHR, fonds Stoskopf, 34J 1121.

[403] Lettre de Stoskopf au directeur de l'ENSBA, le 11 janvier 1954. AENSAS.

[404] Entretien d'Anne-Marie Châtelet avec Jean-Paul Treiber, 15 mars 2012.

[405] Félix Madeline est le fils de l'architecte Léon Joseph Madeline (1891-1977).

[406] Note lue aux élèves par Stoskopf le 6 mars 1965. AFS22.

L'enseignement de Stoskopf, dont il ne reste aujourd'hui que quelques rares témoignages, s'articule principalement autour de l'apprentissage académique de l'architecture, dans la tradition de l'école. Son passage est aussi caractéristique de l'endogamie d'un milieu professionnel : l'école constitue une instance de recrutement professionnel avant l'obtention des diplômes. De nombreux élèves vont en effet travailler ponctuellement chez les patrons de l'école, mandarins de la scène professionnelle, qui bénéficient de l'afflux des commandes à partir des années 1950.

b. Le directeur de l'école, défense et démission (1949-1967)

C'est avec beaucoup d'amertume qu'en 1978, Gustave Stoskopf juge son passage à l'école puisqu'il écrit : « J'ai commis dans mon existence, comme tous les hommes, un certain nombre d'erreurs. Celle qui me paraît, avec le recul du temps, la plus importante, fut de me laisser porter au poste de Directeur de l'École Régionale d'Architecture de Strasbourg[407] ». Comment l'architecte aboutit-il à ce constat radical ? Quelles sont les grandes lignes qui caractérisent l'histoire de son mandat de directeur de l'Eras ?

La défense d'une tutelle

Au moment où Stoskopf devient directeur, l'administration, consciente du décalage entre enseignement et réalité professionnelle, a engagé un certain nombre de réformes successives[408]. Dès la première année de son mandat, des menaces planent sur le statut des écoles régionales. Face aux desseins de l'administration, Stoskopf alarme ses confrères :

Détacher les Ecoles régionales de l'Ecole nationale des Beaux-Arts, c'est diminuer la valeur et la portée de l'enseignement dans les écoles de province [...] Enfin, supprimer les ateliers de province, c'est interdire la carrière d'architecte à des centaines, à des milliers de jeunes Français de condition modeste.[409]

L'école de Strasbourg, sous la tutelle de l'Ensba, permet selon lui, de mettre sur un pied d'égalité les élèves provinciaux et ceux de la capitale. A partir du milieu des années 1950, même si Stoskopf s'éloigne de l'enseignement, il continue de batailler pour défendre la position de l'école régionale. En 1954, l'architecte André Leconte, est rapporteur du comité consultatif sur l'enseignement de l'architecture : il prône une décentralisation des écoles régionales[410].

---

[407] Charles-Gustave STOSKOPF, Directeur de l'école régionale d'architecture à Strasbourg : une grande erreur..., oct. 1978, 3 p. ADBR, fonds G. Stoskopf, 60J1.

[408] « Si l'organisation en atelier est rarement remise en cause et même reconnue comme un facteur de liberté, les modes de jugement sont très souvent critiqués, la faiblesse de l'enseignement scientifique et technique est dénoncée, tout comme la désuétude de beaucoup des programmes (…) » Jacques LUCAN, *Architecture en France, 1940-2000*, *op. cit.*, p. 188.

[409] Lettre de Gustave Stoskopf au directeur de l'ERA de Rouen, le 27 mai 1949. AENSAS.

[410] Anne-Marie CHATELET, « L'École régionale d'architecture de Strasbourg (1921-1965) », *op. cit.*, p. 36.

Stoskopf est persuadé que l'administration ne donnera pas de vrais moyens à celles-ci. Pour lui, les écoles régionales sont en passe d'être rétrogradées, il plaide alors pour un diplôme unique et commun à toutes les écoles sans distinction. En 1958, Stoskopf est encore bien présent dans les débats puisqu'il participe avec d'autres enseignants - Lods, Pingusson, Laprade, Gutton, Vitale, Zavaroni - au Conseil de l'enseignement de l'architecture. C'est l'occasion pour lui de se faire entendre. Stoskopf se montre critique à l'égard du système : « Je pense qu'il faut abolir cette notion du Jury Souverain qui n'est plus de notre temps. Elle pouvait convenir à une époque où deux ou trois Maîtres imposaient, grâce à la protection du Prince, un art officiel »[411].

Par ailleurs, le directeur est conscient du rayonnement des écoles allemandes et noue des relations avec certaines d'entre elles. Suite à une exposition de travaux d'élèves de l'École régionale en juillet 1959 dans l'aula du Palais Universitaire de Strasbourg, Gustave Stoskopf reçoit une invitation de Rudolf Buchner, directeur de la section architecture à la *Technische Hochschule* de Karlsruhe. Son homologue lui demande de faire un exposé sur les grandes réalisations françaises contemporaines[412]. Successeur de Robert Danis, son patron dont il prolonge la vision, Stoskopf considère avec bienveillance la tutelle des Beaux-Arts, qui hisse selon lui l'école à un niveau national, permettant de rivaliser dignement avec les écoles voisines d'Outre Rhin. Il protège ainsi un système élitiste et centralisé, proche de la structuration du milieu professionnel et du monde des affaires[413]. Malgré son respect pour l'institution, il est toutefois, conscient des défaillances du système dont il est, en tant que prix de Rome, l'un des produits exemplaires.

Les années 1960, le temps des conflits

Au début des années 1960, alors qu'il tente d'obtenir des fonds pour la réfection des locaux du Palais du Rhin, Stoskopf doit par ailleurs défendre l'école face à sa rivale strasbourgeoise, la section d'architecture de l'École nationale d'ingénieurs de Strasbourg (Enis)[414], et faire face à des dissensions nées depuis la Libération[415]. Le projet de réforme aboutit en 1962 à l'idée de créer quelques écoles nationales ; Stoskopf sollicite alors l'appui du maire de Strasbourg, Pierre Pflimlin, afin d'obtenir ce titre pour son école :

[411] Lettre de Gustave Stoskopf au directeur de l'ENSBA le 20 octobre 1958 à propos du concours Clavel. AENSAS.

[412] Lettre de Stoskopf à Monsieur le ministre d'Etat chargé des affaires culturelles, le 21 décembre 1959. AFS22.

[413] Jean-Louis Violeau fait ce parallèle. Voir Jean-Louis VIOLEAU, *Les architectes et Mai 68*, *op. cit.*

[414] Ecole nationale d'Ingénieurs de Strasbourg, dénomination de 1950 à 1966 de l'ancienne Ecole nationale technique de Strasbourg.

[415] Sa formation d'ingénieurs-architectes est reconnue comme une École d'architecture dès 1950. Voir à ce sujet Anne-Marie CHATELET, « L'École régionale d'architecture de Strasbourg (1921-1965) », *op. cit.*

a

ANNÉE SCOLAIRE 1956-1957

ÉTUDES PRÉPARATOIRES

MATHÉMATIQUES
M. J. COMMEAU, Agrégé de Mathématiques, *Professeur.*

GÉOMÉTRIE ET GÉOMÉTRIE DESCRIPTIVE
M. H. MARVILLET, Agrégé de Mathématiques, *Professeur.*

ÉTUDES PRÉPARATOIRES ET ÉTUDES NORMALES

DESSIN ET MODELAGE
M. Ch. HERBERT, Sculpteur, *Professeur.*
(Corrections dans l'Atelier de Dessin)

ÉTUDES NORMALES

THÉORIE DE L'ARCHITECTURE
M. F. MADELINE, Architecte D.P.L.G.
Lauréat de l'Institut de France, *Professeur.*
(Corrections dans l'Atelier d'Architecture.)

MATHÉMATIQUES GÉNÉRALES
M. R. ISS, Agrégé de Mathématiques, *Professeur.*

STABILITÉ DES CONSTRUCTIONS
M. J. SAMUEL, Agrégé de Mathématiques, *Professeur.*

GÉOMÉTRIE DESCRIPTIVE
M. H. MARVILLET, Agrégé de Mathématiques, *Professeur.*

STÉRÉOTOMIE
M. G. KŒNIG, Architecte D.P.L.G., *Professeur.*

MATÉRIAUX ET ÉLÉMENTS DE CONSTRUCTION
M. G. KŒNIG, Architecte D.P.L.G., *Professeur.*

PERSPECTIVE
M. G. KŒNIG, Architecte D.P.L.G., *Professeur.*

COMPOSITION DÉCORATIVE
M. F. SAUER, Architecte D.P.L.G., *Professeur.*
(Corrections dans l'Atelier d'Architecture.)

CONSTRUCTION
M. E. KAH, Architecte D.P.L.G., Ingénieur D.E.N.T.S., *Professeur.*

PHYSIQUE ET CHIMIE
M. A. KUHN, Professeur de sciences physiques, *Professeur.*

LÉGISLATION DU BATIMENT
M. A. WEHR, Avocat au Barreau de Strasbourg, *Professeur.*

COMPTABILITÉ ET ORGANISATION PROFESSIONNELLE
M. O. de LAPPARENT, Architecte D.P.L.G., Urbaniste, *Professeur.*

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ARCHITECTURE
M. Ch.-H. ARNHOLD, D.P.L.G., Architecte des Bâtiments de France, *Professeur.*

HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE FRANÇAISE
M. Ch.-H. ARNHOLD, D.P.L.G., Architecte des Bâtiments de France, *Professeur.*

ATELIERS

Les Ateliers d'Architecture et de Dessin sont ouverts aux élèves tous les jours non fériés de 8 à 18 heures.

BIBLIOTHÈQUE

La Bibliothèque est ouverte aux élèves tous les jours non fériés, sauf le samedi après-midi, de 9 à 12 h. et de 15 à 18 h., du 1er octobre au 15 juillet.

INSCRIPTIONS

Les inscriptions pour les Études Préparatoires sont reçues au Secrétariat de l'École au Palais du Rhin, du 1er au 30 septembre, tous les jours non fériés, sauf le samedi, de 9 à 11 heures et de 15 à 17 heures.

VU ET APPROUVÉ : 8 juin 1956.

Le Ministre de l'Education Nationale,
Par délégation :

Le Directeur,
M. G. STOSKOPF, Architecte D.P.L.G.

b

c

d

a. Programme d'enseignement de l'Eras pour l'année 1956-1957. ADBRJ1.
b,c&d. Stoskopf demande aux élèves aspirants de restituer - de mémoire - la façade occidentale de la cathédrale de Strasbourg, 1965. AFS22.

Le voisinage des écoles d'Architecture (Technische Hochschulen) de Karlsruhe ou de Stuttgart dont les Architectes obtiendront sans doute un jour prochain l'équivalence du titre français ainsi que l'autorisation de construire en France, nous commande de plaider en faveur du maintien à Strasbourg d'une école d'enseignement supérieur, c'est-à-dire d'une Ecole Nationale.[416]

En sollicitant ce soutien, Stoskopf s'oppose alors à d'autres volontés locales et notamment celle du député René Radius[417] : « Il apportait une aide sans réserves à l'Ecole Nationale Technique, […] dont il était issu. Installée au Palais du Rhin, mon Ecole avait incontestablement la priorité sur l'Ecole Technique »[418] déplore l'architecte. À cette époque, le fonctionnement des ateliers de l'École tient en grande partie au dévouement[419] des enseignants et du directeur. Les dissensions locales, l'afflux d'élèves compliquent encore cette situation. En 1963, Stoskopf signe une pétition avec les professeurs et les élèves de l'école afin de plaider pour la création d'une « école nationale française au cœur de l'Europe »[420], mais le projet d'écoles nationales tombe à l'eau.

Au milieu des années 1960, les premiers troubles apparaissent dans l'ordre établi à l'École des beaux-arts. En 1965, le jury oriente le concours d'architecture vers des voies nouvelles en récompensant des esquisses « modernes »[421]. L'organisation des ateliers est reconsidérée depuis 1962 : « Trois groupes d'ateliers sont créés, qui suivent les liens institutionnels ou les affinités doctrinales »[422]. Stoskopf s'insurge contre le rattachement de l'école de Strasbourg au groupe « B »[423] qui méconnaît, selon lui, le caractère spécifique de l'école alsacienne: « Je ne puis admettre que notre école soit inféodée à un groupe d'ateliers composés d'éléments qui cherchent manifestement l'agitation»[424]. La demande de l'architecte de corriger l'injustice en rattachant l'école au groupe « A » est classée sans suite, dans un contexte de dissolution et de fragmentation de l'institution[425]. Par ailleurs, sur le plan pédagogique, il regrette le manque de directives du ministère de tutelle. Dans une lettre au chef de service des enseignements artistiques dans laquelle il accuse réception de fiches pédagogiques à remplir par les enseignants, l'architecte augure du résultat de cette consultation : « Beaucoup de nos professeurs enseignent selon des directives très

[416] Lettre de Stoskopf à Pierre Pfimlin, le 26 février 1963.

[417] René Radius (1907-2004) est un homme politique français, plusieurs fois sénateur et député du Bas-Rhin entre 1958 et 1973.

[418] Charles-Gustave STOSKOPF, *Ma nomination d'architecte en chef de l'Esplanade*, , s.d., p.1. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[419] Michel DENES, « La refondation (1965-1975) », *in Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, Éditions recherches., Strasbourg, éditions recherches, 2013, p. 44.

[420] Pétition du 3 décembre 1963, signée du directeur, des professeurs et du massier de l'École, 1963. AENSAS.

[421] Lettre de Stoskopf, directeur de l'Eras à Strasbourg au directeur de l'Ensba, 9 mars 1966. AENSAS.

[422] Michel DENES, *Le fantôme des beaux-arts : l'enseignement de l'architecture depuis 1968*, Paris, Editions de La Villette, 1999, p. 98.

[423] La création des groupes marque le démarrage de l'éclatement de l'école. Le groupe « A » rassemble les ateliers intérieurs de l'Ensba alors que le groupe « B » rassemble les ex-ateliers extérieurs. Le groupe « C » rassemble les ateliers les plus dissipés et dissidents du système académique traditionnel de l'enseignement, comme entre autres l'atelier de Candilis et Josic, celui de PIngusson, de Camelot ou encore celui de Vivien. Jean-Louis VIOLEAU, *Les architectes et Mai 68*, *op. cit.*, p. 58.

[424] Lettre de Stoskopf au directeur de l'ENSBA, le 17 janvier 1966.

[425] Jean-Louis VIOLEAU, *Les architectes et Mai 68*, *op. cit.*, p. 52.

anciennes. […] Les problèmes de pédagogie ont été négligés depuis de longues années par la direction de l'Ensba »[426].

La rupture… avant 1968

En 1967, un an avant que le système de l'Ecole des Beaux-Arts ne s'effondre, Stoskopf quitte l'école avec fracas. Dans sa lettre de démission, l'architecte regrette la réduction progressive du rôle de directeur à celui « d'un commis chargé de fastidieuses tâches administratives »[427]. Les conditions matérielles précaires, son faible émolument, ainsi que les problèmes récurrents de brimades – non sanctionnées par l'administration centrale – finissent par motiver son départ. Malgré l'intervention de son ami le ministre André Bord[428], André Malraux lui refuse, pour raisons administratives, le titre de directeur honoraire[429]. Stoskopf élabore, à cette même période, un mémoire présentant les motivations de sa démission[430]. Il l'adresse à l'administration centrale et en distribue des exemplaires autour de lui, notamment à Paris, où il en confie un exemplaire à l'architecte Michel Marot, prix de Rome en 1954[431]. Avec cet héritier de Leconte, de Pontremoli, il partage l'amour de cette école et de son enseignement, centré autour de la question du dessin. Considérés comme des réactionnaires par ceux qui veulent renverser le système, tous les deux se montrent pour autant critiques sur les moyens limités que l'administration leur octroie. Marot cherche à sauvegarder ce qu'il y a de bon dans cette école, en prolongeant l'enseignement de ses maîtres, alors que Stoskopf, plus âgé, abandonne.

Stoskopf estime avoir été écarté de nombreux aspects de la vie de l'école. Notamment en ce qui concerne les procédures de nomination des enseignants tout d'abord, où il n'est pas toujours consulté. Par ailleurs, de nombreux conflits émaillent les rapports entre le directeur et Gérard Sacquin, enseignant à Strasbourg. Cet architecte parisien est en conflit ouvert avec un autre enseignant, François Sauer, protégé de Stoskopf. Les élèves, soutenu par Sacquin, obtiennent même l'éviction de Sauer, contre l'avis du directeur. « Le chef d'Atelier style *Bozart* est un personnage d'un autre âge. Dans la réforme […], ces maîtres constamment à la remorque des élèves plus soucieux de soigner leur popularité que d'imposer l'ordre et la discipline auraient dû disparaître »[432] juge-t-il avec sévérité à propos de Sacquin en 1967.

---

[426] Lettre de Gustave Stoskopf à Saint-Jorre, chef de service des enseignements artistiques, le 8 mai 1967. AFS22.

[427] Lettre de Stoskopf à Monsieur le ministre d'Etat chargé des affaires culturelles, le 21 juillet 1967. AFS22.

[428] André Bord, né en 1922 à Strasbourg, est un homme politique français, plusieurs fois nommé ministre et secrétaire d'Etat aux anciens combattants entre 1966 et 1978. Il remet en 1975 les insignes de Commandeur dans l'Ordre National du Mérite à Stoskopf.

[429] Lettre d'André Malraux, ministre d'Etat chargé des Affaires Culturelles à André Bord, Secrétaire d'Etat au ministre de l'Intérieur, le 2 octobre 1967. André Malraux souhaite malgré tout récompenser l'architecte par une distinction honorifique. AFS22.

[430] Charles-Gustave STOSKOPF, *Voici les raisons …*, (dossier de démission) 117 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.

[431] Entretien réalisé par l'auteur avec Michel Marot, le 4 mars 2013.

[432] Charles-Gustave STOSKOPF, *Voici les raisons …*, (dossier de démission) 117 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.

21 Juillet 1967

Le Directeur de l'Ecole Régionale
d'Architecture à Strasbourg

à

Monsieur le Ministre d'Etat
Chargé des Affaires Culturelles
Ministère des Affaires Culturelles
3, rue de Valois
PARIS 1er

Monsieur le Ministre,

Directeur de l'Ecole Régionale d'Architecture à STRASBOURG depuis 1949, je me vois contraint de vous demander de bien vouloir accepter ma démission.

Je vous prie de croire, Monsieur le Ministre, que ce n'est pas sans regret que je quitte cette Ecole envers laquelle j'ai une dette personnelle de reconnaissance ayant été élève dans cet établissement avant de devenir Professeur et Directeur.

Dans la nouvelle Ecole, celle qui se crée à l'heure présente, je n'occuperai plus la place qui fut la mienne depuis 18 ans.

Des mesures nouvelles créant, parmi beaucoup d'autres, celle d'un Chef d'Atelier chargé essentiellement de tous les problèmes d'enseignement, réduisent mes fonctions de Directeur à celles d'un commis chargé de fastidieuses formalités administratives.

Mon rôle de Directeur n'étant plus conforme à la conception que j'avais de ma mission, je vous prie donc instamment de bien vouloir accepter mon départ.

Je crois utile de porter à votre connaissance que je prépare à l'heure présente un mémoire résumant le surprenant comportement de l'Administration (aussi bien celle de la rue Bonaparte que de la rue St-Dominique) à mon égard.

/...

Lettre de démission de Stoskopf, directeur de l'École régionale, le 21 juillet 1967 / ADBR60J3.

Conscient des défaillances du système dont il est le fruit, la position de Stoskopf se retrouve chez d'autres architectes formés à l'Ensba dans l'entre-deux-guerres, à l'instar de Marcel Lods :

Les réclamations formulées en 1968 par les étudiants n'étaient pas sans fondement. D'une façon générale, elles étaient logiques, mais, comme dans toute révolution, les partisans de la réforme, furent débordés sur leurs ailes, par une masse d'agitateurs bien davantage préoccupés de semer le trouble dans la société que de poursuivre des études dans de meilleures conditions.[433]

Dix ans après 1968, l'amertume de Stoskopf n'a pas diminué[434]. Il revient sur les conditions médiocres de son travail de directeur et les trop nombreux jurys parisiens de l'Ensba auxquels il devait assister. Cette démission symbolise le refus des évolutions d'un système qui a progressivement limité ses prérogatives : il signe ainsi son adieu définitif à l'école : « Les nouveaux maîtres de l'école, depuis mon départ - donc depuis 12 ans - m'ont totalement ignoré ! Pour eux, je n'ai jamais existé »[435]. Parfois, l'architecte persifle en évoquant l'école qui porte enfin le titre de nationale : « L'école s'appelait Ecole Régionale mais elle était en fait nationale. Aujourd'hui elle s'appelle Nationale mais elle est devenue régionale »[436]. Si Stoskopf conserve toute son existence une grande déférence envers ses maîtres, sa vision de l'école et des bénéfices de ses études varie parfois. Dans ses pages de mémoire, des doutes apparaissent même : « Faire œuvre d'architecte, faire acte de construire n'exige pas une formation préalable […] Je suis tenté de croire que mes 15 années d'études ne m'ont rien apporté et que c'était perdre son temps que de faire un aussi long séjour à l'Ecole des Beaux-Arts »[437].

3) Un nom et des équipes à Paris et en Alsace

La légitimation institutionnelle de l'architecte coïncide avec le développement de son activité professionnelle et de son équipe. L'importance de la production de l'agence, – plus de 43 000 logements produits en 36 ans – et la présence de bureaux dans trois départements différents amènent à questionner l'histoire et l'évolution d'une équipe entière. Les sources exploitées ici sont multiples. D'une part, les cartouches des plans permettent de relever la présence des noms associés à l'entête que constituent le nom de Stoskopf et son prix de Rome, mentionnés invariablement sur les documents graphiques. L'existence, malheureusement lacunaire, des archives administratives des agences – journaux de salaires, bulletins de paie, notes de frais,

[433] Marcel LODS et Hervé LE BOTERF, *Le métier d'architecte : entretiens avec Hervé Le Boterf*, *op. cit.*, p. 169.
[434] Charles-Gustave STOSKOPF, Directeur de l'école régionale d'architecture (...), oct. 1978, 3 p. ADBR, fonds G. Stoskopf, 60J1.
[435] Charles-Gustave STOSKOPF, Directeur de l'école régionale d'architecture(...), oct. 1978, 3 p. ADBR, fonds G. Stoskopf, 60J1.
[436] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 6 (texte de conférence). AFS 26'.
[437] Charles-Gustave STOSKOPF, *Au service de l'office HLM de la ville de Strasbourg*, s.d., p.6. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

décomptes de cotisations sociales – permet de rassembler ici un certain nombre d'informations biographiques et de reconstituer, même partiellement, l'histoire des différentes équipes de l'architecte[438]. En effet, comment l'architecte structure-t-il ses équipes ? Comment choisit-il ses collaborateurs et quelle organisation est mise en place entre les différents bureaux dont il a la charge ?

a. Formation et recrutement d'une équipe en Alsace

L'opportunité de la Reconstruction

Depuis ses études à l'Ensba, Stoskopf est devenu parisien. Après sa démobilisation en 1940, son père lui conseille de se tenir loin de l'Alsace[439]. En charge d'une mission de reconstruction qui lui est confiée à Montier-en-Der, Stoskopf s'inscrit à l'Ordre des architectes dès 1943[440]. Néanmoins, c'est seulement à la Libération, lorsqu'il est nommé architecte en chef de la Reconstruction dans le Haut-Rhin, qu'il revient en Alsace et démarre véritablement sa carrière professionnelle. Pour relever un nombre important de communes, encadrer et diriger de nombreux chantiers, il est secondé par Jules Haas. Leur proximité ainsi que l'organisation professionnelle instaurée sous le régime de Vichy[441] scellent l'association des deux alsaciens. En réalité, malgré ses réalisations passées et son implication, le nom de Haas n'apparaît presque jamais sur les plans produits par les bureaux de Colmar[442]. Stoskopf qui, de par son titre, attire les commandes, est donc le seul à y figurer. Haas le seconde, en s'occupant des suivis de chantier à Colmar et aussi parfois, au début des années 1950, à Strasbourg. Haas mets en chantier les grands projets des bureaux colmariens, comme les hôpitaux de Vittel et de Sélestat, chantiers qui sont repris et achevés par d'autres collaborateurs après son départ[443].

À Colmar, une nouvelle association se fait, dès le début des années 1950 avec l'architecte Michel Porte, diplômé en juin 1952 de l'atelier Perret Remondet. Ce jeune architecte a collaboré avec Stoskopf sur le projet de reconstruction de Montier-en-Der, commune située en Haute-Marne. Il devient l'associé principal de Stoskopf à Colmar mais, à la différence de Haas, son nom est présent dans les cartouches des plans dès ses premières collaborations avec Stoskopf. Suite à

[438] Ces documents sont présents aux archives départementales du Haut-Rhin, fonds Stoskopf, 34J 127, 128 à 136, 662, 663, 1121, 1341, 1380 et 1457. Par ailleurs, des journaux de salaires de l'agence parisienne ont été retrouvés dans les archives de la famille Stoskopf. Voir AFS. Ces dépouillements ont permis l'établissement d'un index des collaborateurs, voir en annexes (vol.2), page 10.

[439] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 17 (texte de conférence). AFS 26'.

[440] Information recueillie auprès du Conseil National de l'Ordre des Architectes.

[441] Cette organisation tend à rendre obligatoire le diplôme d'architecte pour exercer. Voir l'arrêté du 17 février 1941 (article 15) créant des mesures transitoires pour les élèves non diplômés.

[442] Nous avons relevé la présence de son nom sur les documents graphiques d'un seul projet pour une propriété individuelle à Aubure (68) en 1949. Par contre, des publications et sources imprimées font apparaître son nom auprès de celui de Stoskopf pour l'opération du quai des Belges (1950-1952) ou encore la restauration de l'église de Jebsheim (1953-1957).

[443] Entretien réalisé par l'auteur avec Pierre Haas, fils de Pierre-Jules Haas, ancien collaborateur de Stoskopf, le 14 /12/2012.

l'arrivée de Michel Porte, les bureaux de Colmar ont deux localisations[444]. Haas et Porte incarnent deux générations parfois difficilement compatibles[445]. Pendant près de dix ans, les hommes collaborent mais Pierre-Jules Haas quitte Stoskopf pour se mettre au service de la société De Dietrich au début des années 1960. En parallèle de son association avec Stoskopf, l'architecte Michel Porte développe, bien davantage que tous les autres associés, une production en son nom propre, principalement sur le territoire et les environs de la ville de Colmar[446]. Certains types de programme ou de maître d'ouvrage lui sont spécifiques ainsi que certains territoires comme la commune d'Eguisheim ou de Riquewihr. Il réalise de nombreuses maisons individuelles, des commerces et signe aussi quelques projets d'envergure dont la construction de l'institut national de recherche agronomique à Colmar à la fin des années 1960.

Les débuts de la croissance : d'anciens élèves associés à Strasbourg et Paris

La proximité de l'architecte avec certains grands patrons alsaciens est à l'origine, très tôt dans sa carrière, d'un certain nombre de commandes. En effet, l'industriel alsacien Dominique de Dietrich (1892-1963) lui commande des projets modestes et en premier lieu, en 1947, deux maisons forestières sur des propriétés de la famille de Dietrich : la maison forestière du Fischeracker à Iägerthal et celle du Hohenfels à Dambach (vol.2 ill.99-100). Pour ces constructions réalisées à la fin des années 1940, Stoskopf y emploie un langage fidèle à la tradition alsacienne : soubassements en pierre locale, pan de bois et toitures pentues. Au milieu des années 1950, Dominique De Dietrich demande à l'architecte d'étudier un projet de maison à Niederbronn, qui n'est finalement pas réalisée. Pour ce projet, Stoskopf emploie un langage plus classique, traduisant une volonté d'exprimer le prestige de la famille, par une composition qui s'étire en longueur dans le site (vol.2 ill.145). On peut supposer que c'est cette proximité qui permet à Stoskopf de réaliser plus tard un bâtiment d'usine De Dietrich à Vendôme[447], où la façade est mise en œuvre par mur-rideau proche de celui employé pour les bureaux de la société IBM à l'Esplanade (vol.2 ill.205-206).

L'extension de sa mission d'architecte conseil amène Stoskopf à exercer dans un contexte plus vaste. Il ouvre ainsi son troisième bureau, à Strasbourg, le 1er aout 1951[448] au 45, boulevard d'Anvers. En plus de sa mission de conseil, le MRU lui demande en 1950 d'établir les plans

[444] L'adresse principale au 11, boulevard du Champ-de-Mars abrite les bureaux qui gèrent les dossiers communs à Stoskopf, Porte et Haas. Michel Porte conserve ses bureaux personnels au 4, rue de la 5e-Division-Blindée, d'où il gère des dossiers communs mais aussi un certain nombre d'affaires en son nom propre.

[445] Entretien de l'auteur avec Jean-Pierre Hoog, le 12 février 2013.

[446] Notre dépouillement a permis de mettre à jour 117 projets portant les noms de Stoskopf et Porte et près de 120 projets qui sont uniquement signés par Michel Porte.

[447] Nous n'avons malheureusement pas retrouvé les archives concernant ce projet. Néanmoins, une photographie figure dans Charles-Gustave STOSKOPF, *Gustave Stoskopf et son équipe : un bilan 1947-1972*, *op. cit.*

[448] Voir ADHR, fonds Stoskopf, 34J1457.

d'ensemble d'un projet de logements à Cronenbourg, de l'opération du quai des Alpes ainsi que de la cité du quai des Belges. L'opération de Cronenbourg est envisagée, dans un premier temps, comme une collaboration avec l'architecte Claude Lecœur (1906-1999), qui est alors architecte en chef de la Reconstruction dans le Bas-Rhin[449]. Le quai des Alpes est confié initialement au duo Stoskopf-Herrenschmidt. Stoskopf s'occupe seul du quai des Belges[450] et s'adjoint à cette occasion un élève de l'Eras, Walter Oehler (1917-2003). Diplômé en février 1951, celui-ci devient le premier pilier de l'agence Stoskopf à Strasbourg. Présent quotidiennement dans la gestion des dossiers alors que Stoskopf navigue entre Paris, Strasbourg et Colmar, il apporte sa sensibilité personnelle, tournée vers l'architecture moderne, aux projets de Stoskopf, notamment dans la composition des façades. Oehler est même en contact avec l'architecte Richard Neutra (1892-1970)[451].

À Strasbourg, Stoskopf est également chargé de l'opération de reconstruction des immeubles, place de l'Homme-de-Fer[452] qui faisaient obstacle au parachèvement d'une grande traversante nord-sud de la Ville, appelée la grande percée[453]. Le tour de force de cette opération consiste alors à ne détruire les immeubles existants qu'une fois l'opération achevée afin de ne pas interrompre l'exploitation de surfaces commerciales florissantes, notamment le restaurant *Valentin Sorg*. Le parti de Stoskopf est simple et s'impose par la nécessité de retrouver les surfaces détruites au sol. Pour cela, l'architecte propose une tour émergeant d'un ensemble de bâtiments qui fonctionne comme une accroche urbaine. L'architecte rythme et unifie les façades de son projet d'un ordonnancement moderne (vol.2 ill.123-127). Le célèbre restaurant occupe le sommet de la tour et devient un espace panoramique. Malgré certaines oppositions, l'architecte, soutenu par des proches de Claudius-Petit, obtient l'arbitrage favorable de l'urbaniste Pierre Dalloz (1900-1992)[454]. Dans un climat de tensions entre l'administration locale et centrale, il reçoit le soutien important du maire de Strasbourg, Charles Frey. A son sujet, l'architecte rapporte : « Il aimait à rappeler qu'à très peu de distance se trouvait autrefois la *Pfennigturm*, la tour gardienne des trésors de la ville. Pour lui, la tour, qui devint la dominante de mon projet, évoquait le passé »[455]. Pour ces immeubles de la place de l'Homme-de-Fer, Stoskopf est à nouveau secondé par Walter Oehler

[449] ALLEGRET, JACQUES et ACCORSI, FLORENCE, « Claude Lecoeur », *op. cit.*

[450] Voir l'analyse plus complète réalisée sur cette opération, dans la seconde partie, à partir de la page 207.

[451] Richard Neutra rend visite à Oehler dans sa maison d'Obernai. Entretien réalisé par l'auteur avec Sabine Bromberger, fille de Walter Oehler le 10/07/2013 à Obernai.

[452] Voir l'analyse plus complète réalisée sur cette opération, dans la seconde partie, à partir de la page 223.

[453] Le projet de grande percée remonte à l'architecte Jacques-Louis Blondel, architecte de Louis XV. Puis il est étudié par la municipalité de la ville et après la Première Guerre mondiale, un premier tronçon est réalisé avec le percement de la rue des Francs-Bourgeois, la rue de la Division-Leclerc et de la rue de la Première-Armée.

[454] Pour plus de détails sur l'action de Dalloz au sein du MRU voir Pierre DALLOZ, *Mémoires de l'ombre*, Paris, Éd. du Linteau, 2012, 175 p.

[455] Charles-Gustave STOSKOPF, *Parler de soi sans modestie*, 1980, p.5. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

ainsi que par un nouveau collaborateur, Alfred Fleischmann[456] ; l'équipe de Strasbourg se met en place autour de ce trio pérenne. Oehler et Fleischmann deviennent des piliers de l'agence en nouant chacun, au fil des années, des contacts avec des maîtres d'ouvrages importants. Fleishmann devient l'interlocuteur privilégié pour tout ce qui touche à l'hôpital du Stephansfeld à Brumath et s'assure du suivi des travaux de diverses opérations, notamment à Betschdorf[457].

Au fil des années 1950, émerge une nouvelle génération parmi laquelle Stoskopf recrute de nouveaux associés. De nombreux élèves de l'Eras viennent, en amont de leur diplôme, travailler dans les agences alsaciennes de Stoskopf. Certains, comme Jean-Paul Treiber, André ou Claude Pache décident, après un bref passage, de poursuivre leurs propres trajectoires. D'autres restent : après avoir travaillé pour les bureaux strasbourgeois à la fin des années 1950, Jean-Pierre Hoog, diplômé de l'Eras en 1961[458], est le dernier arrivé parmi les associés de Colmar. Il devient le second associé de Stoskopf à Colmar auprès de Michel Porte, succédant à Haas qui quitte l'agence. Hoog et Porte constituent le nouveau duo qui s'attèle aux importants chantiers colmariens : la ZUP de Colmar, les nombreux chantiers de l'hôpital Pasteur. Ils sont aussi en charge d'importantes opérations sur le territoire de Belfort[459]. Cela dit, le nom de Hoog n'apparaît pas de manière automatique sur les projets et ce dernier ne développe une production personnelle qu'à partir des années 1980, après le départ en retraite de Stoskopf[460].

Jean-Pierre Hoog est en fait déjà présent dans les bureaux strasbourgeois en 1959 en qualité de stagiaire comme, à ses côtés, Claude Offner (pl.8). Ce dernier vient compléter l'équipe d'associés strasbourgeois à partir de 1967. Dès lors, les projets strasbourgeois portent quatre noms : Stoskopf, Oehler, Fleishmann et Offner. Après le départ de Stoskopf et de Fleischmann au début des années 1980, cette équipe est grandement renouvelée en s'associant avec une nouvelle génération incarnée par Jean-Paul Gilch et François Kalk. Même si Stoskopf renouvelle régulièrement ses équipes en s'appuyant sur de jeunes générations, ses associations les plus durables se jouent, pour la plupart, avant 1955 en Alsace (Porte, Oehler et Fleishmann).

En 1954, alors que le directeur de la SCIC lui confie l'opération de Bondy (vol. 2 ill.133-134.), Stoskopf ouvre son agence à Paris, où il vit déjà depuis les années 1930. Il puise à nouveau dans le vivier local alsacien puisque les architectes Mosser et Pache, deux anciens élèves de l'école régionale, le suivent dans cette nouvelle aventure. Cette agence, après une première implantation

[456] Alfred Fleischmann est diplômé de l'ERAS en novembre 1952 avec un projet d'hôtel de tourisme dans les Vosges, employant un langage régionaliste qui le rapproche des travaux de Stoskopf (vol.2 ill.326).

[457] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 67 (texte de conférence). AFS 26'.

[458] Son diplôme est un projet de l'agence Stoskopf puisqu'il s'agit de la piscine de Belfort, réalisée finalement selon ses plans.

[459] Pour lesquelles les alsaciens recourent régulièrement à un architecte local d'opération en la personne de l'architecte Paul Oudard.

[460] Entretien réalisé par l'auteur avec Jean-Pierre Hoog, le 12 février 2013. Il cesse son activité en 1993 (sources : CNOA,2012).

au Raincy[461], est basée au 55 de la rue de Babylone dans le 7ème arrondissement puis au 51 bis de la rue Sainte-Anne jusqu'à la fermeture des bureaux, à la fin des années 1970. Paris, où Stoskopf passe la majeure partie de son temps[462], est le centre névralgique de son activité : il y côtoie les dirigeants de la SCIC, ses confrères, l'Académie des beaux-arts ou encore l'Académie d'architecture.

La longévité des associations alsaciennes contraste aussi avec des associations parisiennes moins solides. En effet, plusieurs chefs d'agence se succèdent à Paris. Pendant un temps, Michel Mosser[463] est chef d'agence sans que son nom apparaisse sur les projets. Suite à des différents, Stoskopf se sépare du jeune architecte, qui a tenté, selon lui, de former son propre clan au sein de l'agence[464]. Puis, l'architecte d'origine hongroise André Biro succède à Mosser et assiste Stoskopf en tant que chef d'agence pendant quelques temps également[465]. Ce dernier signe l'église moderne de la cité des Mureaux en 1958 avec Stoskopf qui conçoit le plan d'ensemble de la cité pour le compte de la SCIC. Avec Biro, Stoskopf pose les bases de son langage en matière d'art sacré moderne: une église halle, lumineuse où la structure métallique se donne à voir. Cette église de 600 places arbore des façades dont la dynamique provient avant tout du travail soigné dans le rythme des percements (vol.2 ill.161-165). Mosser et Biro poursuivent par la suite leurs propres carrières en dehors du sillage de Stoskopf.

Francis Siffert (1927-1970), un architecte alsacien diplômé de l'Eras en 1955, devient indispensable à l'agence parisienne, Stoskopf l'estimant beaucoup. Mais il décède brutalement, lors d'une inspection de chantier à Valentigney, et d'autres architectes sont alors associés au bureau de Paris. L'architecte Thaddée Nowak lui succède jusqu'à la fermeture des bureaux parisiens. Cet architecte polonais, formé à Varsovie, intègre en 1967 l'agence comme dessinateur projeteur après un bref passage chez l'architecte Calsat qui le recommande auprès de Stoskopf[466]. La dernière décennie de l'agence est marquée par son implication. La fragilité des associations pour le bureau de Paris est une conséquence de la présence forte de Stoskopf dans les bureaux : sa personnalité séduisante peut être parfois, en même temps, écrasante pour ses jeunes recrues[467].

D'autres architectes gravitent autour de Stoskopf sans intégrer formellement son équipe. Stoskopf collabore régulièrement avec l'architecte Simon Israël, qui réussit à décrocher quelques projets

[461] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 42 (texte de conférence). AFS 26'.

[462] Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 janvier 2014.

[463] L'architecte Michel Mosser, né en 1925 à Colmar, crée, après son passage chez Stoskof, sa propre agence qui signe des projets prestigieux à Paris et à Nice.

[464] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 44 (texte de conférence). AFS 26'.

[465] Les archives et les sources nous livrent peu d'indications précises sur cette période. Mais le nom de Biro est notamment associé à la construction de l'église des Mureaux.

[466] Voir la biographie de Calsat en page 423.

[467] Nowak estime qu'il a pu rester en place car Stoskopf n'était présent qu'à mi temps. Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 janvier 2014.

importants. Israël occupe des locaux au-dessus de ceux de Stoskopf, mais possède sa propre structure professionnelle et son équipe de dessinateur. Ses relations avec la promotion privée donne de nouvelles possibilités à Stoskopf et les deux hommes collaborent régulièrement. Ensemble, ils réalisent notamment un immeuble sur l'avenue Parmentier à Paris et par ailleurs, déposent un brevet sur un type de construction métallique en forme de champignon, qu'ils appliquent au centre commercial de la Courneuve à Saint-Denis (vol.2 ill.219). D'autre part, l'architecte Pierre Muller, formé chez Dufau, est adjoint à Stoskopf par la SCIC pour la construction d'un hôpital à Sevran.

Dans les années 1960 et 1970, le fonctionnement de l'agence rue Sainte-Anne est emblématique de l'organisation professionnelle de l'architecte[468]. Les bureaux sont répartis sur trois niveaux courants d'un immeuble haussmannien, qui permettent de distinguer une activité par niveau selon les étapes fondamentales de la conception[469]. Au premier, le secrétariat personnel et l'accueil téléphonique de Stoskopf, le bureau de Stoskopf et du chef d'agence ainsi que quelques places pour des « projeteurs compositeurs ». C'est le niveau des concepteurs. Au deuxième étage, le « bureau de dessin » qui occupe plusieurs dessinateurs épaulés ponctuellement par des étudiants de l'École des beaux-arts. Les permis de construire et les dessins d'exécutions sont établis à ce niveau. Au dernier niveau, sont gérés les marchés et les appels d'offres.

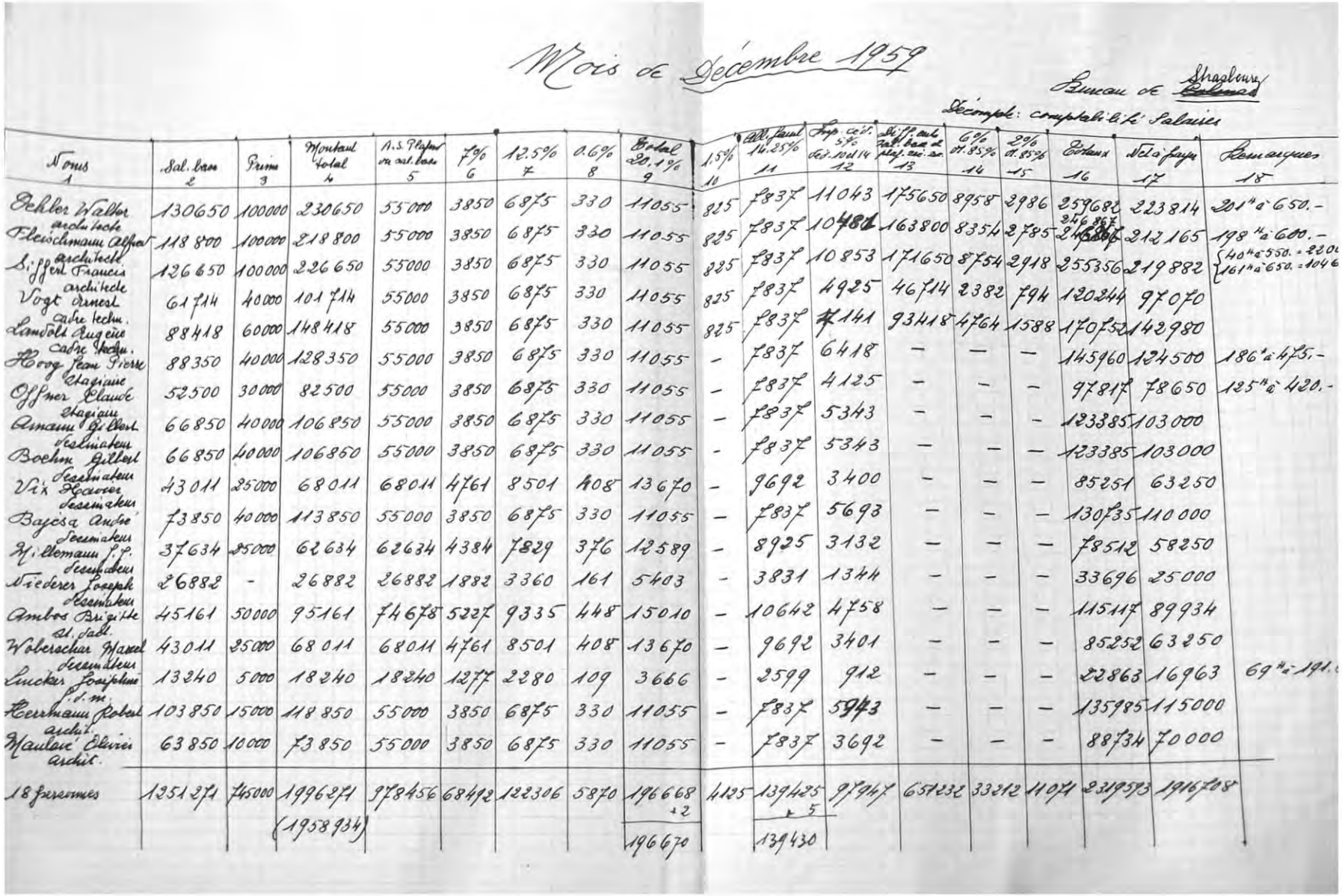
L'étude des journaux de salaires des trois agences[470] montre l'extraordinaire croissance des effectifs – principalement pour le bureau parisien – au tournant des années 1950. L'effectif de la rue de Babylone passe de 5 à 36 personnes entre 1955 et 1960 (pl.9). Pendant cette période de grande prospérité, l'agence reçoit les commandes de différents grands ensembles par la SCIC. Les courbes illustrent clairement l'essor pris par l'agence en Alsace comme à Paris à cette période. Cet élan se prolonge jusqu'au début des années 70, où l'ensemble des bureaux compte, au sommet de la croissance, jusqu'à 80 personnes[471].

[468] Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 janvier 2014.

[469] Ces informations ont été rapportées par Thaddée Nowak.

[470] Journal de salaires du bureau parisien entre 1956 et 1960 (AFS), Journaux de salaires et bulletins de paie des trois bureaux entre 1953 et 1960 (incomplet, ADHR, fonds Stoskopf, 34J127-136 et 152.)

[471] ALLEGRET, JACQUES et ACCORSI, FLORENCE, « Gustave Stoskopf », *op. cit.*



Mois de Décembre 1959

Bureau de Strasbourg

Décompte: comptabilité Salaires

Noms 1	Sal. base 2	Prime 3	Montant total 4	A.S. Plafond sal. base 5	7% 6	12.5% 7	0.6% 8	Total 20.1% 9	1.5% 10	Alloc. fam. 16.25% 11	Supp. cais. 5% déc. 10 et 14 12	Diff. sal. tot. base 2 déd. sal. ass. 13	6% 11.85% 14	2% 11.85% 15	Cotisations 16	Net à payer 17	Remarques 18
Dehler Walter architecte	130650	100000	230650	55000	3850	6875	330	11055	825	7837	11043	175650	8958	2986	259682	223814	201 h à 650.-
Fleischmann Alfred architecte	118800	100000	218800	55000	3850	6875	330	11055	825	7837	10486	163800	8354	2785	246867	212165	198 h à 600.-
Siffert Francis architecte	126650	100000	226650	55000	3850	6875	330	11055	825	7837	10853	171650	8754	2918	255356	219882	40 h à 550. = 220.- 161 h à 650. = 1046.-
Vogt Ernest dessin. tech.	61714	40000	101714	55000	3850	6875	330	11055	825	7837	4925	46714	2382	794	120244	97070	
Landolt Eugène dessin. tech.	88418	60000	148418	55000	3850	6875	330	11055	825	7837	7141	93418	4764	1588	170752	142980	
Hoog Jean Pierre stagiaire	88350	40000	128350	55000	3850	6875	330	11055	-	7837	6418	-	-	-	145960	124500	186 h à 675.-
Offner Claude stagiaire	52500	30000	82500	55000	3850	6875	330	11055	-	7837	4125	-	-	-	97817	78650	125 h à 420.-
Amann Gilbert dessinateur	66850	40000	106850	55000	3850	6875	330	11055	-	7837	5343	-	-	-	123385	103000	
Bochm Gilbert dessinateur	66850	40000	106850	55000	3850	6875	330	11055	-	7837	5343	-	-	-	123385	103000	
Vix Jacques dessinateur	43011	25000	68011	68011	4761	8501	408	13670	-	9692	3400	-	-	-	85251	63250	
Bajcsa André dessinateur	73850	40000	113850	55000	3850	6875	330	11055	-	7837	5693	-	-	-	130735	110000	
Hj. Klemann f.p. dessinateur	37634	25000	62634	62634	4384	7829	376	12589	-	8925	3132	-	-	-	78512	58250	
Niederer Joseph dessinateur	26882	-	26882	26882	1882	3360	161	5403	-	3831	1344	-	-	-	33696	25000	
Ambos Brigitte dess. stat.	45161	50000	95161	74678	5227	9335	448	15010	-	10642	4758	-	-	-	115117	89934	
Woberschau Maxel dessinateur	43011	25000	68011	68011	4761	8501	408	13670	-	9692	3401	-	-	-	85252	63250	
Lucker Josephine f. d. m.	13240	5000	18240	18240	1277	2280	109	3666	-	2599	912	-	-	-	22863	16963	69 h à 191.-
Herrmann Robert archit.	103850	15000	118850	55000	3850	6875	330	11055	-	7837	5943	-	-	-	135985	115000	
Maulaz Olivier archit.	63850	10000	73850	55000	3850	6875	330	11055	-	7837	3692	-	-	-	88734	70000	
18 personnes	1351271	745000	1996271 (1958934)	978456	68492	122306	5870	196668 +2 196670	4125	139425 +5 139430	97947	651232	33212	11071	2319383	1916708	

Journal des salaires du bureau de Strasbourg en décembre 1959 /ADBR34J127.

planche d'ill. n° 8

Croissance des équipes

a. Une équipe ?

Le fonctionnement de quatre agences

Sauf en de rares exceptions[472], le travail reste cloisonné entre les bureaux de Colmar, Strasbourg et Paris qui gèrent, chacun, ses propres dossiers[473]. Le nom de Stoskopf et son prix de Rome assurent l'unité d'équipes réparties sur plusieurs sites. Souvent, Stoskopf détermine les grandes orientations de projets alsaciens dans le train entre Paris et Strasbourg ou à Paris, où il est le plus souvent. Le dessin, le croquis, lui permettent de dégager un parti. Ensuite, les projets sont « développés » par les chefs d'agence, notamment concernant la composition des façades et les éléments d'exécution[474]. En contact étroit avec la SCIC ou des commanditaires de premier plan, Stoskopf répartit ses commandes sur les différents territoires des agences concernées. Il se rend régulièrement sur les chantiers mais délègue leur suivi quotidien[475]. Les bureaux provinciaux ajoutent à cette manne une production courante alimentée par des projets plus modestes, émanant de municipalités (de nombreux projets à Betschdorf, Brumath) ou de promoteurs privés. L'organisation des agences est relativement homogène, mais le bureau de Paris se démarque :

A Strasbourg et à Colmar, la mission des architectes s'étend des dessins jusqu'aux règlements définitifs, en passant par les devis, la surveillance des chantiers, les bons de paiement, et… Mais à Paris, Stoskopf préfère se dégager de ses obligations administratives qui ne lui conviennent guère en faisant appel à un bureau d'études […] En revanche, la surveillance des chantiers est toujours assurée par l'architecte et ses assistants.[476]

Le bureau de Paris, proche d'un certain nombre de centres décisionnels importants, se démarque aussi par une présence plus importante de Stoskopf. Ainsi, toute la gestion des contrats est centralisée à Paris. Sa secrétaire particulière, Colette Satragno, est la seule à posséder un certain nombre d'informations et les différentes secrétaires des bureaux de province se réfèrent à elle régulièrement. Stoskopf assure le lien et les relations publiques auprès des commanditaires et de l'administration. Dès lors, la gestion courante des bureaux, des projets, est dévolue à des chefs d'agences dans chaque bureau. Aucune structure juridique ne vient appuyer ces diverses associations, dans la mesure où Stoskopf exerce de manière libérale.

---

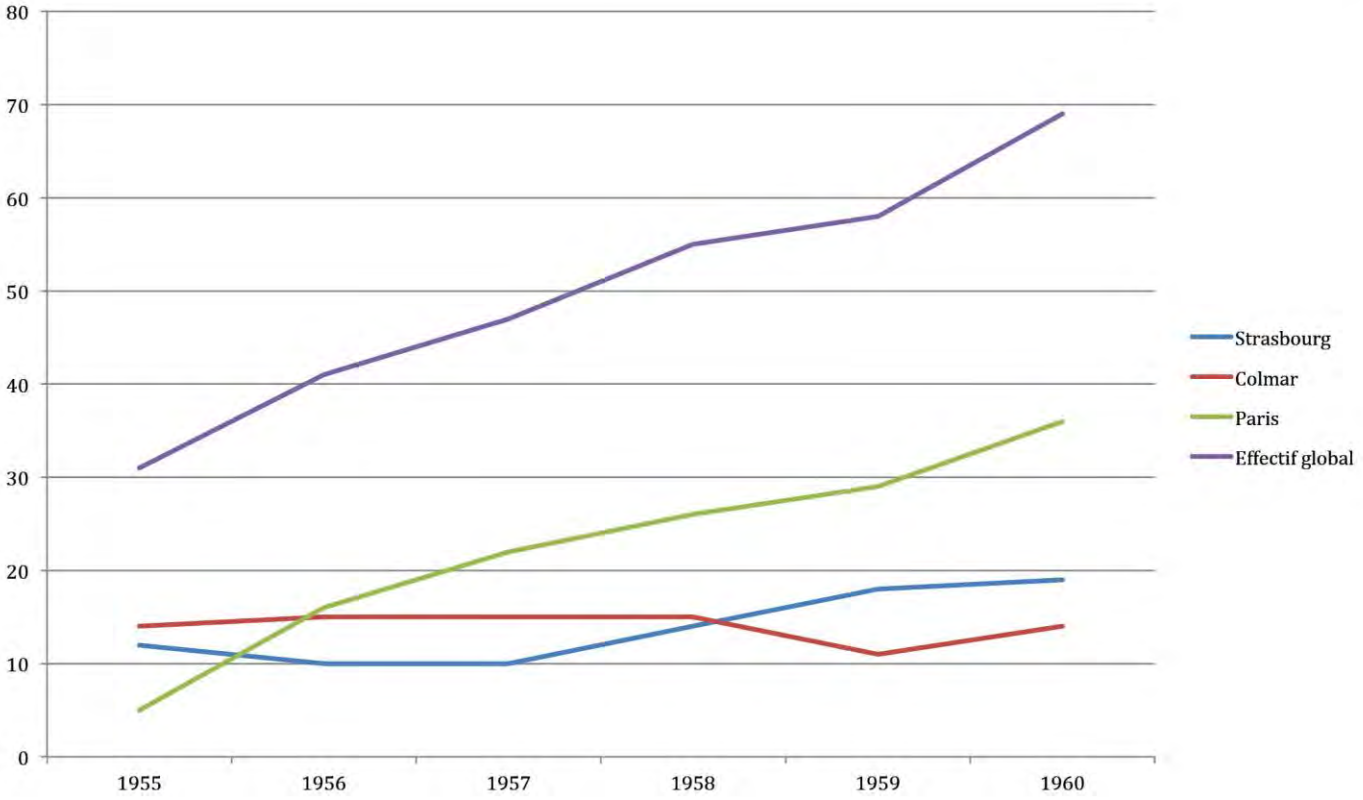
[472] Les dossiers ne semblent jamais « partagés » entre différents bureaux. Par contre, certains collaborateurs ont pu, à certains moments venir soutenir l'activité d'un autre bureau, à l'instar de Haas qui s'implique aussi dans certains chantiers strasbourgeois. Certains stagiaires strasbourgeois vont, à l'inverses, grossir les rangs des employés à Colmar ou Paris. Thaddée Nowak évoque de rares échanges avec les bureaux de Strasbourg, notamment au moment de la politique des modèles. Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 janvier 2014.

[473] Les témoignages recueillis concordent sur ce point, notamment celui de Jean-Pierre Hoog.

[474] Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 janvier 2014.

[475] Par exemple, pour la construction du centre administratif de la Sogenal à Oberhausbergen, le chantier est l'affaire de Oehler, présent à toutes les réunions et parfois accompagné de Claude Offner ou d'autres collaborateurs. Stoskopf est présent à de rares occasions, en début de chantier. Les comptes-rendus du 17 août 1966 et 07 septembre 1966 mentionnent sa présence. ADBR, fonds Stoskopf, 67J520.

[476] ALLEGRET, JACQUES et ACCORSI, FLORENCE, « Gustave Stoskopf », *op. cit.*, p. 146.



année	effectif STRASBOURG	variations notées	COLMAR	variations notées	PARIS	variations notées	EFFECTIF TOTAL
1950							
1951	14						
1952			9				
1953			10				
1954			12				
1955	12	9 à 12	14		6	4 à 6	32
1956	10	9 à 10	15	13 à 15	16	6 à 16	41
1957	10	10 à 12	15	13 à 16	22		47
1958	14	10 à 14	15		26		55
1959	18	12 à 18	11		29	24 à 29	58
1960	19	18 à 19	14		36	30 à 36	69

infos manquantes

Estimation de l'effectif des agences STOSKOPF à partir du dépouillement des journaux des salaires entre 1954 et 1960.

Le statut des « associés collaborateurs »[477], comme les nomme l'architecte, est donc double. Ils sont tous salariés de l'agence et inscrits comme tels dans les journaux de salaires (pl.8). Par ailleurs, ils sont intéressés aux profits de l'entreprise et leurs noms sont apposés aux projets produits par l'agence où ils travaillent. Stoskopf exige, stratégiquement, qu'ils soient adhérents à l'assurance professionnelle : « Cette pratique me donnait l'assurance de les voir apporter tout le sérieux nécessaire aux missions qui leur incombaient »[478] affirme en effet Stoskopf. Ils sont, en outre, également inscrits à l'Ordre des Architectes[479].

La plupart des associés, à l'instar de Jean-Pierre Hoog, Michel Porte, Alfred Fleischmann, Claude Offner, Thaddée Nowak ou même François Kalk, entame leur carrière en tant que dessinateur ou stagiaire dans un des bureaux de Stoskopf. Comme à l'école, c'est le patron qui détecte les aptitudes et le talent qui permet à l'aspirant de monter les échelons. Le fonctionnement de l'agence est ainsi caractérisé par une organisation hiérarchique forte, calquée sur le modèle de l'atelier Beaux-Arts. Stoskopf, le patron, culmine au sommet de cette hiérarchie, en contact étroit avec les commanditaires : il oriente les projets, donne les grandes indications à ses assistants, secondés eux-mêmes par des débutants. Par souci d'équilibre, Stoskopf choisit quelquefois de s'effacer en donnant des opérations entières à la charge de l'un de ses associés, généralement dans une opération dont il est lui-même l'architecte en chef. Ainsi, Oehler ou Porte se retrouvent souvent mentionnées comme architectes d'opérations sous la houlette de leur « associé » Stoskopf[480].

1973 : quel bilan ?

L'entrée dans la dernière décennie de la carrière de Stoskopf est marquée par la publication d'un livre sous forme de bilan aux éditions Score[481]. D'autres mandarins de sa génération ont d'ailleurs également recours à ce type d'ouvrage cofinancé par des entreprises et non distribué en librairie[482]. Dès 1972, l'architecte élabore personnellement la maquette de l'ouvrage : il redessine, pour cela, au feutre noir les clichés signés par trois photographes qui ont le plus souvent immortalisé ces projets : Jean Biaugeaud, Yves Guillemaut et Alice Bommer. Il ajoute des commentaires et des descriptifs des opérations, éléments qui sont finalement absents de la version définitive[483].

---

[477] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 63 (texte de conférence). AFS 26'.

[478] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 63 (texte de conférence). AFS 26'.

[479] Sources : CNOA, 2012.

[480] A titre d'exemple, Walter Oehler apparaît avec Stoskopf comme architecte chef de groupe mais aussi parmi les architectes d'opération de la cité nucléaire de Cronenbourg.

[481] Charles-Gustave STOSKOPF, *Gustave Stoskopf et son équipe : un bilan 1947-1972*, *op. cit.*

[482] Vayssière y fait allusion sans donner les références que nous n'avons pas retrouvées, outre l'ouvrage de Stoskopf. Bruno VAYSSIERE, *Reconstruction, déconstruction*, *op. cit.*, p. 209.

[483] La maquette de l'ouvrage est conservée dans les archives de l'architecte. Voir IFA, fonds Stoskopf, 127IFA.

L'ouvrage, non destiné à la vente, est sponsorisé par 67 entreprises, bureaux d'études ou commanditaires qui travaillent régulièrement avec Stoskopf[484], comme la société Astaldi dont l'encart publicitaire est illustré par une vue panoramique de Créteil Mont-Mesly (pl.62 ill.b)[485]. Il se décompose en trois sections : quelques pages introductives, 100 pages de photographies des projets et 50 pages consacrées aux encarts des sponsors. Le cadre imposé par la maison d'édition amène Stoskopf à réaliser personnellement une sélection parmi ses réalisations. Cet instantané sur la vision que l'architecte porte sur son parcours et son organisation professionnelle est riche d'enseignements.

La présentation des projets est typologique, selon un ordre annoncé comme suit : travaux de reconstruction ; ensembles résidentiels en Alsace, groupes d'habitations et ensembles résidentiels dans la région parisienne ; centres commerciaux ; immeubles d'intérêt collectif ; établissements hospitaliers ; constructions scolaires ; édifices religieux ; bâtiments administratifs. Au total, une trentaine de localités sont ainsi évoquées représentant les différents territoires d'activités des bureaux[486]. Certains projets d'ampleur prennent une place importante : 15 pages et plus de 20 clichés sont consacrés à l'opération et les équipements de Créteil Mont-Mesly et huit pages et 11 photographies traitent du projet de l'Esplanade. Les projets ne sont présentés que par le biais de photos des réalisations, bien que l'architecte regrette l'absence du dessin : « Désireux de laisser la parole à l'image, tous les documents graphiques : croquis, esquisses et dessins d'exécution ont été écartés ; certains auraient mérités pourtant d'être sauvés de l'oubli » annonce Stoskopf dans son introduction. Les images présentent toutes des opérations finies, mises en scène dans des cadres naturels florissants. Seuls deux photographies illustrent un projet non réalisé par le biais de maquettes : -le projet de tour centrale de l'Esplanade. Sa production est présentée dans toute sa diversité : des reconstructions ou des maisons à l'expression régionaliste occupent de pleines pages, rivalisant avec les vues panoramiques de la construction en masse des années 1960.

La page de faux-titre donne un instantané de l'équipe Stoskopf, alors répartie entre quatre bureaux[487] et limitée à six associés présentés dans l'ordre chronologique : Michel Porte, Walter

[484] Parmi les pages d'encarts, seulement deux commanditaires sont présents : la Sogenal et le Crédit Mutuel. On trouve ensuite six sociétés de bureaux d'études ou de reprographie : les bureaux d'études techniques Simecsol (Paris), le métreur Jean Morin (Paris), les métreurs Fega-Saam (67,68), les bureaux d'études techniques Omnium technique européen (Illkrich), la société de reprographie Graphic Procédé (Paris) et la société Eclaireproduction (Strasbourg). Par ailleurs, 12 fournisseurs et fabricants divers sont présents (ascenseurs Otis, ascenseurs Westinghouse, peintures Zolpan, aménagements Hauserman (67), briqueteries Richard et fils, émaillerie alsacienne (67), céramiques Cristofoli (68), revêtements de sols Capy (92), volets Acmar (94), appareils sanitaires De Dietrich (67) et industries céramiques Villeroy et Boch (75) et luminaires Kobis-Lorence (75).

[485] On dénombre 47 entreprises au total qui ont un encart dans l'ouvrage. Tous les corps de métiers sont représentés et les entreprises sont principalement implantées sur quatre départements (67, 68, 92, 90). Quelques grosses sociétés sont présentes, notamment les entreprises de travaux publics SAE (Paris) ou Demathieu&Bard (57) parmi de nombreuses entreprises locales.

[486] Ammerschwihr, Belfort, Bischheim, Bobigny, Brumath, Colmar, Créteil, Dambach, Exincourt, Erstein, Illkirch-Graffenstaden, Lingolsheim, Jebsheim, Marmelspach, Saint-Denis, Saint-Hippolyte, Sélestat, Sevran, Sigolsheim, Strasbourg, Mittelwihr, Les Mureaux, Obernai, Poissy, Valentigney, Vendôme, Vernouillet , Wihr-au-Val.

[487] Les bureaux sont alors situés au 51 bis de la rue Sainte-Anne à Paris, 46 boulevard d'Anvers à Strasbourg, puis au 11 boulevard du Champ-de-Mars et au 4 rue de la 5ème division blindée à Colmar.

Oehler, Alfred Fleischmann, Francis Siffert (décédé), Jean-Pierre Hoog et Claude Offner et (pl.62 ill.a). Les absences de cette liste sont significatives : si ce n'est Francis Siffert, aucun associé parisien n'est mentionné, et Pierre-Jules Haas qui a quitté Stoskopf à Colmar depuis plus de dix ans n'est pas nommé. Au fil des pages et des photographies, certains noms apparaissent comme des associés ponctuels, le temps d'un ou deux projets : Chevin pour l'hôtel de ville d'Ammerschwihr, Risser et Du Cailar pour la mairie et l'école de Wihr-au-Val. Simon Israël est mentionné pour le centre commercial de la cité Floréal à Saint Denis, Pierre Muller pour l'hôpital de Sevran. L'architecte et ingénieur Stéphane du Château (1908-1999), spécialiste des structures tridimensionnelles est mentionné aussi pour sa collaboration à plusieurs projets d'églises.

Les critiques qui naissent à l'égard du système mandarinal sont intégrées, peut-être inconsciemment par l'architecte, le poussant à la sobriété. Il n'y mentionne pas qu'il est titulaire du prix de Rome. Quelques lignes seulement de son introduction sont consacrées, d'un ton sobre, à sa formation à l'Ensba : « Cela nous conduit […] à exprimer notre gratitude à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts à l'Ecole Régionale d'Architecture à Strasbourg, et plus particulièrement à nos Maîtres » écrit l'architecte. Certains projets « polémiques » sont étrangement absents comme la tour de la place de l'Homme de Fer à Strasbourg. Le regard jeté par l'architecte sur 25 ans de réalisations est empreint de modestie dans son texte introductif comme dans la mise en forme de l'ouvrage, sans prétention théorique ou doctrinale à l'image de la publication de son maître Debat-Ponsan dans les années 1930[488]. Néanmoins, le panorama constitué par les pages suivantes montrent, à quel point, en 1973, la majeure partie de son œuvre dans tous les domaines (logements, équipements, églises) est déjà réalisée, l'amenant à en dresser un bilan. Dans son introduction, l'architecte questionne : « Quelles œuvres humaines échappent à cette loi inexorable qui veut que, même celles qui furent à leur époque hardiment novatrices et d'une incontestable actualité, soient un jour dépassées ? »[489].

[488] L'ouvrage de Debat-Ponsan, plus mince, est dépourvu du moindre commentaire et ne présente au total que cinq projets, mais ceux-ci sont illustrés non seulement par des photos mais aussi par des plans et perspectives d'architecte. Jacques DEBAT-PONSAN, *Jacques Debat-Ponsan, architecte en chef des bâtiments civils et palais nationaux et de l'administration des postes et télégraphes, S.A.D.G., Paris*, *op. cit.*

[489] Charles-Gustave STOSKOPF, *Gustave Stoskopf et son équipe : un bilan 1947-1972*, *op. cit.*, p. 5.

a

GUSTAVE STOSKOPF
ET SON EQUIPE

MICHEL PORTE - COLMAR
WALTER OEHLER - STRASBOURG
ALFRED FLEISCHMANN - STRASBOURG
FRANCIS SIFFERT † - PARIS
JEAN-PIERRE HOOG - COLMAR
CLAUDE OFFNER - STRASBOURG
ARCHITECTES D.P.L.G.

1

b

ENTREPRISE DE CONSTRUCTION
ASTALDI
140, RUE DU CHEVALERET - PARIS XIII°
tél. 336 28-30
BATIMENT - TRAVAUX PUBLICS - BETON PRECONTRAINT

S.C.I. 56 Rue de Lille. PARIS — Créteil Grand Ensemble du Mont Mesly — G. STOSKOPF, Architecte D.P.L.G.

c

AMMERSCHWIHR (Haut-Rhin) - Place de la Sinn - Ferme viticole - 1968 - Photo A. Bommer

8

AMMERSCHWIHR (Haut-Rhin) - Place de la Sinn - Photo A. Bommer

Le Pressoir - Photo R. Loeuffler

d

CRETEIL MONT-MESLY - Photo Bougeaud

46

CRETEIL MONT MESLY
1962-1963 - Photo Bougeaud

47

Divers extraits de l'ouvrage *Gustave Stoskopf et son équipe : un bilan 1947-1972* publié en 1973 :
a&b. Page de faux-titre présentant le nom des associés de Stoskopf. Encart publiscitaire de la société Astaldi, avec vue sur Mont-Mesly.
c. Double page consacrée à la reconstruction des villages du vignoble.
d. Double page consacrée à Créteil Mont Mesly avec vues sur les maisons individuelles.

III. Inventer et construire les grands ensembles (1954-1974)

Stoskopf construit, au fil de sa carrière une double légitimité et une assise, entre Paris et Strasbourg, entre des échelons décisionnels politiques, administratifs centraux et locaux. Son implication institutionelle, auprès du ministère de la Reconstruction et du service des affaires culturelles, lui permet d'asseoir une position forte et de fédérer des équipes en Alsace et en région parisienne pour répondre à d'importantes commandes. La SCIC est le commanditaire principal de l'architecte, qui participe, pour le compte de cet organisme, à l'avènement des grands ensembles. Quelle est l'histoire de cet organisme et comment ses dirigeants ont orienté son action ? Quelle place pour Stoskopf face à cet interlocuteur d'un genre nouveau ?

1) La SCIC un maître d'ouvrage précurseur (1954-1975)

a. Du « commando » au réseau

Naissance de la SCIC

Au début des années 1950, le logement devient une priorité politique : « Danger national, qui affecte la morale et la productivité, la crise du logement devient pour la première fois en France une préoccupation nationale et une affaire d'Etat »[490]. Face à une situation dramatique – la multiplication des sans-logis et des nombreux taudis –, un petit groupe d'hommes précurseurs va élaborer une formule inédite mettant à profit les ressources de la Caisse des Dépôts et Consignations (CDC). Après le célèbre appel de l'Abbé Pierre durant le rigoureux hiver 1954, ils sont prêts à mettre en œuvre une stratégie à l'origine de la naissance des grands ensembles.

La création de la SCIC, filiale dédiée à la construction, est le fruit de la volonté de François Bloch-Lainé (1912-2002), directeur du Trésor en 1947 puis directeur de la CDC e à partir de 1952. Dans un contexte de grande pénurie, Bloch-Lainé veut orienter la CDC vers la construction de logement. Au début des années 1950, malgré les efforts d'Eugène Claudius-Petit au ministère de la Reconstruction, cette pénurie demeure importante : on construit 75 000 logements neufs par an alors que le Commissariat au Plan estime le besoin à 320 000 logements par an sur 30 ans[491]. En 1953, le plan Courant - du nom du ministre de la Construction Pierre Courant - permet une série d'interventions facilitant la construction (primes à la construction, prêts à taux réduit). Parmi celles-ci, les logements économiques et familiaux (Logeco)[492] constituent une nouvelle norme technico-financières. Créés en mars 1953, les Logeco sont supprimés en 1963. Dans ce cadre, le

[490] Annie FOURCAUT, « Trois discours, une politique ? », *op. cit.*, p. 40.

[491] *Ibid.*

[492] Les logements économiques et familiaux (Logeco) sont créés en mars 1953 et sont supprimés en 1963. Dans le cadre des Logeco, le recours à des plans types est obligatoire.

recours à des plans types homologué est obligatoire. Elle constitue la formule la moins chère des logements primés, ouverte également aux organismes d' HLM [493]. Elle aboutit à des résultats dont les standards fixés trop bas vont rapidement entraîner un certain nombre de désordres techniques et sociaux[494]. D'autre part, l'instauration de la contribution obligatoire des entreprises à l'effort de construction – 1% de la masse salariale pour les entreprises de plus de 10 salariés – génère également des ressources nouvelles pour la construction de logements sociaux. Même si l'arsenal normatif et législatif est mis en place auparavant, c'est en 1954 qu'une étape est franchie vers la construction de masse : la SCIC naît officiellement au mois de juin. Dès l'hiver, lorsque les pouvoirs publics se tournent vers la CDC, la SCIC est prête, comme s'en souvient François Bloch-Lainé :

Quand l'abbé Pierre lance son cri, notre « commando » est donc déjà sur pied. Quelques programmes sont prêts, confiés à des architectes sous la houlette d'un « maître d'ouvrage ». […] L'impératif était clair : il fallait construire vite et bon marché […] rien d'autre ne fut proposé à l'époque…[495]

Bloch-Lainé préside cette nouvelle filiale de la CDC. Pour la diriger, il choisit un ingénieur des ponts et chaussées, dynamique et déterminé, Léon-Paul Leroy (1915-2001)[496]. Ce dernier est connu pour avoir conduit la reconstruction fluviale à l'Office nationale de navigation. Bloch-Lainé lui adjoint deux ingénieurs des travaux publics ainsi que Louis Tissot, comme directeur technique et financier. Dès 1954, ce petit groupe d'hommes lance ainsi la construction de 1 948 logements. En 1955, la CDC crée également le Groupement interprofessionnel pour la construction (GIC) chargé de récolter le 1% patronal dédié à la construction de logements. La CDC crée deux nouvelles filiales : la compagnie immobilière de la région parisienne (CIRP) et la société centrale d'équipement du territoire (SCET), dédiées à des projets d'aménagement. Afin de lier les projets à l'aménagement du site, la SCET constitue des réserves foncières et s'implique dans la construction et l'aménagement des ZUP à partir de 1958. Face à une crise qui s'accentue avec l'exode rural et les rapatriements liés à la décolonisation, l'ampleur des travaux dirigés par la SCIC ne cesse de croître jusque dans les années 1980. Au démarrage, la croissance est fulgurante. Pour sa seconde année d'existence, la SCIC compte déjà plus de 55 salariés et a initié la construction de plus de 10 000 logements, principalement en région parisienne.

Une croissance exceptionnelle du « système » SCIC

[493] Elle est tributaire du nombre de pièce du logement dans un premier temps, puis fixée au mètre carré à partir de 1956. Jean-Claude CROIZE, *Politique et configuration du logement en France (1900-1980), Volume III, naissance d'une politique (1947-1953)*, habilitation à diriger des recherches, Nanterre, 2009, p. 11.

[494] Voir Bruno VAYSSIERE, *Reconstruction, déconstruction*, *op. cit.*, p. 196.

[495] *SCIC, une histoire en construction 1954-1994*, Paris, SCIC, 1994, p. 15.

[496] Voir la biographie de Léon-Paul Leroy en page 426.

La SCIC connaît une croissance exceptionnelle. C'est aussi la souplesse de ses cadres d'intervention qui assure son essor, soutenu par les pouvoirs publics. En premier lieu, l'adaptation du cadre juridique pour chaque opération participe de cette dynamique. En effet, la SCIC, société anonyme de droit privé, crée pour chaque nouveau programme une filiale dans laquelle la Caisse est majoritaire. La SCIC n'est donc pas un propriétaire mais un prestataire, représentant de la maîtrise d'ouvrage et gestionnaire des immeubles. La maîtrise d'ouvrage est assurée par les filiales de la Caisse, dont la création est suscitée par la SCIC qui en assure la gérance. Les formes juridiques variées sont au service d'ambitions d'échelles diverses : certaines de ces filiales s'attèlent à la construction de plusieurs milliers de logements alors que d'autres se concentrent sur une seule opération. Parmi celles-ci, on retrouve la CIRP à l'origine notamment des opérations de Poissy et Vernouillet[497] ou la compagnie immobilière pour le logement des fonctionnaires (CILOF) à l'origine de nombreuses opérations sur tout le territoire[498].

Entre 1954, date de création, et 1960, la filiale de la Caisse de Dépôts a principalement concentré ses efforts en région parisienne. Par ailleurs, durant cette même période, seulement 2,74%[499] des logements achevés sont destinés à l'accession à la propriété. A partir de 1960, la répartition territoriale s'inverse, l'organisme commençant à construire davantage en province qu'en région parisienne. L'accession à la propriété prend également son essor: la société met en place au départ des formules de location-vente. A partir des années 1960, la SCIC diversifie aussi ses modes d'interventions en accompagnement des politiques publiques avec les opérations de rénovation urbaine, la SCIC crée en 1963 la Société centrale de rénovation urbaine (SCRU). En outre, la société s'implique fortement dans la construction, la gestion et même l'animation des équipements sociaux, culturels et cultuels de ses ensembles[500].

La SCIC devient très rapidement le premier organisme constructeur de France, voire d'Europe[501]. L'organisme trouve son rythme de croisière dès 1956. Dès 1961, la SCIC passe la barre symbolique des 100 000 logements lancés depuis 1954 et en gère déjà plus de 60 000. En 1964, dix années après sa création, la SCIC a achevé au total 101 852 logements sur 126 996 logements engagés au total. En 1968, elle est au seuil des 200 000 logements engagés et 1971, on dénombre 202 993 logements terminés sur 245 670 au total. Au bout de vingt années d'existence, elle a bâti plus de logements que la production annuelle du secteur aidé de la seule année 1975 (voir pl.37

[497] Voir l'analyse plus complète réalisée sur cette opération, dans la seconde partie, à partir de la page 239.

[498] Pour le compte de la CILOF, Stoskopf réalise des opérations à Colmar (68), Haguenau (67), Hagenthal (68), Pfetterhouse (68), Leymen (68), Pfetterhouse (68), Saint-Louis (68).

[499] Société Centrale Immobilière de la Caisse des Dépôts, SCIC, 1966, p.14. CDC, Fonds du groupe SCIC, cote 201-1.

[500] La SCIC crée l'Association pour le logement familial et l'animation dans les grands ensembles dès 1955.

[501] C'est ce qu'affirme René Kaës, René KAËS et Paul-Henry CHOMBART DE LAUWE, *Vivre dans les grands ensembles*, Paris, France, Les Ed. Ouvrières, 1963, p. 49.

graph. a,b). La SCIC peut se prévaloir d'un palmarès exceptionnel, ayant engagé la construction d'environ 320 000 logements[502].

a. Stoskopf et la SCIC

La croissance exceptionnelle de la SCIC au fil des Trente Glorieuses s'appuie sur l'invention d'une stratégie articulant maîtrise d'ouvrage et d'équipement du territoire. Quelle est la place des architectes auprès de la SCIC ? Comment Stoskopf est-il devenu un de ses maîtres d'œuvre privilégiés et quel est le poids exact de ce dernier au sein de la production et du bilan de la SCIC ?

La place des architectes

Le discours et la place de l'architecte sont relativement limités dans la stratégie de communication de la SCIC[503]. Les conceptions défendues par l'organisme se réfèrent davantage à la volonté de performance technique qu'à une quelconque doctrine architecturale ou une personnalité. Dès lors, quelle place exacte pour les architectes au sein de cet organisme ?

Certains architectes n'apprécient pas les méthodes de la SCIC à l'instar de Georges Candilis qui écrit : « Cet organisme était une sorte de forteresse qui imposait ses lois, ses habitudes et ses formules »[504]. Elle impose aussi ses architectes auxquels elle attribue une place particulière, en dépit des intentions qu'elle affiche : « Elle confie systématiquement à des architectes la conception des immeubles […] Pour obtenir une certaine diversité, elle s'efforce de renouveler les équipes en lançant périodiquement des concours d'architecture »[505]. Malgré cette volonté revendiquée de varier les maîtres d'œuvres, la réalité de la désignation des architectes par la SCIC est plus complexe. Dès la création de la SCIC, le choix des architectes ne reflètent pas une volonté d'application ferme des doctrines formulées par les CIAM. Si Le Corbusier est cité parfois[506], il ne reçoit pas de commandes de cet organisme de premier plan. Les grands noms, proches de Claudius-Petit, sont alors écartés au profit d'architectes conseils moins célèbres tels que Jean Dubuisson, Jean Fayeton, Maurice Novarina ou Stoskopf[507].

[502] Ces chiffres sont issus des archives de la CDC. Voir notamment, CDC, Fonds du groupe SCIC, cote 201-5.

[503] Sur la place spécifique de Stoskopf dans la stratégie de la SCIC voir les développements en page 138.

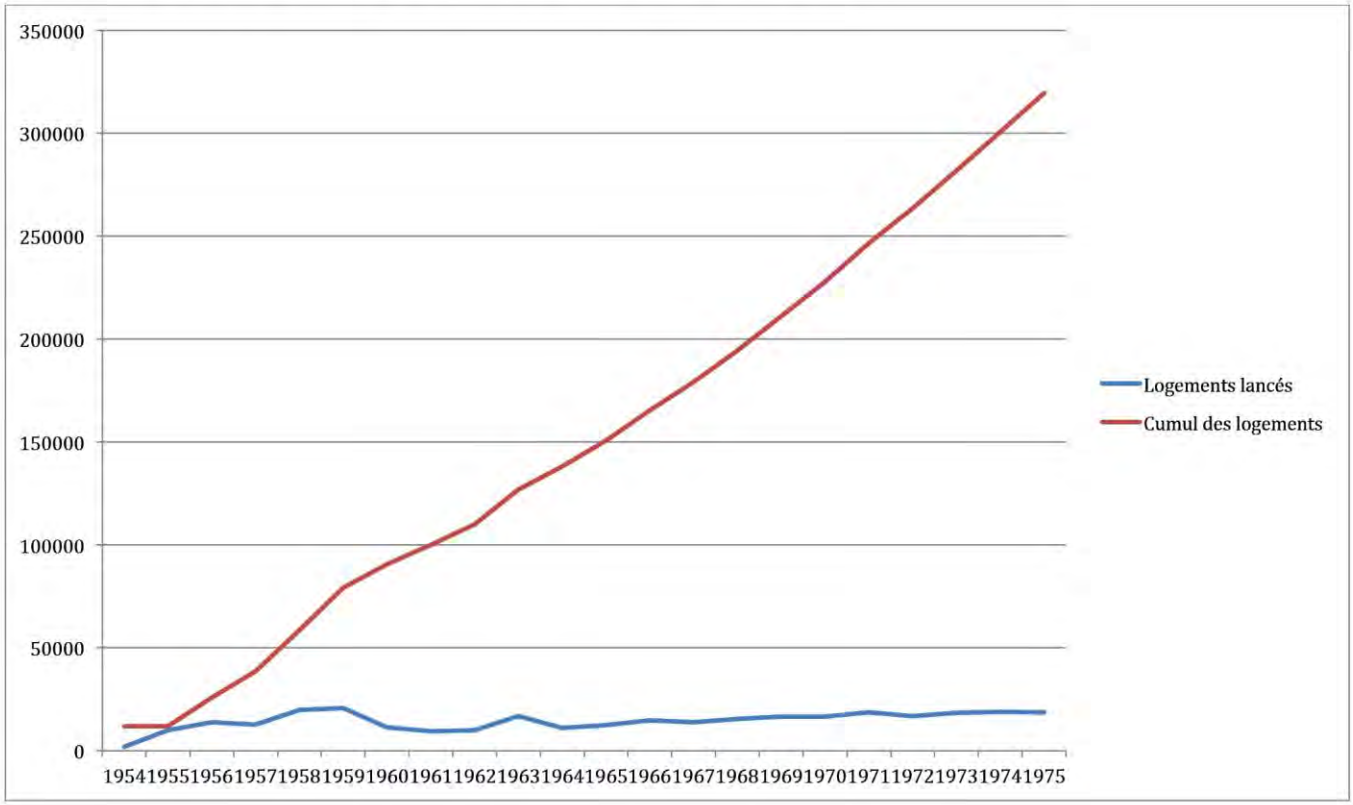
[504] Georges CANDILIS, *Bâtir la vie : un architecte témoin de son temps*, Paris, Infolio, 2012, p. 219.

[505] SOCIETE CENTRALE IMMOBILIERE DE LA CAISSE DES DEPOTS. et P.-Ch. MICHEL, *Visages de la SCIC.*, Paris, Société centrale immobilière de la Caisse des dépôts, 1971, 104 p.

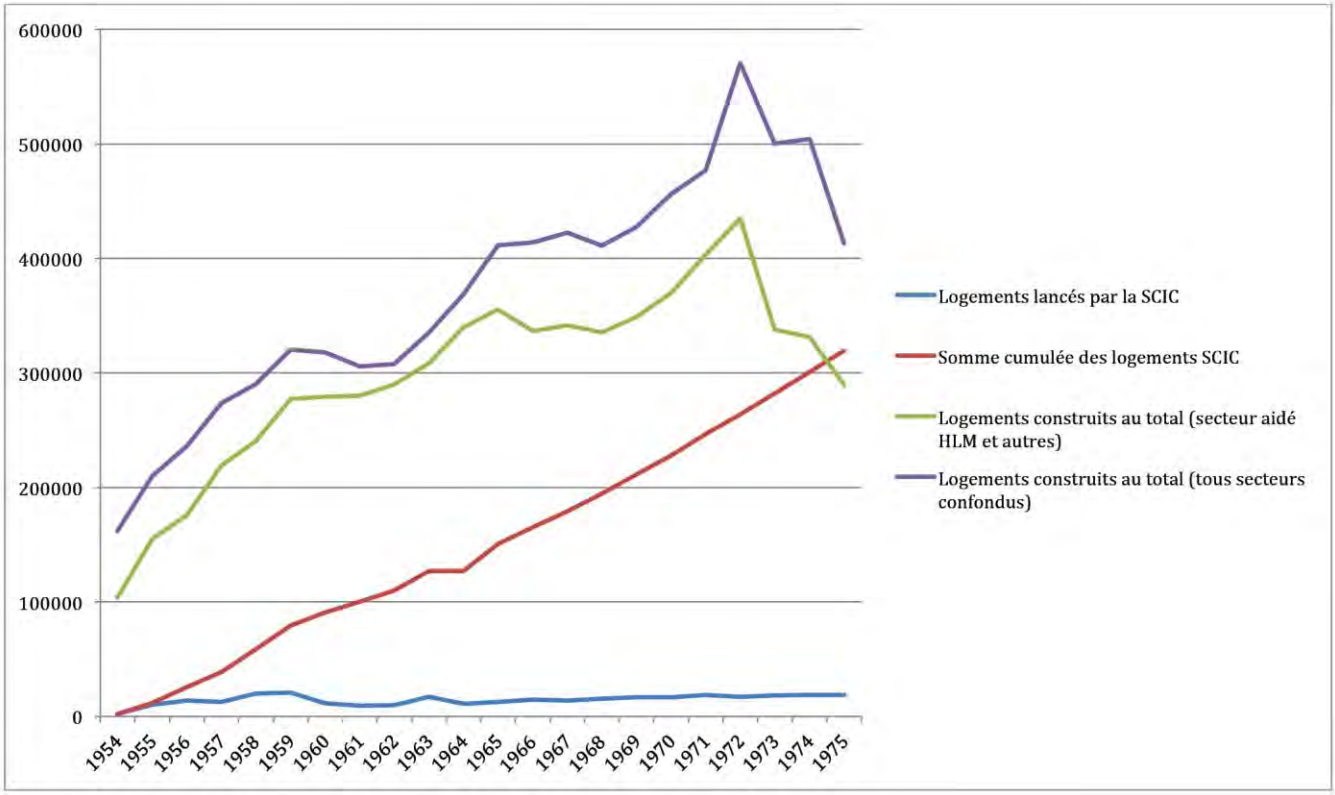
[506] Le Corbusier est par exemple cité en épitaphe de l'ouvrage de 1971 : « soleil, espace, verdure…les immeubles sont placés dans la ville, derrière la dentelle d'arbres. Le pacte est signé avec la nature. » *Ibid.*

[507] Paul LANDAUER, *L'invention du grand ensemble*, *op. cit.*, p. 64.

a. Production de la SCIC, nombre de logements lancés entre 1954 et 1975



b. Production de la SCIC au regard de la production nationale entre 1954 et 1975



source des données : Archives CDC, Fonds du groupe SCIC, cote 201-5.
réalisation graph. GB

En 1971, la SCIC se targue d'avoir fait travailler plus de 400 architectes[508], dont 28 titulaires du prix de Rome[509]. Cependant, certains des maîtres d'œuvres comme Labourdette ou Stoskopf monopolisent en réalité une grande part des commandes de la SCIC. L'opération de Sarcelles regroupant 12 362 logements[510] représente à elle seule un peu plus de 4% de la production de la SCIC entre 1954 et 1974. L'ampleur des commandes de la SCIC va consolider, voire abonder la structuration mandarinale de la scène professionnelle française, justement décrite par Raymonde Moulin[511]. Le système élitiste des Beaux-Arts est conforté par un système économique concentré. Certains prédisent alors, à l'instar d'Edmond Préteceille, la disparition de l'architecte comme agent autonome dans un secteur progressivement dominé par l'industrie[512]. L'auteur pointe ici le paroxysme d'un processus que la croissance des Trente Glorieuses a fortement nourri et qui amène les pouvoirs publics à proposer la loi sur l'architecture de 1977.

Une rencontre décisive

La construction de la cité Rotterdam est indirectement à l'origine de la carrière de Stoskopf. En effet, Leroy est amené à visiter l'opération de Beaudouin au courant de l'année 1954 : le directeur de la SCIC cherche des solutions, des modèles et des architectes pour construire de nouveaux logements sociaux. Néanmoins, il modère son enthousiasme quant à la réalisation engagée par le MRU :

Il a fait construire quelque chose comme 7 ou 800 logements à Strasbourg, c'était la première fois que cela se faisait. De vous à moi, je peux dire que finalement je n'ai pas été ébloui par ce spectacle qui était assez… l'architecture n'était pas très bonne pour tout dire, bien qu'elle fut d'un très grand maître de l'architecture et qui est aujourd'hui encore - il est décédé - mais qui est encore aujourd'hui révéré comme un grand architecte.[513]

A quelques centaines de mètres de là, il visite, grâce à l'urbaniste Jean Clément, la cité du quai des Belges réalisée par Stoskopf. Stoskopf a tracé le plan de masse sur demande du MRU. Arthur Weeber (1892-1961), le directeur de l'office HLM de la ville entre 1923 et 1960, pilier du Parti

[508] SOCIETE CENTRALE IMMOBILIERE DE LA CAISSE DES DEPOTS. et P.-Ch. MICHEL, *Visages de la SCIC.*, *op. cit.*

[509] Il s'agit de Xavier Arsène-Henry Second grand prix 1950, André Aubert second grand prix 1932, Claude Bach premier second grand prix 1958, Eugène Beaudouin grand prix 1928, Robert Biset grand prix, Marc Brillaud de Laujardière second grand prix 1920, Christian Cacault second grand prix 1962, Robert Camelot grand prix 1933, Gaston Castel second grand prix 1913, Henri Colboc, Alexandre Courtois second grand prix 1933, Jean Dubuisson grand prix 1945, Pierre Dufau second grand prix 1938, Guillaume Gillet grand prix 1946, Noël Lemaresquier premier second grand prix 1930, Yves Levard deuxième second grand prix 1952, De Marien Louis-Hoym grand prix 1951, Jean de Mailly grand prix 1945, Michel Marot grand prix 1954, Henri et Louis Marty, Jean-Baptiste Mathon, Yves Moignet Grand prix 1948, Robert Pommier deuxième second grand prix 1932, Henri Pottier premier second grand prix 1944, André Rémondet grand prix 1936, Gustave Stoskopf deuxième second grand prix 1933, Paul Vimond grand prix 1949, Othello Zavaroni grand prix 1937.

[510] Voir Hervé VIEILLARD-BARON, « Sarcelles : un cas toujours exemplaire ? », *Urbanisme*, février 2002, nº 322, pp. 53- 56.

[511] Raymonde MOULIN (DIR.), *Les architectes*, *op. cit.*

[512] Edmond PRETECEILLE, *La production des grands ensembles*, Paris-La Haye, 1973, p. 137.

[513] Témoignage de Léon-Paul Leroy sur l'histoire de la SCIC, 4 février 1987, p.4. CDC, Fonds du groupe SCIC, cote 201-1.

socialiste local, que Stoskopf a connu dans sa jeunesse à travers les mouvements de jeunesses protestantes, lui a confié en effet la construction des immeubles du quai des Belges. L'architecte choisit de coiffer les immeubles de toitures basses qui offrent des greniers pour les habitants, perpétuant ainsi une tradition du logement social à Strasbourg. Il couronne les façades par de grandes corniches, qui les protègent de la pluie. L'architecte anime ces façades enduites en avançant les cages d'escalier et en créant des motifs par le jeu des balcons (vol.2 ill.102-107). Le tout nouveau directeur de la SCIC est davantage séduit par les solutions apportées par l'architecte alsacien, notamment par l'esthétique des immeubles. La cité, implantée selon une composition orthogonale porte, par sa simplicité, les germes des grands ensembles. Elle présente des façades blanches alors plus attrayantes selon le directeur de la SCIC que les panneaux préfabriqués de la cité Rotterdam :

Je suis allé voir [...] pas très loin d'autres ensembles plus modestes mais qui m'ont paru également très bien, ce qui fait que l'architecte constructeur de cet ensemble est devenu ensuite mon architecte, c'est celui de Créteil[514].

La personnalité ambitieuse et le travail de Stoskopf convainquent le directeur de la SCIC et cette rencontre est décisive pour l'avenir de l'architecte, qui devient au fil des années, un proche de Leroy sur le plan professionnel et personnel. Bon orateur, servi par une voix perçante et pointue, Stoskopf séduit, grâce à des traits d'humour alsaciens, les sinistrés des villages du vignoble comme les responsables de la SCIC, avec lesquels il partage aussi le goût des arts plastiques, de la musique et de la vie culturelle parisienne. Dès 1954, l'architecte est donc repéré par le « commando »[515] formé par Bloch-Lainé et Leroy. Ce dernier le convoque à Paris, au siège de la CDC. La carrière parisienne de Stoskopf démarre grâce à Leroy:

Je me rendis donc à Paris Quai Anatole France. Sa satisfaction était vive d'apprendre que j'habitais Paris et que rien ne s'opposait, du moins qu'aucun obstacle matériel, ne pouvait entraver la mission qu'il voulait me confier au service de sa Société. Il me chargea de construire à Bondy un important groupe d'immeubles.[516]

Dès lors, la production cumulée des quatre agences en matière de logements collectifs suit les évolutions conjointes de la politique publique en matière de logement et d'équipement. Mais le flux des commandes est avant tout en forte corrélation avec la production de la SCIC, prenant de fait son essor dans la seconde moitié des années 1950. Entre 1950 et 1981, les bureaux strasbourgeois ont permis de construire environ 19 000 logements, alors que ceux de Paris en ont

[514] Témoignage de Léon-Paul Leroy sur l'histoire de la SCIC, 4 février 1987, p.4. CDC, Fonds du groupe SCIC, cote 201-1.
[515] *SCIC, une histoire en construction 1954-1994*, *op. cit.*, p. 15.
[516] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 46 (texte de conférence). AFS 26'.

bâti près de 15 000. Les bureaux de Colmar ont bâti 9 000 logements dans le Haut-Rhin et le territoire de Belfort. Sur les 43 000 logements dénombrés lors de nos dépouillements, seuls 4 000 logements environ ont été bâtis sans le concours de la SCIC [517], ce qui monte à 90 % le poids de la SCIC dans les commandes des bureaux de Stoskopf en matière de logement. Les logements construits par les bureaux parisiens de Stoskopf sont d'ailleurs quasi exclusivement commandités par la SCIC ; ils bénéficient de son essor fulgurant. Les bureaux parisiens connaissent en premier une croissance fulgurante : l'architecte a d'ailleurs déjà bâti entre 1954 et 1959 plus d'un tiers des logements qu'il va construire au total en région parisienne entre 1954 et 1981.

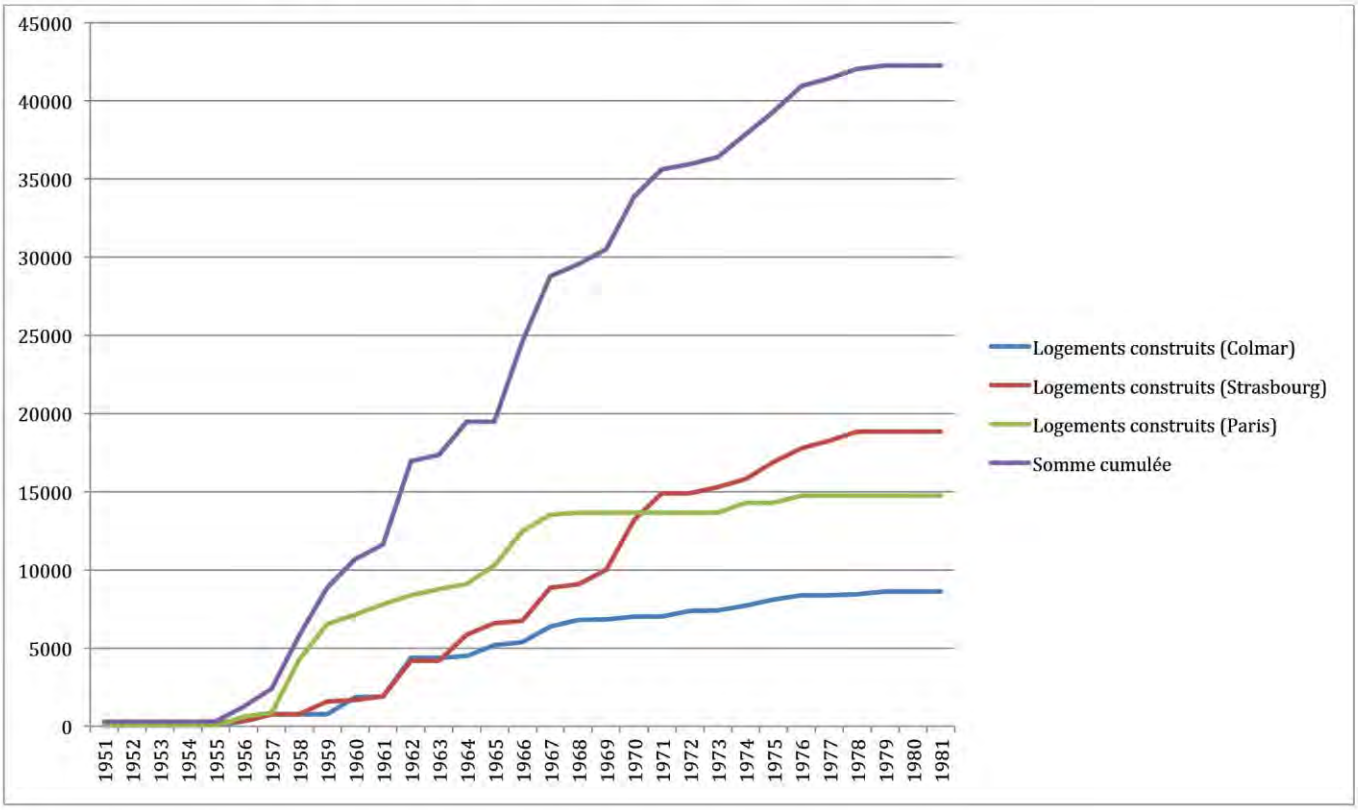
L'opération de Créteil (1956-1967) représente à elle seule plus d'un tiers des logements construits en région parisienne. Le tableau est légèrement plus contrasté en province, où Stoskopf et ses associés nouent des relations avec des Offices d'HLM qui lui passent des commandes directes. Les bureaux de Colmar développent des types de commandes différentes en travaillant pour des promoteurs privés sur des opérations de moins de cinquante logements[518], ce qui est plus rare pour les bureaux strasbourgeois. D'un point de vue historique, de grandes phases se dégagent. Avant la rencontre de Leroy et Stoskopf, la production demeure modeste. En 1954, l'architecte n'a engagé en effet la construction que de 745 logements en cumulant les cités du quai des Alpes et du quai des Belges, ce qui est déjà considérable au vu de la production de cette période et de l'échelle des opérations. À cette époque, les bureaux colmariens s'attèlent alors à achever les chantiers de Reconstruction. Après 1955, de nombreux chantiers de logement s'engagent, dès 1959, avec les premières tranches de la Canardière et des opérations diverses à Colmar, l'architecte a construit plus de 5 000 logements en Alsace, autant qu'il en a alors engagé en région parisienne. L'ampleur et l'essor de la production de Stoskopf en matière de logement sont considérables. En 1981, si la SCIC peut se prévaloir d'avoir construit 414 996 logements[519], c'est dix pourcent de cet ensemble qui l'a été avec le concours cumulé des bureaux de Stoskopf en province et à Paris. Les éléments de comparaison permettent d'apprécier cet essor, au regard des seuls logements construits par l'OPHLM de la ville de Strasbourg (voir pl.38 graph. a,b).

[517] Ce chiffre reste à affiner, car il est parfois difficile de mesurer l'implication de la SCIC, dont le nom n'apparaît pas toujours directement mais qui est partie prenante d'une SEM ou SCI, qui fait office de maîtrise d'ouvrage.

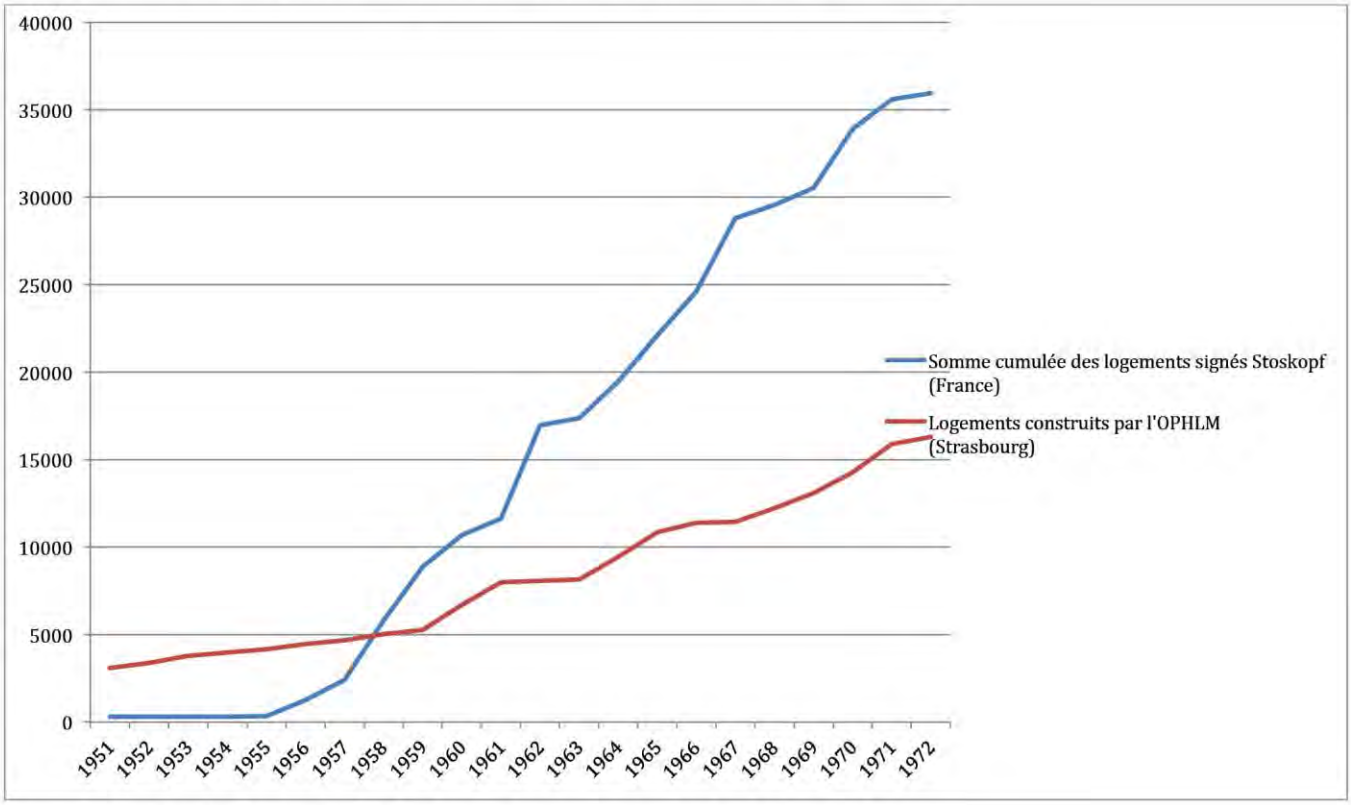
[518] 22 opérations de moins de cinquante de logements ont été dénombrées pour les bureaux de Colmar et seulement 3 pour les bureaux strasbourgeois.

[519] Voir notamment, CDC, Fonds du groupe SCIC, cote 201-5.

a. Logements construits par les bureaux de Stoskopf (tous maîtres d'ouvrages confondus)



b. Comparaison entre la production de Stoskopf et celle de l'OPHLM de Strasbourg



source des données : Archives Stoskopf.
réalisation graph. GB

2) Une production portée par le développement de la SCIC (1954-1974)

a. L'essor (1954-1958)

Essor de la production parisienne

Les commandes passées par la SCIC à Stoskopf génèrent l'extraordinaire croissance des effectifs[520] – principalement pour le bureau parisien – au tournant des années 1950 : l'effectif passe en effet de 5 à 36 personnes en moyenne entre 1955 et 1960. A Bondy tout d'abord, l'architecte applique une partie des « recettes » utilisées à Strasbourg pour le quai des Belges : toitures à faible pente, enduit blanc, travail soigné sur les entrées. Dans cette opération mixte – l'implantation reconstitue des îlots semi-ouverts –, l'architecte fait émerger deux tours de 10 étages d'un ensemble de volumes plutôt bas[521]. Il construit une chapelle dont la configuration est singulière puisqu'elle est intégrée dans l'un des volumes d'habitations. Puis, Stoskopf signe la construction de 560 logements à Bobigny (vol.2 ill.138-140). L'échelle des opérations de la SCIC augmente et des filiales sont créées pour asseoir son action. La création de la CIRP, en octobre 1955, oriente le choix de ses terrains en fonction des opportunités d'implantation industrielle[522]. C'est dans ce cadre que deux autres opérations sont confiées à Stoskopf : la construction d'importants groupements de logements populaires pour les ouvriers de SIMCA à Vernouillet et à Poissy.

À Vernouillet, l'ensemble de 813 logements est installé dans le parc d'un château du XVIII^{e} siècle aménagé par Girardin (1749-1786). Le parti adopté par l'architecte consiste en un ensemble de volumes plutôt modestes, de 5 étages, dégageant des perspectives et respectant le fonds boisé du site, dominé par une seule tour centrale de 14 étages. L'architecte y bâtit également un certain nombre d'équipements dont un centre social, un centre commercial, deux groupes scolaires et une petite chapelle[523] (vol.2 ill.166-171). À Poissy-Beauregard, la composition est dominée par un grand axe d'une longueur de 800 mètres, qui structure un ensemble comprenant plus de 2000 logements répartis en une cinquantaine d'édifices. Là encore, trois tours dominent la composition[524]. Epaulé par l'abbé Gabriel Ducruet (1920-2011), l'architecte réalise également une église, avec un budget très limité. Église moderne à plan orienté, elle présente l'originalité du dispositif de sa tribune, située à l'arrière de l'autel. Les matériaux nobles de l'autel et du chœur contrastent avec la structure métallique de l'édifice laissée apparente (vol.2 ill.141-144).

---

[520] Journaux de salaires du bureau parisien entre 1956 et 1960 (AFS, d28), journaux de salaires et bulletins de paie des trois bureaux entre 1953 et 1960 (incomplets, ADHR, fonds Stoskopf, 34J127-136 et 152).

[521] Voir la description de l'opération dans Paul LANDAUER, *L'invention du grand ensemble*, *op. cit.*, p. 117.

[522] Pour plus de détails, sur la CIRP, voir *Ibid.*, p. 99.

[523] Pour plus de détails, voir « Vernouillet, 800 logements », *Techniques et Architecture*, 1959, numéro spécial SCIC réalisations 1954-1959, n° 1, pp. 48- 50.

[524] Pour plus de détails, voir « Poissy Beauregard », *Urbanisme*, 1959, n° 62-63, pp. 110- 111.

Par ailleurs, la SCIC permet aussi à Stoskopf de prendre part à de nombreux voyages d'études. Ces déplacements servent les objectifs de la société qui cherche à développer des formes d'urbanisation efficaces en alternative au modèle de la banlieue pavillonnaire. L'architecte se rend ainsi aux Etats-Unis (vol.2 ill.019), dans les pays de l'Est et du Nord. En 1958, une délégation dont il fait partie se rend en U.R.S.S. Ces voyages, organisés sous la houlette de Léon-Paul Leroy, amènent l'architecte et son confrère Labourdette (1915-2003) à se confronter aux réalisations contemporaines de ces pays[525]. Leroy et Stoskopf deviennent proches : leur entente scelle une collaboration fructueuse pendant 15 ans. Stoskopf se fait apprécier par d'autres responsables de la SCIC et notamment par Jean Lantenois, un des adjoints de Leroy, avec qui Stoskopf entretient aussi des relations amicales[526]. Amenés à se voir régulièrement pour de longues réunions techniques, les deux hommes partagent également leurs goûts en matière de musique et d'arts plastiques.

Organisation et rites professionnels

Depuis son mariage, la vie sociale et familiale de l'architecte se déroule à Paris. Parfois, le dimanche, la famille Stoskopf est conduite en voiture par Madame Stoskopf – l'architecte n'est pas titulaire du permis de conduire – sur les chantiers de son époux à Poissy, à Vernouillet ou aux Mureaux. Stoskopf fait ainsi visiter son œuvre à ses enfants[527]. Certains curés des banlieues parisiennes sont reçus régulièrement chez les Stoskopf. Au milieu des années 1950, ils emménagent dans un appartement très cossu, situé également rue de Babylone. La famille Stoskopf vit de façon confortable et bourgeoise. Madame Stoskopf organisent des dîners d'affaire et reçoit à la maison les hauts responsables de la SCIC. Certains dimanches, l'architecte et les siens se rendent à Auteuil pour assister aux courses de chevaux[528].

Sa vie professionnelle est partagée entre Paris et Strasbourg. C'est à Paris, où il vit, que l'architecte est le plus présent, à peu près la moitié du temps[529]. Ainsi, il côtoie responsables administratifs, institutionnels et politiques. Outre les dirigeants de la SCIC, il fréquente les membres de l'Académie des Beaux-Arts et de l'Académie d'architecture. Habile et fin diplomate, il est porteur d'affaire, en contact direct avec les responsables politiques, les maîtres d'ouvrages, les grands patrons de l'époque, avec qui il partage souvent des souvenirs liés à la guerre. Ses nombreuses occupations l'amènent à voyager énormément, principalement en train.

[525] Voir les développements à ce sujet en page 144.

[526] Stoskopf apprécie ainsi la compagnie de Jean Lantenois, adjoint de Leroy, que Stoskopf définit comme un « fervent wagnerien ». Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 46 (texte de conférence). AFS 26'.

[527] Entretien réalisé par l'auteur avec Nicolas Stoskopf, le 18 janvier 2013.

[528] Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 janvier 2014.

[529] Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 janvier 2014.

Il affectionne ses trajets entre Paris et l'Alsace, où il peut là encore rencontrer des clients, des hommes politiques, parfois décrocher une commande ou faire jouer son entregent. Il séduit, plaisante et travaille ; ces voyages sont l'occasion de dessiner, d'esquisser, de chercher le parti de composition pour tel ou tel projet, ou alors même de s'adonner à quelques caricatures des passagers. Parfois, il rédige également, lors de ces trajets, le manuscrit d'une pièce satirique ou d'un petit pamphlet. Thaddée Nowak se souvient : « Stoskopf dessinait des petits schémas dans le train. Il adorait le train dans le sens où ça lui permettait de rencontrer des gens, de rencontrer aussi bien ses clients, les ministres, des responsables politiques. […] Lui, avec son carnet, où il dessinait des caricatures des gens, qui lui permettait aussi d'avoir un contact facile avec les gens, de raconter des histoires… Il était un grand plaisantin et en même temps, il travaillait, il faisait des croquis. Au bureau, il nous amenait ses croquis que l'on développait »[530].

Une fois par semaine, il est présent dans ses bureaux strasbourgeois. Il se rend un peu plus rarement aux bureaux colmariens, environ tous les quinze jours[531]. Il n'est donc pas impliqué dans la vie quotidienne de ses bureaux en province, ni dans le détail des projets, se reposant ainsi sur des associés dans chaque ville. Son arrivée dans ses bureaux en Alsace est toujours un petit événement. Comme l'architecte n'est pas titulaire du permis de conduire, il faut le conduire dans tous ses déplacements. Il aime qu'on l'emmène revoir des localités qu'il a reconstruites comme Ammerschwihr ou Sigolsheim. Quand il est présent aux bureaux de Strasbourg, les collaborateurs se groupent autour de lui pour des séances de correction de projets, où il dessine, redessine et colore les façades et plans de masse. Appréciant ce rituel où il est au centre de l'attention et aimant dérouler plusieurs mètres de calque, le maître s'attache au choix des couleurs, à l'image des projets. L'organisation du travail est très hiérarchique, beaucoup de jeunes collaborateurs sont alors impressionnés par la personnalité, l'aura de ce patron. Il est un homme très spirituel, décontracté et élégant, qui manie l'humour et l'ironie[532]. Il peut aussi être un homme dur et intransigeant, parfois sévère dans ses jugements. Parmi ses jeunes collaborateurs, Jean-Pierre Masquida assiste à de mémorables séances de correction[533].

[530] Par exemple, Stoskopf dessine les grandes lignes de l'église de Créteil Montaigut lors d'un voyage en train. Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 janvier 2014.

[531] Ces rythmes de visite ont été confirmés par d'anciens collaborateurs. Entretiens réalisés par l'auteur avec Nowak, Hoog et Masquida.

[532] Tous les témoignages rassemblés concordent sur les traits de caractère de Stoskopf qui sont mentionnés ici.

[533] Entretien réalisé par l'auteur avec Jean-Pierre Masquida, le 7 février 2013.

b. Architecture de masse (1956-1974)

Créteil, la consécration

L'impulsion exceptionnelle donnée par la SCIC au secteur de la construction de logement, dans un contexte de croissance exceptionnelle, alimente le carnet de commandes de Stoskopf et de ses associés pendant plusieurs années. Parmi les architectes de la SCIC, deux mandarins bénéficient particulièrement de la confiance accordée par Léon-Paul Leroy. Les architectes Labourdette et Stoskopf deviennent les maîtres d'œuvre privilégiés de cet opérateur. Le grand œuvre du premier est l'opération de Sarcelles, réalisée entre 1954 et 1975 et rassemblant plus de 12 000 logements[534]. Pour Stoskopf, l'opération phare est celle du quartier de Créteil Mont-Mesly, en extension du vieux village de Créteil, dans le Val-de-Marne, réalisé entre 1955 et 1971[535].

Cette opération est la plus importante dirigée par l'architecte : le quartier est conçu pour accueillir 20 000 habitants et compte environ 6 000 logements. Deux artères principales se croisent sur une place monumentale de 28 000 m^2, garnie de fontaines et de sculptures. L'axe nord-sud se situe sur la ligne de crête du terrain qui se caractérise par une forte déclivité. L'architecte utilise cet axe dominant le site pour diviser son opération en deux tranches principales. A l'est, sur le plateau, les bâtiments sont implantés selon une trame orthogonale stricte. La seconde tranche, à l'ouest, se développe selon des tracés sinueux et plus souples. L'architecte affiche son souhait de créer des perspectives variées, de ménager des effets de surprise grâce à des variations de composition (vol.2 ill.174). Pour Créteil, l'équipe parisienne de Stoskopf développe de nombreux types de bâtiments, en varie les formes et les façades à chaque tranche successive : une opération de 22 pavillons, par exemple, offre une esthétique soignée (vol.2 ill.185). L'architecte livre aussi à Créteil de nombreux équipements (groupes scolaires, foyers sociaux, centre commerciaux, église, etc).

Pour l'opération de Créteil, la SCIC intègre une part des critiques des intellectuels et sociologues à l'encontre des grands ensembles ; l'architecte introduit une souplesse dans son plan de masse et davantage de variété dans les types d'immeubles développés au fil du temps. Sur le plan politique, l'efficacité de la SCIC est appréciée et reconnue. Stoskopf est une figure estimée et légitimée par le pouvoir central. Il est également reconnu, sur le plan national, par ses pairs, puisqu'il intègre en 1955 la prestigieuse Académie d'architecture, dont il devient vice-président pendant deux ans de 1971 à 1973.

[534] Voir Jacques HENRI-LABOURDETTE, *Jacques Henri-Labourdette, architecte*, *op. cit.*

[535] Voir l'analyse plus complète réalisée sur cette opération, dans la seconde partie, à partir de la page 284.

Après Créteil, l'architecte obtient d'autres commandes de la SCIC jusqu'au milieu des années 1970. Outre un ensemble de 1 000 logements à Sainte-Geneviève-des-Bois dans l'Essonne (vol.2 ill.262-263), il conçoit notamment le plan de masse de la cité Floréal, une opération de 1 000 logements à Saint-Denis (vol.2 ill.217-219), dont les orientations ne sont finalement pas respectées lors de sa réalisation. Néanmoins, l'équipe parisienne de Stoskopf produit une série d'équipements pour cette cité. L'architecte entretient aussi de bons rapports avec la mairie communiste, qui travaille généralement avec André Lurçat (1894-1970) et obtient la commande d'un important groupe scolaire[536].

L'extension et le développement de Strasbourg

Après le succès de l'opération du quai des Belges et la construction de ses premiers ensembles parisiens avec la SCIC, une série d'opérations de grande envergure est dirigée par Stoskopf en Alsace entre 1955 et 1968. La production locale de l'architecte se poursuit en effet avec des opérations initiées par la SCIC ou bien par des opérateurs locaux, principalement des offices publics d'HLM. Stoskopf est puissamment soutenu à Paris, mais aussi en Alsace, par des responsables politiques et administratifs de premier rang. En Alsace, il bénéficie de sa proximité avec Arthur Weeber ainsi qu'avec Charles Frey (1888-1955)[537], maire de Strasbourg jusqu'en 1955 et par son remplaçant Charles Altorffer (1881-1960). Dans la classe politique nationale, Stoskopf est également proche du député André Bord[538], et connaît personnellement Jean Berthoin[539], ministre de l'Education nationale entre 1954 et 1956[540].

À Strasbourg, deux grands ensembles portent particulièrement sa marque. C'est tout d'abord la cité de la Canardière dans le quartier de la Meinau, où l'architecte formalise des principes qu'il utilise pour l'ensemble de ses opérations d'urbanisme de grande ampleur (vol.2 ill.156-160). Cette opération, qui va voir la création de 3 200 logements entre 1957 et 1961, est principalement initiée par deux maîtres d'ouvrage : l'OPHLM de la ville et la Société Immobilière du Bas-Rhin (SIBAR). Créée en 1954 par le Département du Bas-Rhin, la SIBAR a pour mission première la réalisation de logements locatifs pour le personnel fonctionnaire, civil et militaire. La Canardière est alors une opération moderne, la plus importante de toute l'agglomération strasbourgeoise. L'église n'est pas

[536] Charles-Gustave STOSKOPF*, Architecte de la ville de Saint Denis*, 1979, 6 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[537] Charles-Gustave STOSKOPF, *Parler de soi sans modestie*, 1980, p.5. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[538] André Bord (1922-2013), est un homme politique français, gaulliste, député alsacien UNR puis plusieurs fois nommé ministre et secrétaire d'Etat aux anciens combattants entre 1966 et 1978. Il remet en 1975 les insignes de Commandeur dans l'Ordre National du Mérite à Stoskopf.

[539] Jean Berthoin (1895-1979) est un homme politique français, membre du parti radical, qui entame une carrière de grand commis de l'Etat dans l'entre-deux-guerres. Après la Seconde Guerre mondiale, il est nommé commissaire de la République à Strasbourg. Berthoin est par la suite élu sénateur et plusieurs fois nommé ministre (Education nationale, intérieur).

[540] Lettre personnelle de Stoskopf à M. le Ministre de l'Education nationale, le 29 septembre 1955. Les hommes semblent se connaître de longue date puisque Stoskopf écrit à Berthoin : *« Depuis les temps lointains où je traduisais, Place Beauvau, devant vous, les discours d'Adolph Hitler et ceux – plus récents – où j'avais l'honneur de vous recevoir chez moi, alors qu'il était question de votre nomination comme Haut-Commissaire à Strasbourg, je n'ai plus eu l'occasion de vous revoir […] ».*

réalisée par Stoskopf mais par son confrère l'architecte André Le Donné. Des images de ce projet sont diffusées dans les actualités régionales[541]. Témoignage de la reconnaissance institutionnelle, Stoskopf reçoit les insignes d'Officier de la Légion d'honneur, suite à une nomination expresse du Ministre Pierre Sudreau en 1959 lors de l'inauguration du quartier.

L'œuvre majeure de l'architecte à Strasbourg est le quartier de l'Esplanade[542], projet fortement porté par Pierre Pflimlin à partir de son élection à la mairie de Strasbourg en 1959. Pour cette opération, le département, la ville et la SCIC créent un organisme spécifique, dévoué à l'organisation et l'accompagnement de ces grands projets : la société d'aménagement et d'équipement de la Région de Strasbourg (Saers), qui naît en 1957. Cette vaste opération, organisée autour d'un nouveau campus universitaire, est implantée sur d'anciens terrains militaires s'étendant sur près de 72 hectares que la ville convoite depuis l'après-guerre. Stoskopf, architecte en chef de l'opération, conçoit le plan de masse général : le projet comprend 4500 logements sur une surface de 58 hectares. L'architecte imagine des ordonnances architecturales rigides autour d'une artère monumentale qui relie les quartiers nord aux faubourgs sud de la ville. Cette avenue prolonge un des boulevards de la *Neustadt* et produit des effets de perspectives majestueux. Un axe secondaire est-ouest relie le nouveau quartier à la ville ancienne en traversant le secteur de la Krutenau. À la croisée de ces deux axes, comme à Créteil, une place monumentale matérialise le cœur de la composition (vol.2 ill.193-208). Pour l'inauguration officielle de l'Esplanade en juillet 1967, Gustave Stoskopf rend hommage à Auguste Perret comme son inspirateur et affirme avoir voulu se montrer fidèle à des valeurs permanentes dans sa conception urbaine[543].

Aux deux grandes opérations de la Meinau et de l'Esplanade, s'ajoutent d'autres ensembles de moindre envergure mais toutefois considérables, comme le grand ensemble de Schiltigheim-Bischheim réalisé entre 1959 et 1965 ou encore la cité nucléaire de Cronenbourg en 1966 (Stoskopf y succède à Claude Lecœur comme architecte en chef). Ces diverses opérations d'ampleur assurent la croissance des bureaux strasbourgeois. De fait, certaines jeunes recrues se retrouvent en charge de chantiers importants. C'est le cas de Jean-Pierre Masquida qui, à peine diplômé de l'École nationale d'ingénieurs de Strasbourg (ENIS), obtient la responsabilité de la construction d'un des grands immeubles de l'Esplanade, en bordure de la place centrale. Livré à lui-même, il démarre son travail depuis un plan de masse général à l'échelle au 1/1000^{e}. Stoskopf intervient peu, si ce n'est dans le choix des couleurs de la pâte de verre et des façades[544].

[541] Est magazine actualités, « Cité de la Canardière à la Meinau», diffusé le 25/08/1959 sur l' ORTF, durée 00:01:45. INA, notice SXC9608261812.

[542] Voir l'analyse plus complète réalisée sur cette opération, dans la seconde partie, à partir de la page 261.

[543] Charles-Gustave STOSKOPF, *Inauguration de l'Esplanade*, 1er juillet 1967, 7 p. (allocution). ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[544] Entretien réalisé par l'auteur avec Jean-Pierre Masquida, le 7 février 2013.

À Strasbourg, Stoskopf attribue des titres d'architecte d'opération à des architectes locaux, anciens élèves de l'école régionale. Pour la cité de la Meinau, Alfred Kronenberger, diplômé en 1953, est présent tout comme l'architecte Georges Haudenschild, élève de l'Eras et diplômé de l'Ensba en 1941. En 1965, pour la construction du grand ensemble de Schiltigheim-Bischheim, on note la présence de Charles Wodey, diplômé de l'Eras en 1963. Pour l'opération Esplanade, André Haenztler, diplômé en 1948, Jean-Pierre Aprill et de Pierre Gebhart, diplômés en 1956 et 1955 et fondateurs de l'agence UA5, sont architectes d'opérations. Pour l'opération de Cronenbourg en 1966, sont présents des architectes comme Ernest Hamman et Joseph Schwab, diplômés de l'Eras en 1960 et en 1957, ainsi que Jean-Jacques Risch, qui termine son parcours à l'Ensba en 1954 au sein de l'atelier Perret. Tous ceux qui sont passés par l'Eras connaissent bien Stoskopf et l'ont eu comme enseignant ou connu en tant que directeur.

L'agence ajoute à des projets impulsés par la SCIC d'autres commandes locales. Pour le compte de la SIBAR, l'architecte livre plusieurs projets de casernes de gendarmerie en milieu rural et une importante caserne de 144 logements à Strasbourg en 1968 (vol.2 ill.240 à 242). A la fin des années 1960, d'autres clients permettent à l'équipe strasbourgeoise, incarnée par Stoskopf, Oehler, Fleischmann et Offner de s'exprimer dans d'autres domaines programmatiques parfois, avec une plus grande liberté d'expression architecturale. Dans le domaine tertiaire tout d'abord, l'équipe va livrer plusieurs projets importants, dont les bureaux pour la société IBM à l'Esplanade. Stoskopf, proche du président de la banque SOGENAL, Guillaume Labadens[545], obtient plusieurs commandes à partir du milieu des années 1960. En 1965, la construction du centre administratif d'Oberhausbergen, au nord de Strasbourg atteste d'un soin particulier accordé à l'expression des façades (vol.2 ill.253-256). Le projet s'organise selon un plan centré et classique, tourné autour d'un patio intérieur, applaudi par la presse locale : « Il s'agit d'un bâtiment carré de 4 niveaux réalisé par MM. Stoskopf et Oehler, qui dégage en son centre un jardin intérieur et se présente comme un ensemble superbe » [546]. Puis, Stoskopf et Oehler obtiennent la commande d'un édifice au centre de Thionville en Moselle, en 1967, et les deux Strasbourgeois s'associent alors à un architecte local du nom de Schreiner[547]. Par ailleurs, les architectes signent, en 1969, la construction de l'agence bancaire de l'Esplanade à Strasbourg[548] et en 1972, l'agence de

[545] Guillaume (1907-1987) dirige la Société à partir de 1954 puis la préside entre 1969 et 1977. Homme de lettres et sensible aux arts, il est aussi le président de la Société des amis des Universités de Strasbourg de 1969 à 1986[545]. Proche de Stoskopf, il est un homme extrêmement présent sur le terrain économique, proche des milieux d'entreprise, siégeant dans les conseils d'administration de grandes entreprises en Alsace ou en Moselle. Dès le milieu des années 1960, l'architecte travaille en effet pour le compte de la Sogenal. L'histoire de cette banque s'inscrit ainsi dans l'histoire urbaine de Strasbourg : Stoskopf bénéficie de son développement.

[546] « Le Centre Administratif de la Société Générale Alsacienne de Banque », *Bureaux d'Aujourd'hui*, mai 1968, nº 102.

[547] Voir ADBR, fonds Stoskopf, 67J585.

[548] Voir ADBR, fonds Stoskopf, 67J567.

Brumath[549], ville natale du père de Stoskopf. Le siège social de la Sogenal nécessite l'extension d'un édifice ancien, rue du Dôme, à Strasbourg. Le projet d'extension de Stoskopf affiche une modernité radicale à travers la mise en œuvre d'une façade rideau associé à l'emploi de matériaux nobles tel qu'un remplissage de travertin (vol.2 ill.290-291).

Parmi les grands projets d'équipements à Strasbourg réalisés à partir du milieu des années 1960, la construction du siège de la banque fédérative du Crédit Mutuel au Wacken à Strasbourg puis de son extension marquent la dernière décennie de la carrière de l'architecte. (vol.2 ill.271-278). Stoskopf est un proche du président de la banque alsacienne, le syndicaliste Théo Braun (1920-1994)[550], avec qui il effectue de nombreux trajets en train entre Paris et Strasbourg. De sensibilité centriste, il estime cet homme qui, comme lui, n'apprécie guère la politique du Général De Gaulle[551]. Ce projet est influencé par l'architecture de Mies Van der Rohe : la tour principale construite autour d'un noyau central libère de grands plateaux de travail et donne une grande légèreté au volume accentué par les finitions des façades. Sur ce chantier comme sur beaucoup d'autres, la personnalité et la rigueur d'Alfred Fleischmann sont essentielles. Il assure le suivi de nombreux projets d'envergure. L'agence livre aussi quelques églises autour de Strasbourg et s'occupe de plusieurs chantiers de rénovation dans tout le Bas-Rhin.

Croissance des commandes dans le Haut-Rhin

Les bureaux colmariens profitent aussi de la variété des maîtres d'ouvrages qui passent commande à Stoskopf. La SCIC tout d'abord qui est impliquée dans la création de la ZUP de Colmar (vol.2 ill.222-226). Stoskopf en dessine le plan de masse général, et ses équipes construisent certains secteurs. Projet phare des bureaux Stoskopf à Colmar, il est symbolisé par 5 tours de 18 niveaux, qui marquent la silhouette du quartier. L'importance considérable des affaires qui affluent amène là aussi les équipes à croître. La SCIC sollicite également les bureaux de Stoskopf pour le logement des ouvriers de Peugeot à Valentigney, dans la région de Montbéliard. Le projet, dessiné à Paris afin de répondre à un concours organisé par la SCIC, est suivi pour sa réalisation en Alsace par Jean-Pierre Hoog. Par ailleurs, les prérogatives institutionnelles de Stoskopf comme architecte conseil lui amène un certain nombre de commandes importantes sur le territoire de Belfort. La construction de la cité Béchaud en 1957 et la rénovation de la vieille ville, où Stoskopf réinterprète sobrement l'architecture traditionnelle, sont deux opérations majeures (vol. 2 ill.114-116 / 244-246).

[549] Voir ADBR, fonds Stoskopf, 67J567.

[550] Théo Braun (1920-1994) est un syndicaliste et homme politique. Il dirige le Crédit mutuel d'Alsace entre 1967 et 1985.

[551] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 11 (texte de conférence). AFS 26'.

Les bureaux colmariens sont sollicités par d'autres maîtres d'ouvrages locaux. D'une part, l'hôpital Pasteur à Colmar pour lequel, associé à Albert Chevin architecte attitré de l'hôpital, l'équipe colmarienne construit un certain nombre d'équipements (vol.2 ill.234-236), en périphérie de l'immense bâtiment principal réalisé en 1937 par l'architecte William Vetter (1903-1986). Stoskopf est amené à concevoir, avec Michel Porte, une très importante extension à cet ensemble, mais elle ne voit finalement pas le jour (vol.2 ill.231-233). D'autre part, de nombreux marchés pour des villes ou villages du département alimentent aussi le carnet de commandes colmarien ainsi que des plans de lotissements à Sélestat (vol.2 ill.262-266) et dans différentes communes. En outre, des promoteurs locaux commandent de nombreuses opérations de petits collectifs et des particuliers, des maisons individuelles. Ces édifices recourent généralement à des matériaux plus nobles que les immeubles sociaux qui leur confèrent ainsi une meilleure tenue, en arborant néanmoins toujours une esthétique sobre et dépouillée (vol.2 ill.227-230).

3) Réception de l'œuvre (1953-1971)

a. Diffusion des réalisations de Stoskopf

Réalisations strasbourgeoises dans les revues d'architecture et d'urbanisme

Stoskopf et ses associés strasbourgeois bénéficient d'une certaine audience dans les revues spécialisées avec 16 articles concernant huit projets différents en ce qui concerne Strasbourg, sur un total de 28 articles concernant la production de l'architecte sur tout le territoire. Si l'on élargit notre recherche à des publications non spécialisées, celle-ci aboutit à la collecte d'environs 50 références de publications consacrées à des projets signés Stoskopf. C'est donc en Alsace que l'audience de l'architecte est la plus importante.

Le corpus des projets strasbourgeois médiatisés dans les revues d'architecture et d'urbanisme se limite uniquement à des programmes de logement. L'opération de La Meinau, celle du quai des Alpes ou encore celle de l'Elsau bénéficie chacune d'un article. Certains projets bénéficient de plusieurs articles : la première opération d'envergure de Stoskopf et Oehler, la cité de 250 logements du quai des Belges est présentée dans *Techniques et Architectures* dès 1953[552] puis dans la revue *Bâtir* en 1957[553] (pl.35 ill.b). La construction du quartier de l'Esplanade est représentée quatre fois dans ce corpus mais ces publications sont peu fouillées, puisqu'elles sont publiées pendant le chantier à l'instar du court article publié dans *Urbanisme* en 1962[554]. Le projet

[552] « Strasbourg groupe d'immeubles H.L.M. au quai des Belges, G.Stoskopf, architecte », *Techniques et Architecture*, 1953, nº 7-8, pp. 54-59.

[553] « La cité du quai des Belges », *Bâtir*, mai 1957, pp. 31-35.

[554] Seule publication d'envergure nationale traitant le projet : « Strasbourg Esplanade », *Urbanisme*, 1962, nº 75-76, pp. 142-143.

de la place de l'Homme-de-Fer est mentionné aussi plusieurs fois tantôt pour diffuser le projet en détail[555], et d'autres fois pour incarner toutes les opérations de Reconstruction à Strasbourg[556].

En dehors du projet de la place de l'Homme-de-Fer, la seule autre œuvre strasbourgeoise publiée relevant davantage de l'échelle architecturale est l'immeuble de La Résidence, réalisation au standing plus élevé que la production courante de l'agence strasbourgeoise (vol.2 ill.148-149). Dans la revue *Bâtir*, le commentaire souligne cet aspect : « […] sont réunis là tous les caractères qui font l'habitation vraiment confortable : construction de qualité, équipement complet, chic des façades et des entrées, quartier strictement résidentiel »[557]. Cet article est publié dans un numéro spécial de *Bâtir* consacré à la construction dans le Bas-Rhin[558]. Instantané sur son époque, cet opus fait la part belle à Stoskopf et ses associés avec quatre projets représentés dont trois traités par des articles fouillés, sur les 31 projets mentionnés. En effet, la cité du quai des Belges, celle du quai des Alpes et l'opération de la place de l'Homme-de-Fer bénéficient d'éclairages détaillés. La position hégémonique de Stoskopf sur la production strasbourgeoise des années 1950 apparaît nettement dans le reflet de la scène professionnelle donné par ces publications. Au-delà de la production locale, comment et par quel biais se diffuse la production parisienne de l'architecte ?

Publications dans les revues : une stature nationale ?

Les revues sont des instances de consécration et de légitimation dont les critères d'élection sont dépendants de facteurs variables. Stoskopf n'est publié par exemple qu'une seule fois, en 1936, dans *L'Architecture d'Aujourd'hui* en tant que jeune lauréat d'un concours organisé par le comité de rédaction de la revue[559]. Les revues *Techniques et Architectures* et *Urbanisme*, relevant davantage de l'information technique et professionnelle que de l'adoubement doctrinal, sont les titres qui relaient le plus fréquemment les projets de Stoskopf. Dans *Techniques et Architectures*, neuf articles sont consacrés à certains de ses projets à travers huit numéros différents[560]. De la reconstruction d'Ammerschwihr[561] jusqu'à l'immeuble annulaire de Créteil Montaigut[562] en passant par les ensembles des années 1960[563], la variété de la production de Stoskopf y est bien représentée. Pour les ensembles d'habitation, les clichés signés par Jean Biaugeaud ou Yves Guillemaut donnent une place prépondérante à la nature environnante, qui prolonge les

[555] « L'ensemble de la place de l'Homme-de-Fer », *Bâtir*, mai 1957, pp. 57-63.

[556] « Numéro spécial Reconstruction (Villes et villages reconstruits) », *Urbanisme*, 1956, nº 45-48.

[557] « La Résidence », *Bâtir*, mai 1957, pp. 38-41.

[558] « 67 », Bâtir, revue technique de la fédération nationale du bâtiment et des activités annexes, mai 1957.

[559] « Une cité de week-end sur la côte d'Azur », *op. cit.*

[560] En 1949, 1953, 1955, 1958, 1959, 1962, 1965 et en 1971.

[561] Charles-Gustave STOSKOPF, « Ammerschwihr, de la cité détruite à la ville de demain », *op. cit.*

[562] Charles-Gustave STOSKOPF, « Créteil quartier Montaigut », *Techniques et Architecture*, septembre 1971, nº 6, p. 102.

[563] Voir par exemple « Groupe d'immeubles Pantin-Bobigny SCIC, G.Stoskopf, architecte », *Techniques et Architecture*, 1958, nº 4, pp. 80-85.

aménagements extérieurs des cités et pondère ainsi l'échelle du bâti. Les commentaires de l'opération de Valentigney en témoignent :

La plus grande attention a été apportée à la création d'espaces verts. Un parc, d'une surface de 1,5 ha, a été aménagé au cœur même de la cité. La nature environnante, faite de prairies et de forêts, prolonge ce jardin public bien au-delà des limites de la composition.[564]

Cette dialectique entre nature et artefact est constante, comme si l'architecture ne pouvait se passer de « l'espace vert », qui relève d'un statut quelque peu ambiguë, comme l'a souligné justement Pieter Uyttenhove à propos de Marcel Lods :

Assumant à la fois le rôle de cache-misère et de vernis utopique, la verdure s'attribue la part du rêve alors que l'architecture représente la réalité concrète.[...] Dans beaucoup d'images architecture moderne, un écran organique, consistant surtout d'arbres, mais aussi d'arbustes et d'herbes longues, cache l'étendue de l'espace mais aussi, et surtout, camoufle l'architecture moderne même.[565]

Dans les textes qui accompagnent les publications dans *Techniques et Architectures*, la dimension critique est souvent absente, ou limitée à désigner quelques imperfections d'une réalisation. Les textes sont souvent rédigés par Stoskopf qui se charge ainsi de sa propre communication. Son article de 1949 sur Ammerschwihr se conclut même par une série de remerciements à ses confrères – ses architectes d'opération –, comme lors d'un discours d'inauguration[566]. C'est par ailleurs la revue Urbanisme qui relaie aussi régulièrement des opérations signées Stoskopf. Dans les colonnes de cette dernière, neuf articles seront consacrés à ses projets dans six numéros différents[567]. Concernant Ammerschwihr et la reconstruction des villages autour de Colmar, le ton est proche de celui de Techniques et Architecture. La critique est, là encore, relativement légère : elle porte principalement sur le principe individualiste des dommages de guerre[568] qui n'ont pas suffisamment permis de collectiviser les installations viticoles. Les qualités esthétiques du parti adopté par Stoskopf sont applaudies :

En ce qui concerne l'habitation, la réussite est indéniable. Ne pouvant et ne voulant reconstituer l'état ancien […] l'urbaniste a conseillé ou imposé un style dans le choix des matériaux et des volumes dont certains sont un rappel discret au passé.[569]

---

[564] « Ensemble de Valentigney », *Techniques et Architecture*, 1962, nº 1, pp. 144-149.

[565] Pieter UYTTENHOVE, *Marcel Lods*, *op. cit.*, p. 370.

[566] Charles-Gustave STOSKOPF, « Ammerschwihr, de la cité détruite à la ville de demain », *op. cit.*

[567] En 1956, 1958, 1959, 1961, 1962 et en 1970.

[568] Sur la loi et les dommages de guerre, voir Danièle VOLDMAN, *La reconstruction des villes françaises de 1940 à 1954*, *op. cit.*, p. 209.

[569] « Ammershwihr (Villes et villages reconstruits) », *Urbanisme*, 1956, nº 45-46, p. 187.

a

RECONSTRUIRE...

TEXTE ET ILLUSTRATIONS PAR CHARLES-GUSTAVE STOSKOPF

De nombreux touristes français ou étrangers parcourent en cette saison d'été de Wissembourg à Altkirch les routes d'Alsace à la recherche des sites célèbres. Partant de Strasbourg, de Colmar ou de Mulhouse, ils suivent les larges itinéraires tracés avec le souci constant de leur donner la vision la plus parfaite des beautés de la campagne alsacienne. Le Mont Ste-Odile, le Hohwald, le Haut-Koenigsbourg, les Trois Épis, la Schlucht constituent une faveur constante. Les villes et les villages de cette riche région viticole qui s'étend le long des Vosges de Thann à Marlenheim sont également des centres d'attraction de premier ordre. Qui oserait prétendre connaître l'Alsace sans avoir vu Obernai, Mittelbergheim ou Dambach, Ribeauvillé, Riquewihr, Kaysersberg ou Turckheim?

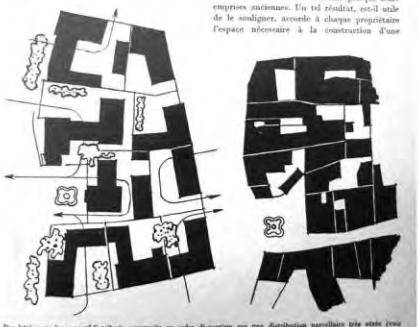
Je ne sais pourtant si les fervents des grands circuits touristiques s'attardent longtemps dans les vastes champs de ruines que sont devenues une localités célèbres situées non loin de Colmar à l'entrée de la vallée de la Weiss.

Des bombardements sévères et de violents incendies ont réduit en cendre Ammerschwihr et Sigolsheim, Bennwihr et Mittelwihr. Il ne nous reste plus que le souvenir de ces pittoresques bourgades. Nombreux sont ceux qui, sincèrement attachés aux choses du passé, souhaitent de les voir renaître en tous points semblables à elles-mêmes, afin de pouvoir retrouver demain dans les villes reconstruites l'intimité et la grâce aimable des paysages urbains d'autrefois. Leurs espoirs en une telle résurrection nous émeuvent car ils sont dictés par des sentiments de profonde et d'inaltérable fidélité aux traditions alsaciennes.

Pourtant est-il possible de reconstituer par les hommes de notre temps des agglomérations qui feront presque toutes l'œuvre du Moyen Age et de la Renaissance? Comment concevoir la construction d'une ville neuve sur un découpage parcellaire sans cesse remanié depuis des siècles? Il faut en convenir: un attachement trop servile au passé serait une faute de goût et une grave

367

tribuèrent à donner dans le passé un charme si particulier à nos villages. La vieille ordinaire et rituelle de nos banlieues modernes et celle des lotissements nouveaux qui les prolongent, peut-elle nous apporter cette joie visuelle que nous offrent ces rues construites autrefois sans aucune recherche de pittoresque aux surprises sans cesse nouvelles? L'expérience a d'ailleurs déjà largement démontré que le groupement des volumes construits d'importance très variable, s'opère sans difficultés sur des tracés souples comportant quelques perspectives fermées, alors qu'une voirie faite de secteurs rectilignes exige la mise en place de volumes plus ordonnés. Soulignons que quelques alignements anciens ont été même respectés afin de conserver dans la ville renaissante quelques cheminées familières soulignant à l'Église, aux Écoles, à la Mairie, dans les champs ou dans les vignes. Un climat très favorable fut ainsi créé à l'adoption des plans d'urbanisme. Changer brutalement la structure ancienne, n'était-ce point transplanter notre population dans une ville étrangère, provoquer son hostilité et susciter des luttes stériles? L'extension des localités au delà des anciennes limites « hors les murs » d'une si absolue nécessité devrait rencontrer par contre une opposition plus marquée; tout développement des surfaces construites se faisant au détriment des terres labourables et surtout des vignes qui créaturent toutes les communes viticoles. Pourtant certaines localités doublent presque leurs emprises anciennes. Un tel résultat, est-il utile de le souligner, accorde à chaque propriétaire l'espace nécessaire à la construction d'une



Des bâtiments largement distribués, construits en ordre discontinu sur une distribution parcellaire très aérée (voir croquis de gauche) succèdent à un îlot de constructions à forte densité et aux rares espaces libres (croquis de droite).

369

Groupe de maisons — restaurant et boucherie — à Mittelwihr

L'avenir permettra-t-il à notre génération, après deux guerres meurtrières, d'apporter dans la paix retrouvée toutes ses forces à cette œuvre de reconstruction qui semble devenir dans tous les domaines sa raison d'être?

Seules les blessures matérielles étant susceptibles de guérir, la mission la plus impérieuse devient celle de reconstruire. Il importe de préparer pour les hommes de demain les conditions nécessaires à une vie plus heureuse. Apporter un renouveau là où toute vie avait cessé, n'est-ce point venger tant d'êtres disparus? Un tel espoir fait surgir de terre des villages nouveaux.

Tel le vigneron napolitain accroché aux pentes du Vésuve, relui d'Alsace reste fidèle à ses montagnes éternellement menacées. Il revient sur sa terre meurtrie. Il fait tomber les pans de murs calcinés et reconstruit pour lui et les siens de nouvelles demeures. Sur les charpentes dressées dans le ciel bleu il plante, comme ses ancêtres, le vert sapin et le drapeau tricolore. La maison va s'achever. Déjà des fûts aux proportions heureuses s'alignent comme autrefois dans des caves profondes. De nouveaux pressoirs, solidement scellés dans le sol natal, attendent les fruits de l'automne.... Puissent ces pressoirs reconstruits devenir pour ces hommes, pour les hommes de tous les temps, la promesse d'éternelles vendanges...

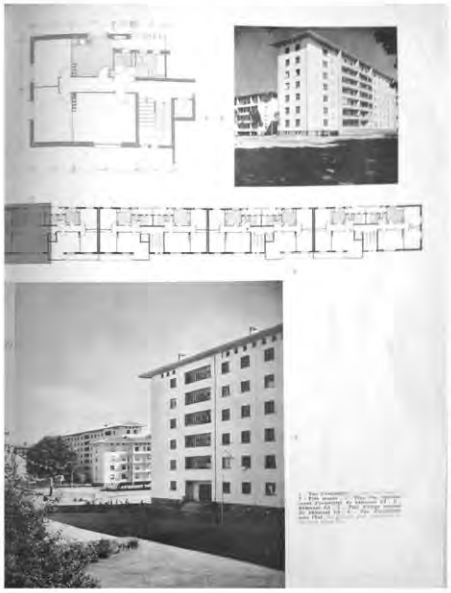
REBUILDING OUR HOMES

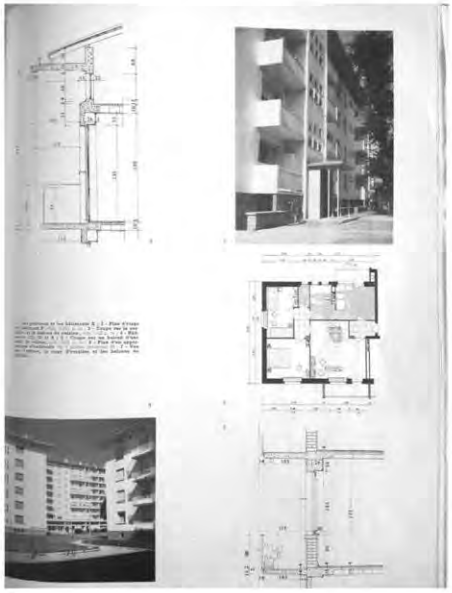
This summer season, Alsace will welcome visitors from other regions of France and from abroad. The charming towns and villages in the rich winegrowing district have the outlet of the Weiss River's valley and not far from the town of Colmar are no more than devastated areas. During the last war, Ammerschwihr, Sigolsheim, Bennwihr and Mittelwihr were reduced to ashes by bombing and soul fortified to the tradition, would like to see those places rebuilt exactly like they were, with the streets, the houses, the town, with everything that they have loved. However is it possible, that nowadays we can do the work of the whole Middle-Ages and Renaissance again? Even if it were realizable, it would be a mistake. On the other hand, it would be a similar mistake to break off the past suddenly and to force upon this people a way of living which is not their own. The industrialising of the house in order to reduce home-building costs, is acceptable in the great urban centres, but cannot be carried out in the villages where the rural economy is subject to the domestic life and work. By rebuilding the villages in the wine-growing district, we have agreed to a medium between old and modern. The ordering of the farms and the laying out of the streets are conceived in order to improve the vitcultural exploitation.

371

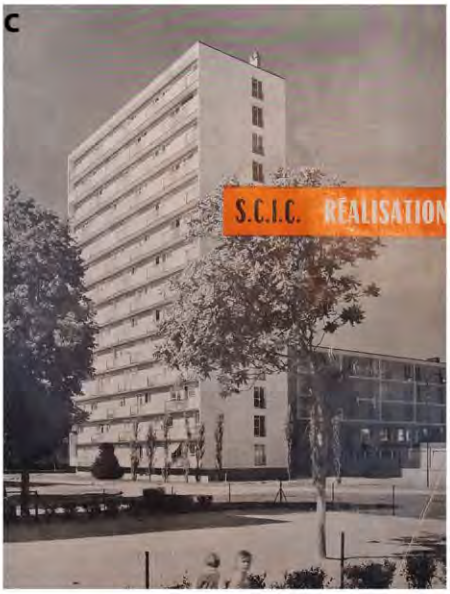
b

Strasbourg • groupe d'immeubles H.L.M. au quai des Belges



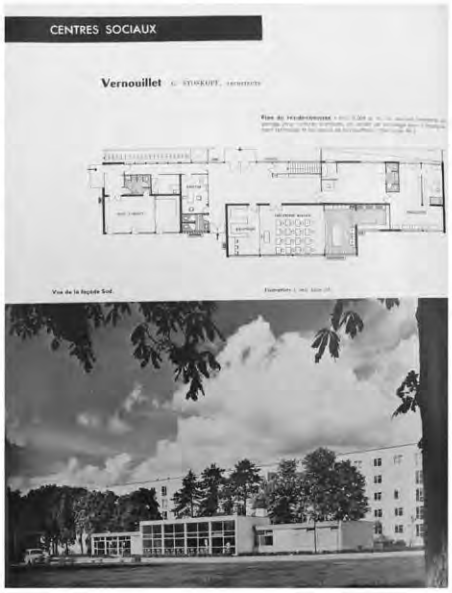


c



Poissy-Beauregard • 2 200 logements

G. STOSKOPF



a. Charles-Gustave STOSKOPF, « Reconstruire », Saisons d'Alsace, 1949, vol. 4, pp. 369-371.
b. « Strasbourg groupe d'immeubles H.L.M. au quai des Belges, G.Stoskopf, architecte », Techniques et Architecture, n° 7-8, 1953, p. 54-59.
c. « SCIC Réalisations », Techniques et Architecture, n°1, 1959. En couverture, la tour des cadres de Vernouillet. Extraits des pages consacrées aux opérations de Poissy et Vernouillet.

La visibilité de l'architecte dans *Techniques et Architectures* comme dans *Urbanisme* relève en grande partie de la stratégie de la SCIC. En 1959, ces deux titres publient des numéros spéciaux consacrés à la production de cet organisme : les ensembles de Stoskopf trouvent place parmi des réalisations de Sarcelles, Mourenx, etc… La tour des cadres de Vernouillet se retrouve ainsi en couverture d'un numéro spécial de 1959[570] de *Techniques et Architectures* (pl.13 ill.c). Les réalisations de Stoskopf, Labourdette et leurs confrères deviennent les applications et illustrations d'un discours technique développé par Leroy et Parfait[571], qui relèguent au second plan le discours de tel ou tel maître d'œuvre.

b. Entre promotion et critique, dans l'ombre de la SCIC

Stoskopf et la communication de la SCIC

L'examen de la première réception des œuvres de Stoskopf met à jour une diffusion, par le biais de revues, profondément liée à celle des institutions et des commanditaires pour lesquels l'architecte a œuvré, comme reconstructeur pour le compte du MRU ou comme constructeur pour la SCIC. Cette dernière, même si Stoskopf et l'architecte Jacques-Henri Labourdette (1915-2003) sont deux architectes privilégiés par Leroy[572], fonde sa stratégie davantage sur une vision économico-technique de l'aménagement du territoire que sur la notoriété de ses maîtres d'œuvre.

Malgré sa part importante dans la production de la SCIC, Stoskopf n'est pas toujours présent ou valorisé dans les opérations de communication de cette dernière. En septembre 1957, Labourdette présente l'opération de Sarcelles devant la Commission de la vie dans les grands ensembles instituée par Pierre Sudreau[573]. Ce dernier marque une volonté de consensus dans un milieu professionnel divisé sur la question des rapports à la maîtrise d'ouvrage. Ce qui n'est pas le cas de Stoskopf, dont le discours est davantage fondé sur un attachement à de grands principes de composition ou des notions académiques qu'à une théorie sur l'architecture industrialisée, le chantier ou même sur la question du logement. Stoskopf et Labourdette sont choisis par Leroy pour des raisons différentes : les deux architectes privilégiés par la SCIC présentent des parcours à la fois croisés et dissemblables. Leur formation à l'Ensba[574], leurs titres – ils sont tous deux architectes conseils pendant de nombreuses années – et leurs productions les rapprochent. Cependant, les réflexions de Labourdette sur l'industrialisation expérimentée à Sarcelles[575] le

[570] « Vernouillet, 800 logements », *op. cit.*

[571] François PARFAIT, « Conception, organisation, réalisation des ensembles d'habitations », *Urbanisme*, 1959, nº 64, pp. 18-39.

[572] Sur ce sujet voir Paul LANDAUER, « La SCIC, premier promoteur français des grands ensembles (1953-1958) », *Histoire urbaine*, 2008, nº 3, p. 79.

[573] Se référer à Paul LANDAUER, *L'invention du grand ensemble*, *op. cit.*, p. 243.

[574] Labourdette est élève de l'atelier Expert, Beaudouin et Lemaresquier.

[575] Jacques HENRI-LABOURDETTE, « L'architecte face à l'industrialisation - vivre son temps », *Techniques et Architecture*, 1967, nº 5, pp. 56-59.

démarque de Stoskopf, qui ne s'exprime pas sur le sujet. Puis, les deux hommes gèrent différemment l'après 1968, puisque Labourdette devient conseiller au cabinet du ministre Albin Chalandon (1920) et poursuit cette carrière dans différents ministères jusque dans les années 1980[576]. À cette période et à la différence de Stoskopf, il continue de participer aux débats sur l'aménagement urbain[577] et surtout, reconnaît des erreurs commises dans les années 1950 et 1960 :

L'évolution des plans de masse est caractéristique. Elle montre à quel point, en 1955, la notion d'échelle est mal comprise. A l'époque, des barres de trois cents mètres de long et de vastes prospects nous semblaient une solution intéressante. Aujourd'hui, nous avons compris que la longueur des bâtiments et des prospects doit être plus réduite.[578]

Une stratégie dénoncée

Cet acte de contrition tardif de Labourdette est l'aboutissement d'une rupture plus ancienne dans la réception des grands ensembles. Dès le début des années 1960, après avoir été vantées comme des marqueurs de progrès social permettant de résorber les taudis, les opérations de la SCIC deviennent objets de critique. La publication d'un rapport, signés Paul-Henry Chombart de Lauwe, Gérard Houist, Daniel Parker et Pierre Delore[579], ouvre la voie à toute une série de publications, plus ou moins sévères à l'encontre des grands ensembles. Dans *France Observateur*[580] puis dans *l'Oeil*[581], la journaliste et critique Françoise Choay fustige le manque d'âme de ces opérations où règne l'angle droit et une architecture qu'elle juge indigente, digne d'un univers concentrationnaire.

La production et la stratégie de la SCIC se retrouvent au cœur des polémiques : Sarcelles et l'ensemble de Poissy Beauregard signé Stoskopf sont en effet vivement contestés par Françoise Choay. La virulence des textes est servie par des choix iconographiques contestables puisqu'ils sont illustrés par des clichés d'opérations à peine achevées, sans végétation (pl.36 ill.b). Choay oppose à ces ensembles les opérations menées par l'architecte Emile Aillaud à Pantin[582] ou à Marly, les Grandes Terres de Lods[583] :

Elles ont été élaborées dans les mêmes conditions […] que les exemples analysés plus haut ; la seule différence a résidé dans la volonté passionnée des architectes de penser leur tâche comme problème et

[576] Voir Jacques HENRI-LABOURDETTE, *Jacques Henri-Labourdette, architecte*, *op. cit.*

[577] Jacques HENRI-LABOURDETTE, « Réflexions sur les tracés urbains : les grands ensembles », *Cahiers du CREPIF*, décembre 1986, nº 17, pp. 21-30.

[578] *Ibid.*, p. 71.

[579] In revue L'Habitation, n°72, avril 1959.

[580] Françoise CHOAY, « Cité jardin ou cage à lapin? », *op. cit.*

[581] Françoise CHOAY, « Nouvelles zones ou cités-jardins », *L'Œil*, août 1959, nº 55-56, p. 57.

[582] Dominique LEFRANÇOIS et Paul LANDAUER, *Emile Aillaud*, Paris, Infolio ; Ed. du patrimoine, 2011, 190 p.

[583] Maurice BESSET, *New French Architecture = Nouvelle architecture française*, *op. cit.*, p. 44.

comme totalité et d'y apporter une réponse assez complexe et élaborée pour satisfaire à la multiplicité des exigences humaines en cause.[584]

L'Architecture d'Aujourd'hui, qui était restée relativement neutre, emboîte finalement le pas de ce mouvement de rejet[585]. Les opérations de Beaudouin, Aillaud, Pouillon et de Stoskopf sont contestées et désignées comme de mauvais exemples, même si la revue ne fournit pas d'analyse précise de ces opérations[586] (pl.14 ill.d). En 1961, un article expose un reportage photographique, réalisé par un habitant de Sarcelles, illustrant une forme de désolation en contraste avec des citations du ministre Pierre Sudreau afin d'illustrer ainsi les dangers de la « sarcellite » :

Il s'agit, non seulement de faire des groupes d'habitations qui « fonctionnent » bien, qui soient pourvus de toutes les commodités nécessaires, de tous les équipements collectifs et sociaux indispensables, mais aussi de créer, parfois de toute pièce, des « lieux où l'on aime vivre, où l'on se sente vraiment chez soi ».[587]

Ces critiques sévères sont relayées, notamment par le fameux ouvrage du psychosociologue René Kaës, qui détaille les carences et dénonce les pathologies sociales générées par ce type d'urbanisation. Dans la préface de l'ouvrage, Paul-Henry Chombart de Lauwe écrit :

Les grands ensembles sont […] une grande expérience en partie involontaire. Ils peuvent représenter le meilleur et le pire de notre civilisation. Ils sont le résultat de pressions démographiques et de mouvements migratoires complexes, d'une centralisation vers la capitale et d'une déconcentration des agglomérations vers la périphérie.[588]

Ces critiques n'ont qu'un écho limité, au départ, chez les responsables de la SCIC[589]. Néanmoins, la persistance du rejet puissant de ces premiers ensembles perdure jusque dans les années 1980 au sein de milieux autorisés. Lors du colloque tenu au couvent de la Tourette en 1988, François Loyer refuse d'ailleurs catégoriquement la moindre valeur à certains de ces objets puisqu'il déclare, dans un exposé sur les critères du patrimoine moderne : « Qui peut aujourd'hui prendre au sérieux l'ensemble de la Cité Simca à Poissy, hors [sic] comme une accumulation de toutes les médiocrités en usage dans l'architecture de la fin des années cinquante ? »[590].

---

[584] Françoise CHOAY, « Nouvelles zones ou cités-jardins », *op. cit.*

[585] Edouard D' EUDEVILLE, « L'Architecture d'Aujourd'hui », *Urbanisme*, février 2002, nº 322, pp. 68- 70.

[586] « Les « grandes réalisations » : dispersion, médiocrité », *op. cit.*

[587] Pierre Sudreau, cité in Jacques WINDENBERGER, « Sarcelles pour un musée des erreurs », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, mai 1961, nº 95, pp. 6- 11.

[588] René KAËS et Paul-Henry CHOMBART DE LAUWE, *Vivre dans les grands ensembles*, *op. cit.*

[589] Leroy se dit plutôt résigné face aux critiques montantes des années 1960. Témoignage de Léon-Paul Leroy sur l'histoire de la SCIC, 4 février 1987, p.18-19. CDC, Fonds du groupe SCIC, cote 201-1.

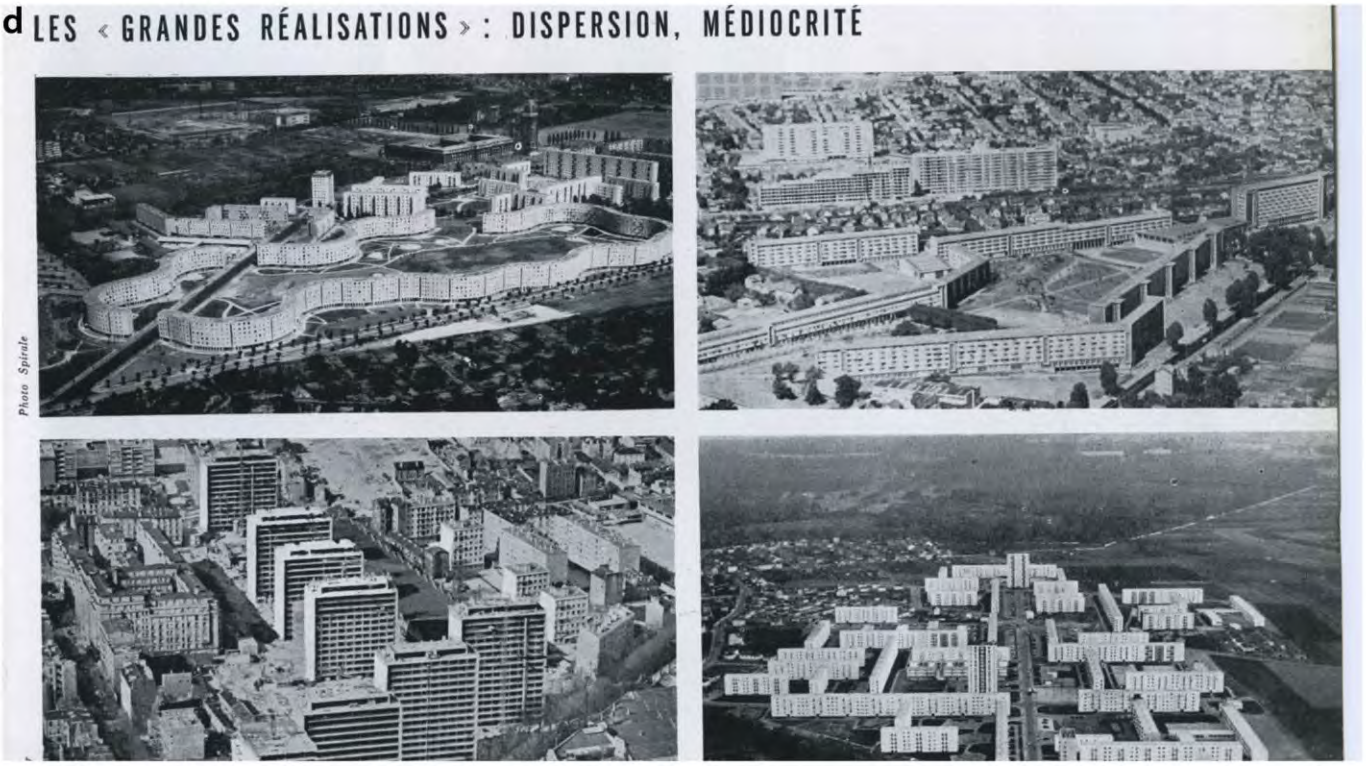
[590] François LOYER, « La modification des critères dans l'évaluation du patrimoine contemporain préalables à une politique de protection », *in Les Enjeux du patrimoine architectural du XXe siècle:*, Paris, France, Ministère de la culture et de la communication, coll. « Actes des colloques de la Direction du patrimoine », n° 4, 1988, pp. 66- 70.

a

b

c

d



a. Couverture avec une vue nocturne de la place centrale de Créteil Mont Mesly, Paris, SCIC, 1965 / photo : Jean Biaugeaud.
b. Vue de la place centrale de Créteil Mont Mesly, Visages de la SCIC, Paris, SCIC, 1971/ photo : Jean Biaugeaud.
c. Photo de la cité Beauregard de Poissy, illustration de Françoise CHOAY, « Nouvelles zones ou cités-jardins », L'Œil, août 1959, no 55-56, p. 57.
d. Illustrations de l'article Les « grandes réalisations » : dispersion, médiocrité », L'AA, mars 1960, n°88. (en bas à droite : cité Beauregard Poissy).

Le discours de Stoskopf ?

Dans les publications concernant les réalisations de la SCIC, le nom de l'architecte s'estompe face aux enjeux de la promotion puis, très vite, de la critique des nouvelles cités. Le destin éditorial de l'architecte, notamment dans les revues d'envergure nationale, est donc en grande partie liée à celui de son commanditaire principal, qu'il soit promu, critiqué ou ignoré. Dès lors, quelle place exacte est donnée et de quoi est constitué le discours de Stoskopf dans les publications de la SCIC elle-même ?

Alors que l'opération de Créteil Mont-Mesly s'achève, la SCIC publie un opuscule consacré à sa promotion[591]. Les photos de Jean Biaugeaud illustrent le document et transcendent la qualité des aménagements extérieurs grâce à des prises de vues nocturnes des fontaines de la place centrale ou des clichés des œuvres d'art qui animent l'espace public. D'autres photos s'attardent à illustrer la vie et les usages avec des vues de passants affairés ou d'enfants jouant dans les cours des groupes scolaires. Ce type d'iconographie se retrouve dans la publication de 1971[592] (pl.36 ill.a,b). Stoskopf est simplement nommé comme étant l'auteur du plan de masse et l'architecte des équipements. Sur une double page, le texte qui illustre le plan d'ensemble reprend des éléments des notices rédigées par l'architecte pour l'administration[593] :

Ce parti tend à créer des effets de perspective très divers mettant en valeur les bâtiments-tours, le centre commercial, les écoles, le centre-social…Selon l'effet recherché les percées entre bâtiments sont ou plus moins importantes. […] Il a été ainsi possible, par la mise en place d'un jeu très nuancé de volumes et dans les quartiers, les plus récents, en variant les éléments de façades, d'apporter une grande diversité dans les aspects des différents quartiers malgré les exigences d'une nécessaire normalisation. [594]

Cette argumentation du parti de l'architecte en quelques mots est reprise dans les publications consacrées à l'ensemble du Mont-Mesly dans *Techniques et Architecture* ou *Urbanisme*[595]. Mais cette publication est orientée surtout vers une démonstration de la force de frappe et du volontarisme de la SCIC à travers les dispositifs techniques, et la variété des équipements proposés dans ce quartier. En dépit de quelques adaptations conjoncturelles, certaines constantes du discours apparaissent au gré des projets réalisés pour la SCIC. L'articulation entre « effets monumentaux » et « intimité » devient une constante du discours de l'architecte, quel que soit le projet. La volonté de diversité architecturale est un autre élément revendiqué pour les opérations réalisées après 1960, assimilant une partie de la critique de Choay. Mais le point de vue

[591] *Créteil Mont Mesly*, Paris, SCIC, 1965, 15 p.

[592] SOCIETE CENTRALE IMMOBILIERE DE LA CAISSE DES DEPOTS. et P.-Ch. MICHEL, *Visages de la SCIC.*, *op. cit.*

[593] Notice explicative, non datée. AMCr, fonds Stoskopf, 1J1.

[594] *Créteil Mont Mesly*, *op. cit.*, p. 5.

[595] « Créteil Le Mont Mesly », *Urbanisme*, 1959, nº 62-63, pp. 98-99.

surplombant de l'architecte qui compose ses volumes abstraits demeure le postulat de toutes les entreprises de communication et de diffusion des projets, l'échelle de l'habitant et du logement étant généralement cantonnée à la norme qui le définit et le désigne : Lopofa, Logeco, HLM… On ne trouve pas trace de la vision de l'architecte à propos de cette échelle, comme si elle était le fruit de normes administratives et peut-être aussi, le fruit d'une routine implicite[596]. C'est d'ailleurs bien le plan de masse que la SCIC utilise en tant que support de communication à Sarcelles comme à Créteil en construisant un édifice pour abriter les maquettes des opérations. Leroy utilise les maquettes des opérations afin de contrer d'éventuelles critiques ou contestations :

C'est un peu pour provoquer cette évolution que, dans la plupart de nos grands groupes, nous nous efforçons de mettre sous les yeux de la population une maquette de l'ensemble tel qu'il sera une fois achevé. A Sarcelles, une telle maquette est exposée et on peut ainsi se rendre compte de l'aspect du futur groupe. Cette façon de procéder a fait disparaître bon nombre de critiques.[597]

Objet du discours et de la communication, le plan de masse apparaît bien comme un lieu de médiation entre création et volonté de standardisation. La parole de Stoskopf, forte et revendiquée au moment de la Reconstruction, s'estompe alors derrière une neutralité descriptive et technique. Cette parole forte refait surface plus tard, au moment de la condamnation ferme de grands ensembles : sommé de s'expliquer, l'architecte fournit des arguments nouveaux, qu'il conviendra aussi d'examiner[598].

c. Quelle doctrine face à la croissance ?

Les projets de Stoskopf, qui rompent avec l'échelle et le style employé lors de la Reconstruction, ne font pas l'objet de publications particulières de la part de l'architecte lui-même[599]. Cependant, un certain nombre de conférences qu'il donne entre 1950 et le milieu des années 1970 contribuent à éclairer sa position. On y trouve la justification de son œuvre en matière de grands ensembles et en filigrane, une vision de l'architecture de son époque. Nous avons pu rassembler au fil de nos dépouillements une vingtaine de textes de conférences et de discours[600]. Ce corpus est enrichi par 13 publications dans la presse : sept articles dans les colonnes de *Saisons d'Alsace*, trois dans *Techniques et Architecture*, un dans *Urbanisme*, deux dans la revue *Elan*.

---

[596] Malgré cette absence du discours, il existait, dans les agences Stoskopf, un véritable travail sur le plan des cellules, leurs variantes, leur fonctionnalité. Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 janvier 2014.

[597] Léon-Paul Leroy dans son interview, 1962. Voir René KAËS et Paul-Henry CHOMBART DE LAUWE, *Vivre dans les grands ensembles*, *op. cit.*, p. 229.

[598] Voir Charles-Gustave STOSKOPF, *Que faut-il penser des grands ensembles*, 1970 (texte de conférence). AFS 26'.

[599] Certains projets sont publiés dans des revues professionnelles mais ne sont pas commentés ou accompagnés de textes de l'architecte. C'est le cas de projets de Reconstruction à Colmar et Strasbourg, du projet de l'Esplanade ainsi que des grands ensembles de Bobigny, Créteil, Poissy, Valentigney, Vernouillet, Saint Denis…

[600] Voir liste des conférences et allocutions en annexes.

S'appuyer sur des principes éprouvés

L'architecte puise souvent dans l'histoire afin d'argumenter son action. En premier lieu, Stoskopf revendique une volonté de rompre avec l'urbanisme de la banlieue à la fin du XIX[e] siècle, jugée mercantile et anarchique. Pour l'inauguration de l'Esplanade, il prononce une allocution fournie dans le grand amphithéâtre de la faculté de droit, le 1er juillet 1967. Après des développements historiques en introduction, il cite, comme il le fait régulièrement, Auguste Perret comme référence[601]. Le projet de l'Esplanade, malgré une expression architecturale moderne, est fondé, d'un point de vue urbain, sur des « principes éprouvés »[602], en adéquation avec la vision développé notamment par Pierre Dalloz lorsqu'il écrit : « pour des programmes de grande importance, la sagesse est de s'en tenir aux procédés et matériaux bien éprouvés »[603]. Mais si la force du classicisme de Perret concerne à la fois la composition urbaine et architecturale, Stoskopf s'en tient à des grands principes compositionnels principalement à travers la définition d'une avenue magistrale et d'une place centrale.

Dans *L'équipement en plein air des cités nouvelles*, exposé donné lors du Premier Congrès Européen des Loisirs au Palais du Conseil de l'Europe en avril 1960, Stoskopf évoque les polémiques concernant les grands ensembles dont on critique l'excès de rigidité. L'architecte puise encore ici dans l'histoire pour justifier la politique urbaine française. L'orthogonalité des grands ensembles est, selon l'architecte, une attitude semblable à celle des bâtisseurs du XVII[e] et XVIII[e] siècle face à la ville du Moyen-âge, qui ont développé des grandes percées, des perspectives, et ont même soumis la végétation à une géométrie stricte. Cette volonté de s'inscrire dans la tradition s'exprime dans l'admiration de l'architecture française classique. Cette revendication est, pendant longtemps, un des arguments principaux de l'architecte quant à la composition des plans de masse des grands ensembles, qu'il choisit toujours de structurer, en effet, autour d'axes et de perspectives monumentales.

Un alsacien regarde le monde…

Si Stoskopf ne séjourne pas à Rome dans les années 1930, c'est encore la SCIC qui va lui permettre de prendre part à de nombreux voyages d'études, à partir de 1954. Le traditionnel « voyage en Italie » devient chez Stoskopf une expérience à travers le monde, plus professionnelle et de fait, plus ciblée. A plusieurs reprises, l'architecte se rend ainsi aux Etats-Unis, dans des pays de l'Est et du Nord[604]. En 1958, il intègre avec Labourdette une délégation de la SCIC qui se rend en

[601] Charles-Gustave STOSKOPF, *Inauguration de l'Esplanade*, 1er juillet 1967, 7 p. (allocution). ADBR, fonds Stoskopf, 60J2

[602] Charles-Gustave STOSKOPF, *Inauguration de l'Esplanade*, 1er juillet 1967, 7 p. (allocution). ADBR, fonds Stoskopf, 60J2

[603] Pierre DALLOZ, *Mémoires de l'ombre*, *op. cit.*, p. 41.

[604] L'architecte évoque notamment l'Allemagne sans préciser les destinations. En Amérique du Nord, il évoque les villes de Boston, Buffalo, Chicago, Cleveland, Denver, Hartford, Las Vegas, Los Angeles, New-York, Pittsburgh mais aussi Québec, Montréal et Ottawa. Au Nord et à l'Est,

URSS[605]. Ces voyages, organisés sous la houlette de Leroy, amènent l'architecte à se confronter aux réalisations contemporaines dans le monde entier. Les archives de Stoskopf ne laissent que peu de trace de ces voyages. Il relate, mais de façon relativement anecdotique, son voyage en URSS[606].

Dans un texte de 1963, Stoskopf développe plus avant son regard sur la production américaine[607]. Il rédige un rapport, sous forme de commentaires de son voyage aux USA pour la SCIC, l'amenant à comparer la production française à l'aune de ce qui se fait alors en Amérique. Ce texte est aussi, en creux, une justification de la production de la SCIC. Stoskopf, évidemment impressionné par les prouesses techniques américaines, décèle outre-Atlantique une émulation favorable aux innovations, absente en Europe selon lui. Il estime qu'une collaboration plus sincère et plus étroite entre les architectes et ingénieurs est atteinte aux USA et en veut pour preuve les réalisations de *Washington Airport* et *Ingalls Rink Yale University* signé par l'architecte Eero Saarinen (1910-1961). Le constat que fait Stoskopf résonne avec les commentaires et les observations faites lors de ses voyages par Marcel Lods, qui a longtemps été fasciné puis, plus distancié vis-à-vis des réalisations américaines, comme Pieter Uyttenhove l'a souligné :

Que ce réservoir soit un reflet du génie européen voire français ou qu'il soit au contraire profondément ancré dans le dynamisme innovateur de la nation américaine, a moins d'importance que le simple mais incontournable constat qu'il s'agit de l'autre côté de l'Atlantique de réalités concrètes, de réalisations. Celles-ci se sont faites aux Etats-Unis grâce à un état d'esprit tout à fait particulier et à l'encontre de tout ce qui ne s'est pas fait sur le Vieux Continent à cause d'hésitations, de conflits et d'inerties qui entravent les volontés sincères d'agir.[608]

Stoskopf ne s'adonne pas non plus à un descriptif béat de son voyage : il entend jeter un regard critique sur deux tendances qui se dessinent nettement. D'une part, les réalisations fonctionnalistes dans le sillage de Mies Van der Rohe[609] reçoivent son approbation. D'autre part, l'architecture de Saarinen est, à ses yeux, plus problématique : « L'architecture tend à devenir mouvement. Elle veut être sculpture. […] Le raffinement exquis du geste porte en lui des signes de décadence »[610]. L'art américain de la prouesse et de la performance peut donc aboutir au faux, à l'art pour l'art. L'architecte français, plus contraint dans sa pratique, doit, selon Stoskopf, faire une œuvre

---

l'architecte mentionne Copenhague, Helsinki, Stockholm, Cracovie, Varsovie, Moscou, Leningrad, Belgrade, Bucarest, Constantza. Voir Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 41 (texte de conférence). AFS 26'.

[605] Charles-Gustave STOSKOPF, *Vous êtes russe Mr Tokkof*, février 1980, 3 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[606] Charles-Gustave STOSKOPF, *G. Stoskopf, héros français du travail*, s.d., 6 p. ADBR fonds Stoskopf, 60J3.

[607] Charles-Gustave STOSKOPF, *Voyages d'études aux USA*, mai 1963, AFS, d24. Voir l'intégralité du texte en annexes (vol.2).

[608] Pieter UYTTENHOVE, *Marcel Lods*, *op. cit.*, p. 76.

[609] Voir Peter CARTER, *Mies Van Der Rohe At Work*, London, Phaidon, 1999, 192 p.

[610] Charles-Gustave STOSKOPF, *Voyages d'études aux USA*, mai 1963, AFS, d24.

économique, mesurée : « L'architecte français ne peut que très rarement s'évader des limites qui lui sont imposées. L'austérité interdit tout acte téméraire […] Ce qui a fait le renom de l'Architecture française, au cours des siècles, c'est son sens de la mesure »[611]. C'est encore le sens de la mesure, récurrent dans les aphorismes de son maître Pontremoli, qui marque ici le discours de Stoskopf. Dans ce texte, le jugement posé sur les grandes réalisations américaines de l'époque dessine plus clairement la vision de l'architecte en général. Les vertus pour lui sont simples : économie, mesure et austérité : cette affirmation soulignant, en creux, les possibilités que lui offre alors les commandes relativement contraintes de la SCIC. Pour autant, l'architecte n'hésite pas à relier l'architecture française et le contexte de sa production au poids de l'histoire européenne. Selon l'architecte, le poids de cette histoire entraîne la sacralisation des Monuments historiques et une forme d'inertie créative. Pour finir son rapport, l'architecte conclut par une pirouette : « *pour nous permettre de prononcer un jugement équitable, il faudrait pouvoir regarder le Vieux Monde, la France, Paris, avec des yeux d'Américain. J'ai essayé, je n'ai pas réussi* »[612].

Contre la banlieue : Le Corbusier à la rescousse

L'exposé que Stoskopf donne devant de jeunes architectes étrangers en 1962[613] restitue sa vision, sur le vif, des opérations de grands ensembles qu'il est alors en train de bâtir, notamment à Créteil. Stoskopf y présente, plutôt modestement, le grand ensemble comme une solution « éphémère » aux problèmes de son temps, construit en réaction à la banlieue pavillonnaire du début du siècle. Stoskopf attribue à l'équipe de Claudius-Petit, Dalloz et Herbé le mérite d'une politique dynamique de la construction en France. Sur le plan formel, Perret et son plan de reconstruction du Havre demeure, à ses yeux, la référence française en matière d'urbanisme de l'après-guerre.

Alors que les critiques sur les opérations de grands ensembles et notamment celles de la SCIC se sont amplifiés, l'architecte donne plusieurs conférences, dont une en 1970, devant l'argus de la Presse à Paris[614]. Il y reprend bon nombre d'arguments développés déjà en 1962. D'emblée, l'architecte rappelle le contexte politique de sa production : « Ces réalisations souvent contestées sont l'expression construite d'une volonté gouvernementale. Les architectes ont été au service d'une politique »[615]. Sur la question purement formelle, l'architecte justifie à nouveau le grand ensemble comme une réponse permettant d'éviter les développements passés de la banlieue, jugée monstrueuse, anarchique et sous-équipée. L'architecte voit alors dans le grand ensemble le meilleur antidote, permettant la mise en ordre et la discipline dans l'extension des villes : « C'est

[611] Charles-Gustave STOSKOPF, *Voyages d'études aux USA*, mai 1963. AFS, d24.

[612] Charles-Gustave STOSKOPF, *Voyages d'études aux USA*, mai 1963. AFS, d24.

[613] Charles-Gustave STOSKOPF, *Études architecturales*, (texte d'une conférence donnée devant de jeunes architectes étrangers à Paris), 9 p., mars 1962. ADHR, fonds Stoskopf, 34J1564.

[614] Charles-Gustave STOSKOPF, *Que faut-il penser des grands ensembles,* 1970, 20 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.

[615] Charles-Gustave STOSKOPF, *Que faut-il penser des grands ensembles,* 1970, p.3. ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.

l'anarchique croissance de nos banlieues qui fût à l'origine du besoin d'ordre qui caractérise les agglomérations nouvelles édifiées au cours du quart de siècle que nous venons de vivre »[616]. Ces mots entrent en parfaite résonnance avec le témoignage de l'ancien directeur de la SCIC : « L'idée, c'était qu'à l'intérieur il fallait loger de la verdure. Une autre idée qui était exprimée et de la façon la plus claire, c'est qu'il ne fallait absolument pas que ceci ressemble à la banlieue pavillonnaire des années précédentes »[617].

L'architecte développe ensuite un second argument, concernant la nécessité de l'ensoleillement et la place du végétal au sein des nouveaux quartiers. Dans sa conférence, il n'hésite pas à évoquer même Le Corbusier, à l'instar de la SCIC qui cite certains aphorismes corbuséens sans pour autant lui passer commande[618]. Stoskopf n'est pourtant pas un fervent admirateur de Le Corbusier qu'il n'avait même pas nommé dans sa conférence de 1962. Il ne revendique ici qu'une part limitée de l'héritage corbuséen : particulièrement la nécessité des zones vertes et la bonne orientation des logements dans les ensembles d'habitations. Il défend ainsi un bilan qu'il juge positif en matière de conception des espaces verts, prenant l'exemple de Créteil Mont-Mesly, où seulement 10 sur 89 hectares au total sont affectés au bâti.

Le souci de composition des ensembles est, selon Stoskopf, le fruit d'un double héritage, né d'une part de la formation que les architectes ont reçue à l'École des beaux-arts et, d'autre part, d'un besoin national de retour à l'ordre après la guerre. L'architecte, se voulant historien, y voit un trait particulièrement français car ce souci de la composition du plan de masse est moins présent, selon lui, dans les réalisations allemandes, italiennes ou américaines qu'il visite grâce à la SCIC… Il considère ainsi le grand ensemble dans sa double dimension : réponse technocratique à l'extension des villes et objet plastique d'expression pour l'architecte. En affirmant la primauté de la composition, Stoskopf se place ainsi dans une lignée de tradition française, à laquelle souscrit aussi l'architecte Marcel Lods :

Le point commun des deux actions - urbanisme et architecture - est qu'il s'agit toujours de mise en ordre, c'est-à-dire de remplacer la primaire juxtaposition pour laquelle il suffit de mettre en place tous les éléments d'un programme disposés dans un ordre quelconque et la composition aboutissant à un ensemble cohérent dans lequel les fonctions des éléments ont décidé de leurs places respectives...[619]

Dans cette conférence, l'architecte réaffirme son attachement à la rigueur de l'ordonnancement urbain, à la création de perspectives majestueuses et à la place de la végétation. Comme à l'École

[616] Charles-Gustave STOSKOPF, *Que faut-il penser des grands ensembles,* 1970, p.13. ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.

[617] Témoignage de Léon-Paul Leroy sur l'histoire de la SCIC, 4 février 1987, p.18-19. CDC, Fonds du groupe SCIC, cote 201-1.

[618] Comme nous l'avons également évoqué en page 120.

[619] Marcel LODS et Hervé LE BOTERF, *Le métier d'architecte : entretiens avec Hervé Le Boterf*, *op. cit.*, p. 15.

des beaux-arts, l'architecte explicite et défend son parti, mais son discours sur les grands ensembles occulte néanmoins certains aspects : la place des modes constructifs, la conception des cellules, ou encore, la dimension sociale. Celle-ci n'est abordée qu'à travers la question du nécessaire équipement des cités[620]. Dans sa conférence, Stoskopf identifie aussi la génération montante, qui voit d'une part, des expérimentations, s'éloigner de l'ordre promu après-guerre et d'autre part, certains, prôner un retour à la ville et à la rue traditionnelle. L'architecte salue aussi l'apport des réalisations d'architectes de sa génération comme Emile Aillaud mais aussi des travaux de Georges Candilis ou encore des recherches théoriques de Michel Ragon[621].

Tout au long de son parcours, Stoskopf cherche à inscrire son action dans une perspective historique plus large. Il perpétue et renouvelle son regard d'architecte-artiste en dépit des contraintes d'une production de masse, portée par les développements de la SCIC. Il est aussi un observateur de l'architecture contemporaine : il constate l'évolution d'une profession et reconnaît les difficultés d'exercice de celle-ci en France dans un contexte bien moins porteur que celui qu'il a connu. Par ailleurs, il n'apprécie pas vraiment – comme d'autres architectes de sa génération – la tendance postmoderniste qui s'épanouit alors sous ses yeux. La défense de son œuvre l'amène à justifier l'action de toute une génération dont il se déclare solidaire, lors d'une autre conférence sur le même thème en 1970 : « […] J'ai pris la défense de toute une génération, celle à laquelle j'appartiens »[622] affirme-t-il.

IV. ▫Fin d'une trajectoire, entre crises et fulgurances (1971-2007)

Au début des années 1970, certains chapitres professionnels et institutionnels se ferment, et le temps du bilan, du regard rétrospectif s'ouvre. La fin du mandat de Stoskopf en tant qu'architecte conseil se solde de façon plus positive que son départ de l'Eras en 1967 : l'architecte est décoré, en récompense des services rendus à ce poste, de la Croix de Commandeur de l'Ordre National du Mérite. Il reçoit son insigne le 15 mai 1975, place des Vosges, dans les salons de l'Académie d'Architecture à laquelle il appartient, des mains d'André Bord, Secrétaire d'État aux Anciens combattants et en présence d'Olivier Guichard (1920-2004), ancien ministre de l'équipement. Stoskopf évoque ses souvenirs de soldat et file la métaphore militaire pour comparer l'architecture à un combat. Mais on sent poindre l'amertume et les difficultés de l'époque :

[620] Il y a un consensus entre les promoteurs des grands ensembles, notamment la SCIC, et leurs architectes, sur la défense d'un modèle social relativement traditionnel. Voir à ce sujet Paul LANDAUER, *L'invention du grand ensemble*, *op. cit.*

[621] Michel RAGON, *Où vivrons-nous demain ?*, Paris, R. Laffont, 1963, 215 p.

[622] *Plaidoyer pour une œuvre,* conférence, association Guillaume Budé, Palais Universitaire, Strasbourg, 19 janvier 1970. AFS 27.

Aujourd'hui même les projets les mieux armés, les mieux défendus sont taillés en pièces. Il est fréquent qu'ils soient tour à tour refusés, acceptés puis encore refusés. Quand enfin la victoire nous sourit, elle n'est jamais hélas ! dépourvue d'amertume.[623]

Par ailleurs, en 1972, Stoskopf entre à l'Institut comme correspondant pour l'Académie des Beaux-Arts. Ces reconnaissances officielles couronnent une production dont, paradoxalement, le mode d'organisation est en train de s'effriter, marquant l'épuisement d'un système. En effet, les liens de Stoskopf avec la SCIC, son principal commanditaire, se distendent au fil des années 1970. Comment caractériser cette période singulière du parcours de l'architecte ?

1) Le repli (1971-1981)

Echecs et difficultés

Stoskopf, à l'instar de ses anciens camarades de l'atelier Pontremoli et des confrères qui ont largement occupé la scène nationale depuis 25 ans, se trouve dans une situation professionnelle devenant plus délicate au cours des années 1970. Ces architectes, issus de l'Ensba, abordent difficilement les nouvelles mutations de la profession et la perte d'un certain nombre de prérogatives autrefois pleinement dévolues à l'architecte. Le contexte très favorable de la Reconstruction a profondément changé au fil des années et cédé la place à une crise durable de la profession. Plusieurs raisons concourent à cela. Les limitations progressives des prérogatives et des champs d'action de ces « mandarins » - et des architectes en général, est sensible dès le début des années 70 et attire même l'attention des sociologues, comme en atteste l'étude de Raymonde Moulin en 1973[624] :

« *Le mandarin est le produit […] d'une culture architecturale de caractère académique. Menacé aujourd'hui par les nouvelles modalités de qualification et les nouvelles voies d'accès à la notoriété, dépouillé du monopole de l'enseignement et de la magistrature suprême en matière de jugement esthétique, le grand patron, ou ses héritiers, bénéficient encore de rentes de position.* »[625]

La politique des modèles, dans le cadre du Plan Construction de 1971, contraint très fortement la production des agences. Les agences de Stoskopf bénéficient encore de ce nouveau système mais les opérations sont de plus en plus contraintes économiquement, et les sacrifices se font au détriment des façades qui s'appauvrissent nettement. À la même période, de grands projets de l'agence connaissent des difficultés. Le projet du lycée hôtelier d'Illkirch, qui occupe le bureau

[623] ADBR, 60J2, Gustave Stoskopf commandeur de l'Ordre national du Mérite, allocution, 1975, page 3.
[624] Raymonde MOULIN (DIR.), *Les architectes*, *op. cit.*
[625] *Ibid.*, p. 251.

strasbourgeois pendant plus de 10 ans, est maintes fois remanié (vol.2 ill.276-277). D'autres opérations sont fortement amputées ou modifiées. Le quartier de l'Esplanade à Strasbourg devait être parachevé par la construction d'une tour centrale abritant un hôtel et des équipements publics, mais elle ne voit pas le jour. Ces difficultés, les contraintes diverses, amènent Stoskopf à développer un regard amer et pessimiste face aux politiques publiques en matière de construction.

Enfin, le mode d'exercice hiérarchique et centralisé des différents bureaux devient problématique. Cette organisation est pleinement dépendante de la personnalité brillante de Stoskopf qui pendant des années, grâce à ses relations et son habileté, a su capter de nombreux marchés. Mais, les responsables sont renouvelés et l'architecte perd ainsi des contacts, amenant de moins en moins d'affaires à ses bureaux. A Strasbourg, les architectes perdent aussi la place privilégiée de maîtres d'œuvre attitrés qu'ils occupaient à l'hôpital de Brumath. Dans un contexte économique et politique plus difficile, ses associés ne s'imposent pas de façon aussi brillante que Stoskopf qui alimentait auparavant le carnet de commandes grâce à son entregent[626]. Vieillissants eux-aussi, les associés ne passent pas toujours le relais à une nouvelle génération au sein de l'agence. L'aventure collective, portée par Stoskopf, décline.

Dernières esquisses

Malgré ce contexte difficile et la perte de contacts avec certains maîtres d'ouvrage, quelques projets importants marquent néanmoins la fin de carrière de l'architecte. Ces projets semblent se libérer au moins partiellement d'un carcan de production devenu étouffant avec les années. Dans les années 1970, l'architecte livre à Créteil deux projets parmi les plus intéressants de sa carrière. L'opération de logements de Créteil Montaigut, construite entre 1974 et 1977, prend place dans le nouveau Créteil dont Pierre Dufau est le maître d'œuvre général. Réalisé pour le compte de la SCIC, l'ensemble se compose d'un grand immeuble circulaire segmenté en trois corps distincts. Entre chaque corps de bâtiments, trois tours émergent. Ce dernier projet phare de Stoskopf est une synthèse de ses thèmes de prédilection, dans un parti très affirmé. Au cœur de l'îlot, un jardin sur dalle qui dissimule un parking de 600 places. Des esquisses signées de sa main témoignent d'une recherche en matière de composition des volumes pour ce projet. Si la forme circulaire aboutit à une véritable intériorité autour des jardins, l'expression architecturale des façades demeure répétitive et stricte (ill.295-300).

Au pied de cet immeuble monumental, l'architecte livre un centre diocésain qui vient conclure une belle liste de réalisations cultuelles. Le projet est un volume bas dans un contexte de grande hauteur. Cette église-socle suit un plan basé sur des lignes courbes et organiques qui s'organisent

[626] C'est le cas de toute une génération de mandarins âgés, qui peinent à se renouveler comme l'a souligné Gérard Monnier. Voir Gérard MONNIER, *L'architecture moderne en France. Tome 3, De la croissance à la compétition, 1967-1999*, Paris, A. Picard, 2000, p. 79.

autour d'un patio central. La nef est surplombée d'une charpente métallique dont les poutres treillis rayonnent afin de reposer sur un noyau central autoportant (vol.2 ill.303-305). Certains décors sont réalisés par son fils, Jean-Léonard Stoskopf[627]. Les projets livrés pour Créteil Montaigut[628] sont les derniers grands projets de l'agence de Paris.

L'ambition régionaliste de l'architecte née au moment de la Reconstruction ne s'éteint pas au fil de sa carrière. En 1981, peu de temps avant sa retraite, il réussit à convaincre le jury pour la construction de l'hôtel de ville de Colmar. Son parti est régionaliste, écho en un seul projet de la variété de l'architecture traditionnelle, comme un ultime hommage à son rythme et à son échelle. C'est le dernier projet phare de Stoskopf qu'il esquisse au fusain, comme son essai brillant au prix de Rome de 1932 (vol.2 ill.307-309).

Fin d'une histoire professionnelle : quels prolongements ?

L'hégémonie de Stoskopf sur les commandes de la SCIC assure la prospérité et le développement de plusieurs équipes soudées derrière son nom. Edmond Préteceille constate, en 1973, les évolutions de la structuration des agences : « La profession d'architecte subit de profondes transformations : passage du mode artisanal au mode de production capitaliste. [...] Il y a concentration, quelques dizaines de grosses agences drainant une bonne part du marché »[629]. L'agence Stoskopf est de celles-là. Alors que le seul office public d'HLM de Strasbourg a produit 16 295 logements entre 1923 et 1973[630], l'agence produit près de 11 000 logements dans le Bas-Rhin entre 1950 et 1973 et 28 000 sur l'ensemble du territoire national. Un rendement - industriel - d'en moyenne un millier de logements par an sur toute la carrière de Stoskopf.

Cependant, cette position dominante vacille au cours des années 1970 : différents facteurs concourent au déclin progressif de Stoskopf sur la scène professionnelle. La prospérité de l'agence arrive à son paroxysme à la fin des années 1970, puis d'importantes mutations modifient la structuration de la commande. Stoskopf et Leroy ne se fréquentent plus : les liens distendus de l'architecte avec la SCIC et un contexte plus général de renouvellement générationnel et doctrinal amorce le déclin professionnel de ce mandarin. Nowak, alors chef d'agence à Paris, s'affaire, à la fin des années 1970 à la clôture des derniers dossiers et à la fermeture des bureaux[631]. Michel Porte, à Colmar, affaibli par une maladie, rassemble les deux bureaux colmariens en un seul, boulevard du Champ-de-Mars. Sa mort en 1979 sonne la fin des bureaux colmariens, même si

[627] Jean-Léonard est sculpteur. Son père le missionne régulièrement pour réaliser des programmes décoratifs. On en retrouve notamment à l'Esplanade, à Colmar et à Créteil.

[628] Voir l'analyse plus complète réalisée sur cette opération, dans la seconde partie, à partir de la page 290.

[629] Edmond PRETECEILLE, *La production des grands ensembles*, *op. cit.*, p. 31.

[630] Paul AHNNE, *1923-1973 : HLM Strasbourg*, Strasbourg, Office public d'habitations à loyer modéré, 1973, 72 p.

[631] Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 janvier 2014.

Stoskopf poursuit encore certaines études jusqu'au début des années 1980. A Strasbourg, le départ de Stoskopf entraîne une nouvelle organisation : le relais est pris par Claude Offner qui poursuit l'activité avec de nouveaux associés.

D'autres associés poursuivent également leur chemin professionnel, dans les pas de leur ancien maître. A Colmar, Jean-Pierre Hoog, mène une activité libérale jusqu'en 1993 où il bénéficie de contacts locaux chez des promoteurs privés ou des bailleurs sociaux. A Paris, Thaddée Nowak s'associe à son épouse et fonde un atelier d'architecture encore en activité aujourd'hui. Cet ancien chef d'agence est amené, dans un premier temps, à gérer et suivre les litiges concernant un certain nombre d'opérations signées Stoskopf. Pendant près de 25 ans, ils gèrent les travaux modificatifs et l'entretien du centre diocésain de Créteil. Les rapports qu'ils établissent alors avec les Chantiers du Cardinal permettent au couple d'architectes de décrocher différentes commandes de constructions à vocation cultuelle ou associative.

La fin de la carrière de Stoskopf est marquée par une certaine amertume. Après la disparition de Michel Porte, Stoskopf considère avoir été lésé par celui-ci dans le passé à propos du partage et de la rétrocession des honoraires. Il estime avoir été un homme parfois abusé par ses collaborateurs. Il sait aussi que le statut libéral avec lequel il a toujours exercé ne lui ouvre droit qu'à une faible retraite, en comparaison des revenus perçus pendant sa carrière. Ayant mené un train de vie luxueux des années 1950 jusqu'aux années 1970, la perte de pouvoir ajoutée à ces difficultés financières le rendent amer à propos de ses anciennes collaborations.

Si Stoskopf juge sévèrement Michel Porte, il en va de même pour Walter Oehler à Strasbourg. Il considère que ce collaborateur n'a pas su conserver les maîtres d'ouvrage importants ni passer le relais à une nouvelle génération talentueuse, pourtant présente dans les bureaux strasbourgeois, comme l'architecte Jean-Pierre Masquida[632]. Les commandes diminuant, Stoskopf est alors contraint de licencier son personnel et de se séparer du clan rapproché et des salariés associés tels que Oehler, Fleischmann et Offner. Ce dernier s'associe avec de nouveaux partenaires et Stoskopf n'apparaît plus dans ce nouveau groupement. Ce dénouement attriste quelque peu la fin de sa carrière professionnelle. L'architecte pensait depuis longtemps sa succession assurée par ce qu'il appelle la pyramide des âges. Dix années le séparent de Walter Oehler, vingt années d'Alfred Fleischmann et trente années du dernier associé, Claude Offner. Le déclin professionnel est inéluctable et l'architecte se tourne progressivement vers d'autres occupations comme la peinture et l'écriture. Âgé de 75 ans, il prend définitivement sa retraite[633].

[632] L'architecte développe certains de ces reproches envers ses anciens associés dans sa conférence de 1987. Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, 75 p. (texte de conférence). AFS 26'.

[633] Il est rayé du tableau de l'Ordre des architectes en 1982. sources : CNOA, 2012.

2) Après (1981-2004)

Suite au décès de son épouse en 1980, l'architecte se met en ménage avec sa secrétaire particulière, Colette Satragno. Pendant ses années de retraite, le couple partage son temps entre Paris et l'Alsace. Chaque année, Stoskopf s'installe, autour du mois de mai, dans la maison de Brumath puis repart à Paris vers la fin de l'année. Parfois, il rend une visite inopinée à ses anciens associés à Colmar, à Jean-Pierre Hoog par exemple. Même s'il continue de défendre son œuvre d'architecte de façon épisodique, quand l'occasion lui en est donnée ou lorsqu'un de ses projets est mis en cause, sa vie d'architecte est derrière lui. Cependant, il ne renie rien de ce long parcours et rédige régulièrement des pages de souvenirs. En dehors de ce bilan, cette dernière partie de sa vie est marquée par une intensification de ses activités artistiques et littéraires. Quel regard Stoskopf jette-t-il alors sur son passé ? Quelles sont les lignes de force de son activité d'artiste ?

a. Le temps du bilan

Stoskopf commence en réalité, dès la fin des années 1970, à écrire des pages de souvenirs, à trier ses archives. Ces écrits sont, pour lui, l'occasion d'établir sa version des faits, de rendre des hommages ou de donner des coups de griffes à certains responsables politiques ou confrères. Par ailleurs, il annote des documents, des photos, rédigeant un en-tête détaillé sur chaque dossier pour fixer sa pensée, laisser une trace. Il dépose ses archives personnelles et professionnelles aux archives départementales du Bas-Rhin et du Haut-Rhin, ainsi que les documents concernant Créteil aux archives municipales de cette ville.

Des pages de souvenirs

Dès la fin de sa carrière et durant sa retraite, Stoskopf rédige des pages de mémoires, qu'il remet aux archives départementales du Bas-Rhin[634]. L'architecte témoigne à travers une cinquantaine de textes, comme autant de chapitres égrainés de ses souvenirs. Les thématiques abordées sont très variées ; il évoque parfois l'histoire intime, ses amitiés, son enfance, comme dans *Pour pouvoir travailler il faut bien manger*[635], sa formation dans *Années d'études à Paris, Jean Hurstel Artiste Peintre*[636], ou ses activités artistiques dans *Mes activités parallèles : peinture, littérature*[637]. Mais la majorité des textes sont évidemment consacrés à sa carrière d'architecte. Les pages de souvenirs sont des récits généralement précis, factuels, que Stoskopf accompagne de documents graphiques, photographiques ou administratifs pour étayer son propos et parfois, régler des comptes.

[634] Les archives professionnelles ont été remises en 1984, les pages de mémoire en 1995.

[635] Charles-Gustave STOSKOPF, *Pour pouvoir travailler il faut bien manger*, s.d., 6 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[636] Charles-Gustave STOSKOPF, *Années d'études à Paris, Jean Hurstel Artiste Peintre*, 1989, 2 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.

[637] Charles-Gustave STOSKOPF, *Mes activités parallèles : peinture, littérature*, 1980, 17 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

Les textes ne relatent pourtant que rarement – ou bien alors seulement sur certains points cruciaux – les projets architecturaux en détail. La doctrine de Stoskopf et sa vision de l'architecture est plus « large » puisque la plupart de ces écrits relatent, avec précision, le contexte historique, humain et politique de ses réalisations majeures et le déroulé de sa vie professionnelle. Ces textes, sous forme de plaidoyers, à l'instar des mémoires de l'architecte Fernand Pouillon[638], s'attachent à défendre davantage un parcours et une œuvre qu'à les expliciter. Même s'ils n'ont pas été diffusés, on peut les rapprocher par certains aspects des récits publiés par Dufau[639], Labourdette[640], Dubuisson[641] ou encore Arsène-Henry[642]. « Dans la réalisation des grandes opérations d'urbanisme de la Ville de Strasbourg dans la seconde moitié du vingtième siècle, j'ai joué un rôle essentiel »[643] écrit Stoskopf, en guise d'introduction à ses récits. Le contexte politique des grands projets strasbourgeois est abondamment décrit. À ce titre, les figures politiques, comme les maires successifs de Strasbourg, particulièrement Pierre Pflimlin, apparaissent souvent. Le ministre André Bord, le sénateur Michel Kistler (1897-1976) ou Germain Muller (1923-1994), artiste, mais aussi adjoint au maire de Strasbourg sont autant de « personnages » récurrents. Les responsables administratifs et institutionnels sont aussi très présents : les urbanistes de la ville de Strasbourg tout comme l'architecte en chef des Monuments historiques, Bertrand Monnet ou encore l'urbaniste Pierre Vivien que Stoskopf dépeint comme des rivaux réguliers.

L'architecte a ainsi à cœur d'apporter sa version des faits sur plusieurs dossiers centraux de l'urbanisme strasbourgeois sous le mandat de Pierre Pflimlin, comme la construction du centre des Halles, la construction des quartiers de l'Esplanade, le concours pour la construction du centre administratif… Stoskopf relate, de façon plus anecdotique, la venue de Le Corbusier à Strasbourg[644] tenant à compléter[645] le récit qu'en a établi Robert Heitz[646]. Stoskopf dénonce les ambitions démesurées du maire de Strasbourg, les petits travers du maître de l'architecture moderne et un projet, qui ne verra finalement pas le jour : « Le grand bluff mis en scène par Pierre Pflimlin et essentiellement monté pour servir sa gloire personnelle, s'est soldé par une dépense lourde […] et sans lendemain »[647] écrit Stoskopf. L'alsacien juge même le projet de Le Corbusier avec encore plus de sévérité puisqu'il se dit heureux que Strasbourg n'ait pas été dotée de cet

[638] Voir à ce sujet les commentaires de l'article suivant ; Denisette DAMILANO, « Un condottiere architecte (Pouillon) », *Esprit*, octobre 1969, nº 385, pp. 423-428.

[639] Pierre DUFAU, *Un architecte qui voulait être architecte*, *op. cit.*

[640] Jacques HENRI-LABOURDETTE, *Jacques Henri-Labourdette, architecte*, *op. cit.*

[641] Jean DUBUISSON et Armelle LAVALOU, *Jean Dubuisson par lui-même*, *op. cit.*

[642] Xavier ARSENE-HENRY, *Rentrons, il se fait tard: le long chemin d'un architecte 1919-1998*, Paris, L'Harmattan, 1999, 427 p.

[643] Charles-Gustave STOSKOPF, *Parler de soi sans modestie*, 1980, p.1. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[644] Charles-Gustave STOSKOPF, *Le Corbusier à Strasbourg*, s.d., 5 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.

[645] Depuis, cette histoire a été éclaircie par la publication d'un ouvrage. Voir Richard KLEIN, *Le Corbusier: le Palais des congrès de Strasbourg*, Paris, Picard, 2011, 157 p.

[646] Robert HEITZ, *Vues cavalières : réflexions et souvenirs*, Strasbourg, Éditions des « Dernières nouvelles de Strasbourg », 1972, 263 p.

[647] Charles-Gustave STOSKOPF, *Le Corbusier à Strasbourg*, s.d., 5 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.

« hideux bunker »[648]. La plume parfois teintée d'acide est ainsi utilisée de façon récurrente pour brosser le caractère de Pierre Pflimlin et de son équipe. Stoskopf se dit écarté des projets municipaux car il voit son nom attaché à la majorité sortante et à Charles Frey, alors qu'il se revendique proche de la famille politique de Pflimlin. « Il eut tort de croire que j'étais un homme ou, disons mieux, une créature de ceux qui venaient de lui céder les pouvoirs »[649] écrit Stoskopf. Plus rarement, l'architecte parle du milieu politique de la région parisienne, avec des textes évoquant le général Billotte[650] ou les opérations menées à Saint-Denis[651].

L'architecte illustre, à travers l'ensemble de ses récits, la profonde interdépendance entre sa propre action et le pouvoir – local et central – qui caractérise le contexte historique de sa production. Il insiste par ailleurs sur une histoire professionnelle marquée par son caractère personnel prononcé, et par la défense continue de ses titres professionnels et des prérogatives qui y sont attachées.

Stoskopf se penche sur son passé

Des occasions régulières donnent l'occasion à Stoskopf de raviver ses souvenirs d'architecte. Parfois, dans le cadre de publications comme en 1982 dans un ouvrage dirigé par Philippe Hautcoeur où Stoskopf évoque, dans un texte bref, une forme de bilan sur l'évolution de l'architecture en Alsace[652]. Dans le cadre d'un ouvrage collectif en 1988[653], où un ultime article de l'architecte vient réaffirmer son intérêt pour la maison alsacienne, dont il décrit avec grande précision les composantes typologiques et notamment cette pièce commune, la *stübe*. Stoskopf affirme aussi sa préférence pour l'architecture du pan de bois, typique des maisons de la plaine, alors que les maisons des fonds de vallées vosgiennes offrent, selon lui, moins d'attraits (pl.15 ill.c).

En 1987, la ville de Brumath organise une exposition et une série d'événements pour fêter trois générations d'artistes dans la famille Stoskopf : Gustave, Charles-Gustave et Jean-Léonard[654]. Dans ce cadre, alors âgé de 80 ans, Stoskopf donne une conférence qu'il intitule *Un architecte se penche sur son passé*[655]. Cette conférence est l'occasion d'élaborer une véritable autobiographie professionnelle et de fournir un complément très riche aux pages de souvenirs déposées aux

[648] Charles-Gustave STOSKOPF, *Le Corbusier à Strasbourg*, s.d., 5 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.

[649] Charles-Gustave STOSKOPF, *Charles Frey, Pierre Pflimlin et moi*, s.d., 3 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.

[650] Charles-Gustave STOSKOPF, *Cathédrale de Créteil*, s.d., 5 p. ADBR, 60J2.

[651] Charles-Gustave STOSKOPF, *Architecte de la ville de Saint Denis*, 1979, 6 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[652] L'intégralité du texte de Stoskopf est reproduit en annexes (vol.2). Philippe HAUTCOEUR, *Architectures et urbanismes: Alsace, 1950-1982*, Strasbourg, France, Institut Qualité Alsace, 1983, 175 p.

[653] Charles-Gustave STOSKOPF, « Les maisons », *in L'Alsace, la Lorraine.*, Paris, Editions de l'illustration, 1988, pp. 5-11.

[654] *Trois générations de Stoskopf, une grande famille brumathoise, 16 octobre - 3 novembre 1987, Brumath (exposition, soirées théâtrales, conférences).*, *op. cit.*

[655] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, 75 p. (texte de conférence). AFS 26'.

archives. L'architecte traite de l'ensemble de sa carrière, de façon chronologique, en abordant des thématiques neuves comme la rencontre et le mode de fonctionnement entre lui et ses collaborateurs, les commanditaires et la conception de certains projets. Ce récit quasi linéaire permet de mieux appréhender le fonctionnement de l'équipe Stoskopf et de considérer aussi la vision de l'homme sur son propre itinéraire, entre fiertés, réussites et amertumes. Il détermine quelques thèmes qui structurent son récit chronologiquement[656].

Une soixantaine de rubriques balaie ainsi, d'un spectre très large, son itinéraire incluant histoire intime, trajectoire professionnelle et carrière artistique. Stoskopf met en scène ici la formation, l'apogée, puis le déclin d'un « mandarin », légitimé par l'institution et porté par la croissance et les développements de la politique urbaine après la guerre. Le texte évoque, en conclusion, la fin de sa carrière d'architecte. Stoskopf reconnaît des erreurs, particulièrement en fin de parcours, dans les années 1970, dans la manière de gérer ses équipes, au moment où les commandes se tarissent. Ces erreurs de gestion, les divorces d'avec certains associés concourent selon lui à une retraite attristée et ternie par divers procédures et des procès. Mais l'architecte y voit aussi la résultante d'une politique qui viserait à éliminer toute une génération : « Je n'étais pas le seul architecte qui fut visé. L'arme qui devait nous abattre, nous, les mandarins, fut la politique des modèles et encore plus tard celle des concours. »[657] Cette constatation est celle de toute une génération formée aux Beaux-Arts avant-guerre qui a monopolisé la commande pendant les Trente Glorieuses. Jean Dubuisson fait d'ailleurs le même type de constat : « Au fil de ma carrière, j'ai vu l'appareil de normes et de spécifications devenir de plus en plus contraignant »[658]. Jean-Pierre Hoog, associé colmarien de Stoskopf, ne dit pas autre chose quand il écrit, en 1968 :

À travers ce labyrinthe de règlements mouvants changeant suivant les conditions économiques, mais toujours en retard par rapport à l'évolution, l'architecte a la tâche bien difficile, car les nombreux textes laissent peu de champ d'action à l'imagination créatrice, ni surtout à la recherche aux expériences et à la promotion de solutions nouvelles.[659]

---

[656] Sur les pages dactylographiés, l'architecte a rajouté manuellement ces en-têtes qui structurent son récit : premiers souvenirs – la Guerre 1914 – septicémie victoire 1918 – théâtre alsacien, maison d'art, éclaireurs – lycéen, école régionale d'architecture – Palais du Rhin, polygone – 2ème d'aviation de chasse – départ pour Paris – premier succès 12 heures Concours de Rome – esquisse Concours de Rome – Le Concours – Lauréat – Une folie, pavillon d'Alsace – Don juan – George Blumenthal – la guerre – mon mariage, une grande chance – préfecture de police, mes décors – Montier-en-Der – Reconstruction – Soutien total, Claudius-Petit – architecte conseil Claudius-Petit – Venue à Strasbourg – Sélestat – Grande percée – Cornu Monsieur Frey HLM – Quai des Belges – Rotterdam Monsieur Leroy – Belges Leroy – Esplanade – Office Sibar Canardière – Sudreau – Officier de la Légion d'honneur – remise décoration – Hautepierre – urbanisme Belfort, Vittel, Ribeauvillé – ZUP Colmar – Ecoles, divers – De Dietrich architecte conseil – architecte conseil, théâtre alsacien – Leroy – SCIC – Voyages – Bondy – organisation interne – Mont-Mesly – Saint-Denis La Courneuve – école Louis Pasteur, Sainte Geneviève des Bois – Le Mont-Mesly, Billote – Montaigut – Cathédrale Créteil – Muller, Israël – Dunkerque – Clay-sous-bois – Bâtiments civils et Palais nationaux – Valentigney, Audincourt – Socozup Colmar Saint Jean – mes associés collaborateurs – Sogenal – Crédit Mutuel – école hôtelière, églises – cathédrale, églises – déclin, assemblée, secrétariat – mairie de Colmar – déclin, erreurs commises – fin, architecte conseil, décorations.

[657] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p.48. (texte de conférence). AFS 26'.

[658] Jean DUBUISSON et Armelle LAVALOU, *Jean Dubuisson par lui-même*, *op. cit.*, p. 11§.

[659] Jean-Pierre HOOG, « Le logement social », *Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse*, 1968, 3, présence de l'architecture dans le Haut-Rhin, pp. 26- 29.

De plus, à la fin des années 1970, le visage de la scène professionnelle est profondément restructuré avec la loi sur l'architecture en 1977, ainsi que toute une série de démarches qui aboutiront à loi de 1988, instituant les concours publics obligatoires à partir d'un certain montant d'honoraires[660]. Comme l'a souligné justement Bruno Vayssière : « Un grand pan de l'architecture française, si unitaire durant les Trente Glorieuses, des hôpitaux aux écoles, va donc céder la place aux épigones des nouvelles stars de l'architecture. »[661] Stoskopf, comme ses anciens camarades de l'Ensba, sont devenus indésirables[662]. Le regard que l'architecte jette ici sur son passé et ses souvenirs est à nouveau condensé par deux chercheurs en 1992 qui recueillent son témoignage[663].

Satires et rêveries d'un architecte

Stoskopf met parfois au service de la fiction son expérience passée en mettant en scène les rouages du système politique et administratif français qu'il a longuement pratiqué en tant qu'architecte et représentant de l'administration. Dans un court texte intitulé *Des Cariatides s.v.p.,* publié en 1960 dans la revue Elan, l'architecte décrit, en le transformant en une fiction, un trajet Paris-Strasbourg[664] (pl.15 ill.b). Il relate, sous forme dialoguée, les échanges dans le compartiment d'un train en route vers l'Alsace, entre des voyageurs et un jeune architecte. Occasion à peine déguisée pour lui de formuler, sous une tournure nouvelle et ludique, des positions présentes dans son discours d'architecte. Par exemple, un voyageur reconnaît ne pas avoir eu recours à un architecte pour construire sa maison. Le personnage du jeune architecte affirme alors : « […] La banlieue parisienne, si profondément affligeante, n'est pas l'œuvre des architectes. Elle est l'œuvre du laisser-aller ». Et plus loin, a propos des banlieues alsaciennes ; « […] Le tracé de ces lotissements est abominable »[665]. Le personnage de l'architecte, assailli de questions par les autres voyageurs du compartiment, se fait le défenseur de la profession, de la génération de Stoskopf et de la politique de construction alors en cours :

C'est précisément parce qu'on construit beaucoup d'immeubles collectifs que la situation s'est un peu améliorée. Si on n'avait fait que des pavillons individuels, on n'aurait pas fait un pas en avant… […] *La construction d'immeubles collectifs et même d'immeubles hauts est une nécessité.*[666]

---

[660] Pour plus de détails sur ces mutations profondes, se référer à Gérard MONNIER, *L'architecture moderne en France. Tome 3, De la croissance à la compétition, 1967-1999*, Paris, A. Picard, 2000, p. 77-83.

[661] Bruno VAYSSIERE, « Sous l'empire des trames », *in Paris à l'école: « qui a eu cette idée folle... »*, Paris, France, Ed. du Pavillon de l'Arsenal : Picard, 1993, p. 200.

[662] Thaddée Nowak a évoqué la perception négative du nom de Stoskopf, symbole d'un système révolu, lorsque cet ancien associé poursuit sa carrière dans les années 1980. Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 janvier 2014.

[663] ALLEGRET, JACQUES et ACCORSI, FLORENCE, « Gustave Stoskopf », *op. cit.*

[664] Charles-Gustave STOSKOPF, « Des cariatides S.V.P. », *Elan cahier des ICS*, octobre 1960, 9 et 10, retour à l'architecture, pp. 8-9.

[665] *Ibid.*, p. 8.

[666] *Ibid.*

Les passagers critiquent vertement la « *cité Amsterdam* » – pseudonyme à peine déguisé de la cité Rotterdam – et les nombreuses casernes qui poussent autour des villes. Face aux critiques, le jeune architecte assène un argument, que l'on retrouvera souvent sous sa plume. Pour défendre les grands ensembles, il dénigre l'architecture des banlieues pavillonnaires mais aussi celle de la *Neustadt* strasbourgeoise parce que tout un côté de l'avenue des Vosges est orienté plein nord. Tout en marquant quelques points, l'architecte n'obtient pas gain de cause auprès des voyageurs, qui réclament de la pierre, de la brique et surtout… des cariatides. L'auteur, sous forme de morale conclusive, confesse lui aussi son regret :

Architecte de logements dits économiques, dits familiaux, ou dits populaires, je rêve aussi de vastes portiques de marbre et de porphyre. Peut-être serais-je appelé un jour dans une autre vie à édifier, des palais ornés de blanches cariatides.[667]

C'est un trajet vers Paris qu'entreprend le maire d'Ammerschwihr dans une autre petite satire rédigée par l'architecte, intitulée *Le Maire d'Ammerschwihr*[668]. Cette petite satire, teintée d'affection, est basée selon Stoskopf sur des faits réels, « volontairement assortis d'effets comiques ». Pendant la Reconstruction, de nombreuses communes ont tenté de faire pression sur le ministère afin d'obtenir des aides supplémentaires, comme le rappelle Danièle Voldmann : « Maires et conseillers ont fait plus d'une fois le voyage à Paris pour expliquer leur détresse ou leurs besoins les plus urgents »[669] . Dans le récit de Stoskopf, une petite délégation des élus de la commune se rend à Paris afin d'honorer une promesse faite au ministre et lui réclamer ainsi des subsides supplémentaires pour les chantiers de reconstruction: « L'occasion n'était-elle pas venue d'aller au ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme et de faire une visite au ministre, à Monsieur Eugène Claudius-Petit ? ». Après une nuit parisienne animée, la délégation se heurte évidemment aux huissiers des ministères et de diverses administrations qui ne les attendaient pas. Éconduits plusieurs fois et toujours relégués à un échelon administratif inférieur au précédent, ils reprennent, bredouilles, la route en direction d'Ammerschwihr. Au final, le maire, devant ses administrés, prétend avoir obtenu gain de cause auprès du ministre… *Le Maire d'Ammerschwihr* relate à nouveau l'impossible dialogue entre deux mondes que Stoskopf connaît bien. C'est aussi ce dialogue impossible entre les représentants du pouvoir local et ceux du pouvoir central qui occupent le centre du récit de son premier roman, qu'il publie en 1998.

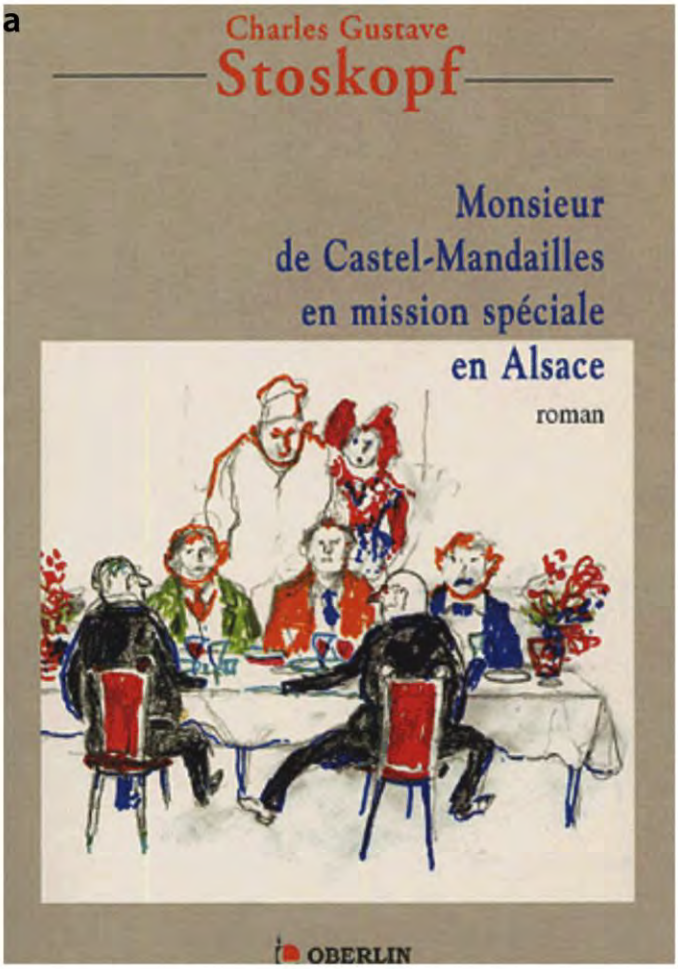
---

[667] *Ibid.*

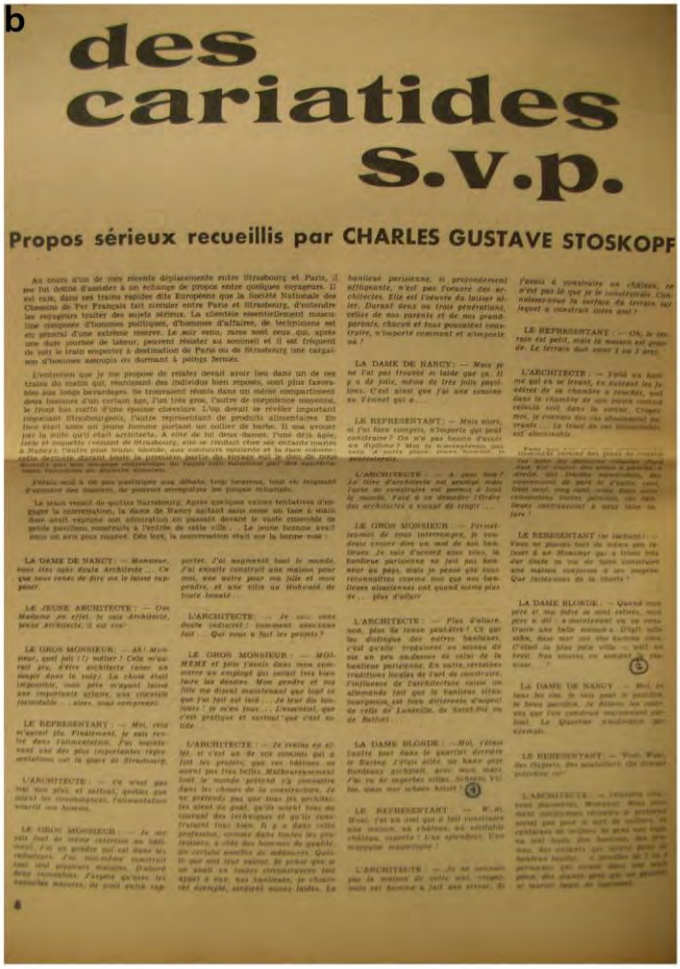
[668] Charles-Gustave STOSKOPF, *Le Maire d'Ammerschwihr*, juillet 1965, 10 p. AFS 26'.

[669] Danièle VOLDMAN, « L'intervention du personnel politique dans la reconstruction des villes françaises détruites au cours de la Seconde Guerre mondiale », *in Pratiques architecturales et enjeux politiques: France, 1945-1995*, Paris, France, Picard, 1998, p. 44.

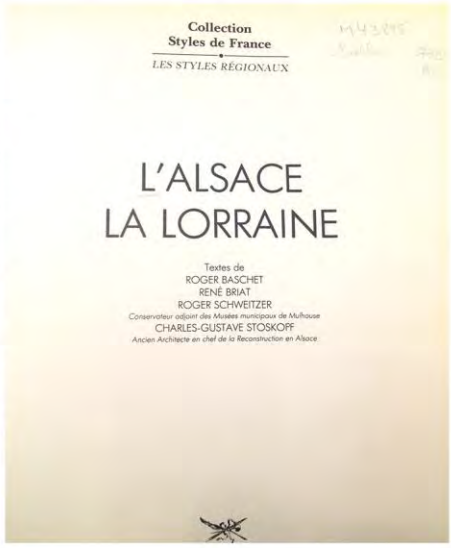
a



b



c



a. Couverture de *Monsieur de Castel-Mandailles en mission spéciale en Alsace*, 1998.
b. « Des cariatides S.V.P. », Elan, octobre 1960.
c. Vues de l'ouvrage, Roger Baschet, René Briat, Roger Schweitzer, et Charles-Gustave Stoskopf. L'Alsace, la Lorraine. Paris: Editions de l'illustration, 1988.

Dans *Monsieur de Castel-Mandailles en mission spéciale en Alsace,* Stoskopf décrit avec ironie l'itinéraire d'un chargé de mission ministériel, en visite à Strasbourg, dans les années 1970. Une délégation locale mène le représentant de l'administration centrale à un déjeuner rocambolesque, véritable scène d'anthologie. Entre la description d'un entretien orageux avec le maire, Pierre Pflimlin et la visite guidée de la ville, Stoskopf n'épargne personne. L'auteur ironise ici autant sur une Alsace piégée et cultivant son propre cliché que sur la suffisance des représentants de l'administration centrale. Stoskopf ne peut s'empêcher de glisser dans son récit des points de vue sur l'architecture et le rapport entre architectes et pouvoir. Il délivre subtilement, dans cet ouvrage, des messages, à l'instar de ce passage sans doute adressé à ceux qui ne lui ont toujours pas pardonné sa tour de l'Homme-de-Fer en plein cœur de Strasbourg[670] :

A ceux qui […] veulent, sous prétexte d'une adaptation au site, nous imposer une architecture à base de pastiche, il faut leur montrer ce palais. Robert de Cotte a-t-il fait du pastiche ? Non, il était résolument de son temps. Messieurs, ce palais n'aurait plus aujourd'hui son permis de construire parce qu'inadapté au site.[671]

L'aller-retour que Castel-Mandailles effectue en train, entre la capitale et Strasbourg, Stoskopf le connaît bien puisqu'il l'a effectué régulièrement. C'est aussi deux échelles administratives - locales et centrales - que l'architecte a côtoyé toute sa carrière. La satire et le roman fictionnel sont des moyens renouvelés pour faire passer le même message que l'architecte développe dans ses pages de mémoire.

b. L'artiste, dans le sillon paternel ?

Le peintre

Cette retraite est l'occasion pour lui de s'investir davantage dans la peinture et l'écriture. Son activité de peintre n'est pas au service d'une recherche architecturale, comme elle a pu l'être chez Le Corbusier, mais c'est bel et bien une expression plastique autonome à laquelle il s'adonne avec plaisir. La carrière de Stoskopf, en tant que peintre, démarre nourrie par son milieu et sa formation parisienne à l'Ensba. Cette carrière connaît deux phases importantes : les années de formation dans les années 1930, puis un regain de la fin des années 1960 jusqu'à la fin de sa vie, alors que l'architecte peut dégager plus de temps pour ses activités personnelles. Cependant, le peintre ne se définit encore, en 1990, que vis-à-vis de l'architecte :

[670] Voir l'analyse plus complète réalisée sur cette opération, dans la seconde partie, à partir de la page 223.

[671] Charles-Gustave STOSKOPF, *Monsieur de Castel-Mandailles en mission spéciale en Alsace : roman*, Strasbourg, Oberlin, 1998, p. 107.

J'étais d'abord architecte, essentiellement architecte. Mais la peinture pour moi était plus qu'un délassement, c'était une recherche de liberté. Parce que l'architecte est tenu par des normes. Il ne fait pas ce qu'il veut. On lui donne des ordres, il exécute.[672]

L'architecte goûte et apprécie la liberté que lui procure ce mode d'expression qu'il définit comme son langage propre. Ainsi, dès les années 1950, après l'intermède de la guerre et de la Reconstruction, il reprend goût au dessin d'observation au fusain lors de séjours à Plombières, en Italie ou en Allemagne. La tour Sarrasine de Positano comme le château de Schwetzingen près de Mannheim (vol.2 ill.312-313) sont des prétextes à représenter le foisonnement végétal, qui masque l'architecture, et relativise sa géométrie. Cette activité de dessinateur et de peintre demeure longtemps dans l'ombre d'une activité professionnelle intense : l'homme, avec l'âge, revient alors progressivement vers ses premières amours.

En 1966, il expose à la galerie Octave Landwerlin à Strasbourg, une quinzaine de dessins au fusain : des vues de l'exposition sont diffusées dans les magazines d'actualités locales[673]. L'architecte, dont l'activité professionnelle est encore en plein essor, propose encore une fois des sujets de paysages, forêts, sous-bois au détour desquels on trouve parfois une évocation légère ou un fragment d'architecture. Stoskopf produit des images où des contrastes violents entre les noirs et les blancs découpent graphiquement les masses feuillues et les branchages. Au début des années 1970, il change sa technique et peint uniquement avec de l'huile noire sur carton et obtient pour un tableau de cette série la médaille d'or au salon des artistes français de 1972[674]. En 1977, il expose dans cette même veine une série de peintures à la galerie André Pacitti à Paris qui témoigne de son goût persistant et renouvelé pour la représentation de la nature sauvage : Stoskopf choisit d'y illustrer le livre Robinson Crusoé où l'on retrouve sa touche personnelle[675] (pl.15 ill.c).

La nature est pour lui un prétexte d'expression plastique tout au long de sa carrière de peintre. Au fil des années 1980 et 1990, il expose très régulièrement à la maison d'art alsacienne, située à l'ancienne Douane à Strasbourg. Il convie ses amis à ce rendez-vous où il présente ses peintures, des paysages la plupart du temps. Le peintre emploie toujours la touche légère, vivante et enlevée, développée dans les années 1930. En 1991, son exposition s'intitule *Allées et venues dans un jardin sans limite.* À cette occasion, son fils Jean-Léonard, lui rend hommage: « suprême habileté

[672] Stoskopf est invité en plateau de l'émission Plateau-repas, diffusé le 12/03/1990 sur FR3 région, pour évoquer sa dernière exposition à la maison d'art alsacienne. INA, notice SXC07009779.

[673] Alsace actualités, « Exposition Charles-Gustave STOSKOPF », diffusé le 08/10/1966 sur l' ORTF, durée 00:01:27. INA, notice SXF01001236.

[674] Cette information n'a pas été confirmée par les archives de la société des artistes français. En revanche, Stoskopf est présent selon les catalogues toutes les années entre 1977 et 1980. Voir Charles-Gustave STOSKOPF, *Mes activités parallèles : peinture, littérature*, 1980, p.7. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[675] Marqué, enfant, par la lecture de ce livre, il se dit alors frustré par la fin où le héros finit par quitter son île. AFS20.

du peintre, dans ces lieux où nous retrouvons paix et innocence, ne cherchons pas trace de son passage, c'est à nous qu'il revient de faire le premier pas, un peu émus que nous soit encore permis un peu d'intimité »[676].

En 1993, son exposition s'intitule *Vues sur le lointain*[677]. Il offre au spectateur des paysages imaginaires, semi-réels, ou tout simplement des vues sur sa maison de Brumath et son jardin. L'architecture est souvent réduite à une simple évocation à travers la présence familière et fragmentaire d'une bâtisse, d'un château. C'est le foisonnement et le mystère de la nature qui fascinent Stoskopf jusque dans ses dernières années. Il s'essaie quelque peu à l'abstraction[678] mais ses intérêts restent tournés vers la nature, les arbres, la lumière et les couleurs qui s'y bousculent. Il n'a de cesse d'explorer ses jardins secrets, parfois imaginaires.

L'activité de peintre et celle de dessinateur sont indissociables et les pouvoirs évocateurs de ses dessins aux lignes légères et esquissées sont parfois sollicités par des poètes. En 1978, Stoskopf signe les illustrations d'un ouvrage poétique signé Eglantine Brandt[679] (pl.16 ill.b). En 1998, ses dessins aux traits noirs ornent un ouvrage du poète Lucien Baumann[680] (pl.16 ill.c). Les poésies courtes et simples de l'auteur s'accommodent fort bien des dessins enlevés, évocations figuratives, exécutés au fusain par le vieil architecte. Malgré sa vue et sa santé déclinante, Stoskopf poursuit ses recherches plastiques avec une grande acuité, comme le remarque Jean-Léonard Stoskopf :

Je le soupçonnais dès lors de ne plus voir du monde extérieur que ce qu'il avait envie de peindre. C'était encore un effet de son talent que d'avoir décidé que le monde était flou, composé d'ombres et que seul serait juste son œil interne, cet œil visionnaire qui saisit ce qui se trouve au-delà des apparences, son œil de peintre.[681]

Au fil des années 1980 et 1990, Stoskopf poursuit son œuvre de peintre en exposant bi-annuellement à la maison d'art alsacienne, la surface des lieux exigeant de lui une production importante à chaque exposition. Le peintre reste fidèle à son goût pour la représentation de la nature et des forêts. Ce qui caractérise son travail de peintre est aussi la touche personnelle qu'il développe depuis son passage à l'atelier Pontremoli. Stoskopf peint comme il dessine au fusain, par touches enlevées. Le thème central de son œuvre peinte demeure la forêt, élément de fascination et prétexte d'expression plastique tout au long de sa vie.

---

[676] Texte de Jean-Léonard Stoskopf sur le carton d'invitation pour *Allées et venues dans un jardin sans limite*, maison d'art alsacienne, 1991.

[677] Jean CHRISTIAN, « « Vues sur le lointain » de Charles-Gustave Stoskopf », *Affiches d'Alsace et de Lorraine*, 1993, n° 91-92, p. 9.

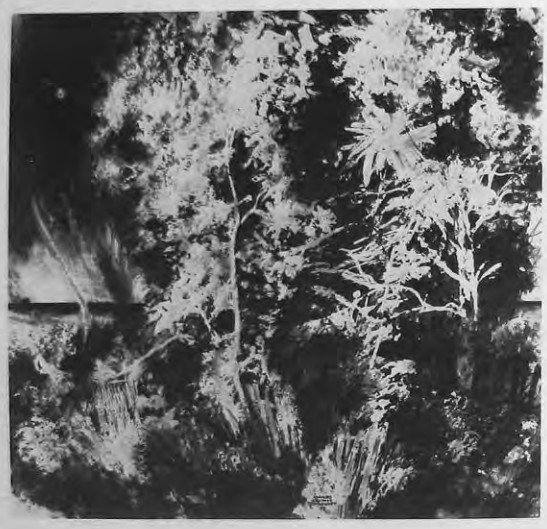
[678] Son ami Gabriel Andrès évoque ces essais Gabriel ANDRES, « In mémoriam : mon ami Charles-Gustave Stoskopf », *op. cit.*, p. 88.

[679] Églantine BRANDT et Charles-Gustave STOSKOPF (ILLUSTRATIONS), *Jardins perdus*, Obernai, Gyss, 1978, 47 p.

[680] Lucien BAUMANN et Charles Gustave STOSKOPF (ILLUSTRATIONS), *Luminance*, Strasbourg, Oberlin, 1998, 95 p.

[681] STOSKOPF Jean-Léonard, texte sans titre, 13 mars 2000, AFS31.

a



GALERIE ANDRÉ PACITTI
174, FAUBOURG ST-HONORÉ PARIS 8e

CHARLES GUSTAVE STOSKOPF

ROBINSON CRUSOÉ

SUITE DE PAYSAGES

DU 9 JUIN AU 30 JUIN 1977
VERNISSAGE LE 9 JUIN DE 17 A 20 HEURES

b

Eglantine BRANDT

Jardins perdus

EDITIONS GYSS - 67210 OBERNAI

Genêts

C'est vous que je revois, Genêts de mon Pays,
Quand je veux retrouver le goût de ma jeunesse
Comme un grand feu brûlant dans mes yeux éblouis !

Quand Mai nous redonnait sa lumineuse ivresse,
Je peuplais mon regard de vos fleurs de soleil
Pour que s'éclaire l'heure au temps de la détresse.

Resplendissant d'abord près des champs de méteil,
Votre or allait reluire aux flancs de la montagne
Dans les brandes sortant de l'hivernal sommeil.

Et dans les chemins creux de la verte campagne,
Dont les talus s'ornaient de vos jaunes arceaux,
Je venais pour rêver à mes châteaux d'Espagne.

Je penchais mon visage au miroir des ruisseaux
Parmi le vif éclair de vos jeunes corolles
S'effeuillant doucement dans le courant des eaux.

Et ces reflets nimbés de claires auréoles
Me revenaient tremblants d'indécise clarté
Où mon cœur se forgeait de secrètes idoles.

Juillet sortant brûlant de l'essor de l'été,
Revenait pour couver l'instinct au creux des gousses
Où se gonflait le germe, et le fruit éclaté

Jetait sur le tapis des verdoyantes mousses
Sur les sables gréseux ou dans l'humus des bois,
La graine préparant la jeunesse des pousses ...

O Nature cruelle et si tendre à la fois
Qui revêt de splendeur l'essence temporelle
Dont se nourrit l'amour avant l'ombre des croix.

Pour que naissent les fruits, avant la fin charnelle,
Dans l'immense labeur de mille enfantements,
Et que reste l'esprit de vie universelle

Dans le cycle infini des recommencements !

c

Luminance

Poèmes

de

Lucien Baumann

Préface de Michel Deon
de l'Académie Française

Illustrations de Charles Gustave Stoskopf

OBERLIN

Aubade

Quand le soleil répand son ardente étincelle
Que l'oiselet piaule en haut de la tourelle
Vient l'éveil de la floraison
Les beaux jours vont alors exaucer leurs pr
De frissons auroraux, de nocturnes kermess
C'est le temps de la fenaison
Les corps semés de strass forment une palet
Tant de colifichets vous mettant en goguette
Vous feront perdre la raison
Aussi pour parvenir à clarifier la chose
Estimant que les vers valent mieux que la p
J'ai composé cette chanson
Tandis qu'un feu de joie allumait ma prune
Elle est venue à moi de façon naturelle
Comme une charmante oraison.

a. Carton d'invitation pour l'exposition *Robinson Crusoé suite de paysages,* galerie André Pacitti, 1977 / IFA349AA1.
b. Vues de l'ouvrage, Brandt, Églantine, et Charles-Gustave Stoskopf (illustrations). Jardins perdus. Obernai, Gyss, 1978.
c. Vues de l'ouvrage, Baumann, Lucien, et Charles-Gustave Stoskopf (illustrations). Luminance. Strasbourg, Oberlin, 1998.

Stoskopf est marqué, enfant, par l'observation de son père à l'œuvre et par la magie du jardin de la maison familiale de Brumath. En 1954, l'architecte aime encore décrire le génie de ce lieu :

De grands arbres aux feuillages touffus donnent à ce jardin de dimensions restreintes l'aspect d'un parc sans limites. Au fond, barrière invisible, les eaux de la Zorn coulent entre des rangées de saules et de peupliers. Paysage sans doute modeste pour ceux qui aiment plus de mise en scène et des décors plus somptueux. Mais cette modestie me semble parée, comme le sont très souvent les paysages d'Alsace, de toutes les séductions de l'intimité.[682]

La recherche d'une notion d'intimité évoquée ici est aussi présente dans les textes de défense de ses projets architecturaux : elle est au service de mises en scènes mystérieuses. Stoskopf s'inscrit dans une longue tradition germanique de fascination pour la forêt[683] en lien avec une vision mystique[684]. Il s'inspire de la nature qui l'entoure, particulièrement à Brumath, où il affectionne les bords de la Zorn, qui traverse sa propriété. Il fait construire un petit pavillon près du ruisseau, généreusement vitré sur le parc. Ces paysages et ces couleurs, il aime aussi à les réinventer par la peinture grâce à l'emploi de gammes intenses de vert. Comme l'architecte, le peintre propose des paysages d'invention : « Là, je suis donc encore concepteur, je suis encore architecte parce que l'architecte conçoit. Et comme peintre aussi. [...] Je crée mes paysages »[685]. Les véhicules de la création cheminent donc chez Stoskopf, entre réel et imaginaire, entre spontanéité et composition. L'architecte n'est pas loin derrière le peintre : Stoskopf œuvre entre impressionnisme et graphisme, comme l'a souligné son camarade, le peintre Camille Claus (1920-2005) :

Vus de près, ses sous-bois semblent du tachisme flou, mais, en reculant d'un pas ou de deux, se révèlent d'une construction très structurée par l'architecte et l'urbaniste qui n'ont jamais cessé de penser et de ressentir avec le peintre.

L'homme de lettres et de théâtre

Charles-Gustave Stoskopf fait, dès les années 1950, une entrée glorieuse sur la scène du théâtre dialectal. *Harmonie et Concordia* puis *D'r Fodell Voltaire ou Si un fauteuil m'était conté* en 1954 sont jouées au Théâtre Alsacien et au *Barabli*[686] dans des mises en scènes de Germain Muller (1923-1994), auteur, chansonnier et homme politique alsacien. Après une pause d'une dizaine d'années, il reprend la plume au milieu des années 1960 et intensifie son activité littéraire au début

[682] Charles-Gustave STOSKOPF, « BRUMATH... quelques souvenirs », *Saisons d'Alsace*, 1954, vol. 24, pp. 265-270.

[683] L'exposition L'Appel de la forêt. Arbres et forêts dans la Collection Würth en 2012-2013 au Musée Würth à Erstein a présenté de nombreux artistes allemands du XVI^e^ au XX^e^ siècle fascinés par la forêt et sa représentation.

[684] Stoskopf évoque l'aspect religieux de l'art alsacien dans Jean CHRISTIAN, « Charles-Gustave Stoskopf, artiste d'Alsace : entretien », *Saisons d'Alsace*, 1989, n° 106, pp. 287-291.

[685] Plateau-repas, diffusé le 12/03/1990 sur FR3 région. INA, notice SXC07009779.

[686] Le *Barabli* est un cabaret strasbourgeois fondé en 1946 par Germain Muller.

des années 1970. Il produit alors, avec une grande fertilité, la majeure partie de son répertoire en dialecte, poursuivant là aussi l'œuvre paternelle. Par ailleurs, Stoskopf est impliqué dans la création au milieu des années 1970 de L'Institut des Arts et Traditions Populaires d'Alsace et dirige également le Théâtre Alsacien entre 1972 et 1975.

Son théâtre se démarque volontairement de l'œuvre paternelle[687], l'architecte préférant, à la construction dramaturgique classique, une approche plus impressionniste propre au dessinateur et peintre qu'il est :

Mon père était un spécialiste du vaudeville [...] Moi, cette technique, je ne la connais pas. Je ne voulais pas faire du Stoskopf bis [...] Mes pièces sont construites d'une façon tout à fait différente. D'une façon, je crois pouvoir dire, assez personnelle parce que mes pièces sont composées de séquences qui se suivent et qui sont reliées entre elles par un meneur de jeu.[688]

Son implication dans le théâtre en dialecte l'amène à écrire de nombreuses pièces, pendant ses périodes de vacances (pl.17). Certains titres révèlent une prédilection pour la satire politique. Plusieurs pièces s'attardent à exposer les rebondissements politiques d'une bourgade née dans l'imagination de Stoskopf et qu'il baptise « Menschhouse ». Souvent, Stoskopf esquisse d'un trait caricatural le dessin qui orne la couverture de sa dernière pièce. Il écrit, peint et dessine avec une touche légère, aimant plus l'esquisse, l'ébauche que l'ouvrage finement détaillé. La recherche du caractère, humain par la plume, naturel par le pinceau et architectural par le fusain, unifie une production artistique apparemment diverse.

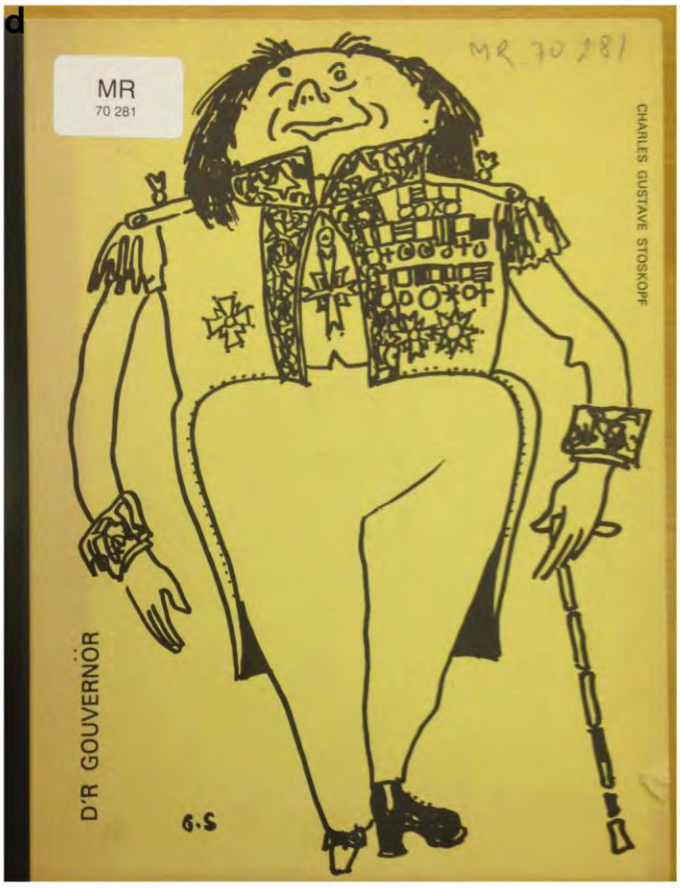
La fougue née au côté de son père, cultivée à l'Ensba, ne se tarit pas mais se transmute, se réinvente sous d'autres formes. Quel qu'il soit, l'amour pour sa terre natale, son paysage, ses bâtisses et sa langue tiennent toujours une place essentielle pour lui. Cultivant ses racines, Stoskopf s'attelle également à défendre l'œuvre et le nom de son père. Dès 1960, il réaménage, avec son associé strasbourgeois Alfred Fleischmann, la propriété familiale de Brumath. Les deux architectes surélèvent et aménagent une des dépendances et y créent un petit musée en hommage à Stoskopf père. L'architecte se construit également un petit atelier. Ce petit volume est coiffé d'une toiture alsacienne pentue mais est aussi doté d'une grande baie vitrée permettant d'être en contact étroit avec le jardin de la propriété. En 1976, il publie un ouvrage sur l'œuvre picturale de son père préfacé par le célèbre peintre Bernard Buffet[689].

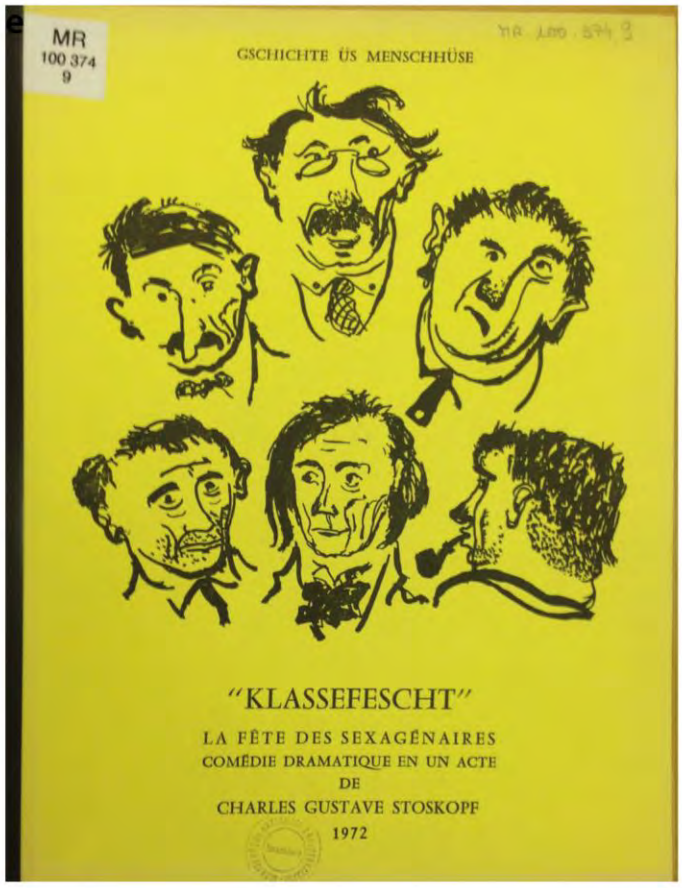
---

[687] Voir à ce sujet Charles Jacques HUBER, *L'art dramatique de Gustave Stoskopf*, Thèse de doctorat, Université des Sciences Humaines de Strasbourg, Strasbourg, 1993, 19-61 p.

[688] Lampefiewer = trac, « 80e anniversaire de Charles-Gustave STOSKOPF », diffusé le 20/10/1987 sur FR3 région. INA, notice SXC01026822.

[689] Charles-Gustave. STOSKOPF et Nicolas STOSKOPF, *Gustave Stoskopf, le peintre : 1869-1944*, *op. cit.*





a. *D'r Fodell Voltaire ou Si un fauteuil m'était conté*, 1954.
b. *D'r Maire muess bliewe,* juillet 1972.
c. *Die Herre vun der Saalordnung*, juillet 1974.
d. *D'r Gouvernör,*
e. *Klassefescht la fête des sexagénaires,* 1972.

Une fois retraité, l'architecte continue à défendre l'œuvre paternelle par différents biais. En 1987, il donne, outre une conférence sur son propre parcours, une conférence consacrée à son père qu'il intitule *Gustave Stoskopf 1869-1944, enfant de Brumath.* Dix ans plus tard, Brumath fête l'architecte à l'occasion de ses 90 ans. Une grande rétrospective de ses œuvres architecturales, littéraires et picturales est alors organisée. A l'occasion d'émissions télévisées locales, il s'exprime aussi sur son parcours d'architecte et de peintre[690]. Après une retraite de plus de vingt années consacrées à ses différentes passions, il décède à Paris le 22 janvier 2004, alors âgé de 96 ans.

[690] Voir la liste des sources audiovisuelles en page 461.

Partie 2. JALONS D'UNE PRODUCTION

La première partie a permis d'explorer certaines dimensions essentielles de la trajectoire de l'architecte : l'impact de sa formation entre l'Alsace et Paris, son implication institutionnelle, ses équipes et ses réseaux. Nous avons vu que sa production architecturale et son organisation professionnelle doivent son essor, en grande partie, au développement d'un seul maître d'ouvrage : la SCIC. Le lien avec ce commanditaire est si important qu'il entraîne, lorsqu'il se distend à la fin des années 1970, le déclin de l'activité de l'architecte. La production bâtie portée par Stoskopf et ses équipes, entre 1945 et 1981, se caractérise par son importance quantitative[691] ainsi que par une diversité des modes d'expressions architecturaux, oscillant entre une forme de régionalisme et des influences modernes. Le répertoire des œuvres et le catalogue d'illustrations, établis en annexe, reflètent et restituent cette profusion. Face à ces aspects, plusieurs questions émergent alors : existe-t-il une « œuvre » Stoskopf, tel un fil rouge constitué d'éléments de doctrine, qui relierait l'ensemble de ce corpus ? Dans quelle mesure cette diversité est-elle à mettre en lien avec les commanditaires concernés ? Plus largement, quel est l'impact des contextes historiques de production sur les œuvres bâties et leurs caractéristiques ? Comment et jusqu'où les projets s'inscrivent-ils – par leurs composantes, le discours du concepteur ou la volonté d'un maître d'ouvrage – en rupture ou en continuité avec un modèle historique ou théorique donné ?

Afin d'interroger plus précisément cette production, l'analyse se concentre ici sur quelque projets sélectionnés afin de répondre à ces questions. C'est donc au prisme du contexte historique, de la diversité des commanditaires et de l'importance des opérations (échelle et/ou médiatisation) que les projets ont été retenus pour l'analyse. Ainsi, de nombreux aspects de la carrière et de la production de l'architecte peuvent être abordés à travers le filtre de ces quelques « jalons ». D'une part, les opérations sélectionnées pour notre analyse marquent des étapes distinctes dans l'itinéraire et la carrière de l'architecte. D'autre part, elles constituent des jalons vis-à-vis de la production bâtie dans son ensemble. En effet, par leur amplitude historique et leurs résonnances multiples, chaque analyse est l'occasion d'aborder également succinctement des opérations similaires ou concomitantes.

Pour structurer l'analyse de ces jalons, trois grandes phases ont été déterminées. En premier lieu, les processus de réinvention du modèle architectural traditionnel alsacien sont questionnés à travers l'analyse de deux exemples : le pavillon d'Alsace en 1937 – seul exemple étudié qui précède le véritable démarrage professionnel de l'architecte après la Libération – ainsi que le

[691] Voir les développements concernant le bilan de la production de Stoskopf en page 126.

projet de relèvement de la commune d'Ammerschwihr. Ces deux exemples sont des occasions renouvelées pour l'architecte, dans des contextes très différents, de proposer une synthèse revendiquant une inscription forte dans la tradition vernaculaire. Le premier exemple, fruit d'un concours et projet éphémère, apparaît comme un ultime exercice scolaire, déconsidéré a posteriori par l'architecte[692]. Le second est, à l'inverse, un projet qu'il érige en modèle à travers textes, discours et publications : ce projet s'inscrit fondamentalement dans la durée, en tant qu'œuvre de reconstruction. Ces deux analyses sont donc l'occasion de questionner le processus qui aboutit à une synthèse architecturale en comprenant sur quel modèle l'architecte fonde ses réinterprétations.

En second lieu, les analyses proposées interrogent les liens et les ruptures entre la Reconstruction et le démarrage de construction de nouveaux ensembles d'habitation au milieu des années 1950 à Strasbourg : la cité du quai des Belges et le projet de reconstruction de la place de l'Homme-de-Fer sont les deux projets retenus. Réalisée pour le compte de l'OPHLM de la ville, la cité du quai des Belges inaugure un nouveau mode d'assemblage des volumes d'habitation collective sans accroche véritable d'un point de vue urbain : elle séduit Leroy en 1954 et ouvre les portes de la SCIC à Stoskopf. Le second exemple présente lui un caractère parfaitement inverse : impulsé par l'administration centrale, le projet de l'Homme-de-Fer traduit une volonté d'articulation à un site à caractère historique. Ces deux analyses interrogent ainsi la mise de place et la diffusion de nouveaux modèles d'habitat collectif à l'aune d'un certain nombre d'influences et d'héritages.

Enfin, dans une dernière partie plus conséquente, trois exemples permettent d'appréhender des projets mis en place face à des commandes issues de la croissance, directement ou parfois, indirectement liées à la SCIC. Il s'agit de la cité du parc à Vernouillet, le quartier de l'Esplanade à Strasbourg et les opérations menées à Créteil. Dans des sites et des contextes historiques différents, il s'agit de voir quelles sont, là aussi, les lignes de rupture ou de continuité, avec la syntaxe architecturale mise en place au début dans les années 1950 à Strasbourg. Avec l'analyse de l'opération de Vernouillet tout d'abord, initiée par la SCIC et achevée dès la fin des années 1950, il s'agit de mesurer l'impact de ce commanditaire et des nouvelles conditions de la commande sur la production de l'architecte. L'opération de l'Esplanade puis, celle de Créteil, sont a contrario des opérations aux temporalités plus longues, permettant de questionner l'évolution d'une production et d'un mode de conception de l'habitat. Ces deux dernières analyses permettent d'interroger également les types développés par l'architecte.

Seul un cadre d'analyse souple peut s'adapter aux caractéristiques diverses des opérations ainsi retenues. La méthode de description[693] et d'analyse s'adapte aux aspects particuliers de chaque

[692] Voir les propos de Stoskopf, en page 187.

[693] Se référer à Françoise HAMON, « La description de l'édifice du XXe siècle », *In Situ. Revue des patrimoines*, 23 avril 2012, n° 2.

exemple sélectionné. Malgré la souplesse de ce cadre, certaines constantes structurent l'analyse : prise en considération du contexte historique, reconstitution de la genèse du projet, et enfin, prise en compte de sa première réception. L'idée est bien de confronter ainsi les sources primaires avec d'autres canaux afin de constater écarts, convergences ou contradictions. L'étude des projets, de leur morphologie, leur configuration, leur genèse, leurs influences manifestes esquisse les contours d'une production voire d'une œuvre. Au prisme de la confrontation entre sa matérialité et la théorie, chaque projet est l'occasion d'esquisser aussi son époque de conception[694].

[694] C'est ce que Jean Taricat fait dans son ouvrage, en proposant, à travers l'analyse de 22 étapes marquantes de l'histoire de l'architecture, de cheminer « du bâtiment vers l'époque ». Jean TARICAT et Jacques ZIEGLER (ILLUSTRATIONS), *Histoires d'architecture*, Marseille, France, Parenthèses, impr. 2004, 2004, p. 5.

V. Réinvention du modèle alsacien

À des moments historiques distincts de son itinéraire – le « creux » professionnel de l'entre-deux-guerres et la seconde Reconstruction – , Stoskopf est amené à concevoir des projets en revendiquant une inscription forte dans la tradition alsacienne. Malgré ces contextes d'exercice différents, qu'il s'agira aussi d'examiner, l'objectif est d'établir ici quels sont les discours et les pratiques révélées à travers l'analyse de ces deux premiers jalons en matière de réinvention du « modèle » traditionnel alsacien. Derrière la volonté de synthèse ou de réinvention, quel processus est à l'œuvre ?

1) Première incursion régionaliste : le Pavillon d'Alsace (1935-1937)

En 1937, Charles-Gustave Stoskopf concrétise en effet un projet lors de l'Exposition internationale des Arts et Techniques qui se tient à Paris. Il signe, avec deux anciens camarades de l'Ensba, la réalisation du pavillon d'Alsace qui prend place au cœur du Centre régional, section de l'Exposition dédiée à l'expression des provinces françaises. Comment les jeunes architectes interprètent-ils le modèle alsacien et de quel modèle s'agit-il ? Quelles sont les influences manifestes de ce premier projet ?

Cette première analyse est fondée sur une documentation relativement mince conservée par l'architecte lui-même concernant ce projet[695]. Ces documents sont ici confrontés aux sources imprimées, publications de l'époque dans la presse locale ou nationale ainsi qu'aux travaux menés par certains historiens sur la question du régionalisme[696], sur l'histoire du centre régional[697] comme sur l'Exposition elle-même[698].

a. Les provinces à Paris

Dernière grande exposition du siècle en France

L'Exposition internationale des Arts et Techniques dans la vie moderne - dont l'idée germe depuis 1929 - se déroule à Paris du 25 mai au 25 novembre 1937. Elle est la dernière exposition internationale ayant eu lieu dans la capitale : ses ambitions sont politiques, culturelles et économiques. Assez modeste à l'origine, le projet est plusieurs fois agrandi avant d'atteindre sa dimension finale, accueillant au total 300 pavillons. Dans sa préface du livre d'or de

[695] Voir Charles-Gustave STOSKOPF, *Pavillon de l'Alsace exposition de 1937*, s.d., 6 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1. Ce dossier est accompagné de photos des études intermédiaires et du projet final. Voir également le dossier conservé dans les archives personnelles, AFS03.

[696] Jean-Claude VIGATO, *L'architecture régionaliste*, *op. cit.*

[697] Shanny PEER, « Les provinces à Paris: le Centre régional à l'Exposition internationale de 1937 », *Le Mouvement Social*, 1 mars 1999, nº 186, pp. 45- 68.

[698] Bertrand LEMOINE, *Paris 1937: cinquantenaire de l'Exposition internationale des arts et des techniques dans la vie moderne*, Paris, Institut français d'architecture : Paris-musées, 1987, 510 p.

l'Exposition[699], le commissaire général, Edmond Labbé (1868-1944) évoque l'ampleur de la manifestation sous forme de bilan et égrène fièrement les chiffres : sur un terrain de 100 hectares, 44 nations différentes sont associées à l'événement. L'exposition est un succès populaire, qui bat les records d'affluence[700]. Labbé réaffirme aussi l'ambitieuse mission qu'on lui a assignée en 1934 : défendre et représenter la nation française et ses savoir-faire, promouvoir la paix et la coopération entre les pays du monde entier.

Quelques fragments de précédentes expositions sont intégrées dans le plan général qui est développé selon deux grands axes. La Seine est l'axe majeur : les pavillons sont déployés sur ses deux rives, de l'île aux Cygnes accueillant le centre des Colonies à l'ouest jusqu'au Grand Palais à l'est. La Seine devient ainsi un parterre de spectacles extraordinaires et ostentatoires. Un second axe détermine le cœur de l'exposition, depuis la colline de Chaillot et passant par la Tour Eiffel, le long duquel se développent les sections étrangères. En dépit d'ambitions optimistes, servies par une communication s'appuyant sur les « miracles » de l'électricité, l'exposition reflète l'atmosphère politique sous tension des années 1930, chaque état faisant démonstration de sa puissance. La confrontation monumentale des pavillons de l'Allemagne et de l'URSS, soulignée par une statuaire colossale et grandiloquente, en est devenue l'emblème historique (pl.18 ill.d,e).

Le contexte social dans lequel se prépare l'exposition est tendu. Des grèves et des blocages, suite aux mouvements sociaux nés du Front populaire en 1936, ralentissent fortement les chantiers. Cependant, l'exposition ouvre ses portes avec moins d'un mois de retard. Du côté des architectes, c'est un accès parfois inespéré à la commande. La liste des architectes participants témoigne de l'émergence d'une nouvelle génération, formée dans les années 1930 dont les carrières sont entravées par les années de crise et le fort ralentissement de la construction. Aux côtés d'architectes déjà reconnus et établis, des noms apparaissent sur la scène nationale comme Louis Arretche (1905-1991), Pierre Dufau (1908-1985), PierreVago (1910-2002), François Herr (1909-1995), Raymond Lopez (1904-1966), et entre autres, François Herrenschmidt (1906-1992) et Charles-Gustave Stoskopf[701].

D'un point de vue architectural, l'exposition n'est pas marquée par la présence des avant-gardes comme à l'Exposition des Arts décoratifs de 1925. Certains représentants du mouvement moderne sont toutefois présents – Le Corbusier, Alvar Aalto (1898-1976) et Rob Mallet-Stevens (1886-1945) – mais en marge. Globalement, c'est un style architectural épuré et monumental qui règne,

[699] Edmond LABBE, « Les leçons de l'exposition », *in Livre d'or officiel de l'Exposition internationale des Arts et Techniques dans la Vie moderne. Paris 1937*, Ministère du commerce et de l'industrie., 1938, Spec, 1938, pp. 19-26.

[700] Les entrées dépassent, en nombre d'entrées journalières, l'Exposition des Arts Décoratifs de 1925 et l'Exposition de 1889. Cependant, Labbé n'évoque pas l'Exposition universelle de 1900 qui avait reçu plus de 50 millions de visiteurs sur une durée similaire.

[701] « Les architectes et les entrepreneurs à l'exposition », *in Livre d'or officiel de l'Exposition internationale des Arts et Techniques dans la Vie moderne. Paris 1937*, Ministère du commerce et de l'industrie., 1938, Spec, 1938, pp. 247-249.

en écho à l'atmosphère politique de l'époque. Le nouveau palais de Chaillot (pl.18 ill.b), qui remplace le palais précédent, construit pour l'Exposition universelle de 1878, incarne parfaitement cette tendance monumentale. Sur la même rive, les musées d'art moderne, dans une composition symétrique ceint d'une colonnade rigoureuse, souscrivent aussi à cette monumentalité. Quelques sections étrangères usent d'un langage plus moderne : le pavillon de l'Autriche de l'architecte Oswald Haerdtl, l'esthétique de verre du pavillon de la Tchécoslovaquie de l'architecte Kreskar (pl.18 ill.f) ou encore l'ossature légère de Sakakura pour le Japon. Entre la monumentalité généralement adoptée et ces essais plus avant-gardistes, bon nombre des pavillons arborent une esthétique hybride. Le pavillon de la marine marchande, des architectes Bonnier, Saltet et Dubard de Gaillarbois, adopte le style paquebot. L'Art Déco et ses façades épurées, où alternent de grandes zones opaques et de généreuses baies vitrées, s'épanouit ; le pavillon de l'Uruguay, de la Belgique, le pavillon de la presse ou celui de l'architecture privée en sont des exemples tout à fait éloquents (pl.18 ill.c).

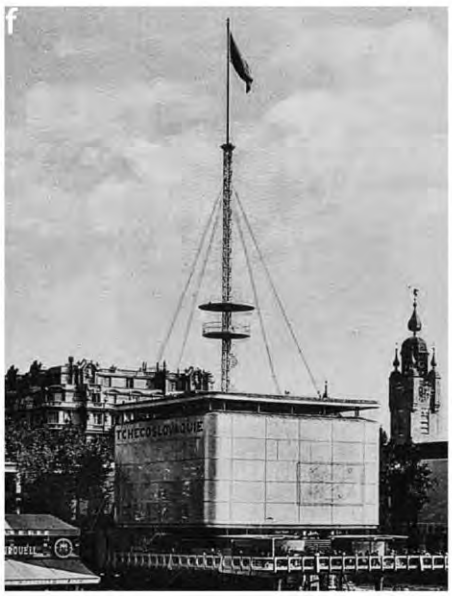
L'apothéose régionaliste ?

L'exposition est aussi empreinte d'une forte ambition régionaliste, prolongeant ainsi de nombreux débats qui sont nés au moment de la première Reconstruction[702]. Elle s'exprime à travers trois sections de l'exposition : le centre rural et le centre artisanal, excentrés à proximité de la Porte Maillot et de la Porte Dauphine, et enfin, le Centre régional[703], clou de l'exposition en position centrale. La construction d'un village folklorique est d'abord envisagée dans la lignée des grandes expositions suisses et belges à la fin du XIX^{e} siècle[704]. Cependant, Labbé amène progressivement à la constitution d'un Centre régional, où l'idée initiale de reproduire des constructions traditionnelles cède le pas à une volonté d'être à la fois régionaliste et moderne, en intégrant une dose de rationalisme. Cette ambition est partagée par de nombreux chantres du régionalisme, dont Charles Letrosne (1868-1939), architecte en chef de l'exposition, et représentant essentiel du mouvement régionaliste en France à travers son ouvrage *Murs et toits pour les pays de chez nous,* publié en trois tomes de 1923 à 1926. Celui qui a préfacé cet ouvrage, l'écrivain Léandre Vaillat (1878-1952), porte cette doctrine dans les colonnes de *l'Illustration* :

[702] Sur ces développements, voir Jean-Claude VIGATO, « L'architecture régionaliste de 1900 à 1930 », *Revue d'Alsace*, 2005, nº 131, pp. 165-188.

[703] Pour de plus amples détails sur ces trois sections, voir Jean-Claude VIGATO, « Le Centre Régional, le Centre Artisanal et le Centre Rural », *in Paris 1937 : cinquantenaire de l'Exposition internationale des arts et des techniques dans la vie moderne*, Paris, Institut français d'architecture, 1987, pp. 268-279.

[704] Shanny PEER, « Le folklore et les arts », *in Le régionalisme, architecture et identité*, Paris, Éd. du Patrimoine, coll. « Idées et débats », 2001, pp. 86-95.



a. Plan général de l'Exposition de 1937, le centre régional (en couleur) / l'Illustration, 1937.
b. Vue sur le nouveau Palais de Chaillot, arch. : Carlu, Boileau et Azema.
c. Pavillon de l'architecture privée, arch. : Lopez, Merlet et Charpentier.
d. Pavillon de l'Allemagne, arch. : Speer. / e. Pavillon de l'Italie, arch. : Piacentini. / f. Pavillon de la Tchécoslovaquie, arch. : Kreskar.

« Tradition, en effet, ne signifie pas immobilité mais mouvement. Donc abandon du pastiche, évolution, telle pourrait être la devise du futur Centre régional »[705] écrit-il en 1935. Pour ses défenseurs, le Centre régional incarne le refus du pastiche tout comme celui de l'internationalisme et de la standardisation. Les pavillons du Centre affichent, en 1937, pour la plupart, un langage intégrant des éléments de la tradition (formes des toitures, détails évocateurs) sous forme de citations ou de réinterprétations d'éléments vernaculaires et des éléments de vocabulaire Art Déco, plus ou moins épars. Le Centre constitue une section qui se déploie sur une superficie de 5 hectares, dont la réalisation est dirigée par l'architecte Emile Maigrot (1880-1961). Située à l'extrémité Nord de l'actuel 15e arrondissement, la section se développe selon un plan triangulaire bordée par la Seine au nord, l'avenue de Suffren à l'est et une voie nouvelle à l'ouest. Le plan général du Centre régional, conçu par Charles Letrosne et Jacques Gréber (1882-1962), est organisé autour d'une grande place dominée par la symétrie du pavillon de l'Ile-de-France. Sur le pourtour de cette grande place des fêtes, les pavillons délimitent une série de cours et de ruelles secondaires.

Des régions contrôlées

Les organisateurs de l'exposition plaident pour la représentation de régions comme autant de constituants d'une identité nationale plus vaste. Ainsi, la conception du Centre régional et son contrôle restent très centralisés malgré les velléités des comités régionaux[706]. Comme le note l'historienne Shanny Peer, la poussée régionaliste représentée par le Centre, incontestable sur le plan formel, est beaucoup plus nuancée sur le plan politique ;

Ainsi, même si le Centre régional a marqué une importante victoire symbolique pour les régions, représentées ensemble pour la première fois dans une exposition internationale à Paris, cet événement n'a pas signalé une dévolution de pouvoir aux provinces : le paternalisme du centre l'a emporté, et Paris a gardé la mainmise sur les provinces.[707]

Le comité central qui chapeaute les opérations exerce, en effet, un contrôle autoritaire et interventionniste en contradiction avec l'harmonie revendiquée entre la nation et les « petites patries »[708]. Des commissions régionales dirigent la construction des pavillons avec une véritable autonomie quant à la levée des fonds, l'aménagement et l'exploitation des pavillons. Le concours organisé, en 1935, pour la conception des pavillons du Centre régional pose comme stricte condition aux participants d'être originaire de la province représentée.

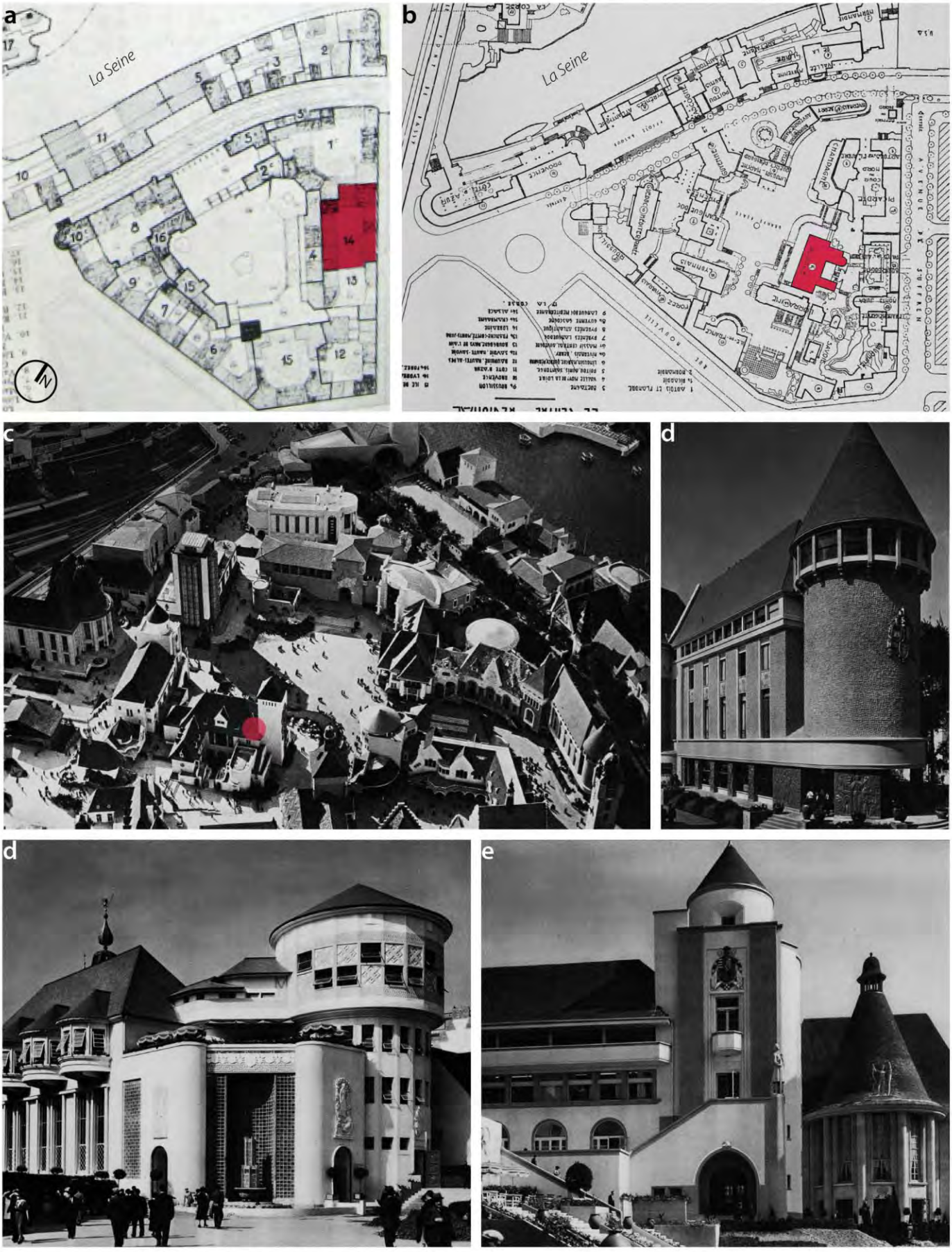
---

[705] VAILLAT Léandre, 20 avril 1935.

[706] Daniel LE COUEDIC, *Les architectes et l'idée bretonne: 1904-1945*, Rennes, France, Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 1995, p. 730.

[707] Shanny PEER, « Les provinces à Paris », *op. cit.*Shanny PEER, « Le folklore et les arts », *in Le régionalisme, architecture et identité*, Paris, Éd. du Patrimoine, coll. « Idées et débats », 2001, pp. 86-95.

[708] Daniel LE COUEDIC, *Les architectes et l'idée bretonne*, *op. cit.*, p. 726.



a. Plan du Centre Régional, 1935. / b. Plan final du Centre Régional, 1937.
c. Vue aérienne du Centre Régional, 1937. / d. Pavillon du Nivernais et du Berry, arch. : Pinon, Pascault, Barge et Pallet.
e. Pavillon de la Champagne, arch. : Rapin et Rabusier.
f. Pavillon de la Lorraine, arch. : Drillien, Privout et Le Bourgeois. A droite, le pavillon de l'Ile-de-France.

La France est divisée en 17 régions lors de ce concours, suscitant de nombreux débats. De nombreux BIS et de TER sont alors ajoutés par les organisateurs pour améliorer ce découpage initial. Pour le concours de 1935, la 14e région intitulée *Les Marches de l'Est* regroupe en fait quatre provinces : Ardennes, Champagne, Lorraine et Alsace[709]. Ce groupe est finalement dissocié entre 1935 et 1937 en plusieurs pavillons, le découpage général en 17 régions passant à 27 au total. Pour le pavillon d'Alsace et de Belfort, comme pour chaque pavillon, un comité régional est mis en place : il est chargé du pilotage de l'opération. Émile Dollfus (1862-1945), alors président de la chambre de commerce de Mulhouse, prend la tête de ce comité pour le pavillon d'Alsace. Organisé sous forme d'association, le comité se compose de membres d'honneur, de membres fondateurs et de souscripteurs. Parmi les vice-présidents entourant Dollfus, on trouve Fernand Herrenschmidt (1865-1938), président de la chambre de commerce de Strasbourg et père de François Herrenschmidt, un des architectes lauréats. Par ailleurs, un ensemble de sous-commissions sont mises en place et Gustave Stoskopf, le père de Charles-Gustave, est à la tête de la Commission de la Presse et de la Propagande[710].

b. L'art du compromis ?

Premières esquisses alsaciennes

François Herrenschmidt entame seul les premières études en vue du concours de 1935[711]. Puis, Gustave Stoskopf se joint à lui et rectifie le parti adopté dans ce projet initial, dont il ne reste aucune trace dans les archives. Stoskopf, fort de ses succès scolaires, modifie ainsi la donne : « Dans ses premières études – faites avant nos accords – il avait fait fausse route. C'était un château féodal de nos Vosges qu'il allait présenter »[712] se souvient l'architecte. Les deux architectes adjoignent à leur duo Olivier De Lapparent (1908-1996)[713], un autre camarade de l'Ensba. La devise choisie par leur équipe lors du concours est tout simplement « Kléber »[714], hommage au symbole de l'Alsace française et de la Révolution. Pour ce concours, les équipes doivent présenter leur composition selon les conditions suivantes :

L'Exposition se charge de tous les aménagements généraux ; les constructions particulières à chaque pays seront à la charge des comités régionaux sous la conduite de leurs architectes. […] On demande pour le

[709] Albert LOUVET, « Le concours pour l'exposition de 1937 (programme n°11) le Centre régional », *L'Architecture*, 15 juin 1935, pp. 213-227.

[710] Voir *Exposition internationale Arts et Techniques, Région d'Alsace et de Belfort, Catalogue*, Imprimerie des Dernières Nouvelles d'Alsace., 1937, 43 p.

[711] Charles-Gustave STOSKOPF, *Pavillon de l'Alsace exposition de 1937*, s.d., p. 1. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[712] Charles-Gustave STOSKOPF, *Pavillon de l'Alsace exposition de 1937*, s.d., p. 2. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[713] Voir la biographie d'Olivier De Lapparent en page 424.

[714] Robert DANIS, *Kleber: architecte à Belfort, 1784-1792*, Strasbourg, Librairie Istra, 1926, 45 p.

concours des plans, façades et coupes, une perspective générale et des croquis perspectifs d'intérieur dans la limite d'une feuille grand'aigle.[715]

Conçu pour incarner la 14e région *Les Marches de l'Est,* le projet se compose d'un ensemble composant un petit village ; la mairie, l'habitation, le relais et le moulin, disposé selon un plan en « L ». Implanté sur une parcelle pour l'instant à l'écart de la place principale, leur pavillon ne s'éloigne pas de la tradition ; composition pittoresque, multiplicité des volumes et des formes de toiture, nombreux « décrochements », évocation de colombages. L'équipe produit une perspective sur le moulin dont la façade présente un sous-bassement en pierre, rythmé d'arcs en plein cintre, surmonté d'un étage constitué en colombages à l'image de l'architecture médiévale et traditionnelle en Alsace. L'importante proportion des toitures s'y réfère aussi, complétée par un attirail pittoresque fait d'oriels et de lucarnes (pl.20 ill.a,b). Le projet des jeunes alsaciens est donc, à ce stade, tout fait traditionaliste, n'intégrant aucun élément moderne dans son esthétique. Les commentateurs de la presse professionnelle sont divisés sur cette première mouture. Dans *L'Architecture*, l'architecte Albert Louvet (1860-1936) décrit avec enthousiasme le projet des jeunes alsaciens et la qualité de leur rendu : « Bon plan irrégulier avec maison, fontaine, lavoir, puits, brasserie, relais, etc, aquarelles très habiles et de bon caractère alsacien, notamment le moulin, le relais et les tilleuls. Très bon projet. »[716]

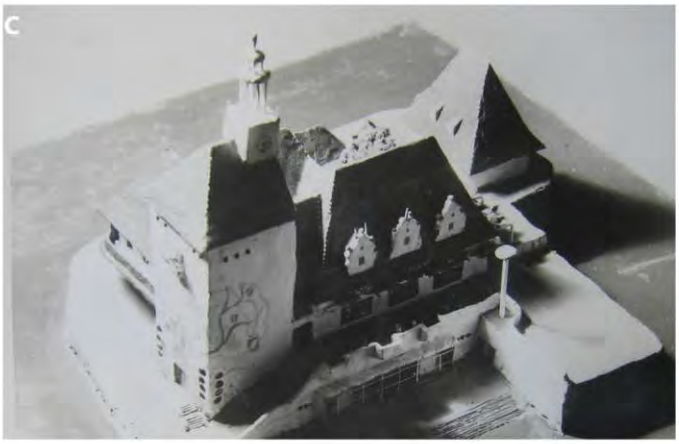
Dans *L'Illustration*, Vaillat, grand défenseur du régionalisme architectural, vante les mérites d'un projet concurrent qui illustre son article : c'est celui de l'architecte Max Sainsaulieu (1870-1950). Ce projet est, selon ce dernier, plus respectueux du goût alsacien et démontre un sens de la nuance plus prononcé que ses concurrents : « Le projet de MM. Tribout et Drillien, étranger à tous ces scrupules, et celui de MM. Herrenschmidt, Stoskopf et De Lapparent, assez vague, ne valaient certes pas le précédent »[717]. Malgré ces réserves, l'équipe de Stoskopf remporte le concours, devançant ainsi l'ancienne génération. L'architecte est d'ailleurs fier de cette entrée sur la scène locale : « Notre projet obtint le premier prix au grand dépit des autres concurrents Théo Berst, Adolphe Wolff et d'autres »[718] se souvient-il. Les jeunes alsaciens rompent aussi avec le style, plus proche de la tradition et fidèle à un modèle archétypal, promu par leurs prédécesseurs à l'Exposition internationale de l'est de la France tenue en 1909 à Nancy[719].

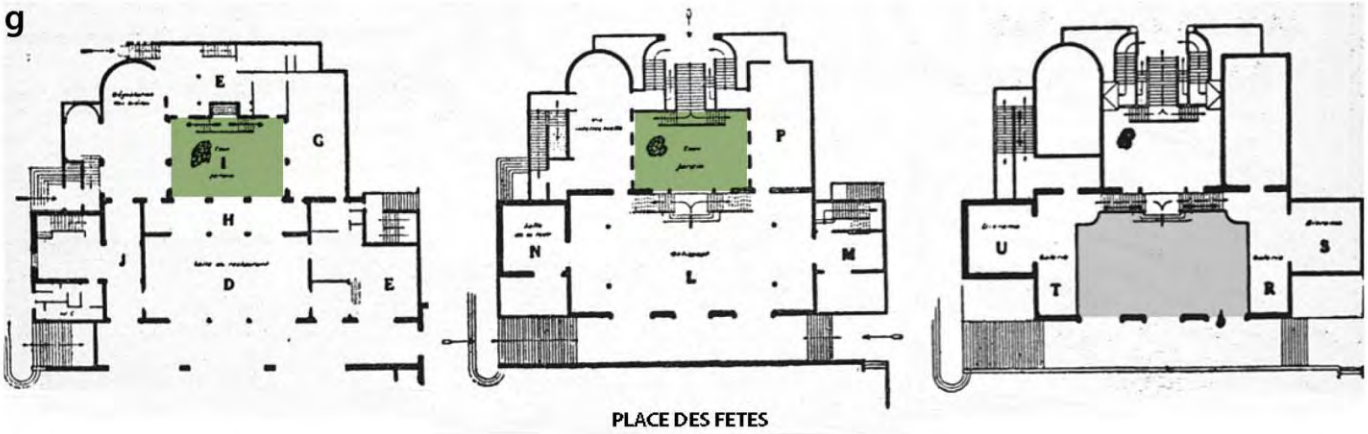
[715] Albert LOUVET, « Le concours pour l'exposition de 1937 (programme n°11) le Centre régional », *op. cit.*, p. 214.
[716] *Ibid.*, p. 223.
[717] Léandre VAILLAT, « Un Centre régional pour l'exposition de 1937 », *L'Illustration*, 20 avril 1935, 93ème année, nº 4807.
[718] Charles-Gustave STOSKOPF, *Pavillon de l'Alsace exposition de 1937*, s.d., p. 2. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.
[719] Voir Wolfgang VOIGT, « Régionalisme et « Heimatschutz » en Alsace », *op. cit.*

Le projet final : une architecture de la citation

Au fil de l'évolution générale de la conception du centre, le trio se retrouve en charge de la construction d'un seul pavillon entièrement dédié à la représentation de l'Alsace et de Belfort. Les remaniements successifs aboutissent à un placement plus avantageux pour ce pavillon et celui de Lorraine, qui bordent la place centrale dominée par le très classique pavillon de l'Ile-de-France. Différentes esquisses et recherches en maquette traduisent le travail de conception du trio, qui affine son parti. Une étude intermédiaire en maquette fait apparaître un ensemble de volumes, aux toitures pentues (pl.20 ill.c,d). Le volume principal est pourvu de deux façades nettement différenciées. D'une part, la façade publique sur la place principale est assise par un élément socle puissant et horizontal : c'est un large perron qui se prolonge en un parvis d'accès. D'autre part, la façade arrière, plus fermée, est étouffée par des toitures aux proportions presque caricaturales. La recherche d'un équilibre général se manifeste par la mise en place d'émergences verticales : la composition est dominée par une sorte de beffroi ajouré, léger lanterneau qui accuse la massivité de l'ensemble. Les langages adoptés sont mixtes et clairement identifiables : les corps principaux sont de caractère alsacien, alors que le socle intègre quelques éléments modernistes : fenêtre en bandeau, baies vitrées.

Développant cette version, le projet, dans son état final, s'écarte encore davantage des premiers croquis traditionnalistes de 1935. Les architectes donnent des proportions moins écrasantes aux toitures, qui conservent toutefois leur profil caractéristique. Le beffroi, maintenant de plan carré et coiffé d'une toiture en pavillon, se distingue nettement tout comme le corps de bâtiment central, élément d'équilibre de la composition, autour duquel s'agrègent des volumes secondaires. Les éléments de vocabulaire d'une esthétique moderne, cantonnés au socle dans l'esquisse préliminaire, gagnent ici l'ensemble des façades. De ce fait, cohabitant avec des détails Art Déco comme par exemple un oculus au dessin épuré, les éléments « régionalistes » se limitent aux toitures et à des citations ponctuelles. On peut y lire des réminiscences de l'imaginaire alsacien de ses concepteurs. Son perron le rapproche de certains bâtiments de style Renaissance que l'on trouve alors dans certains villages autour de Colmar. Sa tour beffroi n'est pas sans rappeler les tours des Ponts-Couverts, qui marquent la silhouette du quartier de la Petite France à Strasbourg depuis le XIII^{e} siècle (pl.20 ill.e,f,g).





a&b. Coupe et vue sur le projet pour le concours de 1935.
c&d. Élévations de l'esquisse intermédiaire : façade principale et façade arrière.
e&f. Élévations du projet final : façade principale et façade arrière.
g. Plan du projet final : rez-de-chaussée, premier étage et deuxième étage.

Le projet conserve la nette distinction entre ses façades. La façade principale sur la place affirme une volumétrie simple, assise sur le socle présentant une arcade qui accueille un restaurant[720]. Cette arcade remplace la généreuse baie vitrée style Art Déco des précédentes versions (pl.20 ill.e,f) : elle est constituée, dans la version réalisée du projet, d'une série de trois arcs en plein cintre, comme un retour vers un vocabulaire plus traditionnel (vol.2 ill.48). Placé latéralement, un généreux emmarchement donne accès à l'étage noble, par un perron monumental. Cet étage est rythmé de trois grandes baies à linteau droit, surmontées d'évocations – très discrètes et symboliques – de colombages. La façade postérieure est, elle, toujours plus complexe, fruit de l'hybridation de styles divers, s'articulant autour d'un patio qui éclaire le sous-sol du pavillon.

Un volume aux murs borgnes seulement percés de fins bandeaux de pavés de verre présentent une abside arrondie. Sa modernité tranche avec la volumétrie générale, semblable à un petit château alsacien. Le pavillon d'Alsace adopte des volumes clairs aux parois lisses. Le pavillon est réalisé en fait intégralement avec une structure en bois entièrement dissimulée[721]. La dissymétrie, résultante de la mise en équilibre d'éléments dissemblables autour d'un volume central, est à l'image des autres pavillons du centre, comme le note Jean-Claude Vigato :

Tous les pavillons ont adopté la composition pittoresque qui additionne les volumes les uns aux autres, qui joue avec les symétries partielles dans un ensemble dissymétrique, qui met en œuvre cette technique de la pondération que décrit le dixième des Entretiens sur l'Architecture de Viollet-le-Duc.[722]

L'historien considère avec sévérité l'œuvre de Stoskopf, Herrenschmidt et De Lapparent, et encore davantage les orientations décoratives du comité alsacien : « L'Alsace reste jusqu'au bout fidèle à son image folklorique qui finit par ressembler à la bande dessinée enfantine »[723] . Néanmoins, malgré ce jugement lapidaire, par-delà les apparences folkloriques, le degré du caractère alsacien de cette œuvre apparaît par touches d'éléments additionnés et surtout, épurés. La sobriété des lignes Art Déco se marie ici à une volonté d'évoquer, par la silhouette et les contours, un certain caractère alsacien.

Le pavillon d'Alsace en fonction

Malgré l'important retard d'exécution suite à des troubles sociaux[724], le pavillon d'Alsace ouvre ses portes. Il est principalement destiné à exposer les savoir-faire industriels et artisanaux de la

[720] Charles-Gustave STOSKOPF, *Pavillon de l'Alsace exposition de 1937*, s.d., 6 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1. Stoskopf mentionne Monsieur Cattin, propriétaire du restaurant du pavillon, nommé La Cigogne, et de sa grande générosité. Par la suite, il demandera aux architectes de moderniser son restaurant , rue Duphot à Paris.

[721] Voir les photographies de chantier réalisées par Baranger, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine. (Archives photographiques), Notice n°FRBNF38497287, [http://catalogue.bnf.fr/servlet/biblio?idNoeud=1&ID=38497287&SN1=0&SN2=0&host=catalogue].

[722] VIGATO Jean-Claude,1987, p. 273

[723] Jean-Claude VIGATO, « Le Centre Régional, le Centre Artisanal et le Centre Rural », *op. cit.*

[724] Shanny PEER, « Les provinces à Paris », *op. cit.*

région. L'exposition se déploie ainsi à tous les étages de l'édifice. Le sous-sol abrite la reconstitution d'un front de taille dans des dispositifs réalistes afin de présenter les mines domaniales de potasse d'Alsace. La façade reçoit, en guise de décoration, un grand arbre héraldique présentant les écussons régionaux.

Le rez-de-chaussée du pavillon, positionné au niveau de la place des fêtes, est articulé par un grand vestibule sur lequel s'ouvrent la salle de la tour et celle du restaurant. Dans son prolongement, une loggia entoure une cour plantée et dallée en grès des Vosges. La Salle de Restaurant, avec entrée directe sous les arcades, a été décorée avec l'aide des étudiants de l'école des Arts Décoratifs de Strasbourg. Le premier étage, accessible depuis le large parvis accueille la grande salle principale de l'artisanat, qui se déploie sur une double hauteur ainsi que des salles complémentaires ; salle des artistes chrétiens d'Alsace, salle du folklore et salle du commerce et de l'industrie. Dans cette dernière, on trouve des maquettes du port autonome et des équipements industriels strasbourgeois. L'étage supérieur investit les combles. Diverses galeries d'exposition y sont consacrées à l'agriculture, à Belfort, à Pechelbronn et son industrie pétrolière ainsi qu'aux villes d'Alsace (pl.20 ill.g)

La qualité des espaces intérieurs, de ses finitions et de son aménagement sont le théâtre de la fusion singulière entre Art Déco et expression d'un identité locale. Le mobilier, le décor et les bibelots à caractère alsacien sont mis en scène dans un espace aux lignes épurées (vol.2 ill.48). Un peu à l'écart, une petite annexe, dédiée au tourisme, présente une configuration intéressante. Inscrit dans un plan carré, le volume est couvert d'une toiture pentue, dominée par une tourelle ronde (positionnée à l'extrémité gauche de la façade arrière – pl.20 ill.f). Cette toiture abrite à l'intérieur une coupole austère dont la géométrie circulaire est soulignée par l'implantation de la banque d'accueil, de forme ronde à son tour. L'entrée par l'angle ajoute à l'hybridité de cet édicule, tourelle Art Déco dont le traitement décoratif intérieur est sobre, moderne.

c. Régionalisme en quête d'identité

Une réception critique ?

L'horizon critique du pavillon dans son époque varie selon que l'on considère la presse locale ou nationale. Les alsaciens scrutent évidemment leur pavillon alors que c'est le Centre régional dans son ensemble - symbole du régionalisme à l'Exposition - qui fait l'objet d'attention dans la presse nationale. Dans *L'Illustration*, revue favorable aux tendances régionalistes, l'architecture du Centre est plébiscitée. Les initiateurs du centre vantent un régionalisme qui serait enfin devenu l'alternative à la pure géométrie des modernes. Jacques Gréber, qui succède à Letrosne, est pleinement satisfait des résultats du Centre régional :

Le livre magistral de mon éminent ami Charles Letrosne a trouvé là sa plus vivante illustration et la preuve a été faite que, sans aucun pastiche, l'adaptation des besoins modernes aux traditions immortelles qu'imposent le climat, la race, les coutumes et la langue permet de dégager une forme d'architecture vivante indiscutablement plus humaine et plus sensible que l'abstrait mathématique et monotone auquel aboutissent les dogmes stériles des espérantistes de l'architecture.[725]

En effet, certains commentateurs plébiscitent le pittoresque urbain provoqué par l'aménagement du Centre, dont le tracé rompt avec les alignements monotones et rectilignes : « Partout d'heureuses perspectives. Mais ici rien n'est archaïque et c'est la leçon qu'il faut tirer d'une telle réalisation. Elle montre qu'il est possible […] de mettre l'habitation au rythme des besoins nouveaux de la vie, tout en lui conservant ces traits traditionnels […] »[726] notent Clouzot et Duchartre. Pour d'autres, le centre est un des points d'orgue de l'exposition et sa gaité dénote avec le règne général du machinisme et de la technique[727]. Les responsables du comité alsacien sont, eux, satisfaits. Gaston Haelling, président de la commission des arts et techniques, écrit : « Nos artistes et nos artisans peuvent à la fois s'écarter des types traditionnels pour adopter les lignes assez austères et rigides, les jeux de lumière un peu brutaux, les matériaux dont le seul aspect doit souvent tenir lieu de décoration, et cependant créer une œuvre qui soit bien du terroir (...) »[728].

L'austérité, la rigidité, sont donc reconnues, par certains, comme des moyens d'évocation d'un caractère local. Mais chez les défenseurs locaux du régionalisme, les laudateurs sont parfois plus réservés. Dans *L'Alsace française*, Marcel Haedrich regrette le manque d'authenticité du pavillon :

*Je crois que peu de gens reconnaîtront spontanément l'Alsace dans le pavillon […], mais je crois également que si on en fait le reproche aux jeunes architectes qui ont dirigé sa construction, ils ne s'en affecteront pas beaucoup. […] On ne découvre rien d'inattendu, de régional ou de particulièrement caractéristique dans cette copie aérée de l'architecture française du XVIII*e *siècle.* [729]

L'esthétique du pavillon déroute les observateurs en quête de reproductions scrupuleuses, puisqu'il incarne une synthèse épurée, évocatrice mais peu soucieuse d'imitation ou d'archéologie, se métissant d'influences diverses.

---

[725] Jacques GREBER, « L'architecture à l'exposition », *L'Illustration*, 29 mai 1937, 95ème année, nº 4917.

[726] H. CLOUZOT et P.-L. DUCHARTRE, « Le Centre régional », *L'Illustration*, 2 octobre 1937, 95ème année, nº 4935.

[727] Raymond LECUYER, « Le Centre régional », *in Exposition internationale de Paris 1937: arts et techniques*, L'Illustration., Paris, coll. « Collection des grands ouvrages de l'Illustration », 1937, pp. 35-40.

[728] *Exposition internationale Arts et Techniques, Région d'Alsace et de Belfort, Catalogue*, *op. cit.*, p. 11.

[729] Marcel HAEDRICH, « Réflexions devant le pavillon d'Alsace », *L'Alsace Française*, 10 mai 1937, nº 779, p. 116.

L'œuvre dans son temps…

A travers le temps, le Centre régional devient un emblème fort d'une tendance régionaliste qui nuance un développement linéaire du Mouvement Moderne. Les historiens le retiennent comme un succès incontestable du camp régionaliste, néanmoins teinté d'une certaine ambiguïté. Dans son ouvrage, sur l'histoire du régionalisme en France, Jean-Claude Vigato y consacre un chapitre entier[730]. Il décrit ce régionalisme au sortir des années 1930 à la fois renforcé et non dénué d'ambiguïtés, car amalgamant des positions très diverses. D'autres, nous l'avons vu, ont souligné une orchestration de cette section de l'Exposition par trop centralisée[731].

Le pavillon d'Alsace ne retient pas particulièrement l'attention des historiens. Néanmoins, sa singularité est aussi de prolonger – de façon implicite – des projets ancrés dans la culture de ses concepteurs. En effet, la synthèse entre tradition et modernité imposée aux jeunes alsaciens en 1937 a été entamée par d'autres dès la fin du XIX^{e} siècle en Alsace. Stoskopf et ses camarades ne peuvent ignorer les œuvres strasbourgeoises produites par des auteurs imprégnés par le *Werkbund* et surtout le *Heimatschutz* allemand au début du siècle, comme l'architecte Fritz Beblo (1872-1947) ou Edouard Schimpf (1877-1916) qui ont travaillé à la synthèse des modèles traditionnels de l'architecture alsacienne. Le premier, *Stadtbaurat* (« architecte de la ville ») à Strasbourg, au début du XX^{e} siècle, livre de nombreux équipements et projets scolaires qui incarnent les années de gloire du régionalisme alsacien, comme par exemple l'école Saint Thomas, dans le quartier de la Petite France[732]. Le second est connu en tant que concepteur de la cité-jardin du Stockfeld, construite à partir de 1911 au sud de Strasbourg[733].

Néanmoins, cette tendance est ici conjuguée à des influences manifestes de l'Art Déco et une sobriété accrue des lignes. L'emploi de formes courbes ou celui de la brique de verre – même marginalement – participe de cette impression. La formation des architectes à l'Ensba leur permet, grâce à la maîtrise de l'art de la composition, d'agglomérer ces influences variées dans une recherche générale d'équilibre et de proportion. Les colombages se font discrets et les parties vitrées bien plus généreuses que chez les régionalistes allemands ou alsaciens qui sont intervenus à Strasbourg.

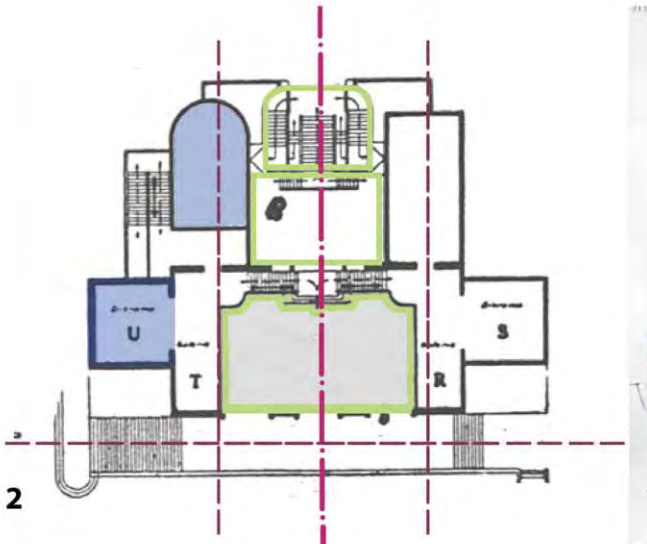
---

[730] Jean-Claude VIGATO, *L'architecture régionaliste*, *op. cit.*

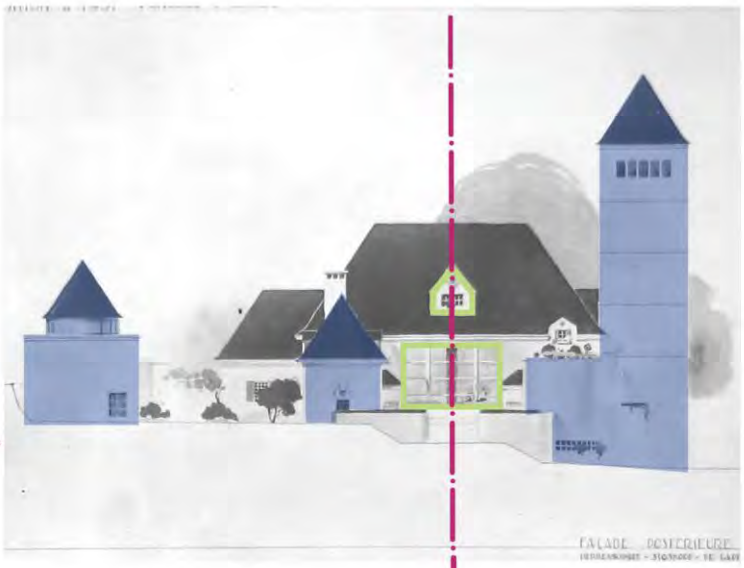
[731] Shanny PEER, « Les provinces à Paris », *op. cit.*

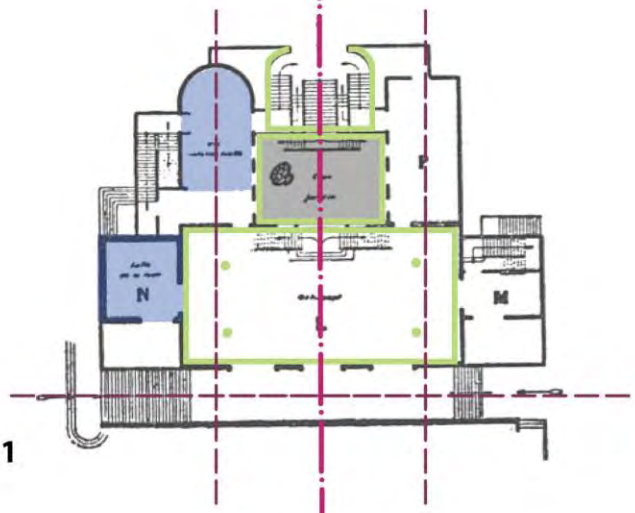
[732] Wolfgang VOIGT, « Régionalisme et « Heimatschutz » en Alsace », *op. cit.*

[733] La cité doit alors permettre le relogement des habitants des parcelles, dont la destruction est nécessaire pour l'opération de la percée de la rue du 22 novembre au centre de Strasbourg. Voir Édith LAUTON et Benoît JORDAN, *Édouard Schimpf à Strasbourg, architecte d'une ville en renouveau*, Strasbourg, France, 2010, 41 p.

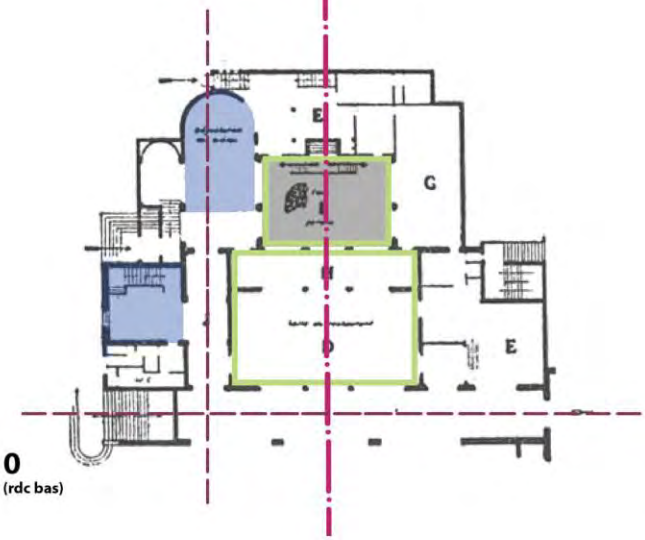


2

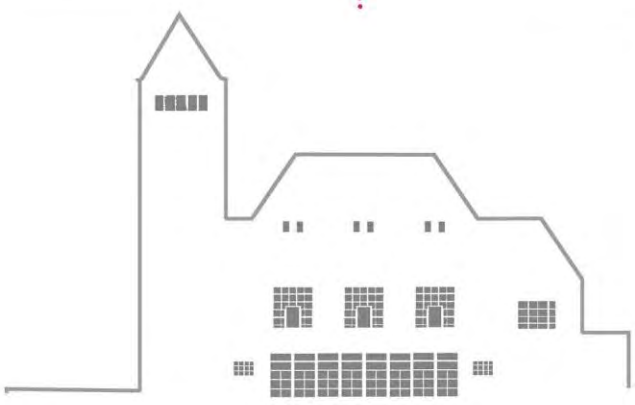




1



0
(rdc bas)



axes de symétrie principaux

axes de symétrie secondaires

éléments dominants soulignants la symétrie

éléments dissymétriques

schémas : GB.

10 20 30

Un dernier exercice d'école ?

Le pavillon, première réalisation concrète de l'architecte et de ses camarades, porte aussi le sceau de l'enseignement qu'ils ont reçu, particulièrement celui de l'art de la composition, développé par Stoskopf, au gré des concours, entre 1931 et 1935. Pendant cette période d'apprentissage intense, il a exploré différents styles, allant de l'historicisme pur à l'Art Déco. Deux projets symbolisent hautement cet écart stylistique dans son cursus scolaire. D'une part, son Prix de Rome est consacré à une église de pèlerinage monumentale traité dans un style historiciste (vol.2 ill.33). D'autre part, le projet de Folie présenté lors de son diplôme en 1935, dans un style Art Déco, est fondé sur un plan ordonné et symétrique (vol.2 ill.33-36). Néanmoins, l'éclectisme stylistique est ici subordonné à un mode d'assemblage des éléments relevant d'une forme de composition. L'équilibre est atteint par une hiérarchie soulignée par un élément dominant et central[734]. Les éléments secondaires, satellisés, participent aussi de ce tout, en tant qu'éléments de contrepoint. La singularité du pavillon est que – tout en répondant à ces règles de mise en forme –, il intègre la diversité stylistique explorée pendant le cursus scolaire de l'architecte dans un seul et même projet, mettant ainsi à jour des possibilités nouvelles. Des éléments distincts peuvent répondre à des problématiques singulières tout en formant encore un tout. L'esthétique traduit plus une réinvention qu'une volonté de pastiche ou de reproduction précise.

Replacé dans le contexte plus large de l'œuvre de Stoskopf, le pavillon apparaît à un moment historique singulier. Il incarne un passage de flambeau entre la génération de Saint-Léonard, porté par des artistes comme Gustave Stoskopf père ou bien Charles Spindler, à une nouvelle génération, dépositaire de la défense de la culture et du patrimoine alsaciens. Dans un contexte géopolitique international tendu, marqué par la montée des extrêmes, le Centre régional et son pavillon d'Alsace vantent les mérites d'un monde déjà révolu. Les auteurs du pavillon ne savent évidemment pas qu'ils seront amenés à réinterroger le modèle de l'architecture alsacienne dans des moments plus cruciaux, lors de la seconde Reconstruction, comme le note le journal *L'Alsace* dans un article rétrospectif :

Pour l'Alsace, ce fut Herrenschmidt, Stoskopf et Lapparent. Et celui qui avait dessiné la tour carrée, qui symbolisait notre région, ignorait qu'il se trouverait à la tête de la reconstruction après 1945, pour mettre en œuvre les principes de l'Expo de 1937: ne pas pasticher le passé, mais s'en inspirer pour une création nouvelle ! Stoskopf sera en effet l'architecte des communes les plus durement touchées par la tourmente.[735]

[734] C'est toujours cette même idée que défend Gromort dans le chapitre « qu'est ce que la composition ? » in Georges GROMORT, *Essai sur la théorie de l'architecture : cours professé à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts*, *op. cit.*, p. 45.

[735] Que l'Alsace était belle… à l'expo de 1937, l'Alsace, 20 juin 1987.

Avant que la guerre n'éclate, dans un contexte de faible commande, le pavillon scelle une équipe : le duo Stoskopf-Herrenschmidt poursuit en effet sa route en se présentant à des concours en région parisienne et en Alsace (vol.2 ill.51-52). Marquant le démarrage de leurs carrières respectives, le pavillon demeure une œuvre de jeunesse, un ultime projet d'école. Cependant, la lucidité critique de Stoskopf sur son œuvre est frappante - et n'est pas rétroactive - puisqu'il déclare en 1937 :

Il s'agissait pour nous de rompre en même temps avec l'architecture cosmopolite qui nivelle les caractères vivants de chaque province et avec l'architecture d'opéra-comique, au pittoresque inutile, et de concilier la technique nouvelle avec la tradition rationnelle. C'était, je vous l'avoue, malaisé.[736]

Lorsque l'architecte rédige, à la fin de sa carrière, ses pages de souvenirs, il ne s'attarde pas tant sur l'architecture du pavillon que sur ces années 1930, durant lesquelles, exalté par sa tâche, il se consacre pleinement à son art. Sur la qualité finale du projet, son opinion demeure identique : « Aucun style régional nouveau ne devait naître de ces recherches très honnêtement entreprises, il est vrai, par les architectes lauréats admis à participer. […] Ce fut, j'en conviens, une erreur de jeunesse. C'était une œuvre bâtarde comme toutes les autres constructions du Centre régional »[737]. Signe criant du caractère encore scolaire de l'exercice, lorsque l'architecte publie un livre sur sa production en 1973, le pavillon en est absent[738]. Pourtant, ce projet illustre en son sein, de manière certes encore maladroite et embryonnaire, la volonté de formaliser un régionalisme moderne, comme le note Jean-Claude Vigato : « Cette fois, l'architecture néo-alsacienne s'affranchissait des figures imposées, en particulier du traditionnel colombage »[739]. L'architecture ambiguë du pavillon tente cependant une difficile synthèse. Cet exercice, artificiel par nature, s'oppose alors à la volonté farouche d'un régionalisme qui tient compte avant tout du climat et du caractère des lieux. Son architecture interroge aussi la position de l'Alsace et de son identité, revendiquée et réinventée, au fil de l'histoire, de part et d'autre du Rhin.

[736] A. LEBERT, « Un entretien avec M. Gustave Stoskopf », *op. cit.*, p. 118.

[737] Charles-Gustave STOSKOPF, *Pavillon de l'Alsace exposition de 1937*, s.d., p.1. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1. Stoskopf

[738] Charles-Gustave STOSKOPF, *Gustave Stoskopf et son équipe : un bilan 1947-1972*, *op. cit.*

[739] Dans son article, l'auteur démontre comment ce pavillon vient clore les débats régionalistes qui se développent depuis le début du siècle. Jean-Claude VIGATO, « L'architecture régionaliste de 1900 à 1930 », *op. cit.*, p. 188.

2) Ode à la durée alsacienne : la reconstruction d'Ammerschwihr (1945-1961)

L'architecte se confronte à nouveau à la réinvention de modèle traditionnel alsacien, dans un cadre moins éphémère que celui de l'exposition de 1937, après la Libération. La seconde Reconstruction est un moment important pour l'architecte. Nommé architecte en chef de la reconstruction en charge des villages du vignoble autour de Colmar, il entre véritablement sur la scène professionnelle nationale. Quel est l'impact de ce contexte nouveau sur son mode de conception ? Quelle synthèse particulière propose-t-il dans ce cadre ?

L'architecte s'attache plus particulièrement au projet qu'il réalise pour la commune d'Ammerschwihr[740] qu'il défend, tout au long de sa vie, à travers différents textes et conférences[741]. Ce projet, développé face à un site dont le patrimoine historique et urbain a été particulièrement meurtri, a fait l'objet de l'intérêt des médias de l'époque[742] ou d'articles dans la presse professionnelle[743]. De par son écho historique et l'importance que l'architecte lui a accordé, quelle est la place de ce projet dans le parcours de Stoskopf ? Quel rapport y entretient-il avec la tradition comme avec les nécessités impérieuses de la modernisation ?

Pour répondre à ces questions, nous nous fondons principalement sur les archives de l'architecte déposées aux archives départementales du Haut-Rhin[744], et en partie, sur l'étude élaborée à partir de ces fonds par Mathias Treffot[745] ainsi que sur un certain nombre de publications[746] et d'articles[747].

a. Reconstruire sur les ruines

Bilan et organisation de la Reconstruction en France

Les différentes vagues de destructions entraînées par la Seconde Guerre mondiale - depuis la campagne de France en 1940 jusqu'à la Libération et la retraite de l'armée allemande qui s'étend jusqu'en 1945 - laisse le pays dans une situation dramatique. Les combats, mais surtout les bombardements en nappe et les sabotages, répartissent les ruines sur tout le territoire national, touché dans 72 départements - contrairement à la situation de 1918 où les destructions étaient

[740] Voir le plan de situation actuel en annexes (vol.2), page 64.

[741] Voir en annexes (vol.2), la liste des conférences et allocutions, page 8. Voir aussi les sources imprimées, regroupant toutes les publications signées Stoskopf.

[742] Actualités Françaises, « Maisons d'Alsace », diffusé le 01/01/1954, durée 00:12:55, notice AFE04002066.

[743] « Ammershwihr (Villes et villages reconstruits) », *op. cit.*

[744] 24 projets à Ammerschwihr (1947-1975) ; à partir de la cote 34J2. ADHR, fonds Stoskopf, 34J.

[745] Mathias TREFFOT, *Unis pour rebâtir, communes et particuliers, urbanistes, architectes et entrepreneurs. La reconstruction des villages détruits de la Poche de Colmar, Ammerschwihr, Mittelwihr et Sigolsheim (1945-1958)*, *op. cit.*

[746] Voir dans la bibliographie les diverses publications signées par Francis Lichtlé.

[747] Marie-Noëlle DENIS, « La reconstruction des villages alsaciens », *op. cit.*

concentrées dans le Nord-Est du pays[748]. Les situations sont toutefois relativement contrastées en fonction du type de destructions. La première nécessité, outre le relogement d'urgence, est le déblaiement de plus de cent millions de mètres cubes de déchets et de gravats. Il faut aussi déminer des surfaces très importantes avant même d'envisager pouvoir reconstruire, puisqu'environ 500 000 hectares du territoire national sont considérés comme dangereux[749].

Le bilan des destructions de la Seconde Guerre mondiale affiche 460 000 immeubles détruits et 1 900 000 immeubles endommagés, soit environ 18% du capital immobilier total, sans compter les importants dommages concernant les infrastructures, les équipements et l'industrie. Le bilan humain se chiffre à 600 000 morts, sans compter les sinistrés partiels qui sont au nombre de un million[750]. Malgré la fin des combats, ce bilan est aggravé par une situation difficile marquée par de fortes pénuries et d'importantes tensions politiques et sociales. La pénurie conséquente en matière de logement s'ajoute aux conditions précaires de l'habitat existant, et des conditions de vie, en zone rurales, encore très difficiles, comme l'a exposé Jean Fourastié[751].

Face à ce bilan, l'Etat réagit par la création du ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme (MRU) en novembre 1944. Cette administration hérite alors de structures administratives et législatives mises en place par le régime de Vichy[752]. Le MRU, non seulement en charge des dommages et réparations de guerre[753], est aussi responsable du secteur de la construction en général. Le premier titulaire de ce ministère est Raoul Dautry qui imprime, jusqu'en 1946, sa marque sur cette administration[754]. L'État, héritant d'une crise du logement préexistante, doit aussi faire face à une expansion démographique conséquente. Parmi les successeurs de Dautry, Eugène Claudius-Petit[755], proche des théories de Le Corbusier, va réussir à imposer une cadence élevée au secteur de la construction et, avec à ses côtés l'architecte Pierre Dalloz[756], à donner corps à une véritable politique d'aménagement d'ampleur nationale au début des années 1950. Les attitudes architecturales diverses adoptées par les architectes reconstructeurs n'en sont pas moins le fruit

[748] Voire la cartographie proposée dans Danièle VOLDMAN, *La reconstruction des villes françaises de 1940 à 1954*, *op. cit.*, p. 31.

[749] Pour de plus amples détails voir Danièle VOLDMAN, « Déblaiements et déminage en 1945 », *in Reconstructions et modernisation: la France après les ruines, 1918... 1945...*, Paris, France, Archives nationales, 1991, vol. 1/ pp. 43- 50.

[750] Voir le premier chapitre de l'ouvrage Danièle VOLDMAN, *La reconstruction des villes françaises de 1940 à 1954*, *op. cit.*

[751] Jean FOURASTIE, *Les trente glorieuses ou la Révolution invisible de 1946 à 1975*, Paris, Fayard, 1979, 299 p.

[752] La mise en place d'une organisation centralisée permet de dépasser les pouvoirs traditionnellement dévolus aux communes, grâce notamment à la création du Commissariat technique à la reconstruction immobilière (CRI) en octobre 1940 et de la Délégation nationale à l'équipement national (DGEN) dont va hériter le MRU.

[753] Le MRU met en place des possibilités diverses pour l'acquittement des dommages de guerre. Ils peuvent être regroupés (association syndicale, coopérative) mais aussi injectés dans des opérations neuves préfinancées.

[754] Se référer à Rémi BAUDOUÏ, *Planification territoriale et reconstruction: 1940-1946*, Thèse d'État, Institut d'urbanisme de Paris, Créteil, Val-de-Marne, France, 1984, 639 p.

[755] Benoît POUVREAU, Dominique CLAUDIUS-PETIT et Danièle VOLDMAN, *Un politique en architecture : Eugène Claudius-Petit, 1907-1989*, Paris, Le Moniteur, coll. « Architextes », 2004, 358 p.

[756] Voir Pierre DALLOZ, *Mémoires de l'ombre*, *op. cit.*

d'une politique globale[757], impulsée par l'Etat, qui doit effacer les blessures et les ruines de la guerre mais aussi se tourner vers l'avenir, comme le souligne Danièle Voldmann :

Les pouvoirs publics issus de la Libération ne pouvaient tourner le dos à l'avenir ; ils ont encouragé les expériences en veillant à les contenir dans les limites de ce que pouvaient supporter les sinistrés. Saint-Malo a retrouvé ses ardoises, Saint-Dié le grès des Vosges mais la porte océane du Havre n'en lance pas moins fièrement ses piles béton au vent du large.[758]

Au-delà des styles adoptés, en France et partout en Europe, c'est bien une modernisation des réseaux et l'organisation rationnelle des villes qui s'impose comme modèle de reconstruction[759]. Pour la mise en œuvre concrète de la Reconstruction, le MRU met en place un système d'agrément pour les architectes et les professionnels de la construction. La profession d'architecte, qui a souffert du fort ralentissement des années 1930, est organisée sous l'Occupation, avec la réglementation du port du titre et la création de l'Ordre des architectes en 1940[760]. Ainsi, les architectes reconstructeurs doivent être agréés et assermentés. Ils mènent deux types d'activités : l'évaluation des dommages de guerre et la reconstruction proprement dite. Parmi les architectes, une hiérarchie est établie, on distingue alors l'architecte en chef – chef d'orchestre de la reconstruction d'une commune – , l'architecte en chef de secteur et le dernier maillon, l'architecte d'opération[761]. L'architecte en chef dépend directement de l'administration centrale et travaille avec le représentant local de celle-ci : le délégué départemental.

En Alsace, des villages dévastés

Avec l'avancée des troupes alliées et la stabilisation du front sur l'Est du pays en septembre 1944, c'est la Moselle, la Meuse et les deux départements alsaciens qui vont subir les derniers ravages importants des combats. Alors que fin novembre, Strasbourg et Mulhouse sont libérées, le front va se stabiliser autour des villages dits de la « poche » de Colmar. Les autorités allemandes font de ces villages un lieu de résistance face aux Alliés en renforçant considérablement les effectifs et les bataillons en présence. Après la perte hautement symbolique de Strasbourg, les autorités allemandes, prises en étaux, veulent empêcher la prise de Colmar. Les villages du vignoble vont être le théâtre de combats dramatiques au sol et de pilonnages aériens importants au cours de l'hiver 1944. En janvier 1945, 400 000 combattants sont engagés au total en Alsace dont 100 000

[757] Pierre Dalloz, conseiller au MRU, affirme ne s'être intéressé qu'aux partis développés par les architectes leur laissant le soin des détails et de l'écriture architecturale, par sens des priorités. *Ibid.*, p. 67.

[758] Danièle VOLDMAN, « 1945 : Reconstruire des villes de béton ou en grès des Vosges ? », *in Reconstructions et modernisation: la France après les ruines, 1918... 1945...*, Paris, France, Archives nationales, 1991, vol. 1/ p. 271.

[759] Voir Jean-Louis COHEN, *L'architecture au futur depuis 1889*, Paris, Phaidon, 2012, p. 309.

[760] Voir le chapitre 8, les hommes de l'art Danièle VOLDMAN, *La reconstruction des villes françaises de 1940 à 1954*, *op. cit.*, p. 245-268.

[761] Anatole KOPP, « Les architectes de la Reconstruction », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, 1981, nº 8, pp. 89-100.

américains[762]. Dès lors, les villages deviennent victimes de leur emplacement géographique. Les hauteurs, dominant ces localités constituent des positions clés pour les belligérants, particulièrement pour les allemands, protégeant Colmar et tentant de barrer la route aux alliés. L'enchaînement des batailles ravagent ces localités, le sort de leurs habitants est dramatique :

À Bennwihr, la violence des bombardements obligea la population à errer de cave en cave. Elle partageait des abris précaires avec l'ennemi. Civils et militaires, épuisés, souvent blessés, survivaient tant bien que mal dans les caves du couvent, du presbytère, de l'école, des maisons Baffray, Becker, Bachmann ou chez les sœurs de Ribeauvillé.[763]

Parmi les villages de la poche, Ammerschwihr, qui s'enorgueillissait jusque-là d'un patrimoine architectural historique important est fortement touchée. Trois semaines du mois de décembre 1944 ont suffi pour faire disparaître la commune, période durant laquelle 16 personnes civiles sont décédées. Le bilan matériel est lourd puisque la commune est détruite à 85% ; 329 maisons sont touchées, parmi lesquelles 182 sont totalement anéanties, 42 démolies à 50% et 105 seulement à 30%. En outre, la perte des récoltes vient aggraver la situation puisque 40 000 hectolitres sont perdus. Certaines communes de la poche sont anéanties dans des proportions encore plus importantes comme Bennwihr, lieu de résistance farouche des allemands face à l'avance alliée, qui est détruite à 100%[764] (pl.22 ill.a,b). À Ammerschwihr, sur l'ordre d'officiers américains, les sinistrés évacuent la commune à partir du 31 décembre 1944. Les américains y stationnent au mois de janvier 1945 en vue de la libération de Colmar et les habitants ne reviennent qu'en mars 1945. Ils s'installent alors, à l'Est de la commune, dans des baraquements provisoires (pl.22 ill.c,d,e,f). Malgré la mise en échec des espoirs allemands de reconquérir Strasbourg, la désolation est totale. Le 2 février 1945, la poche est enfin « crevée ». Le 8 février, la Wehrmacht reflue en Allemagne et les combats cessent sur les ruines de ces villages. Le sort des populations est alors très difficile :

La libération de la plupart des villages de la poche de Colmar fut pour la population un véritable cauchemar et un calvaire sans précédent. Plusieurs dizaines de civils trouvèrent la mort par balle, éclats d'obus, ou par privations […] les habitants assistèrent, impuissants, à la destruction de leur patrimoine, avant de devoir, dans bien des cas, abandonner les ruines fumantes de leur village pour ne revenir que plusieurs mois plus tard.[765]

[762] Francis LICHTLE, *44-45, l'hiver de la désolation: aux portes de Colmar*, *op. cit.*, p. 56.
[763] *Ibid.*, p. 16.
[764] A Bennwihr, 210 maisons sont détruites dont 192 à 100%, 16 à 30% et 2 maisons à 50%. ADHR, fonds Stoskopf, 34J764.
[765] Francis LICHTLE, *44-45, l'hiver de la désolation: aux portes de Colmar*, *op. cit.*, p. 96.

e

f

a&b. Les ruines de Bennwihr / ADHR34J764
c&d. Les ruines de la place du marché et de l'ancienne Halle aux blés, la fontaine de l'Homme sauvage restée debout / Lichtlé, 1988.
e&f. Les baraquements provisoires et l'évacuation des gravats / Lichtlé, 2005.

Une cité dévastée

La cité d'Ammerschwihr, dont les premières traces écrites remonte au IX^e^ siècle, possède jusqu'en 1944 un patrimoine architectural riche caractérisé par l'apport de la Renaissance et par la prospérité liée à la culture de la vigne. En hiver 1944, de remarquables exemples sont alors totalement anéantis. De l'hôtel de ville de 1552 ne restent que quelques fragments de façades, l'ancienne halle aux blés disparaît aussi (pl.22 ill.c). Après la désolation et les combats de 1944, les témoins de cette histoire riche sont donc très peu nombreux. Les fortifications construites au XVI^e^ siècle demeurent partiellement, notamment, avec deux des ses tours[766]. L'église Saint Martin, datant du XVI^e^ siècle, émerge des ruines et se trouve en état d'être réparée, tout comme la fontaine de l'Homme sauvage[767] (pl.22 ill.d).

A partir de 1945, la commune s'organise pour faire face à la reconstruction en utilisant les possibilités législatives progressivement mises en place par le MRU. La société coopérative de reconstruction est créée sous seing privé le 25 février 1948, puis reconnue le 21 février 1949 par l'Etat[768]. En relation étroite et permanente avec le ministère, la société a pour but de collecter les dommages de guerre et de diriger les travaux de ses adhérents en mutualisant leurs moyens. La société, sous forme d'association, comporte donc des membres élus – un bureau et un comité d'administration –, ainsi que du personnel administratif[769]. Le financement de la Reconstruction comme celui de la société coopérative sont majoritairement issus de la perception des dommages de guerre. Comme le souligne Mathias Treffot, ces fonds sont complétés par des apports personnels des sinistrés afin d'améliorer leur bien : « Les réquisitions versées par l'Etat représentent la part largement majoritaire du financement de la reconstruction soit environ 80%. Les apports personnels des sinistrés et les titres et emprunts représentent chacun 10% »[770].

Outre le rôle important de cette coopérative[771], c'est une autre structure, la fédération nationale des combattants et prisonniers de guerre qui va également intervenir pour la reconstruction de la commune en la parrainant[772]. Grâce à des campagnes de souscription, la Fédération décide de

---

[766] Il s'agit de la Tour des Fripons ou des Voleurs, dont l'emplacement remonte au XIV^e^ siècle et qui a été remaniée au XVI^e^ ainsi que la Tour des Bourgeois, construite et modifiée aux mêmes périodes. A l'Est de la commune, subsiste également une « porte haute », entrée de ville, datant du XIV^e^ siècle. Ces différents éléments avaient fait l'objet d'un classement au titre des Monuments Historiques dès 1931. Voir la base Mérimée en ligne (http://www.culture.gouv.fr/culture/inventai/patrimoine/).

[767] Francis LICHTLE, *44-45, l'hiver de la désolation: aux portes de Colmar*, *op. cit.*, p. 100.

[768] Francis LICHTLE, « Il y a 50 ans... : un aspect de la reconstruction d'Ammerschwihr : La société coopérative de reconstruction 1948-1961 », *Annuaire - 4 sociétés d'histoire de la vallée de la Weiss*, 1998, n° 14, pp. 57-60.

[769] En 1949, la société compte 91 adhérents et 172 en 1955. Pour plus de détails sur les sociétés coopératives, voir Mathias TREFFOT, *Unis pour rebâtir, communes et particuliers, urbanistes, architectes et entrepreneurs. La reconstruction des villages détruits de la Poche de Colmar, Ammerschwihr, Mittelwihr et Sigolsheim (1945-1958)*, *op. cit.*, p. 122.

[770] *Ibid.*, p. 136.

[771] Rôle également souligné dans Francis LICHTLE, « Il y a 50 ans... : un aspect de la reconstruction d'Ammerschwihr : La société coopérative de reconstruction 1948-1961 », *op. cit.*

[772] L'implication dans la Résistance de Philippe Rieder – maire d'Ammerschwihr de 1945 à 1953 – lui a permis de nouer ainsi des contacts avec des responsables de la Fédération, qui parraine la cité. Dès l'été 1946, le président de la Fédération, Jean Bertin ainsi que son vice-président, François Mitterrand sont accueillis par la municipalité sur les ruines de la commune.

concentrer d'abord son aide sur la construction d'une nouvelle école et de la maison forestière. Par la suite, la commune sollicite à nouveau son soutien pour la construction de l'hôtel de ville et le monument aux morts[773].

b. Stoskopf à Ammerschwihr

Le projet d'aménagement

Le plan d'aménagement de la commune d'Ammerschwihr qui définit les opérations de remembrement – la refonte des limites de propriétés privées – mais aussi la définition d'espaces publics est le fruit d'un processus qui a lieu entre 1945 et 1949. En 1945, le MRU charge Stoskopf d'établir les plans de reconstruction de Bennwihr, Sigolsheim, Mittelwihr et Ammerschwihr. En dépit de quelques réserves, le conseil municipal d'Ammerschwihr adopte son avant-projet dès novembre 1946. L'avis favorable du préfet sur cet avant-projet est notifié en juillet 1947 : la validation définitive du projet intervient en 1949.

Le dossier d'aménagement, daté de 1947, comprend un ensemble de documents : une enquête documentaire complète, des plans à l'échelle du 1/1000^{e} présentant l'étendue des dégâts, les modifications, le règlement d'aménagement et le rapport justificatif du projet[774] (pl.23 ill.a,b,c). Dans ce texte, Stoskopf explicite son projet : les idées fortes concernent en premier lieu la circulation et le zonage. Pour ce qui est de la circulation, l'architecte propose de dédoubler la voie principale afin de délester le centre urbain du passage des véhicules lourds. La route nationale se divise ainsi en trois branches pour diviser les flux. Ce nouvel embranchement crée une place au sud de la ville tandis que greffée sur le grand axe Nord-Sud, une place publique centrale est aménagée au cœur de la localité.

Par ailleurs, l'architecte détermine un zonage permettant de distinguer une zone intra-muros, une zone extra-muros, une zone dite « zone est » ainsi qu'une zone rurale. La zone intra-muros préserve un caractère urbain en ordre continu et le rapport y préconise que « toute la voirie secondaire conserve [...] la trame ancienne aux mouvements sinueux »[775]. Les autres zones sont toutes en ordre discontinu mais la dimension des propriétés que l'on y trouve varie en fonction de la zone. La zone d'extension nord, par exemple, regroupe les grandes propriétés, implantées au-delà du périmètre d'agglomération et présentant une surface d'au minimum 1600 m^2.

[773] Francis LICHTLE, *La reconstruction d'Amerschwihr*, *op. cit.*

[774] ADHR, fonds Stoskopf, 34J272.

[775] Rapport justificatif, 1947. ADHR, fonds Stoskopf, 34J272.

a. Plan des destructions d'Ammerschwihr, s.d. [1947] / ADHR34J272.
b. Schémas de circulation et de zonage, s.d. [1947] / ADHR34J272.
c. Plan de reconstruction d'Ammerschwihr, s.d. [1947] / ADHR34J272.
d. Schéma de superposition du bâti reconstruit (en orange) sur le bâti ancien (rouge foncé) / GB.
e. Zone intra-muros, exemples de maisons construites en ordre continu, s.d. [1947] / ADHR34J272.

Cette définition de zones correspondant à des types d'urbanisation traduit le compromis entre la volonté de recréer l'atmosphère typique au centre du village tout en desserrant fortement le parcellaire de façon générale. Par ailleurs, il détermine des zones non-aedificandi afin de dégager les remparts en certains endroits.

Stoskopf, pour appuyer son projet, choisit d'illustrer son règlement par des schémas de circulation et de zonage et aussi par des élévations types des maisons selon les zones. Ces dessins, théoriques, constituent des modèles pour les architectes d'opération, qui visent à transmettre graphiquement l'esprit de la reconstruction imaginé par l'architecte en chef (pl.23 ill.c,d,e,f). Comme l'a démontré l'historienne Marie-Noëlle Denis, le programme d'aménagement déterminé ainsi par Stoskopf évite la monotonie grâce une forme de variété contrôlée et unifiée : « Les habitations surprennent par leur diversité. Il n'y a pas de modèle, de standardisation, mais une architecture qui conduit à des similitudes, non à l'uniformité »[776] écrit-elle.

Le desserrement urbain proposé au centre du village impose des zones d'extension périphériques, notamment au sud et à l'est. À l'intérieur des remparts, la forme urbaine est restituée tout en étant aérée, simplifiée. Les voies sont réemployées mais élargies. Les parcelles sont agrandies et régularisées, ce qui fait que le projet est aussi une modernisation et une rationalisation urbaine du centre du village. Néanmoins, certains volumes bâtis se déhanchent, s'articulent pour continuer à produire des perspectives pittoresques et pour donner à lire l'empreinte et les contours des anciens îlots (pl.23 ill.d).

Les habitations

Outre le plan d'ensemble, notre dépouillement fait apparaître, sur cette commune, 23 autres projets signés Stoskopf, parfois en association avec d'autres architectes. L'architecte est engagé dans la reconstruction de quatre équipements publics et de 19 propriétés individuelles. Il s'agit des propriétés Adam, Fromm, Fuchs, Griss, Guthmann, Heinrich, Kauffmann, Klein, Kohler, Kuehn, Meyer Jérôme, Meyer Théodore, Rieder, Salzmann, Schiele, Schoech, Sick, Spettel et Weibel[777]. Stoskopf est donc autorisé à cumuler ici deux fonctions, celle d'architecte en chef et celle d'architecte d'opération. À Ammerschwihr, il intervient aux côtés de 16 confrères au total, qu'il coordonne et dirige par ailleurs[778].

---

[776] Francis LICHTLE, *Et elle renaît de ses cendres... La reconstruction d'Amerschwihr : 1945-1961*, Editions J.D. Reber, 2005, 103 p.

[777] Les propriétés Fuchs, Guthmann et Weibel sont finalement exécutées par Jean Chomel sur la base de projets dessinés par Stoskopf. Voir à ce sujet Mathias TREFFOT, *Unis pour rebâtir, communes et particuliers, urbanistes, architectes et entrepreneurs. La reconstruction des villages détruits de la Poche de Colmar, Ammerschwihr, Mittelwihr et Sigolsheim (1945-1958)*, *op. cit.*, p. 209.

[778] Il s'agit des architectes : Arnhold, Beugnet, Chaumier, Chomel, Ehny, Fuchs, Huentz, Kehr, Keller, Lutz, Maechler, Muller, Porte, Ruch, Schwein, et Vetter. Haas, le collaborateur de Stoskopf apparaît dans les listes d'architectes d'opérations pour les communes de Mittelwihr et Sigolsheim.

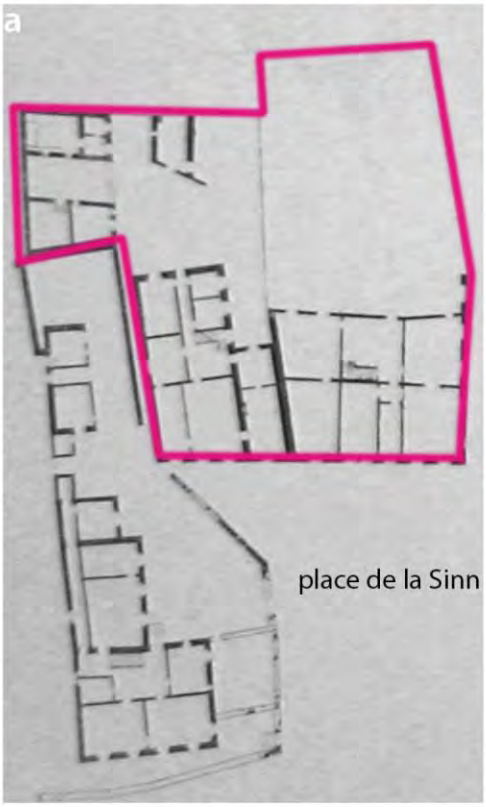
En 1949, le gros-œuvre de 50% des propriétés individuelles de la commune est achevé[779]. Parmi celles-ci, la ferme-modèle de Jérôme Meyer, située place de la Sinn ; le chantier est entamé dès août 1947 et son gros-œuvre terminé dès juillet 1948. Ce projet dessiné par Stoskopf, est une exploitation de taille moyenne à caractère viticole et agricole, destinée à montrer la voie aux architectes d'opération. Sa position urbaine est l'opportunité pour Stoskopf de ressusciter et de redessiner, avec la maison voisine Kuehn dont il est aussi l'architecte, le caractère de l'ancienne place (pl.24 ill.c).

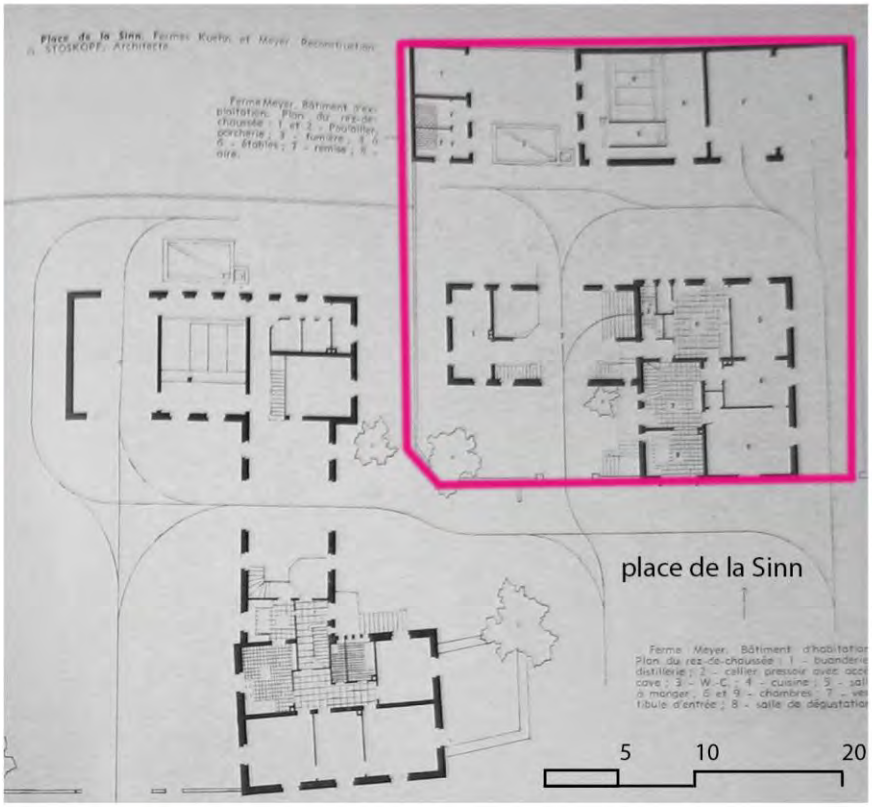
Le remembrement donne l'occasion à l'architecte d'élargir considérablement la propriété Meyer qui passe de 12,50 à 29 mètres de large, sa profondeur d'une trentaine de mètres restant sensiblement la même (pl.24 ill.a,b). Cet agrandissement dégage des espaces libres qui passent de 6% dans l'état ancien à 48 % dans l'état reconstruit[780]. Cette transformation considérable permet de nettement distinguer les fonctions. Sur la place, s'alignent le volume principal d'habitation et sa façade ordonnée ainsi que le cellier qui lui est attenant, abritant le pressoir et pouvant servir d'atelier pendant l'hiver. Au fond de la parcelle, sont disposés une grange et une annexe pour la porcherie et le poulailler. Le texte de présentation du projet stipule : « La maison d'habitation comprend conformément aux traditions alsaciennes une importante cave à vins aménagée dans le sous-sol, deux étages droits, l'un attribué aux salles de jour, salle à manger, cuisine etc., l'autre aux chambres à coucher (9 personnes) ». L'ergonomie du travail est intégrée au projet puisque l'on peut traverser le volume du cellier par une grande porte, surmonté d'un arc en plein cintre, accéder à la cour et ainsi circuler en sens unique à travers l'exploitation. Ce volume d'accès à la cour est surmonté d'un niveau pour le logement ponctuel des vendangeurs. En fond de cour, les annexes purement agricoles sont visibles et peuvent être surveillées depuis l'habitation principale.

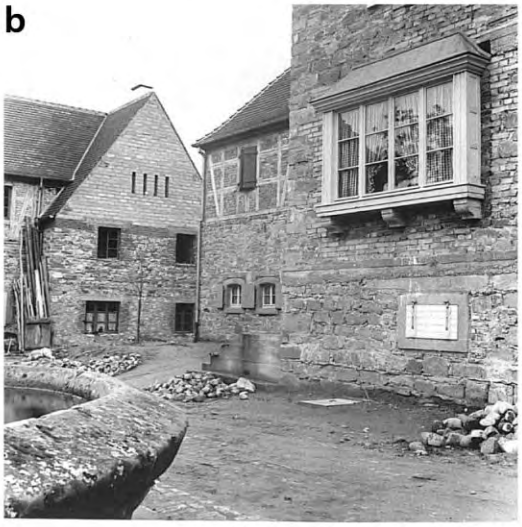
Sur rue, un rappel de colombage et un oriel signalent, discrètement, le caractère alsacien de la construction. Les matériaux employés pour la reconstruction de cette ferme type, comme toutes celles de la localité sont mixtes, associant le béton, le moellon traditionnel, la brique et le bois local pour les charpentes. Pour les habitations, l'architecte conserve l'intégrité du langage traditionnel, en l'épurant, et en introduisant une dose de rationalité, principalement dans l'organisation fonctionnelle des plans.

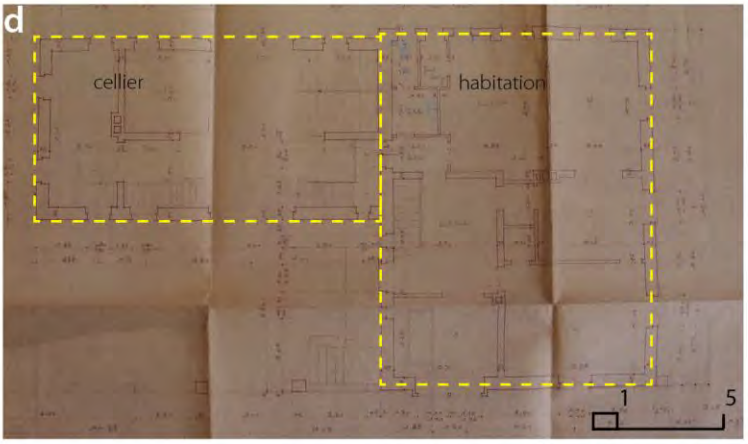
[779] Charles-Gustave STOSKOPF, « Vues sur la Reconstruction en Alsace », *Techniques et Architecture*, 1949, n° 3-4, pp. 34- 35.

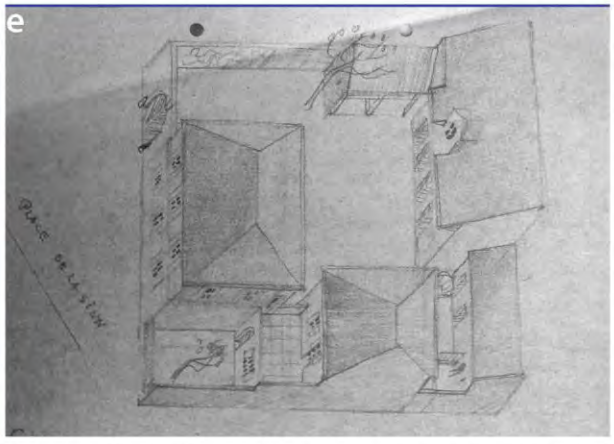
[780] Voir le texte intitulé *Ferme Jérôme MEYER*, s.d. ADHR, fonds Stoskopf, 34J272.











a&b. Etat antérieur et projetté des propriétes Kuehn et Meyer (en rouge) avec sens de circulation / à partir de T& A, 1949.
b&c. Vues en chantier puis état final / photo : inconnu et Alice Bommer.
d. Plan du rez-de-chaussée, 1947 / ADHR34J338.
e. Esquisse d'une variante, s.d. [1947] / ADHR34J338.

Les équipements

L'architecte est aussi en charge de la construction de quatre projets publics importants ; la maison forestière livrée en 1948, le groupe scolaire en 1952, l'hôtel de ville et le monument aux morts (vol.2 ill.73-76). Ces deux derniers édifices sont reconstruits tardivement et viennent clore la reconstruction des édifices publics de la cité.

Reconstruit entre 1953 et 1956, en association avec l'architecte Albert Schwein, l'hôtel de ville d'Ammerschwihr est rebâti juste en face de son ancien emplacement. Ainsi, les ruines de l'ancien hôtel de ville sont conservées, en souvenir du martyr de la cité, comme le souhaite le préfet[781] (pl.22 ill.a,b). Le nouvel édifice est une véritable rotule urbaine, composée de deux volumes. Le volume principal du nouveau bâtiment est une longue bâtisse de 31 mètres sur 12, constituée de deux niveaux couverts d'une longue toiture à deux pans, couronnée par un lanterneau. Un des pignons de l'édifice donne sur la place de l'Homme Sauvage, face aux ruines de l'ancien hôtel, alors que la façade principale donne sur la nouvelle place créée par le plan d'aménagement Stoskopf. Ce corps principal est singulier, car il affiche, comme le pavillon de 1937, une forme d'hybridité entre régionalisme et modernité même si le dosage paraît ici plus savant. En effet, Le pignon de l'édifice qui se donne à voir sur la petite place du marché est une évocation de l'ancienne halle aux blés disparue (pl.22 ill.c). Le dispositif du perron à double volée d'escaliers vient ancrer, comme avant, le volume sur la place (pl.22 ill.c). L'arc brisé qui supportait les efforts du perron de la halle devient un arc en plein de cintre de moindre proportion. Une petite marquise, couverte d'une toiture, vient protéger l'accès au premier étage. Les percements sont redéfinis afin de composer une façade qui reprend, dans les grandes lignes, la présence de l'ancien bâtiment, dans la volonté de recréer une silhouette familière. La longue façade, donnant sur la nouvelle place centrale, manifeste une attitude nettement plus moderne. Une série de grandes baies verticales scandent la façade dont le registre bas est défini par une arcade (pl.25 ill.g).

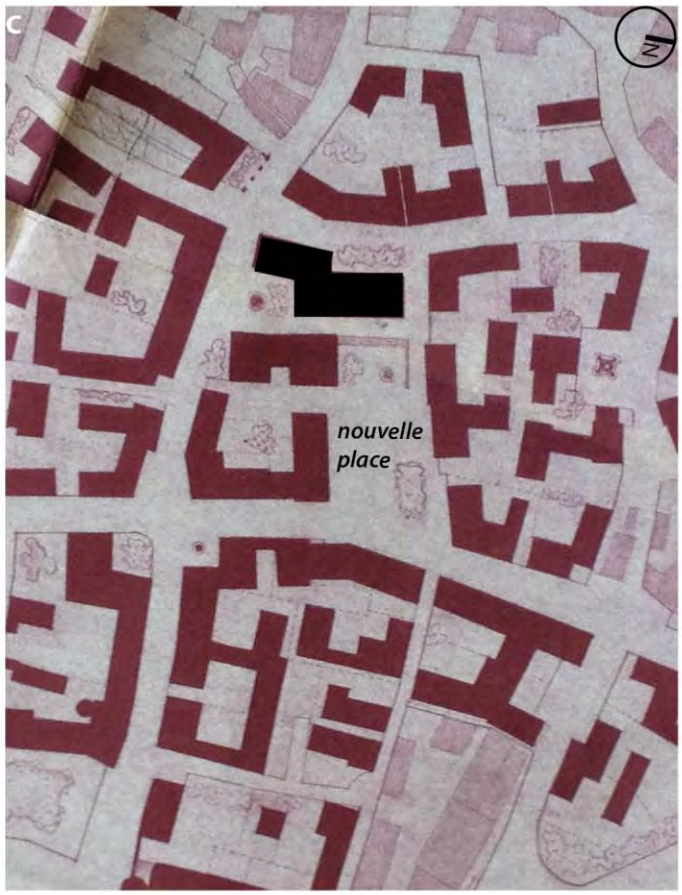
Côté place de l'Homme Sauvage, un volume secondaire est adjoint à cette longue bâtisse, abritant le local des pompes. Suivant une géométrie biaise par rapport au volume principal, ce corps de bâtiment présente un étage et un couronnement de plus faible proportion. Il se distingue uniquement des édifices domestiques par l'intégration de grandes portes de garages qui occupent le rez-de-chaussée. Le premier étage forme le second registre ; il est ceint d'une structure de colombage apparente – type de mise en œuvre plutôt rare dans la reconstruction de la cité –. La couverture est une toiture traditionnelle à coyau, ponctuée de petites lucarnes (pl.25 ill.f).

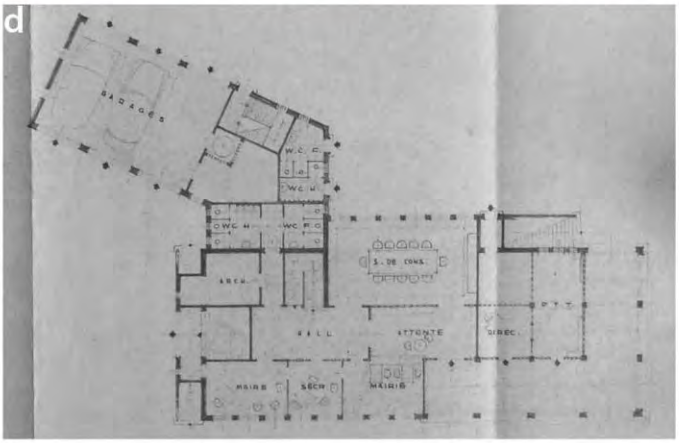
[781] Stoskopf dessine un projet de réaménagement des ruines dans lequel il positionne le monument aux morts. Cet avant-projet, validé par l'Architecte en chef des Monuments Historiques Bertrand Monnet n'est finalement pas retenu et le monument aux morts sera reconstruit à l'extérieur du centre, et inauguré en 1956. Voir à ce sujet Francis LICHTLE, *La reconstruction d'Amerschwihr*, *op. cit.*

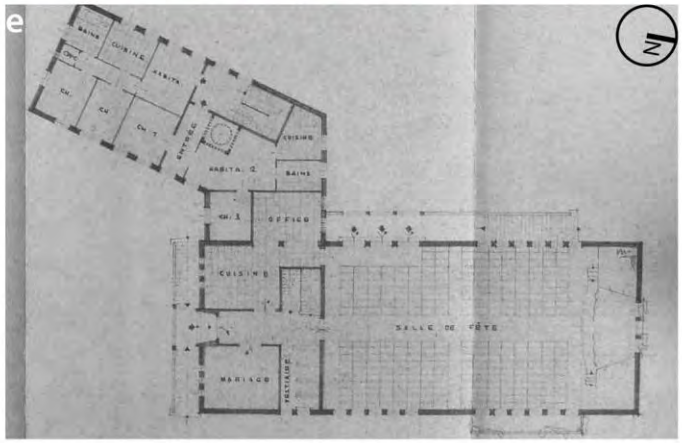
Dans le volume principal, qui abrite l'hôtel de ville, la répartition du programme est relativement simple. Au rez-de-chaussée, derrière les arcades, une galerie couverte donne accès depuis la place principale à un hall central. Les bureaux de la Mairie et de la Poste occupent ce niveau. L'étage abrite les salles de réception et avec une salle des mariages et une grande salle des fêtes. Des escaliers monumentaux, au sud et à l'ouest, permettent de relier ces lieux de réception avec l'espace public (pl.25 ill.e).

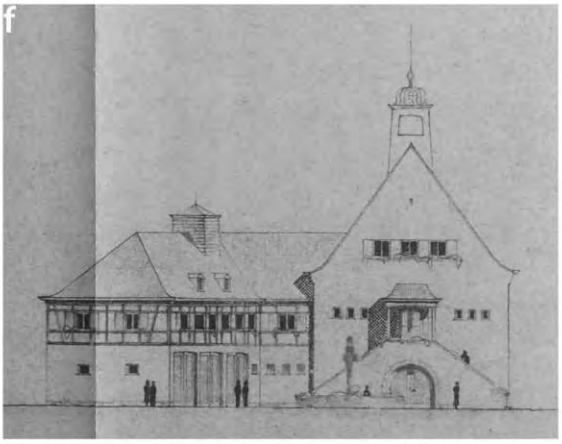
L'architecture que propose Stoskopf ici est très proche de celle des édifices publics de Bennwihr, Mittelwihr et Sigolsheim (vol.2 ill.84,95). Dans ces localités, les toitures régionalistes couvrent des édifices dont les percements affichent aussi une certaine rationalité, s'affranchissant du vocabulaire traditionnel. L'art de la composition manifesté en 1937 se retrouve dans ces édifices dont les façades ne sont jamais totalement symétriques ou alors seulement de façon partielle ou « pondérée ». Ces édifices publics sont tous des volumes au caractère urbain marqué : l'architecte les conçoit selon différents points de vue pour participer ainsi d'une forme de pittoresque visuel. C'est encore ici un équilibre qui est recherché : celui des proportions et de l'évocation du passé, par des emprunts localisés et par la familiarité, le caractère d'une silhouette architecturale[782].

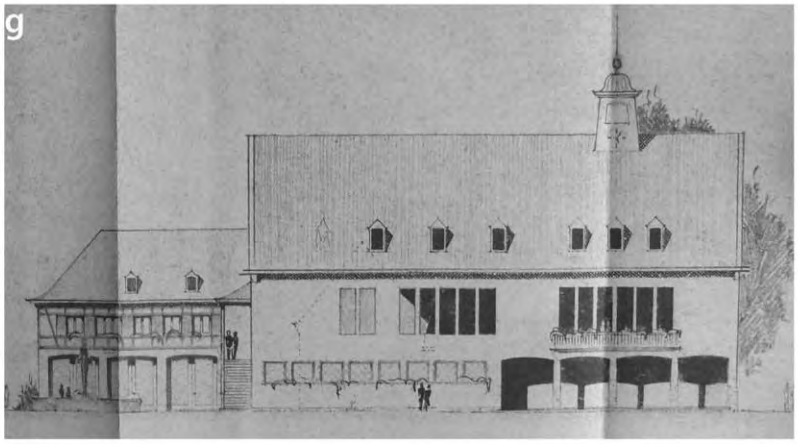
[782] Le terme revient souvent sous la plume de Stoskopf, dans ses articles mais aussi par exemple dans les avis qu'il formule comme architecte conseil. A ce sujet, voir en page 86.











a&b. L'ancien hôtel de ville avant et après les destructions / ADHR34J1372.
c. Plan de situation [1947] / ADHR34J272.
d&e. Plan du rez-de-chaussée et de l'étage / ADHR34J1372.
f&g. Façade sud et est / ADHR34J1372.

5 10 20

c. L'épanouissement régionaliste

La place dans l'œuvre

Avant de s'engager dans la Reconstruction, Stoskopf – même si il participe à de nombreux concours – ne réalise que peu de projets concrets, dans un contexte général de ralentissement de la construction. Cependant, le pavillon de 1937 ainsi que le projet de reconstruction de Montier-en-Der conçu à partir de 1941 sont, pour lui, deux occasions importantes de se signaler sur la scène nationale. Le projet conçu pour Montier-en-Der alors que Stoskopf réalise pour le commissariat de la Reconstruction s'inscrit dans la ligne préconisée par André Leconte en 1943. Ce dernier, alors directeur des services d'architecture de la reconstruction, devant l'ampleur des premières destructions de 1940, plaide alors pour un nouveau régionalisme ;

N'y aurait-il pas une forme plus profonde et plus vraie du régionalisme ? Du régionalisme où les données d'ensoleillement, d'orientation, de pente des toitures, de volumes construits, de partis de plans, seraient adaptées aux données régionales, du régionalisme où rentreraient les matériaux consacrés par le long usage dans le pays, du régionalisme de grand lignes, dégagés des détails et du pittoresque facile, du régionalisme qui laisserait courir davantage l'imagination des artistes, du régionalisme plus respectueux de l'architecture passée, puisqu'il ne permettrait plus qu'on la copia sans pensée et sans respect.... [783]

Leconte n'évoque pas une industrialisation réelle du bâtiment mais définit davantage une forme de « normalisation »[784], permettant de moduler harmonieusement et d'ordonner l'architecture. Son propos est illustré par une esquisse de Stoskopf pour Montier-en-Der ; des volumes bas aux façades ordonnancées – des maisons avec un étage courant et un attique – s'inspirent de maisons traditionnelles restées debout, dont il effectue des croquis détaillés (vol.2 ill.53). Ces volumes horizontaux et disciplinés mettent en scène de façon magistrale, et dans une brume évocatrice, le clocher de l'ancienne abbatiale. Le projet de Stoskopf stipule aussi la nécessité de conserver et de valoriser les rares témoins du passé[785] (vol.2 ill.54-57).

Face à une ville dévastée, Stoskopf se familiarise ainsi avec la pratique d'urbaniste à laquelle il n'a pas été spécifiquement formé et des principes hygiénistes. Le réseau viaire est régularisé, élargi afin de répondre à une composition ordonnée. D'un point de vue professionnel, l'architecte commence à structurer son activité. Il s'inscrit à l'ordre des architectes en 1943. Mais cette opération est un galop d'essai, où il se frotte aussi à la diplomatie, dans un contexte politique local

[783] André LECONTE et Louis HAUTECOEUR, *L'Architecture et la reconstruction*, Institut Technique du Bâtiment et des Travaux Publics., 1943, p. 11.

[784] Idée reprise régulièrement par Stoskopf, notamment pour le projet de reconstruction de la place de l'Homme-de-Fer, voir en page 227.

[785] Voir AFS04.

désuni. Légitimé par le pouvoir central, Stoskopf fait fi de la situation[786], pour en tirer profit comme souvent, avec humour ;

Montier-en-Der c'était Clochemerle. Je fis bonne mine à tous, nageant comme un poisson dans l'eau. Les rapports que je fis après chaque séjour à Montier-en-Der, les anecdotes que je racontais aux divers chefs de service du Ministère me rendirent célèbres. Mon travail à Montier fut jugé exemplaire et après la fin des hostilités, me valut la sympathie de Raoul Dautry .[787]

Montier-en-Der, premier projet d'urbanisme de l'architecte, lui donne une légitimité au sein de l'administration, dont les organes se prolongent en partie à la Libération. Il accède ainsi à la commande et se positionne dans la mouvance d'un certain nombre de réalisations « régionalistes » : la reconstruction de Senlis par Roger Faraut[788] ou encore celle de Gien par André Laborie font alors figures d'exemple[789]. Ces projets sont aussi des applications de la *Charte de l'architecte reconstructeur* publiée en 1941 *:* « […] vous bâtirez avec un esprit moderne, imprégné de ce qui, dans le traditionnel, a résisté au temps et en vous adaptant aux conditions locales »[790]. Stoskopf jugera d'ailleurs lui-même plus tard son œuvre de reconstructeur en déclarant : « J'ai fait œuvre d'architecte moderne mais j'ai gardé l'alphabet, l'écriture ancienne »[791], se plaçant dans le sillage de cette charte.

Formulation d'une doctrine stable : l'attachement aux racines, la durée alsacienne

La visite du ministre de la Reconstruction, Eugène Claudius-Petit en Alsace, dès 1949, amène Stoskopf à argumenter son travail. Dans son discours, l'architecte estime avoir mis en œuvre les moyens pour, tout en effectuant les modernisations nécessaires, ne pas trahir le caractère alsacien : « La recherche d'intimité n'est pas abandonnée et cet air de bonhommie alsacienne un peu naïf, un peu sentimental, renaît au détour d'une rue ou au fond d'une petite place… »[792]. L'architecte insiste, face au ministre, sur l'adhésion profonde des sinistrés à un projet attaché à retrouver des silhouettes familières. La même année, la revue *Techniques et Architecture* publie un numéro consacré à la Reconstruction en Alsace, où Stoskopf plaide à nouveau pour ses projets mettant en avant la ferme Meyer et son plan d'urbanisme et d'aménagement pour Ammerschwihr[793]. D'autres

[786] Dans une lettre à son épouse, l'architecte fait le récit des mauvaises conditions de son séjour dans la commune. AFS04.

[787] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, page 19 (texte de conférence). AFS 26'.

[788] Gilles PLUM, *L'architecture de la reconstruction*, *op. cit.*, p. 41.

[789] Voir le chapitre « Gien la résurection du passé ? » dans Danièle VOLDMAN, *La reconstruction des villes françaises de 1940 à 1954*, *op. cit.*, p. 93.

[790] « Charte de l'architecte reconstructeur 1941 », *L'Architecture française*, février 1941, nº 4, pp. 42- 48.

[791] Le mag du dimanche, « Portrait de Charles-Gustave STOSKOPF », diffusé le 09/03/2003 sur FR3 région, durée 00:11:15, INA, notice ST00001282829.

[792] *Vues sur la Reconstruction des villages du vignoble alsacien*, discours prononcé devant le ministre Eugène Claudius-Petit , Ammerschwihr, 21 novembre 1949. ADHR, fonds Stoskopf, 34J1564.

[793] Charles-Gustave STOSKOPF, « Vues sur la Reconstruction en Alsace », *op. cit.*

architectes qui s'inscrivent dans la même veine sont alors mis en avant ; la reconstruction des fermes à Ostheim par Pierre Pouradier-Duteil[794] ainsi que celles de communes au Nord de l'Alsace, comme Lauterbourg ou Hatten[795]. Ces tendances régionalistes et rurales, se démarquent d'opérations urbaines ou de grands programmes, où une modernité tempérée, influencée par Perret ou portée par certains de ses élèves, apparaît, à l'instar de l'hôpital de Sainte-Marie-aux-Mines, dessiné par l'architecte Denis Honneger (1907-1981), dont Stoskopf est proche également[796].

Stoskopf intervient dans sa région natale en accédant au poste d'architecte en chef. Il y porte alors une double casquette en tant qu'enfant du pays et architecte adoubé par l'administration centrale. La diffusion du projet de reconstruction d'Ammerschwihr se fait d'ailleurs aussi sur le plan local : l'architecte livre plusieurs textes illustrés de ses croquis dans les colonnes de la revue *Saisons d'Alsace*, fondée en 1948 par Antoine Fischer[797]. Il n'y insiste pas sur le projet de reconstruction dans le détail mais expose l'histoire de la ville, et la richesse d'un patrimoine en grande partie détruit en décembre 1944 lors de la bataille d'Alsace. Pour lui, les qualités urbaines et esthétiques de la commune sont intrinsèquement liées à l'irrégularité des rues dont les inflexions et les chicanes, formées au gré de l'histoire, créent des perspectives limitées. Malgré un plaidoyer pour les couleurs et les matériaux de l'architecture locale, l'architecte refuse, pour le relèvement de cette commune, la voie du pastiche tout en cherchant à préserver un caractère traditionnel et familier. Il précise la nécessité d'une troisième voie : « Il faut en convenir : un attachement trop servile au passé serait une faute de goût et une grave erreur de jugement »[798].

Stoskopf modélise ses projets pour les villages de la poche. Ammerschwihr, en particulier, est pris en exemple. En effet, dépassant son propre cas, l'architecte repose les questions générales soulevées par la Reconstruction qu'il associe toujours à une ode aux charmes du paysage alsacien. En 1961 encore, dans un article appelé *La Reconstruction en Alsace*, il évoque son expérience de reconstructeur. L'article, illustré de photographies des villages de la poche, place ainsi encore l'architecte en vitrine des réalisations alsaciennes. Face aux critiques, il s'en remet alors aux historiens : « Ce qui a été fait paraît évident et rares sont déjà ceux qui se souviennent des difficultés rencontrées. Certains renseignements ne peuvent plus être fournis que par les archives. L'Architecte est rejoint et dépassé par l'Historien »[799].

---

[794] Pierre POURADIER-DUTEIL, « Problèmes de la Reconstruction », *Techniques et Architecture*, 1949, nº 53-55, p. 56.

[795] Les architectes Burger, Treiber, Vermeil s'occupent de la reconstruction de Hatten. Les architectes Delacourt et Vermeil de celle de Lauterbourg.

[796] Stoskopf parle de son « viel ami Honneger » dans Charles-Gustave STOSKOPF, *Le Corbusier à Strasbourg*, s.d., 5 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.

[797] Antoine Fischer (1910-1972) est journaliste et fondateur en 1968 de la revue Saison d'Alsace.

[798] Charles-Gustave STOSKOPF, « Reconstruire », *op. cit.*, p. 367.

[799] Charles-Gustave STOSKOPF, « La Reconstruction en Alsace », *op. cit.*

La tendance dite « régionaliste », lors de la Seconde Reconstruction, a longtemps été reléguée par les historiens dans une catégorie impropre, nommée alors reconstruction à l'identique[800]. Stoskopf adopte en réalité une attitude plus nuancée pour la reconstruction des villages du vignoble. Il s'inscrit ainsi, avec les architectes de sa génération, dans une volonté d'expression architecturale de la « durée »[801]. En exergue du dossier de reconstruction consacré à Ammerschwihr[802], Stoskopf cite « Eupalinos » de Paul Valéry, qu'il a certainement découvert dans les années 1930 à l'Ensba[803] et qui exprime le caractère essentiel de cette recherche :

Mais d'autre part, celui qui construit ou qui crée, ayant affaire au reste du monde et au mouvement de la nature qui tendent perpétuellement à dissoudre, à corrompre, ou à renverser ce qu'il fait ; il doit reconnaître un troisième principe, qu'il essaye de communiquer à ses œuvres et qui exprime la résistance qu'il veut qu'elles opposent à leur destin de périr. Il recherche donc la solidité ou la durée.[804]

L'expérience de la Reconstruction d'Ammerschwihr comme l'expérience de 1937 à Paris permettent à l'architecte de proposer une réinvention d'un modèle alsacien traditionnel, dont il reste à saisir encore les caractéristiques. Si Stoskopf renie le pavillon[805], il revendique en revanche son œuvre de reconstructeur, qu'il érige en modèle. Même si les deux exercices sont de natures diverses et servent des objectifs différents, on peut aussi y lire un certain nombre de similarités. L'attitude développée pour le pavillon, synthèse de fragments évocateurs, se retrouve par exemple dans la manière de concevoir l'hôtel de ville d'Ammerschwihr, articulation urbaine présentant des aspects très différents selon les points de vue. L'introduction d'éléments Art Déco ou la mise en œuvre de séries de baies rationnelles se retrouvent aussi dans ces deux exemples, qui allient chacun ces éléments à des détails évocateurs de l'architecture alsacienne. A Ammerschwihr, Stoskopf peut déployer un projet à l'échelle urbaine. Dès 1949, il annonce d'ailleurs une profession de foi qui semble guider l'ensemble de sa carrière en la matière :

L'expérience des premières maisons édifiées a déjà largement démontré que le groupement de volumes d'importance très variable, s'opère sans difficulté sur des tracés souples comportant des perspectives fermées, alors qu'une voirie, aux alignements rectilignes exige la mise en place de volumes plus ordonnés.[806]

---

[800] Anatole KOPP, Frédérique BOUCHER et Danièle PAULY, *L'Architecture de la reconstruction en France*, *op. cit.*

[801] « Leur survivance ne permet-elle pas de donner aux constructions nouvelles un caractère de solidité et de durée ? » écrit-il dans Charles-Gustave STOSKOPF, « Reconstruire », *op. cit.*

[802] ADHR, fonds Stoskopf, 34J272.

[803] L'architecte André Gonnot (1906-), élève à l'atelier Defrasse-Madeline a évoqué l'importance de cet ouvrage dans l'enseignement à l'Ensba dans les années 1930. ALLEGRET, JACQUES et ACCORSI, FLORENCE, « André Gonnot », *in Trajectoires professionnelles : douze témoignages d'architectes*, Paris, Bureau de la recherche architecturale, 1992, pp. 127-157.

[804] Paul VALERY, *Eupalinos; ou, L'architecte: précédé de L'âme et la danse*, Paris, Gallimard, 1924, 221 p.

[805] Voir ce qu'il en dit en page 187.

[806] Charles-Gustave STOSKOPF, « Ammerschwihr, de la cité détruite à la ville de demain », *op. cit.*

VI. Entre héritages et modernisation

En 1937 puis à nouveau après 1945, Stoskopf saisit l'occasion de s'inscrire dans une forme de réinvention de la tradition alsacienne, ce qu'il nomme la durée[807]. Mais il est aussi amené, en secteur urbain, à répondre à des commandes dont les enjeux de modernisation entraînent un certain nombre d'innovations architecturales et élargissent son discours. En effet, les enjeux politiques de la Reconstruction se superposent – et accentuent même – l'impérieuse nécessité de construire de nouveaux logements et de repenser les modèles du logement collectif. Dès 1947, André Chastel lance un appel dans les colonnes du journal *Le Monde* :

Les ruines de la guerre nous contraignent à nous poser enfin les problèmes de l'habitat, et elles donnent ainsi un caractère d'urgence et de nécessité parfois tragique à une tâche plus générale : l'organisation méthodique des cadres de vie française, dont la reconstruction n'est que le premier temps et qui ne peut plus être éludée aujourd'hui.[808]

Les deux exemples retenus sont l'occasion d'interroger la position de Stoskopf face à ce contexte nouveau et la manière dont ces deux projets alimentent son discours, inaugurant un nouveau registre de production. Comment se formalisent alors des principes et modes d'assemblage du logement collectif en fonction de deux contextes distincts : une reconstruction en centre urbain et la construction d'un nouvel ensemble d'habitat collectif en périphérie de la ville : la cité du quai des Belges.

1) Un nouveau modèle : la cité du quai des Belges (1950-1952)

Avec la cité du quai des Belges, Stoskopf est amené à manipuler des échelles d'opération très importantes pour l'époque. Commet s'inscrit-il dans la tradition locale de l'habitat social ? Comment se démarque t-il aussi de cette tradition ? Quelle conception défend-il pour le logement ? Pour cette analyse, nous nous fondons principalement sur les dossiers de permis de construire présents aux archives municipales de la ville et de la communauté urbaine de Strasbourg[809], complétés par des sources dispersées dans les différents fonds d'archives de l'architecte, ainsi que des publications dans la presse spécialisée en 1953 [810] et 1957[811].

[807] L'architecte emploie régulièrement le terme dans ses textes et publications.

[808] *La dernière chance,* 1947, André CHASTEL, *Architecture et patrimoine : choix de chroniques du journal « Le Monde »*, Paris, Impr. nationale, 1994, 243 p.

[809] AMS, archives de la police du bâtiment, cotes 899W203, 899W204, 647W1941, 647W1942.

[810] « Strasbourg groupe d'immeubles H.L.M. au quai des Belges, G.Stoskopf, architecte », *op. cit.*

[811] « La cité du quai des Belges », *op. cit.*

a. Tradition et renouvellement du logement social à Strasbourg

L'habitat social à Strasbourg

En France, l'arsenal législatif concernant l'habitat social se met en place avant la Première Guerre[812], aboutissement d'une prise de conscience au cours de la seconde moitié du XIX^{e} siècle, autour de la question des formes de l'habitat social. A Strasbourg, annexée depuis 1871 par l'Empire allemand, des premières opérations illustrent un souci philanthropique et hygiéniste pour la construction de logements populaires et prend parfois des formes novatrices[813]. Le plan aux tracés souples de la cité-jardin du Stockfeld est conçu, entre 1910 et 1912, par Edouard Schimpf, architecte influencé par le mouvement du *Heimatschutz*. La cité Spach, construite entre 1902 et 1912 par l'architecte Albert Nadler, témoigne, d'un souci de rationalisation et d'hygiène dans l'habitat collectif. En 1923, l'office HBM de la ville est fondé par le maire socialiste Jacques Peirotes (1869-1935), dont l'action est déterminante dans le domaine de l'habitat social à Strasbourg. L'office affiche ainsi, dès 1939, un bilan important avec 3042 logements construits - dont 249 maisons individuelles - depuis sa création[814]. Durant l'entre-deux-guerres, les immeubles construits sous l'égide de l'office s'inscrivent encore dans le tissu urbain en adoptant des volumes continus, à l'alignement. L'architecte Paul Dopff (1885-1965) succède à Fritz Beblo (1872-1947) comme architecte en chef de la ville, et signe un nombre important d'opérations d'habitat social, à côté de la production de nombreux équipements publics. Les immeubles, implantés à l'alignement, sont dotés de façades qui affichent une composition par registres grâce aux socles, aux étages courants et aux grandes toitures traditionnelles, couvertes de tuiles. L'esthétique exprime parfois davantage la rationalité de la construction, mais dans des compositions urbaines qui demeurent élégantes, utilisant les volumes des logements pour valoriser des perspectives sur des monuments. Dopff réalise notamment entre 1924 et 1925 les immeubles Jean Dollfus, situés avenue de la Forêt-Noire (pl.26 ill.a,b), et la cité Siegfried en 1928, qui rassemble plus de 300 logements dans une composition urbaine subtile (pl.26 ill.c,d). En 1934, les immeubles réalisés, rue de la Division Leclerc, le long de la grande percée en substitution d'immeubles insalubres, s'inscrivent toujours dans cette tendance rationnelle et ordonnée. La construction de la cité Reuss par l'architecte Dussaussois, initiée en 1939, interrompue par la guerre, commence à s'affranchir de l'alignement urbain traditionnel, grâce à un plan de masse plus aéré.

[812] La dernière de ces lois est, en 1912, la loi Bonnevay qui favorise l'intervention publique en instituant la possibilité de créer des offices publics au niveau départemental ou communal. Voir Marie-Jeanne DUMONT, *Le logement social à Paris, 1850-1930: les habitations à bon marché*, Liège, Mardaga, 1991, 192 p.

[813] Christian ENJOLRAS et Philippe REVAULT, « L'image de la croissance d'une ville : Strasbourg et le logement social », *Monuments Historiques*, 1984, n° 135, pp. 59-63.

[814] Paul AHNNE, *1923-1973*, *op. cit.*

Figure de continuité, Arthur Weeber (1892-1961), directeur de l'office de 1923 jusqu'en 1960, assure une permanence dans sa gestion, sous les présidences successives de Jacques Peirotes, Joseph Weydmann (1871-1953) et Alexandre Jesel (1919-1989). Proche de Stoskopf, qu'il connaît depuis l'enfance, Weeber est amené à collaborer avec l'architecte adoubé par l'administration centrale, auréolé de la reconstruction des villages de la poche de Colmar.

Beaudouin et la cité Rotterdam

Parallèlement à ces constructions initiées localement, le concours lancé à Strasbourg en 1951 pour le secteur Port du Rhin-Rotterdam marque le coup d'envoi d'une politique d'ampleur nationale, sous l'égide du MRU. Fruit de la volonté du ministre Claudius-Petit et de son équipe d'impulser une cadence importante au secteur de la construction en favorisant son industrialisation, l'opération connaît un important retentissement. La cité doit permettre le relogement d'une partie des habitants français installés à Kehl, juste de l'autre côté du Rhin, après la guerre, suite aux destructions à Strasbourg[815].

L'ampleur de l'opération et les modalités de la procédure du concours sont tout à fait exceptionnelles. Après une première sélection, seuls 24 candidats présentent un projet, à l'été 1951. Parmi les candidats, se côtoient les grands noms de l'architecture de cette époque, des plus modernes aux plus conservateurs. Le concours demande de construire 800 logements dans des conditions techniques novatrices et avec un système de construction agréé, nécessitant l'association d'industriel et d'une entreprise dans l'équipe. L'objectif est double : réduire les coûts de construction et les délais de fabrication[816].

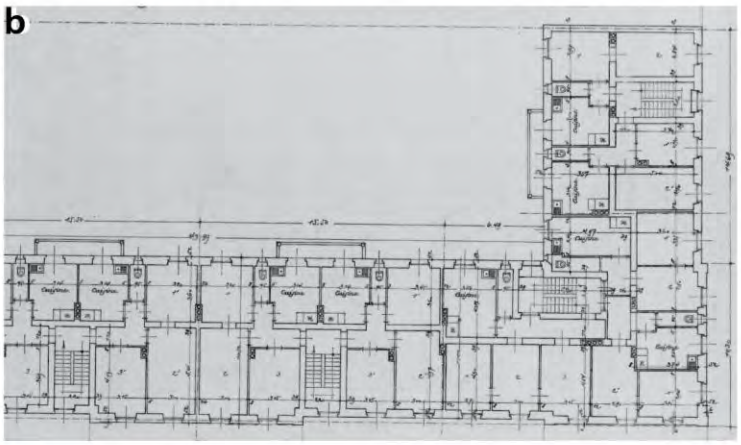
Ce concours est l'occasion de faire revenir Eugène Beaudouin (1898-1983), écarté de la Reconstruction. Ainsi, Beaudouin passe tout juste devant Bernard Zehrfuss (1911-1996) associé à Jean Sebag qui arrivent en deuxième position, devant Jean Fayeton (1908-1968) en troisième position. Ce dernier prend la tête de l'équipe des « locaux » puisque lui sont associés notamment François Herrenschmidt, Claude Misbach, Olivier Lahalle, Théo Berst[817], Edouard Kah et Frédéric Hatt[818]. Le Corbusier, dont le projet arrive seulement quatrième, voit ainsi repousser la radicalité de son projet, structuré par deux unités d'habitation de 400 logements

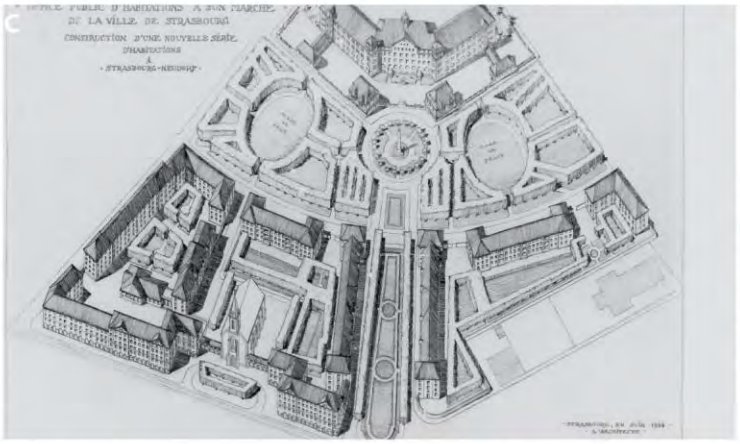
[815] Les destructions ont amené les autorités à réquisitionner des immeubles dans la ville allemande voisine.

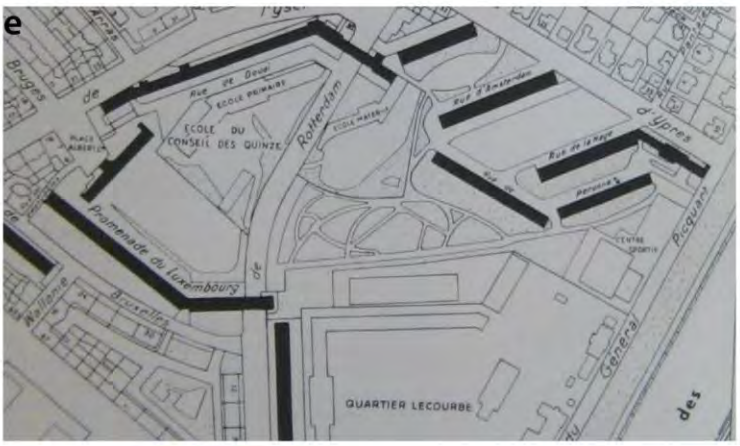
[816] Pour plus de détails, voir Danièle VOLDMAN, « La cité Rotterdam : le début des grands ensembles », Monuments Historiques, 1984, no 135, pp. 64-67. Et aussi Danièle VOLDMAN, *La reconstruction des villes françaises de 1940 à 1954*, *op. cit.*, p. 381-391.

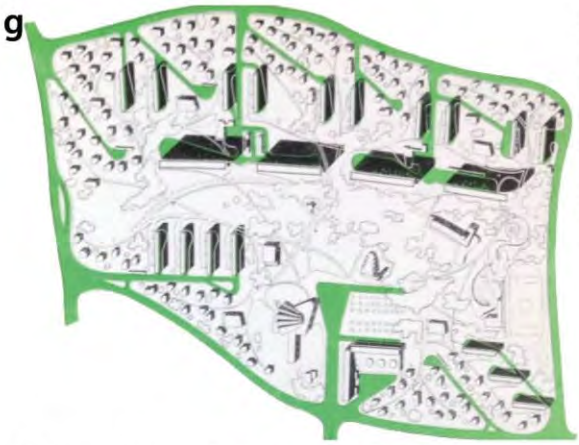
[817] Sur cet architecte, voir Patricia SCHEER, *Theo Berst 1881-1962 : soixante années d'activité architecturale*,Université de Strasbourg, Strasbourg, 1992, 215 p.

[818] « Le concours du chantier d'expérience de Strasbourg », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, août 1951, n° 36.









a&b. Immeubles Jean Dollfus, avenue de la Forêt-Noire, 1924-1925, Paul Dopff arch.
c&d. Cité Siegfried, 1928 (AMS 482_843W) et la cité Reuss, 1939-1950, Paul Dopff arch.
e&f. Cité Rotterdam, 1951, Eugène Beaudoin arch. / AMC, 1978
g&h. Projet ce Claude Lecoeur pour Cronenbourg, 1950 / L'Architecture d'Aujourd'hui, 1950.

. Si le jury est présidé par le ministre Claudius-Petit, la présence d'Emmanuel Pontremoli et d'anciens de ses élèves dans le jury – Robert Camelot, Paul Herbé, André Leconte et Charles-Gustave Stoskopf – joue en sa faveur, comme l'a souligné l'historien Jacques Lucan[819] et comme l'affirme aussi Pierre Dalloz, témoin important : « M. Pontremoli, Herbé et moi, qui étions tous les trois membres du jury, nous entendîmes pour faire gagner le concours par Beaudouin, afin de le remettre en selle »[820]. Le parti développé par Beaudouin présente l'intérêt d'épouser grâce à une dizaine de volumes distincts les contours de son îlot d'implantation, et de créer un espace central : « cette composition comporte une ceinture de bâtiments autour d'un jardin capable de s'intégrer aisément dans le système des parcs de la ville et de compléter ainsi les promenades déjà existantes ». En réalité, l'espace central appartient plus à l'opération elle-même qu'à la ville dont elle s'abstrait, tout en reprenant partiellement les contours d'un îlot.

Beaudouin dégage ainsi en son centre un très vaste espace planté, accueillant les équipements publics (pl.26 ill.e,f) et permettant aux logements de bénéficier d'un bon ensoleillement. A l'origine, la destination des logements répond à des critères très précis : le logement de célibataires ou celui de familles nombreuses aboutissent à des typologies distinctes. Les façades des édifices présentent des matériaux inhabituels pour la région : des éléments modulaires de façades en béton lavé (avec gravillons apparents) homogénéisent et quadrillent l'ensemble des volumes de la cité. Alors que l'on inaugure la cité de Beaudouin en mars 1953, on achève à 500 mètres de distance plus au sud, toujours le long des bassins du port du Rhin, la construction d'une autre cité, dessinée par Stoskopf : la cité du quai des Belges.

Une commande large

L'expérience de la Reconstruction dans le vignoble semble valoir à Stoskopf une certaine reconnaissance. Localement, il est un homme respecté autant par ses pairs que par ses élèves de l'école régionale. Nationalement, il voit ses prérogatives s'élargir puisqu'il devient architecte conseil pour toute l'Alsace en 1951. En outre, le MRU le sollicite pour de nouvelles commandes importantes en tant qu'architecte en chef : il devient responsable de la composition des plans de masse et de la conception d'opérations de construction importantes. En 1950, le directeur de la construction au MRU lui confie l'établissement des plans de masse de cités situées à Cronenbourg, quai des Alpes et quai des Belges[821] pour le compte de l'office municipal strasbourgeois. Pour

[819] « Il est étrange que le concours de Strasbourg ait distingué un projet qui ne répond pas strictement aux principes urbains modernes. Cette situation résulte sans doute de la composition du jury. En effet, avec leur patron, pas moins de quatre Pontremoli – dont trois Grands Prix de Rome – figurent dans le jury : Robert Camelot, André Leconte, Gustave Stoskopf et Paul Herbé. Faut-il croire que le droit d'aînesse veut qu'Eugène Beaudouin, Pontremoli Grand Prix de Rome 1928, soit lauréat devant Bernard Zehrfuss, Pontremoli Grand Prix de Rome 1939 ? » Jacques LUCAN, *Architecture en France, 1940-2000*, *op. cit.*, p. 60.

[820] Pierre DALLOZ, *Mémoires de l'ombre*, *op. cit.*, p. 108.

[821] Charles-Gustave STOSKOPF, *Ma nomination d'architecte en chef de l'Esplanade*, , s.d., p.1. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

mener à bien ces opérations, on lui adjoint alors respectivement les architectes Claude Le Cœur, François Herrenschmidt et Paul Dopff[822], architecte municipal de la ville de Strasbourg[823]. Le projet de Cronenbourg est finalement laissé aux soins de Claude Lecoeur seul[824] qui le publie dès la fin de l'année 1950[825]. Radicalement moderne, puisqu'il dissocie nettement les flux et propose quatre grandes unités de douze étages qui dominent la composition, il n'est finalement pas réalisé (pl.26 ill.g,h). Claude Le Cœur s'éloigne de l'Alsace, appelé à de nouvelles fonctions dans l'Aube et la Haute-Marne[826]. Pour les deux autres projets, Herrenschmidt et Dopff n'apparaissent plus dans la suite des opérations ; Stoskopf signe finalement seul les plans de masse datés de 1950[827].

Les opérations situées quai des Alpes et quai des Belges font l'objet d'un seul et même programme prévoyant la construction globale de 700 logements[828], dont les surfaces unitaires varient entre 50 et 91 m^2. Pour la cité du quai des Alpes, rassemblant 495 logements, Stoskopf orchestre le plan de masse et coordonne une dizaine d'architectes d'opération[829]. Le terrain de cette cité, en périphérie sud-est de Strasbourg, occupe l'emplacement d'anciennes fortifications. La cité, construite en "traditionnel amélioré"[830] comprend une vingtaine de blocs dont les hauteurs varient entre 3 et 8 niveaux. Le tracé plus souple – deux immeubles adoptent des plans en formes courbes - du plan de masse est unifié par l'esthétique des façades, similaire au vocabulaire développé conjointement pour les immeubles du quai des Belges. Les grands volumes s'implantent ici parallèlement aux voies de desserte, définissant encore nettement la rue (ill. 109 à 112).

b. Composer et construire une nouvelle cité

Une composition ouverte

Pour la cité du quai des Belges, Stoskopf est non seulement en charge de la conception du plan de masse ainsi que de la construction de l'ensemble des logements. Il s'adjoint pour remplir cette mission les services de Jules Haas, qui l'accompagne depuis la Reconstruction ainsi que ceux de

[822] Lettre du Ministre de la Reconstruction au délégué départemental à la Reconstruction du Bas-Rhin, le 3 janvier1950. ADHR, fonds Stoskopf, 34J104/7.

[823] Voir la biographie de Dopff en page 424.

[824] En mars 1950, un courrier de Kérisel ne mentionne plus le projet de Cronenbourg dans les attributions de Stoskopf (ADHR, fonds Stoskopf, 34J104). Stoskopf affirme de son côté avoir laissé ce projet entièrement à Le Cœur, élève de Pontremoli. Stoskopf affirme qu'il aurait défendu ce projet, appuyé par Dalloz et Claudius-Petit, contre les réticences de certains urbanistes du ministère. Voir Charles-Gustave STOSKOPF, *Ma nomination d'architecte en chef de l'Esplanade*, , s.d., p.1. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[825] Claude LECOEUR, « Strasbourg », *op. cit.*

[826] ALLEGRET, JACQUES et ACCORSI, FLORENCE, « Claude Lecoeur », *op. cit.*

[827] Plans de masse datés de septembre 1950. ADHR, fonds Stoskopf, 34J104/7.

[828] Programme de construction de 704 logements, octobre 1950. AMS, archives de police du bâtiment, 899W204.

[829] Il s'agit des architectes Sorg, Mewes-Koenig, Wolf, Berst, Horn, Grossmann, Misbach, Schwab, Steinlein-Salomon et Schulé.

[830] « La cité du quai des Alpes », *Bâtir*, mai 1957, p. 24.

Walter Oehler, jeune diplômé de l'école, qui devient ainsi son premier associé strasbourgeois. La réalisation et la construction du projet se déroule entre 1950 et 1953[831].

Située face à une zone industrielle et portuaire, le terrain d'implantation de la cité est une bande de terrain qui s'étire, le long du canal du Rhône au Rhin, à l'est de Strasbourg. Défini au sud par l'ancienne citadelle de Vauban et son glacis, le terrain de forme trapézoïdale est relié au centre ville par l'avenue de la Forêt-Noire et par le quai des Alpes : il présente une surface de 2,64 hectares. La cité compte en tout 256 logements répartis en 9 volumes bâtis distincts, dont les hauteurs varient entre 4 et 9 niveaux. Les immeubles sont réalisés en maçonnerie traditionnelle recouverte d'un enduit pour les volumes bas. Les volumes plus élevés sont construits avec une ossature de béton armé. Implantées selon un dispositif strictement orthogonal, les barres n'ont donc que deux orientations possibles. Dans les espaces publics, le parti de l'architecte vise à privilégier les vues transversales (depuis les espaces publics vers l'eau) mais aussi à se protéger visuellement du quartier militaire à l'ouest – qui devient le quartier de l'Esplanade que Stoskopf conçoit à la fin des années 50. Le rapport de présentation affiche cette ambition :

Cinq bâtiments de quatre étages ont été disposés perpendiculairement au Quai et au chemin de halage planté de beaux arbres, avec le souci de conserver les plus larges sur le Bassin […]. Trois bâtiments, de quatre, de six et de sept étages, sont implantés parallèlement au quai et un autre bâtiment de neuf étages, écran de 118 mètres de longueur, ferme la composition vers l'Ouest et cache à la vue une vaste zone de casernements.[832]

L'architecte veut masquer la présence des casernes par l'implantation de volumes linéaires, typologies que certains pourfendeurs de l'habitat collectif associent justement à des casernes. En tout cas, le parti de Stoskopf est composite, entre tradition et volonté de modernisation. Dans un contexte peu bâti, le projet n'épouse ou ne reproduit pas les contours de l'îlot à l'instar du projet de Beaudouin et se démarque du caractère plus urbain du groupement réalisé conjointement au quai des Alpes. Ce caractère spécifique trouve son explication dans la situation singulière de ce terrain, enclavé à l'extrémité d'une zone de casernements militaires. La disposition des volumes permet de définir soit des perméabilités, soit des barrières selon le point de vue depuis lequel on regarde les édifices. En même temps, la gradation des hauteurs d'immeubles d'est en ouest lui confère encore un caractère hiérarchisé et ordonné. Néanmoins, le dispositif du plan de masse se développe en peigne ouvert et produit une forme d'ambigüité, notamment concernant le statut des façades qui définissent les espaces extérieurs. Le parking et la circulation automobile sont rejetés

[831] L'arrêté du permis de construire est délivré en novembre 1950 et le chantier, d'une durée de 18 mois est livré en 1953.

[832] *Groupe d'Immeubles H.L.M. au Quai des Belges*, notice, s.d., p.1. ADHR, fonds Stoskopf, 34J1121.

en périphérie, et tous les espaces extérieurs, reliés par de petits sentiers, constituent une couche isotrope, diffuse et continue. Stoskopf assume la liberté de sa composition mais convient aussi des limites de ce type de projet, qui doit, selon lui, être isolé de la ville historique :

Les immeubles du quai des Belges confirment, les problèmes étant transposés sur le plan local, la nécessité de créer de tels ensembles dans des paysages permettant de les isoler autant que cela se peut des zones d'habitations plus anciennes, de les grouper autour d'espaces plantés, de composer des jeux de volumes en faisant varier l'importance et l'orientation des constructions. Il est possible de créer ainsi dans un même quartier des perspectives limitées et des perspectives étendues, d'allier des paysages faits d'intimité à des paysages d'une incontestable majesté.[833]

La définition des espaces extérieurs se fait dans la version originelle en donnant une très grande place aux parties plantées (pl.27 ill.b,c). Une quarantaine de box de stationnement est positionnée sur les limites sud-ouest de la parcelle d'implantation ainsi que quelques places au pied de la grande barre centrale. Les petits chemins piétonniers au tracé souple contredisent l'orthogonalité du plan, sillonnent parmi de nouveaux massifs d'arbres et génèrent des vues, à travers les « peignes », vers l'eau.

Air, soleil et confort pour tous

Les différents bâtiments se répartissent selon 6 types distincts : 5 bâtiments de type A et B présentent 3 étages, 3 bâtiments de type C1, C2 et C3 comptent respectivement 3, 5 et 6 étages et un bâtiment de type D présente 7 étages (pl.27 ill.c). Ce dernier édifice, le plus haut et long, permet de faire écran aux quartiers militaires et comprend des boutiques au rez-de-chaussée. Les 5 barres de type A et B se développent avec une largeur réduite de 8,50 mètres. Stoskopf justifie ce choix, outre la rationalisation des surfaces, par un besoin de proportionner « justement » les édifices. L'architecte réemploie en fait partiellement une typologie de logement récurrente dans le développement de l'habitat social depuis plus de 50 ans[834]. Deux logements traversant de trois pièces sont desservis par une cage d'escalier autour de laquelle se groupent les pièces d'eau. C'est ce modèle qu'emploie déjà Paul Dopff dans de nombreuses opérations avant la Seconde Guerre[835] (pl.26 ill.b).

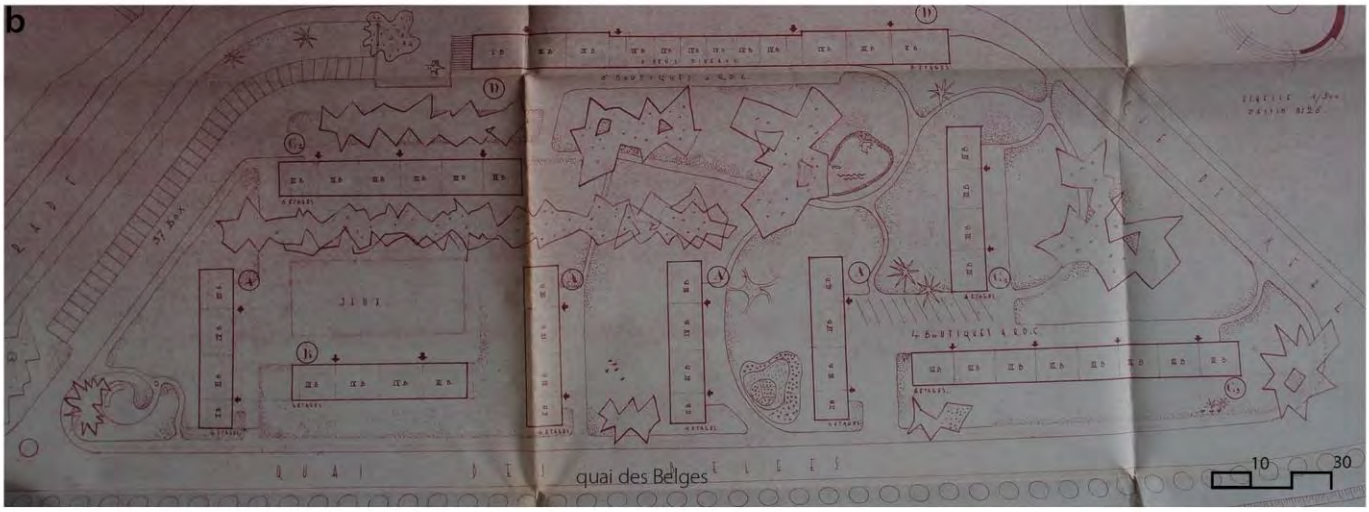
[833] Groupe d'Immeubles H.L.M. au Quai des Belges, notice, s.d., p.2. ADHR, fonds Stoskopf, 34J1121.

[834] L'apogée de ce plan se situe dans les années 50 d'après Christian MOLEY, *L'architecture du logement*, *op. cit.*, p. 163.

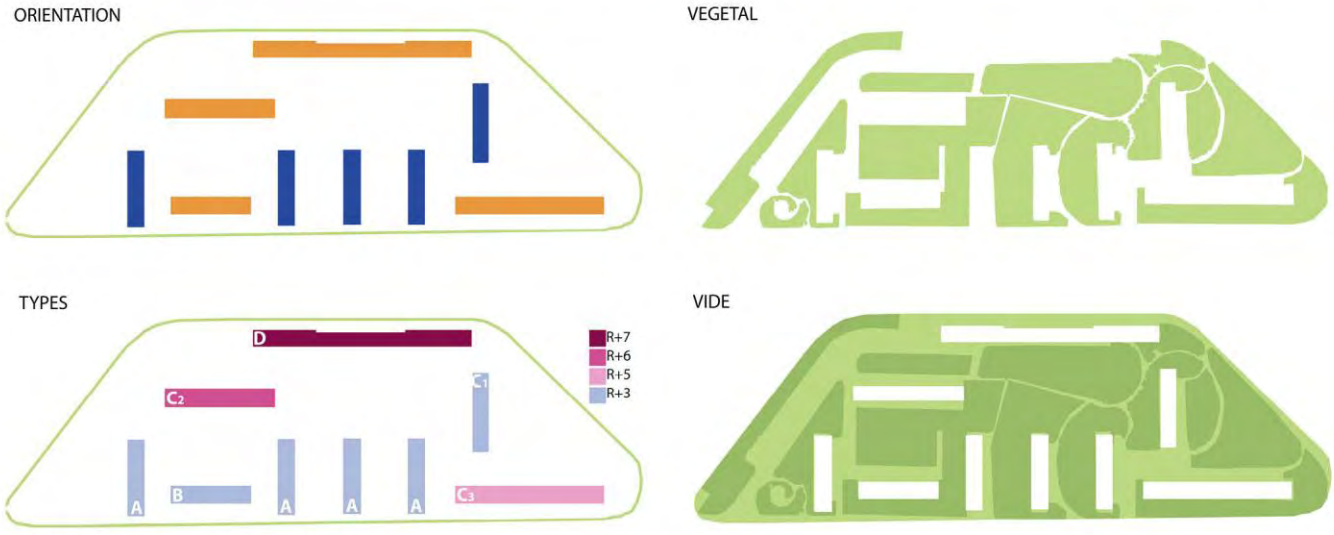
[835] Voir les archives de l'office public d'HBM, AMS.

a

b



c



a. Cité du Quai des Belges, s.d. / AFS09.
b. Plan de masse de la cité du Quai des Belges, 1950 / AMS899W204.
c. Schémas de composition du plan de masse / GB.

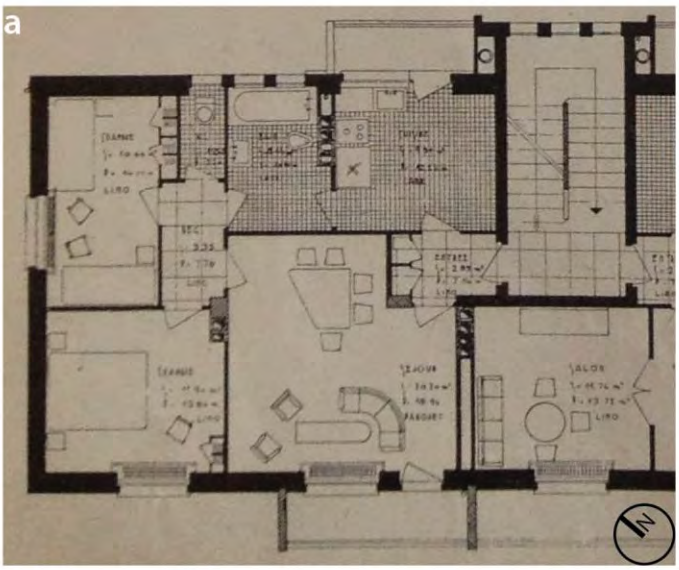
Pour affiner l'épaisseur bâtie de ce modèle, Stoskopf supprime le couloir central de desserte (pl.29 ill.a). Ce modèle permet d'obtenir un éclairement naturel de toutes les pièces et de fournir une cuisine de bonne dimension. L'architecte maintient, cependant, un sas d'entrée minimum : il permet de ne pas accéder immédiatement dans la salle commune, qui domine sensiblement l'appartement de par sa surface. Pour équilibrer son dispositif, l'architecte ménage aussi une double circulation à travers les pièces d'eau : il prévoit ainsi un parcours secondaire, dissocié de la salle commune. Chaque logement possède également deux espaces extérieurs, un premier balcon pour le séjour et un second pour les pièces humides. Dans ce type de barre peu épaisse, l'émergence légère de la cage d'escalier en façade vient la rythmer par un effet de redent (pl.29 ill.b). Des variations sont apportées à cette typologie de base en fonction des édifices, notamment pour les barres plus hautes. Les bâtiments plus hauts sont élargis et présentent des pignons de 9 mètres de large. La présence d'ascenseurs, dans les immeubles de plus de 3 étages, aboutit à des variations de surfaces des logements, une fois sur deux. Pour ces immeubles plus épais, l'escalier n'émerge plus en façade ou en plan, les pièces d'eau lui font face, regroupées et éclairées par une loggia, cette fois-ci définie en « creux ».

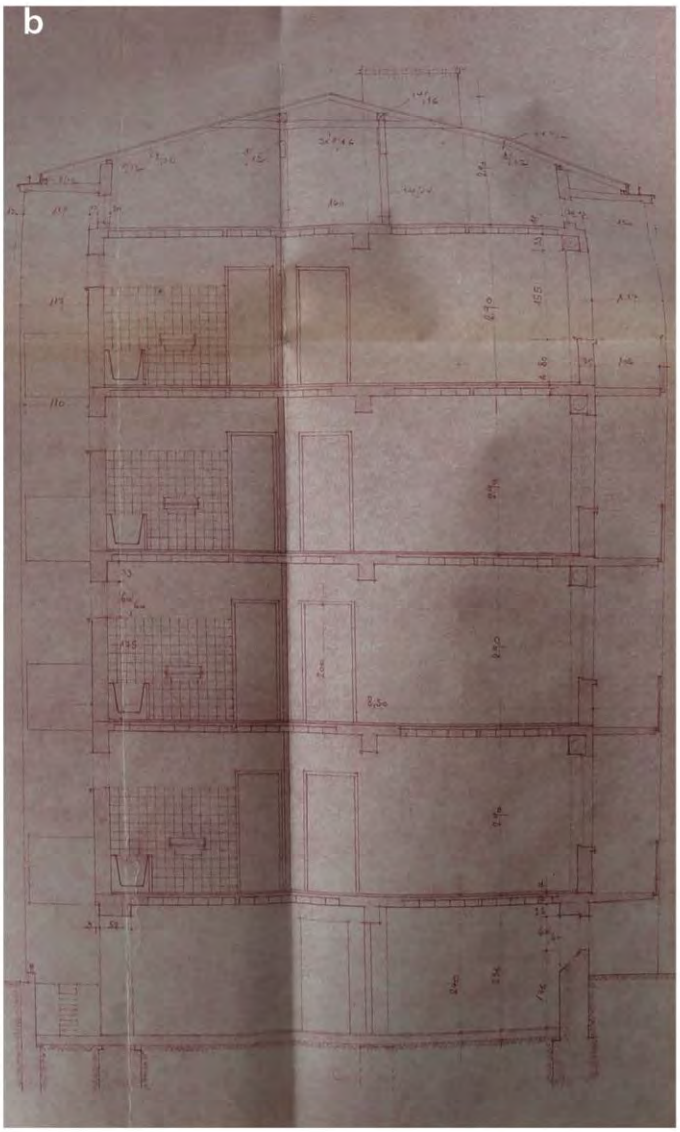
L'édifice le plus original est le bâtiment écran de type D. Cet édifice de 118 mètres de longueur et de 7 étages sur rez-de-chaussée vient clore la composition à l'ouest. Il présente une certaine variété typologique, puisque Stoskopf y expérimente 24 duplex, qui permettent de limiter ingénieusement les surfaces distributives communes. Les duplex comprennent, au niveau bas, accès et « espace jour » agrémenté d'un balcon filant. Les chambres sont disposées à l'étage et agrémentées d'un second balcon plus réduit (pl.28 ill.c,d). L'idée d'intégrer des cellules d'habitation en duplex dans la construction de logements collectifs est portée dès l'entre-deux-guerres par les architectes du Mouvement moderne, notamment par Le Corbusier, dès 1922, avec son concept d'immeuble-villas regroupant 120 unités[836] dont le pavillon de l'esprit nouveau, présenté en 1925 à l'Exposition des arts décoratifs, est une unité de base. C'est avec la construction de la Cité Radieuse que Le Corbusier met réellement en œuvre cette cellule d'habitat individuel en duplex[837], aidé par l'Atelier des Bâtisseurs (AtBat), où Candilis et Woods vont sceller leur équipe. Ces deux derniers vont d'ailleurs formuler en Afrique du Nord, dans les années 1950, des propositions d'immeuble en semi-duplex, notamment à Casablanca, inspirés de l'unité d'habitation corbuséenne et par ailleurs, d'immeubles dont les logements bénéficient de patios à double hauteur, inspirés de l'architecture vernaculaire marocaine[838].

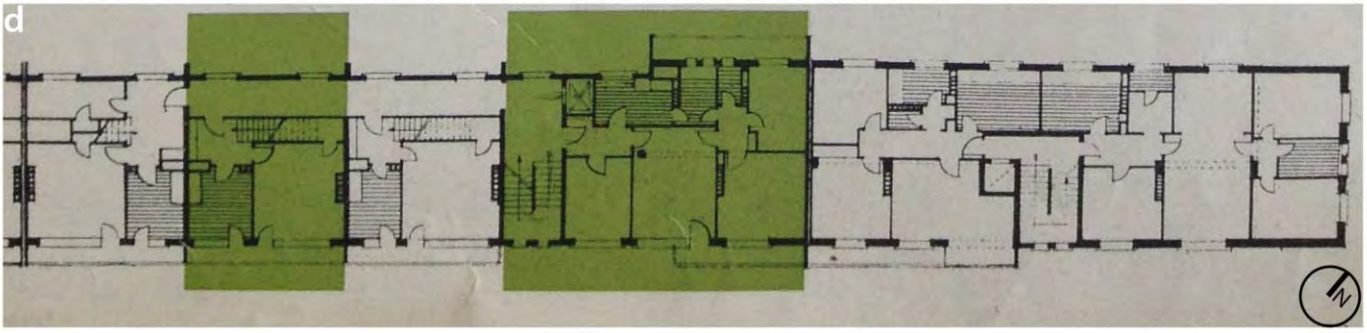
[836] Gilles RAGOT, *Le Corbusier en France: projets et réalisations*, Paris, Le Moniteur, 1997, p. 86.

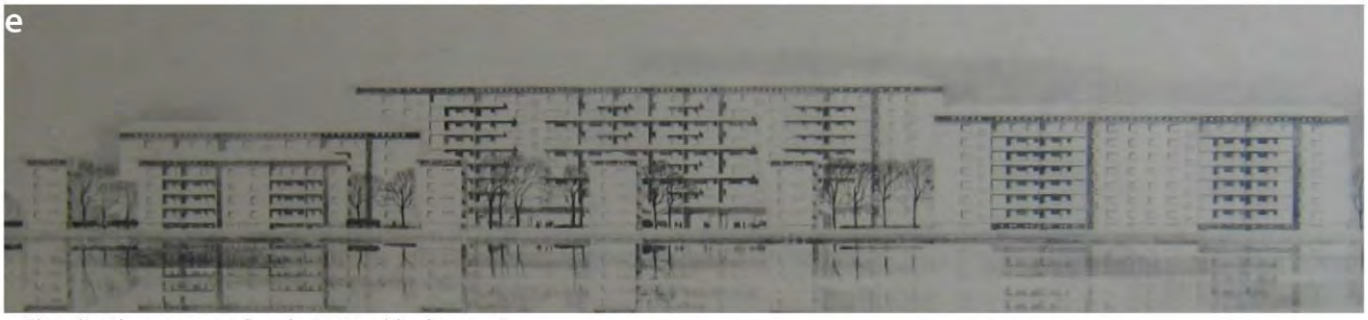
[837] « Unité d'habitation Le Corbusier à Marseille », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, mars 1953, n° 46, p. XXXIII.

[838] Bénédicte CHALJUB, *Candilis, Josic, Woods*, Paris, Éd. du Patrimoine, 2010, 188 p.









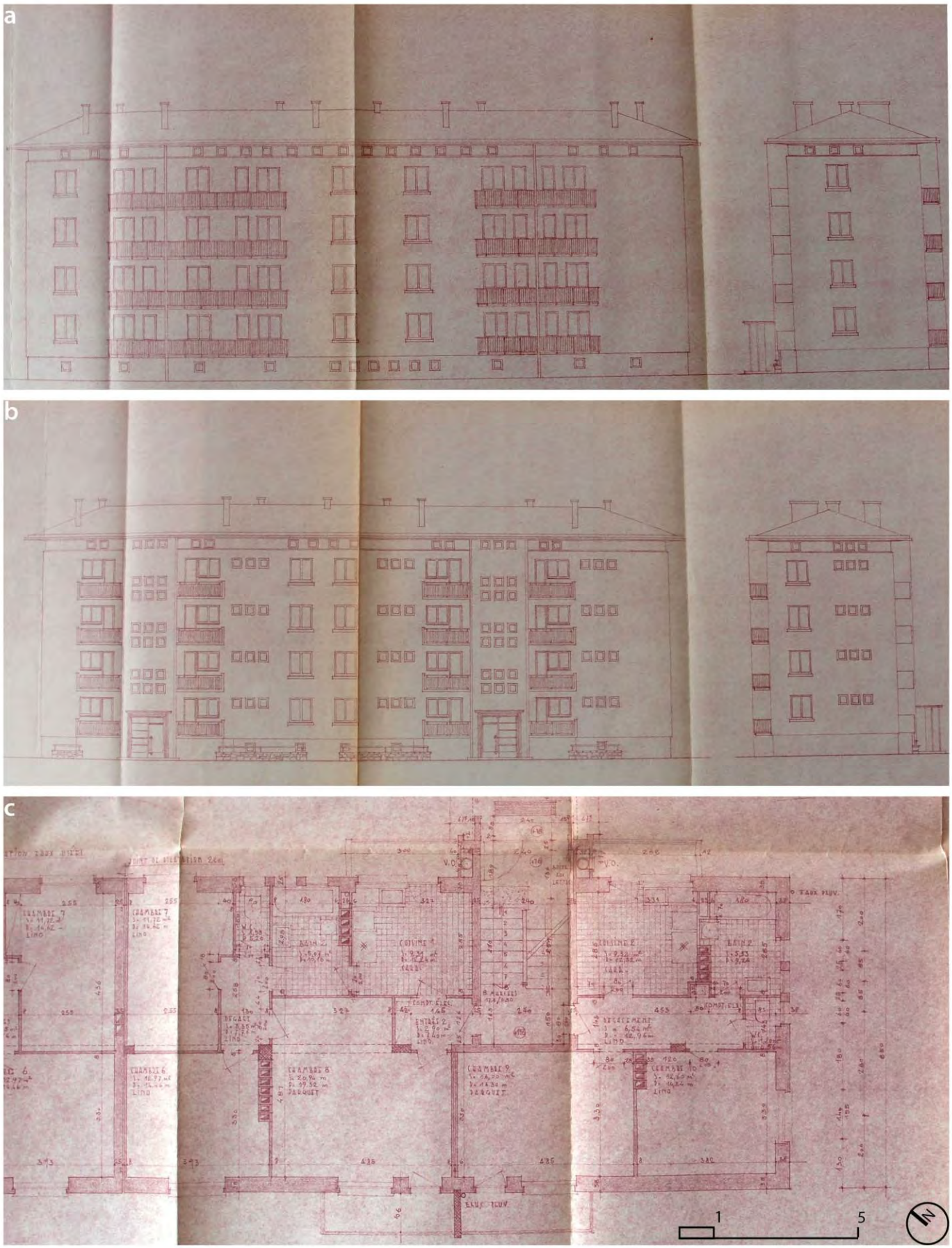
a. Plan d'un logement et façade, immeuble de type A.
b. Coupe transversale, immeubles de type A-B. /AMS 899W204.
c. Répercussions des duplex en façade, état actuel / photo GB.
d. Demi-plan de l'immeuble-écran de type D. En vert, l'accès bas au duplex et le plan d'un quatre pièce.
e. Elévation générale/ AFS9

En revanche, dans le projet de Stoskopf, aucune double hauteur intérieure ne vient relier les deux niveaux du duplex, qui se donne à lire uniquement en façade.

Une esthétique nouvelle ?

Stoskopf modifie, en douceur, certaines habitudes de l'Office : les toitures à forte pente agrémentées de lucarnes sont ici abandonnées. Mais l'architecte couronne tout de même les bâtiments d'un voligeage léger et d'une couverture en aluminium faiblement pentue. La jonction entre les façades et ces modestes toitures est soulignée par une corniche en béton très saillante. Son débord dissimule les chéneaux et protège généreusement les façades des intempéries. À l'intérieur, un comble divisé en greniers permet aux habitants de gagner en surface de stockage. L'architecte aménage aussi des séchoirs et des locaux communs (garage à bicyclettes et voitures d'enfant) dans les caves des bâtiments. Cette permanence à travers des dispositions traditionnelles de l'habitat social - et plus particulièrement strasbourgeois - s'accompagne de changements plus nets d'un point de vue formel (pl.28 ill. b). L'esthétique développée découle de choix économiques et techniques qui contraignent fortement le projet[839]. Un enduit gratté de teinte claire recouvre l'ensemble des parties maçonnées : l'ossature en béton armé disparaît sous l'enduit – tout comme à l'intérieur elle disparaît dans les cloisonnements. Pour les bâtiments bas, les façades en brique pleine sont porteuses et complétées par une ligne structurelle intermédiaire en béton armé alors que pour les bâtiments hauts, une ossature composée de trois files structurelles trame le projet. Les points porteurs sont toujours dissimulés. L'esthétique est aussi liée à une volonté de limiter les composantes de la construction à un certain nombre d'éléments standards. En premier lieu, les baies ne présentent qu'un nombre très limité de types : 3500 exemplaires de petites baies carrées du même type sont utilisées indifféremment pour éclairer les escaliers, les pièces d'eau, les sous-sols et les mansardes. En outre, l'héliotropisme qui régit les dispositions intérieures des cellules, commande aussi l'organisation des façades. Pour les immeubles de type A et B, les petites baies carrées sont répétées de façon sérielle : elles ponctuent les façades orientées au nord-est. Les grands balcons et les pièces communes se tournent vers le sud-ouest, orientation la plus avantageuse. Mais l'organisation ouverte de la composition empêche de distinguer clairement un avant ou un arrière, une hiérarchie : les édifices ne s'alignent plus le long de voies périphériques à l'îlot. Si la structure porteuse principale des édifices n'est pas laissée apparente, disparaissant sous un enduit comme à Ammerschwihr, celle des refends de béton qui portent les balcons orientés vers le sud, s'affirment comme des éléments indépendants, scandant les façades de leur nette verticalité.

[839] La cité est construite sur les vestiges des anciennes fortifications de la citadelle et sur des terrains dont la nature du sol ont compliqué la fondation des édifices et alourdit considérablement le budget de construction.



a. Façade sud-ouest, immeuble de type A /AMS 899W204.
b. Façade nord-est, immeuble de type A /AMS 899W204.
c. Plan d'un étage courant, immeuble de type A /AMS 899W204.

Autre fruit de l'épuration du modèle traditionnel : les cadres extérieurs des baies disparaissent sous l'enduit également – alors que pour le quai des Alpes, des cadres fins et saillants définissent encore chaque baie. De la recherche générale de rationalisation et d'économie découle de longues façades lisses, où seuls deux éléments principaux jouent : la sérialité et le rythme des percements, l'agencement et le regroupement des balcons (pl.29 ill.a,b,c). Certains éléments attestent, en revanche, d'une forme de continuité avec la tradition, notamment à travers le dessin du socle, du couronnement et de l'encadrement des portes d'accès. Tout en intégrant des séries de baies nécessaires à l'éclairement et à la ventilation des caves et des greniers, les bandeaux constitués visuellement en façade par le soubassement et la partie inférieure de la corniche témoignent d'une volonté d'amortir les formes et de soigner leur mise en œuvre.

c. Formatage d'un nouveau modèle ?

Réceptions locales et nationales

Les façades de la cité Rotterdam réalisée par Beaudouin sont tramées par des éléments modulaires et l'esthétique relativement sévère qui en découle ne séduit pas tous les observateurs sur le plan local. Paul Ahnne (1910-1977), conservateur du cabinet des estampes de Strasbourg, fait le bilan de ces années de construction intense dès 1959. L'architecture de Beaudouin ne le convainc pas autant que les expériences portant la marque d'architectes locaux :

Le plus vaste de ces ensembles est constitué par la Cité Rotterdam (1951-1953) destinée primitivement à reloger dans le quartier du port les familles françaises qui avaient été installées à Kehl. Elle comprend une ceinture de bâtiments, de deux à quatorze étages, distribués autour d'un jardin public, totalisant 806 logements. Cette cité a été qualifiée d'expérimentale, mais l'expérience ne paraît pas avoir été concluante dans le sens espéré. Conçu dans le même but et à la même époque que la précédente, le groupe du Quai des Belges comprend 256 logements répartis dans 9 bâtiments de 4 à 9 étages. A deux kilomètres de ce dernier groupe, l'ensemble du Quai des Alpes encore en cours d'achèvement a été commencé en 1952. Il constitue, près de la sortie Sud de la ville, un charmant quartier parsemé de verdure, comprenant des maisons hautes et moyennes dont les 400 appartements permettront de loger quelques 2000 personnes.[840]

Stoskopf bénéficie aussi d'une audience nationale pour son projet de la cité du quai des Belges. La revue *Techniques et Architecture* y consacre un article richement illustré, et insiste sur la qualité des aménagements extérieurs[841]. En 1957, la revue *Bâtir* note, dans un article qui souligne à la fois l'effort entrepris, la vitesse de ce chantier tout comme ses légères imperfections :

[840] Paul AHNNE, *Strasbourg : 1850-1950 : métamorphoses et développement*, Strasbourg, Dernières nouvelles de Strasbourg, 1959, p. 48.
[841] « Strasbourg groupe d'immeubles H.L.M. au quai des Belges, G.Stoskopf, architecte », *op. cit.*

La construction porte la marque de la prudence alsacienne : dans les moyens employés, aucune innovation ayant le caractère d'expériences sauf dans deux bâtiments de destination et esprit nettement différents. En revanche, dans la composition, usage décidé de principes inhabituels à la région, abandon net de ce qui, dans la tradition, eût été copie inutile et coûteuse.[842]

Outre cette visibilité dans les revues, deux visites importantes de ce chantier vont influer sur la bonne fortune professionnelle de l'architecte. Celle d'Eugène Claudius-Petit en 1952 sur le chantier de la cité illustre la reconnaissance du travail de Stoskopf pour le compte de l'office par l'administration centrale, et l'intérêt du ministre pour des opérations dont l'échelle est alors importante. Les photos montrent Stoskopf guidant le ministre et le préfet[843], suivis d'un aéropage d'officiels, ainsi que de Haas et Oehler, ses associés. Une seconde visite s'avère nettement plus décisive. L'urbaniste de la ville, Jean Clément fait visiter la cité Rotterdam ainsi que la cité du quai des Belges à Léon-Paul Leroy au cours de l'année 1954. L'ingénieur des ponts et chaussées n'est pas convaincu par l'expérience de Beaudouin. L'architecte estime cette visite opportune puisque dans la cité du quai des Belges, tout est alors « gai, souriant, aimable »[844]. En effet, Leroy est séduit par l'architecture de l'opération de Stoskopf et lui donne l'opportunité d'une carrière nationale[845]. Rejetant la préfabrication lourde induite dans le projet de Beaudouin, le dirigeant de la naissante SCIC, voit dans le projet de Stoskopf un modèle technique et économique à développer en alternative à la vision promue par le MRU : « Il était clair qu'il y avait donc une possibilité évidente de construire vite, bien et économique grâce à un effet, disons, de changement d'échelle »[846].

Une doctrine face à des horizons nouveaux

L'historienne Danièle Voldmann oppose deux attitudes parmi les architectes lors de la Reconstruction en France : « Tandis que les uns voulaient, pour sauvegarder les paysages légués par le passé, employer les matériaux habituels du terroir, les autres, moins focalisés sur l'ordonnancement des façades et la singularité des monuments, voulaient que les villes changent totalement de visage pour entrer dans la modernité »[847]. De ce point de vue, Stoskopf est un agent double qui synthétise et regroupe ces deux options. En charge de commandes importantes à Strasbourg, son discours autour de l'amour des paysages urbains alsaciens intègre a fortiori un nouveau volet et ses réalisations puisent dans de nouveaux registres formels et conceptuels. Dans

[842] « La cité du quai des Belges », *op. cit.*, p. 53.

[843] Charles-Gustave STOSKOPF, *Ma nomination d'architecte en chef de l'Esplanade*, s.d., 8 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[844] Charles-Gustave STOSKOPF, *Ma nomination d'architecte en chef de l'Esplanade*, s.d., p.7. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[845] Paul LANDAUER, *L'invention du grand ensemble*, *op. cit.*, p. 39.

[846] Témoignage de Léon-Paul Leroy sur l'histoire de la SCIC, 4 février 1987, p.18-19. CDC, Fonds du groupe SCIC, cote 201-1.

[847] Danièle VOLDMAN, « 1945 : Reconstruire des villes de béton ou en grès des Vosges ? », *op. cit.*, p. 270.

Images d'une Alsace nouvelle[848], tout en vantant les mérites de sa reconstruction régionaliste, l'architecte développe une position plus nuancée. Assumant la dichotomie de sa production, l'architecte affirme : « Dans les grandes villes où aucune tradition ne demande à être respectée et où il s'agit au contraire de vaincre les mauvaises habitudes, les bâtisseurs se manifestent avec plus d'audace »[849]. Cette « audace » s'impose à Stoskopf face à des commandes dont l'ampleur est alors exceptionnelle, lui permettant de développer fortement son activité.

Quand Frédéric Leherre, alors directeur des services départementaux du secrétariat d'Etat à la reconstruction et au logement, dresse un premier bilan, en 1957, des résultats du secteur de la construction dans le Bas-Rhin, il note évidemment la conjugaison des efforts entrepris par des échelons décisionnels nationaux et locaux[850]. Entre la Libération et le 31 décembre 1956, 31 544 logements ont été mis en chantiers dans tout le Bas-Rhin dont 10 501 chantiers engagés à Strasbourg (pour respectivement 13 278 et 4 068 à Strasbourg en décembre 1953). Sur ces 10 501 logements strasbourgeois, Stoskopf est impliqué à hauteur de 7%, grâce aux opérations conjointes du quai des Alpes, du quai des Belges et de la place de l'Homme-de-Fer, où il réalise en tout 755 logements. Il arrive ainsi en seconde position, derrière Eugène Beaudouin et ses 800 logements. Sur la même période, si l'on considère la construction neuve seulement où l'on compte 4 178 logements mis en chantier, la part de Stoskopf sur les opérations strasbourgeoises se monte à 16% et celle de Beaudouin à 19%.

La position très importante de l'architecte alsacien dès le début des années 50 sur la scène professionnelle locale s'amplifie les années suivantes et l'opération du quai des Belges marque ainsi son entrée sur la scène nationale. Le projet illustre, de par sa configuration, une position à mi-chemin entre les réalisations sociales d'avant-guerre à Strasbourg, notamment celle de Dopff, et portant déjà en germe le « hard french »[851]. En effet, l'architecte est amené à reconduire la trame constructive et typologique initialement expérimentée quai des Belges, pendant une dizaine d'années, à travers différentes réalisations en Alsace et en région parisienne[852].

[848] Charles-Gustave STOSKOPF, « Images d'une Alsace nouvelle », *op. cit.*

[849] *Ibid.*

[850] F. LEHERRE, « Reconstruction et construction dans le Bas-Rhin », *op. cit.*

[851] Bruno VAYSSIERE, *Reconstruction, déconstruction*, *op. cit.*

[852] Voir les développements sur la reconduction du type développé quai des Belges en page 258.

2) Reconstruire et innover : l'opération « grande percée » à Strasbourg (1952-1956)

L'extension des prérogatives de Stoskopf, en tant qu'architecte en chef, au début des années 1950, lui offre une occasion historique avec le chantier de reconstruction de la place de l'Homme-de-Fer. Pour ce projet, l'architecte érige une tour d'habitation collective en plein centre historique de Strasbourg, à proximité de l'Aubette conçue par Jacques-François Blondel (1705-1774). Le critique Jacques Lucan évoque, en 1978, l'architecture de cette tour et son intérêt urbain :

Jusque-là, le centre de Strasbourg n'avait pas été un lieu d'investissement majeur de construction nouvelle. Aux lendemains de la dernière guerre, […] Gustave Stoskopf avait même projeté les bâtiments sur la place de l'Homme-de-Fer au débouché de la place Kléber, des bâtiments qui ne font pas toujours l'unanimité, mais qui, malgré une architecture un peu "pauvre", savent encore s'articuler.[853]

Quelles sont les conceptions et les volontés qui ont présidé à l'érection de cette tour, régulièrement décriée ? Quelle est la volonté d'inscription urbaine pour cet édifice ? Pour l'analyse de ce projet, nous explorons principalement le dossier rassemblé par l'architecte dans son fond d'archive[854] ainsi que des dossiers présents aux archives municipales de la ville et de la communauté urbaine de Strasbourg[855], ainsi qu'un certain nombre d'articles dans la presse spécialisée en 1956[856], en 1957[857], ou de publications spécifiques[858].

a. La Reconstruction de Strasbourg

Le temps des épreuves et du provisoire

Le destin des Alsaciens et des Strasbourgeois pendant la guerre est profondément bouleversé. L'Alsace, loin de connaître une « drôle de guerre », est une terre d'exode dès 1939 ; 400 000 Alsaciens dont 200 000 Strasbourgeois sont évacués vers le Sud-Ouest[859]. Après juin 1940, l'occupation allemande aboutit à de profonds désordres et créent des situations personnelles très diverses. Les Alsaciens exilés, les prisonniers des camps d'internement et les incorporés sont les victimes d'une politique brutale de germanisation des autorités, accompagnée d'une forte répression. Sur le plan local, une figure importante assure une continuité politique : le maire Charles Frey, élu en 1935 à la tête d'une coalition alliant catholiques et socialistes. En 1939, Frey mène avec succès l'évacuation de Strasbourg et dirige les institutions municipales exilées depuis

[853] Jacques LUCAN, « Strasbourg, dossier », *op. cit.*, p. 72.
[854] ADBR, fonds Stoskopf, 60J6.
[855] AMS, archives de la police du bâtiment, cotes 855W203, 807W199 et cote 8PL83-107.
[856] « Strasbourg (Villes et villages reconstruits) », *Urbanisme*, 1956, nº 45-46, p. 189.
[857] « L'ensemble de la place de l'Homme-de-Fer », *op. cit.*
[858] *Reconstruction Strasbourg 1948-1962, association syndicale de Reconstruction de Strasbourg*, 1962, 30 p.
[859] Jacques GRANIER, Georges FOESSEL et Alphonse IRJUD, *La libération de Strasbourg*, Strasbourg, la Nuée bleue, 1994, p. 15.

Périgueux. Il prend part également à la défense de Strasbourg face à la contre-offensive allemande de 1945.

Strasbourg et ses faubourgs sont bombardés au total 13 fois entre le 16 décembre 1940 et le 25 septembre 1944[860]. Les destructions sont nombreuses et dispersées sur toute l'étendue de son territoire. Le centre de la cité semble longtemps épargné, mais les bombardements alliés du 11 août et ceux du 25 septembre 1944 font éclater la guerre totale à Strasbourg. Après le 11 août, on compte 158 morts, 435 destructions complètes sur 3 700 édifices endommagés au total. Le château des Rohan, édifice du XVIII^{e} siècle construit par Robert de Cotte (1662-1735), est alors gravement endommagé. La cathédrale est touchée, l'ancienne douane, édifice à destination commerciale remontant au XIV^{e} siècle, est détruite par les flammes et de nombreux édifices anciens et certaines rues disparaissent complètement. Alors que l'on a pas encore déblayé tous les gravats, les bombardements du 25 septembre s'avèrent encore plus redoutables (574 morts, 477 destructions totales sur 5 000 édifices touchés)[861].

Strasbourg est libérée le 23 novembre 1944 par les colonnes de la 2^{e} Division blindée, dirigée par le Général Leclerc. Après la joie de la Libération, la période politique qui s'ouvre après-guerre est un moment politique complexe, marqué par l'épuration et une politique nationale de réintégration de l'Alsace à la France. Le bilan de 1945 est très lourd : on dénombre 1 300 morts et 1 700 blessés sur le plan humain. Pour le « Grand Strasbourg », le bilan se monte à 1 524 destructions totales sur plus de 19 000 édifices endommagés sans compter les dégâts sur les réseaux, équipements et ouvrages d'art[862].

L'après-guerre et la Reconstruction

Un arrêté du 7 octobre 1947 déclare la ville sinistrée, avec obligation de se doter d'un plan de reconstruction[863]. La priorité est donnée, dans un premier temps, au relogement provisoire des sinistrés. Dès 1945, 7 000 strasbourgeois sont installés à Kehl dans des quartiers de baraques préfabriquées importées des USA[864]. Lors de sa visite en 1949, le ministre Claudius-Petit esquisse un bilan plutôt mitigé : « La reconstruction a été retardée à Strasbourg par plusieurs facteurs : trop d'architectes et d'urbanistes voient trop grand, d'où des dépenses excessives [...] »[865]. Les enjeux de la Reconstruction se conjuguant à ceux d'une crise aigüe de l'appareil productif, c'est en effet seulement à partir de 1950, une fois les pénuries jugulées, que démarrent véritablement les

[860] Christian LAMBOLEY, *40-45, Strasbourg bombardé*, Strasbourg, Contades, 1988, 158 p.
[861] *Ibid.*
[862] Tous les chiffres cités sont issus de *Ibid.*, p. 35.
[863] AMS, archives de la police du bâtiment, 167MW145.
[864] Bernard VOGLER, *L'après-guerre à Strasbourg*, *op. cit.*, p. 26.
[865] *Ibid.*, p. 30.

chantiers. Concentrées d'abord autour des quartiers périphériques permettant le relogement des sinistrés déplacés à Kehl, la cité Rotterdam ou la cité du quai des Belges sont les fers de lance des programmes de construction de cette période.

Le plan des destructions, dressé en 1948[866], montre bien le caractère disséminé des bombardements, affichant des zones de destructions plus denses comme autour de la place Gutenberg, littéralement éventrée. La situation au Nord de la place Kléber est moins dramatique puisque sur l'îlot central de l'Homme-de-Fer, un seul immeuble apparaît gravement endommagé sur les cinq parcelles au total (pl.30 ill.c). Conjonction entre l'élaboration du plan de reconstruction et les nécessités du développement de la ville, le projet de la place de l'Homme-de-Fer s'inscrit dans des enjeux urbains et historiques plus vastes, notamment à travers la prolongation de la grande percée. La grande percée est initiée par les autorités municipales avant la Première Guerre. En taillant une avenue magistrale dans la ville existante, la *Neue Strasse*, actuelle rue du Vingt-Deux-Novembre, celles-ci créent une rue qui relie la gare à la place Kléber, confortant ainsi le statut commercial du centre historique. Le second tronçon, réalisé après la Guerre avec le percement des actuelles rues des Francs-Bourgeois, de la Division-Leclerc et de la Première-Armée, créent une traversée Nord-Sud depuis la place Kléber[867]. Les brèches taillées par les bombardements dans le tissu urbain ancien, au nord-ouest de la place Kléber, mais aussi sur un ensemble d'immeubles formant un îlot au milieu de l'actuelle place de l'Homme-de-Fer[868] deviennent un enjeu important : cet îlot forme alors le dernier obstacle au parachèvement de cette traversante nord-sud de la ville. Mais cet îlot abrite des commerces florissants et parmi eux, le réputé restaurant Valentin Sorg. De plus, les immeubles sont touchés mais ils ne sont pas à terre, ce qui complique la tâche des urbanistes :

Dans ces immeubles, plus ou moins en ruines, d'importantes exploitations commerciales continuaient une activité fructueuse […] Il en résulta des procédures inévitables pour la défense d'intérêts, souvent considérables et d'ailleurs légitimes, procédures qui se poursuivirent tout le long de la construction.[869]

Le plan d'aménagement de 1950, signé par l'architecte municipal Georges Laforge, prévoit le desserrement du parcellaire ancien du centre ville : de nouvelles places apparaissent suite aux bombardements mais, globalement, les dispositions anciennes ne sont pas bouleversées[870].

---

[866] AMS, plan d'état actuel, juillet 1948, 1130W1. (pl. 30 ill.c).

[867] Se référer à Michaël DARIN, « La grande Percée », *in Strasbourg: de la Grande-Île à la Neustadt*, Lyon, Lieux Dits Éditions, 2013, pp. 104-112.

[868] Les bombes atteignent la zone de la place de l'Homme-de-Fer le 11 août et le 25 septembre 1944. Christian LAMBOLEY, *40-45, Strasbourg bombardé*, *op. cit.*, p. 23.

[869] *Reconstruction Strasbourg 1948-1962, association syndicale de Reconstruction de Strasbourg*, *op. cit.*

[870] AMS, plan d'aménagement, vers 1950, 1130W3. (pl. 30 ill.e). Des cicatrices urbaines constituent des trouées d'aération dans un tissu très dense (place Mathias-Merian, place des Tripiers, place des Meuniers, rue du Vieil-Hôpital). Par ailleurs, certaines rues sont élargies et des alignements rectilignes sont établis.

a. Les immeubles de la place de l'Homme-de-Fer, le magasin Mathieu / ADBR 60J6.
b. Les destructions de 1944, le château des Rohan sinistré.
c&d. Etat des destructions et zoom sur la place de l'Homme-de-Fer, juillet 1948 / AMS 1130W.
e. Projet d'aménagement, zoom sur la place de l'Homme-de-Fer, 1950 : dégagement d'un espace central / AMS 1130W3.

Le plan prévoit cependant la destruction totale de l'îlot central de la place de l'Homme-de-Fer afin de créer un espace public plus vaste. Un volume est prévu en remplacement des parcelles à la pointe des îlots qui bordent la rue du Fossé-des-Tanneurs, dont le tracé est dévié par le volume projeté. Du côté de la place Kléber et de l'Aubette, une « ordonnance » architecturale est prévue, grâce à un système d'arcade en façade, afin de s'intégrer à la ville existante (pl.30 ill.e).

b. Une grande maison « moderne»[871]

Des formules inédites

L'association syndicale de reconstruction de Strasbourg est créée en 1948[872] : elle a pour vocation de rassembler les dommages de guerre. L'efficacité de cet organisme et des outils mis en place par le MRU se heurtent cependant à des lenteurs administratives locales, comme l'affirme en 1962 son président, l'avocat Jean-Jacques Rothenbach (1920-2012)[873]: « la reconstruction de Strasbourg devait se faire en fonction d'un plan d'aménagement, dont la mise en œuvre a été entreprise seulement au moment où nos travaux étaient pratiquement terminés »[874]. Au titre des opérations préfinancées, l'association dirige les travaux de la cité boulevard de la Marne. Cet ensemble réalisé entre 1950 et 1952 par les architectes François Herrenschmidt, Antoine Pfirsch et Edouard Kah développe une composition servie par d'élégantes façades ordonnancées : « Cet ensemble a constitué à Strasbourg la première tentative de substituer à l'implantation traditionnelle […] une implantation en fonction d'espaces largement ouverts sur des jardins »[875]. A proximité de la cité Rotterdam et de celle du quai des Belges, cette opération bénéficie, par son financement, de prestations soignées ainsi que d'une insertion urbaine fondée sur une composition urbaine ordonnée et classique (pl.33 ill.c). En 1962, l'association affiche un bilan de 1 600 logements répartis dans 390 immeubles différents.

Parmi les projets menés par l'association, l'opération dite « grande gercée » est aussi une opération préfinancée. Grâce à la formule inédite des Immeubles Sans Affectation Individuelle (ISAI), l'Etat finance les premiers immeubles de l'après-guerre. Réglementé en septembre 1945 et prenant le nom d'ISAI en 1946, cette mesure originale a pour but l'aide au démarrage rapide de la Reconstruction.

---

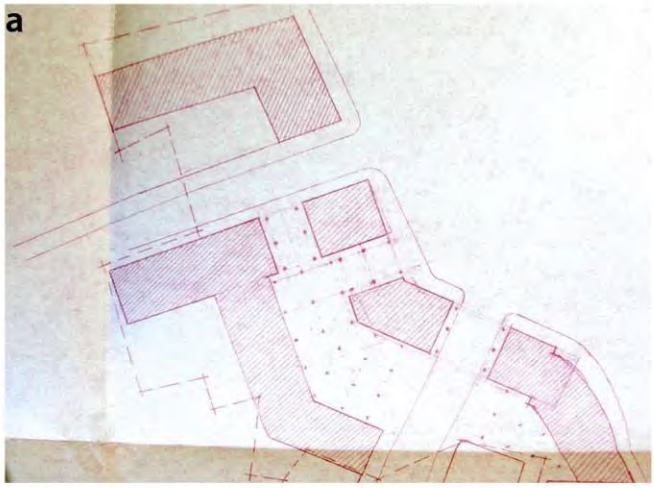
[871] Ce titre est emprunté à Bruno VAYSSIERE, *Reconstruction, déconstruction*, *op. cit.*, p. 23.

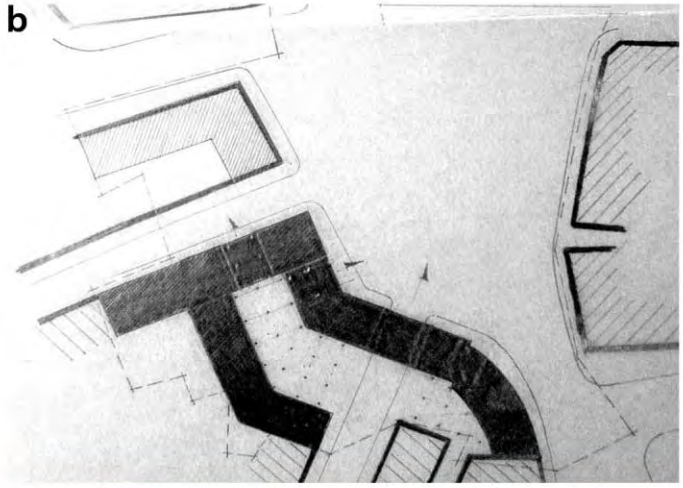
[872] *Reconstruction Strasbourg 1948-1962, association syndicale de Reconstruction de Strasbourg*, *op. cit.*

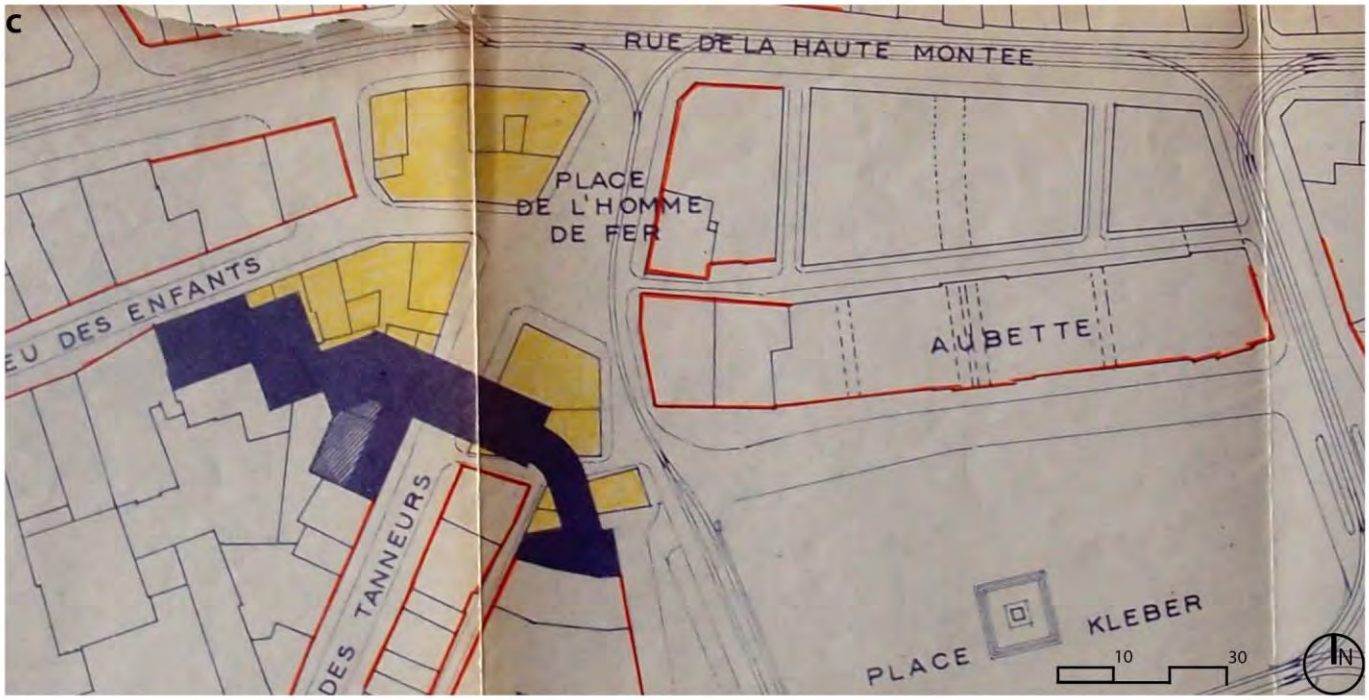
[873] A partir de la Reconstruction, l'avocat s'implique dans l'urbanisme de la ville. Voir Jean-Jacques ROTHENBACH, *Histoire et urbanisme, reflexions d'un strasbourgeois*, Strasbourg, Agence d'Urbanisme pour l'Agglomération Strasbourgeoise, 1978, 38 p.

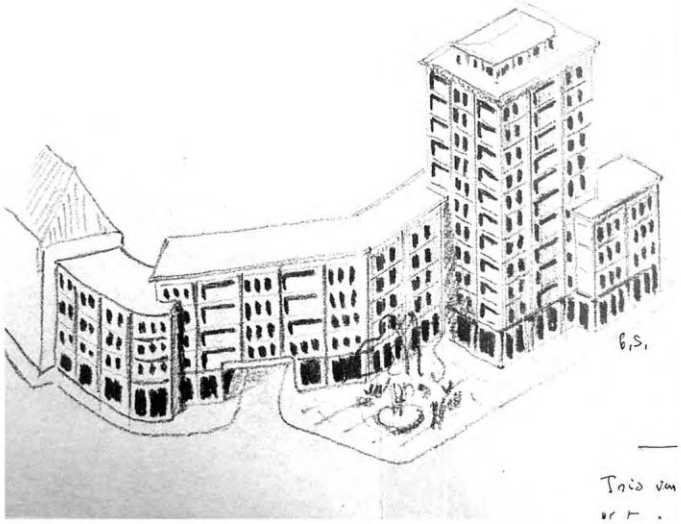
[874] *Reconstruction Strasbourg 1948-1962, association syndicale de Reconstruction de Strasbourg*, *op. cit.*

[875] *Ibid.*, p. 21.









a&b. Esquisses d'implantation, novembre 1951 /ADBR60J6.
c. Projet d'aménagement (îlots détruits en jaune), s.d. /AMS 855W203.
d. Variante A validée par Pierre Dalloz, novembre 1951 /ADBR 60J6.
d. Vue d'ensemble de l'avant-projet, s.d. (1953) /AFS9.

Les ISAI permettent d'édifier des immeubles où les appartements sont proposés aux sinistrés « en contrepartie de la valeur de leur indemnité et de l'abandon de leurs droits de propriété initiaux »[876], et parfois reconstruits à d'autres endroits, dans des zones de compensation. Cette procédure est employée dans tous le pays entre 1945 et 1947 et notamment au Havre. Cependant, les ISAI n'ont pas rempli tous leurs objectifs et n'ont pas suscité l'enthousiasme, les chantiers se déroulant alors que l'appareil de production est encore inadapté. Les ISAI, fondés sur l'abandon des dommages de guerre par le sinistré au profit d'une association syndicale[877], sont cependant à la source d'un renouveau important des pratiques, cette procédure incarnant une transition de la propriété individuelle vers une collectivisation de l'habitat en France. Ainsi, la formule employée pour la reconstruction des immeubles de la place de l'Homme-de-Fer relève d'un montage financier principalement issu d'efforts consentis par l'Etat.

Un assemblage urbain

Place de l'Homme-de-Fer, le transfert des dommages attribués aux sinistrés du pourtour et du centre de l'actuelle place aboutit au choix d'un immeuble collectif de forme audacieuse, comme le souligne justement Bruno Vayssière :

Parfois, des allocataires de maisons à peine endommagées mais remarquablement bien situées au centre ville vont s'associer dans la même opération de petite tour en cœur de ville. L'exemple strasbourgeois édifié par Stoskopf reflète exactement l'issue surprenante de ce type de négociation. Le stade infantile du HLM a commencé aussi par une volonté de regroupement dans une grande maison "moderne" en plein cœur urbain.[878]

Stoskopf est missionné[879] afin de réaliser l'étude, secondé par Walter Oehler, présent à ses côtés depuis le projet du quai des Belges et par un autre ancien élève de l'école régionale, Alfred Fleischmann. Ils s'adjoignent également les services de Louis Hiss, architecte-ingénieur diplômé de l'ENIS. Reloger tout en dégageant l'espace urbain et maintenir l'îlot central en place durant le chantier[880] sont des contraintes fortes aboutissant à la forme articulée du projet, dominé par une tour : « Dès le départ, mon choix était fait. Il m'a été dicté par la nécessité de retrouver dans la mesure du possible le nombre de m^2 détruits au sol, en d'autres termes, de reloger autant que

[876] Jean-Claude CROIZE, *Politique et configuration du logement en France (1900-1980), Volume III, naissance d'une politique (1947-1953)*, *op. cit.*

[877] Danièle VOLDMAN, *La reconstruction des villes françaises de 1940 à 1954*, *op. cit.*, p. 303.

[878] Bruno VAYSSIERE, *Reconstruction, déconstruction*, *op. cit.*, p. 23.

[879] L'architecte affirme qu'il est mandaté par l'urbaniste de la ville, Monsieur Jean Clément.

[880] La majorité des immeubles centraux sont restés en place pendant la durée du chantier. L'aile arrière du magasin Mathieu et le restaurant L'Ours Blanc sont les seuls édifices démolis dès le démarrage du chantier. Voir AMS, 855W203, *grande percée exposé des motifs*, Gustave Stoskopf, 19 juin 1953, 4 p.

possible les propriétaires lésés»[881]. L'essentiel des recherches conceptuelles est, en effet, effectué durant l'hiver 1951-1952. Dans les premières esquisses, un assemblage de volumes disparates et plus ou moins distincts, apparaît. Il permet de gérer une situation urbaine complexe : la proue de deux îlots différents et la jonction entre trois rues. Un des volumes enjambe la rue du Fossé-des-Tanneurs, comme un pont sur l'ancien canal disparu dont seule la toponymie garde la trace : il offre ainsi un cadre, comme un tableau, une vue sur le tissu ancien. D'autres esquisses présentent une opération plus homogène, comme un volume unique de 5 niveaux, qui s'étend sur une parcelle voisine, au sein de la même zone de remembrement. L'immeuble se dédouble et s'approfondit sur certains fonds de parcelles et le rez-de-chaussée est traité comme une galerie ouverte rythmée par de fines colonnades (pl.31 ill.a,b,c).

La tour émerge des croquis qui sont présentés début 1952 à Pierre Dalloz, proche conseiller de Claudius-Petit. La variante validée par Dalloz, qui transmet une note succincte à Stoskopf[882], affiche un langage perretien, d'un modernisme ordonné et tempéré (pl.31 ill.d). En effet, des toitures plates et saillantes constituent une corniche qui couronne les façades. Quatre volumes composent l'ensemble et sont ordonnancés, en façade, par des travées verticales nettement affirmées. Le socle est matérialisé par le présence d'un ruban continu de vitrines généreuses au rez-de-chaussée. Tous les volumes sont couverts de toitures plates, y compris la tour qui présente son côté le plus long, parallèlement à l'espace public, à la différence du projet final. Les deux volumes extrêmes sont plus bas et comptent 3 étages : ils constituent des volumes de jonction, d'accompagnement urbain permettant « d'accrocher à la ville » la barre principale de quatre étages, qui enjambe la rue du Fossé-des-Tanneurs et la tour. Cette dernière présente 10 étages et un attique discret.

Les esquisses réalisées, au début du mois de janvier 1952, illustrent les recherches de l'architecte concernant l'expression des façades. L'ordonnancement très prononcé et rigoureux s'y affirme par l'utilisation d'une trame verticale et un rythme alterné entre percements et travées aveugles. Depuis l'esquisse précédente, la tour est rehaussée de deux niveaux supplémentaires et tous les autres volumes en gagnent un. Sur les façades, le premier étage devient un entresol, appartenant ainsi visuellement au socle. Intégrée dans la hauteur de ce socle, la structure qui permet d'enjamber la rue du Fossé-des-Tanneurs se précise, le profil des portiques s'affinant vers le bas (pl.32 ill.a,b). Ainsi, malgré la rationalité affichée – superposition des baies, trames et ossatures lisibles –, la composition présente une division tripartite, encore empreinte d'une forme de classicisme dont Perret, Roux-Spitz sont les représentants en France. Stoskopf s'inscrit en effet,

[881] Charles-Gustave STOSKOPF, *Parler de soi sans modestie*, 1980, p.6. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[882] Note manuscrite de Pierre Dalloz, 3 décembre 1951. Dalloz valide une esquisse et enjoint Stoskopf de la détailler par la l'élaboration d'une maquette permettant d'apprécier au mieux l'échelle de l'opération. ADBR, fonds Stoskopf, 60J6.

avec ce projet dans la veine d'un modernisme tempéré employé par de nombreux architectes alors, qui fondent la composition de leurs façades sur des principes académiques, comme l'a décrit l'historien Gilles Plum :

Dans la plupart des immeubles, le rez-de-chaussée est bien marqué et bien différencié. Dans le haut de la façade, on trouve en général une forte corniche ou un dernier niveau en retrait ou formant au moins une horizontale […] comme une colonnade, une façade doit avoir une base, un développement vertical et un entablement.[883]

En 1952 et 1953[884], le projet est finalisé. De nombreux échanges ont lieu concernant l'adaptation du projet aux règles d'urbanisme de la ville. A l'hiver 1953, l'examen des plans du projet final par les services techniques de la ville semble encore achopper sur plusieurs points et principalement sur la hauteur de la tour : la ville souhaite, en effet, limiter à 28 mètres sa hauteur, correspondant à la hauteur maximale de l'équipement de secours des pompiers[885]. Le soutien et l'audience de Stoskopf auprès de l'administration centrale permettent de lever ces obstacles, et grâce à l'intermédiaire du préfet, le projet obtient enfin les dérogations nécessaires au début de l'année 1954 : un arrêté préfectoral entérine la hauteur de la tour à 48 mètres[886].

Une construction moderne ?

Le projet final accueille 79 logements[887] et une quinzaine de commerces sur plus de 12 000 mètres carrés[888]. Il s'inscrit encore dans la veine du croquis présenté à Pierre Dalloz mais en diffère sur plusieurs points, introduisant notamment plus de progressivité dans le rapport à la ville existante. Le plan de masse développe six volumes qui viennent, comme un éventail, effectuer une rotation permettant une transition depuis la place Kléber jusqu'à la rue du Jeu-des-Enfants. Les six volumes sont distingués par la hauteur de leur corniche et le traitement de leur toiture : les volumes présentent 1, 4, 5, 6 et 14 niveaux.

Du côté de la place Kléber, deux immeubles discrets gèrent le lien visuel entre les édifices existants (principalement l'Hôtel Maison Rouge aujourd'hui disparu) et le corps principal de bâti. Ces édifices de jonction se singularisent par l'emploi de hautes toitures aux profils typiquement alsaciens, alignant leurs faitages avec les édifices voisins. À mesure que l'on s'approche de la tour, l'écriture des façades se fait plus sobre et plus moderne : les toitures plates et

[883] Gilles PLUM, *L'architecture de la reconstruction*, *op. cit.*, p. 181.

[884] Le dossier des plans d'exécution est transmis en mairie le 8 octobre 1955. Voir AMS, archives de la police du bâtiment, 855W203.

[885] Courrier de la mairie à C.-G.S., le 2 décembre 1953. AMS, archives de la police du bâtiment, 855W203,

[886] Arrêté préfectoral, 1954. AMS, archives de la police du bâtiment, 855W203.

[887] En 1953, le projet propose 79 logements du 1 au 5 pièces. Mais dans la présentation de 1962 faite par l'ASR, le projet est décrit comme comprenant 55 logements mais cette fois-ci 39 locaux commerciaux.

[888] Le projet final est présenté dans ses composantes urbaines par Stoskopf dans différents textes dont principalement une notice datée de 1953. *grande percée exposé des motifs*, 19 juin 1953, p.4. AMS, archives de la police du bâtiment, 855W203.

saillantes constituent une protection et un couronnement pour les façades, reprenant l'idée de la corniche employée pour la cité du quai des Belges. Pour les volumes bas, Stoskopf fait régner la hauteur des corniches de la place Kléber et s'inspire de la proportion des baies du bâtiment de l'Aubette qu'il juge « normalisée »[889].

Si la hauteur de son corps de bâtiment principal reprend la hauteur de la façade de Blondel, les fenêtres sont plus réduites et ne reprennent pas l'effet d'étagement de celles de l'édifice du XVIII[e] siècle. L'emploi systématique d'une baie de forme carrée homogénéise un ensemble volumétriquement disparate. Pour les éléments de second-œuvre, l'architecte normalise les éléments employés, les portes intérieures et les fenêtres étant limitées à quelques types. Les baies sont uniformément pourvues de fins encadrements métalliques en tôle, qui sont légèrement saillants. Des éléments de claustras de bétons percés de petit oculus créent une modénature supplémentaire en façade.

Le volume principal enjambe la rue du Fossé-des-Tanneurs. Ordonnancé symétriquement par rapport à cette voie, l'édifice encadre et met en scène cette rue[890]. Fermant la place à l'entrée de la rue du Jeu-des-Enfants, la tour, revendiquée comme un beffroi, se positionne à l'équerre du volume principal et présente maintenant 14 étages. Au sommet de la tour , le restaurant *Valentin Sorg* bénéficie d'une position avantageuse puisqu'il jouit d'un panorama exceptionnel. Culminant à environ 48 mètres, l'impact de la tour est soigneusement étudié par les architectes, se défendant d'endommager les perspectives sur la cathédrale. Un dessin comparatif présentant une élévation des édifices importants de Strasbourg illustre ce souci (pl.33 ill.a). Stoskopf se prémunit d'ailleurs des attaques à ce sujet :

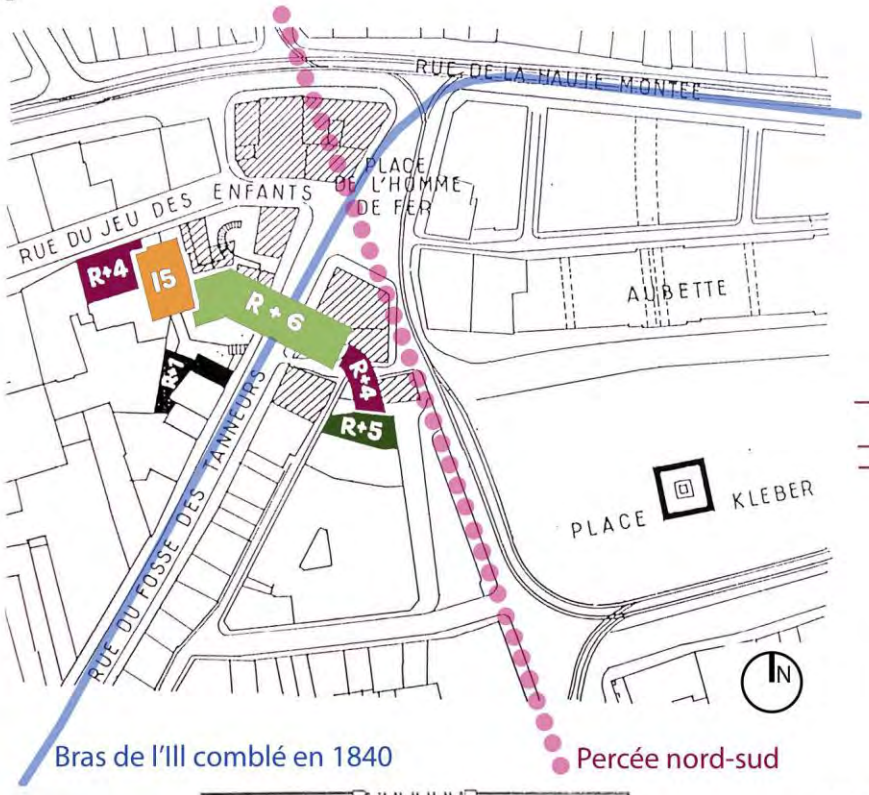
La hauteur de cette Tour (48 mètres) est donc à peine plus élevée que le bâtiment des "Grandes Galeries" lui faisant face. Si la cathédrale constitue le Pôle Nord de la Place Kléber, la tour de l'immeuble préfinancé en est le Pôle Sud. Elle n'est située dans l'axe d'aucune artère orientée sur la flèche de la cathédrale. [891]

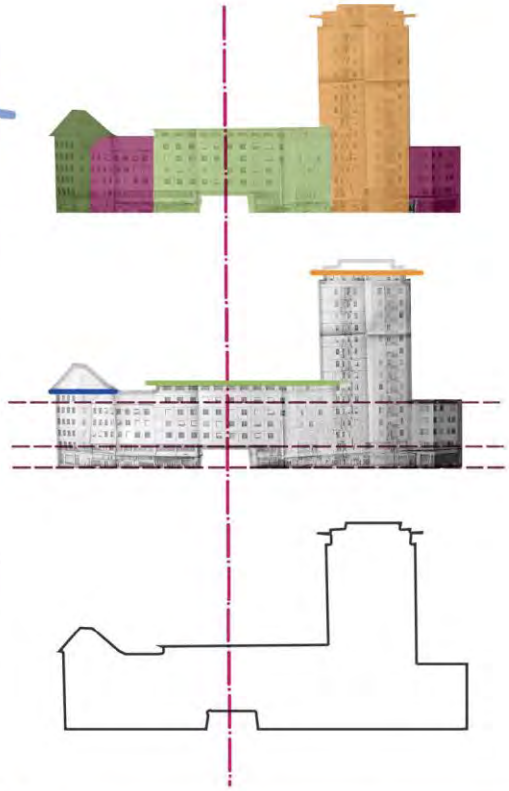
D'un point de vue technique, le chantier est une opération délicate puisque les nouveaux édifices doivent se faufiler derrière des immeubles dont l'activité est maintenue pendant la durée des travaux. Pour les immeubles de plus de 7 niveaux, l'utilisation du béton est affirmée en façade : les rives de planchers et les faces extérieures des poteaux saillants sont apparents, peints en gris ; ils quadrillent strictement les façades des volumes (pl.33 ill.a).

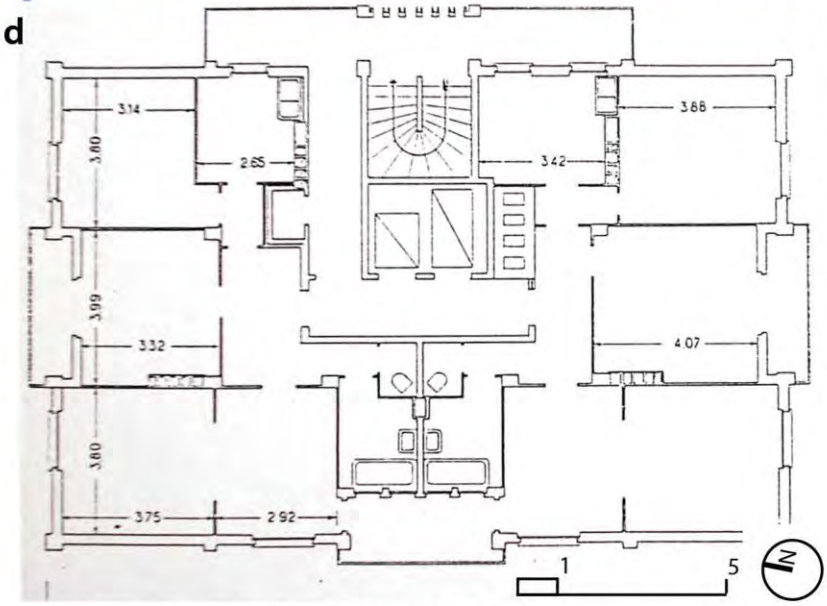
[889] Charles-Gustave STOSKOPF, *Parler de soi sans modestie*, 1980, p.6. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[890] Les aménagements du tramway et de l'actuelle place de l'Homme-de-Fer rendent moins perceptible cet ordonnancement.

[891] *Grande percée exposé des motifs*, 19 juin 1953, p.4. AMS, archives de la police du bâtiment, 855W203.







b&c. Esquisses de façades, s.d. (1951-1952) / ADBR 60J6.
c. Schémas d'implantation et de composition / GB 2013.
d. Plan d'étage courant de la tour, s.d. / ADBR 60J6
e. Chantier de la tour, s.d. / ADBR 60J6

Le remplissage présente une finition de deux types : des dalles de pierre de Chauvigny revêtent les façades de la tour alors que le bâtiment central est recouvert d'un enduit. D'importantes fondations s'avèrent nécessaires pour édifier la tour, conçue comme un « tabouret renversé »[892] relié par les quinze planchers et contreventé par la cage d'escalier. L'ossature structurelle est tramée sur une grille d'environ 3,80 mètres découlant d'un choix de franchissement original :

« La dalle est coulée sur des panneaux de grandes dimensions formées de cadres et entretoises en lattes de 35x50, recouverts sur les deux faces de nattes en roseaux qui forment hourdis. Ce coffrage perdu subsiste après coulage »[893]. Les bâtiments de moins de 4 niveaux sont bâtis avec des techniques plus conventionnelles : des murs porteurs en brique et des systèmes de poutrelles hourdis pour les planchers. L'épaisseur bâtie des volumes principaux est d'environ 12 mètres de profondeur, et les plans des logements qui se développent sur cette épaisseur sont assez spacieux. Les pièces d'eau ne sont pas regroupées : cuisine et sanitaires sont éloignés. Chaque logement bénéficie, d'au moins, un espace extérieur. La tour se développe sur une base de 12 par 18 mètres, accueillant ainsi deux logements quasi symétriques par étage. Là encore, les pièces d'eau sont disjointes, différenciant ce plan du schéma utilisé davantage dans la conception de l'habitat social. Ce type de dispositif plus dispendieux est possible ici, dans le cadre d'un financement moins restreint que celui des HLM[894]. C'est d'ailleurs le choix que fait aussi François Herrenschmidt pour la cité d'immeubles rationnels préfinancés du boulevard de la Marne réalisé au même moment[895] (pl.33 ill.c)

a. Un projet polémique ?

Un projet et une réception polémiques

La genèse de ce projet est complexe, à la croisée de visées politiques et administratives antagonistes. Outre les difficultés techniques et les dérogations nécessaires à la réalisation du projet, la méfiance provient surtout de l'administration des Monuments historiques, notamment de son architecte en chef en Alsace, Bertrand Monnet[896]. Le projet voisine l'Aubette, édifice classé au titre des Monuments historiques. Sans avoir été encore formellement consultée, la délégation permanente de la commission supérieure des Monuments historiques marque sa défiance à l'égard du projet :

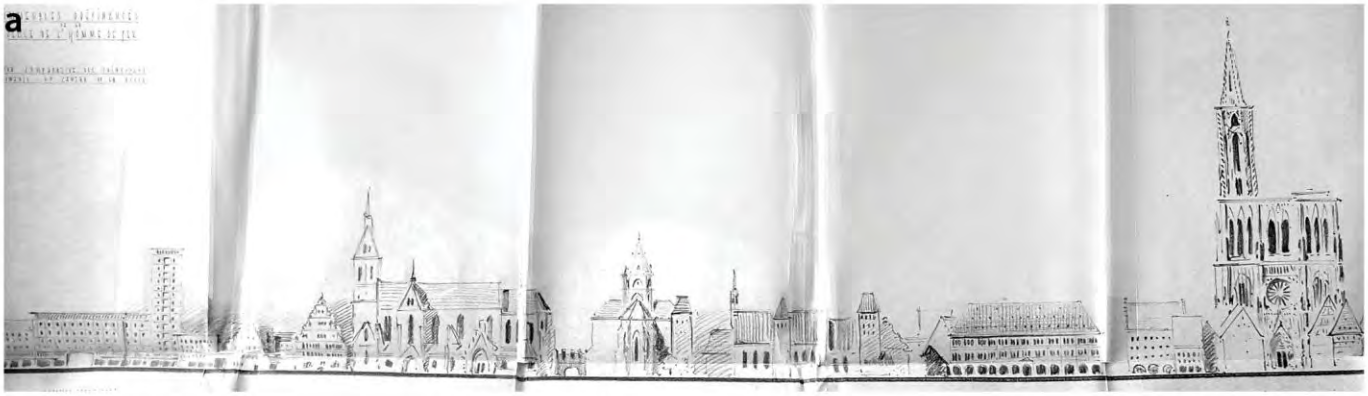
[892] « L'ensemble de la place de l'Homme-de-Fer », *op. cit.*

[893] *Ibid.*, p. 59.

[894] Christian Moley affirme que ce type de dispositif est employé essentiellement dans des cadres spécifiques type ISAI. Christian MOLEY, *Figures architecturales de l'habitation*, Paris, Bureau de la Recherche Architecturale, École d'architecture de Normandie, 1988, p. 134.

[895] Pour cette cité, Herrenschmidt propose des plans où les salles d'eau et cuisines sont disjointes. Voir AFS, 852W194.

[896] Voir Nicolas LEFORT, « Le service des Monuments historiques en Alsace de 1919 à 1959 », *op. cit.*



a. Etude comparative (élevations des bâtiments majeurs à Strasbourg incluant l'opération), 1953 /AMS 855W203.
b&c. Autres réalisations de l'association syndicale : l'Hôtel National, place de la Gare et la cité de la Marne / ADBR 60J6.
d. Les immeubles terminés et la place dégagée, s.d. / ADBR 60J6.

« Ce projet qui entraînerait d'importantes démolitions, prévoit de vastes percées, des immeubles de caractère industriel, dont l'un en particulier se présenterait sous la forme d'une tour de 43 mètres de hauteur »[897]. Dans cette période de maturation des exigences des Monuments historiques en matière d'architecture, les débats concernant la tour de l'Homme-de-Fer sont très vifs[898] et certains membres, comme Paul Léon ou Georges Huisman, sont très sévères à l'encontre de l'architecture élaborée par Stoskopf : « Pour certains, la proximité du vieux centre est suffisante pour bloquer la modernisation alors que pour d'autres, l'évolution déjà amorcée autorise la future construction qui ne constituera qu'une strate supplémentaire »[899] résume Isabelle Backhouche.

Pour dénouer le différend entre les Monuments historiques et le MRU, des arbitrages sont sollicités et notamment celui d'André Cornu (1892-1980), alors secrétaire d'État chargé des beaux-arts. L'architecte, en prévision d'une demande éventuelle de réduction de la hauteur et de l'importance de sa tour, lui rajoute volontairement deux étages sur les esquisses et la présente sous un angle de vue, qui l'épaissit. C'est finalement cette version, sans retouches nécessaires, que valide André Cornu lors de sa visite à Strasbourg[900]. Les soutiens du projet sont puissants : les ambitions de l'équipe de Claudius-Petit se conjuguent ici à la volonté du maire de prolonger un projet historique. Charles Frey, défenseur de la grande percée, devient le défenseur de la tour Stoskopf et y voit même une réminiscence d'un édifice passé de la ville, la *Pfennigturm*[901]. Dès l'origine, l'architecte justifie également son projet par une volonté de répondre à des nécessités historiques. La tour permet, selon lui, le prolongement non seulement de la grande percée et l'aboutissement du plan Blondel, qui prévoyait dès le XVIII[e] siècle l'amélioration de l'accès nord de la place Kléber. Au départ, le tour de force technique est un argument pour les promoteurs du projet : l'association syndicale de reconstruction de Strasbourg choisit d'ailleurs d'illustrer son bilan avec une perspective de la tour de Stoskopf[902]. Dans les années 1950, certaines revues d'architecture publient le projet dont un court article dans *Urbanisme* en 1956[903]. Dans la revue *Bâtir,* en 1957, un dossier très conséquent vante les mérites de l'opération :

l'œuvre est bienfaisante, heureuse, réussie, puisqu'elle apporte, dans une ville où les besoins sont grands, dix douzaines de très bons logements, bureaux et boutiques d'une construction sérieuse, bien exécutée,

[897] P.V. de la délégation permanente de la commission supérieure des Monuments Historiques, 27 avril 1953. ADBR, fonds Stoskopf , 60J6.

[898] Isabelle BACKOUCHE, *Aménager la ville: les centres urbains français entre conservation et rénovation, de 1943 à nos jours*, Paris, A. Colin, 2013.

[899] *Ibid.*, p. 177.

[900] Charles-Gustave STOSKOPF, *Parler de soi sans modestie*, 1980, p.9. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[901] Charles-Gustave STOSKOPF, *Parler de soi sans modestie*, 1980, p.5. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[902] *« Reconstruction Strasbourg, 1948-1962 »*, association syndicale de reconstruction de Strasbourg, préface de Pierre Pflimlin, 1962. ADBR, fonds Stoskopf, 60J6.

[903] « Strasbourg (Villes et villages reconstruits) », *op. cit.*

confortable, cela pour un prix encore raisonnable malgré les sujétions imposées par le parti. Par ce côté tout au moins, l'œuvre est pleinement appréciée.[904]

Cette dernière assertion révèle déjà un premier malaise. Malgré ces louanges, l'esthétique austère et la hauteur de la tour sont en fait contestées très tôt par des commentateurs strasbourgeois à l'instar de Paul Ahne, dès 1959 : « La conception d'une tour aussi élevée au centre de la ville, contestable en soi mais peut-être justifiée par les exigences du relogement sur place, demandait, semble-t-il, un couronnement moins apparent »[905]. Plus tard, lorsque les historiens locaux se penchent sur cette période, les critiques persistent, à l'instar de Christian Lamboley, qui écrit : « Remarquons simplement que les édifices délimitant aujourd'hui ce nouvel axe de la rue du Noyer à la rue de la Division-Leclerc, ne pêchent pour le moins pas par abus d'imagination »[906].

Face à la montée de certains critiques, l'architecte se défend, inscrivant son projet dans l'histoire urbaine de la cité. L'impossibilité de détruire l'îlot formant un obstacle au parachèvement de la grande percée par la présence de commerces florissants ainsi que la volonté de les reloger sur place ont abouti à l'érection d'une tour. Inlassablement, Stoskopf assène ces arguments. En 1987, dans une lettre au président directeur général des *Dernières Nouvelles d'Alsace*, l'architecte réagit encore vivement à un article qui dénigre l'esthétique de son projet : « Votre collaborateur dit que l'immeuble est un des plus laids de Strasbourg ! La grande percée, la grande artère centrale Nord-Sud, a vu construire depuis 1951 d'autres opérations importantes […] Divers types d'architecture voisinent et il est bon qu'il en soit ainsi. La postérité jugera ! »[907]

Une articulation urbaine ?

L'architecte estime que son projet a permis la modernisation nécessaire de ce secteur de la ville. Néanmoins, son attitude s'adapte aux lieux d'intervention, sa doctrine demeure contextuelle, dosant à chaque fois, à différents degrés, l'expression d'une certaine modernité. Il intervient à d'autres endroits de manière plus discrète comme pour la rue du Vieil-Hôpital, ou pour défendre la reconstruction *ante bellum* de la place Gutenberg, éventrée par les bombardements[908]. Stoskopf conçoit son action comme un révélateur et l'urbanisme comme un art de la mise en scène de la ville existante, inscrivant son action dans une continuité avec les architectes de la *Neustadt*[909] et de l'entre-deux-guerres. Ce savoir-faire urbain mis en œuvre par Stoskopf en divers endroits du

[904] « L'ensemble de la place de l'Homme-de-Fer », *op. cit.*

[905] Paul AHNNE, *Strasbourg*, *op. cit.*, p. 49.

[906] Christian LAMBOLEY, *40-45, Strasbourg bombardé*, *op. cit.*, p. 38.

[907] Lettre de Stoskopf à Jacques Puymartin, le 30 avril 1987. ADBR, fonds Stoskopf, 60J6.

[908] Un débat a lieu à Strasbourg sur la reconstruction d'un îlot. Certains, comme François Herrenschmidt, défendent l'idée d'un agrandissement conséquent de la place, permettant de dégager les points de vue vers la Cathédrale. Voir François Herrenschmidt dans *Jeune Alsace*, n°13, 1945.

[909] Voir à ce sujet, Michaël DARIN, « La grande Percée », *op. cit.*

centre ville est aussi le fruit d'un politique municipale d'urbanisme singulière marquée par la tradition allemande[910]. C'est aussi ce que remarque Charles Bachofen :

Ces interventions peuvent paraître de peu d'importance par rapport à l'ampleur des grandes opérations qui marquèrent la période suivante. Mais, sans toujours éviter ce que l'on peut considérer aujourd'hui comme des fautes de goût, elles sont significatives des savoir-faire des services municipaux d'architecture de cette période et du soin apporté à la mise en valeur du paysage urbain.[911]

Place de l'Homme-de-Fer, le projet de Stoskopf s'inscrit toujours dans une lecture fine du contexte et amène à la création d'un ensemble d'accompagnement urbain, un socle pour cette première tour. Il en conçoit une seconde, usant d'un vocabulaire similaire, dans le quartier militaire Lattre-de-Tassigny à Colmar (vol.2 ill.132). La disjonction des blocs-eau y apparaît encore dans le plan des logements. Extérieurement, la tour n'émerge plus d'un assemblage urbain complexe mais devient un élément autonome au milieu d'un univers horizontal conçu aussi par l'architecte. Pour ce qui est de la construction de tours en milieu urbain, le premier « gratte-ciel » d'habitation parisienne est livrée en 1960 et présente 23 niveaux, donc 7 niveaux de plus que celle de Stoskopf à Strasbourg. Signée par l'architecte Edouard Albert, en collaboration avec Robert Boileau et Jacques Labourdette, sa structure porteuse est composée de tubes d'acier remplis de béton sur lesquels reposent des dalles en béton armé[912]. Stoskopf livrant sa tour en milieu urbain dès le milieu des années 1950, apparaît comme un précurseur dans le paysage français. Malgré des options techniques et esthétiques radicalement différentes, la tour Stoskopf et celle d'Albert démontrent une attention au tissu urbain environnant en proposant un ensemble articulé duquel émerge la tour.

Cette recette - la tour comme élément distinctif - est appliquée très vite aux grands ensembles que Stoskopf est amené à concevoir. L'homogénéité architecturale et typologique des barres, qui sont aussi parfois l'objet de variations, est contrebalancée par la construction de tours à Bondy (vol.2 ill.133) ou à Bobigny (vol.2 ill.138). Ces tours, éléments solitaires ou ponctuels, font l'objet de soins particuliers, comme à Valentigney (vol.2 ill.154), à Poissy (vol.2 ill.142) ou à Vernouillet (vol.2 ill.167), où l'architecte développe des typologies inédites dans une expression architecturale soignée et plus élaborée que les barres en jouant d'effets de contrastes, de redents. Cette attitude et le soin apporté à ces éléments verticaux vient nuancer l'idée développé par Bruno Vayssière de simples « effets de tours » ou de « barres redressées » dans cette période des grands ensembles.

[910] Voir notamment *Ibid.*

[911] Charles Bachofen évoque la Reconstruction de Strasbourg. Francis CUILLIER, *Strasbourg: chroniques d'urbanisme*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, 1994, p. 22.

[912] Jacques LUCAN, *Architecture en France, 1940-2000*, *op. cit.*, p. 102.

VII. Essor d'une production de masse

Le milieu des années 1950 marque une rupture dans l'échelle des opérations menées par l'architecte. Sa rencontre avec le directeur de la SCIC, Léon-Paul Leroy, lui permet de décrocher des chantiers en région parisienne, où il ouvre alors de nouveaux bureaux. La SCIC lui passe de nombreuses commandes à partir de 1955. Ces opérations, implantées sur des terrains de la région parisienne ou de la proche banlieue, ainsi qu'autour de grandes agglomérations dans l'Est (Strasbourg, Colmar, Belfort), sont les premiers grands ensembles qu'il réalise, les opérations regroupant maintenant plusieurs centaines de logement. Est-ce que le passage à cette échelle d'intervention et la puissance du commanditaire entraîne une rupture nette avec la pratique explorée à travers les jalons précédents et particulièrement avec les opérations de logement social du début des années 1950 à Strasbourg ? Quelles innovations présentent les grandes opérations menées par l'architecte pour le compte de la SCIC ou plus largement, dans le cadre du développement de l'architecture de masse ? Comment cette production s'inscrit-elle dans époque ?

1) Mise en place du « hard french »[913] : la cité du Parc à Vernouillet (1956-1959)

Après l'expérience de l'ensemble de Bondy et conjointement au démarrage de Créteil, l'architecte décroche une commande originale : construire une cité pour les ouvriers des usines Simca dans le parc du château de Vernouillet[914]. Quelles sont les caractéristiques de cet ensemble ? Comment l'architecte adapte-t-il la stratégie de projet de la SCIC à ce territoire singulier ? Comment cette opération s'inscrit-elle dans son œuvre et se distingue-t-elle de ses autres réalisations contemporaines ?

Pour cette analyse, les sources explorées sont relativement restreintes. La difficulté d'accès aux archives de la SCIC n'a pas permis de restituer la genèse et la formation du projet avant sa version finale. Nous n'avons pas de traces des recherches de Stoskopf et de son équipe concernant Vernouillet mais nous fondons nos commentaires sur les documents et descriptifs publiés dans les revues en 1959 dans *Urbanisme*[915] et *Techniques et Architectures*[916]. Les archives de la Caisse des Dépôts (CDC) contiennent un fonds photographique conséquent permettant de visualiser le quartier dans son état d'origine et, par ailleurs, des éléments factuels ont été retracés à partir de documents

[913] L'expression est empruntée à Bruno Vayssière. Ce dernier écrit : « Pour saisir le hard french, ce n'est pas l'othogonalité des blocs qu'il importe de retenir comme critère d'appartenance ou d'exclusion. Le monopole de la commande importe infiniment plus. » Bruno VAYSSIERE, *Reconstruction, déconstruction*, *op. cit.*, p. 210.

[914] Voir le plan de situation actuel en annexes (vol.2), page 81.

[915] « Vernouillet », *Urbanisme*, 1959, n° 64, pp. 71-73.

[916] « Vernouillet, 800 logements », *op. cit.*

conservés aux archives départementales des Yvelines[917]. Des éléments complémentaires concernant l'histoire du site ont été apportés par le rapport de diagnostic réalisé conjointement par les services du patrimoine et le CAUE 78[918].

a. Une opportunité exceptionnelle

Simca à Poissy

La Caisse des Dépôts se dote, dès 1955, d'un outil complémentaire à la SCIC : la compagnie immobilière de la région parisienne (CIRP). Cet organisme met à profit les contributions des employeurs et dès novembre 1955, douze sites sont acquis permettant de mettre en chantier au total 10 000 logements en fonction d'opportunités industrielles diverses[919]. Les cités de Poissy et Vernouillet sont destinées au logement des ouvriers des nouvelles usines Simca de Poissy. La CIRP participe ainsi de la politique d'aménagement du territoire de la région parisienne.

La marque française Simca, installée à Nanterre, reprend en effet en 1954 les usines de Poissy construites à la fin des années 1930 par l'américain Ford SAF[920]. C'est l'occasion d'une croissance exceptionnelle pour Simca, portée par un modèle industriel à succès mis en place dès les années 1930. L'installation du siège social puis l'extension des usines à Poissy en 1958, sur des surfaces d'environ 180 000 m^2, symbolisent ce renouveau. La marque négocie cette implantation industrielle stratégique avec l'Etat qui cherche à réorganiser l'appareil industriel français. Simca concentre sur un seul site toutes les activités liées à la fabrication et la production de ses automobiles : « Une grande usine est née […] vaste ensemble industriel, avec ses multiples ateliers et tout ce qui leur est nécessaire pour qu'ils puissent fabriquer mille à quinze cents véhicules par jour »[921]. Simca est dirigé par l'italien Henri Théodore Pigozzi (1898-1964) jusqu'à la vente de Simca à Chrysler en 1963. Son ambition est de produire en série des automobiles adaptées aux désirs de chaque client ; le crédo de la standardisation et de la variété se matérialise grâce à la production de gammes diversifiées. Chez Simca, la gestion rigoureuse et rationnelle de la production des automobiles s'accompagne d'une politique sociale spécifique. La marque vante ses mérites à travers diverses entreprises promotionnelles, comme par exemple, dans un ouvrage publié en 1959 :

---

[917] Les documents afférents au projet sont issus des archives préfectorales : 1290 W3537, 2208W1. Un certain nombre de cartes anciennes ont également été utilisées. Voir aux archives départementales des Yvelines.

[918] Roselyne BUSSIERE, Hélène BOUISSON et François ADAM, *Diagnostic patrimonial, urbain, paysager Seine Aval. Synthèse communale : Vernouillet*, CAUE 78, Région Île-de-France, 2012.

[919] Voir à ce sujet Paul LANDAUER, *L'invention du grand ensemble*, *op. cit.*, p. 99.

[920] Pour les détails de l'histoire industrielle automobile à Poissy, voir Jean-Louis LOUBET et Nicolas HATZFELD, *Les 7 vies de Poissy: une aventure industrielle*, Boulogne-Billancourt, E-T-A-I, 2001, 359 p.

[921] *SIMCA Poissy*, Montrouge, Draeger Frères, 1959, p. 10.

Attentive aux conditions de vie de son personnel, Simca a poursuivi la politique de logement inaugurée à Nanterre. Des accords ont été conclus avec des sociétés immobilières : 2 800 logements (dont 2 000 réservés au personnel de Simca) ont été construits dans la région de Poissy. […] Deux grands centres existent : l'un à Vernouillet et l'autre à Poissy, dans le quartier de Beauregard. Chacun comporte des boutiques, des écoles, des terrains de sport et s'enrichira peu à peu de tous les agréments d'une cité moderne.[922]

La cité Beauregard

La cité de Beauregard est la plus importante des deux opérations menées pour loger les ouvriers de la marque automobile[923]. Dénommée parfois « Simca ville », construite sur un plateau qui domine la Seine et la ville de Poissy, la cité se donne à voir comme une entité forte dans le paysage. Articulés autour d'un axe central de 800 mètres de long, le plan de masse combine les volumes de sorte à créer des effets de perspective sur les équipements collectifs et des ambiances monumentales, ou parfois, plus intimes. Pour générer ces effets, l'architecte varie principalement la longueur du développement linéaire des immeubles. La cité réunit 2 142 logements répartis dans 46 volumes, dont trois bâtiments tours construits sur un terrain de 30 hectares[924]. Hormis les tours de 14 ou 10 niveaux, l'ensemble des bâtiments est de cinq niveaux - soit 16 mètres de hauteur - et se présentent sous forme de barres fines, basées sur une typologie d'assemblage de deux logements traversants. Malgré la recherche de variété des volumes, les façades, de couleurs claires, sont uniformes et répétitives (vol.2 ill.141 à 143). Ce type est également mis en œuvre par Stoskopf dans des opérations contemporaines menées à Vernouillet ainsi qu'aux Mureaux, cité réalisée pour loger les ouvriers des usines Renault (vol.2 ill.161 à 165). À Bobigny ou à Créteil, les principes subissent de légères variantes (hauteur des bâtiments, taille des baies qui éclairent les cages d'escaliers, dimension des cuisines) mais conservent le même principe distributif et surtout constructif, permettant une bonne efficience du chantier.

A Poissy, les travaux démarrent en juin 1956 et une première tranche est livrée dès juin 1957 : « La cadence de terminaison des logements s'est élevée par la suite à 180 logements par mois »[925]. La technique de construction employée est, comme à Vernouillet, la mise en œuvre de béton caverneux de 25 centimètres d'épaisseur et des planchers de type « Kaiser », associant des poutrelles à âme d'acier avec des hourdis à une dalle de compression. La couverture, constituée de plaques en fibrociment, repose sur des fermettes métalliques.

A Poissy, Stoskopf signe par ailleurs la construction de trois groupes scolaires regroupant 91 classes, deux centres commerciaux et un centre social, qui sont mis en valeur par la composition

[922] *Ibid.*, p. 157.

[923] Voir le plan de situation actuel en annexes (vol.2), page 74.

[924] « Poissy Beauregard », *op. cit.*

[925] *Ibid.*

du plan de masse. Ils sont, en effet, positionnés dans des espaces « publics » dont les limites sont définies par trois ou quatre barres périphériques. En outre, Stoskopf s'occupe de la construction d'une chapelle provisoire et d'une église à l'esthétique soignée qui se distingue de l'unité formelle de l'ensemble. Sa structure métallique, le rythme des percements et le choix des matières participent de sa sacralité et d'une esthétique épurée (vol.2 ill.144).

Un site de composition classique et pittoresque

La stratégie industrielle de Simca trouve une opportunité foncière exceptionnelle en implantant une seconde cité pour ses ouvriers dans le parc du château de Vernouillet. L'histoire et la configuration de ce site sont marquées par l'empreinte d'une personnalité importante ; il s'agit de René-Louis de Girardin, marquis d'Ermenonville (1735-1808), connu comme le premier importateur des jardins à l'anglaise sur le continent. En effet, cet aristocrate éclairé, passionné par les aménagements paysagers, est notamment l'ami de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778). Après 1762, à Ermenonville, il aménage le parc en jouant avec les pièces d'eau, les perspectives et les espaces définis entre les massifs boisés. Il rythme le parcours du visiteur par des fabriques, des petits édicules qui jalonnent la promenade. Suite aux affres de la Révolution, en 1796, Girardin se réfugie définitivement à Vernouillet et entreprend d'aménager le parc du château en appliquant les préceptes expérimentés à Ermenonville et les théories élaborées dans son ouvrage *De la composition des paysages ou des moyens d'embellir la nature autour des habitations en joignant l'agréable et l'utile* qu'il publie en 1777. Girardin y applique sa théorie, attachée à un principe de composition d'ensemble scellée par un principe d'unité : « L'unité est le principe fondamental de la nature, ce doit être celui de tous les arts… C'est donc d'abord sur l'ensemble, ou le plan général qu'il convient de réfléchir mûrement… »[926] Mais c'est aussi à travers la présence de la nature et du pittoresque des aménagements que le marquis pense tendre à cette unité :

L'effet pittoresque, et la belle nature, ne peuvent avoir qu'un même principe, puisque l'un est original et l'autre la copie. Or, ce principe ; c'est que TOUT SOIT ENSEMBLE, ET QUE TOUT SOIT BIEN LIÉ. […] Pour y parvenir, il faut d'abord choisir le meilleur point de vue pour développer les objets ; et tâcher, autant qu'il est possible, d'en présenter plusieurs faces.[927]

À cette époque, la commune de Vernouillet présente le visage d'un village de vignerons au parcellaire irrégulier et lâche sur lequel s'implantent de petites maisons parmi lesquelles se distingue un grand bâtiment construit sur un plan symétrique : le château[928]. Avant l'intervention

[926] René Louis de GIRARDIN, *De la composition des paysages, ou Des moyens d'embellir la nature autour des habitations, en joignant l'agréable à l'utile*, chez P.M. Delaguette, 1777.

[927] *Ibid.*

[928] Le château de Vernouillet, reconstruit à partir de 1763, a été acquis en 1782 par Tautest du Plain, ami de René de Girardin..

de Girardin, le plan d'intendance de la paroisse daté de 1787[929] montre la présence d'un parc de grande taille et conçu selon les principes d'une géométrie stricte, à la « française ». L'axe principal d'aménagement du jardin est un axe est-ouest qui relie le château à la vue lointaine sur les coteaux de Triel qui occupe la rive opposée de la Seine. De part et d'autre de cet axe, se développent les parterres divisés géométriquement. Même si le plan précis des aménagements de Girardin n'a pas été retrouvé, la mutation qu'il opère apparaît, elle, sur le cadastre napoléonien[930] concernant principalement le tracé des eaux. Le marquis crée des parcours sinueux pour le promeneur, met en place des rivières factices ainsi que deux petites îles artificielles.

Le jardin de Girardin dont la géométrie est d'abord régulière puis paysagère, permet au visiteur de profiter de la vue par les yeux, la promenade. Des vestiges sur site indiquent l'existence d'au moins une fabrique. Une série de traces et d'éléments matériels atteste du pittoresque qui règne alors sur ce parc jusque dans les années 1950, au moment où l'expansion démographique oblige la commune à construire de nouveaux logements et à reconsidérer la destination de ces terrains[931].

a. Une cité dans le parc

Composition du plan de masse : deux tracés superposés

Stoskopf respecte partiellement la trame paysagère et compositionnelle définie par Girardin. Le respect de certains massifs boisés crée des jeux de décalages entre les barres qui soulignent ou créent certains effets visuels. La mise en place d'effets monumentaux et de perspectives se justifie par des visées sur le lointain, sur les coteaux de Triel-sur-Seine, la commune voisine :

Ce parti tend à créer partout des effets de perspective mettant en valeur la tour, les écoles, etc. Il importait également de sauvegarder les fonds boisés existants et de sauvegarder d'une part, la vue sur le château, et d'autre part, la vue du château sur le grand tapis vert et les coteaux de Triel.[932]

Sur une surface de 17 hectares, l'architecte répartit son programme dans 18 volumes, abritant un total de 813 logements, selon une densité faible de 47 logements à l'hectare[933], générant ainsi 42 000 mètres carrés de surfaces habitables. Cette opération atteint le seuil fixé par Louisa Plouchart dans sa définition du grand ensemble[934]. Sur les 813 logements, 748 sont du type Logeco[935].

---

[929] ADY, C 3/65 cote 3P 2/301/04.

[930] ADY, Cadastre napoléonien Section A3 1821.

[931] Ces éléments ont été analysés et apportés par le service patrimoines et inventaire de la région Île de France en 2013 et voir la synthèse réalisée en 2013 par Roselyne Bussière et Marie Ferey (stagiaire).

[932] « Vernouillet », *op. cit.*

[933] Voir sur la question des densités les comparaisons introduites lors de l'analyse du plan de masse de Créteil en page 284.

[934] La taille de l'opération, dépassant les 800 logements, entre dans les critères de définition des grands ensembles. Voir Louisa PLOUCHART, *Comprendre les grands ensembles une exploration des représentations et des perceptions*, Paris; Montréal, L'Harmattan, 1999, 296 p.

[935] « Vernouillet », *op. cit.*, p. 72.

a. 1787, plan d'intendance de la paroisse / ADY, cote 3P 2/301/04.
b. 1821, cadastre napoléonien / ADY section A3 1821.
c. 1955, vue aérienne avec le parc encore bien présent / IGN.
d. Superposition du projet Stoskopf sur la vue aérienne de 1955 / GB.

Le système d'implantation en peigne utilisé au quai des Belges se complexifie ici : les barres définissent des espaces publics de taille variée, d'une échelle monumentale jusqu'à une échelle plus intime. Le parc se développe en contrebas du château, il définit le plus grand vide de l'opération, orienté vers la vue et ne recevant comme équipement public que l'église. Il est conçu comme l'espace calme et préservé de l'ensemble. Au nord du parc, un autre espace monumental est cerné par des barres sur quatre côtés : ce « forum » reçoit les équipements publics importants (école, centre social, centre commercial). Le centre commercial occupe ainsi le centre de la composition, et constitue un socle pour la tour d'habitation collective, seule émergence verticale du projet. Cet ensemble articulé vient affirmer, architecturalement, le centre de la vie communautaire du quartier. L'architecte veille également à ménager, en périphérie, des espaces publics plus intermédiaires et intimes. L'emboîtement des échelles, selon un jeu de composition strictement orthogonale, est enrichi par des percées visuelles diagonales.

Construite dans le parc du château, donc en contrebas de celui-ci, la cité n'entrave pas les vues depuis le centre ancien de Vernouillet. Les photos aériennes (pl.34 ill.c) montrent aussi la faible urbanisation des abords de la cité particulièrement sur ses flancs nord et sud, où aucun « raccord » urbain n'est recherché. D'ailleurs, la position majoritaire des barres orientent les vues des logements davantage sur la cité que sur le paysage, offert à la vue depuis l'espace public. C'est à la périphérie du site que les automobiles circulent et que sont disposées les aires de stationnement, laissant le cœur de la cité au piéton et au végétal. La superposition des plans – celui de Girardin dont on comprend la structure grâce à une vue aérienne de 1955 – et du plan masse de la cité conforte bien l'idée d'un travail de l'architecte du XX^{e} siècle dans les traces de celui du XVIII^{e} siècle (pl.34 ill.d).

Les deux logiques compositionnelles s'appuient sur l'axe de vue principal depuis le château. Le confortement des massifs boisés par l'implantation de barres, particulièrement au sud-est de l'opération, permet de maintenir l'intégrité des espaces naturels libres définis au pied du château par le marquis. Le nord du site, où s'implantent de nombreuses barres et équipements est davantage modifié même si des percées visuelles obliques reprennent sensiblement d'anciens chemins du parc de Girardin. La croisée virtuelle des axes, au cœur de la composition, à un endroit où les cheminements de l'ancien parc se rencontraient, souligne encore la position hégémonique du centre commercial. Plus au nord, un système de barres positionnées en épis crée un effet d'entrée, une « porte » symbolique de la cité. Au final, la cité du Parc révèle une composition de son plan de masse plus complexe que l'on ne pourrait croire, qui n'est pas uniquement soumis à la logique du chemin de grue. Bruno Vayssière a déjà démontré que l'idée d'une grue mobile sur

rails comme étant l'origine des formes rectilignes des barres est inepte[936]et à l'origine d'un mythe, même si certains acteurs comme Léon Paul-Leroy prétende le contraire[937]. Chemin de grue ou pas, la composition, l'usage de symétries partielles usant d'effets de glissements, de décalages et de continuités spatiales participent d'un ancrage visuel de la cité dans le site. Le parc devient l'espace public de la cité permettant à l'architecture de jouer librement d'effets de coulisses avec les masses végétales. Les espaces extérieurs, comprenant de grandes ouvertures monumentales et des lieux au caractère plus intime, sont adaptés à la variété des usages et induisent une forme de hiérarchie naturelle dans le caractère publique de ces espaces. La superposition d'un projet de logement à un parc, malgré le respect de certaines grandes lignes de composition initiale, entraîne aussi des pertes inéluctables. L'historien Roger-Henri Guerrand (1923-2006), spécialiste de l'histoire du logement social, qui a vécu dans le quartier, rapporte les destructions liées au nouvel aménagement du parc[938].

Cependant, les cours d'eau sont maintenus et les ruines de fabriques du parc mises en scène et valorisées par la nouvelle composition. Par ailleurs, d'autres logiques se conjuguent aux éléments compositionnels comme, par exemple, la volonté de la commune[939] ou bien les projets d'infrastructure des services des ponts et chaussées. Un projet antérieur de prolongement d'un chemin départemental au sein du projet d'aménagement de la commune prévoit en effet de traverser, soit en une seule voie, soit en suivant une forme de « Y » le site du parc[940]. La composition de Stoskopf tient compte de cette implantation, même si, dans un premier temps, le cœur du parc est préservé. Lorsque cette traversante est réalisée quelques années plus tars, elle vient gravement diviser le parc et le quartier.

Le logement : entre développement linéaire et exceptions

Malgré la généralisation de l'immeuble fin – présentant une épaisseur bâtie de 8 mètres sur son pignon –, l'architecte varie sensiblement les modes distributifs. Le plus courant est le désormais « classique » regroupement de deux logements traversants par cage d'escalier, comme Stoskopf le met en place au quai des Belges. Sur ce modèle, certaines des plus longues barres alignent plus de neuf cages d'escaliers, donc neuf entrées.

[936] Bruno VAYSSIERE, *Reconstruction, déconstruction*, *op. cit.*, p. 156.

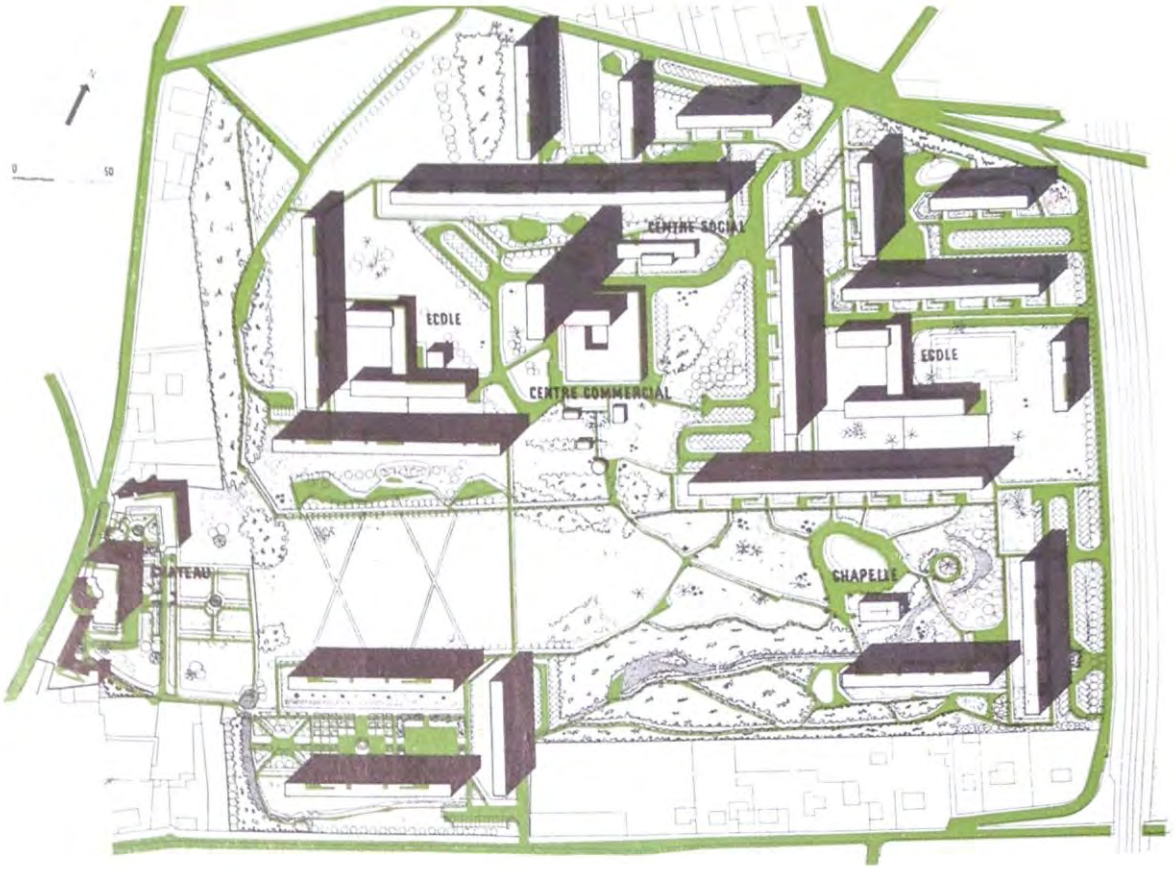
[937] Témoignage de Léon-Paul Leroy sur l'histoire de la SCIC, 4 février 1987, p.6. CDC, Fonds du groupe SCIC, cote 201-1.

[938] Roger-Henri GUERRAND, « Du grand ensemble au pavillon : la voie de l'ascension sociale depuis 1955 », *in A la recherche de la ville perdue*, Editions L'Harmattan, 1996, pp. 65- 77.

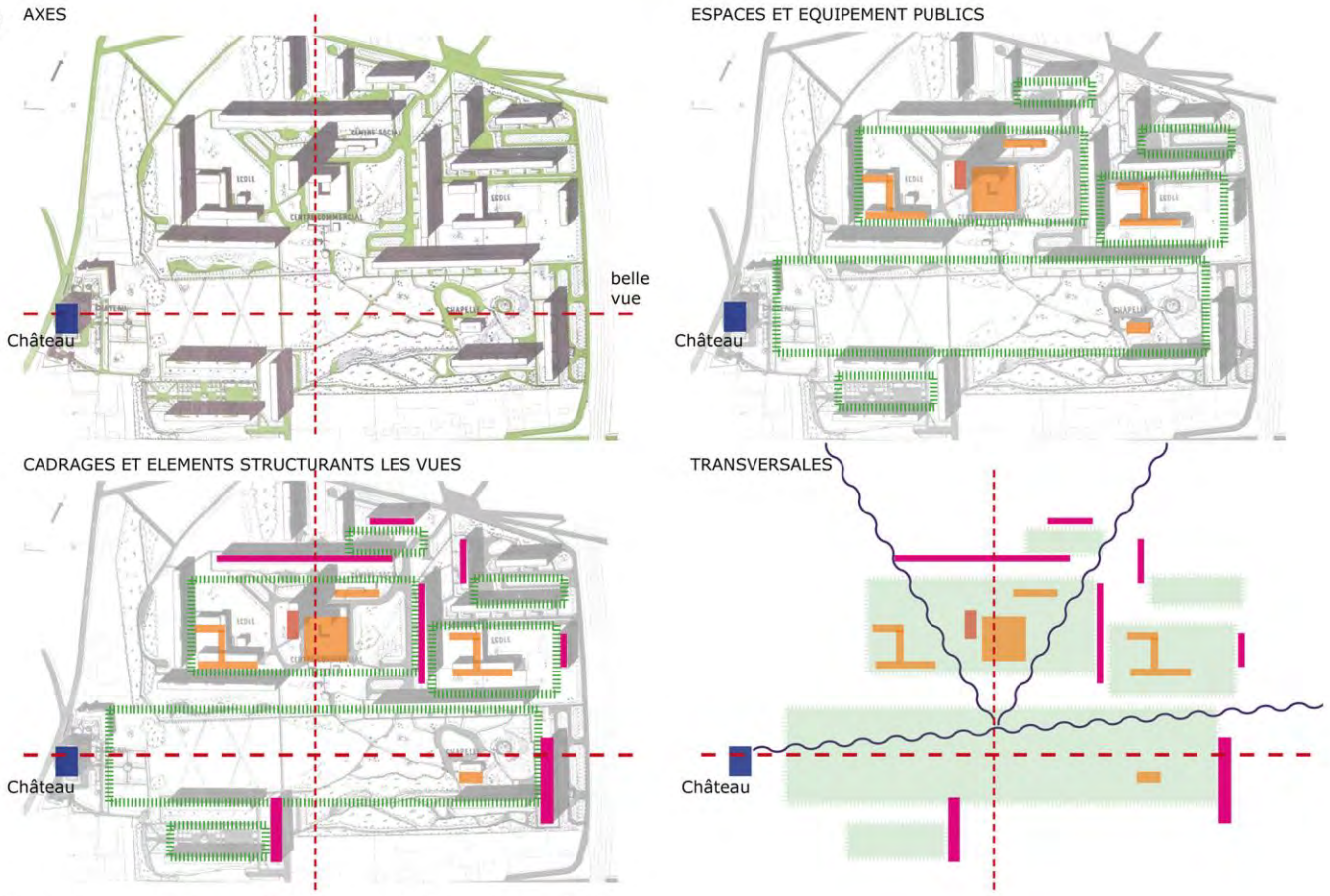
[939] Les villes de Vernouillet, Sarcelles et Poissy passent des accords avec la SCIC quant à la participation de cette dernière aux frais des constructions scolaires. Voir courrier de la direction des affaires communales de la préfecture, 24 juin 1957, ADY, 1290 W3537.

[940] Voir plans datés de 1956, ADY, archives préfectorales,1290 W3537.

a



b



a. Plan masse / Techniques et Architectures,1959. En vert, les circulations.
b. Schémas d'analyse / GB.

La majorité des barres (13 sur 18) présentent entre trois et six entrées et se développent toutes sur cinq niveaux. Dans ce modèle, la compression du plan est obtenue en intégrant la circulation principale du logement dans le volume de la pièce commune[941], comme au quai des Belges. Le trois pièces traversant demeure le module de base de la conception de l'ensemble et représente plus de 50% des logements de la cité[942]. En revanche, les toitures et corniches saillantes employées quai des Belges ou à Bondy ont disparu, laissant la place à une discrète couvertine dont la finesse souligne la nudité et l'homogénéité des façades. Les cuisines et pièces d'eau qui, à Strasbourg, sont groupées autour de l'escalier sont ici parfois positionnées en face de celui-ci, générant de fait un type où accès aux immeubles et séjour - espace majeur - sont positionnés du même côté. Des variantes sont néanmoins introduites dans le mode distributif de certains immeubles avec l'introduction de coursives fines permettant de desservir plusieurs logements. Cependant, les éléments de coursive restent, dans la production de l'alsacien, de longueur très limitée et se développent sur des largeurs très étroites, et passent toujours au second plan d'un filtre constitué d'éléments verticaux – des barreaudages métalliques ou des poteaux – qui garantissent l'homogénéité de la trame géométrique de la façade. Les réalisations contemporaines présentent de nombreuses variations en la matière[943] : les modernes engagés, comme Candilis, emploie des profondeurs plus importantes s'engageant dans une expression plastique moins lisse[944]. Stoskopf est généralement plutôt réfractaire à un emploi massif de ce type distributif. En 1953, à propos du projet de la Meinau, il écrit ne pas vouloir le retenir le type de coursives employé par Beaudouin pour la cité Rotterdam[945]. Pour autant, le dispositif permet d'économiser des circulations verticales en mutualisant l'accès à plus de deux appartements.

Les façades courantes dérivent du langage développé en Alsace au début des années 1950, traduisant un souci d'hygiène et d'économie même si l'héritage régionaliste – toitures, greniers, corniches – est ici complétement liquidé. Sur les façades courantes, on distingue en tout seulement quatre modules de percements. Le plus petit module est destiné aux pièces humides (deux pour la salle de bain, un seul pour le WC) mais il est aussi utilisé pour éclairer naturellement les cages d'escalier en les regroupant par quatre. Un module moyen toujours de forme carrée à allège haute permet l'éclairement des chambres et de la cuisine. Ensuite, on trouve deux modules hauts sans allège pleine : un premier pour le séjour et un second plus étroit donnant accès à des balconnets qui ajoutent un rythme carré supplémentaire en façade, sans pour autant constituer un véritable

[941] Voir page 218.

[942] Sur l'uniformisation des standards de la cellule d'habitation dans le logement collectif et individuel se référer à Bruno VAYSSIERE, *Reconstruction, déconstruction*, *op. cit.*, p. 185.

[943] *Ibid.*, p. 276.

[944] Voir, notamment, les projets réalisés par Candilis et Woods en Afrique du Nord. Bénédicte CHALJUB, *Candilis, Josic, Woods*, *op. cit.*

[945] « J'estime que l'accès par coursives extérieures tel qu'il a été réalisé Cité Rotterdam n'est pas à retenir » écrit l'architecte. Lettre de Stoskopf au directeur de l'office HLM de la ville de Strasbourg, 15 décembre 1953, ADHR34J563.

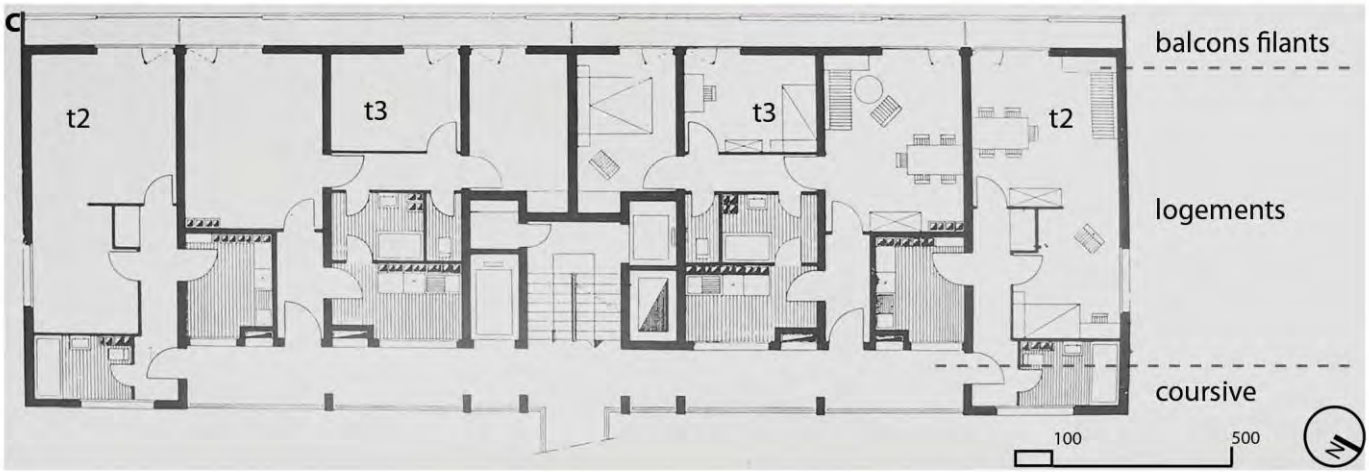
prolongement du logement. La répétition des formes carrées de différentes dimensions génère un motif homogène et rigide. Néanmoins, l'examen des photos d'époque montre qu'il est contrebalancé par une division plus subtile des fenêtres. Les fenêtres sont en effet divisées de façon tripartite et dissymétrique, permettant de rappeler les dimensions des plus petits modules et d'alléger l'esthétique générale (pl.36 ill.a,b)[946]. Le recours démultiplié à la forme carrée, dans les divisions des baies, leurs formes ou les garde-corps pleins des balconnets affirme une esthétique simple, moderne et comme sans limite.

Sur les 18 volumes construits pour la cité du Parc, seuls deux volumes se singularisent vraiment : la tour et la petite barre surplombant le centre commercial forment un ensemble élaboré au centre de la composition. Les 16 autres volumes sont tous des barres de faible épaisseur, plus ou moins longues[947]. La tour domine, en effet, l'ensemble des volumes, avec ses 14 niveaux. Son plan se développe sur une profondeur d'environ 11 mètres, bien plus importante que les barres d'habitation courante. Située au point de convergences des grandes diagonales de la composition, la tour se distingue par une architecture et un mode de distribution moins usuels. En effet, les logements, orientés est-ouest, sont desservis à l'est par une coursive d'accès à chaque niveau, reliés entre eux par un seul bloc de circulation verticale (pl.36 ill.d,e). Les éléments de support de cette coursive deviennent des verticales nettement affirmées en façade, sur les 40 mètres de hauteur de la tour. Sur les premiers niveaux, la coursive dessert aussi, par des passerelles, le petit volume de trois niveaux qui couronne le centre commercial, et la tour forme ainsi un ensemble architectural travaillé et complexe. Le plan type présenté en 1959 (pl.36 ill.c) illustre la répartition des logements pour un niveau de cette tour ; chaque extrémité est occupée par un deux pièces alors qu'autour de la cage d'escalier sont réunis deux logements de trois pièces.

Les plans des logements présentent des dispositifs plus modernes et ouverts que ceux des Logeco qui constituent les barres linéaires. Le dispositif de coursive ne laisse que deux salles d'eau dépourvues de lumière naturelle. À l'ouest, les logements sont réunis par une seconde coursive plus fine, divisée en une série de balcons filants. La façade ouest présente l'esthétique la plus travaillée et la plus originale : le décalage entre parties pleines des garde-corps et baies des logements crée un rythme, une profondeur (pl.36 ill.d) qui la distingue des façades des autres volumes de logement. Le traitement contrasté des deux façades donne aussi une identité, une orientation forte à l'édifice. La tour des cadres marque bien le centre de la cité dans une conception relativement courante des rapports sociaux mais elle est surtout le totem d'un socle marquant l'emplacement d'un nouvel ordre, celui de la société de consommation.

[946] On peut y lire une influence très nette de l'architecture nordique. Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 jnvier 2014.

[947] La longueur des barres varie de 41 m à 171 m.



a&b Vues des barres courantes de l'opération / archives CDC, Vernouillet 14 et 35, photos Jean Biaugeaud, vers 1959.

c. Plan d'étage courant de la tour centrale / Techniques et Architecture,1959. (annotations GB.)
d&e. Façades ouest et est de la tour centrale / archives CDC, Vernouillet 29 et 65, photos Jean Biaugeaud, vers 1959.

Des équipements : la vie moderne ?

Alors que de manière générale, les réalisations d'habitat collectif de l'époque souffre d'un sous-équipement dû à des financement séparés[948], la SCIC promeut très tôt la construction d'équipement dans ces nouvelles cités d'habitat ouvrier. À Vernouillet, on dénombre pas moins de cinq équipements pour les commodités des habitants de la cité tous conçus par Stoskopf et qui sont terminés dès 1959, au même moment que les logements. Quels modèles sont développés et quelle conception de la vie collective illustre ces réalisations ?

Le cœur de la cité est occupé par le centre commercial, à la croisée des grands axes visuels, enclos dans un périmètre défini par des barres de logements. Soulignée par la tour qui lui sert de signal urbain, cette position centrale raccourcit les parcours ; plusieurs cheminements au tracé souple dirigent les habitants vers celui-ci. L'ensemble comprend 11 cellules commerciales et une cellule plus importante, destinée à l'alimentation générale qui se développe sur 178 mètres carrés[949]. La dimension et l'emprise du centre sont prolongées par la mise en place d'un portique en structure métallique définissant des cheminements et des patios :

L'ensemble des trois éléments : tour, logements des commerces, boutiques crée un jeu de volumes doublé, au niveau du rez-de-chaussée, par une composition de patios et de portiques qui achève de donner au Centre une architecture animée et dense ; la terrasse couvrant le groupe des portiques est accessible par un large escalier et mise à la disposition du restaurant situé au premier étage.[950]

Cet enchevêtrement des fonctions et les prolongements extérieurs offerts à ce bâtiment soulignent l'importance accordée par la SCIC à ce type de programme. Le portique métallique de couleur foncée, qui protège le parcours de la ménagère vers les commerces, est rythmé par le traitement coloré de sa sous-face qui alterne blanc et jaune. Un généreux escalier mène à un restaurant qui occupe le toit du centre commercial, disposition intéressante qui amène l'architecte à concevoir ici une « cinquième » façade à son projet. L'option du regroupement des cellules sous forme d'un centre commercial est en pleine adéquation avec les aspirations de la SCIC et de la SCET. Le directeur de cette dernière, François Parfait, ingénieur des ponts et chaussées sensibilisé aux théories modernes notamment par l'intermédiaire de Marcel Lods[951], exprime cette formule dans les colonnes de *Techniques et Architecture* :

---

[948] Yohei NAKAYAMA, « La construction de logements et les investissements d'équipement annexes des années 1930 au milieu des années 1960 », *Histoire urbaine*, 2008, n° 23, nº 3, pp. 55-69.

[949] « Vernouillet », *op. cit.*, p. 72.

[950] *Ibid.*, p. 70.

[951] Voir Paul LANDAUER, *L'invention du grand ensemble*, *op. cit.*, p. 110.

Un centre commercial doit donc avant tout, pour être vivant, grouper tous les commerces utiles à la vie d'un quartier et il doit être construit à un endroit défini d'une façon très précise compte tenu des voies de communication, des courants de circulation et de l'attraction des centres commerciaux voisins préexistants. Il doit également être situé à proximité immédiate de la clientèle et pratiquement, […] son rayon d'action ne doit pas dépasser 300 mètres […]»[952]

D'autres édifices à destination scolaire, sociale et culturelle occupent des volumes bas, de un ou deux niveaux, positionnés dans les grands espaces publics de la cité comme autant d'éléments structurants. Le centre social, bâtiment longiligne d'un seul niveau, se développe sur une surface de 425 m^2[953]. Il présente une esthétique sobre proche des logements mais bénéficiant de surfaces vitrées plus généreuses (pl.37 ill.e,f) Le plan fonctionnel et efficace de l'édifice lui permet de devenir une petite vitrine sur le reste de l'opération. Son volume, marqué par un effet de « boîte » met en exergue les locaux consacrés à des activités que la SCIC cherche à mettre en scène : l'enseignement ménager et la bibliothèque bénéficient ainsi d'une hauteur sous plafond plus généreuse. Les bureaux de consultation et d'assistance sociale occupent une position plus discrète et adaptée à leur fonction (vol.2 ill.169). Pour le directeur de la SCET, l'objectif de la construction des centres sociaux dans les ensembles d'habitations est clair ; le centre social est un lieu éducatif, lieu d'apprentissage de la vie collective :

Très souvent en effet, ceux-ci proviennent de logements défectueux où ils ne disposaient pas de la moindre installation hygiénique, très souvent ils ignorent tout des exigences de la vie en commun […] Il est donc indispensable de les guider au cours de cet acte de promotion sociale que constitue l'installation dans un logis neuf d'un Ensemble moderne et c'est à ce but que tend l'équipement social et culturel. [954]

En 1959, deux groupes scolaires sont réalisés totalisant 20 classes dont quatre de maternelles. Les deux édifices, conçus sur un même plan, sont simplement répliqués à deux endroits différents de la cité. Le plan est en forme de « T » auquel s'ajoute une aile supplémentaire. Une première cour, fermée sur trois côtés, est affectée aux élèves de maternelle alors qu'une seconde, plus ouverte, au sud, se retrouve en vis-à-vis et très proche des barres de logement. Un héliocentrisme implacable règle le plan, puisque toutes les classes sont orientées vers le sud, éclairées généreusement par trois grandes baies. Les couloirs de desserte, au nord, sont éclairés par un bandeau filant. Comme pour les immeubles de logement, les cages d'escalier sont ici éclairées par de petites baies de forme carrée qui créent un motif régulier en façade (pl.37 ill.a,b). Les principes distributifs appliqués ici ne présentent pas d'innovation particulière.

[952] François PARFAIT, « Conception, organisation, réalisation des ensembles d'habitations », *op. cit.*, p. 28.
[953] « Vernouillet, 800 logements », *op. cit.*
[954] François PARFAIT, « Conception, organisation, réalisation des ensembles d'habitations », *op. cit.*, p. 28.

La gamme colorée employée pour les façades de tous ces équipement uniformise l'expression architecturale. Les façades enduites de blanc sont ainsi ponctuées de touches de gris et de jaune clair par endroits. Les équipements se démarquent principalement de l'architecture des logements par l'emploi de baies vitrées importantes ou de bandeaux filants et par leur inscription singulière dans la composition. Un autre équipement, positionné un peu plus à l'écart du cœur social de la cité, semble trouver une expression plus originale : il s'agit d'une petite chapelle, mise en scène de façon bucolique. Située sur l'axe visuel du château vers les coteaux de Triel, elle occupe l'extrémité est du parc, à proximité d'un bosquet existant. Cette position discrète et privilégiée participe à la sacralité du parcours qui y mène, teintée d'une authenticité et d'une discrétion qui plaît à Stoskopf, amoureux des paysages naturels. Le dispositif spatial est élémentaire. Le volume est couvert d'une charpente en structure bois lamellé-collé qui s'affiche intérieurement comme extérieurement. La légère pente ascendante de la toiture, vers le chœur, dessine la silhouette de l'édifice. Sur le toit, un lanterneau de forme hexagonale permet d'éclairer le chœur.

En façade, les jeux de divisions de baies se font ici plus complexes. Une simple croix en fer, indépendante du volume, ainsi que l'auvent d'accès, telle une fine plaque protégeant l'entrée, sont des éléments sobres, ajoutés au volume initial afin de le sacraliser discrètement (pl.37 ill.c,d).

Avec une écriture sobre et empreinte de modernité, les fonctions sociales, commerciales et spirituelles sont mises en exergue. Ces fragments d'architecture plus singuliers contrastent avec l'unité de l'ensemble. Il ne semble donc pas y avoir de solutions univoques, comme déjà dans le projet utopique de métropole verticale imaginé par Ludwig Hilberseimer (1885-1967) en 1924, dans lequel la fenêtre carrée exprime l'habitation alors que le bandeau vitré est réservé aux fonctions tertiaires ou commerciales[955]. Ainsi, les équipements modernes deviennent les jalons de nouveaux parcours au sein du parc de Girardin et de la cité de Stoskopf. Le caractère isotrope de l'organisation urbaine se dissout dans les massifs boisés existants.

[955] Giovanni FANELLI et Roberto GARGIANI, *Histoire de l'architecture moderne: structure et revêtement*, traduit par Martine COLOMBET et Agostina PINON, Lausanne, Suisse, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2008, p. 349.

a&b Vues d'une des écoles, au pied de la tour / archives CDC, Vernouillet 58 et 61, photos Jean Biaugeaud, vers 1959.
c&d Vue extérieure et vue intérieure de la chapelle / archives CDC, Vernouillet 52 et 53, photos Jean Biaugeaud, vers 1959.
e&f Vues extérieures du centre social / archives CDC, Vernouillet et, photos Jean Biaugeaud, vers 1959.

b. La banlieue dissoute ?

L'historien Paul Landauer a établi avec précision l'histoire de la stratégie de la SCIC en matière d'aménagement urbain mais aussi paysager :

La volonté de dissoudre la banlieue est manifeste dans les projets de la SCIC […] Elle se présente comme une réponse à l'absence de projet véritable sur la banlieue parisienne. Mais elle répond également au souci de se démarquer des laboratoires sociaux que sont les cités-jardins de l'entre-deux-guerres et qui continuent d'influencer la plupart des opérations de l'époque, soucieuse de protéger un jardin collectif isolé du désordre de la banlieue.[956]

À Vernouillet, les barres s'épanouissent en effet relativement librement dans le parc. Le projet s'y développe, confrontant une architecture répondant aux exigences d'économie et d'efficience de la SCIC avec un lieu pittoresque et chargé d'histoire : les paramètres de cette négociation restent à élucider.

Réception : la cité, objet de promotion et de critiques

L'abondance de la végétation de la cité de Vernouillet participe d'une ambiance plus photogénique que les autres opérations implantées dans des sites aux plantations jeunes et encore frêles. Publiée dans la presse spécialisée en 1959, l'opération affiche le contraste entre une architecture standardisée et les arbres disséminés par Girardin comme dans la revue *Urbanisme*[957]. La tour des cadres se retrouve même en couverture du numéro spécial SCIC de *Techniques et Architecture,* qui relaie le discours de l'architecte :

Les volumes construits sont disposés de manière à créer un jeu très diversifié de perspectives ; à certains endroits, notamment aux abords de la tour centrale, on a recherché des effets monumentaux, en d'autres, des groupements plus modestes destinés à former des unités de voisinage. [958]

Ces articles, servant la promotion de la SCIC, exposent avant tout la diversité de l'opération et de ses équipements. L'objectif du photographe attitré de la Scic, Jean Biaugeaud, sert cette volonté. Des mises en scène bucoliques illustrent donc ces publications comme ce cliché illustrant le dialogue établi entre la chapelle, la rivière et les importants bosquets d'arbres existants (vol.2 ill.170). L'échelle de l'opération plus réduite que ses grandes sœurs, Poissy et les Mureaux, ainsi que le caractère exceptionnel du lieu protège quelque peu Vernouillet du feu direct des critiques. En revanche, ces deux autres opérations ne sont pas épargnées par la plume acérée de Françoise

[956] Paul LANDAUER, *L'invention du grand ensemble*, *op. cit.*, p. 136.
[957] « Vernouillet », *op. cit.*
[958] « Vernouillet, 800 logements », *op. cit.*

Choay. La philosophe et critique publie en 1959 un véritable pamphlet contre l'architecture de la SCIC qui semble déroger, selon elle, à tous les critères d'une forme de qualité architecturale et participe même d'une ambiance digne d'une cité psychiatrique. Illustrant son article de photos des chantiers à peine achevés de la SCIC, sans végétation, elle tire alors à boulet rouge : « A Poissy, des rues interminables et rectilignes, formées par la juxtaposition d'immeubles sans caractère créent une ambiance concentrationnaire »[959].

La critique érige certaines des réalisations de Stoskopf en contre-modèle, semblant lui préférer les recherches développées par Emile Aillaud. Françoise Choay fustige cette architecture qui déroge selon elle aux principes de la vérité architecturale, le mensonge étant symbolisé par l'enduit blanc qui recouvre les maçonneries lourdes et sans noblesse de ces opérations. Les choix iconographiques accentuent encore les contrastes que le discours cherche à établir entre les opérations à l'esthétique joyeuse signées Aillaud et celles commandées par la SCIC. Pour celles-ci, et notamment la cité de Poissy, Choay choisit des clichés d'une architecture morne et dépourvue d'aménagement extérieur, puisqu'à peine achevé. L'abondante végétation et les tracés sinueux de Vernouillet lui permettent d'échapper à ce réquisitoire sévère. Par ailleurs, un autre connaisseur de ce terrain s'est exprimé sur la construction de cette cité. Roger-Henri Guerrand, témoin de la construction de la cité, rapporte son expérience dans un colloque en 1996[960]. Le regard posé par cet historien est plus mesuré, puisqu'il pratique la cité et a connu personnellement sa période faste, bien que de courte durée ;

Participant-observateur, de 1958 à 1962, du grand ensemble construit à Vernouillet (Yvelines) […], je puis témoigner d'un certain âge d'or. Il s'est terminé avec la fin des Trente Glorieuses et l'apparition d'une génération n'ayant pas connu les taudis d'où venaient les premiers occupants. […] Le grand ensemble dénommé Le Parc dénombrait huit cents logements, […], répartis dans un parc de dix sept hectares. C'était celui du château appartenant jadis au marquis René de Girardin, ce gentilhomme ami des philosophes qui avait si bien accueilli Rousseau à Ermenonville.[961]

Plus loin, et malgré l'évocation d'un certain âge d'or, l'historien ironise aussi sur l'esthétique de la cité signée Stoskopf, remettant en cause la prétendue subtilité de son intervention. Par ailleurs, comme le montre le fonds photographique des archives de la CDC, la cité est alors, en journée, une cité dépourvue d'hommes, tous ouvriers travaillant aux usines Simca. Les photos réalisées par le photographe de la SCIC, montre cette atmosphère paisible où femmes et enfants déambulent dans

[959] Françoise CHOAY, « Nouvelles zones ou cités-jardins », *op. cit.*, p. 57.
[960] Roger-Henri GUERRAND, « Du grand ensemble au pavillon : la voie de l'ascension sociale depuis 1955 », *op. cit.*
[961] *Ibid.*

les allées du parc. Poussettes, voitures d'enfant et autres trottinettes animent ces clichés. Guerrand décrit également ce climat :

La vie de l'ensemble, deux ans de travaux, doté d'une église, d'un centre commercial, d'un centre médico-social et de plusieurs écoles, était rythmée par la migration biquotidienne des ouvriers et des employés de la firme de Poissy : le trajet ne dépassait pas une dizaine de minutes, avec un arrêt spécial donnant sur l'entrée de l'usine. Dans la journée, un calme complet régnait dans la cité, la majorité des hommes étant au travail et les enfants dans leurs écoles. À ce sujet, l'architecte avait commis une regrettable erreur en plaçant l'une d'entre elles au milieu d'un carré de barres : les mères de famille ne se privaient pas d'observer ce qui se passait dans les classes aux larges baies vitrées et dans les cours de récréation.[962]

Stoskopf et Vernouillet : quel discours ?

Comment le projet de Vernouillet intègre-t-il son œuvre et intervient-il dans son discours d'architecte ? Stoskopf évoque cette réalisation à différentes reprises. L'architecte a réalisé la chance qu'il a de rencontrer ce lieu puisqu'en 1960, lors d'une conférence, il déclare :

En Seine et Oise, à Vernouillet, dans l'incomparable cadre de verdure d'un château du 18ème siècle, les occupants de la Cité de 800 logements récemment construits suivent très scrupuleusement les chemins qui furent tracés à leur intention. [...] Comme au grand siècle, autour d'un axe traversant la cité, les Architectes français aiment mettre en place des volumes construits permettant de rechercher certains effets monumentaux... Pourquoi nos cités à caractère social n'auraient-elles pas droit, malgré les logements souvent modestes dont elles se composent, à des effets plastiques recherchant une certaine noblesse, une certaine grandeur ?[963]

L'originalité de ce projet réside donc aussi, selon l'architecte, dans ce lieu d'implantation original. La recherche de monumentalité, la justification de l'axe par une tradition de composition sont des arguments que l'architecte développe aussi pour d'autres projets. À partir du milieu des années 1960, il doit, en effet, répliquer à ceux qui fustigent les grands ensembles. Lors d'échanges épistolaires avec l'abbé Albin Gebus, curé de Brumath, qui relaye auprès de Stoskopf l'idée de l'aspect pathogène et déprimant des grands ensembles, celui-ci rappelle que les habitants viennent des taudis et trouvent là des logements neufs dans des environnements équipés :

Les logements à construire, même les plus modestes, devaient bénéficier d'une bonne orientation ; ils devaient être ensoleillés, bien équipés et dotés dans la presque totalité des cas d'installations sanitaires très

[962] *Ibid.*

[963] Charles-Gustave STOSKOPF, *L'équipement de plein air des Cités nouvelles*, Congrès Européen des Loisirs, Palais du Conseil de l'Europe, Strasbourg, 6 avril 1960. ADHR, fonds Stoskopf, 34J1564.

complètes, d'installation de chauffage central […] Un grand soin devait être apporté à l'équipement de la Cité[964].

C'est cette même idée qu'il défend encore, insistant sur la qualité de l'orientation et des espaces extérieurs dans une conférence intitulée *Que faut-il penser des grands ensembles ?*[965] donnée en 1970. Bien plus tard, en 1987, l'architecte, jetant un regard cette fois-ci rétrospectif, interroge la stratégie de la SCIC avec une certaine ironie :

À Vernouillet, j'ai eu la chance de construire dans l'enceinte d'un château, dans un magnifique parc, environ 900 logements. Certainement la SCIC a dû regretter 10 ans plus tard de ne pas avoir construit dans ce cadre enchanteur des immeubles de grand standing.[966]

Cependant l'architecte ne renie rien de l'esthétique et du parti développé à Vernouillet ou à Poissy. Les principes de composition développés à Vernouillet sont en effet extrêmement proches des cités conçues à la même période par Stoskopf. Ils répondent bien aux préceptes que défend l'architecte, comme lors d'une conférence donnée aux jeunes architectes étrangers à Paris en 1962 :

[…] Au cours des dix dernières années, dans les grands ensembles, les architectes français ont très nettement exprimé leurs préférences pour des plans bien composés ; comportant un grand axe et souvent un axe secondaire sur lesquels viennent s'aligner des bâtiments implantés avec une évidente recherche d'ordre. Le souci de créer des perspectives urbaines et aussi de diversifier les effets plastiques est évident.[967]

La notion de grand axe structurant la composition particulièrement développée à Poissy, est moins perceptible à Vernouillet. Stoskopf s'adapte aux contraintes spécifiques du site de Vernouillet. L'angle droit continue de régner mais on ne trouve pas d'axe monumental matérialisé par une rue, ni d'axes secondaires qui s'y greffent. Les dominantes sont ici le paysage, les vues, qui constituent une toile de fond pour les effets monumentaux que l'architecte affectionne. C'est bien une composition spécifique que l'architecte y développe, avec la vue pour axe majeur de composition.

La reconduction massive d'un type usuel et une esthétique renouvelée

Pour la construction des Logeco, Stoskopf reconduit un type employé à Strasbourg, Colmar, Bondy, Poissy, Créteil et les Mureaux de manière tacite, principalement pour répondre aux contraintes budgétaires de la Caisse et produire des logements aux loyers peu élevés. Depuis le modèle initial établi pour le quai des Belges, une épuration a encore eu lieu, au gré des évolutions

[964] Lettre de Stoskopf à Albin Gebus, le 4 mai 1966. AFS16.

[965] Charles-Gustave STOSKOPF, *Que faut-il penser des grands ensembles*, 1970 (texte de conférence). AFS 26'.

[966] *Un architecte se penche sur son passé*, texte de la conférence, 1987, page 43.

[967] Conférence donnée aux jeunes architectes étrangers à Paris, 1962 , 16 p. ADHR, fonds Stoskopf, 34J1564.

techniques, afin de pouvoir le reproduire encore plus aisément (pl.48). Corniches et redents en façade disparaissent pour donner une meilleure efficacité productive à la construction de ces barres, limitées à quatre niveaux sur rez-de-chaussée, hauteur au-dessus de laquelle il faudrait construire des ascenseurs. Dans le plan du logement, la suppression du couloir de desserte abolit la présence d'un vestibule. L'architecture se manifeste davantage avec des éléments phare comme la tour, le centre commercial, les équipements. Cette position stratégique des équipements commerciaux est en lien avec le rôle social assigné à la ménagère dans la vie du quartier. L'expression architecturale du centre commercial est très proche de celle construite par Marcel Lods et Jean-Jacques Honneger à Marly-le-Roi pour le quartier des Grandes-Terres, où les architectes s'implantent aussi dans un environnement très favorable[968]. Comme à Vernouillet, le centre commercial y occupe une place centrale et se développe autour d'un patio planté, les cheminements extérieurs étant aussi protégés des intempéries par un système de portiques. La SCIC valorise d'ailleurs le rôle des femmes dans la sociabilité et le fonctionnement pratique de la cité :

Le centre commercial assumera ainsi à l'échelle de l'unité de voisinage[969] le même rôle que la cuisine à l'échelle du logement, à la fois garant d'une économie de temps et d'une solidarité entre les femmes. […] Au-delà d'un soutien aux pratiques sociales des femmes au foyer, l'importance accordée aux centres commerciaux constitue également une réponse à l'absence de projet dans les sites sur lesquels la SCIC intervient[970].

C'est bien cette nouvelle hiérarchie qui semble problématique aux yeux des sociologues, à l'instar de René Kaës, qui s'inquiète des pathologies et des nouveaux comportements générés par la vie dans les grands ensembles. Pour le sociologue, l'ennui ou le refuge dans un surplus d'activité ménagère guettent les mères de famille malgré la présence d'espaces verts permettant l'hygiène et la détente. Pour autant, la composition de la cité se démarque des modèles établis comme celui des cités jardins, qui influe encore sur la production française entre 1945 et 1955[971]. Les grandes opérations de cette période, telle la cité Rotterdam ou encore la cité jardin de la Butte-Rouge à Chatenay-Malabry, se caractérisent par la volonté de définir un grand espace central planté. Beaudouin à Strasbourg fait même référence aux qualités du parc Monceau[972]. La remise en question de ce modèle se fait, à partir de 1955, dans des opérations dont l'urbanisme se déploie en

[968] Maurice BESSET, *New French Architecture = Nouvelle architecture française*, *op. cit.*, p. 44.

[969] INSERER RENVOI

[970] Paul LANDAUER, *L'invention du grand ensemble*, *op. cit.*, p. 94.

[971] Bernadette BLANCHON, « Les paysagistes français de 1945 à 1975 : l'ouverture des espaces urbains », *Les Annales de la recherche urbaine*, décembre 1999, n° 85, pp. 21-29.

[972] « Commerces - Garages », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, avril 1952, n° 40.

ordre ouvert. L'implantation des édifices à Vernouillet ne génère pas, à l'instar de ce que fait Lods à Marly-le-Roi, des sous-ensembles nettement distincts. Le caractère isotrope des extérieurs illustre la volonté de la SCIC de diffuser « une capacité d'équipement dans un contexte de pénurie »[973]. S'appuyant en partie sur la structure paysagère et topographique du parc, la réalisation de Stoskopf s'inscrit dans cette volonté. La SCIC multiplie d'ailleurs ce type d'opérations en construisant des cités dans d'anciens parc de châteaux, parfois avec des prestations plus luxueuses comme pour l'opération du château de Louveciennes menée par l'architecte Jean Le Couteur[974].

Pour la cité du Parc, Stoskopf superpose son projet à l'œuvre de Girardin grâce à une composition spécifique. Celle-ci se décline sur trois échelles entre paysage, monumentalité et intimité mais déconnectée du tissu pavillonnaire environnant. L'expression abstraite de l'architecture est contrebalancée par la forme naturelle des massifs boisés[975] : l'architecte a ainsi rencontré un site. Les principes distributifs qu'il développe, face aux contraintes technico-financières de la SCIC, s'inscrivent dans la continuité de certains éléments mis en place à Strasbourg au début des années 1950 et présente un certain nombre d'innovations. La transformation de la cité est aujourd'hui en cours, et la définition de sa valeur patrimoniale peut être portée par son intérêt architectural et aussi paysager[976].

La spécificité de la composition de Vernouillet est bien l'adaptation de la composition à un site particulier, verdoyant et en partie préservé. D'ailleurs, André Gutton choisit, dans son ouvrage publié en 1962[977], des photos réalisées par Bieaugeaud à Vernouillet pour illustrer une architecture plus humaine selon lui que celle de grands ensembles qu'il juge trop « indépendants » de leur contexte. Parmi eux, Gutton retrouve le Haut-du-Lièvre de Zehrfuss mais aussi Poissy Beauregard, signé Stoskopf. Pourtant, les types architecturaux développés à Vernouillet et Poissy sont similaires... L'indépendance des compositions fustigée par Gutton caractérise-t-elle l'ensemble de la production de Stoskopf en matière d'ensembles d'habitat collectif ? Qu'en est-il, par exemple, pour des sites en milieu urbain ?

[973] Paul LANDAUER, « La SCIC, premier promoteur français des grands ensembles (1953-1958) », *Histoire urbaine*, 2008, nº 3, p. 78.

[974] Paul Landauer éclaire cette stratégie du recentrage des projets qui intègre la structure paysagère des sites qu'ils occupent. Les espaces sont traités comme de vastes espaces publics indifférenciés. Paul LANDAUER, *L'invention du grand ensemble*, *op. cit.*, p. 128.

[975] Se reporter aux réflexions sur ce sujet en page 135.

[976] Hélène BOUISSON, *POLyphonie des valeurs : la Cité du Parc à Vernouillet*, CAUE 78, 2014.

[977] André GUTTON, *L'urbanisme au service de l'homme*, Paris, France, Ed. Vincent, Fréal, 1962, p. 170-171.

2) Entre tenue et dispersion, le quartier de l'Esplanade à Strasbourg (1958-1974)

Depuis le milieu des années 1950, Stoskopf multiplie les expériences en matière de logements collectifs en région parisienne et en Alsace. Implanté sur des terrains militaires libérés après la Guerre, le quartier de l'Esplanade à Strasbourg est l'opération d'urbanisme la plus importante de Stoskopf en Alsace[978]. Sa construction est une pièce maîtresse de l'urbanisme strasbourgeois durant les Trente Glorieuses, aux côtés du quartier de la ZUP de Hautepierre, conçu par l'architecte Pierre Vivien.

Comment s'est inscrit ce nouveau quartier dans l'histoire de la ville et comment situer ce projet dans la production de Stoskopf et parmi celles de ses contemporains ? Quelles conceptions architecturales y sont mises en œuvre ? Pour cette analyse, nous nous fondons sur des documents principalement issus des fonds Stoskopf aux archives départementales du Bas-Rhin ainsi que sur une documentation administrative complémentaire issue des archives municipales de la ville de Strasbourg, ainsi que quelques documents d'appoints dans les archives familiales de Brumath[979]. Les sources sont à la fois multiples, abondantes et, malgré tout, incomplètes.

L'histoire de la conception de ce quartier est riche car y sont engagés des acteurs multiples d'un point de vue technique et politique. Stoskopf porte la double casquette d'architecte en chef et de maître d'œuvre d'un certain nombre d'immeubles. L'analyse proposée ici est centrée principalement autour de la question de la genèse du plan de masse de l'opération. La formation du projet est, en effet, emblématique du processus de conception de l'architecte et de ses équipes et l'amplitude chronologique de l'opération éclaire en grande partie sa production.

a. Une nouvelle extension pour Strasbourg

Dans les années 1950, les impératifs de la Reconstruction et de la construction de logements neufs se superposent. À Strasbourg, Stoskopf et ses associés bénéficient d'une manne de commandes exceptionnelles ; ils développent ainsi leurs bureaux. Avant de s'attaquer au projet de l'Esplanade, ils sont en charge de la cité de la Canardière au sud de Strasbourg, à la Meinau, où ils construisent plus de 3 200 logements entre 1957 et 1964. Cette cité est construite sur l'ancien Domaine Schulmeister[980] pour le compte de l'OPHLM de la ville et la SIBAR. Le plan de masse qu'ils composent est structuré par une place centrale et un grand axe monumental de 600 mètres de long,

[978] L'Esplanade représente, sur la base de nos dépouillements, plus d'un 1/4 du nombre de logements construits par les bureaux strasbourgeois et environ 11% de la production globale en cumulant les logements produits à Strasbourg, Paris et Colmar. Voir le plan de situation actuel en annexes (vol.2), page 78.

[979] Fonds Stoskopf, 60J et 67J. Archives municipales de la ville de Strasbourg, cotes 481W39, 481W40, 481W41, 632W1, 632W2, 632W3, 632W4, 632W5. Archives famille Stoskopf, AFSd14.

[980] Les terrains de la Canardière, au Sud de Strasbourg, sont acquis en 1805 par Charles Louis Schulmeister (1770-1853), resté célèbre par sa carrière d'espion à la solde de Napoléon Ier.

généreusement planté et balisé par deux tours (ill.156-160)[981]. Cherchant toujours à doser l'intimité et la monumentalité par une mixité formelle et typologique[982], l'ordre urbain employé demeure ouvert, sans recours à des formes urbaines traditionnelles mais s'appuient toujours sur des recherches d'effets de perspective. Grâce à la SAE, des principes de construction rapides sont appliqués afin de permettre une cadence importante du chantier. Dans les premières phases de développement du quartier, le vocabulaire employé pour le quai des Belges apparaît encore nettement : les premiers immeubles livrés sont des immeubles peu épais couronnés du même type de toiture et développant le principe distributif de deux logements par palier. Dans son ouvrage critiquant les conséquences sociales de la vie dans grands ensembles, le psychosociologue René Kaës, bien que déplorant le manque d'équipement culturel à la Meinau, semble reconnaître la qualité de la composition de Stoskopf comme de son site d'implantation. Pour lui, la cité est « remarquable par la composition urbanistique et architecturale, par l'importance des espaces verts (56% de la superficie du terrain dans la partie SIBAR), par sa situation à proximité d'un bois et d'un étang »[983].

A Strasbourg, Stoskopf et Oehler construisent aussi, pour le compte de promoteurs privés, des opérations de standing plus élevé, comme le projet de l'immeuble la Résidence, à proximité du parc de l'Orangerie. Publiée en 1957[984], cette opération de 54 logements affiche un langage moderne et une implantation aérée. L'enveloppe budgétaire permet ici l'emploi de techniques innovantes ou de matériaux plus onéreux que dans l'habitat social : des soubassements en pierre naturelle ancrent le volume au sol, et les architectes mettent en œuvre des menuiseries élaborées (vantaux pivotant à la fois sur un axe vertical et horizontal) (vol.2 ill.148-149). Durant la même période, Stoskopf et Oehler construisent un immeuble à l'extrémité orientale de la *Neustadt*, boulevard d'Anvers. Cet immeuble de 32 logements présente une façade sur rue, répétitive et homogène. La façade arrière, animée par des fonctions variées - éclairage des circulations et balcons - affiche une composition plus riche (vol.2 ill.147). C'est dans cet immeuble que l'architecte installe ses bureaux, à quelques pas seulement des limites du secteur de l'Esplanade militaire. Pour le compte de l'office municipal d'HLM au début des années 1950, l'architecte a d'ailleurs déjà participé, comme nous l'avons vu précédemment, à la construction d'environ 1 000 logements quai des Alpes et quai des Belges, sur les franges de cette vaste étendue, dédiée aux activités militaires.

[981] Voir le plan de situation actuel en annexes (vol.2), page 79.

[982] « Cité de la Meinau à Strasbourg », *L'Architecture française*, octobre 1959, nº 205-206.

[983] René KAËS et Paul-Henry CHOMBART DE LAUWE, *Vivre dans les grands ensembles*, *op. cit.*, p. 55.

[984] « Immeuble « La Résidence » à Strasbourg, G.Stoskopf et W.Oehler, architectes », *Techniques et Architecture*, 1957, nº 4, pp. 102- 103.

Histoire d'une mutation urbaine

La configuration du site de l'Esplanade est fortement liée à l'histoire militaire de Strasbourg, place forte sous le règne de Louis XIV. Avec la capitulation de Strasbourg en 1681 et la reconnaissance de la souveraineté française, Vauban est chargé de la rénovation des fortifications de Strasbourg ainsi que de l'édification d'une citadelle à l'Est de la ville[985]. L'Esplanade militaire se déploie alors des limites est de la ville ancienne jusqu'à la citadelle édifiée à partir de 1681, construite sur un plan pentagonal doté d'un bastion à chaque angle. Vauban implante également des casernes dans le secteur de l'Esplanade et du quartier de la Krutenau (pl.38 ill.d).

Après le rattachement de l'Alsace et de la Moselle à l'Empire Allemand en 1871, les autorités dressent des plans d'urbanisme et d'extension pour Metz, Thionville et Strasbourg. Capitale du *Reichsland Elsaß-Lothringen* (terre d'empire Alsace-Lorraine), Strasbourg fait l'objet d'un projet d'envergure, qui triple sa surface au sol. Le plan d'extension se développe autour de son centre historique, grâce à un dispositif urbain monumental, cœur de la *Neustadt*. Intégrant un secteur politique, incarné par le Palais impérial et un secteur universitaire, dominé par le volume massif du Palais universitaire[986], une place circulaire et une voie triomphale dominent la composition : elles relient le secteur politique au secteur universitaire. Pour établir ce quartier neuf, les allemands outrepassent la limite historique des remparts de Vauban et constituent une nouvelle enceinte. La citadelle de Vauban, à l'est, est démantelée : « […] il n'en reste qu'une demi-lune avec la courtine entre deux bastions, dans le parc de la Citadelle, correspondant à la porte d'accès côté Rhin et qui a été classée les 27 avril 1922 et 14 octobre 1932 »[987]. Sur ces ruines, les allemands installent de nouvelles casernes et des parcs à fourrages. Au début du XX^{e} siècle, les terrains militaires se retrouvent ainsi enclavés dans la ville. Délimités par l'Université et les quartiers d'habitation au nord, le quartier ancien de la Krutenau à l'ouest, le faubourg du Neudorf au sud, dont il sont séparés par le canal de jonction[988] et les installations portuaires à l'est. Pendant plus de cinquante ans, les installations sur le site ne sont pas modifiées[989]. Les casernes, implantées sur le pourtour du site, délimitent alors un espace central non bâti important, employé comme terrain de manœuvre (pl.38 ill.c).

Pendant l'Occupation, le potentiel de cette zone est clairement identifié et les urbanistes du Reich planchent sur son devenir. En 1942, un concours est organisé pour la construction d'un *Grand Strasbourg,* qui amène à l'établissement de huit projets aux dimensions monumentales, occupant

[985] Jean-Paul HAETTEL, *Vauban: aux frontières de l'Est*, Strasbourg, Le Verger Editeur, 1997.

[986] Delphine ISSENMANN et Sébastien SOUBIRAN, « La Kaiser-Wilhelms-Universität et la Neustadt : une université modèle au coeur de l'extension urbaine », *in Strasbourg: de la Grande-Île à la Neustadt*, Lyon, Lieux Dits Éditions, 2013, pp. 65- 71.

[987] Marie-Dominique WATON, « Les enceintes de Strasbourg à travers les siècles », *In Situ. Revue des patrimoines*, juin 2011, n° 16, p. 36.

[988] Le *canal de* jonction entre le canal du Rhône au Rhin et le canal de la Marne au Rhin est construit en 1882.

[989] Voir les plans de Strasbourg, AMS, 8PL83-107.

non seulement les terrains de l'Esplanade et reconfigurant aussi tout le faubourg du Neudorf et de la Musau. L'ambition est d'étendre Strasbourg vers Kehl selon un croquis établi par Adolf Hitler en personne. Dans le projet de Richard Beblo (1905-) comme dans celui de Paul Schmitthenner, les deux seuls alsaciens autorisés à répondre – un axe nord-sud est privilégié –. Selon le souhait d'Adolf Hitler, une place circulaire domine les compositions, permettant l'articulation entre la *Neustadt* du début du siècle et les avenues monumentales que les architectes projettent vers le sud ou l'est. Dans le projet de Beblo, la nouvelle place circulaire dépasse en diamètre la place existante du Kaiser dans la *Neustadt*, actuelle place de la République. L'aménagement des bassins met en scène les volumes des bâtiments publics de façon originale (pl.38 ill.d). Chez Schmitthenner, la ré-urbanisation de Neudorf se fait autour d'une séquence de places monumentales selon un axe Nord-Sud strict[990]. Si ces projets restent sans suite et le concours sans véritable lauréat, ils font émerger les potentialités du site comme lieu de jonctions multiples entre université et ville, Strasbourg et Kehl, centre et faubourgs.

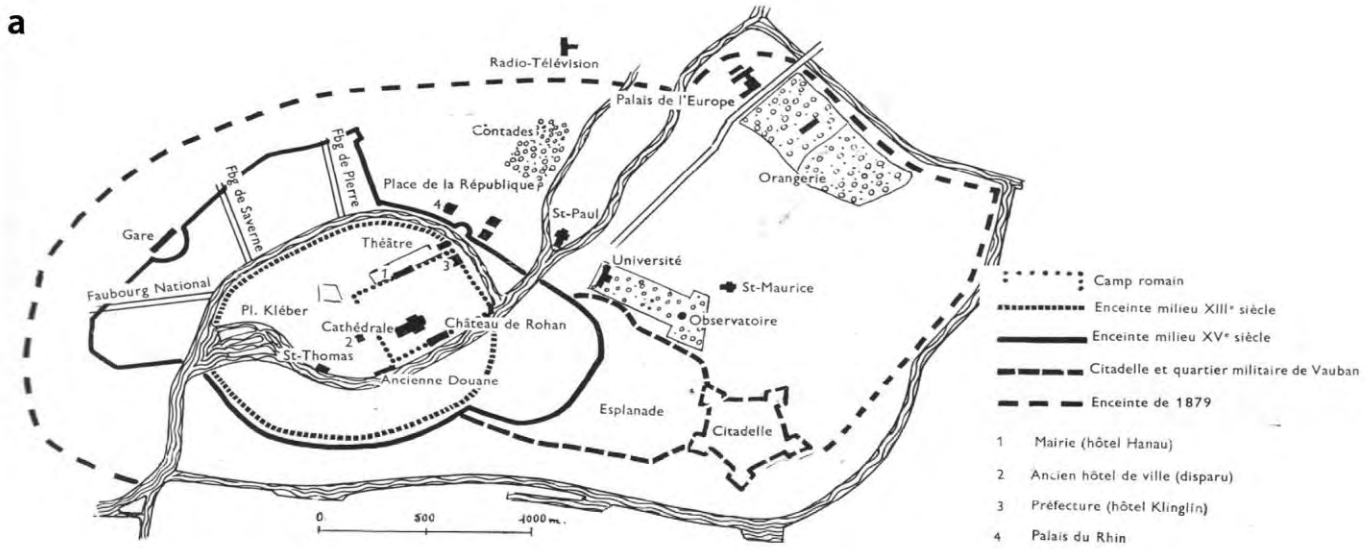
C'est après la Seconde Guerre mondiale qu'intervient le réel changement de destination de ces terrains. Devant une situation urbaine inadaptée à son usage et face à la vétusté des installations, la défense nationale songe, dans un premier temps, à réinvestir ses terrains pour accueillir les unités françaises retirées d'Allemagne[991]. Puis, elle étudie le possible transfert de ces terrains au secteur civil. Présentant une surface de 74 hectares d'un seul tenant, l'occasion est historique. Parallèlement, l'Université fait face à une explosion démographique couplée à une hausse du niveau d'instruction – le nombre d'étudiants triple entre 1954 et 1964[992] – et cherche à s'étendre. Les négociations et pourparlers qui s'engagent en 1954 entre la ville et la Défense Nationale ne trouvent qu'une première issue en 1957, grâce à l'aide et l'intervention de Pierre Pflimlin auprès du maire Altorffer[993], qui accepte, sur les conseils de ce dernier, de lancer l'opération.

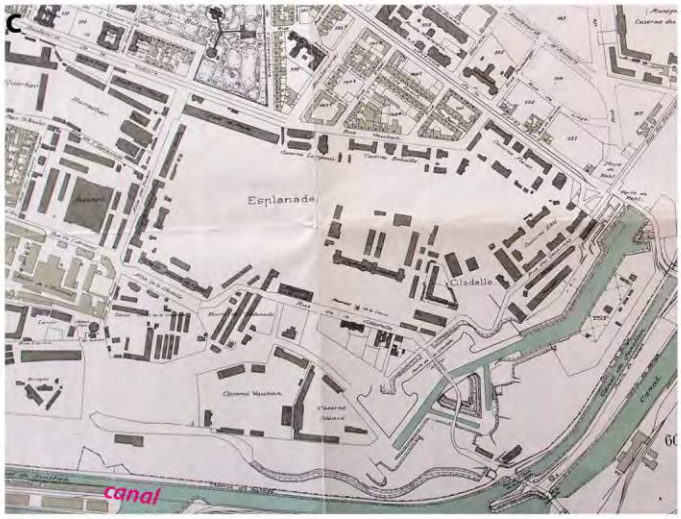
[990] Pour plus de détails sur le concours et la description des projets, voir Wolfgang VOIGT, François LAQUIEZE, Marie-José NOHLEN et SOCIETE SAVANTE D'ALSACE ET DES REGIONS DE L'EST, *Planifier et construire dans les territoires annexés : architectes allemands en Alsace de 1940 à 1944*, Strasbourg, Société Savante d'Alsace, 2008, p. 53-110.

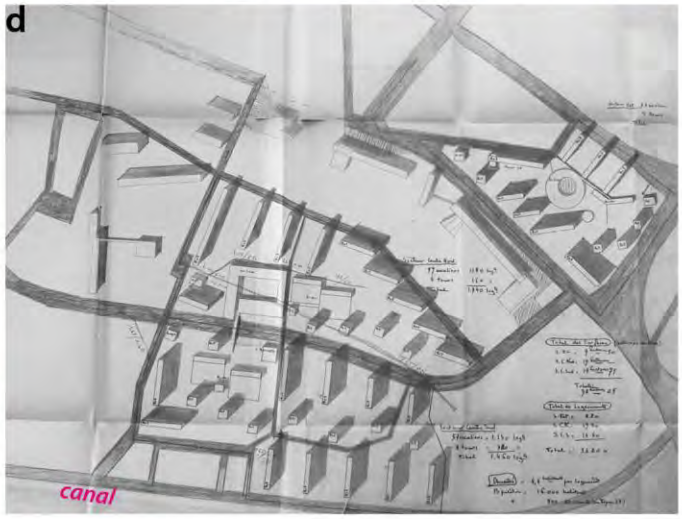
[991] « L'opération Esplanade », *Elan cahier des ICS*, mai 1957, n° 5, pp. 14-15.

[992] Il passe de 5 000 à 16 000. Voir Lucie MOSCA, SERVICE REGIONAL DE L'INVENTAIRE ALSACE et JARDIN DES SCIENCES. UNIVERSITE DE STRASBOURG, *La faculté de droit de Strasbourg: campus de l'Esplanade*, Lyon, Lieux dits, coll. « Parcours du patrimoine », n° 381, 2012, p. 4.

[993] Pflimlin fait le récit de son rôle, comme conseiller municipal, afin de convaincre Charles Altorffer. Voir Pierre PFLIMLIN, *Mémoires d'un Européen: de la IVe à la Ve République*, Paris, France, Fayard, 1991, p. 169.







a. Extension de Strasbourg du Ier au XXe siècle / Dollinger, 1972.
b. Plan de la zone vers 1926 / AMS 8PL96.
c. Projet de Richard Beblo pour le concours de Strasbourg en 1942 / Cohen, 2013.
d. Projet d'aménagement de l'architecte Calsat en 1955 / AMS 481W39.

150 300 N

Une commande au long cours

La volonté de la commune de récupérer les terrains militaires pour étendre l'université se manifeste dès 1947[994]. La commande du projet de l'Esplanade est donc relativement ancienne : le recours à Stoskopf se fait d'ailleurs en 1950 conjointement aux opérations du quai des Belges, quai des Alpes et de Cronenbourg[995]. Mais cette commande est suspendue pendant plusieurs années alors que se tiennent les négociations entre la ville et la défense concernant la récupération des terrains. En 1954, l'armée manifeste sa volonté de céder les terrains afin de transférer ses installations en dehors de l'agglomération. Un premier accord aboutit en juin 1956 du côté du ministère, et en juillet du côté de la ville[996]. Pierre Dalloz confirme Stoskopf en tant qu'architecte du plan de masse de l'opération en octobre 1956[997]. En janvier 1957, l'architecte entame les études sur la base de documents et d'un projet d'aménagement établi préalablement par l'urbaniste Calsat[998] (pl.38 ill.d).

La SCET, filiale de la CDC spécialisée dans l'aménagement créée en 1955[999], est chargée d'accompagner les différents acteurs concernés pour étudier la faisabilité de cette opération. Cette filiale est dirigée, comme la SCIC, par Léon-Paul Leroy avec qui Stoskopf œuvre en région parisienne. Pour le projet de l'Esplanade, la SCET crée conjointement avec le département et la ville – chacun à hauteur de 30% – un organisme spécifique, dévoué à l'organisation et l'accompagnement de ce projet : la société d'aménagement et d'équipement de la région de Strasbourg (SAERS) naît en juin 1957, ces statuts définitifs étant approuvés en décembre 1958[1000]. Dans le cadre de l'opération Esplanade, cette société d'économie mixte a pour mission d'exécuter la viabilité et de revendre les terrains, en empruntant à la CDC.

En juin 1958, la SAERS établit une nouvelle convention avec Stoskopf, chargé du plan de masse et avec l'architecte Roger Hummel, en charge de la zone universitaire. Fort de ces soutiens au MRU et à la CDC, Stoskopf est donc confirmé comme architecte pour la troisième fois, malgré des tentatives locales, avortées, afin de l'évincer. A la même période, l'inspecteur départemental

---

[994] Lettre d'Émile-Maechling (1878-1964), adjoint de Charles Frey, au recteur de l'université, 7 mars 1947. AMS, archives de la police du bâtiment, 481W39.

[995] Projet de contrat établi entre M.Kérisel, directeur de la construction au MRU et C.-G.Stoskopf, copie non signée,1950. Ce projet de contrat précise la mixité du programme incluant dans le quartier une cité universitaire, l'extension de la cité administrative mais aussi un élément qui est abandonné par la suite, *« un palais pour l'Union Européenne. »* Le contrat passé exige l'étude d'un plan de masse au 1/2000e. ADBR, fonds Stoskopf, 60J7.

[996] *Opération d'urbanisme de l'Esplanade*, 18 p., 20 novembre 1958. ADBR, fonds Stoskopf, 60J4.

[997] Les termes de sa lettre désignent les contours géographiques de l'opération : « La zone à étudier est délimitée : au Nord par le boulevard de la Victoire et la rue Vauban, au Nord-Est par l'avenue de la Forêt-Noire, à l'Est par la place de Kehl, au Sud par le quai des Alpes et la rue du Jura, à l'Ouest par la rue du Château-d'Eau, la rue de l'Arsenal, la rue du Général Zimmer, la rue de l'Esplanade […] » ADBR, 60J7, courrier et note de Pierre Dalloz, octobre1956.

[998] J.H. Calsat, urbaniste à Paris, apparaît sur les documents comme Urbaniste du groupement d'urbanisme de Strasbourg. Sa première esquisse sur les terrains de l'Esplanade présente une densité de 435 lgts/ha. Voir AMS, archives de la police du bâtiment, 481W39.

[999] A propos la naissance de la SCET, initiée par François Bloch-Lainé mais aussi Pierre Pflimlin, alors ministre des finances voir Paul LANDAUER, *L'invention du grand ensemble*, *op. cit.*, p. 102.

[1000] Robert Adjedj dans Francis CUILLIER, *Strasbourg*, *op. cit.*, p. 117.

d'urbanisme du MRU écrit en effet au maire Charles Altorffer pour lui demander de confier le projet de l'Esplanade à Le Corbusier[1001].

Entre 1956 et 1958, différents protocoles définissent l'important montage financier et les modalités de cession des terrains militaires au secteur civil[1002]. Les terrains sont transférés d'une part à l'Education Nationale pour l'extension de l'Université et d'autre part à la SAERS pour l'aménagement du quartier d'habitation. Sur les 74 hectares de surface totale, 16 hectares sont affectés au campus et 58 au secteur résidentiel aboutissant à la « transformation la plus radicale du paysage urbain »[1003] du Strasbourg contemporain. Roger Hummel est en charge de la composition du plan de masse du secteur universitaire. Après des premières études orientées vers des tendances plus expérimentales, le projet final de ce secteur accuse davantage de monumentalité, présentant une collection de volumes architecturaux mis en scène de façon soignée[1004]. Sur le campus, la tour de chimie et la faculté de droit, édifices dessinés par Hummel, sont les premiers bâtiments du campus à sortir de terre, en 1962[1005].

b. Une monumentalité moderne ?

La recherche d'un parti : genèse d'un plan de masse (1957-1958)

L'architecte fixe, par des dessins sommaires, exécutés probablement avant 1958[1006], les intentions générales qui fondent sa démarche et établissent les grandes orientations du projet. Un premier schéma se concentre sur une analyse de la situation existante et des problèmes de circulation à Strasbourg. Cette démonstration de l'architecte souligne le peu de liaison entre Strasbourg et ses faubourgs sud, situés au-delà du bassin Dusuzeau. Toutes les circulations convergent alors vers un seul endroit, la place de Lattre-de-Tassigny, goulot d'étranglement dans le schéma de circulation générale de la ville : l'Esplanade pourrait être une occasion afin de délester ce passage.

Un autre dessin esquisse l'aménagement du quartier, démontre le souci d'intégrer le futur projet à l'urbanisme de la *Neustadt* et de son université. L'architecte dessine une voie qui forme un *ring*, desservant l'Esplanade, la Krutenau, l'Université et le parc de la Citadelle. Ces schémas établissent des zonages qui correspondent au projet final quant à la position du campus à l'ouest

---

[1001] « […] *J'ai l'idée que le Maire de la Ville de Strasbourg devrait lui confier l'étude de l'Esplanade. […] J'ai peur que la conception actuelle soit certes bien, mais sans intérêt touristique comme le sont de nouveaux quartiers. Seule domine une voie triomphale n'aboutissant à rien. C'est bien mais ce n'est pas extraordinaire* » écrit L.P. Weiler. Lettre de Monsieur Weiler, juin 1958. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[1002] Pour de plus amples détails sur les modalités de cession, voir ADBR, 60J4, *Opération d'urbanisme de l'Esplanade*, 18 p., 20 novembre 1958.

[1003] Philippe DOLLINGER, *Strasbourg: du passé au présent*, Strasbourg, Dernières nouvelles de Strasbourg, 1972, p. 75.

[1004] Hummel est en charge du secteur universitaire et Stoskopf du quartier d'habitation. Il ne semble pas y avoir eu une collaboration effective entre les deux hommes, même s'il y a eu coordination et concertation. Hummel mentionne par exemple une réunion de mise au point avec Stoskopf et Vivien le 19 novembre 1959, voir AMS 481W40. Stoskopf, quant à lui, estime que Hummel est peu présent à Strasbourg, voir Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, page 29 (texte de conférence). AFS 26'.

[1005] Lucie MOSCA, SERVICE REGIONAL DE L'INVENTAIRE ALSACE et JARDIN DES SCIENCES. UNIVERSITE DE STRASBOURG, *La faculté de droit de Strasbourg*, *op. cit.*

[1006] Ces dessins ne sont pas datés, mais leur faible niveau de précision et leur caractère schématique nous permet de les situer en amont des esquisses plus précises de 1958. ADBR, fonds Stoskopf, 60J4.

de l'opération, en lien avec la zone universitaire préexistante. Ce regroupement des fonctions universitaires constitue un poumon vert autour duquel vient se greffer l'opération. L'architecte attache ainsi, sans le formaliser, son projet à la ville existante. Il recherche son parti mais ne compose pas encore les voies et les volumes qui viendront appuyer celui-ci. Néanmoins, l'épine dorsale du projet apparaît puisque d'un large trait jaune, l'architecte esquisse un axe reliant les quartiers du Nord – la Robertsau – à ceux du Sud – le Neudorf –, situés de l'autre côté canal de jonction (pl.39 ill.a).

Les études de 1958, nettement plus formelles, s'éloignent du projet Calsat de 1955 par un souci manifeste de composition et de monumentalité (pl.39 ill.b,c). Une maquette, datée de janvier 1958[1007], pose des jalons. La composition est structurée principalement par un axe reliant, comme le souhaite l'architecte, les quartiers du nord avec ceux du sud de la commune. Cet axe raccorde ainsi, en ligne droite, le boulevard de la Marne avec le Neudorf en enjambant le bassin Dusuzeau grâce à un nouveau pont. Les esquisses de 1958 ont une expression urbaine grandiloquente. Dans une esquisse préliminaire, ce sont huit tours qui bordent l'axe principal nord-sud (pl.39 ill.c). Sur la maquette, cet axe traverse une place plantée aux proportions monumentales : elle se développe sur une largeur de 150 mètres et sur une longueur de 300 mètres environ. Elle commande et ordonne une série de volumes qui, positionnés symétriquement, créent des effets de perspectives et de cadrages urbains. L'emphase de cette mise en scène urbaine est accentuée par les jeux d'étagement en hauteur des volumes qui le bordent. Les zones périphériques se caractérisent en revanche par un tissu urbain plus lâche, parsemé de barres implantées en ordre ouvert (pl.41 ill.c). Stoskopf met en place également deux axialités secondaires – perpendiculaires au grand axe – qui persistent jusqu'au projet final. Un axe relie l'opération vers l'ouest au quartier de la Krutenau, et donc au centre urbain. Un autre axe établit des perspectives et des liens depuis le quartier d'habitation jusque dans la zone universitaire, même si dans ces études, le projet de Roger Hummel n'est pas finalisé. Alors que le projet se formalise, Stoskopf est confirmé dans ces missions par la SAERS en juin 1958.

Dans les diverses esquisses élaborées en 1958, une traversante diagonale très importante, prolongement de l'avenue de la Forêt-Noire, coupe la composition et permet de rejoindre, entre les vestiges de la Citadelle et l'opération du quai des Belges, le pont Tarrade existant avant guerre et dont la reconstruction est ici envisagée : l'idée est abandonnée en 1959 (voir pl.39 ill.b,c,d, axe jaune). Son tracé détermine ainsi deux zones, aux orientations géométriques différentes. Cette diagonale est un prolongement et en même temps, une inflexion du boulevard de la Victoire, dont la dimension concurrence l'axe nord-sud. C'est sur cet élément que se fondent les critiques de

[1007] Maquette au 1/2000e du quartier de l'Esplanade, janvier 1958. ADBR, fonds Stoskopf, 60J7.

Weiler évoquées plus haut mais aussi celles de Pflimlin : « Stoskopf avait tracé une avenue qui débouchait sur la zone portuaire à un endroit où l'on ne pouvait passer qu'au prix de grandes démolitions. De ce fait, l'Esplanade allait devenir une île, alors que nous souhaitions améliorer les communications entre le nord et le sud de la ville »[1008]. Cette diagonale, qui coupe violemment la composition, déjà présente dans les études préliminaires élaborées par Calsat, est un des rares éléments repris par Stoskopf dans ses travaux, qui démontre une volonté d'articulation avec la ville environnante.

Remises en question et cristallisation (1959)

En 1959, le plan de masse de l'Esplanade fait encore l'objet de très nombreuses recherches comme autant d'explorations diverses. Une maquette réalisée en mai, un an après la précédente, acte des changements notables. Le projet se rapproche des dispositions finales, les bâtiments étant implantés selon une trame orthogonale stricte, sans exception (pl.39 ill.d). L'ampleur de l'espace central a été réduite par rapport aux esquisses de 1958 et le parcours du nord au sud est maintenant séquencé grâce à des étapes nettement marquées, aboutissant à une place centrale. Sur cette place, un rond-point monumental gère la légère déviation de l'avenue vers le Neudorf, pour se connecter ainsi à la trame viaire existante, de l'autre côté du bassin. Au centre de cette place, une haute tour bloque la vue de l'avenue magistrale et constitue un aboutissement à sa perspective monumentale. Cette maquette fait également apparaître une dimension verticale forte grâce à neuf tours positionnées sur les axes secondaires perpendiculaires à l'avenue centrale. L'intérêt du projet réside alors dans la dissociation entre ces éléments verticaux et l'axe principal, marqué davantage par l'horizontalité. L'apparition de tracés viaires plus souples aux abords de la citadelle de Vauban – transformée en parc – manifeste un adoucissement de la composition à cet endroit même si des constructions, dans cette version, sont encore positionnées à proximité des vestiges.

D'autres changements se font jour en 1959, liés à l'arrivée au pouvoir de Pierre Pflimlin, qui succède au maire Charles Altorffer et donne très vite une nouvelle impulsion aux orientations urbanistiques de la ville. Il s'adjoint notamment les services de Pierre Vivien, un architecte alors reconnu pour sa reconstruction de Boulogne-sur-Mer. Une césure est marquée dans le processus de projet lors d'une réunion tenue à la Préfecture du Bas-Rhin le 18 juillet 1959, que l'architecte perçoit comme un affront personnel[1009]. Réunissant toutes les parties prenantes, la réunion est l'occasion pour Pierre Vivien en charge d'une étude générale sur l'ensemble de la commune, de remettre en cause la nécessité de l'axe nord-sud qui caractérise le projet Stoskopf.

[1008] Interview de Pierre Pflimlin. Francis CUILLIER, *Strasbourg*, *op. cit.*, p. 149.

[1009] Charles-Gustave STOSKOPF, *Esplanade de Strasbourg 18 juillet 1959*, 1977, 18 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

a. Esquisse de C.-G.S., vers 1957 / ADBR 60J4
b. Plan de masse, vers 1958 / ADBR 60J4.
c. Maquette, janvier 1958 / ADBR 60J7.
d. Plan de masse, février 1959 / AMS 481W40.
e. Maquette mai 1959 / ADBR 60J8.
f. Plan de masse, 16 octobre 1959 / ADBR 60J5.
g. Plan de masse, 16 octobre 1959 / ADBR 60J5.
h. Plan de masse, 19 octobre 1959 / ADBR 60J5.

Vivien ne voit pas l'intérêt de relier les quartiers bourgeois du nord avec les quartiers ouvriers du sud, privilégiant ainsi la polarité du centre ancien. Pflimlin et Vivien s'intéressent principalement à l'accessibilité du quartier depuis le centre-ville à travers le quartier de la Krutenau[1010]. L'axe oblique, reliant le boulevard Leblois au Pont Tarrade, est supprimé mais l'axe nord-sud, argument majeur du projet, est préservé malgré les discussions. Suite à ces débats, Stoskopf réinterroge son projet et réalise pas moins de six esquisses différentes en octobre 1959. Remises en cause plus ou moins radicales de son parti initial, ces variantes montrent la recherche d'un équilibre entre orthogonalité et souplesse (pl.39 ill.f,g,h). Malgré la profusion de ces recherches, l'avenue nord-sud reste un invariant du projet, son axe majeur et sa caractéristique.

La mise en chantier : entre équilibre et saturation (1960-1975)

En mars 1960, le projet se rapproche des dispositions finales, seuls les équipements publics ne trouvent pas leurs emplacements définitifs. La maquette illustre le choix d'une composition homogénéisée par une trame orthogonale stricte. L'orientation nord-sud domine nettement, seule une quinzaine de barres sur cinquante s'orientent perpendiculairement. Les volumes sont ordonnés afin de créer des perspectives qui visent les quatre points cardinaux : la perspective depuis la future rue de Londres pointe la flèche de la cathédrale, en arrière-plan de la faculté de droit, conçue par Roger Hummel[1011], dont les projets se précisent également à cette étape (pl.40 ill.a,b). Le parcours depuis le campus vers la Citadelle se fait par un passage sous un immeuble qui borde la place centrale, élégamment accompagné par le volume du centre commercial. Ce dernier occupe une position pivot - sur un plan formel et programmatique - entre le secteur universitaire et le quartier d'habitation. Il participe à la définition de la place centrale[1012], signalée toujours par la présence d'une haute tour (pl.40 ill.d).

Stoskopf fournit en 1960 un cahier des charges accompagné d'une série de perspectives simplifiées qui se veulent davantage des recommandations qu'un carcan préétabli : « Des instructions très précises empêcheront une croissance anarchique de la Cité, d'autres rédigées en des termes plus nuancées permettront aux constructeurs d'apporter leur contribution à la recherche d'effets plastiques »[1013] (pl.40 ill.c,d). À ce stade, le projet trouve un point d'équilibre formel et sur un plan administratif, le processus est également bien engagé[1014].

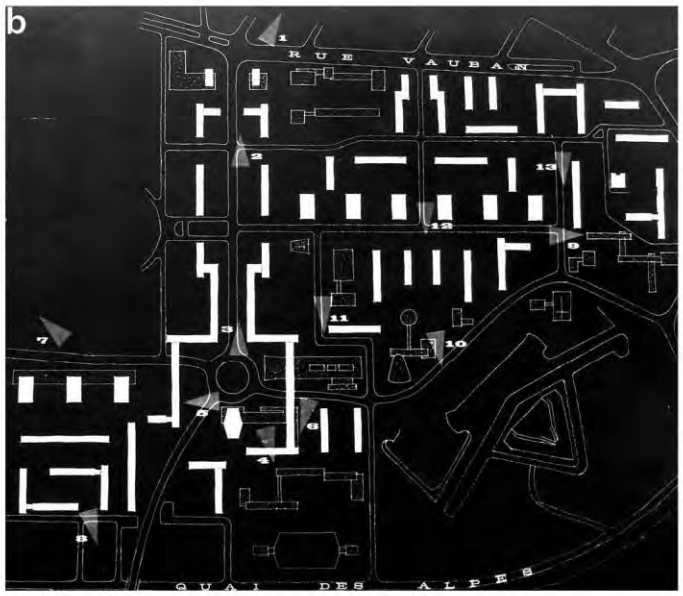
[1010] L'avenir du quartier de la Krutenau est également soulevé à cette réunion, le sénateur Kistler (président de la SAERS) présent à la réunion voulant en faire un lieu d'implantation de la nouvelle préfecture. ADBR, 60J1, Procès verbal de la réunion, 8 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1

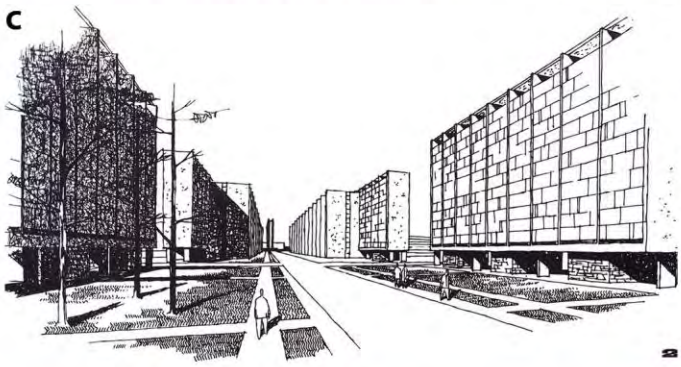
[1011] Pour de plus amples détails sur ce projet, voir Lucie MOSCA, SERVICE REGIONAL DE L'INVENTAIRE ALSACE et JARDIN DES SCIENCES. UNIVERSITE DE STRASBOURG, *La faculté de droit de Strasbourg*, *op. cit.*

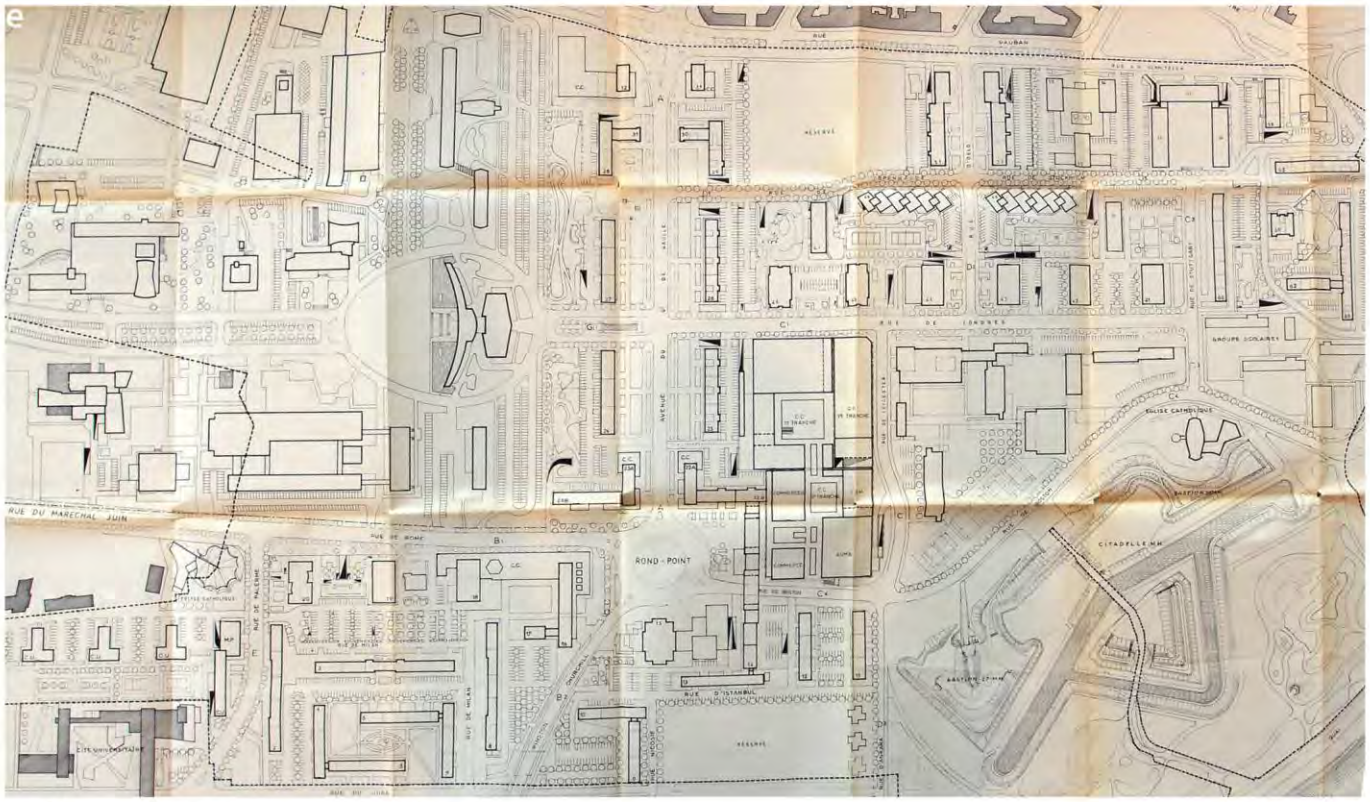
[1012] Voir AMS, archives de la police du bâtiment, 632W1.

[1013] Note de Gustave Stoskopf, juin 1960. AMS, archives de la police du bâtiment, 632W1.

[1014] Le 27 juin 1960, le conseil municipal approuve le dossier d'étude de l'Esplanade. L'arrêté préfectoral donnant l'accord pour le lotissement des terrains est obtenu le 9 mai 1961, suivi de plusieurs arrêtés modificatifs entre 1961 et 1962.







a&b. Maquette et plan de masse, 1960 / AMS 632W1.
c&d. Vues sur l'avenue principale et la place centrale, 1960 /AMS 632W1.
e. Plan de masse général, mars 1962 (mis à jour jusqu'en 1976) /AMS 632W1.

50 150 N

Les dispositions urbaines principales sont maintenues dans le projet finalisé en 1962 : un axe majeur nord-sud traversant une place centrale, des axes secondaires est-ouest ponctués de tours. Le centre commercial occupe une place plus importante et sa surface au sol passe à plus de 20 000 m^2, saturant le centre de la composition. En même temps, sa position à l'arrière des bâtiments de l'avenue centrale en fait un édifice dissimulé, qui altère la perméabilité du précédent projet. L'axe nord-sud est aussi légèrement remanié et ne présente plus dans son débouché sur la place centrale un goulot d'étranglement aussi prononcé qu'en 1960 (pl.40 ill.e).

La construction de l'Esplanade s'effectue en plusieurs tranches successives impliquant l'intervention d'opérateurs variés. Les premières opérations sont construites sur la périphérie et programmées dès le début des années 1960. Ces opérations sont menées pour le compte de l'OPHLM de la ville ou de la SCIC, avec Stoskopf comme maître d'œuvre. L'avenue centrale, présentant une densité plus faible, est réservée aux promoteurs privés. D'autres architectes y interviennent, notamment Bertrand Monnet. En février 1965, Pierre Pflimlin organise en grande pompe une visite commentée de l'opération, encore un vaste chantier, en vue des élections[1015]. L'inauguration officielle de l'opération, du pont Winston Churchill et du parc de la Citadelle a lieu le 1er juillet 1967. Stoskopf rappelle alors que 3 000 logements ont été déjà bâtis, dont 1 000 antérieurement à l'opération[1016]. Il revient aussi sur ses ambitions, assumant l'application de formules éprouvées, dans le sillage de Perret :

Dans un passé plus récent, Auguste PERRET, chargé de la reconstruction du Havre, a su montrer qu'il était possible, sur un plan d'inspiration classique, d'édifier une ville résolument contemporaine. Il a affirmé là son goût pour les grandes artères qui organisent si parfaitement l'espace à urbaniser, et qui, en outre, ont le don de créer de majestueuses perspectives[1017].

À cette période, malgré la sortie de terre des immeubles les plus majestueux qui bordent l'avenue centrale, le chantier reste encore inachevé. Si l'université a pris forme, toute la zone à l'est de l'avenue centrale demeure encore un vaste terrain à bâtir. C'est au milieu des années 1970 que le quartier prend son visage définitif avec une densité finale encore supérieure aux estimations des années 1960. En 1974, l'opération Esplanade est achevée. Sur 32 lots d'habitations, ont été bâtis 502 309 m^2 de planchers. Le quartier est doté de 24 000 m^2 de surfaces commerciales[1018].

[1015] Lors de cette journée, Stoskopf donne un exposé avant la projection d'un film à la faculté de droit. La pose de la première pierre du pont Churchill a lieu ainsi que l'inauguration du groupe scolaire Jacques Sturm. (Archives famille Oehler).

[1016] Les opérations du quai des Belges et des Alpes rassemblent en effet près de 1000 logements. Leur conception n'intègre pas l'idée du futur quartier, et semblait surtout vouloir se protéger visuellement du quartier des casernes de la Citadelle.

[1017] Charles-Gustave STOSKOPF, *Inauguration de l'Esplanade*, 1er juillet 1967, 7 p. (allocution). ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[1018] Voir ADBR, fonds Stoskopf, 67J679.

c. L'Esplanade, une avenue moderne ?

Le condensé architectural d'une carrière

De la densification des franges du quartier dans les années 1950 jusqu'aux dernières opérations de construction, plus de trente années s'écoulent, qui voient l'intervention constante et régulière de Stoskopf. On y trouve un condensé architectural de la carrière de ce dernier en matière de logements collectifs. Stoskopf est, en effet, l'architecte en chef du projet de l'Esplanade et aussi le maître d'œuvre d'un certain nombre de bâtiments (vol.2 ill. 193 à 208). Seule lui échappe la construction des grands immeubles qui bordent l'avenue principale que Bertrand Monnet réalise pour le compte de la SIBAR et dont le traitement des façades participe fortement de la tenue architecturale de cette avenue. Le travail du paysagiste Jean-Claude Saint-Maurice concourt également à la qualité esthétique des espaces extérieurs[1019].

Les premières opérations sont construites sur la périphérie, dans un langage et une densité architecturale similaire au quai des Belges. Cependant, les toitures à faible pente du quai n'ont ici plus cours, comme si les derniers signes de la tradition étaient liquidés. Le premier ensemble, implanté en remplacement de l'ancienne caserne Eblé, à l'est de l'opération, en prolongement de la cité du quai des Belges. Les architectes répartissent en 4 volumes variant entre 7, 8, 10 et 16 niveaux[1020], un total de 409 logements. Construit pour le compte de la SCIC, le quartier Eblé voit le jour entre 1959 et 1962 (pl.41 ill.c). En prolongement des immeubles du quartier suisse dans la Krutenau réalisés dans les années 1950 par Paul Dopff, une seconde opération concerne l'édification de 738 logements HLM et ILN (actuels quartiers turc et italien[1021]) pour le compte de l'OPHLM entre 1960 et 1965[1022]. Pour cette opération située au sud, à l'intérieur de la composition globale de l'Esplanade, Stoskopf et Oehler coordonnent en tout cinq architectes d'opération[1023]. L'ensemble est composé de 12 volumes variant entre six, sept, huit et dix niveaux dans des dispositions en ordre ouvert. Les méthodes constructives employées pour ces deux opérations se démarquent de celles employées quai des Belges et quai des Alpes : les refends porteurs sont maintenant perpendiculaires aux façades, revêtues de panneaux préfabriqués. Ce choix constructif permet d'épaissir sensiblement les édifices et d'introduire des couloirs de desserte intérieurs dans les logements. Pour plus de rentabilité, des coursives sont aménagées afin de desservir plus que deux logements par palier. Des balcons filants agrémentent les espaces de vie principaux. Les choix constructifs produisent des façades tramées qui donnent à lire clairement les procédés de

[1019] Voir son portrait dans Bernadette BLANCHON, « Les paysagistes français de 1945 à 1975 : l'ouverture des espaces urbains », *op. cit.*

[1020] Voir ADBR, fonds Stoskopf, 67J192-195.

[1021] Du nom des rues qui bordent ces édifices (rue d'Ankara, rue d'Istanbul, rue de Milan, rue de Nicosie, rue de Palerme et aussi rue du Jura)

[1022] Voir ADBR, fonds Stoskopf, 67J127-134 et AMS, archives de la police du bâtiment, 737W244. La mise en chantier date de 1962.

[1023] Il s'agit de Charles Breitenbach, W. Grossmann, André Haenztler (diplômé Eras 1948), Antoine Pfirsch, Jean-Jacques Risch (diplômé Eras 1954).

construction employés pour leur édification. Cependant, la distribution des logements, enrichie d'un couloir, reste proche des opérations antérieures.

Les bâtiments les plus imposants conçus par Stoskopf voient le jour à la fin des années 1960 et au début des années 1970 avec comme maître d'ouvrages la SCIC ou des promoteurs privés. Pour le compte de la SCIC, Stoskopf et Oehler construisent notamment la Résidence du parc de la Citadelle entre 1966 et 1971 (vol.2 ill.197). Composé de trois immeubles barres, et regroupant plus de 200 logements, cet ensemble délimite, sur son flanc est, la place centrale de l'Esplanade et enjambe le passage en rez-de-chaussée vers la Citadelle. La construction demeure élémentaire : les immeubles de type épais sont tramés par des refends porteurs perpendiculaires aux façades. Les façades sont « pleines » et rythmées régulièrement par des percements carrés. L'esthétique est obtenue par des jeux d'enduits qui permettent de restituer une horizontalité par l'application de bandes de couleurs pastel : rose, vert et beige, tonalités qui sont chères à Stoskopf[1024] (vol.2 ill.207). Les appartements de cette résidence, proposés directement à la vente par la SCIC sont de dispositions peu innovantes mais présentent des surfaces généreuses et des espaces de circulation vastes : les circuits sont parfois même encore dédoublés[1025].

Entre 1969 et 1972, Stoskopf conçoit une des tours de la rue de Rome. L'immeuble de 18 niveaux réalisé pour le compte de la SCI Versailles est l'objet de nombreuses recherches : l'architecte produit plusieurs variantes, dont certaines expriment des tendances plus contemporaines comme une variante influencée par le travail de Marcel Breuer (pl.41 ill.b). Le projet se présente comme un monolithe entièrement composé de panneaux de façade préfabriqués en béton caractérisés par des ébrasements extérieurs fortement marqués, mais cette version est finalement abandonnée. Cette tour de 223 logements[1026] est finalement réalisée dans la même veine que les autres édifices de l'Esplanade : sa façade affiche un strict calepinage de lignes horizontales et verticales marquées par l'emploi de pâtes de verre autolavables appliquées sur des allèges préfabriquées, technique employée massivement sur les immeubles de prestige bordant les avenues principales du quartier (vol.2 ill.199).

A partir de 1970, l'architecte conçoit, par ailleurs, deux tours de 18 niveaux situées rue de Londres (dans l'axe de la faculté de droit) pour le compte de la SCIC. Rassemblant chacune 106 logements, le dessin de leurs façades traduit une nouvelle recherche afin d'alléger visuellement leur masse en travaillant sur la dissymétrie et les jeux de décalage des balcons (vol.2 ill.198). Malgré la rationalité de leurs plans, ces édifices s'affranchissent ainsi d'une stricte expression de leur mode constructif et s'aventurent, dans des proportions modérées, vers une esthétique plus sculpturale.

[1024] Entretien réalisé par l'auteur avec Jean-Pierre Masquida, le 7 février 2013.

[1025] Certains trois pièces présentant jusqu'à une surface de 95 m^2 avec un système de double accès au salon. Voir ADBR, fonds Stoskopf, 67J168.

[1026] L'édifice comprend 136 logements d'une seule pièce. Voir ADBR, fonds Stoskopf, 67J204.

Un soin particulier dans les opérations réalisées, à partir du milieu des années 1960, est apporté à l'aménagement des halls d'entrée des immeubles (vol.2 ill.200,201). L'emploi de boiseries et de matériaux nobles (pierre, marbre, travertin, etc) est accompagné d'un travail artisanal de sculpture ou de traitement de surfaces, comme la mise en œuvre de faux-plafonds en caisson de bois latté[1027]. Jean Léonard Stoskopf intervient aussi, grâce à son père, pour fournir des éléments sculptés qui décorent ces entrées.

Stoskopf est également présent dans la conception d'un certain nombre d'équipements qui expriment des tendances architecturales plus libres à travers la mise en œuvre de systèmes constructifs plus divers. Le centre commercial, réalisé par l'intermédiaire de la SAERS entre 1964 et 1970, est composé d'une architecture de patios et d'arcades, permettant de déambuler sur un axe nord-sud parallèle à l'avenue centrale du quartier. L'importante surface développée est construite en trois tranches distinctes. Le centre commercial est un volume immense dont les sols, les parois et les toitures sont toutes dessinées, « calepinées ». C'est au sein de cet important complexe commercial que l'architecte bâtit un immeuble de bureau pour la société IBM en 1970, qui surplombe l'entrée est du centre. Défini par le rythme vertical de sa façade rideau à l'armature métallique apparente, la boîte blanche qui contient 3 niveaux de plateaux libres repose sur un socle vitré (vol.2 ill.205,206).

Par ailleurs, Stoskopf est engagé dans la construction de logements pour étudiants. Il réalise la deuxième cité universitaire du quartier avec Walter Oehler entre 1961 et 1963 dans le cadre de la première tranche de l'opération Esplanade. L'ensemble regroupe 900 chambres réparties en quatre volumes principaux complétés par un volume dédié à la médecine préventive. Les volumes principaux sont définis par une barre de huit niveaux sur rue et trois volumes arrières construits sur un plan en forme de "T" de neuf niveaux chacun. L'ensemble des édifices accuse en façade un travail sur le rythme et la verticalité qui rompt avec les habitudes de l'agence pour le logement courant et l'horizontalité prononcée des façades (vol.2 ill.202, 203,204).

Une reconnaissance progressive

La réception de cet ensemble urbain dans la presse locale ou les revues spécialisées est profondément liée à l'histoire de son chantier qui s'étale sur plus de 15 ans. Durant sa phase de construction, la presse se fait l'écho de l'ampleur de l'opération et de ses évolutions.

[1027] ADBR, fonds Stoskopf, 67J653.

a. Vue de l'avenue centrale avec les immeubles de Monnet et les sculptures de Arp / SERS, 1967
b. Variante abandonnée pour la tour SCI Versailles / ADBR67J200
c. Vue aérienne 1967/ SERS, 1967

1&2 : Tour de chimie et faculté de droit, Roger Hummel arch. / 19
3. Quartier Eblé, 409 lgts, Stoskopf et Oehler / 1962.
4. Quartier 738 lgts, Stoskopf et Oehler / 1965.
5. Avenue centrale, Bertrand Monnet / 1965.
6. Cité Universitaire, Stoskopf et Oehler / 1963.

Alors qu'on inaugure à peine la SAERS et que Stoskopf élabore le plan de masse, la revue *Elan* décrit, dès 1957, cette opération comme une opportunité historique pour le développement de l'Université de Strasbourg en saluant le courage politique qui préside à l'opération[1028]. En 1959, la reprise en main de l'opération par Pflimlin et son équipe s'affirme dans la presse. Le *Figaro* publie une tribune du Maire concernant les enjeux du marché commun pour sa ville illustrée par la maquette de l'Esplanade : « L'opération Esplanade à Strasbourg est la seconde de France après celle du rond-point de la Défense »[1029] affirme l'article. En 1962, dans la revue *Urbanisme,* des photographies de la maquette d'ensemble côtoient celles des premiers édifices qui sortent de terre - notamment ceux signés par Roger Hummel -, accompagnés des descriptifs techniques de l'opération[1030]. En 1965, la presse questionne aussi les liens à créer entre ce nouveau quartier avec le centre historique à travers le quartier de la Krutenau[1031]. Dans une entreprise auto-promotionnelle, c'est la SAERS qui, en 1967, fournit un premier rapport d'étape, 10 ans après sa création. Si l'organisme peut se vanter de gérer alors une quinzaine de dossier importants, elle n'a pas encore clôt le dossier de l'Esplanade. Son président, Pierre Pflimlin, salue sur sa conception :

[…] l'Esplanade, dont le plan masse a été conçu par M. Gustave STOSKOPF pour le secteur résidentiel laisse dans le cadre d'une ordonnance claire et harmonieuse libre cours à l'esprit d'initiative des constructeurs privés. Les larges perspectives de l'avenue centrale bordée de part et d'autre d'immeubles majestueux montrent d'ores et déjà qu'une telle gageure peut être tenue avec succès.[1032]

Après avoir rendu compte régulièrement du chantier de la Meinau, la presse locale - les *Dernières Nouvelles d'Alsace*, *le Nouvel Alsacien* et la revue *Présence de Strasbourg* - se fait aussi l'écho de l'évolution de ce chantier gigantesque depuis sa conception jusqu'aux livraisons successives des équipements comme celles des opérations d'habitat collectif. Si Stoskopf et Oehler sont mentionnés et les lignes sobres de leur architecture sont saluées, la presse s'attache davantage à l'avancement du chantier et à son ampleur, financière et urbaine.

C'est sans doute Jacques Lucan, alors rédacteur en chef de la revue *AMC*, qui pose un premier regard critique sur l'opération et son urbanisme, en 1978. Le critique reconnaît les qualités de l'avenue nord-sud et son statut urbain mais déplore le traitement des limites et des axes secondaires qui n'ont pas la même tenue. Le critique remet ainsi en question le parti de Stoskopf. C'est que l'Esplanade, malgré l'emploi d'une figure urbaine académique à travers la mise en œuvre d'une avenue centrale ne signe pas un retour total à la rue mais se développe selon un ordre

[1028] « L'opération Esplanade », *op. cit.*

[1029] *Le Figaro*, 7-8 novembre 1959.

[1030] « Strasbourg Esplanade », *op. cit.*

[1031] « Die Verbindung Esplanade - Krutenau im Werden », *Le Nouvel Alsacien*, 14 février 1965.

[1032] Pierre PFLIMLIN, *Société d'aménagement et d'équipement de la région de Strasbourg 1957-1967*, 1967.

urbain composite : « Le tracé, qui se veut un tracé attaché à des règles classiques de composition, reste totalement abstrait de l'architecture elle-même : du tracé à l'architecture nulle dialectique qui fasse que l'architecture des bâtiments se qualifie de la position qu'ils occupent[1033] » écrit Lucan.

Par ailleurs, le projet est inachevé. Stoskopf conçoit en effet une tour qui clôt la perspective de l'avenue principale et occupe la place centrale. Le projet, conçu au milieu des années 1960, est une haute boîte entièrement vitrée recourant à une écriture très sobre en référence à l'architecture des tours de Mies Van der Rohe comme le *Seagram building* à New York[1034]. Le socle est conçu pour accueillir un centre culturel et la tour de 23 niveaux, un programme hôtelier (pl.42 ill.b). Mais le projet est finalement abandonné.

La question de la réception du projet de l'Esplanade est aussi liée à l'implication de plusieurs personnalités fortes dans son histoire et se cristallise sur quelques points épineux. Jean-Marie Lorentz, fondateur en 1964 de l'association des résidents de l'Esplanade (ARES) à Strasbourg, a pris très vite une grande importance dans la vie et la construction du quartier. Il se montre d'abord enthousiaste, comme dans Saisons d'Alsace, où il décrit de façon quasi poétique l'architecture du quartier :

L'Esplanade dresse ses grands volumes clairs au- dessus des toits traditionnels telle une haute futaie urbaine. A celui qui s'en approche par le boulevard Leblois ou le pont W.-Churchill, elle apparaît un instant comme un puissant jeu de cubes […]. Bien vite cependant l'illusion se dissipe et qui s'engage dans l'avenue de l'Esplanade, voit surgir des formes minces et élancées, ajourées de balcons, striées de lignes horizontales.[1035]

En revanche, à la fin des années 70, Lorentz milite pour empêcher la construction de la tour sur la place centrale de l'Esplanade et son action se fait plus polémique. Ancien conseiller général du canton et président d'honneur de l'ARES, il livre alors sa propre version de l'histoire en 2006[1036]. Stoskopf, à peine mentionné dans l'ouvrage, est évoqué pour « la platitude de son exposé » de février 1965 ainsi que pour le consentement que l'architecte donne en 1981 concernant la construction de la tour centrale. L'auteur ironise les louanges que Stoskopf dresse à ses confrères Kronenberger, Ittel et Strohmenger, concepteurs d'un projet de tour en lieu et place de son projet initial (pl.42 ill.c). S'il a refusé d'approuver une première version du projet datée de 1975, Stoskopf donne, en effet, une large approbation à ses confrères :

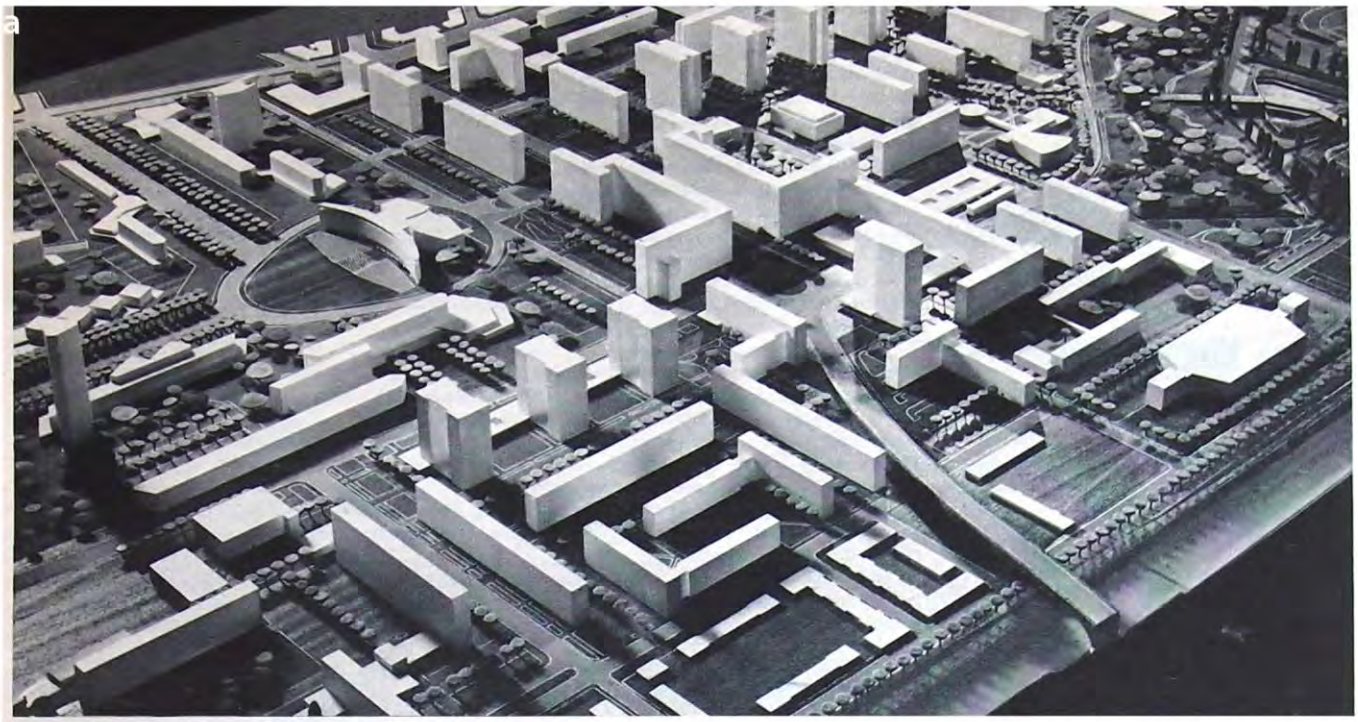
[1033] Jacques LUCAN, « Strasbourg, dossier », *op. cit.*

[1034] Peter CARTER, *Mies Van Der Rohe At Work*, *op. cit.*, p. 61.

[1035] Jean-Marie LORENTZ, « Silhouette d'un quartier nouveau », *Saisons d'Alsace*, 1970, n° 35, p. 302.

[1036] Jean-Marie LORENTZ et ASSOCIATION DES RESIDENTS DE L'ESPLANADE, *Ils ont osé !*, Strasbourg, France, Association des résidents de l'Esplanade à Strasbourg, 2006, vol. 1/, 358 p.

a



L'opération "ESPLANADE"

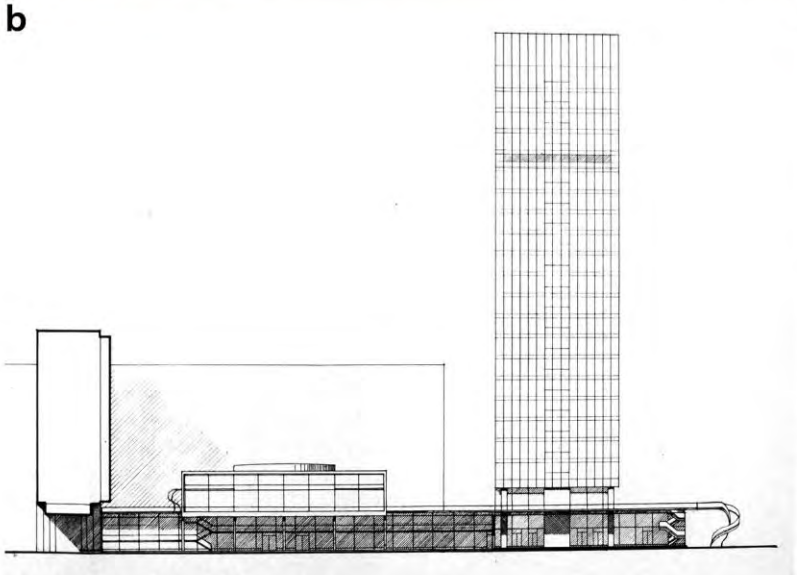
Le Strasbourg de l'an 2000 se construit

Contribuer à l'édification des bâtiments qu'exigent la poussée démographique et l'extension constante de Strasbourg, poursuivre la politique de modernisation et d'équipement d'une ville dont l'attrait touristique est indéniable, préparer en favorisant des investissements intéressant le développement harmonieux d'une cité de grand avenir, susciter la création d'un grand ensemble résidentiel et universitaire au cœur même de la Ville, telles sont les raisons majeures qui ont poussé la Municipalité de Strasbourg à faire élaborer le programme d'urbanisme connu sous le nom de l'« opération Esplanade ».

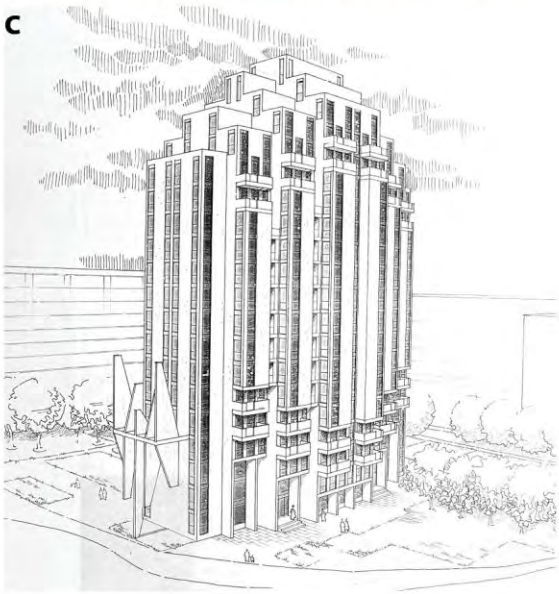
Sous ce vocable « Esplanade de Strasbourg » on désignait jusqu'à présent un ensemble de casernes et d'installations militaires situées au sud-est de la ville sur un terrain d'un seul tenant, d'une superficie totale de 74 ha. Cet important complexe militaire connu surtout en 1725 à cause de sa citadelle, enserré entre des quartiers d'habitation et des installations portuaires, ne répondait plus à notre époque aux fonctions pour lesquelles il avait été créé. Sa situation dans les limites de la Ville impliquait donc une destination et une utilisation plus conforme aux impératifs des circonstances présentes qui commandent une politique de logement et d'équipement à l'échelle de la Ville et de son avenir.

Ce projet a donc été entrepris dans le double but de favoriser l'extension

b



c



a. Cesary, Bernard. « L'opération Esplanade ». Présence de Strasbourg n°5 (octobre 1962).
b. Projet de tour centrale de Stoskopf, vers 1965 / ADBR60J4.
c. Projet de tour centrale de Kronenberger, Ittel et Strohmenger, 1981 / ADBR60J4.

Le projet […] s'inscrit remarquablement bien dans le contexte existant. Les perspectives offertes sont excellentes quelle que soit la position du spectateur. J'ajoute, que ce bâtiment aussi large que haut est modelé avec adresse. Il s'éloigne résolument de bâtiments semblables grossièrement équarris. Le couronnement est à cet égard une réussite. Ce modelé accentué par une coloration que j'approuve particulièrement accroche parfaitement la lumière et offre un jeu d'ombres et de lumières très agréables.[1037]

La lutte politique menée, entre autres, par Jean-Marie Lorentz au début des années 1980 va mettre en échec le projet. Le conflit Stoskopf-Lorentz se poursuit jusqu'à aujourd'hui : en 2004, c'est Nicolas Stoskopf qui reprend les arguments de son père afin de défendre le projet et donner la contradiction à des propos tenus par Jean-Marie Lorentz en revenant sur l'annulation de la construction de la tour centrale : « Qu'on le veuille ou non, c'est cette décision qui a altéré la monumentalité voulue de la composition et laissé la perspective dans un état d'inachèvement. »[1038]

L'œuvre dans son temps

L'œuvre de Stoskopf à l'Esplanade est inachevée. Outre sa tour central qui ne verra jamais le jour, Stoskopf conçoit, entre 1967 et 1970, un projet sur le campus conçu par Hummel : une grande bibliothèque universitaire des sciences humaines. Le projet, malgré une cérémonie de la pose de sa première pierre en 1969, ne voit jamais le jour[1039]. Il s'organise autour d'un plot central de 12 niveaux abritant les magasins. Le passage à une écriture architecturale plus sculpturale dans les années 1970 est manifeste ici par le travail sur des façades et à travers des percements verticaux de type meurtrières appuyant la verticalité du volume principal. Chaque volume du projet se différencie d'ailleurs par sa hauteur comme par le dessin de ses baies (vol.2 ill.208).

L'ampleur des opérations menées à l'Esplanade, véritable condensé du travail de l'équipe strasbourgeoise, n'ont pas d'équivalent en Alsace et met à jour des évolutions notables dans la construction du logement collectif. Les travaux réalisés évoluent d'une architecture dont le type est hérité de la tradition locale de l'habitat social vers des tentatives d'architecture plus sculpturale, qui cherchent à modérer l'horizontalité prononcée et la répétition standardisée. Le plan masse, quant à lui, recourt à des méthodes de conception proche d'autres opérations dessinées par Stoskopf comme la ZUP de Colmar, de par sa densité et son organisation (vol.2 ill.222). L'Esplanade évoque aussi l'urbanisation de la colline de Créteil, avec le quartier de Créteil Mont-Mesly (vol.2 ill. 174-191). La caractéristique des opérations menées par Stoskopf est une dichotomie entre la production de logement de masse générant des espaces isotropes et la

[1037] Avis de Stoskopf sur le projet de Kronenberger, Ittel et Strohmenger, mai 1981. ADBR, fonds Stoskopf, 60J4 ;

[1038] Nicolas STOSKOPF, « Retour sur un projet d'architecte », *Dernières Nouvelles d'Alsace*.

[1039] Dans une lettre de 1970 adressée au Recteur d'Académie, Stoskopf mentionne comme principal frein à l'opération les problèmes de non-revalorisation des crédits accordés à l'opération. Voir AFS14.

focalisation sur des éléments de tenue urbaine plus académiques, clairement définis et orientés. C'est le cas de l'immense place centrale de Créteil Mont-Mesly qui n'est pas sans évoquer l'avenue centrale de l'Esplanade. A Créteil, une plus grande diversité typologique et architecturale est encore même recherchée. C'est alors bien la recherche d'une monumentalité, appuyée sur des perspectives urbaines, mais pondérée à l'aune de logiques économiques et foncières qui semblent être le fil rouge d'une production au service de l'urbanisme des Trente Glorieuses.

Mis à part les opérations de promotions et de diffusion initiées par les opérateurs eux-mêmes comme la SCIC[1040], la SAERS[1041], Pierre Pflimlin ou les architectes[1042], la réception du quartier comme ensemble urbain significatif dans l'histoire urbaine de la cité se fait attendre longtemps. Quand Maurice Besset, publie son ouvrage sur l'architecture française en 1967[1043], nulle trace d'opérations menées par la SCIC. Ses architectes vedettes Stoskopf et Labourdette sont attachés à une conception rigide et académique de la composition urbaine et aussi, à l'image d'une répétition à l'excès de la « cellule » standardisée, inadaptée aux conditions de vie des usagers selon Besset[1044]. La délimitation de son panthéon adoube pourtant certains ouvrages proches de certains éléments du travail de Stoskopf comme le centre commercial de Sceaux par Andrault et Parat construit en 1961, l'ensemble de Louveciennes bâti par Paul Herbé et Jean Le Couteur en 1958, que l'on peut rapprocher, par certains aspects, du projet de Vernouillet. Mais Besset met surtout en exergue les tendances contemporaines de l'architecture proliférante illustrée par le travail de Georges Candilis et Shadrach Woods ou les courbes expressives des projets d'Emile Aillaud. Lors de la publication de cet opus, le projet de l'Esplanade est, de toute manière, encore loin d'être achevé (pl.41 ill.c). Son histoire, la mixité de son programme et sa conception au long cours le rapproche, en partie, d'autres références comme les projets monumentaux en contexte urbain, à l'instar de ceux de Michel Holley pour les immeubles de logement des Olympiades dans le 13^{e} arrondissement de la capitale[1045]. Mais la proposition de Holley, centrée sur l'idée d'un *zoning* vertical de la ville, des tours étant érigées au dessus d'une dalle commerçante, apparaît plus expérimentale que le rapport au sol « direct » qu'entretiennent les immeubles de l'Esplanade. Cette opération de Holley ainsi que celle qu'il mène également pour le Front de Seine, rompent brutalement avec l'environnement urbain. À l'Esplanade, Stoskopf cherche, par des perspectives, à s'inscrire et s'articuler avec la ville. Ces vastes opérations, propres à l'urbanisme planificateur et volontaire des Trente Glorieuses, bénéficient de situations urbaines privilégiées et, à la fois, de

[1040] SOCIETE CENTRALE IMMOBILIERE DE LA CAISSE DES DEPOTS. et P.-Ch. MICHEL, *Visages de la SCIC.*, *op. cit.*

[1041] Pierre PFLIMLIN, *Société d'aménagement et d'équipement de la région de Strasbourg 1957-1967*, *op. cit.*

[1042] Charles-Gustave STOSKOPF, *Gustave Stoskopf et son équipe : un bilan 1947-1972*, *op. cit.*

[1043] Maurice BESSET, *New French Architecture = Nouvelle architecture française*, *op. cit.*

[1044] *Ibid.*, p. 36.

[1045] Michel HOLLEY, *Urbanisme vertical & autres souvenirs*, Paris, Somogy, 2012, p. 106.

programmes très ambitieux. A l'Esplanade, la mixité urbaine et sociale générée dès l'origine par une conception volontairement multiple (Logeco, HLM, ILN, Promotions privées, cités universitaires, commerces et équipements scolaires) a permis au quartier de résister aux outrages du temps.

À l'époque de sa création, l'Esplanade est éclipsée, dans la presse, par d'autres opérations. Pierre Vivien, non seulement en charge de l'élaboration du plan d'urbanisme directeur de la ville et à l'origine de la création du bureau d'urbanisme, structure d'étude spécialisée à l'intérieur de l'organisation municipale, occupe le devant de la scène architecturale des années 1965-1975 avec l'opération de la ZUP de Hautepierre. Ce projet ambitieux et à la conception utopique sera finalement réduit à sa première tranche de réalisation en 1977, rassemblant au total environ 4900 logements[1046].

Des premières esquisses jusqu'au dernier avis que rédige l'architecte pour soutenir le projet de tour qui parachèverait son projet, plus de 25 années se sont écoulées. Le chantier est unique par son ampleur lorsqu'il est envisagé mais largement dépassé, une fois réalisé. Sa réception est complexe de par les contours complexes de l'opération, fruit d'une sédimentation historique riche et de nombreuses négociations administratives et politiques. Ainsi, l'Esplanade, Hautepierre ou le chantier des Halles sont retenues principalement comme des œuvres de Pierre Pflimlin. La reconnaissance patrimoniale, historique est récente. Elle se fait en premier lieu dans la zone universitaire grâce à la labellisation patrimoine du XX^{e} siècle et à la protection au titre des Monuments historiques en 2005 de la faculté de droit construite par Roger Hummel. Progressivement, l'architecture du quartier d'habitation commence aussi à intégrer l'histoire de la ville grâce à des publications récentes qui évoquent enfin l'urbanisme[1047] et l'architecture[1048] du quartier, reconnus dans leurs qualités intrinsèques, mais qui mériteraient encore des investigations plus poussées.

[1046] « Un urbanisme nouveau à Strasbourg : Hautepierre ; la place des Halles », *op. cit.*

[1047] Marie-Christine PERILLON, Patrick BOGNER, Christophe HAMM, François NUSSBAUMER, Bernard J. NAEGELEN et František ZVARDON, *L'invention perpétuelle de Strasbourg*, Strasbourg, 2012, 607 p.

[1048] Elisabeth LOEB, *Sept siècles de façades à Strasbourg*, I.D. l'Edition., Strasbourg, 2012, 176 p.

3) Grands « gestes » bâtisseurs : Créteil Mont-Mesly et Créteil Montaigut (1955-1978)

Dans le cadre de la création du grand ensemble de Créteil, les bureaux parisiens de Stoskopf vont concevoir, outre le plan de masse général, une grande partie des édifices de logement ainsi qu'une série d'équipements du milieu des années 1950 jusqu'à la fin des années 1970, toujours pour le compte de la SCIC. Ses œuvres construites en plusieurs phases témoignent de l'introduction progressive de nouvelles préoccupations formelles (vol.2 ill. 174-192). De façon encore plus forte qu'à l'Esplanade, les réalisations de Stoskopf à Créteil illustrent la diversité de sa production : comment reflètent-elles l'évolution du secteur de la construction comme celle de la conception des logements ? Surtout, de quelle manière l'architecte intervient dans le cadre d'un site non urbanisé préalablement à la différence de l'Esplanade, cherchant des articulations avec les quartiers avoisinants ?

Pour l'analyse du grand ensemble de Créteil Mont-Mesly, les fonds déposés par l'architecte à la mairie de Créteil[1049] permettent d'analyser et d'appréhender l'ensemble des plans architecturaux des édifices de ce quartier. Pour l'apport de Stoskopf au nouveau Créteil avec la construction du quartier de Créteil Montaigut, deux sources ont été sollicités : les archives déposées à l'IFA[1050] par Stoskopf ainsi que les archives du service municipal de l'urbanisme de Créteil, permettant d'obtenir des informations précises sur l'aspect administratif et technique des projets évoqués[1051]. Les publications de la SCIC[1052] ainsi que le fonds photographique de la CDC ont permis de compléter et de recroiser les informations recueillies dans les fonds de l'architecte. Des publications dans les revues spécialisées comme *Urbanisme*[1053] ou *Techniques et Architectures*[1054] enrichissent, là aussi, le regard porté sur ces opérations.

a. Créteil Mont-Mesly : le grand œuvre ? (1955-1965)

Le plan de masse, effets monumentaux et architecture de masse

Le grand ensemble de Créteil Mont-Mesly est construit entre 1956 et 1967. Sa conception est comparable en bien des points à celle de l'opération Esplanade dont elle est contemporaine[1055]. La place et le rôle joués par Stoskopf mais aussi les lignes de composition du plan de masse,

[1049] Les fonds sont classés sous la cote 1J1 à la cote 1J95.

[1050] IFA, fonds Stoskopf, 127IFA boîtes 1 à 4.

[1051] Sur le centre diocésain, voir AMCr, 1389W2473, 1389W3526, 1389W4058 et 1389W5662. Sur l'immeuble annulaire, voir AMCr, 1389W2330 et 1389W1844.

[1052] Voir notamment *Créteil Mont Mesly*, *op. cit.*

[1053] « Créteil Le Mont Mesly », *op. cit.*

[1054] Charles-Gustave STOSKOPF, « Créteil quartier Montaigut », *op. cit.*

[1055] Voir le plan de situation actuel en annexes (vol.2), page 70tableaun t.

l'évolution des techniques de construction et de l'écriture architecturale sont autant d'éléments qui permettent de rapprocher ces deux opérations.

Cette opération est initiée, à l'instar des opérations de Vernouillet, des Mureaux ou de Poissy par la CIRP, y employant le 1% patronal et les possibilités de la CDC. Situés dans une zone industrielle au cœur du Sud-Est parisien, les terrains d'implantation s'étendent entre la commune de Créteil et le hameau de Mesly. Ces terrains agricoles recouvrent une superficie de 87 hectares, desservis par des réseaux – automobile et métro – qui se trouvent renforcés ou complétés au fil des années 1960 et 1970. Les terrains bénéficient ainsi d'une situation urbaine et géographique privilégiée, sur un plateau aux terrains sablonneux appelé Le Mont Mesly, promontoire sur la vallée de la Marne à l'est et sur la vallée de la Seine vers l'ouest. En 1964, la commune de Créteil devient la préfecture du nouveau département du Val-de-Marne et compte alors environ 41 000 habitants, dont la moitié vivent dans le grand ensemble de Mont-Mesly.

Sur les 87 hectares d'emprise du grand ensemble, 31 hectares de terrains sont réservés aux espaces libres. La densité du projet atteint ainsi 66 logement par hectare, proche de celle atteinte aux Mureaux (65 logements par hectare)[1056] mais inférieure à celle du grand ensemble de Schiltigheim-Bischheim (80 logements à l'hectare)[1057] ou de celui de à Poissy Beauregard (71 logements à l'hectare)[1058]. Cette densité reste inférieure à des opérations d'autres architectes, comme la cité de l'étoile à Bobigny, signé par Georges Candilis, Alexis Josic et Shadrach Woods, qui atteint une densité de 103 logements à l'hectare[1059] ou encore la densité de la cité des Courtillières de Pantin édifiée par Emile Aillaud atteignant une densité de 97 logements[1060]. L'opération de Créteil est scindée en deux secteurs, permettant l'échelonnement dans l'acquisition des terrains et dans la cadence de construction des immeubles. À l'est, sur le plateau, se développe le premier secteur où les bâtiments sont implantés selon une trame orthogonale stricte. L'axe principal nord-sud de développement de cette zone se situe sur la ligne de crête du terrain. A la croisée de cet axe avec un axe est-ouest, l'architecte ménage une place monumentale de 28 000 m^2, garnie de fontaines et de sculptures. L'axe est-ouest se prolonge afin de relier le premier secteur avec le second, qui se développe selon des tracés de voies sinueux sur les pentes ouest du Mont-Mesly. Un boulevard circulaire de forme souple permet en effet d'y desservir l'ensemble des opérations immobilières de ce secteur. Les deux secteurs sont divisés par un espace planté et engazonné de largeur variable.

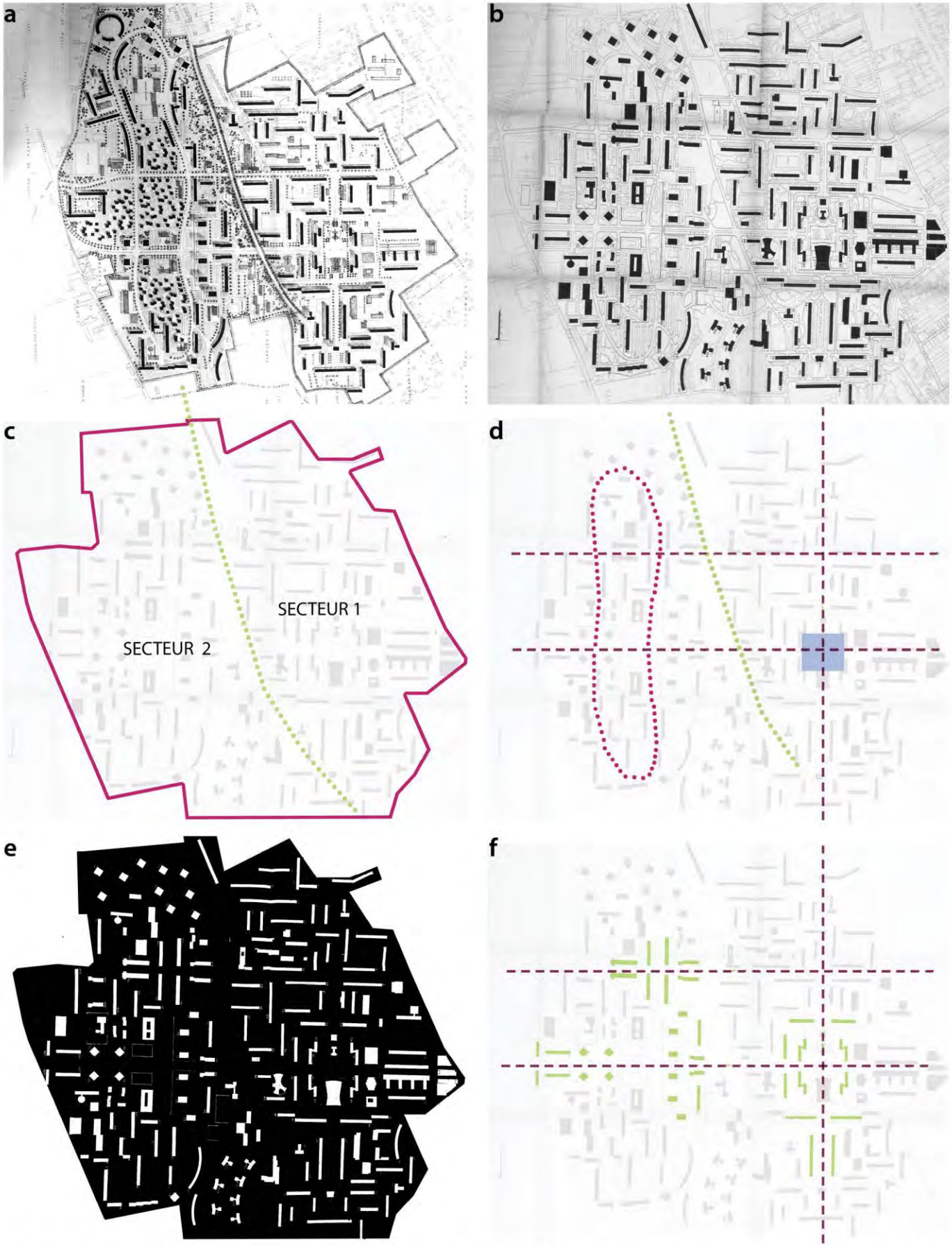
[1056] *Les Mureaux (*notice descriptive), non daté, 4 p., AFS13.

[1057] Pierre PFLIMLIN, *Société d'aménagement et d'équipement de la région de Strasbourg 1957-1967*, *op. cit.*, p. 28.

[1058] *Groupe d'immeubles à Poissy (*notice descriptive), non daté, 5 p., AFS13.

[1059] Pour plus de détails, voir Richard KLEIN, « La cité de l'étoile », *op. cit.*

[1060] Dominique LEFRANÇOIS et Paul LANDAUER, *Emile Aillaud*, *op. cit.*



a. Plan de masse, version 1962 / AMCr 1J1.
b. Plan de masse, version 1965 /IFA349AA.
c. Les deux tranches de l'opération.
d. Axes et principes de composition.
e. Vides.
f. Figures de symétrie.

Les éléments du discours développés par Stoskopf pour expliciter son parti se rapprochent des ceux avancés pour le projet de l'Esplanade. Stoskopf s'attache à mettre en œuvre des principes éprouvés ; le plan de masse serait un dosage équilibré entre innovations et permanences.

Cette volonté est ici réduite aux notions d'axe et de composition. Le plan de masse n'est plus conçu à partir d'une vision d'un espace perspectif issu de la Renaissance, mais conçu vu d'en haut, comme un motif dont on vante la liberté, la faible densité. L'architecte se défend paradoxalement d'employer des effets de symétrie : « A l'exception des quatre tours situées de part et d'autre d'une place centrale, aucun effet de symétrie n'a été recherché »[1061]. Même s'il n'y a pas, en effet, de continuité urbaine qui rattacherait le plan masse de Créteil à une ville de formation ancienne, les effets de symétrie sont plus nombreux que ce que l'architecte affirme, le rattachant à une tradition académique. En fait, si l'ordre ouvert confine à une forme d'homogénéité générale, l'épine dorsale est-ouest est bien jalonnée par une dizaine d'édifices qui se répondent symétriquement (voir pl.43 ill.f). Néanmoins, cette symétrie axiale rigide se dissout rapidement parmi le motif sériel traditionnel des grands ensembles. Mais en variant la forme et la disposition des volumes qui bordent cet axe, l'architecte ne définit pas une avenue de référence aussi rigide qu'à l'Esplanade : les efforts de « tenue » de l'espace, les effets de symétrie, sont concentrés en effet autour de la place centrale.

La doctrine d'un chantier industrialisé ?

La cadence de construction du grand ensemble va crescendo jusqu'à atteindre la terminaison de plus de 500 logements par an. Le premier secteur comporte six tranches de constructions, regroupant plus de 3 000 logements. Dès 1957, une première tranche de 240 logements, employés comme cité de relogement, est livrée. Pour les tranches de Créteil II, III et III bis regroupant respectivement 210, 473 et 872 logements, tous les programmes sont locatifs. Dans les tranches suivantes, la SCIC introduit des formules de location-vente pour permettre à des familles modestes d'accéder également à la propriété. Les logements construits par Stoskopf pour le compte de la SCIC sont principalement de deux types : Logeco ou HLM B. A partir de 1962, les tranches du second secteur sont entamées. En 1965, 4 695 logements sont achevés pour atteindre au total le chiffre de 5 900 logements en 1967[1062]. Afin d'atteindre cette cadence, une méthode industrielle pour l'organisation du chantier est appliquée avec le béton pour matériau unique de construction. La mise en place et le fonctionnement d'une centrale à béton deviennent ainsi des éléments de la communication de la SCIC, qui vante l'efficience de ces chantiers :

[1061] Notice explicative, non datée. AMCr, fonds Stoskopf, 1J1.

[1062] *Créteil Mont Mesly*, Paris, SCIC, 1965, 15 p.

Le transport du béton frais étant assuré jusqu'aux points d'utilisation à l'aide de chariots automoteurs guidés automatiquement sur monorails, cet équipement a pu fournir une production journalière moyenne de 350 m3 environ de béton, ce qui lui a donné la possibilité de répondre aux exigences de cet important chantier avec le maximum de souplesse.[1063]

Si la SCIC appuie sa propre propagande commerciale sur des aspects quantitatifs et techniques, l'architecte développe lui, des propos davantage relatifs à la disposition et à la composition de son plan de masse :

Par la liberté avec laquelle les bâtiments sont implantés et par la réalisation de places aux dimensions très différentes, il a été possible de créer des paysages urbains extrêmement variés et de diversifier les effets plastiques. Le grand axe central a permis en outre de composer de très vastes perspectives. Il y a lieu d'ajouter qu'une large gamme de volumes a été obtenue grâce aux hauteurs et aux développements linéaires très différents des bâtiments mis en présence.[1064]

Par ailleurs, Stoskopf accompagne la stratégie de la SCIC : l'acquisition progressive des terrains et la construction par tranche se fait selon le plan de masse préétabli qui se doit d'être à la fois composé et flexible. L'intérêt pour l'architecte, malgré les difficultés à tenir un parti initial, comme ici le prolongement des axes qui fondent le centre civique[1065], est d'améliorer l'efficience des constructions, à chaque tranche, par le perfectionnement des prestations et par une variation sur les types élaborés. La conception du second secteur du Mont-Mesly vis-à-vis du premier fait apparaître nettement l'évolution des contraintes auxquelles est soumis l'architecte. En effet, un plan de masse de 1962 illustre une tentative de varier fortement les types et les formes de l'habitat dans le second secteur de l'opération : la présence d'un immeuble circulaire, et de nombreuses unités individuelles participent de cet effet. Cette option est finalement abandonnée pour une version plus courante et plus dense, rétablissant notamment des longues barres parallèles à la pente du terrain. Renouant avec une version antérieure de 1960, une version du plan masse de 1965 présente une esthétique finalement homogène sur les deux secteurs grâce à la continuité sérielle des barres et des tours (pl.43 ill.a,b), les unités individuelles étant réduites à la construction d'une vingtaine de maisons, dont l'architecture fait l'objet d'une recherche particulière, puisque l'architecte affirme que la couverture des maisons est constituée de voûtes inspirées par des maisons découvertes lors d'un de ses voyages en Italie, à Positano.

Au fil de la construction des opérations, des évolutions apparaissent. Pour la construction du premier secteur, la technique de construction – ainsi que l'esthétique qui en découle – est la même

[1063] *Ibid.*

[1064] Notice explicative, 1962. AMCr, fonds Stoskopf, 1J1.

[1065] Sur ce sujet, voir Paul LANDAUER, « La SCIC, premier promoteur français des grands ensembles (1953-1958) », *op. cit.*, p. 79.

que celles des cités de Vernouillet, Poissy… Les barres sont de faible épaisseur en corrélation avec une typologie de logements traversant sans couloir de desserte mais toujours avec une double circulation à travers les pièces d'eau[1066]. Pour le second secteur, Stoskopf développe des types inédits. Pour l'opération Les Cochets, réunissant 232 logements, l'architecte propose des immeubles dont le plan est en forme de « T » et dont l'aile principale suit une légère courbe (vol.2 ill.184). Avec l'opération Les Guiblets, réunissant 798 logements, l'architecte développe des plots dont l'esthétique des façades cherche à intégrer une forme de variété : la géométrie des balcons réintroduit une échelle humaine (vol.2 ill.186-187). Dès le début des années 1960, les types de constructions se diversifient, intégrant les critiques émises sur les premières opérations de la SCIC.

Les équipements et l'espace public

Stoskopf va également concevoir toute une série d'équipements publics et privés au fur et à mesure de la livraison des bâtiments d'habitation. C'est en tout plus de 26 édifices différents sur lesquels les bureaux parisiens de l'architecte planchent entre 1956 et 1974. Parmi ceux-ci, on dénombre six projets de groupes scolaires, six commerciaux, sept à vocation sociale et enfin, trois cultuels. Mis à part les églises définitives qui sont élaborées sur mesure, ces projets sont pour la plupart des applications de types développés également dans le cadre d'autres ensembles. D'ailleurs, la chapelle provisoire est l'exacte réplique du projet de chapelle de Vernouillet[1067]. Certains projets ne voient pas le jour, comme un projet de maison de la culture en 1969 dont Stoskopf juge avoir été scandaleusement écarté[1068]. De façon générale, l'implantation des équipements se fait selon les mêmes principes de composition que pour les cités construites conjointement sur le territoire de la Seine aval.

Le soin apporté à certains programmes atteste de la volonté de la SCIC de produire, dès l'origine, des espaces publics de qualité. Conçu comme des kiosques urbains, certains édifices sont prolongés par des portiques extérieurs, des terrasses. Au centre de la place principale du quartier Mont-Mesly, un édifice public abrite une salle d'accueil et un musée des maquettes. A travers une baie vitrée, les habitants peuvent y admirer depuis l'extérieur la maquette d'ensemble du quartier. Le soin apporté à la mise en scène de cette maquette au cœur du quartier atteste de la volonté de diffuser un discours qui s'appuie bien sur la composition, le plan de masse, la vue aérienne comme paramètres de mise en ordre de la ville. Les chalands surplombent en effet la maquette (vol.2 ill.183). Cet édifice d'accueil est construit en métal et couvert par une charpente métallique depuis laquelle des consoles viennent créer un auvent périphérique généreux. L'édifice prend ainsi une

[1066] C'est le cas, par exemple, pour logements des immeubles de la tranche IIIbis qui comprend les volumes qui bordent la place centrale. L'ensemble des édifices de cette tranche sont des barres dont le nombre d'étage varie entre 5, 9 et 14 étages. Voir AMCr, fonds Stoskopf, 1J2.

[1067] CDC, archives photographiques, Créteil.

[1068] IFA, fonds Stoskopf, 127 IFA, boîte 1.

allure de petit temple d'expression minimaliste, à laquelle concourt la finesse des éléments structurels et l'emploi de grandes parois vitrées.

Cet édicule s'inscrit dans une composition d'aménagement plus globale de la place centrale du quartier (vol.2 ill. 177-178). Positionné sur le même axe, qui marque la symétrie de la place elle-même, un édifice ceinturé par un portique circulaire abrite un café et un restaurant dans des volumes aux formes rondes. Le portique, structure métallique peinte de couleur foncée, contraste avec l'emploi de briques claires utilisées pour constituer les parois des volumes du café et du restaurant. L'aménagement de la place est soigné : revêtue de pierre, elle est agrémentée de bosquets, de fontaines et de sculptures, notamment réalisés par l'artiste Karl-Jean Longuet (1904-1981). Le soin apporté matérialise la volonté de définir une centralité et une tenue urbaine, en contradiction avec la densité et l'ordre urbain « ouvert » développé dans les autres secteurs. Si la construction de ce quartier à l'échelle exceptionnelle alimente pendant plusieurs années les bureaux parisiens de Stoskopf, sa conception va être remise en question, notamment à travers la construction du projet du nouveau Créteil au seuil des années 1970.

b. Créteil Montaigut (1970-1976)

Stoskopf, architecte en chef du grand ensemble, est amené à intervenir également dans la partie plus récente de la ville, conçue à partir de 1961 dans le cadre d'une zone à urbaniser en priorité (ZUP). Dans le cadre du schéma directeur de la région parisienne, Créteil est choisie en 1965 pour devenir le chef-lieu du nouveau département du Val-de-Marne et la commune développe alors un urbanisme nouveau pour cette zone.

Le nouveau Créteil

Alors que la construction du quartier du Mont-Mesly s'achève, un autre projet ambitieux démarre. Il s'agit du nouveau Créteil, opération qui porte la marque et l'ambition du nouveau maire de Créteil, le Général Pierre Billotte (1906-1992), proche de Charles de Gaulle, élu député de la circonscription en 1963 et maire en 1965. L'équipe qu'il va réunir va s'atteler au projet de ZUP, initié dès 1961, en rompant avec les principes d'urbanisation appliqué pour le grand ensemble de Mont-Mesly qui a quadruplé en très peu de temps la population de la ville[1069]. En rupture avec l'urbanisme de la IV^{e} république marqué par les monopoles et la centralisation, Billotte crée les conditions de nouveaux modes opératoires. A Mont Mesly, la SCIC et les services de l'État œuvrent conjointement sur l'ensemble de l'opération que ce soit l'aménagement ou la construction

[1069] « Nouveau Créteil », *Techniques et Architecture*, septembre 1971, n° 6, p. 71.

des logements. Pour le Nouveau Créteil, le maire entend faire intervenir plusieurs promoteurs publics ou privés, en modifiant la trajectoire d'un processus déjà engagé : « On peut dire que cette commune développe à son échelle et selon ses modalités propres le mouvement qui sera celui des Villes nouvelles en France »[1070]. Une Société d'économie mixte locale est créée en 1966, la SEMAEC. Billotte affirme : « Pour nous, en effet, il s'agit de bâtir, à partir de quartiers disparates et sans lien entre eux, une ville nouvelle, bien équilibrée dans toutes ses composante et dotée d'une réelle unité »[1071].

L'ambition est de faire du Nouveau Créteil le centre créé *ex nihilo* d'une agglomération qui unifierait l'ancien bourg et le grand ensemble afin de loger plus de 120 000 habitants[1072]. Les terrains choisis pour ce nouveau Créteil d'une surface totale de 589 hectares, d'anciennes sablières et zones marécageuses, traversées par de nombreux réseaux et infrastructures routières. Le nouveau quartier s'organise autour d'un lac artificiel urbain d'environ 40 hectares, et de nombreux architectes participent à sa construction. Après une intervention brève et un projet finalement avorté de Fernand Pouillon imaginant une ville lacustre, c'est l'architecte Jean Fayeton qui est nommé architecte en chef de la Zup. Pierre Dufau lui succède et imprime sa marque sur le projet, en signant aussi des édifices architecturaux de qualité comme la nouvelle mairie (pl.44 ill.d). La division du projet en unités plus réduites génère la variété :

L'habitat a été réparti en quartiers de 500 à 1 000 logements. Chaque quartier a été confié à un architecte différent, disposant d'une grande liberté afin d'assurer une véritable diversité. Cependant, l'homogénéité de l'ensemble est conservée grâce au plan général des espaces verts, étudiés par le paysagiste italien Maurizio Vitale et à l'harmonisation des effets colorés due à Vasarely.[1073]

Ainsi, diverses conceptions architecturales se côtoient, produisant une dynamique architecturale et urbaine disparate. Certains exemples sont aujourd'hui devenus des emblèmes urbains comme les immeubles en forme de choux signés par l'architecte Gérard Grandval qui propose là une architecture « surmimétique »[1074]. Maurice Novarina signe le quartier de la Levrière composé de plots d'habitation construits sur des plans cruciforme[1075]. Un certain nombre d'équipements - préfecture, archives, palais de justice - sont signés par l'architecte Daniel Badani (1914-2006)[1076]. Jean-Claude Bernard, Michel Andrault et Pierre Parat interviennent également, notamment dans la

[1070] Laurent COUDROY DE LILLE, « « Ville nouvelle » ou « grand ensemble » : les usages localisés d'une terminologie bien particulière en région parisienne (1965-1980) », *Histoire urbaine*, 2006, n° 17, nº 3, p. 59.

[1071] *Créteil, ville d'aujourd'hui*, Société anonyme d'économie mixte d'aménagement et d'équipement de la ville de Créteil., Créteil, 1976, p. 3.

[1072] « Nouveau Créteil », *op. cit.*, p. 71.

[1073] *Ibid.*, p. 74.

[1074] Gérard GRANDVAL, « Créteil quartier du Palais », *Techniques et Architecture*, septembre 1971, nº 6, pp. 98-99.

[1075] « Créteil quartier « La Levrière » », *Techniques et Architecture*, septembre 1971, nº 6, pp. 96-97.

[1076] Voir « Créteil nouvelle Préfecture », *Techniques et Architecture*, septembre 1971, nº 6, pp. 78-81.

construction du quartier de la Préfecture[1077]. Cette situation est la conséquence de la diversité des promoteurs mobilisés pour ce gigantesque chantier comme d'une volonté assumée de Pierre Dufau : « Un architecte en chef ayant volontiers la main lourde, notre méthode a été, par réaction, de laisser à l'architecte de chaque îlot une grande liberté de conception et de respecter l'autonomie de sa pensée »[1078]. Cependant, la crise de 1973 et le ralentissement du milieu des années 1970 mettent la SEMAEC dans une situation financière délicate. La seconde tranche du Nouveau Créteil est seulement réalisée dans les années 1980, sous le mandat d'un maire socialiste qui succède au Général Billotte en 1977.

Dans le plan d'ensemble du nouveau Créteil, la zone réservée à la SCIC et à Stoskopf se situe à la pointe Nord de l'opération et donc, de fait, éloignée de son opération initiale du Mont-Mesly. Bordé par quatre voies, le terrain est longé à l'est par l'autoroute A86. Sur ce quadrilatère d'une surface de 11 hectares, l'opération prévoit la construction de 1 080 logements en deux tranches de construction.

L'immeuble circulaire

Pour cette opération, l'architecte rassemble dans une composition circulaire l'ensemble des édifices nécessaires afin de construire le millier de logement de l'opération Créteil Montaigut ainsi qu'une série d'équipements publics. Les origines exactes de ce parti radical sont difficiles à déterminer. Néanmoins, quelques esquisses attestent des préoccupations de l'architecte, qui tente sur ce terrain difficile de chercher un parti[1079]. L'architecte tente, dans le périmètre de la parcelle, de ménager un espace vert central. Il cherche aussi à produire une forme de continuité urbaine, parfois inspirée d'Aillaud ou de recherches axées sur une forme de retour à la rue. Dans une esquisse, une rue périphérique de tracé informe se dessine et commande une série de barres – dessinant des grecques - comme pour rompre avec la légende du chemin de grue (pl.44 ill.f) Trois édifices délimitent un jardin de forme circulaire, noyau de la composition. Les autres édifices – bien que satellisés – s'inscrivent, par leur forme courbe, sous la même domination géométrique. Une autre esquisse s'attarde à définir davantage une trame paysagère très composée sur laquelle une vingtaine édifice s'implantent - de manière plus usuelle - selon l'ordre ouvert et diffus de Vernouillet ou de Créteil, tout en recomposant une centralité grâce à un jardin (pl.44 ill.f). La volonté de donner une forme et une centralité aboutit à une composition finale plus rigide et géométrique, dominée par la forme circulaire.

[1077] « Créteil quartier de la Préfecture », *Techniques et Architecture*, septembre 1971, n° 6, pp. 100- 101.

[1078] Déclaration de Pierre Dufau, en 1969, lors de la présentation de son projet à la Commission d'architecture et d'urbanisme du Fonds de développement économique et social cité par Guillemette MOREL JOURNEL, *Les années 1970 à Créteil (Catalogue d'exposition)*, Choisy-le-Roi, CAUE 94, 1991, 24 p.

[1079] Des premières esquisses ont été conservées dans le fonds de l'IFA, mais sont malheureusement non datées, on ne peut donc retracer la genèse exacte du projet.

Le projet final est plus ordonné et simple, répartissant le programme des logements dans un ensemble de sept volumes (pl.44 ill.g). Trois édifices bordent le parc central. Positionnées dans l'axe de chaque interstice entre ces immeubles bas, trois tours identiques sont implantées comme les repères d'un cadran solaire: une au nord, une au sud-est et une autre au sud-ouest. Stoskopf est particulièrement attaché à créer, par cette disposition, des vues lointaines en évitant des vis-à-vis gênants depuis chaque logement[1080]. Un dernier volume en arc de cercle s'implante en périphérie, dessinant, avec l'immeuble annulaire, un fragment de rue relativement restreint par rapport à l'ambition de certaines esquisses préliminaires. Les interstices entre les trois édifices qui délimitent le jardin deviennent aussi les liens d'accès, par des escaliers, vers le jardin central circulaire. La mise en place de passerelles depuis le 2e étage des tours permet de les relier également au jardin en enjambant la voie périphérique. Le parc central est surélevé. Ce jardin sur dalle d'une surface de près d'un hectare et demi dissimule un parking de 689 places accessible au niveau de la rue. Son aménagement génère une topographie mouvementée par la création de petites buttes artificielles au creux desquelles sillonnent de petits chemins. Une petite buvette est imaginée afin d'agrémenter cet espace.

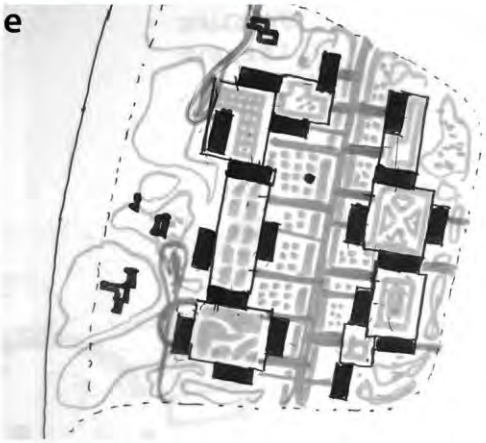
La forme circulaire est sans doute une réminiscence de travaux plus anciens comme des immeubles à Cronenbourg et le fruit de la volonté d'un geste architectural fort. C'est aussi une forme, selon Nowak, collaborateur très présent sur cette opération, une forme qui résout l'équation entre un nombre de logements et la forme particulière de la parcelle d'implantation. En générant un généreux espace vert central dont bénéficient tous les logements, le parti de Stoskopf crée une monumentalité en même temps qu'un confort de vision pour chaque logement. Son aspect autarcique et centré est paradoxalement renforcé par la conception urbaine spécifique du nouveau Créteil[1081].

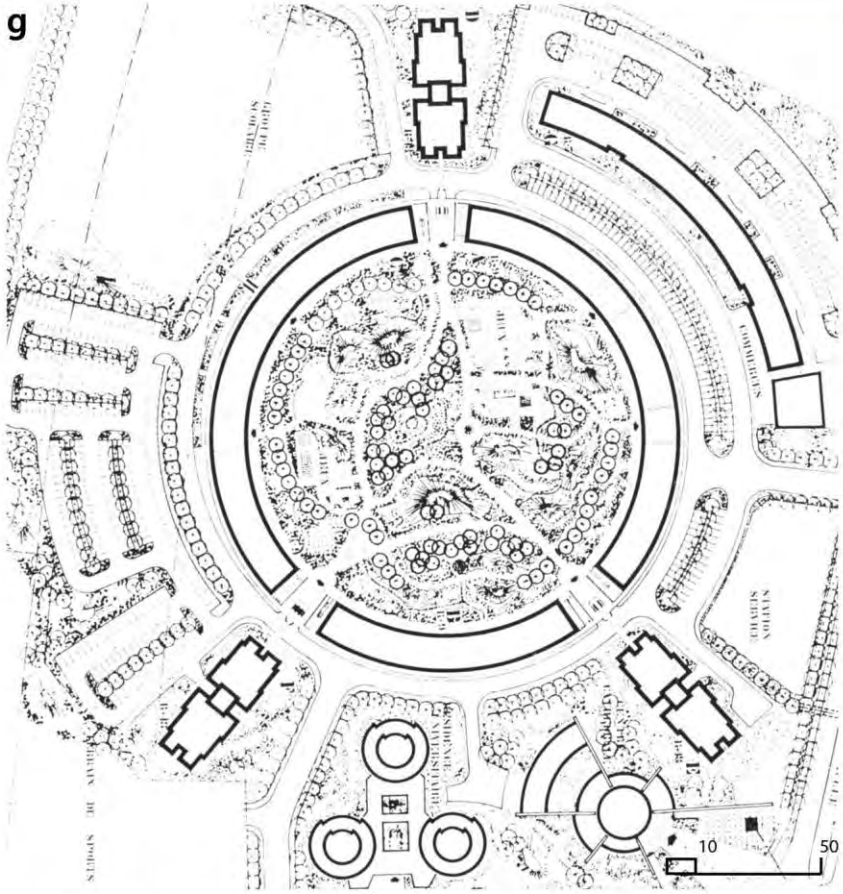
Le programme de logement est réalisé selon deux tranches. Une première tranche réunit 644 logements dans quatre volumes bas de 10 niveaux : les trois volumes qui définissent l'anneau ainsi que l'immeuble satellitaire. Les plans de cette première tranche sont dressés en 1970. Le permis de construire est obtenu en 1971 et l'achèvement des travaux se fait en 1974[1082]. La moitié des logements de cette tranche est destinée à l'accession et une autre moitié à la location.

[1080] Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 janvier 2014.

[1081] Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 janvier 2014.

[1082] AMCr, archives du service de l'urbanisme, 1389W1844.





a&b. Maquette et plan de la première tranche du Nouveau Créteil, Pierre Dufau architecte en chef / T&A, 1971, photo : J. Bieaugeaud.
c. Mairie de Créteil en construction, Pierre Dufau arch. / CDC.
d. Nouvelle Préfecture, D. Badani et P. Roux-Dorlut arch. / T&A, 1971.
e. Variante opération Montaigut, Stoskopf arch. / IFA 349AA6.
f. Variante opération Montaigut, Stoskopf arch. / IFA 349AA6.
g. Plan de masse de l'opération Montaigut, Stoskopf arch. / T&A, 1971.

La publication en 1971 du projet fait apparaître des prises de vue des maquettes du projet de la première tranche, sans les tours[1083]. La seconde tranche concerne justement l'édification des trois tours de 19 niveaux regroupant respectivement 140, 156 et 158 logements, donc un total de 454 logements. Le permis de construire est obtenu en février 1974 et le chantier des trois tours s'achève en 1976[1084].

Les édifices annulaires sont construits sur une épaisseur importante de près de quinze mètres (épaisseur des balcons inclus). Les refends porteurs sont perpendiculaires aux façades et de fait rayonnent tous vers le centre de la composition. Sur les étages courants, les logements sont traversants et les pièces d'eau placées au centre (lingerie, wc, salle de bain) ne bénéficient pas d'éclairage naturel. Le rez-de-chaussée des édifices annulaires est dévolu aux caves et au stationnement et le niveau d'accès aux édifices se trouve ainsi au rez-de-jardin. À ce niveau, une coursive périphérique extérieure dessert les halls d'accès des immeubles ainsi qu'une série de passages couverts vers le jardin. Cette coursive génère la création de registres horizontaux qui structurent les façades périphériques des immeubles. L'appui de l'horizontalité sur les façades des immeubles bas accuse une grande rigidité esthétique : les allèges - des éléments préfabriqués revêtus de faïence - forment visuellement des bandeaux continus qui ceinturent les édifices. En même temps, le traitement d'une modénature sur les pignons aveugles, les œuvres d'art et les façades des tours participent d'une esthétique plus colorée et dynamique. D'ailleurs, l'architecte choisit de différencier nettement le traitement des façades des tours. En effet, des parties pleines de formes obliques viennent recomposer un motif type nid d'abeille, dont la mise en couleur vise à annihiler visuellement un niveau sur deux.

Le renouveau par la forme pure ?

Le numéro de la revue *Technique et Architectures* de 1971 consacré à l'ensemble du nouveau Créteil montre que le recours à la forme géométrique élémentaire, particulièrement celle du cercle, n'est pas seulement l'apanage de Stoskopf. L'opération du quartier du Palais se fonde sur des plans d'édifices circulaires, tout comme le fait Dufau pour la mairie ou les architectes de la crèche du quartier de la Croix des Mèches[1085]. La récurrence des formes arrondies ou courbes dans l'aménagement paysager de Maurizio Vitale donne aussi un écho à l'opération de Stoskopf dans l'ensemble du quartier. Mais le diamètre de 140 mètres de son jardin intérieur, et la complétude de sa forme annulaire donne un caractère géométrique et une échelle dominante de l'opération de Stoskopf dans le plan global de Dufau. Il rassemble d'ailleurs 1 000 logements sur les 6 800 de la

[1083] Charles-Gustave STOSKOPF, « Créteil quartier Montaigut », *op. cit.*

[1084] AMCr, archives du service de l'urbanisme, 1389W5662.

[1085] Les architectes de la crèche sont B.Feypell, E.Zoltowski, J.Charpentier et J.Caniffi. « Créteil quartier de la Croix-des-Méches », *Techniques et Architecture*, septembre 1971, nº 6, p. 92.

première tranche. C'est Stoskopf en personne qui signe le texte qui accompagne les images de son projet, justifiant le recourt à cette géométrie à une échelle aussi puissante : « Quelle autre solution pouvait permettre de créer en un point central facilement accessible à tous les occupants de ce quartier une zone de stationnement d'une telle étendue […] ? Quelle autre solution aurait permis de créer un parc central de près d'un hectare et demi (…) ? »[1086] interroge l'architecte.

L'emploi de la forme courbe n'est pas inédit chez Stoskopf. Dans de nombreux plans de masse, certaines barres se singularisent par leur courbure, dès le début des années 1950 au quai des Alpes à Strasbourg ou plus tard, au Neuhof à Strasbourg dans le quartier du Mont-Mesly à Créteil. C'est surtout pour l'opération de Cronenbourg construite à la fin des années 1960 que Stoskopf use déjà cette forme, mais à l'intérieur d'une composition plus vaste (vol.2 ill. 257-261). Montaigut semble même nourrir sa réflexion en la matière ; il esquisse en effet le plan masse d'une cité basée sur un réseau constitué d'unités circulaires inspirées de cette réalisation (vol.2 ill. 296).

Le projet de Montaigut acte bien un changement dans la façon de concevoir le logement, puisque l'idée de définir précisément un espace introverti est manifeste. Mais la soumission du programme à une figure géométrique forte et unificatrice marque la fin des prérogatives des mandarins de l'École des beaux-arts sur la commande[1087] : c'est le dernier projet d'envergure de Stoskopf en matière de logement. Ce recourt à la forme circulaire pour la définition d'un jardin est déjà expérimenté dans l'entre-deux-guerres, à d'autres échelles, par Bruno Taut (1880-1938) au *Hufeisensiedlung* à Berlin entre 1925 et 1933[1088] ou bien plus tard pour l'extension de la cité-jardin de la Butte Rouge à Chatenay-Malabry de Joseph Bassompierre (1871-1950) par l'architecte Paul Sirvin (1891-1977) qui y bâtit notamment un immeuble semi-circulaire[1089].

Si Stoskopf ne se réclame pas d'une influence particulière en matière d'édifice circulaire, il n'a pu ignorer l'édification d'un immeuble annulaire à Mulhouse au moment de la Reconstruction par l'architecte Pierre-Jean Guth, deuxième second prix de Rome en 1934. Comme le fait Stoskopf à Montaigut, Guth construit tout autour d'un jardin central – d'un diamètre de 70 mètres – mais définit aussi une échancrure importante dans les volumes par un effet d'étagement progressif des masses. La monumentalité de la maison de la radio[1090], dessinée par Henry Bernard, Grand Prix de Rome en 1938 (1912-1994), a pu aussi nourrir le travail de Stoskopf pour Montaigut. Cet équipement, conçu et construit entre 1952 et 1963, est un emblème de la période des Trente Glorieuses. Malgré des programmes de natures différentes, les projets présentent des similitudes.

[1086] Charles-Gustave STOSKOPF, « Créteil quartier Montaigut », *op. cit.*

[1087] Sur la fin de cet esprit beaux-arts, voir Jacques LUCAN, *Architecture en France, 1940-2000*, *op. cit.*, p. 207.

[1088] Christine MENGIN, *Guerre du toit et modernité architecturale*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2007, p. 250.

[1089] « La Cité-Jardin de Chatenay-Malabry », *La Construction Moderne*, 1953, n° 2, pp. 59- 65.

[1090] « La Maison de la Radio », *op. cit.*

a. Hufeisensiedlung, Berlin, Bruno Taut archi., 1925-1933.
b. L'immeuble annulaire de Mulhouse, Pierre-Jean Guth arch. / Urbanisme 1956.
c. Cité-jardin de la Butte Rouge à Chatenay-Malabry, Sirvin arch. / CM 1953.
d. Maquette de la maison de la radio, Henry Bernard arch. / CM 1960.
e&f. Le chantier de Créteil Montaigut avec dans le jardin, une intervention de Vasarely / archives CDC, photos Yves Guillemaut, non datées.

Les dimensions et l'échelle sont relativement voisines puisque le vide central de Stoskopf correspond aux dimensions du périmètre extérieur de l'édifice parisien. Construite dans un contexte urbain fort, Bernard positionne sa tour au centre du cercle et non sur la périphérie comme Stoskopf[1091]. De nombreux exemples pourraient être cités mais de Boullée à Taut, cette tentative d'inscription dans la géométrie pure répond toujours à une vocation symbolique, au-delà du programme développé. Cette symbolique marque ici le retour à une délimitation nette d'un jardin public rompant avec le caractère isotrope et ambigu des espaces verts des premières opérations menées à la fin des années 1950.

c. Le centre diocésain de Créteil Montaigut (1974-1978)

L'expansion urbaine conjuguée à une politique dynamique de l'Eglise en matière de construction permet à Stoskopf d'équiper, très tôt, ses grands ensembles avec de nouveaux lieux de cultes. Au service d'ambitions nouvelles, dans les années 50, le programme des églises évolue fortement comme le note Suzanne Robin : « La solution envisagée fut celle d'un bâtiment polyvalent suffisamment grand pour contenir les fidèles le dimanche, mais susceptible d'être divisé, soit pour des activités paroissiales, soit pour des activités profanes »[1092] . L'église se veut modeste dans son expression urbaine et architecturale. Dans ses projets d'églises, la liberté d'expression que développe Stoskopf dénote une ouverture sur la modernité nourrie d'influences diverses, mais toujours dans une veine d'expression « pauvre », explorant plutôt les formes de l'ascétisme que celles de l'architecture sculpture.

Un centre diocésain pour Créteil (1969-1974)

À la tête d'opérations de grands ensembles, Stoskopf, proche de certains curés de banlieues[1093], devient le maître d'œuvre de divers programmes religieux : chapelles provisoires ou fixes, églises uniques ou associées à des programmes complémentaires. Pour le grand ensemble de Créteil Mont-Mesly, l'architecte signe un premier édifice religieux : il s'agit de l'église Saint-Michel, inaugurée en 1965. Cette église de 800 places s'établit sur un plan qui réinterprète le plan cruciforme traditionnel. Les parois extérieures de l'édifice sont définies par de grands murs courbes en brique, dont l'appareil est visible à l'intérieur. Les espaces se définissent donc dans l'interstice entre les faces convexes des parois, générant des glissements et des ouvertures visuelles. L'architecte choisit déjà ici une architecture basse – sans clocher – dont la souplesse

[1091] Henry Bernard justifie son geste par les nécessités acoustiques du programme traité. Voir Henri BEAUCLAIR, Henry BERNARD et Bruno VAYSSIERE, *Henri Beauclair et Henry Bernard: le 18 avril 1991*, Paris, Éd. du Pavillon de l'Arsenal, , n° 25, 1999, p. 40.

[1092] Suzanne ROBIN, *Églises modernes : évolution des édifices religieux en France depuis 1955*, Paris, Hermann, 1980, p. 67.

[1093] Entretiens avec Monsieur Nicolas Stoskopf le 18/01/2013 à Strasbourg.

des lignes contraste avec un contexte uniforme de logements standardisés. Son architecture est d'ailleurs retenue et présentée dans un guide de 1969[1094] ainsi que dans l'ouvrage de référence de Suzanne Robin en 1980[1095].

Pour le nouveau Créteil, devenu chef-lieu mais aussi diocèse, Stoskopf va concevoir un des ses projets d'espace cultuel les plus importants, qui vient clore la liste de ses réalisations au service de l'église catholique. L'architecte conçoit en effet, outre un groupe scolaire, une maison pour personnes âgées et un petit centre commercial, un édifice religieux situé au sud de l'opération de Créteil Montaigut. Construit après le concile Vatican II, le centre matérialise une volonté de renouveau liturgique et de simplicité, ainsi qu'une recherche de liberté formelle dans le vocabulaire architectural de l'architecte. Pour ce projet, envisagé depuis la fin des années 1960, Stoskopf réalise de nombreuses études[1096] dès 1969. Face aux difficultés financières, le maître d'ouvrage – l'association diocésaine de Créteil[1097] – doit opter pour un projet relativement sobre. Le projet est alors suivi aussi par Monseigneur Robert de Provenchères (1907-1992), nommé premier évêque de Créteil en octobre 1966 par le Pape Paul VI, qui ici souhaite la « construction d'une église pauvre à l'image d'un diocèse pauvre »[1098].

Dans les publications de 1971[1099], la projet est mentionné mais pas encore formalisé. Le plan général du nouveau Créteil n'indique qu'un simple emplacement pour un « centre cathédrale ». Cette zone reste également vierge sur les vues des maquettes prises par le photographe Jean Biaugeaud. Stoskopf œuvre pendant plusieurs années à élaborer le projet. Outre les autorisations administratives habituelles, l'architecte doit aussi faire avaliser son projet par la commission d'art sacré et il éprouve des difficultés à dialoguer avec les membres de cette dernière lors d'une séance de présentation en 1973, où il repart sans véritable accord[1100]. L'architecte cherche à sacraliser l'espace et lui donner de la noblesse alors que le clergé manifeste une plus grande volonté de modestie, notamment dans la question du choix des matériaux[1101]. L'édifice se trouve, de par sa position, confronté à l'échelle des 20 niveaux des tours de l'opération Créteil Montaigut. L'évêché et Stoskopf optent pour une option modeste : construire un volume bas au pied d'un édifice de 50

[1094] Jean CAPELLADES et Guillaume de VAUMAS, *Guide des églises nouvelles en France*, Paris, Ed. du Cerf, 1969, p. 202.

[1095] Suzanne ROBIN, *Églises modernes : évolution des édifices religieux en France depuis 1955*, *op. cit.*

[1096] C'est ce que rapporte l'architecte et que G. Meunier-Pison évoque dans « Le Centre Diocésain de Créteil », *Les Chantiers du Cardinal*, juin 1978, nº 62, p. 4. Malheureusement, ces esquisses n'ont pas encore été retrouvées.

[1097] C'est l'association diocésaine de Créteil, représentée par le Père Hamblenne qui signe les documents du permis de construire. L'association est alors située à Joinville-le-Pont. L'association œuvre sous la houlette des Chantiers du Cardinal. Voir AMCr, archives du service de l'urbanisme, 1389W2473.

[1098] *Carnets de voyages cristoliens n°4, parcours architectural et urbain*, p. 32.

[1099] Charles-Gustave STOSKOPF, « Créteil quartier Montaigut », *op. cit.*

[1100] Voir Charles-Gustave STOSKOPF, *Cathédrale de Créteil*, s.d., 5 p. ADBR, 60J2.

[1101] Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 janvier 2014.

mètres de haut. La parcelle d'implantation est définie par une tour à l'est et le volume de la résidence pour personnes âgées à l'ouest. Alors que ces deux derniers volumes rayonnent vers le centre de l'immeuble annulaire, l'expression et le parti du centre diocésain échappent à cette domination par un jeu de formes souples (pl.46 ill.c).

L'espace sacré, projet et chantier (1975-1978)

Une grande souplesse des lignes caractérise l'esthétique de l'opération et lui permet de générer, par son implantation oblique vis-à-vis de la rue, un parvis d'accès au centre. Cette église, proche du sol, en dérogeant au système de composition générale, se distingue visuellement depuis la rue, en émergeant des pignons des édifices voisins qui rayonnent vers le centre du jardin de l'immeuble annulaire. Pour cet édifice, l'architecte développe une composition spécifique dont les éléments convergent cette fois-ci vers le sanctuaire.

Cet « édifice-socle » suit un plan basé sur des lignes courbes et organiques qui s'organisent autour d'un petit patio central. Suivant une forme d'éventail ouvert, l'édifice est composé de deux volumes principaux. Sur la périphérie extérieure, un premier édifice – le centre diocésain – de deux niveaux abrite l'ensemble des éléments administratifs et techniques du programme. Le rez-de-chaussée abrite l'ensemble des locaux de l'administration et de la vie paroissiale ainsi que les locaux permettant la fondation d'une petite communauté. A l'étage, sont disposés les bureaux de l'Evêque, du Vicaire général, du Chancelier et des secrétariats. Ce volume accueille par ailleurs, dans un niveau inférieur, des locaux de catéchisme et des locaux techniques.

À l'arrière du centre, relié par des volumes d'accès d'un seul niveau, l'église elle-même est implantée. L'esthétique du plan général, comme le parcours qu'il propose, est fluide et continu, sans monumentalité ou recherche d'effet grandiloquent. Mis à part les murs qui délimitent l'église elle-même et les façades de l'édifice administratif, l'ensemble des parois rayonne vers le chœur de l'église. Depuis l'extérieur, des murs se recourbent, s'ouvrent pour inviter le piéton à pénétrer aux deux extrémités de l'édifice. Après avoir traversé le hall, sorte de narthex simplifié, puis un sas d'accès de taille modeste, le fidèle pénètre dans le sanctuaire. À l'inverse de l'église Saint-Michel du Mont-Mesly, l'espace « sacré » est ici généré par la concavité d'un grand mur courbe. La nef principale s'organise en amphithéâtre afin d'accueillir 350 places assises. Deux salles polyvalentes adjacentes séparées par le patio permettent d'agrandir, au gré des besoins, cet espace et lui

donnent une capacité maximum de 600 places[1102]. De chaque côté de la nef, une chapelle de semaine, vitrée sur l'espace principal, complète le programme (vol.2 ill.303)

L'espace sacré est défini par quelques marches qui permettent d'augmenter sensiblement la hauteur de l'espace et marquent une limite supplémentaire dans le parcours du profane vers le sacré. L'espace sacré se démarque aussi par la structure particulière qui permet de le couvrir. En effet, une charpente constituée de poutres tridimensionnelles rayonnantes repose sur un anneau central, mis en lumière par un oculus. Cette prise de lumière zénithale vient compléter un ensemble de dispositifs de prises de lumière discrets et relativement limités qui prennent la forme de meurtrières. Des prises de lumière sont dissimulées dans l'interstice verticale entre l'extrémité de certaines parois, ou alors dans une série de quatre meurtrières agrémentées de vitraux et quelques baies donnant sur le patio. Le chœur est défini par un podium en éléments de bois démontables et l'autel réalisé en bois habillé de laiton[1103].

Le permis de construire final est obtenu le cinq mars 1975[1104] et le chantier s'achève en 1978. Stoskopf s'adjoint l'architecte Thaddée Nowak, associé de ses bureaux parisiens, sur ce projet et ce chantier. Pour l'aspect technique de construction, l'ingénieur Léon-Karol Willendorf travaille sur la conception de la structure métallique de la charpente. Les vitraux qui ornent les échancrures verticales sont réalisés par Michel Guevel, l'ensemble de la conception des sols revient à Régine Doucet. Stoskopf s'associe à nouveau les services de son fils Jean-Léonard, qui conçoit l'autel et les revêtements métalliques sculptés qui ornent les deux portes coulissantes cintrées et monumentales séparant la nef des deux salles polyvalentes[1105]. Le programme décoratif est valorisé par la simplicité et la fluidité de la définition architecturale, où seuls les éléments structuraux sont prédominants.

L'esthétique des façades découle naturellement des choix programmatiques et architecturaux adoptés. Deux écritures apparaissent : la façade courbe du centre diocésain reprend volontairement le caractère d'un bâtiment d'habitation, marquée par deux bandeaux horizontaux rythmés aléatoirement par de grandes baies et dont les parties pleines sont appareillées en brique rouge. Les murs et façades qui permettent la définition de la zone spirituelle s'apparentent à des murs d'enceintes opaques recevant un enduit blanc ou laissé en béton brut de décoffrage. Cet aspect

[1102] Voir notice, IFA, fonds Stoskopf, IFA133.

[1103] Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 janvier 2014.

[1104] AMCr, archives du service de l'urbanisme, 1389W2473.

[1105] « Le Centre Diocésain de Créteil », *op. cit.*, p. 15.

correspond à la volonté de limiter l'éclairement intérieur et de créer une atmosphère sombre et recueillie[1106].

Une troisième voie ?

Après son inauguration en juin 1978, le projet continue d'évoluer. En 1981, l'architecte Jean Cholivel construit un clocher[1107] afin de donner un signal sur le parvis de la cathédrale. Des travaux d'aménagements intérieurs sont effectués par l'ancien associé de Stoskopf, Thaddée Nowak, qui insiste alors sur la réversibilité de son intervention[1108]et qui poursuit l'œuvre de Stoskopf jusque dans les années 2000, où il surélève d'un étage le centre diocésain. Ce troisième niveau permet la création de 400 m^2 de bureaux et rend plus spacieux les logements du 2e étage[1109]. Nowak réemploie le langage de la façade de 1978 en utilisant un rythme de baies aléatoires et en prolongeant le même appareil de briques. Ce jeune associé de Stoskopf dans les années 1970, prolonge le projet initial du centre diocésain en gardant le contact avec la maîtrise d'ouvrage. Une nouvelle phase de transformation, plus lourde, est en cours sur les plans d'un autre architecte[1110].

L'église du centre diocésain est à la fois en rupture et en continuité avec les œuvres précédentes de Stoskopf. La continuité est notable par le choix d'un vocabulaire dépouillé et simplifié, et dans le traitement assumé et apparent des éléments de structures et de charpente qui sont nettement dissociés. En effet, les projets d'église de Poissy (vol.2 ill.144), des Mureaux (vol.2 ill. 165) ou de Bobigny (vol.2 ill. 139-141) mettent en exergue la charpente métallique dans la nef et des variations sur la manière de percer les murs latéraux. Mais les églises de Stoskopf, y compris celles de Lingolsheim (vol.2 ill. 249-250) ou de Bischheim (vol.2 ill. 281-284), se développent toutes selon des plans orientés plus ou moins courants. Dans l'église de Créteil Mont-Mesly, l'architecte introduit des formes courbes mais les applique toujours sur un plan cruciforme orienté. Le parti adopté à Montaigut se distingue donc nettement des habitudes de l'architecte : « La nef, autrefois étroite et profonde, est disposée à présent en forme d'amphithéâtre groupant en éventail 300 places assises, toutes orientées vers l'autel qui se trouve ainsi très proche de tous les fidèles. Le même champ de vision est offert à tous »[1111].

[1106] *Ibid.*, p. 14.

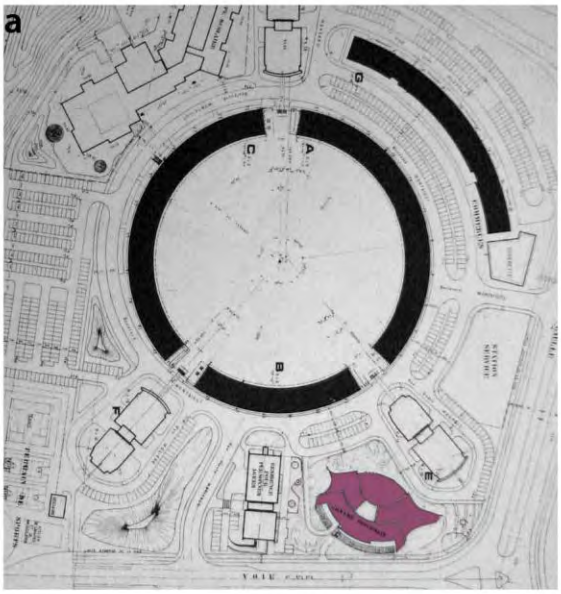
[1107] AMCr, archives du service de l'urbanisme, 1389W3526.

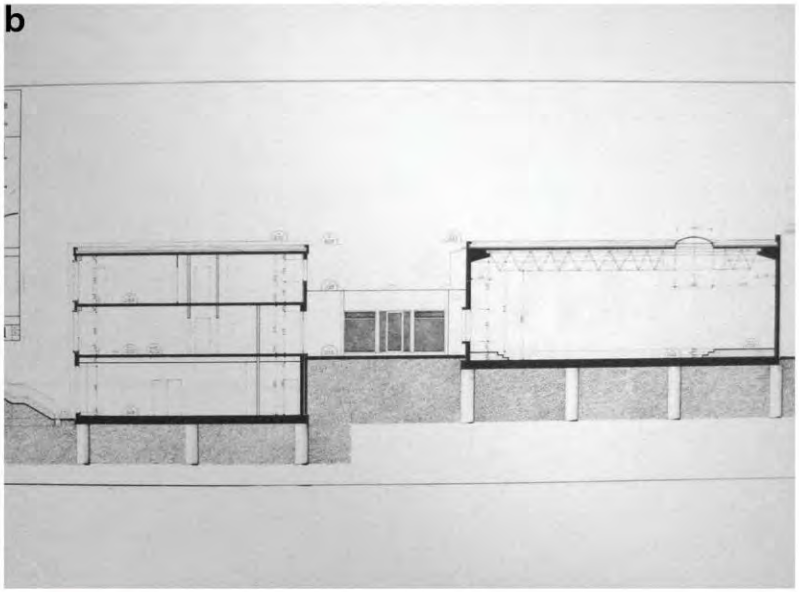
[1108] AMCr, archives du service de l'urbanisme, 1389W4058.

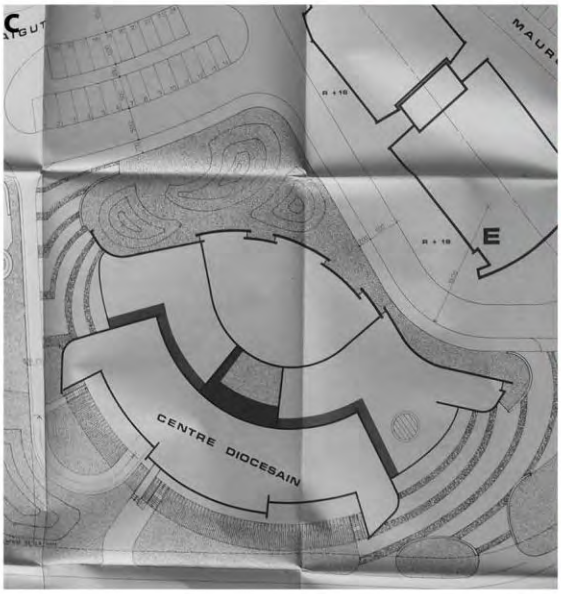
[1109] AMCr, archives du service de l'urbanisme, 1389W5662.

[1110] Hélène COLAU, *La cathédrale de Créteil déploie ses ailes*, http://www.20minutes.fr/paris/722385-cathedrale-creteil-deploie-ailes, consulté le 17 février 2013.

[1111] « Le Centre Diocésain de Créteil », *op. cit.*, p. 12.







a,b&c. Plan de situation, coupe transversale et plan de masse du centre diocésain de Créteil Montaigut / IFA.
d. Le centre diocésain en couverture de la publication des Chantiers du Cardinal, juin 1978.

L'architecte s'inscrit ainsi dans une tendance plus générale, qui fait suite au concile Vatican II, de concevoir des églises qui rapprochent les fidèles du célébrant, rompant avec la tradition de l'espace orienté. A Montaigut, Stoskopf opte pour une troisième voie. Il conçoit en effet un édifice polyvalent – grâce à la modularité de l'usage de certains espaces – mais conserve à l'espace des éléments forts de sacralité. Ainsi, il développe l'espace sacré dans la pénombre de parois très peu percées et de par la présence d'un oculus au centre de la composition. Les débats rapportés par Stoskopf avec la Commission d'Art Sacré illustre cette volonté de synthèse complexe et délicate entre sacralité et polyvalence. Cette tension est au cœur des renouveaux de l'architecture religieuse dans la seconde moitié du XX^{e} siècle comme le souligne justement Suzanne Robin : « La troisième force cherche l'essentiel, c'est à dire intégrer l'extérieur dans l'intériorité, faire en même temps jaillir cette intériorité dans une expression dépouillée et expressive du bâtiment, s'ouvrir à la vie et sur l'environnement tout en gardant un caractère distinctif, original »[1112].

[1112] Suzanne ROBIN, *Églises modernes : évolution des édifices religieux en France depuis 1955*, *op. cit.*, p. 158.

Partie 3. CONCEPTIONS ET CARACTERES D'UNE PRODUCTION

L'analyse des jalons d'une production, dans la partie précédente, a permis d'observer sur le plan architectural, en fonction de contextes historiques variés, un certain nombre de permanences. Chaque projet atteste d'une inscription dans une forme de tradition mais révèle aussi des éléments de rupture et d'influences diverses. Comment caractériser ce qui singularise fondamentalement cette production ? Quelles sont les lignes de force de celle-ci, les conceptions qui l'ont dirigée ? Qu'est-ce qui fait « œuvre » et quelle est la place exacte occupée par Stoskopf dans les processus de conception ?

Afin de répondre à ces questions, nous analyserons tout d'abord la dimension urbaine ainsi que celle du logement afin de déceler les conceptions de l'architecte et de ses équipes dans un domaine qui alimente principalement le corpus de leurs réalisations. Nous avons pu observer, d'une part, la prise en compte forte de certains contextes urbains sur certains projets (Ammerschwihr, Homme-de-Fer) comme le développement, d'autre part, de conceptions moins attachées à une articulation directe avec le site (Esplanade, Créteil). Malgré cette rupture dans les modes d'intervention à l'échelle urbaine, il s'agit maintenant d'explorer comment le recours à la composition académique demeure un invariant de cette production et d'observer des lignes de continuités. L'objectif est notamment d'établir celles-ci en observant les modes d'assemblage du logement collectif.

Dans une seconde partie, nous interrogerons les conceptions attachées à l'échelle architecturale, en nous focalisant sur la question des divers équipements que Stoskopf a construit. L'architecte a bâti, au fil de son parcours, plus d'une centaine d'édifices publics de toute nature, qui nous l'avons vu, intègrent souvent de vastes opérations qu'il a également dirigées (Ammerschwihr, Vernouillet, Esplanade, Créteil). Quels sont les éléments à caractère exceptionnel ou plus banal, en lien avec la production contemporaine ? Cette exploration a pour objet la dimension typologique, distributive, esthétique de ces équipements afin d'en mesurer le degré d'innovation. Des développements spécifiques quant à la construction des églises permettront de questionner la place de l'architecte dans leur conception et les influences particulières que l'on y décèle.

Enfin, dans un dernier temps, nous questionnerons la variété des registres constructifs et stylistiques mis en œuvre par l'architecte et ses équipes à travers le temps. Comment cet aspect caractérise-t-il la production de l'architecte ? Cette dernière analyse est l'occasion de voir ce que révèle cette variété quant à la doctrine et à la pratique de l'architecte. La diversité des conceptions urbaines, architecturales et des registres d'expression est ainsi le vecteur de caractérisation d'une production singulière, permettant de l'inscrire dans son époque d'émergence.

VIII. Composer et construire : l'urbanisme et le logement

Si Stoskopf réfute l'étiquette d'urbaniste[1113], il est l'auteur de 20 grands ensembles[1114] et des plans de reconstruction de plus de six communes[1115]. De plus, l'architecte et ses équipes sont amenés, au fil du temps, à répondre à des commandes très variées, où la construction de logement occupe toujours le premier plan, qu'il soit individuel ou collectif, en contexte rural, urbain ou péri-urbain. Quelles sont les grandes phases de cette production et quelles sont les méthodes, les conceptions de l'architecte en la matière ? Quels sont les éléments de lecture transversale de cette production ?

Pour répondre à ces questions, nous évoquerons d'abord la place de la conception du logement : cet éclairage est une première piste de compréhension. Ensuite, nous essaierons de mettre à jour les caractéristiques des propositions de Stoskopf comme auteur de grands ensembles et de nombreux plans de masse.

1) Reconstruire des villes et construire du logement

a. Quelles conceptions pour l'habitat individuel ?

Rationalisation du parcellaire et de l'habitat

La Reconstruction permet à l'architecte, comme nous l'avons vu (pl.23 ill.d), d'affirmer encore la persistance du parcellaire ancien, particulièrement dans des opérations rurales. Stoskopf reprend le contour, la forme d'îlots existants avant les bombardements. Cependant, ses réinterprétations urbaines intègrent, au moins partiellement, tous les préceptes défendus par l'administration centrale depuis la charte de 1941[1116]. L'architecte a conscience d'œuvrer dans des conditions historiques exceptionnelles :

La loi sur les dommages de guerre était une loi très généreuse. Nous avions donc les moyens de faire une œuvre importante. Ce n'était pas possible de reconstruire Ammerschwihr dans le corset de ses anciens remparts [...] Il fallait aérer le tissu urbain.[1117]

Les plans de remembrement des villages prévoient, dès lors, le desserrement des parcelles et leur régularisation, permettant une meilleure hygiène et aussi, une rationalisation de la division foncière

[1113] Stoskopf juge assez défavorablement les architectes qui exercent et se réfugient dans la profession d'urbaniste, et qui se perdent, selon lui, dans d'interminables études. Voir Charles-Gustave STOSKOPF, *Mes débuts à Strasbourg*, s.d., 4 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[1114] Sont prises en compte ici les opérations de plus de 500 unités de logements : Bondy, Bobigny, Belfort, Colmar ZUP, Créteil Mont-Mesly, Créteil Montaigut, Cronenbourg, Elsau, l'Esplanade, Hautepierre, Strasbourg Meinau, Strasbourg Schiltgheim, Lingolsheim, les Mureaux, Poissy, Sainte-Geneviève des Bois, Saint-Denis, Valentigney, Vernouillet.

[1115] Il s'agit des communes de Ammerschwihr (68), Bennwihr (68), Danjoutin (90), Mittelwihr (68), Montier-en-Der (52), Sigolsheim (68), Wihr-au-Val (68).

[1116] « Charte de l'architecte reconstructeur 1941 », *op. cit.*

[1117] Le mag du dimanche, « Portrait de Charles-Gustave STOSKOPF », diffusé le 09/03/2003 sur FR3 région, durée 00:11:15, INA, notice ST00001282829.

(pl.47 ill.a,b). Pour ces reconstructions rurales, l'architecte est amené à préserver la structure foncière individuelle liée à la propriété, à l'inverse de ce qu'il opère en centre urbain, notamment pour la place de l'Homme-de-Fer. Mais cette attitude est à relier à un contexte général. En effet, s'il revendique ce travail concernant les villages de la poche, il met en œuvre des directives de l'administration centrale, notamment dans le cas strasbourgeois, qui dépassent ses seules prérogatives.

Le caractère agricole et viticole des maisons que l'architecte doit rebâtir dans les villages du vignoble, l'amène à proposer, à chaque fois, des articulations volumétriques différentes entre cellier, habitation et annexes. Dès lors, chaque projet varie en fonction de la taille des exploitations, les besoins des familles et l'importance des dommages de guerre alloués au projet. Les chambres sont généralement placées au premier étage et les espaces de vie au rez-de-chaussée, auxquels sont adjoints parfois une ou plusieurs chambres supplémentaires[1118]. Une salle commune domine généralement, sans excès, en terme de dimension, les autres pièces de la maison : elle est une persistance de la *stube,* salle commune et familiale traditionnelle de la maison alsacienne, où se trouvait généralement le poêle et une alcôve[1119]mais en a généralement, perdu ces attributs. De plus, la séparation nette des fonctions, des espaces de jour et de nuit, éloigner ses réalisations du modèle de l'architecture traditionnelle.

D'un point de vue distributif, les logements présentent des dispositions proches de ce que l'architecte produit en matière de logements collectifs tout en se déployant sur des surfaces plus conséquentes. Le regroupement des salles de bain et des wc à l'étage est fréquent (pl.47 ill.c,d), cela amenant parfois à les éclairer par une série de trois petites baies carrées, comme pour la propriété de Madame Klein à Ammerschwihr[1120] (pl.47 ill.e,f). Cette solution sera reconduite dans la construction du logement social à Strasbourg et en région parisienne. Si la hiérarchie des pièces n'est pas toujours évidente en plan, certains dispositifs de façade permettent de l'établir. Dans plusieurs cas notamment, des chambres principales bénéficient d'une fenêtre d'angle généreuse, comme dans la propriété Kohler à Ammerschwihr[1121]. Derrière le besoin et la recherche revendiquée de recréation d'une intimité, d'un pittoresque, apparaît donc une grande rationalité dans l'organisation des volumes et du programme sur la parcelle[1122]ainsi que dans l'organisation du logement. Certains standards et dispositifs y apparaissent nettement et sont reconduits, parallèlement, dans des opérations de construction des années 1950. L'intégration des normes de confort et le processus de modernisation de l'habitat aboutissent donc à des solutions similaires, en dépit de choix stylistiques divers et de contextes de production distincts.

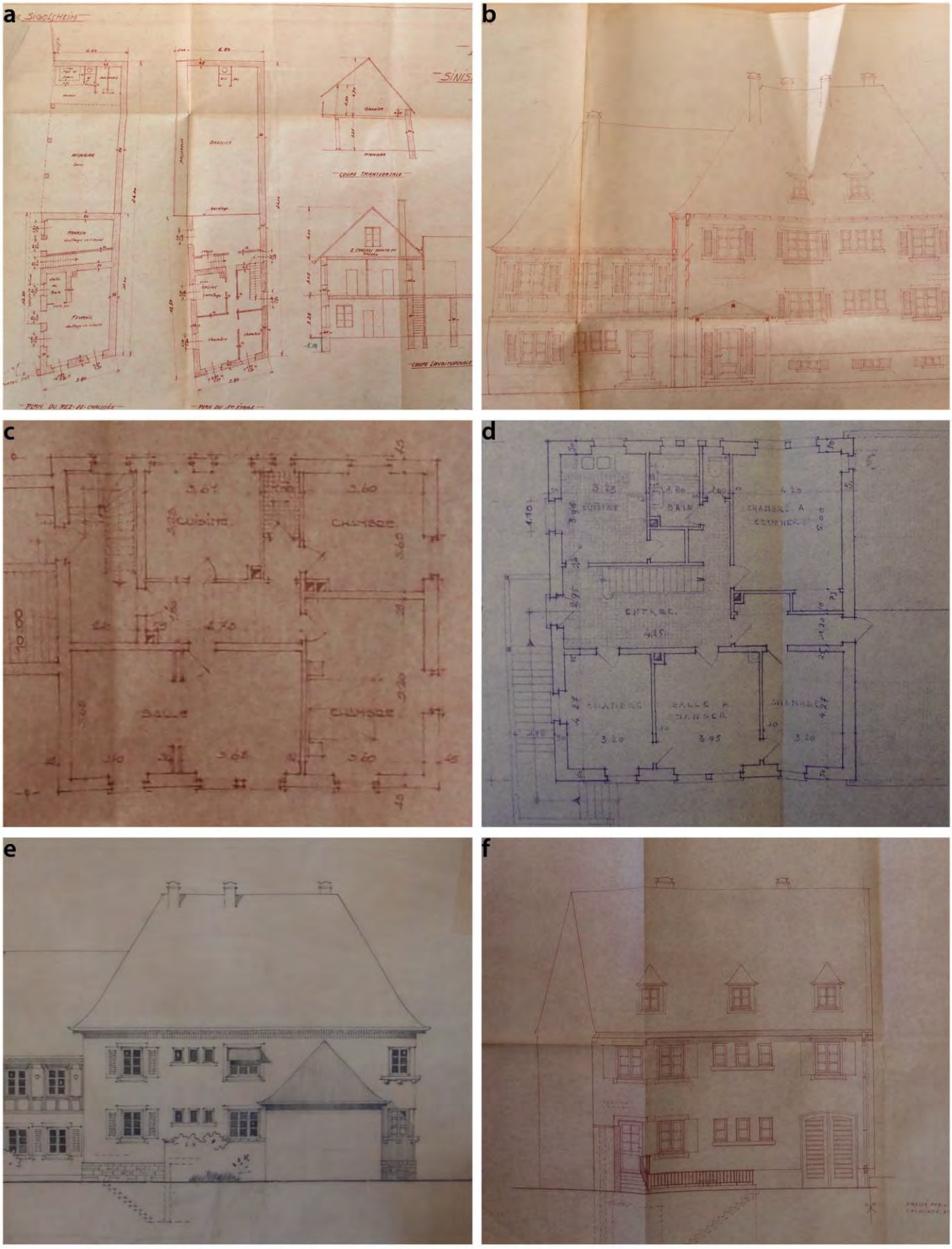
[1118] Les pièces dénommées chambre sur les plans pourraient aussi être destinées à d'autres usages et le mot ne désignerait en fait pas un usage particulier. La tradition allemande des « zimmer », sans destination précise, est peut être visible ici (on la retrouve dans le logement social à Strasbourg dans la première moitié du XXe siècle).

[1119] Charles-Gustave STOSKOPF, « Les maisons », *op. cit.*

[1120] ADHR, fonds Stoskopf, 34J322.

[1121] ADHR, fonds Stoskopf, 34J 1484-1487.

[1122] Voir les descriptions concernant la ferme modèle Meyer à Ammerschwihr, en page 197.



a&b. Propriété Biecher à Sigolsheim, état avant destruction et projet de reconstruction / ADHR34J9.
b. Propriété Salzmann Ammerschwihr, rdc / ADHR34J885.
c. Propriété Eschbach Ammerschwihr, rdc / ADHR34J1488.
d&e. Façades arrières, propriétés Klein et Griss, Ammerschwihr / ADHR34J1898.

Les lotissements, vers une dissolution

L'intimité est une notion convoquée très tôt dans la production de Stoskopf, lorsqu'il s'agit de reconstruire des villages d'alsace où il cherche à la préserver voire la réinventer. Cette notion perdure même dans son discours lorsqu'il bâtit des grands ensembles urbains : l'intimité devient corollaire, dans son discours, de la monumentalité des grandes compositions qu'il propose. L'architecte devient, par ailleurs, un témoin de la déliquescence et de la réduction « commerciale » du style régionaliste dans les zones pavillonnaires qui se développent dans les années soixante[1123].

Face au développement et à l'importation de styles régionaux divers après la guerre, Stoskopf tente de proposer des solutions en érigeant sa reconstruction des villages de la poche en modèle pour ceux qui s'attèlent à la conception de lotissements. Cependant, l'architecte voit d'autres tendances apparaître : « Dix ans après la guerre les amateurs de maisons dites alsaciennes étaient devenus rares. Il ne fallait plus être alsacien […] Nous étions, fonctionnaires du MRU, fonctionnaires municipaux, urbanistes et architectes absolument impuissants à lutter contre cette architecture étrangère à notre région» déplore l'architecte dans un texte qu'il intitule avec humour « Lotissements à Gogo »[1124].

Pour lutter contre ce désordre, Stoskopf définit parfois une forme de zonage stylistique, notamment dans la zone pavillonnaire du Tilleul construite entre 1967 et 1976 à Brumath : un secteur libre, un secteur bungalows (toitures basses de deux ou quatre pans), un secteur chalets type suisse alpin et un dernier secteur de style alsacien (vol.2 ill.278). Ce règlement lui permet d'harmoniser le paysage urbain par ce « zonage » stylistique. Le régionalisme alsacien devient une gamme décorative parmi d'autres, une option de façade pour des maisons individuelles implantées d'une manière bien différente de celles des villages alsaciens traditionnels, puisque la mitoyenneté est ici bannie. Le zonage mis en place illustre la déliquescence et les derniers relents d'un conflit qui opposa modernistes et traditionnalistes, dès les années 1930, par exemple dans la confrontation des deux cités rivales à Berlin-Zehlendorf[1125]. La définition de zones stylistiques à Brumath évoque bien les différents registres d'expression architecturale qui sont explorés par l'architecte et ses équipes de façon plus générale pour des projets individuels, à l'échelle de « l'intime ».

Pour les villages de la poche, les volumes secondaires (cellier, granges, annexes) des bâtiments reconstruits permettent de reconstituer un univers visuel quasi-continu, en référence au tissu urbain organique issu du Moyen-âge. Dans les zones de lotissement, cette référence n'a plus court, et l'architecte cherche de nouveaux moyens pour grouper les maisons, de manière plus aérée, autour de petites placettes (comme à Sélestat, vol.2 ill.264) ou même parfois regroupées autour d'une zone

[1123] Daniel Le Couédic évoque dans ses conclusions, un phénomène similaire en Bretagne. Voir Daniel LE COUEDIC, *Les architectes et l'idée bretonne*, *op. cit.*, p. 882.

[1124] Charles-Gustave STOSKOPF, *Lotissements à Gogo*, p. 3. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[1125] Construite par des sociétés liées à des syndicats, les deux cités affichent des expressions anatagonistes, souvent résumées simplement à une « guerre du toit ». Christine MENGIN, *Guerre du toit et modernité architecturale*, *op. cit.*, p. 31-89.

d'habitat collectif (à Sélestat ou Brumath). Les zones individuelles restent inféodées à un système de composition, à la recherche d'une « dominante »[1126] plutôt qu'à la recherche d'un lien avec l'histoire d'un site particulier.

La fonctionnalité du plan, le regroupement par séries des baies et l'esthétique épurée développée lors de la Reconstruction se retrouvent également dans des réalisations de maisons individuelles en secteur urbain, comme les propriétés Klinkert ou Mauler à Colmar, adoptant pour leurs façades un vocabulaire régionaliste pour l'une, et plus austère pour l'autre (vol.2 ill.228&230). Stoskopf n'a pas été formé sur les questions relatives au logement collectif lors de son passage à l'Ensba. Dès lors, sur quel modèle l'architecte établit-il le plan des logements des cités qu'il construit parallèlement et comment évolue sa production en la matière ?

b. Quelles conceptions pour le logement collectif ?

Fortune d'un type renouvelé (1953-1960)

Face à des commandes d'une échelle exceptionnelle, Stoskopf et ses confrères reconduisent implicitement un modèle de l'habitat social existant, comme l'a démontré Christian Moley : « [...]Une bonne part de la production française continue, jusqu'à la fin des années 1950, a être marquée par ce principe distributif relevant plus d'une représentation mentale ouverte à de multiples interprétations que d'une application de plans types »[1127]. Le modèle de la barre fine, présentant entre 8 et 9 mètres de profondeur, assemblant de manière linéaire de petits logements traversants semble un invariant de la production des années 1950 en général, comme de celle de Stoskopf. En effet, la typologie et l'esthétique formulée quai des Belges sont dès lors réemployées, adaptées et transformées, mais restent nettement identifiables encore jusqu'au début des années 1960. L'architecte livre une série d'immeubles à Colmar entre 1954 et 1958, permettant le logement de personnels militaires, avenue De-Lattre-de-Tassigny. Mis à part la tour qui déploie son esthétique propre, les barres de logements correspondant au modèle strasbourgeois (vol.2 ill.128-132).

Ce modèle révèle une partition plus traditionnel des pièces du logement que par exemple, le modèle développé par Beaudouin à Strasbourg, qui propose des espaces de vie traversants[1128]. Dans la réalisation de Stoskopf, la pièce commune, plus réduite, est mono-orientée. A Bondy, puis à Bobigny, Poissy ou Vernouillet, mais surtout à la Meinau et dans les premières tranches de l'Esplanade, la barre fine, même plus fine que les modèles des années 1930, reste l'étalon et la commune mesure de toutes les compositions architecturales de Stoskopf. Cette option découle naturellement de la mise en place linéaire du logement de trois pièces traversant regroupé par deux autour d'une cage d'escalier, avec un

[1126] Ce terme, propre à la théorie de la composition beaux-arts, revient plusieurs fois sous la plume de Stoskopf.

[1127] Christian MOLEY, *L'architecture du logement*, *op. cit.*, p. 163.

[1128] « Chantier expérimental de Strasbourg », *L'Architecture d'aujourd'hui*, novembre 1952, nº 45, pp. 4-8.

principe de double circulation compensant la perte du couloir de distribution ordinaire. La profondeur de la barre est parfois réduite à 8 mètres. Ce plan formalisé pour les logements du quai des Belges est donc reconduit tacitement par les équipes Stoskopf, s'adaptant aux contraintes techniques et constructives de cette période, et dans la veine de ce qui est mis en œuvre par certains confrères, avec des variations plus ou moins grandes. Certains optent pour des barres plus larges[1129] ou conservant le dispositif du couloir central de desserte[1130].

Le plan du quai des belges est quasi identique dans la cité du Pont-de-pierre à Bobigny : seules les façades sont modifiées par l'emploi d'une baie vitrée plus grande qui éclaire la salle commune (vol.2 ill.138). A Bondy (vol.2 ill.134), ou aux Mureaux (vol.2 ill.164), le plan est réduit à son strict minimum par la suppression du balcon côté jour et la disparation du petit hall d'entrée. Comme pour pallier cette compression, la salle commune est ouverte sur la chambre parentale, dilatant ainsi l'espace de vie. Sauf à Bondy, le principe d'une circulation secondaire à travers les pièces d'eau est maintenu dans toutes les opérations.

Persistance et dissolution d'un type (1960-1970)

Ce type distributif persiste, puisqu'on retrouve en effet le type formalisé au quai des Belges notamment dans les constructions des premières tranches de Créteil et de l'Esplanade. La contrainte normative est un des facteurs d'explication de la permanence du type tout comme le principe constructif, dont découle généralement la mise en place de trois files porteuses (les façades maçonnées sont complétées par une ligne porteuse intermédiaire). Certains des plans , fournis pour les Logeco par le ministère de la Construction en 1953[1131] se rapprochent des dispositions que Stoskopf a déjà mis en œuvre auparavant dans le cadre de l'OPHLM à Strasbourg. Les plans de Logeco sortis de l'agence Stoskopf à Paris traduisent une rationalisation encore accrue des espaces vis à vis des modèles de 1953. La similarité des plans est aussi à mettre également en lien avec le type de logements construits, qui sont la plupart du temps des Logeco[1132]. Stoskopf est d'ailleurs personnellement partie prenante des procédures de typification en tant qu'architecte conseil, puisqu'il a en effet été nommé par décision du 29 décembre 1953, membre titulaire de la « Commission nationale des plan-types »[1133], en charge de l'agrément des plans types pour les Logeco.

Concernant le plan du logement, jusqu'à la fin des années 1950, il n'y a pas de division nette entre zones jour et nuit. Parfois, comme au quai des Belges, la partition est claire même si la zone nuit est

[1129] Le plan d'un projet pour Bobigny en 1956 signé par Persitz et Heaume présente un schéma relativement proche, bien que légèrement plus épais (9 m.). Voir Bruno VAYSSIERE, *Reconstruction, déconstruction*, *op. cit.*, p. 194.

[1130] C'est le cas de Paul Sirvin, qui conserve ce dispositif. « La Cité-Jardin de Chatenay-Malabry », *op. cit.*

[1131] Lionel ENGRAND, « Le « Confort pour tous » : Une histoire du logement des années cinquante. », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, 1996, nº 1996, pp. 39-49.

[1132] Sur les Logeco, voir en page 117.

[1133] Jean-Claude CROIZE, *Politique et configuration du logement en France (1900-1980), Volume IV, Normes et maîtrise du coût de la construction (1945-1980)*, *op. cit.*, p. 131.

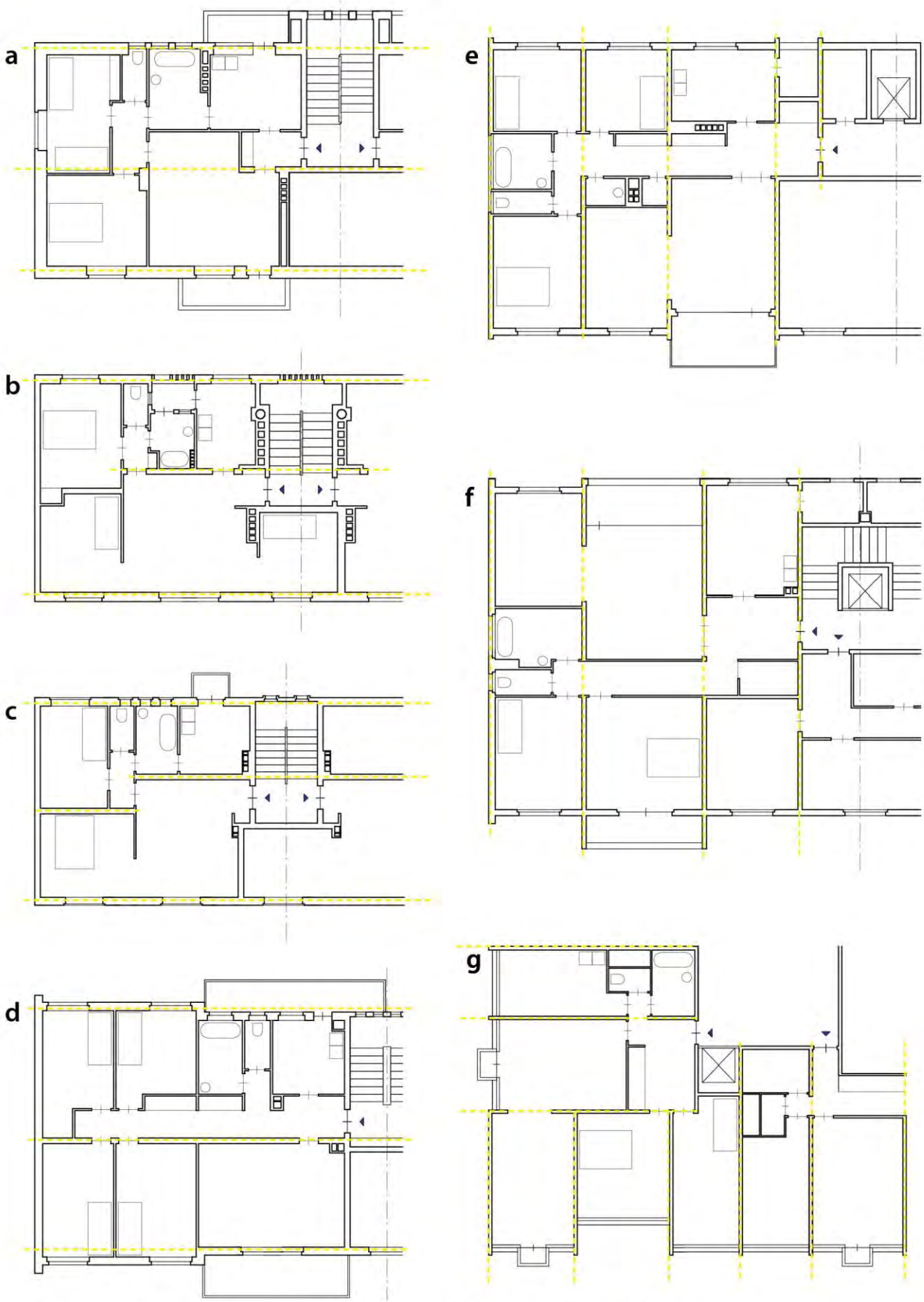
asservie à la zone jour par la suppression du couloir central. Pour les Logeco construits entre 1956 et 1960, la compression de la cellule aboutit parfois à une certaine confusion : l'accès à certaines chambres oblige souvent à traverser la salle commune. Les programmes plus tardifs, par exemple les opérations lancées dans le cadre de la ZUP de Colmar, font apparaître un agrandissement sensible du type avec la réintroduction du couloir central et l'adjonction de balcons filants plus généreux (vol.2 ill.225). Les balcons, réintroduits dans ce type de logement social, renouent ainsi avec l'architecture proposée au quai des Belges.

Il est par ailleurs intéressant d'observer les différences entre le type « Belges » et la production de Stoskopf pour le compte de promoteurs privés à Strasbourg et Colmar. Outre l'agrandissement des surfaces, dans le cadre de programmes non contraints par des normes de financement, un certain nombre de différences attestent de l'adaptation du type au lieu et au standing de l'opération. L'immeuble de la Résidence s'éloigne du modèle de la barre standard pour s'adapter à un contexte urbain particulier (vol.2 ill.148-149). Mais concernant la distribution du logement, c'est surtout la dissociation des pièces d'eau – les toilettes ne voisinant plus la salle de bain ou la cuisine – qui devient un signe distinctif, un marqueur des opérations de plus grand standing. Les petites opérations colmariennes de l'architecte et de ses associés montrent aussi la persistance partielle – par reconduction implicite ? – et l'amélioration du type distributif initial. C'est le cas de l'immeuble Le Regency à Colmar[1134] vers 1970 (vol.2 ill.285-286) : les refends porteurs de l'édifice sont ici perpendiculaires aux façades. La cage d'escalier centrale dessert deux grands logements et un petit logement supplémentaire au centre de l'édifice. La partition jour-nuit est maintenant très nette, les pièces d'eau ne formant plus un bloc. Mais la présence de loggias commandées par les cuisines et regroupées autour de la cage d'escalier est la dernière rémanence du type initial. Les opérations de promotion privée démontrent aussi l'apparition claire de double séjour bénéficiant de balcons plus généreux. Même si le niveau de confort est supérieur, l'expression architecturale demeure rationnelle et répétitive.

La production de Stoskopf en matière de logement dans les années 1950 et 1960 illustre bien la période qu'a dépeinte Lionel Engrand : « Il s'agit d'un travail de synthèse qui tente d'articuler les normes institutionnelles d'un confort minimum et l'évolution supposée des groupes sociaux, dans les limites imposées par les transformations du cadre de production »[1135].

[1134] Voir ADHR, fonds Stoskopf, 34J1123.

[1135] Lionel ENGRAND, « Le « Confort pour tous » : Une histoire du logement des années cinquante. », *op. cit.*



a. Quai des Belges, 1953
b. Bondy, 1956 / 127 IFA.
c. Mureaux, 1956 / ADHR34J1532.
d. Colmar ZUP, 1965 / ADHR34J776.
e. Immeuble Casaramona, Strasbourg, 1969 / ADBR67J744.
f. Le Regency, Colmar, 1970 / ADHR34J1123.
g. Modèle ALPHA, 1975 / ADBR67J815.
(redessin GB).

1 5

file porteuse principale

À la recherche d'autres modèles (1970-1980)

Conjointement à la construction de Logeco, des recherches de modes de distribution alternatifs transparaissent dans la production des bureaux de Stoskopf. Déjà pour le quai des Belges, l'architecte teste des duplex dans la grande barre centrale[1136]. Pour les opérations de la SCIC en région parisienne et en province, cet effort se concentre sur une ou plusieurs tours, qui bénéficient d'une recherche plus poussée que les logements regroupés dans les barres. C'est le cas, comme nous l'avons vu, de la tour des cadres à Vernouillet ainsi que de celle de Valentigney ou de la Meinau. Les tours deviennent donc, au-delà de leur seule verticalité, des éléments focaux des compositions.

Mais c'est aussi l'évolution des politiques publiques et de la normalisation qui influent fortement, à partir de la fin des années 1960, la production des différents bureaux de Stoskopf, comme l'ensemble de la production française. C'est d'abord la politique des modèles, dans le cadre du Plan Construction de 1971, instituant l'agrément national ou régional de plans pour le logement social. Le dossier d'un modèle intègre la méthode de fabrication et un prix ferme : il s'oppose au plan type qui n'indiquait ni la technique et dont le prix demeurait indicatif. Les modèles sont proposés par des équipes liant architectes et entreprises de construction[1137]. Pendant plusieurs années, liée à la SAE et à l'entreprise Urban&Cie, l'agence strasbourgeoise de Stoskopf est agréée pour le modèle OMEGA. La Société Auxiliaire d'Entreprises est une des plus grandes entreprises de construction française après la Guerre, présidée alors par Maurice Mathieu, avec qui Stoskopf traite régulièrement. Appliqué à la construction de logements notamment à Sélestat et à Illkirch, le modèle OMEGA est conçu selon une trame porteuse poteau/poutre fondée sur une trame carrée, un cinquième poteau se situant au croisement des diagonales de ce même carré. Le modèle proposé permet ainsi la création de six types de logements différents, et propose deux gammes : toiture à forte pente ou toiture terrasse peuvent recouvrir les volumes. L'équipe est aussi agréée pour le modèle régional ALPHA. Ce modèle de logement, plus proche de leur production courante, permet la combinaison de logements selon un mode linéaire ou par plots, que les bureaux strasbourgeois vont notamment appliquer à un programme de construction de 328 logements à Ostwald (ill.287-288).

L'évolution de la production de l'architecte à l'échelle du logement fait apparaître un modèle dont la permanence et la dissolution sont également à mettre en relation avec les évolutions normatives et politiques de la période considérée, qui relativise l'aspect culturel et professionnel de reconduction d'un type ou de son renouvellement[1138]. Stoskopf est partie prenante de cette politique de normalisation : il préconise et conçoit des types qu'il applique dans ses propres réalisations. La

[1136] Voir l'analyse de la cité du quai des Belges en page 207.

[1137] Sur le Plan Construction voir Jacques LUCAN, *Architecture en France, 1940-2000 : histoire et théories*, Paris, Le Moniteur, 2001, p. 226-228.

[1138] Voir les réserves de Jean-Claude Croizé sur les explications données par Bruno vayssière ou Christian Molley sur l'origine et le développement de l'immeuble mince. Jean-Claude CROIZE, *Politique et configuration du logement en France (1900-1980), Volume III, naissance d'une politique (1947-1953)*, *op. cit.*, p. 212.

persistance d'un modèle initial ne peut se limiter à une explication normative ou technique puisqu' elle exprime aussi des reconductions implicites, attestant d'une continuité de modèles existants dans l'architecture sociale de la première moitié du XX^{e} siècle.

2) L'urbanisme entre innovations et « principes éprouvés »

Le plan de masse apparaît comme l'outil privilégié de Stoskopf tant pour la conception[1139] des projets que pour formuler un discours à propos de ceux-ci. Toutefois, si le plan de masse tient une place importante dans les fonds d'archives d'agence, il faut évidemment la relativiser. Les maquettes et les croquis préliminaires, aujourd'hui disparus, étaient des outils de recherche importants. Néanmoins, le plan masse, signature du patron de l'agence, fonde à la fois sa recherche et sa communication sur les éléments du parti élaboré : quelles sont les conceptions qui fondent et caractérisent son travail à l'échelle « urbaine » ? Quels sont les éléments de son vocabulaire compositionnel ?

a. Un urbanisme pionnier ?

La SCIC : quelle conception de l'architecture et de l'urbanisme ?

A l'heure du bilan, 50 ans après la naissance de la SCIC, François Bloch-Lainé affirme : « Nous avons donné aux maîtres d'œuvre la possibilité d'appliquer, notamment, les idées lancées par Le Corbusier avant la guerre et qui m'avaient fait rêver »[1140]. Le jugement des observateurs extérieurs est plus nuancé, à l'instar de la vision développée par Edmond Préteceille, dans un contexte de remise en cause radicale des grands ensembles :

En ce qui concerne la SCIC, la nature plus composite de son capital, ses liens institutionnels avec l'Etat et sa taille l'amènent, à l'intérieur d'un conformisme assez général, à tenter quelques innovations dont on peut penser qu'elles sont à la fois nécessaires, possibles et utiles commercialement - tout en restant limitées à une petite part des réalisations.[1141]

Dès lors, quelle est la vision réellement promue par les dirigeants de la SCIC ? Léon-Paul Leroy, dans des entretiens réalisés en 1987, fournit de son côté quelques éléments de réponse à ce sujet. Il évoque l'urbanisme des barres alimentant, in fine, l'image péjorative des grands ensembles. L'ancien directeur affirme avoir répondu ainsi aux dogmes d'une époque : « pour faire quelque chose d'économique, il fallait que la grue puisse faire rapidement son chemin, donc qu'elle soit en ligne droite »[1142]. La barre et le grand ensemble sont aussi, selon lui, des réponses au modèle développé avant guerre : « L'idée,

[1139] Entretien réalisé par l'auteur avec Jean-Pierre Masquida, le 7 février 2013.

[1140] *SCIC, une histoire en construction 1954-1994*, *op. cit.*, p. 20.

[1141] Edmond PRETECEILLE, *La production des grands ensembles*, *op. cit.*, p. 152.

[1142] Témoignage de Léon-Paul Leroy sur l'histoire de la SCIC, 4 février 1987, p.6. CDC, Fonds du groupe SCIC, cote 201-1.

c'était qu'à l'intérieur il fallait loger de la verdure. Une autre idée qui était exprimée et de la façon la plus claire, c'est qu'il ne fallait absolument pas que ceci ressemble à la banlieue pavillonnaire des années précédentes [...] »[1143]. Pour Leroy, la barre est une réponse technocratique et technique aux nécessités d'une époque davantage que l'application ou l'expression de la doctrine moderne.

La vision de Leroy, résumée par le slogan « un logement, un arbre, une fleur », se concentre donc sur l'idée de planter, d'aménager et d'équiper très tôt les cités de logement construites par la SCIC. C'est l'unité de voisinage[1144] qui devient la nouvelle échelle opératoire et cette unité, pour parer à la fameuse « sarcellite », doit être équipée. Le concept d'unité de voisinage développé par la SCIC s'éloigne souvent de la dimension du modèle initial appliqué aux Etats-Unis ou en Angleterre mais se détermine bien en fonction du rayon d'attractivité d'une série d'équipements indispensables à la communauté[1145]. Dans une longue intervention de 1960, devant l'encadrement de la Caisse de Dépôts, Leroy détaille la nécessité de bâtir des équipements scolaires, sociaux, commerciaux et culturels nécessaires à la bonne marche d'un grand ensemble : « Il faut accompagner ces nouvelles constructions de toute une série d'équipements collectifs, et d'équipements collectifs réalisés de façon synchrone »[1146]. La stratégie de la Scic est aussi attachée à une vision technique et économique du chantier dont elle cherche à améliorer l'efficience, sans souscrire à une école architecturale particulière. Elle assume d'ailleurs pleinement cette option puisque qu'elle résume ainsi son credo en 1971 :

L'urbanisme n'est pas une idéologie, l'architecture n'obéit pas nécessairement à un dogme. L'un et l'autre sont des instruments à la disposition des hommes et doivent, d'abord, tenir compte des faits. Les faits, c'est la certitude d'une urbanisation massive et rapide, qui conduit au doublement du tissu urbain en l'espace d'une génération, c'est la nécessité d'améliorer le logement et son environnement en fonction de la croissance prévue du niveau de vie. […] Elle (la Scic) s'est imposée à elle-même quelques orientations constantes, notamment en matière d'espaces verts, d'équipements résidentiels et de décoration artistique.[1147]

Cependant, l'organisation de voyages réguliers dès les débuts de la SCIC dans le monde entier, atteste du souci de ses dirigeants de chercher des alternatives aux modèles traditionnels de l'habitat. En effet, ces voyages ciblés servent les objectifs de la société qui cherchent à développer des formes

[1143] Témoignage de Léon-Paul Leroy sur l'histoire de la SCIC, 4 février 1987, p.6. CDC, Fonds du groupe SCIC, cote 201-1.

[1144] A propos de l'ambiguïté et l'historique de la notion d'unité de voisinage, se référer à Hélène JANNIERE, « Planifier le quotidien. Voisinage et unité de voisinage dans la conception des quartiers d'habitation en France (1945-1965) », *Strates. Matériaux pour la recherche en sciences sociales*, janvier 2008, nº 14, pp. 21-38.

[1145] Le concept de l'unité de voisinage (neighbourhood unit) est un modèle de développement urbain né aux Etats-Unis dans les années 1930 et fortement appliqué dans les villes nouvelles en Grande-Bretagne et avec quelques différences, en Suède. Comprenant entre 2000 et 4000 logements, l'unité est dimensionnée à l'échelle piétonne et en fonction de la présence d'une série d'équipement. Pierre MERLIN et Françoise CHOAY, *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, Paris, France, PUF, 2010, p. 792.

[1146] Léon-Paul LEROY, Les diverses contributions de la CDC au financement du plan de modernisation et d'équipement, 1960, p.21. CDC, Fonds du groupe SCIC, cote 201-1.

[1147] SOCIETE CENTRALE IMMOBILIERE DE LA CAISSE DES DEPOTS. et P.-Ch. MICHEL, *Visages de la SCIC.*, *op. cit.*

d'urbanisation efficaces en alternative au modèle de la banlieue pavillonnaire[1148]. La Scic revendique ces références :

Les exemples étrangers nous montrent la voie. En Angleterre ou aux Etats-Unis, deux pays où le pourcentage de la population urbaine est plus important qu'en France, on retrouve ce développement périphérique par grandes unités d'habitation.[1149]

Le modèle que cherche à développer la SCIC est opérationnel, au service d'une performance et d'un équilibre économique. Le modèle de l'unité de voisinage – ou unités d'habitations - amène ainsi à la construction d'ensembles où la jauge de 1 000 logements est un seuil nécessaire à son bon équipement. Malgré la rigidité qu'on reproche aux plans de masse de ses opérations, la SCIC cherche assez tôt à développer une forme de souplesse tant à l'échelle urbaine que constructive :

Les structures urbaines doivent donc être flexibles, permettant de gagner l'état final par une série d'étapes intermédiaires équilibrées […] Tout en faisant largement appel aux procédés de préfabrication lourde, la SCIC a pu démontrer que l'on pouvait atteindre un niveau de productivité équivalent par des procédés de préfabrication légère, ou même, de traditionnel perfectionné.[1150]

Sur un plan esthétique, les exemples architecturaux de Scandinavie marquent particulièrement les dirigeants de la SCIC[1151] et les architectes comme Stoskopf. Ainsi, dans les premières opérations de la fin des années 1950, les fenêtres sont posées au nu des façades extérieures, participant d'une plastique pure et dénudée[1152].

Des influences modernes…

Malgré sa fidélité, dans le discours, à une tradition académique et une volonté affichée de mettre en œuvre des « principes éprouvés »[1153], la production et l'entourage de l'architecte révèlent aussi des influences nettement plus modernes. Stoskopf et son premier associé Haas démontrent une habileté dans la manipulation de registres régionalistes et Art Déco durant l'entre-deux-guerres (vol.2. ill.320-321). Après guerre, c'est dans le domaine de l'architecture tertiaire que son équipe emploie un langage moderne, sous l'impulsion conjointe de certains associés, comme Michel Porte, formé à l'atelier d'Auguste Perret, ou Walter Oehler[1154]. La bibliothèque personnelle de ce dernier dénote un fort intérêt

[1148] C'est aussi ce qu'évoque François Parfait dans ses souvenirs, voir François PARFAIT, « De la reconstruction au grand ensemble : le contexte urbanistique de l'après-guerre », *in A la recherche de la ville perdue*, Editions L'Harmattan, 1996, pp. 21-39.

[1149] Société Centrale Immobilière de la Caisse des Dépôts, SCIC, 1966, p3. CDC, Fonds du groupe SCIC, cote 201-1.

[1150] Rapport interne : bilan d'activité au 31 décembre 1968, p.5. CDC, Fonds du groupe SCIC, cote 201-1.

[1151] Paul LANDAUER, « La SCIC, premier promoteur français des grands ensembles (1953-1958) », *op. cit.*

[1152] Ces tentatives d'application vont poser un certain nombre de problèmes techniques, dus au manque de savoir-faire en la matière. Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 janvier 2014.

[1153] Charles-Gustave STOSKOPF, *Inauguration de l'Esplanade*, 1er juillet 1967, 7 p. (allocution). ADBR, fonds Stoskopf, 60J2

[1154] Entretien avec Sabine Bromberger, fille de Walter Oehler, le 10/07/2013 à Obernai.

de l'architecte pour les constructeurs modernes américains et un ensemble de références internationales (pl.49 ill.a). La maison qu'il se construit à Obernai, atteste aussi de son goût pour une architecture en lien avec la nature, exprimé par le jeu des volumes et des matériaux, particulièrement par des éléments en bois et en béton (vol.2. ill.329). Cette génération d'associés, diplômée après la Seconde Guerre mondiale, affiche une ouverture vers les recherches des avant-gardes ou même de la critique de la production en masse dont ils sont eux-mêmes les tenants. Dans son texte publié en 1968[1155], Jean-Pierre Hoog affirme une culture et un intérêt qui dépassent le cadre d'une culture académique. Outre Le Corbusier, Hoog se réfère à Chombart de Lowe, et plaide pour un fonctionnalisme adapté aux aspirations individuelles des habitants comme pour un nécessaire dialogue entre architecte et usagers ;

Le problème ne sera plus quantitatif, mais qualitatif. Il s'agira dorénavant d'obtenir par l'architecture le meilleur développement possible de l'être humain. De façon concrète, cela signifie que les immeubles devront avoir entre eux des rapports mieux étudiés, de manière à offrir davantage de possibilités de contact et des conditions plus favorables à la vie collective. [1156]

Le ton de Hoog, moins incantatoire ou grandiloquent que celui de Stoskopf dans ses publications, est direct. L'architecte déplore aussi le carcan normatif qui est alors celui de la production de HLM, que les architectes construisent alors notamment dans la ZUP de Colmar (pl.49 ill.c). Les parcours que suivent certains de ses associés, après leur passage chez Stoskopf attestent aussi d'une ouverture vers l'expression moderne comme celui de Michel Mosser, Vladimir Kalouguine[1157] ou André Biro[1158].

Stoskopf, de son côté, montre aussi un certain degré d'ouverture et d'intérêt à la modernité. Lecteur de *L'Architecture*, journal hebdomadaire de la Société Centrale des Architectes français, il conserve dans ses archives un article intitulé « Le régionalisme en architecture », publié par Neutra en 1939 et illustré de nombreuses de ses réalisations (pl.49 ill.b). Certaines phrases de Neutra résonnent avec la position de Stoskopf comme reconstructeur : « Deux ou trois choix significatifs de matériaux, deux ou trois détails fondamentaux, renforcés par l'économie locale, pourraient changer entièrement la construction, l'apparence ou la disposition »[1159]. La forte influence de l'architecte autrichien émigré aux USA depuis les années 1920 est notable aussi chez Oehler comme chez plusieurs architectes formés à l'Eras[1160] et à l'Ensba[1161] dans les années 1950.

[1155] Jean-Pierre HOOG, « Le logement social », *op. cit.*

[1156] *Ibid.*

[1157] « Villa à Dieulefit, Drôme, France : V. Kalouguine, architecte. M. Chaudière, sculpteur. C. Bancon, ingénieur. », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, 1971, nº 159, p. XII.

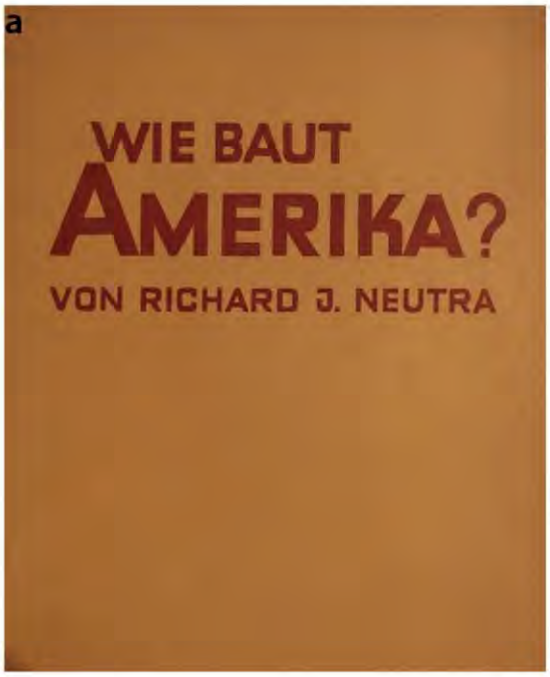
[1158] Voir l'index des collaborateurs en annexes (vol.2).

[1159] Richard NEUTRA, « Le régionalisme en architecture », *L'Architecture*, avril 1939, nº 4, pp. 109- 116.

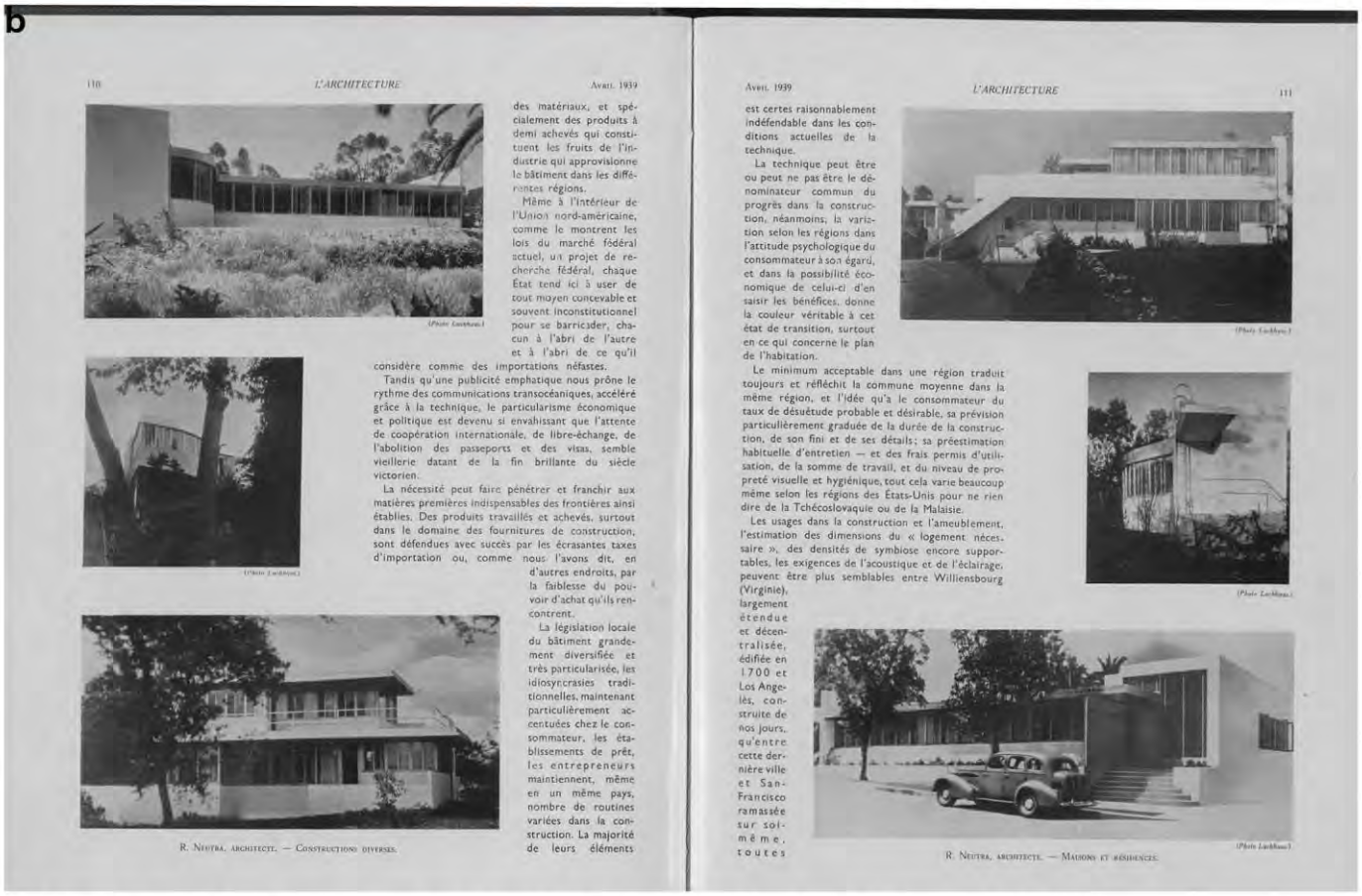
[1160] Voir par exemple les travaux de Claude Pache dans Anne-Marie CHATELET et Franck STORNE (SOUS LA DIR. DE), *Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, Éditions recherches., Strasbourg, 2013, vol.2 (dessins), 216 p.

[1161] Voir les propos élogieux de Gutton, professeur à l'Ensba, sur Neutra et sur Wright. André GUTTON, *De la nuit à l'aurore: conversations sur l'architecture*, Saint-Léger-Vauban, France, Zodiaque, 1985, 1985, p. 207.

a



b



c

a. *Wie baut in Amerika ?* von Richard Neutra, livre présent dans la bibliothèque de Walter Oehler, associé de Stoskopf.
b. Neutra, Richard, « Le régionalisme en architecture ». L'Architecture, n°4, avril 1939, pp. 109-116.
c. Hoog, Jean-Pierre. « Le logement social ». Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse 3, présence de l'architecture dans le Haut-Rhin, 1968, pp. 26-29.

Outre l'ouverture que va lui apporter la Scic[1162], Stoskopf montre aussi un intérêt pour la production de certains confrères de sa génération comme Aillaud qu'il juge « baroquisante »[1163] ou de la génération montante comme Candilis et cite même encore, dans ses conférences les recherches de Michel Ragon[1164]. Pour lui, c'est en particulier l'équipe de Candilis et le projet de Toulouse[1165] qui montre la voie : « Parmi les nombreuses solutions en présence, celle qui me semble recueillir le plus d'adhésion, est celle qui consisterait à construire des villes de plusieurs niveaux »[1166].

b. Vocabulaire de la Monumentalité

Le plan masse, un outil de conception

La faible présence de la représentation perspective dans les archives de notre corpus mis en regard de l'omniprésence du plan de masse interroge le processus de conception et les outils déployés pour créer les « effets monumentaux » voulus par l'architecte. Les projets sont en effet très peu associés à des perspectives, ou elles sont parfois réalisées après coup et ne participent pas pleinement du processus de conception. Déjà peu présente dans la formation des architectes aux Beaux-Arts, la perspective conique est en effet peu employée par Stoskopf ou ses équipes pour concevoir ou définir les projets d'ensemble de logements. La représentation en maquette lui est largement préférée et c'est d'ailleurs souvent des clichés de maquette qui illustrent les articles consacrés aux projets dans les revues professionnelles[1167]. En revanche, le plan de masse apparaît tel un véritable outil de prospection. Comme lors de sa formation, l'architecte recherche son parti au travers de plans de masse, parfois très sommaires. Ses recherches sont réalisées avec des outils d'artiste – le fusain, le pastel, feutre – ou les outils simplement disponibles – le stylo bille parfois (pl.50 ill.c,d,e). Ces plans sont des recherches d'ordre, de rythme, de définition très nette des pleins et des vides, telles les notes d'une partition musicale. C'est dans une vision globale et vue d'en haut que l'architecte compose ses projets. Cette pratique héritée des Beaux-Arts est remise en question régulièrement, comme par exemple en 1969 dans la revue *Esprit,* par Jacques Bardet :

Parmi ces tics, citons la notion de "plan masse" appliquée aux grands ensembles, processus qui sous couleur de "composition" fige en volumes définitifs ce qui ne devrait pas l'être, et sous prétexte de procéder du général au particulier fait effectivement le contraire. En effet, qu'est ce que le général sinon la vie quotidienne de chaque

[1162] Voir les développements concernant les voyages de Stoskopf avec la Scic en page 144.

[1163] Charles-Gustave STOSKOPF, *Études architecturales*, (texte d'une conférence donnée devant de jeunes architectes étrangers à Paris), 9 p., mars 1962. ADHR, fonds Stoskopf, 34J1564.

[1164] Voir Michel RAGON, Où vivrons-nous demain ?, op. cit. et Richard LEEMAN et Hélène JANNIERE, *Michel Ragon*, *op. cit.*

[1165] *Candilis, Josic, Woods Une décennie d'architecture et d'urbanisme*, Paris, éd. Eyrolles, 1968.

[1166] Charles-Gustave STOSKOPF, *Études architecturales*, (texte d'une conférence donnée devant de jeunes architectes étrangers à Paris), 9 p., mars 1962. ADHR, fonds Stoskopf, 34J1564.

[1167] Sur la question de l'emploi des maquettes à cette période voir Bruno VAYSSIERE, *Reconstruction, déconstruction*, *op. cit.*, p. 290.

usager, de chaque homme ? Et qu'est ce que le particulier sinon la "vision" particulière de l'architecte survolant son plan-masse ?[1168]

Quoi qu'il en soit, la manière de concevoir les plans masse des projets révèle bien des réminiscences, réemplois et variations d'une syntaxe et de figures. Il est intéressant de noter que cet emploi des figures plus « urbaines », tenues, est encouragé par la SCIC. Leroy, ingénieur des ponts, n'hésite pas d'ailleurs à récupérer personnellement le vocabulaire beaux-Arts comme lorsqu'il affirme au sujet des plans de masse :

Il faut s'attacher dans chaque ensemble important, à faire au moins un élément (une rue, une place...) qui soit très caractéristique de l'époque, qui soit "le parti" [...] Il faut également qu'à l'intérieur de ce "parti" on découpe les éléments essentiels et qu'on s'attache à les soigner pour en faire les points architecturaux intéressants.[1169]

Est-ce la fréquentation des architectes, de Stoskopf ou Labourdette qui le pousse à employer des termes aussi nettement attachés à la tradition que celui de « parti » ? Le plan masse, schéma de répartition des volumes, est donc à la fois un motif d'expression plastique, d'où doit se démarquer des « points » focaux d'architecture, tels que le préconise Leroy. La permanence d'un vocabulaire ne nourrit pas tant un dogme mais est plutôt, in fine, représentative du développement d'une pratique, d'un savoir-faire. Cette perpétuation d'une tradition académique de la composition est promue, défendue, par plusieurs générations de grands prix de Rome[1170]. Stoskopf se réfère régulièrement à ce répertoire compositionnel et symbolique indépendant des contraintes programmatiques, techniques ou économiques.

Grand axe et place centrale

Certains dispositifs sont récurrents dans les compositions de l'architecte. Un axe constitue généralement l'épine dorsale des compositions, dans la pure tradition Beaux-Arts : « Le mot axe reviendra souvent dans vos études ; l'axe est la clef du dessin et sera celle de la composition »[1171] affirme déjà Julien Guadet (1834-1908). Pour sa part, Stoskopf écrit : « À Poissy Beauregard, j'ai tracé conformément à une conviction qui m'a guidée pendant toute ma carrière, un grand axe monumental desservant plus de 1 000 logements »[1172]. Un grand axe structure aussi la composition du plan de masse de la cité de la Canardière à la Meinau. A l'Esplanade, l'architecte choisit de croiser deux axes majeurs qui lui permettent de prolonger les tracés de la ville existante et de parachever l'extension de

[1168] Jacques BARDET, « La révolution de l'urbanisme reste à faire », *Esprit*, octobre 1969, nº 385, pp. 547-555.

[1169] Léon-Paul Leroy dans son interview, 1962. Voir René KAËS et Paul-Henry CHOMBART DE LAUWE, *Vivre dans les grands ensembles*, *op. cit.*, p. 229.

[1170] Cet aspect a déjà été souligné, voir Bruno VAYSSIERE, *Reconstruction, déconstruction*, *op. cit.*, p. 310.

[1171] Julien Guadet, Eléments et théorie de l'architecture, Tome 1, Livre premier : Introduction au cours de théorie de l'architecture. Les études préparatoires, p.40. Cité par Jacques LUCAN, *Composition, non-composition*, *op. cit.*, p. 187.

[1172] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 46 (texte de conférence). AFS 26'.

Strasbourg initiée pendant la période de l'annexion. À l'Esplanade comme à la Meinau, l'idée est de conforter cet axe majeur par un volume qui clôt la perspective produite par cet axe. « Le plan masse comporte comme celui de l'Esplanade un grand axe central, colonne vertébrale de l'ensemble. Cet axe était clôturé à l'une des extrémités par une tour d'HLM, à l'autre par une tour de la SIBAR » [1173] déclare l'architecte à propos de la cité de la Canardière (vol.2 ill.156).

Les compositions se distinguent les unes des autres par la manière dont le bâti s'organise au long de cet axe, élément invariant. La voie triomphale de l'Esplanade et la place de Créteil recourent à une symétrie, soulignée par des éléments placés axialement. Selon cette logique, une tour devait clore la perspective de l'Esplanade. À Créteil, une série de petits équipements s'implante sur l'axe même de la place centrale. Cette organisation académique est la même que l'architecte a mis en œuvre dès 1933 pour remporter le concours du grand prix de Rome.

La place centrale, autre élément du vocabulaire de Stoskopf, concourt aussi à une forme de monumentalité. Cet attachement à un élément central structurant est présent dans les grands projets - Créteil, Esplanade - ainsi que dans d'autres opérations, moins diffusées. C'est le cas du grand ensemble de Schiltigheim-Bischheim (vol.2 ill.211-214). Stoskopf et ses associés y déploient un grand nombre de volumes d'habitations selon un type d'immeuble en forme de « t » dont l'aile principale est légèrement courbe - type aussi employé à Créteil. Lors des phases d'études, Stoskopf donne à Alfred Fleischmann des indications qui attestent de son attachement à la présence d'une place centrale pour cette opération de 1200 logements. Autour d'un croquis de plan de masse, Stoskopf annote à ce sujet :

Mon cher Fleischmann, je vous livre en vrac quelques plans masses dont à vrai dire un seul – celui-ci me paraît utilisable. Il n'a d'ailleurs lui aussi qu'un seul but, celui de vous conduire vers un peu plus de liberté. Je pense qu'il faut tout de même trouver une place centrale avec des bâtiments droits[1174].

Le plan de masse final fait en effet apparaître une place, clairement définie et signalée par une tour, même si il n'y pas trace dans ce cas d'un axe majeur structurant. Pour la cité construite à Vernouillet, dont la dimension est proche, cette place centrale est signalée par l'émergence de la tour des cadres. Cet espace majeur se caractérise également par son dimensionnement et par la présence d'équipements dans son périmètre.

Axe majeur, place et élément vertical dominant sont des éléments de la syntaxe formelle de l'architecte soulignant son attachement à une conception académique de la ville. Celle-ci est davantage conçue comme une architecture en soi hiérarchisée et ordonnée, une composition avant tout. L'architecte détermine pour chaque projet une articulation entre chaque élément, cherchant à inscrire son travail

[1173] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 31 (texte de conférence). AFS 26'.

[1174] Annotations d'esquisses de plan de masse, vers 19.ADBR, fonds Stoskopf, 67J919.

dans une perspective historique. En effet, à l'instar de Bernard Zehrfuss qui signe le quartier du Haut-du-Lièvre à Nancy[1175], ou d'autres comme Fernand Pouillon, Stoskopf en appelle à l'histoire pour justifier son œuvre en matière de grands ensembles :

D'innombrables artistes, et cela plus particulièrement à l'époque de la Renaissance, ont cherché dans leurs œuvres à exprimer une nouvelle vision du monde. Tous souhaitaient, par réaction aux créations urbaines du Moyen-Age , retrouver l'ordre et l ' harmonie. La ville devait être construite sur une trame régulière, comporter de larges percées, de vastes perspectives et, en certains endroits judicieusement choisis, quelques effets monumentaux.[1176]

A l'instar d'André Lurçat dont Jean-Louis Cohen a analysé les plans de masse comme présentant « un système d'espaces libres et des dominantes ponctuelles »[1177], Stoskopf s'attache à monumentaliser ses interventions, avec plus ou moins d'articulations avec la ville ou le contexte environnant. André Gutton prévient dès 1962 le risque de composition autarcique ; « Faut-il que votre composition d'art urbain, digne des plus ensembles du passé et aussi d'une très grande beauté, ignore la ville existante et s'installe sans lien à sa porte ? Il y aura lutte entre les deux communautés »[1178].

3) Permanences et inflexions : poursuite d'un art de composer

a. Courbes et sinuosités : l'art du geste ?

Un ordre mixte ?

L'univers formel employé par l'architecte dans ses plans de masse montre très tôt un goût pour la ligne courbe, en marge d'opérations extrêmement rigides et orthogonales. Stoskopf infléchit, de façon beaucoup plus limitée que ne le fait par ailleurs Emile Aillaud[1179], la rigidité formelle de certaines de ses opérations par l'emploi de formes souples, à la marge. Dès le début des années 1950 pour le quai des Alpes à Strasbourg, il développe une voie centrale au tracé souple – actuelle rue du Mont-Blanc – bordée par deux immeubles dont les tracés s'arrondissent avant de rejoindre les orientations dominantes de la composition qui se développe, mis à part ces deux volumes, selon un ordre ouvert et orthogonal. L'îlot n'est donc souligné que partiellement comme pour affirmer encore quelque peu un statut urbain. La tangence entre les deux volumes génère une perspective centrale changeante et dynamique (vol.2 ill. 109 à 112). C'est le même type de procédé – affirmation partielle de l'îlot et de l'alignement – que l'architecte envisage dans un premier temps pour le plan masse de la cité Béchaud à Belfort (vol.2 ill. 115).

[1175] Voir les propos de Zehrfuss dans Jean-Marc STEBE, *Le logement social en France: 1789 à nos jours*, Paris, France, Presses universitaires de France, impr. 2013, coll. « Que sais-je ? », n° 763, 2013, vol. 1/, p. 89.

[1176] Charles-Gustave STOSKOPF, Propos de l'architecte, Créteil, p.1. AFS 25.

[1177] Jean-Louis COHEN, *André Lurçat, 1894-1970 : autocritique d'un moderne*, Liège, P. Mardaga, 1995, p. 272.

[1178] {Citation}

[1179] Dominique LEFRANÇOIS et Paul LANDAUER, *Emile Aillaud*, *op. cit.*

La richesse urbaine du tracé courbe est, en effet, déjà présente dans un travail scolaire. Pour le concours *Paulin* et *Labarre*, Stoskopf doit imaginer une cité de cheminots, comprenant environ 150 maisons et un ensemble de services publics (crèche, dispensaire, cinéma, etc). Le sujet stipule que l'objet du concours est bien « l'ensemble de ces constructions communes ». Le projet de Stoskopf se développe selon une composition ordonnée : les éléments publics qui la dominent s'organisent selon un axe central sur lequel se succèdent une série de cours qui hiérarchisent le projet. L'architecte peut se permettre ici de configurer son site et trace alors une voie courbe qui dessine une boucle : elle se referme sur la cour d'où elle est née. Les habitations des cheminots s'implantent le long de voies secondaires au tracé plus souple et naturel. Au centre de la composition, c'est-à-dire, au centre de la boucle, un jardin public. Les commentaires notent déjà le caractère double du parti proposé par Stoskopf :

Stoskopf, élève de Pontremoli, Debat-Ponsan et Danis, plan à la fois ordonné et libre, très finement indiqué, grande allée courbe bordée par les magasins et aboutissant à une belle place carrée sur laquelle donnent l'église, la maison commune, le dispensaire, etc.[1180]

Le tracé infléchit en effet la sévérité de la composition alors que le projet concurrent de Pierre Vivien, qui obtient le premier prix, s'appuie davantage sur la diagonale et un jeu de décalage des volumes (vol.2 ill.34).

Une figure récurrente

Dès 1946, le programme réalisé pour l'industriel Kientz près de Scherwiller[1181] propose la conception d'un plan de masse pas si éloigné de la cité de cheminot conçue à l'Ensba dans les années 1930. Une série d'équipements publics est ordonnée symétriquement sur un axe central. A mi-chemin entre la cité-jardin et le lotissement, les 143 maisons individuelles de Kientzville s'implantent le long de voies au tracé courbe. Cette conception se rapproche, par exemple, de la composition du plan de la cité Ungemach rassemblant 140 maisons construites dans les années 1920 à Strasbourg par l'architecte Jean Sorg (pl.50 ill.a,b).

Afin de varier les paysages urbains, la volonté d'assouplir le tracé des voies, sans altérer la géométrie des édifices, aboutit à une autre figure récurrente dans les projets signés Stoskopf : la rue en forme de boucle ou de noyau, au tracé souple. On la retrouve déjà dans le plan d'ensemble de Créteil en 1957. A Sainte-Geneviève-des-Bois dans l'Essonne, la boucle traverse et se superpose au plan de masse sans perturber en rien la trame orthogonale des édifices (vol.2 ill.262). On retrouve cette figure dans différents plans de lotissements ou des recherches diverses à la fin des années 1960 et au début des

[1180] Bulletin mensuel de l'Association des élèves et anciens élèves de l'École nationale supérieure des beaux-arts ou Grande Masse, février 1935.

[1181] « Kientzville le plus jeune village d'Alsace », *L'Alsace illustrée*, 15 octobre 1951, nº 20, pp. 14-15.

années 1970. Le tracé en forme de boucle close permet de définir nettement deux zones : les maisons individuelles sont implantées à l'extérieur de la boucle, et les équipements publics ou les immeubles collectifs sont à l'intérieur de son périmètre. Cette répartition est envisagée pour la zone pavillonnaire du Tilleul à Brumath, conçue à la fin des années 1960 : l'architecte dénomme la zone centrale le « noyau urbain »[1182] : « la partie centrale de l'opération du Tilleul doit avoir un caractère urbain très affirmé, faisant contraste avec l'essaim de maisons individuelles implantées sur son pourtour » écrit Stoskopf[1183]. C'est ce même principe que Stoskopf emploie pour les recherches sur le développement des zones pavillonnaires autour de Sélestat ou à Riquewihr (pl.50 ill.c,d et vol.2 ill.278).

Pour le projet non réalisé de la zone du Herrenwald, autre projet de lotissement en périphérie de Brumath qui ne voit pas le jour finalement, l'architecte cherche son parti au travers de différentes options qui illustrent bien les différents usages des formes souples et courbes (vol.2 ill.248). Stoskopf hésite tour à tour entre une composition qui rayonne depuis une place centrale, une composition où le tracé est souple mais le bâti demeure rectiligne et enfin une composition plus harmonieuse où bâti comme voirie suivent de nombreuses circonvolutions. Dans tous les cas, l'excès de polarité généré par tant de points focaux produit l'apparition d'un motif sériel et plastique davantage que la création d'un véritable morceau de ville ordonnée et hiérarchisée.

De manière générale, la méthode de conception de Stoskopf est résumée par son proche collaborateur parisien Thaddée Nowak : « Il commençait toujours d'une manière très classique, dans tous les projets. D'abord, via cardo, via decumano. Et après, une semelle de godasse comme on appelait vulgairement » affirme l'ancien chef d'agence du bureau parisien. Ordre et souplesse, en somme, caractérisent cette attitude double. La thématique de la souplesse et des courbes est exploré plus avant par d'autres architectes. Emile Aillaud conçoit des opérations qui s'affranchissent de l'orthogonalité de mise à l'époque pour l'implantation du bâti. La souplesse du tracé des voies, en lien avec la volonté d'insertion à une topographie particulière, est mise en œuvre à la même période par des architectes qui réservent une zone de logements individuels ou groupés au sein du plan de masse de certains grands ensembles. Tel est le cas de François Spoerry[1184] dans des zones de pavillons de certaines opérations mulhousiennes[1185] ou bien encore de Jean Dubuisson pour des opérations messines[1186].

Stoskopf introduit aussi parfois des lignes souples dans les contours du bâti lui-même, afin de générer d'autres formes que des barres rectilignes ou pour créer des types nouveaux, comme le type employé dans le grand ensemble de Schiltigheim-Bischheim, où l'une des ailes subit une légère inflexion

[1182] Règlement de lotissement. ADBR, fonds Stoskopf, 67J271.

[1183] Courrier de Stoskopf à Balland, 27 mai 1974. ADBR, fonds Stoskopf, 67J273.

[1184] François SPOERRY et Marc GAILLARD, *L'architecture douce: de Port-Grimaud à Port-Liberté*, Paris, France, R. Laffont, 1991, 131 p.

[1185] C'est le cas de l'opération du Parc d'Entremont à Rixheim (1960-2000). Se référer à Marie-Hélène LANOIX, *Les quartiers de François Spoerry à Mulhouse, des (grands) ensembles hors normes ?*, *op. cit.*

[1186] Voir notamment le quartier des Hauts de Vallière à Metz. Voir Xavier OSTER, *La première ZAC de France, de la maison à la tour : Jean Dubuisson et les Hauts de Vallière*, *op. cit.*

courbe (vol.2 ill.212). Si la distribution par une coursive à l'arrière des édifices est ici originale, la conception intérieure des logements demeure relativement ordinaire. Le geste est donc limité à l'extérieur : la légère inflexion concave de la façade redonne une symétrie et une autonomie propre à l'édifice. De telles unités s'additionnent volontiers mais s'assemblent plus difficilement dans une composition d'ensemble. Néanmoins, la répétition de ces types permet la création de jardins intérieurs[1187] entre les ailes de chaque « t » et donne une hiérarchie entre la façade incurvée, sur rue, et l'arrière de volumes.

Lorsque l'architecte emploie des façades suivant de fortes courbes comme pour certains édifices de la cité de Cronenbourg, les plans de logements demeurent identiques à ceux des barres rectilignes. Là encore, c'est le geste en plan de masse qui génère la forme, mais le logement demeure une unité homogène et standardisée (vol.2 ill.259). L'emploi de formes courbes apparaît alors comme une inflexion formelle face à l'assemblage standardisé et orthogonal de logements. Parfois timides ou plus grandiloquentes mais sans conséquences fortes sur les dispositions constructives ou architecturales, Stoskopf les emploie plus fréquemment pour tracer les contours des voies et varier ainsi les perspectives des piétons ou fluidifier les trajectoires des automobiles. Les modes de composition, le vocabulaire et ces inflexions sont le fruit d'une culture ouverte qui métisse des influences diverses.

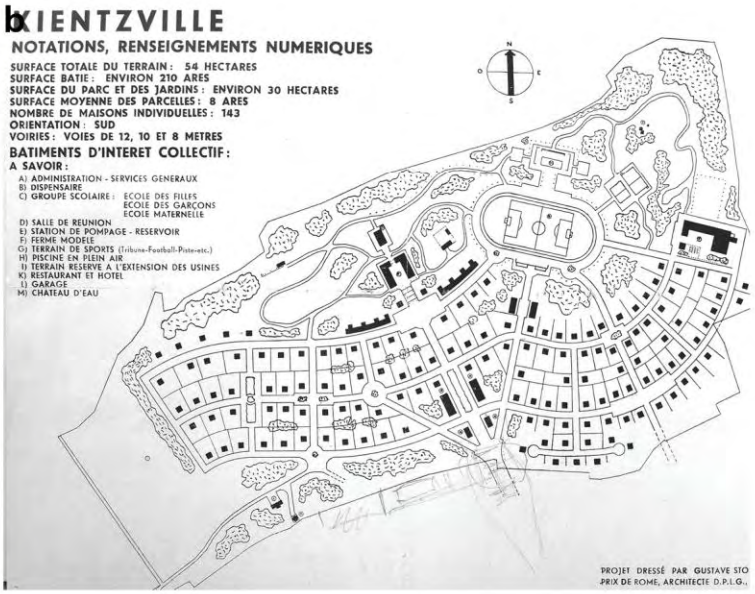
Le résultat formel des projets est en prise directe avec une manière singulière de concevoir et de projeter. Cette pratique du dessin, acte créatif, est au service d'une économie ainsi que d'une recherche de composition et d'harmonie :

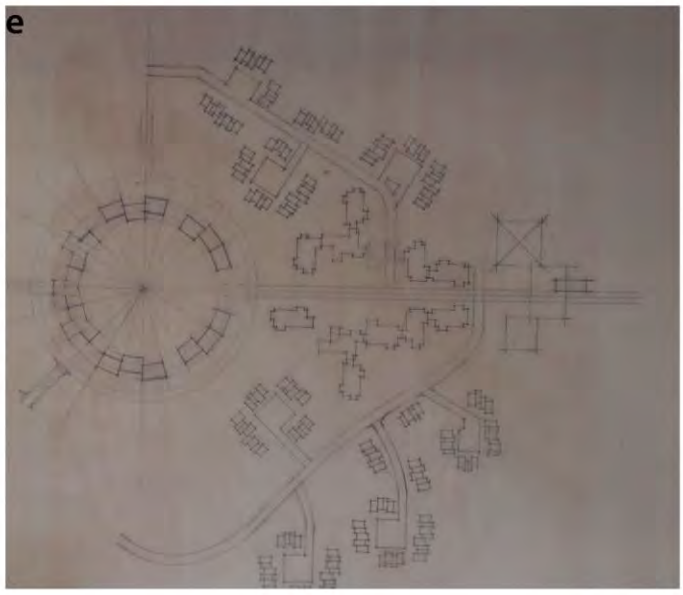
C'est à partir des multiples avant-projets, de ces esquisses et «griffonnages» que s'élabore le parti architectural. Cette élaboration est fondamentale aux yeux des architectes qui pensent et disent que c'est à ce moment-là, essentiellement, que l'on peu apposer le nom de création à leur travail.[1188]

Au-delà d'une simple inflexion, la recherche du motif, rejoignant les habitudes de l'École des beaux-arts, aboutit parfois à des plans de masse, objets autonomes au service du geste de l'architecte. La prospection devient art plastique. Le plan masse sert alors une intuition, un plaisir de la composition qui doit se tenir en dehors des contraintes programmatiques, économiques du maître d'ouvrage. Ce plaisir de faire nécessite de s'abstraire du contexte en laissant un élément graphique prendre le dessus et trouver sa propre plénitude. Le plan de masse devient un objet d'expression artistique autonome, comme pour mieux atteindre l'équilibre visé, un idéal. C'est le cas des recherches pour l'immeuble circulaire de Montaigut (vol.2 ill.296).

[1187] Pierre PFLIMLIN, *Société d'aménagement et d'équipement de la région de Strasbourg 1957-1967*, *op. cit.*, p. 23.

[1188] Raymonde MOULIN (DIR.), *Les architectes*, *op. cit.*





a. Cité-jardin Ungemach, Jean Sorg arch., 1920 / AMS 843W606.
b. Plan masse de Kientzville, 1947 / AFS6.
c. Lotissement de Selestat, 1966 / ADBR67J1296.
d. Recherches pour le lotissement des Vergers à Riquewihr, non daté / ADHR34J1951

b. Quelques fictions monumentales…

La thématique de la monumentalité est l'un des fils rouges de la production et du discours de Stoskopf. En effet, le champ lexical et le vocabulaire formel se référant à la notion de monumentalité sont présents à travers tous les projets de grands ensembles[1189]. Comment cette thématique monumentale se manifeste dans les œuvres non réalisées ? Qu'est ce que cette observation révèle de la pratique et du processus de conception de l'architecte ?

L'art de la composition : l'esquisse pour le prix de Rome en 1933

La volonté d'exprimer la monumentalité est déjà bien présente à la fois dans les sujets ainsi que dans les esquisses des élèves à l'Ensba dans les années 1930. Même s'il ne s'agit pas de programme de logement, quels sont les principes de composition qui y concourent ? En 1933, Stoskopf, qualifié pour l'épreuve finale du Grand prix de Rome, livre le projet de sa consécration scolaire. Il doit composer avec un programme qu'il affectionne, puisque proche de son premier succès de 1932[1190] : une église de pèlerinage installée sur le versant d'une colline. Le sujet de cette épreuve demande quatre éléments de programme distincts : les bâtiments de la direction, un grand parvis, une basilique puis ses dépendances : « l'ensemble de la décoration devrait refléter la vertu aimable et la religieuse grandeur de la sainte que l'on veut honorer »[1191].

Dans le projet de Stoskopf comme d'ailleurs dans ceux des autres architectes primés Camelot et Courtois, les seules dérogations à la symétrie de l'église elle-même sont les accidents de la topographie et les éléments de programme exceptionnel comme le campanile. La symétrie est donc un élément de composition que l'on peut pondérer. Les trois projets, outre la veine plus romane exploitée par Stoskopf[1192], se différencient par l'aménagement des extérieurs, le parvis et le chemin de croix. Le sujet précise la nécessité d'aménager un grand parvis pour accueillir la foule des pèlerins et d'imaginer un autel extérieur pour ce lieu de recueillement à ciel ouvert. Camelot et Courtois dessinent des parvis et des aménagements qui prolongent le plan de l'édifice principal. Courtois propose un parvis de forme ovale, d'inspiration baroque, qui constitue une antichambre extérieure à son édifice et oriente l'autel extérieur sur un axe perpendiculaire à celui de l'église tout comme le fait Stoskopf. La disposition la plus originale, celle du premier grand prix, consiste à placer l'autel devant l'édifice principal donc sur le même axe. Chez Camelot, le parvis s'étire de manière emphatique, répondant à la verticalité gothique de l'église. De son côté, Stoskopf aménage les extérieurs et définit le parvis en reproduisant de manière homothétique la forme du plan de son église, cherchant à allier ainsi l'édifice avec son

[1189] Voir les développements concernant ce vocabulaire monumental – le grand axe et la place – en page 322.

[1190] Voir ADBR 60J3.

[1191] École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, 1932-1933, p. 46.

[1192] Nous avons développé davantage ces aspects précédemment, voir page 355.

contexte. Au regard des projets concurrents aux allures de cathédrale, la proposition de l'alsacien demeure la plus modeste. Son originalité réside dans le dessin de son chemin de croix. Camelot place autour du chevet de son église les stations du chemin de façon rayonnante, prolongeant là encore la composition de l'édifice. Il choisit lui de disposer son chemin de croix de façon libre, suivant un tracé sinueux qui n'hésite pas à croiser l'axe principal de la composition d'ensemble. Le tracé sinueux profite de la topographie qu'il imagine et accuse en même temps la rigueur de l'ensemble. Les principes de composition qu'il développe – symétrie pondérée, axialité générale et liberté des tracés secondaires – montrent déjà la recherche d'une dialectique entre intimité et monumentalité, rigidité et souplesse. Une partie de son vocabulaire et sa syntaxe se mettent en place à ce moment-là. La composition, « jeu dangereux »[1193] à l'Ensba dans les années 1930[1194], est aussi un moyen de développer le projet en lien avec sa propre configuration et à la fois avec un lieu et sa topographie, bien que tout à fait imaginaire également.

Un quartier européen à Strasbourg ?

Comment réagit l'architecte, 24 ans plus tard, face à un site réel et un programme d'ampleur monumentale ? L'année 1957 marque une étape importante dans la construction européenne. Les six pays, qui formaient depuis 1951 la Communauté européenne du charbon et de l'acier (CECA), l'Allemagne, la Belgique, la France, l'Italie, le Luxembourg et les Pays-Bas, signent les Traités de Rome le 25 mars. Ils instituent ainsi la Communauté économique européenne. La ville de Strasbourg, siège du Conseil de l'Europe depuis 1949 et de l'Assemblée parlementaire de la CECA proclame, le 19 octobre 1957, la vocation européenne de Strasbourg[1195]. Ses élus demandent le regroupement à Strasbourg de toutes les institutions européennes.

La ville de Strasbourg et le département du Bas-Rhin chargent alors la société d'études techniques et économiques d'une étude portant le titre « Strasbourg invite l'Europe »[1196]. Afin d'illustrer les capacités d'accueil de Strasbourg et de ses environs, trois sites d'implantation pour un quartier européen sont envisagés : le quartier de la Robertsau au Nord de Strasbourg, les coteaux de la commune d'Oberhausbergen et le Mont Scharrachbergheim vers le Sud-Est de la ville. Les projets doivent avoir valeur de démonstration. L'urbaniste de la ville, Calsat[1197] est chargé de l'étude du secteur d'Oberhausbergen alors que Stoskopf est en charge des deux autres sites. Leurs projets sont présentés lors des journées européennes de Strasbourg le 19 et 20 octobre 1957.

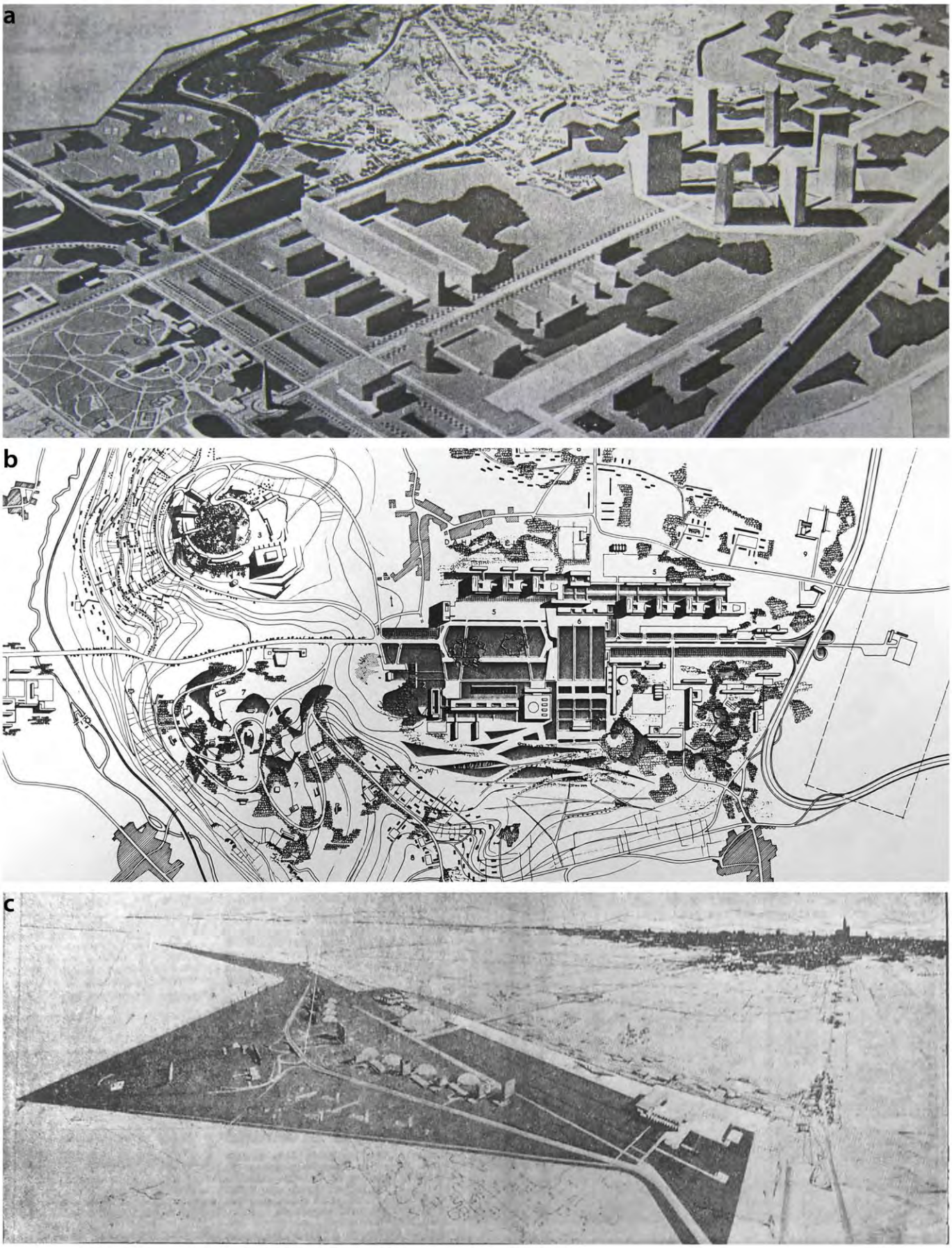
[1193] Albert LAPRADE, « Concours de Rome 1933 », *op. cit.*, p. 79.

[1194] Se référer à Jacques LUCAN, *Composition, non-composition*, *op. cit.*, p. 199.

[1195] Résolution du 19 octobre 1957, «Journées Européennes» à Strasbourg le 19 et 20 octobre 1957. AMS, 208 MW 15.

[1196] Voir Charles-Gustave STOSKOPF, *Strasbourg invite l'Europe*, s.d., 5 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[1197] Voir la biographie de Calsat en page 423.



a. Projet Stoskopf pour le quartier de la Robertsau / ADBR60J1.
b. Projet Stoskopf pour le Mont Scharrachbergheim / ADBR60J1.
c. Projet Calsat pour la commune d'Oberhausbergen /AMS, 208 MW 15.

Le programme proposé est volontairement ambitieux : les éléments sont regroupés en une vingtaine de pôles[1198]. Le programme comprend le siège de sept institutions européennes. L'architecte, doit, comme il l'a fait souvent à l'Ensba, produire une image convaincante dans un laps de temps très court.

Pour la Robertsau, Stoskopf livre une composition gigantesque. Une esplanade monumentale prolonge le parc existant de l'Orangerie et dessert les édifices majeurs du programme. Une voie triomphale nord-sud commande huit tours. Groupant l'ensemble des institutions européennes, ces tours sont implantées selon une composition octogonale. Au centre de l'octogone, un édifice circulaire plus bas abrite les services Généraux et l'administration. Le projet, qui implique de s'implanter sur l'ensemble du quartier de la Robertsau présente l'intérêt de s'articuler autour du parc de l'Orangerie qui devient un des éléments de composition, en bordant l'esplanade centrale du projet.

Au nord de l'opération, protégé par la végétation, le quartier des ambassades groupées autour du Château de Pourtalès[1199] profite d'une desserte par une voie sinueuse. Une maquette de ce projet est réalisée et présentée lors des journées européennes de Strasbourg (vol.2 ill.192).

Pour le projet du Mont Scharrachbergheim, Stoskopf choisit de créer une acropole où les tours des institutions sont implantées cette fois-ci de façon rectiligne et borde l'esplanade centrale. Le projet développé par Calsat, que les *Dernières Nouvelles d'Alsace*[1200] notent comme étant probablement le plus intéressant, s'implante sur un site en belvédère qui lui permet de produire une image efficace, avec la silhouette de la cathédrale de Strasbourg à l'horizon. Les compositions de Stoskopf pour ce programme de 1957 se développent selon les mêmes principes qu'il met en œuvre dans les quartiers d'habitations, où la monumentalité voire l'emphase joue un rôle certain.

[1198] Les éléments se décomposent comme suit : 1. Salle du Conseil – Salle d'Assemblée / 2. Palais des Nations Européennes / 3. Centre d'Accueil / 4. Siège des grandes institutions Européennes / 5. Tour des Services Généraux Admnis / 6. Ambassades / 7. Bibilothèque / 8. Archives générales / 9. Information Bâtiment de la Presse et de la Radio / 10. Bâtiment des PTT / 11. Sécurité / 12. Services Hospitaliers / 13. Garages-Bâtiments / 14. Héliport / 15. Chaufferie /16. Centrale électrique /17. Hôtels /18. Restaurant /19. Centres résidentiels / 20. Enseignement / 21. Equipement sportif / 22. Espaces verts /23. Théâtre-cinéma. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[1199] Cet édifice existant date du XVIII^{E} siècle.

[1200] Strasbourg sous le signe des journées européennes, *Dernières Nouvelles d'Alsace*, 20 octobre 1957.

IX. Entre reconductions et transformations : concevoir des équipements

La question de la composition du plan de masse, prérogative forte de l'architecte, souligne le poids de sa formation à l'Ensba à travers le maintien d'un langage académique. Il recourt ainsi régulièrement à des « effets monumentaux ». Si le plan de masse apparaît comme un objet d'expression privilégié par l'architecte, comment les principes compositionnels qu'il y applique interviennent dans la manière de concevoir les édifices ? Comment caractériser la production de l'architecte en matière d'architecture et comment se situe-t-elle dans son époque ?

En effet, Stoskopf signe régulièrement, outre la conception d'ensemble d'opérations de logement, la construction d'équipements qui structurent la vie de ces nouveaux quartiers. Il se confronte ainsi à la diversité des programmes commerciaux, scolaires et enfin, à la construction d'équipements à vocation sociale et culturelle. Quelles innovations et quelles influences apparaissent alors à travers la conception de ces édifices ?

1) L'équipement des villes et des cités

a. Les équipements commerciaux

Notre corpus présente une soixantaine d'occurrences relatives à des équipements ou programmes commerciaux, en lien à des projets réalisés entre 1955 et 1975. Mais ces projets sont de natures et de dimensions extrêmement variées : les modestes projets d'aménagement de boutiques suivis par Michel Porte à Colmar sont les plus nombreux[1201]. À la même période, Stoskopf va signer la réalisation d'une dizaine de centres commerciaux, principalement en région parisienne[1202].

Naissance d'un type

L'apparition relativement brutale du modèle des hypermarchés[1203] en France a été précédée, dans les années 1950, par le modèle du centre commercial[1204]. Doublement influencé par les *shopping centers* mais aussi par les *shopping strips* américains, le centre commercial français constitue un modèle hybride[1205], inscrit dans l'histoire de l'architecture commerciale. De son côté, la SCIC participe largement à l'expansion de ce type dont il systématise l'application dès la fin des années 1950, en mutualisant les expériences acquises dans les premiers ensembles réalisés :

[1201] Selon notre catalogue, 50 projets sont réalisés, en province, par les bureaux de Colmar et de Strasbourg. L'agence de Colmar signe 43 projets dont 41 dans le Haut-Rhin. L'agence de Strasbourg signe quant à elle 5 projets de nature commerciale dont trois garages et boutique pour la régie Renault.

[1202] Nous avons relevé trois centres commerciaux signés par l'architecte en province. Le centre commercial de l'opération de Valentigney (25) et celui de l'Esplanade réalisés dans les années 1960 ainsi qu'un centre commercial à Illkirch-Graffenstaden daté de 1975.

[1203] Le premier hypermarché est construit et ouvre à Sainte-Geneviève-des-Bois, sous l'enseigne Carrefour, en 1963.

[1204] Solange JUNGERS, « L'invention de l'hypermarché », *in Les années ZUP : architectures de la croissance 1960-1973*, Paris, Picard, 2002, pp. 155-157.

[1205] *Ibid.*, p. 160.

La notion de « centre commercial » doit d'abord s'imposer à l'esprit de l'urbaniste moderne, c'est-à-dire celle d'un ensemble de commerces bien localisés et bien groupés, conformément aux conceptions traditionnelles tout aussi « structurées » que sont les foires, les marchés ou les longues rues commerçantes. Ce n'est pas créer un centre commercial que de disperser des boutiques, parfois une par une, au rez-de-chaussée de chacun des immeubles d'un groupe d'habitations ; un tel schéma est peut-être très rentable pour l'organisme constructeur, mais il est aussi peu rationnel que possible en raison des longs parcours imposés aux acheteurs.[1206]

Au-delà de cette injonction à caractère général, l'ingénieur de la SCIC fournit aussi des préconisations précises sur le dimensionnement, la répartition programmatique, tout en précisant l'adaptabilité nécessaire de ces données à des contextes locaux et régionaux. Le centre commercial est conçu, par la SCIC, comme un élément fédérateur de l'ensemble d'un quartier. De son côté, Leroy introduit une hiérarchie – quelque peu rhétorique – dans le nécessaire équipement des cités[1207]. L'espace vert est, selon lui, le premier équipement nécessaire aux nouveaux ensembles d'habitation, suivi par l'équipement scolaire. En troisième position, l'équipement commercial, auquel Leroy attribue une double fonction ; assurer l'approvisionnement des familles ainsi que créer des lieux de sociabilité. Certaines réalisations de la Scic démontrent même, comme nous l'avons vu[1208], la suprématie architecturale du programme commercial sur l'ensemble. Lieu d'attractivité, il est alors conçu en parallèle de l'évolution du logement, et devient un lieu central dans la vie des familles[1209], participant ainsi de l'animation des nouveaux ensembles d'habitation :

Les commerces constituent la première catégorie d'équipements résidentiels indispensables au fonctionnement d'une cité nouvelle ou d'un quartier neuf. Qu'ils soient groupés dans des galeries marchandes ou autour d'une place qu'ils présentent leurs vitrines au long des rues commerçantes, les magasins sont toujours un élément essentiel d'animation.[1210]

Dans les années 1950, l'édifice commercial et la place de la consommation de la cité[1211] deviennent les enjeux d'un débat architectural, illustré notamment dans les pages de *l'Architecture d'Aujourd'hui*, qui reflètent l'apparition et les développements du type du centre commercial.

[1206] François PARFAIT, « Conception, organisation, réalisation des ensembles d'habitations », *op. cit.*, p. 28.

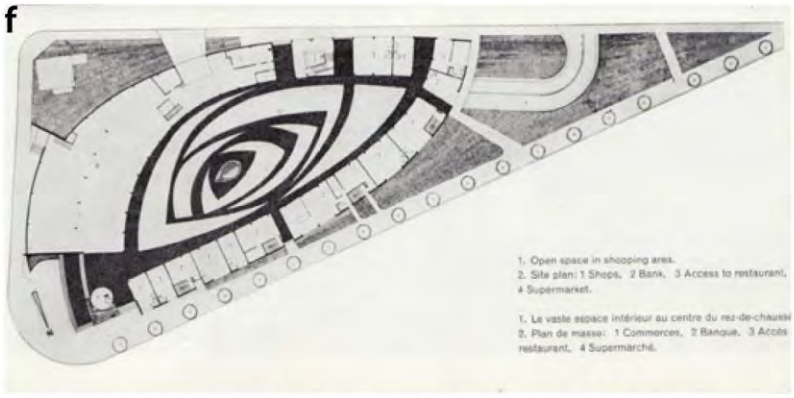
[1207] Léon-Paul LEROY, Les diverses contributions de la CDC au financement du plan de modernisation et d'équipement, 1960, p.21. CDC, Fonds du groupe SCIC, cote 201-1.

[1208] Voir à ce sujet l'analyse des équipements conçus à Vernouillet en page 251.

[1209] Paul LANDAUER, *L'invention du grand ensemble*, *op. cit.*, p. 90.

[1210] SOCIETE CENTRALE IMMOBILIERE DE LA CAISSE DES DEPOTS. et P.-Ch. MICHEL, *Visages de la SCIC.*, *op. cit.*

[1211] Sur les réflexions d'Alison et Peter Smithson voir Dominique ROUILLARD, « De la pompe à eau au shopping center : Le territoire de la consommation », *in Les années ZUP : architectures de la croissance 1960-1973*, Paris, Picard, 2002, pp. 269-279.



a. Grands Magasins Decre à Nantes, Charpentier, Durand-Gasselin, Friese architectes / AA 1952.
b. Carte publiée dans l'Architecture d'Aujourd'hui en 1959.
c. Centre commercial de Rueil, Sonrel et Duthilleul architectes / AA 1959.
d. Supermarché à Nanterre, Claude Parent arch. / AA 1959.
e&f. Centre commercial Les Bas-Coudraix à Sceaux, Beaudoin, Andrault et Parat architectes, 1958-1961 / Besset 1967.

En 1952, un numéro est consacré au commerce[1212], encore focalisé sur des édifices urbains : les exemples français présentés y sont encore marqués par le type parisien du grand magasin[1213] (pl.52 ill. a). À la fin des années 1950, le paysage de la production commerciale devient un terrain d'investigations et de débats pour les architectes. Claude Parent apparaît en première ligne en proposant d'étudier scrupuleusement l'implantation, le dimensionnement et la configuration des centres commerciaux en s'inspirant des réalisations américaines. L'architecte voit dans ce programme une véritable opportunité :

Si les architectes prêtent à ce problème toute l'attention qu'il mérite, ils pourront arriver à une expression plastique très valable d'une forme contemporaine […] La discipline d'ensemble à imposer aux commerçants est très importante, car il est évidemment nécessaire d'amener une grande vie dans un centre commercial par la publicité, les enseignes, les expositions volantes.[1214]

Les projets présentés à la suite de la tribune de l'architecte illustrent l'apparition d'un type nouveau qui, outre sa fonctionnalité, est structuré autour de quelques constantes : cheminement piéton couvert, éléments paysagers qui animent les circulations par des effets de patio et ruban continu de vitrines. Les projets illustrent l'emploi dominant de la structure métallique pour ce type de programmes. Le centre commercial de Vernouillet se place ainsi dans le sillage des exemples publiés dans *l'Architecture d'Aujourd'hui* comme le supermarché de Nanterre signé par Parent (pl.52 ill. d), le centre commercial de Rueil construit par Sonrel et Duthilleul (pl.52 ill. c) ou même le centre commercial de Don Mills au Canada signé par John B. Parkin et associés. De toutes les réalisations en la matière, Maurice Besset[1215] ne retient qu'un seul exemple, initié par la SCIC : le centre commercial Les Bas-Coudraix, à Sceaux, signé par Beaudouin, Andrault et Parat. Leur projet se détache d'un strict fonctionnalisme par une recherche formelle plus originale, la composition se développant selon un plan en goutte d'eau occupé en son centre par une cour oblongue qui dessert toutes les boutiques (pl.52 ill. e,f).

Un équipement fonctionnel et moderne

Le type de centre commercial expérimenté à Poissy, Vernouillet et en région parisienne à la fin des années 1950 par Stoskopf, nourrit l'ensemble des projets que l'architecte réalise en la matière. Le premier type développé, caractérisé par une expression architecturale nettement moderne, répond parfaitement aux préconisations de la SCIC en la matière comme à celles énoncées par Claude

[1212] « Commerces - Garages », *op. cit.*

[1213] Les grands magasins de Nantes ou de Toulon affichent un classicisme dans leurs dispositions qui contraste avec les grands magasins de Milan, signé Carlo Pagani ou de Rotterdam, signé par Brinkman, Van den Broek et Bakema.

[1214] Parent CLAUDE, « Les centres commerciaux », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, mai 1959, nº 83, pp. 28-31.

[1215] Maurice BESSET, *New French Architecture = Nouvelle architecture française*, *op. cit.*, p. 47.

Parent[1216]. Les différents édifices commerciaux construits à Poissy affichent une expression minimaliste confortée par l'emploi de baies vitrées de grands tenants, générant transparence et continuité avec les espaces extérieurs (pl.53 ill.a). C'est le même langage que Stoskopf utilise pour le musée des maquettes positionné sur la place de l'Abbaye, au centre de l'ensemble de Créteil Mont-Mesly (vol.2 ill.183).

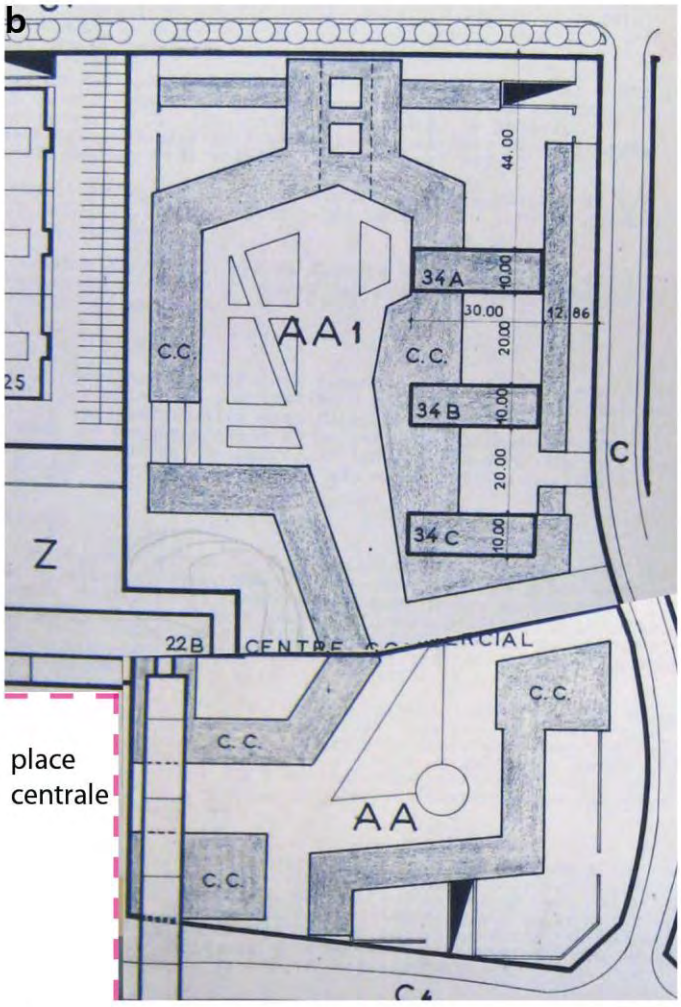
Dans cette même veine, Stoskopf réalise aussi plusieurs centres commerciaux à Créteil. A Poissy, des portiques abritent la ménagère depuis certains immeubles jusqu'aux boutiques : le lien entre le quartier et l'équipement est ainsi favorisé par l'architecture. Ce principe d'allée marchande, agrémentée d'un jeu cubiste de bosquets, est employé de manière récurrente pour les centres commerciaux construits par la SCIC. A Saint-Denis la Courneuve, Stoskopf, avec son collaborateur Simon Israël, teste sur un programme commercial un système constructif développé conjointement, fondé sur un module structurel en forme de parapluie métallique, renouvelant ainsi l'esthétique employée pour les autres opérations parisiennes[1217](vol.2 ill.219).

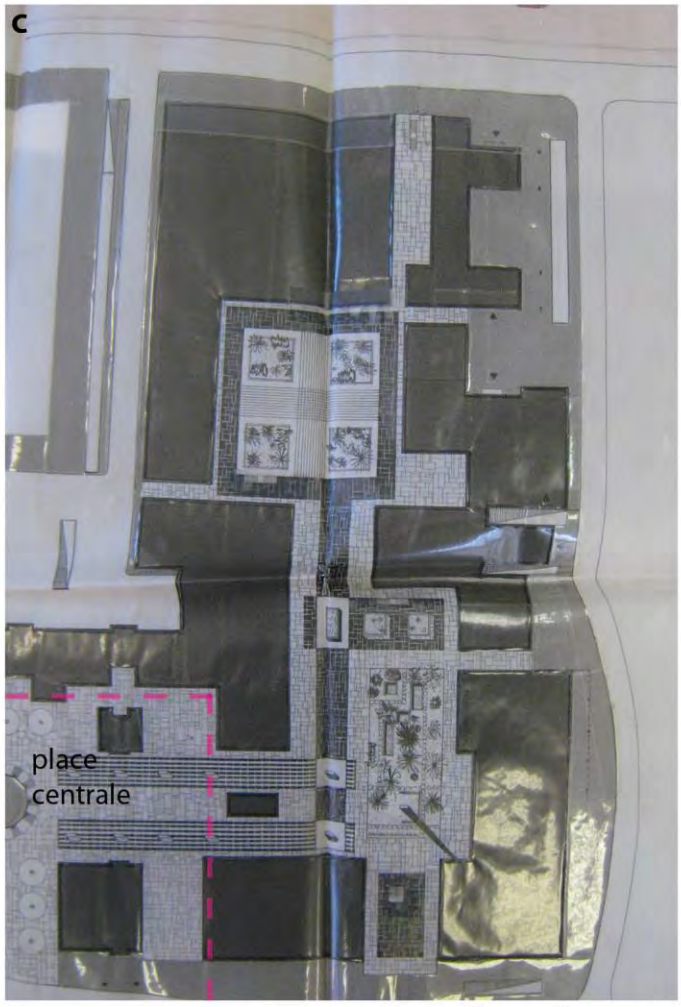
Le langage des patios propre aux opérations des années 1950 se retrouve dans l'opération majeure de Stoskopf : le centre commercial de l'Esplanade. Sa position singulière dans le plan de masse général en fait un lieu tout à la fois central et dissimulé. Cette position ambiguë – une grande superficie mais un dispositif intériorisé – révèle une tension entre la volonté d'ordonnancement monumental cher à l'architecte et la volonté politique de développer l'activité commerciale[1218]. Dans le règlement établi par l'architecte, l'idée de Beaudouin à Sceau est reprise puisque l'accès public aux boutiques se fait depuis un seul espace central à ciel ouvert alors que les approvisionnements sont organisés depuis les rues périphériques. Dans les premières esquisses réalisées en 1964 avec Walter Oehler, la générosité de l'espace central génère une perméabilité entre le centre commercial et les espaces publics du quartier. Le projet est finalement densifié, altérant cette perméabilité (pl.53 ill.b,c). Dans les années 1970, les opérations urbaines, comme la rénovation d'un îlot en plein centre de Colmar, intègre le centre commercial en piétement des immeubles, réinstaurant l'idée de passage urbain : le centre commercial, comme type et objet autonome, est alors dissout (vol.2 ill.288).

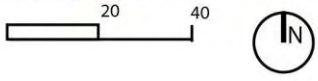
[1216] Parent CLAUDE, « Les centres commerciaux », *op. cit.*

[1217] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 46 (texte de conférence). AFS 26'.

[1218] Voir Charles-Gustave STOSKOPF, *Esplanade de Strasbourg 18 juillet 1959*, 1977, 18 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.







a. Centre commercial à Poissy Beauregard / CDC.
b. Plan du centre commercial présent dans le réglement de lotissement de l'Esplanade, 1962 / ADBR67J126.
c. Plan du centre commercial de l'Esplanade, 1964 / ADBR67J126.

b. Les programmes scolaires

Mises à part les opérations de logement, très nettement majoritaires dans le carnet de commandes de l'architecte, le programme scolaire est le plus récurrent sur toute la durée de sa carrière. En effet, nos dépouillements font apparaître une quarantaine d'équipements scolaires réalisés entre 1949 et 1979[1219]. Le corpus considéré contient à la fois des projets de petites écoles rurales et également, le projet plus ambitieux du Lycée Hôtelier d'Illkirch en passant par de nombreux groupes scolaires en région parisienne. Dès les années 1930, un premier projet de groupe scolaire à Haguenau (vol.2 ill.051-052), conçu avec Herrenschmidt, familiarise l'architecte avec ce type de programme : les deux camarades reçoivent d'ailleurs le premier prix pour ce concours[1220]. La composition du plan est sobre se développant selon un « U » dont l'axe central de symétrie sépare les filles des garçons. L'écriture architecturale, rehaussée par l'emploi de formes courbes et arrondies, est caractéristique de l'attitude « intermédiaire », du modernisme tempéré développé par de nombreux architectes face à ce programme dans les années 1930 notamment à Paris[1221]. La symétrie est pondérée par l'adjonction du volume de la maternelle, traitée comme un appendice supplémentaire. La composition se déploie élégamment en épousant, partiellement, les contours du terrain. Cependant, Stoskopf n'assume la construction d'aucun édifice scolaire avant la fin des années 1940, dans un contexte administratif et politique différent.

Les écoles en milieu rural : un débat ?

Au moment de la Reconstruction, l'architecte livre, en effet, ses premiers équipements scolaires. Entre 1949 et 1960, l'architecte construit 12 groupes scolaires, écoles ou maternelles en Alsace. Toutes ces constructions expriment la recherche d'une synthèse entre caractère local et les besoins de rationalisation. Les groupes scolaires d'Obernai ou d'Ammerschwihr sont bâtis sur le pourtour des cités reconstruites selon des configurations aérées et soignées. A Obernai, l'architecte livre une composition adaptée à la topographie du site : la cour des garçons surplombe de 4 mètres celle des filles. Un axe Nord-Sud structure la disposition d'ensemble, constituant une ligne de partage de la séparation des sexes. L'école maternelle, placée à l'entrée du site, fait office de seuil dans le parcours au sud alors qu'un préau circulaire ferme la perspective au Nord du site, longé par la rivière Ehn. Couvert de toitures à deux pans, les volumes affichent une rationalité constructive en façade qui permet un éclairement homogène de toutes les salles de classe, orientées vers le Nord (pl.54 ill.a,b). Mais les volumes, comme à Ammerschwihr, Bischwiller ou Riquewihr, conservent une silhouette à

[1219] Le nombre de ses réalisations est à relativiser face au palmarès de certains architectes comme Bertrand Monnet, à l'origine de la construction de 68 groupes scolaires et de 115 écoles maternelles.

[1220] Nous avons simplement retrouvé une reproduction photographique du plan rendu pour ce concours. AFS01.

[1221] Marian RUBIO, « L'élan brisé d'une nouvelle architecture scolaire », *in Paris à l'école: « qui a eu cette idée folle... »*, Paris, France, Ed. du Pavillon de l'Arsenal : Picard, 1993, p. 144.

l'allure traditionnelle par la mise en œuvre d'importantes toitures. Ce type d'attitude rapproche Stoskopf d'opérations menées en Suisse dès les années 1940, comme la *Kornhausbrücke Schule* construite à Zürich en 1941-1942 par l'architecte Albert Heinrich Steiner, publiée dans l'ouvrage d'Alfred Roth en 1950[1222].

En 1952, sous l'impulsion du ministre de l'Éducation Nationale André Marie (1897-1974), deux campagnes de constructions de classes maternelles et enfantines vont être engagées en Alsace et en Moselle[1223], confiées en commandes groupées à Bertrand Monnet, architecte en chef coordonnateur ainsi que « prescripteur ». L'architecte conçoit en effet des plans types pour la construction de ces écoles. La majorité des édifices sont conçus selon le schéma préétabli, sur une trame, alors répandue, de 1,75 mètres[1224] et construits dans des délais très courts. Une minorité d'édifice sont conçus, en fonction de leur site d'implantation, selon une conception revendiquée comme plus « traditionnelle ».

Dans ce cadre, Stoskopf se voit donc confier la construction de quelques écoles seulement, notamment à Riquewihr, Katzenthal et Ittenheim (pl.54 ill.c,d). L'architecte voit dans ces commandes le résultat de la pression de politiques inquiets par la modernité des écoles construites par Bertrand Monnet qu'il juge personnellement trop brutale[1225] (pl.54 ill.e). De son côté, Stoskopf prétend avoir « conçu des bâtiments très simples de volume, couverts selon les usages, de toit à deux pentes »[1226]. L'utilisation de matériaux régionaux est néanmoins complété par l'emploi de techniques modernes comme le béton armé, notamment pour les planchers. A Katzenthal, l'école est couverte d'une toiture au bout de 40 jours et livré en 70 jours[1227]. L'aménagement est simple puisque l'école se divise en trois entités : le hall-vestiaire, l'espace de repos et la salle de classe d'une surface de 56 m^2. Dans les combles de la toiture à forte pente, l'architecte aménage le logement de l'instituteur. L'école ne se distingue de l'échelle domestique que par la mise en œuvre de quatre grandes baies orientées au sud, complétées par un système de stores extérieurs. Le système d'ouverture de ces baies, combinant guillotine et soufflet, permettent d'aérer généreusement la salle de classe. Cette attitude « mixte » d'expression architecturale et technique connaît des précédents locaux : une école de plein air, réalisée dans les années 1930 par l'architecte Maurice Baumeister près de Mulhouse[1228], use, malgré son programme novateur, de volumétries coiffées de haute toitures « alsaciennes ».

[1222] Alfred ROTH, *The New School Das Neue Schulhaus La Nouvelle Ecole*, Girsberger., Zürich, 1950, p. 193.

[1223] La première campagne, menée entre 1952 et 1953, porte sur la construction de 150 classes réparties en 114 écoles. La seconde entre 1954 et 1955 entraîne la construction de 87 classes réparties en 73 écoles. Voir Bertrand MONNET, « Groupe scolaires, Écoles Maternelles et Enfantines en Alsace et en Moselle », *op. cit.*

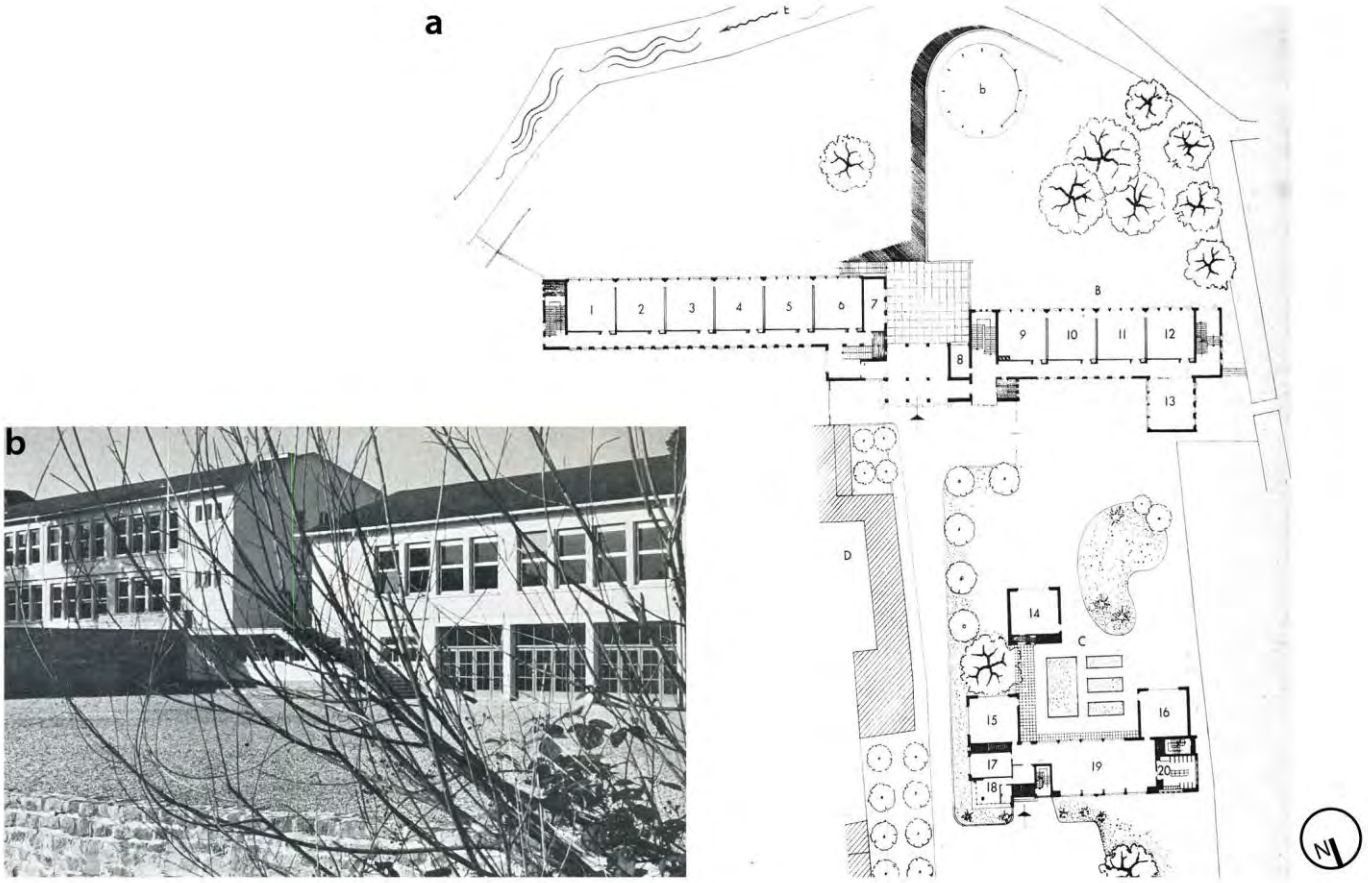
[1224] A ce sujet voir Bruno VAYSSIERE, « Sous l'empire des trames », *op. cit.*, p. 198.

[1225] Charles-Gustave STOSKOPF, *Bertrand Monnet et le savoir vivre architectural,* s.d., 9 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[1226] Charles-Gustave STOSKOPF, *Bertrand Monnet et le savoir vivre architectural,* s.d., p.4. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[1227] Voir ADHR, fonds Stoskopf, 34J1365.

[1228] Anne-Marie CHATELET, *Le souffle du plein air : histoire d'un projet pédagogique et architectural novateur (1904-1952)*, Genève, MētisPresses, 2011, p. 117.



a&b. Groupe scolaire d'Obernai / T&A 1955.
c. École maternelle de Katzenthal, 1952-1953 / ADBR60J1.
d. École maternelle d'Ittenheim, 1952-1953 / ADBR60J1.
e. École maternelle de Merxheim, Bertrand Monnet arch. / T&A 1955.

A Ittenheim, Stoskopf introduit une variante avec un porche d'entrée défini par des piles habillées de pierre de taille. Les bâtiments sont enduits de couleurs claires et ne dépareillent pas dans les paysages traditionnels des villages, dont ils reprennent la silhouette. Stoskopf revendique pleinement cette réalisation :

N'est elle pas charmante cette petite école de Katzenthal au pied du clocher reconstruit – comparées aux Ecoles de M. Monnet conçues dans le seul souci d'être fonctionnelles. Je crois que mon Ecole de Katzenthal émeut par son souci d'amabilité. Une maison de poupée serait-on tenté de dire… ![1229]

Equiper les cités et rationaliser la construction

Dans le cadre des opérations de la SCIC, entre 1958 et 1967, l'architecte signe aussi la réalisation de plus de dix groupes scolaires dont six d'entre eux pour le quartier de Créteil Mont-Mesly exécutés en collaboration avec l'architecte Hartanne[1230]. Tous ces groupes scolaires sont réalisés dans le cadre de grands ensembles dont Stoskopf est l'architecte en chef et construits par la SCIC. La SCIC revendique cette unité d'intervention tout comme l'importance de ce programme :

L'école est un équipement de base des nouveaux ensembles, où la population composée pour la majeure partie de ménages encore jeunes comprend une proportion importante d'enfant à scolariser. Afin d'assurer une bonne synchronisation entre le logement et l'école, la Scic a pris en charge la construction des groupes scolaires pour le compte des collectivités. Cette formule a permis d'obtenir, dans tous les cas, un gain de temps appréciable et une meilleure intégration sur le plan architectural.[1231]

La SCIC propose de corréler la création de groupe avec le nombre de logement : une école de filles, une école de garçons et une école maternelle correspondent à 1 000 logements et doivent occuper une emprise d'environ 1 hectare de terrain[1232]. Si le besoin de densité l'exige, cette solution peut être optimisée en fusionnant deux groupes économisant du sol en se développant davantage en hauteur, « malgré les inconvénients pratiques d'une telle solution »[1233]. À Vernouillet, deux groupes scolaires construits par la CIRP[1234] sont prévus pour l'ensemble de la cité[1235]. Pour ces deux édifices, le type employé est fondé sur une composition en forme de grecques qui délimitent précisément une des deux cours. Les couloirs ne desservent qu'une seule rangée de classes toutes orientées de la même manière.

[1229] Charles-Gustave STOSKOPF, *Écoles maternelles conflit avec Bertrand Monnet*, s.d., 5 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[1230] Les autres édifices sont construits à Poissy, Saint-Denis, Vernouillet et Valentigney.

[1231] SOCIETE CENTRALE IMMOBILIERE DE LA CAISSE DES DEPOTS. et P.-Ch. MICHEL, *Visages de la SCIC.*, *op. cit.*

[1232] François PARFAIT, « Conception, organisation, réalisation des ensembles d'habitations », *op. cit.*, p. 28.

[1233] *Ibid.*

[1234] La CIRP se charge de la construction qu'elle rétrocède à la Commune au moment de sa livraison. Les fonds sont avancées par la CIRP qui perçoit au moment de la retrocession de l'édifice 90% de subventions de la part de l'Etat et 10% de la part de la commune. Voir extrait du registre des délibérations du conseil municipal de Vernouillet, 6 mars 1956. ADY,1290W3537.

[1235] Voir plus de détails page 251.

Ce type, encore marqué par les conceptions hygiénistes des années 1930, est également employé à Valentigney (pl.55 ill.a), mais il est amené, très rapidement, à évoluer.

En effet, la période des années 1960 est marquée par la rationalisation structurelle et la simplification des projets d'édifices scolaires[1236]. Les projets que Stoskopf conçoit s'inscrivent dans cette évolution. Les six groupes scolaires développés à Créteil forment tous des assemblages variés, néanmoins fondés sur des éléments similaires adaptés à leur position dans le plan de masse général (pl.55 ill.a,b). Entourées par les volumes d'habitation, ces compositions orthogonales ne définissent plus de contours fermés : tous les volumes sont distincts et implantés en ordre ouvert. Les bâtiments abritant les classes des écoles primaires sont épaissis pour atteindre 18 mètres de largeur : deux rangées de salles de classe sont ainsi desservies par un couloir central dès la fin des années 1950. Les salles s'orientent soit vers l'est soit vers l'ouest. Toujours fondée sur une trame de 1,75 mètres, la structure porteuse de poteaux-poutre en béton armé est espacée de 3,50 mètres : elle disparaît complétement dans le cloisonnement des salles et des circulations, permettant de dégager de grandes salles de classe (8,50x6,50 mètres). Seul le volume de la maternelle conserve la finesse du modèle de Vernouillet et la mono-orientation des salles vers le sud. Pour le groupe scolaire n°6, une grande salle circulaire de 250 mètres carrés est adjointe au volume de la maternelle, seule exception à l'orthogonalité générale de la composition (pl.55 ill.c).

Stoskopf est aussi amené à intervenir à Saint-Denis, bastion communiste où l'architecte André Lurçat, dont Stoskopf ne partage manifestement ni les convictions ni les goûts[1237], a beaucoup œuvré[1238]. Stoskopf est mandaté pour la Scic afin de bâtir un groupe scolaire qui, d'après lui, est fortement apprécié par la ville. En la matière, Stoskopf développe des compositions plus libres en rompant avec l'académisme de la symétrie à laquelle recourt Lurçat. L'architecte partage même avec enthousiasme les discours antigaullistes prononcés lors de l'inauguration du groupe scolaire[1239].

Le dernier grand projet de Stoskopf dans le domaine scolaire est la construction du Lycée Hôtelier d'Illkirch. Maintes fois remanié, sa conception occupe son bureau strasbourgeois pendant plus de 10 ans (vol.2 ill.276-277). Après avoir d'abord envisagé, en 1968, une implantation au centre-ville de Strasbourg, en extension de l'école existante rue de Schaffhouse[1240], l'administration choisit un terrain à Illkirch. Le parti de Stoskopf se dégage, dès 1969, à travers une première esquisse.

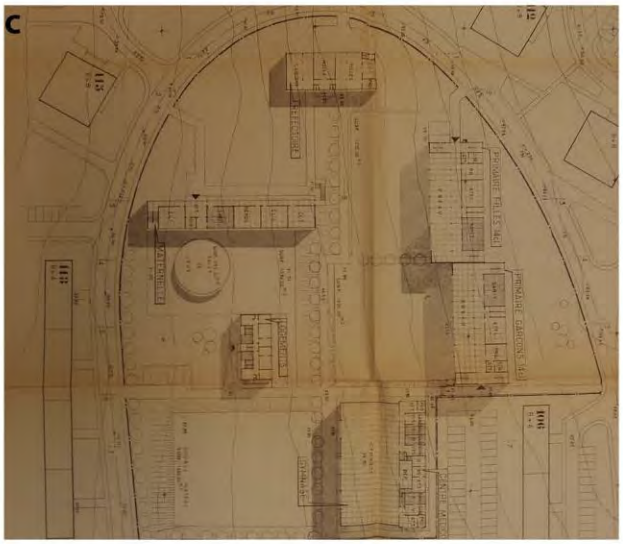
[1236] Anne-Marie CHATELET, *Paris à l'école: « qui a eu cette idée folle... »*, Paris, Ed. du Pavillon de l'Arsenal : Picard, 1993, p. 196.

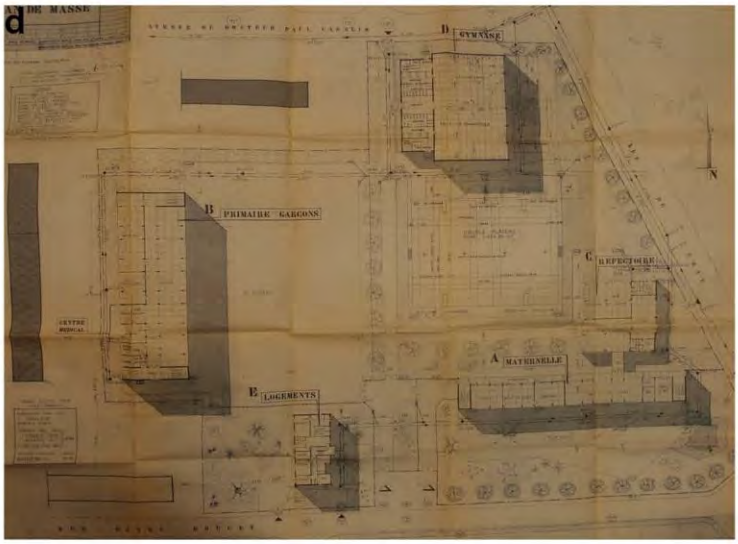
[1237] Stoskopf rencontre Lurçat pour avaliser son projet. Il fait le récit de cette rencontre dans Charles-Gustave STOSKOPF, *Architecte de la ville de Saint Denis*, 1979, 6 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

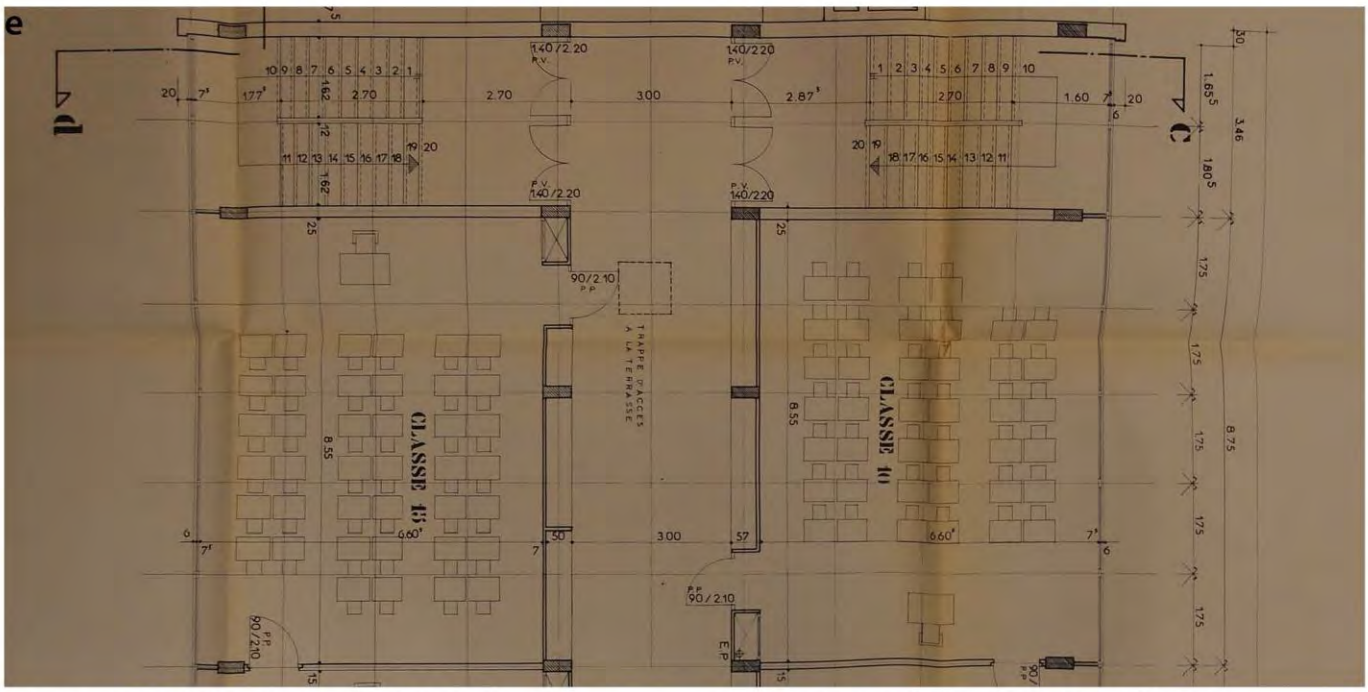
[1238] Voir Jean-Louis COHEN, *André Lurçat, 1894-1970*, *op. cit.*

[1239] Charles-Gustave STOSKOPF, *Architecte de la ville de Saint Denis*, 1979, 6 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[1240] Voir ADBR, fonds Stoskopf, 67J402. Dès 1967, des documents concernant le projet du Lycée apparaissent avec les noms de Stoskopf et Oehler.







a. Groupe scolaire de Valentigney, vers 1959 / IFA, photo. Yves Guillemaut.
b. Groupe scolaire de Saint-Denis, vers 1967 / IFA, photo. Yves Guillemaut.
c. Groupe scolaire n°6 de Créteil Mont-Mesly /AMC1J35.
d. Groupe scolaire n°5 de Créteil Mont-Mesly /AMC1J55.
e. Plan courant du groupe scolaire n°5 de Créteil Mont-Mesly / AMC1J55.

Les différents éléments du programme sont structurés par une allée centrale, permettant une desserte aisée des différentes parties. Ainsi, le site est divisé en deux grands secteurs, l'un consacré aux travaux pratiques et l'autre, aux enseignements à caractère théorique. Dans ce secteur, les nombreuses salles de classe sont regroupées autour d'un grand patio planté. L'allée centrale prend naissance dès l'entrée du site, à l'est, entre le garage à bicyclettes et la conciergerie, structure le projet et s'achève à l'ouest, en desservant de part et d'autre, les internats de filles et de garçons. Comme souvent dans les compositions de Stoskopf, c'est une relative symétrie qui domine malgré quelques éléments secondaires dissonants, notamment par la mise en œuvre de patios. Mais les tergiversations administratives ralentissent le projet durant plusieurs années. En 1974, il n'est toujours pas entériné et malgré de nombreux agréments, se voit tout bonnement refusé par la commission régionale devant laquelle Walter Oehler présente une version corrigée du projet. Stoskopf, dans une lettre au Recteur de l'Académie de Strasbourg, évoque le rejet de son projet malgré le souci d'économie et de respect des délais et confesse :

Il s'est avéré indispensable, et cela bien entendu au détriment de la qualité, de faire des sacrifices, ceux qui se font habituellement et qui conduisent à un appauvrissement des façades. Les logements sociaux que nous construisons apportent sur ce plan un permanent témoignage.[1241]

Ce dernier grand projet de Stoskopf est l'occasion pour lui de connaître les limites de la centralisation administrative en matière de normes de construction. Dans un texte consacré à son projet, Stoskopf laisse poindre son amertume à ce sujet :

Que leur Maître leur enseigne toutes les subtilités de l'Art culinaire. Mais de grâce, je vous en supplie Monsieur le Directeur, ne leur apprenez pas la cuisine préfabriquée, industrialisée, car celle-ci est la mort de la gastronomie comme la préfabrication industrielle dans le bâtiment est la mort de l'Architecture.[1242]

c. Les programmes sanitaires et sociaux :

De nouveaux programmes sociaux et culturels

L'architecte est également confronté régulièrement à la construction d'édifices à vocation sociale et culturelle, pour une grande part, dans le sillage de la SCIC. Le bilan de l'architecte en matière d'équipements sociaux-culturels est difficile à établir au vu de la diversité des programmes concernés. Néanmoins, il est l'origine de la construction d'au moins six centre sociaux ou programmes assimilés et de trois salles polyvalentes. L'architecte signe également la conception de huit foyers d'hébergements entre 1961 et 1974. Au cours des Trente Glorieuses, de nouveaux programmes

[1241] Lettre de Stoskopf au Recteur de l'Académie de Strasbourg, 26 février 1974. AFS 17.

[1242] Charles-Gustave STOSKOPF, texte de 4 p.s non daté. AFS 17.

sociaux apparaissent, fruits de volontés politiques diverses. Entre 1966 et 1978, le ministère de la Jeunesse et des Sports va initier par exemple la construction de 2500 clubs de jeunes selon 5 prototypes différents répartis sur tout le territoire, illustrant l'esprit d'expérimentation technique et d'invention typologique de cette période[1243]. De son côté, la Scic, là encore, joue un rôle pionnier en installant, dès l'origine, des équipements sociaux dans les cités qu'elle construit :

Lieux de rencontres et d'échanges pour les habitants de la cité, les centres socio-culturels réalisés pour la Scic regroupent des activités multiples […] La plupart de ces équipements sont gérés par une Association, l'ALFA, au sein de laquelle se retrouvent, aux côtés de la Scic, tous les grands organismes à vocation sociale.[1244]

C'est ainsi que Stoskopf est amené à construire à Créteil, Vernouillet, Poissy, Saint-Denis et à Montbéliard[1245] des équipements sociaux ou des clubs de jeunes (pl.56 ill.a,b). Ces réalisations se caractérisent par l'emploi d'un vocabulaire moderne : de grandes parois vitrées mettent en scène les diverses activités sociales. La volonté de produire une architecture ouverte et chaleureuse se retrouve dans les autres réalisations de la SCIC comme la maison des jeunes de Sarcelle construite par Labourdette ou le centre socio-culturel de Rosny-Sous-Bois par Jean De Mailly (1911-1975).

Cependant, un des projets les plus importants de Stoskopf en matière socio-culturelle ne verra jamais le jour ; il s'agit d'une maison de la culture qui est conçue pour être implantée sur la place de l'Abbaye à Créteil (vol.2 ill. 191). Le projet a pourtant une position majeure dans le plan masse général placé sur l'axe de symétrie de ce grand forum qui structure tout le quartier. Il fait ainsi face au pavillon circulaire accueillant les commerces ainsi qu'au pavillon des maquettes. La version du projet dessinée en 1962 par Stoskopf participe donc de la composition urbaine du quartier de Créteil Mont-Mesly dont il souligne la symétrie. La maison de la culture est conçue comme une grande salle de spectacle pouvant accueillir, dans sa configuration maximale, plus de 800 personnes. Comme dans certaines églises conçues par l'architecte, le volume principal est défini par deux grands murs courbes qui s'évasent de la scène centrale jusqu'au foyer d'accueil. Mis à part ce « geste », l'architecture et la configuration demeure rationnelle et fonctionnelle. Associé à l'ingénieur Pierre Coudereau, le projet est révisé à plusieurs reprises sur demande du ministère de la Culture[1246]. Néanmoins, l'arrivée à la mairie du général Pierre Billotte en 1965 va définitivement stopper le projet, ce dernier orientant davantage les efforts de l'administration municipale vers le développement du Nouveau Créteil. La

[1243] Hélène VERNIERS, « Les Mille clubs ou la cabane industrialisé », *in Les années ZUP : architectures de la croissance 1960-1973*, Paris, Picard, 2002, pp. 70- 89.

[1244] SOCIETE CENTRALE IMMOBILIERE DE LA CAISSE DES DEPOTS. et P.-Ch. MICHEL, *Visages de la SCIC.*, *op. cit.*

[1245] Stoskopf est aussi l'auteur du centre de promotion économique et sociale de la région de Montbéliard à Exincourt (Doubs). Nous n'avons pas malheureusement retrouvé les archives concernant ce projet.

[1246] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 46 (texte de conférence). AFS 26'.

place centrale de Créteil, comme à l'Esplanade, reste ainsi, aux yeux de l'architecte et auteur du plan de masse, inachevée[1247].

Stoskopf construit, par ailleurs, une série d'édifices destinés à des foyers de jeunes travailleurs. Ce nouveau type de programme - logements groupés à usage locatif pour des personnes logés en commun et bénéficiant de services collectifs - est officialisé en 1955 mais exclut la SCIC par un dispositif législatif réservé aux sociétés d'HLM. La SCIC va, dès lors, prendre des participations dans deux modestes sociétés d'HLM qu'elle regroupe[1248] afin de pouvoir construire des foyers, gérés par l'Association pour le logement des jeunes travailleurs (ALJT) fondée en 1956. Leroy dresse, dès 1960, un premier bilan sur la construction de ces foyers:

Nous avons […] *mis en place des foyers de jeunes travailleurs qui permettent aux intéressés de trouver, à la fois, un hébergement convenable et relativement bon marché et aussi un certain confort collectif et matériel qui ne soit pas exempt de certaines préoccupations culturelles* […] *Nous incluons maintenant un ou deux foyers jeunes travailleurs dans chaque ensemble important, l'idée étant que, le moment venu, le jeune se mariera et prendra un appartement dans le groupe auquel il est déjà habitué.*[1249]

Dans ce cadre, Stoskopf bâtit quatre foyers en région parisienne entre 1959 et 1968 : Créteil, Les Mureaux, Sainte-Geneviève-des-Bois et Saint-Denis mais il conçoit aussi trois foyers à Valentigney, Colmar et Bischheim entre 1963 et 1974. De son côté, Eugène Beaudouin devance Stoskopf en construisant, dès 1958, un foyer de jeunes travailleurs à Cachan. Sa réalisation, regroupant 240 chambres, a valeur de modèle pour la SCIC : l'architecte distingue le socle incluant les services collectifs des petites barres de logement à l'expression plus rationnelle. L'emploi de pierre naturelle pour des remplissages de façade teinte son opération d'un certain classicisme (pl.57 ill.a). Les références « modernes » en la matière sont désignées par Besset en 1967 : l'auteur publie la Résidence Cormontaigne à Thionville en Moselle, réalisée pour héberger 1200 ouvriers de Sollac, par l'architecte Jean Dubuisson[1250] ou encore le plus modeste foyer Clairevive construit à Saint-Etienne par André Wogensky[1251]. En dépit des différences d'expression architecturale promues par ces divers protagonistes, un modèle se fait jour, distinguant les espaces collectifs à l'expression plus libre des volumes d'habitation aux plans et aux façades plus rationnels.

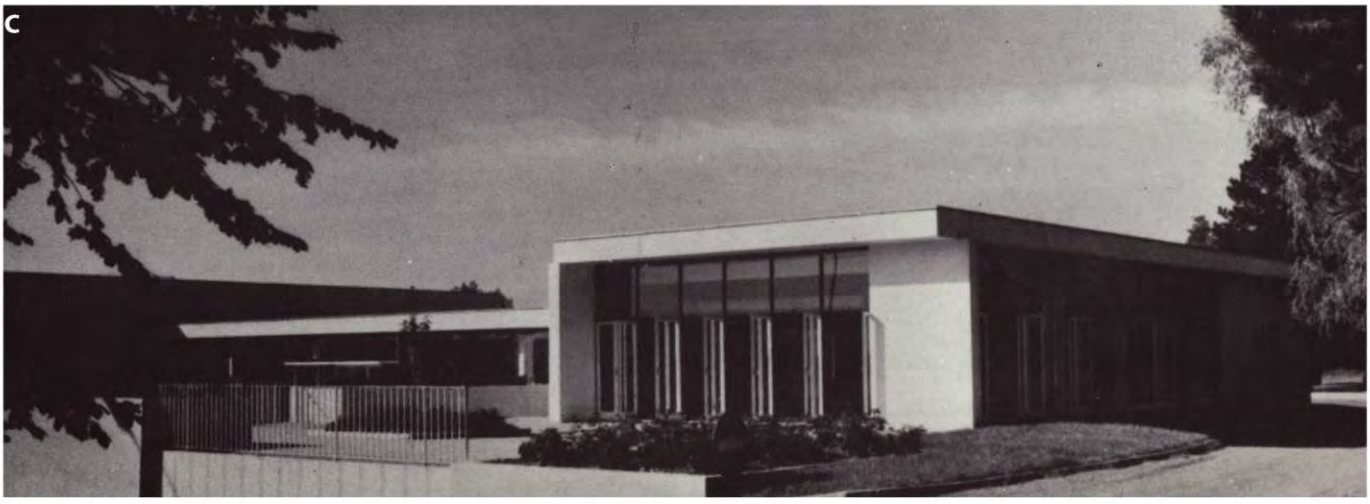
[1247] Stoskopf adresse plusieurs courriers au Général Billote concernant ce projet, pour lequel il s'estime lésé : « Il est infiniment regrettable, si cette hypothèse devait se révéler exacte, que l'on ait attendu la remise du dossier technique pour me dire que le projet ne sera pas suivi d'éxécution ! Le préjudice que je subis n'en est que plus grand » écrit Stoskopf en octobre 1966. fonds Stoskopf, 127IFA.

[1248] Il s'agit de la société Travail et Propriété et de la société cité Floréal respectivement créées en 1926 et 1932. Voir Paul LANDAUER, *L'invention du grand ensemble*, *op. cit.*, p. 212.

[1249] Léon-Paul LEROY, Les diverses contributions de la CDC au financement du plan de modernisation et d'équipement, 1960, p.21. CDC, Fonds du groupe SCIC, cote 201-1.

[1250] Maurice BESSET, *New French Architecture = Nouvelle architecture française*, *op. cit.*, p. 84.

[1251] *Ibid.*, p. 80.



a. Centre social Alfa de la Cité Floréal à Saint-Denis.
b. Maison des jeunes à Créteil.
c. Centre de promotion économique et sociale de la région de Montbéliard à Exincourt (Doubs).

Stoskopf développe ce modèle, même si il conçoit les espaces collectifs avec moins de « lyrisme » formel que Wogensky. Sa première réalisation en 1959, le foyer de jeunes travailleurs des Mureaux, se présente sous la forme d'une barre dont une partie du rez-de-chaussée émerge pour recevoir les équipements communs. L'emploi du vocabulaire architectural moderne – pilotis, traitement plastique des façades – est bien plus net que dans les volumes d'habitation courante (vol.2 ill. 163). Chaque projet semble être l'occasion d'une variation sur le type originel. À Valentigney, l'architecte conçoit des volumes, tels des « plots », qui s'organisent autour d'un jardin central avec déambulatoire couvert d'un portique (pl.57 ill.c).

À Saint-Denis, le foyer est organisé sous forme d'une barre de cinq niveaux, présentant une façade avec un rythme de baies verticales positionnées en quinquonce (vol.2 ill. 163). Pour le projet de Créteil, l'architecte affirme nettement l'espace collectif comme un volume dissocié des espaces d'habitation et organise de nouveau le projet autour d'un patio central (pl.57 ill.b,c).

L'esthétique architecturale des foyers se rapproche fortement de celle des logements universitaires que Stoskopf va bâtir à l'Esplanade (vol.2 ill. 202-204). En effet, plus tôt que dans les édifices de logement, les foyers et cités universitaires sont des bâtiments dont les structures sont constituées de refends perpendiculaires aux façades, permettant ainsi une plus grande souplesse dans l'expression de l'enveloppe extérieure. Ces éléments de langage moderne participent d'un contraste avec l'univers standardisé du logement produit autour. En même temps, la trame porteuse qui divise les cellules des chambres, fige et contraint fortement l'usage et la fonctionnalité de ces édifices dans le futur[1252].

Un autre type va faire son apparition à la fin des années 1950. Sous la triple impulsion de Pierre Pflimlin alors président du conseil général du Bas-Rhin, d'André Guignand (1923-2013)[1253], et de François Bloch-Lainé, les premiers Villages Vacances Françaises (VVF) voient le jour en Alsace, à Albé et Obernai dès 1958 alors qu'une troisième opération est lancée dans les Landes. Ces réalisations pionnières sont l'occasion pour la SCIC d'expérimenter et d'innover dans le domaine de la construction individuelle ou individuelle groupée[1254]. Stoskopf a de son côté, dès le début des années 1950, entamé sa réflexion en la matière[1255].

Nourri personnellement par le scoutisme et les ballades dans la nature alsacienne, il réalise, en 1953, une étude relativement poussée sur une station expérimentale de tourisme en Alsace destinée à être implantée « soit dans les Vosges du Nord peu connue et délaissées par les touristes, soit dans les Hautes-Vosges […] ».

[1252] C'est à la même conclusion que parvient Pascal Perris en évoquant la Résidence Cormontaigne de Thionville. Pascal PERRIS, « Jean Dubuisson en Lorraine », *in Les années ZUP : architectures de la croissance 1960-1973*, Paris, Picard, 2002, p. 42.

[1253] Militant de la Fédération française du tourisme populaire, il est considéré comme l'un des pères fondateurs du tourisme familial

[1254] Paul LANDAUER, *L'invention du grand ensemble*, *op. cit.*, p. 223.

[1255] Le projet est présent dans les archives professionnelles de l'architecte dans le Bas-Rhin mais rien ne précise un éventuel commanditaire de cette étude. Le projet est daté de 1953, époque où l'architecte ne travaille pas encore pour la SCIC qui est créée l'année suivante. L'architecte fait réaliser des maquettes et produit même un estimatif sommaire.ADBR fonds Stoskopf, 67J1434.

a. Foyer de jeunes travailleurs à Cachan, 1958, Eugène Beaudoin architecte / Jean Biaugeaud.
b&c. Foyer de jeunes travailleurs à Créteil Mont-Mesly, 1961-1964 / CDC.
d. Foyer de jeunes travailleurs à Valentigney, vers 1959.

Mais le projet défini par l'architecte, selon des croquis, relativement impressionnistes, et des maquettes d'études plus précises, s'implante sur un site imaginaire (vol.2 ill.135). L'architecte cherche à élaborer un modèle afin de pallier les carences de l'équipement touristique de sa région. Dominés par l'édifice principal de l'hôtel, les différents volumes suivent les sinuosités des courbes de niveau du terrain. Puis, l'architecte dispose dans le site des chalets qu'il relie par des toitures continues permettant la création de terrasses protégées dans les interstices entre les logements. L'expression architecturale est limitée car Stoskopf connaît les restrictions budgétaires que l'on pourrait imposer à ce type de réalisation.

En 1958, on fait appel à Stoskopf pour concevoir le VVF d'Obernai, publié dès 1959[1256] (vol.2 ill. 209-210). Comme dans le projet de 1953, afin de ne pas disséminer de trop nombreux chalets, l'architecte propose des types inédits de logements, regroupés par deux ou par quatre. Sa composition recrée ainsi de petits groupements fondus dans le paysage et les massifs boisés d'Obernai. Moins radical et compact que le type développé par l'architecte Jean Percillier pour le VVF d'Albé, le regroupement de quatre logements permet de créer, comme dans le projet de 1953, des terrasses abritées. Un volume central permet de regrouper les activités collectives. À travers ses opérations pionnières, la SCIC et Stoskopf inaugurent des programmes nouveaux en lien avec les problématiques naissantes de l'aménagement du territoire et le développement du tourisme régional.

Des sites existants aux équipements modernes : les programmes hospitaliers :

Au fil de sa carrière, l'architecte va être confronté à plusieurs reprises au programme hospitalier. Dans les années d'après-guerre, il signe la reconstruction des hospices d'Ammerschwihr en collaboration avec l'architecte Robert Lutz. Par ailleurs, deux projets importants vont occuper les bureaux colmariens de l'architecte, dès la fin des années 1950. Stoskopf, assisté de Haas, est chargé de la transformation de l'hôtel Beau-Site à Vittel en hospices civils de cette commune[1257]. Cet édifice construit dans les années 1930 est reconverti. Le programme hospitalier, déployé dans les deux ailes d'un édifice au plan en forme de «V », permet la séparation claire des sexes. Les anciens espaces publics du rez-de-chaussée deviennent ainsi les espaces techniques de l'hôpital.

Le principal projet de Stoskopf en la matière est la construction de l'hôpital de Sélestat. Après un contrat signé en 1947 avec l'administration de l'hôpital, Stoskopf fournit un avant-projet de cet édifice dès 1949[1258]. L'édifice est conçu selon un plan en forme de « T », relativement proche de la configuration de l'hôpital de Vittel. En effet, cette disposition permet un accès central desservant deux ailes principales, légèrement incurvées et se développant chacune sur 4 étages (pl.58 ill.c). Le langage architectural est proche de ce que produit Stoskopf à la même époque comme l'opération de l'Homme-

[1256] *Techniques et Architecture*, 1959, numéro spécial SCIC réalisations 1954-1959, n° 1.

[1257] Voir ADHR, fonds Stoskopf, 34J706-707.

[1258] Voir ADHR, fonds Stoskopf, 34J1021.

de-Fer ou la cité du quai des Belges à Strasbourg. En effet, les façades traduisent un souci de composition par le maintien de certains éléments du langage classique : corniches saillantes, le volume d'accès à la toiture-terrasse matérialise un couronnement. Néanmoins, le rythme des balcons donne une animation moins rigide à ces façades qu'à celles des opérations de logement de la même époque, malgré des principes structurels similaires. En effet, trois files porteuses structurent les ailes longitudinales, produisant des bâtiments dont la profondeur n'excède ainsi pas dix mètres. Les deux façades porteuses sont complétées par une file intermédiaire qui longe le couloir central : celui-ci dessert d'une part une « bande » plus épaisse pour les chambres (1,2 ou 4 lits) toutes orientées au sud et de l'autre, les services, bureaux et équipements techniques (vol.2 ill.136-137).

Malgré les difficultés qui vont caractériser la conception comme la réalisation du projet de Sélestat[1259], il illustre une tendance propre à cette période reconsidérant radicalement le modèle traditionnel de l'hôpital pavillonnaire[1260]. Sa conception s'inscrit en effet dans le développement général d'un nouveau modèle d'hôpital « bloc » dans la lignée de la réalisation de William Vetter à Colmar et dans un esprit proche de l'hôpital de Dijon signé par Roux-Spitz et Barade (1956-1961) exprimant une alliance entre rationalisme et classicisme (pl.58 ill.b).

C'est d'ailleurs dans les « pas » de l'architecte William Vetter que Stoskopf est amené à concevoir un important projet au début des années 1960. L'hôpital conçu par Vetter dans les années 1930 est d'une conception radicalement novatrice, notamment par son implantation et la mise en œuvre de façades en gradins, influencée par le type des sanatoriums[1261] (pl.58 ill.a). En 1963, l'hôpital de Colmar envisage l'extension de ces bâtiments. Le projet proposé par Stoskopf et Michel Porte[1262] permet de rajouter 100 000 m^2 de planchers en complétant la composition initiale de façon harmonieuse. En effet, le projet de Vetter est implanté selon un axe en diagonale de son terrain d'implantation. Le projet Stoskopf, vient par un effet de miroir, compléter cette composition selon un axe positionné perpendiculairement. Même si l'édifice conçu par les alsaciens traduit de nouvelles préoccupations et un grand souci de rationalité, cette disposition dans le site permet de véritablement composer autour et en symétrie du projet initial de Vetter (ill.231-233). Après une première esquisse plus ramassée en 1967, l'esquisse établie en 1968 définit les volumes selon un plan en forme de double « Y » : les ailes des chambres sont posées sur une galette technique à l'instar du projet de Paul Nelson à Saint-Lô[1263]. Le projet affiche une belle ordonnance par la mise en œuvre de façades tramées par des modules de plaques de

[1259] Le projet semble avoir connu de nombreux soubressauts et si le projet est fixé dès le début des années 1950, la réalisation ne sera pleinement achevé qu'au début des années 1960. Malheureusement, très peu de documents ont été retrouvés concernant cet édifice. Voir AFS12.

[1260] Voir « L'abandon du système pavillonaire » dans Pierre-Louis LAGET, Claude LAROCHE, Georges BEISSON, Jean-Bernard CREMNITZER et Isabelle DUHAU, *L'hôpital en France: histoire et architecture*, Lyon, Lieux Dits, coll. « Cahiers du patrimoine », 2012, p. 386.

[1261] Voir Michel ROGEZ (SOUS LA DIR. DE), *Les 70 ans de l'hôpital Louis Pasteur, à Colmar*, Colmar, Société d'histoire des hôpitaux civils de Colmar, 2007, 309 p.

[1262] D'après Jean-Pierre Hoog, ce projet d'extension doit beaucoup à Michel Porte. Entretien réalisé par l'auteur, le 12 février 2013.

[1263] Voir les pages consacrées au projet dans Maurice BESSET, *New French Architecture = Nouvelle architecture française*, *op. cit.*, p. 150-152.

béton, spécifiques aux années 1970, marqués à nouveau par des influences de Breuer. Ce projet d'extension, malgré le stade avancé des études, ne verra jamais le jour.

L'autre site « historique » sur lequel Stoskopf va beaucoup œuvrer est le site de l'hôpital du Stephansfeld à Brumath, le plus ancien asile d'aliénés du territoire alsacien (pl.58 ill.d). C'est Walter Oehler qui est en charge des nombreux travaux dit d'humanisation, propres à cette période des « quinze glorieuses de l'hôpital public »[1264] impulsée à partir de l'avènement de la V^e^ République. Stoskopf signe un plan directeur à l'intérieur duquel ses équipes vont réaliser de nombreux projets de rénovation et aussi de constructions neuves[1265] (ill.237-239).

La SCIC va également permettre à l'architecte de travailler sur un programme hospitalier. En effet, la filiale de la Caisse devient parfois un prestataire de service pour des promoteurs publics ou privés comme les hôpitaux. Stoskopf remporte ainsi le concours organisé par la SCIC pour la construction de l'hôpital de Sevran[1266], en association avec Pierre Muller, architecte formé chez Pierre Dufau[1267]. Cet hôpital est alors conçu afin de décongestionner les hôpitaux parisiens en accueillant les malades chroniques afin de recevoir des « thérapeutiques de rééducation et de stabilisation »[1268] (vol.2 ill.253).

Le projet, réalisé entre 1965 et 1967, marque une volonté de sortir de la rationalisation des équipements hospitaliers. La composition, qui se démarque par son originalité, est revendiquée en effet comme une tentative pour échapper à la froideur de certaines constructions hospitalières en diversifiant les volumes et en réservant de généreux espaces verts[1269]. En effet, les 800 lits sont répartis dans trois volumes distincts de quatre niveaux qui sont « brisés » afin de ne pas produire des barres linéaires. Ces volumes courants se développent selon un modèle alors répandu : des chambres de part et d'autre d'un double couloir central, permettant la desserte de services communs et de petits espaces conviviaux. Un volume central, organisé autour d'un patio, accueille les services communs, l'administration, et distribue ainsi aisément l'ensemble du site (au niveau du sous-sol).

L'expression architecturale et la construction des façades demeurent élémentaires, des loggias étant finalement supprimées pour des raisons économiques[1270]. Cette expression se calque sur la production courante de la SCIC et de Stoskopf en matière de logement : ossature en béton armé, finition en enduit blanc et en pâte de verre colorée et huisseries extérieures métalliques.

[1264] Se référer à Pierre-Louis LAGET, Claude LAROCHE, Georges BEISSON, Jean-Bernard CREMNITZER et Isabelle DUHAU, *L'hôpital en France*, *op. cit.*, p. 378.

[1265] Nous avons dénombré huit projets sur ce site dont deux projets de rénovation de pavillon existant.

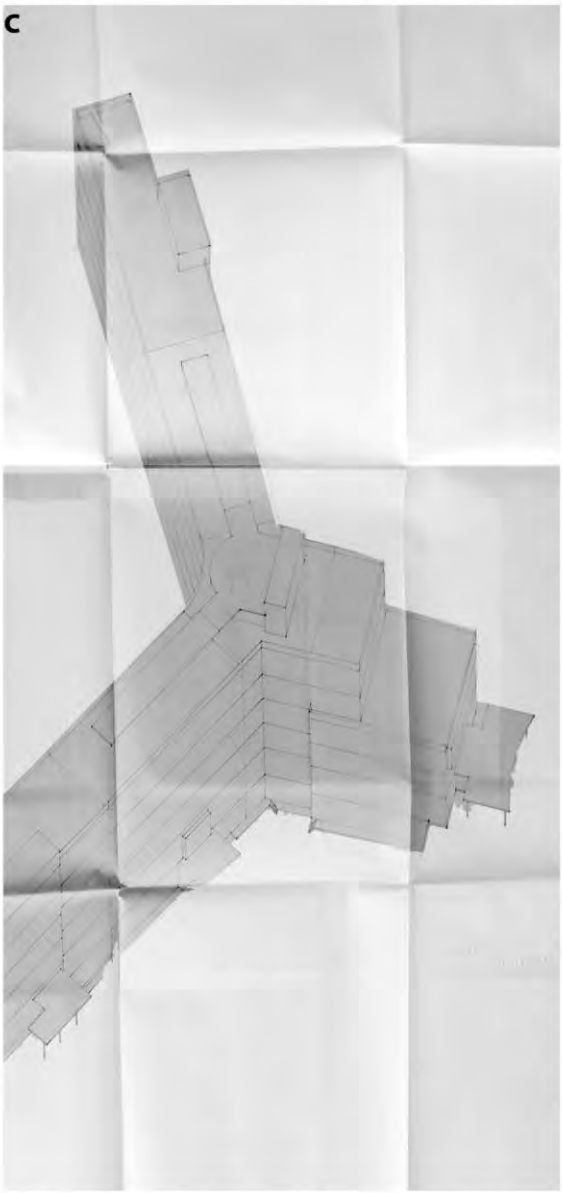
[1266] Nous n'avons pas malheureusement retrouvé les archives concernant ce projet.

[1267] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 52 (texte de conférence). AFS 26'.

[1268] « Sevran hôpital pour chroniques », *Techniques et Architecture*, 1965, n°2, pp. 96-97.

[1269] « Sevran hôpital pour chroniques », *Techniques et Architecture*, 1965, n°2, pp. 96-97.

[1270] *Ibid.*



a. Hôpital Pasteur de Colmar, William Vetter arch., 1937 / photo GB.
b. Centre hospitalier de Dijon, Michel Roux-Spitz et Roger-Martin Barade architectes, 1955
c. Axonométrie de l'hôpital civil de Selestat, vers 1950 /AFS12
d. Vue d'ensemble sur l'hopital du Stephansfeld, Brumath / AFS27.
e. Vue intérieure de l'hopital pour chroniques de Sevran / AFS27.

2) Les églises d'un architecte

À la fin de sa carrière, Stoskopf revendique ses projets d'églises comme « essentiellement des œuvres d'un caractère strictement personnel »[1271]. Il affirme ainsi, non seulement la suprématie du programme religieux à l'intérieur de son œuvre, mais aussi parmi tous les programmes d'architecture. Cette idée prolonge la vision inculquée, lors de ses études à l'Ensba, par son maître Pontremoli, à propos duquel Pierre Dalloz rapporte :

Il ne concevait l'architecture que dans la transcendance des bâtiments religieux ou civils. Et plus j'avance en âge, et plus je pense que le vieux maître avait raison. Pontremoli, si intelligent, ne fut qu'un créateur médiocre [...] mais il fut en même temps le plus éminent des professeurs, sachant bien distinguer la personnalité de chaque élève, lui faire prendre confiance, l'accoucher de son meilleur fruit. L'enseignement de Pontremoli, c'était l'éveil des curiosités et du doute, l'art du jeu.[1272]

Comment Stoskopf intègre et met à profit cet enseignement et cette vision au service des programmes religieux qu'il va traiter dans les différents moments de sa carrière ? Outre les programmes de concours à caractère religieux imaginés à l'Ensba, l'architecte signe la construction d'une vingtaine d'édifices cultuels et la rénovation ou restructuration de 11 édifices existants. Au fil de ce corpus, quel est son apport dans le renouveau de l'architecture religieuse au XX^{e} siècle ?

a. Relecture d'un patrimoine (1945-1956)

Candeur et sacralité

Les projets à caractère religieux sont fondamentaux dans le cursus scolaire de Stoskopf. Il participe, pour la première fois, au concours du grand prix de Rome en 1932, où il est classé premier à l'épreuve éliminatoire initiale[1273] dont le sujet est une chapelle de pèlerinage. Dans l'énoncé de cette épreuve, le site est évoqué de manière évasive : « Près d'un sanctuaire religieux et dans un endroit où les traditions populaires placent un miracle accompli par la Sainte, on désire élever une chapelle où se célébreraient, en plein air, les offices devant les pèlerins assemblés »[1274]. Pour son esquisse, Stoskopf n'hésite pas à convoquer ses racines alsaciennes :

Ma petite chapelle de style roman, je l'ai située et là, mon appartenance alsacienne m'a puissamment aidé, dans une forêt profonde, une forêt sainte. J'ai pensé à celle de Haguenau. A travers la profondeur d'une forêt de sapins,

[1271] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 66 (texte de conférence). AFS 26'.

[1272] Pierre DALLOZ, *Mémoires de l'ombre*, *op. cit.*, p. 19.

[1273] Le grand prix de Rome est alors organisé en étapes successives : épreuve (esquisse de 12 heures), deuxième épreuve (esquisse de 24 heures). Ces deux premières étapes sont éliminatoires et donnent accès à l'épreuve ultime : le concours définitif.

[1274] École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, 1931-1932, p. 25.

un rayon lumineux venant des hauteurs du ciel éclairait le tabernacle placé sous l'autel. Dans cette lumière une colombe blanche descendait du ciel.[1275]

La façade de son esquisse (vol.2 ill. n°29) se caractérise par sa silhouette simple et robuste. Des colonnes trapues soutiennent un fronton orné d'un bas-relief. Ce dernier évoque davantage la possibilité d'une couverture en bâtière à 45 degrés que la reprise scrupuleuse d'un motif antique. Si l'échelle évoque une chapelle – son faitage culmine à une vingtaine de mètres environ – c'est davantage la majesté du contexte qui caractérise l'esquisse de Stoskopf. La sacralité naît d'une mise en scène soignée ; la chapelle prend place au cœur d'une forêt millénaire. Elle repose sur un socle qui présente un emmarchement important, véritable piédestal. Baldaquin abritant l'autel au cœur de la nature, des rayons lumineux percent la cime des arbres pour venir éclairer l'architecture de façon expressive. Dans l'évocation de la forêt, on reconnaît aisément la touche personnelle, le coup de fusain de Stoskopf et sa prédilection naissante pour la représentation expressive de la nature et des arbres, comme ceux du bord de la *Zorn*, ruisseau de son enfance, qu'il n'aura de cesse d'ailleurs de peindre jusqu'à la fin de ses jours.

Le projet de Stoskopf ne s'inscrit pas dans une tendance historiciste ou archéologique : il procède davantage d'une simplification de la tradition comme une forme de modernisation tempérée. L'historien Jean-Claude Vigato démontre l'ambiguïté de l'exercice du grand Prix à cette période : « durant ces années de l'entre-deux-guerres, le prix de Rome se modernise, non sans polémique ; […] il reste un exercice scolaire qui nécessite plus de brio que de lucidité critique. »[1276] Le travail de Stoskopf se caractérise effectivement par une habileté graphique qui s'exprime par l'évocation poétique et expressive de l'architecture, sans effectivement s'engager dans des voies expérimentales. Grâce à cette esquisse, Gustave Stoskopf obtient son premier grand succès[1277], premier galon d'essai vers la consécration ultime : « Le jour de ce succès devait compter dans ma vie d'architecte. J'avais maintenant un style. Toute mon œuvre dessinée trouve son origine dans ce somptueux fusain datant de 1932 »[1278] affirme Stoskopf. L'architecte a trouvé son style, sa « patte ».

Pour le grand prix de Rome en 1933, où il obtient le deuxième second grand prix, Stoskopf livre une esquisse pleine de candeur, d'un caractère plus modeste et sobre que ses concurrents[1279]. En effet, une tendance traverse le milieu des architectes et se reflète dans les résultats :

La SADG organise une exposition où cohabitent Letrosne et Perret. Dans la préface, Louis Hautecoeur théorise l'union des principes hier opposés, gothique et classique. Or le sujet des logistes est une église de pèlerinage. Celles

[1275] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 9 (texte de conférence). AFS 26'.

[1276] VIGATO Jean Claude, 1982, p.76 à 86.

[1277] Charles-Gustave STOSKOPF, dossier *Concours de Rome en 1932 ; mon premier grand succès en 1932*. ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.

[1278] Charles-Gustave STOSKOPF, *Mes activités parallèles : peinture, littérature*, 1980, p.4. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2.

[1279] Comme nous l'avons vu en page 329.

de Courtois, le Grand Prix, et de Camelot, le premier Second, se hérissent de gables et de pinacles. Hourlier dans la Construction Moderne, fait l'éloge du gothique pendant que Boutron, dans l'Architecture, constate que l'idée d'une composition assujettie à une symétrie absolue paraît avoir fait son temps.[1280]

La basilique projetée par Stoskopf se démarque de ses concurrents en arborant un style néo-roman qui n'est pas sans rappeler certains éléments de la cathédrale de Strasbourg comme la tour Klotz[1281] qui coiffe son transept. Ses deux rivaux exaltent effectivement une architecture verticale, ornée de pinacles aux accents gothiques, aux allures grandiloquentes. Le projet de Stoskopf est équilibré et robuste, laissant une grande place à l'aménagement des extérieurs et à nouveau, à l'expression graphique de la nature. Face à ses concurrents qui s'inscrivent dans une tendance, Stoskopf opte lui pour une plus grande simplicité et modestie dans l'expression architecturale de son projet, dans une veine néo-romane proche de son esquisse de chapelle de 1932.

Reconstruire et rénover les églises d'Alsace

Dans le cadre de la Reconstruction des villages de la poche de Colmar, l'architecte est en charge de la reconstruction de plusieurs églises. S'il traite avec le plus grand soin les ruines des édifices détruits, l'ampleur des destructions l'amène à effectuer parfois une simple restauration comme à Jebsheim[1282] (pl.59 ill.a) ou d'autres fois un remaniement plus important comme à la chapelle Sainte-Croix de Saint-Hippolyte[1283]. L'édifice démoli à Jebsheim est un des plus anciens sanctuaires chrétiens d'alsace remontant à l'an 891. Assisté de Jules Haas, Stoskopf s'occupe de la restauration de l'église en restituant son volume originel ainsi que de la reconstruction séparée du presbytère dans un style régionaliste[1284]. Ils restituent la façade occidentale ancienne comme un élément inséré dans une façade qui reprend les contours de l'architecture régionaliste employée pour les villages reconstruits. Ainsi, la façade contemporaine enduite tranche avec le grès des Vosges de la façade originelle, sans ambiguïté sur ce « réemploi ». La chapelle Sainte-Croix de Saint-Hippolyte est aussi touchée par les bombardements : Stoskopf la rebâtit tout en conservant des éléments anciens, comme les contreforts et les soubassements des murs dans la partie du chœur.

D'autres fois, l'architecte compose véritablement un nouveau projet autour des ruines, comme à Mittelwihr. Le projet de reconstruction des églises de cette commune est exemplaire du savoir-faire compositionnel de l'architecte. Les ruines de l'ancienne église sont transformées en jardin autour duquel s'articulent les principaux volumes : une petite église protestante et une église catholique légèrement plus importante. Les deux sanctuaires placés à l'équerre l'un de l'autre définissent ainsi un

[1280] VIGATO Jean Claude, 1982, p.76 à 86.

[1281] La tour Klotz porte le nom de son architecte restaurateur, Gustave Klotz, architecte de l'Œuvre Notre-Dame de 1837 à 1880.

[1282] Voir ADHR, fonds Stoskopf, 34J 1499.

[1283] Voir ADHR, fonds Stoskopf, 34J 479.

[1284] *L'Église Saint-Martin de Jebsheim, 891-1957.*, Jebsheim, Paroisse de la Confession d'Augsbourg, 1957.

lieu spirituel pour le village, éloigné de la route principale qui le traverse. Les ruines de la nef de l'ancienne église deviennent un sas élégant dans le parcours vers les nouveaux édifices. La tour du clocher de l'église détruite est transformée en chapelle du souvenir, en hommage aux morts de la commune. La hiérarchisation des volumes, les façades lisses aux grands percements réguliers et les hautes toitures alsaciennes composent un ensemble qui s'intègre, sans heurt, au paysage reconstruit de Mittelwihr[1285](vol.2 ill.86-87). Aucune excentricité architecturale ne vient distinguer les édifices : les intérieurs sobres et dépouillés (pl.59 ill.b,c,d) suivent la volonté de l'architecte qui écrit :

L'église devait participer à ces recherches plastiques et s'intégrer harmonieusement dans l'agglomération nouvelle. L'église devenait ainsi dans l'ensemble construit une maison couverte d'un toit comme toutes les autres maisons voisines. Seul son volume, le pignon aux proportions hors-série, le jeu de baies (un je ne sais quoi allant de la noblesse à la rusticité) devaient affirmer selon le tempérament du Maître d'œuvre que cette nouvelle construction est bien la Maison de Dieu. [1286]

Le programme religieux se doit donc d'être reconstruit selon les mêmes principes de modernisation et de simplification du modèle que les maisons des villages dans lesquelles elles s'implantent. Cette doctrine régionaliste fait d'ailleurs école : certains édifices de communes voisines affichent des réminiscences du travail de Stoskopf pour les villages de la poche. L'architecte intervient aussi comme conseil auprès des architectes reconstructeurs de l'église de Katzenthal[1287](pl.59 ill.e). D'autres fois, les architectes sont légèrement plus novateurs que Stoskopf : le projet des architectes Priolo et Chiodetti pour l'église de Bennwihr, tout en respectant un gabarit et des toitures alsaciennes, annonce par des détails du clocher ou de finitions intérieures, un renouveau de l'art sacré qui va s'amplifier au fil des années 1950 (pl.59 ill.f). Le langage développé à Mittelwihr est réemployé par Stoskopf lui-même pour la construction de la chapelle de l'hôpital d'Erstein où la façade devient le support d'un christ monumental (vol.2 ill.117-118).

Cette veine d'architecte rénovateur et sensible au patrimoine historique se poursuit après la Reconstruction. L'architecte s'attèle, tout au long de sa carrière, à la restructuration d'édifices cultuels comme à Soufflenheim, Hurtigheim, Betschdorf ou Niederbronn[1288]. Son projet « phare » reste la rénovation et l'agrandissement, en 1956, de l'église Saints-Nazaire-et-Celse de Brumath, le village de son père, Gustave Stoskopf. Sur la rénovation de cet édifice du 19ème siècle, dont il est fier, l'architecte affirme :

[1285] L'édifice signé par l'architecte Francis Riebert à Katzenthal s'inscrit aussi pleinement dans cette veine de régionalisme « modernisé ».

[1286] Charles-Gustave STOSKOPF, « Vues sur les reconstructions des églises en Alsace », *Elan cahier des ICS*, octobre 1958, p. 8.

[1287] L'édifice est signé par l'architecte Francis Riebert.

[1288] Charles-Gustave STOSKOPF, *Mes églises, Betschdorf*, 1981, 4 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J3.

Nous devions nous trouver dès lors, placés devant l'impérieux devoir de tirer le meilleur parti de ces nouvelles dispositions et de rechercher par l'emploi de moyens toujours très sobres, une composition aux effets les plus dignes et par là, les plus majestueux.[1289]

A Brumath, assisté de Francis Siffert et Walter Oehler, l'architecte démolit deux anciennes sacristies pour agrandir la surface utile et construire un bâtiment bas qui enveloppe le chœur. Cette extension, sobre et austère, constitue un élégant socle pour le chevet de l'église. Il dégage ainsi un volume intérieur plus harmonieux paré d'un décor épuré, voire rigide : le décorum du XIX^{e} siècle est alors complétement supprimé. L'architecte coordonne aussi la décoration et le choix des coloris[1290]. Un baldaquin décoré est suspendu pour épouser la forme du plafond de l'abside, créant un nouveau décor (vol.2 ill.172-173).

En matière d'Art sacré, c'est la fidélité à ses racines qui caractérise, dans un premier temps, les réalisations de Stoskopf. Il démontre aussi sa capacité de synthèse entre modernité et tradition ainsi qu'une habileté de manipulation des volumes et de la composition, issue de sa formation académique. Cette habileté est mise au service d'une idée de noblesse et de simplicité des formes de l'architecture sacrée, qui va faire école pendant quelques années[1291].

b. Le renouveau et la discrétion d'un équipement (1955-1965)

En juin 1955, l'inauguration de la chapelle Notre-Dame du Haut à Ronchamp marque une rupture dans la tradition de l'esthétique corbuséenne et un renouveau profond dans les conceptions de l'architecture sacrée. De son côté, après la période prolifique de la Reconstruction, Stoskopf s'attèle à de nouveaux chantiers d'envergure en région parisienne et en Alsace. Dans ces nouvelles cités, le programme religieux est présent, marqué par l'influence des évolutions liturgiques de l'époque, notamment celle du concile Vatican II. Le IIe concile œcuménique, plus couramment appelé Vatican II, est ouvert le 11 octobre 1962 par le pape Jean XXIII, et se termine le 8 décembre 1965 sous le pontificat de Paul VI. Il symbolise l'ouverture de l'église au monde contemporain par le retour aux racines chrétiennes d'un point de vue liturgique et théologique. Le concile entraîne une série de modifications sur la conception de l'architecture et de la place de l'art dans les églises, renouveau qui a été en partie anticipé par de nombreux architectes dès les années 1950.

[1289] Charles-Gustave STOSKOPF, Vital BOURGEOIS, Albin GEBUS, Ferdinand REIBEL, Karl PFLEGER et Eugène FISCHER, *L'Église de Brumath : Bas-Rhin : guide et textes*, Brumath, H. Martin, 1957, p. 8.

[1290] Les peintures son signées Paul Rovarino et les vitraux, Pierre Polet.

[1291] Par exemple, on peut voir dans la construction de l'église catholique d'Ostheim par les architectes Schmitt et Chevin des réminiscences du travail de Stoskopf pour les villages de la poche.

a. Eglise de Jebsheim 1953-1957 / AFS.
b,c&d. Intérieur de l'église de Mittelwihr, les ruines et l'esquisse du monument du souvenir par Stoskopf / ADHR348.
e Eglise de Katzenthal, Francis Riebert arch. / photo GB. f.
Intérieur de l'église de Bennwihr, Priolo et Chiodetti arch. / photo GB.

Le concile permet ainsi la poursuite de réflexions nées en Allemagne, en Suisse et en France dans les années 1930. Entre 1955 et 1965, année marquant la fin du Concile, l'architecte bâtit en effet sept églises et chapelles neuves à Créteil, Colmar, Poissy, Vernouillet, et aux Mureaux. Ces exemples illustrent des recherches variées qui tendent vers la réinvention de l'architecture religieuse. Dès lors, dans quelle mesure Stoskopf inscrit sa production dans le mouvement de renouveau qui se fait jour au milieu des années 1950 ?

Implanter un équipement

L'expansion urbaine conjuguée à une politique dynamique de l'Eglise en matière de construction[1292] permet à Stoskopf d'équiper, très tôt, ses grands ensembles avec de nouveaux lieux de culte. La liberté d'expression qu'il y développe montre une ouverture sur la modernité nourrie d'influences diverses. Au service d'ambitions nouvelles, dans les années 1950, le programme des églises évolue fortement comme Suzanne Robin l'a justement démontré : « La solution envisagée fut celle d'un bâtiment polyvalent suffisamment grand pour contenir les fidèles le dimanche, mais susceptible d'être divisé, soit pour des activités paroissiales, soit pour des activités profanes. »[1293]

La plupart des édifices religieux que Stoskopf construit à l'époque s'intègrent dans des programmes de la SCIC. L'organisme revendique le nécessaire équipement cultuel de ces ensembles au même titre que l'équipement scolaire et culturel ;

La SCIC réserve, au bénéfice des autorités religieuses, les terrains nécessaires à l'édification des lieux de culte. Elle intervient fréquemment comme maître d'ouvrage délégué et recourt aux architectes des groupes d'habitation. L'unité de conception ainsi assurée n'exclut pas une grande liberté dans la recherche des volumes et des formes. La chapelle, le temple, la synagogue… constituent souvent des pôles d'intérêt architectural dans l'ensemble.[1294]

À cette période, par sa dimension et son contexte d'implantation, l'église occupe de fait une position modeste, en retrait de vastes équipements commerciaux qui apparaissent. Stoskopf ne s'adonne généralement à aucune recherche sculpturale extérieure et n'adjoint aucun clocher indépendant à ses édifices. La chapelle de Bondy est intégrée dans un édifice courant de l'opération, n'étant pas du coup clairement identifiable depuis l'extérieur (vol.2 ill.133). Sensiblement plus visibles, les chapelles provisoires de Vernouillet, Poissy et Créteil sont ainsi bâties dans le même type d'environnement, cernées par les barres répétitives et standardisées de Logeco. Ces trois édifices sont parfaitement identiques dans leur aspect, comme un type reproductible. Ce type de chapelle est caractérisé par la

[1292] Claire VIGNES-DUMAS, « Inscrire les lieux de culte dans le tissu urbain », *Les édifices religieux du XXe siècle en Ile-de-France, 1905-2000: 75 lieux de culte « Patrimoine du XXe siècle »*, 2013, coll. « Beaux Arts éditions », pp. 12-16.

[1293] Suzanne ROBIN, *Églises modernes : évolution des édifices religieux en France depuis 1955*, *op. cit.*, p. 67.

[1294] SOCIETE CENTRALE IMMOBILIERE DE LA CAISSE DES DEPOTS. et P.-Ch. MICHEL, *Visages de la SCIC.*, *op. cit.*, p. 86.

modestie de son dispositif comme nous l'avons vu précédemment[1295] simplement sacralisé par la présence d'une sobre croix de métal à l'extérieur (pl.60 ill.a). La pente douce du toit et la disposition des parties opaques concourent discrètement à orienter le fidèle vers l'autel, éclairé de façon intense. Dans cette réalisation modeste, c'est donc encore bien l'église orientée traditionnelle qui sert de référence, même si l'esthétique affichée agrège de nouvelles influences.

La sacralité

L'architecte va bâtir des édifices plus ambitieux et plus pérennes, sans succomber à la tentation sculpturale de l'époque à l'instar de certains disciples de l'œuvre de Le Corbusier et ne s'inscrit pas non plus dans une veine aussi expressive que celle développée par exemple par l'architecte Georges-Henri Pingusson en Moselle[1296]. Pingusson conçoit des dispositifs spatiaux élaborés qui rapprochent le fidèle du célébrant (pl.60 ill.e).

La proposition que Stoskopf formule à Poissy dès 1962 s'inscrit, elle, dans une anticipation formelle de la modestie et de la simplicité que va souhaiter instaurer le Concile en 1965. L'édifice ne présente pas sur l'extérieur un caractère religieux aussi ostentatoire que, par exemple, l'église de la Fauconnière à Gonesse dans le Val-d'Oise édifiée en 1965 par l'architecte Olivier Caplain (pl.60 ill.f) au cœur d'une cité bâtie par la SCIC[1297]. L'église de Poissy reprend, tout en l'épurant, le langage développé pour le modèle des chapelles provisoires de Vernouillet, Créteil et Poissy. Le jeu des couleurs et des contrastes entre parois marrons et blanches concourt ainsi à une grande sobriété esthétique. Une première file du portique métallique qui constitue la structure de cette petite halle définit un porche d'accès extérieur généreux : la façade principale donne ainsi à lire la coupe de son système constructif (pl.60 ill.b,c,d). Cette monumentalité discrète se réfère au travail de l'architecte Mies Van der Rohe aux Etats-Unis, que Stoskopf a découvert pendant les voyages organisés par la SCIC dans les années 1950. C'est le même langage sobre qu'emploi l'architecte comme Pierre Pinsard (1906-1988) pour la chapelle qu'il bâtit au sein de l'opération La Plaine à Rueil-Malmaison[1298]. La sobriété extérieure de ces projets d'églises trahit aussi les influences de Stoskopf et notamment celles venant des expériences de la Suisse Alémanique et de l'Allemagne qui ont marqué l'entre-deux-guerres.

Structure et lumière : le monolithe lumineux

L'intérieur de l'église de Poissy contredit toutefois l'ascétisme des façades par l'expression presque emphatique de la structure porteuse métallique. Celle-ci est clairement dissociée de son enveloppe bâtie qui délimite l'espace. Les choix de coloris introduisant des contrastes puissants – plafond noir et

[1295] Voir l'analyse de la chapelle de Vernouillet en page 251.

[1296] Ce dernier a livré dans le cadre de la Reconstruction quatre églises, qui sont de véritables expérimentations sur les effets émotionnels et la sacralisation de l'espace, comme pour l'église circulaire de Boust en Moselle.

[1297] Voir SOCIETE CENTRALE IMMOBILIERE DE LA CAISSE DES DEPOTS. et P.-Ch. MICHEL, *Visages de la SCIC.*, *op. cit.*, p. 86.

[1298] Magali GENUITE, « Pierre Pinsard (1906-1988) architecte de l'ascèse », *Colonnes, Institut Français d'architecture*, 1999, nº 13, pp. 8-11.

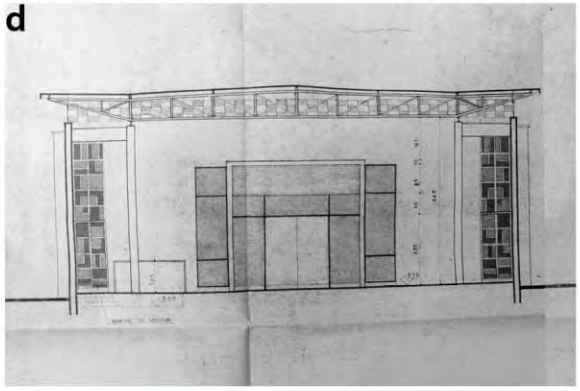
poutres treillis blanches – renforcent nettement la présence de la structure à l'intérieur. Deux vocabulaires se font jour ainsi : celui de l'enveloppe et de la structure avec leurs matériaux usinés et d'autre part, celui du mobilier et du sol revêtus de matériaux et de pierres nobles. La décoration est limitée aux éléments du mobilier liturgique, puissamment mis en exergue. L'espace de la nef s'achève, derrière le chœur, par une série de gradins composant une tribune. Ainsi, l'autel se retrouve au centre du dispositif. A travers cette esthétique simple comme dans l'idéal de démocratisation qu'elle incarne, Paul Landauer voit dans l'édifice une proximité avec les théâtres d'avant-garde contemporains[1299].

La plupart des églises que Stoskopf va livrer entre 1955 et jusqu'à la fin des années 1960 sont des variations sur le thème initié à travers les premières chapelles provisoires et pour l'église de Poissy. Les recherches plastiques et constructives se démarquent du contexte d'un urbanisme répétitif et standardisé. C'est notamment le cas à Colmar en 1960, à Bobigny en 1965, à Lingolsheim en 1969 et enfin, à Bischheim en 1970. Toutes ces églises affirment clairement des matériaux et des volumétries modernes et sont toutes des variations sur le thème du rapport entre lumière, structure et définition spatiale.

Plus ou moins introvertie, elles sont toutes des parallélépipèdes, des monolithes lumineux. Le mur du chœur est généralement complétement opaque. Il forme ainsi un écran, une toile de fond abstraite pour la liturgie. Les façades latérales font souvent l'objet d'un soin particulier dans le dessin des vitraux et des percements, agencés en séries irrégulières, quasi musicales, chargées de colorer l'ambiance lumineuse. Par ailleurs, le travail du cheminement donne souvent lieu à la mise en place d'un narthex, lieu de transition entre profane et sacré. Ce narthex est parfois un hall traversant à double entrée, comme à l'église protestante Saint-Jean de Colmar (vol. 2 ill.231). Le narthex marque ici la division par ailleurs entre la nef de plan rectangulaire et l'auditoire de plan trapézoïdal. Le projet est construit avec une charpente métallique permettant une liberté d'expression dans les remplissages de façades, qui alternent brique et vitraux aux teintes subtiles. Ces deux espaces peuvent être divisés ou réunis selon les besoins, le plan de l'auditoire permettant une vue efficiente sur l'autel et la chaire. Le directoire protestant qui commandite l'opération voit dans le projet de Stoskopf « une nette rupture avec la manière suisse alémanique qui a si fréquemment servi de modèle à des créations régionales »[1300]. Dès 1966, après l'inauguration de l'église, l'architecte dessine, sur la base de ce projet, des perspectives d'avenir en décrivant son projet d'église idéale :

[1299] Paul LANDAUER, *L'invention du grand ensemble*, *op. cit.*, p. 147.

[1300] Directoire de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg, Rapport de la séance du 13 octobre 1958. ADHR, fonds Stoskopf, 34J 535.



a. Chapelle de Créteil, identique en tous points à celle de Vernouillet et de Poissy / archives CDC.
b&c. Eglise de Poissy Beauregard / Archives CDC.
d. Coupe vers l'entrée, église de Poissy Beauregard / AFS.
e. Eglise de Boust, 1955-1961, Pingusson arch. / photo GB.
f. Eglise de la Fauconnière à Gonesse, 1965, Caplain arch.

Si je devais avoir le privilège de construire un jour une autre église, je voudrais pouvoir dépasser les objectifs que nous nous sommes fixés en construisant Saint Jean de Colmar. Je pense à une Eglise encore plus résolument ouverte sur le monde, à un bâtiment très léger, très transparent, susceptible d'être, et cela dans un seul volume, un lieu de prière et de méditation, mais aussi le centre vivant des meilleurs activités sociales et culturelles au service de l'homme.[1301]

Sur le programme religieux, l'architecte veille là encore à une forme de synthèse, un équilibre qu'il affectionne entre polyvalence et sacralité, démocratisation et expression d'une transcendance.

c. Le renouveau de l'art sacré (1965-1978)

Dès le milieu des années 1960, l'architecte explore également des nouvelles formes pour l'architecture religieuse, appliquant ainsi son propre aphorisme : « Chaque nouvelle église constitue une expérience, une tentative, vers une expression contemporaine des grands courants d'idées de notre temps. »[1302] À travers ses projets d'église, quelles sont les caractéristiques de son expérimentation formelle ?

Variations et recherches alternatives

Pour certains projets d'église, l'architecte teste en effet des variations sur le modèle qu'il élabore et applique en majorité : celui du monolithe lumineux. L'église Notre-Dame des Neiges construite aux Mureaux en 1960 en collaboration avec l'architecte André Biro s'inscrit toujours dans cette tendance de l'église équipement (vol.2 ill.164). Réalisée dans des conditions budgétaires modestes[1303], celle-ci affiche néanmoins une esthétique plus chahutée que les autres projets contemporains de l'architecte. En effet, la composition des façades latérales fait apparaître des baies trapézoïdales dont les vitraux divisés en damier scandent l'espace selon un contraste fort. Le dessin de la toiture composée de plusieurs pans mouvementés participe de la dynamique des façades extérieures et une force expressive du projet. A l'intérieur, comme à Poissy, la structure de la charpente est apparente et rendue encore plus présente par les choix chromatiques. A l'inverse de l'espace de l'église de Poissy qui se clôture par une tribune, le chevet de l'église est ici constitué d'un mur qui affiche une composition de percements aléatoires générant une grande transparence. À l'avant de cette paroi de lumière, l'architecte met en place un muret qui tient lieu de fond de scène à l'autel (vol.2 ill.165).

Dans un contexte rural, l'église de Saint-Amarin, livrée au culte en 1967, suit un parti tout à fait différent de celui du « monolithe ». L'architecte teste ici une autre solution architecturale et géométrique. Bâtie sur un plan centré de forme dodécagonale, l'église est un édifice de plan centré, même si l'autel y est décentré. L'imposante voûte nervurée recouverte d'un lattis de bois a été étudiée

[1301] AFS, texte de l'architecte dans Eglise protestante Saint Jean, Colmar 27 mars 1966, fascicule éditée par le consistoire

[1302] AFS, texte de l'architecte dans Eglise protestante Saint Jean, Colmar 27 mars 1966, fascicule éditée par le consistoire.

[1303] C'est ce qu'affirme Stoskopf in STOSKOPF Charles-Gustave, *Un architecte se penche sur son passé*,1987, p. 45 (texte de conférence). AFS 26'.

par l'ingénieur Stéphane Du Château. Le plan présente aussi l'intérêt d'une épaisseur intégrant les fonctions liturgiques et profanes qui ceinture la nef (vol.2 ill.267-270).

La structure constructive des églises est donc souvent un objet de recherche poussée, faisant pénétrer dans l'espace sacré les matériaux de l'industrie moderne. Malgré ces expérimentations, les paramètres de définition de l'espace demeurent les mêmes : structure constructive laissée apparente ou nettement lisible, sobriété et simplicité des aménagements, aspect monolithique. Parfois conçues par des ingénieurs comme Du Château[1304] ou Wilenko, les structures porteuses métalliques s'affichent dans les espaces intérieurs. Cette option franche contraste souvent avec un travail sur le parement des murs, revêtus de pierre ou encore, appareillés de brique porteuse. La sobriété des dispositions constructives des églises de Stoskopf leur confère un caractère à la fois simple, robuste et polyvalent, dans une volonté de valoriser la mise en scène liturgique et le mobilier ecclésial. Il se rapproche sur ces aspects de la production de certains confrères, notamment celle de Pinsard[1305].

Stoskopf réalise la plupart de ses églises neuves au fil des années 1960. L'analyse des plans montre à la fois les permanences et les ruptures qui caractérisent le travail de l'architecte en la matière (pl.61). Ces constructions illustrent à la fois des expériences formelles inédites (Saint-Amarin, Créteil) ainsi que des variations renouvelées sur le type du « monolithe ». Parfois, les édifices présentent encore un plan orienté (Colmar, Poissy, Lingolsheim). Cependant, les plans orientés présentent déjà des dispositifs qui attestent d'une réelle tension et volonté de recentrer le plan (Lingolsheim, Créteil) en entourant l'autel, de toutes parts, par l'assemblée, répartie dans les trois ou quatre ailes de l'édifice. Le plan de Lingolsheim est proche de dispositifs étudiés par l'architecte Rudolf Schwarz (1897-1961) dans les années 1930, où il expérimente plusieurs variantes sur les église à plan cruciforme[1306]. Les édifices tardifs comme l'église de Bobigny ou de Bischheim présentent des plans barlongs, produisant un espace principal moins profond que large, rapprochant ainsi encore davantage les fidèles du chœur.

Une nouvelle inspiration ?

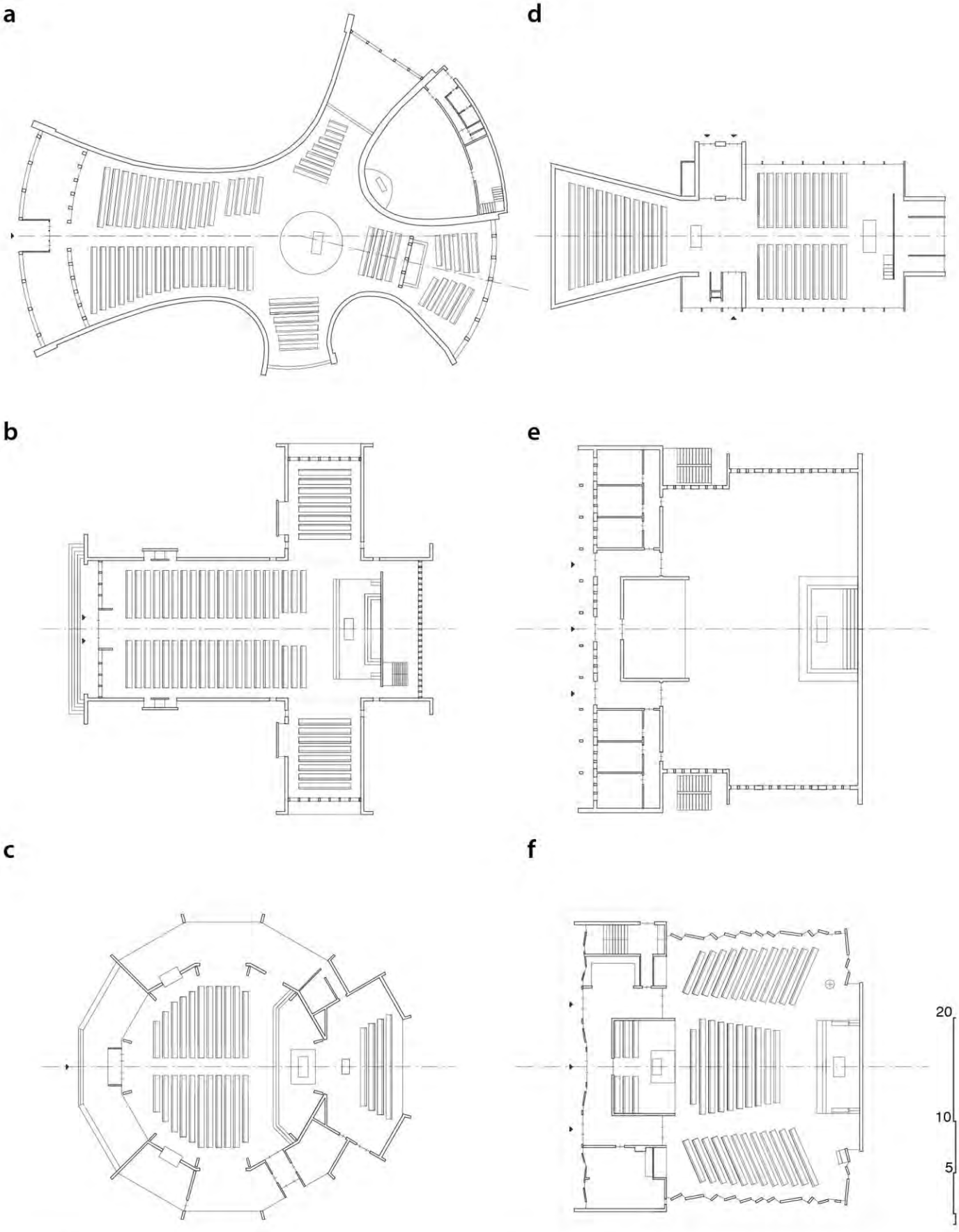
Deux autres églises importantes situées à Créteil, dont nous avons abordé la genèse précédemment[1307], sont des explorations différentes puisqu'elles mettent à profit les formes courbes. Dès 1965, l'église Saint Michel du Mont-Mesly s'établit sur un plan cruciforme dont les limites sont définies par de grandes parois courbes, qui laissent apparaître à l'intérieur leur appareil de brique. L'architecte choisit ici une architecture plus souple que d'accoutumée.

[1304] Stéphane Du Château (1908-1999) est un architecte, ingénieur et urbaniste. Stoskopf collabore avec ce dernier sur les églises de Lingolsheim, Colmar, Malmerspach.

[1305] Magali GENUITE, « Pierre Pinsard (1906-1988) architecte de l'ascèse », *op. cit.*

[1306] Projets d'églises en Allemagne à Hanau en 1932-1933, Kahl am Main en 1932 et aux USA à Milwaukee en 1932. Voir Wolfgang PEHNT et Hilde STROHL, *Rudolf Schwarz 1897-1961. Architekt einer anderen Moderne*, Ostfildern, Verlag Gerd Hatje, p. 238-239.

[1307] Voir l'analyse de ses deux édifices voir page 298,



a. Créteil, 1965.
b. Lingolsheim, 1965-1967.
c. Saint Amarin, 1967.

d. Colmar, 1964-1966.
e. Bobigny, 1967.
f. Bischeim, 1968-1970.
(redessin GB).

La courbe est présente dans le plan de ces édifices, générant des effets de concavité et de convexité. Néanmoins, l'horizontalité des volumes et la sobriété de leur traitement décoratif et architectural les relient aux autres édifices cultuels de l'architecte. L'architecture s'assouplit mais ne devient pas sculpture totale, dans la mesure où parties porteuses et éléments de couverture restent nettement distincts. Là encore, Stoskopf est précédé des recherches menées par Schwarz. Ce dernier teste aussi des variations en utilisant la concavité des murs, notamment à l'église Saint Michael à Francfort, construite entre 1952 et 1956[1308] : mais chez Schwarz, l'espace se « recroqueville », comme un écrin protecteur. Dans le dernier projet de Stoskopf, le centre diocésain de Créteil, de nouvelles influences se font jour, s'engageant encore davantage dans une composition aux lignes souples.

L'architecte rencontre de nombreuses difficultés pour faire accepter son projet par la Commission d'Art Sacré. Dans ses pages de souvenirs, il évoque une réunion à l'ambiance pénible, pendant laquelle l'architecte André Gutton (1904-2002) critique le projet, ainsi que l'architecte Geneviève Lions-Colboc[1309]. Après plusieurs années d'études sur son projet, Stoskopf ne supporte pas qu'on exige alors de lui la mise en place d'un autel démontable et qu'on lui reproche de ne pas orienter davantage sa conception vers une plus grande polyvalence programmatique, qui sont alors les idées en vogue[1310]. Attaché à la sacralité du programme, il passera outre ses recommandations[1311].

Les grands murs courbes de la cathédrale de Créteil témoignent de la recherche et de la volonté d'un tracé singulier. Gustave Stoskopf désire faire de son église une synthèse nouvelle : « […] éloignée des conventions séculaires. Très éloignée aussi des "poncifs" contemporains. »[1312] Il déforme ici le monolithe initial grâce à des murs souples et courbes, grandes parois tantôt complétement opaques, tantôt percées rythmiquement de baies rectangulaires. Testament de l'architecte en matière d'Art sacré, entre noblesse et rusticité, l'architecte livre son ultime tentative, inscrite dans une tendance d'évolution de l'architecture sacrée dans la seconde moitié du XX^{e} siècle :

La troisième force cherche l'essentiel, c'est à dire intégrer l'extérieur dans l'intériorité, faire en même temps jaillir cette intériorité dans une expression dépouillée et expressive du bâtiment, s'ouvrir à la vie et sur l'environnement tout en gardant un caractère distinctif, original.[1313]

Pour l'alsacien, l'église n'est ni totalement sculpture, ni salle polyvalente : elle doit demeurer le lieu de prières, tout en étant ouverte. La recherche d'une troisième voie, constante chez Stoskopf depuis la Reconstruction, marque en fait l'ambition de préserver la sacralité des édifices voués au culte par une

[1308] Wolfgang PEHNT et Hilde STROHL, *Rudolf Schwarz 1897-1961. Architekt einer anderen Moderne*, *op. cit.*, p. 277.

[1309] Cette architecte est notamment l'auteure d'un centre d'accueil à Merlette-Orcières dans les Hautes-Alpes. Son projet n'est pas une église mais un local employé par les laïcs en semaine et par la mise en place d'un autel mobile, permet les célèbrations liturgiques

[1310] Voir Frédéric DEBUYST, « Pour une politique nouvelle de l'équipement religieux », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, 1973, juillet-aout, n° 168.

[1311] Voir Charles-Gustave STOSKOPF, *Cathédrale de Créteil*, s.d., 5 p. ADBR, 60J2.

[1312] Voir Charles-Gustave STOSKOPF, *Cathédrale de Créteil*, s.d., 5 p. ADBR, 60J2.

[1313] Suzanne ROBIN, *Églises modernes : évolution des édifices religieux en France depuis 1955*, *op. cit.*, p. 158.

expression architectonique sobre et dépouillée. Notre analyse, restreignant le corpus d'étude aux productions à vocation religieuse, fait émerger la doctrine de l'architecte. Stoskopf, selon le contexte, emploie le vocabulaire formel contemporain, sans adhérer pour autant pleinement au « projet » moderne. Même si le programme d'église lui donne des occasions de recherches plastiques, son attachement aux paysages ruraux, à la noblesse du lieu de culte demeure la constante de son travail.

Réception des églises de Stoskopf : un engagement reconnu ?

Les variations formelles dans les églises construites par l'architecte sont aussi les échos des débats parfois vifs sur l'architecture sacrée dans la seconde moitié du XX[e] siècle. Ses heurts et questionnements se font d'abord jour dans les colonnes des revues. Dès 1956, *L'Art Sacré*[1314] en effet condamne l'excès de virtuosité architecturale qui nuirait à l'esprit de simplicité propre à l'évangile[1315]. L'article fustige la vision romantique, esthétisante portée notamment par André Bloc, influencée par l'esthétique industrielle. Dans *L'Architecture d'Aujourd'hui*, Bloc riposte et remet en question la valeur des projets consacrés dans les colonnes de la revue *L'Art Sacré* qui ne correspondent pas à l'idéal des fervents modernistes[1316] :

Pour nous, la poésie étant d'essence divine, doit être à la base de tout édifice religieux, comme de toute architecture, si modeste soit-elle. Cette poésie peut s'exprimer parfois avec des moyens simples, mais si elle recourt à la complexité, elle n'en est pas pour cela automatiquement plus mauvaise.[1317]

Cette contradiction entre volonté de modestie et de monumentalisation est aussi évoquée par un architecte de talent dans les pages du même numéro[1318] : Rémy le Caisne, auteur d'un projet très corbuséen à Maizières-lès-Metz[1319] (pl.62 ill.b), évoque le « balancement » de l'église catholique sur ce sujet. A l'aune de ce débat, Stoskopf occupe un terrain intermédiaire puisque s'il se fait le chantre de la modestie, de la simplicité nécessaire pour valoriser les éléments liturgiques mais il n'hésite pas non plus à employer des structures métalliques grandiloquentes. Cette récupération du langage moderniste est fustigée par André Bloc en 1961, qui vilipende le « pseudo-mondrianisme »[1320] : son article est illustré de l'église des Mureaux signée Stoskopf et Biro, sans que l'on puisse savoir si elle est citée comme un modèle ou un contre-exemple.

[1314] Créée en 1935 par Joseph Pichard, la revue va voir deux autres personnages importants l'animer. Ce sont le père Couturier (1897-1954) et le père Régamey (1900-1996) qui vont entre 1937 et 1954 militer au sein de la revue pour l'élaboration d'un art sacré moderne. Se référer à Françoise CAUSSE, « La critique architecturale dans la revue L'Art Sacré (1937-1968) », *Livraisons d'histoire de l'architecture*, 2001, vol. 2, n° 1, pp. 27-36.

[1315] « Les bases d'une étude critique », *L'Art Sacré*, décembre 1956, n° 3-4, pp. 4-5.

[1316] André Bloc prends notamment l'exemple de l'église Sainte-Agnès construite à Fontaines-les-Grès dans l'Aube en 1956 par l'architecte Michel Marot, prix de Rome en 1954.

[1317] André BLOC, « L'art sacré et la critique architecturale », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, 1957, n° 71.

[1318] Rémy LECAISNE, « Une équivoque, l'art religieux », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, 1957, n° 71, pp. 4-5.

[1319] « Projet d'église, Maizières-les-Metz », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, 1957, n° 71, p. 26.

[1320] André BLOC, « Le IIe salon d'art sacré à Paris », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, 1961, n° 96.

La première réception de trois églises signées Stoskopf dans le milieu averti se fait dans un guide établi en 1969[1321] par deux religieux, Jean Capellades et Guillaume de Vaumas (1904-1989)[1322]. Leurs critiques s'établissent selon des critères de jugement qui prolongent la vision défendue en 1956 par *L'Art Sacré*. Pour l'église de Bobigny, les auteurs notent la mise en valeur du mobilier liturgique mais décèlent une contradiction : « cette architecture très simple ne trouve pas tout à fait l'équilibre entre sa volonté de modestie et la recherche décorative par le jeu des appuis et des ouvertures »[1323]. Les auteurs sont satisfaits de l'aspect extérieur de l'église des Mureaux dont ils apprécient l' « aspect festif » et la « modestie »[1324], même s'ils regrettent que le volume intérieur n'atteigne pas la même ambiance. L'église Saint-Michel située à Créteil Mont Mesly est également évoquée pour ses lignes basses et souples et sa chapelle de jour vitrée qui pourrait nuire « à la concentration sur le sanctuaire »[1325].

Ce dernier édifice et l'église Tous-les-Saints de Bobigny sont retenus par Suzanne Robin dans son ouvrage sur l'architecture des églises publié en 1980[1326]. L'église Tous-les-Saints de Bobigny ainsi que l'église Saint-Louis de Beauregard à Poissy reçoivent en 2013 le label Patrimoine du XX^{e} siècle. Selon l'historien Simon Texier, Stoskopf est significatif et représentant d'un processus de « simplification ou de paupérisation de l'architecture religieuse »[1327]. Stoskopf revendique lui-même une place dans l'histoire du renouveau des formes d'architecture sacrée : « Je crois pouvoir dire que j'étais avec les architectes Le Donné et Pinsard l'un des principaux constructeurs d'églises de la période d'après-guerre »[1328]. L'alsacien cite des confrères qui comme lui, sont en quête d'ascèse[1329]. L'analyse des églises conçues par l'architecte indique une recherche patiente et cohérente en la matière qu'il faudrait encore explorer à travers d'autres sources, notamment celles relatives aux Commissions d'Art Sacré et de façon plus large, à la maîtrise d'ouvrage des églises considérées ici.

1321 Jean CAPELLADES et Guillaume de VAUMAS, *Guide des églises nouvelles en France*, *op. cit.*

1322 Guillaume de Vaumas (1904-1989) est prêtre du diocèse de Paris, archidiacre de Sainte-Geneviève (1961) et président du comité des constructions d'églises (en 1969).

1323 Jean CAPELLADES et Guillaume de VAUMAS, *Guide des églises nouvelles en France*, *op. cit.*, p. 200.

1324 *Ibid.*, p. 219.

1325 *Ibid.*, p. 202.

1326 Suzanne ROBIN, *Églises modernes : évolution des édifices religieux en France depuis 1955*, *op. cit.*, p. 118.

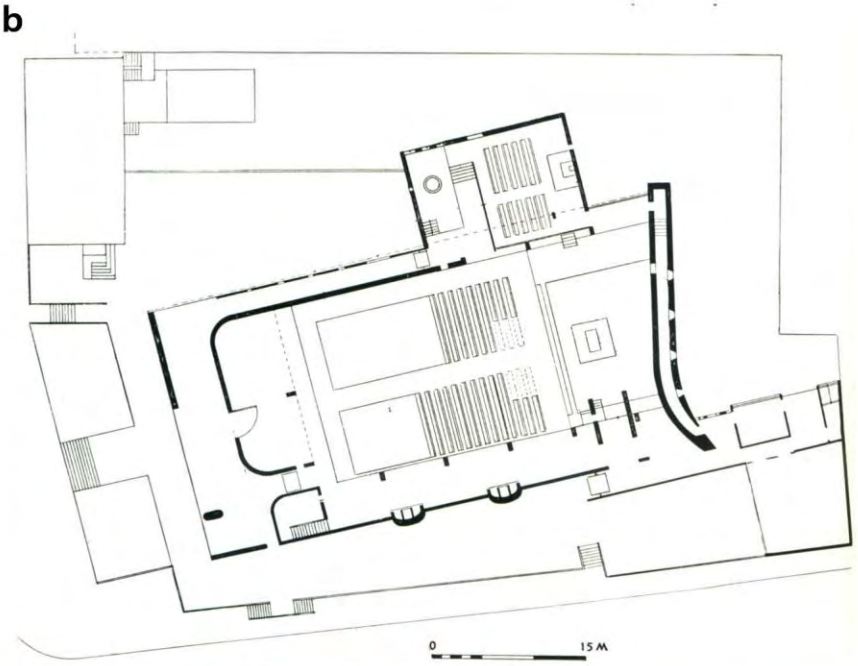
1327 Simon TEXIER, « Bâtir un édifice religieux implique un engagement personnel », *Les édifices religieux du XXe siècle en Ile-de-France, 1905-2000: 75 lieux de culte « Patrimoine du XXe siècle »*, 2013, coll. « Beaux Arts éditions », p. 37.

1328 Charles-Gustave STOSKOPF, *Lieux de culte à Créteil (Val de Marne),* s.d., 4 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

1329 Magali GENUITE, « Pierre Pinsard (1906-1988) architecte de l'ascèse », *op. cit.*

a

b



c

a. Couverture de la revue Art Sacré, n°3-4, décembre 1956.
b Plan de l'église de Maizières-les-Metz, arch. Le Caisne et Rouquet / AA 1957.
c. Nef de l'église de Tous-les-Saints à Bobigny, vitraux de Max Ingrand / DRAC Ile-de-France, photo Claire Vignes-Dumas.

L'attachement particulier de l'architecte à ses projets d'églises questionne également ses convictions personnelles. Paradoxalement, Stoskopf, de confession protestante, a œuvré principalement pour l'église catholique. Il revendique sa culture comme un apport ou tout du moins une inspiration dans ses projets :

Protestant, j'ai apporté à mes projets d'Eglise la rigueur protestante. La blancheur des murs sur laquelle se détachent avec bonheur des objets que j'ai voulu précieux fut pour moi constamment recherchée. Cette rigueur protestante a été donc volontairement altérée pour mon goût personnel du faste.[1330]

L'architecte met cette culture au profit de ses projets d'églises : blancheur et dénuement des murs, mise en valeur des objets liturgiques et simplicité. L'architecte, au-delà de sa mission d'architecte, est impliqué dans des commissions d'Art Sacré et noue des liens solides avec des responsables de l'Eglise[1331].

Le parcours à travers les qualités architecturales de l'œuvre fait ressortir deux thématiques essentielles. La question de la monumentalité est omniprésente par la mise en œuvre de principes de composition académiques et, à la fois, modernes. Elle est tiraillée entre valeur de hiérarchie et volonté d'homogénéisation esthétique, entre volonté d'ordonnance et nécessité sérielle. L'échec de certains grands projets d'équipements de Stoskopf – mairie de Strasbourg, bibliothèque de l'Esplanade, hôpital de Colmar – participe d'un caractère inachevé de l'œuvre, ou en tout cas est perçu comme tel par l'architecte. Pour faire œuvre, l'architecte voudrait, en effet, signer des monuments, équipements culturels ou institutionnels majeurs. La seconde notion est l'intimité, convoquée par l'architecte chaque fois qu'il est question d'individu, d'identité, de distinction ou d'accroche au lieu existant. Elle est omniprésente au moment de la Reconstruction puis seulement introduite par touches – notamment à travers l'esthétique des halls d'entrée et par certains éléments de la composition des plans de masse – dans la conception et construction des grands ensembles.

Lorsque l'on observe les caractéristiques architecturales de l'œuvre, des registres d'expressions variés apparaissent. Ces registres incluent une veine régionaliste alsacienne prononcée mais agrègent aussi des influences nettement modernes : nous souhaitons explorer cette diversité afin d'en comprendre les ressorts.

[1330] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 67 (texte de conférence). AFS 26'.

[1331] Il est pendant 20 ans membre de la Commission Diocésaine d'Art Sacré siégeant sous la Présidence de l'Evêque de Strasbourg. Stoskopf a été membre pendant une année de cette commission siégeant à l'Archevêché de Paris sous la présidence de Monseigneur de Vaumas.

X. Diversité d'une production : registres constructifs et stylistiques

L'exploration de l'échelle architecturale, dans la partie précédente, atteste parfois d'influences modernes et d'innovations relativement marquées dans la conception des églises et d'autre fois, de dispositifs plus courants, notamment dans le domaine de la construction scolaire. Dès lors, quels sont les éléments qui émergent à travers les aspects constructifs et stylistiques de la production ?

La dimension technique et constructive de la production des bureaux de Stoskopf est singulièrement absente des discours de l'architecte, qui n'évoque que rarement cet aspect des projets. Pourtant, la profusion des archives professionnelles permet de retracer à la fois des évolutions notables ainsi qu'une grande diversité dans les techniques employées par l'architecte et ses équipes. Que révèlent ces évolutions de la pratique de l'architecte ? Puis, à travers la question des registres d'expression stylistiques, quelles sont les influences qui se font jour ? Quels aspects, entre innovations et application de principes éprouvés, permettent de caractériser, au delà d'une production, une œuvre plus singulière ?

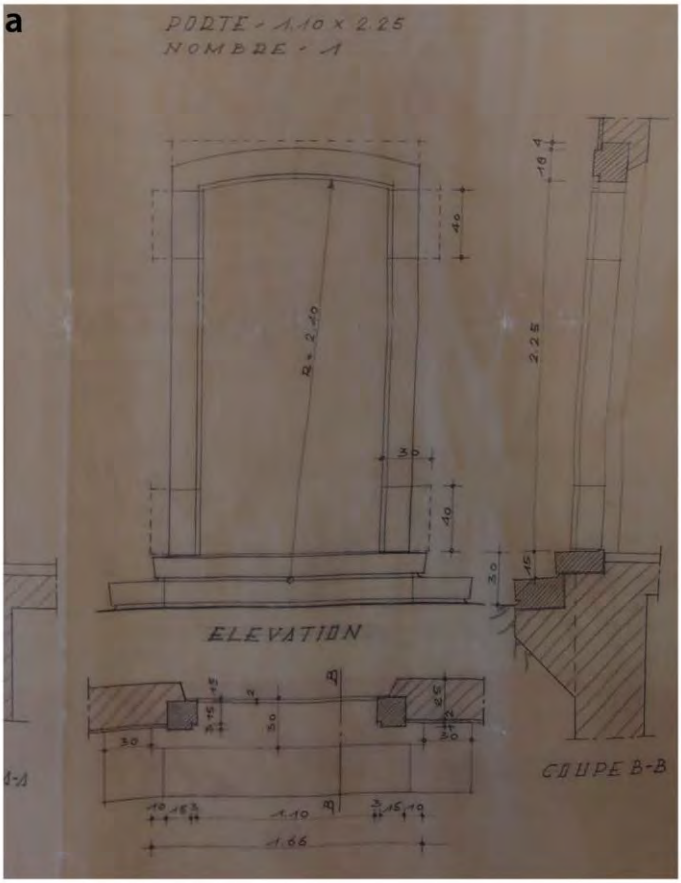
1) La dimension constructive : au prisme d'influences diverses

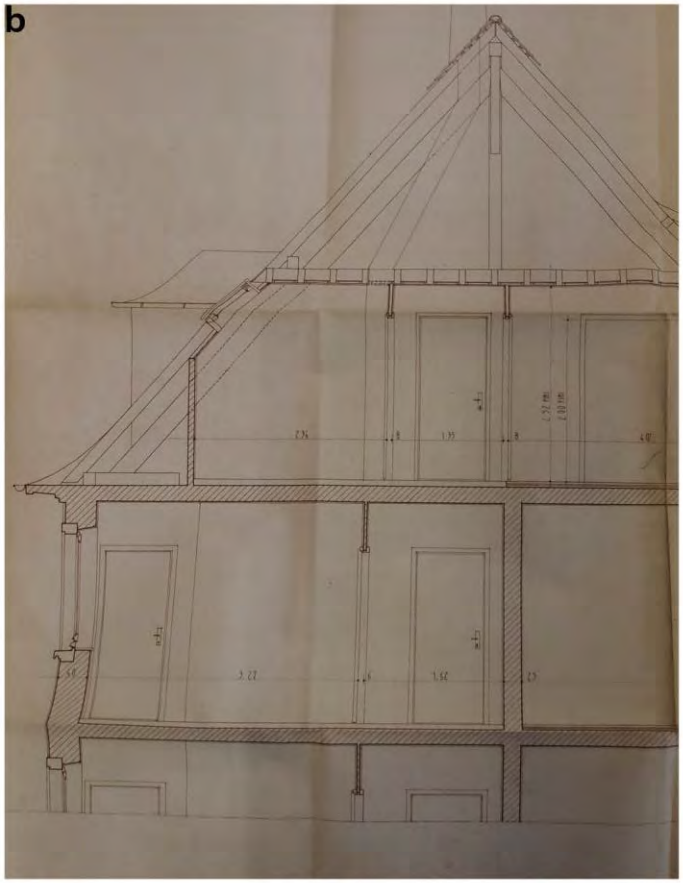
a. Aspects constructifs d'une production

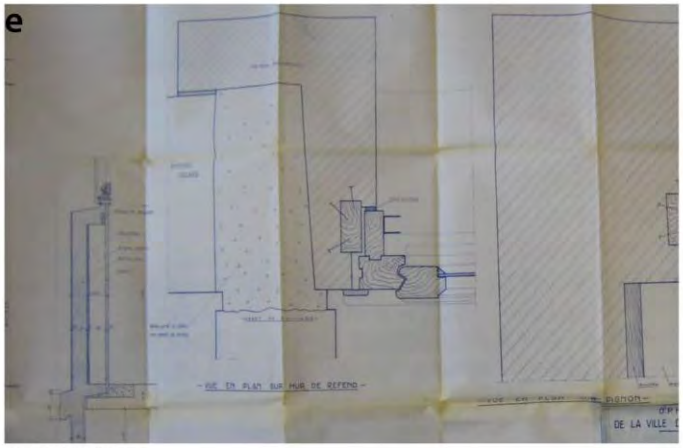
Reconstruire et construire

La reconstruction des villages du vignoble alsacien démontre, par-delà les questions stylistiques, l'association de techniques constructives contemporaines et traditionnelles. La notice descriptive de la propriété Kohler à Ammerschwihr[1332] permet d'apprécier la variété des solutions adoptées pour un seul et même projet concernant les éléments porteurs : murs de fondation en béton, murs de soubassements en béton cyclopéen, moellons naturels de 50 cm d'épaisseur pour les parois verticales, murs en agglomérés de 20 à 40 cm. À cette période, les réalisations de Stoskopf accusent donc encore des épaisseurs de murs de façades conséquentes, généralement complétées par une file porteuse intermédiaire parallèle, permettant de récréer ainsi le visuel d'encadrements massifs des baies (pl.63 ill.b). En effet, les éléments d'encadrements sont en pierre naturelle, grès des Vosges, ou en pierre de taille factice (parfois armée), comme pour la propriété Klein à Ammerschwihr (pl.63 ill.a). Les éléments de plancher et de structure présentent généralement la même mixité que les façades : éléments porteurs ponctuels et de franchissement en béton armé, système de hourdis et de nervures en béton pour le plancher haut de la cave, planchers supérieurs et charpente en bois, généralement en sapin, selon des méthodes traditionnelles.

[1332] ADHR, 34J1484-1487.







a. Détails de pierre de taille factice, propriété Klein, Ammerschwihr, 1958 / ADHR34J1898.
b. Groupe scolaire de Sigolsheim, coupe transversale , 1964 / ADHR34J423.
c. Strasbourg Esplanade, quartier Eblé, coupe sur le bâtiment d, 1959 / ADBR67J191
d. Recherches de polychromie sur des panneaux de façade, Esplanade, 1960 / ADBR67J127.
e. Détails d'assemblage des panneaux de façade, Esplanade, 1962 / ADBR67J133

Les huisseries intérieures comme les menuiseries extérieures sont en bois naturel, en pin ou en sapin. Les enduits intérieurs sont projetés sur des nattes de roseaux. La couverture est en tuiles plates doubles engobées. Une partie de ces solutions est encore reconduite lors des premières opérations de logements collectifs, même si la tuile est abandonnée au profit de couvertures légères en zinc, comme au quai des Belges[1333] ou en amiante-ciment comme à la Meinau[1334]. Cette dernière opération présente encore une mixité de solutions techniques, qui permettent néanmoins d'affiner les épaisseurs de façade.

À la Meinau, l'emploi de béton caverneux aboutit à des façades de 31 cm d'épaisseur pour une partie des édifices alors que certains sont construits sur une ossature en béton armé dont les remplissages sont encore en briques traditionnelles[1335]. L'emploi de différentes solutions pour la mise en œuvre des planchers participe de cette mixité. Cependant, les finitions enduites relient encore visuellement cette production de masse à l'architecture de la reconstruction dans les villages du vignoble.

L'impact du « retournement » des murs porteurs, qui deviennent perpendiculaires aux murs de façades dans les années 1960, est considérable pour l'esthétique des façades en les libérant et en entraînant la mise en œuvre massive de panneaux préfabriqués en béton, généralement recouverts de faïences, afin de constituer les allèges. Celles-ci dessinent des bandeaux horizontaux et continus en façade (pl.63 ill.d , vol.2 ill.20). Ainsi, les façades deviennent fines, se réduisant à une vingtaine de centimètres d'épaisseur. Ces systèmes entraînent, aussi de fait, des possibilités démultipliées pour les prolongements extérieurs du logement, des balcons et loggias plus généreuses, parfois filantes, apparaissent. En effet, dans les premiers grands ensembles, les balconnets sont réduits et participent davantage d'une esthétique sérielle que d'un véritable usage, en ajoutant à la composition des façades, son allège pleine en béton de forme carrée[1336].

Innover, entre rationalisation et effets sculpturaux

Comme nous l'avons vu, la commande d'équipements dans les grands ensembles, par la construction de centres commerciaux et particulièrement d'églises, amènent l'architecte à mettre en œuvre des techniques de construction moins usuelles[1337]. La collaboration régulière avec des ingénieurs, notamment avec Stéphane du Château, produit des espaces où la structure est fortement valorisée. Par ailleurs, certains programmes de grand équipement amènent l'équipe strasbourgeoise de Stoskopf à employer également des systèmes constructifs moins courants que les modèles employés dans le logement. Proche de Théo Braun, Stoskopf décroche une commande colossale qu'il partage, comme de coutume, avec son associé Walter Oehler. Il s'agit de la construction du nouveau siège de la banque

[1333] Voir l'analyse de la cité du quai des Belges en page 218.

[1334] Voir l'analyse de la cité de la Meinau en page 261.

[1335] « Cité de la Meinau à Strasbourg », *op. cit.*

[1336] « Les balconnets sont encore nombreux au début de notre période ». Bruno VAYSSIERE, *Reconstruction, déconstruction*, *op. cit.*, p. 262.

[1337] Voir la question des équipements à Vernouillet en page 251, ou encore les développements concernant la conception des équipements en général en page 333.

fédérative du Crédit Mutuel dans le quartier nord de Strasbourg, au Wacken. Le projet est implanté sur un terrain inondable de quatre hectares, sur les rives de l'Aar. La construction de ce grand projet se fait conjointement à celle du centre administratif pour la Sogenal et dans un esprit similaire. Le permis de construire est déposé le 22 mars 1968 et le chantier dure jusqu'en 1970. Pour ce chantier, Alfred Fleishmann représente le bureau Stoskopf[1338]. L'ensemble réalisé au Wacken n'est pas sans rappeler l'expression architecturale fonctionnaliste de la première esquisse du centre administratif de la Sogenal. En effet, pour abriter les espaces administratifs, une tour de six niveaux domine un ensemble de quatre volumes bas. Ces derniers abritent : l'accueil, les départements d'exploitation, le centre de mécanographie et la restauration d'entreprise. Pour accentuer la domination visuelle de la tour, son premier niveau culmine à environ 10 mètres du sol, laissant voir son fût central. La conception de la tour se caractérise en effet par cette idée forte et simple : la mise en œuvre d'un épais fût central, de cinq mètres de large par 20 mètres de long, permet d'abriter, à chaque niveaux les éléments techniques, les circulations et sanitaires. La tour occupant, en plan, un rectangle de 32 mètres par 17 et ce fût étant un élément porteur plus restreint, chaque niveau se trouve ainsi libéré en périphérie et peut être cloisonné sans entraves techniques ou structurelles. Le cantilever qui soulève visuellement la tour du sol donne une image forte et sculpturale au projet, accentuée par un travail soigné sur les façades. En effet, la mise en œuvre, dès l'origine, d'une façade rideau dont les allèges pleines sont en tôle émaillée complétées par une double peau en verre, donne une lecture riche et subtile des parois de la tour (vol.2 ill.274,275). Cette double peau en verre écartée de 70 centimètres de la façade permet de capter la chaleur du rayonnement solaire et de la restituer par convection à l'air ambiant. Le programme décoratif intérieur est soigné, parfois spectaculaire. L'architecte décorateur, un spécialiste nommé Georges Ferran à la tête de la société *L'œuf,* traite les parois par des bandes continues contrastées aux formes souples qui atténuent l'orthogonalité stricte des volumes, particulièrement dans les volumes d'accueil et dans les salons de réception du dernier étage de la tour. Son architecture et sa décoration font l'objet d'un dossier détaillé dans la presse spécialisée en 1971[1339].

Le projet est, ici aussi, complété par un considérable programme d'extension signé par les quatre associés strasbourgeois. Dès le début de années 1970, l'équipe mène de nombreuses recherches en maquette (vol.2 ill.272,273) afin d'intégrer les nouvelles surfaces dans le complexe existant, imaginant même de dédoubler la tour par un volume jumeau. Ils optent finalement pour un développement horizontal laissant la tour être la seule émergence verticale de l'ensemble.

Le travail pour le siège du Crédit Mutuel rattache le travail de Stoskopf à une scène architecturale française prônant la rationalité constructive alliée à une mise en scène sculpturale des projets. La

[1338] Voir ADBR, fonds Stoskopf, 67J1.

[1339] Bruno VAYSSIERE, *Reconstruction, déconstruction : le hard french ou l'architecture française des Trente Glorieuses*, Paris, Picard, coll. « Villes&Sociétés », 1988, p. 262.

suspension des volumes et la mise en contraste puissante d'éléments de circulation et d'espaces servis caractérisent les projets de Michel Andrault et Pierre Parat[1340] qui émergent à la même période, comme la faculté de Lettres rue de Tolbiac à Paris en 1973 (pl.69 ill.d) ou encore le travail de Pierre Dufau pour la mairie du nouveau Créteil. La décennie des années 1970 semble être un tournant pour tous les architectes de la croissance, qui n'avaient jusque-là pas vraiment participé aux débats doctrinaux ou internationaux sur l'architecture[1341]. Les grands équipements des années 1960 et 1970 sont des occasions où leur manière de faire, issue de leur formation à l'Ensba, se confronte à des échelles de réalisation monumentales. Les projets de l'équipe Stoskopf pour de grands établissements bancaires et industriels en Alsace s'inscrivent également dans cette veine.

b. Le centre administratif de la Sogenal (1964) : histoire de trame et de façade

D'autres projets permettent d'approfondir l'exploration de la dimension technique et constructive de la production des bureaux de Stoskopf, en dehors des évolutions inhérentes à la construction de logement. L'essor de la Société Générale Alsacienne de Banque après la seconde Reconstruction va se matérialiser par un « vigoureux programme de développement commercial »[1342]. En 1955, le sigle Sogenal est créé, devenant le symbole d'un renouveau et d'un élargissement de la clientèle privée comme de celle d'affaires, favorisés par la mise en place de la CEE à partir de 1957. La banque ouvre alors de nombreuses agences[1343]. Ce développement fort s'incarne aussi dans d'importants projets d'architecture à Strasbourg : la réinstallation du siège social rue du Dôme[1344] ainsi que la construction d'un centre administratif dans une commune du nord de Strasbourg, à Oberhausbergen[1345].

La mise en place du parti (1964-1965)

Le projet du centre administratif est implanté le long d'une route départementale reliant Strasbourg à Saverne. Le programme du centre est constitué de trois types de locaux : des locaux techniques et informatiques, des locaux du personnel (infirmerie, vestiaires, restaurant) et un ensemble de bureaux[1346]. La première version du projet est élaborée en 1964 répondant à une version ambitieuse du programme, plus ample que la réalisation finale. En effet, le projet se présente (par le biais de plan de masse et de façades simplifiées) comme un vaste complexe fonctionnel.

[1340] Pierre PARAT, *Parat*, Paris, Éd. Cercle d'art, 2010, 341 p.

[1341] Jacques LUCAN, *Architecture en France, 1940-2000*, *op. cit.*, p. 207.

[1342] *1881-1981*, Strasbourg, France, Société Générale Alsacienne de Banque, 1981, p. 21.

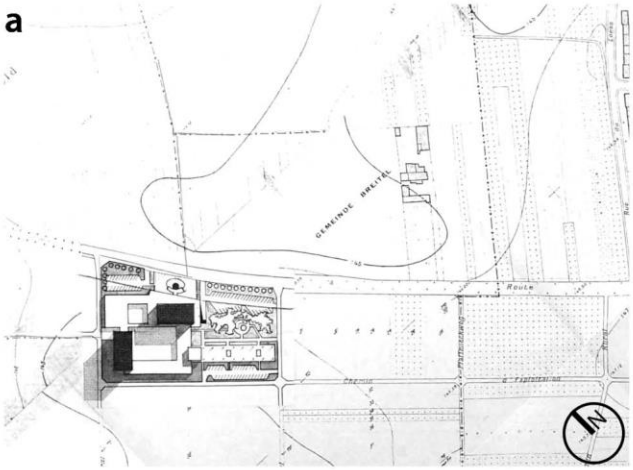
[1343] En 1979, la Sogenal ouvre un guichet à Paris, rue de Caumartin. Au fil des années 1970 et 1980, elle rouvre ou ouvre des agences en Allemagne, Autriche, Belgique ou en Suisse.

[1344] Voir les développements concernant ce projet, plus bas, en page 386.

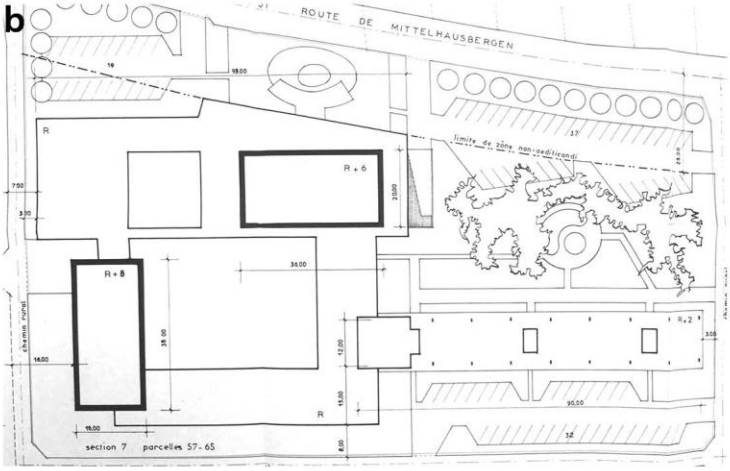
[1345] L'idée est alors de centraliser sur un site unique l'ensemble des tâches matérielles afin de libérer les agences du réseau, concentrées davantage sur le contact avec la clientèle et l'activité commerciale. Le projet doit permettre aussi dans une certaine mesure de délester le siège historique implanté dans un secteur encombré du centre ville « Le Centre Administratif de la Société Générale Alsacienne de Banque », *op. cit.*

[1346] Note générale applicable à tous les corps d'état, non daté (vers 1969), ADBR, 67J518.

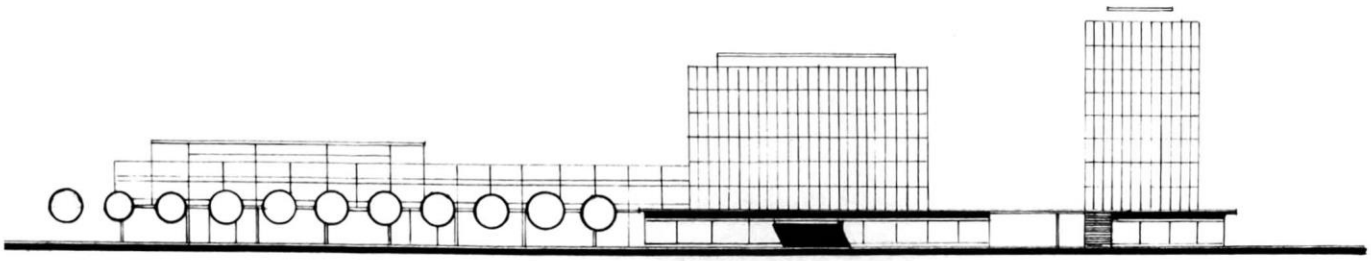
a



b

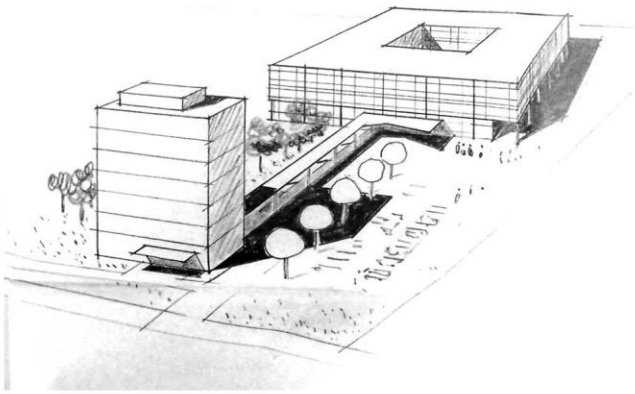


c

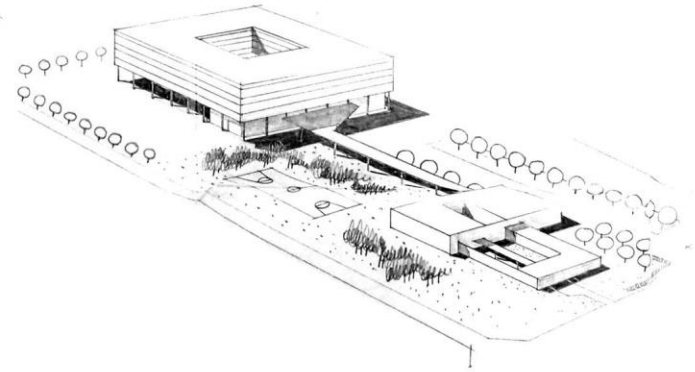


FAÇADE SCHEMATIQUE - ECH. 1:1000

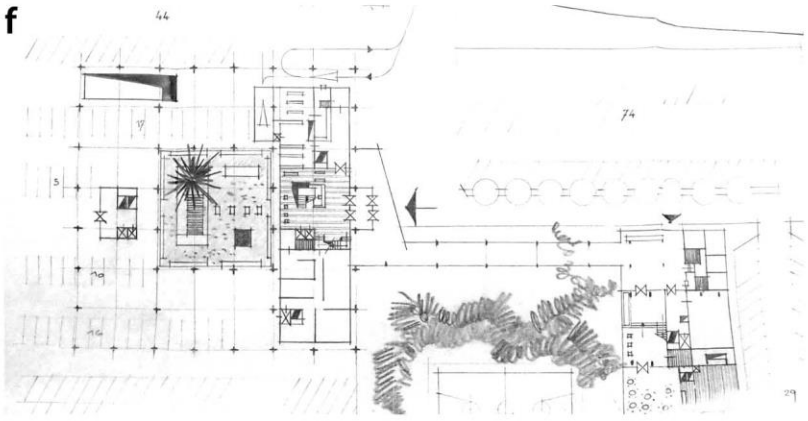
d



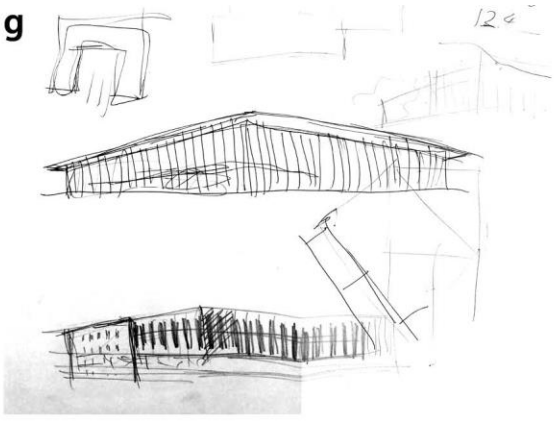
e



f



g



a,b&c. Projet version 1, plan de masse, plan du rez-de-chaussée et façade, juillet 1964 / ADBR 67J526.
d. Projet version 2, esquisse volumétrique, octobre 1964 / ADBR 67J526.
e. Projet version 3, esquisse volumétrique, décembre1964 / ADBR 67J588.
f. Projet version 3, esquisse du plan du rez-dechaussée, novembre 1964 / ADBR 67J526.
g. Recherches non datées (vers décembre1964) / ADBR 67J588.

Un grand rez-de-chaussée accueille les guichets, locaux sociaux et espaces de services dans une forme de socle agrémentée par des patios. Ce socle relie et permet l'accès à plusieurs volumes, selon une composition orthogonale[1347]. Un premier volume épais, de 36 mètres de long par 20 de large, en émerge, afin d'accueillir les bureaux et se déploie sur six niveaux au-dessus du rez-de-chaussée. Pour les logements, une barre de deux niveaux s'étire et atteint les 90 mètres de long sur une largeur standard de 12 mètres.

Enfin, un troisième immeuble de huit niveaux - programmé pour une seconde tranche travaux - accueille un programme complémentaire de bureaux (pl.64 ill.b,c). Malgré son aspect sommaire, l'élévation établie évoque une architecture de verre, fonctionnaliste et rigide, influencée par l'œuvre de Mies van der Rohe. Cependant, l'échelle disproportionnée du projet initial est abandonnée à la fin de l'année 1964 au profit d'une disposition plus modeste, ne dépassant pas les deux niveaux sur rez-de-chaussée. À propos de cette version, Pierre Vivien écrit : « J'émets un avis favorable à ce projet, dont les nouvelles dispositions me paraissent nettement faciliter une intégration ultérieure dans le plan d'extension du quartier »[1348] . Infléchissement des ambitions originelles ou mise en conformité du projet avec son terrain d'assise, cette nouvelle échelle convient en tout cas mieux aux autorités.

En octobre 1964, la forme du projet s'approche donc de celle de la réalisation finale (pl.64 ill.d). Deux volumes distincts succèdent à la complexité formelle et au caractère urbain initiaux. L'axonométrie acte cette étape : d'une part, le centre administratif composé d'un parallélépipède de plan carré organisé autour d'un patio central. Ce volume présente seulement deux niveaux sur un rez-de-chaussée, socle ceint d'une colonnade. Par ailleurs, un second édifice distinct pour les habitations prend la forme d'une tour de six niveaux sur rez-de-chaussée, couronnée par un attique. L'expression générale des volumes reste fonctionnelle, conformément aux premières esquisses. En décembre 1964, une esquisse acte une nouvelle étape, dans laquelle les étages de la tour sont supprimés. Le volume devient une entité secondaire : ainsi c'est le centre qui devient, sans équivoque, la dominante de la composition (pl.64 ill.e). Au fil des esquisses, l'option d'un plan centré pour l'édifice principal demeure un des invariants principaux du projet, accompagné d'une expression architecturale fondée sur une géométrie et une composition ordonnés et sévères. En retrait de la forme dominante du centre, le programme d'habitation est, dans sa version finale, totalement indépendant et constitue un volume secondaire sur le site. Le ministère de la Construction délivre le 22 novembre 1965 le permis de construire du centre administratif, sur la base d'une demande déposée le 21 juillet 1965 et suite aux avis favorables du maire et du directeur départemental de la Construction, Pierre Vivien[1349].

[1347] L'orthogonalité se met en place à partir des chemins ruraux qui bordent latéralement le terrain d'emprise, mais ignore l'inclinaison de la route départementale.

[1348] Lettre de Pierre Vivien, directeur départemental du ministère de la construction, le 26 janvier 1965. ADBR, fonds Stoskopf, 67J503.

[1349] Les travaux concernant l'édifice principal sont réalisés à partir d'avril 1966 et s'achèvent définitivement dans le courant de l'année 1968.

Variations sur un programme et une trame

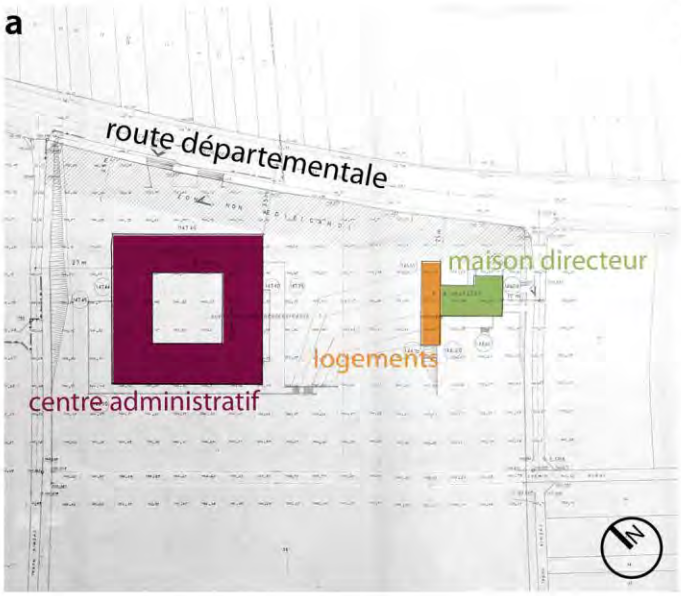
Le travail d'évolution de la façade s'accompagne d'une recherche conjointe sur l'évolution de la structure de l'édifice et sur la répartition du programme. Dans le projet final, le programme est réparti de façon simple et fonctionnelle[1350]. Le bâtiment du centre administratif occupe une emprise carrée, définissant, en son centre, un jardin intérieur. On accède à l'édifice, en façade nord, par une sorte de péristyle. Au rez-de-chaussée, le jardin se place dans la continuité de cet espace, antichambre extérieure dans le parcours du visiteur, définit par les épaisses colonnes sculpturales qui l'entourent. Le visiteur accède au hall, généreusement vitré, depuis cet espace.

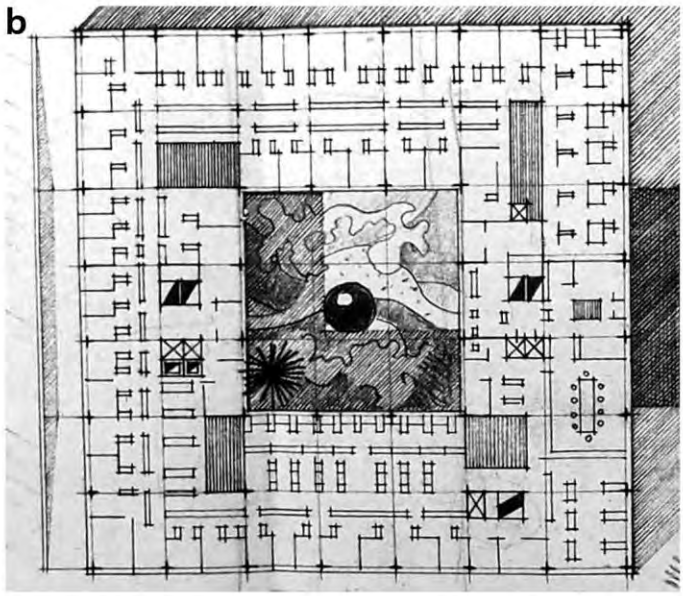
L'emprise et la trame structurelle de l'édifice varient au gré de l'évolution du projet de façade. En mars 1965, les plans respectent une trame structurelle rythmée par un entraxe de 7,92 mètres, correspondant à la mise en place de six modules préfabriqués de 1,32 mètres sur la longueur d'une travée[1351]. L'édifice se développe selon un plan carré de 55 mètres de côté correspondant à sept travées. Sur son pourtour extérieur, 32 colonnes ceinturent l'édifice au rez-de-chaussée dont quatre positionnées sur les angles (pl.65 ill.b,c). Cette trame est resserrée, par la suite, puisque l'édifice réalisé, selon les plans de 1966, occupe l'emprise d'un carré de 51 mètres de côté comprenant un patio central carré de 26 mètres de côté. L'entraxe des poteaux n'est plus que de 6,60 mètres correspondant maintenant à la mise en place de 5 modules préfabriqués sur la longueur d'une travée (pl.65 ill.d). Les poteaux tronconiques du rez-de-chaussée ont une base carrée de 50 cm de côté et leurs arêtes s'évasent pour atteindre une section carrée de 80 cm à la base des chapiteaux (pl.65 ill.e). Mais la modification majeure concerne leur position puisque les angles sont maintenant libérés, même si les poteaux sont toujours au nombre de 32 sur la périphérie extérieure. La libération des angles allège, visuellement, la construction. Les espaces bénéficient ainsi de fenêtres d'angles au rez-de-chaussée, permettant d'agrandir virtuellement leurs limites. À l'étage, les éléments préfabriqués recouvrant les angles de l'édifice les donnent à lire tels des creux, témoins de la libération structurelle des angles. Dans la version finale, si une autre file de poteaux ceinture le jardin intérieur, plus aucun élément porteur intermédiaire ne vient perturber, en revanche, les espaces intérieurs.

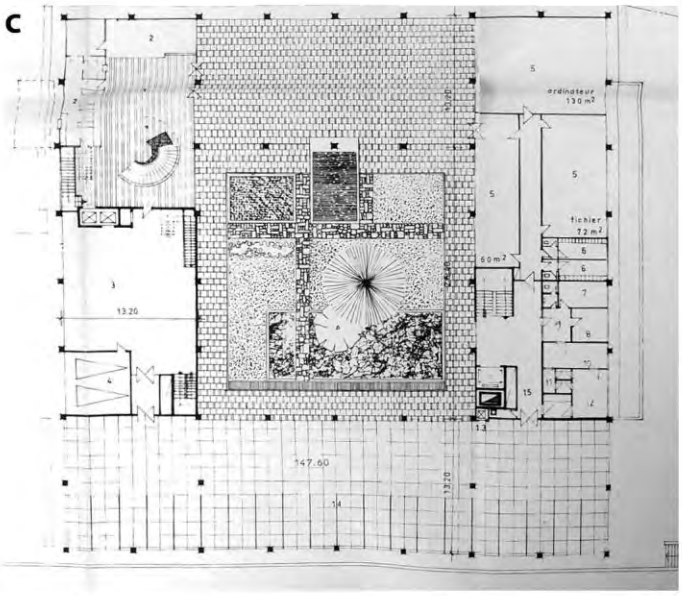
Les dalles des étages sont supportées par des poteaux de béton positionnés, selon l'entraxe de 1,32 mètres, en périphérie des deux niveaux supérieurs : ces poteaux sont dissimulés par les éléments préfabriqués qui les habillent en façade. Malgré la mise en œuvre d'éléments standardisés, la recherche de légèreté et de composition participe à la noblesse de la façade finale qui donne à lire la trame de sa structure porteuse.

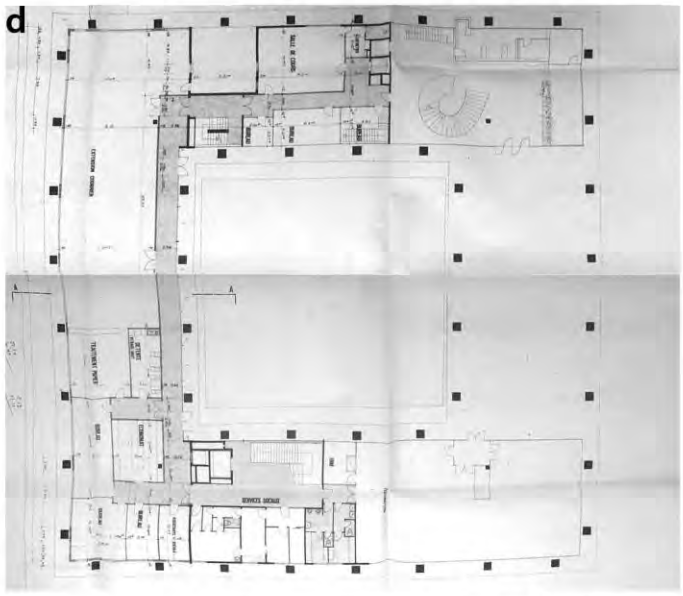
[1350] Le rez-de-chaussée permet d'accueillir, outre le hall d'accès, un guichet accessible par automobile, les services du courrier, de la mécanographie et les services du personnel. Des parkings réservés à la direction donnent sur la façade sud du bâtiment. Le sous-sol semi-enterré, invisible depuis l'accès et la route départementale au nord, est occupé par des chambres fortes, les archives, l'économat ainsi que des locaux techniques. Les étages supérieurs sont desservis par trois cages d'escalier et trois ascenseurs. Le premier étage abrite la direction ainsi que des services de bureaux. Le second étage abrite la direction du personnel des services bancaires et la cafétéria (pl.65 ill.f). Devis descriptif sommaire, juillet 1965, ADBR, fonds Stoskopf, 67J497.

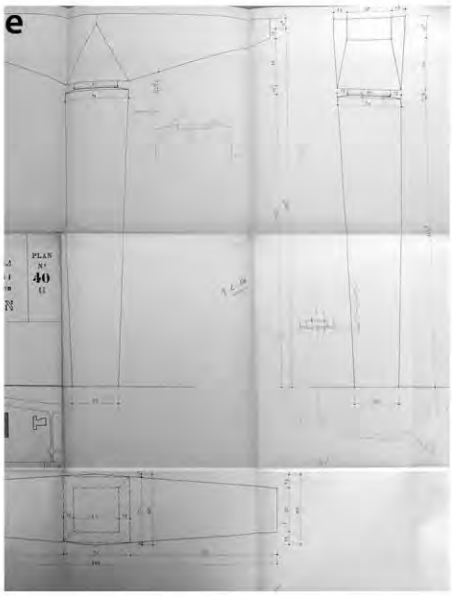
[1351] ADBR, fonds Stoskopf, 67J488.











a. Plan de situation et répartition du programme / ADBR 67J588. schéma GB.
b. Plan d'étage, décembre 1964 / ADBR 67J588.
c. Plan du rez-de-chaussée, avril 1965 / ADBR 67J498.
d. Plan du rez-de-chaussée, juillet 1973 / ADBR 67J506.
e. Profils des poteaux du rez-de-chaussée / ADBR 67J498.
f. Ambiance intérieure (le restaurant) / AFS.
g. L'escalier du hall / AFS.

Le soin apporté à l'enveloppe extérieure est accompagné d'un travail sur la qualité de définition des espaces intérieurs. À ce titre, le hall devient un point fort du centre. Ses parois – les sols et certains éléments verticaux – sont revêtues de marbre vert, qui donne une préciosité et démultiplie l'espace par sa brillance. Le marbre est rehaussé par l'emploi du bois pour les portes et le mobilier. Un escalier, objet conçu comme un événement plastique en rupture avec la rigueur expressive des autres éléments, prend place dans le hall. De forme courbe, il est supporté par un limon central : sa légèreté est soulignée par des garde-corps en verre surmontés d'une main courante en bois (pl.65 ill.g). La mise en place d'importants vitrages qui définissent les limites du hall engendre des jeux de continuité spatiale entre intérieur et extérieur et offrent ainsi de nombreuses vues diagonales sur le jardin central. Ces jeux de transparences sont poursuivis à travers des cloisons intérieures vitrées, mises en œuvre autour du hall (pl.65 ill.a). Placée en symétrie du hall, une salle, vitrée sur trois faces, accueille un nouvel équipement informatique mis en scène comme élément de modernité du programme[1352]. Aux étages, les espaces de travail sont de vastes espaces définis par le rythme intérieur des files de la structure porteuse dont l'épaisseur permet de dissimuler les équipements techniques et participer ainsi à une esthétique générale épurée. Le jardin positionné en continuité du porche d'accès et de la zone de stationnement est un élément qui fait aussi l'objet de nombreuses recherches[1353]. Son aménagement tente d'atténuer la centralité du plan comme en témoigne la perspective sur le jardin (vol.2 ill.254), grâce à la mise en œuvre de bassins et de chemins définis par des pas japonais.

Variations sur une façade : de la profusion à la rationalisation

L'architecture du centre administratif et sa façade font l'objet de recherches approfondies. Les dessins de l'hiver 1964 présentent des façades de type mur-rideau en verre relativement courantes comme l'agence en emploie, à différentes reprises, pour des programmes tertiaires. La mise en œuvre du mur-rideau en verre, enveloppe rapportée et dissociée de la structure porteuse, s'est largement répandue depuis les premières expériences des protagonistes de Mouvement moderne. Certains architectes marquent particulièrement cette diffusion : Walter Gropius et son projet très diffusé pour les usines Fagus, construit entre 1911 et 1913, ou encore les recherches théoriques des années 1920 puis surtout les importantes réalisations américaines de Mies van der Rohe dans les années 1950[1354]. En France, Beaudouin, Lods et Prouvé avec la Maison du peuple à Clichy dans les années 1930 puis les architectes, des Trente Glorieuses comme Raymond Lopez ou Edouard Albert poursuivent ce mouvement en développant des variations sur le même thème.

[1352] Cet important ordinateur permet alors de centraliser les informations des 90 guichets bancaires français. *1881-1981*, *op. cit.*

[1353] Voir ADBR, fonds Stoskopf, 67JJ515.

[1354] Peter CARTER, *Mies Van Der Rohe At Work*, *op. cit.*

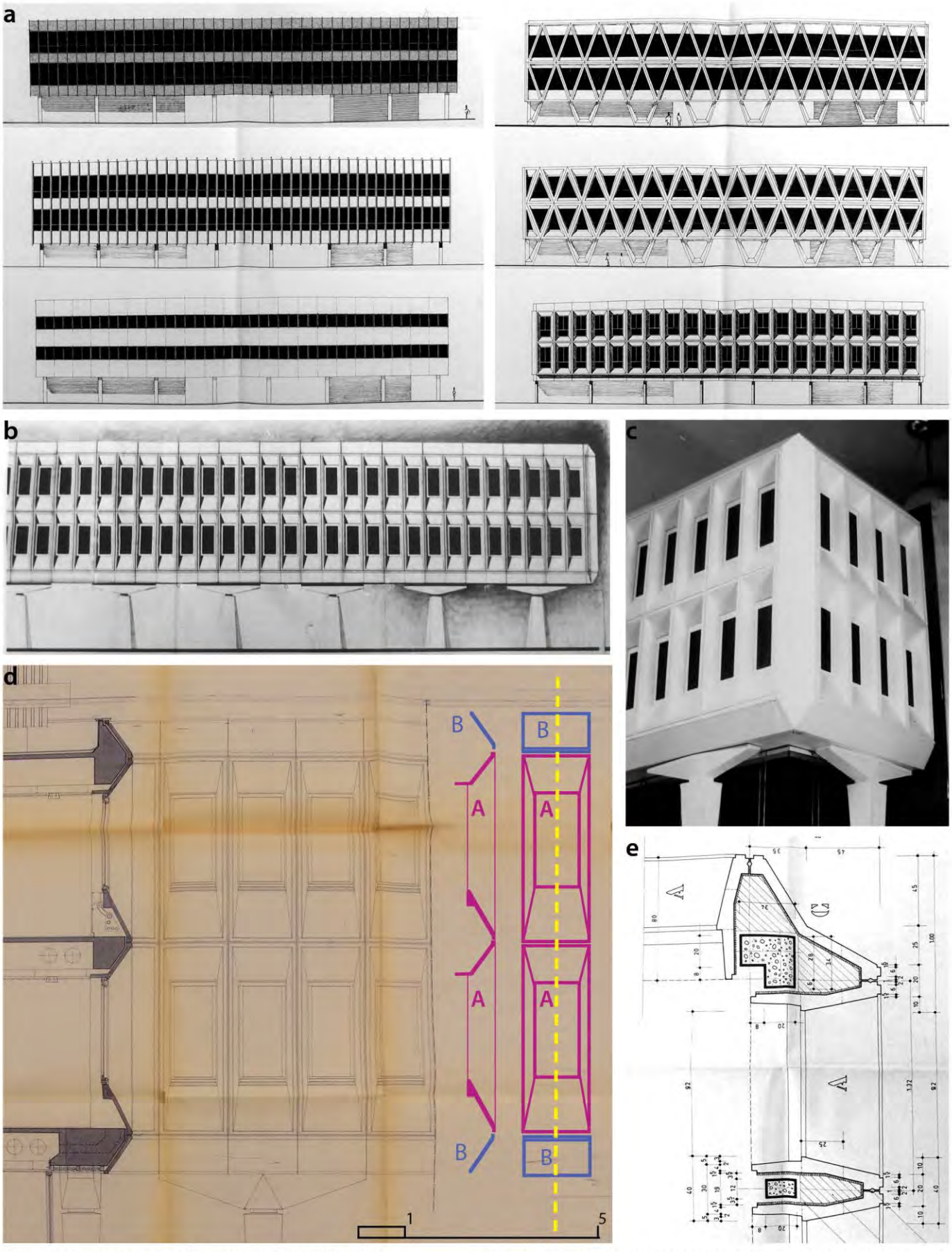
Concernant le centre administratif, en 1965, des échanges entre la SAE et Walter Oehler témoignent de l'élargissement de la recherche sur la matérialité et la qualité de la façade finale[1355]. Les architectes s'orientent vers la mise en œuvre d'une façade en éléments préfabriqués pour les deux étages du centre administratif. Les courriers évoquent la possibilité de deux options : des éléments vitrés avec châssis métallique ou alors des éléments modulaires en béton. Les architectes établissent, au courant du mois de mars 1965, une série d'esquisses concernant ces deux options, mur-rideau ou éléments modulaires pleins. Les architectes testent de nombreuses variantes (pl.66 ill.a). Pour l'option mur-rideau, ils varient la hauteur du bandeau vitré, le rythme et l'épaisseur des trumeaux ainsi que la couleur des parties pleines. Pour tester l'option béton, les architectes introduisent une dynamique structurelle plus sculpturale.

Le design des éléments de stabilité suit, dans certaines esquisses, le jeu des forces obliques de la structure ; la façade devient une résille épaisse. Les poteaux du socle, soumis à ces forces, deviennent des éléments en forme de « v ». La recherche structurelle témoigne d'une volonté d'économie de matières et de moyens, pondérée par une volonté d'ordonnance esthétique. Les esquisses s'orientent vers un choix technique et aussi vers l'établissement d'une juste proportion. Un dessin, probablement réalisé vers la fin de l'année 1965 (pl.66 ill.b), montre un ordonnancement qui s'approche du choix final. La façade possède maintenant deux registres. Celui du socle est rythmé par des poteaux, de type pylônes qui supportent des chapiteaux massifs et s'étirent pour recevoir la charge des dalles des étages supérieurs. Les deux niveaux supérieurs forment le second registre de la façade de l'édifice. La façade courante est habillée d'éléments modulaires préfabriqués en béton présentant un ébrasement extérieur important qui dévoile la profondeur de la façade. Ce dessin conserve aussi la trace de la volonté d'une dynamique des lignes présentes dans des esquisses préliminaires de mars 1965 mais de façon moins sculpturale.

Dans le projet final, certains éléments sont corrigés afin de mieux répondre aux jeux de forces auxquels ils sont soumis. Les épais pylônes du rez-de-chaussée sont inversés, devenant des massifs tronconiques exprimant mieux le parcours des forces exercées en leur sein. Les plans de détails des panneaux montrent un système ingénieux et économique. On distingue en effet seulement 7 types de panneaux pour recouvrir l'ensemble de l'édifice. Les deux types principaux sont le type A et le type B représentant 464 pièces chacun[1356]. Les autres types de panneaux (C, C1, D1, D2 et D3) sont déclinés à huit pièces chacun afin d'habiller les quatre angles extérieurs de l'édifice et les quatre angles intérieurs (côté patio).

[1355] Malgré cette prise de contact et les liens étroits avec les bureaux Stoskopf, cette société n'obtient pas finalement le marché passé en 1966. Mais elle interviendra en sous-traitance de l'entreprise Zublin pour la réalisation des panneaux de façade. Voir ADBR, fonds Stoskopf, 67J501.

[1356] Voir ADBR, fonds Stoskopf, 67J516.



a. Diverses variantes de façade, mars 1965 / ADBR 67J588.
b. Esquisses de façade, non datée (vers nov. 1965) /ADBR 67J503.
c. Maquette d'étude, non datée (vers nov.1965) / ADBR 67J503.
d. Façade-coupe type présentant l'assemblage des panneaux courants A et B, novembre 1965 / ADBR67J516.
e. Détail d'assemblage des panneaux d'angle extérieur, novembre 1965 / ADBR 67J516.

Le panneau de type A est l'élément modulaire permettant de ménager les baies. Ces éléments recouvrent en hauteur un étage entier. La profondeur importante des éléments, sur 80 centimètres, permet de créer un ébrasement extérieur de 50 centimètres. Par ailleurs, les éléments de type B permettent de traiter l'acrotère et en les inversant, permettent d'habiller la « transition » entre la façade et la sous-face de la dalle supérieure du rez-de-chaussée (pl.66 ill.d,c,e). Le nombre limité d'éléments aboutit à une mise en œuvre répétitive selon une ordonnance soulignée par les joints de rencontre entre chaque élément, traités en « creux », tous les 1,32 mètres. Le traitement du rez-de-chaussée est épuré : les espaces, délimités par des baies vitrées en retrait, ajoutent à l'autonomie visuelle des éléments en béton en façade : l'impression visuelle d'étages suspendus est ainsi accentuée.

L'esthétique des projets développés pour la Sogenal n'est pas sans évoquer l'architecture diffusée par des revues comme *L'Architecture d'Aujourd'hui.* La sensibilité personnelle de Walter Oehler pour l'architecture moderne[1357] mais aussi les voyages effectués par Stoskopf avec la SCIC ont sans doute enrichi leurs univers de références. Le travail de Marcel Breuer nourrit le projet d'Oberhausbergen. Le centre de recherches IBM de La Gaude dans le Var[1358], conçu au début des années 1960 par Breuer est sans doute le projet de référence pour les façades du centre administratif de la Sogenal (pl.69 ill.c). On y retrouve le plissage en « accordéon » des éléments de façade, devenu une signature du travail de Breuer. Le travail des registres, des proportions, et de la forme sculpturale des piliers du rez-de-chaussée coulés en place, rapprochent fortement les deux édifices. Ce qui les distingue, c'est tout d'abord un choix de composition. Stoskopf propose un édifice austère et introverti, de plan centré, là où Breuer propose un développement linéaire selon une forme courbe de double « Y ». Breuer propose d'adapter la hauteur de ses piliers du rez-de-chaussée pour s'adapter à la topographie du site, alors que Stoskopf rétablit un niveau de référence d'altimétrie constante. Les trames structurelles employées diffèrent également. Les poteaux arborescents géants de Breuer sont espacés de plus de 12 mètres, leur donnant un poids visuel parfois aussi important que le registre supérieur en façade. Par ailleurs, Breuer cale ses éléments modulaires sur une trame de 1,80 mètres. Pour le calepinage modulaire des façades, une rangée horizontale supplémentaire marque la séparation entre le premier et le second étage chez Breuer, élément un temps imaginé mais finalement évacué du projet de Stoskopf.

2) La dimension esthétique et stylistique : une architecture de « l'épuration »

La production de Stoskopf recourt à des registres d'expressions variés alliés à une volonté de rationalisation et d'épuration, voire de simplification architecturale et stylistique. Cette volonté de simplicité est partagée par toute une génération d'architectes et de décideurs à partir de la Libération,

[1357] Entretien réalisé par l'auteur avec Sabine Bromberger, fille de Walter Oehler le 10/07/2013 à Obernai.

[1358] Cranston JONES, *Marcel Breuer réalisations et projets 1921-1962*, Paris, France, Vincent, Fréal & Cie, 1962, p. 58-63.

comme l'a déjà souligné Gilles Plum[1359]. Dès lors, comment s'opèrent les choix en la matière ? À travers l'exemple d'un projet d'expression moderne construit en plein centre de Strasbourg, nous interrogeons ici les stratégies de l'architecte comme les influences de son contexte d'exercice.

a. Histoire d'une œuvre, au prisme d'influences et de pratiques diverses

Une modernité imposée : rénovation de l'Hôtel Livio (1969-1977)

L'hôtel Livio[1360], construit en 1791, accueille la direction générale de la Société Générale Alsacienne entre 1881 et 1919[1361]. La Sogenal décide de réinvestir l'hôtel à la fin des années 1970. L'opération consiste d'une part, à rénover l'édifice existant et d'autre part, à construire, sur la parcelle voisine, l'annexe de la direction. Le parti de ce projet s'affirme dès février 1969 : la société immobilière de Strasbourg[1362] souhaite en effet dégager l'hôtel Livio des constructions qui l'enserrent alors. Pour sa mise en valeur, le projet comprend la destruction et reconstruction à l'identique des pavillons latéraux qui encadrent la cour d'honneur mais surtout la démolition de tous les autres immeubles existants sur l'îlot afin de permettre la construction d'une extension neuve à l'angle des rues du Dôme et du Temple-Neuf. En effet, cette extension permettrait l'accueil du public au rez-de-chaussée ainsi que l'aménagement de bureaux et de locaux sociaux aux étages et en outre, la création d'un parking souterrain de deux niveaux. Le projet initial propose une volumétrie originale pour le traitement de cet angle urbain important[1363]. Dès 1969, la répartition des éléments majeurs du programme et les dispositifs intérieurs sont en place avec la création d'un hall de plan circulaire sur deux niveaux dans lequel s'inscrit un bel escalier à volées courbes. Le traitement arrondi du socle, à l'extérieur, traduit cette organisation intérieure qui tend à exprimer une image moderne de la société. Ces éléments structurants du projet demeurent au gré des modifications extérieures.

A l'extérieur, surplombant les accès, le volume est composé de deux corps de bâti de deux niveaux chacun, recevant un revêtement de pierre ; ils permettent la jonction entre l'extension avec l'édifice existant. Cet artifice, Stoskopf l'a déjà utilisé place de l'Homme-de-Fer pour articuler les volumes au pied de la tour[1364]. Ces deux volumes sont rythmés de baies qui reprennent exactement les proportions des baies de la façade de l'hôtel. Les architectes cherchent ainsi à s'adapter « en matériaux et proportions au caractère de l'ancien hôtel»[1365] (pl.67 ill.a,b,c).

[1359] Gilles PLUM, *L'architecture de la reconstruction*, *op. cit.*, p. 173.

[1360] L'hôtel Livio est un édifice de style néoclassique construit en 1791 par l'architecte parisien François Pinot pour le prince François-Charles-Joseph de Hohenlohe-Waldenburg.

[1361] En 1919, elle quitte les lieux pour laisser la place à la succursale strasbourgeoise et s'installe, pour près de 60 ans, au 4 rue Joseph-Massol. *1881-1981*, *op. cit.*, p. 18.

[1362] Pour le projet de réinstallation de la direction générale dans l'hôtel Livio, la Société Générale Alsacienne de Banque est représentée par une société anonyme dénommée société immobilière de Strasbourg.

[1363] Voir les plans du projet datés du 5 février 1969. AMS, archives de la police du bâtiment, 685W139.

[1364] INSERER RENVOI HOM DE FER

[1365] Description sommaire des nouveaux aménagements, mai 1969, AMS, archives de la police du bâtiment, 685W139.

Ces volumes d'accompagnement urbain de deux niveaux sur rez-de-chaussée constituent en fait un écrin de facture sobre pour un volume d'expression plus contemporaine prolongé en attique, au niveau R+3. Ce volume, entièrement vitré par un mur rideau, se caractérise par une sorte de maille écossaise, produite par le croisement des lignes horizontales des raidisseurs et des trumeaux avec les horizontales constituées par les allèges et linteaux. Cette attitude de projet composite constitue une évolution dans la production des bureaux strasbourgeois : une écriture architecturale moderne mais néanmoins tempérée afin de gérer le lien avec l'existant, ici l'édifice du XVIII^{e} siècle dont le projet s'inspire. La recherche de proportion permet de lier l'extension moderne à l'architecture néo-classique de l'hôtel, dont la modénature demeure sobre et rigoureusement proportionnée. L'évolution du dessin de l'extension est aussi le fruit d'un jeu d'échanges intenses, parfois tendus entre les architectes, les services de la Ville et les représentants des Monuments historiques entre mai 1969 et juin 1971, au moment où un consensus est finalement trouvé.

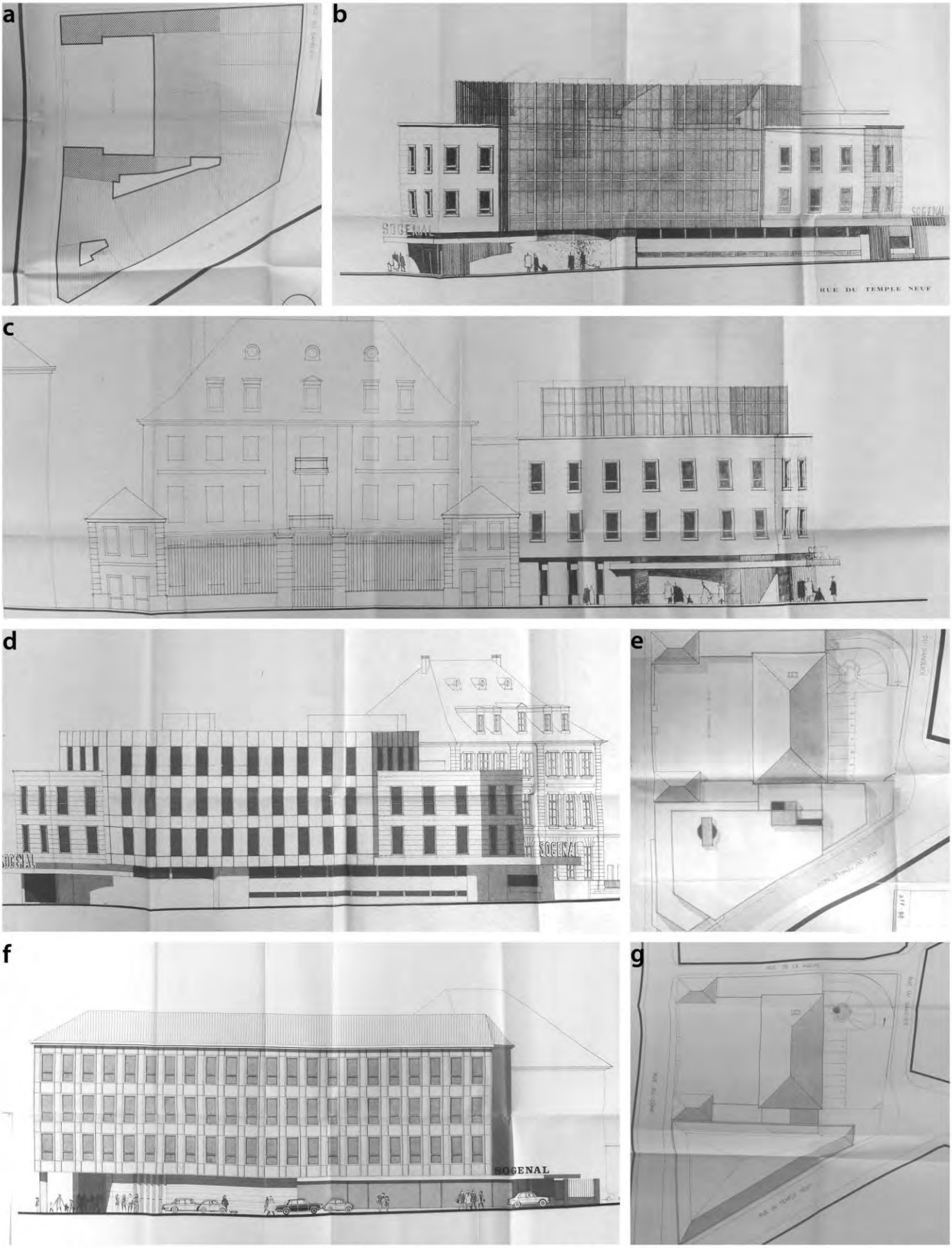
Le projet de 1969 va en effet être remis en question, tout d'abord par Bertrand Monnet et Fernand Guri qui se montrent défavorables au projet de Stoskopf lors d'une conférence de la police du bâtiment[1366]. Examinant la maquette du projet, Guri dénonce son « effet de masse » et avoue préférer une version initiale du projet dessiné par Stoskopf, dont il ne reste malheureusement aujourd'hui pas de traces. De son côté, la Sogenal fait savoir que l'éventuelle réduction du programme est inenvisageable et menace d'abandonner le projet[1367]. L'argument principal développé par la Sogenal sur ce projet durant les deux années de négociation reste principalement la volonté d'amélioration d'un secteur urbain en mettant en valeur son patrimoine par le dégagement de l'hôtel Livio[1368]. Cependant, l'architecture étudiée pour l'extension traduit la volonté simultanée d'afficher une certaine modernité.

Les remarques de la conférence de 1969 aboutissent à une nouvelle mouture du projet au début de l'année 1970, préalablement concertée avec Monnet et Guri. Le projet est donc présenté, pour la seconde fois, en mars 1970 à la commission municipale pour la protection des sites. Stoskopf et Oehler ont sensiblement modifié leur projet. En effet, la partie contemporaine est maintenant rythmée par le même type de percement que les corps classiques, incluant dans son mur rideau des parties opaques, unifiant ainsi l'expression générale des volumes (pl.67 ill.d,e). Stoskopf refuse, face aux demandes de la commission, d'apposer un toit sur le projet. Cette seconde version est validée par la commission et par l'architecte Robert Will, qui y siège et soutient le projet. Cependant, la question de la toiture devient un quasi point de rupture. Jean Dumas, conservateur général des Monuments historiques refuse de valider ce projet aux toitures plates, implanté dans un secteur historique de la ville, avec la cathédrale en co-visibilité.

[1366] P.V. de la conférence de la police du bâtiment, 16 juin 1969, AMS, archives de la police du bâtiment, 685W139.

[1367] Note récapitulative, juillet 1969, AMS, archives de la police du bâtiment, 685W140.

[1368] Lettre de Guillaume Labadens à Pierre Pflimlin, 6 mars 1970, AMS, 685W140. Labadens insiste sur ce point en soulignant que son projet amène « une importante amélioration à l'aspect du quartier en dégageant l'immeuble du XVIII^{e} siècle, qui sera d'ailleurs restauré. »



a. Plan de masse de l'état existant, mai 1969 / AMS, 685W139. (en gris clair, les immeubles détruits).
b&c. Façade sur la rue du Temple-Neuf et sur la rue du Dôme, projet n°1, mai 1969 / AMS, 685W139.
d&e. Façade sur la rue du Temple-Neuf et plan de masse, projet n°2, mars 1970 / AMS, 685W139.
f&g. Façade sur la rue du Temple-Neuf et plan de masse, projet final n°3, janvier 1971 / AMS, 685W140.

Walter Oehler trouve un point d'accord avec ce dernier lors d'une réunion en juin 1970 et accepte la toiture mais Stoskopf, absent à cette réunion, désavoue son associé. Il adresse un courrier à Bertrand Monnet, lui reprochant de soutenir finalement la position de Dumas et de transformer son accord préalable en un refus[1369].

Les architectes sont clairement soutenus par la ville qui voit dans l'opposition et les nombreuses réserves des Monuments historiques une forme de prise de revanche vis-à-vis d'autres opérations à Strasbourg, notamment la construction du centre Halles[1370]. Le projet trouve enfin l'accord de toutes les parties prenantes, fruit d'un consensus, aboutissant à l'obtention du permis de construire en 1971. L'expression de la façade exprime ce consensus de façon ambiguë. L'extension initialement fragmentée en différents volumes laisse place à un seul monolithe paré quasi intégralement d'une façade rideau moderne (pl.67 ill.f,g). Mais les parties pleines sont en travertin, traduisant une volonté d'anoblir l'objet, et son appareillage tâchant de ne pas accentuer les verticales déjà appuyées par les raidisseurs. La volonté d'ordonnance revendiquée au départ se trouve hybridée avec l'expression contemporaine et plus « sèche » du mur-rideau. Une toiture de cuivre couronne finalement ce volume, comme l'a souhaité Jean Dumas. La commission municipale des sites, malgré son accord, déplore l'uniformité architecturale finalement produite (vol.2 ill.291,292). Le projet est une source de conflits entre la ville et les Monuments historiques, qui finissent par obtenir gain de cause. Au détriment des réserves de la commission municipale des sites, l'architecture qui en résulte est hybride, d'une expression plus sévère que les premières versions envisagées.

Réinterprétation du vocabulaire moderne

La réinterprétation du vocabulaire moderne dans la production de Stoskopf semble relever d'au moins de types d'attitudes différentes. Tout d'abord dans le cadre des débuts de la production de la SCIC et ensuite, dans le cadre de la conception architecturale de grands équipements, on peut déceler une réinterprétation, voire un réemploi de certaines formes développées dans l'entre-deux-guerres par les protagonistes du Mouvement moderne. L'architecture des logements collectifs produits par Stoskopf exprime une tension qui varie, au fil de la production de ses agences, entre principes de composition académiques et principes modernes. L'emprunt moderne n'est que partiel. A propos de l'architecture du « hard french », Bruno Vayssière note : « On se méfie des grandes lignes de flottaison. L'architecture ne veut rien emprunter au paquebot moderniste ; elle préfère le jeu de l'évidence des trames et de la structure »[1371]. Chez Stoskopf, le discours et le plan de masse recourent à des notions de composition classiques et académiques. Mais l'architecture, particulièrement celle des premiers grands

[1369] Stoskopf écrit à Monnet « J'accorde pour ma part le plus grand poids à ton jugement et à celui de GURI. Mais encore faudrait-il que votre avis soit exprimé avec fermeté. » Lettre de Stoskopf à Bertrand Monnet, 12 juin 1970. AMS, archives de la police du bâtiment, 685W140.

[1370] L'adjoint écrit : « Les services municipaux sont gênés dans l'accomplissement de leur mission. » Lettre de l'adjoint De Redinger à Pierre Pflimlin, 8 juin 1970. AMS, , archives de la police du bâtiment, 685W140.

[1371] Bruno VAYSSIERE, *Reconstruction, déconstruction*, *op. cit.*, p. 263.

ensembles à Vernouillet, Poissy, Créteil ou Bobigny, adopte une esthétique sérielle, homogène, et use parfois de subterfuges pour donner à lire nettement ses contours. Des contrastes violents[1372] – façade blanche et joues de coursives ou de balcons peintes en noir – participent du renforcement d'effets de simplification de certains détails, et amplifient leur photogénie. Les systèmes de division des façades ne se soumettent plus au jeu classique de la composition. Entre la cité du quai des Belges livrée en 1952 et la cité de Vernouillet livrée en 1959, on peut déjà lire cette évolution malgré la proximité typologique des plans des cellules. C'est principalement l'évolution des façades qui exprime ce changement, ce passage vers le « hard french ». Les corniches, soubassements et encadrements de fenêtres encore employés au début des années 1950 disparaissent du vocabulaire des façades qui deviennent une surface lisse, répétitive et uniforme.

La démultiplication presque « infinie » des carrés dans la composition des façades participe d'un motif abstrait et sans profondeur[1373] (pl.68 ill.a,b). À la même période, un architecte comme Dubuisson travaille, lui, sur un motif de façade qui joue davantage sur les profondeurs, influencé par Max Bill et l'art cinétique : « Les compositions de Jean Dubuisson obéissent à cette "logique" qui rend compte de l'interrelation entre l'architecture, le design et l'industrie » [1374]. Stoskopf semble plutôt reconduire, en les simplifiant, des solutions mises en œuvre dans les années 1930 par l'avant-garde. Ainsi, les façades de Vernouillet ne sont pas sans évoquer celles de certaines cités réalisées dans les années 1930, notamment en Allemagne, sous la république de Weimar, comme par exemple la cité réalisée par Paul Mebes (1872-1933) à Lichtenberg, proposant une architecture « égalitaire » selon Christine Mengin[1375].

Les évolutions techniques amènent vite les équipes de Stoskopf et la SCIC à considérer d'autres solutions, au fil des années 1960 et, notamment, l'emploi massif d'éléments de façades préfabriquées pour les allèges créant des effets de bandeaux et générant une forte horizontalité et une nouvelle forme d'uniformité des édifices, comme à l'Esplanade, mais rompant avec la lisseur et blancheur parfaite des premières opérations. Néanmoins, si les plans et façades d'édifices de logements prennent toujours un aspect répétitif et standardisé, derrière lequel l'idée de la cellule n'est pas questionnée explicitement[1376], d'autres aspects des projets révèlent une volonté de créer une certaine « intimité », notamment dans le cas d'opération dite de standing. C'est le cas des halls d'entrées des immeubles, lieux d'investissements esthétiques et économiques.

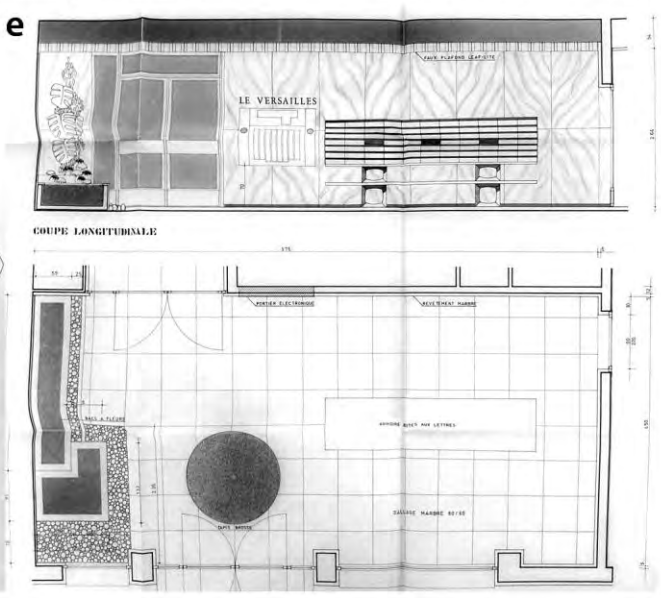
[1372] Voir les illustrations de Charles-Gustave STOSKOPF, *Gustave Stoskopf et son équipe : un bilan 1947-1972*, *op. cit.*

[1373] Voir les descriptions faites, notamment sur les barres des Mureaux par Jean-Patrick FORTIN, *Grands ensembles, l'espace et ses raisons*, *op. cit.*, p. 52.

[1374] Pascal PERRIS, « Jean Dubuisson en Lorraine », *op. cit.*, p. 39.

[1375] Christine MENGIN, *Guerre du toit et modernité architecturale*, *op. cit.*, p. 270.

[1376] Cette idée est à relativiser. Les cellules font souvent l'objet de nombreuses variantes et sont des terrains de recherche en terme de confort et de fonctionnalité. Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 janvier 2014.



a. Façade à Poissy / archives CDC, Créteil, photos Jean Biaugeaud.
b. Façade et balconnet à Créteil / archives CDC, Créteil, photos Jean Biaugeaud.
c. Chapelle de Vernouillet / photo Y.Guillemaut.
d. Vue sur l'entrée, SCIC, Esplanade à Strasbourg, 1977 / ADBR67J119.
e. Hall d'entrée, SCI Versailles, Esplanade à Strasbourg, 1969 / ADBR67J200.

En effet, de nombreux exemples d'édifices, notamment à l'Esplanade, illustrent ce souci. L'emploi de matériaux nobles et naturels – pierre, marbre, bois – participent de cette volonté. L'intégration du mobilier, de sculptures, de bacs à plantes concourt à une atmosphère chaleureuse et plus soignée (vol.2 ill.200-201). D'autre part, c'est parfois un jeu d'influence plus subtil qui caractérise ce réemploi, cette réinterprétation d'éléments d'expression moderne, comme l'influence de Breuer sur le projet de la Sogenal[1377].

Dès 1962, Stoskopf et son équipe sont retenus pour participer au concours pour la construction d'une nouvelle mairie à Strasbourg, permettant de rassembler tous les services de la commune sur un terrain au sud du centre historique, à l'entrée des anciens faubourgs, le long des bassins du canal du Rhône au Rhin. Stoskopf échoue à ce concours où il est en lice face à quatre équipes : celle de Pierre Vivien, de Éric Misbach (1914-2003), de Marius Cardosi (1923-2006) et enfin celle de son ancien camarade François Herrenschmidt, qui est le lauréat. Dans le projet de Stoskopf, la rigueur et la rationalité des édifices se déploient selon une composition sévère.

Sur ces terrains dégagés de contraintes urbaines, trois volumes principaux sont nettement dégradés en hauteur : une barre de 18 niveaux domine l'ensemble (vol.2 ill243). L'expression extrêmement répétitive des façades apparente le projet aux opérations de logement de la même période, même si elle est nuancée par un jeu de volumes hiérarchisés. A l'intérieur, les différents services sont desservis depuis un vaste hall longitudinal dont il reste une esquisse[1378].

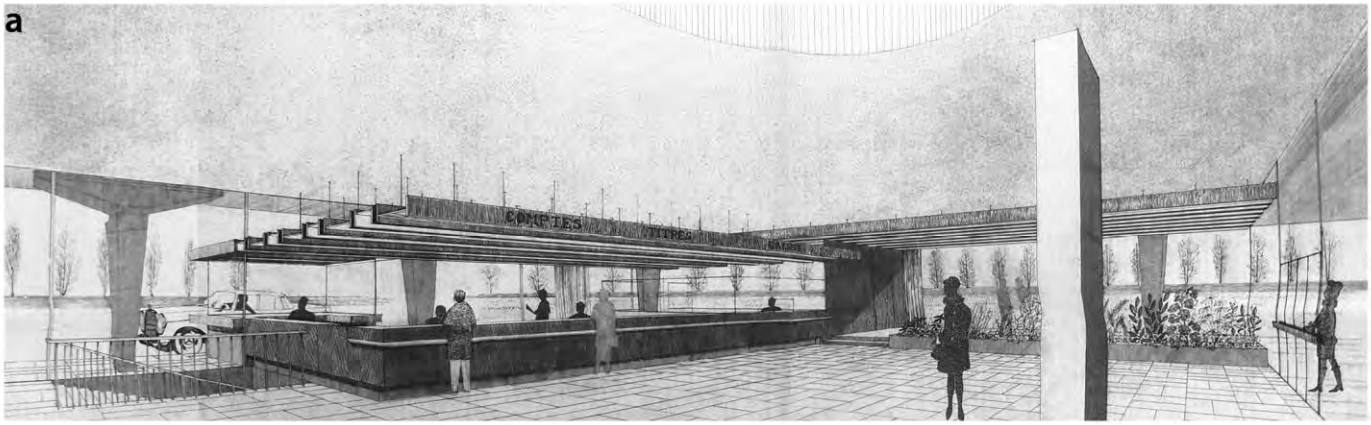
C'est François Herrenschmidt qui remporte le concours et patiente de nombreuses années avant de le voir sortir de terre. Stoskopf, juge sévèrement le projet de son camarade : « Les volumes mis en place ne sont pas heureux. On cherche vainement un parti de composition, une dominante à laquelle viennent se subordonner les éléments secondaires »[1379] écrit-il avec une certaine amertume. Dans la notice de son projet, Stoskopf cherche encore une fois à inscrire son projet dans l'histoire urbaine, en proposant de parachever la place de la Bourse au sud : « La stricte ordonnance architecturale de la place dominée par la cathédrale ne peut laisser indifférent »[1380] écrit l'architecte.

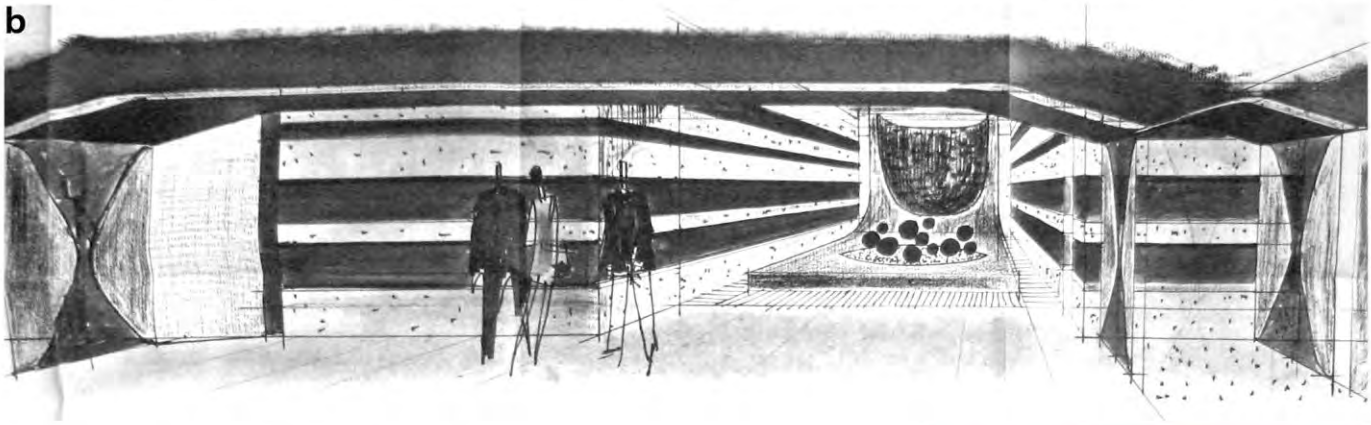
[1377] Voir l'analyse de cet édifice en page Le centre administratif de la Sogenal (1964) : histoire de trame et de façade.

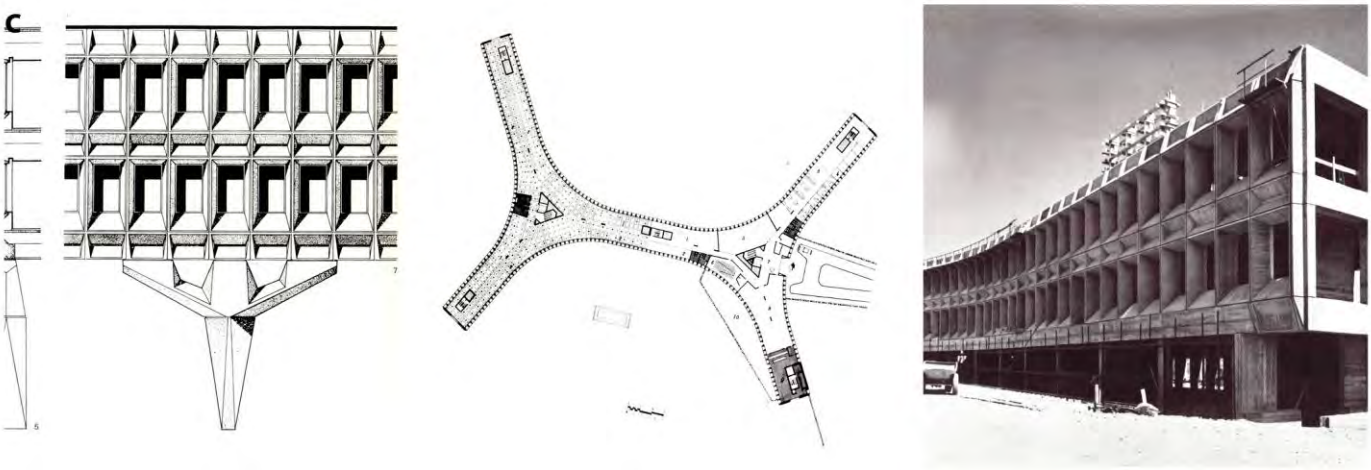
[1378] Nous n'avons malheureusement pas retrouvé les archives précises concernant ce projet. Mais Stoskopf a conservé des photographies du plan de masse, de la maquette ainsi qu'une esquisse du hall. Pour aller plus loin sur ce projet et surtout sur le projet réalisé, il serait possible de visiter les archives du secrétaire général de la communauté urbaine Daniel Adam sur la période 1960-1975 (AMS, 1,8 ml consacré à la construction du centre administratif).

[1379] Charles-Gustave STOSKOPF, *Frustré de la victoire (nouvelle mairie),* s.d., 5 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[1380] Commentaires du projet, 15 décembre 1962, ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.







a. Hall du centre Sogenal à Oberhausbergen / ADBR 67J588.
b. Intérieur du Crédit Mutuel Wacken, Georges Ferran décorateur / ADBR 67J14.
c. Le centre de recherches IBM, La Gaude, Marcel Breuer architecte, 1960-1962.
d. Faculté de Lettres rue de Tolbiac, Michel Andrault et Pierre Parat, 1973.

Des influences académiques ?

Malgré la diversité des écritures architecturales et des influences adoptées pour chaque projet, la composition demeure comme un invariant de la production, teinté d'un académisme, que Stoskopf impose à ses collaborateurs. Jean-Pierre Hoog, associé colmarien, avoue d'ailleurs à ce sujet : « Stoskopf était toujours un peu contraignant, il aimait les architectures classiques, les symétries. Mais du moderne sortait des agences »[1381]. Le discours et la production de l'architecte révèlent en effet des influences qui se manifestent dès sa formation à l'Ensba et se maintiennent au fil de sa carrière. L'essai de 1932 comme le projet primé de 1933 au concours du grand prix de Rome manifestent des influences « germaniques » et profondément romanes. Alors que ses concurrents récupèrent et réhabilitent le langage gothique, traditionnellement exclu de l'enseignement à l'Ensba, Stoskopf adopte une esthétique plus sobre, austère et dépouillée[1382]. La culture architecturale qu'il se forge durant ses études, auprès de ses différents maîtres, intervient aussi régulièrement dans ses discours. La culture et le goût pour l'architecture classique française lui sont transmises par son premier patron, Robert Danis[1383]. Dans un contexte de francisation des administrations, ce dernier apprécie en Alsace certains témoignages du Moyen-âge et de la Renaissance mais surtout les apports et influences françaises du XVII et XVIII^{e} siècle. Après la guerre, Stoskopf puise aussi régulièrement dans l'histoire des éléments d'argumentation de sa propre doctrine, éléments de tradition synthétisés selon lui par Auguste Perret au Havre :

Ce plan du Havre répond dans ses grandes lignes aux règles de composition définies par les théoriciens italiens du XVI^{e} siècle et illustrées en France par nos grands architectes des XVII^{e} et XVIII^{e} siècle. Cet Art urbain soucieux d'ordre et d'harmonie se dressait en violente réaction contre le Moyen-Age. […] Les réactions des hommes de notre temps furent à peu près les mêmes que celles des architectes de la Renaissance.[1384]

A différents moments de sa carrière, l'architecte intègre de telles références dans son discours ou bien appuie parfois son projet sur un élément d'architecture classique ou historique présent dans le site. C'est le cas pour la reconstruction place de l'Homme-de-Fer, où il se réfère à l'architecture de Blondel, y cherchant la justification de l'emploi d'une géométrie stricte et répétitive[1385].

[1381] Entretien réalisé par l'auteur avec Jean-Pierre Hoog le 12/02/2013 à Colmar.

[1382] Voir les développements sur ces aspects en page 66.

[1383] Robert DANIS, « L'architecture en Alsace », *op. cit.*

[1384] Charles-Gustave STOSKOPF, *Études architecturales*, (texte d'une conférence donnée devant de jeunes architectes étrangers à Paris), 9 p., mars 1962. ADHR, fonds Stoskopf, 34J1564.

[1385] Voir l'analyse de ce projet en page 227.

b. Permanence d'un héritage et d'une formation

La production architecturale et le discours de l'architecte font apparaître la permanence d'un vocabulaire et de notions issus de sa formation ainsi que d'un cadre de référence culturelle qui lui est propre. C'est avec des projets d'architecture que Stoskopf poursuit le flambeau de l'œuvre paternelle en employant, tout au long de sa carrière, un vocabulaire relevant d'une esthétique évoquant l'Alsace rurale. Quelles références l'architecte utilise ou revendique t-il pour cet aspect de son œuvre d'architecte ?

Racines et filiations

Outre la figure paternelle, parmi les diverses figures qui marquent l'apprentissage de Stoskopf en matière culturelle, on trouve un architecte : son parrain. L'architecte Gustave Oberthur aurait joué un rôle dans le choix de ses études d'architecte[1386]. Cet éminent architecte de la scène strasbourgeoise, emploie, pour la propriété familiale des Stoskopf à Brumath, un style proche de l'architecture du mouvement Heimatschutz et notamment, des réalisations de l'architecte Paul Schmitthenner (1884-1972), particulièrement par la mise en œuvre d'une toiture à croupe (pl.1 ill.b). Schmitthenner a publié, dès 1932, l'ouvrage *Das deutsche Wohnhaus* (la maison allemande) présentant les sources de l'architecture « germanique », sources disponibles pour son renouvellement traditionnaliste. C'est l'héritage de ce dernier que Stoskopf revendique pour son œuvre de reconstructeur ; ce dernier aurait approuvé, selon Stoskopf, son œuvre au service de la Reconstruction des villages de la poche.

Il cherche ainsi à s'inscrire dans la lignée des architectes qui ont œuvré en Alsace au début du siècle, et réinventé la culture alsacienne : « J'ai eu la joie de passer un jour de longs moments avec lui dans l'hospitalière maison des amis Boeckel[1387] à Mittelbergheim. Il me fit l'honneur d'approuver mon œuvre au Service de la Reconstruction »[1388] écrit l'architecte. Charles Treiber, élève de Schmitthenner dans les années 1920, est présent dans la reconstruction du Nord de l'Alsace a lui, travaillé à quelques réaménagements de la propriété Boeckel dans les années 1930[1389]. La proximité de l'expression architecturale entre les œuvres de ces architectes est frappante. Les projets signés par Stoskopf après 1945 se placent dans la droite lignée des nombreux projets de maisons individuelles construites par Schmitthenner durant l'entre-deux-guerres des deux côtés du Rhin et principalement en Allemagne, comme par exemple la maison Geinitz, construite à Fribourg-en-Brisgau en 1932 (pl.71 ill.a,b).

[1386] Nicolas STOSKOPF, « Notice biographique de Gustave Charles Stoskopf 1907- », *op. cit.*

[1387] A 18 ans, en 1902, Schmitthenner dessine l'étiquette pour les bouteilles de vin Boeckel. Il est aussi l'auteur du tombeau familial à Mittelbergheim, en 1962. Wolfgang VOIGT et Hartmut FRANK, *Paul Schmitthenner 1884-1972, catalogue d'exposition*, Deutsches Architektur-Museum, Tübingen/Berlin, Wasmuth, 2003, p. 195.

[1388] Charles-Gustave STOSKOPF, *Lotissements à Gogo,* s.d., p.2. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

[1389] François METZ, *Charles Treiber (1899-1963)*, *op. cit.*, p. 92.

a. Couverture de l'édition originale de *Das deutsche Wohnhaus*, 1932, Paul Schmitthenner.
b. Maison Geinitz, Fribourg-en-Brisgau, 1932, Paul Schmitthenner.
c. Gartenhaus de Goethe à Weimar, XVIIIe siècle.
d. Projet de villa (non réalisé) par Stoskopf et Herrenschmidt (vers 1937).
e. Maison forestière à Ammerschwihr, photo GB.
f. Maison forestière à Dambach, photo Alice Bommer

La proximité provient, outre le nombre de travées et les proportions, de la mise en œuvre d'une toiture à coyau, au profil si caractéristique. En façade, chez Schmitthenner comme chez Stoskopf à Ammerschwihr, la proportion de la toiture à quatre pans, notamment pour la maison forestière, occupe visuellement la moitié de l'élévation (pl.70 ill.d). Stoskopf partage également avec le maître de l'école de Stuttgart la même « volonté de simplifier les formes et le rejet de l'ornement » [1390].

Les écrits et préoccupations de Stoskopf au moment de la Reconstruction témoignent en effet d'une volonté de préservation des paysages ruraux, assez proches des théories des protagonistes du Heimatschutz, visant à reconstruire une tradition architecturale allemande, principalement par l'apparence qui intègre « les traits les plus visibles de l'architecture locale »[1391]. Au moment de la seconde Reconstruction en France, Gilles Plum a noté la même volonté partagée par les acteurs du régionalisme : « On recentre les effets sur des éléments essentiels et fortement symboliques comme le toit, la fenêtre ou la porte »[1392]. Stoskopf s'inscrit dans cette tendance et de multiples facteurs y participent. Le milieu culturel de son enfance est en lien avec les mouvements du Heimatschutz : son père participe aux côtés de Spindler, Beblo, Berst et Schmitthenner participent à des manifestations allemandes et notamment au *Deutscher Werkbund*, un des principaux forums d'architecture moderne[1393]. L'architecte vit et grandit à Strasbourg, où des réalisations de certains de ces architectes, l'ont familiarisé avec cette esthétique. Le type originel convoqué par les architectes et théoriciens du Heimatschutz, notamment Friedrich Ostendorf (1871-1915), professeur à l'école supérieure de Karlsruhe ou encore Paul Schmitthenner, est une maison cubique à trois travées couverte d'une toiture pentue. Ce type est un dérivé de la maison de Goethe, la *gartenhaus,* à Weimar[1394] (pl.70 ill.c). Les projets de Stoskopf, particulièrement les maisons forestières, répondent pleinement aux critères établis pour ce type. La maison forestière d'Ammerschwihr conçue par Stoskopf présente trois travées et des proportions ramassées, comme la persistance du type théorisé et défendu de l'autre côté du Rhin dans la première moitié du XX^{e} siècle (pl.70 ill.d). D'autres monuments, comme l'hôtel de ville, sont relevés afin d'évoquer plus explicitement certains édifices disparus. Dès lors, ce n'est pas une reconstruction à l'identique que l'architecte engage pour les villages de la poche mais davantage une forme de réinvention du modèle traditionnel dans ses qualités urbaines et paysagères. Les projets de Stoskopf dans le vignoble sont bel et bien des relectures d'un patrimoine à mi-chemin entre une culture Beaux-Arts et la volonté de continuation d'un caractère local, nourrie d'un engagement personnel fort.

[1390] *Guerre du toit et modernité architecturale*, *op. cit.*, p. 71.

[1391] Anne-Marie CHATELET, « Allemagne : réforme et tradition », *in Le régionalisme, architecture et identité*, Paris, Éd. du Patrimoine, coll. « Idées et débats », 2001, p. 154.

[1392] Gilles PLUM, *L'architecture de la reconstruction*, *op. cit.*, p. 24.

[1393] Wolfgang VOIGT, « Régionalisme et « Heimatschutz » en Alsace », *op. cit.*, p. 48.

[1394] Anne-Marie CHATELET, « Allemagne : réforme et tradition », *op. cit.*, p. 154.

Au nom du père…

En 1957, le chanoine Bourgeois décrit Stoskopf comme « un homme nourri dans la piété de son père et de son pays »[1395]. L'architecte cultive, en effet, tout au long de son parcours, l'image et l'œuvre de son père de différentes manières. Il aménage à l'étage d'une des dépendances de la propriété de Brumath un petit « musée » à son honneur ; les affiches du théâtre alsacien y côtoient les portraits peints par Gustave Stoskopf (père). Le culte et la poursuite de l'œuvre paternelle se fait aussi sur un plan éditorial. Un numéro spécial de la revue *Saisons d'Alsace* est consacré à Gustave Stoskopf en 1954 à l'occasion des dix ans de sa disparition. Au sommaire de ce numéro, de nombreuses personnalités rendent hommage à l'artiste et journaliste prolifique. Aux côtés de camarades artistes divers[1396], Victor Fischer, le maire de Brumath rend hommage à l'enfant de sa commune ; Albert Schweitzer apporte son témoignage en tant que cousin et spectateur de la naissance du théâtre alsacien. Charles-Gustave rend aussi hommage à Gustave à travers l'évocation d'une sensibilité au paysage que son père lui a léguée. L'architecte aime à retrouver la présence paternelle dans la familiarité du jardin brumathois, lieu et source d'inspiration pour le peintre qu'il est, en quête d'intimité. Il se souvient d'avoir assisté, enfant, dans cette maison, aux séances de travail du peintre, réalisant des portraits scrupuleux tout au long du jour, puis s'adonnant à la peinture de paysage en fin de journée « pour utiliser plus complètement les couleurs déployées sur sa palette »[1397]. Puis, devenu étudiant à l'Eras, les compositions peintes de son père deviennent des sujets de conversation, de confidences entre le père et le fils. L'architecte voit dans l'œuvre paternelle un seul et même legs dédié tout entièrement à la culture alsacienne :

Il nous a transmis avec un rare souci de vérité les portraits de types d'alsaciens, bourgeois et paysans, que la vie moderne ne semble plus devoir produire. Puis, cherchant à se surpasser, il les a posés sur la scène, soit dans la lumière, soit dans l'ombre, et leur a rendu la vie…[1398]

Stoskopf revient encore sur les traces de son père et de la maison de Brumath dans un autre article en 1969[1399]. L'architecte y évoque, outre l'histoire de la maison familiale, l'œuvre de peintre de son père. Il admire les tout premiers portraits jusqu'au dernier, qu'il considère comme une œuvre magistrale : le portrait de Martin Zilliox en costume d'Oberseebach, daté de 1943. Le champs lexical employé pour déterminer les qualités de l'œuvre paternelle sont d'ailleurs les mêmes que l'architecte emploie pour parler de ses propres réalisations : honnêteté, sincérité, rigueur sont, à ses yeux, les conditions d'un ouvrage abouti qu'il soit peint ou construit. La thématique de l'articulation entre monumentalité et intimité, récurrente dans son travail d'urbaniste, apparaît ici également pour parler de la peinture de

[1395] Vital BOURGEOIS, « M. Stoskopf maître d'oeuvre de l'Eglise de Brumath », *Elan cahier des ICS*, avril 1957, nº 4, p. 21.

[1396] On trouve parmi les auteurs : Camille Schneider, Camille Hirtz, Charles-Adolphe Wolf, Martin Allheilig, Georges Baumann, Paul Casper, Eugène Staenz, Louis Edouard Schaeffer.

[1397] Albert SCHWEITZER, « Cousin Stoskopf », *op. cit.*

[1398] *Ibid.*, p. 268.

[1399] Charles-Gustave STOSKOPF, « Ici naquit Gustave Stoskopf... », *op. cit.*

son père : « Ses types d'hommes, figés, immuables, atteignent - par leurs poses hiératiques - au monumental et cela malgré leurs dimensions modestes »[1400]. Les qualités attribuées à l'œuvre paternelle sont en fait très proches de celles visées par l'architecte dans son œuvre construite : un dispositif modeste peut être empreint de majesté.

La publication en 1976, avec le concours de son propre fils Nicolas, d'un ouvrage illustré consacré à Gustave Stoskopf en tant que peintre marque encore cette volonté de rendre hommage et justice à son œuvre[1401]. Stoskopf participe ainsi à la préservation et la promotion d'un corpus d'œuvres peintes, écrites. Il prolonge et développe aussi ses propres activités sur le modèle de son père par l'écriture, la peinture et la défense du patrimoine et de la culture alsacienne, à travers sa réinvention.

Une veine continue et ininterrompue

Dès 1949, l'architecte annonce que deux gammes d'expression architecturale sont envisageables en fonction du lieu d'implantation et des caractéristiques du tracé urbain. Selon lui, des voies rectilignes entraîne la mise en œuvre de volumes « plus ordonnés »[1402] particulièrement dans les nouvelles zones urbaines alors qu'il faut, d'autre part, préserver les tracés sinueux et la diversité des villages et des zones rurales. L'architecte énonce ainsi un « programme » auquel il se tient, durant toute sa carrière, le régionalisme ne se limitant pas chez Stoskopf à la période de la Reconstruction. Il poursuit cette veine mais devient aussi un témoin de la réduction commerciale de celui-ci dans les zones pavillonnaires qui se développent dans les années soixante[1403]. L'attachement à l'image de la maison alsacienne reste pour autant comme un des invariants de sa production. L'architecte est aussi engagé au milieu des années 1960 dans des opérations de rénovation urbaines. Les préoccupations de Stoskopf reviennent ainsi sur le devant de la scène professionnelle mais l'échelle des programmes déployée ne permet pas toujours de maintenir l'intégrité des paysages défendue au moment de la Reconstruction. La rénovation d'un îlot en plein centre de Colmar, à proximité du célèbre musée Unterlinden[1404], toujours avec le concours de la SCIC ou bien la rénovation urbaine d'Obernai[1405] s'inscrivent dans cette politique (vol.2 ill.288-289). Ces opérations permettent à Stoskopf de renouer avec le langage traditionnel alsacien qu'il n'a jamais abandonné depuis la Reconstruction.

Mais la nature des programmes aboutit dans ces exemples à une esthétique intermédiaire entre la volonté de maintien du contour des îlots et les nécessités de structuration de ces importants programmes mixtes, où d'importantes surfaces commerciales occupent les rez-de-chaussée. À

[1400] *Ibid.*, p. 155.

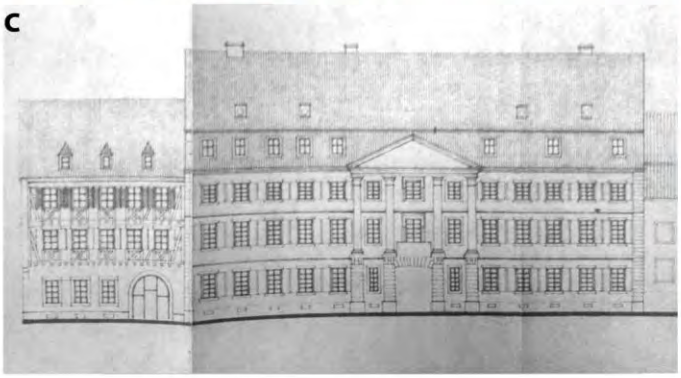
[1401] Charles-Gustave. STOSKOPF et Nicolas STOSKOPF, *Gustave Stoskopf, le peintre : 1869-1944*, *op. cit.*

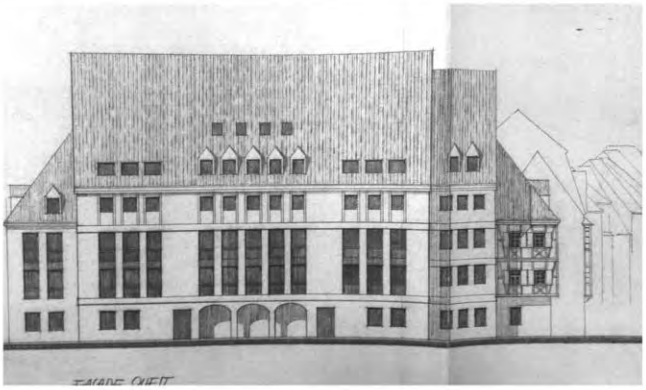
[1402] Charles-Gustave STOSKOPF, « Ammerschwihr, de la cité détruite à la ville de demain », *op. cit.*

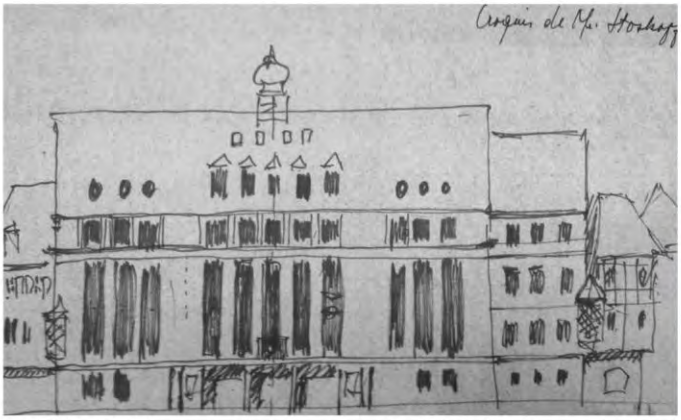
[1403] Voir les développements sur ce sujet en page 310.

[1404] Le musée Unterlinden occupe depuis 1852 un ensemble conventuel datant du XIII^e siècle. Il est célèbre pour une de ses pièces maîtresses : le retable d'Issenheim dont les parties peintes sont l'œuvre de Matthias Grünenwald au XVI^e siècle.

[1405] La convention est signée en février 1966 mais le projet n'est finalement pas réalisé. Voir Pierre PFLIMLIN, *Société d'aménagement et d'équipement de la région de Strasbourg 1957-1967*, *op. cit.*







a. Holzhof, résidence pour personnes agées à Strasbourg, vue état actuel / photo GB.
b. Rénovation urbaine ilôt F à Colmar, rue du Rempart, vue état actuel / photo GB.
c. Façade existante de la mairie de Colmar, Façade de l'extension et esquisse de cette même façade par Stoskopf / ADBR67J1339.
d. Immeuble maison rouge, place Kléber à Strasbourg, François Herrenschmidt arch. / AMC 1978.
e. Immeuble L'Argens, Strasbourg, François et Bertrand Monnet, Jean Brum architectes / AMC 1978.

Strasbourg, il construit, entre 1975 et 1977, dans le quartier historique de la Krutenau un édifice abritant une maison de retraite, dénommé le Holzhof. Cet édifice réinterprète par des jeux de volumes l'expression de l'architecture médiévale alsacienne, ses oriels et ses décrochés de façade (pl.71 ill.a). Stoskopf donne, pour autant, à ses façades l'expression rationnelle qu'il leur attribue depuis 1945.

L'architecte impose une allure traditionnelle à ses projets lorsqu'il est confronté à un site de caractère historique, notamment dans les noyaux des villes et villages alsaciens où il intervient. Cependant, d'autres facteurs prennent parfois le dessus comme pour le projet d'extension de l'hôtel Livio pour le compte de la Sogenal[1406]. Notre corpus rassemble un certain nombre de projets de taille modeste qui s'inscrivent dans le prolongement des préoccupations développées au moment de la Reconstruction. Par exemple, Stoskopf reprend le gabarit, le vocabulaire de l'architecture traditionnelle pour l'agence bancaire construite à Brumath en 1972. Attestant de cette permanence, les deux registres d'expression, régionaliste et moderne, sont assumés et cohabitent, comme nous l'avons évoqué, dans les pages de son ouvrage de 1973[1407].

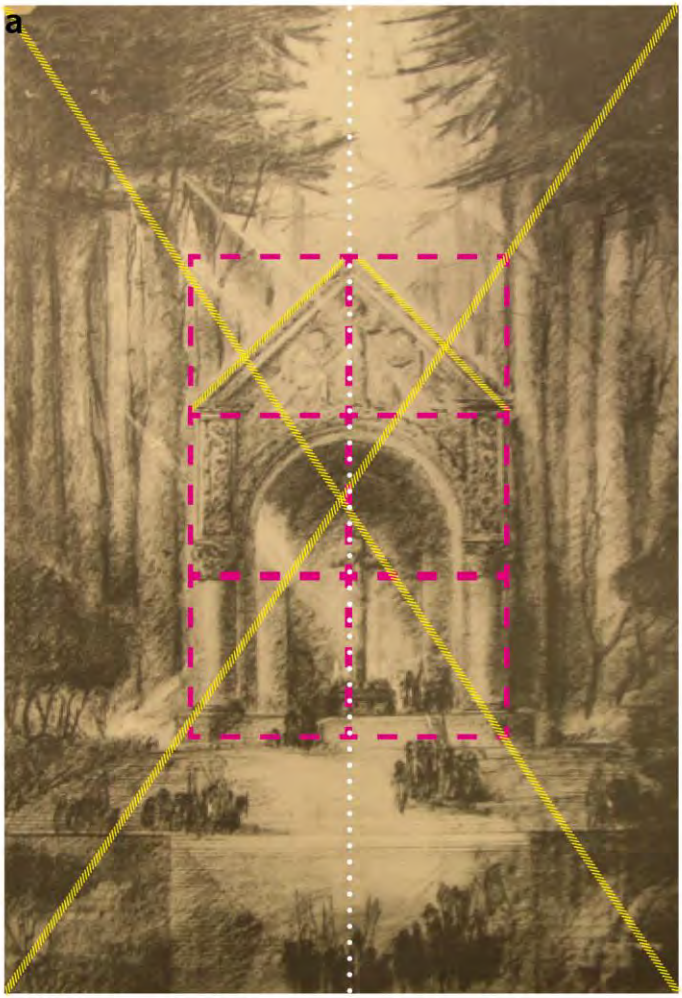
Son projet pour l'extension de l'hôtel de ville de Colmar sur son flanc ouest est le dernier de ses projets aux allures régionalistes et sans doute, le dernier de ses grands projets : Stoskopf esquisse et conçoit, au fusain, cet imposant volume qui se veut un écho à la variété du paysage urbain environnant (vol.2 ill.307-309). Cet agrandissement entraîne la création d'une place qui dégage l'ensemble des volumes de la mairie. Stoskopf étudie avec soin le rythme et la composition de cette place et de cette façade. Pour la façade principale de l'agrandissement, il reprend, en filigrane, les rythmes de la façade de l'édifice de l'hôtel de ville existant, datant de la fin du XVIII^{e} siècle. On peut ainsi, à travers l'expression de la façade et la répartition des baies du projet de Stoskopf, lire également un hommage à l'architecture néo-classique et à une certaine idée de l'articulation des volumes. L'architecte adjoint en effet à son corps principal des volumes secondaires, qui évoquent l'architecture médiévale alsacienne. Ces volumes d'expression plus locale permettent de « traiter » les extrémités et d'articuler les jonctions des volumes au sein de la composition. Cependant, la réalisation est supervisée par les services techniques de la ville et non par les bureaux de Stoskopf, s'éloignant des prescriptions initiales de l'architecte[1408].

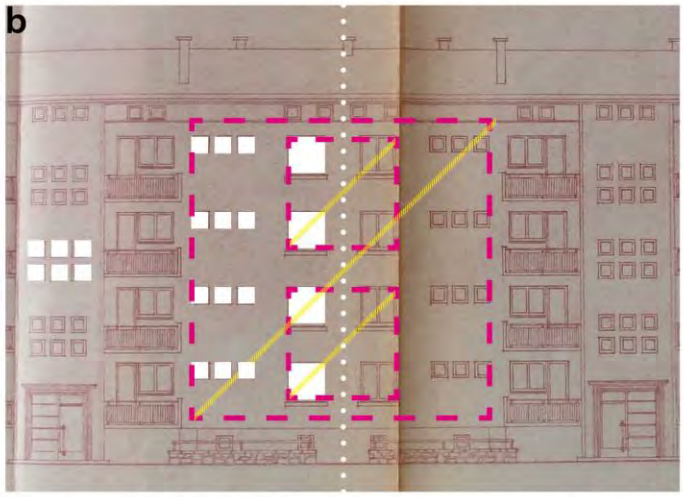
À cette période, d'une certaine manière, l'architecte est rejoint sur sa position par certains confrères comme Bertrand Monnet ou François Herrenschmidt, dont les travaux accusent une prise de distance plus ou moins grande vis-à-vis du modèle « initial », celui de la maison alsacienne médiévale et ses importantes proportions de toiture (pl.71 ill.d,e).

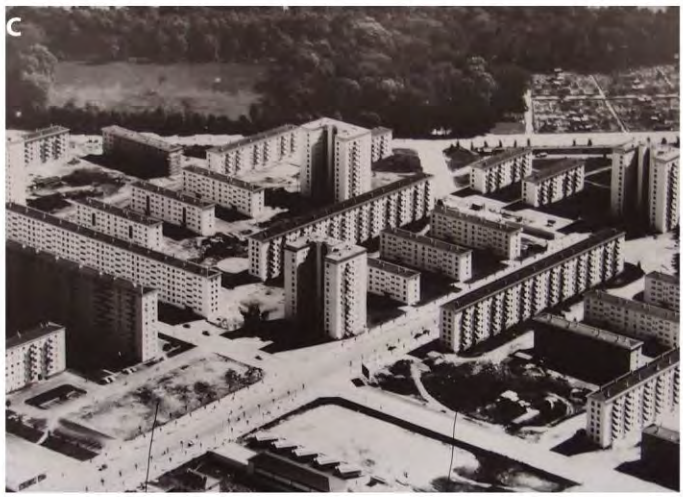
[1406] Voir le rôle joué par le service des monuments historiques en page 386.

[1407] Charles-Gustave STOSKOPF, *Gustave Stoskopf et son équipe : un bilan 1947-1972*, *op. cit.*

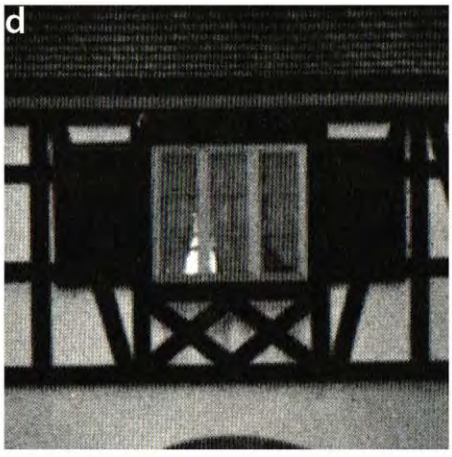
[1408] Charles-Gustave STOSKOPF, *Un architecte se penche sur son passé*, 1987, p. 71 (texte de conférence). AFS 26'.







a. Une chapelle de pélerinage, esquisse de 12 heures, concours du Grand Prix de Rome, 1932 / ADBR60J3 - schéma GB.
b. Façade nord-est, quai des Belges à Strasbourg /AMS 899W204 - schéma GB.
c. La Canardière, vue d'avion non datée / ADBR67J458.



d. Détail, ferme Meyer à Ammerschwihr / photo Alice Bommer.
e. Détail, place de l'Homme-de-Fer à Strasbourg, s.d. / ADBR 60J6.
f. Détail, façade à Poissy / archives CDC, Créteil, photo Jean Biaugeaud.

A Strasbourg, une nouvelle génération émerge avec, entre autres, les architectes Gérard Ecklé et Gérard Altorffer[1409]. Ils affichent le souci de la forme urbaine existante en produisant des types nouveaux, discrets, qui intègrent des éléments d'expression brutaliste associés à une forme urbaine reprenant des contours traditionnels. Stoskopf note d'ailleurs à ce propos en 1982 : « Un retour à une vie plus urbaine est en train de s'amorcer […] Maintenant, on revient à certaines tendances qui eurent cours dans l'immédiat après-guerre, une plus grande liberté d'expression est recherchée. » [1410]. En privé, Stoskopf dénonce et abhorre le développement d'une architecte post-moderne, qui ne puise pas aux mêmes sources que son œuvre de reconstructeur[1411].

L'œuvre régionaliste de Stoskopf est donc bien contextuelle, adaptée à la préservation d'un paysage qu'il juge émouvant. Le dosage entre tradition et modernité est évalué selon le contexte d'implantation et les exigences d'un maître d'ouvrage. Ce dosage est le fruit d'un métissage particulier, comme l'a souligné François Loyer, à propos du régionalisme, « Loin d'être une culture autonome, le régionalisme est le produit d'une sorte de métissage à la rencontre d'exigences contradictoires. Son utopie, que le siècle a mise à mal, tenait dans l'espoir d'une réduction des conflits, car il est tout à la fois moderne et traditionnel, local et international » [1412].

Certains aspects de la production architecturale de Stoskopf transcendent la diversité des registres d'expressions affichés, constituant les permanences d'une œuvre. Parmi celles-ci, la modernisation et normalisation des principes distributifs, la recherche d'articulations avec le contexte urbain dans des sites historiquement marqués sont présentes tout au long du parcours de l'architecte. L'attachement à la question de la composition et de la proportion élémentaire, notamment par le biais du carré, inscrivent Stoskopf dans une génération d'architecte français qui affiche ce même type de préoccupation, participant d'un processus d'épuration, au-delà des coupures doctrinales (pl.72).

[1409] Se réfèrer à Jacques LUCAN, « Strasbourg, dossier », *op. cit.*

[1410] Philippe HAUTCOEUR, *Architectures et urbanismes*, *op. cit.*

[1411] Entretien réalisé par l'auteur avec Nicolas Stoskopf, le 18 janvier 2013.

[1412] François LOYER, « Esprit du lieu, esprit du temps », *op. cit.*, p. 19.

CONCLUSION

Trajectoire d'un acteur de la scène professionnelle des Trente Glorieuses

La photo qui immortalise, en 1963, l'architecte Charles-Gustave Stoskopf et les responsables de la SCIC accompagnés de leurs épouses, prenant la pose sur l'escalier d'embarquement d'un avion de la Panam, est éloquente (vol.2 ill.19). Elle documente la biographie singulière de l'architecte et aussi, plus largement, une époque encore peu étudiée ou décriée, une période « hors » l'histoire. Sur ce cliché, les poses et les apparences soignées de ce groupe d'hommes révèlent une détermination, une élégance particulière. L'image illustre l'unité de protagonistes fortement impliqués dans le renouveau des banlieues françaises depuis le milieu des années 1950. Elle symbolise aussi le regard tourné alors par la vieille Europe, vers le Nouveau Monde, nuançant quelque peu la cécité supposée du milieu professionnel français des Trente Glorieuses. Cependant, elle est un témoignage de l'hégémonie d'architectes issus du milieu académique, souvent prix de Rome ou ayant simplement étudié à l'école des Beaux-Arts durant la période de l'entre-deux-guerres. Le début des années 1960 marque en effet le paroxysme d'un mode d'organisation et d'exercice de la profession liant fortement certains architectes avec de grands commanditaires, au cœur d'une période de croissance.

Stoskopf, sur le côté de l'image, tel un personnage à part, est en terrain conquis ; il est ici escorté par les responsables de la SCIC. Cet organisme accompagne, depuis plusieurs années et de façon spectaculaire, l'essor de ses commandes. Deuxième second grand prix de Rome en 1933, l'architecte est, en 1963, un homme accompli. Il est âgé de 56 ans, une bonne partie de son œuvre est déjà réalisée et il dirige maintenant plusieurs bureaux regroupant de nombreux collaborateurs. Il partage son temps entre Paris et l'Alsace, à laquelle il est viscéralement attaché, défendant sa langue, sa culture et son patrimoine. En 1963, il peut se targuer d'avoir relevé les cités martyres des villages de la poche de Colmar, dans le cadre de la Reconstruction. Mais, il est aussi en charge de bâtir des quartiers d'habitation à l'ampleur totalement inédite - des grands ensembles qui sont alors de vastes chantiers -, que ce soit en Alsace, avec le quartier de l'Esplanade à Strasbourg ou en région parisienne, avec le quartier de Créteil Mont-Mesly.

Afin d'appréhender cet architecte et personnage singulier, nous avons été amenés à brasser une importante quantité de données issues de différents fonds d'archives[1413] avec l'exploration de plusieurs dizaines de mètres linéaires de documents. Au-delà de cette profusion qui reflète l'explosion d'une production à la fin des années 1950, c'est la diversité des sources exploitées qui nous a progressivement questionné. L'aspect poétique du fusain, du pastel des plans de masse et

[1413] Voir la présentation des sources et fonds d'archives exploités en page 26.

des vues esquissés par l'architecte, se confronte à l'aspect froid et normalisé de nombreux documents graphiques et techniques, réalisés par ses collaborateurs. Cette masse documentaire est à mettre en lien avec la naissance d'une production de masse, une forme d'architecture « statistique », comme l'a écrit Bruno Vayssière[1414]. Dès lors, quelle est la place du concepteur ? Les mots de l'architecte, à travers ses écrits retrouvés aux archives, constituent un lien entre la poésie des esquisses et les contours désincarnés des représentations conventionnelles. Ces écrits nous ont permis de mieux cerner la vision de l'architecte, développée au fil du temps. Les textes et publications, réunis par nos soins, regroupent des descriptions, des justifications, des souvenirs et révèlent parfois aussi, des mystifications. Face à la découverte de la richesse et des contradictions inhérentes à cette diversité archivistique, les questionnements de notre recherche ont évolué. Déconstruisant nos propres classifications, la reconstitution de cet itinéraire a entraîné de nouvelles questions. À la volonté initiale de déterminer simplement le caractère « moderne » ou « régionaliste » d'une œuvre, considérée comme un bloc homogène ou bien simplement dichotomique, a succédé la volonté de restituer la complexité et les nuances des caractères d'une production. En effet, celle-ci présente des registres d'expression variés, révélant des liens et des filiations multiples. Au-delà de l'échelle biographique individuelle, s'est fait jour aussi la motivation d'explorer les réseaux constitutifs et déterminants de la trajectoire de l'architecte. Les dépouillements effectués ont été soumis à l'évolution de nos interrogations : certains éléments rencontrés au début de notre cheminement, à travers les sources, n'ont pris sens qu'au moment de la rédaction. Des documents, parfois jugés secondaires dans un premier temps, ont en définitive dépassé le statut de simple preuve ou d'illustration. Une annotation de l'architecte, à la marge d'un document, des avis qu'il formule sur les projets de ses confrères en tant qu'architecte conseil, ou telle photographie de chantier, se révèlent riches d'enseignements. Néanmoins, d'autres documents précieux ont manqué comme l'accès à la bibliothèque de l'architecte et à ses nombreux carnets de croquis[1415].

La volonté d'innovation historiographique au regard de l'état de l'art sur le sujet[1416], et un attrait plus personnel pour cette période exceptionnelle, ont enrichi nos interrogations. Les sources considérées initialement, bien que déjà riches et importantes, ont été élargies afin de pouvoir recroiser, comparer, « historiciser » les faits établis depuis les fonds d'archives de l'architecte. Ainsi, afin de caractériser plus précisément cette production, notre méthode est elle-même

[1414] Bruno VAYSSIERE, « « hard french » et « architecture statistique » », *AMC*, avril 1986, trente ans d'architecture française 1950-1980, nº 11, pp. 90-97.

[1415] Ces éléments n'ont pas été conservés dans leur intégralité par la famille ni versés dans des centres d'archives.

[1416] Voir le bilan historiographique en page 18.

devenue une source de questionnements[1417]. En effet, quelle place donner à l'homme et son discours ? Quelle place accorder à l'analyse des œuvres architecturales elle-même ? Comment construire la biographie en tenant compte ces deux dimensions ?

C'est aussi dans la méthode développée que nous avons voulu apporter une forme de nouveauté en travaillant à un savant « dosage »[1418], proche de celui préconisé par l'architecte au moment de la Reconstruction. L'approche appliquée ne privilégie pas un aspect plutôt qu'un autre : la parole de l'homme, les données propres à l'époque ou au contexte et enfin, l'analyse architecturale y trouvent leur place, en d'étroites corrélations. L'organisation de la thèse traduit la volonté de construire une méthode ouverte et sur mesure. Les trois parties qui la structurent répondent ainsi à trois questions : quels sont les aspects déterminants de la trajectoire de l'architecte ? Quels sont les jalons essentiels de sa production ? Enfin, quelles sont les conceptions et caractéristiques révélées par cette production ?

Une architecture épurée, entre principes éprouvés et innovations

En parcourant, dans une première partie, l'enfance, la formation et les réseaux de Stoskopf, notre recherche interroge les réalités diverses que recouvre la trajectoire de l'homme. Tout d'abord, un enracinement culturel local profond marque sa jeunesse et l'architecte y puise, tout au long de sa vie, les sources de son engagement. La fréquentation d'un milieu artistique prolifique, puis de l'École régionale d'architecture de Strasbourg et de l'Ensba détermine une longue période de formation d'un architecte et artiste, particulièrement sensible au dessin et à la peinture. À cette période, l'architecte devient parisien et subit l'influence de patrons reconnus : sous la houlette d'Emmanuel Pontremoli et de Jacques Debat-Ponsan, il est porté par l'émulation propre à l'Ensba. L'obtention du deuxième second grand prix de Rome en 1933, illustre une polarité parisienne qui se révèle incontournable dans sa trajectoire. Fort de ce double bagage, Stoskopf revient dans sa région, à la Libération, soutenu par l'administration centrale. La période de la Reconstruction en Alsace inaugure véritablement sa carrière et alimente fortement son discours. L'architecte a alors l'occasion de prolonger certaines des préoccupations portées par son père, le célèbre peintre Gustave Stoskopf et par les artistes alsaciens au début du XX^{e} siècle.

Sa « double légitimité » sur le plan institutionnel fait de l'architecte, pendant presque 30 ans, un acteur incontournable de la scène professionnelle alsacienne. Son implication officielle, auprès du ministère de la Reconstruction et du service des affaires culturelles, marque un engagement tant dans le contrôle de la construction que dans la formation des architectes en Alsace. Stoskopf relie,

[1417] Cet aspect a été l'objet de plusieurs communications lors de séminaires ou de journées d'études au cours des dernières années. Voir Gauthier Bolle, *«* Les enjeux d'une biographie d'architecte », *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, 2014 (à paraître).

[1418] Charles-Gustave STOSKOPF, « Images d'une Alsace nouvelle », *op. cit.*, p. 321.

de façon plus ou moins directe, sa propre production à ses diverses missions institutionnelles. Il construit son assise entre Paris et Strasbourg, entre échelons décisionnels centraux et locaux[1419]. Cela lui permet alors de consolider une position hégémonique et aussi de recruter et constituer des équipes en Alsace et en région parisienne. Ses associés ou partenaires sont tous, pour la période des années 1930, d'anciens camarades connus à l'Eras ou à l'Ensba. Après la guerre, Stoskopf recrute ses employés parmi les élèves de l'Eras, institution qu'il dirige par ailleurs pendant 18 ans et où il enseigne, durant de nombreuses années également. La croissance des commandes et l'essor des bureaux que Stoskopf ouvre à Colmar, Strasbourg, et Paris sont, en grande partie, le fruit de sa collaboration avec la SCIC. L'architecte, de son côté, cherche à inscrire et justifier son action dans une perspective historique plus large. En dépit des contraintes d'une production de masse, Stoskopf perpétue ainsi, au fil des années 1960, une pratique d'architecte artiste, puisant dans l'histoire les sources et les modèles de son discours et de sa propre action. Cette pratique se caractérise aussi par une volonté de se situer toujours dans l'action, peut-être à l'instar de son confrère Marcel Lods, en mettant l'architecture au service de son temps[1420].

L'organisation professionnelle de l'architecte confère une dimension éminemment collective à sa production. Stoskopf est, à la fin des années 1950, le trait d'union entre des équipes en charge de la gestion « quotidienne » des projets et des commandes, répartis dans trois villes différentes. À Colmar, il s'appuie tour à tour sur Pierre-Jules Haas, Michel Porte puis Jean-Pierre Hoog. À Strasbourg, le duo formé par Walter Oehler et Alfred Fleischmann est renforcé plus tardivement par l'arrivée de Claude Offner. L'agence parisienne, ouverte en dernier, devient rapidement la structure mère, où Stoskopf passe la moitié de son temps et où les chefs d'agence s'installent moins durablement. Alimentant les carnets de commandes, impulsant les grandes directions des projets, le patron délègue à ses chefs d'agence, salariés « associés », le suivi des chantiers et des dossiers sur un plan technique et administratif, même s'il est présent régulièrement dans les bureaux pour des séances de travail ou lors de réunions importantes. Cette organisation fragmentée, révélant quelques particularismes, présente aussi des vecteurs d'unité : l'afflux des commandes et les contraintes de la SCIC. Par ailleurs, les grandes orientations de composition ou d'esthétique – notamment la question des couleurs – imposées par Stoskopf, traversent toute la production. Le plan masse porte en effet généralement sa marque, comme une signature particulière de son travail, relevant du domaine de la composition académique. L'architecte délègue la gestion technique mais aussi les réflexions sur l'agencement des cellules d'habitations à ses chefs d'agence et collaborateurs.

[1419] Anecdote révélatrice aussi d'un certain esprit alsacien qui perdure alors, le maire de Brumath, Victor Fisher, écrit en 1973 à Stoskopf à propos de ce projet lui intimant de faire étudier le projet dans son bureau Strasbourgeois et pas à la capitale craignant des « *plän von Paris* »[1419]. Brumath 2e tranche courriers 1971-1975.ADBR, fonds Stoskopf, 67J275.

[1420] Pieter UYTTENHOVE, *Marcel Lods*, *op. cit.*, p. 50.

Cependant, une série de mutations importantes pour la profession caractérise les années 1970. Plusieurs mandarins de la scène professionnelle sont alors mis en difficulté[1421]. Malgré les reconnaissances officielles qui couronnent sa carrière, le mode d'exercice que Stoskopf a mis en place commence à s'effriter. Progressivement, les commandes diminuent et au début des années 1980, Stoskopf se retire. Il se tourne alors vers d'autres domaines d'expressions, auxquels il consacre les deux dernières décennies de son existence : la peinture et l'écriture. Sa sensibilité et l'influence paternelle le poussent à s'intéresser au paysage. Il l'observe, le peint ou le réinvente, puisant dans la nature ses sources d'inspiration. Auteur dramatique et satirique, l'architecte se sert également de sa plume pour rédiger des pages de souvenirs. Parfois avec amertume, il règle des comptes avec les représentants des institutions pour qui il a œuvré au cours de sa longue carrière.

Si des dimensions multiples de cette trajectoire sont abordées dans la première partie de ce travail, le récit constitué n'est que le reflet des sources mobilisées. En effet, certains aspects n'ont pu être évoqués, à défaut d'une documentation précise. Les contours de la période des années 1930 demeurent flous ; l'architecte paraît vivre alors davantage d'expédients et d'opportunités diverses que d'une réelle structuration professionnelle. On ne trouve pas de trace non plus d'ailleurs du passage de Stoskopf comme « gratteur » chez tel ou tel architecte parisien. D'autre part, le volet financier ou la durée des projets n'ont pu être intégrés à cette étude, là encore, faute d'éléments précis et de sources. Les modes de rémunération, l'évolution de la situation de Stoskopf face à l'essor de ses commandes au moment de la Reconstruction, puis de la croissance, sont pourtant des éléments qui seraient significatifs. Si des entretiens ont permis d'éclairer nettement le mode d'exercice de l'architecte à partir des années 1960, la période de la Reconstruction et certains aspects de la collaboration de Stoskopf avec l'architecte Pierre-Jules Haas pourraient aussi faire l'objet d'approfondissements.

Dans une deuxième partie, notre récit s'attache à l'analyse architecturale de la production de l'architecte. Quelques jalons ont été sélectionnés afin d'évoquer en écho l'ensemble du corpus étudié. Les exemples choisis ont été regroupés selon trois phases fondamentales du parcours et de la production de l'architecte, qui se dégagent de la mise en récit biographique établie dans la première partie. Tout d'abord, les processus de réinvention du modèle architectural traditionnel alsacien sont questionnés à travers l'analyse de deux premiers jalons : le pavillon d'Alsace en 1937 ainsi que le projet de relèvement de la commune d'Ammerschwihr, au moment de la Reconstruction. À l'Exposition internationale des Arts et Techniques de Paris en 1937, Stoskopf se confronte pour la première fois à cette problématique en remportant le concours pour la construction du pavillon d'Alsace, au cœur du Centre régional, qui constitue une section de

[1421] Les limitations progressives des prérogatives et des champs d'action de ces « mandarins » - et des architectes en général - est sensible dès le début des années 70 et attire l'attention des sociologues. Voir Raymonde MOULIN (DIR.), *Les architectes*, *op. cit.*

l'exposition conçue afin de représenter la diversité des régions françaises. Le pavillon, première réalisation concrète de l'architecte, porte le sceau de l'enseignement académique qu'il a reçu, métissé à une culture et une sensibilité personnelles nourries d'influences alsaciennes et rhénanes. L'architecture du pavillon manifeste une synthèse étrange entre la volonté d'expression régionale et l'emploi d'un vocabulaire Art Déco. Son architecture exprime, en dépit de la nature artificielle de l'exercice, une volonté de réinventer le modèle vernaculaire traditionnel, épuré, à l'aune d'un savoir-faire, d'un art de la composition en somme. C'est à cette même réinvention que l'architecte s'adonne lorsqu'il s'agit, pour lui, alors nommé architecte en chef de la Reconstruction, de ressusciter des villages du vignoble dans le Haut-Rhin, particulièrement meurtris par les combats comme Ammerschwihr, Bennwihr, Mittelwihr ou Sigolsheim. Connaisseur du terrain alsacien, l'architecte plaide pour une synthèse équilibrée, ce qui le place à la fois dans la lignée de l'évolution de la pensée régionaliste en France[1422] et à la fois des mouvements du *Heimatschutz* Allemand. Pour Stoskopf, les qualités esthétiques de ces communes sont liées au tracé des rues dont inflexions et chicanes créent des perspectives limitées. Refusant la voie du pastiche tout en cherchant à préserver le caractère familier et pittoresque de la forme urbaine[1423], il s'attache également à la rationalisation des structures foncières de ces communes. Stoskopf modélise ses projets pour les villages de la poche : Ammerschwihr est pris en exemple à travers de nombreuses publications. Les perspectives en chicanes et le parcellaire y évoquent le passé et l'intimité, tout en servant un processus de modernisation.

Dans une seconde phase de sa carrière, l'architecte se confronte à de nouveaux programmes en milieu urbain ou périurbain, principalement à Strasbourg. Au milieu des années 1950, la cité du quai des Belges et le projet de reconstruction de la place de l'Homme-de-Fer sont deux réalisations qui interrogent la mise de place de nouveaux modèles réinterprétant un certain nombre d'héritages. La cité du quai des Belges, construite à proximité de la cité Rotterdam, fruit d'un concours national dont Eugène Beaudouin est le lauréat, matérialise une option à mi-chemin entre les réalisations sociales d'avant-guerre à Strasbourg, et portant en même temps, en germe, les fondements du « hard french ». Des immeubles peu épais, assemblant les appartements traversants, se déploient selon un plan de masse aéré et un système de composition de façade soigné (pl.72 ill.b). Par la suite, l'architecte reconduit ce type d'immeuble à travers différentes réalisations en Alsace et en région parisienne pendant une dizaine d'années[1424]. C'est également cette réalisation qui lui ouvre les portes de la SCIC, son directeur étant séduit par les qualités de l'opération comme par celles de son auteur. Par ailleurs, Stoskopf intervient, cette fois-ci encore

[1422] On retrouve cette volonté de synthèse entre tradition et modernité depuis les origines du mouvement régionaliste. Voir Jean-Claude VIGATO, *L'architecture régionaliste*, *op. cit.*

[1423] Charles-Gustave STOSKOPF, « Reconstruire », *op. cit.*

[1424] Voir les développements sur la reconduction du type développé quai des Belges en page 258.

dans le cadre de la Reconstruction, dans des secteurs plus centraux de la ville et, notamment, place de l'Homme-de-Fer. En substituant à un ancien îlot, endommagé par les bombardements, un ensemble de volumes dont émerge une tour de quinze niveaux, l'architecte adopte à nouveau une attitude intermédiaire, présentant un savoir-faire urbain, un art de l'articulation allié à une volonté nette de modernisation. Cette dernière se manifeste par un geste aussi audacieux que décrié. En dépit des débats suscités par son architecture, le projet est puissamment soutenu, notamment par le MRU, pour lequel œuvre Stoskopf. Pour justifier et argumenter son intervention, il se tourne à nouveau vers le passé, s'inscrivant dans la lignée de l'architecte Jacques-François Blondel, auteur de l'édifice voisin de l'Aubette et d'un plan d'ensemble de la ville.

Enfin, dans une dernière phase de la carrière de Stoskopf, trois réalisations ont permis d'analyser les commandes issues de la croissance, directement ou plus indirectement liées à la SCIC. Il s'agit de la cité du parc à Vernouillet, du quartier de l'Esplanade à Strasbourg et de l'ensemble des opérations menées à Créteil. Pour ces trois opérations, les questions de la conception du plan de masse, de la cellule du logement et des équipements collectifs sont prises en compte, élargissant le spectre de nos investigations. Au milieu des années 1950, l'opération de Vernouillet est l'un des premiers grands ensembles que l'architecte construit. Réalisée, comme la cité de Poissy, afin de loger les ouvriers des usines Simca, la cité s'insère dans le parc du château de Vernouillet, parc aménagé au XVIII^{e} siècle par l'aristocrate éclairé René-Louis de Girardin. L'originalité de ce projet réside dans ce lieu d'implantation particulier, où l'architecte doit adapter sa composition.

Cependant, les thématiques mises en œuvre à travers la recherche de monumentalité, la mise en place d'un axe majeur et la recherche conjointe d'intimité sont des arguments que l'architecte développe aussi pour ses autres projets. Face au développement linéaire des barres de Logeco, l'architecture se manifeste davantage avec des éléments phares comme la tour, le centre commercial, les divers équipements tout en présentant des principes distributifs assez courants. Les deux derniers jalons considérés sont des condensés importants de toute la carrière et la production de l'architecte. Conçu comme une extension de la ville, le quartier de l'Esplanade à Strasbourg est une greffe urbaine qui présente des effets monumentaux de composition sur ses avenues principales, en même temps qu'une forme de dissolution sur ses franges. L'exploration des modes de conception des projets à travers leurs plans de masse met à jour un vocabulaire, une syntaxe architecturale et littéraire qui recourent, de manière récurrente, à la thématique de la monumentalité. Celle-ci est une caractéristique parfois seulement invoquée, et d'autres fois, pleinement ou partiellement réalisée dans l'implantation urbaine, comme à Créteil Mont-Mesly. Dans les deux cas, l'architecture exprime la diversité et l'évolution des solutions techniques mises en œuvre entre la fin des années 1950 et le début des années 1970. Cette évolution se traduit par la

mise en œuvre de types divers, accompagnés par un travail sur l'assemblage et la fonctionnalité de la cellule d'habitation. Les derniers projets de l'architecte, notamment l'opération de logements et le centre diocésain de Créteil Montaigut marquent une prise de liberté notamment par le tracé de lignes courbes, souples, cherchant à s'échapper du carcan de l'orthogonalité jusque-là respecté, tout en préservant une écriture architecturale relativement dépouillée.

La dernière partie de notre travail vise à caractériser enfin cette production dans sa diversité et ses nuances, au prisme de la biographie introductive et de l'analyse architecturale de quelques jalons essentiels. L'exploration de plusieurs dimensions transversales à la production de l'architecte a permis de mettre à jour plus nettement les qualités de celle-ci. L'architecte a pu, au fil du temps, s'exprimer dans des contextes variés, où les échelles d'opération ont souvent fait de lui un urbaniste. La question de la division parcellaire, prégnante au moment de la Reconstruction, se dissout face à de nouveaux enjeux. Concernant la dimension urbaine et celle de la conception des logements, une tension se fait donc jour entre d'une part, la volonté de modernisation, le travail sur la cellule et son confort, et d'autre part, un vocabulaire monumental formalisé par le plan de masse, traduisant là encore son inscription dans une veine académique. L'emploi de cette syntaxe, formelle et discursive, est en lien avec l'art de la composition enseigné à l'Ensba.

En focalisant notre regard sur la question des équipements construits par Stoskopf, des degrés d'innovations architecturales et typologiques variés apparaissent. Dans les domaines commerciaux, scolaires, sanitaires et sociaux, la production de l'architecte semble suivre une évolution fortement encouragée par la SCIC, nourrie d'influences internationales et, en même temps, modérée à l'aune des moyens de production de l'époque. En matière d'architecture scolaire, la normalisation domine une production peu innovante. Si le corpus envisagé est conséquent, notre étude pourrait être élargie en considérant des séries, afin de multiplier les comparaisons et observer plus finement les degrés d'innovations typologiques.

En matière de programme religieux, l'architecte exprime une veine plus personnelle, qui traduit l'influence d'expériences menées avant-guerre en Suisse alémanique et en Allemagne. Le travail sur la centralité et celui sur la définition spatiale de l'espace sacré, attestent d'une recherche transcendant la production de masse. Enfin, la variété des registres constructifs et stylistiques, mis en œuvre au fil du temps, trahissent un jeu d'influences variées. Celles-ci peuvent s'exercer sur le commanditaire, sur l'architecte, ou encore, sur certains membres de son équipe. Au-delà d'une forme d'éclectisme, des lignes de forces se font jour, vecteurs de compréhension d'une œuvre singulière.

Comment caractériser alors cette œuvre ? C'est tout d'abord, la permanence d'une pratique issue de sa formation académique qui apparaît comme un des éléments stables du corpus de projets et

d'écrits signés par l'architecte. Cette dimension habite profondément sa production : l'architecte s'exprime, des années 1930 jusqu'aux années 1980, en appliquant l'art de la composition aux façades, aux plans de masse et aux volumétries. Cette pratique s'adapte aux nouvelles contraintes des années 1950, quitte à se limiter parfois à l'expression du plan d'ensemble et en laissant d'autres champs d'expression gagner l'esthétique des façades, qui deviennent parfois un simple motif sériel et répétitif. Cette dimension académique demeure omniprésente et apparaît nettement dans le vocabulaire, les propos et les écrits de Stoskopf. Les éléments rassemblés concernant l'atelier Pontremoli sont encore trop épars : ils plaident pour des recherches focalisées sur la formation des architectes durant l'entre-deux-guerres qui détiennent, après la guerre, le monopole sur une bonne part des commandes en bénéficiant de « rentes de position »[1425]. Le mode de recours aux modèles académiques et à l'histoire reste une piste d'interrogation qu'il faudrait approfondir en observant précisément le contexte de la formation de cette génération d'architectes. Si l'histoire de l'École régionale d'architecture de Strasbourg a été éclairée par la publication récente d'un ouvrage où Stoskopf occupe une place importante[1426], celle de l'enseignement à l'École des beaux-arts reste à établir, que ce soit dans ses aspects pédagogiques ou plus pratiques[1427]. Comparer des itinéraires comme ceux de Stoskopf, Camelot, Labourdette, Novarina et quelques autres permettrait de mieux saisir la scène professionnelle des grands patrons. Plusieurs thèses biographiques sont déjà en préparation, permettant d'envisager plus précisément les contours de ce milieu[1428]. Les croisements entre certains itinéraires sont parfois riches d'enseignement. Ainsi, les rapports de Stoskopf avec Bertrand Monnet éclairent une période parfois paradoxale, où les positions du service des Monuments historiques sont parfois moins conservatrices que celles défendues par certains protagonistes de la modernisation du pays, comme Stoskopf.

À la différence de certains confrères, comme les premiers modernes tels que Le Corbusier[1429] ou encore Pingusson[1430] qui ne s'adonnent à une expression régionaliste qu'en début de carrière, Stoskopf poursuit bien une veine ininterrompue, attachée à un certain esprit et caractère alsacien. Sa production en témoigne du pavillon de 1937 jusqu'aux derniers écrits sur le sujet, dans les années 1980[1431]. Cet attachement s'accompagne d'un culte de l'œuvre paternelle et de celle d'une

[1425] Raymonde MOULIN (DIR.), *Les architectes*, *op. cit.*, p. 251.

[1426] Gauthier BOLLE, « Charles-Gustave Stoskopf (1907-2004), directeur de l'École et acteur de la Reconstruction », *in Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, Éditions recherches., Strasbourg, 2013, pp. 175-179.

[1427] À l'Université de Strasbourg, sous la direction d'Anne-Marie Châtelet, Amandine Diener prépare depuis 2012 une thèse , dont le sujet s'intitule « L'histoire de l'enseignement de l'architecture au XXème siècle. L'école nationale supérieure des Beaux-arts. »

[1428] Voir les thèses biographiques en préparation, en page 25.

[1429] Marco POGACNIK, « La ville Favre-Jacot au Locle, la concavité spatiale en oeuvre », *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine. Le Corbusier, L'atelier intérieur*, 2008, nº 22/23, pp. 79-98.

[1430] Voir les développements autour de la réinvention par Pingusson d'une « syntaxe méditéranéenne » chez Simon TEXIER, *Georges-Henri Pingusson : architecte, 1894-1978 : la poétique pour doctrine*, *op. cit.*, p. 21.

[1431] Charles-Gustave STOSKOPF, « Les maisons », *op. cit.*

génération attachée à faire vivre la culture locale dans le contexte politique particulier de l'Alsace au début du siècle. Même si l'expression du caractère alsacien des édifices se réduit progressivement à un contour, une silhouette de toiture ou une proportion particulière, il reste un invariant, un registre d'une production aux limites plus vastes.

En effet, la production de logement amène l'architecte à justifier, là aussi, une position qu'il veut à nouveau situer dans une longue visée historique. Ainsi, son action s'inscrirait dans une double tradition, celle de la culture alsacienne et celle de la culture académique qu'il a appris à aimer lors de ses études. L'esthétique promue par Stoskopf traduit un processus d'épuration de divers modèles développés par la génération œuvrant dans les années 1930, de part et d'autre du Rhin. Sa production entre en écho avec les travaux de Paul Dopff à Strasbourg, ceux de Paul Schmitthenner en Alsace et en Allemagne ainsi que les expériences menées par Rudolf Schwarz en matière d'art religieux. Paradoxalement, la référence la plus souvent revendiquée par Stoskopf demeure Auguste Perret, comme pour affirmer son appartenance au camp d'un modernisme tempéré français[1432]. Néanmoins, même si la tour de l'Homme-de-Fer et quelques autres projets revêtent un aspect perretien et si son associé Michel Porte est un ancien élève de Perret, l'alsacien ne s'inscrit pas réellement dans la veine du « classicisme structurel »[1433]. La dimension technique dans son œuvre semble plus ouverte, éclectique et inféodée à la volonté de modernisation et de rationalisation architecturale.

Les années 1950 marquent, pour Stoskopf, l'introduction de nouvelles influences et de découvertes, notamment celles de l'architecture étrangère grâce aux nombreux voyages effectués avec la SCIC[1434]. Néanmoins, l'aspect lacunaire des archives à ce sujet nous empêche d'en savoir davantage. Comme nous l'avons vu, certains transferts ne se font pas sans heurts : les fenêtres, s'inspirant d'exemples d'architecture contemporaine d'Europe du Nord, sont posées au nu des façades extérieures participant ainsi d'une plastique pure et dénudée notamment dans les premières opérations de la SCIC signées par Stoskopf à la fin des années 1950. Mais ces tentatives posent un certain nombre de problèmes techniques[1435]. L'histoire de ces transferts est une autre piste de réflexion à approfondir. Quoi qu'il en soit, les fenêtres chez Stoskopf sont souvent des baies de proportion carrée rythmant soit la façade d'une ferme, d'un immeuble en centre urbain ou lorsqu'elles se démultiplient à perte de vue sur la façade pelliculaire des barres de nouvelles cités (pl.72 ill.d,e,f). Le recours à des moyens élémentaires de composition est un autre fil rouge de lecture de l'œuvre, qui transcende la variété des registres stylistiques. Modes de composition

[1432] Sur les liens et conflits entre Perret et Le Corbusier, voir LE CORBUSIER, *Lettres à Auguste Perret*, Paris, France, Ed. du Linteau, 2002, 255 p.

[1433] Joseph ABRAM, *Perret et l'école du classicisme structurel (1910-1960)*, École d'architecture de Nancy, 1985.

[1434] Sur la question des voyages, voir en page 144.

[1435] Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 janvier 2014.

académiques modulant des effets monumentaux, moyens élémentaires de mise en rapport et de proportion, servent un processus d'épuration stylistique qui caractérise cette œuvre singulière (pl.72 ill.a). S'épanouissant entre la Reconstruction et les grands ensembles, elle est à relier aussi avec un style propre aux années 1950, et relève davantage de la modernisation que de la modernité. L'importation de nouvelles normes de confort y est associée à une forme de tempérance, de mesure, de retenue formelle et esthétique. En ce qui concerne Stoskopf, la simplification formelle est à mettre en lien avec une culture et une rigueur protestante qui lui est propre, associée à un goût particulier de la mise en scène, longuement cultivé pendant ses années d'études. Cette tension, entre rigueur et expressivité, est très nette dans les différentes églises qu'il conçoit, variations diverses entre épuration formelle et mise en scène grandiloquente de certains éléments déterminants. Sa production des années 1960 et 1970 révèle encore d'autres influences, dont certaines sont manifestement portées par certains associés comme Michel Porte ou Walter Oehler. Cet aspect donne une dimension collective à sa production, reflétant aussi de nouvelles polarités dans le passage d'une génération à une autre et l'assimilation de références internationales dans l'architecture courante des équipements ou du logement.

Au-delà des carcans d'une production de masse, Stoskopf apparaît bien comme le défenseur d'une vision particulière, matérialisée dans le discours et les dessins, par la volonté de composition et par un rapport à l'histoire singulier. Démontrant une sensibilité très nette au contexte urbain lorsqu'il s'agit de construire en ville ou de reconstruire des villages, la banlieue est pour l'architecte l'occasion de déployer des compositions libres et indépendantes, plus rigides et sans référence à la ville existante. Les vues, la perspective, la couleur, le caractère, les grands contours sont les outils principaux de l'architecte qui en use pour produire des effets monumentaux, symétriques, ordonnés. D'un point de vue architectural, malgré des influences diverses et des degrés d'innovations variables, le créateur apparaît là aussi, à travers une volonté nette d'ordonner et d'épurer l'expression architecturale. Si la composition commande son action, d'autres aspects sont moins prégnants et paraissent soumis aux aléas des conditions de production : les choix techniques ne sont pas l'objet d'une prise de position définitive de sa part ni même les enjeux sociaux portés par de telles réalisations. Le parcours et la production de Stoskopf éclairent aussi une scène professionnelle et un esprit d'ouverture singuliers. Dès 1946, devant les sinistrés d'Ammerschwihr, il avait sans doute déjà livré une des clés de compréhension de son action et à la fois de cette période, puisqu'il affirmait alors : « Je crois d'ailleurs qu'il n'y a pas de théories absolues ni de solutions définitives durables, l'art étant mouvant, changeant comme le sont les hommes et comme le sont les conditions politiques, économiques et sociales »[1436].

[1436] Charles-Gustave STOSKOPF, *Reconstruire Ammerschwihr*, 1946, 12 p. (texte du discours prononcé devant les sinistrés). ADHR, fonds Stoskopf,34J1564.

Épilogue : un patrimoine ?

L'écriture d'une histoire qui a divisé, d'une part, les travaux concernant la Reconstruction et d'autre part, ceux concernant les débuts de l'architecture de masse, est ici enrichie par la biographie de Stoskopf, un agent « double » en somme. Déjà, en se concentrant uniquement sur la période de la Reconstruction, sa production présente une mixité d'attitudes en fonction du contexte et à travers même chaque édifice réalisé. Régionaliste et moderne, voire plutôt alsacien et moderne, Stoskopf le demeure toute sa vie. Une grande partie de sa production concentre son discours autour de la question de l'organisation du plan de masse tout en laissant place à des évolutions considérables dans l'architecture du logement entre 1950 et 1970. Architecte de la monumentalité du logement collectif, de l'épuration stylistique, son héritage bâti est conséquent. Il s'inscrit dans une forme de diffusion de modèles typologiques et architecturaux, dont on pourrait poursuivre l'étude à travers d'autres œuvres contemporaines. L'étude de sa trajectoire plaide ainsi pour l'élaboration d'une histoire architecturale des Trente Glorieuses, dont on cerne encore difficilement tous les contours mais qui semble outrepasser des classifications trop limitatives. L'impact de la croissance et des processus de modernisation du pays sur les formes architecturales et le milieu professionnel, est aujourd'hui une source de recherche qui réinterroge l'historiographie et pourrait, in fine, modifier les regards sur des paysages urbains anonymes ou rejetés.

Aujourd'hui, il est difficile de parler d'un « patrimoine » Stoskopf tant la production architecturale et urbaine à laquelle son nom est attaché recouvre des réalités diverses. En matière de logements collectifs, la diversité des modes de gestion des parcs immobiliers concourt à des situations contrastées. Le vieillissement de certaines œuvres est patent, tandis que d'autres traversent les années plus glorieusement. Certains édifices sont détruits dans le cadre de politiques de renouvellement urbain alors que d'autres réalisations sont rénovées, en incluant des démolitions, comme la cité des Mureaux ou celle de la Meinau. Une réflexion est actuellement en cours sur la restructuration de la cité de Vernouillet, dans les Yvelines, incluant une démarche de réflexion sur les immeubles dessinés par Stoskopf[1437]. Lors d'un entretien, un ancien collaborateur nous a confié que selon lui, aujourd'hui, on ne voit plus « d'architecture Stoskopf »[1438]. En effet, les qualités initiales des opérations de logement ont souvent été altérées, principalement dans le parc de logements sociaux, par des campagnes de transformation peu scrupuleuses. Attachée à un certain nombre de constituants fragiles, l'esthétique initiale, ignorée et méconnue, a dans certains cas disparu.

[1437] Gauthier BOLLE, « De l'architecture : réhabiliter l'oeuvre de Stoskopf », *in POLyphonie des valeurs : la Cité du Parc à Vernouillet*, 2014, pp. 19-26.

[1438] Entretien réalisé par l'auteur avec Thaddée Nowak, le 30 janvier 2014.

C'est là aussi une affaire de générations, certaines œuvres contemporaines au fort caractère plastique subissant le même sort comme par exemple, la cité de l'étoile à Bobigny[1439] ou la cité artisanale de Sèvres[1440], œuvres du trio Candilis, Josic et Woods. Le patrimoine d'une « architecture de la retenue »[1441], métissée d'influences riches et présentant des registres d'expressions variés, aurait le mérite de renouer des fils rompus par l'historiographie.

Les équipements construits par Stoskopf traversent le temps avec plus de tenue, en fonction de leurs usages et de l'entretien qu'on leur accorde. Outre les édifices construits pour des groupes bancaires en Alsace, les églises signées Stoskopf connaissent également des destins variés. La cathédrale de Créteil, œuvre essentielle à ses yeux, est en cours de transformation par l'équipe internationale Architecture Studio : le projet ne garde que peu d'éléments de l'architecture mise en place par Stoskopf et Nowak. D'autres églises sont en passe d'être reconnues. L'église Tous-les-Saints de Bobigny ainsi que l'église Saint-Louis de Beauregard à Poissy ont reçu, en 2013, le label Patrimoine du XX^{e} siècle.

[1439] Richard KLEIN, « La cité de l'étoile », *op. cit.*, p. 37.

[1440] Sur ce projet, voir Bénédicte CHALJUB, *Alexis Josic: architectures, trames, figures*, Paris, L'Œil d'or, impr. 2013, 2013, 93 p.

[1441] Cette expression est ici empruntée à Jean-Louis Cohen qui évoquait l'architecture d'André Lurçat. Jean-Louis COHEN, *André Lurçat, 1894-1970*, *op. cit.*, p. 283.

ABREVIATIONS

ACBPN : Architecte en Chef des Bâtiments Civils et Palais Nationaux

CAUE : Conseil d'Architecture d'Urbanisme et de l'Environnement

CIAM : Congrès International d'Architecture Moderne

CIRP : Compagnie Immobilière de la Région Parisienne

Enis : École Nationale d'Ingénieurs de Strasbourg

Ensba : École Nationale Supérieure des Beaux-Arts

Eras : École régionale d'architecture de Strasbourg

GIC : Groupement Interprofessionnel pour la Construction

ISAI : Immeubles Sans Affectation Individuelle

Logeco : Logements Économiques et Familiaux

MRP : Mouvement Républicain Populaire

MRU : Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme

SADG : Société des Architectes Diplômés par le Gouvernement

SAERS/ SERS : Société d'Aménagement et d'Équipement de la Région de Strasbourg

SCIC : Société Centrale Immobilière de la Caisse des dépôts

SCET : Société Centrale d'Équipement du Territoire

SIBAR : Société Immobilière du Bas-Rhin

ZUP : Zone à Urbaniser en Priorité

DICTIONNAIRE DES PERSONNALITES

Ce dictionnaire des personnalités citées a été établi à partir de deux sources imprimées principales. Tout d'abord, un certain nombre d'éléments proviennent du nouveau dictionnaire de biographie alsacienne, édité et régulièrement enrichi par la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, sous la direction de Jean-Pierre Kintz. Par ailleurs, d'autres éléments proviennent du dictionnaire des élèves et des enseignants de l'École d'architecture de Strasbourg établi par Franck Storne dans le cadre de l'ouvrage sur l'histoire de l'École régionale d'architecture de Strasbourg publié récemment[1442]. Des élèments complémentaires sont issus de nos dépouillements des différents fonds d'archives Stoskopf ainsi que des notices biographiques publiées sur le site de la Cité de l'architecture et du patrimoine[1443]. Les notices établies sont ainsi le reflet des sources mobilisées et parfois, de leurs carences.

Principaux associés ou chefs d'agence

- *Biro André (1928-2012)*[1444]

Cet architecte d'origine hongroise, dont le père était peintre et professeur à l'école des beaux-arts de Budapest, intègre l'agence parisienne de Stoskopf dans les années 1960. En 1969, il cosigne l'église des Mureaux avec Stoskopf. Il s'associe, dès 1962, avec l'architecte Jean-Jacques Fernier. Ensemble, ils s'attèlent à la construction de nombreux édifices dont la Cité judiciaire à Nancy (1982), la restauration de l'hôtel de Grammont Besançon (1984) et surtout la construction de l'actuel Hôtel Drouot à Paris (1980).

- *Fleischmann Alfred (1926-2013)*[1445]

Né à Strasbourg, Alfred Fleischmann est le fils de Joseph Fleischmann, conducteur principal des travaux municipaux. Il est admis à l'Eras à partir de 1945 au sein de l'atelier Stoskopf- Herrenschmidt. Il obtient son diplôme en novembre 1952 avec un projet d'hôtel de tourisme dans les Vosges, employant un langage régionaliste et moderne qui le rapproche des travaux de Stoskopf dans le cadre de la Reconstruction (vol.2 ill.330). Il débute sa carrière en collaborant avec ce dernier et Walter Oehler sur le projet de reconstruction de la place de l'Homme-de-Fer. Dirigeant le bureau strasbourgeois avec Oehler, de dix ans son ainé, Fleischmann développe aussi un certain nombre de projets en collaboration avec ce dernier, sans Stoskopf, notamment pour le compte de la régie Renault entre 1966 et 1971. Il est un élément important de l'agence strasbourgeoise de Stoskopf, très présent sur les grands chantiers (Crédit Mutuel, trvaux à Betschdorf et pour l'hôpital de Brumath). Pour autant, il est moins cité dans les cartouches des documents produits à l'agence que Walter Oehler, régulièrement associé sur les projets. Après la retraite de Stoskopf en 1982, Fleischmann poursuit son activité libérale à Strasbourg jusqu'en 1988. Il s'éteint à

[1442] Anne-Marie CHATELET et Franck STORNE (SOUS LA DIR. DE), *Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, *op. cit.*, p. 278- 324.

[1443] Voir la webographie présentée dans les sources de l'étude en page 456.

[1444] Voir http://www.pss-archi.eu/architecte/254/.

[1445] Anne-Marie CHATELET et Franck STORNE (SOUS LA DIR. DE), *Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, *op. cit.*, p. 291.

Saverne en 2013.

- *Haas Pierre Jules Adolphe (1905-1991)*[1446]

Né en 1905 à Illkirch-Graffenstaden, Pierre-Jules Haas, après avoir fréquenté le lycée Fustel de Coulanges, étudie à l'Eras à partir de 1923 et entre en seconde classe en 1925. Il démarre son activité dans l'entre-deux-guerres en s'installant comme architecte à Illkirch. En 1934, il bâtit, pour le compte du commerçant Georges Schranz, une villa inspirée par les expériences architecturales des avant-gardes ; celle-ci est inscrite à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques en 1990 (vol.2 ill.320). Durant les années 1930, il réalise aussi d'autres villas qui expriment une tendance plus traditionnaliste à Illkirch ou encore à Niederhaslach (vol.2 ill.321). Mobilisé en 1939 puis à nouveau en 1943, il s'engage dans la Reconstruction à partir de 1945. De 1947 à 1961, il dirige l'agence colmarienne de Stoskopf et s'implique dans les chantiers des villages de la poche de Colmar et sur des opérations de logement à Strasbourg et Colmar. Il s'implique également sur les grands chantiers d'hôpitaux à Vittel et à Sélestat. En 1961, il quitte l'agence Stoskopf et se fait recruter comme chef du service de construction chez Dominique De Dietrich jusqu'en 1965. Puis, il exerce en libéral jusqu'en 1981, année où il prend sa retraite définitive. Il s'éteint à Colmar en 1991.

- *Hoog Jean-Pierre (1928)*[1447]

Né en 1928 à Colmar, Jean-Pierre Hoog étudie à l'Eras à partir de 1946. Il obtient son diplôme en 1961, alors qu'il travaille déjà depuis quelques années pour Stoskopf. Son sujet de diplôme est un projet de l'agence Stoskopf puisqu'il s'agit de la piscine de Belfort, réalisée finalement selon ses plans. Il travaille d'abord à Strasbourg, où il collabore au projet de l'Esplanade, puis intègre les bureaux de Colmar à partir de 1959. Il succède à Pierre-Jules Haas en devenant l'un des associés colmariens de Porte et Stoskopf. Il est ainsi amené à travailler sur les grands chantiers colmariens et belfortains, et à collaborer régulièrement avec la Scic. Après le décès de Michel Porte en 1978 et la retraite de Stoskopf en 1982, il poursuit son activité libérale à Colmar avec une structure plus réduite. Il prend sa retraite en 1993 et demeure à Colmar.

- *Mosser Michel (1925-)*[1448]

Michel Mosser est né à Colmar en 1925. Durant son enfance, il réside à Barr et à Uffholtz (68). Déporté dans un camp de travail et incorporé de force, il s'échappe et s'engage dans la résistance intérieure française en 1942. À la Libération, il devient élève de l'Eras. Il intègre la seconde classe en 1947 et la première classe en 1951. Il entre à l'Ensba en 1954, et obtient son diplôme en 1957. Il collabore avec Stoskopf à Colmar puis participe même à l'ouverture des bureaux parisiens, dont il devient un des éléments moteurs. En 1957, il quitte l'agence de Stoskopf et il crée sa propre agence. Celle-ci prospère car Mosser obtient de nombreuses commandes en France et en Afrique du Nord. Il signe des édifices prestigieux comme, par exemple, l'immeuble du Figaro à Paris, la réhabilitation du Rond-Point des Champs-Elysées, le stade nautique olympique d'Antibes. Il est également le concepteur de la Croix de Lorraine de Colombey-les-Deux-Églises.

[1446] Jean-Pierre KINTZ et François UBERFILL, « Notice biographique de Pierre Jules Haas 1905-1991 », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 2006, vol.45, pp. 4652-4653.

[1447] Entretien réalisé par l'auteur avec Jean-Pierre Hoog le 12/02/2013 à Colmar.

[1448] « Les débuts avec Gustave Stoskopf », *Dernières Nouvelles d'Alsace*, 30 janvier 2011.

- *Oehler Walter (1917-2003)*

Né en 1917, Walter Oehler rentre à l'Eras comme admissionniste en 1934. Il intègre la seconde classe en 1937 et obtient son diplôme en 1951, sur le thème d'une cité-jardin. Stoskopf le recrute pour ses chantiers, notamment la reconstruction de la place de l'Homme-de-Fer. Il dirige avec Alfred Fleischmann le bureau strasbourgeois de Stoskopf. Oehler développe aussi un certain nombre de projets en collaboration avec Fleischmann, sans Stoskopf, notamment pour la régie Renault entre 1966 et 1971. Oehler est très présent sur les chantiers de logements de Stoskopf et son nom apparaît très régulièrement sur les cartouches des documents produits par l'agence, soit comme associé, soit comme architecte d'opération[1449]. Il démontre une sensiblité personelle pour l'architecture moderne qu'il applique dans les grands projets de l'agence et aussi dans la construction de sa maison à Obernai. Après le départ de Stoskopf en 1982, la société devient Offner, Oehler, Gilch et Kalk. Il cesse son activité libérale en 1984 et meurt à Obernai, en 2003.

- *Offner Claude (1932-1984)*

Né à Strasbourg en 1932, Claude Offner est admis à l'Eras dans l'atelier Stoskopf-Herrenschmidt en 1948. Il entre en seconde classe en 1955 et en première classe en 1962. Il passe son diplôme en 1967 avec pour sujet une station biologique sur l'île de Réon. Il intègre l'agence Stoskopf, chez qui il travaille déjà avant son diplôme en tant que stagiaire. Il devient, au fil des années 1970, un associé à part entière ; Stoskopf le fait figurer dans les membres de son équipe dans sa publication de 1973[1450]. Il fait partie des associés qui poursuivent l'activité à Strasbourg, après le départ de Stoskopf, et en 1982, fonde une société d'architecture en association avec J.-P. Gilch et F.Kalk.

- *Porte Michel (mort en 1979)*

Michel Porte entre à l'Ensba en 1942 et obtient son diplôme en juin 1952 de l'atelier Perret Remondet. Il collabore avec Stoskopf sur le projet de reconstruction de Montier-en-Der, commune située en Haute-Marne. Associé de Stoskopf au moment de la Reconstruction, il développe également une activité autonome et possède ainsi ses propres bureaux à Colmar. Michel Porte monopolise la commande des bureaux dans certains fiefs comme la commune d'Eguisheim ou la commune de Riquewihr, ou certains types de programme, auquel le nom de Stoskopf n'est pas attaché, notamment les locaux commerciaux. Il est également l'auteur de la Nécropole nationale à Sigolsheim et de l'Institut national de recherche agronomique à Colmar à la fin des années 1960. Par ailleurs, avec Stoskopf, il signe de grands projets à Colmar et dans le Haut-Rhin ; le plan et la construction de la Zup de Colmar, de nombreux édifices sur le site de l'hôpital, en association avec Albert Chevin. Avec Stoskopf, il est amené d'ailleurs à concevoir une très importante extension à cet ensemble, qui ne voit finalement pas le jour (vol.2 ill.231-233). Les deux compères, associés à Jean-Pierre Hoog, s'intéressent aussi à de nombreux projets de rénovation et de réhabilitation, principalement à Colmar. Il est par ailleurs membre de la commission départementale des opérations immobilières et de l'architecture auprès de la Préfecture du Haut-Rhin. Michel Porte est également un architecte engagé, jusqu'à sa mort prématurée, dans les travaux du syndicat des architectes du Haut-Rhin.

[1449] Son nom apparaît 94 fois sur les 600 occurrences de projet relevées concernant Stoskopf.

[1450] Charles-Gustave STOSKOPF, *Gustave Stoskopf et son équipe : un bilan 1947-1972*, *op. cit.*

- *Nowak Thaddée*

Thaddée Nowak est un architecte polonais, diplômé en 1966 de l'école polytechnique de Varsovie. Après l'obtention de son diplôme, il revient en France et par l'intermédiaire d'un ami alsacien qui travaille chez l'architecte Henri-Jean Calsat, Nowak se fait recommander auprès de Stoskopf. Nowak intègre le bureau parisien en 1967 et s'occupe de sa fermeture en 1979. Suite au décès de Francis Siffert, Thaddée Nowak devient le chef d'agence de Stoskopf. Il s'occupe particulièrement des chantiers du centre diocésain et des logements réalisés à Créteil Montaigut. Après la fermeture du bureau, il pérennise les bonnes relations nouées alors avec les chantiers du Cardinal. En association avec son épouse Yolande avec qui il fonde un atelier en 1985, Nowak réalise plusieurs églises et une dizaine de centres paroissiaux. Ils signent notamment l'église Saint-Paul-des-Nations à Noisy-le-Grand. Parallèlement, ils développent une activité de réhabilitation et de restructuration de grands ensembles et de logements résidentiels, dont certains ensembles signés Stoskopf. Ils poursuivent actuellement leur activité libérale.

- *Siffert Francis (1927-1970)*

Né à Strasbourg, Francis Siffert entre à l'école régionale d'architecture de Strasbourg en 1945. Il entre en seconde classe en 1947 et en première classe en 1949. Il obtient son diplôme en mars 1955 sur le thème d'une cave coopérative. Travaillant pour Stoskopf à Strasbourg puis à Paris, il devient le chef d'agence des bureaux parisiens jusqu'à son décès prématuré en 1970, lors d'une inspection de chantier. Francis Siffert ne jouit pas du statut officiel d'associé au même titre que Oehler, Fleishmann ou Porte ; son nom n'est pas inscrit sur les documents produits par l'agence, et il n'est pas inscrit à l'ordre des architectes. Néanmoins, Stoskopf le fait figurer dans les membres de son équipe dans la publication de 1973[1451].

Personnalités

- *Bommer Alice (1923-2004)*[1452]

Née à Cologne en 1923, Alice Bommer étudie la photographie à Munich à partir de 1941, où elle est marquée par les influences de courants des années 1930 et notamment, de la *Neue Sachlichkeit* (Nouvelle Objectivité). Major de sa promotion en 1943, elle entame sa carrière à Strasbourg comme photographe des musées puis comme indépendante, lorsqu'elle photographie les ruines de la guerre et les avancées de troupes alliées. Travaillant pour diverses institutions publiques et locales, notamment les Monuments historiques, le Port Autonome de Strasbourg ou encore les musées de la ville, elle est aussi l'architecte attitrée de certains architectes, comme Stoskopf, dont elle immortalise de nombreuses réalisations. Ses travaux documentaires et de commande sont complétés par une œuvre personnelle. Elle mène parallèlement une carrière d'enseignante à l'école des Arts Décoratifs de Strasbourg entre 1957 et 1988 ainsi qu'à l'école de journalisme entre 1962 et 1983. Elle meurt à Rosenwiller en 2004.

[1451] *Ibid.*

[1452] François PETRY, « Notice biographique d'Alice Bommer 1923-2004 », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 2007, vol.48, pp. 5064- 5065.

- *Beaudouin Eugène (1898-1983)*

Fils et neveu d'architectes, il entre à l'Ensba en 1917. Il s'inscrit à l'atelier dirigé par Pontremoli, où il rencontre Marcel Lods avec qui il s'associe en 1923, tout en travaillant à l'agence de son oncle Albert Beaudouin. En 1929, il obtient son diplôme ainsi que le premier grand prix de Rome. Il séjourne à la villa Médicis entre 1929 et 1932. Beaudouin est architecte en chef des bâtiments civils et palais nationaux (1933-1968). Parallèlement, avec Lods, ils répondent de façon innovante à d'importantes commandes : la cité du Champs-des-Oiseaux à Bagneux (1930), la cité de la Muette à Drancy (1931-1934), l'école de plein-air de Suresnes (1934-1935). Par ailleurs, Beaudouin est actif auprès de la revue L'Architecture d'Aujourd'hui dont il est membre du comité de rédaction. La collaboration avec Lods s'interrompt en 1939. Installé à Marseille, l'architecte élabore alors plusieurs plans d'aménagement dont celui de Marseille et de sa région. Après la guerre, Beaudouin poursuit ses recherches sur la préfabrication de la construction et il est lauréat du concours pour la construction de la cité Rotterdam à Strasbourg en 1951. Beaudouin devient également un enseignant de premier plan, directeur de l'école d'architecture de l'université de Genève à partir de 1942, et professeur à l'école des beaux-arts de Marseille puis à l'ENSBA de 1946 à 1968.

- *Calsat Henri-Jean (1905-1991)*[1453]

Né en 1905 à Chauny dans l'Aisne, Henri-Jean Calsat est diplômé ingénieur de l'Ecole des Travaux Publics puis diplômé architecte de l'Ensba en 1931. Il complète sa formation à l'Institut d'Urbanisme de l'Université de Paris, à l'École des Chartes et à l'École du Louvre. Il enseigne dans plusieurs écoles françaises ainsi qu'à l'École d'architecture de Genève. Il réalise ses premiers projets à Poissy en collaboration avec Pierre Mathé, prix de Rome 1926 et cosigne l'hôtel de ville, le théâtre ainsi qu'un groupe scolaire. Ses réalisations professionnelles dans le domaine de l'urbanisme furent nombreuses notamment en France, en Algérie et aux Antilles. Calsat possède une agence importante durant les Trente Glorieuses et signe ainsi de nombreux plans d'aménagement.

- *Danis Robert (1879-1949)*[1454]

Né à Belfort en 1879, Danis est admis à l'Ensba et étudie à l'atelier Deglane, puis Godefroy. Il est admis au deuxième essai du concours du grand prix de Rome en 1901 et obtient son diplôme en 1905. En 1913, il réussit le concours d'architecte des bâtiments civils et des palais nationaux ainsi que le concours d'architecte en chef des Monuments historiques. Pendant la guerre de 1914-1918, il est envoyé dans le secteur Est du front pour la sauvegarde des monuments anciens. Directeur des services français d'architecture de Strasbourg à partir de 1918, il est nommé en 1934 inspecteur des bâtiments civils et des palais nationaux. À la Libération, il est chargé de créer une direction générale de l'architecture et met en place le Conseil supérieur des bâtiments de France. Danis est aussi le directeur fondateur et professeur à l'École régionale d'architecture de Strasbourg entre 1922 et 1939. Grand admirateur de l'architecture classique française, il enseigne l'histoire de l'architecture française (1922-1939) et la composition

[1453] Voir [http://www.unige.ch/archives/architecture/fonds/archivesdiverses/calsat.html]

[1454] Fernand GURI, « Notice biographique de Robert Danis 1879-1949 », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 1986, vol.7, p. 574.

décorative (1925-1939). Outre les nombreuses restaurations qu'il a dirigées, notamment la rénovation de l'abbaye du mont Sainte-Odile entre 1927 et 1939, Danis est l'architecte du monument commémoratif du Hartmannswillerkopf entre 1923 et 1932.

- *Debat-Ponsan Jacques (1882-1942)*

Fils du peintre Edouard Debat-Ponsan (1847-1913), Jacques Debat-Ponsan est né en 1882 à Copenhague. Il devient élève à l'Ensba en 1903 où il intègre l'atelier de Laloux et Tronchet et obtient en 1912 le Premier Grand Prix de Rome, avec comme sujet un casino dans une ville thermale. Il séjourne ainsi à Rome de 1918 à 1921 et démarre sa carrière lors de la reconstruction de zones sinistrées dans la Somme. Nommé architecte des Postes en 1928 et architecte en chef des bâtiments civils en 1931, sa carrière est marquée par la construction de nombreux édifices dans le domaine des postes. Il participe aussi, au côté de Tony Garnier (1869-1948) et de Jean Prouvé (1901-1984), à la construction de l'hôtel de ville de Boulogne-Billancourt (1931-1934). Il y construit également un Groupe scolaire (1933), affichant un style dépouillé, sobre et classique, proche du vocabulaire d'Auguste Perret (pl.3 ill.d,e). Debat-Ponsan est nommé chef d'atelier à l'Ensba en remplacement d'Emmanuel Pontremoli, en 1931.

- *De Lapparent Olivier (1908-1996)*

Né à Saint-Quay-Portrieux en 1908, il est le fils de Jacques de Lapparent, professeur au Collège de France. Il entre comme admissionniste à l'Eras en 1926. Il est admis en seconde classe en 1927 et en première classe en 1931. Il obtient son diplôme en 1934. Il est lauréat avec Herrenschmidt et Stoskopf du concours organisé pour la construction du pavillon de l'Alsace de l'Exposition internationale de 1937. À Strasbourg, après 1945, Olivier De Lapparent participe aux travaux de reconstruction et aussi au monde de l'enseignement, en tant que professeur à l'École nationale d'ingénieurs de Strasbourg (1945-1949) et aussi comme professeur de comptabilité et d'organisation professionnelle à l'Eras (1951-1968). Il est l'auteur d'un certain nombre d'édifices à Strasbourg dont l'église Saint-Antoine (1950, avec F. Klee et G. Muller) et l'église du Sacré-Cœur (1960). Il participe aussi au chantier de la Maison de l'ingénieur à Strasbourg (1952, avec A. Pfirsch, E. Andrès, G. Maechel, E. Abtey et C. Choulat).

- *Dufau Pierre (1908-1985)*

Né en 1908 à Arras, Dufau étudie à l'Ensba dans les années 1930. Il obtient son diplôme en 1937 et le Premier second grand prix de Rome en 1938. Lauréat du concours pour la reconstruction d'Amiens en 1940, il en devient l'architecte en chef et il confie à Auguste Perret la réalisation de la place de la Gare. Après la Libération, son agence va devenir une des plus importantes de la période des Trente Glorieuses, bénéficiant de nombreuses commandes en France et aussi en Afrique et au Cambodge. Dufau conçoit de nombreux bâtiments publics, industriels ainsi que les sièges sociaux de grandes entreprises, comme par exemple les bureaux de Publicis sur les Champs-Élysées (1973-1975). Dans le quartier du nouveau Créteil, dont il dirige la coordination d'ensemble (en succédant à Jean Fayeton), il construit l'hôtel de ville entre 1972 et 1974.

- *Dopff Paul (1885-1965)*[1455]

[1455] François IGERSHEIM, « Notice biographique de Paul Dopff 1885-1965 », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 2007, vol.48, p. 5084.

Paul Dopff est né à Riquewihr en 1885, dans une famille de viticulteurs. Il étudie aux écoles polytechniques de Karlsruhe. Collaborateur de Fritz Beblo (1872-1976) au service d'architecture de la ville de Strasbourg à partir de 1912, il poursuit, après le départ de ce dernier, son œuvre et notamment le cimetière Nord, le cimetière Sud ainsi que l'opération grande percée. Outre l'édification de nombreux édifices publics à Strasbourg, il est aussi maître d'œuvre pour le compte de l'office HBM de la ville. Dopff réalise notamment, entre 1924 et 1925, les immeubles Jean Dollfus, situés avenue de la Forêt-Noire (pl.26 ill.a,b), et la cité Siegfried en 1928, qui rassemble plus de 300 logements dans une élégante composition urbaine (pl.26 ill.c,d). Il a été nommé architecte en chef de la ville de Strasbourg en 1928 et en 1948, puis directeur des services techniques. Georges Laforge lui succède en 1954, Dopff meurt à Strasbourg en 1965.

- *Hummel Roger 1900-1983*[1456]

Hummel, né en 1900 à Paris, étudie à l'Ensba, dans l'atelier de Gabriel Héraud. En 1925, il obtient son diplôme et, en 1928, le Deuxième second grand prix de Rome. Il s'associe à l'architecte André Dubreuil (1895-1948) avec qui il construit, durant l'entre-deux-guerres, un certain nombre de réalisations scolaires soignées et de cités de logements sociaux en Île-de-France. Hummel est nommé vice-président de la SADG en 1939 ainsi qu'entre 1945 et 1947. Il devient également architecte en chef des bâtiments civils et palais nationaux en 1945. Au début des années 1960, il est chargé de la partie universitaire du quartier de l'Esplanade, aux côtés de Stoskopf, en charge du secteur résidentiel. Il y édifie notamment la tour de chimie.

- *Herrenschmidt François (1906-1992)*[1457]

Né en 1906 à Strasbourg, il est le fils de l'industriel Fernand Herrenschmidt (1865-1938). Bachelier en 1926, il est admis à l'École régionale d'architecture de Strasbourg en seconde classe en 1927, puis passe en première classe en 1931. Il intègre ensuite l'Ensba et passe par l'atelier Pontremoli, puis celui de Leconte. Il participe, avec Stoskopf et De Lapparent, à l'exposition de 1937 en signant la construction du pavillon d'Alsace dans le Centre régional. Prisonnier en juin 1940, puis libéré, il participe à la résistance dans le Vercors puis à la libération de Strasbourg et de Colmar. Nommé en 1945 comme professeur de théorie de l'architecture à l'École régionale de Strasbourg, il y enseigne jusqu'en 1959. Il signe, comme architecte, un certain nombre de réalisations qui marquent le paysage urbain strasbourgeois comme la rénovation de la bibliothèque universitaire, le centre commercial Maison Rouge, le centre administratif de la Communauté urbaine. Il prends sa retraite en juin 1978 et décède en 1992.

- *Lecoeur Claude (1906-1999)*[1458]

Fils de François Le Cœur (1872-1934) et petit-fils de Charles Le Cœur (1830-1906), cet architecte est formé à l'Ensba dans les années 1930 (atelier Deglane et Pontremoli). Il accompagne également l'architecte Michel Écochard (1905-1985), en Syrie et en Turquie. Il succède en 1934 à son père et obtient ainsi des commandes de la part des PTT. En 1945, il est nommé architecte en chef par le ministre de la Reconstruction dans le Bas-Rhin et notamment à Strasbourg. Il réalise une étude novatrice pour le quartier de Cronenbourg. Puis, il se voit attribuer l'Aube et la Haute-Marne. En 1946, Lecoeur est chargé par

[1456] Voir [http://archiwebture.citechaillot.fr/pdf/asso/FRAPN02_DUBAN_BIO.pdf].

[1457] Georges FOESSEL, « Notice biographique de François Herrenschmidt 1906- », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 1990, vol.16, p. 1552.

[1458] ALLEGRET, JACQUES et ACCORSI, FLORENCE, « Claude Lecoeur », *op. cit.*

Dautry de la première exposition sur la Reconstruction à la Gare d'Orsay. Recevant de nombreuses commandes publiques, il poursuit par ailleurs une activité d'architecte conseil jusqu'en 1972.

- *Léon-Paul Leroy (1915-2001)*

Léon Paul-Leroy, né en 1915, est ingénieur des ponts et chaussées. Il démarre sa carrière dans l'administration des Ponts et Chaussées, notamment au service de la navigation du Nord-Pas-de-Calais et en tant que sous-directeur de l'office national de navigation, chargé de la reconstruction fluviale. Il entre à la Caisse des Dépôts et Consignations, sous l'autorité de François Bloch-Lainé, son président. Ce dernier lui octroie la direction d'une nouvelle filiale, la Scic, en 1954, puis de la Scet, en charge des questions d'équipements du territoire. Il constitue autour de lui une équipe formée notamment d'anciens ingénieurs de l'office national de navigation. Il contribue ainsi fortement à la relance du logement social en France. Il collabore avec de nombreux architectes importants des années 1950 mais plus particulièrement avec Stoskopf et Labourdette, maîtres d'œuvre respectifs de Créteil et de Sarcelles. Leroy organise, à la fin des années 1950, des voyages d'études et emmène son équipe dans de nombreux pays du monde, à la recherche de modèle de développement pour les nouveaux quartiers que la Scic construit en France. Son action auprès de la Cdc se déploie aussi à l'international, en accompagnement des politiques de décolonisation et de coopération.

- *Labourdette Jacques-Henri (1915-2003)*[1459]

Labourdette intègre l'Ensba en 1932 ; il est élève à l'atelier Expert, puis à celui de Beaudouin. À la fin des années 1930, il réalise des voyages qui le marquent profondément, notamment en Yougoslavie. Sous l'Occupation, Labourdette rejoint l'équipe de Beaudouin à Marseille et participe ainsi à l'élaboration du plan d'urbanisme de Marseille. En 1942, il obtient son diplôme et sur les conseils de Beaudouin, monte à Paris pour préparer le concours du Grand prix de Rome, pour lequel il se qualifie, à deux reprises, pour la montée en loge. Labourdette est nommé architecte chef de groupe pour la reconstruction des quartiers sud de Beauvais. Par ailleurs, il s'associe avec l'architecte Roger Boileau (1914-2001). Avec ce dernier, ils construisent, entre 1955 et 1970, pour le compte de la Scic, le grand ensemble de Sarcelles, regroupant plus de 10 000 logements. Il est un des architectes vedettes de la filiale de la Caisse des Dépôts avec Stoskopf. Labourdette construit plusieurs autres grands ensembles, dont le quartier Sanitas à Tours (1957-1970), et il est également associé à l'architecte Édouard Albert (1910-1968) pour la construction de sa tour parisienne à la fin des années 1950. En 1957, il est nommé rapporteur de la commission de la vie dans les grands ensembles, présidée par Pierre Sudreau. L'architecte mène également une carrière institutionnelle et administrative. Labourdette entre, en tant que conseiller, au cabinet d'Albin Chalandon au ministère de l'Équipement et du Logement à partir de 1968, et plus tard, au ministère de la Justice.

- *Monnet Bertrand (1910-1989)*[1460]

Né à Paris en 1910, il est élève à l'Ensba (atelier Pontremoli et Leconte). Il devient architecte en chef des monuments historiques par voie de concours en 1942 et exerce jusqu'en 1982. Il participe, à Strasbourg,

[1459] Voir [http://structurae.info/persons/data/index.cfm?id=d003700] ou encore Jacques HENRI-LABOURDETTE, *Jacques Henri-Labourdette, architecte*, *op. cit.*

[1460] Théodore. RIEGER, « Notice biographique de Bertrand Monnet 1910-1989 », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 1996, vol.27, p. 2688.

aux restaurations de la cathédrale et des églises Saint-Etienne, Saint-Pierre-le-Jeune, Saint-Thomas, ainsi qu'à celles du Palais de Rohan et du Palais épiscopal. Outre ces nombreuses restaurations qu'il effectue dans le cadre de la Reconstruction, il est aussi en charge des plans de sauvegarde de Colmar en 1966 et de Strasbourg en 1973. Par ailleurs, il est aussi architecte coordinateur des constructions scolaires pour le ministère de l'Education nationale et édifie, entre 1952 et 1965, 68 groupes scolaires et 115 écoles maternelles dans l'Est de la France[1461]. Il signe aussi la construction d'édifices modernes, notamment la nouvelle église d'Herrlisheim en 1970, le centre de recherche sur les macromolécules ou encore le premier Palais des droits de l'homme en 1966 à Strasbourg. Membre de la Commission supérieure des Monuments historiques, Monnet est aussi architecte des Invalides à partir de 1975. Il prend sa retraite en 1979 et décède à Paris en 1989 (voir pl.5 ill.b et pl.54 ill.e).

- *Oberthür Gustave Adolphe (1872-1965)*[1462]

Né en 1972 à Bischwiller (Bas-Rhin), Gustave Oberthür est le petit-fils du graveur et lithographe François Jacques Oberthür (1793-1863). Formé à Munich et Karlsruhe, il s'installe à Strasbourg où il construit la *Kleine Metzig* (petite boucherie) en 1900. Il construit un grand nombre d'immeubles et de villas à Strasbourg et dans ses alentours, employant tour à tour un style historiciste ou régionaliste. Oberthür signe aussi des habitations à bon marché avenue de la Forêt-Noire dans les années 1920, puis s'oriente vers une architecture aux influences modernes, comme l'immeuble du Gaz de Strasbourg (1932-1933). Il met un terme à son activité dans les années 1930.

- *Pflimlin Pierre (1907-2000)*[1463]

Né à Roubaix en 1907, Pierre Pflimlin étudie le droit à Paris et Strasbourg et s'inscrit, en1933, au barreau de Strasbourg. Pflimlin a de nombreuses implications et engagements à Strasbourg durant l'entre-deux-guerres. Libéré en 1940, après six mois de captivité en Allemagne, il intègre la magistrature à Thonon puis à Metz. En 1945, il revient en Alsace et adhère au MRP et est élu la même année au conseil municipal sur une liste de coalition avec Charles Frey (1888-1955). Pierre Pflimlin occupe de nombreuses fonctions nationales à partir de 1945 à l'Assemblée nationale et au gouvernement, soutenu par Robert Schuman (1886-1963), avec qui il partage ses convictions européennes. Plusieurs fois ministres, Pflimlin est aussi l'avant-dernier Président du Conseil de la Quatrième République, en 1958. Il est également très investi sur le plan local et obtient différents mandats et il est notamment président du conseil général du Bas-Rhin (1951-1960), maire de Strasbourg (1959-1983) et président de la communauté urbaine (1967-1983). Pierre Pflimlin est mort à Strasbourg en 2000.

- *Pontremoli Emmanuel (1865-1956)*

Né en 1865 à Nice, Emmanuel Pontremoli est admis en 1883 à l'Ensba et s'inscrit à l'atelier André. Il obtient en 1890 le premier grand prix de Rome sur le thème d'un monument à Jeanne d'Arc. Pensionnaire de la villa Médicis entre 1891 et 1895, il voyage en Tunisie, en Sicile et en Italie du Nord. Lorsqu'il revient à Paris, Pontremoli est nommé inspecteur des travaux au musée du Louvre. Il construit pour l'archéologue Théodore Reinach la villa Kerylos à Beaulieu-sur-Mer, reconstitution scrupuleuse et détaillée d'une

[1461] Bertrand MONNET, « Groupe scolaires, Écoles Maternelles et Enfantines en Alsace et en Moselle », *op. cit.*

[1462] Denis DURAND DE BOUSINGEN, « Notice biographique de Gustave Oberthür 1872-1965 », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 1996, vol.28, p. 2882.

[1463] Christian BAECHLER, « Notice biographique de Pierre Pflimlin 1907-2000 », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 1996, vol.29, p. 3002.

demeure hellénistique. Il est aussi l'auteur de la synagogue de Boulogne dans les Hauts-de-Seine (1909-1911) et de l'Institut de paléontologie humaine à Paris (1910-1914). Après la guerre de 1914-1918, il reprend la tête de l'atelier Bernier à l'Ensba et se consacre principalement à l'enseignement et à sa mission d'inspecteur des bâtiments civils et palais nationaux. Son atelier à l'Ensba voit le passage de nombreux élèves qui deviendront des figures de la scène professionnelle de l'entre-deux-guerres et de l'après-guerre. Élu membre de l'Institut en 1922, Pontremoli prend par ailleurs la direction de l'école en 1932 durant quatre ans et demi. Sous l'Occupation, alors qu'il est pourchassé, Pontremoli trouve refuge dans le midi de la France. Après guerre, il préside notamment le jury du concours de la cité Rotterdam à Strasbourg. (voir pl.3 ill.a,b,c)

- *Schmitthenner Paul (1884-1972)*

Paul Schmitthenner, né à Lauterbourg en 1884, étudie l'architecture à Karlsruhe et Munich entre 1902 et 1907. Il démarre sa carrière à l'administration des bâtiments, à Colmar, où il travaille jusqu'en 1909. Puis, il travaille au ministère prussien de l'Intérieur et réalise des cités-jardins à Breslau et à Berlin. En 1918, il est nommé professeur titulaire de constructions et de projets d'immeubles à l'École Technique Supérieure de Stuttgart. Il devient, avec l'architecte Paul Bonatz (1877-1956), le chef de file de l'École de Stuttgart et un des tenants du *Heimatschutzstil* (architecture de style régionaliste néogermanique). Schmitthenner publie, en 1932, l'ouvrage *Das deutsche Wohnhaus* (la maison allemande), suivi de nombreuses publications théoriques. Il construit également de nombreuses réalisations qui illustrent le souci d'une synthèse entre le modèle de la maison germanique allié à la mise en œuvre de techniques modernes. Il revient en Alsace après 1940, participant à la reconstruction de Lauterbourg et au concours du nouveau Strasbourg. Démis de ses fonctions de professeur en 1945 en Allemagne, il est réhabilité en 1952. Il meurt en 1972 à Munich.

- *Vivien Pierre (1909-1999)*

Formé à l'Ensba dans les années 1930, Pierre Vivien est architecte en chef des bâtiments civils et des palais nationaux. L'architecte est devenu célèbre pour la reconstruction de Boulogne-sur-Mer, où il construit quatre immeubles emblématiques quai Gambetta, entre 1951 à 1956. Le maire de Strasbourg, Pierre Pflimlin, fait appel, au début des années 1960, à Pierre Vivien pour les études du plan d'urbanisme directeur ainsi que pour la conception du nouveau quartier de Strasbourg Hautepierre. Le projet exprime l'ambition de renouveler profondément les méthodes alors dominantes dans la conception des grands ensembles. Assisté de Jean Dick (1927-2007), Vivien y développe une conception novatrice basée sur l'établissement de 11 mailles hexagonales devant initialement accueillir plus de 30 000 habitants sur une surface de 230 hectares, le triple de l'étendue du quartier de l'Esplanade, conçu par Stoskopf. L'architecte signe aussi des constructions universitaires, comme la faculté des Lettres sur le campus de l'Esplanade entre 1963 et 1966. Il bâtit aussi des ensembles d'habitations, comme l'ensemble immobilier « Porte de France » en 1971.

SOMMAIRE GENERAL

REMERCIEMENTS 5
PROPOS LIMINAIRES 9
Introduction 10

I. Charles-Gustave Stoskopf, quelle place dans l'histoire ? 14
1) La scène architecturale des Trente Glorieuses à Strasbourg 14
a. Un corpus d'études : les revues 14
b. L'hégémonie de quelques figures 15
c. L'ombre persistante de la Cité Rotterdam 17
2) Une apparition progressive 18
a. Reconnaissances locales 18
b. Une présence en pointillé dans l'histoire de l'architecture 20
c. Un milieu se dessine… 25
II. Sources de la recherche 26
1) Sources archivistiques principales 27
a. Archives départementales du Bas-Rhin 27
Présentation des fonds (60J et 67J) 27
Types et intérêt des documents trouvés 28
b. Archives départementales du Haut-Rhin 29
Présentation du fonds (34J) 29
Types et intérêt des documents trouvés (34J) 30
2) Sources complémentaires 31
a. Fonds complémentaires exploités 31
Archives départementales du Territoire de Belfort (44J) 31
Centre d'archives d'architecture du XX^{e} siècle et les archives de l'agence parisienne 32
Les archives de la SCIC : une histoire impossible ? 32
b. Sources complémentaires 34
Sources imprimées 34
Sources orales 34
Arpentage 36
Bilan des dépouillements 37
III. Méthodes et objectifs de la recherche 38
1) Quelle biographie pour l'architecte ? 38
a. Un genre en question 38
b. La biographie d'architecte 39
c. Les mots de l'architecte 41
2) Méthodes d'investigation et problématique 43
a. Des méthodes croisées 43
b. Aux sources de l'œuvre 44
c. Présentation des annexes et du plan de thèse 46

Partie 1. Formation, réseaux et carrière (1907-2004) 49
I. Enfance et débuts : de l'Alsace à Paris (1907-1955) 50
1) Jeunesse et scolarité : le milieu alsacien (1907-1931) 50
a. Enfance 50
Un père artiste et militant 50
Un milieu protestant et artiste, entre deux pays 53

b. L'École régionale d'architecture dans l'entre-deux-guerres 55
La création d'une antenne de l'Ensba à Strasbourg 55
La figure de Robert Danis 56
De l'aspirant à la première classe 57
2) Épanouissement scolaire et débuts professionnels (1931-1939) 61
a. L'impact d'une formation 61
Une génération d'élèves à l'École des beaux-arts 61
Stoskopf : un « Pontremoli » ? 63
La consécration 66
b. Premiers pas d'architecte : concours et décors 68
Le goût de la nature et du beau décor 68
Premiers concours d'architecte et de décorateur 70
3) Reconstructions (1939-1955) 71
a. D'une reconstruction à l'autre 71
Mobilisation et première reconstruction 71
La seconde Reconstruction : faire renaître les paysages urbains du passé 73
Les villages de la poche de Colmar 75
b. Défense et réinvention du paysage alsacien 77
A la recherche d'un modèle… 77
Un savant dosage ? 79
Un âge d'or ? 81
II. Réseaux et cumul de responsabilités : une double légitimité (1945-1973) 82
1) Un architecte de l'administration centrale : le contrôle de la construction 82
a. De l'architecte en chef à l'architecte conseil… 83
L'évolution d'une mission : le contrôle de la qualité architecturale ? 83
Les débuts de Strasbourg : des missions cumulées 84
b. Les avis d'un architecte : le reflet d'une vision ? 86
Les avis d'un architecte, des critiques étayées ? 86
Les avis d'un architecte, entre affinités et conflits 88
Limitation puis fin des prérogatives 91
2) L'engagement à l'École régionale d'architecture de Strasbourg (1945-1967) 93
a. Stoskopf enseignant : poursuite d'une tradition (1945-1965) 93
La renaissance d'une école (1945-1960) 93
Stoskopf, quel enseignant ? (1945-1955) 94
Le désengagement ? (1955-1965) 96
b. Le directeur de l'école, défense et démission (1949-1967) 97
La défense d'une tutelle 97
Les années 1960, le temps des conflits 98
La rupture… avant 1968 101
3) Un nom et des équipes à Paris et en Alsace 103
a. Formation et recrutement d'une équipe en Alsace 104
L'opportunité de la Reconstruction 104
Les débuts de la croissance : d'anciens élèves associés à Strasbourg et Paris 105
a. Une équipe ? 111
Le fonctionnement de quatre agences 111
1973 : quel bilan ? 113
III. Inventer et construire les grands ensembles (1954-1974) 117
1) La SCIC un maître d'ouvrage précurseur (1954-1975) 117
a. Du « commando » au réseau 117
Naissance de la SCIC 117
Une croissance exceptionnelle du « système » SCIC 118
a. Stoskopf et la SCIC 120
La place des architectes 120

Une rencontre décisive 122
2) Une production portée par le développement de la SCIC (1954-1974) 126
a. L'essor (1954-1958) 126
Essor de la production parisienne 126
Organisation et rites professionnels 127
b. Architecture de masse (1956-1974) 129
Créteil, la consécration 129
L'extension et le développement de Strasbourg 130
Croissance des commandes dans le Haut-Rhin 133
3) Réception de l'œuvre (1953-1971) 134
a. Diffusion des réalisations de Stoskopf 134
Réalisations strasbourgeoises dans les revues d'architecture et d'urbanisme 134
Publications dans les revues : une stature nationale ? 135
b. Entre promotion et critique, dans l'ombre de la SCIC 138
Stoskopf et la communication de la SCIC 138
Une stratégie dénoncée 139
Le discours de Stoskopf ? 142
c. Quelle doctrine face à la croissance ? 143
S'appuyer sur des principes éprouvés 144
Un alsacien regarde le monde… 144
Contre la banlieue : Le Corbusier à la rescousse 146
IV. Fin d'une trajectoire, entre crises et fulgurances (1971-2007) 148
1) Le repli (1971-1981) 149
Echecs et difficultés 149
Dernières esquisses 150
Fin d'une histoire professionnelle : quels prolongements ? 151
2) Après (1981-2004) 153
a. Le temps du bilan 153
Des pages de souvenirs 153
Stoskopf se penche sur son passé 155
Satires et rêveries d'un architecte 157
b. L'artiste, dans le sillon paternel ? 160
Le peintre 160
L'homme de lettres et de théâtre 164

Partie 2. Jalons d'une production 169
V. Réinvention du modèle alsacien 172
1) Première incursion régionaliste : le Pavillon d'Alsace (1935-1937) 172
a. Les provinces à Paris 172
Dernière grande exposition du siècle en France 172
L'apothéose régionaliste ? 174
Des régions contrôlées 176
b. L'art du compromis ? 178
Premières esquisses alsaciennes 178
Le projet final : une architecture de la citation 180
Le pavillon d'Alsace en fonction 182
c. Régionalisme en quête d'identité 183
Une réception critique ? 183
L'œuvre dans son temps… 185
Un dernier exercice d'école ? 187
2) Ode à la durée alsacienne : la reconstruction d'Ammerschwihr (1945-1961) 189
a. Reconstruire sur les ruines 189
Bilan et organisation de la Reconstruction en France 189

En Alsace, des villages dévastés ... 191
Une cité dévastée ... 194
b. Stoskopf à Ammerschwihr ... 195
Le projet d'aménagement ... 195
Les habitations ... 197
Les équipements ... 200
c. L'épanouissement régionaliste ... 203
La place dans l'œuvre ... 203
Formulation d'une doctrine stable : l'attachement aux racines, la durée alsacienne ... 204
VI. Entre héritages et modernisation ... 207
1) Un nouveau modèle : la cité du quai des Belges (1950-1952) ... 207
a. Tradition et renouvellement du logement social à Strasbourg ... 208
L'habitat social à Strasbourg ... 208
Beaudouin et la cité Rotterdam ... 209
Une commande large ... 211
b. Composer et construire une nouvelle cité ... 212
Une composition ouverte ... 212
Air, soleil et confort pour tous ... 214
Une esthétique nouvelle ? ... 218
c. Formatage d'un nouveau modèle ? ... 220
Réceptions locales et nationales ... 220
Une doctrine face à des horizons nouveaux ... 221
2) Reconstruire et innover : l'opération « grande percée » à Strasbourg (1952-1956) ... 223
a. La Reconstruction de Strasbourg ... 223
Le temps des épreuves et du provisoire ... 223
L'après-guerre et la Reconstruction ... 224
b. Une grande maison « moderne» ... 227
Des formules inédites ... 227
Un assemblage urbain ... 229
Une construction moderne ? ... 231
c. Un projet polémique ? ... 234
Un projet et une réception polémiques ... 234
Une articulation urbaine ? ... 237
VII. Essor d'une production de masse ... 239
1) Mise en place du « hard french » : la cité du Parc à Vernouillet (1956-1959) ... 239
a. Une opportunité exceptionnelle ... 240
Simca à Poissy ... 240
La cité Beauregard ... 241
Un site de composition classique et pittoresque ... 242
b. Une cité dans le parc ... 243
Composition du plan de masse : deux tracés superposés ... 243
Le logement : entre développement linéaire et exceptions ... 246
Des équipements : la vie moderne ? ... 251
c. La banlieue dissoute ? ... 255
Réception : la cité, objet de promotion et de critiques ... 255
Stoskopf et Vernouillet : quel discours ? ... 257
La reconduction massive d'un type usuel et une esthétique renouvelée ... 258
2) Entre tenue et dispersion, le quartier de l'Esplanade à Strasbourg (1958-1974) ... 261
a. Une nouvelle extension pour Strasbourg ... 261
Histoire d'une mutation urbaine ... 263
Une commande au long cours ... 266
b. Une monumentalité moderne ? ... 267
La recherche d'un parti : genèse d'un plan de masse (1957-1958) ... 267

Remises en question et cristallisation (1959) ... 269
La mise en chantier : entre équilibre et saturation (1960-1975) ... 271

c. L'Esplanade, une avenue moderne ? ... 274
Le condensé architectural d'une carrière ... 274
Une reconnaissance progressive ... 276
L'œuvre dans son temps ... 281
3) Grands « gestes » bâtisseurs : Créteil Mont-Mesly et Créteil Montaigut (1955-1978) ... 284
a. Créteil Mont-Mesly : le grand œuvre ? (1955-1965) ... 284
Le plan de masse, effets monumentaux et architecture de masse ... 284
La doctrine d'un chantier industrialisé ? ... 287
Les équipements et l'espace public ... 289
b. Créteil Montaigut (1970-1976) ... 290
Le nouveau Créteil ... 290
L'immeuble circulaire ... 292
Le renouveau par la forme pure ? ... 295
c. Le centre diocésain de Créteil Montaigut (1974-1978) ... 298
Un centre diocésain pour Créteil (1969-1974) ... 298
L'espace sacré, projet et chantier (1975-1978) ... 300
Une troisième voie ? ... 302

Partie 3. Conceptions et caractères d'une production ... 306
VIII. Composer et construire : l'urbanisme et le logement ... 307
1) Reconstruire des villes et construire du logement ... 307
a. Quelles conceptions pour l'habitat individuel ? ... 307
Rationalisation du parcellaire et de l'habitat ... 307
Les lotissements, vers une dissolution ... 310
b. Quelles conceptions pour le logement collectif ? ... 311
Fortune d'un type renouvelé (1953-1960) ... 311
Persistance et dissolution d'un type (1960-1970) ... 312
À la recherche d'autres modèles (1970-1980) ... 315
2) L'urbanisme entre innovations et « principes éprouvés » ... 316
a. Un urbanisme pionnier ? ... 316
La SCIC : quelle conception de l'architecture et de l'urbanisme ? ... 316
Des influences modernes… ... 318
b. Vocabulaire de la Monumentalité ... 321
Le plan masse, un outil de conception ... 321
Grand axe et place centrale ... 322
3) Permanences et inflexions : poursuite d'un art de composer ... 324
a. Courbes et sinuosités : l'art du geste ? ... 324
Un ordre mixte ? ... 324
Une figure récurrente ... 325
b. Quelques fictions monumentales… ... 329
L'art de la composition : l'esquisse pour le prix de Rome en 1933 ... 329
Un quartier européen à Strasbourg ? ... 330
IX. Entre reconductions et transformations : concevoir des équipements ... 333
1) L'équipement des villes et des cités ... 333
a. Les équipements commerciaux ... 333
Naissance d'un type ... 333
Un équipement fonctionnel et moderne ... 336
b. Les programmes scolaires ... 339
Les écoles en milieu rural : un débat ? ... 339
Equiper les cités et rationaliser la construction ... 342

c. Les programmes sanitaires et sociaux : 345
De nouveaux programmes sociaux et culturels 345
Des sites existants aux équipements modernes : les programmes hospitaliers : 351

2) Les églises d'un architecte 355
a. Relecture d'un patrimoine (1945-1956) 355
Candeur et sacralité 355
Reconstruire et rénover les églises d'Alsace 357
b. Le renouveau et la discrétion d'un équipement (1955-1965) 359
Implanter un équipement 361
La sacralité 362
Structure et lumière : le monolithe lumineux 362
c. Le renouveau de l'art sacré (1965-1978) 365
Variations et recherches alternatives 365
Une nouvelle inspiration ? 366
Réception des églises de Stoskopf : un engagement reconnu ? 369
X. Diversité d'une production : registres constructifs et stylistiques 373
1) La dimension constructive : au prisme d'influences diverses 373
a. Aspects constructifs d'une production 373
Reconstruire et construire 373
Innover, entre rationalisation et effets sculpturaux 375
b. Le centre administratif de la Sogenal (1964) : histoire de trame et de façade 377
La mise en place du parti (1964-1965) 377
Variations sur un programme et une trame 380
Variations sur une façade : de la profusion à la rationalisation 382
2) La dimension esthétique et stylistique : une architecture de « l'épuration » 385
a. Histoire d'une œuvre, au prisme d'influences et de pratiques diverses 386
Une modernité imposée : rénovation de l'Hôtel Livio (1969-1977) 386
Réinterprétation du vocabulaire moderne 389
Des influences académiques ? 394
b. Permanence d'un héritage et d'une formation 395
Racines et filiations 395
Au nom du père… 398
Une veine continue et ininterrompue 399

Conclusion 405
Trajectoire d'un acteur de la scène professionnelle des Trente Glorieuses 405
Une architecture épurée, entre principes éprouvés et innovations 407
Épilogue : un patrimoine ? 416

Dictionnaire des personnalites 419
Principaux associés ou chefs d'agence 419
Personnalités 422

Sources de la recherche 437
SOURCES IMPRIMEES 438
BIBLIOGRAPHIE 446
WEBOGRAPHIE 460
SOURCES ARCHIVISTIQUES 461
1. Fonds d'archives publiques principaux : 461
2. Fonds d'archives publiques complémentaires 463
3. Fonds d'archives privés Archives privées de la famille Stoskopf : 464
4. Archives audiovisuelles (INA) 465

5. Ecrits non publiés de Charles-Gustave Stoskopf présents dans les fonds d'archives consultés 466
6. Liste des entretiens réalisés 468

Sources de la recherche

Ahnne Paul, *1923-1973 : HLM Strasbourg*, Strasbourg, Office public d'habitations à loyer modéré, 1973, 72 p.

Ahnne Paul, *Strasbourg : 1850-1950 : métamorphoses et développement*, Strasbourg, Dernières nouvelles de Strasbourg, 1959, 78 p.

Andrès Gabriel, « In mémoriam : mon ami Charles-Gustave Stoskopf », *Almanach Saint-Joseph*, 2013, pp. 85- 88.

Arsène-Henry Xavier, *Rentrons, il se fait tard: le long chemin d'un architecte 1919-1998*, Paris, L'Harmattan, 1999, 427 p.

Bardet Jacques, « La révolution de l'urbanisme reste à faire », *Esprit*, octobre 1969, n° 385, pp. 547- 555.

Baschet Roger, Briat René, Schweitzer Roger et Stoskopf Charles-Gustave, *L'Alsace, la Lorraine.*, Paris, Editions de l'illustration, 1988, 120 p.

Baumann Lucien et Stoskopf (illustrations) Charles Gustave, *Luminance*, Strasbourg, Oberlin, 1998, 95 p.

Beauclair Henri, Bernard Henry et Vayssière Bruno, *Henri Beauclair et Henry Bernard: le 18 avril 1991*, Paris, Éd. du Pavillon de l'Arsenal, n° 25, 1999, 67 p.

Besset Maurice, *New French Architecture = Nouvelle architecture française*, Teufen, A. Niggli, 1967, 236 p.

Bloc André, « Le IIe salon d'art sacré à Paris », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, 1961, n° 96.

Bloc André, « L'art sacré et la critique architecturale », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, 1957, n° 71.

Bourgeois Vital, « M. Stoskopf maître d'œuvre de l'Eglise de Brumath », *Elan cahier des ICS*, avril 1957, n° 4, p. 21.

Boutron F., « Le concours du grand prix de Rome de 1933 », *L'Architecture*, 1933, XLVI, n° 10, pp. 345- 352.

Brandt Églantine et Stoskopf (illustrations) Charles-Gustave, *Jardins perdus*, Obernai, Gyss, 1978, 47 p.

Candilis Georges, *Bâtir la vie : un architecte témoin de son temps*, Paris, Infolio, 2012, 314 p.

Capellades Jean et Vaumas Guillaume de, *Guide des églises nouvelles en France*, Paris, Ed. du Cerf, 1969, 244 p.

Carlu Jacques., *Notice sur la vie et les travaux de Emmanuel Pontremoli (1865-1956)*, Paris, Palais de l'Institut, 1957, 17 p.

Cesary Bernard, « L'opération Esplanade », *Présence de Strasbourg*, octobre 1962, n° 5, p. 17.

Charles-Brun J., « Le régionalisme à l'exposition de 1937 », *L'Alsace Française*, 10 mai 1937, n° 779, pp. 113- 114.

Chastel André, *Architecture et patrimoine : choix de chroniques du journal « Le Monde »*, Paris, Impr. nationale, 1994, 243 p.

Choay Françoise, « Nouvelles zones ou cités-jardins », *L'Œil*, août 1959, n° 55-56, pp. 55- 59.

Choay Françoise, « Cité jardin ou cage à lapin? », *France-Observateur*, 4 juin 1959.

Christian Jean, « Charles-Gustave Stoskopf a 90 ans », *Affiches d'Alsace et de Lorraine*, août 1997, n° 68-69, p. 9.

Christian Jean, « "Vues sur le lointain" de Charles-Gustave Stoskopf », *Affiches d'Alsace et de Lorraine*, 1993, n° 91-92, p. 9.

Christian Jean, « Charles-Gustave Stoskopf, artiste d'Alsace : entretien », *Saisons d'Alsace*, 1989, n° 106, pp. 287-291.

Claude Parent, « Les centres commerciaux », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, mai 1959, n° 83, pp. 28-31.

Clauss Camille, « Les paysages inventés de Charles-Gustave Stoskopf », *Revue alsacienne de littérature*, 2001, n° 74.

Clouzot H. et Duchartre P.-L., « Le Centre régional », *L'Illustration*, 2 octobre 1937, 95ème année, n° 4935.

Dalloz Pierre, *Mémoires de l'ombre*, Paris, Éd. du Linteau, 2012, 175 p.

Damilano Denisette, « Un condottiere architecte (Pouillon) », *Esprit*, octobre 1969, n° 385, pp. 423-428.

Danis Robert, « L'architecture en Alsace », *L'Illustration*, 23 mai 1936.

Danis Robert, *Kleber: architecte à Belfort, 1784-1792*, Strasbourg, Librairie Istra, 1926, 45 p.

Debat-Ponsan Jacques, *Jacques Debat-Ponsan, architecte en chef des bâtiments civils et palais nationaux et de l'administration des postes et télégraphes, S.A.D.G., Paris*, Strasbourg, Edari, s.d., 40 p.

Debuyst Frédéric, « Pour une politique nouvelle de l'équipement religieux », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, 1973, juillet-aout, n° 168.

Delmond Hugues, « L'évolution de la construction en Alsace depuis 1945 », *Saisons d'Alsace*, 1970, n° 35, pp. 266-284.

Dollinger Philippe, *Strasbourg: du passé au présent*, Strasbourg, Dernières nouvelles de Strasbourg, 1972, 84 p.

Dubuisson Jean et Lavalou Armelle, *Jean Dubuisson par lui-même*, Paris, Éd. du Linteau, 2008, 169 p.

Dufau Pierre, *Un architecte qui voulait être architecte*, Paris, Londreys, 1989, 217 p.

Faucheux Pierre, Sloan Denis et Société des Amis de Paul Herbé, *Paul Herbé, architecte*, Paris, The Société, 1965, vol. 1/, 87 p.

Favier Jean, *L'Architecture. Exposition internationale, Paris-1937*, A. Sinjon., Paris, 1938.

Gihr I., « Kientzville », *Cigognes grande revue illustrée de la famille*, 18 juillet 1948, n° 29, pp. 1-2.

Girardin René Louis de, *De la composition des paysages, ou Des moyens d'embellir la nature autour des habitations, en joignant l'agréable à l'utile*, chez P.M. Delaguette, 1777.

Gréber Jacques, « L'architecture à l'exposition », *L'Illustration*, 29 mai 1937, 95ème année, n° 4917.

Gromort Georges, *Essai sur la théorie de l'architecture : cours professé à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts*, Paris, Vincent, Fréal & Cie, 1942, 411 p.

Gutton André, *De la nuit à l'aurore: conversations sur l'architecture*, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, 1985, 671 p.

Gutton André, *L'urbanisme au service de l'homme*, Paris, Ed. Vincent, Fréal, 1962, 655 p.

Haedrich Marcel, « Réflexions devant le pavillon d'Alsace », *L'Alsace Française*, 10 mai 1937, n° 779, pp. 115-116.

Hautcoeur Philippe, *Architectures et urbanismes: Alsace, 1950-1982*, Strasbourg, Institut Qualité Alsace, 1983, 175 p.

Hautecoeur Louis, « Régionalisme et architecture », *L'Architecture française*, janvier 1942, n° 15, pp. 3-4.

Heitz Robert, « Du renouveau de 1900 au groupe de mai », *Saisons d'Alsace*, 1982, vol. 78-79, Réalité et fiction dans l'art en Alsace, pp. 146-151.

Heitz Robert, *Vues cavalières : réflexions et souvenirs*, Strasbourg, Éditions des « Dernières nouvelles de Strasbourg », 1972, 263 p.

Heitz Robert, « Gustave Stoskopf a incarné une génération alsacienne », *Saisons d'Alsace*, 1954, vol. 24, pp. 271-273.

Herrenschmidt François, « Flashes sur mille ans d'architecture en Alsace », *Saisons d'Alsace*, 1970, n° 35, pp. 229-265.

Herz Hugues, « Le secteur sauvegardé de Colmar », *Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse*, 1968, 3, présence de l'architecture dans le Haut-Rhin, pp. 46-51.

Hoog Jean-Pierre, « Le logement social », *Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse*, 1968, 3, présence de l'architecture dans le Haut-Rhin, pp. 26-29.

Hourlier J.-B., « Prix de Rome 1933 - une église de pélerinage », *La Construction Moderne*, octobre 1933, pp. 8-12.

Jones Cranston, *Marcel Breuer réalisations et projets 1921-1962*, Paris, Vincent, Fréal & Cie, 1962, 263 p.

Kaës René et Chombart de Lauwe Paul-Henry, *Vivre dans les grands ensembles*, Paris, Les Ed. Ouvrières, 1963, 341 p.

Labbé Edmond, « Les leçons de l'exposition », *in Livre d'or officiel de l'Exposition internationale des Arts et Techniques dans la Vie moderne. Paris 1937*, Ministère du commerce et de l'industrie., 1938, Spec, 1938, pp. 19-26.

Labourdette Jacques-Henri, *Jacques Henri-Labourdette, architecte : une vie, une œuvre*, Nice, Éd. Gilletta-« Nice-matin », 2002, 158 p.

Labourdette Jacques-Henri, « Réflexions sur les tracés urbains : les grands ensembles », *Cahiers du CREPIF*, décembre 1986, n° 17, pp. 21-30.

Labourdette Jacques-Henri, « L'architecte face à l'industrialisation - vivre son temps », *Techniques et Architecture*, 1967, n° 5, pp. 56-59.

Laprade Albert, « Concours de Rome 1933 », *L'Architecte*, 1933, pp. 77-80.

Lautman Jacques, « L'architecte et l'Etat (ou le corporatisme contre le capitalisme) », *Esprit*, octobre 1969, n° 385, pp. 408-422.

Le Corbusier, *Lettres à Auguste Perret*, Paris, Ed. du Linteau, 2002, 255 p.

Le Corbusier, *La Charte d'Athènes*, Paris, Ed. de Minuit, , n° 25, 1957, 189 p.

Lebert A., « Un entretien avec M. Gustave Stoskopf », *L'Alsace Française*, 10 mai 1937, n° 779, pp. 116-118.

LeCaisne Rémy, « Une équivoque, l'art religieux », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, 1957, n° 71, pp. 4-5.

Lecoeur Claude, « Strasbourg », *L'Architecture d'aujourd'hui*, novembre 1950, n° 32, pp. 86-88.

Lecoeur Claude, « Étude d'un nouveau quartier d'habitation à Strasbourg », *Techniques et Architecture*, 1949, n° 53-55, p. 43.

Leconte André et Hautecoeur Louis, *L'Architecture et la reconstruction*, Institut Technique du Bâtiment et des Travaux Publics., 1943.

Lécuyer Raymond, « Le Centre régional », *in Exposition internationale de Paris 1937: arts et techniques*, L'Illustration., Paris, 1937, pp. 35-40.

Leherre F., « Reconstruction et construction dans le Bas-Rhin », *Bâtir*, mai 1957, pp. 5-8.

Leroy Léon-Paul, « Introduction », *Techniques et Architecture*, 1959, numéro spécial SCIC réalisations 1954-1959, n° 1, pp. 4-5.

Lods Marcel et Boterf Hervé Le, *Le métier d'architecte : entretiens avec Hervé Le Boterf*, Paris, Editions France-Empire, 1976, 213 p.

Lorentz Jean-Marie, « Silhouette d'un quartier nouveau », *Saisons d'Alsace*, 1970, n° 35, pp. 301-307.

Louvet Albert, « Le concours pour l'exposition de 1937 (programme n°11) le Centre régional », *L'Architecture*, 15 juin 1935, pp. 213-227.

Lucan Jacques, « Strasbourg, dossier », *AMC*, décembre 1978, n° 47, pp. 65-84.

Lurçat André, « Principes d'une reconstruction rationnelle », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, août 1945, n° 2.

Monnet Bertrand, « L'architecture contemporaine dans les monuments et ensembles historiques en France », *Monumentum*, 1975, n° 11-12, pp. 35-50.

Monnet Bertrand, « Le service des Monuments historiques depuis la libération », *Saisons d'Alsace*, 1970, n° 35, pp. 285-295.

Monnet Bertrand, « Groupe scolaires, Écoles Maternelles et Enfantines en Alsace et en Moselle », *Techniques et Architecture*, 1955, n° 3, pp. 60-63.

Monnet Bertrand, « Monuments historiques alsaciens dommages de guerre », *Techniques et Architecture*, 1949, n° 44-45, p. 56.

Naegelen Marcel-Edmond, « Alsace », *Techniques et Architecture*, 1949, n° 32-33, p. 56.

Neutra Richard, « Le régionalisme en architecture », *L'Architecture*, avril 1939, n° 4, pp. 109-116.

Pflimlin Pierre, *Mémoires d'un Européen: de la IVe à la Ve République*, Paris, Fayard, 1991, 391 p.

Pflimlin Pierre, « Le centre de Strasbourg », *Urbanisme*, 1967, n° 99, pp. 62-63.

Pflimlin Pierre, *Société d'aménagement et d'équipement de la région de Strasbourg 1957-1967*, 1967.

Pichard Joseph, « Églises d'aujour'hui », *La Construction Moderne*, 1960, n° 1, pp. 47-55.

Pichard Joseph, *L'art sacré moderne*, Paris, Arthaud, coll. « Art et paysages », 1953, 149 p.

Pontremoli Emmanuel, *L'École nationale supérieure des Beaux-Arts.*, Paris, La Grande Masse, 1937.

Pontremoli Emmanuel, « Le concours du grand prix de Rome de 1933 », *L'Architecture*, 1933, XLVI, n° 11, pp. 401-407.

Pontremoli Emmanuel et Léon Paul, *Propos d'un solitaire... : novembre 1939-août 1941*, Vanves, impr. Kapp, 1959, 132 p.

Pouradier-Duteil Pierre, « Problèmes de la Reconstruction », *Techniques et Architecture*, 1949, n° 53-55, p. 56.

Ragon Michel, *Où vivrons-nous demain ?*, Paris, R. Laffont, 1963, 215 p.

Requédat Robert, « L'Alsace à l'exposition de 1937 », *La vie en Alsace*, octobre 1937, n° 10, pp. 218-222.

Ringue Abbé, « Les églises », *Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse*, 1968, 3, présence de l'architecture dans le haut-rhin, pp. 26-29.

Roth Alfred, *The New School Das Neue Schulhaus La Nouvelle Ecole*, Girsberger., Zürich, 1950, 223 p.

Rothenbach Jean-Jacques, *Histoire et urbanisme, réflexions d'un strasbourgeois*, Strasbourg, Agence d'Urbanisme pour l'Agglomération Strasbourgeoise, 1978, 38 p.

Sarazin Michel, « Le ministre, le Général, l'héritage, interview de Pierre Sudreau », *Urbanisme*, juin 1990, n° 238, pp. 50-51.

Schneider Camille, « Gustave Stoskopf, zélateur, fondateur et animateur des arts au seuil du siècle », *Saisons d'Alsace*, 1954, vol. 24, pp. 274-284.

Schweitzer Albert, « Cousin Stoskopf », *Saisons d'Alsace*, 1954, vol. 24, pp. 263-264.

Spoerry François et Gaillard Marc, *L'architecture douce: de Port-Grimaud à Port-Liberté*, Paris, R.Laffont, 1991, 131 p.

Stoskopf Charles-Gustave, *Monsieur de Castel-Mandailles en mission spéciale en Alsace : roman*, Strasbourg, Oberlin, 1998, 159 p.

Stoskopf Charles-Gustave, « Les maisons », *in L'Alsace, la Lorraine.*, Paris, Editions de l'illustration, 1988, pp. 5-11.

Stoskopf Charles-Gustave, « La fête de Noël des alsaciens de Paris en 1888, lorsque le jeune Gustave Stoskopf séjournait dans la capitale française », *Réalités alsaciennes*, 1985, n° 15, pp. 18-19.

Stoskopf Charles-Gustave, *Gustave Stoskopf et son équipe : un bilan 1947-1972*, Paris, Score S.A., 1973, 47 p.

Stoskopf Charles-Gustave, « Créteil quartier Montaigut », *Techniques et Architecture*, septembre 1971, n° 6, p. 102.

Stoskopf Charles-Gustave, « Villes et villages d'Alsace », *Saisons d'Alsace*, 1970, n° 35, pp. 296-300.

Stoskopf Charles-Gustave, « Ici naquit Gustave Stoskopf... », *Saisons d'Alsace*, 1969, n° 30, pp. 147-158.

Stoskopf Charles-Gustave, « La Reconstruction en Alsace », *Urbanisme*, 1961, n° 64, p. 72.

Stoskopf Charles-Gustave, « Des cariatides S.V.P. », *Elan cahier des ICS*, octobre 1960, 9 et 10, retour à l'architecture, pp. 8-9.

Stoskopf Charles-Gustave, « Villages et maisons d'Alsace », *Saisons d'Alsace*, 1959, n° 35, pp. 296-300.

Stoskopf Charles-Gustave, « Vues sur les reconstructions des églises en Alsace », *Elan cahier des ICS*, octobre 1958, pp. 7-8.

Stoskopf Charles-Gustave, « BRUMATH... quelques souvenirs », *Saisons d'Alsace*, 1954, vol. 24, pp. 265-270.

Stoskopf Charles-Gustave, « Images d'une Alsace nouvelle », *Saisons d'Alsace*, 1951, vol. 4, pp. 321-323.

Stoskopf Charles-Gustave, « Ammerschwihr, de la cité détruite à la ville de demain », *Techniques et Architecture*, 1949, n° 3-4, p. 56.

Stoskopf Charles-Gustave, « Charmes du paysage urbain alsacien », *Saisons d'Alsace*, 1949, n° 3, pp. 175-179.

Stoskopf Charles-Gustave, « Reconstruire », *Saisons d'Alsace*, 1949, vol. 4, pp. 369-371.

Stoskopf Charles-Gustave, « Vues sur la Reconstruction en Alsace », *Techniques et Architecture*, 1949, n° 3-4, pp. 34-35.

Stoskopf Charles-Gustave, Bourgeois Vital, Gebus Albin, Reibel Ferdinand, Pfleger Karl et Fischer Eugène, *L'Église de Brumath : Bas-Rhin : guide et textes*, Brumath, H. Martin, 1957, 31 p. p.

Stoskopf Charles-Gustave, Cadiergues Roger. et Barbier Maurice E., *Dictionnaire technique du bâtiment et des travaux publics*, Paris, Eyrolles, 1963, 148 p.

Stoskopf Charles-Gustave. et Stoskopf Nicolas, *Gustave Stoskopf, le peintre : 1869-1944*, Colmar, Éditions Alsatia, 1976, 217 p.

Stoskopf Gustave et Stoskopf Nicolas, *Quand j'étais gosse et autres petites histoires alsaciennes*, Paris, Arfuyen, 2009, 217 p.

Vadelorge Loïc, « Grands ensembles et villes nouvelles : représentations sociologiques croisées », *Histoire urbaine*, 2006, n° 17, n° 3, pp. 67-84.

Vago Pierre, « France 1969 », *l'Architecture d'Aujourd'hui*, 1969, n° 144, pp. 5-8.

Vago Pierre et Culot Maurice, *Une vie intense*, Bruxelles, Belgique, Ed. Archives d'Architecture Moderne, 2000, 542 p.

Vaillat Léandre, « Un Centre régional pour l'exposition de 1937 », *L'Illustration*, 20 avril 1935, 93ème année, n° 4807.

Valéry Paul, *Eupalinos; ou, L'architecte: précédé de L'âme et la danse*, Paris, Gallimard, 1924, 221 p.

Windenberger Jacques, « Sarcelles pour un musée des erreurs », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, mai 1961, n° 95, pp. 6- 11.

Wolfarth Jean, « Guillaume Labadens (1907-1987) », *Bulletin - Société des amis des universités de l'Académie de Strasbourg*, 1988, n° 46, p. 74.

« Les débuts avec Gustave Stoskopf », *Dernières Nouvelles d'Alsace*, 30 janvier 2011.

Charles-Gustave Stoskopf, l'architecte, le peintre, l'écrivain, Brumath, 1997, 24 p.

SCIC, une histoire en construction 1954-1994, Paris, SCIC, 1994.

Trois générations de Stoskopf, une grande famille brumathoise, 16 octobre - 3 novembre 1987, Brumath (exposition, soirées théâtrales, conférences)., Brumath, Ville, 1987, 16 p. p.

1881-1981, Strasbourg, Société Générale Alsacienne de Banque, 1981, 59 p.

« Inauguration du Centre Diocésain de Créteil », *Les Chantiers du Cardinal*, septembre 1978, n° 63, pp. 17- 19.

« Le Centre Diocésain de Créteil », *Les Chantiers du Cardinal*, juin 1978, n° 62, pp. 12- 15.

Créteil, ville d'aujourd'hui, Société anonyme d'économie mixte d'aménagement et d'équipement de la ville de Créteil., Créteil, 1976, 31 p.

« Nouveau Créteil », *Techniques et Architecture*, septembre 1971, n° 6, pp. 71- 77.

« La maison du Crédit Mutuel de Strasbourg », *architecture intérieure*, mai 1971, pp. 36- 44.

La Reconstruction des églises dans le Bas-Rhin., Strasbourg, Société coopérative de reconstruction des églises et édifices religieux catholiques du Bas-Rhin., 1971.

« Villa à Dieulefit, Drôme, France : V. Kalouguine, architecte. M. Chaudière, sculpteur. C. Bancon, ingénieur. », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, 1971, n° 159, p. XII.

« Strasbourg Opération Place des Halles », *Urbanisme*, 1970, n° 120-121, p. 120.

« Un urbanisme nouveau à Strasbourg : Hautepierre ; la place des Halles », *Saisons d'Alsace*, 1970, n° 35, pp. 320- 331.

Eglise Protestante St. Jean : Colmar 27 mars 1966 / Consistoire de Colmar ; Association pour la Construction de l'Eglise Protestante Saint-Jean de Colmar, SAEP., Ingersheim, 1966.

« Die Verbindung Esplanade - Krutenau im Werden », *Le Nouvel Alsacien*, 14 février 1965.

Créteil Mont Mesly, Paris, SCIC, 1965, 15 p.

« Sevran hôpital pour chroniques », *Techniques et Architecture*, 1965, n° 2, pp. 96- 97.

Strasbourg 1959-1964., Strasbourg, Dernières nouvelles de Strasbourg, 1965, 30 p.

« A Strasbourg : le Sofitel », *La Construction Moderne*, 1964, n° 4-5, pp. 42- 51.

« Faculté des Lettres de Strasbourg. P.Vivien architecte », *Techniques et Architecture*, février 1963, n° 2, p. 156.

Le nouveau visage d'une province : le Bas-Rhin : période 1945-1963 - après la reconstruction effaçant les ravages de la guerre, les constructions à grande échelle pour la prospérité et la paix, Strasbourg, Dernières nouvelles de Strasbourg, 1963, 127 p.

« Ensemble de Valentigney », *Techniques et Architecture*, 1962, n° 1, pp. 144- 149.

Le Nouveau visage d'une province... 1, Le Haut-Rhin. Période 1945-1961., Strasbourg, Dernières nouvelles de Strasbourg, 1962.

Reconstruction Strasbourg 1948-1962, association syndicale de Reconstruction de Strasbourg, 1962, 30 p.

« Strasbourg Esplanade », *Urbanisme*, 1962, n° 75-76, pp. 142-143.

« Concours pour un stade nautique à Strasbourg », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, 1961, n° 97, p. 42.

« Les « grandes réalisations » : dispersion, médiocrité », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, mars 1960, n° 88, p. 7.

« La Maison de la Radio », *La Construction Moderne*, 1960, n° 1, pp. 27-37.

« Cité de la Meinau à Strasbourg », *L'Architecture française*, octobre 1959, n° 205-206.

« Créteil Le Mont Mesly », *Urbanisme*, 1959, n° 62-63, pp. 98-99.

« Poissy Beauregard », *Urbanisme*, 1959, n° 62-63, pp. 110-111.

« Vernouillet », *Urbanisme*, 1959, n° 64, pp. 71-73.

« Vernouillet, 800 logements », *Techniques et Architecture*, 1959, numéro spécial SCIC réalisations 1954-1959, n° 1, pp. 48-50.

« Groupe d'immeubles Pantin-Bobigny SCIC, G.Stoskopf, architecte », *Techniques et Architecture*, 1958, n° 4, pp. 80-85.

« Architecture religieuse et folklore alsacien », *Elan cahier des ICS*, décembre 1957, n° 10, pp. 14-15.

« 67 », *Bâtir, revue technique de la fédération nationale du bâtiment et des activités annexes*, mai 1957.

« Immeubles préfinancés du boulevard de la Marne », *Bâtir*, mai 1957, p. 74.

« La cité du quai des Alpes », *Bâtir*, mai 1957, pp. 24-27.

« La cité du quai des Belges », *Bâtir*, mai 1957, pp. 31-35.

« La Résidence », *Bâtir*, mai 1957, pp. 38-41.

« L'ensemble de la place de l'Homme-de-Fer », *Bâtir*, mai 1957, pp. 57-63.

« L'immeuble de la quincaillerie centrale », *Bâtir*, mai 1957, p. 37.

« L'opération Esplanade », *Elan cahier des ICS*, mai 1957, n° 5, pp. 14-15.

« Victimes de la guerre des villages renaissent », *Bâtir*, mai 1957, pp. 86-92.

« Immeuble « La Résidence » à Strasbourg, G.Stoskopf et W.Oehler, architectes », *Techniques et Architecture*, 1957, n° 4, pp. 102-103.

L'Église Saint-Martin de Jebsheim, 891-1957., Jebsheim, Paroisse de la Confession d'Augsbourg, 1957.

« Projet d'église, Maizières-les-Metz », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, 1957, n° 71, p. 26.

« Les bases d'une étude critique », *L'Art Sacré*, décembre 1956, n° 3-4, pp. 4-5.

« Le centre de recherches sur les macromolécules à Strasbourg », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, avril 1956, n° 6, pp. 62-63.

« Ammershwihr (Villes et villages reconstruits) », *Urbanisme*, 1956, n° 45-46, p. 187.

« Colmar (Villes et villages reconstruits) », *Urbanisme*, 1956, n° 45-46, p. 187.

« Strasbourg (Villes et villages reconstruits) », *Urbanisme*, 1956, n° 45-46, p. 189.

« Siège de l'union charbonnière rhénane à Strasbourg », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, novembre 1955, n° 62, p. 93.

« Groupe scolaire d'Obernai (Bas-Rhin) », *Techniques et Architecture*, 1955, n° 3, p. 79.

« Unité d'habitation Le Corbusier à Marseille », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, mars 1953, n° 46, p. XXXIII.

« La Cité-Jardin de Chatenay-Malabry », *La Construction Moderne*, 1953, n° 2, pp. 59-65.

« Strasbourg groupe d'immeubles H.L.M. au quai des Belges, G.Stoskopf, architecte », *Techniques et Architecture*, 1953, n° 7-8, pp. 54-59.

« Chantier expérimental de Strasbourg », *L'Architecture d'aujourd'hui*, novembre 1952, n° 45, pp. 4-8.

« Commerces - Garages », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, avril 1952, n° 40.

« Les bâtiments semi-permanents du Conseil de l'Europe à Strasbourg », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, décembre 1951, n° 38, pp. 86-89.

« Kientzville le plus jeune village d'Alsace », *L'Alsace illustrée*, 15 octobre 1951, n° 20, pp. 14-15.

« Concours de Strasbourg : projet de l'équipe Le Corbusier », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, octobre 1951, n° 37, p. XVII.

« Le concours du chantier d'expérience de Strasbourg », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, août 1951, n° 36.

« Charte de l'architecte reconstructeur 1941 », *L'Architecture française*, février 1941, n° 4, pp. 42-48.

« Les architectes et les entrepreneurs à l'exposition », *in Livre d'or officiel de l'Exposition internationale des Arts et Techniques dans la Vie moderne. Paris 1937*, Ministère du commerce et de l'industrie., 1938, Spec, 1938, pp. 247-249.

École nationale supérieure des beaux-arts. Les Concours d'architecture de l'année scolaire 1937-1938, Paris, Vincent, Fréal et Cie, 4, rue des Beaux-Arts, 1938.

Exposition internationale - arts et techniques - région d'Alsace et de Belfort, Imprimerie des Dernières Nouvelles d'Alsace., 1937, 43 p.

Exposition internationale Arts et Techniques, Région d'Alsace et de Belfort, Catalogue, Imprimerie des Dernières Nouvelles d'Alsace., 1937, 43 p.

« Une cité de week-end sur la côte d'Azur », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, janvier 1936, n° 1, pp. 8-21.

École nationale supérieure des beaux-arts. Les Concours d'architecture de l'année scolaire 1934-1935. Vingt-sixième année., Paris, Vincent, Fréal et Cie, 4, rue des Beaux-Arts, 1935.

« Villa à Seine-Port (Seine-et-Marne, 1932) ; architecte Paul Furiet », *L'Architecte*, juin 1934, pp. 62-63.

École nationale supérieure des beaux-arts. Les Concours d'architecture de l'année scolaire 1932-1933. Vingt-quatrième année., Paris, Vincent, Fréal et Cie, 4, rue des Beaux-Arts, 1933.

École nationale supérieure des beaux-arts. Les Concours d'architecture de l'année scolaire 1931-1932. Vingt-troisième année., Paris, Vincent, Fréal et Cie, 4, rue des Beaux-Arts, 1932.

L'œuvre des architectes de l'école française, du milieu du XVIIe siècle à nos jours (catalogue d'exposition), Strasbourg, École régionale d'architecture de Strasbourg, 1922, 1 p.

BIBLIOGRAPHIE

Abram Joseph, *Auguste Perret*, Gollion, Infolio, 2010, 216 p.

Abram Joseph, *Perret et l'école du classicisme structurel (1910-1960)*, École d'architecture de Nancy, 1985.

Abram Joseph et Monnier Gérard, *L'architecture moderne en France. Tome 2, Du chaos à la croissance, 1940-1966*, Paris, Picard, coll. « Librairie de l'architecture et de la ville », 1999, 327 p.

Allegret, Jacques et Accorsi, Florence, « André Gonnot », *in Trajectoires professionnelles : douze témoignages d'architectes*, Paris, Bureau de la recherche architecturale, 1992.

Allegret, Jacques et Accorsi, Florence, « Claude Lecoeur », *in Trajectoires professionnelles : douze témoignages d'architectes*, Paris, Bureau de la recherche architecturale, 1992.

Allegret, Jacques et Accorsi, Florence, « Gustave Stoskopf », *in Trajectoires professionnelles : douze témoignages d'architectes*, Paris, Bureau de la recherche architecturale, 1992, pp. 127-157.

Amougou Emmanuel, *Les grands ensembles : un patrimoine paradoxal*, Paris, l'Harmattan, 2006, 175 p.

Amouroux Dominique, *Louis Arretche*, Paris, Éd. du Patrimoine, coll. « Carnets d'architectes ; 6 », 2010, 192 p.

Andrès Gabriel, « In mémoriam : mon ami Charles-Gustave Stoskopf », *Almanach Saint-Joseph*, 2013, pp. 85-88.

Andrieux Jean-Yves et Letondu Simon (dir.), *Georges Maillols architecte*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, 2013, 247 p.

Andrieux Jean-Yves et Seitz Frédéric, *Pratiques architecturales et enjeux politiques: France, 1945-1995*, Paris, Picard, 1998, 410 p.

Azema Jean-Pierre, « Faire face aux destructions de la guerre de 40 », *in Reconstructions et modernisation: la France après les ruines, 1918... 1945...*, Paris, Archives nationales, 1991, pp. 33-41.

Backouche Isabelle, *Aménager la ville: les centres urbains français entre conservation et rénovation, de 1943 à nos jours*, Paris, A. Colin, 2013.

Baechler Christian, « Notice biographique de Pierre Pflimlin 1907-2000 », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 1996, vol.29, p. 3002.

Barjot Dominique, « En guise de conclusions », *Histoire urbaine*, 2008, n° 3, pp. 161-168.

Barthes Roland, « La mort de l'auteur », *in Essais critiques 4. Le bruissement de la langue*, (1ère édition 1968)., Paris, Ed. du Seuil, 1993.

Baudouï Rémi, *Planification territoriale et reconstruction: 1940-1946*, Thèse d'État, Institut d'urbanisme de Paris, Créteil, 1984, 639 p.

Bernard Marine, *Léna Steinlen-Salomon (1909 - 2008)*, Mémoire PFE recherche, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg, Strasbourg, 2013, 168 p.

Blanchon Bernadette, « Les paysagistes français de 1945 à 1975 : l'ouverture des espaces urbains », *Les Annales de la recherche urbaine*, décembre 1999, n° 85, pp. 21-29.

Blanchon Bernadette et Delabaere Denis, « La recherche comme projet à rebours », *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, novembre 2012, Numéro spécial : Méthodes en histoire de l'architecture, n° 26-27, pp. 103-111.

Bolle Gauthier, « Alexis Josic - architectures, trames, figures », *Archiscopie*, avril 2014, n° 130, pp. 24-25.

Bolle Gauthier, « De l'architecture : réhabiliter l'œuvre de Stoskopf », *in POLyphonie des valeurs : la Cité du Parc à Vernouillet*, 2014, pp. 19-26.

Bolle Gauthier, « Charles-Gustave Stoskopf (1907-2004), directeur de l'École et acteur de la Reconstruction », *in Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, Éditions recherches., Strasbourg, 2013, pp. 175-179.

Bolle Gauthier, « Les Trente Glorieuses à Strasbourg dans les revues d'architecture et d'urbanisme », *Source(s), cahier de l'équipe de recherche ARCHE (Arts, civilisation et histoire de l'Europe)*, 2013, n° 3, pp. 65-86.

Bonin Hubert, « Un modèle ? La Sogenal, une banque régionale européenne (1881-2001) », *in Lescure Michel et Alain Plessis (dir.) Banques locales et banques régionales en Europe au XXe siècle*, Paris, A. Michel, coll. « Histoire de la Mission historique de la Banque de France », 2004, pp. 390-410.

Bouisson Hélène (dir.), *POLyphonie des valeurs : la Cité du Parc à Vernouillet*, CAUE 78, 2014.

Brucculeri Antonio, *Louis Hautecoeur et l'architecture classique en France: du dessein historique à l'action publique*, Paris, France, Picard, 2007, 448 p.

Bussière Roselyne, Bouisson Hélène et Adam François, *Diagnostic patrimonial, urbain, paysager Seine Aval. Synthèse communale : Vernouillet*, CAUE 78, Région Île-de-France, 2012.

Carter Peter, *Mies Van Der Rohe at work*, London, Phaidon, 1999, 192 p.

Cassaz Dominique et Eberhardt Sophie (dir.), *Strasbourg: de la Grande-Île à la Neustadt*, Lyon, Lieux Dits Éditions, 2013, 256 p.

Caussé Françoise, « La critique architecturale dans la revue L'Art Sacré (1937-1968) », *Livraisons d'histoire de l'architecture*, 2001, vol. 2, n° 1, pp. 27-36.

Chaljub Bénédicte, *Alexis Josic: architectures, trames, figures*, Paris, L'Œil d'or, 2013, 93 p.

Chaljub Bénédicte, *Candilis, Josic, Woods*, Paris, Éd. du Patrimoine, 2010, 188 p.

Chaljub Bénédicte, « Conversation avec Alexis Josic », *AMC*, mars 2009, n° 186, pp. 80-86.

Chassel Francis, « Evolution de la profession entre 1930 et 1974 », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, mars 1978, n° 2, pp. 174-179.

Châtelet Anne-Marie, « L'École régionale d'architecture de Strasbourg (1921-1965) », *in Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, Éditions recherches., Strasbourg, 2013, pp. 23-39.

Châtelet Anne-Marie, « Allemagne : réforme et tradition », *in Le régionalisme, architecture et identité*, Paris, Éd. du Patrimoine, coll. « Idées et débats », 2001, pp. 148-161.

Châtelet Anne-Marie, *Paris à l'école: « qui a eu cette idée folle... »*, Paris, Ed. du Pavillon de l'Arsenal : Picard, 1993, 304 p.

Châtelet Anne-Marie et Storne Franck (dir.), *Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, Éditions recherches., Strasbourg, 2013, vol.1, 368 p.

Châtelet Anne-Marie et Storne Franck (dir), *Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, Éditions recherches., Strasbourg, 2013, vol.2 (dessins), 216 p.

Chevallier Fabienne, « La réception, les objectifs et les méthodes de l'histoire de l'architecture », *Cahiers Thématiques École d'Architecture de Lille*, 2002, n° 2, pp. 47-55.

Choay Françoise et Bloch-Lainé Jean-Louis, *La terre qui meurt*, Paris, Fayard, 2011, 98 p.

Clarisse Catherine, *Cuisine, recettes d'architecture*, Besançon, Ed. de l'Imprimeur, 2004, 251 p.

Cohen Jean-Louis, *L'architecture au futur depuis 1889*, Paris, Phaidon, 2012, 527 p.

Cohen Jean-Louis, *André Lurçat, 1894-1970 : autocritique d'un moderne*, Liège, P. Mardaga, 1995, 309 p.

Cohen Jean-Louis, « Une modernité vulnérable, l'architecture de l'après-guerre », *in Les Enjeux du patrimoine architectural du XXe siècle, couvent de La Tourette, Eveux, Juin 1987*, Paris, Ministère de la culture et de la communication, coll. « Actes des colloques de la Direction du patrimoine », 1988, pp. 92-97.

Cohen Jean-Louis, *L'Architecture d'André Lurçat (1894-1970): autocritique d'un moderne*, Thèse de 3e cycle, École des hautes études en sciences sociales, Paris, 1985, 1035 p.

Cohen Jean-Louis et Frank Hartmut, *Interférences: architecture France-Allemagne 1800-2000*, Strasbourg, Editions des Musées de Strasbourg, 2013, 465 p.

Coudroy de Lille Laurent, « « Ville nouvelle » ou « grand ensemble » : les usages localisés d'une terminologie bien particulière en région parisienne (1965-1980) », *Histoire urbaine*, 2006, n° 17, n° 3, pp. 47-66.

Couédic Daniel Le, *Les architectes et l'idée bretonne: 1904-1945*, Rennes, Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 1995, 909 p.

Cuillier Francis, *Strasbourg: chroniques d'urbanisme*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, 1994, 261 p.

Darin Michaël, « La grande Percée », *in Strasbourg: de la Grande-Île à la Neustadt*, Lyon, Lieux Dits Éditions, 2013, pp. 104-112.

Debuyst Frédéric, *Le renouveau de l'art sacré de 1920 à 1962*, Paris, Mame, coll. « Art et foi », 1991, 87 p.

Degoul Jean-Philippe, *Une reconstruction en tissu urbain*, mémoire, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg, Strasbourg, 2014, 85 p.

Denès Michel, « La refondation (1965-1975) », *in Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, Éditions recherches., Strasbourg, éditions recherches, 2013, pp. 43-55.

Denès Michel, *Le fantôme des beaux-arts : l'enseignement de l'architecture depuis 1968*, Paris, Editions de La Villette, 1999, 251 p.

Denis Marie-Noëlle, « La reconstruction des villages alsaciens: après la Seconde Guerre mondiale », *Revue des sciences sociales*, 2012, n° 47, pp. 174-179.

Desmoulins Christine et Donnedieu de Vabres Renaud, *Joseph Belmont: parcours atypique d'un architecte*, Paris, Éd. PC, 2006, 144 p.

Diener Amandine, « Les femmes à l'École régionale d'architecture de Strasbourg dans l'entre-deux-guerres », *in Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, Éditions recherches., Strasbourg, 2013, pp. 107-113.

Dieudonné Patrick, *Villes reconstruites : du dessin au destin : actes du deuxième colloque international des villes reconstruites. Volume I*, Paris, L'Harmattan, 1994, 382 p.

Dosse François, *Le pari biographique : écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005, 480 p.

Dumont Marie-Jeanne, « Vie et mort de l'ancienne école », *l'Architecture d'Aujourd'hui*, avril 1997, n° 310, pp. 85-89.

Dumont Marie-Jeanne, *Le logement social à Paris, 1850-1930: les habitations à bon marché*, Liège, Mardaga, 1991, 192 p.

Durand de Bousingen Denis, « Le milieu architectural strasbourgeois de 1910 à 1940 : quelques biographies et grands chantiers », *in Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, Éditions recherches., Strasbourg, 2013, pp. 162-167.

Durand de Bousingen Denis, « Notice biographique de Paul Schmitthenner 1884-1972 », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 1999, vol.33, p. 3489.

Durand de Bousingen Denis, « Notice biographique de Gustave Oberthür 1872-1965 », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 1996, vol.28, p. 2882.

Eisenman Peter et Allen Stan, *Ten canonical buildings 1950-2000*, New York, Etats-Unis, Rizzoli : Distributed to the U.S. trade by Random House, 2008, 303 p.

Engrand Lionel, « Le « Confort pour tous » : Une histoire du logement des années cinquante. », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, 1996, n° 1996, pp. 39-49.

Épron Jean-Pierre et Institut français d'architecture, *Comprendre l'éclectisme*, Paris, Norma éditions, coll. « Essais », 1997, 357 p.

Épron Jean-Pierre et Institut français d'architecture, *Architecture, une anthologie. tome 1, La culture architecturale*, Liège, Mardaga, 1992, 383 p.

Épron Jean-Pierre et Institut français d'architecture, *Architecture, une anthologie. tome 3, la commande en architecture*, Liège, Mardaga, 1992, 383 p.

Eudeville Edouard d', « L'Architecture d'Aujourd'hui », *Urbanisme*, février 2002, n° 322, pp. 68-70.

Fanelli Giovanni et Gargiani Roberto, *Histoire de l'architecture moderne: structure et revêtement*, traduit par Martine Colombet et Agostina Pinon, Lausanne, Suisse, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2008, 460 p.

Farhat Georges, *Les années soixante hic et nunc : architecture, urbanisme, paysage*, Versailles, École nationale supérieure d'architecture de Versailles, 2010, 221 p.

Ferré-Lemaire Isabelle, « Créteil la ville aux deux généraux », *Urbanisme*, juin 1990, n° 238, pp. 70-72.

Foessel Georges, « Notice biographique de François Herrenschmidt 1906- », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 1990, vol.16, p. 1552.

Foucault Michel, « Qu'est-ce qu'un auteur », *Bulletin de la Société française de philosophie*, 1969, n° 63/3, pp. 73-104.

Fourastié Jean, *Les trente glorieuses ou la Révolution invisible de 1946 à 1975*, Paris, Fayard, 1979, 299 p.

Fourcaut Annie, « Les grands ensembles ont-ils été conçus comme des villes nouvelles ? », *Histoire urbaine*, 2006, vol. 17, n° 3, p. 7.

Fourcaut Annie, « Trois discours, une politique ? », *Urbanisme*, février 2002, n° 322, pp. 39-44.

Freymann Marion, « Du palais du Rhin au boulevard Wilson (1922-1987) », *in Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, Éditions recherches., Strasbourg, 2013, pp. 72-81.

Fuchs Marie et Risser Emile, *Un village martyr au cœur de la poche de Colmar : Bennwihr du 3 au 24 décembre 1944*, Saverne, 1984, 125 p.

Garçon Anne-Françoise, « Les techniques et l'imaginaire », *Hypothèses*, 1 mars 2005, n° 1, pp. 221-228.

Gastineau Aubin, *La reconstruction dans le centre urbain de Strasbourg : l'ensemble place de l'Homme-de-Fer*, mémoire, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg, Strasbourg, 2013, 78 p.

Gauthey Dominique, « Les archives de la reconstruction », *Études photographiques*, 1 novembre 1997, n° 3.

Génuite Magali, « Pierre Pinsard (1906-1988) architecte de l'ascèse », *Colonnes, Institut Français d'architecture*, 1999, n° 13, pp. 8-11.

Granier Jacques, Foessel Georges et Irjud Alphonse, *La libération de Strasbourg*, Strasbourg, la Nuée bleue, 1994, 155 p.

Guerrand Roger-Henri, « Du grand ensemble au pavillon : la voie de l'ascension sociale depuis 1955 », *in A la recherche de la ville perdue*, Editions L'Harmattan, 1996, pp. 65-77.

Guillerm Elise, *Jean Dubuisson*, Paris, Infolio, 2011, 192 p.

Guri Fernand, « Notice biographique de Robert Danis 1879-1949 », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 1986, vol.7, p. 574.

Gyss Jean-Marie, *Charles Spindler mémorialiste : son journal d'après-guerre (1919-1933)*, Mémoire de DEA : Arts, Histoire et Civilisations de l'Europe, Université de Strasbourg, Strasbourg, 2005.

Haettel Jean-Paul, *Vauban: aux frontières de l'Est*, Strasbourg, Le Verger Editeur, 1997.

Hamon Françoise, « La description de l'édifice du XXe siècle », *In Situ. Revue des patrimoines*, 23 avril 2012, n° 2.

Hamon Françoise, « Les archives de l'architecture moderne », *Revue de l'Art*, 1990, vol. 89, n° 1, pp. 9-15.

Hartog François, *Croire en l'histoire*, Paris, Flammarion, 2013, 309 p.

Hartog François, *Régimes d'historicité : présentisme et expérience du temps*, Paris, Éd. du Seuil, 2012, 321 p.

Heinich Nathalie, *La fabrique du patrimoine: « de la cathédrale à la petite cuillère »*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, , n° 31, 2009, 286 p.

Hertzberger Herman, « Paysages de la connaissance. un entretien avec Alessandro delli Ponti », *Le Visiteur*, novembre 2012, n° 18, pp. 117-132.

Hervier Dominique (dir.), *André Malraux et l'architecture*, Paris, Le Moniteur, 2008, 295 p.

Heuré Gilles, « Gustave Hervé cas pratique de biographie », *Le Mouvement Social*, janvier 1999, n° 186, pp. 09-21.

Hines Thomas S, *Richard Neutra: 1892-1970*, Milano, Electa, 1999.

Holley Michel, *Urbanisme vertical & autres souvenirs*, Paris, Somogy, 2012, 143 p.

Houdart Sophie, « Architecture en trompe-l'œil », *in Lieux de savoir 2, Les mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel, 2010, vol. 1/, pp. 655-672.

Huber Charles Jacques, *L'art dramatique de Gustave Stoskopf*, Thèse de doctorat, Université des Sciences Humaines de Strasbourg, Strasbourg, 1993, 19-61 p.

Igersheim François, « Notice biographique de Paul Dopff 1885-1965 », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 2007, vol.48, p. 5084.

Issenmann Delphine et Soubiran Sébastien, « La Kaiser-Wilhelms-Universität et la Neustadt : une université modèle au coeur de l'extension urbaine », *in Strasbourg: de la Grande-Île à la Neustadt*, Lyon, Lieux Dits Éditions, 2013, pp. 65-71.

Jacob Christian, *Lieux de savoir 2, Les mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel, impr. 2010, 2010, 985 p.

Jannière Hélène, « Planifier le quotidien. Voisinage et unité de voisinage dans la conception des quartiers d'habitation en France (1945-1965) », *Strates. Matériaux pour la recherche en sciences sociales*, janvier 2008, n° 14, pp. 21-38.

Jannière Hélène, « La critique architecturale à la recherche de ses instruments L'Architecture d'Aujourd'hui et Architecture Mouvement Continuité, 1960-1974 », *in Revues d'architecture dans les années 1960 et 1970: fragments d'une histoire événementielle, intellectuelle et matérielle*, Montréal, Canada, Institut de recherche en histoire de l'architecture (IRHA), 2008, pp. 271-291.

Jannière Hélène, *Politiques éditoriales et architecture moderne: l'émergence de nouvelles revues en France et Italie (1923-1939)*, Paris, Ed. Arguments, 2002, 377 p.

Johann Claire, « Robert Danis (1879-1949), directeur de l'école au service du patrimoine. », *in Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, Éditions recherches., Strasbourg, 2013, pp. 168-175.

Kintz Jean-Pierre (1932-) Rédacteur et Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne. 36, St à Ta*, Strasbourg, Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 2000.

Kintz Jean-Pierre et Uberfill François, « Notice biographique de Pierre Jules Haas 1905-1991 », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 2006, vol.45, pp. 4652-4653.

Klein Richard, « La cité de l'étoile », *in Les grands ensembles - Une architecture du XXe siecle*, Paris, Dominique Carré, 2011, pp. 29-38.

Klein Richard, *Le Corbusier: le Palais des congrès de Strasbourg*, Paris, Picard, 2011, 157 p.

Kopp Anatole, « Les architectes de la Reconstruction », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, 1981, n° 8, pp. 89-100.

Kopp Anatole, Boucher Frédérique et Pauly Danièle, *L'Architecture de la Reconstruction en France : 1945-1953*, Paris, Éditions du Moniteur, 1982, 188 p.

Laget Pierre-Louis, Laroche Claude, Beisson Georges, Cremnitzer Jean-Bernard et Duhau Isabelle, *L'hôpital en France: histoire et architecture*, Lyon, Lieux Dits, coll. « Cahiers du patrimoine », 2012, 592 p.

Lahire Bernard, *L'homme pluriel: les ressorts de l'action*, Paris, A. Colin, 2005, 271 p.

Lamboley Christian, *40-45, Strasbourg bombardé*, Strasbourg, Contades, 1988, 158 p.

Landauer Paul, *L'invention du grand ensemble : la caisse des dépôts maître d'ouvrage*, Paris, Picard, 2010, 288 p.

Landauer Paul, « La SCIC, premier promoteur français des grands ensembles (1953-1958) », *Histoire urbaine*, 2008, n° 3, pp. 71-80.

Lanoix Marie-Hélène, *Les quartiers de François Spoerry à Mulhouse, des (grands) ensembles hors normes ?*, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg, 2014.

Laurent Xavier et Leniaud Jean-Michel, *Grandeur et misère du patrimoine : d'André Malraux à Jacques Duhamel, 1959-1973*, Paris : École des Chartes, Comité d'histoire du Ministère de la culture, 2003, 380 p.

Lauton Édith et Jordan Benoît, *Édouard Schimpf à Strasbourg, architecte d'une ville en renouveau*, Strasbourg, 2010, 41 p.

Lebrun Pierre, *Le temps des églises mobiles : l'architecture religieuse des Trente Glorieuses*, Paris, Infolio, 2011, 345 p.

Leeman Richard et Jannière Hélène, *Michel Ragon: critique d'art et d'architecture*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, 312 p.

Lefort Nicolas, « Le service des Monuments historiques en Alsace de 1919 à 1959 », *Revue d'Alsace*, 2005, n° 131, pp. 75-104.

Lefrançois Dominique et Landauer Paul, *Emile Aillaud*, Paris, Infolio ; Ed. du patrimoine, 2011, 190 p.

Léger Jean-Michel et Decup-Pannier Benoîte, « La famille et l'architecte : les coups de dés des concepteurs », *Espaces et sociétés*, 1 juin 2005, n° 120-121, n° 2, pp. 15-44.

Lemoine Bertrand, *Guide d'architecture: France*, Paris, Picard, 2000, 350 p.

Lemoine Bertrand, *Paris 1937: cinquantenaire de l'Exposition internationale des arts et des techniques dans la vie moderne*, Paris, Institut français d'architecture : Paris-musées, 1987, 510 p.

Leniaud Jean-Michel et Bouvier Béatrice, *Les périodiques d'architecture, XVIIIe-XXe siècle: recherche d'une méthode critique d'analyse*, Ecole nationale des chartes, Librairie Droz, 2001, 328 p.

Levi Giovanni, « Les usages de la biographie », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1989, vol. 44, n° 6, pp. 1325-1336.

Lichtlé Francis, *Et elle renaît de ses cendres... La reconstruction d'Amerschwihr : 1945-1961*, Editions J.D. Reber, 2005, 103 p.

Lichtlé Francis, « Il y a 50 ans... : un aspect de la reconstruction d'Ammerschwihr : La société coopérative de reconstruction 1948-1961 », *Annuaire - 4 sociétés d'histoire de la vallée de la Weiss*, 1998, n° 14, pp. 57-60.

Lichtlé Francis, « La reconstruction d'Ammerschwihr de 1945 à 1956 », *Annuaire - 4 sociétés d'histoire de la vallée de la Weiss*, 1995, n° 11, pp. 3-13.

Lichtlé Francis, *44-45, l'hiver de la désolation: aux portes de Colmar*, Strasbourg, Contades, 1988, 157 p.

Loeb Elisabeth, *Sept siècles de façades à Strasbourg*, I.D. l'Edition., Strasbourg, 2012, 176 p.

Loubet Jean-Louis et Hatzfeld Nicolas, *Les 7 vies de Poissy: une aventure industrielle*, Boulogne-Billancourt, E-T-A-I, 2001, 359 p.

Louguet Philippe, « La réception de la reconstruction de Dunkerque après la seconde guerre mondiale », *Cahiers Thématiques École d'Architecture de Lille*, 2002, n° 2, pp. 157-170.

Loyer François, « Esprit du lieu, esprit du temps », *in Le régionalisme, architecture et identité*, Paris, Éd. du Patrimoine, coll. « Idées et débats », 2001, pp. 16-27.

Lucan Jacques, *Composition, non-composition : architecture et théories, XIXe-XXe siècles*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2009, 607 p.

Lucan Jacques, *Architecture en France, 1940-2000 : histoire et théories*, Paris, Le Moniteur, 2001, 375 p.

Lucan Jacques, « Des transformations fonçières 1940-1945 », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, 1981, n° 8, pp. 105-111.

Margairaz Michel, « Les historiens, l'histoire de la Caisse des dépôts et consignations et des politiques du logement », *Histoire urbaine*, 2008, n° 3, pp. 15-22.

Marot Sébastien, *L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture*, Paris, Éd. de la Villette, coll. « Penser l'espace », 2010, 142 p.

Mengin Christine, *Guerre du toit et modernité architecturale*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2007, 540 p.

Mengin Christine, « La solution des grands ensembles », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1999, vol. 64, n° 1, pp. 105-111.

Merlin Pierre, *Les grands ensembles : des discours utopiques aux « quartiers sensibles »*, Paris, La Documentation française, 2010.

Merlin Pierre et Choay Françoise, *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, Paris, PUF, 2010, 843 p.

Metz François, *Charles Treiber (1899-1963)*, mémoire de Master, sous la direction de François Igersheim, Université de Strasbourg, Strasbourg, 2007, 230 p.

Mignot Claude, « La monographie d'architecte à l'époque moderne en France et en Italie : esquisse d'historiographie comparée », *Perspective, Revue de l'INHA*, 2006, n° 4, pp. 629-633.

Minnaert Jean-Baptiste et Delaunay Dominique, *Henri Sauvage ou l'exercice du renouvellement*, Paris, Norma, 2002, 411 p.

Moley Christian, *L'architecture du logement : culture et logiques d'une norme héritée*, Paris, Anthropos, 1998, 334 p.

Moley Christian, *Figures architecturales de l'habitation*, Paris, Bureau de la Recherche Architecturale, École d'architecture de Normandie, 1988, 182 p.

Monnier Gérard, « L'architecture et sa réception », *Cahiers Thématiques École d'Architecture de Lille*, 2002, n° 2, pp. 43-46.

Monnier Gérard, *L'architecture moderne en France. Tome 3, De la croissance à la compétition, 1967-1999*, Paris, A. Picard, 2000, 311 p.

Monnier Gérard, *Histoire critique de l'architecture en France : 1918-1950*, Paris, Ph. Sers, coll. « Histoire des arts », 1990, 483 p.

Monnier Gérard, Lavigne Chantal, Chemetov Paul et Langrognet Jean-Louis, *L'architecture du XXe siècle, un patrimoine*, Paris, SCEREN-CNDP, coll. « Patrimoine références », 2004, 234 p.

Morel Journel Guillemette, « Quelle histoire pour notre XXe siècle ? », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, 2002, Numéro spécial : Méthodes en histoire de l'architecture, n° 9-10, pp. 195- 199.

Morel Journel Guillemette, *Les années 1970 à Créteil (Catalogue d'exposition)*, Choisy-le-Roi, CAUE 94, 1991, 24 p.

Mosca Lucie, Service régional de l'inventaire Alsace et Jardin des sciences. Université de Strasbourg, *La faculté de droit de Strasbourg: campus de l'Esplanade*, Lyon, Lieux dits, coll. « Parcours du patrimoine », n° 381, 2012, 64 p.

Nakayama Yohei, « La construction de logements et les investissements d'équipement annexes des années 1930 au milieu des années 1960 », *Histoire urbaine*, 2008, n° 23, n° 3, pp. 55- 69.

Nicolas Aymone et Védrine Hubert, *L'apogée des concours internationaux d'architecture: l'action de l'UIA, 1948-1975*, Paris, Picard, coll. « Collection Architectures contemporaines. La clairevoie, ISSN 1773-4800 », 2007, 222 p.

Oster Xavier, *La première ZAC de France, de la maison à la tour : Jean Dubuisson et les Hauts de Vallière*, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg, 2014.

Ostrowetsky Sylvia et Bordreuil Jean Samuel, *Le néo-style régional : reproduction d'une architecture pavillonnaire*, Paris, Dunod, 1980, 184 p.

Parat Pierre, *Parat*, Paris, Éd. Cercle d'art, 2010, 341 p.

Peer Shanny, « Le folklore et les arts », *in Le régionalisme, architecture et identité*, Paris, Éd. du Patrimoine, coll. « Idées et débats », 2001, pp. 86- 95.

Peer Shanny, « Les provinces à Paris: le Centre régional à l'Exposition internationale de 1937 », *Le Mouvement Social*, 1 mars 1999, n° 186, pp. 45- 68.

Pehnt Wolfgang et Strohl Hilde, *Rudolf Schwarz 1897-1961. Architekt einer anderen Moderne*, Ostfildern, Verlag Gerd Hatje, 315 p.

Périllon Marie-Christine, Bogner Patrick, Hamm Christophe, Nussbaumer François, Naegelen Bernard J. et Zvardon František, *L'invention perpétuelle de Strasbourg*, Strasbourg, 2012, 607 p.

Perros Marie-Laure, *La cité de la Canardière, exemple d'un grand ensemble en évolution*, mémoire, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg, Strasbourg, 2011, 63 p.

Petry François, « Notice biographique d'Alice Bommer 1923-2004 », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 2007, vol.48, pp. 5064- 5065.

Picon Antoine, « Histoire de l'architecture, histoire des sciences et des techniques », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, 2002, Numéro spécial : Méthodes en histoire de l'architecture, n° 9-10, pp. 151- 160.

Plouchart Louisa, *Comprendre les grands ensembles une exploration des représentations et des perceptions*, Paris; Montréal, L'Harmattan, 1999, 296 p.

Plum Gilles, *L'architecture de la reconstruction*, Paris, N. Chaudun, 2011, 287 p.

Pogacnik Marco, « La ville Favre-Jacot au Locle, la concavité spatiale en oeuvre », *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine. Le Corbusier, L'atelier intérieur*, 2008, n° 22/23, pp. 79- 98.

Pouvreau Benoît, Claudius-Petit Dominique et Voldman Danièle, *Un politique en architecture : Eugène*

Claudius-Petit, 1907-1989, Paris, Le Moniteur, coll. « Architextes », 2004, 358 p.

Preteceille Edmond, *La production des grands ensembles*, Paris-La Haye, 1973, 170 p.

Prost Antoine, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 1996.

Raffaele Colette et Gubler Jacques, *Eugène Beaudouin et l'enseignement de l'architecture à Genève*, Lausanne, Suisse, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, 168 p.

Ragon Michel., *De Brasilia au post-modernisme, 1940-1991.*, Paris, Casterman, 1991, 402 p.

Ragot Gilles, *Le Corbusier en France: projets et réalisations*, Paris, Le Moniteur, 1997, 415 p.

Ragot Gilles, « Pierre Vago et les débuts de L'Architecture d'Aujourd'hui 1930-1940 », *Revue de l'Art*, 1990, vol. 89, n° 1, pp. 77-81.

Ragot Gilles, *Robert Camelot: architecte des Palais de la céramique et du C.N.I.T.*, Liège, 1988, 239 p.

Ratouis Olivier, « L'autonomisation de l'expertise dans l'urbanisme français d'après-guerre », *Histoire urbaine*, 2005, vol. 14, n° 3, p. 9.

Ratouis Olivier et Coudroy De Lille Laurent, « Doctrines, temps et histoire dans le champ de l'urbanisme », *Lieux communs, les cahiers du LAUA*, 2012, n° 15, pp. 149-164.

Reichlin Bruno, « Quelle histoire peut nous aider à travailler sur l'architecture moderne et contemporaine ? », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, 2002, Numéro spécial : Méthodes en histoire de l'architecture, n° 9-10, pp. 169-178.

Rieger Théodore., « Notice biographique de Bertrand Monnet 1910-1989 », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 1996, vol.27, p. 2688.

Risselada Max et Heuvel Dirk van den, *Team 10: 1953-1981*, Rotterdam, NAi Publishers, 2005, 368 p.

Robin Suzanne, *Églises modernes : évolution des édifices religieux en France depuis 1955*, Paris, Hermann, 1980, 168 p.

Roederer Christiane, « In memoriam : Charles-Gustave Stoskopf (1904-2004) », *L'écrivain d'Alsace, de Lorraine et du territoire de Belfort*, 2004, n° 82, pp. 7-8.

Rogez Michel (dir.), *Les 70 ans de l'hôpital Louis Pasteur, à Colmar*, Colmar, Société d'histoire des hôpitaux civils de Colmar, 2007, 309 p.

Rohmer Carine, *La réduction de la poche de Colmar durant l'hiver 44-45 et la reconstruction à « l'identique » des villages du vignoble alsacien*, mémoire, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg, Strasbourg, 1991, np p.

Rouillard Dominique, « Histoire immédiate de l'architecture contemporaine et enjeux disciplinaires », *in Discipline, visée disciplinaire*, Villeneuve d'Ascq, Ecole d'architecture de Lille et des Régions-Nord, 2001, pp. 140-149.

Rubio Marian, « L'élan brisé d'une nouvelle architecture scolaire », *in Paris à l'école: « qui a eu cette idée folle... »*, Paris, Ed. du Pavillon de l'Arsenal : Picard, 1993.

Sarazin Michel, « Le ministre, le Général, l'héritage, interview de Pierre Sudreau », *Urbanisme*, juin 1990, n° 238, pp. 50-51.

Scheer Patricia, *Theo Berst 1881-1962 : soixante années d'activité architecturale*,Université de Strasbourg, Strasbourg, 1992, 215 p.

Schwarz Emmanuel, *Les Beaux-Arts, de l'Académie aux Quat'z'arts: anthologie historique et littéraire*, Paris, Ecole nationale supérieure des beaux-arts, 2001, 595 p.

Spitz Michel, « Colmar, architecture et patrimoine de l'entre-deux-guerre », *Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Colmar*, 2008, pp. 147-172.

Stoskopf Gustave et Stoskopf Nicolas, *Quand j'étais gosse et autres petites histoires alsaciennes*, Paris,

Arfuyen, 2009, 217 p.

Stoskopf Nicolas, « Retour sur un projet d'architecte », *Dernières Nouvelles d'Alsace*.

Stoskopf Nicolas, « Notice biographique de Gustave Charles Stoskopf 1907- », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 2000, vol.35, pp. 3792-3793.

Stoskopf Nicolas, « Notice biographique de Gustave Jacques Stoskopf 1869-1944 », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 2000, vol.35, pp. 3790-3792.

Stoskopf Nicolas, « Notice biographique de Marianne, dite Marianne Asel 1910- », *in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 2000, vol.35, pp. 3793-3794.

Straiber Maryse, « Hommage à Charles-Gustave Stoskopf », *Revue alsacienne de littérature*, 1998, n° 61, pp. 81-82.

Taricat Jean et Ziegler (illustrations) Jacques, *Histoires d'architecture*, Marseille, Parenthèses, impr. 2004, 2004, 267 p.

Texier Simon, « Bâtir un édifice religieux implique un engagement personnel », *Les édifices religieux du XXe siècle en Ile-de-France, 1905-2000: 75 lieux de culte « Patrimoine du XXe siècle »*, 2013, coll. « Beaux Arts éditions », pp. 34-39.

Texier Simon, « Archives d'architectes et églises du XXe siècle », *In Situ. Revue des patrimoines*, 15 mai 2012, n° 11.

Texier Simon, « AMC 1967-1969, premières années d'une revue », *AMC*, février 2012, n° 212, pp. 71-79.

Tomas François, Blanc Jean-Noël et Bonilla Mario, *Les grands ensembles : une histoire qui continue...*, Saint-Étienne, Université de Saint-Etienne, 2003, 260 p.

Toulier Bernard et Loyer François, *Architecture et patrimoine du XXe siècle en France*, Paris, Ed. du Patrimoine, 1999, 356 p.

Treffot Mathias, *Unis pour rebâtir, communes et particuliers, urbanistes, architectes et entrepreneurs. La reconstruction des villages détruits de la Poche de Colmar, Ammerschwihr, Mittelwihr et Sigolsheim (1945-1958)*, mémoire de Master, sous la direction de François Igersheim, Université de Strasbourg, Strasbourg, 2007.

Uyttenhove Pieter, *Marcel Lods : action, architecture, histoire*, Paris, Verdier, coll. « Art et architecture », 2009, 490 p.

Uyttenhove Pieter, « Qu'importe qui conçoit ? Questionnement sur la monographie d'architecte », *Perspective, Revue de l'INHA*, 2006, n° 4, pp. 585-605.

Vayssière Bruno, « Sous l'empire des trames », *in Paris à l'école: « qui a eu cette idée folle... »*, Paris, Ed. du Pavillon de l'Arsenal : Picard, 1993, pp. 198-207.

Vayssière Bruno, *Reconstruction, déconstruction : le hard french ou l'architecture française des Trente Glorieuses*, Paris, Picard, coll. « Villes&Sociétés », 1988, 327 p.

Vayssière Bruno, « « hard french » et « architecture statistique » », *AMC*, avril 1986, trente ans d'architecture française 1950-1980, n° 11, pp. 90-97.

Vieillard-Baron Hervé, « Sarcelles : un cas toujours exemplaire ? », *Urbanisme*, février 2002, n° 322, pp. 53-56.

Vigato Jean-Claude, « L'architecture régionaliste de 1900 à 1930 », *Revue d'Alsace*, 2005, n° 131, pp. 165-188.

Vigato Jean-Claude, « Composition, du paradigme à la notion », *Cahiers Thématiques École d'Architecture de Lille*, 2003, Pratiques du langage : arts, architecture, littérature, n° 3, pp. 247-256.

Vigato Jean-Claude, *L'architecture régionaliste : France, 1890-1950*, Paris, Norma éd, coll. « Essais », 1994, 390 p.

Vigato Jean-Claude, « L'histoire de la critique : un critère pour le patrimoine », *in Les Enjeux du patrimoine architectural du XXe siècle, couvent de La Tourette, Eveux, Juin 1987*, Paris, Ministère de la culture et de la communication, coll. « Actes des colloques de la Direction du patrimoine », 1988, pp. 71-75.

Vigato Jean-Claude, « Le Centre Régional, le Centre Artisanal et le Centre Rural », *in Paris 1937 : cinquantenaire de l'Exposition internationale des arts et des techniques dans la vie moderne*, Paris, Institut français d'architecture, 1987, pp. 268-279.

Vigato Jean-Claude, « Prix de Rome modernes 1919-1939 », *Monuments Historiques*, 1982, n° 123, pp. 76-86.

Vignes-Dumas Claire (éd.), *Les édifices religieux du XXe siècle en Ile-de-France, 1905-2000: 75 lieux de culte « Patrimoine du XXe siècle »*, Issy-les-Moulineaux, Beaux-arts éditions : TTM, 2013, 159 p.

Violeau Jean-Louis, *Les architectes et Mai 68*, Paris, Éditions Recherches, 2005, 476 p.-[16] p.

Vogler Bernard, *L'après-guerre à Strasbourg*, Illkirch, Le Verger, 2002, 189 p.

Voigt Wolfgang, « Régionalisme et « Heimatschutz » en Alsace », *in Interférences / Interferenzen, catalogue d'exposition*, Musées De Strasbourg, 2013, pp. 42-51.

Voigt Wolfgang et Frank Hartmut, *Paul Schmitthenner 1884-1972, catalogue d'exposition*, Deutsches Architektur-Museum, Tübingen/Berlin, Wasmuth, 2003, 236 p.

Voigt Wolfgang, Laquièze François, Nohlen Marie-José et Société savante d'Alsace et des régions de l'Est, *Planifier et construire dans les territoires annexés : architectes allemands en Alsace de 1940 à 1944*, Strasbourg, Société Savante d'Alsace, 2008.

Voldman Danièle, *Fernand Pouillon, architecte*, Paris, Payot, 2006, 362 p.

Voldman Danièle, « L'intervention du personnel politique dans la reconstruction des villes françaises détruites au cours de la Seconde Guerre mondiale », *in Pratiques architecturales et enjeux politiques: France, 1945-1995*, Paris, Picard, 1998, pp. 39-45.

Voldman Danièle, *La reconstruction des villes françaises de 1940 à 1954 : histoire d'une politique*, Paris, l'Harmattan, coll. « Villes », 1997, 487 p.

Voldman Danièle, « La cité Rotterdam : le début des grands ensembles », *Monuments Historiques*, 1984, n° 135, pp. 64-67.

Voldman Danièle et Fourcaut Annie, « La Caisse des dépôts et le logement, Une historiographie en chantier », *Histoire urbaine*, 2008, n° 3, pp. 7-14.

Waton Marie-Dominique, « Les enceintes de Strasbourg à travers les siècles », *In Situ. Revue des patrimoines*, juin 2011, n° 16.

Weber Christiane, « Une autre voie: l'École impériale technique de Strasbourg (1895) », *in Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, traduit par Daniel Wieczorek, Éditions recherches., Strasbourg, 2013, pp. 144-153.

Zanten David Van, « Le système des Beaux-Arts », *l'Architecture d'Aujourd'hui*, , n° 182, pp. 97-102.

Zerner Henri, *Écrire l'histoire de l'art: figures d'une discipline*, traduit par Jeanne Bouniort, Paris, Gallimard, 1997, 169 p.

Ziegler Volker, « Grands ensembles, Großsiedlungen et Wohnkomplexe », *in Interférences / Interferenzen, catalogue d'exposition*, Musées De Strasbourg, 2013, pp. 400-410.

Les grands ensembles: une architecture du XXe siècle, Paris, Carré, 2011, 255 p.

Le sens d'une mission Le corps des architectes conseils de l'équipement 1950-2000, 2000.

Les Enjeux du patrimoine architectural du XXe siècle, Paris, Ministère de la culture et de la communication, coll. « Actes des colloques de la Direction du patrimoine », 1988, 186 p.

WEBOGRAPHIE

Conseil - Corps des architectes conseils du ministère de l'Equipement, des Transports et du Logement, novembre 2000, *Le sens d'une mission Le corps des architectes conseils de l'équipement 1950-2000* [en ligne] http://www.architectes-conseils.fr/publications/le-sens-dune-mission-paris-2000, consulté le 12/11/2012.

Carvalho-Canto Marcos, Gaubert Sonia, février 2006, *Fonds Monnet Bertrand (1910-1989),* notice biographique [en ligne] http://archiwebture.citechaillot.fr/fonds/FRAPN02_MONNE, consulté le 07/09/2013.

Carvalho-Canto Marcos, Gaubert Sonia, Raveloarisoa Holy, Traven Vlada*,* 2002, *Fonds Beaudouin, Eugène (1898-1983),* notice biographique [en ligne] http://archiwebture.citechaillot.fr/fonds/FRAPN02_BEAUD, consulté le 07/09/2013.

Carvalho-Canto Marcos, PEYCERÉ David, mai 2006, *Fonds Marot, Michel (1926-)*, notice biographique [en ligne] http://archiwebture.citechaillot.fr/fonds/FRAPN02_MAROT, consulté le 07/09/2013.

Carvalho-Canto Marcos, Day Susan, GAUBERT Sonia*, Fonds Debat-Ponsan, Jacques (1882-1942),* notice biographique [en ligne] http://archiwebture.citechaillot.fr/fonds/FRAPN02_DEBJA, consulté le 11/10/2013.

Colau Hélène, *La cathédrale de Créteil déploie ses ailes*, [en ligne] http://www.20minutes.fr/paris/722385-cathedrale-creteil-deploie-ailes, consulté le 17 février 2013.

Delorme Franck, Filhon Vlada, GAUBERT Sonia, Raveloarisoa Holy, 2007, *Fonds Lods, Marcel (1891-1978),* notice biographique [en ligne] http://archiwebture.citechaillot.fr/fonds/FRAPN02_LODS, consulté le 07/09/2013.

Ferquel Hervé, Gaubert Sonia, Marchand Guillaume, Peyceré David, ROULLEAU Nathalie, 2011, *Fonds Le Cœur, Claude (1906-1999),* notice biographique [en ligne] http://archiwebture.citechaillot.fr/fonds/FRAPN02_LECCL, consulté le 07/09/2013.

Ferquel Hervé, Marchand Guillaume, Peyceré David, 1998, *Fonds Dufau, Pierre (1908-1985)*, notice biographique [en ligne] http://archiwebture.citechaillot.fr/fonds/FRAPN02_DUFPI, consulté le 07/09/2013.

Filhon Vlada, Gaubert Sonia, Raveloarisoa Holy, 2009, *Fonds Bernard, Henry (1912-1994),* notice biographique [en ligne] http://archiwebture.citechaillot.fr/fonds/FRAPN02_BERNA, consulté le 07/09/2013.

Furlan Eric, Peyceré David, Ponge-Dennis Frédérique, Watrin Julien, 2002, *Fonds Aillaud, Emile (1902-1988)*, notice biographique [en ligne] http://archiwebture.citechaillot.fr/fonds/FRAPN02_AILEM, consulté le 07/09/2013.

Furlan Éric, Rideau Géraldine, 2006, *Fonds Novarina, Maurice (1907-2002),* notice biographique [en ligne] http://archiwebture.citechaillot.fr/fonds/FRAPN02_NOVMA, consulté le 07/09/2013.

Pouvreau Benoît, *Faut-il « patrimonialiser » les grands ensembles ? - Métropolitiques*, [en ligne] http://www.metropolitiques.eu/Faut-il-patrimonialiser-les-grands.html, consulté le 31 mars 2013.

notice biographique d'Emmanuel Pontremoli, [en ligne] http://archiwebture.citechaillot.fr/pdf/FRAPN02_PONTR_presentation.pdf, consulté le 11/10/2013

SOURCES ARCHIVISTIQUES

1. Fonds d'archives publiques principaux :

- *ADBR - Archives départementales du Bas-Rhin (60J, 67J)*

Les fonds Gustave Stoskopf se trouvent sous les cotes 60J1 à 60J8 et 67J1 à 67J1627. Les projets représentés dans le fonds 67J se répartissent de la façon suivante :

- Banque Fédérative du Crédit Mutuel à Strasbourg Wacken et son extension (1967-1978) : cotes 67J1-67J26 ; 67J747-67J775 ; 67J826-67J874

- SIBAR (habitat collectif principalement à la Meinau et l'Elsau) : cotes 67J27-67J53 ; 67J450-67J477 ; 67J478-67J493 ; 67J700-67J743 ; 67J890-67J907 ; 67J1334-671348

- Quartier de l'Esplanade à Strasbourg (habitat collectif) : cotes 67J113-67J214 ; 67J614-699; 67J1311-1330 ; 67J1363- 1378

- Brumath (Hôpital du Stephansfeld et divers projets) : cotes 67J215-281 ; 67J589-613 ; 67J965-979 ; 67J1241-1259

- Caserne Ganeval à Strasbourg : cotes 67J282-289

- Cronenbourg, Hautepierre, Neuhof (divers programmes de logement) : cotes 67J289-364 ; 67J980-1141 ; 67J1272- 1278

- Centre hospitalier de Sélestat Saint Quirin : cotes 67J365- 383

- Betschdorf (divers projets) : cotes 67J384- 398 ; 67J1281-1310

- Illkirch (divers projets) : cotes 67J399-416 ; cotes 67J1146-1228

- Eglise de Bischheim : cotes 67J417- 420

- Eglise et projets de Lingolsheim : cotes 67J421-426 ; 67J791-814

- Renault (divers projets) : cotes 427-449

- SOGENAL (divers projets) : cotes 67J494-588 ; 67J1349-1356 ; 67J1616-1627

- Strasbourg petits projets (promoteurs privés, rénovations, commerces) : cotes 67J744-746 ; 67J776-790 ; 67J1260-1271 ; 67J1331-1334 ; 67J1357-1362

- Logements à Ostwald (modèle Omega) : cotes 67J815-825

- Logements à Schiltigheim-Bischheim : cotes 67J875-889 ; 67J908-964 ; 67J1142-1145 ; 67J1229-1240

- Sélestat (divers projets) : cotes 67J1379-1390

- Diverses localités : cotes 67J1417-1615

- *ADHR - Archives départementales du Haut-Rhin (34J)*

Fonds Gustave Stoskopf / 34J1 à 34J2354.

Pour présenter la diversité de ce fonds, on peut rassembler les projets par commune[1464] :

- 24 projets à Ammerschwihr (1947-1975) ; à partir de la cote 34J2

- 3 projets à Belfort (1961-1971) ; à partir de la cote 34J767

- 31 projets de commerces ou tertiaire à Colmar (1955-1973) ; à partir de la cote 34J391

[1464] Afin d'alléger la présentation, chaque commune est ici présentée avec ces dates extrêmes et sa première cote de consultation. Les communes ne présentant qu'un ou deux projets ne sont pas mentionnées ici (il y en a 60 en tout).

- 29 projets d'équipements, institutions, hôpitaux à Colmar (1952-1981) ; à partir de la cote 34J13
- 51 projets d'immeubles collectifs ou de quartiers à Colmar (1954-1978) ; à partir de la cote 34J17
- 37 maisons ou propriétés individuelles à Colmar (1951-1975) ; à partir de la cote 34J4
- 3 projets à Dannemarie (1963-1972) ; à partir de la cote 34J503
- 14 projets à Eguisheim (1952-1977) ; à partir de la cote 34J551
- 5 projets à Ingersheim (1953-1971) ; à partir de la cote 34J3
- 3 projets à Kaysersberg (1968-1973) ; à partir de la cote 34J744
- 10 projets à Mittelwihr (1948-1961) ; à partir de la cote 34J16
- 3 projets à Ribeauvillé (1963-1972) ; à partir de la cote 34J7
- 35 projets à Riquewihr (1952-1980) ; à partir de la cote 34J758
- 4 projets à Saint-Hippolyte (1952-1960) ; à partir de la cote 34J31
- 12 projets à Sigolsheim (1948-1971) ; à partir de la cote 34J8
- 4 projets à Valentigney (1959-1977) ; à partir de la cote 34J1638
- 4 projets à Wettolsheim (1961-1970) ; à partir de la cote 34J687

- *ADTB - Archives départementales du territoire de Belfort (44J)*

Le fonds contient aussi des dossiers de Stoskopf en tant qu'architecte conseil des HLM de la ville. Les principaux projets représentés dans le fonds 44J sont :

- Belfort vieille ville ; 44 J 14, 44 J 61-91, 44 J 92
- Belfort, cité Béchaud ; 44 J 19-50
- Belfort, cité la Méchelle ; 44 J 55-56
- Belfort, hôtel du Lion ou « Grand Hôtel » ; 44 J 58-60

- *IFA - Institut Français d'Architecture*

Les fonds Gustave Stoskopf portent les cotes 127IFA, 133IFA 237/3 et 349AA.

Les projets représentés sont:

- travaux d'études, dessins et études diverses : 349 AA1-AA8
- dossier de photos (réalisations) : 133IFA 237/3
- maquette de l'ouvrage Un bilan : 127IFA (boîte 6)
- Bondy (divers projets) : 127IFA (boîte 5)
- Sainte Geneviève-des-Bois (divers projets) : 127IFA (boîte 5)
- Bonneuil : 127IFA (boîte 5)
- Créteil Mont-Mesly (divers projets de logement, maison de la culture) : 127IFA (boîtes 4, 5)
- Créteil Montaigut (divers projets) : 127IFA (boîtes 1, 2,3,4)
- Niederbronn (gare et maison De Dietrich) : 127IFA (boîte 5)

- *AMCr - Archives municipales de la ville de Créteil (1J)*

Le fonds 1J à Créteil rassemble l'ensemble des dossiers concernant les opérations menées à Créteil Mont-Mesly. Par ailleurs, ont été consultés les archives du service d'urbanisme concernant les opérations de Créteil Montaigut :

- centre diocésain, AMCr, 1389W2473, 1389W3526, 1389W4058 et 1389W5662.

- immeuble annulaire, AMCr, 1389W2330 et 1389W1844

2. Fonds d'archives publiques complémentaires

- *CDC - Archives de la Caisse des Dépôts et Consignations*

Fonds photographiques de la SCIC concernant :

- Strasbourg (Hautepierre+Esplanade) – 40 clichés
- la cité de Valentigney (25) – 11 clichés
- la ZUP de Colmar (68) – 9 clichés
- la cité de Bondy – 7 clichés
- la cité du parc à Vernouillet – 84 clichés
- la cité Poissy Beauregard – 52 clichés
- Créteil Mont Mesly et Montaigut – 227 clichés
- la cité des Mureaux – 38 clichés
- la cité de Sainte-Geneviève-des-Bois – 19 clichés

Fonds du groupe SCIC et ses filiales (cotes 201) : cotes 201-1 / témoignage de Léon-Paul Leroy sur l'histoire de la SCIC entre 1953 et 1970, transcription des entretiens pour le film "Naissances" 1986-1987.

- *AN - Archives Nationales (AJ52)*

AJ52 1254-1282/ ENSBA - dossiers individuels d'élèves - présences du 01/01/31 au 31/12/40.

- *AMS - Archives municipales de la ville et de la communauté urbaine de Strasbourg*

- Opération de l'Esplanade : cotes 481W39, 481W40, 481W41, 632W1, 632W2, 632W3, 632W4, 632W5
- Place de l'Homme-de-Fer : cotes 855W203, 807W199
- Quai des Belges : cotes 899W203, 899W204, 647W1941, 647W1942
- Banque Sogenal, rue du Dôme : cotes 685W139, 685W140, 685W141, 685W142, 685W143, 233MW2196
- Plans de Strasbourg XXe siècle : cote 8PL83-107
- Destructions et reconstruction : cotes 1130W1, 1130W3, 167MW145, 481W19
- Archives de l'office public d'HBM : cotes 843W583, 843W584, 843W587, 843W617

- *ADY - Archives départementales des Yvelines*

- Archives préfectorales : 1290 W3537, 2208W1 (Vernouillet)

3. Fonds d'archives privés Archives privées de la famille Stoskopf :

La cotation est personnelle reprenant, en partie, les intitulés des boîtes d'archivage et des dossiers :

AFS, d01 : Souvenirs scolaires (diplôme et ENSBA)
AFS, d02 : Premiers travaux (ENSBA et divers concours)
AFS, d03 : Exposition 1937 (pavillon d'Alsace)
AFS, d04 : Montier-en-Der
AFS, d05 : Reconstruction du Vignoble
AFS, d06 : Kientzville
AFS, d07 : Katzenthal (école maternelle)
AFS, d08 : Niederbronn (gare SNCF)
AFS, d09 : Strasbourg, place de l'Homme de fer (opération de la grande percée)
AFS, d10 : Strasbourg divers
AFS, d11 : Colmar église protestante Saint Jean
AFS, d12 : Hôpital de Sélestat
AFS, d13 : Poissy et Vernouillet
AFS, d14 : Esplanade
AFS, d15 : Belfort, hôtel du Lion
AFS, d16 : Brumath et églises
AFS, d17 : Lycée hôtelier d'Illkirch
AFS, d18 : Légion d'Honneur
AFS, d19 : Académie des Beaux-Arts
AFS, d20 : Œuvres peintes et expositions
AFS, d21 : Documents biographiques
AFS, d22 : École régionale d'architecture de Strasbourg
AFS, d23 : Voyages d'études aux USA, par Charles-Gustave Stoskopf, 1963.
AFS, d24 : Plaidoyer pour une œuvre, par Charles-Gustave Stoskopf, 1970.
AFS, d25 : Propos de l'architecte, Créteil, par Charles-Gustave Stoskopf.
AFS, d26 : Le Maire d'Ammerschwihr, par Charles-Gustave Stoskopf
AFS, d26' : Un architecte se penche sur son passé, par Charles-Gustave Stoskopf, 1987.
AFS, d27 : fonds photographique divers
AFS, d28 : Journaux de salaires du bureau de Paris, 1956-1960.
AFS, d29 : carton à dessins (projets d'études)
AFS, d30 : publications diverses
AFS, d31 : textes expositions (courriers, textes de Jean-Léonard)

4. Archives audiovisuelles (INA)

- *Archives audiovisuelles concernant Charles-Gustave Stoskopf :*

Fichiers numériques consultés à l'Institut Nationale de l'Audiovisuel à Strasbourg le 29/08/2013 :

- Alsace actualités, « Exposition Charles-Gustave STOSKOPF », diffusé le 08/10/1966 sur l' ORTF, durée 00:01:27. [notice SXF01001236]

- Lampefiewer = trac, « 80e anniversaire de Charles-Gustave STOSKOPF », diffusé le 20/10/1987 sur FR3 région, durée 00:07:03. [notice SXC01026822]

- Plateau-repas, diffusé le 12/03/1990 sur FR3 région, Charles-Gustave STOSKOPF invité plateau évoque sa dernière exposition à la maison d'art alsacienne. [notice SXC07009779]

- Rund um n°1509, « Portrait de Charles-Gustave STOSKOPF », diffusé le 26/09/1997 sur FR3 région, durée 00:03:38. [notice SXC08058683]

- Le mag du dimanche, « Portrait de Charles-Gustave STOSKOPF », diffusé le 09/03/2003 sur FR3 région, durée 00:11:15. [notice ST00001282829]

- *Archives audiovisuelles concernant des réalisations de l'architecte ou de ses confrères :*

Fichiers numériques consultés à l'Institut Nationale de l'Audiovisuel à Strasbourg le 22/10/2013 :

- Actualités Françaises, « Reconstruction de l'Alsace », diffusé le 13/11/1952, durée 00:01:08. [notice AFE85004819]

- Actualités Françaises, « Maisons d'Alsace », diffusé le 01/01/1954, durée 00:12:55. [notice AFE04002066]

- Actualités Françaises, « Strasbourg grandit », diffusé le 09/09/1954, durée 00:01:12. [notice AFE85005814]

- Est magazine actualités, « Inauguration à Sigolsheim », diffusé le 25/05/1958 sur l' ORTF, durée 00:03:03. [notice SXC9606181660]

- Est magazine actualités, « Cité de la Canardière à la Meinau», diffusé le 25/08/1959 sur l' ORTF, durée 00:01:45. [notice SXC9608261812]

- Est magazine actualités, « Eglise de Mittelwihr », diffusé le 21/06/1961 sur l' ORTF, durée 00:00:55 [notice SXC9605141027]

5. Ecrits non publiés de Charles-Gustave Stoskopf présents dans les fonds d'archives consultés

- *ADBR – Archives départementales du Bas-Rhin*

ADBR, 60J1, *Au service de l'office HLM de la ville de Strasbourg*, s.d., 8 p.

ADBR, 60J1, *Le ministre Chalandon à Str*asbourg, s.d.,11 p.

ADBR, 60J1, *Esplanade de Strasbourg 18 juillet 1959,* 1977, 18 p.

ADBR, 60J1*, Pavillon de l'Alsace : exposition de 1937,* s.d., 6 p.

ADBR, 60J1*, Le ministre Lemaire en Alsace,* s.d. 2 p.

ADBR, 60J1*, Ma nomination d'architecte en chef de l'Esplanade,* s.d., 13 p.

ADBR, 60J1*, Le centre Halles à Strasbourg,* s.d., 4 p.

ADBR, 60J1*, Strasbourg invite l'Europe,* s.d., 5 p.

ADBR, 60J1*, Lotissements à Gogo,* s.d., 6 p.

ADBR, 60J1*, Directeur de l'École régionale d'architecture: une grande erreur...,* oct. 1978, 3 p.

ADBR, 60J1, *Hommage à Germain Muller*, juin 1975, 8 p.

ADBR, 60J1*, Architecte de la ville de Saint Denis*, 1979, 6 p.

ADBR, 60J1, *Lieux de culte à Créteil (Val de Marne),* s.d., 4 p.

ADBR, 60J1, *Bertrand Monnet et le savoir vivre architectural*, s.d., 9 p.

ADBR, 60J1, *Écoles maternelles conflit avec Bertrand Monnet*, s.d., 5 p.

ADBR, 60J1, *Frustré de la victoire (nouvelle mairie),* s.d., 5 p.

ADBR, 60J2, *Marquis de Carabas* (à propos de Germain Muller), s.d., 7 p.

ADBR, 60J2, *Cathédrale de Créteil*, s.d., 5 p.

ADBR, 60J2, *Ce que je dois à M. OUDINOT (Avize) juin 1940*, s.d., 12 p.

ADBR, 60J2, *Gustave Stoskopf commandeur de l'Ordre national du Mérite,* allocution, 1975.

ADBR, 60J2, *Mes débuts à Strasbourg*, s.d., 4 p.

ADBR, 60J2, *Mes activités parallèles : peinture, littérature,* 1980, 17 p.

ADBR, 60J2, *Je sauve les remparts de Neuf-brisach*, février 1979, 4 p.

ADBR, 60J2, *Vous êtes russe Mr Tokkof*, février 1980, 3 p.

ADBR, 60J2, *Mon ami Ferdinand Lop*, s.d., 6 p.

ADBR, 60J2, *Au gymnase Jean Sturm*, s.d., 3 p.

ADBR, 60J2*, Inauguration de l'Esplanade*, allocution, 1er juillet 1967, 7 p.

ADBR, 60J2, *L'hommage tardif de M. Pfimlin,* 14 février 1983, 15 p.

ADBR, 60J2, *Le chevet de l'église Saint-Etienne à Strasbourg*, juin 1980, 4 p.

ADBR, 60J2, *La nouvelle église d'Herrlisheim,* s.d., 7 p.

ADBR, 60J2, *L'église d'Herrlisheim : choix des vitraux*, s.d., 4 p.

ADBR, 60J2, *Christian Bonnet en Alsace, le 21 décembre 1973*, s.d., 8 p.

ADBR, 60J2, *Le ministre et le thermomètre*, s.d., 4 p.

ADBR, 60J2, *ZUP Hautepierre : mes interventions*, s.d., 4 p.

ADBR, 60J2, *Pour pouvoir travailler il faut bien manger : mes interventions*, s.d., 6 p.

ADBR, 60J3, *Charles Frey, Pierre Pfimlin et moi*, s.d., 3 p.

ADBR, 60J3, *Quai de Turckheim mon intervention*, s.d., 2 p.

ADBR, 60J3, *La Canardière*, s.d., 2 p.

ADBR, 60J3, *Grande percée au niveau de la rue de l'Or*, s.d., 3 p.

ADBR, 60J3, *Canaux, urbaniste en chef, et consorts et moi*, s.d., 3 p.

ADBR, 60J3, *Mes églises, Betschdorf*, juin 1981, 4 p.

ADBR, 60J3, *Où l'on en apprend de belles révélations faites par Germain Muller*, mars 1979, 3 p.

ADBR, 60J3, *Vous n'êtes pas dans la misère*, février 1979, 3 p.

ADBR, 60J3, Générosité de la ville de Strasbourg, 1984, 3 p.

ADBR, 60J3, *Le vieux pressoir …*, s.d.

ADBR, 60J3, *Ce cher monsieur Guy-Loë*, s.d.

ADBR, 60J3, *Années d'études à Paris, Jean Hurstel artiste peintre*, février 1989, 2 p.

ADBR, 60J3, *Rencontre avec Lattre de Tassigny*, janvier 1978, 5 p.

ADBR, 60J3, *G. Stoskopf, héros français du travail*, s.d., 6 p.

ADBR, 60J3, *Un scandale étouffé* – Le Maillon, s.d., 2 p.

ADBR, 60J3*, Le Corbusier à Strasbourg*, s.d., 5 p.

ADBR, 60J3*, Aménagement de la rue du Vieil Hôpital*, février 1979, 2 p.

ADBR, 60J3, *Rentrée solennelle de l'université 1945*, février 1979, 2 p.

ADBR, 60J3, *J.M. Hektor, sinner Dood, propos d'un auteur désabusé.*

ADBR, 60J3, *Panzergrenadier (1940), sur le front de l'Aisne.*

ADBR, 60J3, *Que faut-il penser des grands ensembles*, 1970, 20 p.

ADBR, 60J6, *Parler de soi sans modestie*, s.d., 11 p.

- *ADHR - Archives départementales du Haut-Rhin*

ADHR, 34J1564, *Reconstruire Ammerschwihr*, discours prononcé devant les sinistrés, 1946, 12 p.

ADHR, 34J1564, *Mon plaidoyer pro-domo*, discours prononcé devant le Ministre Eugène Claudius-Petit , Ammerschwihr, 21 novembre 1949, 5 p.

ADHR, 34J1564, *Recommandations aux architectes travaillant au service de la Reconstruction du Bas-Rhin,* 27 août 1952, 4 p.

ADHR, 34J1564, *Problèmes humains solutions régionales,* conférence, Namur, 23 mai 1955, 11 p.

ADHR, 34J1564, *L'équipement en plein air des cités nouvelles,* conférence, Strasbourg, 6 avril 1960, 14 p.

ADHR, 34J1564, *Réunion des architectes le 27 août 1952,* 1952, 3 p. (texte de conférence).

- *AFS – Archives famille Stoskopf*

AFS, d23 : Voyages d'études aux USA, 1963, 7 p.

AFS, d24 : Plaidoyer pour une œuvre, 1970, 20 p.

AFS, d25 : Propos de l'architecte, Créteil, 5 p.

AFS, d26 : Le Maire d'Ammerschwihr, 10 p.

AFS, d26' : Un architecte se penche sur son passé, 1987, 75 p.

6. Liste des entretiens réalisés

- Entretiens avec Monsieur Nicolas Stoskopf, fils de Charles-Gustave Stoskopf, le 10/07/2010 et le 05/09/2012 et le 18/01/2013 à Strasbourg et Brumath.

- Entretien avec Monsieur Pierre Haas, fils de Pierre-Jules Haas, ancien collaborateur de Stoskopf (Colmar), le 14 /12/2012 à Wolfisheim.

- Entretien avec Monsieur Jean-Pierre Masquida, architecte et ancien collaborateur (Strasbourg), le 07/02/2013 à Strasbourg.

- Entretien avec Monsieur Jean-Pierre Hoog, architecte et ancien collaborateur et associé (Colmar), le 12/02/2013 à Colmar.

- Entretien avec Monsieur Jean-Marc Bichat, architecte et urbaniste des Mureaux, le 26/03/2013 à Paris.

- Entretien avec Monsieur Michel Marot, architecte et Grand Prix de Rome 1954, le 03/04/2013 à Paris.

- Rencontre avec Monsieur François Kalk, ancien collaborateur (Strasbourg) et Madame Sabine Bromberger, fille de Walter Oehler, associé de Stoskopf le 10/07/2013 à Obernai.

- Rencontre avec Monsieur Thaddée Nowak, architecte et ancien collaborateur et son épouse Yolande Nowak, architecte, le 30/01/2014 à Paris.

Gauthier BOLLE

Un acteur de la scène professionnelle des Trente Glorieuses, de la Reconstruction aux grands ensembles : l'architecte alsacien Charles-Gustave Stoskopf (1907-2004)

Résumé

Cette thèse interroge le parcours de l'architecte alsacien Charles-Gustave Stoskopf (1907-2004), deuxième second grand prix de Rome en 1933, en se fondant principalement sur le dépouillement de ses fonds d'archives d'agences. Cet acteur de la scène professionnelle des Trente Glorieuses entame sa carrière en 1945 dans le cadre de la Reconstruction, où il a la charge de rebâtir des villages détruits autour de Colmar, puis devient le maître d'œuvre de plusieurs grands ensembles en Alsace et en région parisienne. Afin d'éclairer cet itinéraire, sont explorées tour à tour, la biographie de l'architecte dans ses multiples aspects, l'analyse architecturale de quelques œuvres significatives et enfin, des dimensions transversales caractérisant cette production considérable. Celle-ci révèle plusieurs registres d'expressions, marqués par la permanence d'un vocabulaire académique et d'un héritage alsacien constamment revendiqué et réinventé. Elle agrège également des influences diverses lui permettant de répondre aux commandes inédites de cette période de modernisation et de forte croissance.

Mots clés :
Histoire, Alsace, Architecture, Grands ensembles, Reconstruction, Régionalisme, Vingtième siècle, Trente Glorieuses.

Abstract

This thesis considers the career of Alsatian architect, Charles-Gustave Stoskopf (1907-2004), who was awarded in the Prix de Rome in 1933. It is based mainly on research in his agency archives. He was professionally active during the "Thirty Glorious Years" in France, starting in 1945 when he was involved in post-war Reconstruction and given responsibility for the rebuilding of villages around Colmar razed to the ground in the conflict. Later, he designed a number of major developments in Alsace and the Paris area. To shed light on his career, we explore the various aspects of the architect's life, conduct an architectural analysis of a few of his most significant works and, finally, consider the transversality that is a feature of his considerable output. Our study reveals his use of various registers of expression, all of them marked by academic terminology and an Alsatian heritage to which he refers constantly while giving it a new innovative twist. He also succeeded in drawing on various influences, enabling him to respond to unusual commissions during this period of modernisation and strong growth.

Key words :
History, Alsace, Architecture, Major developments, Reconstruction, Regionalism, 20th century, Thirty Glorious Years.

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

ÉCOLE DOCTORALE 519 Sciences Humaines et Sociales - Perspectives européennes

EA 3400 ARCHE - Arts, civilisation et histoire de l'Europe

THÈSE présentée par :

Gauthier BOLLE

soutenue le : **25 septembre 2014**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'Université de Strasbourg**

Discipline/ Spécialité : histoire de l'architecture

Un acteur de la scène professionnelle des Trente Glorieuses, de la Reconstruction aux grands ensembles :

l'architecte alsacien Charles-Gustave Stoskopf (1907-2004)

Volume n°2 - ANNEXES

THÈSE dirigée par :

M^me^ CHÂTELET Anne-Marie	Professeure, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg

RAPPORTEURS :

M. TEXIER Simon	Professeur, Université de Picardie
M. UYTTENHOVE Pieter	Professeur, Université de Gand

AUTRES MEMBRES DU JURY :

M. IGERSHEIM François	Professeur émérite, Université de Strasbourg
M. DARIN Michaël	Professeur, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg
M. LANDAUER Paul	Maître-assistant, École d'architecture, de la ville et des territoires de Marne-la-Vallée

Recherche effectuée avec le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication

SOMMAIRE

I. PERSONALIA

1. distinctions, missions, conférences et expositions p. 6
2. bureaux et équipes p. 10
3. écrits : extraits choisis p. 14
4. portraits (1907-2004) p.44

II. RÉPERTOIRE DES ŒUVRES

1. synthèse graphique p. 58
2. synthèse par commune p. 82
3. synthèse programmatique p. 90
4. répertoire complet p. 97

III. CATALOGUE DES ŒUVRES

1. formation et débuts (1907-1945) p. 146
2. reconstructions / 1945-1957 p. 172
3. croissances (1950-1956) p. 188
4. architecture de masse (1956-1974) p. 208
5. crises et fulgurances (1971-1981) p. 290
6. l'après (1981-2007) p. 308
7. travaux des associés p. 314

organisation des illustrations

Deux sections de ce volume d'annexes sont consacrées aux illustrations du corps principal de la thèse.
Tout d'abord, la dernière section de la partie I. PERSONALIA est dédiée à des portraits de l'architecte.
Puis, la partie III. CATALOGUE DES ŒUVRES suit l'évolution de sa production : les images sont classées par projet, chronologiquement. La numérotation des illustrations se fait transversalement à ces deux sections (ill.1 à 331). Lorsque des architectes sont associés à Stoskopf, leurs noms sont mentionnés. Si Stoskopf est seul architecte, aucun nom n'est mentionné.

Les planches ont été complétées par des prises de vues personnelles et des photographies issues de sources imprimées. Les conditions de prise de vue des sources archivistiques (éclairage, état des documents, conditions de manipulation) n'ont malheureusement pas toujours permis d'obtenir des clichés nets, mais permettent au minimum, de se faire un aperçu du type de document rencontré.

I. PERSONALIA

1. distinctions, missions, conférences et expositions p. 6
2. bureaux et équipes p. 10
3. écrits : extraits choisis p. 14
4. portraits (1907-2004) p. 42

I.1 - distinctions, missions, conférences et expositions

Les éléments rassemblés dans ce personalia sont issus de nos dépouillements dans les fonds d'archives et les sources imprimées, notamment les nombreux curriculum vitae de Stoskopf retrouvés au fil de nos recherches. Cependant, les listes établies ne sont pas exhaustives et ont vocation à être complétées.

• Récompenses et distinctions honorifiques, titres professionnels

Récompenses et distinctions honorifiques :

Deuxième second Grand Prix de Rome en juillet 1933.

Prix Stillman en juillet 1933.

Prix Guadet en juin 1935 (prix du meilleur diplôme).

Premier prix Chenavard en mars 1938 (décors de Don Juan).

Lauréat de la fondation américaine G.Blumenthal pour la pensée et l'Art Français en 1938.

Chevalier de la Légion d'Honneur à titre exceptionnel en 1949.

Officier de la Légion d'Honneur en 1960.

Commandeur de l'Ordre national du Mérite en 1975.

Citoyen d'honneur de la ville de Brumath en 1997.

Missions et titres professionnels :

Architecte en chef des Bâtiments civils et Palais nationaux.

Architecte en chef de la Reconstruction et architecte conseil pour l'Alsace (1945-1973).

Membre du la Société Française des Urbanistes[1].

Professeur - Chef d'Atelier à l'École régionale d'architecture de Strasbourg (1945-1967)

Directeur de l'École régionale d'architecture de Strasbourg (1949-1967).

Membre du Conseil Supérieur de l'Enseignement des Beaux-Arts[2].

Membre de la Commission de l'Enseignement à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts.

Membre de la Commission Diocésaine d'Art Sacré de l'évêché de Strasbourg[3].

Membre de la Commission Diocésaine d'Art Sacré de l'archevêché de Paris[4].

Membre de l'Académie d'architecture à partir de 1955 et vice-président de 1971 à 1973.

Correspondant de l'Académie des Beaux-Arts à partir de 1972.

Président d'honneur de l'association des artistes indépendants d'Alsace (AIDA)[5].

Président du théâtre alsacien de Strasbourg (1972-1975)[6].

Membre de l'Académie des Marches de l'Est[7].

1. Mentionnée dans un CV daté de 1957, voir 133IFA 237/3.
2. Ce conseil a notamment en charge la conception des sujets données au concours avec le Professeur de théorie. CV daté de 1957, voir 133IFA 237/3.
3. Cette commission a été initiée dans le cadre d'un projet de réforme de l'enseignement de l'architecture. CV daté de 1957, voir 133IFA 237/3.
4. Stoskopf a été membre de cette commission pendant une vingtaine d'années. Charles-Gustave STOSKOPF, Un architecte se penche sur son passé, 1987, 75 p. (texte de conférence). AFS 26'.
5. Nicolas STOSKOPF, « Notice biographique de Gustave Charles Stoskopf 1907- », in Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne, fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 2000, vol.35, pp. 3792-3793.
6. Ibid.
7. ALLEGRET, JACQUES et ACCORSI, FLORENCE, « Gustave Stoskopf », in Trajectoires professionnelles : douze témoignages d'architectes, Paris, Bureau de la recherche architecturale, 1992, pp. 127-157.

• Listes des conférences, discours et allocutions

- *Reconstruire Ammerschwihr*, discours prononcé devant les sinistrés, Ammerschwihr, 1946.

- *Vues sur la Reconstruction des villages du vignoble alsacien*, discours prononcé devant le Ministre Eugène Claudius-Petit , Ammerschwihr, 21 novembre 1949.

- *La Reconstruction,* conférence, société des amis des arts de Strasbourg, Strasbourg, 28 février 1950.

- Discours prononcé devant les architectes du Bas-Rhin, Strasbourg, 27 aout 1952.

- *Problèmes humains solutions régionales*, conférence, Namur, 23 mai 1955.

- *L'architecture aux USA*, conférence au foyer d'éducation catholique, Strasbourg, 1957.

- Allocution au cours de la fête de la Reconstruction de Sigolsheim, mai 1958.

- Allocution lors de l'inauguration de l'exposition des travaux d'élèves de l'École régionale au Palais universitaire, 1959[1].

- Allocution, remise des insignes d'Officier de la Légion d'Honneur, Palais du Rhin à Strasbourg, 23 mars 1960.

- *L'équipement de plein air des Cités nouvelles*, exposé, Congrès Européen des Loisirs, Palais du Conseil de l'Europe, Strasbourg, 6 avril 1960.

- *Voyage en Europe centrale*, conférence donnée à l'ENSBA, Paris, mai 1961.

- *Études architecturales*, conférence donnée devant de jeunes architectes étrangers, Paris, mars 1962.

- *Inauguration de l'opération Esplanade, du pont Churchill et du parc de la Citadelle,* allocution prononcée dans le Grand Amphithéâtre de la Faculté de Droit, Strasbourg, 1er juillet 1967.

- *Gustave Stoskopf, cet inconnu ?* discours prononcé devant le Rotary Club, Strasbourg, 18 décembre 1969[2].

- *Que faut-il penser des grands ensembles ?* conférence à l'ARGUS de la presse , boulevard Montmartre, Paris, 1970.

- *Plaidoyer pour une œuvre*, conférence, association Guillaume Budé, Palais Universitaire, Strasbourg, 19 janvier 1970.

- Allocution, remise de la Légion d'Honneur à Victor Fischer, maire de Brumath, 18 octobre 1974.

- Allocution, remise de la Légion d'Honneur à Germain Muller, Strasbourg, 21 juin 1975.

- Allocution, remise des insignes de Commandeur de l'Ordre national du Mérite à Charles-Gustave Stoskopf, Académie d'Architecture, Paris,15 mai 1975.

- *Gustave Stoskopf 1869-1944 enfant de Brumath*, centre culturel de Brumath, 20 octobre 1987.

- *Un architecte se penche sur son passé*, centre culturel de Brumath, 27 octobre 1987.

1. D'après une photo de Paul Jungmann (archives ENSAS) dans Anne-Marie CHATELET et Franck (sous la dir. de) STORNE, Des Beaux-Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg, Éditions recherches., Strasbourg, 2013, vol.1, 368 p.
2. Mentionné dans Charles Jacques HUBER, L'art dramatique de Gustave Stoskopf, Thèse de doctorat, Université des Sciences Humaines de Strasbourg, 1993, p. 62.

• Œuvre peint

Œuvres peintes dans des collections publiques :

L'entrée du Château, dessin, huile sur carton, H. 45, L. 65, collection du musée d'art moderne et contemporain de la ville de Strasbourg. (acquisition 1961)

Paysage, 1979, peinture, huile sur contreplaqué, H. 59.7, L. 59.7, collection du musée d'art moderne et contemporain de la ville de Strasbourg. (don 1979)

Soirée d'Automne, 1980, dessin, huile sur carton, H. 62, L. 62, collection du musée d'art moderne et contemporain de la ville de Strasbourg. (don 1981)

Expositions :

Charles-Gustave STOSKOPF, dessins (fusain), Strasbourg, 1966.

Robinson Crusoé, suites de paysages, peintures, galerie André Pacitti, 9 au 30 juin 1977.

Charles-Gustave STOSKOPF, peintures, maison d'art alsacienne, 12 novembre au 1er décembre 1988.

Allées et venues dans un jardin sans limite, peintures, maison d'art alsacienne, 1991.

expositions anniversaires en 1987 et 1997,

Mes journées d'automne, maison d'art alsacienne, peintures, 26 septembre au 15 octobre 1997.

Vendanges tardives, maison d'art alsacienne, 2001.

I.2 - bureaux et équipes

Cet index des collaborateurs n'est pas un document exhaustif. Il rassemble toutes les personnes ayant travaillé dans un des bureaux de Stoskopf. Toutes les fonctions d'un bureau d'architecture y sont regroupés sans distinction (architectes, dessinateurs, sténo-dactylo, métreurs). Les anciens étudiants de l'Eras apparaissent en gras.

• liste des collaborateurs

Bureaux de Colmar :

Balsamo Charles, **Barthel Jean-Paul**, Bozehard Eugène, Burger Charles, Chee André, Clément Lucien, Corregrossa Nicolas, Dornstetter Francine, Grunenwald Alice, **Haas Pierre-Jules, Hoog Jean-Pierre**, Hurst René, Kessler Frédéric, Morbeck Jean-Pierre, Meyer Gérard, **Mosser Michel, Pache Claude, Pache André**, Pech Paul, Porte Michel, Reibel Jean-Paul, **Rexer Frédéric**, Roudot Yvette, Rousselière Jacques, Salomon Jean-Pierre, **Sauer François**, Scharff Marguerite Schneider Josephine, Viereck Marius.

Bureaux de Strasbourg :

Amann Gilbert, Ambos Brigitte, **Aubert Jean**, Bajcsa André, Boehm Gilbert, Boehm Robert, **Fleischmann Alfred, Gérard Roger, Gilch Jean-Paul, Hamann Ernest, Haas Pierre-Jules**, Hermann Robert, **Hoog Jean-Pierre, Landolt Eugène, Lebrun Robert,** Leibel René, Lincker Joséphine, Kalk François, Maulavé Olivier, Masquida Jean-Pierre, Millemann Jean-Jacques, **Oehler Walter, Offner Claude, Siffert Francis**, Schauff Charles, **Schoennagel Lucien**, Vix Xavier, Vogt Ernest, Wiehn Jean-Pierre, Woberschar Marcel, M.Wiss., M. Wehrlé.

Bureaux de Paris :

Amar Jean-Noël, Aulanier Bernard, Balp Suzanne, Baum Herbert, Baumann Ernest, Bisson Albert, Blach Stéphane, Bonneyrat Claude, Breaud Eric, Chaude Bernard, Cherdan Annie, Chevalier Janine, Charrey Jacques, Cherdel Marguerite, Colomer Francisco, Corbière Michel, Coudereau Pierre, Delaunay Jean-Michel, Delmotte Michel, Deslandes Jacques, Domancich Georges, Douwes Pieter, Dupecher Michel, Dutilleul Julien, Ehrsam M., Etienne Marie-Anne, Eucat Christian, Fachat Louis, Faure Michel, Ferard Monique, Feret Jean-Claude, Finger Marcelle, Freisnais Marcel, Germon Colette, Giuresco Dan, Gnaedinger Roland, Grain Huguette, Guit Henry, Hamflin J., Henry Alain, Ibusza B., Israel Simon, **Jungmann Jean-Paul**, Juramie Pierre, Kalouguine Vladimir, Katona Etienne, Kaufler Guy, Kobler Henri, Kovalenko V., Laye Michel, Lecaillon Louis, Lecul Georges, LeMeur Eliane, Mataoucher Victor, Mathieu Daniel, Mermoud François, Meszaros André, **Meyer Joseph**, Mirski Joseph, **Mosser Michel, Muller Pierre**, Neubauer Rolande, Niethammer Luc, Nowak Thadeus, Picard Claude, Quetard Yvette, Riebel Jean, Robinet Lilianne, Rochat Roger, Royer Raymond, Royer Claude, Sanchez François, Siffert Francis, Schmid René, Schimconoglou Alain, Silvie Jean, Sougasse Jacques, Stephan Jean, Stroumza Gerald, Taron Bernard, Taron Claudine, Tattegrain Anna, Toulgouat Jean-Marie, **Treiber Jean-Paul**, Tsiang Choun, Umiglia-Marena Francois, Villaume Philippe, Vachez Robert, Vagne Pierre, Vallee André, Vallotton Paul, Vollenweider Hans, **Wagner Pierre**, Wintsch Serge, Wsevolojsky Serge.

• anciens élèves de l'Eras et adresses professionnelles

Anciens élèves de l'Eras parmi les noms cités dans les livres de salaires :

Aubert Jean (Eras 1967)
Barthel Jean-Paul (Eras 1969)
Fleischmann Alfred (Eras 1952)
Gérard Roger (Eras 1969)
Gilch Jean-Paul
Haas Pierre-Jules
Hamann Ernest (Eras 1960)
Hoog Jean-Pierre (Eras 1961)
Jungmann Jean-Paul
Landolt Eugène
Lebrun Pierre (Eras 1960)
Meyer Joseph (1962)
Mosser Michel (Eras 1957)
Muller Pierre
Oehler Walter (Eras 1951)
Offner Claude (Eras 1967)
Pache Claude (Eras 1964)
Pache André (Eras+Ensba 1954)
Rexer Frédéric (Eras 1950)
Sauer François (Eras 1951)
Schoennagel Lucien (Eras 1956)
Siffert Francis (Eras 1955)
Treiber Jean-Paul (Eras 1965)
Wagner Pierre (Eras 1956)

adresses parisiennes :

Le Raincy (première adresse professionnelle parisienne)
55, rue de Babylone
51bis, rue Sainte Anne

adresses colmariennes :

1, rue Bruat à Colmar
17, rue du val St Grégoire
4, rue de la 5ème Division Blindée (bureaux de Michel Porte)
11, boulevard du Champ-de-Mars

adresses strasbourgeoises :

10, rue de Bienne
35, rue Vauban
46, boulevard d'Anvers

• activité d'architecte conseil (1950-1973)

année	document	architectes concernés	secteur concerné	source / cote archives
1951	contrat d'architecte en chef étendu et signé le 16 juillet 1951. Les zones concernées alors pour sa mission d'architecte en chef sont dans le département du Haut-Rhin : les cantons de Ribeauvillé, Sainte-Marie-aux-Mines, la Poutroie, Wintzenheim, Kaysersberg, Colmar, Andolsheim, Neuf-Brisach, Huningue, Habsheim, Mulhouse, Cernay, Thann, Saint-Amarin, Masevaux et Dannemarie ainsi que les communes de Rustenhart, Oberhergheim, Niederhercheim, Wihr-au-Val, Pulversheim, Ensisheim, Munchhouse, Rumersheim et de Kembs. Dans le Bas-Rhin, ce sont les cantons de Sélestat, Marckholsheim, dépendant de l'arrondissement de Sélestat.	/	67-68	ADHR 34J1396
1951 (octobre)	avis donné sur la construction des immeubles préfinancés place des Alliés	Félix, Berst et Maechel	Strasbourg	ADHR 34J104
1952	accusé reception des documents Cité de l'Illberg à Mulhouse	Rotter	Mulhouse	ADHR 34J104
1953	avis donné sur la construction de 100 logements économiques	architectes non mentionnés	Strasbourg	ADHR 34J1323
1954	emploi du temps de l'architecte conseil	/	68	ADHR 34J1566
1954	lettres de Spinetta. Nomination à la commission des plans types. Nouveau contrat d'architecte conseil avec extension territoriale.Certaines opérations mulhousiennes sont exclues car elles sont déjà supervisées par des architectes coordinateurs (quartier de la gare et carrefour de Bâle). Dans le Bas-Rhin, les arrondissements de Saverne, de Strasbourg et les cantons de Haguenau, Bischwiller et Niederbronn sont exclus. A Strasbourg, Stoskopf est nommé adjoint.	/	67-68-90	ADHR 34J982
1958	avis donné sur la construction de la mairie d'Herrlisheim	Walker	Herrlisheim (67)	60J3
1958	avis donné sur la construction d'un immeuble quai Turckheim à Strasbourg	Schneider	Strasbourg	60J3
1959-1960	divers avis rédigés (pour transmission aux architectes concernés)	Evette, Ruyssen, Baechelen,Becker, Lutz, Chomel, Pouradier-Duteil,	68	ADHR 34J497-498
1963	note confidentielle sur la construction de l'église d'Herrlisheim	Monnet	Herrlisheim (67)	60J3
1964	divers avis (notes directes des séances de consultation de Stoskopf à usage interne)	Finiels, Du Cailar, Lods, Stoskopf et Porte, Inhoff, Pache et Risser, Eisenbraunn, Schlegel, Schneider, Keller, Lods	68	
1966-1967	divers avis rédigés sur la construction de la ZUP Hautepierre	Vivien	Strasbourg	60J2
1970	avis donné sur la construction d'un monument en hommage à Albert Schweitzer	Schické (sculpteur)	Kaysersberg (68)	60J3
1972	divers avis (notes directes des séances de consultation de Stoskopf à usage interne) sur des projets à Colmar, Bennwihr, Turckheim, Ingersheim, Wintzenheim (68) pour divers promoteurs (pas d'architectes mentionnés).	architectes non mentionnés	68	60J3
1972	avis donné sur la construction de la maison de l'Europe	Henry Bernard	Strasbourg	60J3

I.3 - écrits : extraits choisis

Les textes et extraits présentés ici sont tous des écrits de Charles-Gustave Stoskopf. La sélection de ces textes a été faite dans le souci de représenter de manière large la diversité de la production écrite comme de la trajectoire de l'architecte. Les textes sélectionnés ont été rédigés dans des buts très variés (publication, discours, conférence, mémoires) entre 1949 et 1984.
Les textes concernant la période de formation de l'architecte durant l'entre-deux-guerres ont été produits plus tardivement, dans une perspective autobiographique ou bien dans le cadre de commentaires particuliers (texte 6 et 11). Les premiers textes évoquent les problématiques liées à la Reconstruction (textes 1 et 2) bien que cette période demeure encore présente au fil de nombreux autres textes de l'architecte. L'évocation de son œuvre de constructeur de logements et de grands ensembles est ici explicitement évoquée (texte 3) mais aussi parfois abordée de manière détournée, voire humoristique (texte 4 et 5). Les textes 7 à 12 sont des regards jetés par l'architecte sur son itinéraire lorsque l'occasion lui en est offerte (publication, allocution lors de la remise d'un titre) ou bien dans le cadre de la rédaction de ses mémoires ou lors d'une importante conférence rétrospective donnée en 1987.
La structuration originale des textes a été préservée de manière à respecter au mieux l'intégrité des sources originales. Des commentaires ou des compléments ont simplement été apportés en note de bas de page.

Liste des textes sélectionnés :

• texte 1 - « Vues sur la Reconstruction des villages du vignoble alsacien », novembre 1949 ;
• texte 2 - Réunion des architectes, août 1952 ;
• texte 3 - « L'équipement en plein air des cités nouvelles », avril 1960 (extrait)
• texte 4 - « Des cariatides S.V.P. », octobre 1960 ;
• texte 5 - « Voyages d'études aux USA », mai 1963 ;
• texte 6 - « 35 ans après mon succès au concours de Rome » , mars 1968 ;
• texte 7 - Discours de Stoskopf, 15 mai 1975 ;
• texte 8 - « Une grande erreur... », octobre 1978 ;
• texte 9 - « Mes débuts à Strasbourg », non daté (vers 1979) ;
• texte 10 - Architectures et urbanismes en Alsace, 1982 ;
• texte 11- « Un architecte se penche sur son passé », 1987 (extrait n°1, Le Concours de Rome) ;
• texte 12 - « Un architecte se penche sur son passé », 1987 (extrait n°2, églises).

• texte 1
« Vues sur la Reconstruction des villages du vignoble alsacien », novembre 1949

(exposé du 21 novembre 1949 devant le ministre de la Reconstruction. ADHR, fonds Stoskopf, 34J1564)

L'Alsace province française placée au carrefour des routes européennes a su conserver depuis des siècles sa physionomie particulière.
Grâce à une situation géographique privilégiée, elle a su absorber tous les grands courants d'idées issus du monde occidental, les traduire et leur donner une expression aux accents profondément originaux.
La participation de cette province aux grands faits et gestes de la civilisation n'est pas négligeable, si l'on veut examiner son passé et étudier ses aspects et si divers.
On ne saurait nier alors, à la lecture des faits l'existence d'un « climat » alsacien, ce climat si particulier que d'autres appellent le caractère alsacien, est-il dû à cette grande faculté d'adaptation curieusement liée à un vif attachement aux choses du passé et aux valeurs solidement établies ?
Il faut reconnaître que si le désir de perfectionnement est vif dans notre province, le respect des traditions modère souvent les excès d'une évolution trop rapide.
Et l'on vient alors à une autre notion, celle de la « durée alsacienne » que les Alsaciens de la jeune génération ont cherché depuis la libération à définir et à exalter.
Cette durée alsacienne ne fut-elle pas dans les heures sombres de l'Histoire de l'Alsace la position de repli défendue avec acharnement par tous nos compatriotes ? Toute une population n'a-t-elle pas puisé durant les dures années de l'annexion dans les structures typiquement alsaciennes ses forces de résistance et sa volonté de survivre ?
L'architecte, l'urbaniste, s'il veut réaliser une œuvre humaine doit tenir nécessairement compte du paysage moral de cette province, de ses aspects politiques, économiques et sociaux. Mais il lui appartient également de puiser aux sources de l'Art, contemporain et d'apporter, en ayant le souci des nuances, dans les plus lointaines provinces, le reflet, puis les traces visibles, puis la présence évidente des expressions actuelles de l'Art de construire. Dans quelle mesure les structures alsaciennes solidement établies peuvent et doivent elles s'adapter aux idées nouvelles et utiliser les techniques récentes ? Le respect trop servile des traditions ne condamne t-il pas à l'immobilité ? Une évolution trop rapide n'engendre-t-elle pas le doute et par la suite l'inaction ?
Ces problèmes, s'ils se posent dans tous les domaines des activités alsaciennes, ont une importance toute particulière sur le plan de la construction. De nombreuses localités ont été détruites entre le Rhin et les Vosges et beaucoup d'entre elles, notamment les bourgs de la région viticole et les villages de la Basse Alsace exigent du constructeur une sollicitude à la mesure de leurs riches traditions.
La destruction d'Ammerschwihr, de Sigolsheim, de Bennwihr et de Mittelwihr, charmants villages dispersés dans les vignes qui couvrent, aux confins de Colmar, si généreusement les promontoires des Vosges, ont eu dans toute l'Alsace et même au-delà des frontières de cette province le plus douloureux retentissement. Faut-il s'étonner alors que devant cette terre brûlée la première réaction de beaucoup d'Alsaciens sincèrement attachés à leur pays, fut d'appeler dès la Libération de tous leurs vœux une reconstruction fidèle des villages disparus, afin de les retrouver demain, semblables à eux-même toujours riches d'intimité et de grâce aimable. Face à cette conception marquée d'une douce sentimentalité typiquement alsacienne se dressèrent ceux qui manifestèrent leur foi dans une architecture plus évoluée. Est-ce leur faire injure que de dire que la dernière étape de cette évolution porte encore aujourd'hui, pour beaucoup d'entre eux, la marque des modes qui triomphèrent pendant le premier quart de ce siècle. L'année 1925 reste encore pour beaucoup le sommet d'une évolution.

L'Alsace n'a pas été épargnée par cette détestable architecture riche de détails décoratifs rapidement démodés dont les témoignages, villas et pavillons, déshonorent depuis un demi siècle nos villes et plus particulièrement leurs banlieues.
Dans la durée alsacienne le mauvais goût s'était glissé comme le ver dans un fruit bien mûr.....
Voilà l'état des esprits quand vint l'heure de démolir les murs éventrés et de préparer le terrain pour l'œuvre des bâtisseurs.
Cette œuvre devait se faire – est-ce utile de le rappeler – non pas en faveur d'audacieuses recherches esthétiques, mais pour la seule satisfaction de ceux qui avaient tout perdu et qui vivaient groupés par baraques dans des paysages provisoires. Et pourtant il fallait finalement, tout compte fait, imposer à ces derniers une rééducation, les détourner des tendances esquissées et les orienter vers des solutions nouvelles susceptibles de recevoir leur accord. En bref, il fallait sans heurt prolonger vers l'avenir la durée alsacienne après lui avoir fait subir les décantations nécessaires.
Maintenant cette première phase de la reconstruction étant terminée, nos viticulteurs sinistrés reconnaissent qu'il était impossible de reconstituer sur une distribution parcellaire sans cesse remaniée depuis des siècles, et de ce fait en lambeaux, une cité nouvelle. Ils reconnaissent aussi qu'il était nécessaire de rechercher au-delà de certaines ambitions secondaires (marquises vitrées, balcon en fer forgé, linteaux multicolores, souches de cheminées décorées, clôtures moulées) une forme rationnelle de l'habitat, un schéma d'exploitation logiquement et sainement conçu. Ils apprécient maintenant dans leurs maisons reconstruites les bienfaits jusqu'alors insoupçonnés de certaines directives qui leurs imposèrent une orientation favorable pour les demeures des hommes et des bêtes, une logique distribution des pièces de travail, de séjour ou de repos, des liaisons pratiques et rapides entre les différents corps de la ferme, la surveillance facile des chemins de circulation.
Et pourtant la durée alsacienne ne fut pas trahie. La recherche d'intimité n'est pas abandonnée et cet air de bonhomie alsacienne un peu naïf, un peu sentimental, renaît au détour d'une rue ou au fond d'une petite place.....
Le dosage des moyens à mettre en œuvre, et celui des effets à obtenir, a permis de créer ce climat favorable – disons même nécessaire au succès des grandes entreprises.
Sait-on que les plans d'urbanisme ont été acceptés sans opposition, que la redistribution parcellaire a été réalisée au cours de quelques rares séances d'études ?
C'est là l'heureux résultat de cette « politique » esquissée ci-dessus et qui depuis la libération de l'Alsace fut poursuivie sans interruption par les Délégués Départementaux, les Chefs de Service de la Délégation Départementale et par les urbanistes et architectes Haut-Rhinois.
Grâce au dévouement de tous, grâce à l'intelligence et à la sensibilité avec lesquels tous les problèmes furent posés et résolus, les constructions nouvelles s'élèvent maintenant nombreuses dans les villages du vignoble alsacien.
Il y a deux mois à peine, les nouveaux pressoirs dotés de tous les perfectionnements techniques, ornement des nombreuses exploitations reconstruites, entrèrent en action pour la première fois. Dans les caves profondes s'alignent aujourd'hui comme autrefois des fûts aux nobles proportions et de légères vapeurs révèlent des vins qui s'affinent. Le passé s'estompe et l'espoir renaît dans ces villages cruellement blessés, mais rappelés aujourd'hui à une vie nouvelle.....
Permettez-moi, Monsieur le Ministre, de vous exprimer alors que cet espoir devient une certitude et que des villes nouvelles sortent de la terre natale, notre vive gratitude et notre profond respect.

• texte 2
Réunion des architectes, août 1952

(discours prononcé devant les architectes du Bas-Rhin par Stoskopf, en tant qu'architecte en chef. ADHR, fonds Stoskopf, 34J1564)

Je remercie vivement Monsieur le Président et M.LE GUILI.OU, Délégué Départemental Adjoint, de me donner la parole en lever le rideau. Je connais l'ordre du jour et les problèmes fort compliqués inscrits sur les tablettes de cet après-midi. Vous allez parler de la facturation, des index, des économies aussi pour ne pas les oublier.

Je voudrais avant d'entendre les éminents spécialistes de ces questions vous dire quelques mots d'un autre impératif. Je voudrais vous parler de la recherche de la qualité. Je sais, il faut à l'heure actuelle dans toutes nos entreprises chercher à obtenir le maximum de résultats avec un minimum de moyens. Je voudrais cependant que la recherche de la qualité ne soit pas oubliée.Cette recherche de la qualité devra se manifester dans l'étude, dans la présentation du projet, et de l'exécution. Dans mes déplacements dans le Nord du Bas-Rhin, j'ai constaté que cette recherche de la qualité n'est pas toujours apparente. Il ne s'agit pas, comme le dit l'ordre du jour de la Réunion d'aujourd'hui, d'imposer aux Architectes la fantaisie d'un Architecte en Chef, de leur imposer un oriel, un balcon, une balustrade. Je crois en effet, que la recherche de la qualité peut et doit être obtenue autrement que par des jeux de mise en scène souvent assez coûteux.

Après cette allusion à une phrase relevée dans l'ordre du jour, je voudrais aborder ce qui me préoccupe. Ce qui m'a frappée dans l'étude des projets qui me sont transmis, c'est la constatation qu'il y a des architectes qui négligent l'étude qu'on leur confie. Je pense à la composition du plan qui est une des choses essentielles. Je soupçonne quelques architectes d'avoir dans leurs cartons ou dans leurs tiroirs des projets tout faits, des projets de 2, 3, 4 ou 5 pièces et qui les répètent systématiquement quelque soit l'importance ou le caractère du programme.

Dans ma pratique personnelle je n'ai jamais pu proposer à deux clients, le même projet. La différence de valeurs des dommages, les différences dans les dimensions des parcelles, de leur orientation, les situations de famille, familles nombreuses, familles sans enfant, etc..., créent toute une gamme de constructions infiniment nuancées.

J'ai de la peine à croire que dans un îlot de 20 à 30 maisons que l'on puisse réduire le programme à deux types de maison, j'ai de la peine à croire que l'on puisse tailler tout le monde sur le même sabot. Je crois donc pouvoir dire que les architectes devraient s'appliquer à s'adapter aux programmes toujours divers, satisfaire les clients, satisfaire leurs besoins, et non pas des désirs fantaisistes.

Je voudrais que certains architectes fassent un plus grand effort. J'ai constaté que 90% des plans qui me sont présentés sont fait de la façon suivante : un couloir central, deux pièces à gauche, deux autres pièces à droite et au fond du couloir un petit réduit dans lequel se trouve ordinairement le W.C. C'est vraiment indigent. Chaque maçon de campagne, chaque entrepreneur de banlieue peut en faire autant. Si nous ne faisons pas mieux qu'eux nous manquons à notre devoir. Je crois qu'il y a autre chose à faire, et ceci sans forcer la dépense, sans faire riche, mais en restant toujours les limites des dommages. Je voudrais élever un peu le débat, il y a toujours intérêt à élever le débat.

J'ai sincèrement le souci de voir sortir l'architecte avec honneur de la Reconstruction. Si nous ne faisons pas mieux ou si quelques uns ne font pas mieux que 1 'entrepreneur de campagne, notre profession est perdue.

Les projeta présentés au titre de l'accession à la propriété ne sont que très rarement dressés par des architectes. C'est navrant. Quant la période de reconstruction sera terminée les limites tracées à notre profession seront très entamées de toutes parts. Des ingénieurs construisent des maisons, des urbanistes quelquefois non architectes font des plans de villes, les géomètres font des lotissements, les paysagistes font les jardins alors que les architectes en faisaient autrefois, les décorateurs nous prennent les travaux de décoration intérieure. Notre profession est rognée de tous côtés.

Je voudrais vous demander de faire l'impossible pour redresser le courant, il faut redresser la qualité, faire des projets mieux étudiés, et éliminer certaines erreurs flagrantes et trop fréquentes.
Des escaliers qui n'arrivent pas à l'étage, des installations sanitaires mal étudiées, des w.c., par exemple qui obligent le client à monter sur la cuvette s'il veut fermer la porte. Des clôtures qui comportent tous les trois mètres de lourds piliers de maçonnerie laissant de grandes distances.
Une chose essentielle, j'allais l'oublier, c'est de construire avec la possibilité da meubler les maisons. Quand on regarda les plans que l 'on me présente, je constate souvent que si l'on veut mettre le poêle à l'endroit proposé, il n'est plus possible de mettre un lit, qu'il n'est pas possible dans les chambres destinées aux enfants, de mettre un deuxième lit. Je n'exagère pas, dans un grand nombre de cas, les plans présentés ne peuvent pas être meublés. Même les gens les plus modestes ont, dans nos régions, un lit confortable, une armoire, une commode. Il faut les caser, il faut loger le mobilier essentiel.
Je vous prie donc de porter votre effort là, et non pas sur un pignon en pans de bois. L'effort ne doit pas porter sur des effets faciles, des poutres apparentes, des balcons ajourés. Il faut donner plutôt à la famille dans la limite des D.G. un confort maximum. Faire une maison simple de quatre murs, bien proportionnée, un volume heureux c'est tout ce qu'on peut souvent demander de faire dans les circonstances actuelles.
Voilà pour la qualité de l'étude. Vous allez me dire que les gens souvent injustes, toujours mal avertis ne savent pas que l'architecte peut par son intervention réaliser de nombreuses économies.
Pourtant si l'architecte a mauvaise presse c'est quelquefois de sa faute.
Après avoir parlé de la qualité de l'étude je veux dire quelques mots de la qualité des projets.
La présentation des projets laisse souvent à désirer. Cela ne fait pas bonne impression. Certains architectes envoient des projets d'une dizaine de millions sur des tirages aux dimensions ridicules. Cee projets sont souvent incomplets. Quelques uns ne comportent qu'une ou deux façades et semblent laisser à l'architecte en Chef, le soin de deviner d'après le plan, les façades manquantes. Un projet d'architecte doit comporter toutes les façades bien établies, il doit comporter même les abords, doit indiquer la situation des immeubles voisins.Il faudrait que les plans de situation soient plus complets pour permettre de voir si l'adaptation aux immeubles conservés est faite. Je pense que M. WEILER[1] ne me contredira pas, il y a trop de projet incomplets.
Il y a enfin la qualité de l'exécution. Quand l'étude est médiocre et le projet mal présenté, l'exécution ne peut pas être bonne. Là aussi il y a sans doute beaucoup à dire. Quand on fait le tour de nos villages sinistrés on constate que des architectes, des entrepreneurs ont "nagé" pour trouver la solution d'une rive de pignon ou d'une égout.
Comment terminer un pignon - on s'en tire par des arrangements souvent indésirables. Les modes de construction dans nos régions sont liées à quelques règles essentielles. Certains architectes pour faire "Alsacien" semblent s'être documentés par des cartes postales ou des images de Hansi. L'essentiel de cette architecture alsacienne n'est pas faite d'artifices et de décors – il est dans le volume et dans la proportion.Je trouve que des architectes qui ne sont pas assez au courant des techniques du pan de bois, devraient abandonner ces essais d'architecture.
Je crois que j'arrive à la fin de cette conversation à bâtons rompus. Je m'excuse auprès de vous. Il m'est désagréable de faire le professeur..... Pour conclure – je répète, je voudrais que tous les architectes (certains font un effort très important dans l'accomplissement des missions qui leur sont données) fassent cet effort à la recherche de la qualité dans la limite des moyens qui leur sont donnés.

1. L.P. Weiler est l'inspecteur départemental d'urbanisme du MRU. ADBR, fonds Stoskopf, 60J1.

• texte 3
« L'équipement en plein air des cités nouvelles », avril 1960 (extrait)

(conférence donnée à Strasbourg, lors du Premier Congrès Européen des Loisirs au Palais du Conseil de l'Europe, Strasbourg, 6 avril 1960. ADHR, fonds Stoskopf, 34J1564)

Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,
L'équipement de plein air des cités nouvelles. Voilà le sujet qui m'a été proposé. Permettez-moi d'aborder ce thème par un détour et de flâner quelques instants le long des chemins qui nous conduisent vers ces cités qui sont aujourd'hui l'objet de nos préoccupations. Il ne me parait guère possible de parler d'équipement de plein air sans esquisser d'abord par larges touches les traits essentiels des nouveaux quartiers édifiés aux abords de nos villes.Vous n'ignorez pas que la naissance des grands ensembles a donné lieu à de nombreux commentaires e.t que la presse, toujours à la recherche de l'actualité, un rôle de premier plan dans ces querelles qui semblent opposer une fois de plus les Anciens et les Modernes.
Le fait que ces polémiques n'aient vu le jour qu'en 1959, démontre largement le retard que notre pays avait accumulé dans la construction de groupes d'immeubles à but social. Dans ce domaine, nous n'avons que peu de réalisations à signaler entre les deux guerres mondiales. Des facilités avaient pourtant été accordées à une certaine catégorie de constructeurs. Ces avantages hélas noue ont valu le développement inconsidéré des banlieues de nos grandes villes. La banlieue parisienne, avec sa voierie démesurée, ses pavillons stupidement alignés, constitue le plus monstrueux grand ensemble que l'on puisse voir. Aucun plan d'aménagement ni aucun programme de servitudes ne semblent avoir été suivis dans le développement de ces inhumaines cités. On prétend que le bon roi Henri IV avait promis aux paysans de France la poule au pot tous les dimanches. La troisième République avait promis à son tour avec un égal optimisme à tous les Français un pavillon dans un jardin de 4ares, entouré de bonnes et solides clôtures...
Dans ces cités qui furent un jour nouvelles, nous cherchons vainement un équipement de plein air, une organisation des loisirs, des lieux de regroupement de la jeunesse. Ce fut le règne incontesté du « bistrot du coin ».
On ne devrait jamais émettre des critiques sur les grands ensembles contemporains sans visiter au préalable ces sales et sordides banlieues. Ce qui a été fait par notre génération ne peut se juger que par rapport à ce que les générations de nos pères et de nos grands-pères nous ont légué. Après la guerre, notre pays s'est engagé résolument dans cette vaste entreprise de reconstruction que la guerre nous avait hélas imposée... Les Architectes Français condamnés à l'inactivité durant les quatre années d'occupation se sont alors penchés sur le passé et ont pris des résolutions. Il semblait à toue qu'un retour aux saines traditions et aux solides techniques connues et prouvées serait le meilleur moyen de lutter contre le mauvais-goût régnant. Ce fut l'époque où de jeunes architectes furent envoyés dans toutes les provinces avec la mission de faire un catalogue des richesses architecturales de la France. Cette reconstruction devait donc se faire sous le signe du Régionalisme. Dans tout ce qui a été réalisé, les bonnes choses voisinent avec les pires excès. Cela me paraît normal, cela me parait humain. Je pense, étant donné le manque d'éducation des masses, le goût décadent des gens et leur ignorance totale de l'évolution de l'architecture dans le monde, que la politique suivie, celle qui devait recommander des solutions parfaitement adaptées au mode de vie des populations sinistrées était la seule possible. Il faut reconnaître aussi qu'il était plus facile de puiser dans l'arsenal des formes connues que d'aller à la recherche de formes nouvelles... Nous devons à Monsieur Claudius PETIT, alors Ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme, à Pierre DALLOZ, à Paul HERBE et aux architectes qu'ils ont grouper autour d'eux, une orientation nouvelle de l'Architecture Française. A vrai dire les pays étrangers nous avaient depuis longtemps indiqué l'indispensable évolution. Ce fut alors l'époque des voyages d'études en Suède, au Danemark, en Suisse, et dans tous les autres pays épargnés des

guerres et qui de ce fait nous avaient précédé depuis longtemps dans la création de vastes ensembles construits sur des plans masses largement aérés, des immeubles harmonieusement distribués dans des paysages que l'on avait le souci de respecter.
Strasbourg avec sa cité Rotterdam groupant les bâtiments autour d'un vaste espace vert devait être, je crois la première ville de France à faire l'expérience d'un grand ensemble de logements. --D'autres réalisations devaient suivre et une certaine doctrine s'est dégagée au cours des années. En peu de temps le retard que nous avions sur les autres pays européens fut comblé. Nous sommes nombreux à dire que les plans-masse dus aux architectes français sont aujourd'hui les meilleurs au monde. Je sais bien que certains nous reprochent un certain dogmatisme et un abus de l'implantation orthogonale des bâtiments. Il y a à la base de ceci des raisons plausibles. Le comportement des architectes français est aujourd'hui très semblable à celui des Architectes des 17 et 18ème siècle devant le désordre (nous le considérons aujourd'hui pittoresque) des villes du Moyen-Age. Mesure-t-on aujourd'hui parfaitement le modernisme des grands architectes et des grands ingénieurs de cette époque qui tous urbanistes sans titres et faisant de l'urbanisme sans le savoir ont eu construire des villes nouvelles sur des tracés alors résolument révolutionnaires. Très près de nous Neuf-Brisach et un peu au-delà de nos frontières Karlsruhe et Mannheim témoignent du rayonnement que devait avoir alors cet art nouveau. Cet art était épris de grandes et spectaculaires percées, de larges perspectives ordonnées. Il n'est pas négligeable de rappeler que même la végétation entravée et taillée devait par sa rigoureuse géométrie contribuer à ce jeu subtil fait de volumes très divers.
Nos grandes compositions contemporaines ordonnées, équilibrées ne doivent-elles pas être considérées aussi comme de vigoureuses et je dis bienfaisantes réactions contre l'anarchie qui a trop longtemps régné .dans le développement de nos villes et de leurs banlieues ? Comme au grand siècle, autour d'un axe traversant la cité , les Architectes Français aiment mettre en place des volumes construits permettant de rechercher certains effets monumentaux... Pourquoi nos cités à caractère social n'auraient-elles pas droit, malgré les logements souvent modestes dont ils se composent, à des effets plastiques recherchant une certaine noblesse , une certaine grandeur ? Ces ambitions n'interdisent pas le long des axes latéraux de grouper les immeubles autour de petites places et de créer ainsi, comme autrefois, des quartiers, composés eux-mêmes de petites unités de voisinage d'un caractère très intime.
Vous n'ignorez pas que les prospects entre bâtiments actuellement en vigueur exigent que la distance entre deux bâtiments voisins soit au moins égale à la hauteur du plus élevé des deux bâtiments en présence. De cette norme naissent de vastes espaces libres qu'il faut vouloir et savoir aménager. La mise en valeur de telles surfaces exige sana doute des crédits importants et il est regrettable que les moyens mis à la disposition du constructeur ne permettent pas toujours de traiter ces espaces avec suffisamment de générosité. Pourtant je croie que là comme ailleurs il faut rechercher avant tout la qualité. Un aménagement médiocre fait avec des moyens insuffisants ne sera jamais respecté. Un beau costume de dimanche exige de celui qui le porte un certain maintien. Il en est des même des jardins...
En Seine et Oise, à Vernouillet, dans l'incomparable cadre de verdure d'un château du 18ème siècle, les occupants de la Cité de 800 logements récemment construits suivent très scrupuleusement les chemins qui furent tracés à leur intention. Nous avons planté dans cet ensemble sur l'emplacement de l'ancien potager du domaine, environ 2.000 pieds de rosiers. Nous eûmes quelques appréhensions et nous pensâmes à l'approche de la Fête des Mères, que des coupes sombres seraient faites nuitamment dans ces parterres de fleurs par l es locataires de logements voisins.

Il n'en fut rien : les hommes, les femmes et les enfants, séduits par la beauté de ce parterre, l'opulence du décor fait à leur intention, ont traité cet ensemble avec infiniment de respect. Permettez-moi de faire encore état de certaines de mes expériences personnelles. Je voudrais vous rendre sensible toute l'étendue du programme d'équipement de plein air entrepris dans les espaces libres du vaste ensemble de 2.200 logements construits par la Société Centrale Immobilière de la Caisse des Dépôts à Poissy-Beauregard. Il s'agissait là d'un ensemble de logements à caractère social destiné en grande partie aux travailleurs des usines SIMCA.

La surface du terrain réservé à l'opération était de 30 hectares. Sur ces terrains noua avons construit 2.200 logements répartis en 41 bâtiments de rez-de-chaussée et 4 étages ainsi que trois bâtiments Tours comportant des logements du type H.L.M. La surface occupée au sol par les bâtiments est de 29.120 m2 soit 10% seulement de la superficie totale. Déduction faite de la grande voirie, des chemins de circulation des piétons, des parkings extrêmement importants, déduction faite également des bâtiments à caractère collectif, Ecoles, Eglise, Chapelle, Centre Social, Centre Commercial il devait nous rester une surface d'environ 15 hectares d'espaces libres dont 13 hectares ont été engazonnés soit 40,3% de la surface totale. Nous avons planté dans le cadre de cette opération 1.317 arbustes et 1.261 arbres d'essence très diverse. Dans les différents quartiers, dans les espaces intérieurs délimités par les bâtiments, nous avons eu soin d'aménager de nombreux espaces de jeux pour les enfants. Plusieurs de ces plaines de jeux comportent des pistes bétonnées ayant au total un développement de 1.300 mètres linéaires. De nombreux agrès, portiques, toboggans, pas de géant, cages d'écureuils, des fosses à sable ont été mis en place. Les plus grands, ceux qui commencent à être attirés par la pratique des sports n'ont pas été oubliés. Un plateau d'évolution, deux terrains de basket, deux terrains de volley-ball et plusieurs emplacements pour les joueurs de boules ont été créés. L'expérience tentée , dans l'ensemble très concluante nous a cependant montré qu'il était indispensable de mettre à la disposition des enfants une vaste prairie permettant plusieurs équipes de « taper », si je puis m'exprimer ainsi, dans un ballon de football. Sur l'emplacement où fut édifié l a Maison de l'Europe à l'endroit précis de cette salle se trouvait autrefois une prairie de ce type, et je me souviens fort bien d'avoir passé une grande partie de mes loisirs d'écolier sur les pelouses de ce que fut autrefois la Place Lenôtre.

Je pense qu'il importe également d'équiper les espaces verts de quelques abris :permettant aux enfante de se grouper pendant les journées pluvieuses. Nous constatons actuellement, que par mauvais temps, les enfants chassés hors du logis par les parents, se réfugient de préférence, n'ayant guère autre chose à leur disposition, dans les cages d'escaliers des immeubles. On pourrait dès aujourd'hui remédier à l'inconvénient de ce manque d'espaces protégés, en permettant aux enfants, sous la direction d'un moniteur, de jouer pendant leurs loisirs non seulement dans les cours mais aussi dans les préaux ouverts des écoles.Voici en quelques mots ce que noue avons été appelé à réaliser d'abord à Poissy, puis dans cet autre vaste ensemble à Strasbourg Meinau au lieu dit « La Canardière », que vous aurez peut-être le temps d'aller visiter. Schulmeister, le célèbre espion de Napoléon, avait créé là, du temps de sa splendeur un magnifique parc. Seule 4 hectares ½ d'espaces boisés et un étang avaient échappés aux lotisseurs et étaient venue jusqu'à nous. La construction du nouveau quartier de la Meinau réalisé par l'Office Public d'HLM de la Ville de Strasbourg et de la Société Immobilière du Bas-Rhin comprenant près de 4.000 logements a revalorisé les vestiges de ces jardins. Le petit parc a retrouvé sa raison d'être... Mieux encore il a été étendu. Aux 4 hectares existant sont venus s'ajouter, dispersée par larges taches entre les immeubles, 30 hectares de pelouses garnies de fleurs, d'arbustes et d'arbres... Sans la construction de ces immeubles qui n'occupent que 10% de la surface du sol qui aurait songé à tenter en cet endroit délaissé depuis 150 ans une entreprise de cette envergure ??? Dans notre chère Ville de Strasbourg depuis la création de cette promenade, hors les murs et qui porte le nom du Marquis de Contades, Gouverneur militaire sous le règne de Louis XV, depuis la création soue l'Empire des parterres de l'Orangerie agrandis par quelques bosquets il y a 50 ana rien d'important n'a été entrepris... Au 19ème siècle la campagne environnante était encore trop proche pour que la création d'espaces verts .soit sérieusement envisagée.

Un peu plus tard les moyens de locomotion moderne devaient permettre aux citadins de fuir les villes, d'aller loin et toujours plus loin à la plus grande vitesse possible.
Les espaces verts dans la cité considérés alors par les hommes au pouvoir comme une denrée négligeable, aussi négligeable que le caviar dans l'alimentation du commun des mortels...
Il en fut ainsi partout !!! Entre les deux guerres, en dehors de quelques modestes cités-jardins un seul parc a été créé dans la France entière celui de Parilly à Lyon ! Rappelons qu'à Paris a nous devons au second Empire au Baron Haussmann et à son éminent collaborateur Alphand la création de ce magnifique domaine planté qu'est le bois de Boulogne. Nous leur devons en outre les 80.000 pieds d'arbres plantés dans les avenues et boulevards de Paris... Le Parc Nord de Paris, celui de la Courneuve, qui devait faire pendant au bois de Boulogne, fut projeté il y a plus de 25 ans ! Pourquoi n'a-t-il pas été aménagé ? C'est pour la raison très simple que personne ne l'a sérieusement exigé... ! Une telle négligence nous fait constater aujourd'hui que la population parisienne manque de 7.000 hectares d'espaces verts. La lecture des journaux du 26 Mars dernier devait nous apprendre que Monsieur MASSIANI[1], Conseiller Général de la Seine et qui est considéré comme le plus ardent défenseur des parcs et des jardins dans la région parisienne avait déclaré devant la carence de certaines administrations, au cours d'une séance de ce Conseil qu'il était regrettable que les arbres ne votaient pas... Hélas, il est vrai et bien regrettable qu'ils ne puissent s'exprimer. Je ne puis laisser échapper l'occasion qui n'est offerte aujourd'hui de plaider en faveur de l'arbre, cette incomparable parure susceptible par sa seule présence d'embellir la plus modeste chaumière. Dans le monde contemporain, on n'aime plus l'arbre ! J'ai été appelé à reconstruire les villes ou villages de la région du vignoble alsacien. Là, la nature est trop près pour créer des Jardins Publics, mais il était possible de planter quelques rangées d'arbres sur le pourtour d'une place ou le long d'une rue. J'ai demandé en outre aux sinistrés de planter au moins un seul arbre dans la cour de leur propriété ou dans le petit jardin précédent la demeure. Rien n'a été fait.
A Mittelwihr j'ai composé tout le centre de la petite bourgade autour d'une tâche de verdure centrale. Le village est entièrement reconstruit mais l'espace central est resté en friche. A Ammerschwihr, consulté par édiles, j'ai indiqué à deux ou trois reprises les plantations à faire... Les printemps et les automnes passent et j'attends vainement... Il est formellement conseillé par les instructions officielles de planter des arbres dans les cours de récréation des écoles ! Peine perdue...Directeurs des écoles, Instituteurs s'y opposent dans un grand nombre de cas. Il semble que le ramassage des feuilles mortes constitue un grave problème ! Des instructions déjà très anciennes, datant des premières années de la Révolution, rappelées de temps en temps recommandent de planter des arbres dans nos cimetières. Non seulement on n'en plante plus guère mais les derniers vestiges des cimetières romantiques, les abondantes plantations de cyprès, d'ifs, de saules pleureurs, sont abattus...
Il y a quelques années j'ai été chargé de construire un petit ensemble de pavillons individuels sur le terrain de l'ancien camp de concentration de Schirmeck-Labroque. Dans l'allée centrale de cet enclos, il y avait deux magnifiques rangées de peupliers. Ils me plaisaient fort et c'est pour eux que j'ai accepté une tâche fort ingrate. Je pensais pouvoir édifier une petite cité aux abords même de cette imposante masse de verdure... et de la faire profiter de tous les agréments de cette imposante allée. Ces arbres étaient vénérables ! Je suis certain qu'ils devaient autrefois réjouir les yeux de ceux qui furent détenus dans ce camp. Par les chaleurs de l'été, ils devaient apporter aux détenus un peu d'ombre et de fraicheur. J'écrivis au Maire de la localité pour lui recommander de conserver ce bien devenu sacré. Hélas ! Je devais revenir un peu plus tard et voir ces beaux arbres parfaitement sains, sauvagement abattus. Aménager des espaces verts dans les grands ensembles c'est bien, mais il faut encore apprendre aux hommes à aimer les arbres, à respecter les fleurs et à ne pas abattre systématiquement les oiseaux qui vivent dans nos parcs et nos jardins. Je pense que c'est surtout auprès de la jeunesse qu'il faudrait agir – mais c'est là un problème d'éducation qu'il ne m'appartient pas de traiter. La jeunesse en général n'est pas très sensible aux beautés de la nature et ce n'est souvent que beaucoup plus tard que l'homme, éprouvant le poids des années se rapproche de la nature.

1. Martial Massiani (1887-1968) était journaliste, syndicaliste et président du Conseil Général de la Seine.

• texte 4
« Des cariatides S.V.P. », octobre 1960

(article satirique publié dans la revue Elan. Charles-Gustave STOSKOPF, « Des cariatides S.V.P. », Elan cahier des ICS, octobre 1960, 9 et 10, retour à l'architecture, pp. 8-9)

Au cours d'un de mes récents déplacements entre Strasbourg et Paris, il me fut donné d'assister à un échange de propos entre quelques voyageurs. Il est rare, dans ces trains rapides dits Européens que la Société Nationale des Chemins de Fer Français fait circuler entre Paris et Strasbourg, d'entendre les voyageurs traiter des sujets sérieux. La clientèle essentiellement masculine composée d'hommes politiques, d'hommes d'affaires, de techniciens est en général d'une extrême réserve. Le soir venu, rares sont ceux qui, après une dure journée de labeur, peuvent résister au sommeil et il est fréquent de voir le train emporter à destination de Paris ou de Strasbourg une cargaison d'hommes assoupis ou dormant à poings fermés.

L'entretien que je me propose de relater devait avoir lieu dans un de ces trains du matin qui, réunissant des individus bien reposés sont plus favorables aux longs bavardages. Se trouvaient réunis dans un même compartiment deux hommes d'un certain âge, l'un très gros, l'autre de corpulence moyenne, le front bas coiffé d'une épaisse chevelure. L'un devait se révéler important négociant strasbourgeois, l'autre représentant de produits alimentaires. En face était assis un jeune homme portant un collier de barbe. Il osa avouer par la suite qu'il était architecte. À côté de lui deux dames, l'une déjà âgée, frêle et coquette (venant de Strasbourg, elle se rendait chez ses enfants mariés à Nancy), l'autre plus jeune, blonde, aux contours opulents et la face colorée : cette dernière durant toute la première partie du voyage eut le don de nous divertir par son langage entrecoupé de façon très heureuse par des appréciations formulées en dialecte alsacien.

J'étais seul à ne pas participer aux débats, trop heureux, tout en feignant d'annoter des dossiers, de pouvoir enregistrer les propos échangés. Le train venait de quitter Sarrebourg. Après quelques vaines tentatives d'engager la conversation, la dame de Nancy agitant sans cesse un face à main doré avait exprimé son admiration en passant devant le vaste ensemble de petits pavillons construits à l'entrée de cette ville... Le jeune homme avait émis un avis plus nuancé. Dès lors, la conversation était sur la bonne voie :

LA DAME DE NANCY : - Monsieur, vous êtes sans doute Architecte ... Ce que vous venez de dire me le laisse supposer.

LE JEUNE ARCHITECTE : - Oui Madame, en effet, je suis Architecte, jeune Architecte, il est vrai.

LE GROS MONSIEUR: - Ah ! Monsieur, quel joli (!) métier ! Cela m'aurait plu, d'être architecte (avec un soupir dans la voix). La chose était impossible, mon père m'ayant laissé une importante affaire, une clientèle formidable... alors, vous comprenez...

LE REPRESENTANT : - Moi, cela m'aurait plu. Finalement, je suis rentré dans l'alimentation. J'ai maintenant une des plus importantes représentations sur la place de Strasbourg.

L'ARCHITECTE : - Ce n'est pas mal non plus, et surtout, quelles que soient les circonstances, l'alimentation nourrit son homme.

LE GROS MONSIEUR: - Je me suis tout de même intéressé au bâtiment. J'ai un gendre qui est dans les radiateurs. J'ai moi-même construit tout seul plusieurs maisons. D'abord, deux immeubles. J'espère qu'avec les nouvelles mesures, ils vont enfin rapporter. J'ai augmenté tout le monde. J'ai ensuite construit une maison pour moi, une autre pour ma fille et mon gendre, et une villa au Hohwald[1] de toute beauté.

1. Commune située dans le Bas-Rhin, nichée dans les reliefs alsaciens.

L'ARCHITECTE : - Je suis sans doute indiscret : comment avez-vous fait... Qui vous a fait les projets ?
LE GROS MONSIEUR: - MOI-MEME et puis j'avais dans mon commerce un employé qui savait très bien faire les dessins. Mon gendre et ma fille disent maintenant que tout ce que j'ai fait est laid... Je leur dis toujours : je m'en fous... L'essentiel, que c'est pratique et surtout que c'est solide...
L'ARCHITECTE : - Je crains en effet, si c'est un de vos commis qui a fait les projets, que ces bâtisses ne soient pas très belles. Malheureusement tout le monde prétend s'y connaître dans les choses de la construction. Je ne prétends pas que tous les architectes aient du goût, qu'ils soient tous au courant des techniques et qu'ils construisent tous bien. Il y a dans cette profession, comme dans toutes les professions, à côté des hommes de qualité, un certain nombre de médiocres. Quelle que soit leur valeur, je pense que si on avait en toutes circonstances fait appel à eux, nos banlieues, je choisis cet exemple, seraient moins laides. La banlieue parisienne, si profondément affligeante, n'est pas l'œuvre des architectes. Elle est l'œuvre du laisser aller. Durant deux ou trois générations, celles de nos parents et de nos grand-parents, chacun et tous pouvaient construire, n'importe comment et n'importe où ?
LA DAME DE NANCY : - Mais je ne l'ai pas trouvée si laide que ça. Il y a de jolis, même de très jolis pavillons. C'est ainsi que j'ai une cousine au Vésinet qui a...
LE REPRESENTANT : - Mais alors, si j'ai bien compris, n'importe qui peut construire ? On n'a pas besoin d'avoir un diplôme ? Moi je n'accepterais pas cela. A votre place, jeune homme, je protesterais.
L'ARCHITECTE : - A quoi bon ? Le titre d'architecte est protégé mais l'acte de construire est permis à tout le monde. Face à ce désordre l'Ordre des architectes a essayé de réagir....
LE GROS MONSIEUR: - Permettez-moi de vous interrompre, je voudrais encore dire un mot de nos banlieues. Je suis d'accord avec vous, la banlieue parisienne ne fait pas honneur au pays, mais je pense que vous reconnaîtrez comme moi que nos banlieues alsaciennes ont quand même plus de... plus d'allure.
L'ARCHITECTE : - Plus d'allure, non, plus de tenue peut-être ! Ce qui les distingue des autres banlieues, c'est qu'elles traduisent un niveau de vie un peu au-dessus de celui de la banlieue parisienne. En outre, certaines traditions locales de l'art de construire, l'influence de l'architecture suisse ou allemande fait que la banlieue strasbourgeoise est bien différente d'aspect de celle de Lunéville, de Saint-Dié ou de Belfort...
LA DAME BLONDE : - Moi, j'étais l'autre jour dans le quartier derrière le Racing. J'étais allée, sie hann geje Bordeaux gespielt, avec mon mari. J'ai vu de superbes villas. Scheeni Villas, waas mer scheen heisst ![2]
LE REPRESENTANT : - Woui, woui, j'ai un ami qui a fait construire une maison, un château, un véritable château, superbe ! Une splendeur. Une marquise magnifique !
L'ARCHITECTE : - Je ne connais pas la maison de votre ami, croyez-moi cet homme a fait une erreur. Si j'avais à construire un château, ce n'est pas là que je le construirais. Connaissez-vous la surface du terrain sur lequel a construit votre ami ?
LE REPRESENTANT : - Oh, le terrain est petit, mais la maison est grande. Le terrain doit avoir 4 ou 5 ares.

2. Traduction : J'y suis allée avec mon mari, ils ont joué contre Bordeaux. De belles villas, vraiment ce que l'on appelle de belles villas.

L'ARCHITECTE : - Voilà un homme qui en se levant, en ouvrant les fenêtres de sa chambre à coucher, voit dans la chambre de son voisin comme celui-là voit dans la sienne. Croyez-moi, je connais des cas absolument navrants... Le tracé de ces lotissements est abominable.
Tant que l'on fait les plans de lotissements comme des plans de cimetières avec les divisions rituelles Nord, Sud, Est, Ouest, des allées à gauche, à droite, des travées numérotées, des concessions de part et d'autre, cent, trois cent, cinq cent, mille, deux mille concessions toutes pareilles, ces banlieues continueront à nous faire injure !
LE REPRESENTANT (se fâchant) : - Vous ne pouvez tout de même pas refuser à un Monsieur qui a trimé très dur toute sa vie de faire construire une maison conforme à ses moyens. Que faites-vous de la liberté ?
LA DAME BLONDE : - Quand mon père et ma mère se sont retirés, mon père a dit : « maintenant on va construire une belle maison ». D'lptt solle sehn, dass mer zue ebs kumme sinn[3]. C'était la plus jolie ville – witt un breit. Nos voisins en avaient la jaunisse... !
LA DAME DE NANCY : - Moi, en tous les cas, je suis pour le pavillon, le beau pavillon. Je déteste les casernes que l'on construit maintenant partout. Le Quarter Amsterdam[4] par exemple.
LE REPRESENTANT : - Woui, woui, des clapiers, des poulaillers. On devrait interdire cela.
L'ARCHITECTE : - Interdire cela... vous plaisantez, Monsieur, mais comment voulez-vous résoudre le problème social que pose le dort de milliers, de centaines de milliers de gens non logés ou mal logés. Des hommes, des femmes, des enfants qui vivent dans de honteux taudis, des familles de 3 ou 4 personnes qui vivent dans une seule pièce, des jeunes gens qui ne peuvent se marier faute de logement.
LA DAME BLONDE : - OH, ils se marient quand même : j'ai une nièce qui...
LE GROS MONSIEUR : - On exagère, La situation n'est pas aussi terrible, elle n'est plus aussi terrible...
L'ARCHITECTE : - Si elle n'est plus aussi tragique, c'est parce qu'on a fait un immense effort en faveur du logement. C'est précisément parce qu'on construit beaucoup d'immeubles collectifs que la situation s'est un peu améliorée. Si on n'avait fait que des pavillons individuels, on n'aurait pas fait un pas en avant... On aurait fait plaisir à un petit nombre... On aurait galvaudé de précieux terrains, on aurait entraîné les collectivités dans des dépenses absolument hors de proportions avec les résultats obtenus... On peut construire 80 à 100 logements à l'hectare. La construction d'un même nombre de logements en pavillons individuels aurait exigé plus de 4 hectares de terrain... La construction d'immeubles collectifs et même d'immeubles hauts est une nécessité Madame, je vous prie de me croire. La construction de pavillons étend nos villes à l'infini, entraîne des dépenses excessives de voieries, d'adduction d'eau et de réseaux d'assainissement, de gaz, d'électricité. Pensez encore à cette banlieue parisienne qui par son étendue impose aux travailleurs d'épuisants voyages quotidiens entre leur habitation et leur lieu de travail.
LE REPRESENTANT : - Woui, woui, mais à Strasbourg on n'est pas encore là.
L'ARCHITECTE : - Pardon, Monsieur, comptez-le temps qu'il vous faut pour aller 4 fois par jour de la Gare Centrale à Graffenstaden, à Vendenheim et autres localités dortoirs.

3. Traduction : Les gens peuvent voir que nous sommes arrivés à quelque chose.
4. L'auteur évoque ici la Cité Rotterdam construite à Strasbourg par l'architecte Eugène Beaudoin en réponse à un concours organisé par le MRU au début des années 1950.

LA DAME BLONDE : - Unsereins will sinn aje Huss. Klein aber mein sagt als miner Mann ![5]

LA DAME DE NANCY : - Enfin, Monsieur l'Architecte, vous voulez nous démontrer que seule, l'habitation en commun, est idéale.

L'ARCHITECTE : - Pardon, Mesdames, je ne dis pas qu'elle soit l'idéal, je dis que c'est le seule solution capable de résoudre les problèmes actuels...

LA DAME DE NANCY : - Admettons que vous avez raison, mais...

LE REPRESENTANT : - Moi, vous ne me convaincrez pas... Je suis contre et resterai contre...

LA DAME DE NANCY : - Mais pourquoi on ne construit plus des quartiers comme autrefois...

LE REPRESENTANT : - Woui, woui, quand je pense aux beaux quartiers qu'on faisait autrefois. J'ai longtemps habité rue Oberlin.

L'ARCHITECTE : - Vous trouvez ces quartiers agréables, ces rues aux alignements tout droits, ces façades prétentieuses sur rue, ces façades sordides sur cour, ces espaces intérieurs fermés de tous côtés et sur lesquels donnent des centaines de fenêtres de cuisines, de salles d'eau, de W.C., et souvent aussi, hélas, des chambres à coucher...

L'Avenue des Vosges, l'Avenue de la Forêt Noire comportent sur un développement de 2.000 mètres environ 80 immeubles, soit plus de 900 logements orientés en plein Nord.

LE GROS MONSIEUR: - Le Nord n'est pas si désagréable...

LA DAME BLONDE : - Mer han langi Johr e Wohnung gege Norde ghett. In 20 Johr kann mer nitt einmol brüche d'Daheet schanglere[6].

L'ARCHITECTE : - Je ne suis pas convaincu par un tel argument. Je prétends que notre façon d'implanter les bâtiments avec un parfait mépris de l'alignement, avec le souci majeur de recherche les bienfaits d'une bonne orientation, avec le respect des prospects que chaque bâtiment soit séparé de l'immeuble voisin par une distance au moins égale à sa hauteur est une des plus essentielles améliorations apportées par notre temps.

LE GROS MONSIEUR: - D'accord, jeune homme, mais cette façon de faire coûte beaucoup de terrain.

L'ARCHITECTE : - Moins en tout cas que les constructions individuelles si chaudement recommandées tout à l'heure.

LE GROS MONSIEUR: - Vous voulez donner à l'habitation en commun les mêmes avantages qu'aux maisons individuelles. Vous voulez donner le soleil à tout le monde...

L'ARCHITECTE : - Il luit en effet pour tout le monde et on a eu tort de l'ignorer trop longtemps...

LE GROS MONSIEUR : - Propos dangereux.

LE REPRESENTANT : - Wer soll des alles bezahle ?[7]

LA DAME BLONDE : - Wer ? Miner l'ann sant immer : Nous, toujours nous ! D'r Contribuable...[8]

LE REPRESENTANT : - Vous n'empêcherez pas d'avoir des gens riches et des gens pauvres... On l'oublie ? Monsieur ! Aujourd'hui vous voulez un logement, vous ne trouvez plus que des casernes ! Tout le monde dans le même sac... Alors le résultat, je vais vous le dire : vous logez sur le même palier que votre fournisseur ! Woui ! C'est ainsi que mon neveu qui a fait vétérinaire, loge au dessus d'un gendarme.

5. Traduction : Nous autres, nous voulons notre propre maison. Petit mais bien à moi, dit toujours mon mari.
6. Traduction : Nous avons eu pendant de longues années un logement au Nord. En 20 ans, nous n'avons pas été obligés une seule fois de changer le papier peint.
7. Traduction : Qui doit payer tout cela ?
8. Traduction : Qui ? Mon mari dit toujours : nous, toujours nous ! Le contribuable.

LA DAME DE NANCY : - Ne dites pas de mal des gendarmes.
LA DAME BLONDE : - J'ai ma sœur qui est marié à un...
LE GROS MONSIEUR: - Je reconnais que tout le monde doit être logé, mais je trouve qu'il faudrait des maisons bien pour les gens biens et des maisons moins bien pour les gens moins bien.
L'ARCHITECTE : - Je vous interromps : une gamme de logements existe...
LE GROS MONSIEUR : - Moi je trouve qu'il faudrait surtout des maisons plus riches que celles que l'on fait maintenant. Des maisons avec des colonnes. Dans la maison dans laquelle je suis né, il y avait deux femmes nues sculptées sur la porte d'entrée, c'était superbe. Regardez les entrées de la Cité d'Amsterdam.
L'ARCHITECTE : - Ah Monsieur ! Ces cariatides dont vous me parlez, je les connais ! Elles se trouvent sur le chemin du Lycée, j'ai passé devant elles tous les jours et cela pendant dix ans. Les temps ont changé. Aujourd'hui, il faut construire avec le minimum de crédits le maximum de logements pour loger le plus grand nombre.
LE GROS MONSIEUR : - D'accord, il faut que chacun vive.
L'ARCHITECTE : - Enfin, voilà un bon mouvement. Je suis heureux de vous l'entendre dire.
LE REPRESENTANT : - Woui, woui mais halte là, jeune homme ! Des logements, woui ! mais pas des clapiers...
LA DAME DE NANCY : - Il faudrait des logements plus grands.
LA DAME BLONDE : - Dess hatt miehn gsagt sinn ! Anstendigt Wohnunge wo mer ehs ninn stelle kann.[9]
L'ARCHITECTE : - Selon les types de logement les surfaces varient. Les surfaces sont imposées par le Ministère de la Construction.
LE REPRESENTANT : - Nous, en Alsace, nous n'acceptons pas...
LA DAME BLONDE : - Die Wohnunge wo die haje sinn guet für e franzescht Mennsch awer nitt für d'Elsässer, Unsereins hett Mewel.[10]
LE GROS MONSIEUR : - Bravo, A la bonne heure. Nous avons des meubles et nous aimons nos meubles.
LA DAME BLONDE : - Quand je me suis mariée, on m'a acheté des meubles de toute beauté, E. Stantsmerasek, Superbe ! E buffet Henri II, massifi Eicheplakasch. Et bien, on a été obligé de scier le fronton. Mon mari était furieux. Il a écrit une lettre d'injures au propriétaire. Nous n'avons pas accepté. Mer kann's einfach nit angenumme.[11]
LE GROS MONSIEUR : - Vous avez raison, on ne peut mettre aucune antiquité. J'ai connu des gens qui avaient une armoire renaissance. Les pauvres, ils ont été obligés d'enlever les pieds.
L'ARCHITECTE : - Monsieur, cela est sans doute regrettable. Il faut comprendre que nos logements ne sont pas des logements sur mesure. Nous sommes obligés de faire de la confection. Nous ne pouvons faire des logements pour collectionneurs.
LA DAME DE NANCY : - Oui, mais alors quand on aime que l'ancien ! Nous aimons surtout l'ancien, du « beau » ancien comme on en fait plus.

9. Traduction : Voilà ce qu'il fallait dire ! Des logements convenables dans lesquels on peut placer quelque chose.
10. Traduction : Les logements que ceux-là construisent sont bons pour des ménages français, mais non pas pour nous Alsaciens. Nous autres, nous avons des meubles.
11. Traduction : Quand je me suis mariée, on m'a acheté des meubles de toute beauté, Un ménage du tonnerre. Superbe ! Un buffet Henri II, placage de chaîne massif. Et bien, on a été obligé de scier le fronton. Mon mari était furieux. Il a écrit une lettre d'injures au propriétaire. Nous n'avons pas accepté. Sans façon, nous n'avons pas accepté.

L'ARCHITECTE : - Il existe des meubles modernes charmants et je vois de plus en plus les nouvelles générations se prononcer en faveur d'un mobilier jeune, confortable, rationnel et parfaitement adapté à la vie moderne...
LA DAME BLONDE : - Ancien ou moderne, ce qu'il faut c'est du solide. Je dis toujours : notre fille cadette veut maintenant se marier. Elle veut le bonheur. Le bonheur, dis-je, est un homme solide, un ménage solide, dans des meubles solides, dans des maisons solides.
LE REPRESENTANT : - Woui, moi je dis toujours : pour les meubles, rien ne vaut le chêne : pour les maisons, rien ne vaut la pierre.
LA DAME BLONDE : - Vogesesandstein sagt als miner Man ![12]
LE GROS MONSIEUR : - Et la brique Madame ! Que faites-vous de la brique. Rien ne vaut la brique d'Alsace.
LA DAME BLONDE : - Si la cathédrale n'était pas de pierre, elle se serait depuis longtemps effondrée. Voilà ce qu'a toujours dit mon père. Nous dans la famille, nous sommes pour le grès des Vosges.
Au moment où l'Architecte allait prendre position dans ce débat, un coup de frein brutal nous rappela que la gare de Nancy était toute proche... La vieille Dame nous quitta. Elle eut un mot charmant pour les uns et les autres et son départ fut regretté...

Un autre voyageur entra. Après avoir catalogué le nouvel arrivant en me glissant à l'oreille : « E Welcher »[13], la Dame blonde se cabra et se cala plus solidement dans l'angle couloir dos. Elle ne tarda pas à s'endormir. Le charme était rompu. Quelques timides essais en vue d'une reprise de la conversation devaient hélas échouer.

Pour ma part, j'ai essayé de mettre un peu d'ordre dans les notes prises.
Je me suis demandé longtemps ce qu'il convenait de faire pour rendre plus sensibles aux hommes vieux ou jeunes, riches ou pauvres, à tous présents et à venir, les vérités élémentaires qui sont à la base de tout effort de construction.
Réflexion faite, il me semble que tous nos efforts dans ce sens seront voués à l'insuccès.
Je pense qu'il faut y renoncer. Vouloir essayer, c'est croire qu'il est possible de changer la nature humaine. Celle-ci restera toujours insatisfaite, méprisant ce qu'elle possède, marchant toujours à la recherche de lointains inaccessibles.
Le célèbre Hans du « Schnokeloch »[14] à Strasbourg n'est pas un personnage alsacien, mais une figure universelle.
Architecte de logements dits économiques, dits familiaux, ou dits populaires, je rêve aussi de vastes portiques de marbre et de porphyre. Peut-être serai-je appelé un jour dans une autre vie à édifier, des palais ornés de blanches cariatides .....

12. Traduction : le grès des Vosges, dit toujours mon mari.
13. Traduction : un homme originaire d'Outre-Vosges.
14. L' architecte évoque ici une célèbre chanson populaire alsacienne.

• texte 5
« Voyages d'études aux USA », mai 1963

(compte-rendu d'un voyage aux Etats-Unis d'Amérique, en 1963, mai 1963, AFS, d24)

A une époque où les Etats-Unis recherchèrent en Allemagne et dans les pays Scandinaves la main-d'œuvre nécessaire, l'Amérique était présentée aux éventuels immigrants comme un pays aux possibilités illimitées. «Amerika, das Land der unbegrentzten Möglichkeiten». C'était alors un «slogan» qui encore aujourd'hui a gardé une profonde signification. Il semble que dans tous les domaines, et plus particulièrement dans ceux qui nous intéressent : urbanisme, architecture, techniques de la construction, les possibilités ne semblent pas connaître de limites. Dépasser aujourd'hui ce qui a été fait hier et rechercher à tout instant la solution la plus inattendue semble être l'objectif.

...

Le goût de la performance est évident. On peut se demander si ce sont les Sports et leur pratique intensive qui sont à l'origine de cet esprit de compétition ou si au contraire l'émulation (qui semble être la raison de vivre de tout un peuple) n'est pas à l'origine de la constante recherche de la performance sportive.

...

Une volonté toujours tendue vers le renouveau se traduit par le fait que toute entreprise, même la plus audacieuse, bénéficie d'un préjugé favorable. L'intellectuel réagit dans le même sens que les masses. En France, toute tentative nouvelle rencontre des résistances et cela surtout dans les milieux dits évolués. A une évolution apparemment sans frein, l'Europe n'apporte plus qu'une faible contribution.

...

Nombreux sont ceux qui estiment qu'une collaboration plus étroite et plus sincère devrait s'établir entre architectes et ingénieurs. Cet objectif semble avoir été atteint aux Etats-Unis. Certaines réalisations, AIRPORT WASHINGTON et INGALLS RINK YALE UNIVERSITY par exemple, montrent bien que leur association n'est pas suffisante si l'ingénieur chargé de la structure ne possède pas de connaissances allant bien au-delà des connaissances scolaires ou celles d'application courante. La pratique des seules techniques connues n'est pas suffisante. Il faut pénétrer pour réaliser de telles œuvres dans le domaine de la recherche scientifique.

...

Le béton armé et son emploi ont mis fin au «gratte-ciel» en pierre coiffé d'un beffroi gothique, puis l'ossature métallique a détrôné le béton armé. A Chicago, un building de 45 étages (UNITED OF AMERICA BUILDING) a été construit sur toute la hauteur avec des aciers de la même section. Seule la qualité de l'acier diffère. Il faut rechercher l'association de l'architecte, de l'ingénieur et des hommes de science partant à la recherche de techniques nouvelles.

...

Parmi les réalisations les plus remarquables de l'architecture de notre temps, la gare aérienne O'HARE de Chicago me semble devoir être placée en tête. La conception de l'ensemble, la souveraine application de toutes les techniques, le goût parfait de l'équipement intérieur en font une œuvre d'une exceptionnelle qualité.

Sa perfection même la situe à l'opposé d'une œuvre également exceptionnelle : l'Aéroport de Washington de Eero SAARINEN. Cette dernière œuvre dépasse, sans pourtant négliger le «fonctionnel» ou le «rationnel», ces objectifs des jeunes générations d'architectes européens. L'architecture tend à devenir mouvement. Elle veut être sculpture.

SAARINEN pense que l'architecture est quelque chose de plus que l'expression construite d'une pensée utilitaire. Il veut exprimer l'éternel désir de l'homme de vaincre la gravité.

Il manifeste par son œuvre sa crainte de voir l'architecture moderne tomber très vite dans une rigidité néfaste et de se trouver ainsi prisonnière d'un moule définitif.

(L'architecture des murs rideaux risque de devenir ce moule). Il se plaça délibérément à côté de LE CORBUSIER et se tourna contre MIES VAN DER ROHE, bien qu'il eût pour ce dernier la plus haute estime. Avec SAARINEN, les recherches des débuts du siècle d'une «honnête structure» (Peter BEHRENS), et celles de l'expression par la structure (A. PERRET) ont abouti à une structure «expressionniste» ou «spatio-dynamique».

...

Our architecture is too humble, it should be prouder more aggressive, much richer and larger than we see it today. I would like to do my part in expanding that richness.(SAARINEN 1956). Notre architecture est trop modeste. Elle devrait être plus fière, plus agressive, plus riche, plus grande que nous la voyons aujourd'hui. Je voudrais contribuer à étendre cette richesse.

...

Danger d'une telle évolution : faire de l'Art pour l'Art. Le raffinement exquis du geste porte en lui des signes de décadence.

...

Ceci ne vaut qu'en regardant les sommets. Il ne faut pas perdre de vue que la fabrication de la fausse pierre est florissante aux Etats-Unis.

...

Certaines prouesses sportives sont absurdes et cela est vrai dans tous les domaines. Ce qui a fait le renom de l'Architecture française, au cours des siècles, c'est son sens de la mesure.

...

Est-il logique d'encadrer une maison d'un seul rez-de-chaussée de piliers en V susceptibles de porter 8 étages ? (NEW-HAVEN). Cet Art tout en s'affirmant fonctionnel, tout en proclamant son «Integrity structural», veut nous laisser ignorer qu'il ne peut se détacher de certaines recherches purement décoratives.

...

Au hasard d'une lecture récente : «Qu'il est peu d'hommes pour qui tout ait valeur : science, morale, poésie, philosophie, tout, même l'action. C'est qu'il est peu d'hommes qui soient tout et chacun nie ce qu'il n'est pas.» (RENAN).

Ainsi mon admiration très nuancée pour l'architecture «spatio-dynamique» me vaudra, je pense, quelques excuses.

...

Je crois qu'il faut encore ajouter ceci :

Les grands architectes américains semblent pouvoir s'exprimer en toute liberté.

MIES VAN DER ROHE, SAARINEN, AMBRAMOVITCH, HARRISON, KAHN, SKYDMORE, OWINGS et MERILL, et d'autres, me paraissent essentiellement soucieux de construire un Monument... souvent un Monument à leur propre gloire. L'architecte français ne peut que très rarement s'évader des limites qui lui sont imposées. L'opération qui lui est confiée doit être économique. Néanmoins l'œuvre doit être solide, durable, confortable, et de surcroît, elle doit être belle !

L'austérité interdit tout acte téméraire. Mais cette austérité a été finalement un bienfait. Elle a éloigné l'architecture française des tendances dites décoratives. Elle nous permet d'affirmer, en passant, que les architectes français ne sont pas dépourvus de mérite.

...

A aucun moment de l'Histoire du monde, les hommes étaient soucieux de préserver les témoignages du passé. Les papes de la Renaissance ont détruit la Rome d'Auguste alors presque intacte. HAUSSMANN et VIOLLET LE DUC étaient contemporains. Je n'ai jamais entendu dire que le second élevait des protestations contre le «vandalisme» du premier.

Le XIXe siècle a été particulièrement meurtrier pour les monuments anciens. En Alsace, pour ne citer qu'un exemple, plus de 100 églises romanes et gothiques ont été démolies. Il ne reste plus la moindre trace de ces œuvre disparues. Il faut attendre les premières années du 20ème siècle pour assister à un total revirement. En Europe, aujourd'hui, ce qui est vieux devient sacré. A l'heure présente, la rénovation urbaine (qui était durant des siècles un phénomène naturel) exige une réglementation. Aux Etats-Unis, parmi les grandes villes, seule Philadelphie possède encore quelques spécimens d'architecture de la fin du 18ème siècle. Elle entend les conserver précieusement. Quelquefois protéger veut dire : reconstruire ! J'ai toujours été de l'avis qu'il était possible et souvent même souhaitable de construire de faux monuments historiques (voir Vieux Marché à Varsovie).

...

Quelle est la valeur propre du Château d'eau «WATER TOWER» au centre de Chicago ? Elle est nulle. Les jeux de construction du début du siècle proposaient aux enfants des modèles de ce genre. Un monument dit «historique» à Chicago ne vaut que par la contradiction qu'il apporte. Le Français placé devant un monument classé dit :

«Ce ne sont pas nos architectes contemporains qui seraient capables de faire cela !»

L'Américain placé devant le même monument dit : «Nos architectes font mieux que cela. Ils sont bien au-dessus de ceux qui les ont précédés !»

Pour les uns, «WATER TOWER» est un démenti opposé à l'œuvre de notre temps. Pour les autres, l'œuvre de notre temps est un démenti opposé à «WATER TOWER».

...

L'homme européen a une hérédité lourdement chargée. Toujours menacé, toujours inquiet, il est la victime des coupables errements de ses ancêtres, il s'entoure de solides clôtures, piques aiguisées, fils de fer barbelés ou haies en épineux. Il s'approvisionne pour soutenir un siège, survivre à de possible famines. Ce n'est là qu'un aspect de son comportement. Il a son importance dans la structure et l'agencement de la maison et du foyer familial.

...

L'homme européen trop marqué par l'Histoire ne connaîtra qu'une évolution lente. C'est là une des faiblesses du monde occidental. Après deux guerres mondiales, comment peut-il échapper dans ces conditions, sollicité par l'Est et par l'Ouest, à une sorte de «balkanisation»?

...

Tant de réalisations vues, entrevues ou simplement soupçonnées derrière des rideaux d'arbres au lointain et au-delà de l'horizon, nous encouragent, bien entendu, dans notre volonté d'être. Pourtant, malgré notre enthousiasme, rien n'est d'emblée à notre portée. Les miettes qui tombent de la table du riche n'ont qu'une faible valeur nutritive. Elles peuvent aiguiser l'appétit... et c'est sans doute déjà beaucoup. Elles peuvent aussi provoquer dans un monde mal partagé de solides et durables rancunes.

...

Pour nous permettre de prononcer un jugement équitable, il faudrait pouvoir regarder le Vieux Monde, la France, Paris, avec des yeux d'Américain.

...

J'ai essayé, je n'ai pas réussi. Dès le lendemain de notre retour, je me suis rendu aux Invalides et je me suis joint à des touristes américains. Très distrait, j'ai cru réussir en montant dans un car de touristes venus de Chicago, stationné Boulevard des Capucines devant l'Hôtel de la Paix. Par la suite, toutes les autres tentatives furent vaines.

Mai 1963.

Gustave STOSKOPF .

• texte 6
« 35 ans après mon succès au concours de Rome » , mars 1968

(retranscription d'un texte annoté au dos d'un dessin « Moitié échelle d'une esquisse de 24 heures en vue du prix de Rome », AFS)

Dans ma jeunesse quand j'avais l'âge de participer au concours de Rome d'Architecture la seconde épreuve celle dit de 24 heures imposait aux concurrents une esquisse de plan. Les Traditions voulaient que cette esquisse d'une grande composition réponde à certaines règles. Les sujets ne variaient guère. Le titre de l'ouvrage pouvait changer mais les problèmes posés aux concurrents consistaient à mettre en plan un grand amphithéâtre, deux autres plus petits, deux autres encore, des salles de conférences, des salles de réunions. Les plus malins montaient en loge avec un répertoire correspondant à toutes les éventualités. Aujourd'hui je soupçonne même certains candidats d'être montés en loge avec les calques d'esquisses toutes faites. Dans la présentation les mêmes recettes étaient appliqués des dizaines d'années.
Dans nombre de plans illisibles, le rendu « précieux » il fallait le « meubler» de mosaïques -

Faire ce que certains ont appelé un « tapis ». Quelques traits, points pochés en foncé (que) d'autres laissés en teinte claire, certains dessins de mosaïque permettaient aux Maîtres membres du jury de reconnaître leurs élèves. – Pour ma part, je n'ai jamais pu me plier à d'aussi étranges et stupides pratiques. Alors que beaucoup de mes concurrents firent voir au Jury des « esquisses d'entraînement » par semaine je me suis toujours montré hostile à ce genre d'esquisses.
Je n'en ai fait qu'une seule fois dans ma vie scolaire. La voici. Elle fut sans suite. Quand je fus logiste en 1933 mon esquisse classé sixième j'ai rompu avec les pratiques dénoncées ci dessus. J'ai fait un plan très simple, très écrit avec le minimum d'effets de rendu. En regardant, ce qui fut fait les années précédentes et les années suivantes je crois pouvoir dire que mon esquisse de 24 heures – celle qui m'a valu d'être logiste – commençait une orientation nouvelle.

Quelques années plus tard les tapis « disparurent » et les esquisses devinrent plus lisibles ou du moins plus affirmées. Quand le vent avait tourné j'étais trop âgé pour les bénéfices. Dois-je le regretter ? Second Grand Prix de Rome en 1933 je me déclarais satisfait de ce résultat et j'ai affronté en 1934, 35, 36 le Concours de Rome avec un évident détachement. Il est vrai que mon patron M. Debat-Ponsan n'était pas de l'Institut et qu'il n'était pas possible dans ces conditions d'avoir des ambitions. Les Premiers Grands Prix de Rome revenaient aux Grands Patrons et à leurs élèves !

• texte 7
Discours de Stoskopf, 15 mai 1975

(Allocution de Stoskopf, lors de sa remise des insignes de Commandeur de l'Ordre national du Mérite, ADBR,fonds Stoskopf, 60J1)

Monsieur le Ministre, Mesdames, Messieurs, chers Amis,

Je suis ce soir un homme comblé, un homme heureux ... Pourtant la joie que je ressens n'est pas totale, du moins pas encore totale. Elle n'est pas dépourvue d'une certaine inquiétude. Cela provient sans doute de mon état maladif. Je crains de ne répondre que très imparfaitement au concert de louanges que je viens d'entendre et que vous venez de m'offrir très généreusement.

Je vais essayer d'exprimer - même imparfaitement - mes sentiments de profonde gratitude à : mon Parrain, M. André Bord, Secrétaire d'État aux Anciens Combattants, Président du Conseil régional d'Alsace, mon illustre compatriote,
à M. Olivier Guichard, Ministre d'État, Ancien Ministre de l'Aménagement du territoire, de l'équipement et du Logement qui m'a grandement honoré en m'accordant en 1973 cette haute distinction.

A M. Marc Saltet, Membre de l'Institut, Président de l'Académie d'architecture pour lequel j'ai - et tous ceux qui viennent dans cette maison le savent - une très vive admiration, à vous tous, aux membres du Bureau de notre Compagnie et à leurs épouses, aux princes des temps modernes qui m'ont permis d'œuvrer à leur service, à mes associés architectes, à mes collaborateurs, tous hommes de grand talent, tous très dévoués et dont certains travaillent à mes côtés depuis trente ans, à mes amis, parmi lesquels nombreux sont ceux de mes jeunes années, et enfin à ma chère épouse, aux membres de ma famille parmi lesquels Frédérique et Thomas Stoskopf sont les représentants de la jeune génération.

J'ai souhaité que la réunion de ce soir ait un caractère intime et qu'elle ait lieu dans les salons de l'Académie d'architecture, dans cette somptueuse demeure que nous devons à divers ducs de Chaulnes. L'un d'eux, le mal rasé que vous voyez à votre droite fut Maréchal de France. Il est donc, Monsieur le Ministre, un lointain et très ancien, Ancien Combattant. Beaucoup de mes camarades m'ont demandé pourquoi cette cérémonie était placée sous la présidence du Ministre des Anciens Combattants. Je leur dois, à ce sujet, quelques explications.

J'ai été trop longtemps adjudant pour ne pas me féliciter aujourd'hui d'être Commandeur. C'est là un avancement tout à fait exceptionnel et il m'a semblé, Monsieur le Ministre, que vous étiez l'homme providentiel pour présider une promotion aussi flatteuse.

En plus de l'homme providentiel vous êtes Alsacien, l'un des Alsaciens les plus éminents de notre temps. Monsieur le Ministre, vous avez bien voulu tout à l'heure évoquer avec chaleur mes mérites civils et j'en suis confus. Sans doute, même si j'ai personnellement tendance à les minimiser, ils l'emportent et de beaucoup sur mes mérites militaires.

Pourtant en juin 1940 sur l'Aisne, sur la Suippe, devant Rethel et Château-Porcien, j'ai vécu quelques journées dramatiques qui furent capitales dans mon existence. C'est au dénouement de ces journées que je dois, trente-cinq ans plus tard, de vivre parmi vous l'heureuse soirée du 15 mai 1975.

Ces événements de 1940 m'ont valu cependant quelques vertus guerrières qui rn 'ont été très utiles dans ma vie professionnelle et je vous avoue qu'aujourd'hui encore je reste très fidèle aux leçons du « Manuel du Gradé de l 'Infanterie» qui fut pendant de longues années mon livre de chevet. Mais je ne suis pas agressif, ceux qui me connaissent le savent. Je déteste personnellement l'assaut, je déteste le corps à corps et je me contente de me défendre, ce qui fait dire à mes amis : « Stoskopf ne se défend pas mal! ». Je pense que vous êtes tous d'accord avec moi pour dire que les mérites civils, eux aussi, ne s'acquièrent qu'en combattant. Ne sommes-nous pas constamment mobilisés au service des missions qui nous sont confiées, les combats que nous livrons, sans être meurtriers, sans être sanglants, ne sont-ils pas néanmoins souvent épuisants physiquement et moralement? Je pense très souvent à ce prince jeune et hardi qui criait à son père constamment menacé : « Père, gardez-vous à droite - Père. Gardez-vous à gauche ».

Se garder à gauche, se garder à droite est devenu aujourd'hui mon souci constant et je crois que c'est aussi le souci du Gouvernement. Il faut reconnaître qu'à l'heure actuelle, et je pense que les architectes qui sont dans cette salle ne me contrediront pas, même les projets les mieux armés et les mieux défendus sont taillés en pièces. Nos plans se font et se défont. Ils sont tour à tour refusés, puis acceptés, puis encore refusés et quand enfin la victoire nous sourit, elle n'est jamais dépourvue d'amertume.

La victoire de ce soir, elle, est sans nuage et c'est pour cela que j 'y attache un prix inestimable.

Monsieur le Ministre, vous aussi vous vous battez sur plusieurs fronts. Vous êtes depuis dix ans Membre du Gouvernement et c'est là un record difficile à vous ravir. Vous êtes Secrétaire d'État aux Anciens Combattants. Alsacien et fier de l'être, vous êtes Président du Conseil régional d'Alsace et Président du Conseil général du Bas-Rhin. Vous êtes un homme courageux et vous livrez beaucoup de combats. Mais ce soir profitons ensemble d'un moment d'accalmie, cette accalmie qui se produit toujours le soir quand les guerriers ont soif, pour aller nous désaltérer.

Je vais vous demander encore une chose, et c'est toujours le vieil adjudant qui parle : pour approcher du buffet je vous conseille très vivement de prendre la formation en tirailleurs, c'est celle qui permet d'atteindre l'objectif avec le maximum de succès.

• texte 8
« Une grande erreur... », octobre 1978

(Directeur de l'École régionale d'architecture: une grande erreur..., oct. 1978, 3 p, ADBR, fonds Stoskopf, 60J1)

J'ai commis dans mon existence, comme tous les hommes, un certain nombre d'erreurs. Celle qui me paraît, avec le recul du temps, la plus importante, fût de me laisser porter au poste de Directeur de l'Ecole Régionale d'Architecture de Strasbourg. Jusqu'à la mort de Robert Danis, son fondateur et directeur, je fus avec M. François Herenschmidt, Chef d'Atelier. J'enseignais et ce fût là une tâche passionnante. Les jeunes Architectes, peu nombreux, inscrits alors à l'atelier, avaient presque tous été enrôlés dans l'armée allemande. Sauvés, revenus à la vie civile, ils avaient le désir de terminer leurs études dans les meilleures conditions. Parmi eux quelques uns avaient déjà suivi plusieurs semestres à la Technische Hochschule de Karlsruhe. Robert Danis étant décédé en 1949, je devins Directeur. Cette mission non rémunérée, ingrate, étant donné les faibles moyens dont disposait l'Ecole, ne me procura des satisfactions d'aucun ordre. Je devais, en ma qualité de Directeur et de Chef d'Atelier, assister aux fastidieuses séances du Jury à l'Ecole des Beaux-Arts. Que de journées gâchées.

J'aurais dû, après deux ou trois années de présence à la tête de l'Ecole, passer la main. Le bénévolat dont je me satisfaisais alors porte aujourd'hui ses fruits. Des fruits amers ! Alors que dans la nouvelle organisation de l'Ecole mon successeur perçoit de substantiels émoluments, je devais me satisfaire – en 1967 après 18 années de service - de 130 francs par mois ! Aucune retraite n'était attachée à la mission que j'avais imprudemment - sans penser à ma vieillesse - alors acceptée. La lecture du document portant le titre : «Pourquoi j'ai quitté la Direction de l'Ecole Régionale d'Architecture» renseignera le lecteur (- à condition que celui-ci veuille s'armer de courage) sur les misérables conditions dans lesquelles je devais accomplir mes tâches. En 1967, excédé, je présentai ma démission au Ministre des Affaires Culturelles. Ma lettre écrite en Juillet n'eût pas de suite. Nicolas Untersteller, Membre de l'Institut, alors Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, l'avait gardée par devers lui !

Ayant à maintes reprises protesté contre certains abus, il avait pris l'habitude de me traiter de «râleur»... Et pourtant je l'étais moins que lui. Le pauvre homme, luttant contre la mauvaise foi des contestataires et la coupable inertie de l'Administration, à la suite d'une discussion orageuse eût le tort d'entrer dans une violente colère. Il fût terrassé par une crise cardiaque foudroyante !

Fin Septembre 1967, alors que la réouverture de l'Ecole était proche et que je n'avais aucune nouvelle de ma lettre, je résolus d'appeler à mon secours M. André Bord, Député de Strasbourg et plus tard Ministre. Des milliers de personnes à la quête d'une décoration, d'un poste ou d'une faveur quelconque se sont adressées à lui, et il dût être très surpris de recevoir la lettre d'un homme le sollicitant d'être libéré d'une mission. Je ne demandais qu'à partir. Ma demande était inhabituelle. Il intervint en ma faveur. Une lettre signée Malraux me fit connaître que ma démission était acceptée. Le Ministre rejeta, par contre, ma demande d'être nommé Directeur Honoraires de l'Ecole. Je ne pouvais prétendre à cette suprême consécration, dit-il, étant donné que je n'avais pas été fonctionnaire.... !
J'étais donc puni d'avoir servi l'Ecole Régionale d'Architecture pendant 18 ans sans rémunération et sans espoir de percevoir une retraite adaptée à mes longues années de Directeur et de Professeur Chef d'Atelier ! Je quittais l'Ecole par la petite porte. Parmi mes élèves, aucun ne m'a jamais témoigné le moindre geste de reconnaissance. Les nouveaux Maîtres de l'Ecole, depuis mon départ - donc depuis 12 ans - m'ont totalement ignoré ! Pour eux, je n'ai jamais existé.

• texte 9
« Mes débuts à Strasbourg », non daté (vers 1979)

(Mes débuts à Strasbourg, s.d., 4 p. ADBR, fonds Stoskopf, 60J2)

Quand ma mission d'architecte conseil fut étendue à l'ensemble du Département du Bas-Rhin, je devais trouver à Strasbourg une situation confuse. Le Directeur Départemental Monsieur Delmont était un homme charmant. Etait-il efficace ? Je ne puis me permettre de le juger ! Ce que je puis dire c'est qu'aucun des grands problèmes strasbourgeois n'avait été résolu quand Monsieur Clément fut appelé à lui succéder.
Peu de choses avait été entrepris.

Ce qui me surprit en arrivant à Strasbourg fut le conflit latent entre la Ville de Strasbourg et le Ministère de la Reconstruction et plus particulièrement entre les urbanistes de ces deux administrations. Je serais très sévère pour les urbanistes en chef M. Canaux, Monsieur Bricet et plus tard Monsieur Recorbet. Je les ai toujours trouvés sur mon chemin essentiellement soucieux de me barrer la route. Tous avaient été élèves de l'Ecole des Beaux-Arts, aucun d'eux n'avait une formation d'urbaniste, aucun enseignement préparant à cette voie n'avait été donné à l'Ecole avant la guerre.

En général mauvais architectes, sans talent mais habiles dans la discussion, l'urbanisme leur permettait d'entrer au Service de l'Etat et d'occuper des postes de commandement. Si les villes françaises n'avaient pas de Services d'Urbanisme, Strasbourg par contre avait depuis longtemps des Services spécialisés dans les problèmes d'aménagement urbain.

Le développement prodigieux de Strasbourg durant l'époque wilhelminienne répondait à des plans remarquablement établis. Quelle est la ville française qui puisse porter à son actif au tournant de ce siècle des réalisations aussi spectaculaires que la place de la République, l'Avenue de la Liberté, l'Avenue de la Paix. Tous ces quartiers conçus par des «Stadtebauer» allemands s'inspiraient des travaux du Baron Haussmann.

Les Canaux et consorts n'étaient pas des hommes d'action. Ils étaient essentiellement soucieux de se livrer à de longues et stériles enquêtes. M. Vivien quand il fut nommé urbaniste de la Ville de Strasbourg au début du règne de Pierre Pflimlin ne fit pas exception à la règle. Il se livra lui aussi à de fastidieux travaux avant de remettre à l'Administration municipale un projet mort-né, inutilisable et . . . inutilisé. Ces querelles entre urbanistes firent qu'à Strasbourg tous les problèmes majeurs étaient restés sans réponse. Ma première mission en arrivant à Strasbourg fut d'arbitrer le différend sérieux né autour de l'aménagement de la Place Gutenberg défigurée totalement par les bombardements. A l'entrée de la rue des Hallebarbes, au coin de la dite rue et de la place l'immeuble portant complexe que l'on appelait alors le «Schwowelaade», avait disparu . La Cathédrale se trouvait ainsi dégagée. Elle était vraiment présente Place Gutenberg. Beaucoup estimèrent que cette vision sur la haute flèche dégagée devait être maintenue, d'autres préconisèrent le plus sérieusement du monde qu'il fallait agrandir la brèche, démolir quelques immeubles et dégager la base même de la Cathédrale. Cela peut paraître invraisemblable mais ce fut bel et bien le cas.

Appelé en arbitre je préconisais une reconstruction reconstituant l'état antebellum. Les querelles

entre urbanistes prirent fin. Ma proposition fut approuvée. Je ne sais s'il existe un texte écrit de ma main. Je crains que non et c'est certainement bien dommage. La décision prise, M. Canaux fit exécuter une maquette reconstituant la place dans son état primitif. Il signa cette maquette et porta ainsi à son actif une opération qui était, avant mon arrivée à Strasbourg, restée dans le flou.
N'ayant pas été mêlé aux luttes strasbourgeoises, venant du Haut-Rhin et précédé de la renommée que j'y avais acquise, d'importantes missions personnelles me furent confiées : Quai des Belges, Plan masse du Quai des Alpes, Esplanade et enfin Grande Percée.
Le Directeur Départemental qui avait succédé à M. Delmont, Monsieur Clément fut un homme énergique, décidé, qui ne s'embarrassait pas de détails.
Il me charge de le l'étude du projet de l a Grande Percée, opération de vaste envergure qu'il voulut porter à son a ct if et qu' il réalisa avec une rare énergie. L'opération était délicate. Il réussit
à la mener à bonne fin.
Il me chargea également de la mise en forme de l'Avenue de la Division Leclerc.
Un jour au cours d'une visite des lieux nous déambulions tous les deux dans les vieilles ruelles situé es entre l'Hôtel de la Chambre de Commerce et l'Ancienne Douane. Nous nous engagions dans une étroite ruelle, sans issue. C'était l'Impasse du Paon. La voie nous était barrée.

Nous passâmes une porte entrebâillée. Entrant dans un immeuble, nous suivions un étroit couloir. Il donnait sur une petite cour encombrée de gravats, une petite cour dans laquelle peu de Strasbourgeois n'avaient pénétré. Devant nous des murs en ruine. A notre droite des arcades à claire voie portant des grilles. Me retournant et levant la tête je découvris un pignon à créneaux comme il en existe encore quelques uns à Strasbourg. Je n'en avais jamais entendu parlé. Aucune photo n'avait révélé jusqu'à ce jour son existence. Si l'on débouchait cette impasse du côté de la Rue de la Division Leclerc ? Les destructions le permettaient. Il n'y avait donc pas à hésiter. Je fis immédiatement un dessin prévoyant une large échancrure entre les deux immeubles que devait construire en bordure de la rue notre Confrère Misbach. Une petite place pourrait naître là avec comme toile de fond le pignon. Les trois arcades seraient mises en évidence. Autre découverte, la flèche de la Cathédrale apparaîtrait elle aussi nécessairement dans l'échancrure.
C'était inespéré.

Mon dessin habilement présenté sur calque avec de légers rehauts en couleurs eut un succès considérable. Il fut adopté par tous. M. Chevrier, Secrétaire général de la Préfecture le réclama à grands cris... Il voulait le garder. Hélas il avait disparu dans les pérégrinations à travers les diverses instances municipales. Un amateur «éclairé» l'avait subtilisé. Il doit encore exister quelque part sous verre et encadré ! J'ose affirmer aujourd'hui que M. Clément Directeur Départemental et son architecte conseil sont les auteurs de cette petite place qui par ses composants, dominée par la flèche de la Cathédrale est un enrichissement du Vieux Strasbourg.

• texte 10
Architectures et urbanismes en Alsace, 1982

(Texte publié dans l'ouvrage de Philippe Hautcoeur, Architectures et urbanismes : Alsace, 1950-1982, Strasbourg, 1983, 175 p)

Ce qui s'est passé en Alsace n'est que le reflet de ce qui s'est passé en France et dans l'Europe tout entière. Tous les pays ayant subi des destructions pendant la guerre ont réagi en donnant les mêmes directives gouvernementales.

Pour tous les sinistrés, le premier souci était de retrouver leurs biens. La loi française sur les dommages de guerre promettait la restitution des biens à l'identique. J'ai pu conduire très rapidement la reconstruction d'Ammerschwihr, puis d'autres villages du Haut-Rhin, grâce au soutien total de la population, des élus et des représentants de l'Administration. Cette mission a été un grand succès, bien que le Ministre de l'époque, fervent disciple de Le Corbusier et de Perret, n'ait pas toujours très bien compris notre souci de conserver le caractère alsacien de nos petites villes.

Comme on ne pouvait alors faire face aux problèmes de relogement dans les secteurs urbains par la construction de pavillons, des recherches d'un mode d'habitat plus contemporain furent menées. Ces recherches aboutirent également partout en Europe à des conclusions très proches les unes des autres.

La troisième période a été la confrontation avec la pénurie de logements. Les prisonniers rentrés, les familles se sont reconstituées, de nouveaux foyers ont été fondés. Vingt ans après la guerre, les problèmes de logement se sont révélés d'une extrême gravité.
Tous les architectes ont dû alors se plier aux directives d'une politique nationale...

Des recherches de rapidité et d'économie ont amené les trois mots clefs de l'époque: normalisation, typification, standardisation. Le mot d'ordre du Ministère est devenu «la qualité par la répétition»
Cela a conduit à la création d'usines de fabrication lourde dont les produits ont été imposés aux architectes. Puis, plus désastreuse encore, vint la politique des modèles. Par l'intermédiaire des financements, les municipalités, les offices, ont été obligés d'utiliser les modèles choisis par le gouvernement. Ensuite, par réaction, on a ouvert les vannes du pavillonnaire et autorisé la construction des lotissements qui absorbent d'immenses étendues de terrains aux abords de nos villes et de nos villages. On est sur le point de prendre conscience que ce mode de logement conduit à un grand nombre de problèmes sociologiques (desserte, transport, chauffage) et par la suite, politiques. Un retour à une vie plus urbaine est en train de s'amorcer.

Maintenant, on revient à certaines tendances qui eurent cours dans l'immédiat après-guerre, une plus grande liberté d'expression est recherchée.

Dans ce contexte général, Strasbourg a un atout : elle est restée attachée dans une large mesure à un statut de «ville libre» qui l'a toujours conduite à des mouvements d'indépendance face à l'urbanisme officiel peu soucieux des particularismes locaux.

• texte 11
« Un architecte se penche sur son passé », 1987 (extrait n°1, Le Concours de Rome)

(Un architecte se penche sur son passé, 1987, 75 pp. 10-14, texte de conférence, AFS 26')

Vivant à Paris seul, mêlé à ces compétitions, je devins un autre homme. Le séjour à Paris fut la grande chance de ma vie. Très rapidement puissamment stimulé, je devins un bon élève, puis un très bon élève pour devenir une des vedettes de l'Ecole.
Etrange métamorphose ! Une grande leçon pour les pédagogues d'aujourd'hui qui nient les effets bienfaisants de la sélection et qui veulent imposer une orientation définitive à des jeunes de 15 et de 16 ans. Mais voici une autre date essentielle dans ma vie.

En 1932, je me suis présenté à la première épreuve – une esquisse en 12 heures – du Concours de Rome d'Architecture. Le sujet était une «Chapelle de Pélerinage». Le site était laissé au choix des concurrents au nombre de 120 environ.
Les 20 récompensés avaient le d roi t de concourir à la seconde épreuve, une esquisse à faire en 24 heures. Mais restons pour le moment à la première épreuve, à cette grande page à traiter au fusain sans l'aide de la couleur. Ce fut mon premier grand succès.

Je fus l'un des lauréats, mieux encore j'étais classé premier, premier des 20 récompensés.
Ma petite chapelle de style roman, je l'ai située et là, mon appartenance alsacienne m'a puissamment aidé, dans une forêt profonde, une forêt sainte. J'ai pensé à celle de Haguenau. A travers la profondeur d'une forêt de sapins, un rayon lumineux venant des hauteurs du ciel éclairait le tabernacle placé sous l'autel. Dans cette lumière une colombe blanche descendait du ciel.
Un attroupement se formait autour de ce dessin. Tout en me complimentant un de mes camarades me dit : C'es très germanique ton affaire. Et oui, c'était très germanique.

La forêt joue un rôle essentiel dans la mythologie allemande. Dans mes jeunes années, j' ai été nourri de toutes ces légendes, de tous ces conte s de fées inspirés par la forêt. J'ai appris à aimer les romantiques allemands. Cette influence fut durable. Encore aujourd'hui mes œuvres peintes évoquent avec une joie évidente les mystères de la forêt. Nous étions alors en 1932. Je n'étais pas suffisamment préparé pour réussir dans la seconde épreuve, les 24 heures, mais l'année suivante, j'ai passé avec succès la première et la seconde. J'étais le sixième des dix logistes appelés à concourir pour l'obtention du Prix de Rome. Prix permettant au vainqueur de vivre pendant quatre ans à Rome à la célèbre Villa Médicis. Pour ce projet final je fus servi une fois de plus par une chance extraordinaire.

Le sujet du concours avait comme auteur l'architecte Cordonnier qui avait construit à cette époque la Basilique de Lisieux consacré à Saint Thérèse de l'Enfant Jésus.Ce fut donc sur sa proposition que l'Académie des Beaux Arts demanda aux concurrents d'étudier le projet d'une Eglise de Pèlerinage se composant du sanctuaire proprement dit , des annexes pour les confessionnaux, d'une chapelle destinée à recevoir les reliques de la jeune sainte, un clocher beffroi, un chemin de croix et surtout un énorme parvis appelé à recevoir des dizaines de milliers de pèlerins. L'ensemble devait honorer, je cite «la majestueuse grandeur et les vertus aimables de la jeune sainte».

Si le sujet avait été un Parlement, une Cour de Cassation, je n'aurais rien fait de valable. Une Eglise de Pèlerinage convenait fort bien à mon tempérament. J'avais l'âme candide. Je n'avais· pas la maturité de mes concurrents, ce qui fut pour moi compte tenu du sujet , un avantage incalculable.

Les études d'approche, je les fis sous la paternelle protection de mon Maître Jacques Debat-Ponsan qui avait succédé à Pontremoli à la tête de l'atelier. Je bénéficiais également des conseils de Robert Danis, directeur de l'Ecole de Strasbourg. J'étais aidé par trois de mes camarades.
Le dessin définitif devait se faire en loge, local d'environ 20m2. Les dessins étaient énormes, environ 4m00 sur 3m00 pour le plan d'ensemble et les mêmes dimensions pour les façades.
Etant donné les dimensions précitées, une partie de la feuille devait rester partiellement roulée. Ce fut un travail épuisant.

Ayant bien organisé mon travail, je l'ai terminé dans un bon état de fraicheur, alors que mes concurrents, travaillant tard dans la nuit, étaient les derniers jours, dans un grand état d'épuisement. Mes dessins étaient très blonds très clairs avec un fond jaune légèrement teinté. Certainement parmi toutes les œuvres exposées (une Exposition publique précédait et suivait les opérations du jury), la mienne était parée, je crois pouvoir le dire, de grâce juvénile. Je célébrais mieux que les autres la vertu aimable de la jeune sainte. Et puis ce qui me distinguait des autres ce fut le chemin de Croix. J'ai pris exemple sur celui de Drusenbach près de Ribeauvillé. Alors que mes rivaux avaient disposé le chemin de Croix dans le haut de la composition, comme un exercice de piété supplémentaire, dans mon projet les stations étaient disposées le long de la voie d'accès au parvis et à la Basilique. Cette disposition fut fort appréciée par le Jury.
Le jour du jugement arriva. Les deux favoris, limites d'âges, étaient puissamment soutenus par leurs Maîtres, l'un Emmanuel Pontremoli, l'autre Bigot, les deux membres de l 'Académie.

Effectivement ils me devancèrent mais l'un des Prix me fut décerné. J'étais lauréat du Concours de Rome et je pouvais dans l'avenir me prévaloir de ce titre. Mon père avait quitté Brumath pour Paris. Il était près de moi le jour de ce succès. J'étais porté en triomphe par mes camarades de la rue Bonaparte jusqu'aux Deux Magots où les succès des trois vainqueurs fut largement fêté.
Mon père était heureux. Je suis sûr que je lui ai procuré une des plus grandes joies de son existence. Après des années de doute sur mon avenir, voilà que je venais de décrocher une des distinctions les plus recherchées. Par la suite, j'ai eu la sagesse de me satisfaire de ce résultat.
En 1935, je présentais mon projet de diplôme. Travail fort important. Le sujet était laissé au choix du candidat. Délaissant les Eglises et chapelles de Pèlerinage qui préfiguraient déjà à l'époque ma vocation d'architecte d'Eglises, j'ai changé résolument de cap.

• texte 12
« Un architecte se penche sur son passé », 1987 (extrait n°2, églises)

(Un architecte se penche sur son passé, 1987, 75 pp. 66-69, texte de conférence, AFS 26')

Quoique de religion luthérienne, j'ai construit un grand nombre d'Eglises catholiques en Alsace mais aussi dans la banlieue parisienne. Si je suis plus particulièrement attaché à ces travaux, les raisons en sont multiples. Ils ont, me semble-t-il un caractère de durée. Ces Eglises sont des témoignages. Elles sont au service de la religion de notre temps. Le catholicisme à la fin de siècle diffère du moins dans ses pratiques religieuses du catholicisme du 19ème, du 18ème et à plus forte raison de l'Eglise du Moyen-Age ou de la Renaissance.

Les Eglises, et je cherche maintenant à analyser mon comportement personnel, m'ont permis de m'exprimer avec une grande liberté. Elles sont essentiellement des œuvres d'un caractère strictement personnel. L'apport de mes associés, ou principaux assistants, est mince. Leur rôle fut de me seconder dans la réalisation technique de l'œuvre et non pas dans la conception. Le carnet de mes études en faveur de la Cathédrale de Créteil, que j'ai pu conserver, montre avec évidence mes recherches personnelles en vue de la mise en forme de cet édifice.

Ces œuvres en faveur de la Religion ont été créées dans un climat exceptionnel.
Dans la presque totalité des cas, on m'a confiance et je n'ai pas eu à soutenir des luttes comme ce fut le cas pour mes réalisations au service de l'Etat.

Les représentants du clergé ne se complaisaient pas de stériles et épuisantes discussions. Une exception à la règle : la Cathédrale de Créteil. J'ai relaté par ailleurs les diverses péripéties qui ont précédé sa mise en chantier. Je risque de choquer en disant que dans certains cas, ce clergé n'avait pas d'opinions très précises. Le Concile, devant certaines erreurs d'orientation, indique des directives nouvelles.
A Brumath, grâce l'Abbé Gebus et grâce aussi à mon intervention personnelle, ces directives ont été appliquées dans la restauration de l'Eglise Catholique alors qu'elles n'avaient pas encore été promulgées. J'étais donc à Brumath et ailleurs dans une certaine mesure un homme d'avant-garde que je voulais, confusément sans doute, ce qu'il y avait lieu de faire pour satisfaire les mentalités nouvelles.
Il est certain que le succès remporté par ma rénovation l'Eglise de Brumath fut à l'origine de nombreuses missions similaires.
Il y a eu sans doute d'autres raisons.

Protestant, j'ai apporté à mes projets d'Eglise la rigueur protestante. La blancheur des murs sur laquelle se détachent avec bonheur des objets que j'ai voulu précieux fut pour moi constamment recherchée. Cette rigueur protestante a été donc volontairement altérée pour mon goût personnel du faste. J'ai dit plus haut que j'ai fait de nombreux projets de décors de théâtre. J'ai donc toujours cherché à mettre en place les multiples objets meublant une Eglise avec une constante recherche de l'effet à obtenir. J'ai obtenu ainsi une atmosphère, un climat que je voulais empreint de recueillement.

Je crois ce qui distingua mes œuvres au service de l'Art Sacré, c'est la constante recherche de noblesse, une noblesse que j'ai réussie en maintes circonstances à obtenir.

Ma faveur auprès du clergé provenait sans doute aussi du fait qu'il eu connaissance que j'apportais beaucoup de sérieux aux opérations qui me furent confiées et que je n'étais pas un « affairiste » assoiffé d'honoraires. J'ai aidé le clergé en maintes circonstances j'ai abandonné très généreusement une partie des honoraires qui m'étaient dues. Beaucoup de ces projets m'ont couté beaucoup plus que les honoraires que j'ai perçus. La Cathédrale de Créteil me semble être un cas très typique. J'ajoute que je me suis trouvé là comme ailleurs face à face avec des moyens financiers limités mais malgré cela, je n'ai jamais été gêné par des prix « plafonds », gêné par des fonctionnaires aux pouvoirs exorbitants. J'ai été appelé à traiter avec le Curé de la Paroisse porte parole des conseils de fabrique. Pour la Cathédrale de Créteil, mon interlocuteur ne fut pas l'Evêque ou son Chancelier mais le Directeur des chantiers du Cardinal, Jolivet. La collaboration avec ce dernier fut très cordiale, de nombreux travaux au service de la religion firent que j'étais pendant 20 ans Membre de la Commission Diocésaine d'Art Sacré siégeant sous la Présidence de l ' Evêque de Strasbourg. J'ai été même pendant une année membre de cette commission siégeant à l'Archevêché de Paris sous la présidence de Monseigneur de Vaumas.

Après la restauration de l'Eglise de Soufflenheim, Monseigneur Elchinger m'a décoré de la Médaille de la Reconnaissance diocésaine. Le diplôme porte de la main de l'Evêque, une appréciation très flatteuse de mes services rendus à l'Eglise d'Alsace.

I.4 - portraits (1907-2004)

Ill.001: Charles-Gustave Stoskopf, élève du gymnase protestant Jean Sturm vers 1914 / ADBR60J2, anon.

Ill.002: Gustave Stoskopf père pendant l'été 1939 / ADHR1375, anon.

Ill.003: Portrait de Charles-Gustave, fils de l'artiste en 1920 / par Gustave Stoskopf père, 1976.

Ill.004: Stoskopf et ses camarades à Paris, non daté (vers 1935) / AFS27, anon.

Ill.005: Stoskopf devant l'esquisse de son église pour le Grand Prix 1933 / AFS02, anon.

Le prix de Rome d'architecture

es lauréats sont portés en triomphe par
urs camarades; de g. à dr. MM. Courtois,
er Grand Prix, et Stoskopf, 2e second

Ill.006: Stoskopf et une tablée d'étudiants de l'école des Beaux-Arts au restaurant Forget à Paris, non daté (vers 1935) / AFS02, anon.

Ill.007: Les ruines de Mittelwihr : Gustave Stoskopf avec le ministre Raoul Dautry, le Haut-Commissaire Emile Bollaert et l'architecte Urbain Cassan vers 1946. / source : AFS27, anon.

Ill.008: Charles-Gustave Stoskopf et son collaborateur Pierre-Jules Haas sur un chantier du vignoble, non daté (vers 1947) / source : Lichtlé, 2005, anon.

Ill.009: François Mitterand et Stoskopf, pose de la première pierre de la maison forestière d'Ammerschwihr en 1948 / source : Lichtlé, 2005, anon.

Ill.010: Stoskopf et le Ministre André Marie pour l'inauguration du groupe scolaire d'Ammerschwihr en 1948 / source : Lichtlé, 2005, anon.

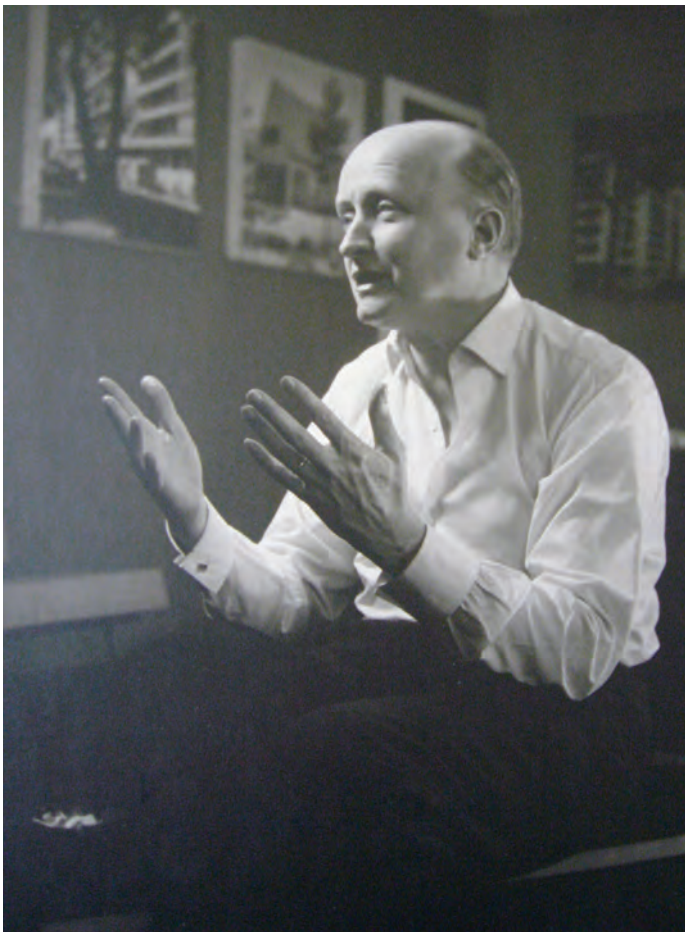
Ill.011: 1949, remise des insignes de chevalier de la légion d'honneur à Charles-Gustave Stoskopf / ADBR60J1, anon.

Ill.013: Stokopf et Oehler en 1952 devant le chantier du quai des Belges / ADBR60J1, anon.

Ill.012: 1949, remise des insignes de chevalier de la légion d'honneur à Charles-Gustave Stoskopf (entre le maire d'Ammerschwihr Philippe Rieder et le prefét Bernys. En haut à gauche, la mère de Stoskopf et son fils Jean-Léonard / ADBR60J1, anon.

Ill.014: Stoskopf et le Ministre Claudius-Petit visitant la cité du quai des Belges en 1952 / ADBR60J1, anon.

Ill.015: Discours de Stoskopf lors de l'exposition des travaux des élèves de l'école régionale au Palais Universitaire à Strasbourg en 1959. / ENSAS, photo Paul Jungmann.



Ill.016: Gustave Stoskopf vers 1960 / AFS27, photo Alice Bommer.

Ill.017: Gustave Stoskopf et son collaborateur Francis Siffert en octobre 1960 à Valentigney / AFS27, anon.

Ill.018: Visite du quartier de la Meinau : Gustave Stoskopf, entre le ministre Pierre Sudreau et Léon-Paul Leroy, le directeur de la SCIC en 1959 / AFS27, anon.

Ill.019: Stoskopf et une déléguation de la SCIC, départ pour les USA en 1963 / AFS27, anon.

Ill.020: Herrenschmidt, Sacquin et Stoskopf en «docteur ès Esplanade» lors du dîner des patrons en 1964 / ENSAS, anon.

Ill.021: André Bord, Charles-Gustave Stoskopf , Olivier Guichard et Marc Saltet lors de la remise de la médaille de commandeur de l'ordre national du mérite à Stoskopf en 1975 / ADBR60J1, anon.

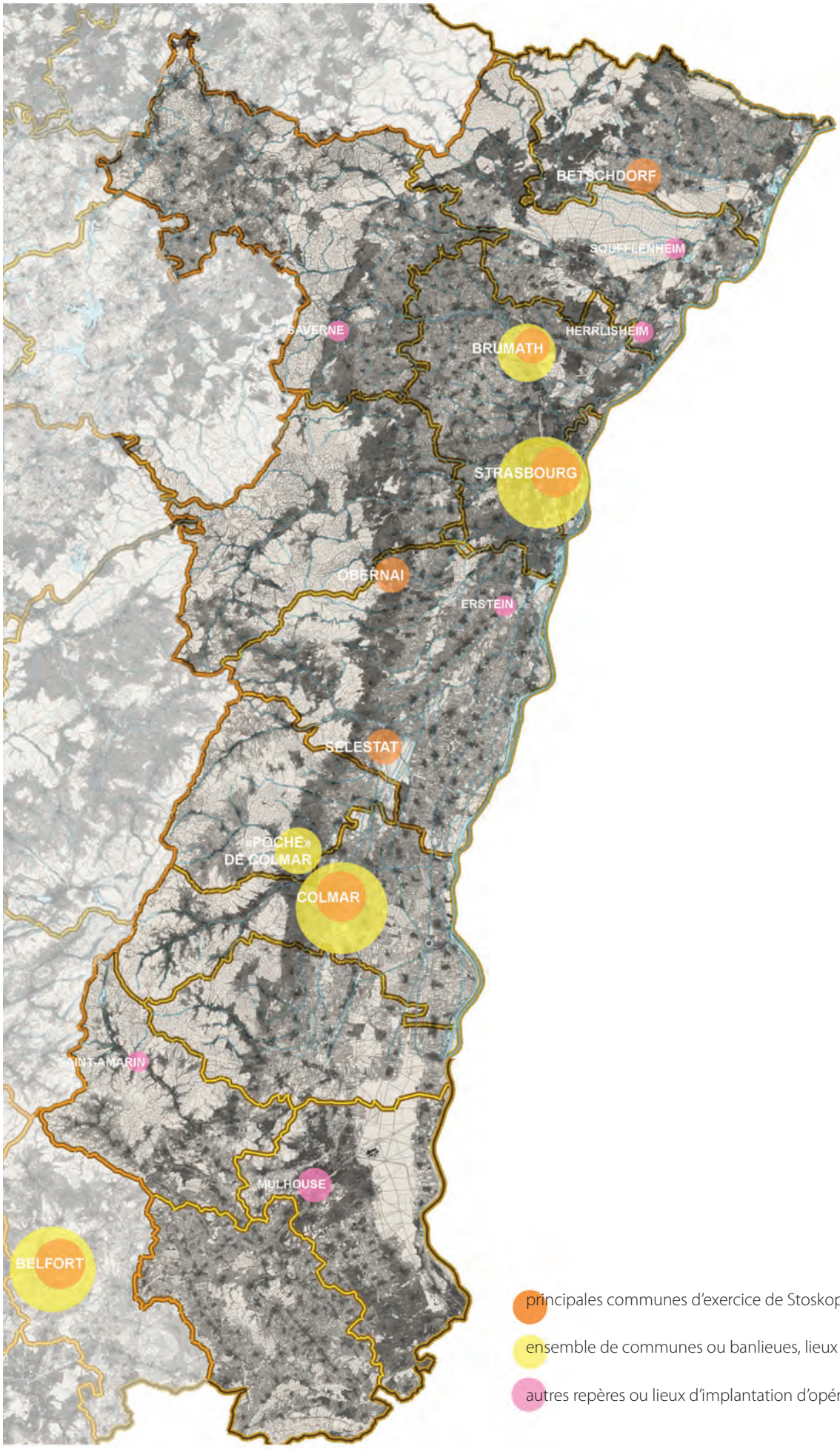
Ill.022: Charles-Gustave Stoskopf dans son jardin de Brumath en 1997 / DNA, photo Christian Lutz-Sorg.

II. RÉPERTOIRE DES OEUVRES

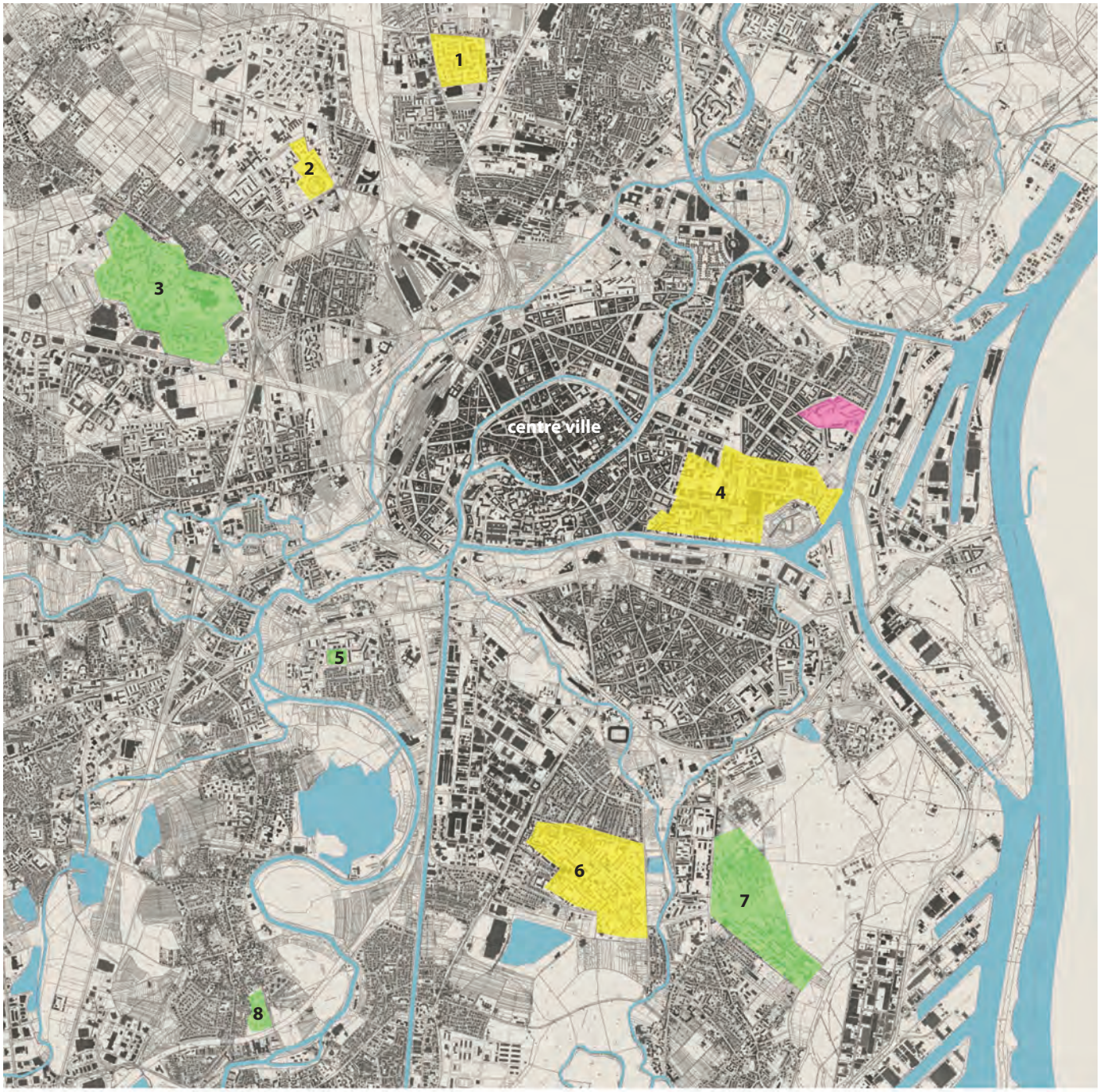
1. synthèse graphique p. 58
2. synthèse par commune p. 82
4. synthèse programmatique p. 90
3. répertoire complet p. 97

II.1 - synthèse graphique

Cette synthèse permet d'introduire le répertoire des œuvres des élèments de repérage des principaux projets de Stoskopf ainsi que des plans de situation.
Les élèments cartographiques ont été éalborés à partir du site géoportail [http://www.geoportail.gouv.fr].

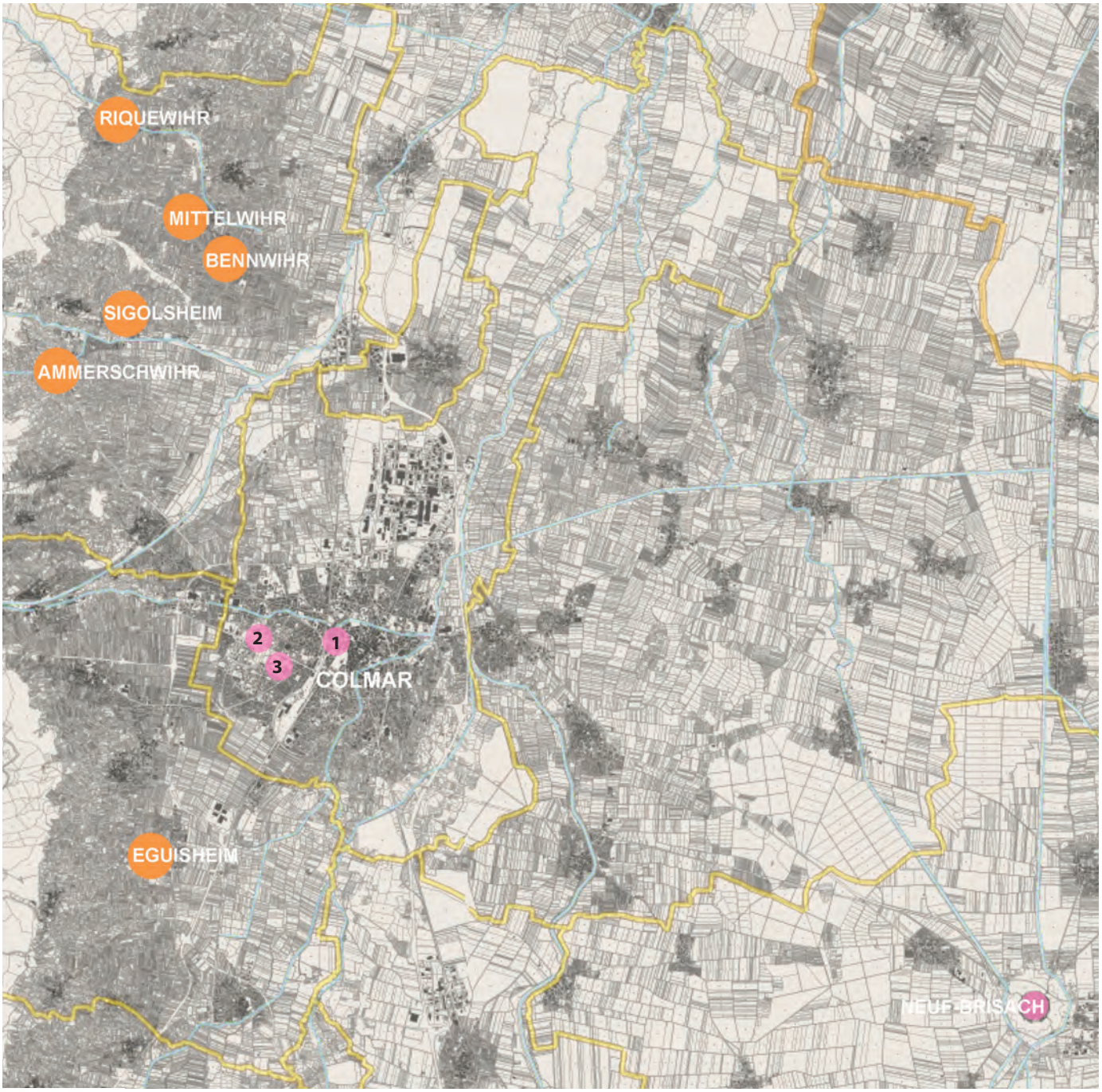


Repérage des principales communes d'activité de Stoskopf en Alsace 59



1. Ensemble de Schiltigheim-Bischeim (1959-1965)
2. Cité de Cronenbourg (1963-1970)
3. Cité de Hautepierre, Pierre Vivien arch. (1968-1973)
4. Ensemble de l'Esplanade (1950-1967) incluant la cité du quai des Alpes et du quai des Belges
5. Cité de l'Elsau (1967-1973)
6. Cité de la Canardière, Meinau (1956-1964)
7. Cité du Neuhof (1963-1970)
8. Ensemble de logements à Ostwald (1974-1977)

1. Banque fédérative du Crédit Mutuel, Strasbourg Wacken (1967-1978)
2. Opération Grande Percée, place de l'Homme-de-Fer (1954-1956)
3. Siège social de la Sogenal, rue du Dôme (1974-1977)
4. Immeuble La Résidence à Strasbourg (1957)
5. Immeuble boulevard d'Anvers (1956-1960) abirtant les bureaux Stoskopf
6. Ensemble de l'Esplanade (1950-1967) incluant las
7. Cité du quai des Alpes (1950-1957)
8. Cité du quai des Belges (1950-1952)
9. Immeuble Casaramona (1969)



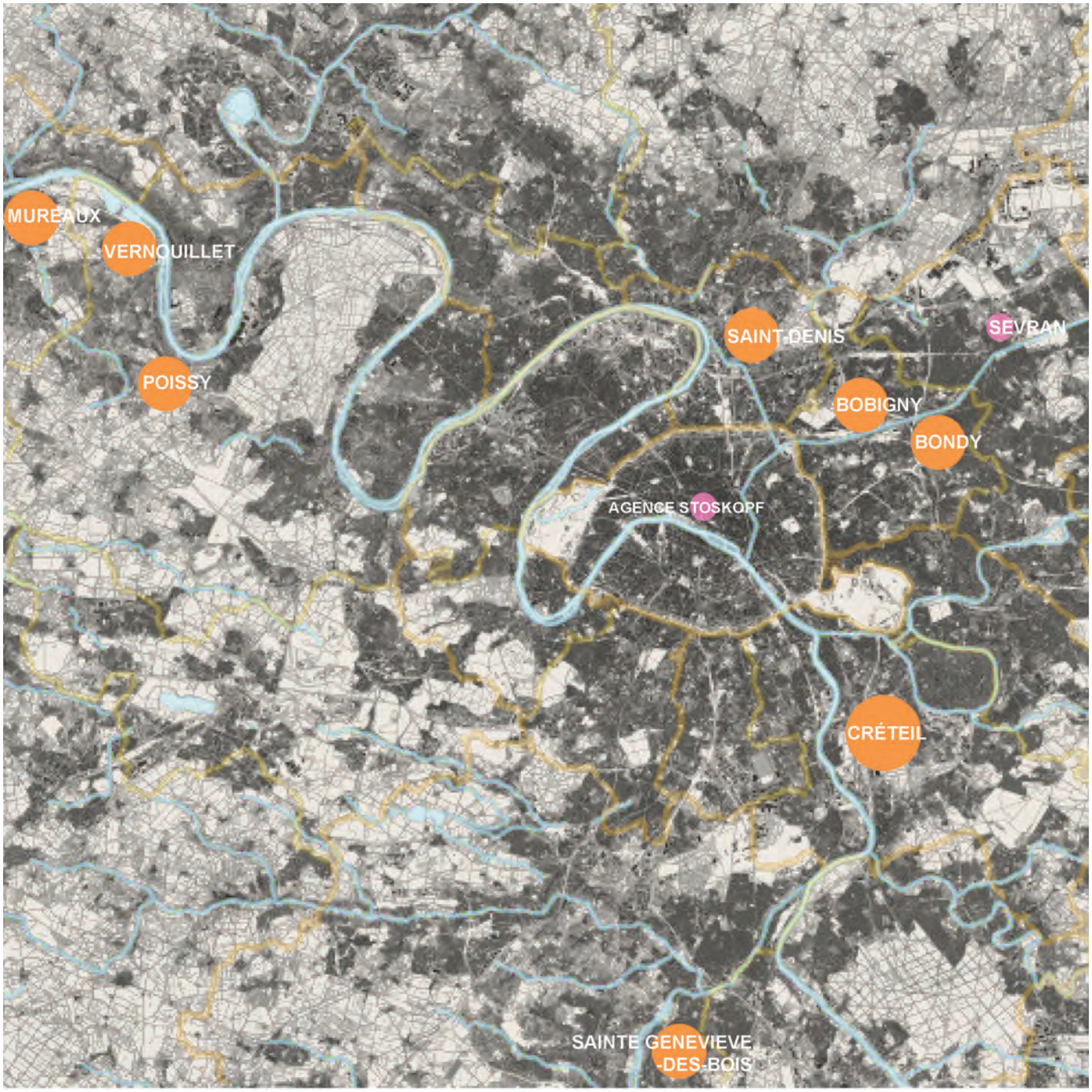
autres repères ou lieux d'implantation d'opérations ponctuelles

principales communes d'exercice (plans de reconstructions ou projets divers)

2 km 4 km

1. Bureau d'architecture Stoskopf
2. ZUP Colmar
3. Hôpital Pasteur

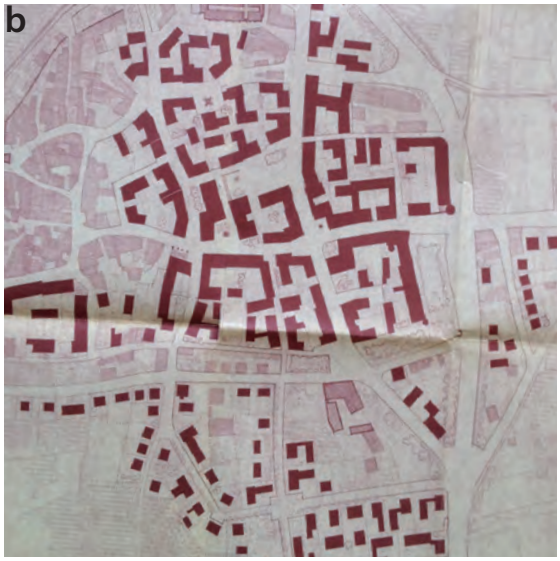
Repérage des principaux projets à Colmar



autres repères, lieux d'implantation d'opérations ponctuelles

principales communes d'exercice de Stoskopf

5 km 10 km

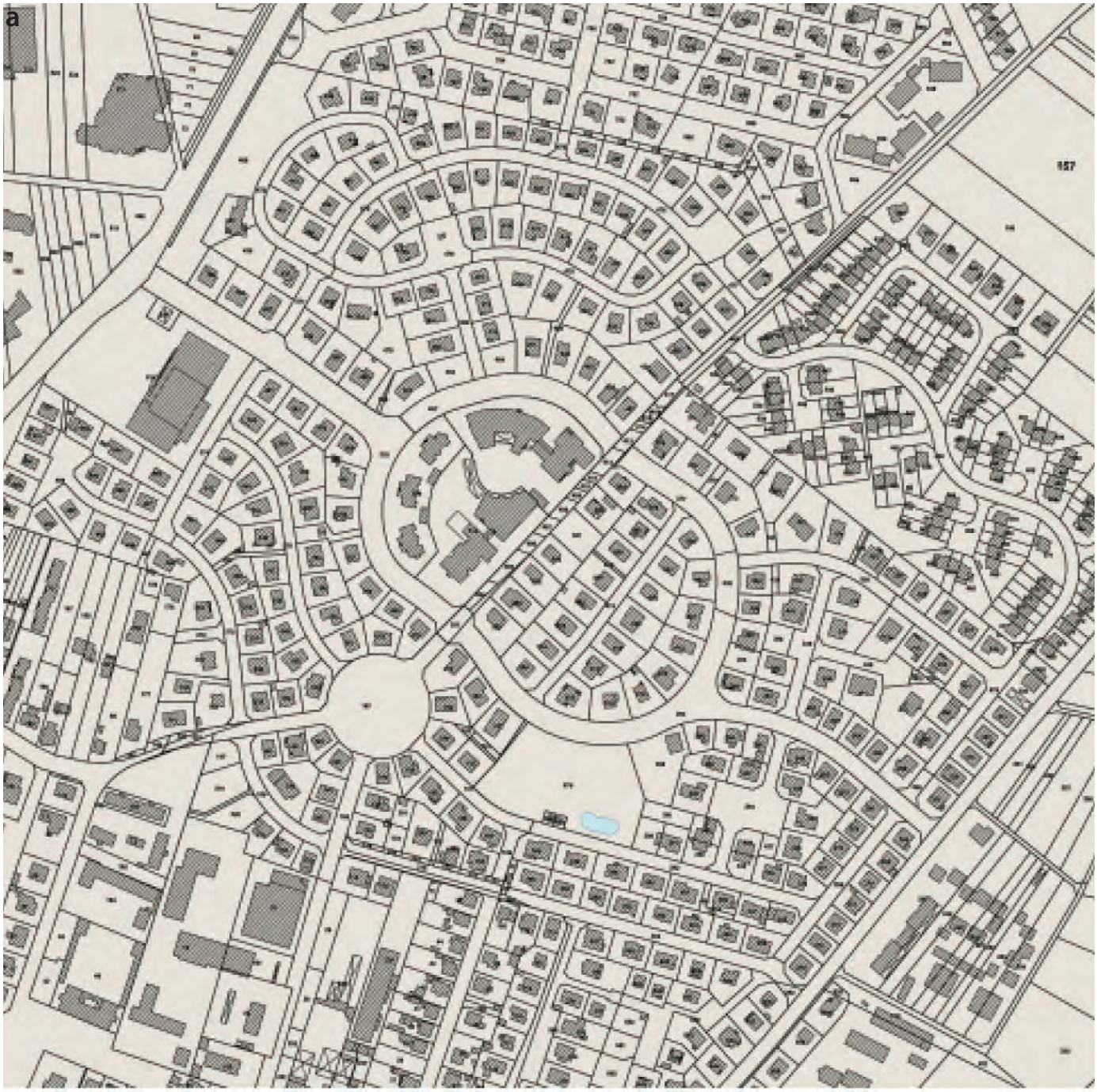


a. Parcellaire actuel, géoportail 2013.
b. Plan de reconstruction d'Ammerschwihr, s.d. [1947] / ADHR34J272.

a. Parcellaire actuel, géoportail 2013.
b. Rénovation de la vieille ville de Belfort/ ADTB44J92

a. Parcellaire actuel, géoportail 2013.
b. Projet de reconstruction de Bennwihr / ADBR34J764.

a. Parcellaire actuel, géoportail 2013.
b. Cité du pont de pierre, Pantin Bobigny / Techniques et Architectures, 1958.



a. Parcellaire actuel, géoportail 2013.
b. Plan de masse / ADBR271-278.

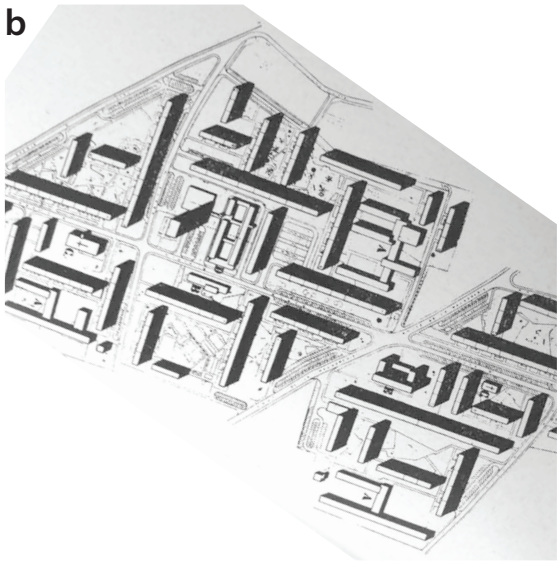
a. Parcellaire actuel, géoportail 2013.
b. Plan d'ensemble et esquisse préliminaire, 1965 / ADHR34J776&1781

a. Parcellaire actuel, géoportail 2013.
b. Plan de masse de Créteil Mont Mesly / AMC1J1.

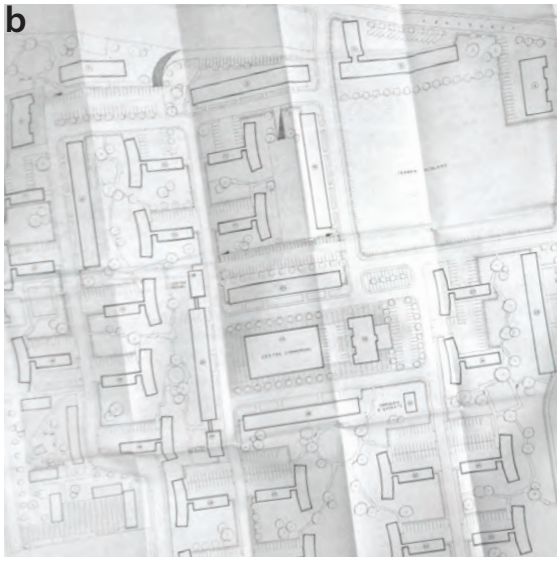
a. Parcellaire actuel, géoportail 2013.
b. Projet de reconstruction de Mittelwihr / ADBR34J536-537.

a. Parcellaire actuel, géoportail 2013.
b. Plan masse, reconstruction de Montier-en-Der., 1941 / source: ADHR34J297.

a. Parcellaire actuel, géoportail 2013.
b. Vue aérienne du quartier des Mureaux (1956-1958), non datée (vers 1958) / AFS27, photo B.Beaujard.



a. Parcellaire actuel, géoportail 2013.
b. Plan masse, cité de Poissy / *Urbanisme*, 1959.



a. Parcellaire actuel, géoportail 2013.
b. Plan masse, 1963 / ADBR67J908.

a. Parcellaire actuel, géoportail 2013.
b. Plan masse, 1966 / ADBR67J1296.

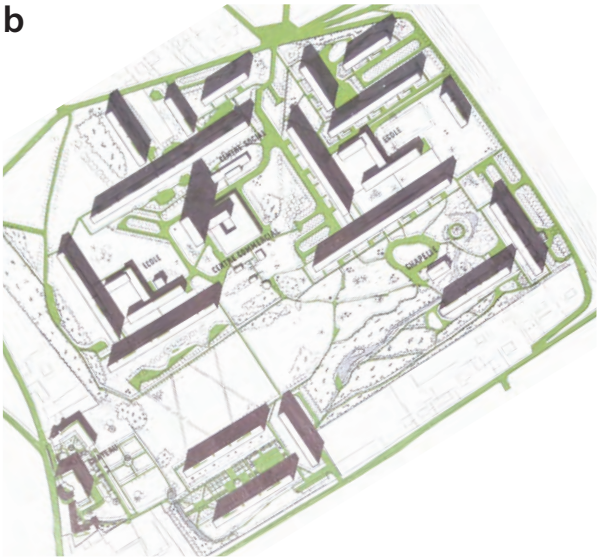
a. Parcellaire actuel, géoportail 2013.
b. Projet de reconstruction de Sigolsheim / ADHR34J529.

a. Parcellaire actuel, géoportail 2013.
b. Plan masse de l'Esplanade, vers 1960 / ADBR67J122.

a. Parcellaire actuel, géoportail 2013.
b. La Canardière, plan de masse,1958 / ADBR67J458.

a. Parcellaire actuel, géoportail 2013.
b. Vue aérienne de Valentigney / *Techniques et Architectures*, 1962.

b



50 100

a. Parcellaire actuel, géoportail 2013.
b. Plan masse / Techniques et Architectures,1959.

II.2 - synthèse par commune

Cette synthèse permet d'aborder la production de Stoskopf recensée lors de nos dépouillements, et dont l'intégralité est retranscrite dans le répertoire des œuvres. Pour faciliter la lecture de ce répertoire, cette première synthèse est classée par commune. Seules les communes ou lieux ayant fait l'objet d'un plan d'ensemble, d'au moins une opération d'envergure (plus de 500 logements) ou d'un nombre de projets significatif ont été retenus dans le cadre de cette synthèse.
Dans les notices de chaque commune, le nombre d'occurrence mentionné reprend le nombre de projets relevés dans la commune concernée, au fil de nos dépouillements. Les dates mentionnées sont les dates extrêmes de tous les projets confondus sur une même commune. Les associés répertoriés ici sont les associés extérieurs aux bureaux de Stoskopf (pour connaître les associés des bureaux Stoskopf concernés, il faut se reporter au répertoire général des œuvres).

Ammerschwihr (68) :

25 occurrences entre 1945 et 1961 ; 1 plan de reconstruction, 19 propriétés individuelles reconstruites, 5 équipements publics construits ou reconstruits (hôtel de ville, groupe scolaire, monuments aux morts, maison forestière, hospices civils) ;

- architectes associés : Jean du Cailar, Robert Lutz, Pierre Keller, Albert Schwein ;
- publications : Techniques et Architecture, n° 3-4, 1949 / Urbanisme, n°45-46, 1956 ;
- autres sources : Treffot Mathias, Unis pour rebâtir, communes et particuliers, urbanistes, architectes et entrepreneurs. La reconstruction des villages détruits de la Poche de Colmar, Ammerschwihr, Mittelwihr et Sigolsheim (1945-1958), mémoire de Master, sous la direction de François Igersheim, Université de Strasbourg, Strasbourg, 2007 ;
- remarque : Sur cette commune, Stoskopf, en tant qu'architecte en chef, a la charge de superviser tous les architectes reconstructeurs et collabore avec une société coopérative de reconstruction. Le plan de Stoskopf s'attache d'une part aux circulations qui sont dédoublées afin de préserver le centre de la cité, conforté par la création d'une place centrale. Si le projet manifeste la volonté de retrouver les silhouettes disparues, le plan définit d'autre part de zones correspondant à divers types d'urbanisation.

Belfort (90)

7 occurrences entre 1947 et 1976 ; 1 plan de reconstruction de la vieille ville, 2 plans d'ensemble (Cité Béchaud et Méchelle), 4 projets divers (hôtel de police, hôtel, monument, librairie) ;

- architectes associés : Paul Oudard ;
- remarque : Sur cette commune, Stoskopf est aussi architecte en chef dès 1946 et architecte conseil à partir de 1954. Deux grands projets caractérisent son apport à Belfort : la Cité Béchaud, construite sur un terrain en pente en périphérie du centre ville et l'opération de reconstruction de la vieille ville, mainte fois remaniée et dont le chantier s'étale jusque dans les années 1970. Cette opération poursuit certaines des préoccupations nées au moment de la Reconstruction des villages du vignoble alsacien, notamment la mise en œuvre d'une architecte à l'expression restituant la silhouette de l'architecture préexistante sur le site.

Bennwihr (68)

1 occurrence entre 1945 et 1961 ; 1 plan de reconstruction d'ensemble ;

- remarque : Sur cette commune, Stoskopf, en tant qu'architecte en chef, a la charge de superviser tous les architectes reconstructeur. Dans cette commune, il ne signe pas de reconstruction de maisons particulières ou même d'équipement, travaillant uniquement sur le plan de reconstruction. Celui-ci se caractérise par une conservation du tracé ancien qui est redressé et élargi.

Betschdorf (67)

12 occurrences entre 1971 et 1982 ; 1 plan de lotissement, 1 projet artisanal (siroperie) et 10 projets de construction, rénovation ou aménagement à vocation publique (3 projets scolaires, mairie, musée, rénovation de l'église).

Bischheim (67)

4 occurrences entre 1959 et 1974 ; 1 église (Christ-roi), 1 immeuble de logement (modèle ATHOME- 55 logements), 1 foyer de Célibataires, 1 plan d'ensemble (Voir sous Schiltigheim) ;

- remarque : Pour la construction de l'immeuble (modèle ATHOME), Gustave Stoskopf, Walter Oehler sont simplement architectes d'opération, dans le cadre de la politique des modèles (architecte AURA).
L'église de Bischheim présente un plan barlong, l'espace est donc moins profond que large, rapprochant les fidèles du chœur. Dispositif travaillé des façades latérales.

Bobigny (93)

2 occurrences entre 1955 et 1967 ; 1 ensemble de logements (cité du Pont de Pierre – 560 logements) , 1 église (Eglise de Tous-les-Saints) ;
- publications : Techniques et Architecture, n° 4, 1958 ;
- autres sources : Capellades Jean et De Vaumas Guillaume, Guide des églises nouvelles en France, Paris, Ed. du Cerf, 1969, 244 p. / Robin Suzanne, Églises modernes : évolution des édifices religieux en France depuis 1955, Paris, Hermann, 1980, 168 p / Les édifices religieux du XXe siècle en Ile-de-France, 1905-2000: 75 lieux de culte « Patrimoine du XX^{e} siècle », 2013, coll. « Beaux Arts éditions » ;
- remarque : La cité du Pont de Pierre est parmi les premières opérations réalisées pour le compte de la SCIC. Sur un terrain de 7,5 ha, sont répartis 17 volumes dont la hauteur varie entre 3 et 9 niveaux. Sur les 560 logements, 230 sont du type Logeco et 330 du type HLM.
La composition des volumes dégage un grand espace central paysagé. L'église de Bobigny présente un plan barlong, l'espace est donc moins profond que large, rapprochant ainsi les fidèles du chœur. Dispositif travaillé des façades. Cette dernière a reçu en 2013 le label Patrimoine du XXe siècle.

Brumath (67)

16 occurrences entre 1956 et 1979 ; 8 projets concernant l'hôpital du Stephansfeld, 3 projets à vocation publique (mairie, école, maison forestière), 2 plans d'ensembles de lotissement (Le Tilleul et la zone du Herrenwald). On trouve également d'autres projets dont la rénovation de l'église paroissiale, 1 projet pour le compte de la Sogenal, les travaux concernant la propriété de la famille Stoskopf ;
- publications : Elan, n°4, 1957 ;
- remarque : Dans la commune où il possède sa maison familiale, l'architecte réalise de nombreux projets. Outre la rénovation de l'église et l'agrandissement, en 1956, de l'église Saints-Nazaire-et-Celse et les nombreux travaux menés à l'hôpital du Stephansfeld, il signe deux projets d'envergure. Le lotissement Le Tilleul est l'objet de nombreuses recherches et sa réalisation s'étale sur 20 ans (1956-1976). Les recherches traduisent un souci d'équilibre entre les maisons individuelles et les volumes d'habitat collectif mais aussi d'une harmonie entre les styles architecturaux mis en œuvre. Stoskopf, architecte en chef, établit un règlement et veille à la coordination d'ensemble. La zone du Herrenwald est l'objet d'investigations très ambitieuses mais le projet n'est finalement pas réalisé.

Colmar (68)

156 occurrences entre 1948 et 1981 ; 50 projets d'immeubles collectifs, 35 constructions ou rénovations de propriétés individuelles, 27 projets à caractère commercial, 14 projets relatifs à l'hôpital Pasteur, 16 projets d'équipements publics et privés et 14 projets divers ;

- architectes associés : Jean du Cailar, Robert Lutz, Pierre Keller, Albert Schwein ;
- publications : Urbanisme, n°45-48, 1956 ;
- remarque : Sur cette commune, l'ampleur de la production de Stoskopf est considérable. Il faut toutefois la relativiser car Michel Porte réalise 50 projets sans Stoskopf. Par ailleurs, 62 projets sont relatifs à des propriétaires privés (logement ou commerce) et souvent d'échelle réduite.
Deux sites importants pour l'activité des équipes de Stoskopf : la ZUP de Colmar et le site de l'hôpital Pasteur.
En 1981, le projet d'extension de l'hôtel de ville renoue avec un langage régionaliste.

Créteil (94) :

40 occurrences entre 1956 et 1978 ; 10 équipements divers, 6 programmes scolaires, 2 lieux de culte
- architectes associés : D.Jacqueminet, E.Hartanne, Karol Wilenko (ingénieur église)
- publications : Techniques et Architecture, n° 6, 1971 et / Urbanisme, n°62-63, 1959 ;
- remarque : Deux lieux d'activité de Stoskopf à Créteil : le Mont-Mesly et le quartier Montaigut dans le secteur du Nouveau Créteil. Tout d'abord, le grand ensemble du Mont-Mesly, construit 1955 et 1971, compte environ 6 000 logements. Deux artères principales se croisent sur une place monumentale de 28 000 m2, ornée de fontaines et de sculptures. L'axe nord-sud se situe sur la ligne de crête du terrain qui se caractérise par une forte déclivité. L'architecte utilise cet axe dominant le site pour diviser son opération en deux tranches principales. Construit entre 1974 et 1977, le quartier Montaigut est une opération accueillant près de deux milliers de logement dans une composition annulaire. Au cœur de l'îlot, un jardin sur dalle qui dissimule un parking de 600 places. Chacun de ses deux quartiers voit la construction d'une église. L'église Saint-Michel de Créteil Mont-Mesly est fondée sur un plan cruciforme orienté, dans lequel l'architecte introduit des formes courbes. Le centre diocésain construit au pied de l'opération Montaigut est un volume bas dans un contexte de grande hauteur. Cette église-socle suit un plan basé sur des lignes courbes et organiques qui s'organisent autour d'un patio central. La nef est surplombée d'une charpente métallique dont les poutres treillis rayonnent afin de reposer sur un noyau central autoportant.

Eguisheim (68)

14 occurrences entre 1952 et 1978 ; 1 plan de lotissement , 9 propriétés individuelles, 4 équipements publics (école, cave coopérative, dépôt d'incendie, couverture terrain de sport) ;
- remarque : Sur cette commune, Michel Porte apparaît seul concernant 9 projets et associé à Stoskopf sur les 5 autres projets.

Illkirch-Graffenstaden (67)

11 occurrences entre 1965 et 1980 ; 1 plan de lotissement , 2 équipements commerciaux, 5 programmes de logement collectif, 2 équipements scolaires, 1 équipement communal ;
- remarque : Sur cette commune, outre divers programmes de logements menés entre 1970 et 1977, le projet du Lycée Hôtelier marque une importante étape de la production de l'agence. Les différents éléments du programme sont structurés par une allée centrale. Le site est divisé ainsi en deux grands secteurs, l'un consacré aux travaux pratiques et l'autre, aux enseignements à caractère théorique. Dans ce secteur, les nombreuses salles de classe sont regroupées autour d'un grand patio planté.

Lingolsheim (67)

2 occurrences entre 1965 et 1978 ; 1 église (Sainte-Croix), 1 programmes de logement collectif.
- architectes associés : Stéphane Du Château (ingénieur église)
- remarque : Dans cette commune, outre un programme de logements construit dans le cadre de la politique des modèles dans les années 1970, Stoskopf signe la réalisation d'une église. De plan cruciforme avec un transept très développé, l'église présente une opposition entre la dimension de sa structure avec la finesse de l'appareil des parements intérieurs et extérieurs. La croix du plan est inscrite dans un carré, dont les angles restés vides sont aménagés en jardins de moines.

Mittelwihr (68) :

10 occurrences entre 1945 et 1961 ; 1 plan de reconstruction, 5 propriétés individuelles reconstruites, 4 équipements publics construits ou reconstruits (hôtel de ville, deux églises, presbytère, fontaine publique) ;
- autres sources : Treffot Mathias, Unis pour rebâtir, communes et particuliers, urbanistes, architectes et entrepreneurs. La reconstruction des villages détruits de la Poche de Colmar, Ammerschwihr, Mittelwihr et Sigolsheim (1945-1958), mémoire de Master, sous la direction de François Igersheim, Université de Strasbourg, Strasbourg, 2007 ;
- remarque : Sur cette commune, Stoskopf, en tant qu'architecte en chef, a la charge de superviser tous les architectes reconstructeurs et collabore avec une société coopérative de reconstruction. Outre un projet d'hôtel de ville assez proche de celui d'Ammerschwihr, l'architecte s'attache à la reconstruction d'une petite église protestante et d'une église catholique plus importante. La tour de l'ancien clocher est transformée en une chapelle du souvenir, en hommage aux morts de la commune.

Niederbronn-les-bains (67)

4 occurrences entre 1956 et 1975 ; 2 lieux de culte (temple et église), 1 équipement (reconstruction du bâtiment voyageur de la gare), 1 propriété privée.
- remarque : Outre la rénovation des églises, Stoskopf a conçu un projet jamais réalisé pour le compte de Dominique De Dietrich. La composition proposée s'étire en longueur dans le site et propose une expression académique teintée de classicisme.

Obernai (67)

4 occurrences entre 1954 et 1972 ; 1 plan d'ensemble (rénovation urbaine), 3 équipements divers.
- autres sources : Pflimlin Pierre, Société d'aménagement et d'équipement de la région de Strasbourg 1957-1967, 1967.
- remarque : Réalisé au milieu des années 1950, le groupe scolaire suit une composition adaptée à la topographie du site. Un axe Nord-Sud structure la disposition d'ensemble, constituant la ligne de séparation des sexes. L'école maternelle, placée à l'entrée du site, fait office de seuil dans le parcours au sud alors qu'un préau circulaire ferme la perspective au Nord. Par ailleurs, le village de vacances d'Obernai est un des premiers Villages Vacances Françaises (VVF).

Poissy (78)

5 occurrences entre 1956 et 1962 ; 1 ensemble de logements (cité Poissy-Beauregard – 2142 logements), 1 église, 2 centres commerciaux, 1 groupe scolaire ;
- publications : Urbanisme, n°64, 1959.
- remarque : Conçue pour loger les ouvriers des usines Simca, la cité réunit 2 142 logements répartis dans 46 volumes, dont trois bâtiments tours construits sur un terrain de 30 hectares. Hormis les tours de 14 ou 10 niveaux, l'ensemble des bâtiments est de

5 niveaux. Un grand axe monumental structure la composition du plan de masse de cet ensemble. Les dispositifs techniques et architecturaux sont similaires à ceux employés à Vernouillet, aux Mureaux et dans les premières tranches de Créteil.

Riquewihr (68)

34 occurrences entre 1947 et 1980 ; 13 propriétés individuelles ; 11 équipements publics dont 3 programmes scolaires ;
- remarque : 14 projets sont uniquement signés par Michel Porte.

Schiltigheim (67)

4 occurrences entre 1952 et 1975 ; 2 plans d'ensemble (grand ensemble et lotissement) ; 2 opérations de logement collectif ;
- architectes associés : Joffet (paysagiste grand ensemble)
- remarque : L'opération majeure réalisée par Stoskopf est le grand ensemble de Bischheim-Schiltigheim. Sur une surface de 15 hectares, sont réalisés des volumes abritant 1205 logements réalisés pour le compte de la SERS.

Strasbourg (67) :

50 occurrences entre 1939 et 1981 (agglomération strasbourgeoise)
- principaux grands ensembles (Stoskopf architecte en chef) :
. Strasbourg Meinau, cité de la Canardière (1957-1964)
. Strasbourg Cronenbourg (1966-1969)
. Strasbourg Esplanade (1958-1971)
- autres grands ensembles (Stoskopf architecte d'opération) :
. Strasbourg Hautepierre
. Strasbourg Neuhof
. Elsau
- autres opérations de logement :
. opération de l'Homme-de-Fer (reconstruction)
. cités du quai des Belges et des Alpes (1950-1957)
. immeuble La Résidence (1957)
. immeuble boulevard d'Anvers (1956-1960)
. immeuble Casaramona (1969)
- équipements :
. siège social de la direction générale de la Sogenal, rue du Dôme (1972-1979)
. centre administratif de la Sogenal, Oberhausbergen (1964-1968)
. maison du Crédit Mutuel, Strasbourg Wacken (1967-1978)

Selestat (67)

11 occurrences entre 1947 et 1983 ; 5 plans d'ensemble (lotissements), 2 propriétés individuelles, 1 commerce, 2 équipements hospitaliers, 1 opération de logement collectif ;
- remarque : Outre les études concernant des plans de lotissement, un des premiers projets importants de Stoskopf est implanté

à Sélestat. En effet, la construction de l'hôpital civil, à partir de 1955, est le premiers édifice public de cette importance signé par Stoskopf. L'édifice est conçu selon un plan en forme de « T », permettant un accès central qui dessert deux ailes principales, légèrement incurvées et se développant chacune sur 4 étages. Les recherches concernant les plans de lotissement sont très proches de celles effectuées pour Brumath. Par ailleurs, le projet de station service est uniquement signé par Michel Porte.

Sevran (93)

1 occurrence entre 1965 et 1967 (hôpital pour chroniques) ;
- architectes associés : Pierre Muller
- publications : Techniques et Architecture, n°2, 1965.
- autres sources : Visages de la SCIC, Paris, 1971.
- remarque : Suite à un concours lancé par la Scic, le projet, réalisé entre 1965 et 1967, marque une volonté de sortir de la rationalisation des équipements hospitaliers. La composition est une tentative pour échapper à la froideur de certaines constructions hospitalières en diversifiant les volumes et en réservant de généreux espaces verts. En effet, les 800 lits sont répartis dans trois volumes distincts de quatre niveaux qui suivent des formes brisées. Un volume central, organisé autour d'un patio, accueille les services communs, l'administration, et distribue ainsi aisément l'ensemble du site (au niveau du sous-sol).

Sigolsheim (68) :

12 occurrences entre 1945 et 1971 ; 2 plans d'ensembles (reconstruction et un lotissement), 3 propriétés privées, 7 équipements divers ;
- autres sources : Treffot Mathias, Unis pour rebâtir, communes et particuliers, urbanistes, architectes et entrepreneurs. La reconstruction des villages détruits de la Poche de Colmar, Ammerschwihr, Mittelwihr et Sigolsheim (1945-1958), mémoire de Master, sous la direction de François Igersheim, Université de Strasbourg, Strasbourg, 2007.

Valentigney (25)

5 occurrences entre 1959 et 1977 ; 1 ensemble de logements (cité La Ferme du Buy - 2 500 logements), 1 plan de lotissement (Les Buis - 50 pavillons), 2 programmes scolaires (école maternelle, groupe scolaire), 1 foyer de jeunes travailleurs, 1 centre commercial.
- publications : Techniques et Architecture, n° 1, 1962
- remarque : Ensemble construit pour loger les ouvriers de Peugeot à Valentigney, le plan masse strictement orthogonal de l'opération s'apparente aux opérations contemporaines de Stoskopf. Implanté sur un terrain avec une forte déclivité, il est constitué par le croisement de deux axes majeurs et la mise en œuvre d'une place centrale de 6 500 m2 . La création d'un parc d'un hectare et demi agrémente le cœur de la cité.

Vernouillet (78)

5 occurrences entre 1958 et 1959 ; 1 ensemble de logements (cité du Parc – 813 logements), 1 chapelle, 1 centre commercial, 1 centre social, 2 groupe scolaires ;
- publications : Techniques et Architecture, n° 1, 1959, / Urbanisme, n°64, 1959 ;
- autres sources : POLyphonie des valeurs : la Cité du Parc à Vernouillet, CAUE 78, 2014 ;

- remarque : Ce grand ensemble est commandité par la CIRP pour loger les ouvriers des usines automobiles Simca de Poissy. La composition prend place dans le parc du château de la commune. Sur une surface de 17 hectares, l'architecte répartit son programme dans 18 volumes distincts variant entre 5 et 14 niveaux (Tour-Hlm). L'architecture linéaire des barres de 5 niveaux (Logeco) contrastent avec l'architecture plus animée de la tour centrale et surtout celle des divers équipements qui agrémentent l'ensemble.

Vittel (88)

5 occurrences entre 1949 et 1963 ; 2 plans d'ensemble, 1 équipement (hôpital), 2 propriétés privées ;
- remarque : Le projet consiste à aménager l'hôpital civil de Vittel dans un édifice hôtelier construit dans les années 1930. Le programme hospitalier, déployé dans les deux ailes d'un édifice au plan en forme de «V », permet la séparation des sexes. Les anciens espaces publics du rez-de-chaussée deviennent les espaces techniques de l'hôpital.

Wihr-au-Val (68)

5 occurrences entre 1948 et 1978 ; 1 plan de reconstruction, 2 équipements publics (hôtel de ville, école), 2 propriétés privées ;
- architectes associés : Albert Chevin, Jean Du Cailar, Jean-Jacques Risser (pour les projets d'équipements)
- remarque : Sur cette commune, Stoskopf, en tant qu'architecte en chef, a la charge de superviser tous les architectes reconstructeur. Dans cette commune, il ne signe pas de reconstruction de maisons particulières, travaillant uniquement sur le plan de reconstruction et les deux équipements. Ceux-ci présentent l'intérêt d'être articulés autour de l'ancienne tour d'enceinte de la cité. Les deux propriétés privées se réfèrent à des travaux plus tardifs, signés uniquement par Michel Porte.

II.3 - synthèse programmatique

• lieux de culte et édifices à caractère religieux

(extrait du répertoire complet, 36 occurences classées par ordre chronologique.)

DENOMINATION PROJET	DATES	LIEU
Chapelle de l'Hopital	**1951-1953**	**Erstein (67)**
Presbytère	**1951-1955**	**Jebsheim (68)**
Presbytère	**1951-1969**	**Sigolsheim (68)**
Monuments aux fusillés	**1952**	**Belfort (90)**
Reconstruction de la chapelle Sainte-Croix	**1952-1955**	**Saint-Hippolyte (68)**
Eglise	**1952-1968**	**Sigolsheim (68)**
Monument aux morts	**1953-1954**	**Sigolsheim (68)**
Eglise protestante Saint-Martin	**1953-1957**	**Jebsheim (68)**
Mairie	**1953-1960**	**Mittelwihr (68)**
Chapelle de Bondy	**1955**	**Bondy (93)**
Eglise paroissiale Saints-Nazaire-et-Celse	**1956**	**Brumath (67)**
Monuments aux morts	**1956-1957**	**Ammerschwihr (68)**
Presbytère	**1958**	**Mittelwihr (68)**
Chapelle	**1959**	**Vernouillet (78)**
Eglises (catholique et protestante), chapelle du cimetière	**1959-1961**	**Mittelwihr (68)**
Notre-Dame des Neiges	**1960**	**Les Mureaux (78)**
Eglise paroissiale Saint-Louis	**1960-1962**	**Poissy-Beauregard (78)**
Presbytère protestant	**1962**	**Riquewihr (68)**
Centre paroissial église provisoire	**1962-1965**	**Colmar (68)**
Eglise protestante Saint Jean	**1964-1966**	**Colmar (68)**
Eglise Saint-Michel	**1965**	**Créteil Mont Mesly (94)**
Eglise Sainte-Croix	**1965-1967**	**Lingolsheim (67)**
Eglise de Tous-les-Saints	**1967**	**Bobigny (93)**
Eglise de Malmerspach Saint Amarin	**1967**	**Saint-Amarin (68)**
Eglise du Christ-Roi	**1968-1970**	**Bischeim (67)**
Chapelle de Floréal	**1969**	**Saint Denis (93)**
Eglise "La Chaussée"	**1971**	**Bindernheim (67)**
Eglise catholique d'Oberbetschdorf rénovation	**1972**	**Betschdorf (67)**
Eglise paroissiale, travaux d'entretien	**1972-1973**	**Grussenheim (68)**
Clocher du centre diocésain	**1974**	**Créteil Mont Mesly (94)**
Eglise protestante rénovation	**1974**	**Kulhendorf (67)**
Eglise catholique Saint Martin	**1975**	**Niederbronn-les-bains (67)**
Temple protestant Saint Jean	**1975**	**Niederbronn-les-bains (67)**
Eglise "La Chaussée"	**1976**	**Bartenheim (68)**
Eglise Saint-Michel	**1976**	**Soufflenheim (67)**
Eglise Notre-Dame de Créteil (centre diocésain)	**1978**	**Créteil (94)**

• équipements scolaires

(extrait du répertoire complet, 39 occurences classées par ordre chronologique.)

DENOMINATION PROJET	DATES	LIEU
Ecole primaire mixte		**Colmar (68)**
Institut de l'Assomption		**Colmar (68)**
Groupe scolaire	**1937-1939**	**Haguenau (67)**
Groupe scolaire	**1949-1952**	**Ammerschwihr (68)**
Groupe scolaire	**1949-1953**	**Bischwiller (67)**
Construction d'un pavillon de chef de travaux	**1949-1953**	**Rouffach (68)**
Groupe scolaire	**1949-1956**	**Sigolsheim (68)**
Groupe scolaire	**1951-1957**	**Kingersheim (68)**
Ecole	**1951-1959**	**Wihr-au-Val (68)**
Ecole maternelle	**1952-1953**	**Ittenheim (67)**
Ecole maternelle	**1952-1953**	**Katzenthal (68)**
Ecole maternelle	**1952-1956**	**Riquewihr (68)**
Ecole maternelle	**1953-1963**	**Liepvre (68)**
Groupe scolaire	**1954-1956**	**Obernai (67)**
Ecole primaire	**1955-1956**	**Riquewihr (68)**
Ecole primaire	**1955-1961**	**Mittelbergheim (68)**
Groupe scolaire n°1	**1958**	**Créteil Mont Mesly (94)**
Groupe scolaire n°2	**1958**	**Créteil Mont Mesly (94)**
Groupe scolaire n°6 LES GUIBLETS	**1958-65**	**Créteil Mont Mesly (94)**
Groupe scolaire	**1959**	**Valentigney (25)**
Groupe scolaire n°1	**1959**	**Vernouillet (78)**
Groupe scolaire	**1960-1962**	**Poissy-Beauregard (78)**
Bâtiments des instituteurs	**1961**	**Riquewihr (68)**
Groupe scolaire n°3, quartier des émouleuses	**1961-1963**	**Créteil Mont Mesly (94)**
Groupe scolaire n°4 LE FORT A FAIRE	**1961-1963**	**Créteil Mont Mesly (94)**
2e Cité Universitaire Esplanade	**1961-1963**	**Strasbourg (67)**
Ecole des garçons	**1962-1966**	**Eguisheim (68)**
Groupe scolaire n°5 LE PETIT BOIS	**1964-1965**	**Créteil Mont Mesly (94)**
Ecole communale	**1964-1967**	**Sigolsheim (68)**
Groupe scolaire Saint Denis	**1967**	**Saint-Denis (93)**
Projet de Bibliothèque Nationale et Universitaire	**1967-1970**	**Strasbourg (67)**
Lycée Hôtelier et Technique	**1967-1975**	**Illkirch-Graffenstaden (67)**
Rénovation gymnase Jean Sturm	**1971-1981**	**Strasbourg (67)**
Ecole maternelle	**1973-1980**	**Betschdorf (67)**
Agrandissement de l'Ecole Maternelle	**1976-1979**	**Kilstett (67)**
Ecole maternelle	**1977**	**Valentigney (25)**
Ecole	**1977**	**Zimmerbach (68)**
Restaurant Universitaire	**1977-1980**	**Illkirch-Graffenstaden (67)**
Ecole rue des potiers	**1978-1979**	**Betschdorf (67)**
Ecole Maternelle	**1979**	**Brumath (67)**
Rénovation du Groupe scolaire de Niederbetschdorf	**1980**	**Betschdorf (67)**

• autres équipements publics

(extrait du répertoire complet, 72 occurences classées par ordre chronologique.)

DENOMINATION PROJET	DATES	LIEU
Hotel de Police		**Belfort (90)**
Maison forestière		**Colmar (68)**
Centre de recherches agronomiques		**Colmar (68)**
Centre de promotion économique et social de la		**Exincourt (25)**
Bain municipal		**Haguenau (67)**
Aérogare de Strasbourg	**1937-1939**	**Strasbourg (67)**
Agrandissement de la gare de Munster	**1939**	**Munster (68)**
Maison d'accueil de la Batellerie du Rhin	**1939**	**Strasbourg (67)**
Cimetière des fusillées et des enfants morts pour la	**1946**	**Etobon (70)**
Reconstruction du bâtiment voyageur de la gare	**1946-1960**	**Niederbronn-les-bains**
Maison forestière du Hohenfels	**1947-1951**	**Dambach (67)**
Maison forestière du Fischeracker	**1947-1951**	**lägerthal (67)**
Maison forestière	**1948-1952**	**Ammerschwihr (68)**
Mairie	**1948-1960**	**Wihr-au-Val (68)**
Hospices civils reconstruction	**1950-1953**	**Ammerschwihr (68)**
Hotel de Ville	**1950-1953**	**Sigolsheim (68)**
Fontaines publiques	**1950-1954**	**Sigolsheim (68)**
Hotel de Ville	**1950-1956**	**Ammerschwihr (68)**
Cave coopérative	**1952**	**Eguisheim (68)**
Mairie	**1953-1954**	**Riquewihr (68)**
Vestiaires et douches pour la piscine	**1954-1956**	**Obernai (67)**
Bains municipaux	**1955-1960**	**Riquewihr (68)**
Restructuration hôtel de ville	**1956-1976**	**Brumath (67)**
Foyer de jeunes travailleurs	**1956-58**	**Les Mureaux (78)**
Manufacture alsacienne de broches	**1957**	**Colmar (68)**
Maison du garde-forestier	**1957**	**Riquewihr (68)**
Projet de quartier Européen	**1957**	**Strasbourg (67)**
Maison de la jeunesse Créteil	**1957-1960**	**Créteil Mont Mesly (94)**
Fontaine publique	**1957-1960**	**Mittelwihr (68)**
Chaufferie du "théâtre cinéma"	**1957-1961**	**Créteil Mont Mesly (94)**
Centre social	**1958-1960**	**Créteil Mont Mesly (94)**
Institut médico-pédagogique et professionnel	**1958-1970**	**Créteil Mont Mesly (94)**
Centre social	**1959**	**Vernouillet (78)**
Stade nautique à Rabat au Maroc (concours)	**1960**	
Stade nautique à Monaco (concours)	**1960**	
Abattoir Municipal	**1960-1961**	**Colmar (68)**
Foyer de jeunes travailleurs	**1961-1964**	**Créteil Mont Mesly (94)**
Gare routière abri voyageurs	**1962**	**Colmar (68)**
Trésorerie Générale, aménagements	**1962**	**Colmar (68)**

Résidence pour personnes agées n°1	1962	Créteil Mont Mesly (94)
Maison de la sage-femme	1962-1963	Riquewihr (68)
Salle d'accueil, musée des maquettes, place centrale	1962-1965	Créteil Mont Mesly (94)
Foyer de jeunes travailleurs	1963	Valentigney (25)
Caserne Ganeval	1963-1968	Strasbourg (67)
Projet de nouvelle Mairie	1964	Strasbourg (67)
Foyer de célibataires	1964-1971	Bischeim (67)
Centre culturel place "k" Esplanade	1965	Strasbourg (67)
Maison forestière intercommunale	1965-1966	Illkirch-Graffenstaden (67)
Résidence pour personnes agées n°2	1965-1967	Créteil Mont Mesly (94)
Maison de la culture Créteil	1966	Créteil Mont Mesly (94)
Locaux de service et sociaux	1966	Cronenbourg (67)
Foyer de jeunes travailleurs	1966	Saint Denis (93)
Foyer de jeunes travailleurs	1968	Sainte Geneviève des Bois (94)
Maison forestière	1969	Brumath (67)
Toilettes publiques	1969-1970	Riquewihr (68)
Salle des fêtes	1970	Créteil Mont Mesly (94)
Foyer pour étudiants	1972-1973	Colmar (68)
Foyer de célibataires	1972-1974	Colmar (68)
Gymnase-salle des fêtes	1974	Betschdorf (67)
Centre social de l'enfance	1974	Créteil Mont Mesly (94)
Poste de gendarmerie	1974	Riquewihr (68)
Holzhof résidence pour personnes agées	1975-1977	Strasbourg (67)
Dépôt d'incendie	1977	Eguisheim (68)
Mairie aménagement	1978	Betschdorf (67)
Couverture d'un terrain de basket	1978	Eguisheim (68)
Gendarmerie	1978	Sarre-Union (67)
Gendarmerie	1978	Wantzenau (67)
Salle polyvalente	1979-1980	Betschdorf Reimerswiller (67)
Gendarmerie	1980	Marmoutier (67)
Dépôt incendie	1981	Betschdorf (67)
Agrandissement de l'hôtel de ville	1981	Colmar (68)
Musée de la Poterie	1982	Betschdorf (67)

II.4 - répertoire complet

Le repertoire complet des oeuvres est le fruit de nos dépouillements dans les différents fonds d'archives. Son établissement a permis, outre le recensement des oeuvres, de mesurer l'importance de certains commanditaires, associés, lieux d'exercice, type de programmes et d'opérations conduits par les équipes liées à Stoskopf.

Le premier critère de classement de ce répertoire est géographique, puis chronologique et enfin, en dernier lieu, programmatique. Les projets d'études et les premiers travaux de l'architecte ont été volontairement rassemblés en introduction du tableau (localisation : AA Projet d'étude).

La cote archivistique indiquée pour chaque occurence est la première cote de réfèrence dans le fonds d'archive concerné. Lorsque le projet a fait l'objet d'une publication, la référence de celle-ci est également mentionné. Lorsque cela a été possible, une illustration a été ajoutée pour donner un aperçu rapide du projet.

Une demeure de style classique français — **PROJET D'ETUDE** — **1925**

localisation : **AA Projet d'étude**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Projet en classe d'admisssion à l'école régionale d'architecture de Strasbourg

cote : AFS24
publications / remarque :

Un belvédère — **PROJET D'ETUDE** — **1926**

localisation : **AA Projet d'étude**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Esquisse d'admission à l'école régionale d'architecture de Strasbourg

cote : AFS24
publications / remarque :

Une mairie-école — **PROJET D'ETUDE** — **1928**

localisation : **AA Projet d'étude**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Projet de seconde classe à l'école régionale d'architecture de Strasbourg

cote : AFS24
publications / remarque :

Une chapelle de pèlerinage — **PROJET D'ETUDE** — **1932**

localisation : **AA Projet d'étude**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Esquisse de 12 heures, Grand Prix de Rome 1932

cote : ADBR 60J3
publications / remarque :
Vincent&fréal, Les Concours d'architecture, 1931-1932

Un centre d'éducation militaire — **PROJET D'ETUDE** — **1932**

localisation : **AA Projet d'étude**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : concours d'émulation du 23 novembre 1932

cote :
publications / remarque :
Vincent&fréal, Les Concours d'architecture, 1932-1933

Motif d'entrée du musée de la marine — **PROJET D'ETUDE** — **1933**

localisation : **AA Projet d'étude**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Esquisse de 12 heures, Grand Prix de Rome 1933

cote :
publications / remarque :
Vincent&fréal, Les Concours d'architecture, 1932-1933

Un muséum d'histoire naturelle — **PROJET D'ETUDE** — **1933**

localisation : **AA Projet d'étude**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Esquisse de 24 heures, Grand Prix de Rome 1933

cote :
publications / remarque :
Vincent&fréal, Les Concours d'architecture, 1932-1933

Une église de pèlerinage — **PROJET D'ETUDE** — **1933**

localisation : **AA Projet d'étude**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Concours définitif du Grand Prix de Rome 1932

cote : ADBR 60J3
publications / remarque :
Vincent&fréal, Les Concours d'architecture, 1932-1933 / L'Architecture, 1933.

Un Ministère des Affaires étrangères — **PROJET D'ETUDE** — **1933**

localisation : **AA Projet d'étude**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Projet d'étude

cote : AFS d02, AN AJ52
publications / remarque :

Folie contemporaine — **PROJET D'ETUDE** — **1934-1935**

localisation : **AA Projet d'étude**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Projet d'étude

cote : IFA 349 AA1
publications / remarque :
Prix Guadet 1935 /
Vincent&fréal, Les Concours d'architecture, 1933-1934

Une cité de cheminots — **PROJET D'ETUDE** — **1935**

localisation : **AA Projet d'étude**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Prix Labarre 1935

cote : ENSBA LAB078
publications / remarque :

Une maison de week-end, exposition de l'habitation — **PROJET D'ETUDE** — **1936**

localisation : **AA Projet d'étude**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, François Herrenschmidt, Gauthier
adres. / données : Concours organisé par l'Architecture d'Aujourd'hui

cote : AFS d02
publications / remarque :
L'Architecture d'Aujourd'hui, janvier 1936

Le Lit à Colonnes / concours de décors — **PROJET D'ETUDE** — **1942**

localisation : **AA Projet d'étude**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Projet d'étude / Premier prix du concours de la revue

cote : ADBR 60J2d20, 60J2d07
publications / remarque :

Salon et salle à manger de l'Amiral, cuirassé "Strasbourg" — **DECORS** — **1937-1939**

localisation : **AA Projet d'étude**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AFS d02
publications / remarque :
Information CV 1940

Villa à Bruxelles-Ucele — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1937-1939**

localisation : **AA Projet d'étude (Bruxelles)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AFS d02
publications / remarque :
Information CV 1940

Restauration du château de Dachstein — **EQUIPEMENT** — **1937-1939**

localisation : **AA Projet d'étude (Dachstein)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AFS d02
publications / remarque :
Information CV 1940

Décors de Don Giovanni — **DECORS** — **1935**

localisation : **AA Projet d'étude (Paris)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Prix Chenavart 1937

cote : ADBR 60J2
publications / remarque :

Pavillon d'Alsace Exposition Universelle des Arts et Techniques — **DECORS** — **1937**

localisation : **AA Projet d'étude (Paris)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, François Herrenschmidt et Olivier de Lapparent
adres. / données :

cote : ADBR 60J1d05
publications / remarque :

Décoration du restaurant "A la Cigogne" — **DECORS** — **1937-1938**

localisation : **AA Projet d'étude (Paris)**
maître d'ouvrage : M. Théodore Cattin
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : rue Duphot

cote : ADBR 60J1
publications / remarque :

Décors et aménagement de l'avenue Montaigne, fêtes de la paix. — **PROJET D'ETUDE** — **1945**

localisation : **AA Projet d'étude (Paris)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Projet non réalisé

cote : IFA 349AA3
publications / remarque :

Agence de la Société Alsacienne de Banque — **EQUIPEMENT** — **1937-1939**

localisation : **AA Projet d'étude (Saint-Louis)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AFS d02
publications / remarque :

Projet de reconstruction d'Ammerschwihr — **RECONSTRUCTION** — **1945-1949**

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage : MRU
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J272
publications / remarque :
Techniques et Architecture, n° 3-4, 1949 / Urbanisme, n°45-46, 1956

Propriété Kuehn — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1947**

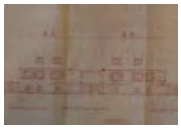
localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Jacques Kuehn
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1414
publications / remarque :

Propriété Fuchs — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1947-1951**

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Louis Fuchs
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1025
publications / remarque :



Propriété Meyer — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1947-1951**

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Jérôme Meyer
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Pierre Keller
adres. / données :

cote : ADHR 34J338
publications / remarque :

Propriété Adam — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1947-1970**

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Théodore Adam
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J665
publications / remarque :

Maison forestière — EQUIPEMENT PUBLIC — 1948-1952

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J54
publications / remarque :
Voir Lichtlé, 2005

Propriété Kohler — PROPRIETE INDIVIDUELLE — 1949-1951

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Alphonse Kohler
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : place du marché

cote : ADHR 34J1484
publications / remarque :

Propriété Guthmann — PROPRIETE INDIVIDUELLE — 1949-1952

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Xavier Guthmann
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1383
publications / remarque :

Groupe scolaire — SCOLAIRE — 1949-1952

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Jean du Cailar
adres. / données : Inauguré le 26 octobre 1952 en présence de 1500 anciens combattants

cote : ADHR 34J47-49
publications / remarque :
Voir Lichtlé, 2005

Propriété Spettel — PROPRIETE INDIVIDUELLE — 1949-1953

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Louis Spettel
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Rue des raisins

cote : ADHR 34J1475
publications / remarque :

Propriété Salzmann — PROPRIETE INDIVIDUELLE — 1949-1959

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Marie-Antoinette Salzmann
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J42
publications / remarque :

Propriété Rieder reconstruction — PROPRIETE INDIVIDUELLE — 1949-1960

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Philippe Rieder
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J322
publications / remarque :

Hospices civils reconstruction — EQUIPEMENT PUBLIC — 1950-1953

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskop, Robert Lutz
adres. / données :

cote : ADHR 34J2
publications / remarque :

Hôtel de Ville — EQUIPEMENT PUBLIC — 1950-1956

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskop, Albert Schwein
adres. / données : Inauguré en 1956

cote : ADHR 34J1372
publications / remarque :
Voir Lichtlé, 2005

Propriété Heinrich — PROPRIETE INDIVIDUELLE — 1950-1957

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Maurice Heinrich
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J10
publications / remarque :

Propriété Klein reconstruction — PROPRIETE INDIVIDUELLE — 1951-1954

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Paul Klein
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J156
publications / remarque :

Propriété Griss — PROPRIETE INDIVIDUELLE — 1951-1958

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Charles Griss
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J19
publications / remarque :

Propriété Weibel — PROPRIETE INDIVIDUELLE — 1952-1953

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Joseph Weibel
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J886
publications / remarque :

Propriété Schoech — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1952-1960**

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage : Me. Veuve Albert Schoech
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : cours d'Aspach

cote : ADHR 34J26
publications / remarque :

Propriété Fromm, reconstruction partielle — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1953-1960**

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Fromm
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1025
publications / remarque :

Propriété et caves Sick — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1953-1961**

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Joseph Sick
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J6
publications / remarque :

Propriété Meyer — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1955-1958**

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Théodore Meyer
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : route de Kintzheim

cote : ADHR 34J1262
publications / remarque :

Monuments aux morts — **CULTE** — **1956-1957**

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Inauguré le 11 novembre 1957

cote : ADHR 34J341/6
publications / remarque :
Voir Lichtlé, 2005

Propriété Kauffmann — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1958**

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Kauffmann-Klein
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : cave à vins

cote : ADHR 34J1898
publications / remarque :

Propriété Schiele, transformation — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1972-1975**

localisation : **Ammerschwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Jérôme Schiele
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J803
publications / remarque :

Propriété Kettner — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1949**

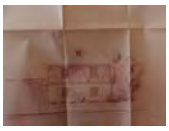
localisation : **Aubure (68)**
maître d'ouvrage : Alfred Kettner
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Jules Haas
adres. / données :

cote : ADHR 34J882
publications / remarque :

Propriété Pfiffer — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1947-1951**

localisation : **Baldenheim (68)**
maître d'ouvrage : M. Pfiffer Willy
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : rue de Sélestat

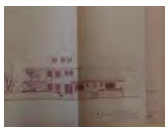
cote : ADHR 34J1389
publications / remarque :



Propriété Greiner reconstruction — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1951-1955**

localisation : **Barr (68)**
maître d'ouvrage : M. Bernard Greiner
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1528
publications / remarque :



Eglise "La Chaussée" — **CULTE** — **1976**

localisation : **Bartenheim (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1721
publications / remarque :

Hôtel de Police — **EQUIPEMENT PUBLIC**

localisation : **Belfort (90)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J907
publications / remarque :

Monuments aux fusillés — **CULTE** — **1952**

localisation : **Belfort (90)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADTB 44J29W822
publications / remarque :

Cité Béchaud — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1953-1957**

localisation : **Belfort (90)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote :
publications / remarque :

Hôtel du Lion — **TOURISME** — **1960**

localisation : **Belfort (90)**
maître d'ouvrage : Société Anonyme pour l'équipement hotelier de Belfort
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte et Paul Oudard
adres. / données :

cote : ADTB 44J29W876
publications / remarque :

Librairie de la Presse — **COMMERCE** — **1961**

localisation : **Belfort (90)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte, Georges Oudart
adres. / données : rue du faubourg de France

cote : ADHR 34J1244
publications / remarque :

Piscine — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1963**

localisation : **Belfort (90)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque :
CV 1964

Quartier de Belfort vieille ville — **RECONSTRUCTION** — **1964-1976**

localisation : **Belfort (90)**
maître d'ouvrage : SCIC / SVCI
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 98 logements

cote : ADTB 44J29W673
publications / remarque :

Cité de la Méchelle — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1971**

localisation : **Belfort (90)**
maître d'ouvrage : ALSTHOM
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J767
publications / remarque :

Projet de reconstruction — **RECONSTRUCTION** — **1945-1949**

localisation : **Bennwihr (68)**
maître d'ouvrage : MRU
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J492 / IFA 349 AA7
publications / remarque :

Caisse Mutuelle de Dépôts et de Prêts et Pharmacie — **COMMERCE** — **1971**

localisation : **Betschdorf (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler.
adres. / données :

cote : ADBR 67J395
publications / remarque :

Eglise catholique d'Oberbetschdorf rénovation — **CULTE** — **1972**

localisation : **Betschdorf (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler.
adres. / données :

cote : ADBR 67J1230
publications / remarque :

Ecole maternelle — **SCOLAIRE** — **1973-1980**

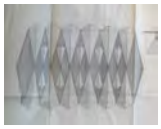
localisation : **Betschdorf (67)**
maître d'ouvrage : commune de Betschdorf
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J386
publications / remarque :

Gymnase-salle des fêtes — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1974**

localisation : **Betschdorf (67)**
maître d'ouvrage : commune de Betschdorf
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données :

cote : ADBR 67J1223
publications / remarque :



Lotissement rue de l'avenir — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1977-1983**

localisation : **Betschdorf (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données :

cote : ADBR1224
publications / remarque :

Mairie aménagement — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1978**

localisation : **Betschdorf (67)**
maître d'ouvrage : commune de Betschdorf
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données :

cote : ADBR 67J1227
publications / remarque :

Ecole rue des potiers — **SCOLAIRE** — **1978-1979**

localisation : **Betschdorf (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR1236
publications / remarque :

Rénovation du Groupe scolaire de Niederbetschdorf — **SCOLAIRE** — **1980**

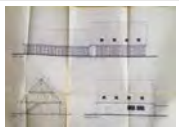
localisation : **Betschdorf (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données :

cote : ADBR1225
publications / remarque :

Dépôt incendie — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1981**

localisation : **Betschdorf (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données :

cote : ADBR1237
publications / remarque :



Siroperie — **INDUSTRIEL** — **1981**

localisation : **Betschdorf (67)**
maître d'ouvrage : Société Européenne de Brasserie
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données :

cote : ADBR
publications / remarque :

Musée de la Poterie — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1982**

localisation : **Betschdorf (67)**
maître d'ouvrage : commune de Betschdorf
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données :

cote : ADBR 67J1223
publications / remarque :

Salle polyvalente — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1979-1980**

localisation : **Betschdorf Reimerswiller (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données :

cote : ADBR 67J1340
publications / remarque :

Eglise "La Chaussée" — **CULTE** — **1971**

localisation : **Bindernheim (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1814
publications / remarque :

Foyer de célibataires — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1964-1971**

localisation : **Bischheim (67)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données : 88 chambres

cote : ADBR 67J1120
publications / remarque :

Eglise du Christ-Roi — **CULTE** — **1968-1970**

localisation : **Bischheim (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données : 430 places. Autels et ambon de J.Cattan.

cote : ADBR 67J417
publications / remarque :

Logements modèle ATHOME — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1972-1974**

localisation : **Bischheim (67)**
maître d'ouvrage : OPHLM
maître d'oeuvre : Aura. / architectes d'opération : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données : 55 logements / modèle innovation 1974

cote : ADBR 67J1186
publications / remarque :

Propriété Broly — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1956-1958**

localisation : **Bischwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Broly
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1935
publications / remarque :

Groupe scolaire — **SCOLAIRE** — **1949-1953**

localisation : **Bischwiller (67)**
maître d'ouvrage : ASR du canton de Bischwiller
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Jean du Cailar
adres. / données :

cote : ADHR 34J1305
publications / remarque :

SIBAR Bischwiller — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1973-1976**

localisation : **Bischwiller (67)**
maître d'ouvrage : SIBAR
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 60 logements

cote : ADBR 67J492
publications / remarque :

Propriété Pflieger — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1971**

localisation : **Blodelsheim (68)**
maître d'ouvrage : M. Pflieger
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : rue du canal

cote : ADHR 34J1222
publications / remarque :

Cité du Pont de Pierre — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1955-1958**

localisation : **Bobigny (93)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Mosser archi. associé.
adres. / données : 560 logements

cote :
publications / remarque :
Techniques et Architecture, n° 4, 1958

Eglise de Tous-les-Saints — **CULTE** — **1967**

localisation : **Bobigny (93)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf,
adres. / données : 1000 places.

cote :
publications / remarque :
Suzanne Robin, 1955 / Capellades, 1969.

Cité de Bondy — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1954**

localisation : **Bondy (93)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 620 logements

cote : ADHR 34J2266 / 127IFA
publications / remarque :

Chapelle de Bondy — **CULTE** — **1955**

localisation : **Bondy (93)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque :

Logements collectifs — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1965-1970**

localisation : **Bourtzwiller (68)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 20 logements, rue de Vercors

cote : ADHR 34J380
publications / remarque :

Eglise paroissiale Saints-Nazaire-et-Celse — **CULTE** — **1956**

localisation : **Brumath (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1456
publications / remarque :
Elan, n°4, 1957

Restructuration hôtel de ville — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1956-1976**

localisation : **Brumath (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADBR 67J965
publications / remarque :

Le Tilleul zone pavillonaire — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1956-1976**

localisation : **Brumath (67)**
maître d'ouvrage : SAERS / SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données : 210 logements

cote : ADBR 67J278
publications / remarque :

Maison Stoskopf - divers travaux — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1959-1965**

localisation : **Brumath (67)**
maître d'ouvrage : M. G. Stoskopf
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J279
publications / remarque :

Hopital du Stephansfeld - pavillon Sainte Marie — **HOPITAL** — **1963**

localisation : **Brumath (67)**
maître d'ouvrage : Hopital du Stephansfeld
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J215
publications / remarque :

Hopital du Stephansfeld - centre social — **HOPITAL** — **1963-1965**

localisation : **Brumath (67)**
maître d'ouvrage : Hopital du Stephansfeld
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J215
publications / remarque :

Hopital du Stephansfeld - nouveau pavillon Sainte Odile — **HOPITAL** — **1964**

localisation : **Brumath (67)**
maître d'ouvrage : Hopital du Stephansfeld
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J589
publications / remarque :

Projet du Herrenwald — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1965-1974**

localisation : **Brumath (67)**
maître d'ouvrage : M. Charles Hermann
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Projet non réalisé

cote : ADBR 67J1231
publications / remarque :

Hopital du Stephansfeld - pensionnat des hommes — **HOPITAL** — **1968**

localisation : **Brumath (67)**
maître d'ouvrage : Hopital du Stephansfeld
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J220
publications / remarque :

Maison forestière — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1969**

localisation : **Brumath (67)**
maître d'ouvrage : Ville de Brumath
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J280
publications / remarque :

Hopital du Stephansfeld - atelier — **HOPITAL** — **1969**

localisation : **Brumath (67)**
maître d'ouvrage : Hopital du Stephansfeld
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J215
publications / remarque :

Hopital du Stephansfeld - nouveau pavillon d'entrée — **HOPITAL** — **1969**

localisation : **Brumath (67)**
maître d'ouvrage : Hopital du Stephansfeld
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J215
publications / remarque :

Sogenal de Brumath — **EQUIPEMENT** — **1972**

localisation : **Brumath (67)**
maître d'ouvrage : SOGENAL
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J567
publications / remarque :

Hopital du Stephansfeld - foyer post-cure — **HOPITAL** — **1972-1974**

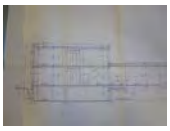
localisation : **Brumath (67)**
maître d'ouvrage : Hopital du Stephansfeld
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J215
publications / remarque :

Hopital du Stephansfeld - extension bloc médical — **HOPITAL** — **1973-76**

localisation : **Brumath (67)**
maître d'ouvrage : Hopital du Stephansfeld
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J215
publications / remarque :



Hopital du Stephansfeld - pavillon Sud aménagements — **HOPITAL** — **1975**

localisation : **Brumath (67)**
maître d'ouvrage : Hopital du Stephansfeld
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données :

cote : ADBR 67J215
publications / remarque :

Hopital du Stephansfeld - pensionnat des femmes — **HOPITAL** — **1975**

localisation : **Brumath (67)**
maître d'ouvrage : Hopital du Stephansfeld
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J245
publications / remarque :

Hopital du Stephansfeld - pavillon Sainte Anne — **HOPITAL** — **1977-1980**

localisation : **Brumath (67)**
maître d'ouvrage : Hopital du Stephansfeld
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J245
publications / remarque :

Hopital du Stephansfeld - centre social — **HOPITAL** — **1978-1979**

localisation : **Brumath (67)**
maître d'ouvrage : Hopital du Stephansfeld
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J235
publications / remarque :

Ecole Maternelle — **SCOLAIRE** — **1979**

localisation : **Brumath (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADBR 67J230
publications / remarque :

Propriété Kirstetter — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1976**

localisation : **Buhl (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J2081
publications / remarque :

Propriété Kaiser — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1977**

localisation : **Buhl (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J2064
publications / remarque :

"Le Survivant", décors — **DECORS** — **1948**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Centre dramatique de l'Est, théâtre municipal de Colmar
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Pièce de Raymond Rouleau

cote : ADHR 34J1399
publications / remarque :

"Le Voyageur sans bagage", décors — **DECORS** — **1948**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Centre dramatique de l'Est, théâtre municipal de Colmar
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Pièce de Jean Anouilh

cote : ADHR 34J1399
publications / remarque :

"Les Nuits de la Colère", décors — **DECORS** — **1949**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Centre dramatique de l'Est, théâtre municipal de Colmar
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Pièce d'Armand Salacrou

cote : ADHR 34J1399
publications / remarque :

HLM — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1950-1956**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 236 logements

cote : ADHR 34J1033
publications / remarque :

Perçée rue Jacques Preiss — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1951**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : rue Stanislas

cote : ADHR 34J2101
publications / remarque :

Propriété Butz — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1951**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Buch
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : rue Voltaire

cote : ADHR 34J1887
publications / remarque :

Hopital Pasteur - Habitation pour le personnel médical — **HOPITAL** — **1952-1953**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Hopital Pasteur
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote :
publications / remarque :

Hopital Pasteur - Bâtiments des internes — **HOPITAL** — **1952-1967**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Hopital Pasteur
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : Avenue de la Liberté

cote : ADHR 34J476
publications / remarque :

Immeuble Ringenbach — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1954-1956**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Ringenbach
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : rue des têtes

cote : ADHR 34J671
publications / remarque :

Propriété Pierre — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1954-1956**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Robert Pierre
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : rue du Frêre

cote : ADHR 34J679
publications / remarque :

Immeuble collectif TOUR — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1954-1958**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Société Immobilière de Colmar et environs
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : Avenue de Lattre de Tassigny

cote : ADHR 34J17
publications / remarque :
Urbanisme, n°45-48, 1956

Pharmacie du Cygne — **COMMERCE** — **1955**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Kelber
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J807
publications / remarque :

Station Henry FRUH — **COMMERCE** — **1955**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : route de Wintzenheim

cote : ADHR 34J1909
publications / remarque :

Hopital Pasteur - Immeuble d'habitations — **HOPITAL** — **1955**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SICCE
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 8 logements, avenue de la Liberté

cote : ADHR 34J13
publications / remarque :

Propriété Augustin — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1955**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Augustin
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J2245
publications / remarque :

Propriété Buch — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1955**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Buch
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 7 rue du Rempart

cote : ADHR 34J2053
publications / remarque :

Propriété Jaeger — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1955**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Jaeger
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 2 boulevard du Champ de Mars

cote : ADHR 34J4
publications / remarque :

Propriété Muller — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1955**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Muller
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : route de Rouffach

cote : ADHR 34J759
publications / remarque :

Cinéma Vauban — **COMMERCE** — **1956**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : compagnie d'assurance Le Devoir
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : 17 rue Saint Léon

cote : ADHR 34J759/2
publications / remarque :

Immeuble collectif LE CONCORDE — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1956**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1586
publications / remarque :

Propriété Friedel — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1956**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Friedel
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1027
publications / remarque :

Hopital Pasteur - Immeuble d'habitations des infirmières — **HOPITAL** — **1956-1959**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SICCE
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : avenue de la Liberté

cote : ADHR 34J13
publications / remarque :

Logements militaires — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1956-1960**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SICCE
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : Avenue Clémenceau

cote : ADHR 34J628
publications / remarque :

Magasin MEUBLES JEANNE d'ARC — **COMMERCE** — **1957**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : rue Jeanne d'Arc

cote : ADHR 34J759/1
publications / remarque :

Manufacture alsacienne de broches — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1957**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1858
publications / remarque :

Librairie de la Presse — **COMMERCE** — **1957-1958**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1253
publications / remarque :

Magasin PHOTO BLOCK — **COMMERCE** — **1957-1964**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : avenue de la République

cote : ADHR 34J1246
publications / remarque :

Hôtel RHIN et DANUBE — **TOURISME** — **1957-1970**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : avenue de la République

cote : ADHR 34J1938
publications / remarque :

Propriété Lallemand — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1958**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Lallemand
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : rue des Serruriers

cote : ADHR 34J1199
publications / remarque :

Propriété Peter — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1958**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Peter
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : lieu dit Talhuben

cote : ADHR 34J1178
publications / remarque :

Tabac-souvenirs Pfaffenhof, — **COMMERCE** — **1958-1959**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Pfaffenhof
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : avenue de la République

cote : ADHR 34J1254
publications / remarque :

Logements militaires LOGELBACH — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1958-1960**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SICCE
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf chef de groupe, architectes associés : Michel Porte, Paul
adres. / données : 240 logements, rue du Logelbach

cote : ADHR 34J86
publications / remarque :

Hopital Pasteur - Home A pour célibataires — **HOPITAL** — **1958-1961**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Hopital Pasteur
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J220
publications / remarque :

CILOF (Logelbach) — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1958-1961**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : CILOF / SICCE
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 40 logements, avenue Clémenceau

cote : ADHR 34J634
publications / remarque :

HLM rue d'Arras — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1958-1963**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 48 logements

cote : ADHR 34J1107
publications / remarque :

HLM rue de Belfort — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1958-1964**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Société coopérative de bâtiments et d'habitations à loyers modérés
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 48 logements, rue de Belfort

cote : ADHR 34J1283
publications / remarque :

Contribution à l'aménagement des secteurs défectueux — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1958-1971**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte, Jean-Pierre Hoog
adres. / données :

cote : ADHR 34J2320
publications / remarque :

Aménagement îlot H — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1959**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1714
publications / remarque :

HLM — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1960**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 820 logements

cote : ADHR 34J1738
publications / remarque :

Immeuble collectif LA PRAIRIE — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1960**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 15 logements / LOGECO

cote : ADHR 34J1950
publications / remarque :

Propriété Bohm — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1960**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Bohm
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : Grand rue

cote : ADHR 34J1880
publications / remarque :

Propriété Haberstroh — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1960**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Haber
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : avenue de la République

cote : ADHR 34J1143
publications / remarque :

Propriété Jean — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1960**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Jean
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : place de l'école

cote : ADHR 34J1192
publications / remarque :

Abattoir Municipal — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1960-1961**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J43
publications / remarque :

Immeuble collectif COCCINELLE — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1960-1965**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SCI Coccinelle
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : Place de la Gare

cote : ADHR 34J576
publications / remarque :

HLM — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1960-1966**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : OPHLM de Colmar
maître d'oeuvre : Michel Porte, André Pache, Jean-Jacques Risser
adres. / données : 431 logements, secteur H et E de la ZUP

cote : ADHR 34J973
publications / remarque :

Immeuble collectif LE RESTAURANT — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1960-1970**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte, Albert Chevin
adres. / données : 156 logements, rue de Guebwiller

cote : ADHR 34J174
publications / remarque :

Transports LESAGE — **COMMERCE** — **1961**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J2148
publications / remarque :

Immeuble collectif LE PILOTE — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1961**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : rue du Frêne

cote : ADHR 34J1897
publications / remarque :

S.O.C.O.Z.U.P — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1961**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 657 logements

cote : ADHR 34J825
publications / remarque :

Propriété Klintz — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1961**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Klintz
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : rue de Turckheim

cote : ADHR 34J1100
publications / remarque :

Station service1245 — **COMMERCE** — **1961-1963**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Société Purfina Française
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : route du Ladhof

cote : ADHR 34J1245
publications / remarque :

S.O.C.O.Z.U.P — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1961-1965**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 707 logements, avenue de Paris

cote :
publications / remarque :

S.O.C.O.Z.U.P — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1961-1966**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 189 logements

cote : ADHR 34J88
publications / remarque :

S.O.C.O.Z.U.P — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1961-1966**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 518 logements

cote : ADHR 34J146
publications / remarque :

HLM secteur H de la ZUP — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1961-1968**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 403 logements, rue de Zurich et avenue de Rome

cote : ADHR 34J145
publications / remarque :

Hopital Pasteur - projet d'extension — **HOPITAL** — **1961-1972**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Hopital Pasteur
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte, Albert Chevin
adres. / données : Projet non réalisé, 2095 lits (totalité)

cote :
publications / remarque :

Restaurant MEISTERMANN — **COMMERCE** — **1961-1977**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : carrefour république Stanislas

cote : ADHR 34J1043
publications / remarque :

Brasserie — **COMMERCE** — **1962**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : avenue de la République

cote : ADHR 34J1188
publications / remarque :

Banque Populaire — **EQUIPEMENT** — **1962**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : rue Stanislas

cote : ADHR 34J1030
publications / remarque :

Gare routière abri voyageurs — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1962**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1103
publications / remarque :

Trésorerie Générale, aménagements — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1962**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J474
publications / remarque :

Propriété Walter — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1962**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Eugène Walter
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1294
publications / remarque :

Immeuble collectif rue de Reims — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1962-1963**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SCI de la rue de Reims
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : Rue de Reims

cote : ADHR 34J304
publications / remarque :

Propriété Thannberger — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1962-1964**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Thannberger
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : avenue de la République

cote : ADHR 34J472
publications / remarque :

Propriété Willie — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1962-1964**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Willie
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : route de Wintzenheim

cote : ADHR 34J524
publications / remarque :

Centre paroissial église provisoire — **CULTE** — **1962-1965**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Consistoire de la Confession d'Augsbourg
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte, Jean-Pierre Hoog.
adres. / données : rue des Trois-Châteaux

cote : ADHR 34j249
publications / remarque :

Salle des congrès - Foire aux vins — **EQUIPEMENT** — **1962-1965**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : rue de la Montagne Verte

cote : ADHR 34J403
publications / remarque :

Propriété Klinkert — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1962-1965**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Gérard Klinkert
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : rue Victor Schoelcher

cote : ADHR 34J648
publications / remarque :

HLM rue Stanislas — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1962-1967**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : OPHLM Colmar
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 42 logements

cote : ADHR 34J176
publications / remarque :

Propriété Bettinger — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1962-1967**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Bettinger
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J87
publications / remarque :

Propriété Jux — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1962-1970**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Charles Jux
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : rue Franklin

cote : ADHR 34J966
publications / remarque :

Société STUDLER — **COMMERCE** — **1962-1971**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Société Studler
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : rue des cordonniers

cote : ADHR 34J1263
publications / remarque :

Hopital Pasteur - Ecole d'infirmières — **HOPITAL** — **1962-1973**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Hopital Pasteur
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J587
publications / remarque :

Immeuble collectif LES JUMEAUX — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1962-1973**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SCI Les Jumeaux, M. Moriconi (gérant)
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 49 logements, rue de la Houblonnière

cote : ADHR 34J385
publications / remarque :

Propriété Haubtmann-Villé — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1963**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Hauptmann
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1839
publications / remarque :

Propriété Mauler — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1963**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Sophie Mauler
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : avenue Clémenceau

cote : ADHR 34J5
publications / remarque :

Salon de coiffure — **COMMERCE** — **1963-1964**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : Avenue de la République

cote : ADHR 34J1102
publications / remarque :

Propriété Vierling — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1963-1964**

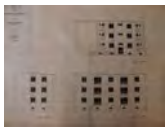
localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Vierling
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : rue de Hattstatt

cote : ADHR 34J649
publications / remarque :

Immeuble collectif — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1963-1965**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SCI Camille Sée
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : 6 logements, rue Camille Sée

cote : ADHR 34J406
publications / remarque :



Foyer pour personnes agées — **EQUIPEMENT** — **1963-1967**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Caisse d'épargne de Colmar
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte et Albert Chevin
adres. / données : rue de Munster

cote : ADHR 34J105
publications / remarque :

Immeubles collectifs LE METEOR — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1963-1972**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SCI Le Meteor
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : 18 logements, rue Stanislas

cote : ADHR 34J658
publications / remarque :

HLM rue des Américains — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1964**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SICCE
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 8 logements

cote : ADHR 34J1283
publications / remarque :

Halle aux cuirs — **EQUIPEMENT** — **1964-1965**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, MIchel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J343
publications / remarque :

S.O.C.O.Z.U.P — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1964-1965**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 597 logements

cote : ADHR 34J890
publications / remarque :

Eglise protestante Saint-Jean — **CULTE** — **1964-1966**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Consistoire de la Confession d'Augsbourg
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte, Jean-Pierre Hoog.
adres. / données : Charpente Stéphane du Château ing. /
Vitraux de D&G. Orlat (Ebreuil) / Dessin Gravé dans le choeur : P.Rovarino.

cote : ADBR 67J83
publications / remarque :

Propriété Kelber — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1964-1966**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Kelber
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : rue des têtes

cote : ADHR 34J1314
publications / remarque :

Restauration des immeubles place de l'école — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1964-1968**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : place de l'école

cote : ADHR 34J406
publications / remarque :

Aménagement des immeubles n°1 et n°3 — **BUREAUX** — **1964-1970**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SICCE
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : place Sainte Catherine

cote : ADHR 34J554
publications / remarque :

Immeuble collectif LES SONGES — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1965**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SCI LES SONGES
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : Avenue Clémenceau

cote : ADHR 34J405
publications / remarque :

Propriété Dossman — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1965**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Dossman
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : boulevard du Champ de Mars

cote : ADHR 34J1214
publications / remarque :

Société ALSATIA — **COMMERCE** — **1965-1967**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Société Alsatia
maître d'oeuvre : Michel porte
adres. / données : rue Kléber

cote : ADHR 34J974
publications / remarque :

Station SHELL — **COMMERCE** — **1965-1967**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SHELL BERRE
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : route de Selestat

cote : ADHR 34J531
publications / remarque :

Immeuble collectif LE PLEIN CENTRE — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1965-1967**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : Place de Lattre de Tassigny

cote : ADHR 34J605
publications / remarque :

Hopital Pasteur - Maison de retraite — **HOPITAL** — **1965-1971**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Hopital Pasteur
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte, Albert Chevin
adres. / données : Rue de Munster

cote : ADHR 34J237
publications / remarque :

Immeuble collectif LA CASCADE — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1965-1974**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SICCE
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte / ingénieur conseil : J.Neumeyer
adres. / données : 24 logements, rue des Hirondelles

cote : ADHR 34J335
publications / remarque :

Cinéma Rapp — **COMMERCE** — **1966**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SCI RAPP
maître d'oeuvre : architecte d'opération : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J630
publications / remarque :

Immeuble collectif LA RESIDENCE DU PARC — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1966**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte, Jean-Pierre Hoog, Jean-Jacques Risser
adres. / données :

cote : ADHR 34J89
publications / remarque :

HLM rue de Selestat — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1966-1969**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 52 logements

cote : ADHR 34J381
publications / remarque :

Boulangerie Helmstetter — **COMMERCE** — **1966-1971**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Helmstetter
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : rue des serruriers

cote : ADHR 34J391
publications / remarque :

Immeuble collectif LA REGENCE — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1966-1971**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SAEGIM
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 20 logements, Avenue de la Marne

cote : ADHR 34J158
publications / remarque :

S.O.C.O.Z.U.P — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1966-1971**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 192 logements, avenue de l'Europe

cote : ADHR 34J91
publications / remarque :

Station SHELL — **COMMERCE** — **1967**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SHELL BERRE
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : rue de la ravinelle

cote : ADHR 34J995
publications / remarque :

Extension Ouest — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1967**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1781
publications / remarque :

Propriété Kalb — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1967-1969**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Serge Kalb
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : rue Camille Schlumberger

cote : ADHR 34J661
publications / remarque :

Hopital Pasteur - Centre de Traumatologie et de réadaptation — **HOPITAL** — **1967-1972**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Hopital Pasteur
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Albert Chevin,Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J102
publications / remarque :

Hopital Pasteur - Agrandissement de la lingerie — **HOPITAL** — **1968**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Hopital Pasteur
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte, Albert Chevin
adres. / données :

cote : ADHR 34J1817
publications / remarque :

HLM rue de la 5ème DB — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1968**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1064
publications / remarque :

Quartier des Tanneurs — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1968-1972**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SICCE
maître d'oeuvre : Bertrand Monnet architecte en chef / Michel Porte, Jean-Pierre Hoog
adres. / données : place de l'ancienne douanne

cote : ADHR 34J1316
publications / remarque :

Magasin CHERRY boutique — **COMMERCE** — **1969**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1697
publications / remarque :

Bijouterie Wahler — **COMMERCE** — **1969-1973**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Wahler
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : rue des serruriers

cote : ADHR 34J667
publications / remarque :

S.O.C.O.Z.U.P — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1969-1975**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 90 logements

cote : ADHR 34J920
publications / remarque :

Hopital Pasteur - Home B — **HOPITAL** — **1970**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Hopital Pasteur
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote :
publications / remarque :

HLM — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1970**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Fitzenkam (Illkirch)
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 20 logements, route de Neuf-Brisach

cote : ADHR 34J1683
publications / remarque :

Immeuble collectif LE REGENCY — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1970**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SAEGIM (Strasbourg)
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 12 logements, boulevard du Champ de Mars

cote : ADHR 34J76
publications / remarque :

Propriété Brenckmann — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1970-1971**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Brenckmann
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : Rue Alfred de Vigny

cote : ADHR 34J685
publications / remarque :

Graineterie — **COMMERCE** — **1970-1972**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : 21 rue des chasseurs

cote : ADHR 34J652
publications / remarque :

S.O.C.O.Z.U.P — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1970-1975**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 288 logements, avenue de l'Europe

cote : ADHR 34J382
publications / remarque :

Immeuble collectif LE RICHELIEU — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1970-1978**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SCI Richelieu, M. Moriconi (gérant)
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte, Jean-Pierre Hoog / décorations de J.-L.
adres. / données : Rue des prêtres,

cote : ADHR 34J92
publications / remarque :

Agence Havas — **COMMERCE** — **1971**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Havas
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : 4 rue de la République

cote : ADHR 34J683
publications / remarque :

Propriété Sengel — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1971**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Sengel
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : route de Colmar

cote : ADHR 34J1067
publications / remarque :

Hopital Pasteur - Unités de soins de psychiatrie — **HOPITAL** — **1971-1972**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Hopital Pasteur
maître d'oeuvre : architecte d'opération : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J991
publications / remarque :

Logement PLR (modèle Alpha) — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1971-1972**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : OPHLM
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données : 96 logements / modèle alpha

cote : ADBR 67J1396
publications / remarque :

Caveau SAINT-PIERRE — **COMMERCE** — **1971-1973**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : quartier de la petite Venise

cote : ADHR 34J913
publications / remarque :

S.O.C.O.Z.U.P — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1971-1976**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SVCI
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 96 logements, avenue de l'Europe

cote : ADHR 34J192
publications / remarque :

Propriété Fink — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1972**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Paul Fink
maître d'oeuvre : Jean-Pierre Hoog
adres. / données : boulevard Saint-Pierre

cote : ADHR 34J910
publications / remarque :

Foyer pour étudiants — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1972-1973**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : OPHLM Colmar
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte, Jean-Pierre Hoog
adres. / données : Avenue de Rome

cote : ADHR 34J748
publications / remarque :

Foyer de célibataires — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1972-1974**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SICCE
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données : 110 chambres, route de Wintzenheim

cote : ADBR 67J216
publications / remarque :

Hopital Pasteur - Une crèche — **HOPITAL** — **1972-1974**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Hopital Pasteur
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : Avenue de la Liberté

cote : ADHR 34J1151
publications / remarque :

Immeuble collectif Mace — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1972-1975**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Mace
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte, Jean-Pierre Hoog
adres. / données : 24 logements, route de la Première Armée

cote : ADHR 34J100
publications / remarque :

Rénovation urbaine ilôt F à Colmar — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1972-1976**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SVCI / SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte, Jean-Pierre Hoog
adres. / données : 95 logements, rue du rempart, rénovation urbaine ilôt F

cote : ADHR 34J363
publications / remarque :

Immeuble collectif LA RENAISSANCE — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1973-1974**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : Rue Pfeffel

cote : ADHR 34J2324
publications / remarque :

Propriété Levy — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1973-1974**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Henri et Pierre Levy
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : grand rue

cote : ADHR 34J2338
publications / remarque :

Propriété Weiss-Trimbach, construction de 5 garages — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1973-1975**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Weiss-Trimbach
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : rue Bruat

cote : ADHR 34J801
publications / remarque :

Docteur Schmidt, cabinet dentaire — **EQUIPEMENT** — **1975**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Schmidt
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : Rue du rempart

cote : ADHR 34J1046
publications / remarque :

Immeuble collectif LE HANSI — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1975**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : Rue Pfeffel

cote : ADHR 34J2325
publications / remarque :

S.O.C.O.Z.U.P — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1975**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 360 logements, rue Robert Schumann

cote : ADHR 34J1915
publications / remarque :

Propriété Lallier — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1975-1976**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Lallier
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : rue Bartholdi

cote : ADHR 34J657
publications / remarque :

Propriété Kirstetter — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1976**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Kirstetter
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J2303
publications / remarque :

Résidence de la SINN — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1976-1978**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : SICCE
maître d'oeuvre : Michel Porte, Jean-Pierre Hoog, Jean-Jacques Risser
adres. / données : 42 logements, rénovation urbaine ilôt F

cote : ADHR 34J402
publications / remarque :

Magasin LA ROSEE fleuriste — **COMMERCE** — **1977**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : rue des clés

cote : ADHR 34J1049
publications / remarque :

Propriété Gissy — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1977**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Gissy
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : Aménagement de combles

cote : ADHR 34J1818
publications / remarque :

Hopital Pasteur - Restaurant du personnel — **HOPITAL** — **1979**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Hopital Pasteur
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte, Jean-Pierre Hoog
adres. / données :

cote :
publications / remarque :

Propriété Helmer — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1979**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Helmer
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 5 place de l'ancienne douanne

cote : ADHR 34J1990
publications / remarque :

Agrandissement de l'hôtel de ville — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1981**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : Ville de Colmar
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Jean-Pierre Hoog en collaboration avec Albert Delachaux,
adres. / données : Réalisé par le service Architecture de la ville de Colmar.

cote : ADBR 67J1339 / ADHR
publications / remarque :

Bolchert — **COMMERCE** — **non daté**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J2072
publications / remarque :

C.E.R.P. — **COMMERCE** — **non daté**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1238
publications / remarque :

Restaurant Café MOLLY — **COMMERCE** — **non daté**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1530
publications / remarque :

Etablissements TRANSCO — **EQUIPEMENT** — **non daté**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1943
publications / remarque :

Centre de recherches agronomiques — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **non daté**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote :
publications / remarque :

Maison forestière — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **non daté**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1858
publications / remarque :

Logeco rue de l'Oberharth — **LOGEMENT COLLECTIF** — **non daté**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 112 logements

cote : ADHR 34J1149
publications / remarque :

Propriété Champion — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **non daté**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage : M. Champion
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1768
publications / remarque :

Ecole primaire mixte — **SCOLAIRE** — **non daté**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J2017
publications / remarque :

Institut de l'Assomption — **SCOLAIRE** — **non daté**

localisation : **Colmar (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J566
publications / remarque :

Plan d'aménagement — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1947**

localisation : **Contrexéville (88)**
maître d'ouvrage : ville de Contrexeville
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J
publications / remarque :

Clocher du centre diocésain — **CULTE** — **1974**

localisation : **Créteil (94)**
maître d'ouvrage : Karol Wilenko ingénieur.
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Projet non réalisé.

cote : IFA 349 AA4
publications / remarque :

Créteil Montaigut (nouveau Créteil) — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1974-1977**

localisation : **Créteil (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 2000 logements.

cote : IFA 127IFA
publications / remarque :
Techniques et Architecture, n°6, 1971

Eglise Notre-Dame de Créteil (centre diocésain) — **CULTE** — **1978**

localisation : **Créteil (94)**
maître d'ouvrage : Karol Wilenko ingénieur.
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, T.Nowak architecte associé.
adres. / données :

cote : ADBR 60J2 / IFA 133IFA
publications / remarque :
Les Chantiers du Cardinal, n°62 et 63

Logements rue de Brie — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1956-1960**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 240 logements, ue de Brie

cote : AMC 1J33
publications / remarque :

Créteil tranche 2 — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1957**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 210 logements

cote : AMC 1J74
publications / remarque :

Maison de la jeunesse Créteil — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1957-1960**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AMC 1J4
publications / remarque :

Chaufferie du "théâtre cinéma" — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1957-1961**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AMC 1J48
publications / remarque :

Créteil Mont-Mesly — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1957-1971**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 6000 logements

cote : AMC 1J1
publications / remarque :
Urbanisme, n°62-63, 1959

Créteil tranche 3bis — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1958**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 872 logements

cote : AMC 1J93
publications / remarque :

Groupe scolaire n°1 — **SCOLAIRE** — **1958**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AMC 1J
publications / remarque :

Groupe scolaire n°2 — **SCOLAIRE** — **1958**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, E.Hartanne
adres. / données :

cote : AMC 1J17 / IFA 127IFA
publications / remarque :

Centre social — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1958-1960**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AMC 1J1
publications / remarque :

Institut médico-pédagogique et professionnel — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1958-1970**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : APEI d'entre Marne et Seine
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AMC 1J2
publications / remarque :

Groupe scolaire n°6 LES GUIBLETS — **SCOLAIRE** — **1958-65**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, E.Hartanne
adres. / données :

cote : AMC 1J15
publications / remarque :

Créteil Mont-Mesly secteur 4 — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1960**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 718 logements

cote : AMC 1J12
publications / remarque :
Urbanisme, n°62-63, 1959

Créteil Mont-Mesly tranche 4 — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1960-1961**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 832 logements

cote : AMC 1J5
publications / remarque :
Urbanisme, n°62-63, 1959

Centre commercial principal secteur Est — **COMMERCE** — **1960-1962**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AMC 1J31
publications / remarque :

Groupe scolaire n°3, quartier des émouleuses — **SCOLAIRE** — **1961-1963**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, E.Hartanne
adres. / données : 36 classes

cote : AMC 1J49
publications / remarque :

Groupe scolaire n°4 LE FORT A FAIRE — **SCOLAIRE** — **1961-1963**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, E.Hartanne
adres. / données :

cote : AMC 1J19
publications / remarque :

Foyer de jeunes travailleurs — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1961-1964**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : rue Juliette Savar

cote : AMC 1J29
publications / remarque :

Magasins à rayon multiples — **COMMERCE** — **1962**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AMC 1J57
publications / remarque :

Résidence pour personnes agées n°1 — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1962**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AMC 1J44
publications / remarque :

Créteil Mont-Mesly tranche 5 — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1962**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 352 logements LOGECO

cote : AMC 1J5
publications / remarque :
Urbanisme, n°62-63, 1959

Créteil secteur Ouest tranche 5 — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1962**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 270 logements

cote : AMC 1J45
publications / remarque :

Café restaurant place centrale — **COMMERCE** — **1962-1963**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AMC 1J29
publications / remarque :

Salle d'accueil, musée des maquettes, place centrale — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1962-1965**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, D.Jacqueminet
adres. / données :

cote : AMC 1J30
publications / remarque :

Supérette — **COMMERCE** — **1963**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AMC 1J38
publications / remarque :

Créteil LES GUIBLETS — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1963**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 798 logements LOGECO

cote : AMC 1J20
publications / remarque :

Logements POINTS BLEUS et ROUGES — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1963**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 399 logements LOGECO

cote : AMC 1J73
publications / remarque :

Groupe scolaire n°5 LE PETIT BOIS — **SCOLAIRE** — **1964-1965**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, E.Hartanne
adres. / données :

cote : AMC 1J6
publications / remarque :

22 Pavillons individuels — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1964-1966**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AMC 1J51
publications / remarque :

Eglise Saint-Michel — **CULTE** — **1965**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 800 places.

cote : AMC 1J55 / IFA 133IFA
publications / remarque :
Capellades, 1969

Résidence pour personnes agées n°2 — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1965-1967**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AMC 1J20
publications / remarque :

Centre commercial n°3A — **COMMERCE** — **1966**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AMC 1J56
publications / remarque :

Maison de la culture Créteil — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1966**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Projet non réalisé.

cote : IFA 127IFA
publications / remarque :

Créteil LES COCHETS — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1966**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 232 logements

cote : AMC 1J16
publications / remarque :

Créteil Résidence LE FIEF — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1968**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 132 logements

cote : AMC 1J3
publications / remarque :

Centre commercial n°5 — **COMMERCE** — **1969**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AMC 1J13
publications / remarque :

Salle des fêtes — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1970**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AMC 1J68
publications / remarque :

Centre social de l'enfance — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1974**

localisation : **Créteil Mont Mesly (94)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AMC 1J39
publications / remarque :

Locaux de service et sociaux — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1966**

localisation : **Cronenbourg (67)**
maître d'ouvrage : OPHLM Strasbourg
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J299
publications / remarque :

Cité nucléaire — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1966-1969**

localisation : **Cronenbourg (67)**
maître d'ouvrage : OPHLM Strasbourg
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler / architectes d'opération : Rish, Hamman,
adres. / données : 929 logements

cote : ADBR 67J296
publications / remarque :

Maison forestière du Hohenfels — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1947-1951**

localisation : **Dambach (67)**
maître d'ouvrage : Dominique De Dietrich
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1536
publications / remarque :

Projet de reconstruction de Danjoutin — **RECONSTRUCTION** — **1948-1949**

localisation : **Danjoutin (90)**
maître d'ouvrage : MRU
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J766
publications / remarque :

Propriété Merius — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1963**

localisation : **Dannemarie (68)**
maître d'ouvrage : M. Merius
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J862
publications / remarque :

Propriété Fuhrer — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1964-1965**

localisation : **Dannemarie (68)**
maître d'ouvrage : M. Fuhrer
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1186
publications / remarque :

Propriété Weber — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1964-1972**

localisation : **Dannemarie (68)**
maître d'ouvrage : M. Weber
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J503
publications / remarque :

Propriété Rebert — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1969-1970**

localisation : **Dessenheim (68)**
maître d'ouvrage : M. Rebert
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J635
publications / remarque :

Cave coopérative — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1952**

localisation : **Eguisheim (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J551
publications / remarque :

Propriété Braxmeyer — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1961**

localisation : **Eguisheim (68)**
maître d'ouvrage : Caveaux Braxmeyer
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J975
publications / remarque :

Propriété Gaschy — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1962**

localisation : **Eguisheim (68)**
maître d'ouvrage : M. Gaschy
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J2007
publications / remarque :

Propriété Schwab — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1962**

localisation : **Eguisheim (68)**
maître d'ouvrage : M. Schwab
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J2123
publications / remarque :

Propriété Sorg — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1962**

localisation : **Eguisheim (68)**
maître d'ouvrage : M. Sorg
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : construction d'un oriel

cote : ADHR 34J1925
publications / remarque :

Ecole des garçons — **SCOLAIRE** — **1962-1966**

localisation : **Eguisheim (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1185
publications / remarque :

Lotissement Backoefele — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1964**

localisation : **Eguisheim (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J2196
publications / remarque :

Propriété Woehrle reconstruction des façades — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1965-1966**

localisation : **Eguisheim (68)**
maître d'ouvrage : M. Woehrle
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : place de l'école des filles

cote : ADHR 34J1101
publications / remarque :

Propriété Sechert — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1970**

localisation : **Eguisheim (68)**
maître d'ouvrage : M. Sechert
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : place de l'école des filles

cote : ADHR 34J1221
publications / remarque :

Propriété Beyer — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1972-1975**

localisation : **Eguisheim (68)**
maître d'ouvrage : M. Beyer
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : rue de Herrlisheim

cote : ADHR 34J796
publications / remarque :

Dépôt d'incendie — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1977**

localisation : **Eguisheim (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : projet d'aménagement

cote : ADHR 34J1849
publications / remarque :

Propriété Betz — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1977**

localisation : **Eguisheim (68)**
maître d'ouvrage : M. Betz
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1991
publications / remarque :

Couverture d'un terrain de basket — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1978**

localisation : **Eguisheim (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte, Jean-Pierre Hoog
adres. / données :

cote : ADHR 34J1989
publications / remarque :

Chapelle de l'Hopital — **CULTE** — **1951-1953**

localisation : **Erstein (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Alfred Fleischmann
adres. / données :

cote : ADHR 34J1476
publications / remarque :

Hôpital civil, maternité, chapelle et bâtiment administratif — **HOPITAL** — **1951-1953**

localisation : **Erstein (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1476
publications / remarque :

Cimetière des fusillées et des enfants morts pour la france — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1946**

localisation : **Etobon (70)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1373
publications / remarque :

Centre de promotion économique et social de la région de Montbéliard — **EQUIPEMENT PUBLIC**

localisation : **Exincourt (25)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque :
Gustave Stoskopf, 1973

Hopital de Fréland — **HOPITAL** — **1976**

localisation : **Fréland (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J2286
publications / remarque :

Eglise paroissiale, travaux d'entretien — **CULTE** — **1972-1973**

localisation : **Grussenheim (68)**
maître d'ouvrage : Commune de Grussenheim
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1207
publications / remarque :

CILOF — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1973**

localisation : **Hagenthal (68)**
maître d'ouvrage : CILOF
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte, Jean-Pierre Hoog
adres. / données : 8 logements

cote : ADHR 34J399
publications / remarque :

Bain municipal — **EQUIPEMENT PUBLIC**

localisation : **Haguenau (67)**
maître d'ouvrage : CILOF
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 8 logements

cote : ADHR 34J1753
publications / remarque :

Groupe scolaire — **SCOLAIRE** — **1937-1939**

localisation : **Haguenau (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, François Herrenschmidt
adres. / données : Premier prix.

cote : AFS d02
publications / remarque :

Maison de campagne — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1937-1939**

localisation : **Hochfelden (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AFS d02
publications / remarque :

HLM — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1963**

localisation : **Hoenheim (67)**
maître d'ouvrage : Office départemental d'HLM
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 72 logements

cote : AMS55W59
publications / remarque :
Information CV 1960.

Propriété Graff — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1976-1978**

localisation : **Horbourg-Wihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Berthe Graff
maître d'oeuvre : Jean-Pierre Hoog
adres. / données : lotissement des prés

cote : ADHR 34J400
publications / remarque :

Propriété Boegler — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1978**

localisation : **Horbourg-Wihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Daniel Boegler
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte et Jean-Pierre Hoog
adres. / données : rue de la Krutenau

cote : ADHR 34J1846
publications / remarque :

Propriété Buck — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1951**

localisation : **Hurtigheim(68)**
maître d'ouvrage : Docteur Buck
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1869
publications / remarque :

Restauration de l'Eglise — **CULTE** — **1969**

localisation : **Hurtigheim(68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque :
Information CV 1969.

Maison forestière — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1965-1966**

localisation : **Husseren-les-châteaux(68)**
maître d'ouvrage : Commune d'Eguisheim
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1268
publications / remarque :

Maison forestière du Fischeracker — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1947-1951**

localisation : **Iägerthal (67)**
maître d'ouvrage : Dominique De Dietrich
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR1858
publications / remarque :
Gustave Stoskopf, 1973

Maison forestière intercommunale — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1965-1966**

localisation : **Illkirch-Graffenstaden (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J622
publications / remarque :

Renault Illkirch — **COMMERCE** — **1966**

localisation : **Illkirch-Graffenstaden (67)**
maître d'ouvrage : Régie Renault
maître d'oeuvre : Walter Oehler, Alfred Fleischmann
adres. / données :

cote : ADBR 67J435
publications / remarque :

Lycée Hôtelier et Technique — **SCOLAIRE** — **1967-1975**

localisation : **Illkirch-Graffenstaden (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données :

cote : ADBR 67J399
publications / remarque :

Lotissement Niederbourg — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1968-1973**

localisation : **Illkirch-Graffenstaden (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Calsat
adres. / données : 45 logements, route de Lyon et rue des chasseurs

cote : ADBR 67J1123
publications / remarque :

Logements (modèle Omega) — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1974**

localisation : **Illkirch-Graffenstaden (67)**
maître d'ouvrage : société coopérative d'Illkirch
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données : 325 logements
/ modèle omega

cote : ADBR 67J1332
publications / remarque :

Centre commercial — **COMMERCE** — **1975**

localisation : **Illkirch-Graffenstaden (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J1123
publications / remarque :

Restaurant Universitaire — **SCOLAIRE** — **1977-1980**

localisation : **Illkirch-Graffenstaden (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données : 500 places

cote : ADBR 67J1123
publications / remarque :

Logement PLR (modèle Alpha) — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1976-1979**

localisation : **Illzach (68)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données : 204 logements / modèle alpha

cote : ADBR 67J1396
publications / remarque :

Propriété Eschbach — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1947-1954**

localisation : **Ingersheim (68)**
maître d'ouvrage : M. Laurent Eschbach
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J36
publications / remarque :

Propriété Thomann — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1947-1956**

localisation : **Ingersheim (68)**
maître d'ouvrage : M. René Thomann
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J3
publications / remarque :

Propriété Dolt reconstruction — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1953-1958**

localisation : **Ingersheim (68)**
maître d'ouvrage : M. René Dolt
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J18
publications / remarque :

Propriété Wessang — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1961-1964**

localisation : **Ingersheim (68)**
maître d'ouvrage : M. Wessang
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1144
publications / remarque :

Caisse d'épargne — **EQUIPEMENT** — **1970-1971**

localisation : **Ingersheim (68)**
maître d'ouvrage : Caisse d'épargne
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : 8 rue Bruat

cote : ADHR 34J418
publications / remarque :

Ecole maternelle — **SCOLAIRE** — **1952-1953**

localisation : **Ittenheim (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque :

Restauration de l'église — **CULTE** — **1969**

localisation : **Ittenheim (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque :
Information CV 1969.

Presbytère — **CULTE** — **1951-1955**

localisation : **Jebsheim (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J32
publications / remarque :

Eglise protestante Saint-Martin — **CULTE** — **1953-1957**

localisation : **Jebsheim (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Jules Haas
adres. / données :

cote : ADHR 34J32
publications / remarque :

Ecole maternelle — **SCOLAIRE** — **1952-1953**

localisation : **Katzenthal (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1365
publications / remarque :

Propriété Brief-Faller — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1960**

localisation : **Kaysersberg (68)**
maître d'ouvrage : M. Brief-Faller
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J2302
publications / remarque :

Caveau — **COMMERCE** — **1968**

localisation : **Kaysersberg (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1907
publications / remarque :

Propriété Sonderer — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1972-1973**

localisation : **Kaysersberg (68)**
maître d'ouvrage : M. Yves Sonderer
maître d'oeuvre : MIchel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J744
publications / remarque :

Propriété Delmotte — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1967-1971**

localisation : **Kientzheim (68)**
maître d'ouvrage : M. Delmotte
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : route de Kaysersberg

cote : ADHR 34J626
publications / remarque :

Château — **EQUIPEMENT** — **1974-1981**

localisation : **Kientzheim (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J2283
publications / remarque :

Agrandissement de l'Ecole Maternelle — **SCOLAIRE** — **1976-1979**

localisation : **Kilstett (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données :

cote : ADBR 67J1395
publications / remarque :

Groupe scolaire — **SCOLAIRE** — **1951-1957**

localisation : **Kingersheim (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Théodore Eisenbraun
adres. / données :

cote : ADHR 34J29
publications / remarque :

Eglise protestante rénovation — **CULTE** — **1974**

localisation : **Kulhendorf (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre :
adres. / données :

cote : ADBR1238
publications / remarque :

Foyer de jeunes travailleurs — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1956-58**

localisation : **Les Mureaux (78)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 255 logements

cote : IFA 133IFA / ADHR 34J1237
publications / remarque :

Les Mureaux — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1956-58**

localisation : **Les Mureaux (78)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 1283 logements / 23 hectares

cote : IFA 133IFA
publications / remarque :

Notre-Dame des Neiges — **CULTE** — **1960**

localisation : **Les Mureaux (78)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, André Biro architecte associé
adres. / données : 600 places

cote : IFA 133IFA
publications / remarque :
Capellades, 1969

CILOF — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1966-1971**

localisation : **Leymen (68)**
maître d'ouvrage : CILOF
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte, Jean-Pierre Hoog
adres. / données :

cote : ADHR 34J416
publications / remarque :

Propriété Rustenholtz reconstruction — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1952-1961**

localisation : **Liepvre (68)**
maître d'ouvrage : M. Rustenholtz
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : rue Clémenceau

cote : ADHR 34J11
publications / remarque :

Ecole maternelle — **SCOLAIRE** — **1953-1963**

localisation : **Liepvre (68)**
maître d'ouvrage : Commune de Liepvre
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J22
publications / remarque :

Eglise Sainte-Croix — **CULTE** — **1965-1967**

localisation : **Lingolsheim (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler,Stéphane Du Château
adres. / données : Stéphane du Château ingénieur

cote : ADBR 67J421
publications / remarque :

Logements (modèle Alpha) — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1971-1978**

localisation : **Lingolsheim (67)**
maître d'ouvrage : OPHLM CUS
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données : 576 logements
/ modèle alpha, rue du Général de Gaulle

cote : ADBR 67J815
publications / remarque :

Gendarmerie — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1980**

localisation : **Marmoutier (67)**
maître d'ouvrage : SIBAR
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données :

cote : ADBR 67J1328
publications / remarque :

Ecole primaire — **SCOLAIRE** — **1955-1961**

localisation : **Mittelbergheim (68)**
maître d'ouvrage : Commune de Mittelbergheim
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J45
publications / remarque :

Projet de reconstruction de Mittelwihr — **RECONSTRUCTION** — **1945-1949**

localisation : **Mittelwihr (68)**
maître d'ouvrage : MRU
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J536
publications / remarque :

Propriété Camille Preiss-Henny — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1947-1948**

localisation : **Mittelwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Camille Preiss-Henny
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1325
publications / remarque :

Propriété Schelcher — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1949-1954**

localisation : **Mittelwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Alexandre Schelcher
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J16
publications / remarque :

Propriété Blanck reconstruction — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1949-1958**

localisation : **Mittelwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Edouard Blanck
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J107
publications / remarque :

Propriété Deiber — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1949-1958**

localisation : **Mittelwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Paul Deiber
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J2273
publications / remarque :

Propriété Mauler — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1951-1953**

localisation : **Mittelwihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Jules Mauler
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J52
publications / remarque :

Hôtel de ville — **CULTE** — **1953-1960**

localisation : **Mittelwihr (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J39
publications / remarque :

Fontaine publique — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1957-1960**

localisation : **Mittelwihr (68)**
maître d'ouvrage : Commune de Mitelwihr
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1875
publications / remarque :

Presbytère — **CULTE** — **1958**

localisation : **Mittelwihr (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J70
publications / remarque :

Eglises (catholique et protestante), chapelle du souvenir — **CULTE** — **1959-1961**

localisation : **Mittelwihr (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J33
publications / remarque :

Stade nautique à Monaco (concours) — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1960**

localisation : **Monaco**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AMS55W59
publications / remarque :
Information CV 1960.

Reconstruction de Montier-en-Der — **RECONSTRUCTION** — **1941-1942**

localisation : **Montier-en-Der (52)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADBR 60J1d03 / IFA 349 AA5
publications / remarque :

Presbytère protestant de Montier-en-Der — **RECONSTRUCTION** — **1948-1957**

localisation : **Montier-en-Der (52)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Esteveny architecte associé
adres. / données :

cote : ADHR 34J297
publications / remarque :

Propriété Engasser — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1980**

localisation : **Moosch (68)**
maître d'ouvrage : M. Alfred Engasser
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Jean-Pierre Hoog
adres. / données : 50 Grand rue

cote : ADHR 34J1826
publications / remarque :

Propriété Lauffer — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1969**

localisation : **Muhlbach (68)**
maître d'ouvrage : M. Lauffer
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1104
publications / remarque :

immeubles d'habitation- îlot de la "Dentsche" — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1966-1967**

localisation : **Mulhouse**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 523 logements

cote :
publications / remarque :

Station SHELL — **COMMERCE** — **1967**

localisation : **Mulhouse (68)**
maître d'ouvrage : SHELL BERRE
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J214
publications / remarque :

Agrandissement de la gare de Munster — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1939**

localisation : **Munster (68)**
maître d'ouvrage : SNCF
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Projet abandonné en août 1939

cote : AFS d02
publications / remarque :

Propriété Wahler — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1970**

localisation : **Munster (68)**
maître d'ouvrage : M. Wahler
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Grand rue

cote : ADHR 34J1843
publications / remarque :

Garage ESSO — **COMMERCE** — **1957**

localisation : **Nancy (54)**
maître d'ouvrage : ESSO
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : route de Strasbourg

cote : ADHR 34J1176
publications / remarque :

Propriété Hilbert — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1955-1960**

localisation : **Neuf-Brisach (68)**
maître d'ouvrage : M. Hilbert
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1202
publications / remarque :

Propriété Hôtel Stoeckle — **TOURISME** — **1965**

localisation : **Neuf-Brisach (68)**
maître d'ouvrage : M. Stoeckle
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : rue de Bâle

cote : ADHR 34J992
publications / remarque :

Hôtel particulier — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1939**

localisation : **Neuilly (92)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : projet abandonné en août 1939

cote : AFS d02
publications / remarque :

Eglise catholique Saint Martin — **CULTE** — **1975**

localisation : **Niederbronn-les-bains (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données :

cote : ADBR 67J1431
publications / remarque :

Reconstruction du bâtiment voyageur de la gare — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1946-1960**

localisation : **Niederbronn-les-bains (67)**
maître d'ouvrage : SNCF
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 67J1406 / IFA 127IFA
publications / remarque :

Maison du directeur général — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1956**

localisation : **Niederbronn-les-bains (67)**
maître d'ouvrage : Dominique De Dietrich
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : projet non réalisé, route de Dambach.

cote : ADHR 67J1406 / IFA 127IFA
publications / remarque :

Temple protestant Saint Jean — **CULTE** — **1975**

localisation : **Niederbronn-les-bains (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données :

cote : ADBR 67J1431
publications / remarque :

Propriété Butz — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1935**

localisation : **Niederhaslach (67)**
maître d'ouvrage : M. Karl Butz
maître d'oeuvre : Pierre-Jules Haass
adres. / données :

cote : ADHR 67J1489
publications / remarque :

Lotissement LE HUNABUHL — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1962-1974**

localisation : **Niedermorschwihr (67)**
maître d'ouvrage : Commune de Niedermorschwihr
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte, Jean-Pierre Hoog
adres. / données : 63 pavillons, 22 maisons en bande

cote : ADHR 67J393
publications / remarque :

Station expérimentale de tourisme en Alsace — **TOURISME** — **1953**

localisation : **Non localisé**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Projet théorique non réalisé

cote : ADBR 67J1434
publications / remarque :

Centre administratif SOGENAL — **EQUIPEMENT** — **1964-1968**

localisation : **Oberhausbergen (67)**
maître d'ouvrage : SOGENAL
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J495
publications / remarque :

Vestiaires et douches pour la piscine — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1954-1956**

localisation : **Obernai (67)**
maître d'ouvrage : Commune d'Obernai
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J300
publications / remarque :

Groupe scolaire — **SCOLAIRE** — **1954-1956**

localisation : **Obernai (67)**
maître d'ouvrage : Commune d'Obernai
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J300
publications / remarque :
Techniques et Architecture, n° 3, 1955

Village de vacances — **TOURISME** — **1958-1959**

localisation : **Obernai (67)**
maître d'ouvrage : VVF
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque :

Rénovation urbaine — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1972**

localisation : **Obernai (67)**
maître d'ouvrage : SERS
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 77 logements

cote :
publications / remarque :
SERS, 1967

Propriété Bury — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1962**

localisation : **Oderen (68)**
maître d'ouvrage : M. Bury
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 67J2038
publications / remarque :

Propriété Kirmann — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1970-1971**

localisation : **Orbey (68)**
maître d'ouvrage : M. Kirmann
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 67J1234
publications / remarque :

Propriété Demain — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1972**

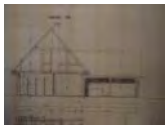
localisation : **Orbey (68)**
maître d'ouvrage : M. Demain
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 67J2198
publications / remarque :

Propriété Bouvier — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1976**

localisation : **Orbey (68)**
maître d'ouvrage : M. Jean Bouvier
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : Aménagement d'un terrain de camping

cote : ADHR 67J1667
publications / remarque :



Maison de repos — **EQUIPEMENT** — **1979-1981**

localisation : **Orbey (68)**
maître d'ouvrage : La Strasbourgeoise
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 67J351
publications / remarque :

Propriété Zusslin — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1966-1969**

localisation : **Orschwih (68)**
maître d'ouvrage : Caveau Zusslin
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : place Saint Nicolas

cote : ADHR 67J691
publications / remarque :

Propriété Specht Reconstruction — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1954-1957**

localisation : **Ostheim (68)**
maître d'ouvrage : M. Alfred Specht
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 67J1197
publications / remarque :

Propriété Sturm Reconstruction — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1955-1958**

localisation : **Ostheim (68)**
maître d'ouvrage : Coopérative de Reconstruction d'Ostheim
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 67J1198
publications / remarque :

Propriété Villemin — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1962**

localisation : **Ostheim (68)**
maître d'ouvrage : M. Villemin
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 67J2028
publications / remarque :

Logements (modèle Alpha) — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1974-1977**

localisation : **Ostwald (67)**
maître d'ouvrage : OPHLM CUS
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données : 328 logements, rue d'Illkirch / modèle alpha

cote : ADBR 67J815
publications / remarque :

Immeuble avenue Parmentier — **LOGEMENT COLLECTIF** — **non daté**

localisation : **Paris**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Simon Israël
adres. / données :

cote :
publications / remarque :

CILOF "douannes" — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1969-1971**

localisation : **Pfetterhouse (68)**
maître d'ouvrage : CILOF / SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte, Jean-Pierre Hoog
adres. / données : 8 logements

cote : ADHR 34J353
publications / remarque :

CILOF — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1970-1973**

localisation : **Pfetterhouse (68)**
maître d'ouvrage : CILOF / SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 40 logements

cote : ADHR 34J122
publications / remarque :

"Simca-ville" — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1956-1958**

localisation : **Poissy-Beauregard (78)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 2142 logements / 30 hectares

cote :
publications / remarque :
Urbanisme, n°62-63, 1959

Centre commercial 1 — **COMMERCE** — **1960-1962**

localisation : **Poissy-Beauregard (78)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque :
Urbanisme, n°62-63, 1959

Centre commercial 2 — **COMMERCE** — **1960-1962**

localisation : **Poissy-Beauregard (78)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque :
Urbanisme, n°62-63, 1959

Eglise paroissiale Saint-Louis — **CULTE** — **1960-1962**

localisation : **Poissy-Beauregard (78)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque :

Groupe scolaire — **SCOLAIRE** — **1960-1962**

localisation : **Poissy-Beauregard (78)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque :
Urbanisme, n°62-63, 1959

Stade nautique à Rabat au Maroc (concours) — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1960**

localisation : **Rabat (Maroc)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : AMS55W59
publications / remarque : Information CV 1960.

Plans d'aménagement — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1948-1956**

localisation : **Rlbeauvillé (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J273
publications / remarque :

HLM — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1951-1957**

localisation : **Rlbeauvillé (68)**
maître d'ouvrage : OPHLM Haut-Rhin
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : 28 logements, rue du val Saint Grégoire

cote : ADHR 34J7
publications / remarque :

Propriété Gilgert — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1955-1957**

localisation : **Rlbeauvillé (68)**
maître d'ouvrage : M. Frédéric Gilgert
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 67J1888
publications / remarque :

Propriété Schaeffer — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1960**

localisation : **Rlbeauvillé (68)**
maître d'ouvrage : M. Charles Schaeffer
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 67J1411
publications / remarque :

Propriété Bott — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1967**

localisation : **Rlbeauvillé (68)**
maître d'ouvrage : M. Paul Bott
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : route de Hunawihr

cote : ADHR 67J1218
publications / remarque :

Banque populaire — **EQUIPEMENT** — **1979**

localisation : **Rlbeauvillé (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : Grand rue

cote : ADHR 34J2110
publications / remarque :

HLM Riediesheim — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1958-1962**

localisation : **Riediesheim (68)**
maître d'ouvrage : Société HLM Alsace Doubs / SNCF
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Pierre-Jules Haas
adres. / données : 108 logements

cote : ADHR 34J82
publications / remarque :

Propriété Schwanner — **PROPRIETE INDIVIDUELLE**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Schwanner
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J2125
publications / remarque :

Plans d'aménagement — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1947**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : Commune de Riquewihr
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1378
publications / remarque :

Ecole maternelle — **SCOLAIRE** — **1952-1956**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : Commune de Riquewihr
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J295
publications / remarque :

Mairie — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1953-1954**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J345
publications / remarque :

Restaurant du CERF — **COMMERCE** — **1953-1961**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : Grand rue

cote : ADHR 34J253
publications / remarque :

Propriété Mequillet — **EQUIPEMENT** — **1954-1963**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : Commune de Riquewihr
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 5 rue des écuries seigneuriales

cote : ADHR 34J80
publications / remarque :

Propriété Hugel, bâtiment viticole reconstruction — **COMMERCE** — **1955-1956**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Hugel et fils
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J516
publications / remarque :

Ecole primaire — **SCOLAIRE** — **1955-1956**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : Commune de Riquewihr
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J307
publications / remarque :

Bains municipaux — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1955-1960**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : Commune de Riquewihr
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Pouradier-Duteil
adres. / données :

cote : ADHR 34J58
publications / remarque :

Propriété Behrel reconstruction — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1956-1973**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Behrel
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : 33 grand rue

cote : ADHR 34J213
publications / remarque :

Société de Tir — **EQUIPEMENT** — **1957**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1936
publications / remarque :

Maison du garde-forestier — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1957**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J236
publications / remarque :

Propriété Greiner (lotissement Méquillet) — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1959-1962**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Greiner
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1028
publications / remarque :

Propriété Vogler — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1960**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Antoine Vogler
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1984
publications / remarque :

Propriété Baumann — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1960-1961**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Baumann
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1039
publications / remarque :

Propriété Birckel — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1960-1967**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Birckel
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J923
publications / remarque :

Presbytère protestant — **CULTE** — **1962**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1635
publications / remarque :

Maison de la sage-femme — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1962-1963**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J307
publications / remarque :

Bâtiment d'habitation pour le personnel enseignant — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1962-1966**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : Commune de Riquewihr
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1088
publications / remarque :

Propriété Preiss — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1963**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Ernest Preiss
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J2032
publications / remarque :

Propriété Siffermann — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1964-1968**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Siffermann
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J800
publications / remarque :

Propriété Brossel — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1964-1970**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Brossel
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J976
publications / remarque :

Propriété Hecquet — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1969**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Hecquet
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : place des charpentiers

cote : ADHR 34J1860
publications / remarque :

Toilettes publiques — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1969-1970**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J688
publications / remarque :

Château Wurtemberg-Montbéliard — **EQUIPEMENT** — **1969-1972**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J384
publications / remarque :

Caisse Mutuelle de Dépôts et de Prêts — **EQUIPEMENT** — **1969,1971**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J632
publications / remarque :

Caveau de dégustation, DOPFF — **COMMERCE** — **1972-1973**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : Pierre Dopff (domaine Au Moulin)
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J517
publications / remarque :

Propriété Schmidt, châlet — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1973-1975**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : René Schmidt
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J662
publications / remarque :

Poste de gendarmerie — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1974**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1204
publications / remarque :

Lotissement des vergers — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1975**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1951
publications / remarque :

Hôtel — **TOURISME** — **1979**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 49 chambres

cote : ADHR 34J2027
publications / remarque :

Propriété Dopf-Irion — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1980**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Dopf-Irion
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1641
publications / remarque :

Propriété Lebourg — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1980**

localisation : **Riquewihr (68)**
maître d'ouvrage : M. Lebourg
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Jean-Pierre Hoog
adres. / données : lotissement des vergers

cote : ADHR 34J1824
publications / remarque :

Construction d'un pavillon de chef de travaux pratique — **SCOLAIRE** — **1949-1953**

localisation : **Rouffach (68)**
maître d'ouvrage : Ecole régionale d'agriculture
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J260
publications / remarque :

Cité Floréal — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1959-**

localisation : **Saint Denis (93)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque :

Foyer de jeunes travailleurs — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1966**

localisation : **Saint Denis (93)**
maître d'ouvrage : Société Anonyme d'HLM Cité Floréal
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque :

Centre commercial, cité Floréal — **COMMERCE** — **1967**

localisation : **Saint Denis (93)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque :

Chapelle de Floréal — **CULTE** — **1969**

localisation : **Saint Denis (93)**
maître d'ouvrage : Les chantiers du cardinal
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Simon Israël
adres. / données : 420 places

cote :
publications / remarque :
Gustave Stoskopf, 1973

Eglise de Malmerspach Saint Amarin — **CULTE** — **1967**

localisation : **Saint-Amarin (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Jean-Pierre Hoog
adres. / données : Charpente de Stéphane du Château ingénieur / Vitraux de D&G. Orlat (Ebreuil)

cote : ADHR 34J383
publications / remarque :

Groupe scolaire Saint Denis — **SCOLAIRE** — **1967**

localisation : **Saint-Denis (93)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque :

Eglise économique — **CULTE** — **1969**

localisation : **Saint-Denis (93)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Simon Israël
adres. / données :

cote :
publications / remarque :

Ensemble Saint-Denis La Courneuve — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1967**

localisation : **Saint-Denis La Courneuve (93)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 1060 logements

cote :
publications / remarque :

Propriété Munsch — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1948-1958**

localisation : **Saint-Hippolyte (68)**
maître d'ouvrage : M. Munsch
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J60
publications / remarque :

Propriété Chevroton reconstruction — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1951-1960**

localisation : **Saint-Hippolyte (68)**
maître d'ouvrage : M. Amélie et Marie Chevroton
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 60 grand rue

cote : ADHR 34J31
publications / remarque :

Reconstruction de la chapelle Sainte-Croix — **CULTE** — **1952-1955**

localisation : **Saint-Hippolyte (68)**
maître d'ouvrage : Société Coopérative de reconstruction des églises et édifices religieux du
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J479
publications / remarque :

Centre Touristique — **TOURISME** — **1963**

localisation : **Saint-Hippolyte (68)**
maître d'ouvrage : SATA (Société Aménagement Touristique Alsacien)
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, MIchel Porte
adres. / données : projet non réalisé

cote : ADHR 34J461
publications / remarque :

Etablissement Schmerber (quincaillerie) — **COMMERCE** — **1959**

localisation : **Saint-Louis (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : rue de Belfort

cote : ADHR 34J1269
publications / remarque :

CILOF — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1967-1973**

localisation : **Saint-Louis (68)**
maître d'ouvrage : CILOF / SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données : 56 logements

cote : ADHR 34J430
publications / remarque :

Propriété Jehel — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1955-1957**

localisation : **Saint-Marie-aux-Mines (68)**
maître d'ouvrage : M. Jehel
maître d'oeuvre :
adres. / données :

cote : ADHR 34J63
publications / remarque :

Ensemble de Sainte Geneviève des Bois — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1966**

localisation : **Sainte Geneviève des Bois (94)**
maître d'ouvrage : Société Anonyme d'HLM
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 1000 logements

cote :
publications / remarque :

Foyer de jeunes travailleurs — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1968**

localisation : **Sainte Geneviève des Bois (94)**
maître d'ouvrage : Société Anonyme d'HLM
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 138 logements

cote :
publications / remarque :

Propriété Tovar — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1970**

localisation : **Sainte-Croix-aux-Mines (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1296
publications / remarque :

Logement PLR (modèle Alpha) — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1971-1972**

localisation : **Sainte-Marie aux Mines(68)**
maître d'ouvrage : OPHLM
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données : 36 logements / modèle alpha

cote : ADBR 67J1396
publications / remarque :

Gendarmerie — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1978**

localisation : **Sarre-Union (67)**
maître d'ouvrage : SIBAR
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données :

cote : ADBR 67J1327
publications / remarque :

Ville ouvrière de Kientzville — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1947**

localisation : **Scherwiller (67)**
maître d'ouvrage : Robert Kientz
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 47 chalets

cote :
publications / remarque :

Projet de Lotissement — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1952**

localisation : **Schiltigheim (67)**
maître d'ouvrage : Commune de Schiltigheim
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : rue Contades

cote : ADHR34J1397
publications / remarque :

La Strasbourgeoise — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1971-1974**

localisation : **Schiltigheim (67)**
maître d'ouvrage : OPHLM Strasbourgeoise
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données : 133 logements, rue du Breuil
/ modèle alpha

cote : ADBR 67J875
publications / remarque :

Logement PLR (modèle Alpha) — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1975**

localisation : **Schiltigheim Le Marais (67)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données : 82 logements / modèle alpha

cote : ADBR 67J1343
publications / remarque :

Ensemble de Schiltigheim-Bischeim — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1959-1965**

localisation : **Schiltigheim-Bischheim (67)**
maître d'ouvrage : SAERS / OPHLM CUS
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler / architectes d'opération : Bernhardt,
adres. / données : 1205 logements (LOGECOS)

cote : ADBR 67J908
publications / remarque :

Logements HLM (modèle Alpha) — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1971**

localisation : **Schweighouse/Moder (67)**
maître d'ouvrage : OPHLM du Bas-Rhin
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données : 328 logements, rue d'Illkirch
/ modèle alpha.

cote : ADBR 67J1340
publications / remarque :

Hôpital civil — **HOPITAL** — **1955-1957**

localisation : **Selestat (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADBR 67J769
publications / remarque :

Lotissement du Sand — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1965-1966**

localisation : **Selestat (67)**
maître d'ouvrage : Ville de Selestat
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 108 logements

cote : ADBR 67J1299
publications / remarque :

ZAC Quartier Schweisguth (modèle Omega) — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1965-1976**

localisation : **Selestat (67)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données : 194 logements
/ modèle omega

cote : ADBR 67J1296
publications / remarque :

Lotissement Lohmuehle — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1966-1970**

localisation : **Selestat (67)**
maître d'ouvrage : Ville de Selestat
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADBR 67J1297
publications / remarque :

Lotissement du Haut-Koenigsbourg — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1967**

localisation : **Selestat (67)**
maître d'ouvrage : Ville de Selestat
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADBR 67J1299
publications / remarque :

Centre Hospitalier Saint Quirin — **HOPITAL** — **1977-1981**

localisation : **Selestat (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf,
adres. / données :

cote : ADBR 67J365
publications / remarque :

Propriété Remlinger — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1959**

localisation : **Sélestat (67)**
maître d'ouvrage : M. Marcel Remlinger
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : rue des jardiniers

cote : ADHR 34J2267
publications / remarque :

Rénovation du centre hospitalier Saint Quirin — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1978-1983**

localisation : **Sélestat (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données :

cote : ADBR 67J362
publications / remarque :

Hopital René Muret — **HOPITAL** — **1965-1967**

localisation : **Sevran (93)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gutstave Stoskopf, Pierre Muller
adres. / données :

cote :
publications / remarque :
Techniques et Architecture, n°2, 1965.

Projet de reconstruction — **RECONSTRUCTION** — **1945-1949**

localisation : **Sigolsheim (68)**
maître d'ouvrage : MRU
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J529
publications / remarque :

Groupe scolaire — **SCOLAIRE** — **1949-1956**

localisation : **Sigolsheim (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J56
publications / remarque :

Propriété et boulangerie Biecher reconstruction — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1949-1962**

localisation : **Sigolsheim (68)**
maître d'ouvrage : M. Armand Biecher
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 112 rue prinicipale

cote : ADHR 34J9
publications / remarque :

Hôtel de Ville — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1950-1953**

localisation : **Sigolsheim (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J21
publications / remarque :

Fontaines publiques — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1950-1954**

localisation : **Sigolsheim (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J25
publications / remarque :

Propriété Breitel — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1951-1958**

localisation : **Sigolsheim (68)**
maître d'ouvrage : M. Charles Breitel
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J14
publications / remarque :

Propriété Schmitt reconstruction — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1951-1962**

localisation : **Sigolsheim (68)**
maître d'ouvrage : M. Théodore Schmitt
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J8
publications / remarque :

Presbytère — **CULTE** — **1951-1969**

localisation : **Sigolsheim (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J344
publications / remarque :

Eglise — **CULTE** — **1952-1968**

localisation : **Sigolsheim (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J383
publications / remarque :

Monument aux morts — **CULTE** — **1953-1954**

localisation : **Sigolsheim (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J349
publications / remarque :

Ecole communale — **SCOLAIRE** — **1964-1967**

localisation : **Sigolsheim (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J423
publications / remarque :

Lotissement Herrenmaten — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1971**

localisation : **Sigolsheim (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte, Jean-Pierre Hoog
adres. / données :

cote : ADHR34J1819
publications / remarque :

Eglise Saint-Michel — **CULTE** — **1976**

localisation : **Soufflenheim (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Alfred Fleischmann
adres. / données :

cote :
publications / remarque :

Propriété Freymuth — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1965-1969**

localisation : **Soultzbach-les-Bains (68)**
maître d'ouvrage : M. Freymuth
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J651
publications / remarque :

Propriété Vuittenez, un châlet — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1961**

localisation : **Soultzeren (68)**
maître d'ouvrage : M. Vuittenel
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1146
publications / remarque :

Logements Cronenbourg — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1963-1970**

localisation : **Stasbourg Cronenbourg (67)**
maître d'ouvrage : OPHLM CUS
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données : 192 logements

cote : ADBR 67J1089
publications / remarque :

Cité de l'Elsau — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1967-1968**

localisation : **Stasbourg Elsau (67)**
maître d'ouvrage : SIBAR
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données : 1240 logements

cote :
publications / remarque :

Cité de l'Elsau — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1971-1973**

localisation : **Stasbourg Elsau (67)**
maître d'ouvrage : SIBAR
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données : 344 logements

cote : ADBR 67J702
publications / remarque :

Logements Canoniers — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1963-1970**

localisation : **Stasbourg Neuhof (67)**
maître d'ouvrage : OPHLM CUS
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler / architectes d'opération : R. Meyer, R.
adres. / données : 192 logements

cote : ADBR 67J1089
publications / remarque :

Aérogare de Strasbourg — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1937-1939**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, François Herrenschmidt
adres. / données : Projet classé second au concours à deux degrés organisé par la Chambre de Commerce de Strasbourg

cote : AFS d02
publications / remarque :

Maison d'accueil de la Batellerie du Rhin — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1939**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Projet abandonné en août 1939

cote : AFS d02
publications / remarque :

Rentrée solennelle de l'Université de Strasbourg — **DECORS** — **1945**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Robert Danis
adres. / données :

cote : ADBR60J3
publications / remarque :

Buffet de la Gare — **COMMERCE** — **1948-1950**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : Me. Jules Schmitt
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Charles Fassnacht
adres. / données : Décoration de la brasserie

cote : ADHR 34J1399
publications / remarque :

Cité HLM du quai des Belges — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1950-1952**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : OPHLM Strasbourg
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Jules Haas / L.Hiss ingén.
adres. / données : 263 logements

cote : ADBR 60J1d01,60J2d06
publications / remarque :
Techniques et Architecture, n° 7-8, 1953 / Bâtir, n°67, 1957.

Cité HLM du quai des Alpes — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1950-1957**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : OPHLM Strasbourg
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 495 logements / 9 architectes d'opération.

cote : ADBR 67J43
publications / remarque :
Bâtir, n°67, 1957

Opération Grande Percée — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1954-1956**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : ASRS
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann
adres. / données : 55 logements, place de l'Homme de Fer

cote : ADBR 60J6
publications / remarque :
Urbanisme, n°45-46, 1956 / Bâtir, n° 67, 1957

Logements — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1956-1960**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : Société Immobilière du Rhin
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données : 32 logements, boulevard d'Anvers

cote :
publications / remarque :

Projet de quartier Européen — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1957**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : SETEC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Projet non réalisé

cote : ADBR 60J1
publications / remarque :

La Résidence immeuble — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1957**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données : 54 logements / 2 boulevard Paul Déroulède

cote : ADHR34J1365/16
publications / remarque :
Techniques et Architecture, n°4, 1957 / Bâtir, n°67, 1957

Esplanade — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1958-1967**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : SERS / SCIC / OPHLM Ville de Strasbourg
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données : 4500 logements / 74 hectares de terrain

cote : ADBR 67J567
publications / remarque :
Elan, n°5, 1957 / Urbanisme, n°75 -76, 1962 / AMC, n°4-5, 1978

HLM Esplanade — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1960-1962**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : OPHLM Ville de Strasbourg
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler / architectes d'opération : C.Breitenbach,
adres. / données : 738 logements

cote : ADBR 67J130
publications / remarque :

Quartier Eblé Esplanade — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1960-1971**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données : 409 logements, rue Tarade

cote : ADBR 67J189
publications / remarque :

2e Cité Universitaire Esplanade — **SCOLAIRE** — **1961-1963**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J142
publications / remarque :

Esplanade tranche 2 — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1962**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : SERS
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler / paysagiste : J-C. Saint Maurice
adres. / données : 1468 logements

cote : ADBR 67J650
publications / remarque :

Caserne Ganeval — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1963-1968**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : SIBAR
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données : 144 logements

cote : ADBR 67J285
publications / remarque :

Projet de nouvelle Mairie — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1964**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : Projet non réalisé

cote : ADBR 60J1
publications / remarque :

Les Boucles de l'Ill — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1964**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données : Projet non réalisé, 2460 logements

cote : ADBR 67J1339
publications / remarque :

Centre commercial Esplanade — **COMMERCE** — **1964-1968**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : SERS /
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Aprill et Gebhart
adres. / données :

cote : ADBR 67J117
publications / remarque :

Projet d'Hôtel place "k" Esplanade — **EQUIPEMENT** — **1965**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données : projet non réalisé

cote : ADBR 67J144
publications / remarque :

Centre culturel place "k" Esplanade — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1965**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données : projet non réalisé

cote : ADBR 67J144
publications / remarque :

Projet de Bibliothèque Nationale et Universitaire — **SCOLAIRE** — **1967-1970**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : Université de Strasbourg
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données : Projet non réalisé

cote : ADBR 67J364
publications / remarque :

Maison du Crédit Mutuel — **EQUIPEMENT** — **1967-1978**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : Banque Fédérative du Crédit Mutuel
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données : Strasbourg Wacken

cote : ADBR 67J1
publications / remarque :

Résidence du parc de la Citadelle, Esplanade — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1968**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J168
publications / remarque :

SOGENAL Esplanade — **EQUIPEMENT** — **1968-1969**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : SOGENAL
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J567
publications / remarque :

Immeuble Casaramona — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1969**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : M. Casaramona
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données : 69 logements, rue de Benfeld, Strasbourg Neudorf

cote :
publications / remarque :

Esplanade tranche 3 — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1969**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : SERS
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données : 2000 logements

cote : ADBR 67J650
publications / remarque :

Immeuble Colisée Esplanade — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1969-1975**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : SCI Versailles
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données : 136 logements, rue de Rome

cote : ADBR 67J198
publications / remarque :

Renault Hautepierre — **COMMERCE** — **1970**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : Régie Renault
maître d'oeuvre : Walter Oehler, Alfred Fleischmann
adres. / données :

cote : ADBR 67J435
publications / remarque :

Esplanade - IBM — **BUREAUX** — **1971**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : IBM
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données :

cote : ADBR 67J118
publications / remarque :

Renault Porte de France — **COMMERCE** — **1971**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : Régie Renault
maître d'oeuvre : Walter Oehler, Alfred Fleischmann
adres. / données :

cote : ADBR 67J427
publications / remarque :

Rénovation gymnase Jean Sturm — **SCOLAIRE** — **1971-1981**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : Fondation Saint Thomas
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données :

cote : ADBR 67J1205
publications / remarque :

Slège social de la direction générale de la SOGENAL — **EQUIPEMENT** — **1972-1979**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : SOGENAL
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données : rue du Dôme

cote : ADBR 67J588
publications / remarque :

Holzhof résidence pour personnes agées — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1975-1977**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : Association bas-rhinoise d'aide aux personnes agées
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données : Rue Saint Guillaume

cote : ADBR 67J776
publications / remarque :

Résidence Porte Nationale — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1976-1981**

localisation : **Strasbourg (67)**
maître d'ouvrage : M. J.-L.Wehr
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données : 46 rue du Faubourg National

cote : ADBR 67J1388
publications / remarque :

ZUP Hautepierre — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1968-1970**

localisation : **Strasbourg Hautepierre (67)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : architectes chefs de groupe : Pierre Vivien, Jean Dick, Gustave Stoskopf,
adres. / données : 1831 logements

cote : ADBR 67J980
publications / remarque :

Logements (modèle Alpha) — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1971-1973**

localisation : **Strasbourg Hautepierre (67)**
maître d'ouvrage : SIBAR
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données : 352 logements
/ modèle alpha

cote : ADBR 67J815
publications / remarque :

La Canardière — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1956-1957**

localisation : **Strasbourg Meinau (67)**
maître d'ouvrage : OPHLM Strasbourg
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf / architectes d'opérations : Burger, Friedel , Haudenschild,
adres. / données : 800 logements

cote : ADBR 67J458
publications / remarque :

La Canardière — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1957-1961**

localisation : **Strasbourg Meinau (67)**
maître d'ouvrage : OPHLM Strasbourg
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 1600 logements

cote :
publications / remarque :

La Canardière extension 3e tranche — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1960-1964**

localisation : **Strasbourg Meinau (67)**
maître d'ouvrage : SIBAR
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données : 454 logements

cote : ADBR 67J450
publications / remarque :

Logements — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1968**

localisation : **Strasbourg Meinau (67)**
maître d'ouvrage : SIBAR
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler
adres. / données : 67 logements et 3 commerces, avenue de Normandie

cote : ADBR 67J711
publications / remarque :

Logements Musau (Variation 73) — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1975**

localisation : **Strasbourg Musau (67)**
maître d'ouvrage : OPHLM CUS
maître d'oeuvre : Françis Martin Lavigne / architecte d'opération : Walter Oehler
adres. / données : 541 logements, route de Brumath

cote : ADBR 67J890
publications / remarque :

Cité Polygone — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1972-1977**

localisation : **Strasbourg Neuhof (67)**
maître d'ouvrage : OPHLM CUS
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données : 160 logements

cote : ADBR 67J1121
publications / remarque :

Propriété Muller — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1977**

localisation : **Sundhoffen (68)**
maître d'ouvrage : M. Jean-Marc Muller
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte, Jean-Pierre Hoog
adres. / données : Atelier de mécanique

cote : ADHR 34J1820
publications / remarque :

Propriété Sattler — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1973-1974**

localisation : **Sundhouse (68)**
maître d'ouvrage : M. Sattler
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1040
publications / remarque :

SOGENAL Thionville — **EQUIPEMENT** — **1967**

localisation : **Thionville (57)**
maître d'ouvrage : SOGENAL
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, A. Schreiner associé
adres. / données :

cote : ADBR 67J585
publications / remarque :

Magasin Oster — **COMMERCE** — **1955-1958**

localisation : **Trois-Epis (68)**
maître d'ouvrage : M. Oster
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J1040
publications / remarque :

Groupe scolaire — **SCOLAIRE** — **1959**

localisation : **Valentigney (25)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1850
publications / remarque : Techniques et Architecture, n°1, 1962

Résidence la Ferme du Buis — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1959-1962**

localisation : **Valentigney (25)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 2500 logements

cote : ADHR 34J2206
publications / remarque : Techniques et Architecture, n°1, 1962

Centre commercial — **COMMERCE** — **1963**

localisation : **Valentigney (25)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1850
publications / remarque : Techniques et Architecture, n°1, 1962

Foyer de jeunes travailleurs — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1963**

localisation : **Valentigney (25)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque : Techniques et Architecture, n°1, 1962

Les Buis — **PLAN D'ENSEMBLE** — **1974**

localisation : **Valentigney (25)**
maître d'ouvrage : SCICE (Dijon)
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte, Jean-Pierre Hoog
adres. / données : 50 pavillons

cote : ADHR 34J1638
publications / remarque :

Ecole maternelle — **SCOLAIRE** — **1977**

localisation : **Valentigney (25)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données :

cote : ADHR 34J1850
publications / remarque :

Usines De Dietrich — **INDUSTRIEL** — **1965 (non**

localisation : **Vendôme**
maître d'ouvrage : Dominique De Dietrich
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque : Gustave Stoskopf, 1973

Centre commercial — **COMMERCE** — **1959**

localisation : **Vernouillet (78)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque : Techniques et Architecture, n°1, 1959 / Urbanisme, n°64, 1959 / Gustave Stoskopf, 1973

Chapelle — **CULTE** — **1959**

localisation : **Vernouillet (78)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque : Techniques et Architecture, n°1, 1959 / Urbanisme, n°64, 1959 / Gustave Stoskopf, 1973

Centre social — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1959**

localisation : **Vernouillet (78)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque : Techniques et Architecture, n°1, 1959 / Urbanisme, n°64, 1959 / Gustave Stoskopf, 1973

Cité du parc — **LOGEMENT COLLECTIF** — **1959**

localisation : **Vernouillet (78)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données : 813 logements

cote :
publications / remarque : Techniques et Architecture, n°1, 1959 / Urbanisme, n°64, 1959 / Gustave Stoskopf, 1973

Groupe scolaire n°1 — **SCOLAIRE** — **1959**

localisation : **Vernouillet (78)**
maître d'ouvrage : SCIC
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque : Techniques et Architecture, n°1, 1959 / Urbanisme, n°64, 1959 / Gustave Stoskopf, 1973

Propriété Biset — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1949-1958**

localisation : **Vittel (88)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADBR 67J982
publications / remarque :

Hopital civil — **HOPITAL** — **1961-1963**

localisation : **Vittel (88)**
maître d'ouvrage : ville de Vittel
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADBR 67J707
publications / remarque :

Place de Vittel — **PLAN D'ENSEMBLE** — **non daté**

localisation : **Vittel (88)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADBR 67J1673
publications / remarque :

Plan d'aménagement — **PLAN D'ENSEMBLE** — **non daté**

localisation : **Vittel (88)**
maître d'ouvrage : ville de Vittel
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J
publications / remarque :

Maison individuelle — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **non daté**

localisation : **Vittel (88)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADBR 67J1686
publications / remarque :

Gendarmerie — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1978**

localisation : **Wantzenau (67)**
maître d'ouvrage : SIBAR
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Walter Oehler, Alfred Fleischmann, Claude Offner
adres. / données :

cote : ADBR 67J1329
publications / remarque :

Domaine du Château, aménagement du domaine — **EQUIPEMENT** — **1961**

localisation : **Wettolsheim (68)**
maître d'ouvrage : Commune de Wettolsheim
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1213
publications / remarque :

Entrepôts frigorifiques ROTH et BICARD — **EQUIPEMENT** — **1966-1970**

localisation : **Wettolsheim (68)**
maître d'ouvrage : SCI Robico
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J687
publications / remarque :

Propriété Pozzi — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1968**

localisation : **Wettolsheim (68)**
maître d'ouvrage : SCI Pozzi
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J1728
publications / remarque :

Entreprise GALL TAPIS — **COMMERCE** — **1980**

localisation : **Wettolsheim (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : rue des Saules

cote : ADHR 34J1845
publications / remarque :

Projet de reconstruction de Wihr-au-Val — **RECONSTRUCTION** — **1948-1949**

localisation : **Wihr-au-Val (68)**
maître d'ouvrage : MRU
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote :
publications / remarque :
Gustave Stoskopf, 1973

Mairie — **EQUIPEMENT PUBLIC** — **1948-1960**

localisation : **Wihr-au-Val (68)**
maître d'ouvrage : MRU
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf / architectes associés : Albert Chevin, Jean Du Cailar,
adres. / données :

cote : ADHR 34J220
publications / remarque :

Ecole — **SCOLAIRE** — **1951-1959**

localisation : **Wihr-au-Val (68)**
maître d'ouvrage : MRU
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf / architectes associés : Albert Chevin, Jean Du Cailar,
adres. / données :

cote : ADHR 34J73
publications / remarque :

Hôtel-restaurant "La nouvelle auberge" — **TOURISME** — **1969-1970**

localisation : **Wihr-au-Val (68)**
maître d'ouvrage : M.Heinrich
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données : Route nationale N°9

cote : ADHR 34J898
publications / remarque :

Propriété Cole — **TOURISME** — **1978**

localisation : **Wihr-au-Val (68)**
maître d'ouvrage : M.Cole
maître d'oeuvre : Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J2120
publications / remarque :

Propriété Helmstetter — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1957-1958**

localisation : **Xonrupt (88)**
maître d'ouvrage : M. Helmstetter
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf
adres. / données :

cote : ADHR 34J65
publications / remarque :

Ecole — **SCOLAIRE** — **1977**

localisation : **Zimmerbach (68)**
maître d'ouvrage :
maître d'oeuvre : Michel Porte, Jean-Pierre Hoog
adres. / données :

cote : ADHR 34J1982
publications / remarque :

Propriété Wunenberger — **PROPRIETE INDIVIDUELLE** — **1973**

localisation : **Zimmersheim (68)**
maître d'ouvrage : M. Wunenberger
maître d'oeuvre : Gustave Stoskopf, Michel Porte
adres. / données :

cote : ADHR 34J2106
publications / remarque :

sources des illustrations

Les illustrations sont principalement issues de fonds d'archives Stoskopf :

- aux archives départementales du Bas-Rhin : de 60J1 à 60J8 / de 67J1 à 67J1627
- aux archives départementales du Haut-Rhin : de 34J1 à 34J2354
- aux archives départementales du Haut-Rhin : de 44J1 à 44J93
- aux archives départementales du Haut-Rhin : 127IFA, 133IFA, 237/3IFA et 349AA
- aux archives municipales de Créteil : 1J1 à 1J95.
- au centre d'archives d'architecture du XX^{e} siècle : 127IFA, 133IFA 237/3 et 349AA.

Elle sont complétées par des clichés issus des archives de la Caisse des Dépôts et Consignations (fonds photographiques SCIC).

Les clichés des opérations dans leur état actuel ont été réalisés par nos soins.

Les cartes sont issus du site géoportail [http://www.geoportail.gouv.fr].

Gauthier BOLLE

Un acteur de la scène professionnelle des Trente Glorieuses, de la Reconstruction aux grands ensembles : l'architecte alsacien Charles-Gustave Stoskopf (1907-2004)

Résumé

Cette thèse interroge le parcours de l'architecte alsacien Charles-Gustave Stoskopf (1907-2004), deuxième second grand prix de Rome en 1933, en se fondant principalement sur le dépouillement de ses fonds d'archives d'agences. Cet acteur de la scène professionnelle des Trente Glorieuses entame sa carrière en 1945 dans le cadre de la Reconstruction, où il a la charge de rebâtir des villages détruits autour de Colmar, puis devient le maître d'œuvre de plusieurs grands ensembles en Alsace et en région parisienne. Afin d'éclairer cet itinéraire, sont explorées tour à tour, la biographie de l'architecte dans ses multiples aspects, l'analyse architecturale de quelques œuvres significatives et enfin, des dimensions transversales caractérisant cette production considérable. Celle-ci révèle plusieurs registres d'expressions, marqués par la permanence d'un vocabulaire académique et d'un héritage alsacien constamment revendiqué et réinventé. Elle agrège également des influences diverses lui permettant de répondre aux commandes inédites de cette période de modernisation et de forte croissance.

Mots clés :
Histoire, Alsace, Architecture, Grands ensembles, Reconstruction, Régionalisme, Vingtième siècle, Trente Glorieuses.

Abstract

This thesis considers the career of Alsatian architect, Charles-Gustave Stoskopf (1907-2004), who was awarded in the Prix de Rome in 1933. It is based mainly on research in his agency archives. He was professionally active during the "Thirty Glorious Years" in France, starting in 1945 when he was involved in post-war Reconstruction and given responsibility for the rebuilding of villages around Colmar razed to the ground in the conflict. Later, he designed a number of major developments in Alsace and the Paris area. To shed light on his career, we explore the various aspects of the architect's life, conduct an architectural analysis of a few of his most significant works and, finally, consider the transversality that is a feature of his considerable output. Our study reveals his use of various registers of expression, all of them marked by academic terminology and an Alsatian heritage to which he refers constantly while giving it a new innovative twist. He also succeeded in drawing on various influences, enabling him to respond to unusual commissions during this period of modernisation and strong growth.

Key words :
History, Alsace, Architecture, Major developments, Reconstruction, Regionalism, 20th century, Thirty Glorious Years.